REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

Digitized by Google

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

6e ANNÉE — 1926

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 8 1926

Sixième Année. — N° 1. Janvier-Mars 1926

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

D. Saurat . . . . *La « Sapience » de Spenser et la « Schekhina » de la Cabale* 5

A. Mortier . . . . *Un ancêtre italien de Georges Dandin* . 16

G. Cohen . . . . . *Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1670)* (suite). 28

F. Baldensperger. *Dans l'intimité d'Ellénore* 79

Notes et documents. — Vieusseux et ses correspondants français (P. Jourda). — Le prospectus de la première traduction complète des œuvres de Victor Hugo en Allemagne (H. B.-D.). — Charles Nodier et l'*Europe littéraire* (Th. R. Palfrey). — Banville inspiré par Shelley (M. Fuchs). — A propos de J. M. de Heredia : une traduction américaine des *Trophées* (F. B.) . . 115

Chronique 141

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 148

Comptes-rendus critiques. — P. Van Tieghem. Le Préromantisme. — Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance (F. Baldensperger). — A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (É. Audra). — V. Jirmounski. Byron et Pouchkine (A. Mazon). — Ch. Drouhet. Vasile Alecsandri si scriitorii francezi (B. Munteano). — Ouvrages divers 159

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **8** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin.

I. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).

II-III. H. Girard. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).

IV. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. 16 fr. Abonnés . 12 fr. 80

V. E. Estève. Études de littérature préromantique . . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

VI. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre . 15 fr. Abonnés . 12 fr.

VII. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. 40 fr. Abonnés. 30 fr.

VIII. G. Chinard. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . 6 fr. Abonnés . . . . . 4 fr. 80

IX-X. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). — Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier. Les 2 vol. ensemble. . 35 fr.

XI. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe siècles . . . . . 60 fr.

XII. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

XIII. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° . . 40 fr. Abonnés . . 30 fr.

XIV. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848) . . 40 fr. Abonnés. . . 30 fr.

XV. S. Goulding. Swift en France au XVIIIe siècle . . . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

XVI. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

XVII. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères . . . 35 fr. Abonnés . . . 28 fr.

XVIII. P. Trahard. Une Revue oubliée : la Revue poétique du XIXe siècle (1835) . . . 15 fr. Abonnés . . . 12 fr.

XIX. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). . . 60 fr. Abonnés. . . 48 fr.

XX. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. . . 20 fr. Abonnés . . . 16 fr.

XXI. M. Gilman. Othello in French . 15 fr. Abonnés . 12 fr.

XXII. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard . . 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XXIII. Erwin K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario . . . . 15 fr. Abonnés . . . . 12 fr.

XXIV. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français. 30 fr. Abonnés. 24 fr.

XXV. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. . . . 45 fr. Abonnés . . . 36 fr

Digitized by Google

LA « SAPIENCE » DE SPENSER

ET

LA « SCHEKHINA » DE LA CABALE

Diverses hypothèses ont été émises pour expliquer l'énigmatique personnage que Spenser appelle *Sapience* et auquel il consacre la seconde moitié de son quatrième hymne, *An hymne of Heavenly Beautie*. M. Charles G. Osgood, dans une étude publiée par *Studies in Philology* en avril 1917 et intitulée *Spenser's Sapience*, rassemble les résultats des divers travaux publiés sur ce point et conclut en montrant qu'en somme le problème n'est pas encore convenablement résolu. Il existe en effet des objections évidentes à toutes les interprétations proposées. On a pensé en premier lieu à l'Idée de la Beauté dans Platon ou plutôt dans Ficin (Harrison, Winstanley), mais cela ne rend pas compte du caractère de « personne » très nettement attribué par Spenser à *Sapience*. L. Winstanley, dans son édition des *Hymnes*, relève des ressemblances entre *Sapience* et la Vierge de la religion catholique. Mais cela va bien mal avec les idées « puritaines » de Spenser, et bien des traits de *Sapience*, sa puissance créatrice, par exemple, ne peuvent s'appliquer à la Vierge Marie. M. J. B. Fletcher propose de voir en *Sapience* le Saint-Esprit (*Publications of the Modern Language Association of America*, t. XXVI, p. 452). Mais cela ne va guère avec le caractère féminin très marqué de *Sapience*. M. Osgood, enfin, assemble les textes de l'Ancien Testament où il est question de la Sagesse (Proverbes, 8. 30; Sagesse, 1. 6, 7; 7. 23, 24; 8. 3, 4; 9. 4; 9. 10; Sirach, 24. 3, 5)[1] et y retrouve les divers éléments qui, élaborés, ont pu donner naissance à *Sapience*.

1. Une liste plus complète de ces textes est donnée dans Vigouroux, *Dict.*

Digitized by Google

Mais on voit mal Spenser qui, en définitive, n'avait rien d'un théologien, se livrer à ces recherches et à cette élaboration, alors que rien ne le forçait de parler de la Sagesse et que dans le reste de ses *Hymnes* il ne s'est servi que des lieux communs des néo-platoniciens et des chrétiens de son époque. De plus, cette élaboration des caractères de la Sagesse s'est faite dans l'évolution du judaïsme et, en particulier, a abouti dans la Cabale à la constitution d'une Puissance féminine étroitement alliée à la Divinité même, et qui s'appelle la *Schekhina* ou *Matrona*.

En examinant de près la *Sapience* de Spenser, nous nous rendrons compte que tous les caractères de *Sapience* se trouvent dans la *Schekhina*. D'où l'hypothèse que dans son *Hymne of Heavenly Beauty*, Spenser célèbre la *Matrona* des cabalistes.

Au point de vue chrétien, cela n'a rien d'invraisemblable. Toute une école de cabalistes chrétiens, Pic de la Mirandole et Reuchlin en tête, avaient adopté la Cabale et, à certaines périodes, les autorités ecclésiastiques avaient même encouragé ce mouvement, espérant y trouver un moyen de convertir les Juifs au chritianisme (on supposait assez gratuitement que la Cabale démontrait le dogme de la Trinité et prouvait la divinité du Christ). Au siècle suivant nous verrons en Angleterre Robert Fludd (dès 1617), Henry More et Milton lui-même s'occuper de Cabale. Or, la fin du XVIe siècle marque peut-être la plus grande extension des idées cabalistiques. Les deux plus célèbres commentaires du *Zohar*, ceux de Louria et de Corduero, sont du milieu du siècle, et le *Zohar* fut imprimé à Mantoue et Crémone en 1559-1560.

En l'état actuel de nos connaissances il n'est guère possible de savoir comment Spenser a pu avoir accès à la Cabale. *A priori*, il a pu lire Reuchlin, Agrippa, ou Pic de la Mirandole, ou tel autre cabaliste du XVe ou XVIe siècle; Giordano Bruno, qui a fréquenté en Angleterre des cercles où Spenser avait des amis, a pu faire connaître la Cabale, qui lui était familière, dans l'entourage intellectuel du poète. Nous ne pouvons évidemment apporter ici aucune précision. Mais il faut considé-

de la Bible, à l'art. *Sagesse* : Prov., III, 19; VIII, 5 à 31; Sagesse, VII, 22-26 VIII, 3-4; IX; XVI, 12; XVIII, 15.

Digitized by Google

rer que sur un esprit sensitif, enthousiaste et essentiellement littéraire, un mouvement contemporain a bien plus de prise que même une série de textes de l'Écriture. Il me paraît bien plus facile d'admettre que Spenser a été, à un certain moment de sa vie, touché par l'influence d'un mouvement mystique de son époque, que de croire qu'il se soit fabriqué, à l'aide de l'Ancien Testament, un intermédiaire auprès de la Divinité. Spenser ne semble avoir rien eu de mystique. Son tempérament paraît plutôt l'incliner à la sensualité franche et au scepticisme; mais comme pour beaucoup de tempéraments du XVIe siècle, de soudaines crises de religiosité ont dû, par périodes, le précipiter vers des croyances qui n'étaient pas normales chez lui[1]. Or, parmi les entités plus ou moins métaphysiques de la Cabale, aucune n'était aussi susceptible que la *Schekhina* d'attirer et de concentrer le sentiment religieux. Aucune ne joue un tel rôle et ne jouit d'une telle popularité chez les cabalistes. Au contraire, la Sagesse de l'Ancien Testament reste un personnage pâle et controversé, sans place officielle bien nette dans le dogme, identifiée tantôt au Verbe, tantôt à Dieu lui-même, ou considérée comme un simple attribut de Dieu. Elle n'occupe pas dans la littérature chrétienne du XVIe siècle une place particulièrement importante. Sa présence dans les Hymnes nous apparaît comme une énigme à résoudre. Il suffit d'admettre, par contre, le contact entre Spenser et les idées cabalistes pour que le rôle et l'importance de la Sagesse, devenue la *Schekhina*, semblent tout expliqués.

Un autre avantage de notre hypothèse, c'est qu'elle accepte comme légitime une bonne part des hypothèses antérieures, et que, notamment, elle n'est que le développement des idées judicieuses exprimées par M. Osgood. Les textes de la Bible qui parlent de la Sagesse sont naturellement la base de la conception de la *Schekhina*, qui est la Sagesse. La cabale parle aussi à l'occasion de l'Esprit-Saint et, comme les cabalistes ne sont pas aussi gênés que les chrétiens par les changements

1. Je donnerais volontiers à titre d'exemple cet élan de foi lyrique perdu dans un début de chant :

« And is there care in Heaven? And is there love
In heavenly spirits to these creatures bace », etc.
(F. Q. B. II, c. VIII, 1).

Digitized by Google

de sexe, l'Esprit-Saint du *Zohar* peut être considéré comme étant aussi la *Schekhina*, au moins pour ce très petit initié qu'a pu être Spenser. Nous pouvons ainsi ne pas repousser les idées de M. Fletcher. Il est enfin naturel d'admettre que Spenser ait songé à la Beauté de Platon (la Cabale appelle bien aussi la *Schekhina* la Beauté[1]) et même à la Sainte Vierge, si tant est qu'à une autre période de sa vie il se soit rapproché des catholiques[2]. Mais ces diverses influences n'ont fait qu'ajouter ou renforcer des traits secondaires. La figure tout entière, vivante, agissante et adorée de *Sapience*, ne se trouve que dans la Cabale, et c'est là seulement que Spenser a pu la prendre sans effort, dans une de ces périodes où, effrayé par la « mutability » des choses de ce monde, il cherchait secours dans un monde supérieur.

Analysons d'abord les caractères de *Sapience* tels qu'ils sont décrits par Spenser. Afin d'apporter à cette analyse le plus d'objectivité possible, je ne classifierai pas les traits, mais les donnerai dans l'ordre même de l'hymne.

D'abord le caractère particulier des relations de *Sapience* avec la Divinité est marqué dès les premiers vers :

> There in his bosome Sapience doth sit,
> The soveraine dearling of the Deity

et le poète y revient plus loin :

> And those most sacred mysteries unfold
> Of that fair love of mightie heavens king

et encore :

> And (God) lets his own Beloved to behold.

Sapience est vêtue comme une reine, parée de perles et de bijoux, et couronnée d'or;

elle tient le sceptre de Dieu et règne sur sa maison, sur le ciel et sur les créatures terrestres;

toutes les créatures participent d'elle, et restent ce que Dieu les a faites en obéissant à ses lois; c'est par elle que la Création s'est faite;

1. Voir le texte cité plus bas.
2. Voir Legouis, *Spenser*, p. 43.

Digitized by Google

elle réfléchit la face de Dieu lui-même, et dépasse tout penser humain;

sa beauté remplit le ciel et obscurcit la terre;

les mortels peuvent la voir;

elle les comble de faveurs : Dieu lui a donné ses trésors célestes;

aucun ne participe à ces trésors que par elle; elle est la Médiatrice entre Dieu et les hommes;

les hommes qui la voient sont dans l'extase;

elle est la lumière souveraine.

Nous allons reprendre ces traits un à un et les retrouver dans la *Schekhina*.

Le caractère sexuel peut à volonté être interprété comme allégorie ou être supposé exprimer, en la « sublimant », cette sensualité qui est certes un des traits dominants du caractère et de la poésie de Spenser. Ceci est également vrai dans la Cabale. Les relations sexuelles entre Dieu et la *Schekhina* sont un sujet de scandale pour les non-initiés et sont susceptibles aussi d'interprétations allégoriques. Mais il n'est pas douteux qu'en tout état de cause, elles sont l'expression suprême de la sensualité qui remplit le *Zohar* (c'est probablement par ce trait que la *Schekhina* se différencie le plus de la *Sagesse* biblique).

Contentons-nous sur ce point d'une ou deux citations probantes du *Zohar :* « Le désir de Celui d'en haut se réveille en amour pour la *Schekhina*, pareil au désir qu'éprouve le mâle pour la femelle[1] ».

Dans I, 27[b], le traducteur français est obligé de se réfugier dans le latin, tant la description de la *Schekhina* devient précise[2].

Dans I, 60[b], il nous est révélé que c'est à ces relations qu'il est fait allusion lorsqu'il est écrit : « Le Saint, béni soit-il, se promène et se délecte en compagnie des âmes des justes »,

1. *Zohar*, I 66 b (vol. I, p. 391, traduction de Jean de Pauly. Paris, Leroux). Ce trait existe dans la Bible, mais y est très peu marqué.

2. Vol. I, p. 173; cf. entre autres endroits II, 200 b (vol. IV, p. 200); I, 60 b (vol. I, p. 353), etc. Je ne cherche pas dans ce qui suit à trouver des « sources » de Spenser. Il ne me semble guère qu'il puisse avoir connu le *Zohar*. Je croirais plutôt au contact personnel de quelque cabaliste et je ne veux que montrer la similarité des conceptions.

Digitized by Google

et les « mystères » de l'amour de Dieu pour la *Schekhina* sont expliqués tout au long. Ceci donne un contenu aux vers de Spenser :

> And those most sacred mysteries unfold
> Of that faire love of mightie heavens King.

Quant à la parure et aux vêtements de la *Schekhina*, le sujet est banal et les détails nombreux dans le *Zohar*. Sur la couronne, le passage suivant est peut-être plus intéressant :

« Quand le Saint, béni soit-il, pose sur sa tête les couronnes sacrées et célestes, les patriarches sont couronnés également. Voyant les patriarches couronnés, la *Matrona* en fait autant, et alors les bénédictions du ciel se répandent partout[1]. »

Sapience tient le sceptre de Dieu et règne sur sa maison. *Zohar*, II, 51[a][2] :

« Le roi se dit alors : il faut que tout le monde apprenne les qualités supérieures de ma Matrona... Tous les pouvoirs du roi sont confiés à la Matrona... toutes ses armes... tous les chefs conduisant les armées à la guerre... toutes les pierres précieuses et tous les trésors royaux. »

Sapience règne sur les cieux, sur les créatures terrestres, parce que c'est par elle que la création a été faite, c'est d'elle, en un sens, que la création a été tirée :

> For of her fulness which the world does fill
> They all partake, and do in state remaine
> As their great Maker did at first ordaine,
> Through observation of her high beheast
> By which they first were made, and still increast.

Le *Tiqoune Zohar*, XIX, nous dit[3] :

« Au commencement de la *Genèse* il n'est question que d'*Elohim* qui désigne la *Schekhina*, parce que tout ce qui a été créé, à commencer par les *Hayoth* et les *Seraphim*, jusqu'au plus petit ver de terre, vit en *Elohim* et par *Elohim*... parce que la création est l'œuvre de la *Schekhina* et elle s'en occupe comme une mère de ses enfants. »

1. II, 52[a] (vol. III, p. 234).
2. Vol. III, p. 231; cf. Paul Vulliaud, *la Cabale juive*. Paris, Leroux, 1923, vol. I, p. 499 : la Matrona est l'idéalisation de la maîtresse de maison.
3. En tête du vol. III, note sur la *Schekhina*.

Digitized by Google

Dans le *Zohar*, I, 22ª : « La Sagesse suprême d'en haut », « la Mère », dit : « Je veux créer l'homme à mon image[1] », alors que Dieu hésitait à créer l'homme (en prévision du péché).

Voilà donc « her fulness which the world does fill », et voici :

> ... observation of her high beheast
> By which they first were made, and still increast.

« Il est écrit : « Le Seigneur a fondé la Terre par la Sa- « gesse »... lorsque le Saint, béni soit-il, créa le monde, *il vit que celui-ci ne pourrait exister sans la Loi;* aussi créa-t-il la Loi qui renferme toutes les lois[2]. »

Et Dieu déclare :

« C'est par la *Schekhina* que je fais mourir les coupables et c'est par elle que je fais vivre les justes[3]. »

Sapience réfléchit la face de Dieu et dépasse tout penser humain; c'est qu'elle est la lumière souveraine; les trois caractères vont ensemble :

« Lorsque le Saint, béni soit-il, créa le monde..., il grava les lettres. Yod représente le Point central... de ce Point mystérieux sort un mince filet de Lumière (qui est la *Schekhina*) qui, bien que *cachée également et invisible*, renferme toutes lumières. Ce mince filet de lumière reçoit des vibrations de Celui qui ne vibre pas, et réfléchit la Lumière de Celui qui ne répand aucune lumière... » (« ces vibrations constituent en quelque sorte l'étreinte entre Jéhovah et la *Schekhina*. *Note de J. de Pauly*[4] »).

Son nom est *Beauté*, l'hymne étant intitulé : « Of heavenly Beautie »; dans l'explication de « la nuée qu'on voit toujours autour de la *Schekhina* »[5], il est dit que : « Les Noms sacrés forment un triangle : un côté de ce triangle porte la couronne de la Clémence, l'autre côté porte la couronne de la Rigueur... enfin le troisième côté est habillé de pourpre, habit du roi suprême et sacré appelé Beauté. »

1. Vol. I, p. 136.
2. I, 207ª (vol. II, p. 428-429).
3. I, 23ª (vol. I, p. 140).
4. II, 126 b (vol. IV, p. 5).
5. II, 51 b (vol. III, p. 233).

Digitized by Google

Ce triple aspect : Clémence, Rigueur, Beauté de la *Schekhina*, est en harmonie avec le caractère de *Sapience*, qui est la Loi, qui est Beauté et qui est révélée par la Clémence de Dieu :

> thrise happy man him hold
> Of all on earth, whom God so much doth grace
> And lets his owne Beloved to behold.

Cette Beauté remplit le ciel :

« Les vibrations qu'éprouve le mince filet forment autour de lui des ondes lumineuses... C'est ainsi que le mince filet de lumière donne naissance à un monde de lumière provoqué par les ondes[1]. »

Il est permis aux mortels, aux justes, de voir *Sapience;* et la vision d'elle est une extase :

> thrise happy man him hold
> Of all on earth...

Zohar, II, 210ab :

« Les justes contemplent cette lumière et sont éclairés par les rayons de la Lumière suprême. Mais à chaque Sabbat et à chaque Néoménie, la *Schekhina* se manifeste plus clairement (rappelons-nous la prière de Spenser à la fin du fragment « Mutability » : « O thou great Sabbaoth god, grant me that « Sabbaoths sight[2]! »).

« Tous les justes viennent alors et se prosternent devant elle. Heureux le sort de celui qui arrive à posséder les vêtements dont les justes sont revêtus dans le Paradis[3]. »

Enfin *Sapience* est la seule Médiatrice : Dieu lui a donné ses trésors, et aucun n'y participe que par elle :

> None thereof worthy be but those whom she
> Vouchsafeth to her presence to receave...
> The eternal portion of her precious dowre,
> Which mighty God has given to her free,
> And to all those which thereof worthy be.

1. II, 126b (vol. IV, p. 5).

2. *That Sabbath's sight*, corrigent Church et Todd; et, en effet, le Dieu des armées n'est guère à sa place dans cette stance; et Spenser semble avoir (ingénieusement ou hâtivement) identifié Sabbaoth et Sabbath.

3. Vol. IV, p. 219.

Digitized by Google

Dans le *Zohar*, Dieu déclare :

« A partir d'aujourd'hui, nul ne pourra m'adresser la parole sans la présenter préalablement à la *Matrona*... Ainsi la *Matrona* est la médiatrice parfaite auprès du Roi, et tous les pouvoirs sont entre ses mains et c'est ce qui fait la gloire de la *Matrona*[1]. »

Ainsi donc, depuis les noms « Sagesse » et « Beauté » jusqu'aux attributs principaux : caractère d'épouse et de maîtresse de maison de la Divinité; caractère de créatrice de Loi et de récompense des Justes; caractère de seule médiatrice; et jusqu'aux attributs secondaires et plus banals : lumière, splendeur, parure, etc., tous les traits de *Sapience* se retrouvent dans la *Schekhina;* et aucune objection d'ensemble ne se présente à l'esprit, comme dans les hypothèses précédentes de la Beauté de Platon, de la Sainte Vierge ou du Saint-Esprit.

Il faut remarquer de plus que le caractère de la *Schekhina* qui représente la partie féminine de la divinité (partie nécessaire à la création, puisque la création est représentée comme l'acte cosmique correspondant à l'acte sexuel) est en harmonie avec la présentation poétique d'une sorte de philosophie de la Nature dans *the Garden of Adonis*. Là, Vénus et Adonis, en s'unissant, donnent naissance à la création. L'hypothèse de la *Schekhina* comme inspiratrice de *Sapience* nous permet de voir dans le Jardin d'Adonis l'expression d'idées qui ne sont plus un pur jeu intellectuel de la part de Spenser, mais qui sont en harmonie avec sa philosophie « chrétienne ». Cela établit une liaison entre ses deux modes d'expression, le mode païen et le mode chrétien. Or, cette liaison est importante : les idées exprimées par Spenser se divisent en effet en deux groupes nettement séparés. Dans *The Fairy Queen* (*Garden of Adonis* et *Mutability Cantos*) Spenser se montre surtout vivement impressionné par les vicissitudes de la vie humaine et de la Nature. Sa pensée, si on la pousse jusqu'au bout — et il a l'air de l'avoir fait, mais de le déguiser, quoique assez maladroitement, dans les *Mutability Cantos* — le mène au scepticisme : tout change, donc tout est mortel; l'âme de l'homme change, donc... il tire l'argument de Lucrèce[2], mais

1. II, 51ᵃ (vol. III, p. 231).

2. Cf. Greenlaw, *Spenser and Lucretius*, p. 464 (*Studies in Philology*, oct.

Digitized by Google

se garde de conclure, probablement parce qu'il trouve la conclusion trop impressionnante, même dans la bouche de *Mutability*, qui va pourtant être condamnée :

> And men themselves do change continually
> — Ne do their bodies only flit and fly
> But eeke their minds which they immortal call
> Ne is the water in more constant case...

D'autre part, dans les derniers *Hymnes*, Spenser se montre, en somme, orthodoxe, et n'exprime rien qu'un « puritain » cultivé de son temps n'eût pu accepter. Spenser se réfugie dans un monde supérieur où les vicissitudes du changement n'auront plus de place. Cette solution indiquée d'une manière bien peu assurée à la fin hâtive des *Mutability Cantos* est la vraie solution orthodoxe développée à la fin des *Hymnes :* Renonçons au monde et réfugions-nous dans la divinité.

Mais dans cette divinité Spenser veut retrouver les caractères qu'il avait aimés dans la Nature de ses poèmes païens : l'amour, et l'amour sous sa forme la plus prenante; en Dieu même, il veut retrouver la vie sexuelle. Ainsi la conception cabaliste nous permet de mettre de l'unité dans sa vie intellectuelle et sentimentale.

Comparons maintenant la fin des deux hymnes religieux. Les idées sont les mêmes; il faut aimer Dieu, nous dit Spenser à la fin de l'hymne III :

> Then shalt thou feel thy spirit so possest
> And ravished with devouring great desire
> Of his dear self, that shall thy feeble brest
> Inflame with love, and set thee all on fire...

Mais le poète s'adresse au monde en général; la relation personnelle entre lui, le poète, et la Divinité n'est pas établie; le thème se développe en généralisation. A la fin de l'hymne IV la même idée est exprimée, mais le sentiment est bien plus vif; et c'est par l'intermédiaire de *Sapience* que ce résultat est obtenu :

> None thereof worthy be, but those whom she

1920), sur l'élément de scepticisme dans Spenser; du même, *Studies in Philology*, juillet 1920 et avril 1923. — Voir aussi Legouis, *Spenser*, p. 125-127, sur le scepticisme de Spenser.

Digitized by Google

Vouchsafeth to her presence to receave
And letteth them her lovely face to see
Whereof such wondrous pleasures they conceave
And sweete contentment, that it doth bereave
Their soul of sense, through infinite delight
And them transport from flesh into the spright...

Toute la fin de l'hymne III est transposée dans un mode plus ardent; mais surtout c'est par *Sapience* que s'établit, dans les deux dernières stances de l'hymne IV, la relation personnelle entre le poète et Dieu, et la série des hymnes se conclut sur cette note personnelle :

Ah them, my hungry soul! which long hast fed
On idle fancies of thy foolish thought,
Ah! cease to gaze on matter of thy grief
And looke at last up to that Sovereign light,
From whose pure beams al perfect beauty springs,
That kindleth love in every Godly spright,
Even the love of God...
Thy straying thoughts henceforth for ever rest.

C'est *Sapience* qui l'a amené à Dieu, qui lui a révélé l'amour de Dieu; c'est par elle qu'il communique avec l'amour divin. Ceci est un fait remarquable car, pour le chrétien orthodoxe, pour le « puritain » normal, cet intermédiaire est le Fils, Jésus-Christ. La Sagesse des chrétiens n'a pas à jouer ce rôle. Au contraire, pour les cabalistes, qui normalement ignorent Jésus-Christ, le vaisseau de l'amour divin est la *Schekhina*, la Sagesse, Sapience.

Plus encore que dans les détails du personnage de *Sapience*, c'est dans cette identité de rôle entre *Sapience* et la *Schekhina*, alors que régulièrement l'amour divin relève du rôle de Jésus-Christ, que l'on peut voir une influence cabaliste sur les conceptions et même les sentiments de Spenser.

Denis Saurat.

Digitized by Google

UN ANCÊTRE ITALIEN

DE

GEORGES DANDIN

Dans le répertoire de Molière, *Georges Dandin* est une pièce du genre mixte, je veux dire qu'elle participe de la comédie et de la farce. C'est une comédie de mœurs par l'observation des travers humains : un cultivateur qui a voulu épouser une fille au-dessus de sa condition, des beaux-parents ridiculeusement entichés de leur noblesse, une épouse frivole, insolente et infidèle. Et c'est une farce par la façon brutale et maligne dont le mari est berné et avili. Les mauvais tours qu'Angélique joue à Georges Dandin se rattachent à la tradition gauloise de nos vieux conteurs et de nos farceurs du XVe et du XVIe siècle, qui ne se sont pas fait faute de larder le mariage et de blasonner les époux, le mari surtout, de leurs quolibets ; qu'on se rappelle la farce du *Cuvier*, celle de la *Cornette* et mainte autre. M. Henri Chantavoine[1] est même allé jusqu'à écrire que « l'intrigue et les développements de *Georges Dandin* ne le font pas moins souvenir des habitudes et des procédés de la farce ancienne que les personnages ». Sans pousser aussi loin, reconnaissons qu'il y a là un air de famille, et cela n'est point surprenant, puisque Molière est l'héritier direct de l'esprit dru, franc, vivace et gaillard du XVIe siècle.

Toutefois, quant à l'intrigue de *Georges Dandin*, c'est une autre affaire ; et il est communément admis qu'il la doit à Boccace. Au XVIIIe siècle déjà, Brossette, puis Cailhava indiquaient cette source[2]. Dans la quatrième nouvelle de la septième journée du *Décameron*, un riche bourgeois du nom de

1. *Conférences de l'Odéon*, année 1889, t. I, p. 132.
2. *De l'art de la comédie*. Paris, 1772, t. III, p. 396.

Digitized by Google

Tofano s'aperçoit que sa femme Gitta court le guilledou la nuit; il ferme la porte de sa maison, mais quelques instants plus tard, par l'effet de la ruse de Gitta, c'est Tofano qui est à son tour « enfermé dehors », qui sollicite en vain qu'on lui ouvre la porte, devient l'objet de la risée des voisins réveillés, et de surcroît reçoit la bastonnade des parents de sa femme accourus sur les lieux.

Mais ce n'est pas le seul emprunt que Molière semble avoir fait à Boccace; dans une autre nouvelle, assez voisine, du *Décameron*, c'est un très riche marchand, Arriguccio Berlinghieri, qui paraît avoir servi de modèle au personnage de Georges Dandin : « Il songea sottement, dit Boccace, à se mettre dans la gentilhommerie par sa femme, ayant épousé une jeune demoiselle noble qui n'était point son fait ». Le marchand mal marié, s'apercevant de l'infidélité de sa femme, va querir les parents de celle-ci. Mais la coupable a bien préparé son excuse, et toute l'indignation des parents retombe sur Berlinghieri. Et ce sont alors les mêmes traits qu'on retrouve chez les Sottenville de Molière : « Un homme, s'exclame la mère, que nous avons tiré de la poussière et de la bassesse de sa condition!... Si j'en avais été crue, on vous aurait mariée, ma fille, à un homme de votre qualité et vous n'eussiez jamais été l'épouse de ce faquin... »

Il y a bien, dans ces deux contes, toute la matière de la comédie de Molière.

On s'est demandé cependant s'il ne l'aurait pas empruntée à des œuvres antérieures au *Décameron*. Nous retrouvons en effet, du XIIe au XVe siècle, une anecdote analogue dans la *Discipline de Clergie*, le *Castoiement d'un père à son fils*, le *Roman de Dolopathos*, et dans l'*Histoire des sept sages de Rome*, ces deux derniers recueils paraissant au surplus d'origine orientale, ce qui fait remonter loin les ruses des femmes adultères.

Dans la *Discipline de Clergie*, traduite du latin en prose française, la douzième histoire s'intitule : *de celui qui enferma sa femme en une tour*. Et la dame qui était « pleine d'art et d'engin » parvient, par les mêmes procédés qu'Angélique, à *encoulper* son mari et à se tirer d'affaire victorieusement.

Digitized by Google

Enfin, dans le *Roman des sept sages*, l'on peut noter deux vers qui forment la moralité même du mariage de Georges Dandin :

Mais hom est fols de bas paraige
Ki femme prent de grant lignaige.

Molière a-t-il eu connaissance de ces vieux textes? Ce n'est pas impossible, car au XVIIe siècle l'*Histoire des sept sages* circulait encore en des réimpressions. J'en doute cependant, et je voudrais maintenant rechercher, à l'écart des sentiers battus, si Georges Dandin n'aurait pas une autre origine qu'un emprunt direct au *Roman des sept sages* ou bien au *Décameron*[1].

*
* *

Rappelons d'abord (ce que chacun sait, d'ailleurs) qu'en 1731, au moment où se préparait l'édition in-4° des œuvres de Molière, qui devait paraître trois ans plus tard, Jean-Baptiste Rousseau détenait les manuscrits inédits (en copie) du *Médecin volant* et de la *Jalousie du Barbouillé*. A cette époque J.-B. Rousseau écrivait à son ami Brossette que la seconde de ces deux farces était « la première idée de *Georges Dandin;* mais l'une et l'autre ne sont que des canevas remplis grossièrement par quelqu'un qui n'a jamais su écrire ». Ce jugement paraît singulièrement sévère, et quiconque voudra les lire sans prévention y trouvera déjà ce mouvement, cette verve du dialogue qui sont propres à Molière. M. Rigal a même relevé dans la *Jalousie du Barbouillé* certain « tranchez moi d'un apophtegme » que l'on retrouve textuellement dans le *Mariage forcé*.

Première ébauche donc de *Georges Dandin*, cette *Jalousie*

1. M. Landau (*Die Quellen des Dekameron*. Stuttgart, 1884, p. 72, 92 et 262) a montré tout ce que Boccace lui-même devait aux ouvrages plus anciens que nous venons de citer et les différences de détail qui séparent ces versions diverses de la même anecdote.

M. P.-P. Plan (*Bulletin du Bibliophile*, 1er juillet 1925, p. 344) vient, d'autre part, de signaler un petit livre, *le Grand Caton*, environ 1515, que, pour de certaines raisons qu'il expose, Molière semble avoir eu entre les mains. Ce livret contient une version de la même histoire avec tous ses traits essentiels. M. P.-P. Plan reconnaît d'ailleurs que Molière a aussi pu connaître l'anecdote d'autre façon, par Boccace et par les comédiens italiens.

Digitized by Google

est une de ces farces dont Molière a d'abord « régalé les provinces », suivant l'expression que lui prête le comédien La Grange, lorsque le poète-acteur débuta devant Louis XIV dans la salle des gardes du vieux Louvre, le 24 octobre 1658, spectacle qui commença par *Nicomède* et finit par le « divertissement » du *Docteur amoureux*.

On présume ordinairement que ces petites comédies qui ne nous sont pas parvenues, telles que *Gorgibus dans le sac*, le *Fagoteux*, la *Casaque* (et que Molière joua d'ailleurs encore fréquemment à Paris), proviennent de canevas italiens. Cette conjecture me paraît infiniment plausible. C'était déjà l'avis de Voltaire, qui, dans sa *Vie de Molière*, énonce qu'il « avait fait un recueil de scènes italiennes dont il faisait de petites comédies pour les provinces ». Au surplus, avant ses seconds débuts à Paris, n'avait-il pas en 1655 tiré l'*Étourdi* de l'*Inavvertito* de Nicolo Barbieri, et en 1656 le *Dépit amoureux* de l'*Interesse* de Nicolo Secchi? Il a dû en être de même pour ses farces. *Gorgibus dans le sac* m'a tout l'air de venir de la *Commedia dell' arte* et même de la comédie populaire vénitienne, qui fut l'origine, à notre avis, de la comédie improvisée. Dès 1549, j'en trouve une trace dans la préface de la comédie *Fabritia*, où Ludovic Dolce déplore les bouffonneries des *Zanni* vénitiens telles que « chausser le clystère, imiter le cri du hibou, *fourrer un homme dans un sac...* »[1].

Somaize écrit sans bienveillance en 1660 : « Il (Molière) est singe en tout ce qu'il fait..., il a imité le *Médecin volant* et plusieurs autres pièces des mêmes Italiens ». Et Boursault (1661) : « Le sujet du *Médecin volant* est italien; il a été traduit dans notre langue, représenté de tous côtés ».

Dans ces conditions, existe-t-il quelque canevas italien qui ait pu servir à la *Jalousie du Barbouillé?*

Cailhava (*op. cit.*, tome III, p. 401) mentionne certain *Pantalon avare* qu'il a vu jouer et dans lequel, dit-il, « on a mis en action le conte de Boccace : Pantalon ne veut point ouvrir sa porte à sa femme et à sa fille, qui sont sorties pendant la

1. La scène du sac figure aussi, il est vrai, dans les *Farces tabariniques;* mais elle a dû y venir d'Italie. On trouve une scène de ce genre, bien auparavant, dans les *Facétieuses nuits* de Straparole (seconde nuit, fable V), dès le milieu du XVIe siècle. La citation de Dolce montre que cette plaisanterie avait passé sur le théâtre.

Digitized by Google

nuit. Elles feignent de vouloir se donner la mort, etc... ». Ici l'épisode traditionnel du mari forclos a été enchâssé dans une autre pièce dont l'*avarice* de Pantalon forme le motif principal, ainsi qu'on peut s'en assurer dans le même tome à la page 395. Cailhava ajoute d'ailleurs que ce *Pantalon avare* est une comédie italienne *très ancienne* « que Molière n'a vraisemblablement pas connue ». Nous le croyons aussi, car hormis l'épisode *boccacesco*, elle n'a visiblement rien de commun avec la *Jalousie du Barbouillé*. Ce qu'il faut pourtant retenir de cela, c'est que l'aventure du mari forclos a passé dans la comédie à canevas, qu'elle a été utilisée dans *Pantalon avare* d'une façon accessoire, mais qu'elle a dû certainement figurer comme élément principal dans quelque scenario ou canevas antérieur auquel Molière a emprunté la *Jalousie du Barbouillé*. Ce canevas, nous ne le connaissons pas; c'est donc un chaînon qui manque; mais je crois pouvoir indiquer la pièce qui a servi de modèle au dit canevas absent, et c'est la *Rhodiana* d'André Calmo[1].

*
* *

La *Rhodiana* est une comédie en cinq actes, d'intrigue implexe; l'épisode du mari forclos n'y est qu'accessoire, et non principal comme il l'est dans Molière. En outre, le personnage du mari est fort différent, ce qui donne un tout autre caractère à la moralité de l'aventure. Notre Georges Dandin est en somme assez pitoyable; son seul tort est d'avoir voulu épouser une femme d'un rang social plus élevé que le sien, d'une autre caste; il n'a péché que par imprudence et par vanité, et il semble qu'il en soit un peu trop cruellement puni. Dans la *Rhodiana* au contraire le mari, Messire Cornelio, mérite largement sa mésaventure. Calmo en a fait un vieil avocat vénitien, qui a épousé la jeune et jolie Félicité; mais ce vieux cacochyme délaisse sa femme et s'éprend d'une jeune fille nommée Béatrice; il charge une ruffiane de lui procurer ses faveurs; c'est un personnage libidineux, ridicule,

1. Sur la paternité de cette comédie, longtemps attribuée à Ruzzante et qui a toujours été imprimée sous son nom, consultez *Ruzzante*, par A. Mortier. Paris, Peyronnet, 1925, t. I, p. 152 et 268.

Digitized by Google

et même assez répugnant. Au quatrième acte, il vient chanter une sérénade grotesque sous les fenêtres de sa belle; un chat saute du balcon et lui tombe sur la tête; il jette sa guitare, s'enfuit et veut rentrer chez lui; il frappe à la porte de sa maison. C'est ici que se place la scène qui est la première adaptation au théâtre du conte de Boccace.

En apprenant que Félicité, sa femme, est dehors à cette heure indue, Cornelio conçoit des soupçons, entre en grande colère et se promet « de la faire frire dans son lard ». Il revient chez lui et s'y barricade. Survient Félicité qui n'a pu rencontrer son amant, et qui s'apprête à rentrer au domicile conjugal. Elle heurte à la porte; le vieux Cornelio apparaît au balcon en tenue nocturne.

C'est la scène VIII du quatrième acte :

SCÈNE VIII.

CORNELIO.

Qui est là? Qui êtes-vous? Qui demandez-vous? Le boulanger ne demeure pas ici. Sous le portique, la première porte à gauche, dans la cave!

FÉLICITÉ.

Ouvrez-moi, mon époux. Je viens vous retrouver, poussée par un motif important.

CORNELIO.

Je te crois, que tu l'as eu le portant, et même le portantissime. Et moi, alors? Va, coureuse, ventre à nouilles, pleine de péchés mortels, femme de huit visages et demi. *Maledictus homo qui confidit in te*, créature chargée de vices et de fausseté. Je ne sais ce qui me retient de te vider sur la tête une marmite de soupe aux herbes.

FÉLICITÉ.

De grâce, mon doux mari, mon petit Cornelio, ouvrez-moi. Voulez-vous qu'on me fasse honte ainsi dans la rue? Si vous le voulez cependant, dites-le-moi, et je m'en irai où vous ne me verrez plus.

CORNELIO.

Va-t-en au diable, pécheresse, truie, femme souillée! Va-t-en! Qui te retient? Que le chancre te mange! Va t'écarteler, va te pendre, va te noyer, va t'assassiner! Je t'embrène! Doucement, là, ne caracolez pas de la sorte; pas tant de bruit.

Digitized by Google

FÉLICITÉ.

Ainsi vous persistez dans votre dessein de ne point m'ouvrir. Écoutez donc... deux mots seulement, dans votre intérêt.

CORNELIO.

N'ayant pas mangé d'épinards, je me sens dispos et décidé, et endurci comme la pierre ponce. Il est passé le temps où tu me donnais le fouet. Va-t'en, brebis hantée; à parcourir le monde, tu acquerras peut-être une âme, car ton corps est à moitié flasque et pestilent.

FÉLICITÉ.

Allons, puisque vous le voulez, je mettrai fin à mes jours, et servirai de nourriture aux poissons du fleuve de Parme. Mais Dieu m'est témoin que tu en es la cause. Ainsi donc, que Jupiter te foudroie, puisque par toi je serai damnée, vieux scélérat, plus cruel que Néron... A présent je vais aller me noyer! Toi, demeure, serpent venimeux, chien enragé. Je me recommande à Dieu.

(Elle fait mine de se jeter dans le fleuve. Cornelio sort de la maison.)

CORNELIO.

Ah! chère femme, sainte femme, rentre chez nous te réjouir avec moi. Arrête-toi, chère Félicité! Madeleine, apporte-moi vite le filet.

MADELEINE.

Me voici, maître. Et voici, hélas! le filet.

CORNELIO *(courant çà et là)*.

Félicité, ma mignonne, écoute, reviens. Où es-tu? Entre dans ce filet! Ah! Turc, More, Sarrazin de ton corps, traîtresse, homicide, tn mériterais trois fessées sur l'échine.

(Ici Félicité se glisse dans la maison et ferme la porte, laissant Cornelio dehors.)

CORNELIO.

Que vont dire les gens? Que je l'ai noyée pour épouser celle à qui je fais la cour! Oh! Mort, viens à moi, montre-toi et engloutis-moi tout chaud, chaud et bouillant. Hélas! malheureux, brutal, galeux que je suis! Cœur de fève et de pierre! Comment ai-je pu me laisser emporter à ce point? Allons, tout est fini; il me faut rentrer et pleurer autant qu'au massacre des Innocents à Jérusalem, et verser tant de larmes qu'on pourra venir de Padoue en bateau jusqu'en ma chambre. Oui, il ne me reste plus que cela. Qui diable a fermé cette porte? Toc! toc! Pstt! Madeleine, ouvre-moi; je t'apporte de mauvaises nouvelles.

Digitized by Google

FÉLICITÉ *(à la fenêtre)*.

Que voulez-vous ivrogne, vaurien? Il vous semble bon d'aller vous amuser tout le jour et toute la nuit, en dilapidant mon bien avec cent courtisanes. Et de me faire subir mille outrages avec des créatures qui vous mangeraient le cœur s'il était en or! Sans compter que vous courez toutes les tavernes de Parme, ce qui me cause mille ennuis.

CORNELIO.

Serait-ce toi, ma femme? Bon, est-ce que je ne parle pas avec les noyés, à présent? Ah! çà! comment donc es-tu réchappée? Par le ciel, t'es-tu nourrie chez quelqu'un de livres de nécromancie? Ouvre-moi, chère fille, chère colonne de ma vie! Je te promets de racheter ma part, comptes et paiements.

FÉLICITÉ.

Va-t'en au diable! Que Dieu me maudisse si je t'ouvre! Va te chercher une autre auberge pour cette nuit; tu n'entreras pas ici. Là-dessus je te laisse faire le galant, ainsi dévêtu, comme un mendiant.

(Elle disparaît.)

CORNELIO.

Écoute, écoute! Ah! diable, trente diables, cent diables! Imbécile, âne, buffle, ivrogne que je suis. J'étais dans ma maison avec honneur; maintenant me voilà dehors avec ma honte. Tout cela pour avoir eu pitié des chats et des femmes.

La scène a du mouvement et de la verve.

A partir de ce point la pièce se poursuit avec d'autres personnages. Au dénoûment, chacun insiste pour que Félicité pardonne à son vieil époux suppliant : « Soit, dit-elle, je vous pardonne; mais gardez-vous à l'avenir de toute jalousie, sinon je vous traiterai comme vous le méritez ». — « Je te le promets, s'écrie Cornelio. Et si je recommence, fais-moi vendre à l'encan et fais confisquer mes membres par le municipe ». Désormais Félicité pourra tromper en paix son vieux mari.

*
* *

Lorsqu'on confronte cette scène à celle de Georges Dandin, on est d'abord frappé de la différence du ton; celui de Molière est malicieux et modéré, celui de Calmo très monté, farci

Digitized by Google

d'injures malsonnantes et obscènes. Question de climat, de latitude, de peuple et surtout d'époque. La *Rhodiana* date de 1540; cent ans s'étaient écoulés; la verdeur brutale et touffue de la Renaissance avait disparu; de surcroît l'auteur vénitien est le contemporain de Rabelais, et cela explique son langage. Tandis que Molière a joué Dandin devant la cour la plus polie du monde. Au lieu d'user d'une kyrielle d'invectives malséantes, il se borne à appeler sa femme *coquine* et *crocodile*, tandis qu'elle l'appelle *son pendard*. Et c'est tout.

Molière s'est-il directement inspiré de la *Rhodiana*? Je ne le pense pas, par la raison que le rôle de Cornelio est écrit en dialecte vénitien, et que d'une façon générale les comédies d'André Calmo, toutes pluridialectales, sont extrêmement difficiles à entendre; pour les suivre, il faut savoir non seulement le vénitien, mais le padouan rustique, le bergamasque, l'esclavon, les jargons dalmates, ragusains, italogrecs! Seul le public de Venise pouvait les écouter aisément. Molière, assurément, savait l'italien; il avait dû l'apprendre en fréquentant la scène italienne dès sa jeunesse, et plus tard à Lyon, puis à Paris où, à partir de 1658, il vécut dans une intimité journalière avec la compagnie des Italiens, dont les représentations alternaient avec les siennes sur le théâtre du Petit-Bourbon. Mais, de là à connaître les dialectes vénètes et ceux de la Dalmatie, il y a tout de même un pas[1].

Mais, raison meilleure encore, il n'y a pour ainsi dire aucune ressemblance entre les répliques des deux pièces, sauf pour les suivantes : dans la version de Molièer, Angélique dans la rue s'écrie : « Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents... Eh! mon pauvre petit mari, je vous en conjure, etc... »

Dans la *Rhodiana*, nous lisons : « De grâce, mon doux mari,

1. Je doute même que ce soit Molière qui ait composé le texte italien des couplets du *Bourgeois gentilhomme* et de *M. de Pourceaugnac*. Selon toute apparence ces textes, en fort bon italien, sont de Lulli, qui, pressé par le temps, avait d'ailleurs bien plus d'avantage à les composer lui-même pour y adapter sa musique et pour les modifier au gré des exigences du rythme musical. Au surplus, Lulli, sous le pseudonyme de *Chiaccheron*, fut en personne l'un des interprètes de sa musique, probablement afin d'en mieux surveiller et diriger l'exécution en scène.

Digitized by Google

mon petit Cornelio, ouvrez-moi! Voulez-vous qu'on me fasse honte ainsi dans la rue! »

Voilà pour *Georges Dandin*. La *Jalousie du Barbouillé* est naturellement d'un ton plus vert, parce que le public de Molière n'était alors point celui de la cour, pour laquelle *Georges Dandin* fut composé en 1663. Le Barbouillé appelle sa femme *carogne*, *serpent dangereux*, *bonne chienne*, et il la menace de lui « apostropher cinq ou six clystères de coups de pieds dans le c... », et voilà un langage qui rappelle fort celui des *Zanni* de la *Commedia dell' arte*. Hormis cela, le texte de la petite farce moliéresque ne se rapproche guère davantage de la *Rhodiana*, sauf cette réplique du Barbouillé à sa femme : « Tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas... », à comparer avec celle-ci, de Cornelio : « Va-t'en au diable!... va-t'en! Qui te retient? Va t'écarteler, va te pendre, va te noyer, va t'assassiner! »

Et c'est tout; et c'est peu de chose, et ce n'est pas assez pour légitimer la croyance à un emprunt.

* * *

Il reste à examiner si la *Rhodiana* n'aurait pas été la source *indirecte* de la *Jalousie du Barbouillé*, première ébauche de *Georges Dandin*, et là je serai plus affirmatif.

Cailhava, nous l'avons vu, pensait que *Pantalon avare* mettait directement en action le conte de Boccace. Mais de nos jours une étude plus approfondie de la matière a permis de s'assurer que la *Commedia dell' arte* a emprunté la plupart de ses canevas à la comédie écrite[1]. La comédie populaire vénitienne a eu notamment la plus grande influence sur le développement de la comédie à l'impromptu; Zanni et Pantalon, ses deux protagonistes, ont grandi au bord de la lagune[2]. En particulier André Calmo, acteur et auteur célèbre, fut incontestablement l'un de ceux qui y contribuèrent le plus; ce sont les types de vieillards de ses comédies, Cornelio,

1. Cf. Ad. Bartoli, *Scenari inediti della Commedia dell' arte*. Firenze, 1880.

2. Au début du XVIe siècle, le *Zanni* fut d'abord le serviteur ou commissionnaire bergamasque; mais plus tard, vers 1540-1550, ce nom qualifia tous les valets comiques du répertoire (voir notre *Ruzzante*, t. I, p. 208 et suiv.).

Digitized by Google

Demetrio de la *Rhodiana*, Coccolin de la *Fiorina*, Colofonio de *Il travaglia*, etc..., qui ont engendré Messire Pantalon *dei Bisognosi*, tandis que de son côté Ruzzante créait, avec ses valets campagnards Vezzo, Truffo, Menego, Duozzo, et avec son propre masque dans l'*Anconitana*, le prototype du *Zanni* à la fois balourd et rusé, qui devint par la suite le masque d'Arlequin et de Brighella.

La scène de Cornelio dans la *Rhodiana* a été sans discussion possible puisée directement par Calmo dans Boccace, puisque c'est la première adaptation scénique de cette narration[1].

Une fois portée à la scène par Calmo, elle a été utilisée plus tard, comme la plupart des comédies écrites, par les acteurs italiens de canevas à l'impromptu, et par eux importée en France; là, Molière a pu la voir et s'en inspirer à son tour

1. Boccace a beaucoup fourni aux dramaturges italiens du XVIe siècle. On retrouve ses contes dans les comédies de Bern. Accolti, Jacopo Nardi, Girol. Parabosco, Bibbiena, l'Arétin, Grazzini, Cecchi, etc... Calmo est un grand emprunteur; il a pris sa *Fiorina* pour partie à Ruzzante, sa *Pozione* à Machiavel. Un peu après Calmo, l'aventure de Tofano a également inspiré Hans Sachs, de Nuremberg, pour l'un de ses amusants *Fastnachtspiele* (Jeux de carnaval), sous le titre : *Das Weib im Brunnen* (La femme dans le puits). Les personnages, au nombre de trois, portent les noms italiens de Stefano (à peine déformé de Tofano), Gitta (textuellement pris à Boccace) et Anthoni. L'action est calquée sur le *Décaméron*. Gitta enivre tous les jours à dessein son mari Stefano, afin de se rendre libre; celui-ci finit par concevoir des soupçons et un soir il feint d'avoir bu, surprend sa femme au moment qu'elle rentre tard dans la nuit et refuse de lui ouvrir la porte. Celle-ci menace de se jeter dans le puits, mais elle y lance une pierre en sa place. Le mari, inquiet, sort de sa maison; la femme y pénètre subrepticement, et à son tour elle abreuve d'injures son mari, l'accusant d'ivrognerie :

« Kommst du vom Wein, du volle Sau! »

Elle le menace de la garde et de la vengeance de ses frères. Survient Anthoni, frère de Gitta. En vain Stefano tente d'expliquer la supercherie dont il est victime; Anthoni, persuadé par les habiles discours de l'épouse, finit par rouer de coups son beau-frère et le menace du tribunal.

Demeuré seul, le pauvre Stefano, de même que Cornelio et Georges Dandin, fait les plus amères réflexions :

« Suis-je pas un malheureux homme
De m'être chargé d'une femme?
Que vais-je faire, pauvre goutte?
Je veux faire la paix avec elle. »

Cette farce, la plus fidèle de toutes au texte du *Décaméron*, fut jouée à Nuremberg le 5 janvier 1553 (cf. réimpression moderne, *Elf Fastnachtspiele*, éd. Edm. Gœtze. Halle, 1883, vol. 42-43, p. 102).

Digitized by Google

pour la *Jalousie du Barbouillé*, farce dans laquelle, remarquons-le, il n'est pas encore question de mésalliance, et où Angélique reproche seulement à son époux de s'enivrer : « Laisse là cet ivrogne; ne vois-tu pas qu'il est si soûl qu'il ne sait pas ce qu'il dit » (scène IV), dit-elle, et plus loin (scène VIII) : « Il est quelque part au cabaret » !

Qu'après cela Molière, qui lisait tout, ait aussi songé plus tard à utiliser Boccace, c'est possible, et c'est même probable lorsque l'on considère comment il sut enrichir son sujet en amalgamant l'aventure de Tofano avec celle de Berlinghieri. Mais cet amalgame, qui donne tant d'ampleur et d'agrément à *Georges Dandin* ou *le Mari confondu*, ne date, notons cela, que de 1668. Dix ou quinze ans auparavant, il n'en est pas question. C'est alors l'époque où Molière s'inspire bien plus de la scène italienne que des livres. C'est aux Italiens, comme l'observe finement M. Moland, qu'il prend ce mouvement, cette *action* alerte qui manquaient au théâtre français. La *Jalousie du Barbouillé* ne vient pas de la nouvelle de Boccace, elle paraît venir du théâtre populaire vénitien, et de la *Commedia dell' arte*, qui est issue de lui.

Et c'est ainsi que j'ai cru pouvoir présenter en Messire Cornelio de la *Rhodiana* l'ancêtre véritable du Barbouillé, et, par voie de conséquence, l'ascendant indirect de l'immortel Georges Dandin.

Alfred Mortier.

Digitized by Google

LE

SÉJOUR DE SAINT-ÉVREMOND EN HOLLANDE

(1665-1670)

(Suite[1]*)*

V.

Occupations et distractions.

Sur la vie de Saint-Évremond à La Haye, il est possible de tirer encore quelques renseignements, d'abord d'une missive reposant au Record Office, à Londres[2], publiée par M. W. Melville Daniels, en appendice à sa thèse de doctorat de l'Université de Paris sur *Saint-Évremond en Angleterre*[3], et qui est datée « ce 9 avril [1666] de La Haie », donc peu après son arrivée dans le pays. Elle est adressée à Lord Arlington, un des principaux personnages du royaume, général des Postes et pair, un des futurs ministres de la Cabale, lequel, chose étrange, en pleine guerre, vient d'épouser une Hollandaise, Mlle de Beverweert, « personne de merite et d'esprit et qui a de tres bons sentimens pour la France », au dire de d'Estrades[4]. Notre gentilhomme n'exagère donc que de ce qui con-

1. Voir *Revue de littérature comparée*, juillet 1925.
2. *Calendar of State Papers, Domestic, 1665-1666*, t. CLIII, n° 60, p. 342.
3. Versailles, L. Luce, 1907, in-8°, p. 149-150.
4. Dans sa dépêche au marquis de Lionne, de la Haye, 21 janvier 1666, au fol. 19 r° du t. LXXXII de la *Correspondance des Ambassadeurs en Hollande* : « Depuis que le mariage de Milord Harlington a esté declaré avec Mademoiselle de Beveruert, elle a esté visitée des principaux de l'Estat... C'est une personne de merite et d'esprit, et qui a de tres bons sentimens pour la France. Si vous jugiez qu'il y eut quelque chose à mesnager pour les interests du Roy par son moyen, pres de son mary, vous me le ferez sçavoir, s'il vous

Digitized by Google

vient à la courtoisie de son siècle, en mandant à son illustre correspondant[1] :

Je lui ai dit plusieurs fois qu'elle seroit heureuse avecque vous, je serois bien trompé, Monsieur, si vous n'estiés heureux avec elle; toute la Holande la pleure et vous ne pouviés pas lui faire faire à ce païs icy un plus sensible deplaisir que de l'en tirer, après celuy de gaigner une bataille.

Je souhaiterois que la paix pust retablir la tranquilité partout et il n'est pas extraordinaire qu'ung homme malade et inutile à toute chose ve[u]jille achever le reste de ses jours en repos. Si elle se fait jamais, j'irai, pour huit ou quinze jours, vous rendre graces de toutes celles que j'ai reçeues. Les medecins me defendent un sejour qui m'a esté si agreable et où j'ai trouvé tant d'honnetes gens. Je vous suplie, Monsieur, d'assurer Monsieur le duc de Bouquinquam [Buckingham] de mes tres humbles services, si c'est par hasard un tems que vous le gouverniés [entreteniez]. Je ne doute point, dans la fureur qu'il a contre les Holandois, qu'il n'ait de la peine à recevoir des complimens de la Haie. *Je suis sage aux lieux où je suis, incapable d'y faire aucune friponnerie,* mais dans les sentimens que je dois avoir pour ceux où j'ay esté, et particulièrement pour vous, Monsieur, dont je suis tres humble et tres obéissant serviteur

ST-EVREMOND,
ce 9 avril, de la Haie.

Ensuite viennent à notre secours les lettres publiées, en avril 1758, par le *Conservateur* et reproduites les unes par Colombey[2], les autres par M. Chaponnière[3]. Certaines ont trait

plaist, avant qu'elle parte. Je tascherois de la disposer à nous estre favorable. Son pere estoit mon intime ami. Il m'a recommandé ses enfans en mourant et n'a voulu voir que moy pendant sa maladie. Toute la famille me regarde comme leur pere. Ainsi il me sera facile d'insinuer dans son esprit ce que vous m'ordonnerez. »

La mort de M. de Beverweert datait d'un an environ, à preuve ce rapport de l'agent secret Wicquefort au même de Lionne, le 5 mars 1665, *Corr. Holl.*, t. LXXV, fol. 238 r° :

« Dimanche dernier mourut en cette ville M. de Beverüert, sergent de bataille et gouverneur de Bois-le-Duc. Il estoit fils naturel du feu Prince Maurice d'Orenge... »

1. Collationné sur le manuscrit du Record Office. Je rectifie plusieurs erreurs et omissions de M. Daniels et je publierai en appendice d'autres lettres inédites du même dépôt qui lui ont échappé.

2. Pseud. d'É. Laurent, *Correspondance authentique de Ninon de Lanclos*, Paris, E. Dentu, 1886, in-8°.

3. Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de 1922, octobre-décembre,

Digitized by Google

à Ninon de Lanclos, dont Saint-Évremond avait été, dit-on, un des amants par quartier[1]. Si ses appâts d'amoureuse cinquantenaire, encore capables cependant de retenir, au grand désespoir de la maman, le faible Charles de Sévigné, sont assez malmenés, ses qualités d'esprit et sa fidélité dans l'amitié reçoivent leur juste tribut de louange. Dans la correspondance de l'année 1669, elle fera figure de banquier, assez correct en affaires, et chargée par Saint-Évremond de faire rendre gorge à M. d'Elbène[2] qu'elle a cautionné et sur la dette duquel elle s'est engagée à verser à notre besogneux 100 pistoles. Aussi bien que d'Estrades qui, mal payé, crie sans cesse misère, l'ambassadeur officieux de l'élégance française a grand'peine à soutenir son train. Aussi quelle chimère quand il rêve d'installer Ninon auprès de lui à La Haye[3] :

Plut à Dieu que nous fussions ensemble *dans une petite maison propre et polie* [on reconnaît bien là le modèle hollandais qu'il avait sous les yeux], liés du mariage des ..., dont il y a des exemples ici comme à Madrid. Nous donnerions beaucoup, sans doute, à la délicatesse de l'esprit, mais le corps ne laisserait pas de fournir quelque chose à nos plaisirs par jalousie de ne pas laisser tout l'honneur à son compagnon. En tout cas, je vous mettrais des idées indiennes dans la tête, qui vaudraient peut-être mieux que des réalités françaises.

Ninon à La Haye! C'eût été un étrange spectacle et un singulier scandale : la royauté d'une courtisane s'exerçant à la face du ciel, cela n'était possible que dans l'Athènes de Périclès et dans le Paris de Louis XIV, royauté qui n'avait rien de politique d'ailleurs et qui ne s'exerçait que sur les cœurs

p. 385 : *les premières Années d'exil de Saint-Évremond*, article dont les identifications appellent bien des réserves, comme on le verra plus loin.

1. Toutefois son meilleur biographe, Émile Magne, dans la troisième édition de sa *Ninon de Lanclos*. Paris, Émile-Paul, 1925, in-12, p. 103, le trouve improbable, à cause d'un physique peu attirant et de la loupe qui déparait un nez épaté. Argument insuffisant, car la fameuse loupe ne parut que vingt ans avant la mort. La phrase citée par M. Magne dans sa note 1 prouverait plutôt un commerce, dont Ninon n'était point avare.

2. Cf. Magne, *op. cit.*, p. 183.

3. *Correspondance authentique de Ninon de Lanclos*, éd. Colombey, p. 91. Plus haut, il avait dit : « Allons, ma chère, allons aux Indes pratiquer le culte du peuple dont je vous ai parlé; on y vit des siècles et il n'y a moment où l'on n'y puisse goûter du plaisir. » La lettre est de 1669.

Digitized by Google

et les esprits. La liberté, il faudrait presque dire seulement le libéralisme des mœurs, n'y entraînait pas le dérèglement des passions. Celles-ci participaient de la mesure de Versailles, et l'amour y était plus caprice et fantaisie que flamme et débordement, mais, si l'on y imposait des bornes aux sens, on n'en assignait point à l'esprit, et le salon de Ninon fut un des centres les plus authentiques et les plus agissants du libertinage.

Tout cela, là-bas, était parfaitement inconcevable : la *deftigheid* hollandaise en eût été ébranlée jusque dans ses fondements. La débauche s'y cache, la pensée libre s'y affirme, mais l'une et l'autre se pratiquent avec sérieux et à fond. Pas de place pour la coquetterie qui présente un cœur, mais ne l'offre pas, ou pour une philosophie qui croise le fer, mais ne l'engage point.

La plupart des autres lettres où il est question de Ninon sont adressées à M. d'Hervart, conseiller au Parlement quoique protestant, très connu surtout par sa femme qui fut, à la fin du siècle, la dernière protectrice du vieil enfant vicieux Jean de La Fontaine. M. d'Hervart était venu à La Haye en 1668, je ne sais pour quelle cause, n'ayant pas retrouvé sa trace dans la correspondance de nos ambassadeurs ou dans celle du marquis de Lionne[1] :

Si je me portais mieux, je suis ici assez bien, je fais la plus grande chère du monde avec M. de Ringrave [lire : le Rhingrave][2], tous les jours je gagne quelques parties d'échecs par l'économie des pions; j'entends chanter Mlle Sivert[3], qui chante des chansons italiennes mieux que j'aie jamais ouï chanter en ma vie; tous nos ambassadeurs sont fort honnêtes gens; on joue, on a de l'entretien; sans les vapeurs, je pourrais dire, avec de bon vin de Champagne, ce que disait le bon moine de Marot, en rôtissant sa perdrix : « Qu'on a de mal à servir sainte Église ! » Pourvu qu'il n'y ait point de guerre, on peut vivre ici; s'il y en a, je serai bien empêché où aller. Avec tout ce que je vous dis, votre condition, Messieurs, est bien meilleure que la nôtre, vous avez tous les jours à Paris des plaisirs nouveaux, nous n'avons

1. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 397. M. Chaponnière, de même que Colombey, rajeunit l'orthographe.

2. Sur ce personnage, voir plus loin.

3. M. J. Fransen propose de lire Giffard, sœur de William Temple, mais la correction serait trop audacieuse, et, au surplus, était-elle à la Haye?

Digitized by Google

ici qu'une même douceur; et si notre goût s'ennuie, il n'y a point de variété qui le réveille...

En dehors de la musique, une de ses principales distractions consiste à aller entendre la compagnie des comédiens de la Reine de France, dont M. J. Fransen vient de nous conter la pittoresque histoire[1]. Voici sur eux le témoignage de notre écrivain, auquel s'accroche une appréciation très caractéristique de *Tartuffe* qui, à la grande joie des libertins, Ninon en tête, atteignait un peu les vrais dévots à travers les faux[2], comme les *Précieuses* avaient tué les véritables en ne visant que leurs « mauvais singes »[3].

Nous avons ici des Comédiens assez bons pour le comique, détestables pour les tragédies, à la réserve d'une femme très bonne comédienne pour tout; ils ont joué *le Tartuffe*, qui m'a extrêmement plu par les caractères; et comme je conserverai toujours une sorte d'idée des choses de la France, celle d'un faux dévot si bien peint a fait sur moi toute l'impression qu'elle devait faire. Ici où l'on se contente de garder de la régularité dans la religion, et où l'on ne trompera jamais personne par une fausse dévotion [le piètre observateur n'est pas encore revenu des préjugés de sa lettre sur la Hollande!], l'on demande ce que c'est qu'un faux dévot et l'on ne croit quasi pas qu'il y ait un pays où ce personnage-là doive servir de quelque chose; il n'y a guère plus de cocus ici que de tartuffes [il est plus malaisé encore d'en faire le compte!] et *la Femme juge et partie* [de Montfleury] n'aurait pas mieux fait valoir Bruscambille [le mari], si heureusement il n'était accouru quelques cocus, des Messieurs de Flandre et d'Allemagne, sur qui on a pu faire de fort justes applications.

M. Maurice Wilmotte a composé un recueil entier intitulé

1. Dans une thèse de doctorat de l'Université, soutenue en Sorbonne, et intitulée : *les Comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Éd. Champion, 1925, in-8°, pl. (*Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*, dirigée par MM. Baldensperger et Hazard).

2. Ce n'est point l'avis de M. G. Michaut; voir notamment p. 114-118 dans *les Luttes de Molière*. Paris, Hachette, 1925, 1 vol. in-12. Le *Tartuffe* avait été autorisé à Paris depuis le 5 février 1669.

3. De la Haye, 25 novembre 1669 (*Rev. d'Hist. litt.*, p. 400). Un contrat passé à la Haye, le 9 novembre 1669, et que reproduit M. Fransen, avait adjoint à la Compagnie des Comédiens de la Reine de France dirigée par Abraham Mitallat, sieur de la Source : Nicolas Jolimont, Charles Guérin, Vincent du Bourg, Charles de Soulas, sieur de Floridor, Marguerite Guérin, sa femme, Louis de Chalus, sieur de Raincy, Jeanne Beauvais, sa femme.

Digitized by Google

Saint-Évremond critique littéraire[1], et l'exercice de cette fonction suprême de l'honnête homme, appelé à se prononcer sur le bon goût, aussi en matière de lettres, fera partie, en Hollande, de ses occupations et préoccupations. L'ordinaire, c'est-à-dire le courrier, ou tel libraire néerlandais faisant la navette entre Paris et Amsterdam, lui apporte les dernières productions de la Galerie du Palais, aussitôt contrefaites par les presses néerlandaises[2] :

J'ai reçu le gros livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer [il s'agit de la *Perpétuité de la foi de l'Église catholique*... de Nicole et Arnaud]... Bussy[3] me l'apporta un jour de poste et, pour se réjouir, m'effraya du port qu'il me demandait.

Il remanie sa dissertation sur l'*Alexandre* de Racine ; il travaille à ses « Romains », qu'il appelle quelque part ses « bagatelles » de La Haye, car un vrai gentilhomme ne peut exercer le métier d'écrivain, et « étend » ses « Réflexions adressées à M. de Créqui »[4] :

Je ne puis pas vous envoyer ce que vous me demandez, il n'est pas fait. Je l'étends beaucoup plus que je ne croyais, cela ne sera pas moins gros que ce que j'ai fait sur les Romains ; quand il m'ennuye, j'y travaille un quart d'heure et puis je joue le reste du jour aux échecs.

Cependant les libraires de là-bas sont à l'affût de ces mêmes productions, dont ils ont ouï parler, et commencent déjà avec Saint-Évremond le petit jeu des publications subreptices où l'on ne sait jamais jusqu'à quel point l'auteur honteux a pu être de connivence[5] :

Je n'ai jamais été si surpris que de voir vendre ici trois petits

1. Paris, Bossard, 1921, 1 vol. in-12.

2. *Œuvres*, t. II, p. 313, à M. de Lionne : « Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé *Andromaque* m'en ont demandé mon sentiment... » La phrase reproduite en petit texte vient d'une lettre de la Haye du 24 mars [1668], *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 392.

3. Je ne crois pas, avec M. Chaponnière (*Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 392, n. 2), qu'il s'agisse d'un libraire de La Haye, mais, au contraire, du propriétaire du *Dauphin de France*, où logeait Saint-Évremond ; voir plus loin.

4. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 394.

5. *A M. le comte de Lionne*, au t. III, p. 3, 1667 ou 1668? Sur les rapports

Digitized by Google

livres, qu'on dit de moi et qui s'impriment à Amsterdam. Il
viron vingt ans que je fis de petits discours sur les maxi
sont dans ces petits livres-là : je ne sai qui les a pu avoir.

Mais ses suprêmes délices restent la conversation. I
le plus grand causeur du siècle et, si l'on avait pu rec
ses entretiens, comme on a fait de Socrate ou de Gœt
eussent formé comme l'Évangile parlé de l'honnête h
du XVIIe siècle et le code de la courtoisie française. « I
dix ans que je suis en pays étranger, écrit-il vers 1672[1]
trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, e
heureux à le goûter que si j'avais été en France », car,
dépaysé au début, il a fini par se trouver des partenaires
premier plan, nos ambassadeurs qui, s'ils l'ignorent dar
dépêches, ne dédaignent, ni à leur table ni à la prom
l'homme de qualité qui a gardé le bel air de la Rég
l'esprit du salon de Mlle de Lanclos.

VI.

L'ambassadeur de France : Godefroy d'Estrade

Celui qu'il connut d'abord et dont la présence fu
être, nous l'avons dit, une des causes de son émigrat
les Pays-Bas, est le comte Godefroy d'Estrades, né dan
nois en 1607, et blanchi sous le harnais des ambassa
Pays-Bas ou sous l'écharpe orange des régiments fra
service de Hollande. Placé par Frédéric-Henri, en 16
tête d'une compagnie de cavalerie, puis, en 1639, à la t
régiment d'infanterie, il avait été l'homme de confian
Maison princière et le plus actif agent de liaison entr
la Cour de France. Ce rôle, qu'il avait rempli, avec de
divers, jusqu'en 1648, il fut invité par Louis XIV
prendre en 1662 avec la qualité d'ambassadeur e

de Saint-Évremond et des éditeurs hollandais, en particulier Mor
terdam, voir Des Maizeaux, *la Vie*, au t. I, p. CCXXIII, qui renvoi
velles de la République des lettres, août 1704, p. 163, ainsi que les
Des Maizeaux au British Museum, dépouillés par M. Ascoli.

1. *De la conversation*, au t. III des *Œuvres* (1725), p. 29, faisant
Réflexions à M. le maréchal de Créqui. Ces mots « depuis dix an
cet essai des environs de 1672.

Digitized by Google

naire[1], officiellement auprès de Jean de Witt, officieusement auprès de la princesse douairière, de la princesse d'Orange et de son fils, le jeune prince Guillaume. C'est une jolie scène qui nous montre le maréchal de soixante ans, ayant dépouillé un instant la gravité de l'envoyé du roi, engagé dans une partie de jeu de paume avec le Grand Pensionnaire et l'adolescent de dix-sept ans, momentanément réconciliés[2] :

Vous serez peut-être surpris de la nouvelle que je veux vous mander, écrit-il à Lionne, le 6 janvier 1667, c'est que, sçachant que M. de Wit jouoit une partie de paulme contre M. le prince d'Orange, je fus les voir jouër et, après la partie finie, ils me desfierent d'en jouer une avec un second. Je les pris au mot et, sans me deshabiller ny mesme prendre des chausons, je primay et joüay en six jeux, que je gaignay. Il y avoit trente ans que je n'avois joué à la paulme. Vous jugerez par là que je n'ay pas esté des plus foibles dans ma jeunesse et que j'ay encore des bras et des jambes pour les employer au service du Roy, lorsqu'il m'en jugera digne. Je suis, etc.

Je ne sais si le second fut Saint-Évremond, mais ce que je sais c'est que, dans ses lettres au marquis de Lionne, d'Estrades ne le nomme jamais, celui qu'ils connaissaient tous deux si bien pour l'avoir rencontré à la Cour, chez Condé ou chez Ninon, et c'est une singulière lâcheté de courtisan que cette conspiration du silence à l'endroit de son commensal et de son partenaire de jeu de chaque jour. Pourtant ils trouvaient entre eux non seulement une communauté de récents et brillants souvenirs, mais, pour le présent, une analogie de misère dorée. Innombrables sont les lettres où le vieux maréchal diplomate gémit de tant de luxe coûteux, déployé sans

1. Cf. A. Lefèvre-Pontalis, *Vingt années de République parlementaire au XVIIe siècle. — Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*, Paris, Plon, 1884, 2 vol. in-8°, au t. I, p. 294 et 295, et G. d'Estrades, *Lettres, mémoires et négociations*, nouv. édit. Londres, 1743, 9 vol., dont l'authenticité et la valeur documentaire ont été discutées par Goll dans la *Revue historique*, 1877, t. IV : *Recherches critiques sur l'authenticité des Ambassades et Négociations de M. le comte d'Estrades*, et par M. de Saint-Léger, professeur à l'Université de Lille, qui a édité la *Correspondance authentique* de celui-ci, Paris, Champion, t. I, 1924. Voir aussi H. C. Rogge, *De diplomatieke Correspondentie von Godefroy d'Estrades... van 1663 tot 1668* (dans les *Verslagen en Mededelingen der Kon. Akad.*, 4e série, t. I, p. 198-272).

2. *Corr. Holl.*, t. LXXXII, fol. 221 v° et 222 r°; cité, mais en partie seulement, par Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 501.

Digitized by Google

compensation, pour le service de Sa Majesté, malgré de lourdes charges de famille et de nombreux enfants, et où il se plaint des traites non payées et des traitements misérables (surtout si on les compare à ceux que reçoit l'ambassadeur anglais Temple) octroyés par la France à ceux qui ont l'honneur de la représenter.

Entre vingt de ces plaintes, je détache celle du 15 octobre 1665[1] :

Je ne doutte pas, Monsieur, que vous ne me fassiez la grace d'apuyer auprès du Roy la demande que je luy faitz de m'accorder les mesmes apointemens qu'ont Mrs de Comenges et Courtin. Je ne les demande que pour avoir moyen de soutenir l'employ où je suis, n'ayant plus aucune ressource, ayant subsisté jusques à ceste heure du bien que j'ay vandu et de mon credit dont je suis à bout. Depuis six ans que je suis dans les Ambassades, j'ay depanssé deux cent mille livres de mon bien et baucoup de deptes. Vous avez esté dans les Ambassades, et comme, pour servir bien le Roy, la depensse de table et celle du trein est necessaire, je n'ay rien oublié pour la faire honorable, dans cette veue que le service du Roy le requeroit. Cependant je vois qu'on me traitte differament de ceux qui ne sont Ambassadeurs extraordinaires qu'après moy et qui ne servent pas mieux ni avec plus d'affection; oultre cella je suis en un lieu où il me faut payer vint cinq pour cent de change et louer une maison fort cherement. Il ne me reste pas dix sept mille livres par an pour ma depansse des apointemants que le Roy me donne et, quelque œconomie dont je me serve, il m'en faut cinquante mille tous les ans. Je vous prie de considérer en l'estat que sont mes affaires, chargé de cinq enfans, de beaucoup de deptes et point de bien. Je suis entierement à vous. D'Estrades.

Encore si ces appointements étaient payés à date fixe, mais, à l'issue du Congrès de la Paix qui s'était ouvert à Bréda au printemps de 1667 et où les réceptions entre plénipotentiaires d'Angleterre, de Suède, de Hollande, d'Espagne et de France allaient grand train, les nôtres, d'Estrades et Courtin, en sont à craindre la saisie[2] :

Vous avez peut être ouy dire qu'on fait battre le tambour en ce

1. Au marquis de Lionne, *Corr. Holl.*, t. LXXVI, fol. 173.

2. D'Estrades et Courtin au même, *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 188 v° et 189 r° : « De Bréda le 2e d'aoust 1667. »

Digitized by Google

pays, quand les Ambassadeurs en partent, pour sçavoir s'ils ne doivent rien [189 recto]. Et comme nous entendrons bientost la chamade en celle ville, nous avions besoin qu'on songeast un peu à nous et qu'il pleust à Sa Mté de regler nos appointemens selon la despense extraordinaire dont nous avons esté chargez. Il nous sera deub cinq mois à la fin de celuy cy, c'est à dire lors qu'on eschangera les ratifications. Et comme nous avons sauvé cinquante mille francs au Roy, nous esperons que Sa Maté nous fera rembourser de ce que nous avons advancé pour son service.

VII.

Le Congrès de la Paix à Bréda (1667).

A cet assaut de somptuosité dans la petite ville fortifiée, que gouvernait un officier français au service des États, le marquis d'Hauterive[1], Saint-Évremond, malgré des ressources plus exiguës encore et assurément un moindre crédit, devait prendre part. Nous le savons par la *Vie* rédigée par Des Maizeaux :

M. de Saint-Évremond alla passer quelque tems à Breda, pendant qu'on y negocioit la paix entre l'Angleterre et la Hollande. Il alla ensuite aux eaux de Spa et de là à Bruxelles...

Or ceci, je me trouve en mesure de le confirmer par un document authentique, dont M. J. Fransen voulut bien me signaler l'existence, mais que j'ai collationné moi-même sur le précieux registre des passeports conservé dans les papiers d'État et de l'Audience aux Archives générales du royaume à Bruxelles[2] :

[F° 92 r°] Pour Monsieur Sᴺᵀ Evremont pour passer avec trois personnes et leurs hardes de Breda aux eaux à Spa.

Hagance estos paseportes.

[Griffe de l'Audiencier.]

Bruxelles, le 27 juin 1607.

[F° 93 r°] Aultre pour le Sʳ Sᴺᵀ Evremonde, pour aller avecq trois personnes et leurs hardes de la ville de Breda à Spaa.

Sᴺᵀ Evremonde.

1. Voir l'index de mes *Écrivains*.

2. Il existe plusieurs de ces registres, du XVI° au XVIII° siècle. Celui qui nous intéresse ici porte le n° 1021.

Digitized by Google

Ce document d'archives donnerait une haute idée de l'exactitude de Des Maizeaux, si, par la suite, nous ne devions en produire un autre qui, au contraire, nous forcera à nous en méfier parfois. Mais il a un autre mérite, celui de nous offrir une curieuse coïncidence, qui n'a pas encore été remarquée. La date à laquelle Saint-Évremond a dû parvenir à Spa, au début de juillet, est précisément celle à laquelle vient d'arriver une belle dame du temps, Hortense Des Jardins, bien connue par son *Récit de la Farce des Précieuses* et dont M. Émile Magne a retracé l'histoire sous le nom de *Madame de Villedieu*[1] (1632-1692). Peut-être l'avait-il vue à La Haye en avril ou, sinon, au début de juin, après qu'elle se fut lassée, au bout de dix jours, de « solliciter » à Amsterdam pour un procès qu'elle y avait. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas manqué de la voir à Bréda, promenant ses robes à paniers entre les chausses à canons des négociateurs, parmi lesquels elle recherchait surtout l'aventurier Gourville, à qui elle avait donné à Bruxelles son cœur et... le reste. N'ayant pu reconquérir le volage, elle se laissa emmener par le comte et la comtesse Marcin, au château de Modave, dans l'évêché de Liége, mais, bientôt fatiguée de leur hospitalité, elle tente de noyer l'amertume de ses larmes dans l'âcreté du Pouhon. Elle date en effet de Spa une lettre, le 1er juillet 1667, et n'a donc pu manquer de rencontrer, parmi les Bobelins (ainsi y appelle-t-on encore les baigneurs), le toujours galant Saint-Évremond, qui troussait les billets-doux aussi proprement que les cotillons. L'Anacréon[2] quinquagénaire sut-il plaire à la Précieuse de trente-cinq ans, dont l'âme déçue s'amollissait; entendit-il sonner au jardin discret des Capucins l'heure du berger? Je l'ignore, mais il fallait signaler cependant la singularité de ces rencontres, où la diplomatie et la galanterie ont eu part égale, comme il arrive.

1. Paris, Mercure de France, 1907, 1 vol. in-12. Voir aux p. 329 à 335.

2. C'est le nom que lui donnera plus tard La Fontaine, au t. V, p. 22, des *Œuvres* de Saint-Évremond.

Digitized by Google

VIII.

Retour à La Haye : Relations avec le Prince de Toscane et autres gens de qualité.

Rentré à La Haye, Saint-Évremond ne devait pas y jouir fort longtemps désormais de la société du comte d'Estrades. Peu avant la paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668)[1], une triple alliance s'étant conclue entre la Hollande et l'Angleterre, ennemies d'hier, d'une part, et la Suède de l'autre, pour endiguer la puissance grandissante de Louis XIV (*Gallus amicus non vicinus*, disait la politique hollandaise), d'Estrades paya d'une disgrâce le malheur de n'avoir su ni prévoir ni empêcher[2]. Dès le 24 mai[3], il sollicite du roi un congé pour mettre ordre à ses affaires, et celui-ci lui est accordé le 23 septembre[4]. Toutefois il ne quitta son poste qu'à la fin d'octobre[5]. Il y reviendra, de fois à autre, à cause de la compagnie de chevau-légers dont il reste colonel, et de son fils aîné, le marquis, qui, depuis 1665, commande une autre compagnie de cavalerie, celle de feu M. de Charnassé; le père ne se démettra de la sienne que l'année suivante[6]. Mais déjà est apparu Simon Arnauld de Pomponne[7], fils d'Arnauld d'Andilly et neveu du grand Arnauld, auparavant ambassadeur en Suède, qui, arrivé à La Haye le 24 février 1669[8], n'y fit

1. Cf. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, t. I, p. 483, n. 5, et lettre inédite de Saint-Évremond, du 1er février, que je publie en appendice.

2. *Ibid.*, p. 463-465.

3. *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 341 r° et v°.

4. *Ibid.*, fol. 348 r° et v°. La réponse des États (fol. 349) à la lettre du Roi aux États est flatteuse « à l'egard d'une personne que nous devions considerer et que nous avions consideré en effect pour ses grandes qualitez aussy bien que pour son caractere ».

5. *Corr. Holl.*, t. LXXXVIII, fol. 257 r° et v°. Lettre de Wicquefort, l'agent secret, à Lionne, de la Haye, 18 octobre 1668 : « M. d'Estrades prit son audiance de congé lundy dernier » [15 octobre].

6. *Id.*, *ibid.*, t. LXXXIX, fol. 223 v°. La Haye, 6 juin 1669.

7. Sur ce personnage, voir L. Delavaud, *le Marquis de Pomponne*, Paris, 1911, in-8°, et van Dijk, *Bijdrage tot de Geschiedenis der Nederlandsche Diplomatie*, Utrecht, 1851, in-8°. Le ms. 598 de la bibliothèque de l'Arsenal renferme la correspondance de Pomponne de 1668 à 1671, et Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. I, p. 296, n. 1, cite de lui des *Mémoires* manuscrits.

8. Ses lettres de créance sont du 5 février, sa première lettre à Lionne du

Digitized by Google

son entrée solennelle qu'au début de juin, à ce qu'il relate à Lionne dans sa dépêche du 6[1] :

Mon escuyer marchoit le premier à la teste de mes quatre pages à cheval, quatre autres gentilshommes de ma maison auxquels s'en estoient joins quatre autres François, tous fort lestes et fort bien montez, marchoient ensuite.

Saint-Évremond serait-il l'un de ces Français, « fort lestes et fort bien montez », que le marquis de Pomponne, toujours très préoccupé de flatter le maître, se garderait bien de le lui faire savoir.

Heureusement que le secrétaire de Son Altesse le Prince de Toscane, Côme de Médicis, voyageant à ce moment aux Pays-Bas, ne se croit pas tenu à la même discrétion et, tout en ne précisant pas la cause de la disgrâce du gentilhomme, mentionne que, une quinzaine plus tard, exactement le 17 juin, S. A. l'invitait à dîner à midi dans son hôtellerie, où Saint-Évremond logeait depuis longtemps[2] :

Invitò S. A. a desinare Monsieur Sainct-Evremont, che nella medesima osteria era molto tempo che allogiava, non potendo per alcuni accidenti tornare in Francia.

Ce n'est que par cette mention que nous pouvons établir le domicile de l'écrivain à La Haye, dans l'hôtellerie du *Dauphin de France*, tenue par un Français nommé Bussy[3], sur une

28 du même mois. Cf. *Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 42 r° à 43 r° et v°, 57 r° et v°.

1. *Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 219 r° et v°.

2. « S. A. invita à diner Monsieur Saint-Evremond, qui logeait depuis longtemps dans la même hôtellerie ne pouvant, pour certaine cause, rentrer en France ». Ce texte a été publié dans *De twee Reizen van Cosimo de Medici, Prins van Toscane, door de Nederlanden (1667-1669), Journalen en Documenten* uitgegeven door Dr G. J. Hoogewerf. Amsterdam, 1919, in-8°, 448 p. (Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap gevestigd te Utrecht, 3e série, n° 41). Le passage cité est à la page 239. M. Gustave Soulier, professeur à l'Institut de Florence, prépare une édition complète de cette curieuse relation.

3. Le secrétaire Apollonio Bassetti, prononçant à l'italienne, écrit « Boussy, padrone dell' alberga ». C'est donc Michel Bussy, propriétaire, depuis le bail du 5 février 1664, du *Dauphin de France*, et non le libraire, comme le croit M. Chaponnière (*Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 392, n. 2), qui doit être désigné par la lettre du 25 mars 1668 (*loc. cit.*) et par celle du 25 novembre [1665] (*ibid.*, p. 399) à M. d'Hervart : « Bussy est revenu enchanté de vos manières

Digitized by Google

de ces anciennes dunes qui, dans ce plat pays, se font facilement montagne, le Vijverberg, face au délicieux vivier où nagent les cygnes blancs et vis-à-vis de l'alignement capricieux des pignons en briques rouges et à redents qui abritent leurs Hautes Puissances les États-Généraux.

Mais cette mention ingénue et sobre du secrétaire de S. A. réduit à des proportions fort modestes les honneurs dont l'Altesse aurait comblé l'écrivain et dont Des Maizeaux parle dans les termes pompeux que voici[1] :

M. le prince de Toscane alla en Hollande vers le commencement de l'année 1668 et comme il avoit dessein de faire quelque [se]jour à la Haye, il loüa une maison, où M. de St. Evremond avoit un appartement, aussi-bien que quelques autres personnes de qualité[2]. On les obligea de chercher d'autres logemens[3]; et M. de St. Evremond se preparoit à en sortir comme les autres, lorsque ce prince le fit prier de demeurer, et souhaita même qu'il mangeât avec lui, pendant qu'il seroit à la Haye. Il l'a depuis toujours honoré de sa bienveillance; et il ne se passoit point d'année qu'il ne lui envoyât des meilleurs vins d'Italie.

Il se rencontre encore avec d'autres gens de qualité : Lorenzo Magalotti[4], qui accompagnait Côme de Médicis, resta en relation avec notre écrivain et traduira de ses œuvres; dom Francisco de Melos, ambassadeur extraordinaire du Portugal, depuis juin 1667[5], qu'il devait revoir plus tard à

et plus encore de votre personne. Jamais il n'a eu d'hôte comme vous; et quand on pense dire du bien d'un voyageur qui passe par ici, « Il est honnête homme, dit Bussy, mais ce n'est pas M. d'Hervart »; ses sentiments pourraient contester avec ceux de M. Muler sur votre sujet, j'y aurais ajouté ceux de M. Donat [lire : Dohna]; si l'infidèle ne vous avait oublié pour quelque autre. » L'hôtel du Langen Vijverberg, sur l'emplacement actuel de la Nederlandsche Handels Maatschapij, et qui subsista jusqu'en 1672, d'après l'archiviste Moll, avait mauvaise réputation.

1. *La Vie de Saint-Évremond*, en tête des *Œuvres* (1725), t. I, p. CXXII.

2. C'est ce que traduit bien plus crûment le mot italien *osteria*. On ajouterait aujourd'hui « de premier ordre », si l'on veut.

3. Que l'hôtelier ait voulu avoir maison nette pour faire place à une Altesse, c'est fort possible, mais le fidèle secrétaire ne dit rien de pareil.

4. Sur ce personnage important dans l'histoire de la pensée italienne et qui ranima à Florence le culte de Galilée, voir la thèse bien connue de G. Maugain, *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1667 à 1750 environ*. Paris, Hachette, 1909, in-8° (cf. index).

5. *Corr. Holl.*, t. LXXXIV, fol. 217 r°. Lettre de Wicquefort au marquis de Lionne, de la Haye, 23 juin 1667 : « Sabmedy au soir arriva à Delft, D. Fran-

Digitized by Google

Londres[1]; Laurent Muller, qui représente à La Haye le duc de Brunswick-Lunebourg[2]; le baron de Lisola[3], écrivain et diplomate franc-comtois, envoyé officieux de l'Empereur ou du roy d'Espagne, « maistre passé en toutes sortes de brouilleries et de fourbes »[4], lequel, contre les prétentions de Louis XIV sur la Flandre, dresse son *Bouclier d'Estat et de Justice* (1667); sir William Temple, autre écrivain distingué, arrivé à La Haye, le 28 août 1668, comme ambassadeur extraordinaire du Roi d'Angleterre pour négocier avec de Witt cette fameuse triple alliance, qu'il signa le 26 janvier et qui nous a laissé d'intéressantes *Observations upon the United Provinces*[5] (1672); le comte Frédéric von Dohna[6], ancien gouverneur d'Orange, neveu de la princesse douairière et qui y avait

cisco de Melos, qui vient icy en qualité d'ambassadeur extraordinaire de Portugal. » Cf. aussi Des Maizeaux, *la Vie*, au t. I, p. CXVII.

1. *Œuvres* de Saint-Évremond (1725), t. IV, p. 34.

2. M. Chaponnière (*Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 390, n. 3) demande : « S'agit-il d'André Muller, l'orientaliste allemand? Nous avons plusieurs raisons de croire qu'il faut lire ici et dans les lettres suivantes non pas Müller, mais Waller, et que Saint-Évremond parle du poète anglais, son ami, qui se trouvait alors en Hollande. » Je n'ai pu vérifier cette dernière affirmation, mais j'ai, moi, de bonnes raisons de voir dans ce Muller le diplomate dont parle le comte de Waldeck dans une lettre à de Witt du 20 décembre 1665 (*Brieven aan J. de Witt*, édit. par Fruin et Japikse. Amsterdam, Müller, 1922, t. II, p. 261) ou Wicquefort dans sa lettre au marquis de Lionne, de la Haye, 6 juin 1669 (*Corr. Holl.*, t. LXXXIX).

3. Sur François de Lisola, né à Salins en 1613, mort en 1674, voir Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, t. I, p. 420-423; Pribram, *Franz Paul-Freiherr von Lisola* (Leipzig, 1894, in-8°, not. ch. XV, p. 351-366); Bourgeois et André, *les Sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle*, t. II, p. 305 et 322, n°s 1095 et 1138; E. Lavisse, *Histoire de France*, au t. VII, 2e partie, p. 292; Saint-Évremond, *Œuvres*, t. II, p. 341-342; le *Dictionnaire* de Bayle; Hubert Gillot, *le Règne de Louis XIV et l'Opinion publique en Allemagne* (Paris, Champion, 1914, in-8°, p. 67, 140 et *passim*); *Corr. Holl.*, t. LXXXII, fol. 355 r° et v°; t. LXXXVI, fol. 538 r° et v°, etc.

4. *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 372 r°; lettre de Lionne à d'Estrades, de Versailles, 25 février 1667.

5. Au t. I, p. 117, de *The Works* of sir William Temple, 1814. — Sur ce personnage, voir Macaulay, *Essais historiques et biographiques*, trad. par Guizot, 4e éd. Paris, 1862; Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. I, p. 447 et suiv.; E. Pons, *la Jeunesse de Swift; introduction à l'étude de sa vie et de son œuvre*. Strasbourg, Istra, 1925, in-8° (cf. l'index).

6. Saint-Évremond écrit, de la Haye, le 10 janvier 1669 : « Je n'ai pas manqué de faire vos compliments à M. Muller et au comte de Donat, etc. » (*Rev. d'hist. litt.*, 1922, p. 390). Et M. Chaponnière d'observer dans sa note 4 : « Lire également selon toutes probalités *comte de Dorset*. » Je dirai, beau-

Digitized by Google

connu et attiré Sorbière; M. le Rhingrave[1], Frédéric Magnus de Salm, autre protecteur du même Sorbière; le prince de Tarente[2], Henri Charles de La Trémoille, qui, depuis le début de 1668, partage avec le dit Rhingrave la charge de lieutenant général de la cavalerie[3] et aspire pour sa propre fille à la main du jeune prince d'Orange, follement épris d'elle[4]; le Marquis de Lesseins-Lionne, qu'il vit au début de 1666[5]; le comte de Lionne, cousin du ministre, venu en Hollande à la fin de septembre et au début d'octobre 1667[6], et qui s'entre-

coup plus catégoriquement : lire *Dohna*, et de même, à la p. 394 : « M. Donat vous a écrit, son frère [Achate] est mort en Candie, le voilà donc l'aîné. »

1. Cf. Waddington, *la République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630-1650*, Paris, Hachette, 1895-1897, t. II, p. 328; Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. II, p. 193 et 274; *Brieven aan Johan de Witt*, éd. par Fruin et Japikse, t II. Amsterdam, Müller, 1922 (voir l'index).

2. Il ne s'agit donc pas, à propos du curieux passage sur sa conversion (*Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 402), dont nous reparlerons plus loin, de dire avec M. Chaponnière, dans sa note 1 : « Lire vraisemblablement le prince de Toscane. »

3. *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, lettre de d'Estrades au marquis de Lionne, de la Haye, 19 janvier 1668.

4. *Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 155 v° à 156 r°, lettre de Wicquefort à de Lionne, 25 avril 1669 : « Pour ce qui est de la charge de Capitaine General, il [le prince d'Orange] ne la peust esperer qu'il n'ait vingt deux ans accomplis, et que l'on ne sçache quel mariage il fera. M. le prince de Tarente a de grandes pretentions pour Mlle sa fille, mais c'est dont la Princesse Douairiere ne veut point ouïr parler, et cette alliance ne seroit pas agreable à la Hollande. »

5. « Le marquis Humbert de Lesseins-Lionne, au retour de Hollande, faisoit ses affaires de toutes les miennes. » Ce personnage étant mort un peu avant, le 12 avril 1666 (cf. *Corr. Holl.*, t. LXXIX, fol. 415 r°; d'Estrades à Lionne, de la Haye, 29 avril 1666), Saint-Évremond a dû le rencontrer là-bas dans les trois premiers mois de l'année. Je remercie mon collègue Esmonin, de la Faculté des lettres de Grenoble, de m'avoir aidé à débrouiller la généalogie compliquée des Lionne qu'on trouvera en tête des *Lettres inédites de Hugues de Lionne*, publiées par le D^r^ Ul. Chevalier, Valence, 1877, in-8° (extr. du *Bulletin de la Société archéologique de la Drôme*), et dans le *Dict. biogr. de la Drôme* de Brun-Durand.

6. *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 475 r°, lettre du marquis de Lionne à M. d'Estrades, de Saint-Germain, le 28 septembre 1667 : « Je vous rends, Monsieur, mille graces du bon accueil que vous avez fait à mon cousin. » — *Ibid.*, fol. 210 r°. Lettre du comte d'Estrades au marquis de Lionne, de la Haye. 6 octobre 1667 : « Je vous prie, Monsieur, d'estre persuadé que tous vos amis et vos proches me trouveront tousjours tres disposé à leur rendre toutes sortes de services. Monsieur de Lionne se prépare de partir dans peu de jours avec une bonne provision des remedes de ce chirurgien d'Amsterdam, dont il se trouve fort bien jusqu'à present. » — Le comte Joachim de

Digitized by Google

mit auprès du marquis pour le faire rentrer en grâce, à quoi ce dernier, malgré une belle lettre[1] que lui écrivit Saint-Évremond, destinée à être montrée au roi, s'emploie en vain ; le comte d'Auvergne enfin, arrivé, en juin 1666, dans le dessein de servir sur la flotte hollandaise, qui commanda ensuite un régiment de cavalerie[2] et qui était le propre neveu de Turenne.

Notre écrivain ne dédaigne pas non plus des seigneurs de moindre importance, comme le comte de Rieux[3] ou le baron de Mercy[4] qui, à son avis, vaut cent comtes de Mérode[5], et est « pardieu un original » ; voire même un modeste savant, qui n'a d'autre titre de noblesse que ceux que donne la science, comme Melchissédec Thevenot (1620-1692), qu'il a dû connaître à l'Académie de M. de Montmaur, autre centre de libertinage, et qui fut plus tard Garde de la Bibliothèque du Roy[6] :

Je ne sais comment je puis vous avoir persuadé que je vais m'appliquer aux expériences, car c'est la chose du monde qui est le moins de mon goût. Je laisse cela à M. Tevenot, que la curiosité des insectes retient à Amsterdam depuis un mois, après avoir appris à Leyde plus de langues orientales qu'il n'en faut pour traiter avec tous les rois des Indes.

Lionne († 1716) a laissé un curieux volume, le ms. fr. 22817, d'ailleurs sans valeur historique : *Vie du comte J. de Lionne*, conseiller au Parlement de Grenoble, premier Écuyer de la grande Écurie.

1. Au t. II, p. 258, des *Œuvres* (1725). Cf. aussi *la Vie*, au t. I, p. CXVII-CXIX-CXX.

2. *Corr. Holl.*, t. LXXX, fol. 211 r°. Lettre de Janot, consul de France à Middelbourg, du 25 juin 1666; et t. LXXVII, fol. 189 r° ; de d'Estrades au marquis de Lionne, 22 octobre 1665.

3. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 394 : « Le comte de Rieux est de retour ici. » Sur ce personnage, M. Chaponnière renvoie aux *Mémoires* de Mathieu Molé, t. III, p. 455-456 et 490. S'agit-il d'Alexandre de Rieux, marquis de Sourdiac, mort le 7 mai 1695, inventeur de machines diverses (cf. Moreri, t. IX, c. 102)?

4. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 394. Selon l'éditeur (n. 3), « il s'agit vraisemblablement du fils du général » qui se distingua dans la guerre de Trente ans du côté des Impériaux.

5. Et non « des Méraudes », comme imprime, avec un point d'interrogation du reste, M. Chaponnière. C'est naturellement le député de la noblesse aux États (cf. par exemple une lettre de Wicquefort, du 5 mars 1665, *Corr. Holl.*, t. LXV, fol. 237 v°).

6. Lettre à d'Hervart, de la Haye, 20 juillet 1669; *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 396.

Digitized by Google

IX.

Les Doctes de Hollande.

Il ne me paraît pas avoir connu ni recherché les pasteurs de l'Église Wallonne qui, du reste, à ce moment, n'est pas encore revivifiée, galvanisée, refrancisée, comme elle le sera, dix ans plus tard, par le Grand Refuge. Au reste, le calvinisme, avec sa « pureté trop sèche et trop nüe »[1], « son culte trop ordinaire », qui ne se distingue pas assez des autres occupations de la vie, n'a rien pour lui plaire. La controverse[2], où ceux de là-bas excellent, n'est pour lui qu'un objet de raillerie[3] :

Il y a quelques mois qu'un des plus savants hommes de ce pays-ci eut une dispute célèbre contre le plus fameux Rabby sur le sujet du Messie; tous les Bourguemaîtres attendaient le succès de cette illustre conférence, mais à peine nos docteurs eurent entamé le sujet de la dispute qu'ils tombèrent sur un point de chronologie, où il y allait, pour l'un ou pour l'autre, d'un mécompte de deux cents ans. Chacun apporta tant d'autorités, cita tant de passages, allégua tant d'hébreu, de grec et de latin pour appuyer son opinion que, l'heure du souper étant venue, le Juif s'en retourna au logis avec l'attente de son Messie et le Chrétien à sa maison avec Notre-Seigneur.

Par contre, fidèle à la tradition française qui imposait le respect et l'admiration un peu superstitieuse des « doctes de Hollande », héritiers authentiques — on l'avait presque oublié déjà — de nos Scaliger et de nos Saumaise, il ne néglige pas les savants en *-us*, dont il avait sous la main deux

1. *Œuvres* de Saint-Évremond (1725), t. III, p. 50-51.
2. Cf. *Ibid.*, t. V, p. 440, dans le *Dialogue sur le Quietisme* :

Vouloir jurer sur la parole
D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicolle,
C'est s'obliger par un serment
A se haïr mortellement.
La chaleur de leur conference,
L'aigreur qu'on trouve en leurs écrits,
Communiquent à nos esprits,
Secretement leur violence.

3. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 392; de La Haye, le 24 mars 1668. Il pourrait avoir connu Alexandre Morus (cf. *Œuvres* de Saint-Évremond, t. III, p. 51), esprit fort libre, mais seulement à Paris, où, après avoir professé six ans à l'*Athenaeum illustre* d'Amsterdam, il mourut en septembre 1660.

Digitized by Google

parfaits exemplaires, d'un pédantisme légèrement frotté de mondanité et d'exotisme, et qui tous deux chassaient de race : Nicolas Heinsius et Isaac Vossius. Le premier était le fils de Daniel Heinsius, entre les bras duquel Joseph-Juste Scaliger avait rendu le dernier soupir[1] et qui avait été pris à partie par Guez de Balzac pour son *Herodes Infanticida*[2], ce qui n'empêcha pas le fils d'aller en Angoumois, en août 1648, faire sa cour à l'*Oracle de Charente*. Il possédait une érudition massive[3] et s'était vanté auprès de Saint-Évremond d'avoir, pour son commentaire d'Ovide, lu plus de huit cents volumes, ce dont l'honnête homme le railla en un couplet[4] :

Que Heinsius trop avide,
Pour ses notes sur Ovide,
Ait devoré tous confus,
Huit cens volumes et plus.

Quant au second, il était le fils d'un autre disciple de Scaliger, Jean-Gérard Vossius, premier professeur avec Barlaeus (van Baerle)[5] de l'« illustre École » d'Amsterdam. Isaac possédait, en plus de son mérite personnel, cet attrait d'avoir vécu auprès de la fantasque Christine de Suède, qui l'avait apprécié, et peut-être parfois embrassé pour « l'amour du grec », qu'il lui avait enseigné, et d'avoir, à sa Cour, fréquenté familièrement René Descartes.

Or notre Saint-Évremond ressent des curiosités à l'égard du grand philosophe, dont les manières étaient bien différentes des siennes, et sur les pas et brisées duquel il marche, quand il passe au Vyverberg ou près de la demeure de la princesse Palatine[6] :

Je ne vis plus que par réflexion sur la vie, ce qui n'est pas pro-

1. Cf. mes *Écrivains français en Hollande*, 1920, p. 214.
2. *Ibid.*, p. 275-291.
3. Le mot est appliqué assez durement par Cobet à l'érudition hollandaise tout entière; cf. *ibid.*, p. 217.
4. *Œuvres* (1725), au t. IV, p. 303. Heinsius fit « un epigramme sur la Conqueste de la Franche-Comté » qu'il adressa, le 10 mars 1668, à d'Estrades (*Corr. Holl.*, t. LXXXVII, fol. 145 r° et v°). Il y a beaucoup de lettres de Nic. Heinsius à l'Archivio Mediceo; cf. A. Renaudet, *les Sources de l'Histoire de France aux Archives de Florence*. Paris, Champion, 1916.
5. Sur ces deux personnages, voir l'index de mes *Écrivains*.
6. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 398.

Digitized by Google

prement vivre; et sans la philosophie de M. Descartes qui dit : « Je pense, donc Je suis », je ne croirais pas proprement être. Voilà tout l'avantage que j'ai retiré de la lecture des Principes de ce grand homme qu'on estime tant en France, mais qui, ma foi, était un peu bien fou. Je me suis informé avec la dernière curiosité de son humeur et de ses sentiments sur toutes choses; il y avait un peu de désordre en sa glandule, *à ce que m'en ont dit beaucoup de gens sages qui l'ont connu en Suède et en Hollande*. Dans la vérité il mourut saisi de ce que la reine de Suède ne voulut pas quitter la lecture de la morale d'Aristote pour suivre l'opinion de sa glandule. Notre malheur est qu'il en mourut, car il assûrait beaucoup de gens qu'il allait trouver l'invention de ne point mourir[1].

Tous les détails trahissent l'informateur, qui ne saurait être que le vaniteux et jaloux Vossius, à qui sont dédiées les *Observations sur Saluste et sur Tacite*[2]. Cette façon de traiter les auteurs anciens n'a pas dû laisser de surprendre un peu le philologue hollandais. Pourquoi et à quel propos cet éloge un peu déconcertant du marquis de Lionne, cette préoccupation de chercher dans l'antiquité aussi, comme dans la société contemporaine, des « honnêtes gens » : Atticus, « cet honnête homme des Anciens »[3]?

Vossius, « des doctes le héros »[4], « mon ami de lettres, dit-il, et avec qui il y a plus à apprendre qu'avec homme que j'aye vu en ma vie »[5], est un peu son *Corpus* vivant de l'Antiquité, toujours prêt à mettre son érudition héréditaire et acquise à la disposition de ce moderne si féru de l'Antique : « Voici à peu prés, écrit Des Maizeaux[6], quel étoit le caractere d'Isaac Vossius... Il entendoit presque toutes les langues de l'Europe, et n'en parloit bien aucune. Il avoit une litterature immense. Il connaissoit à fond le génie et les coûtumes des anciens peuples, mais il ignoroit entierement les manieres de

1. Pour ce trait, qui appartient à la légende cartésienne locale et trahit le disciple des Rose-Croix, voir *Écrivains*, p. 404-405.
2. *Œuvres* de Saint-Évremond (1725), t. II, p. 286.
3. *Ibid.*, p. 293.
4. *Ibid.*, t. IV, p. 326.
5. *Ibid.*, t. II, p. 280. Je possède deux lettres latines inédites de Saint-Évremond à Vossius, postérieures à 1675, d'après une copie reposant au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque universitaire de Leyde.
6. *La Vie de Monsieur de Saint-Evremond*, au t. I des *Œuvres*, p. CLXXVII-CLXXVIII.

Digitized by Google

son siecle. Son impolitesse se repandoit jusque sur ses expressions. Il s'exprimoit dans la conversation, comme il auroit fait dans un Commentaire sur Juvenal ou sur Petrone. Dans le même tems qu'il faisoit des livres pour prouver que la Version des Septante étoit divinement inspirée, il témoignoit par ses entretiens particuliers qu'il ne croyoit point de révélation. La maniere peu édifiante dont il est mort [20 février 1688] ne nous permet pas de douter qu'il ne fût dans ce sentiment impie. Quelques soins, quelques précautions que l'on prît, on ne put jamais l'engager à reconnoître en général les vérités de la religion chrétienne. Il s'obstina à garder là-dessus un profond silence. Et cependant (ce qui paroît difficile à comprendre), cet homme avoit une crédulité imbecile pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance. Ce sont les propres termes de M. de Saint-Évremond, qui avoit assez pratiqué Vossius pour le bien connoître ».

De ce portrait un peu superficiel, car il ne met pas en assez belle place le fondateur de la philologie germanique, il faut retenir surtout l'incrédulité du libertin, sur laquelle nous aurons à revenir, et le goût de l'Orient, chansonné maintes fois par le rimailleur[1] :

> Vossius apportoit un traité de la Chine
> Où cette nation paroît plus que divine.

Des Maizeaux commente en note : « M. Vossius étoit extrémement prévenu en faveur de la Chine. Il prétendoit qu'en ce qui regarde l'esprit, les arts et les sciences, les Chinois l'emportoient sur tous les Européens ». Il ne réussit pas à lui faire aimer Confucius[2], en qui il croyait plus fermement qu'en Jésus-Christ, mais il le familiarisa certainement, surtout quand, après 1670, ils se furent retrouvés en Angleterre, avec l'Extrême-Orient, et Isaac Vossius apparaît ainsi, directement et indirectement, comme un des agents qui ont accoutumé les Français à chercher en Chine des exemples, des modèles et des décors. L'esprit égaré dans ses chinoiseries ou errant

1. *Œuvres* de Saint-Évremond (1725), t. IV, p. 132.
2. *Ibid.*, t. V, p. 59.

Digitized by Google

dans les ruines de Rome, il appartient cependant à une génération de philologues, qui ne vit plus comme celle de Scaliger dans l'hallucination complète ou, comme la suivante, celle de Saumaise, dans la demi-hallucination de l'Antiquité. On s'éloigne de l'humanisme du XVIe siècle. Lui, fréquente un peu le monde, dont il ignore cependant les manières, accepte une pension de Louis XIV[1] et est accessible à la beauté moderne, là du moins où elle est, comme chez Corneille, la digne réplique de la Beauté antique : « M. Vossius, écrit Saint-Évremond[2] à Corneille, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfère à Sophocle et à Euripide ».

On peut donc discuter avec lui les dernières pièces du grand homme, dont Saint-Évremond et Mme de Sévigné demeurent les obstinés partisans, acharnés à défendre la passion et l'oracle de leur adolescence contre la montante gloire du jeune Racine.

Au reste, le critique trouvait un ardent allié en Constantin Huyghens, ce parfait « Hollando-français », comme l'avait appelé Guez de Balzac[3], « l'Alexandre de son idée », comme le nommait Hortense Des Jardins[4] et qui restait, selon Voltaire, galant amoureux de Ninon et plus épris encore du bel air de la cour qu'il venait de respirer, de 1661 à 1663, en y négociant la restitution au jeune Guillaume de sa Principauté d'Orange[5]. « Un des grands défauts de nôtre nation, écrit

1. Témoin la « Response de M. de Vit à la depesche du Roy du 28 novembre [1665] » (*Corr. Holl.*, t. LXXVII, fol. 435 r°) : « Le Roy a donné des pensions à Mrs Hugens, Votius et Entius (lire : Heinsius), parce qu'ils sont sçavans. » La lettre de d'Estrades, parlant de l'abbé son fils (*Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 32 r°, de la Haye, 3 mars 1667) : « Comme il est sçavant, Mr de Wit dans ses heures de relasche prend plaisir de l'entretenir. Mrs Votius, Entius (lire : Heinsius) et Desmaretz, qui ont pension du Roy comme des gens sçavans, le voyent souvent et il y a peu de personnes de merite et dans les sciences, à la Haye et à Leyde, qui n'en fassent cas. »

2. *Œuvres*, t. II, p. 338.

3. Cf. mes *Écrivains*, p. 281.

4. Cf. É. Magne, *Madame de Villedieu*, p. 199.

5. Il était allé aussi à Orange. Cf. A. J. Servaas de Royen, *Huyghens te Oranje*, dans *Haagsche Jaarboek*, 1897, et *Corr. Holl.*, t. LXXVII, fol. 465 r° et v°, C. Huygens au marquis de Lionne : « Les deux visites que j'ay faictes à la merveilleuse fontaine de Vaucluse et à la terre de Cabrieres, sejour de Mess^r^ Francesco Petrarcha et de Madonna Laura, mes chers amis d'amou-

Digitized by Google

finement Saint-Évremond[1], c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer Étrangers dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses manieres. De là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le raport qu'elles ont avec nous ». « Il est difficile, note-t-il ailleurs[2], à un François de pouvoir goûter ceux [les honnêtes gens] d'un autre pays que le sien. Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre et singulier à son génie. Mon discernement, trop accoûtumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui êtoit étranger. Pour voir toûjours imiter nos modes dans les choses extérieures, nous voudrions attirer l'imitation jusques aux manieres que nous donnons à nôtre vertu ». A celui qui partageait un peu les préjugés qu'il stigmatisait justement chez ses propres compatriotes, le seigneur de Zuylichem, à qui Corneille avait, sans mauvaise intention assurément, dédié le *Menteur*, dont Descartes avait été l'ami, « grand partisan de la France »[3], et n'ayant rien de « la barbarie des pays froids », était bien fait pour plaire. Aussi, si l'on s'étonne de ne pas retrouver de traces de leurs échanges épistolaires, l'est-on moins de lire, au tome VI de la Correspondance de Constantin Huygens, ce post-scriptum à un billet adressé de La Haye, le 21 novembre 1669, à d'Hauterive[4] :

De Heer de Sr Evremond, die hier is, laat U groeten;

Monsieur de St E., qui est chez moi[5], vous salue bien.

Moins poli dans ses manières, affectant volontiers, comme

reuse memoire, ont tiré de certaines Elegies de ceste mauvaise veine latine, qui vous a parfois donné à rire. S'il vous en restoit encor un peu plus d'envie que de degoust, il y auroit moyen de vous faire veoir des bagatelles que Lous Troubadours de Province, par grande civilité, ont voulu juger raisonnables. Je n'ay pu m'empescher de passer le temps à quelque ravauderie à cheval ou en littiere, *sicut meus est mos.* »

1. *Œuvres*, t. II, p. 300.

2. *Œuvres*, t. III, p. 30.

3. D'Estrades au marquis de Lionne, 13 janvier 1667; *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 5 v°.

4. *De Briefwisseling van Constantijn Huygens (1608-1687)*, éd. par le Dr J. A. Worp, La Haye, M. Nijhoff, in-4°, t. VI (1663-1687), 1917, p. 257.

5. Littéralement « qui est ici », mais « ici » ne saurait désigner la ville de la Haye, que d'Hauterive savait parfaitement être la résidence de Saint-Évremond.

Digitized by Google

beaucoup de Hollandais, cette franchise un peu brutale[1], qui sous couleur de bonhomie permet de distribuer des impertinences à tout le monde, « n'ayant point les inclinations françaises »[2], mais voulant pourtant qu'on lui attribuât « l'affection qu'il veut que l'on croit qu'il a pour la France »[3], « Bourguemaistre Regent » de cette ville d'Amsterdam dont les servantes ne se dérangent point de leur nettoyage pour les rois, Conrad van Beuningen[4], souvent envoyé par de Witt en mission à Paris, de 1660 à 1670, semble au contraire n'avoir rien qui pût attirer le parangon des « honnêtes gens ». Toutefois cette contradiction d'un « grand philosophe », comme l'appelle Courtin[5], amoureux d'une veuve déjà mûre, attire l'amateur d'âmes, que, par ailleurs, réjouissent des boutades, audacieuses au point de prendre pour cible Louis XIV lui-même. Au souverain qui lui reproche une expression incorrecte, cet ambassadeur, qui méritait mieux qu'un autre le titre d' « extraordinaire », répond : « Sire, c'est pour enrichir la langue françoise », et quand le roi s'étonne de voir une nation chrétienne comme la Hollande tolérer les Juifs, il lui réplique : « Sire, puisque tous les pays les chassent, il faut bien qu'Amsterdam les recueille »[6]. Et ceci est bien du Régent

1. Pomponne écrit à Louis XIV, le 28 février 1669 (*Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 64 r°) : « Ce que je luy avois dit [à de Witt] de M^r van Beuning luy donna lieu de me parler de luy et de justifier ses emportemens, dont j'avois touché quelque chose..., sur la chaleur naturelle de son esprit et de son humeur qui ne dissimuloit rien. »

2. Wicquefort, lettre du 12 mai 1661 ; *Corr. Holl.*, t. LXVI, fol. 105 r°.

3. Pomponne à Lionne, de la Haye, 2 mai 1669 ; *Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 166 v°. Le reste de la lettre est bien intéressant aussi.

4. Sur ce personnage, cf. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, t. I, p. 284-286 ; Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, 1896, p. 238 ; van der Aa, *Biografisch Woordenboek*, et les *Overblyfsels van Geheugchenis* [Mémoires] de Droste, éd. R. Fruin, Leyde, Brill, 1879, petit in-4°, t. II, p. 499.

5. Lettre de Courtin, ministre plénipotentiaire de France à Bréda, au marquis de Lionne, de la Haye, 18 août 1667 (*Corr. Holl.*, t. LXXXV, fol. 28 r° et v°) : « Ce que j'ai appris des dames de La Haie, c'est que M^r van Beuning, que vous regardés comme un grand philosophe, est passionément amoureux depuis dix ans d'une veuve qui a beaucoup d'esprit et dont neatmoins la beauté commence un peu à se passer ; il escrit regulierement tous les ordinaires et ses moindres poulets sont de quinse feuilles de papier. » La veuve doit être Johanna Bartolotti van den Heuvel, mais cette liaison n'empêche pas le « philosophe » de transformer en sérail sa maison de Blyenburg (cf. Lefèvre-Pontalis, t. II, p. 82).

6. Benthem, *Kirch-und Schulenstaat*, t. I, p. 624.

Digitized by Google

arminien, secrétaire et disciple de Grotius, lequel répondra ironiquement à la demande de protection de Labadie l'Apostat[1] « que, pendant qu'il voudroit demeurer dans la communion des Églises Valones, il estoit obligé de se soumettre à leurs Ordonnances et à leur discipline, mais que, s'il formoit une secte nouvelle, il jouyroit de la protection que l'État accorde à toutes sortes de religions ».

Différents de manières, le bourgeois et le gentilhomme se retrouvaient unis sur le terrain de la tolérance, à laquelle celui-ci a consacré quelques-unes de ses plus belles pages, et l'on s'étonne moins de le voir souhaiter de l'accompagner en France[2] et de la louange adressée à[3] « cet ambassadeur qui a passé sa vie dans l'étude aussi bien que dans les affaires ». C'est pourquoi d'Estrades mande le 8 janvier 1665[4] : « Ce qu'il [van Beuningen] écrit ici est tenu comme oracle, le Sr de Wit n'a pas un amy à qui il se confie plus ».

X.

Le Grand Pensionnaire Jean de Witt[5].

Il convient de faire une place à part, dans les relations hollandaises de Saint-Évremond à ce personnage de premier plan, au secrétaire-perpétuel que le droit constitutionnel des Pays-Bas nomme le Pensionnaire, fonctionnaire permanent et gardien de la tradition administrative auprès d'un corps élu renouvelable. Dans cette mosaïque politico-juridique des institutions néerlandaises, les seconds rôles sont devenus les premiers par la double raison qu'ils étaient tenus plus longtemps par le même acteur et que celui-ci avait souvent ajouté

1. *La Religion des Hollandois*, Paris, 1673, in-24, p. 111.
2. *Œuvres* de Saint-Évremond, t. II, p. 279; lettre de février 1668.
3. *Ibid.*, t. IV, p. 83.
4. Lettre de d'Estrades du 8 janvier 1665; *Corr. Holl.*, t. LXXV, fol. 50 v°.
5. Sur de Witt, voir, outre le livre déjà cité de Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, 1884, 2 vol. in-8°; celui déjà ancien de Geddes, *History of the administration of John de Witt*, t. I (seul paru). La Haye, 1879; celui plus récent de N. Japikse, *Johan de Witt*, Amsterdam, Meulenhoff, 1915, 1 vol. in-12; les *Brieven van Johan de Witt*, éd. par R. Fruin et G. W. Kernkamp, Amsterdam, Muller, 1906-1913, 4 vol. in-8°; le *Recueil des Instructions des Ambassadeurs, Hollande*, t. I. Paris, de Boccard, 1922, not., p. 238, n. 2.

Digitized by Google

au poids de l'expérience le talent naturel dont il se trouvait pourvu. Ainsi des deux Pensionnaires des États de Hollande, assemblée délibérante supérieure, de par la richesse des villes qu'elle représentait, aux États-Généraux eux-mêmes : Oldenbarnevelt et Jean de Witt. L'un et l'autre devaient céder l'hégémonie, par une aussi sanguinaire brutalité, le premier en 1619, le second en 1672, à un autre fonctionnaire, désigné par les États, le *stathouder* ou lieutenant, à l'origine tenant lieu du souverain espagnol déchu, ensuite tenant lieu de souverain tout court, bien que la véritable souveraineté n'ait jamais cessé de résider dans les États-Généraux.

Nous avons déjà dit que cette organisation n'a de la démocratie que l'apparence, car les charges sont aux mains d'une bourgeoisie curule. Jean de Witt en avait les solides qualités de bon commerçant, mais un demi-siècle d'exercice des charges et de pratique des affaires par sa famille (son père était Pensionnaire de Dordrecht) avait affiné son esprit, ses manières, son physique même de gentilhomme aux cheveux noirs, au nez aquilin, aux yeux bruns, à la longue figure à la Van Dyck. On ne saurait imaginer tête plus artistique ni corps de plus noble allure que chez cet avocat de Dort[1].

Ah! ce fat de de Guiche[2] pouvait bien railler le Pensionnaire qui comptait « qu'avec moins de vaisseaux, il gagneroit un combat par sa vertu contre une flotte victorieuse et supérieure en tout à la sienne ». Wicquefort, dans son rapport au marquis de Lionne, du 30 juillet 1665, le peint tout autrement, sous les traits d'un héros véritable[3] :

M. de Wit se prepare au voyage [pour le Texel] et dispose ses affaires domestiques en sorte qu'il semble que la mort luy soit une chose indifferente, et qu'il ne considere point le nombre de ses enfants, qui sont tous fort petits, ny la grossesse de sa femme, quand il faut servir l'Estat : persuadé qu'il est que, sans luy, il n'y aura point de conduite dans la flotte.

Le maréchal d'Estrades n'a pas moins d'estime pour son ca-

1. Expression de d'Estrades dans une lettre au Roy, de la Haye, 25 février 1666 ; *Corr. Holl.*, t. LXXXII, fol. 47 r°.
2. *Mémoires*, t. I, p. 126, cités par Lefèvre-Pontalis, t. I, p. 357.
3. *Corr. Holl.*, t. LXXVI, fol. 254 r°.

Digitized by Google

ractère et nous le montre à pied d'œuvre, en un croquis qui est comme un portrait du temps[1] :

[f° 372 r°] M. de Wit est tousjours au Tessel, qui travaille avec tant de vigueur et d'authorité que, depuis qu'il y est, il a fait esquiper 22 grands navires; la flotte sera en estat de sortir dans peu de jours...

[f° 375 r°] M. de Wit, par dessus tout, qui est sur les lieux, travaillant jour et nuit, habilé de gris avec des boutons d'or, l'espée au costé, un cravate noué d'un ruban couleur de feu[2] et une cane de commandement à la main. Enfin, il est le general sur terre et sur mer, et en verité c'est un homme, quoy qu'advocat de sa profession, qui a du cœur et beaucoup de merite.

Saint-Évremond ne pense pas autrement, car il a reconnu, lui aussi, une supériorité que, dans la lettre déjà citée au marquis de Créqui (1666), il avait dépeinte ainsi[3] :

C'est trop parler du gouvernement, sans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part. A lui faire justice, rien n'est égal à sa suffisance[4] que son désinteressement et sa fermeté.

Leurs rapports sont assez intimes pour que le gentilhomme français se soit hasardé à discuter avec ce souverain bourgeois des conditions politiques du pays[5] :

Il me souvient d'avoir dit souvent en Hollande, et au Pensionnaire même, qu'on se mécomptoit sur le naturel des Hollandois. On se persuade que les Hollandois aiment la liberté et ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux peu de fierté dans les âmes, et la fierté de l'âme fait les véritables républicains. Ils apprehenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien, un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages : mais ils s'accommodent de la qualité du Prince avec plaisir. S'ils aiment la république, c'est pour l'interêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'ils ayent d'être libres. Les magistrats aiment leur indépendance pour gouver-

1. *Corr. Holl.*, t. LXXV; lettre de d'Estrades au Roy, de la Haye, 30 avril 1665.

2. De Guiche, *loc. cit.*, p. 133, mais dans une intention de dénigrement, dit : « De telle sorte que, changeant aussi d'habits, il se fit faire un justaucorps chamarré de dentelles d'or, et prit un baudrier en broderie où il pendit une longue épée. »

3. *Œuvres* (1725), t. II, p. 225.

4. Naturellement au sens de « capacité » que ce mot possédait alors.

5. *Œuvres*, t. III, p. 128.

Digitized by Google

ner des gens qui dépendent d'eux : le peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des magistrats[1].

On est tenté de se demander quelle fut l'occasion de leur première rencontre, et l'on songe au fameux *Parallèle de M. le Prince* [de Condé] *et M. de Turenne* que, selon Des Maizeaux, il avait ébauché pendant son séjour de Hollande[2]. N'est-ce pas, en effet, au début de 1666, après l'arrivée de notre essayiste, que de Witt pense à confier à Turenne, qui avait fait ses premières armes sous Frédéric-Henri et y avait appris, dans les régiments français au service des États, la tactique prudente et raisonnée qui est la sienne, « le commandement general de leurs armes ou pour tousjours ou pour un temps »[3]? Le projet n'eut pas de suite, parce qu'il comportait la nomination, sous les ordres de Turenne, du prince Guillaume comme général de la cavalerie et que Louis XIV y fit échec, ne désirant pas l'avancement du futur stathouder. La politique extérieure a, avec la politique intérieure, nous l'avons vu, de ces contradictions. Celle de Hollande avait subi ce revirement, singulier aussi, que les antiorangistes étaient devenus francophiles et que, inversement, le parti orangiste était devenu hostile à la France et le devait rester jusqu'à la Révolution.

Peut-être, cependant, n'est-ce pas sur le terrain politique, mais sur celui d'une mondanité n'excluant pas les soucis de l'intelligence, que les deux hommes se sont d'abord rencontrés. Jean de Witt n'appartenait-il pas, en effet, à une singulière société, instituée à la Haye en 1652, et qui s'intitulait « l'Ordre de l'Union de la Joye »[4]. Son but avoué était d'encou-

1. La suite, qui parle des stathouders Guillaume II et Guillaume III, est intéressante aussi. Il y est question également (t. III, p. 129) de Grotius, mentionné encore aux p. 34, 110 et 111.

2. *Œuvres*, t. V, p. 85-90.

3. Le Roy à d'Estrades, 19 février 1666; *Corr. Holl.*, t. LXXXII, fol. 277 r° et v°; cf. aussi *Ibid.*, fol. 31 v° et 285 r°. Les rapports de la maison de Bouillon avec la Hollande, dus à des alliances matrimoniales non moins qu'à des relations politiques et économiques, se prolongent à travers tout le XVIIe siècle. Le prince Maurice (je souligne le prénom qui marque que le souvenir des Nassau reste vivant), fils aîné de M. le comte d'Auvergne et qui appelait Saint-Évremond grand-papa, se rend à la Haye et y prend les fièvres et y meurt. Cf. *Œuvres* (1725), t. V, p. 506-507.

4. Cf. le livre de Mme van Zuylen van Nyevelt, *Court Life in the Dutch Republic*, La Haye, Nijhoff, 1916, 1 vol. in-8°, p. 185, et surtout *Brieven* van Johan de Witt, publ. par R. Fruin et G. W. Kernkamp, Amsterdam, J. Mul-

Digitized by Google

rager les réunions mondaines « en joye et contentement, chassant dame mélancholique et son cousin germain le chagrin ». La société avait ses règles d'admission et ses rites d'initiation. Les candidats au grade de chevalier devaient avoir « envie de rire, danser, gambader et se réjouir »[1] et le récipiendaire était forcé d'exécuter certains pas, comme « le petit saut gaillard ». En faisaient partie Guillaume-Frédéric de Nassau, le vieux Huygens, ainsi que ses fils, Christian, le célèbre physicien, et Constantin, plus tard secrétaire de Guillaume III, enfin Jean de Witt. Celui-ci, malgré sa gravité, avait quelques raisons d'en être : rimeur agréable, excellent violoniste et parfait danseur, qualités faites pour plaire à Saint-Évremond qui se fait envoyer de Paris les *jeunes Zéphyrs*, les sarabandes et les courantes de M. de Charbonnières[2]. Ils n'ont donc pas moins de titres l'un que l'autre pour en faire partie et on se demande si notre épicurien n'aurait pas sollicité et obtenu son entrée.

Mais surtout on est amené à se demander si, dans cet ordre de la Joye, dont la règle est celle de Thélème : « Fais ce que vouldras », il n'y aurait pas aussi à découvrir quelque « substantifique mouëlle » et s'il ne s'y cache pas quelque initiation à des rites plus sérieux que ceux de la chorégraphie, autrement dit, s'il n'y aurait pas là quelque première franc-maçonnerie de libres esprits à la recherche de la vérité. Il ne faut pas céder à la manie de chercher partout, dans l'histoire, des secrets et des sociétés secrètes, mais il n'en demeure pas

ler, 1906, t. I, p. 266-267, où on lira la « Commission pour Mr de Witt en qualité de Chevailler de l'Ordre de l'Union de la Joye, receu le 23 février 1653 ». N'était la date, on songerait involontairement au rôle de la joie conduisant à la perfection de l'être dans la philosophie de Spinoza. Cf. aussi Dijkshoorn, *l'Influence française dans les Mœurs et les Salons des Provinces-Unies*, Paris, Arnette, 1925, in-8°, p. 199-228.

1. C'est par un bal, auquel Saint-Évremond assista sans doute, qu'il célèbre la conclusion de la Triple-Alliance (cf. *Corr. Holl.*, t. LXXXVI, fol. 282 r°, lettre de d'Estrades au marquis de Lionne, de la Haye, 9 février 1668) : « M. de Wit a donné le bal et un grand festin à M^r le prince d'Orange et aux dames de la Haye. Le s^r Temple y tenoit la premiere place aprés M^r le Prince d'Orange. Ledit de Wit y a dansé toutes sortes de danses. On ne voit que resjouissances par toutes les villes. Le Prince d'Orange a dansé un balet, dont le sujet a esté la paix entre l'Angleterre et la Holande. Le prince de Toscane est revenu d'Anvers pour le voir. Il en a esté fort satisfait. »

2. *Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 394-395.

Digitized by Google

moins vrai que les idées subversives et hétérodoxes, celles qui s'opposent aux dogmes politiques et religieux dominants ou les dépassent, ont une existence souterraine ou, si l'on peut dire, « subsociale », avant d'affleurer à la surface et de s'étaler au grand jour de la publicité. Comment faire l'histoire de la pensée grecque sans tenir compte des mystères d'Éleusis et du culte de Mithra? Le Pythagorisme lui-même, une récente découverte à Rome l'a confirmé, a eu ses initiés et ses temples[1]. Comment s'expliquer, par le simple jeu des transmissions écrites, la réapparition du manichéisme chez les Cathares albigeois du XIIe siècle? N'insistons point, mais soulignons que les Régents ou administrateurs des villes néerlandaises ont été, à travers le XVIIe siècle, les plus résolus ennemis du *dominé* ou pasteur, qu'ils ont été, le plus souvent, les protecteurs indulgents de toutes les émancipations spirituelles. Les van Leeuwen et van der Hoolck d'Utrecht protègent Descartes contre Voëtius; à la fin du siècle, Paets à Rotterdam appellera Bayle; avant cela, de Witt aura pensionné Spinoza.

XI.

Les Relations avec Spinoza.

Pourquoi évoquer ici, à cette date, ce nom, qui n'est pas encore un grand nom? L'élève de van den Enden[2] n'est encore connu que par son *Renati des Cartes Principiorum Philosophiæ Pars I et II more geometrico demonstratæ*, publiées en 1663, essai probe et parfois spécieux de résolution des difficultés soulevées par la métaphysique cartésienne[3]. Amoureux de la fille de son maître, intelligente et laide — la philo-

1. Cf. l'article de M. Carcopino, *Encore la basilique de la Porte-Majeure*, dans la *Revue archéologique*, 1923, t. II, 1.

2. On sait que ce van den Enden fut exécuté à Paris en 1674, ayant été mêlé à la fameuse conspiration de Rohan, sur laquelle j'aurai à revenir ailleurs, parce que, elle aussi, n'est pas étrangère au mouvement libertin (cf. G. Pariset, *Siéyès et Spinoza*, extr. de la *Revue de Synthèse historique* de 1906, p. 12, n. 1).

3. Cf. Brunschwicg, *Descartes et Spinoza* (*Revue de métaphysique et de morale*, 1904); *Spinoza*, dans la *Grande Encyclopédie; Spinoza et ses contemporains*, 3e éd. Paris, Alcan, 1923, in-8°; Ét. Gilson, *Spinoza interprète de Descartes*, extr. du t. III du *Chronicon Spinozanum*, 1923, p. 68-87; W. Meijer, *Spinoza*, dans *Nieuw Ned. Biogr. Wdb.*, t. I.

Digitized by Google

sophie n'exempte point des faiblesses humaines[1] — exclu déjà par la Synagogue portugaise, parce que le judaïsme n'ignore ni l'intolérance ni l'excommunication, Baruch d'Espinoza avait fui ses orgueilleux coreligionnaires « séphardim » et s'était réfugié au Stille Veerkade, au quai silencieux, attiré sans doute par de Witt lui-même, qui lui offre une pension de deux cents florins, son existence frugale lui étant au surplus assurée par son métier de lunetier[2] :

> Qui, tout en polissant des verres de lunettes,
> Mit l'essence divine en formules très nettes,
> Si nettes que le monde en fut épouvanté.

De fait, son œuvre est plus vaste que celle qu'il a mise au jour. Dans son être intérieur, il a déjà édifié sa prodigieuse construction d'un cosmos, qui mêle l'âme de Dieu à l'essence des choses, dissolvant Sa Personnalité dans l'Infini, l'Univers devenant le Temple, et le prêtre, l'homme pensant. En même temps, car Spinoza est aussi un lecteur de Hobbes, un système politique est la substruction ou la déduction humaine de cet édifice métaphysique. Le *Tractatus theologico-politicus* ne paraîtra à Hambourg qu'en 1670[3], mais il est, sinon en manuscrit, du moins écrit tout entier, dans ce cerveau assez vaste pour contenir un monde.

C'est surtout de politique que discutaient, au témoignage de Jean-Maximilien Lucas[4], l'humble hérétique qui, sans souci de la réalité, peut, à son gré, refaire la société, et le puissant d'un jour qui, sans cesse, heurte son rêve aux bornes-hommes; mais c'est sur la philosophie surtout que dut l'interroger le curieux Saint-Évremond.

Car on oublie généralement que c'est par les propos de Saint-Évremond, sans doute, et non par les écrits de Malebranche ou de Bayle, que Baruch d'Espinoza, « le misérable

1. M. P. Bourget a consacré jadis son premier article à *Un amour de Spinoza*.

2. Sully-Prudhomme, *Un bonhomme*, dans *Poésies* (1866-1872), p. 31.

3. Cf. *Benedictus Spinoza, Bibliografie* par le Dr A. van der Linde, La Haye, Nijhoff, 1871, in-8°, p. 2.

4. Sur ce personnage, voir l'article du Dr W. Meijer dans le *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek* de Blok et Molhuysen.

Digitized by Google

Spinoza »[1], devait entrer dans l'orbite de la pensée française, qu'il devait continuer à influencer jusqu'à la Révolution[2]. Nous avons là-dessus le témoignage de Des Maizeaux, qui n'est point suspect, car il cherche plutôt à défendre son héros du reproche d'athéisme[3] :

M. DE ST. EVREMOND se fit aussi un plaisir de voir quelques savans et quelques philosophes célébres qui étoient alors à la Haye et particulièrement HEINSIUS, VOSSIUS et SPINOZA : « Ce dernier, me disoit-il un jour, avoit la taille mediocre et la physionomie agréable. Son savoir, sa modestie et son desinteressement le faisoient estimer et rechercher de toutes les personnes d'esprit qui se trouvoient à la Haye. Il ne paroissoit point dans ses conversations ordinaires qu'il eût les sentimens qu'on a ensuite trouvés dans ses *Œuvres posthumes*. Il supposoit un Être distinct de la matiere, qui avoit operé les miracles par des voyes naturelles, et qui avoit ordonné la religion pour faire observer la Justice et la Charité et pour exiger l'obéissance. C'est aussi, ajoutoit M. de ST. EVREMOND, ce qu'il a tâché de prouver ensuite dans sa *Theologie politique*. »

Il semble en effet que c'est là le principal but de ce livre : mais si on l'examine de près, on verra bien-tôt que l'Auteur en veut à la religion même. SPINOZA ne s'est pas découvert tout d'un coup. Il gardoit encore des ménagemens dans la conversation ordinaire, lorsque M. DE ST. EVREMOND étoit en Hollande : mais s'il en faut croire M. STOUPP[4], quelques années aprés, il disoit hautement dans ses *Discours* que Dieu n'est pas un Être doué d'intelligence, etc.

Démêler dans ce passage ce qui est l'opinion de Saint-Évremond et ce qui appartient à Des Maizeaux est assez malaisé,

1. Malebranche, 1678, 9e méditation. Le neuvième des *Entretiens sur la métaphysique* (1687) le réfute sans le nommer. Il faut lire aussi l'émouvante correspondance de l'oratorien avec Mairan, dans les *Fragments philosophiques* (*Philosophie moderne* de V. Cousin. Paris, 1866, in-8°, p 404-487). Je dois ces références à l'obligeance de mes collègues Gilson et Blondel.

2. Cf. G. Lanson, *Origines et premières Manifestations de l'Esprit philosophique dans la littérature française*, dans la *Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909 et 1909-1910, ainsi que l'article de G. Pariset, cité p. 57, n. 2.

3. *Vie de M. Saint-Évremond*, au t. I, p. CXVII, des *Œuvres* (1725). Le passage figure, malheureusement fort écourté, sous le n° 95 dans la *Bibliografie* de van der Linde et dans A. Sayous, *Histoire de la Littérature française à l'Étranger, XVIIe siècle*. Paris, Cherbuliez, 1853, au t. II, p. 268, qui ignorent les deux autres cités ci-après.

4. *Religion des Hollandois*, lettre III, p. 65 et suiv. (note de Des Maizeaux). Voir plus loin.

Digitized by Google

mais il n'est pas difficile de constater, en feuilletant les *Œuvres*, combien l'image et les idées du philosophe hantent l'esprit du gentilhomme, entretenues sans doute en Angleterre par l'incrédule Vossius, qui s'y est rendu dès 1670 et qui, aussi bien que J. de Witt ou van Beuningen, a pu, avant cette date, le conduire au Stille Veerkade.

Dans le *Discours de l'Amitié adressé à Madame la duchesse de Mazarin* (Hortense Mancini), peu après l'arrivée de celle-ci en Angleterre en 1676, on lit, à propos des disputes entre amis[1] :

> Nos sentimens ne doivent avoir rien de fort opposé sur ce qui regarde la religion. Celui qui rapporte tout à la raison et celui qui soumet tout à l'autorité s'accommoderont mal ensemble. HOBBES et SPINOSA, qui n'admettent ni prophéties ni miracles qu'après un long et judicieux examen, feront peu de cas des esprits crédules, qui reçoivent les révelations de sainte Brigide, la legende des Saints, comme des articles de foi.

Dix ans après, quand Anne-Marie Mancini, la duchesse de Bouillon, protectrice de La Fontaine, est venue rejoindre sa sœur en Angleterre, il met, avec la manie qu'il a de rimailler, dans la bouche de Moralès ou de Morelli, médecin juif, autre ami de Spinoza, né au Caire et qui, malgré sa conversion au catholicisme, sent assez le fagot, les couplets que voici[2] :

MORELLI chante :

J'ai vû les climats de l'aurore,
J'ai vû les rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faisant personnages divers!

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE,
A Constantinople MOUFTI,
Dans Jerusalem RABINISTE,
A la Cabale assujetti;

Je serois ici SPINOSISTE,
Mais comment prendre ce parti,
Quand je vois deux objets d'une beauté divine
Marquer si clairement leur celeste origine!

1. *Œuvres* (1725), t. III, p. 287.
2. *Ibid.*, t. V, p. 417.

Digitized by Google

S'il est encor des SPINOSAS,
Ne songeons point à leur répondre;
Beau couple vos rares appas
Nous suffiront pour les confondre,

De ces esprits audacieux
L'incredulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos yeux;
Devant vous il n'est point d'impie;
On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du maître qui les a faits...

On peut faire bon marché de la louange, mais on doit souligner la mention de Spinoza et les épithètes attachées à son nom, à une époque où un Bernier par exemple, écrivant à l'intention de Madame de la Sablière un *Abrégé de la philosophie de Gassendi* (1674) et y analysant bien des opinions contradictoires, ne le connaît pas encore. Pourtant, avant de publier son traité, il aurait pu lire le petit livre de Stouppe auquel fait allusion Des Maizeaux, *la Religion des Hollandois*, publié en 1673 et, je crois, premier texte français imprimé, où il soit question de Spinoza.

Singulier personnage que cet officier au service de Louis XIV! Originaire du canton des Grisons, où il était né vers 1620, Jean-Baptiste Stoppa ou Stouppe[1] avait d'abord été pasteur de l'église wallonne de Londres, en août 1652. Envoyé plusieurs fois par Cromwell auprès de Mazarin, il avait jugé plus prudent à la Restauration de se rendre en France, où, devenu lieutenant dans un régiment suisse sous le commandement de son frère Pierre[2], il avait atteint le grade de lieutenant-colonel; c'est en cette qualité que nous le trouvons, l'an 1672, à Utrecht, où, après le fameux passage du Rhin, les Français avaient fait leur entrée, le 23 juin, Louis XIV, odieux envahisseur de ses antiques amis, restant cantonné à

1. Sur ce personnage, voir van der Aa, *Biografisch Woordenboek*; Haag, *la France protestante, in voce;* le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. XXXI et XXXII, et l'important ouvrage de K. O. Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*. La Haye, Nijhoff, 1896, in-8°.

2. Le tombeau monumental par Girardon, que m'a fait voir M. l'ingénieur Riboulot, à Château-Thierry, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, n'est pas celui de notre officier, mais de son frère aîné Pierre, colonel général des Suisses, décédé à Paris en 1701 et qui fut inhumé là, auprès de sa femme Charlotte de Gondy.

Digitized by Google

Zeist, aux portes de la ville. Le 27, il avait nommé le maréchal de Luxembourg gouverneur, et le lieutenant-colonel Stouppe commandant d'armes de la ville. Ils logent chez Madame Rodenborgh, au cimetière de Saint-Jean. Un an après, le 21 avril 1673, Louis II de Bourbon, le grand Condé, qui, blessé, était allé se soigner à Chantilly, fait à son tour son entrée solennelle dans la ville. Parmi un large déploiement de troupes et au son des canons, il gagne le quartier général, qu'on lui a préparé en abattant la muraille séparant la maison du bourgmestre Nellesteyn et celle du conseiller Jacob Martensz. Son premier « maistre d'hostel », M. Ricous, l'avait précédé de quelques jours et était logé chez M. Everard Booth. Les banquets se succèdent, d'abord chez le maréchal de Luxembourg, ensuite chez Condé, enfin chez Stouppe. Conséquence, le 2 mai, Condé est pris d'une attaque de goutte, qui le force à garder la chambre jusqu'au 25 mai. Or, que faire en ce gite, à moins que l'on ne cause? Ah! si l'on avait pu mander de la Haye, à travers les lignes, le spirituel commensal de jadis, Saint-Évremond; mais, au fait, celui-ci y était-il encore? Il se rabat sur Luxembourg et sur ce Stouppe, ambigu de théologie et de libertinage (n'a-t-il pas fait saisir, à la bibliothèque d'Utrecht, sans doute pour le lire, le *De Laudibus Sodomiae* de La Casa?), et s'enquiert auprès d'eux des mœurs et des idées de ce pays, dont la liberté d'esprit, très vantée, n'est pas pour lui déplaire. Peut-être (je serais tenté de dire, sans doute) a-t-il déjà entendu prononcer dans les milieux libertins de France, dont il apparaît comme un des chefs, le nom redouté du maigre Juif qui, de ses mains patientes de polisseur de lunettes, use les dogmes à petits coups, comme à la meule, le verre. Il avait dû ouïr parler de lui par le comte de Lionne ou par le conseiller d'Hervart, à qui Saint-Évremond n'avait pu manquer de montrer le bonhomme aux cheveux bouclés et aux yeux noirs, dans sa vieille robe de chambre à fleurs[1], comme une des curiosités de la résidence, ou encore par son protégé Dehénaut[2], poète de se-

1. Comme van Beuningen lui en avait offert une autre, Spinoza avait refusé en disant : « En deviendrai-je un autre homme? Mauvaise chose, quand le sac est meilleur que la viande qu'il contient ».

2. Sur ce personnage qu'on trouve aussi sous le nom de Jean d'Hesnault,

Digitized by Google

cond ordre, mais libertin de qualité, qui se flattait de posséder trois méthodes pour démontrer la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage de La Haye pour connaître Spinoza. Ainsi le bruit de son nom avait dû facilement courir jusqu'à Paris et à Chantilly, où les libertins pouvaient espérer trouver en lui leur Pascal, comme par ailleurs il était parvenu à Heidelberg aux oreilles de M. Chevreau[1] et à Mayence à celles de Leibnitz[2]. Celui-ci connaissait le *Tractatus* et n'avait pu manquer de le mentionner, de son côté, à Paris, où l'avait conduit, au début de 1672, une mission. Ainsi entre les libres esprits de l'Europe se transmettaient mille messages et se nouaient mille liens invisibles pour tisser la trame de cette pensée indépendante du XVIIIe siècle, dont la France maniera cette fois la navette, mais dont les premiers fils ont été ourdis hors de ses frontières.

Quoi qu'il en soit, même si j'ai exagéré l'influence de Saint-Évremond, ce que je ne crois pas, si même Everard Booth, van Velthuysen et autres bourgeois libéraux ou Stouppe, qui les fréquente, sont ici les seuls truchements, un fait subsite, historiquement constaté, et qui ne laisse pas, comme disait notre Barrès, d'être excitant pour l'imagination, le grand Condé mande auprès de lui le petit Juif Baruch d'Espinoza.

Les preuves? Elles sont, non dans Stouppe qui n'en a point parlé, bien qu'il ait écrit *la Religion des Hollandois* exactement en ce mois de mai 1673, où Condé gardait la chambre, mais d'abord dans Braun qui, sous le pseudonyme de Jean Brun, ministre du roi aux armées, la réfute dans *la Véritable religion des Hollandois* (à Amsterdam, chez Abraham Volfganck, 1675)[3] :

Avant de quitter ce chapitre, il faut que je reconnoisse l'étonnement que j'ai de voir que Stouppe ait tant voulu déclamer contre ce

voir Meinsma, *op. cit.*, p. 396; Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, v° Henault, et surtout F. Lachèvre, *la Vie de Jean Dehénault, Parisien (1611-1682)*. Paris, Champion, 1922, in-8°, p. XXVI-XXVII, ainsi que sa grande *Bibliographie des Recueils collectifs de poésie*, t. II, p. 254-256; t. III, p. 306-314.

1. Cf. le passage des *Chevraeana* (1700), cité par la *Bibliografie* de van der Linde.

2. Cf. Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, p. 348.

3. Je cite d'après l'exemplaire de la Bibl. nat. (M 21664-21665, in-8°); n° 67 de la *Bibliografie* de van der Linde.

Digitized by Google

Spinosa et qu'il dise qu'il y en a beaucoup en ce païs-icy qui le visitent, *veu qu'il avoit fait et cultivé une si étroite amitié avec lui pendant qu'il étoit à Utrecht. Car l'on m'a assuré que le Prince de Condé, à sa solicitation, l'a fait venir de la Haye à Utrecht, tout exprez pour conferer avec lui* et que Stouppe l'a fort loué et a vescu fort familièrement avec lui.

Puis chez Oudaan, qui, dans une pièce liminaire, en tête de Verwers, *'T Mom-aensicht der Atheistery afgerukt* (1683) [le masque de l'athéisme arraché], articule cette accusation sibylline[1] : « On peut penser de sa vertu et de sa morale ce qu'on veut, mais cette tache ne peut être lavée, dont il s'est vanté au banquet des Français. Utrecht en a eu connaissance, mais il est inutile d'en faire mention ici. »

Un polémiste ne laisse pas d'être suspect, mais si le vieux biographe Kohler ou Colerus le confirme, il cesse de l'être. Or, que dit cet honnête pasteur luthérien, en son hollandais[2], à propos toujours du livre de Stouppe : « Ce M. Stouppe, ayant échangé avec Spinoza plusieurs lettres, l'invita, à un certain moment de l'année 1673, à se rendre à Utrecht, parce que Son Excellence le Prince de Condé, alors gouverneur de cette place, désirait lui parler. » Le colonel l'assurait que ce Prince obtiendrait du Roi, en faveur du philosophe, une pension annuelle, pour peu qu'il lui dédiât l'un ou l'autre de ses écrits. On fit parvenir à Spinoza un sauf-conduit, et il partit. M. Bayle, dans sa biographie de notre philosophe (p. 11 de la traduction hollandaise), écrit qu'il est certain que Spinoza rendit visite au Prince et passa plusieurs jours en sa compagnie et dans celle d'autres grands personnages, en particulier du colonel Stouppe. Toutefois à des amis, aujourd'hui encore

1. Cité par Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, p. 377, n. 1 :

« Men mag van zijne deugd en zedigheid gevoelen,
Gelijk men wil; die vlek is nimmer uit te spoelen,
Waarvan hij zig op 't maal der Franschen heeft beroemd;
Des Uitrecht kennis draagt; hier nutter niet genoemd. »

M. Bijvanck, dans son article du *Gids* d'avril 1896, a complété cette citation.

2. P. 35 de la réimpression in-12 publiée chez Nijhoff à la Haye, en 1880, et 1910 de la *Korte dog waaragtige Levensbeschrijving van Benedictus de Spinosa uit autentique Strekken en mondeling getuigenis van nog levende Personen opgestelt* door Johannes Colerus, *hoogduitsch predikant der Lutersche Gemeente in's Gravenhage*, Amsterdam, J. Lindenberg. 1705.

Digitized by Google

vivants et chez qui il logeait alors [à la Haye], il déclara n'avoir pas entretenu le prince de Condé, qui avait quitté la ville quelques jours auparavant, mais avoir, par contre, discuté avec M. Stouppe l'offre d'une pension royale, offre qu'il avait courtoisement déclinée, n'ayant nulle intention de dédier aucun de ses écrits au roi de France. Rentré d'Utrecht, la populace avait failli l'écharper, parce qu'on le prenait pour un espion et qu'on l'accusait de correspondre avec les Français sur les affaires de l'État. Son hôte craignant de voir prendre d'assaut sa maison, il le rassura en lui disant : « Ne vous inquiétez pas, je suis innocent, et beaucoup d'entre ceux qui sont au pouvoir savent bien pourquoi je suis allé à Utrecht[1]. Dès que vous remarquerez un attroupement devant votre demeure, je m'avancerai vers la foule, dût-elle me traiter comme les chers de Witt[2]. Je suis un vieux républicain, l'intérêt de la République est tout ce qui me guide. »

Quatrième témoignage, indépendant et à peu près concordant, celui de la *Vie de Monsieur Benoît de Spinoza*, parue, en 1719 seulement, dans le tome X, 1re partie, des *Nouvelles littéraires*, mais écrite avant 1685 soit par le « feu sieur Lucas » († 1697)[3], « ami et disciple de M. de Spinosa », soit par le « feu sieur de Saint-Glain, Angevin »[4], ancien pasteur, rédacteur de la *Gazette d'Amsterdam* et auteur de la *Clef du sanctuaire* (Leyde, 1678)[5], première traduction française du

1. C'est cette unique phrase qui a fait penser à une mission politique, à laquelle le vrai spécialiste de cette période, l'historien hollandais N. Japikse, que je remercie de sa complaisance à m'éclairer, ne croit en aucune façon.

2. Jean et son frère Corneille, massacrés par la foule, à la Haye, le 20 août 1672.

3. Critique de Sorbière et polémiste. Cf. la notice déjà citée du Dr W. Meÿer dans le *Nieuw Biografisch Woordenboek* de Blok et Molhuysen. Il fut enterré à la Haye le 22 février 1697, témoin cette fiche de la bibliothèque wallonne à Leyde :

« Ontvangen voor het regt op het begraven te den Haag, den 22 februari 1697, Klasse van 3 fl., van JEAN MAXIMILIAAN LUCAS. »

4. Cf. P. Bayle, *Œuvres diverses*. La Haye, 1731, in-fol., t. IV, p. 570, n., et Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, p. XVI-XIX, 379-380. Une lettre de Bayle, au t. IV, p. 616, montre que Saint-Glain ou Saint-Glen était mort en 1685, et que sa femme reprit à cette date la publication de la *Gazette*. Lucas et Saint-Glain sont mentionnés dans F. Brunot, *Histoire de la langue française*, au t. V (Paris, Colin, 1917, in-8°), p. 266 (*le Français aux Pays-Bas*, par Salverda de Grave). Plusieurs fiches à la Bibl. Wallonne le concernent.

5. Nos 10-12 de la *Bibliografie* de van der Linde.

Digitized by Google

Tractatus theologico-politicus, donnée un an après la mort du philosophe et pourvue d'additions de sa main. Or, la *Vie* s'exprime comme suit[1] :

Sa renommée s'étant tellement répanduë que l'on en parloit dans les cercles, le prince de Condé, qui étoit à Utrecht au commencement des dernières guerres, lui envoya un sauf-conduit avec une lettre obligeante pour l'inviter à l'aller voir. Spinosa avoit l'esprit trop bien tourné et savoit trop ce qu'il devoit aux Personnes d'un si haut rang pour ignorer en cette rencontre ce qu'il devoit à Son Altesse. Mais ne quittant jamais sa solitude que pour y rentrer bientôt après, un voyage de quelques semaines le tenoit en suspens. Enfin, après quelques remises, ses amis le déterminèrent à se mettre en chemin; pendant quoi, un Ordre du Roi de France aiant apellé le Prince ailleurs, M. de Luxembourg, qui le reçut en son absence, lui fit mille caresses et l'assura de la bienveillance de Son Altesse.

Cette foule de Courtisans n'étonna point notre philosophe; il avoit une politesse plus aprochante de la Cour que d'une ville de commerce, à laquelle il devoit sa naissance, et dont on peut dire qu'il n'avoit ni les vices ni les defauts. Encore que ce genre de vie fût entièrement opposé à ses maximes et à son goût, il s'y assujettit avec autant de complaisance que les courtisans mêmes.

Le Prince, qui vouloit le voir, mandoit souvent qu'il l'attendit. Les *Curieux*[2], qui l'aimoient et qui trouvoient toûjours en lui de nouveaux sujets de l'aimer, étoient ravis que Son Altesse l'obligeât de l'attendre. Après quelques semaines, le Prince aiant mandé qu'il ne pouvoit retourner à Utrecht, tous les *Curieux* d'entre les François en eurent du chagrin car, malgré les offres obligeantes que lui fit M. de Luxembourg, notre philosophe prit aussi-tôt congé d'eux et s'en retourna à la Haye.

Ainsi, l'entrevue que Condé a certainement désirée n'aurait pas eu lieu, mais, dans son intention, elle ne devait être que différée et, à tout événement, le maréchal de Luxembourg avait charge d'assurer le philosophe de la bienveillance du Prince.

Telle est aussi la version qu'avait adoptée P. Bayle dans la

1. *Nouvelles littéraires*. Amsterdam, chez H. du Sauzet, 1719, t. II, 1re partie, p. 62. Les *Nouvelles* attribuent « peut-être avec certitude » la *Vie* à Lucas (cf. n° 99 de van der Linde).

2. Ce mot a ici le même sens que « Libertins ».

Digitized by Google

première édition de son *Dictionnaire historique et critique* (1687), où, après avoir marqué dans le texte[1] :

J'ai ouï dire que M. le prince de Condé étant à Utrecht, l'an 1673, le fit prier de le venir voir,

il ajoute dans la note F[2] :

Feu M. le Prince de Condé, qui étoit presque aussi savant que courageux *et qui ne haïssoit pas la conversation des esprits forts*, souhaita de voir SPINOZA et lui procura les passeports necessaires pour le voyage d'Uttrecht. Il y commandoit alors les troupes de France. J'ai ouï dire qu'il fut obligé d'aller visiter un poste le jour que SPINOZA devait arriver et que le terme du passeport expira avant que ce Prince fût retourné à Uttrecht : de sorte qu'il ne vit point le philosophe auteur du *Tractacus theologico-politicus;* mais il avoit donné ordre qu'en son absence on fît un tres bon accueil à SPINOZA et qu'on ne le laissât point partir sans un present.

Mais cette note se complète, dans la seconde édition du *Dictionnaire*, en 1702, par ce repentir :

M'étant informé plus exactement de cette affaire, j'ai appris que le prince de Condé fut de retour à Uttrecht avant que SPINOZA en partît et qu'il est tres vrai qu'il confera avec cet auteur.

L'origine de cette volte-face du consciencieux enquêteur paraît être dans l'intervention de François Halma, « homme intelligent », libraire demeurant en cette ville « depuis plusieurs années »[3], lequel, avec ou sans l'aveu de Bayle, l'avait rectifié sur ce point dans la traduction, publiée en 1698, de l'article du *Dictionnaire* relatif à Spinoza[4] : « On m'a raconté,

1. Rotterdam, Leers, 1697, 3 vol. in-fol., au t. III, p. 1697.

2. P. 1088 de la 1re éd., 2772 de la 2e de 1702. Dans celle-ci, la phrase d'introduction de la note F n'est pas sans intérêt : « *Les esprits forts accouroient à lui de toutes parts.* J'en ai nommé un ci-dessus, je laisse les autres et me contenterai de dire que M. le Prince, etc. »

3. P. Bayle, *Œuvres diverses*, La Haye, 1727, in-fol., t. IV, p. 872.

4. *Het Leven van B. de Spinoza...* door den Heer Bayle..., vertaalt door P. Halma... T'Utrecht by François Halma, 1698, in-8°, p. 11-12. Le texte hollandais est :

« My is verhaalt, dat de heer Prins von Kondé, in den jaare 1673, het Landvoogdijschap binnen Utrecht bekleedende, SPINOZA verzogt, om eens, uit Holland, by hem te willen koomen, en 't is ten vollen zeker, dat by den Prins, met een vrygeleibrief gewapent, bezocht, en verscheide dagen in zyn gezelschap, en in dat van andere Grooten, voornamenlyck van den Lt. Kornel Stouppa, doorgebragt heeft. »

Digitized by Google

disait la version néerlandaise, que, dans l'année 1673, le Prince de Condé, ayant assumé le gouvernement d'Utrecht, avait prié Spinoza de vouloir bien venir en Hollande auprès de lui, et il est tout à fait certain que, muni d'un sauf-conduit, il rendit visite au Prince, passa plusieurs jours en sa compagnie et dans celle d'autres grands personnages, en particulier du lieutenant-colonel Stouppa. »

Un deuxième témoignage vint confirmer ces dires, celui de Morelli[1], le Juif converti dont nous avons parlé comme d'un ami à la fois de Saint-Évremond et de Spinoza, et qui confia à Bayle, sur le fait dont il s'agit, les « particularitez » que voici[2] :

J'ai connu tres particulierement M. Spinosa. Il m'a dit plus d'une fois qu'étant à Utrecht avec M. le Prince de Condé, ce Prince, après s'être entretenu avec lui, lui fit de grandes instances pour l'engager de le suivre à Paris et d'y rester auprès de sa personne, ajoûtant qu'outre sa protection, sur laquelle il pouvoit compter, il y auroit logement, bouche à cour et mille écus de pension : à quoi Spinoza répondit qu'il supplioit Son Altesse de considérer que tout son pouvoir ne seroit pas capable de le soûtenir contre la bigoterie de la Cour, d'autant plus que son nom étoit déjà fort décrié par le *Traité théologique et politique*, et qu'il n'y auroit point de sûreté pour lui, ni de satisfaction pour Son Altesse, les prêtres étant ennemis jurez des personnes qui pensent et qui écrivent librement sur la religion; mais qu'il étoit prêt d'accompagner Son Altesse dans les armées, pour le délasser, s'il en étoit capable, de ses travaux guerriers. M. le Prince goûta ces raisons et le remercia.

Enfin « M. Buissiere, celebre chirurgien de Londres, qui étoit alors à Utrecht en qualité de chirurgien de l'Hôpital de l'Armée », consulté encore par Pierre Bayle, l'assura « qu'il avoit vu plusieurs fois Spinoza entrer dans l'appartement de M. le prince de Condé ».

« Ainsi, conclut l'auteur du *Dictionnaire*, il n'y a plus lieu de douter que ce Prince ne se soit effectivement entretenu avec ce philosophe[3]. »

1. P. Bayle a parlé de Morelli dans sa « Remarque sur la lettre à M. Minutoli du 26 de mai 1679 ».

2. P. Bayle, *Œuvres diverses*, t. IV, p. 872.

3. Le duc d'Aumale, au t. VII de l'*Histoire des Princes de Condé*, Paris, Cal-

Digitized by Google

On ne peut retenir, si ce n'est comme état de la légende spinozienne, l'absurde récit des *Menagiana* (1719)[1] :

J'ay oüi dire que Spinosa étoit mort de la peur qu'il avoit eu d'être mis à la Bastille. Il étoit venu en France attiré par deux personnes de qualité qui avoient envie de le voir. M. de Pomponne en fut averti; et comme c'étoit un Ministre fort zélé pour la religion, il ne jugea pas à propos de souffrir Spinosa en France, où il étoit capable de faire bien du désordre, et, pour l'en empêcher, il résolut de le faire mettre à la Bastille. Spinosa, qui en eut avis, se sauva en habit de Cordelier : mais je ne garantis pas cette dernière [!] circonstance. Ce qui est certain, est que bien des personnes qui l'ont vû m'ont assuré qu'il étoit petit, jaunâtre, qu'il avoit quelque chose de noir dans la physionomie, et qu'il portoit sur son visage un caractère de réprobation.

Tout au plus y aurait-il à en garder le portrait, qui a quelques traits d'un modèle vu et la mention des « deux personnes de qualité qui avoient envie de le voir » et qui peuvent être Luxembourg et Condé.

Comment se prononcer entre les deux opinions contradictoires, qui, si elles s'accordent sur le désir de Condé d'avoir une entrevue avec Spinoza, s'appliquent, l'une à nier, l'autre à affirmer que celle-ci ait réellement eu lieu. Fondées également sur les affirmations de témoins contemporains des événements, elles apparaissent de semblable valeur. Il ne reste donc pour les départager qu'à faire appel aux documents authentiques reposant dans les Archives de Condé, à Chantilly. Celles-ci étaient jusqu'à présent restées muettes sur la question, lorsqu'il me vint à l'idée de demander à l'obligeant conservateur, Gustave Macon, d'y rechercher les lettres des frères Stouppe. Or l'aîné des deux frères, qui signe de son nom romanche P. Stoppa, mande à Condé, d'Utrecht, le 18 juillet 1673[2] :

Depuis vostre depart, Monseigneur, nous n'avons point eu de nouvelles de Hollande...

mann-Lévy, 1896, in-8°, p. 389, adopte sur ce point l'opinion de Bayle, sans pourtant citer de sources et, à la p. 754, fait remonter à l'entrevue avec Spinoza la conversion de Condé au panthéisme.

1. P. 30-31. Reproduit par van der Linde, *Bibliografie*, sous le n° 98.

2. Musée Condé, série P, t. XLIX, fol. 386.

Digitized by Google

mais, à la date du 28, au contraire, il lui annonce[1] :

Le nommé Spinosa, *qui est venu de la Haye, à la priere de mon frere*, luy a dit que le s[r] de Montbas, qui avoit esté condamné au mois de novembre passé par la sentence du Conseil de guerre, mardy dernier avoit esté pendu en effigie.

Il semble bien résulter de ces deux textes, dont l'authenticité ne prête pas à discussion :

1° Que Spinoza a été à Utrecht pendant l'occupation de cette ville par les Français, ce qui désormais ne saurait plus être contesté par personne.

2° Qu'il n'y était pas encore à la date du 18 juillet 1673, sinon P. Stoppa n'aurait pu dire à Condé qu'il était sans nouvelles de Hollande.

3° Que Spinoza est « venu de la Haye » très peu avant le vendredi 28 juillet (car, sans cela, P. Stoppa n'eût pas pris la peine de lui en faire part comme d'un fait nouveau), sans doute la veille, puisqu'il paraît avoir encore été témoin, le mardi 25, de l'exécution en effigie de Jean de Barton, baron de Montbas[2], commissaire général de la cavalerie néerlandaise, officier français rentré au service de son roi légitime, mais traître aux États généraux.

4° Que c'est le colonel J.-B. Stouppe qui a fait venir Spinoza, après avoir été peut-être le trouver à La Haye, dès le début de juin[3], pour persuader au timide philosophe, qui

1. Musée Condé, série P, t. L, fol. 166.

2. Pour ce personnage, voir Lefèvre-Pontalis, *De Witt*, t. II, p. 296, 465-468, ses *Mémoires*, Cologne, 1673; *Corr. Holl.*, t. LXXXIII, lettre du 17 mars 1667, fol. 190 r°-191 r°, 195 r° et v°.

3. Ceci, je le déduis d'une lettre inédite de Bardo Magalotti (cf. H. Tausin, *Notice historique sur Bardo di Bardi Magalotti*. Paris, Lechevalier, 1903, in-4°; ce n'est pas le compagnon du prince de Toscane dont il a été question plus haut) au Prince de Condé, 1er juin 1673 (Musée Condé, série P, t. XLVII, fol. 18) : « J'ai renvoié au colonnel Amama le passeport de M. Stoupe, et luy ay mandé que, quand il voudra descendre (ainsi que je feré de tous ceux qui auront des passeports), qu'il le fasse. » Or, il écrit du camp des écluses d'Ameiden, le point du front français le plus proche de Gouda et de la Haye, Gerrit van Amama commandant sans doute les Hollandais en face de lui. Une autre lettre inédite, celle-ci aux archives de la Haye (Part. brieven, 1673), des bourgmestres d'Amsterdam à Fagel, 4 septembre 1673, parle d'une information reçue du gouverneur Stouppa au sujet d'un attentat projeté contre van Beuningen. Le colonel est donc en rapports constants avec les Hollandais et il n'est pas surprenant de lui voir traverser les lignes. Il a aussi, aux termes

Digitized by Google

n'avait de hardiesse que dans le rêve, à entreprendre ce dangereux voyage à travers les lignes néerlandaises et françaises.

Or, Condé ayant quitté Utrecht, le 15 juillet[1], pour revêtir le commandement nouveau que lui avait confié le roi et n'y étant point revenu, l'entrevue n'a pas dû avoir lieu. Par contre, l'intimité qui régnait aussi entre le maréchal de Luxembourg et son subordonné J.-B. Stouppe garantit presque la réalité des « offres obligeantes » qu'il fit à Spinoza, selon la *Vie* attribuée à J.-M. Lucas.

Mais, et c'est là, à tout prendre, l'essentiel pour l'histoire des idées, il semble bien qu'une entrevue ait été désirée et voulue par le Prince, lequel apparaît ici assez différent du petit saint bénisseur et convertisseur que nous présente Bossuet dans l'*Oraison funèbre*[2] et comme le chef, en quelque sorte, de ces « Curieux », qui espéraient trouver dans Spinoza le théoricien de leur libertinage, capable de les justifier devant leur propre conscience et d'assurer le réduit de leur tranquillité intérieure contre les assauts combinés des Jansénistes et des Jésuites.

Je n'en veux pour preuve que le rôle joué dans tout ceci

d'une autre lettre du 2 janvier 1673, émanant du même espion (ibid.), une grande correspondance avec des Français de la Haye (« een Bernaer. die heeft groote correspondentie met sommige France die in der Haage woonen »).

Son intervention permet de négliger celle de Booth supposée par Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, p. 371-373, où il faut d'ailleurs, comme l'a fait remarquer M. Bijvanck (*Gids*, avril 1896), traduire les dates du *Journal* de Booth en style grégorien, c'est-à-dire y ajouter dix jours (cf. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 165). Le retour de Booth est donc du 16 juillet, mais ceci, depuis la découverte de mes documents de Chantilly, n'a plus guère d'importance.

1. Il se rendit d'abord à Grave, puis à Bois-le-Duc, en Brabant, puis à Paris.

2. Cependant, il n'est pas difficile de relever à cet égard chez le panégyriste des contradictions singulières. Après avoir dit (*Oraisons funèbres*, éd. Rebelliau, Paris, Hachette, in-16, p. 403) « si la piété ne s'y était jointe, etc. », et avoir montré le duc, après la bataille de Rocroi, fléchissant le genou pour rendre « au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit » (p. 499), et représenté le Prince tout pénétré de dévotion quand « l'heure de Dieu est venue » (p. 538), pourquoi, montre-t-il, « à la vue du saint viatique », le pénitent se souvenant *des irrévérences dont, hélas! on déshonore ce divin mystère*. Toute l'apostrophe qui suit est à lire (p. 546) et en dit long sur la puissance des Libertins, au lendemain encore de la Révocation et sous le règne de la Maintenon. Pourquoi aussi avoir rapporté cette parole : « Je n'ai jamais douté, dit-il, des mystères de la religion, *quoi qu'on ait dit* » (p. 543)? Voir encore la note suivante.

Digitized by Google

par notre colonel J.-B. Stouppe, ancien pasteur et, je crois bien, libertin inavoué. La lettre de son frère Pierre Stoppa dit : « venu de la Haye à la prière de mon frère ». Sans doute, mais il me paraît avoir été, dans cette affaire, moins le promoteur que l'exécuteur des ordres de son maître, dont il restera, même en 1685 — Condé approche de la tombe, mais pas encore de la sainte Table[1] — le pourvoyeur de livres *rares*, c'est-à-dire hérétiques.

Il est, en tout cas, pour nous le plus précieux des greffiers dans l'opuscule que j'ai déjà cité : *la Religion des Hollandois representée en plusieurs lettres écrites par un officier de l'Armée du Roy à un Pasteur et Professeur en Theologie de Berne*[2], datée précisément par lui de l'époque (4 au 13 mai 1673) à laquelle a pu être machinée l'entrevue de Condé et de Spinoza. C'est dans ce texte, le plus ancien imprimé français où il soit question de ce dernier, qu'il faut chercher la conception que les milieux qui nous intéressent pouvaient se faire de ses idées.

Stouppe prétend avoir reçu une lettre datée de Berne, 1er avril 1673, émanant d'un théologien de cette ville et adressant d'amers reproches à « tous ceux de la Religion [réfor-

1. Voici qui éclaire une lettre de J.-B. Stouppe, conservée à la bibliothèque de l'Université d'Amsterdam et reproduite par Meinsma, *op. cit.*, p. 374. Il y mande de Paris, le 27 février 1685, à M. Le Clerc de lui envoyer un catalogue de tous les livres nouveaux et « entre ceux de théologie, des livres nouveaux des Arminiens et des Sociniens ». Or, le 28, le Prince de Condé écrit de Chantilly à M. de Ricous, à l'hostel de Condé à Paris (Archives de Chantilly, série O, t. II, fol. 775) : « S'il [le colonel Stouppe] vient icy avec vous, quand vous y viendrez, il y sera le bienvenu et vous aussi, et je le recevray avec plaisir, *aussi bien que les livres rares que vous me mandez qu'il me doit apporter et je serois fort aise de les voir.* » Et le 1er avril, au même Ricous (*ibid.*, fol. 582) : « J'ay receu vostre lettre et *les livres que M. de Stouppe m'envoye*, remerciez l'en de ma part, et tesmoignez luy que je suis fort faché de ce que la fievre l'a repris. » C'est dans le même mois cependant que le P. des Champs est mandé à Chantilly pour lui faire faire ses Pâques (cf. duc d'Aumale, t. VII, p. 757; cité par Rébelliau, *op. laud.*, p. 552, n. 2).

2. A Paris, Fr. Clousier et Auboüin, 1673, in-24; privilège du 20 juillet 1673; achevé d'imprimer, pour la première fois, le 23 août 1673 (Bibl. nat., Inv. M 21660, in-24). Étant donné que Luxembourg a été à Utrecht, dont Louis XIV l'avait nommé gouverneur, dès le 24 juillet 1672, et que Stouppa a écrit, de cette ville, à Louvois dès le 22 août de la même année (cf. Ségur, *Luxembourg et le prince d'Orange*, extr. de la *Revue des Deux Mondes* de 1902, p. 571), on pourrait être tenté de faire remonter au milieu de l'été 1672 la première entrevue du colonel suisse et du philosophe, mais c'est assez peu probable.

Digitized by Google

mée] qui servent le Roy dans la guerre qu'il fait aux Hollandois » et qui travaillent « à détruire cette sainte Republique, qui a toujours esté l'azile de ceux de la Religion et à laquelle tous les Protestans ont de si étroites obligations ».

Pour laver de ce reproche lui et ses coreligionnaires, le colonel se propose de montrer quelle est la religion des Hollandois. S'ils se sont soulevés contre Philippe II, c'est moins par amour de la foi calviniste que par passion pour la liberté. S'ils ont établi une seule religion publique, c'est par « un pur interest d'Etat ». Au reste, cette unité n'est qu'apparente. Toutes les religions ont, dans ce pays, « une liberté entiere de celebrer leurs mystères et servir Dieu comme il leur plaist »[1]. « Vous sçaurez donc qu'outre les Reformez, il y a des Catholiques romains, des Lutheriens, des Brounistes, des Independans, des Arminiens, des Anabaptistes, des Sociniens, des Arriens, des Enthousiastes, des Quacquiers ou des Trembleurs, des Borrelistes, des Armeniens, des Moscovites, des Libertins, et d'autres enfin que nous pouvons appeler des chercheurs, parce qu'ils cherchent une Religion et qu'ils n'en professent aucune de celles qui sont établies. Je ne vous parle point des Juifs, des Turcs et des Persans. Je ne parleray pas non plus des Armeniens et des Moscovites, qui professent les uns et les autres la Religion des Grecs. »

L'auteur passe ensuite en revue ces différentes sectes, insistant sur celle des Arminiens ou Remontrans, alors représentée par les Coccéiens qui prêchent « la tolerance de toutes les opinions de ceux qui professent la Religion chretienne », et « que l'on ne doit contraindre personne[2] à condamner et à quitter ses sentimens ou à approuver et suivre ceux d'autruy ». Des Mennonites, qui existent encore et tiennent leur nom de l'hérésiarque du xvie siècle Menno, il parle sur un ton qui annonce Voltaire. Ils reçoivent toutes sortes de personnages impurs, ce qui leur a fait donner le surnom de Borboritae ou Stercorarii. Il y a même une sous-secte, que l'on appelle celle des « Mammillarii[3], parce qu'un jeune homme avoit

1. *La Religion des Hollandois*, p. 43.

2. C'est aussi le « compelle intrare » qui sera, un peu plus tard, l'origine de la violente controverse de Jurieu et de Bayle.

3. *La Religion des Hollandois* (1673), p. 73-74.

Digitized by Google

pris la liberté de manier la gorge d'une fille qui luy estoit accordée et qu'il devoit épouser dans peu de jours. Il y en eut qui soutenoient qu'il falloit l'excommunier, et, les autres ayant condamné cette rigueur, il arriva de là un schisme entre eux. Ceux qui ne voulurent pas qu'on excommuniast le jeune homme furent appellez Mammillarii ».

« Plusieurs d'entre ces Mennonites ont embrassé la plupart des opinions des Sociniens ou plutost celle des Arriens touchant la Divinité de Jesus-Christ. Ils pressent [lire : *prêchent*?] tous cette tolerance de toutes les Sectes, que les Arminiens recommandent avec tant d'empressement. Les Sociniens[1] nient la Divinité de Jesus-Christ, l'existence du Saint-Esprit, le peché originel, la satisfaction de Jesus-Christ, la resurrection des méchans, le rétablissement des mesmes corps que les fidelles ont eu pendant leur vie dans le monde. »

Stouppe mentionne ensuite les Arriens, dirigés par le gentilhomme polonais Sandius; les Borrelistes, qui tirent leur nom du savant Boreel, frère de l'ambassadeur de Hollande à Paris, et qui abhorrent tout service extérieur; les Enthousiastes, Quacquers ou Trembleurs, déjà révélés à la France par la *Relation* de Sorbière[2], mais que populariseront surtout chez nous les *Lettres philosophiques* de Voltaire[3].

Mais voici le passage le plus important, celui qui, pour nous, achève de peindre le milieu où pouvait évoluer avec complaisance notre Saint-Évremond, et précise d'une façon remarquable le *credo*, ou plutôt le *non credo*, des libertins de Hollande aussi bien que de France[4] :

Quant aux Libertins, il semble qu'autant qu'il y en a, ils ayent chacun leur sentiment particulier. La plus part croyent qu'il y a un seul esprit de Dieu, qui est dans tous les vivans, qui est épandu par tout, qui est et qui vit dans toutes les Creatures; que la substance et immortalité de nostre ame n'est autre chose que cet esprit de Dieu; que Dieu luy-mesme n'est rien autre chose que cet esprit; que les ames meurent avec les corps; que le peché n'est rien, que ce n'est

1. *La Religion des Hollandois*, p. 75.
2. *Relation d'un voyage en Angleterre*, etc. Paris, L. Bellaine, 1664, in-24.
3. Cf. les quatre premières lettres du t. I dans l'éd. G. Lanson (Société des textes français modernes) et son savant commentaire.
4. *Religion des Hollandois*, p. 87-96.

Digitized by Google

qu'une simple opinion qui s'évanouit aussi-tost, pourveu qu'on n'en tienne point de conte; que le Paradis n'est qu'une illusion, une agreable chimere, que les Theologiens ont inventé pour engager les hommes à embrasser ce [p. 89] qu'on appelle vertu; que l'enfer n'est non plus qu'un vain fantôme, que les mêmes Théologiens ont inventé pour détourner les hommes de ce qu'on appelle peché, c'est à-dire pour les empêcher d'estre heureux en faisant ce qu'il leur plaist. Ils disent enfin que les Politiques ont inventé la Religion pour contenir les peuples, par la crainte d'une Divinité, dans l'obeïssance à leurs loix, pour avoir par ce moyen une Republique bien policée et un Estat bien reglé.

Stouppe en vient enfin à nous parler de Spinoza, dont le nom préoccupe tant déjà les *Curieux* de France et inquiétera bientôt les catholiques comme Bossuet[1], Malebranche[2] et le P. Lami, les protestants comme Aubert de Versé, les mystiques français de Hollande comme Yvon et Poiret[3], voire les libres penseurs comme Bayle, qui répandra ses idées sous couleur de le combattre :

[P. 90] Je ne croirois pas vous avoir parlé de toutes les Religions de ce païs si je ne vous avois dit un mot d'un homme illustre et sçavant qui, à ce que l'on m'a asseuré, a un grand nombre de Sectateurs, qui sont entierement attachez à ses sentiments. C'est un homme qui est né Juif, qui s'appelle SPINOZA[4], qui n'a point abjuré la Religion des Juifs, ny embrassé la Religion chrétienne; aussi il est tres-méchant Juif et n'est pas meilleur chrestien. Il a fait, depuis quelques années[5], un livre en latin, dont le titre est [p. 91] *Tractatus thelogo-positivus* [lire : *theologico-politicus*], dans lequel il semble avoir pour but principal de détruire toutes les Religions, et particulierement la Judaïque et la Chretienne, et d'introduire l'atheïsme, le libertinage et la liberté de toutes les Religions. Il soutient qu'elles ont toutes esté inventées pour l'utilité que le public en reçoit, afin que tous les citoyens vivent honêtement et obéissent à leur Magistrat, et qu'ils s'adonnent à la vertu, non pour l'esperance d'aucune recompence aprés la mort, mais pour l'excellence de la vertu en elle-mesme, et pour les avantages que ceux qui la suivent en reçoivent dés cette

1. Qui possédait le *Tractatus* dans sa bibliothèque et s'applique à le réfuter dans son *Discours sur l'Histoire universelle*.
2. Voir plus haut, p. 59, n. 1.
3. Sur leurs réfutations, voir la table de la *Bibliografie* de van der Linde.
4. Le texte porte par coquille, peut-être voulue : SPINOLA.
5. Exactement trois ans : 1670.

Digitized by Google

vie. Il ne dit pas ouvertement dans ce livre l'opinion [p. 93] qu'il a de la Divinité, mais il ne laisse pas de l'insinuer et de la découvrir. Au lieu que, dans ses discours, il dit hautement que Dieu n'est pas un Estre doüé d'intelligence, infiniment parfait et heureux comme nous l'imaginons, mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la Nature qui est répanduë dans toutes les Creatures.

Il semble que nous ayons là un écho — peut-être inséré après coup dans une première rédaction — des propos entendus de la bouche même de Spinoza « au banquet des Français », à Utrecht, et qui n'étaient pas pour déplaire à Saint-Évremond, qui en avait eu la primeur à la Haye :

Ce Spinoza[1], confirme Stouppe, vit dans le païs; il a demeuré quelque temps à la Haye, *où il estoit visité par tous les esprits curieux*, et mesme par des filles de qualité, qui se picquent d'avoir de l'esprit au-dessus de leur sexe. Ses Sectateurs n'osent pas se découvrir, parce que son Livre renverse absolument les fondemens de toutes les Religions [p. 94] et qu'il a esté condamné par un décret public des Etats[2], et qu'on a deffendu de le vendre, bien qu'on ne laisse pas de le vendre publiquement. Entre tous les Theologiens qui sont dans ce païs, il ne s'en est trouvé aucun qui ait osé écrire contre les opinions que cet Autheur avance dans son Traité. J'en suis d'autant plus surpris que l'Autheur faisant paroître une grande connoissance de la langue hebraïque, de toutes les ceremonies de la Religion Judaïque, de toutes les coûtumes des Juifs et de la Philosophie, les Theologiens ne sçauroient dire que ce Livre ne merite point qu'ils prennent la peine de le refuter. S'ils continuent dans ce silence, on ne pourra s'empêcher de dire, ou qu'ils n'ont point de charité, en laissant sans réponse un Livre si pernicieux, ou qu'ils approuvent les sentimens de cet Autheur, ou qu'ils n'ont pas le courage et la force de les refuser [l. : *refuter?*].

Je soupçonne fort Stouppe d'être de ceux qui approuvent les sentiments de cet « Autheur », car une lettre, dont M. Meinsma[3] a publié un fragment, témoigne chez lui d'une

1. Voir la note 4 de la page précédente.

2. Placard de la cour de Hollande, 19 juillet 1674, mais une délibération, à ce sujet, des États de Hollande, eut lieu dès le 15-16 avril 1671; cf. van der Linde, *Bibliografie*, p. 2.

3. P. 374 (ms. de la Bibl. univ. d'Amsterdam). A M. Welstein, marchand-libraire, pour faire tenir à M. Le Clerc à Amsterdam : « Je souhaiterois d'avoir quelque correspondance à Amsterdam, qui m'envoyeat un catalogue de tous

Digitized by Google

singulière curiosité pour les livres défendus. Stouppe conclut que le nombre de ceux qui ne sont point de la religion [réformée] « est incomparablement plus grand que celuy de ceux qui la professent ». « Aprés avoir consulté là dessus, ajoute-t-il, des gens du Païs, ils m'ont asseuré qu'on peut partager tout le peuple de ces Provinces en trois parties, qui sont à peu près égales. L'une est des gens de la Religion, l'autre des Catholiques et la troisième des Sectaires. »

Revenant sur ces sectes, qui décidément intéressent ce colonel ancien pasteur, il parle encore de Labadie[1] et de sa principale disciple, Anne-Marie de Schurmans[2]; de van Beuning, dont il a été question ci-dessus; « du sieur Adrian Patius, qui est du magistrat de Roterdam [et] est aussi Arminien, et sa Religion ne l'empêche pas d'exercer la charge d'Ambassadeur des Estats generaux dans la cour du Roy d'Espagne, où il est à present. Je ne sçay pas s'il est de ceux de sa Secte qui suivent entierement les sentiments des Sociniens ». Mais ce que nous savons, nous, c'est que ce Patius est le régent Paets qui, quelques années plus tard, en 1681, fera venir Pierre Bayle[3] à Rotterdam et fondera à son intention une chaire de philosophie, et le protégera contre la fureur des hyperorthodoxes hollandais ou français aussi longtemps qu'il resta au pouvoir. Par qui Stouppe le connaît-il? A n'en pas douter, par le Dr Lambert van Velthuysen[4], qui dut participer à ses entretiens avec l'*homme qui n'aimoit pas la contrainte de la conscience*[5].

Une fois de plus, nous constatons que c'est par des relations

les livres nouveaux qu'il y a tant en Latin qu'en François, de toutes sortes de matieres et surtout des affaires d'Estat et de politique et de theologie, et, entre ceux de theologie, des livres nouveaux des Arminiens et des Sociniens. Désque j'auray reçu ce catalogue, je feray une notte de ceux que je voudray. » [S.] Stouppe. A Paris, le 27e février 1685. A M. le colonel Stouppe, brigadier es armées du Roy, à l'hôtel de ville, rue Saint-Martin, à Paris.

Nous avons vu d'ailleurs, plus haut, que la commande était pour Condé autant et plus peut-être que pour lui-même (cf. la note 1 de la p. 72).

1. Je traiterai de ce Labadie dans le tome II de mes *Écrivains français en Hollande*.

2. Cf. *Écrivains*, p. 437 et 536-539.

3. Je m'abstiendrai de références, toute une partie du t. II de mes *Écrivains* devant être consacré à Pierre Bayle.

4. Voir la longue note 2 de Meinsma, à la p. 375.

5. Mot de Bayle sur Spinoza, *Dictionnaire*, éd. de 1697, t. II, p. 1085.

Digitized by Google

entre personnes, plus encore que par l'action de livres prohibés et rares, que se répandent les idées suspectes. Et voici qui nous ramène, sans qu'il y ait apparence, à ce Saint-Évremond que nous avons paru abandonner un instant, car il semble bien établi, par la biographie de Des Maizeaux et par les passages des *Œuvres* que nous avons cités, qu'il fut le premier Français à s'intéresser à Spinoza et à le désigner sans doute à ses amis de Paris, sinon à Condé lui-même, peut-être par l'intermédiaire de Dehénaut, comme le théoricien de leur libertinage intellectuel. Quoique ceci ne soit pas susceptible, du moins pour le moment, d'être établi par des textes authentiquement datés, on reconnaîtra cependant l'utilité et l'intérêt qu'il y avait à insister sur ces premiers contacts de Spinoza avec la France, auxquels Saint-Évremond eut part au moins en sa personne, et qui soulignent l'importance de la Hollande, au XVIIe siècle, comme *lieu* de la pensée indépendante française, au sens géométrique du mot.

Gustave COHEN.

(A suivre.)

Digitized by Google

DANS L'INTIMITÉ D'ELLÉNORE

Ce n'est pas d'imagination que j'ai écrit.
(Benjamin Constant, *Journal*, 1807.)

Ellénore, la douloureuse Ellénore d'*Adolphe*, est bien vivante pour nous : si peu concrètes que soient les touches du portrait, Benjamin Constant n'a-t-il pas laissé d'elle, dans sa sèche prose, un crayon qui l'a rendue inoubliable? Une Polonaise élevée en France, « célèbre par sa beauté » quand Adolphe la rencontre — et elle a dix ans de plus que lui, qui en compte vingt-trois à ce moment; mère anxieuse et passionnée, à la fois inquiète et caressante, des deux enfants qu'elle a eus, hors mariage, d'un homme venu après d'autres, auquel elle s'est dévouée dix ans durant, et qui à présent la protège d'une tutelle un peu dédaigneuse; ne recherchant pas la société, mais n'y faisant point tache, et, comme il arrive, fort réservée dans le monde et même assez prude à cause de sa situation fausse; extrêmement attachée au catholicisme et, avec cela, superstitieuse et docile aux pressentiments, « pâle et prophétique » dans des accès soudains d'agitation; impulsive, momentanée, et si changeante d'humeur qu'elle passe des transports de joie au tremblement convulsif; s'étourdissant de paroles quand elle est heureuse, et puis, l'instant d'après, laissant paraître toutes ses angoisses d'amante sur un visage mobile dont elle n'est jamais la maîtresse; n'ayant guère su s'armer de sagesse contre les frémissements de sa sensibilité, mais trouvant tout à coup, aux heures de crise, une dure volonté à mettre au service d'une imagination prompte à inventer des solutions, fussent-elles romanesques...

Une grande amoureuse, à tout prendre, que cette « importune Ellénore », la « pauvre créature » ne vivant que par les nerfs et le cœur, ardente à se dévouer lorsqu'elle aime et se

Digitized by Google

sait payée de retour, déconcertée jusqu'à la mort, pourrait-on dire, par un caractère comme celui du clairvoyant, du cérébral Adolphe. D'ailleurs, une existence d'exception a fait d'Ellénore un être que ne prennent jamais au dépourvu les embûches de la vie; ses aventures lui ont valu de savoir beaucoup de choses, et la voilà même assez instruite pour tenir tête à un ancien étudiant de Gœttingue... Tout cela forme un ensemble complexe et d'autant plus attirant, d'une féminité mobile et fascinante : comment la curiosité des contemporains, l'indiscrétion de la postérité ne se seraient-elles pas obstinées à retrouver l'original du portrait — c'est-à-dire, de toutes les femmes qu'avait rencontrées Constant, celle qui lui aurait le plus douloureusement fait ressentir à lui-même, et à fond, la détresse de sa propre aridité?

Mais l'auteur d'*Adolphe* était trop intelligent pour se contenter de cerner d'un trait tout individuel un caractère antagoniste de son propre moi, et pour ne pas élargir jusqu'à une généralité significative les détails du portrait. Même dans une œuvre confidentielle par essence, il tenait à faire *vrai* plutôt que *réel :* en apportant des retouches à un récit d'abord écrit d'une plume rapide, il en a estompé la netteté biographique. Ellénore, de la sorte, s'éloigna, dans *Adolphe* même et aussi dans quelques-uns des témoignages de Constant, d'une réalité trop stricte. Et pourtant! Malgré les détours où nous égarerait l'auteur et où d'autres, à sa suite, démêleraient surtout une autre piste, des lecteurs bien informés et des confidents de Benjamin ont reconnu l'original d'Ellénore dans Mme Lindsay, « la dernière des Ninon » selon Chateaubriand. A l'époque où le petit livre faisait grand bruit dans des milieux distingués, des parents helvétiques de l'auteur, un peu déçus de n'y pas trouver nettement impliquée Mme de Staël, « la très célèbre », se passaient une information sévère et pudibonde (en reconnaissant d'abord que ce n'était pas là un bruit mis en circulation par Coppet); et le cousin de l'auteur, Charles de Constant, écrivait le 8 juillet 1816 à sa sœur Rosalie :

Plusieurs personnes auront connu Ellénore. Elle s'appelait Lindsey. Elle était moitié française et moitié anglaise. C'était une fille de bonne compagnie que des aventuriers avaient jetée dans le concubi-

Digitized by Google

nage. Elle avait de l'esprit sans instruction. Ses aventures avec Benjamin firent assez de bruit dans le temps[1]...

Or, sur elle, nous savons peu de chose : son nom de guerre et son vrai patronymique, sa naissance, deux ou trois renseignements d'état civil, quelques détails mentionnés dans la chronique du temps, et une verbeuse riposte à *Adolphe;* je veux dire cette histoire d'*Ellénore*, faite d'après le témoignage de l'héroïne et peut-être à sa prière, par Mme Sophie Gay, la mère de la « Muse romantique » — histoire venue tard, en 1844, quand l'attention était ailleurs et que, déjà, le siège de la critique était fait[2].

La véritable Ellénore masquera-t-elle toujours son identité sous le voile du petit livre de Constant, et quelques fausses transparences ne serviront-elles jamais qu'à déformer ses traits? On le croirait, à voir commentateurs et biographes répéter qu'il s'agit, au fond, de Mme de Staël et s'ingénier traditionnellement à appliquer à celle-ci, tant bien que mal, un signalement auquel elle échappe par tout ce qui est essentiel. N'est-il pas possible de lever le masque avec un peu d'assurance et de retrouver un visage auquel *Adolphe* a donné l'immortalité cruelle de la littérature?

A défaut de témoignages plus confidentiels, voici qui nous permettra de passer quelques instants avec cette pathétique

1. Ne sachant trop si d'autres leçons de ce passage reproduisent mieux l'original, je rétablis le texte donné par Mme Melegari : *auront... des aventuriers.*

2. Dans un compte-rendu de la *Revue critique* du 1er septembre 1920, j'avais signalé le roman de Mme Gay (*Ellénore*. Paris, 1844-1846). M. André Monglond, étudiant avec grand soin *Adolphe* dans la *Revue de Paris* du 15 mai 1925, avait déjà tiré un parti des plus précieux de cette indication. Elle semble avoir échappé à M. G. Rudler, qui, dans une réponse publiée par le même périodique le 15 novembre 1925, n'admettait qu'un faible souvenir de Mme Lindsay dans *Adolphe*. Dans un numéro récent du *French Quarterly* (mai et juin 1925), M. A. T. Baker ayant observé que, dans la vie de Constant, « la seule passion entre 1806-1807 et 1816, c'est sa passion pour Mme Récamier », hasarde l'hypothèse que dès lors c'est à celle-ci que conviendraient les traits réels attribués à Ellénore. M. J. Ettlinger (*Benjamin Constant*. Berlin, 1909, p. 114), l'un des rares biographes récents de Constant pour qui l'identité de Mme Lindsay doive nous expliquer Ellénore, semble croire que l'Irlandaise n'a passé en France qu'au Consulat. Miss Schermerhorn, à qui nous devons la meilleure étude en anglais sur Benjamin Constant (Londres et Boston, 1924), reste dans l'indécision. M. P. Kohler serait plutôt « staëlien » (*Semaine littéraire de Genève*, 17 octobre 1925), M. Pilon plutôt « lindsayien ».

Digitized by Google

amie de l'aride Adolphe : ce ne sera pas tout à fait à l'époque où Benjamin pouvait songer pour de bon à lier sa vie à celle de la belle insulaire (non sans la juger assez indiscrète, avec ses quarante ans et ses deux enfants illégitimes, de lui témoigner une vive sympathie matrimoniale!). C'est quinze ou vingt ans auparavant que nous pouvons jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de Mme Lindsay, assise à son secrétaire et mettant de l'ordre dans les factures, notes et mémoires de ses divers fournisseurs, couturières et lingères, poseurs de papiers et frotteurs de parquets, de son coiffeur à son loueur de chevaux, des nourrices de ses bébés au propriétaire de son appartement. L'article *Recettes* nous fait défaut — devons-nous, pour sa réputation, le regretter? — mais le chapitre *Dépenses* se reconstitue sans trop de peine, selon des courbes qui suivent bien ce qu'on sait de sa romanesque existence. Et les commissaires qui, le 17 prairial an II, opéraient le soigneux récolement des papiers trouvés à son domicile, sans-doute allégés sérieusement par Ellénore elle-même, ne se doutaient guère que, dix ans plus tard, leur justiciable de ce jour-là intéresserait de tout autre façon l'un des parrains du libéralisme en France. Puisque les chiffres sont des témoins irrécusables, servons-nous de ceux-ci pour vérifier pas à pas, et la fiction d'*Adolphe*, et le roman d'*Ellénore*, sans négliger d'autres précisions qui jettent un jour incident sur une destinée singulière[1].

*
* *

« *Des circonstances malheuseuses*, dit Adolphe, *ont pu disposer des premières années d'Ellénore.* » Malheureuses, en effet, dès l'origine et la naissance, puisque Anne-Suzanne O'Dwyer, née le 9 juin 1764 à Calais et baptisée le lendemain, a pour

1. Arch. nat., T 777 et T 1685, n° 284 : *État des pièces remises aux directeurs du Bureau du district de Paris chargés de la liquidation des créances sur les émigrés, faisant partie de celles comprises en l'inventaire fait après l'émigration de la femme Lindsay en sa demeure rue Neuve-des-Mathurins, section des Piques. Ledit inventaire sous la date des seize et dix-sept prairial an II de la République une et indivisible.* Y ajouter : les contrôles et dossiers des Archives administratives du ministère de la Guerre; les registres d'état civil et autres témoignages relatifs à la ville de Calais (consultés obligeamment par M. Tison, archiviste de cette ville). Pour Angoulême, je ne saurais trop remercier de sa complaisance M. de Morel, vice-président de la Société archéologique.

Digitized by Google

parents un ménage de cabaretiers irlandais. Son père, Jérémie O'Dwyer, est un ancien sous-officier au régiment de Berkeley, qui a des homonymes nombreux, et parfois distingués, dans les troupes irlandaises au service de France : un Richard O'Dwyer sera lieutenant-colonel du régiment de Berwick en 1780, croix de Saint-Louis dès 1771, pensionné honorablement en 1789; d'autres s'arrêtent à des grades subalternes, mais ces braves gens de Laconomick font honneur au bel habit rouge, aux parements noirs à trois boutons des troupes irlandaises, dans les dernières guerres de la monarchie. Jérémie, au contraire, quitte le service pour se faire d'abord « maître de langues », comme tant d'étrangers, de déracinés qui utilisent tant bien que mal, dans un pays d'asile, leur idiome exotique. En février 1763, il est à Calais, et ne s'y trouve pas depuis deux mois qu'il y épouse, le 19 avril, Suzanne O'Rourke, fille d'un aubergiste irlandais établi dans cette ville : sa femme, elle aussi, a plus d'un oncle ou cousin dans les régiments que la verte Erin alimentait pour la France, en officiers et en hommes; et c'est, de fait, comme en pleine Irlande transplantée que nous nous trouvons dans tout le début de cette histoire.

Que le « maître de langues » Jérémie O'Dwyer se soit assez vite mué en cabaretier, voilà qui ne doit guère nous surprendre, et l'on imagine assez l'ancien sergent du régiment de Berkeley devenant le meilleur client de sa propre auberge — celle du beau-père O'Rourke ayant passé au gendre. Que notre ménage ait fait souche de nombreux petits O'Dwyer de l'un et l'autre sexe, voilà qui est moins étonnant encore, et les registres d'état civil de Calais mentionnent presque chaque année dans cette famille, de 1764 à 1775, une naissance de garçon ou de fille : en tout dix enfants, dont aucun n'est mort en bas âge. Anne-Suzanne est l'aînée, et ses débuts dans la vie active ont dû consister à seconder sa mère ployant sous le faix des maternités répétées, puis à donner un coup de main dans la salle d'auberge et à la cuisine. Dur apprentissage pour l'enfant, qui a vu de près la gêne, la misère, la brutalité des hommes ou leur jovialité après boire...

Le moment, à Calais en particulier, était mal choisi pour y fonder sans ressources avérées une aussi nombreuse maisonnée : la situation de la ville est précaire, son budget en déficit ne per-

Digitized by Google

met pas de réparer sans emprunt le pavé des rues et les édifices publics; les mendiants, qu'on recense officiellement en 1769, avec indication précise de leur état d'indigence, encombrent la ville et ses faubourgs. Mauvaises conjonctures pour une tribu à demi étrangère, accrue tous les ans d'une bouche à nourrir! Anne-Suzanne est encore une petite fille, lorsqu'elle échappe à la détresse menaçante par un hasard qui est sa première aventure. Faut-il croire, comme elle le racontera plus tard à Sophie Gay, qu'ayant appris d'un vieux nègre des airs et des danses de son pays, la jolie enfant se produisait sur le passage des voyageurs, à l'arrivée du paquebot d'Angleterre, et qu'ainsi elle fut, à l'improviste, adoptée par une grande dame que séduisit tant de grâce précoce? Puisqu'il s'agit de la femme d'un ancien chef hiérarchique de Jérémie O'Dwyer, n'est-il pas plus simple d'imaginer que la duchesse de Fitzjames — c'est de cette amie de Marie-Antoinette qu'il s'agit — s'intéressait à ce petit monde irlandais dont son mari et les proches de celui-ci avaient peu ou prou la tutelle, et qu'ainsi une éducation inespérée s'offrit à l'enfant par des voies assez normales?

Nos documents sont muets là-dessus, et plus encore sur les dix années d'innocent bonheur que l'enfant aurait passées à la campagne, auprès de sa protectrice. Ils n'en disent pas davantage sur la crise qui va tout gâter quand elle est devenue jeune fille : jalouse de voir sa protégée distinguée par un intime de sa maison, « grand connaisseur en femmes », Mme de Fitzjames tient à rappeler à la belle Irlandaise qu'elle l'a recueillie par charité; elle la renvoie à l'office, parmi les gens de sa domesticité qui ne manquent pas de faire sentir à Mlle Suzanne que le beau temps des grands airs et des jolies toilettes est bien fini pour elle. Ulcérée, romanesque et sûre de son charme, décidée à ne pas se laisser ravaler au rang d'une fille de service, elle se fait enlever, innocemment, par le familier trop galant, un roué grisonnant qui l'installe dans un secret asile, lui fait prendre des leçons d'équitation, mais lui laisse encore un an de sécurité, non sans des desseins de connaisseur qui se réserve un morceau de roi. C'est, dit le roman de Sophie Gay, « M. de Croixville, fils d'un maréchal de France ». Faut-il, sous ce nom fictif, chercher du côté des Stainville? Faut-il adopter le commérage de la *Chronique scandaleuse*, citée par M. Rudler et

Digitized by Google

interprétée par M. Monglond, et admettre qu'il s'agisse déjà là de M. de Conflans, qui passe pour avoir « lancé » la jeune Irlandaise? En tout cas, de bonne heure, des « habits d'amazone », des « redingotes » figurent parmi les toilettes que lui font ses couturières; les chevaux de louage tiennent une place dans ses dépenses. Quel que soit son premier protecteur, il voulait, se la réservant, lui faire prendre à loisir figure accomplie.

Mais il avait compté sans ses compagnons de fête, les joyeux viveurs du cercle de Lauzun, de Ségur, du duc d'Orléans, et sans Suzanne elle-même, qui s'éprend de la jolie tournure et des « grands yeux bleus magnétiques » d'un jeune officier que Mme Gay appelle « Frédéric de Rosmond, neveu de lord D** », qui, Anglais à demi, avait été élevé à moitié en Angleterre. Désormais, la soigneuse fille conserve des notes de fournisseurs qui permettent de suivre son train de vie, ses domiciles, et aussi d'arracher le masque à son beau ravisseur. Celui-ci aurait machiné de toutes pièces, non seulement un enlèvement de la main gauche, mais un mariage en Angleterre qui levait tous les scrupules de la jeune fille et qui, sans doute, lui assignait ce nom de Lindsay qu'elle porte désormais[1] : union inespérée pour la fille du cabaretier, union qu'il faut, sans doute, tenir secrète en attendant qu'on passe outre aux objections d'une grande famille... Son mari à la mode de Gretna Green va l'installer, conjugalement, dans un gentil logis d'amour, et elle aura, non sans des alternatives de gêne financière qui lui font retarder ses règlements, et de ressources soudaines qui multiplient alors les quittances ou les emplettes payées comptant, quelques années encore de bonheur. On est en 1785, pendant ces suprêmes années où le fameux « plaisir de vivre » entraîne tout un monde dans une délicieuse course à l'abîme. Mme Lindsay, qui vient d'avoir vingt ans, apprend à parer d'élégance parisienne sa grâce sauvageonne. Voici qu'apparaissent dans ses comptes les notes du coiffeur Lejeune, au-

1. La seule allusion que j'aie trouvée à un personnage possible du nom de Lindsay est l'inscription de Charles-Alfred, fils naturel de Suzanne, dans un des registres de l'école de Saint-Cyr, où Odwyer-Lindsay (Charles-Alfred) est donné comme « fils de Louis et de Dle Suzanne O'Dwyer ». C'est sans doute un nom de fantaisie que se donne *Louis* de Melfort (voir plus loin). Rien à trouver, bien entendu, dans H. T. Folkard, *A Lindsay record : being a handlist of books relating to members of the clan Lindsay*. S. l., 1899.

Digitized by Google

quel succédera Duval, pour les coiffures compliquées du temps. Voici des factures de l'été 1786 : un fichu « chemise garni de dentelles », un chapeau « rose et blondes », un manteau de linon. Gendot, boulevard des Italiens, « au Protégé des Grâces », va devenir son fournisseur pour mille créations légères, une cornette blanche garnie toute en rubans, un toquet avec guirlande de roses, un chapeau blanc et bleu garni de plumes. Pujol, tailleur de la reine, au n° 7 de la rue Notre-Dame-des-Victoires; Mme Noël, marchande lingère, « à la Crèche », 326, rue Saint-Honoré; Mlle Pierd'houÿ, « à la Providence », 17, rue Caumartin; Busset, gendre et successeur de la veuve Schmitz, marchand pelletier, rivalisent d'ingéniosité pour la parer et l'habiller. Un manchon d'ours gris lui coûte, en 1788, 78 livres, et une palatine de renard bleu 30 livres. Heureux temps!

Il y a encore, en 1786, des emplettes de joaillerie qui, au lieu d'être simplement les bijoux quelconques dont s'éprenait son enfantillage d'Irlandaise mobile et vite éblouie, trahissent désormais un intérêt passionné : Suzanne fait l'achat d' « une bague nouvelle, sujet en cheveux », et aussi d' « un grand cœur à deux cristaux, avec devise en or, découpée sur cheveux ». Enfin, suprême et décisif indice! elle solde, le 15 juillet 1786, la commande de « deux alliances en or, gravées ». Eh quoi! deux alliances? L'histoire rapportée par votre confidente la romancière est-elle vraie? Deux alliances, avec tout ce que signifie cette bague au doigt, pour une fille de rien qui peut désormais s'en parer; deux alliances échangées solennellement, devant un prêtre? Mais c'est outre-Manche, on l'a vu, qu'aurait été célébré ce mariage aussi clandestin qu'illusoire : la jeune femme saura bientôt ce que valent ces unions conclues par des fils de famille à l'insu de leurs proches.

En attendant, nous trouvons Mme Lindsay — à qui, sans doute, le destinataire de l'autre alliance aura représenté qu'il fallait, en France, garder son nom de guerre — installée dans une gentille maisonnette d'une rue toute nouvelle qui est presque encore de la banlieue, parmi les potagers et les jardins, tout près de la chaussée du Roule : la petite rue Verte, qui est aujourd'hui la rue Matignon. C'est à ce moment qu'en bonne grande sœur, elle prend à sa charge sa petite cadette Gabrielle, le septième enfant du cabaretier O'Dwyer qui l'avait fait baptiser à Calais

Digitized by Google

le 25 mars 1772, après une brochette de petits O'Dwyer de l'un et l'autre sexe, Élisabeth et Guillaume, Marie-Anne, Louise et Valentin, — accroissement de famille quasi annuel qui devait rendre indispensable l'aide que pouvait donner la chanceuse aînée. Celle-ci va-t-elle laisser Gabrielle pousser à l'aventure, comme elle-même? Ce serait la mal connaître. Elle la confie aux religieuses d'un ordre distingué : les Bénédictines de la Présentation reçoivent des pensionnaires dans leur couvent de la rue des Postes, au faubourg Saint-Marceau. A côté des quinze dames de chœur et des dix converses que comptait cet ordre lors de sa dissolution, « de jeunes pensionnaires élevées dans la communauté », et payant quelques centaines de livres par an, se trouvaient logées là. Suzanne, bonne sœur aînée et très catholique, tient à donner à sa cadette une éducation dont elle a fait correctement tous les frais : les quittances sont là.

L'installation de Mme Lindsay dans sa maison de la petite rue Verte se perfectionne au cours des années 1787 et 1788 : il faut d'ailleurs que la dame soit en fonds pour payer d'avance, le 15 février, les 400 livres du terme de Pâques et pour régler, tout au long du printemps, de l'été, de l'automne de cette année 1788, des mémoires d'horloger, de loueur de meubles, de serrurier, sans parler des dépenses courantes de toilette et de cuisine. Son valet de chambre est fort bien mis; voici un carrosse dont elle soldera le loyer; voici des mémoires de peintres; et, le 18 septembre, comme si le quartier perdu qu'elle habite commandait un surcroît de précautions, on pose des sonnettes dans toute la maison.

C'est l'année suivante qu'un reçu, daté du 1er avril 1789, nous livre deux noms qui ne sont plus, cette fois, ceux des fournisseurs ou des domestiques et qui semblent confirmer les dires de Mme Gay : « *Le comte Robert Dillon a reçu de M. le comte de Melfort, par les mains de M. Roger, la somme de 250 livres pour le quartier de la maison que je lui ai sous-louée petite rue Verte.* »

M. Roger, c'est un homme d'affaires dont on voit souvent paraître le nom dans le dossier de Mme Lindsay. Le comte Robert Dillon, premier locataire de la maison de la rue Verte, c'est sans doute Robert William Dillon, quatrième fils du maréchal Dillon qui périra sur l'échafaud le 24 germinal an II.

Digitized by Google

Quant au comte de Melfort, qui est donc bien l'heureux occupant de la maison, il répond le mieux du monde au signalement suggéré par Sophie Gay : Louis-Édouard Drummond, comte de Melfort et Perth, appartient à une illustre famille spécialement distinguée par Jacques II et Louis XIV: il est fils d'un lieutenant général au service de la France. Le *Peerage* britannique, les contrôles des régiments irlandais, le *Gentleman's Magazine* sont d'accord pour nous faire reconnaître dans ce personnage, membre d'une famille illustre, l'ami probable de notre jeune aventurière. Celle-ci, que les caprices de la fortune ne déconcertent guère, et qui se croit d'ailleurs l'épouse secrète, mais légitime du comte, profite de sa situation, tout ensemble pour parfaire son éducation de jolie femme et pour développer son esprit, sa curiosité intellectuelle et son goût de la lecture.

*
* *

« *Elle avait*, dira d'Ellénore Adolphe, *l'esprit juste, mais peu étendu. La justesse de son esprit était dénaturée par l'emportement de son caractère, et son peu d'étendue l'empêchait d'apercevoir la ligne la plus habile, et de saisir des nuances délicates.* » Quant à son héroïne — où le goût des livres sérieux ne va-t-il pas se nicher? — Mme Gay affirme que « la lecture était son occupation favorite et qu'Ellénore aimait surtout les ouvrages d'histoire » : on imagine surtout cette aventurière dévorant le bon, le mauvais et le pire, pour donner satisfaction, à la fois à un vrai désir de savoir et à une imagination tout irlandaise, encore enhardie par une existence hasardeuse.

En tout cas, les mémoires de ses libraires la montrent, de bonne heure, avide de toutes sortes d'aliments; et l'on peut croire qu'elle n'avait point perdu son temps, dans les bibliothèques d'une aristocratie accueillante à son enfance, lorsqu'on la voit s'abonner pour six livres par mois au cabinet de lecture, et surtout acquérir, en 1786, une traduction anglaise de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui lui coûte reliée 45 livres, le *Tite-Live* de Guérin qui est une traduction française en dix volumes. Elle n'est point tentée par un Hérodote en sept volumes ou une *Histoire des douze Césars* en deux volumes que son libraire lui offre sous condition : peut-être possède-t-elle ces ouvrages. Mais elle

Digitized by Google

n'a garde de se priver de tout un pêle-mêle de livres surtout faits pour le sentiment et le romanesque, les *Mémoires de Mme de Warens et de Claude Anet*[1], ceux de Cagliostro, les *Égarements d'un philosophe*, qui sont de Saint-Clair, la *Galerie de l'ancienne Cour*, la *Nouvelle Cléopâtre*, les *Mémoires du comte de Lanoi*. Les *Soirées provençales*, de L.-P. Bérenger, ouvrent un coin charmant de renouveau régional, avec des troubadours seulets et des princes à la façon du roi René gardant ses troupeaux sous les oliviers; et voici, dans un genre plus sérieux, le *Voyage de Chastellux* qui, en 1785 et 1786, renseigne un public avide sur les « Insurgents » américains qui venaient de montrer à l'Europe les voies de la liberté, ou la *Lettre sur l'Esprit* qui est vraisemblablement un des innombrables écrits relatifs au philosophe Helvetius.

Sans doute la jeune femme a-t-elle l'occasion de se fournir ailleurs de lectures anglaises : les *Deux Mentors*, traduction de Clara Reeve, sont seuls à représenter les lettres britanniques, si en faveur à ce moment-là. Car Ellénore ne se lassera pas de lire avec Adolphe les poètes anglais aux heures de l'intimité, et Mme Gay nous affirme qu' « il y avait, dans sa prédilection pour la littérature anglaise, moins d'amour national que d'admiration pour de grands penseurs ». D'autre part, elle savait l'italien, et des ouvrages en cette langue figureront dans sa bibliothèque après sa mort : la vente de ses livres produira alors plus de deux mille francs, et l'abondance des ouvrages sérieux — de Plutarque à Bossuet, de Tacite à Chateaubriand — reste frappante dans l'inventaire fait, après décès, de sa bibliothèque.

Mais il va falloir quitter brusquement le loisir distingué que lui faisait le traître comte de Melfort, la gentille maison de la rue Verte et surtout, hélas! l'illusion qu'elle est vraiment l'épouse d'un jeune aristocrate franco-anglais. L'aventure est banale, et l'histoire, là aussi, est une éternelle recommenceuse : la jeune femme aux deux alliances, mariée en apparence à son

1. « Les filles aiment Rousseau », notera Constant dans son journal. Et aussi, plus durement : « Ayant eu l'occasion d'avoir quelques détails intimes de l'existence des filles du demi-monde, je me suis convaincu que le roman de *Justine* [de Sade] n'est point une exagération de la vie humaine. »

Digitized by Google

beau gentilhomme par une supercherie assez courante, apprend tout à coup qu'un autre mariage lui a donné une rivale — qui serait, selon les annuaires de la noblesse, lady Caroline Barry, sœur du comte de Barrymore. Or, le 8 décembre 1788, Mme Lindsay a un fils, Charles-Alfred — juste au moment où Louis Drummond de Melfort, perdant son père, entre en possession de la grande fortune qui lui rend possible son autre mariage, authentique celui-là. L'année 1789, fatidique pour tant d'autres êtres et tant d'autres choses, va être aussi celle où s'aiguillera à nouveau une hasardeuse destinée.

Est-ce « *la fatalité de sa situation, ou l'inexpérience de son âge* » qu'il faut accuser surtout? Restons, comme Benjamin Constant, sur la réserve. La jeune femme trahie, fort appréciée d'ailleurs dans un monde en marge, mais fringant et brillant, a certainement été amenée, comme dit le *Cahier rouge*, à « faire un métier que sa figure rendait lucratif ». Si discrets que soient ses dossiers de ménage sur ses sources de revenus, des noms passent dans les additions que lui soumettent le valet, ou la femme de chambre, ou la lingère à domicile : le comte Demenge, M. de Fontenille ont dans la maison un pied bien familier! Et l'on conçoit qu'Adolphe survenant, longtemps après, dans sa vie, puisse noter avec mauvaise humeur que la société mêlée qui se reconstitue au Consulat n'ignorait rien des antécédents de Mme Lindsay; il faut donner un sens bien douloureux à ces mots : « Les uns l'avaient connue de tout temps... »

*
* *

Ellénore s'est-elle vite consolée de son mécompte matrimonial? A-t-elle rêvé, au contraire, de venger l'insulte, et serait-ce à ce moment qu'elle aurait pris l'habitude de porter sur elle un poignard? « *Une carrière qui répugnait également à son éducation, à ses habitudes, et à la fierté qui faisait une partie très remarquable de son caractère* », comme dit encore *Adolphe*, lui fut-elle durement imposée par la nécessité? Sans doute les nombreux O'Dwyer et O'Rourke qui servent encore, avec des grades variés, dans les régiments irlandais de France, faisaient-ils depuis longtemps grise mine à une parente qui ne représentait pas précisément « l'honneur de la famille ». A

Digitized by Google

Calais, on attendait de l'aide plutôt qu'on n'en pouvait donner. Si bien que, pour la fille de l'ancien sous-officier, devenu « maître de langues » et puis cabaretier, c'était l'avancement normal qui, en 1790, éloigne la belle Lindsay de sa maisonnette de la petite rue Verte, au milieu des jardins, et l'amène assez loin de là, au n° 21 de la rue Neuve-des-Mathurins.

Là, d'importantes réparations, vers la fin de l'année, achèvent de mettre en état un beau logement, haut de plafond, au premier étage, avec une terrasse sur laquelle donnent boudoir et chambre à coucher par deux portes-fenêtres et deux croisées. Voici le détail de l'appartement : sur la rue, un grand salon de dix-sept pieds sur onze, tapissé d'une « tenture en cendre verte » sur fond « jaune minéral » avec un semis de fleurs et d'éventails, une corniche « feuilles étrusques » et un plafond « ciel et nuages », tout cela fourni par Arthur et Robert, dépositaires de la manufacture royale pour tentures et décorations; sur le derrière, une salle à manger à deux fenêtres, quatorze pieds sur dix, tendue de papier « pierre de taille à mousse », un vestibule, une grande cuisine, un cabinet de toilette en retrait; quant à la chambre à coucher au parquet couleur de bois, il a fallu, pour la tapisser, quarante et une aunes de toile blanc mat. Au second étage, une chambre et un cabinet complètent l'installation; — et le frotteur de parquets ou le laveur de vitres, dont Mme Lindsay a soigneusement conservé les premières notes acquittées, ont eu de quoi s'occuper à mettre en état le logis : coïncidence curieuse, c'est de tout près de là, du 40 de la même rue, immeuble cédé à Constant par la générosité de Mme de Staël, que Benjamin datera certaines lettres de 1806 et de 1808. Sa belle amie, d'ailleurs, n'habite plus alors ce quartier où elle se retrouvera vers la fin de sa vie. Mais il peut être intéressant de rappeler, à propos de la transformation d'une Irlandaise en Polonaise par l'auteur — métamorphose très normale aux yeux de qui connaît la psychologie moyenne des deux peuples — que le quartier des Mathurins a été ouvert dans une banlieue qui, au XVIIIe siècle, comprenait la rue de la Pologne, la Petite-Pologne, la barrière de Pologne, etc.

Si tous les corps de métier font assaut de diligence pour embellir le décor, l'occupante du logis n'est pas en reste pour parer sa beauté, et les fournitures les plus distinguées continuent

Digitized by Google

d'affluer chez elle. Se croirait-on en pleins débuts de Révolution, à lire les mémoires des lingères et des dentellières qui lui font crédit le plus souvent, mais qui savent qu'une jolie femme de son genre n'est insolvable que si elle le veut bien? Celle-ci a dû renoncer à sa voiture, mais ne cesse nullement de se fournir de gracieux tissus chez les meilleurs marchands, auxquels il faut laisser, avec leur orthographe, la rédaction textuelle de leurs factures[1]. Celle qui suit concerne des emplettes faites au cours des journées d'octobre : elle est curieuse à ce titre.

Mlle PIERD'HOUY, A LA PROVIDENCE
rue de Caumartin, n° 17

marchande lingère, tient magasin de toiles, mousselines, dentelles, batistes, basins anglois et autres; organdi, linge de table et linge fait de toutes espèces et des plus à la mode : le tout à juste prix.

A Paris, ce 4 octobre 1789.

Fourni à Madame De Lindsay.

		L. S. D.
1/11 Linon	15	3 15
1/2 Dentelle	6	3
1/2 Ditte	14	7
1/2 Angletaire	14	7
façon de 3 paredessus	1	3
racomodage	1 10	1 10
1 aune royale	3 8	3 8
1 aune Courtray	6 10	6 10
façon de 3 bonnet	3	9
		44 3

Reçu à compte ce 12 may 1790.

PIERD'HOUY.

*
* *

En 1791, selon la *Chronique scandaleuse* (n° 19), mais très probablement plus tôt, débute la liaison qui devait à la fois arracher Mme Lindsay à sa vie d'aventures et créer pour elle des devoirs qu'elle a vraiment assumés comme ne l'aurait pas fait la plus dévouée des épouses. Auguste de Lamoignon, l'aîné des fils de l'ancien garde des sceaux mort en 1789, mystérieusement victime d'un accident de chasse, a vingt-six ans à cette date. Veuf ou séparé de Mlle d'Angeville d'Auriches qu'il avait

1. Il n'y a pas moins de vingt et une façons différentes d'orthographier le nom de Lindsay sous la plume de ses fournisseurs, et l'on pourrait étudier dans ces mémoires la déformation d'un mot dans l'usage courant.

Digitized by Google

épousée en 1784, conseiller au Parlement de Paris à vingt-deux ans, impliqué dans la réprobation qui causa la chute et la mort de son père, il avait renoncé à sa charge; le 24 octobre 1788, on le trouve vaguement attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine. Ses deux frères, officiers, sont dans des régiments; lui-même réside avec sa mère dans l'hôtel de la rue de Grenelle, 226, où cette grande famille de robe, illustre entre toutes dans la magistrature française, alliée aux Malesherbes, aux Berryer et aux d'Aguesseau, s'attristait de la disgrâce générale qui avait frappé le garde des sceaux après ses tentatives de réformes. Il est assez probable que Mme Lindsay, qui est en mesure de fournir en avril 1791 des acomptes et des paiements bien considérables pour ces temps troublés, se trouve déjà liée à cette date, avec Auguste de Lamoignon, du lien qui deviendra quasi matrimonial et sera accepté par l'opinion et par la famille; il est probable qu'un petit Frédéric naît au début de 1790[1]. Surtout, cette fille romanesque et décidée va rendre au ci-devant magistrat divers services, et, comme dit Ellénore avec fierté, « remplir pendant dix ans ses devoirs mieux qu'aucune femme... ».

Quel service d'abord? Cacher auprès d'elle, les jours de violence populaire, l'aîné des Lamoignon — ce ne serait qu'un jeu. Mais ne serait-ce pas l'habile Irlandaise qui aurait négocié la vente, en Angleterre où cette collection se trouve encore en partie, de la magnifique bibliothèque d'une opulente famille amie des lettres? C'est en mars 1791 que cette collection est mise aux enchères, après qu'au début de l'année, dit le libraire Mérigot, on a imprimé le catalogue in-8° de ce fort célèbre assemblage de livres et des 1,550 volumes de manuscrits : « On était décidé à vendre la bibliothèque de M. de Lamoignon, mais on flottait encore sur la résolution de la vendre en total ou en détail. » On sait que les plus beaux ouvrages de la collection rassemblée par plusieurs générations attentives passèrent

1. La destruction des registres d'état civil de la paroisse du Roule pour cette période de l'Ancien Régime rend difficile toute précision à ce sujet. Même pour le fils aîné, Charles-Alfred, les contrôles militaires lui donnent comme date de naissance tantôt le 8 octobre 1788, tantôt le 8 décembre 1787, tantôt le 8 décembre 1788. L'hypothèse à laquelle on est tenté de s'arrêter est celle-ci : un petit Frédéric, né en 1790, serait mort en bas âge un autre, né en 1791, serait le jeune Annabella Henry dont il sera parlé plus loin (d'après les comptes des nourrices).

Digitized by Google

outre-Manche : il se pourrait bien qu'avec son entregent et ses relations, ce soit Mme Lindsay qui ait préparé les voies à une affaire qui permit à son ami de se constituer, pour les temps difficiles, un commode *avoir* en livres sterling. Autre importante affaire : le château de Bâville est vendu en avril 1791.

Il est certain, justement, qu'en mai 1791 un voyage en Angleterre, entrepris avec une femme de chambre anglaise, mène Mme Lindsay jusqu'à Hampstead. Assez mal portante avant ce voyage, vraisemblablement fait après le sevrage du second enfant, elle reçoit, après son retour en juin, jusqu'à douze visites de son médecin. D'ailleurs, on voit se préciser, à travers ses emplettes payées de plus en plus exactement, une situation plutôt stable, que seules d'heureuses conjonctures peuvent expliquer. Elle fait opérer, à l'automne et en hiver, toutes sortes de remaniements à son appartement, démonter et remonter des lits et des armoires, arranger, en somme, une installation plus bourgeoise dans son logis de demi-mondaine. En janvier 1792, sa sœur Gabrielle, qui pourrait attendre, en vérité, l'évacuation légale du couvent de la Présentation, vient s'installer chez elle et occupe, sans doute, la chambre et le cabinet loués au second étage de la maison.

Surtout, le cœur impressionnable de l'Irlandaise ne manque pas de se donner les gentilles satisfactions, à la fois sentimentales et rassurantes, qu'appelle sa nouvelle situation. Le 20 février, elle paie comptant « un médaillon à portrait et cheveux », solde un acompte de cent livres sur cent cinquante qu'elle doit pour trois portraits; elle a d'assez fortes notes pour la voiture et les chevaux; elle achète une lunette de spectacle, un éventail, d'autres accessoires encore. La pauvre fille est passée grande dame, et quand le Dr Paroisse, « membre du Collège et de l'Académie de chirurgie », présente ses mémoires à présent, il mentionne à part les soins donnés « pour sa maison » : on est loin de l'unique Victorine de 1786!

D'ailleurs, notes soigneusement réglées ou importants acomptes, emplettes multipliées, approvisionnements de parfumerie même — Houbigant, alors déjà grand spécialiste en la matière, en sait quelque chose — tout cela indique des préparatifs de départ. L'émigration de Lamoignon ne sera « constatée » officiellement, et à Nemours, qu'à la date du 28 août

Digitized by Google

1792 : il est probable que dès avant ce jour le faux ménage avait passé la frontière. Mme Lindsay a-t-elle pu dissimuler plus longtemps encore son départ? Sa nationalité lui a-t-elle permis d'esquiver quelque temps les mesures, de plus en plus rigoureuses, décrétées contre les émigrés et leurs proches? Ce n'est que le 16 prairial an II — le 4 juin 1794 — que les commissaires examineront ses papiers, qui ne vont pas au delà du mois d'avril 1792 et qui, dûment classés, sont remis au « chef des bureaux du département de Paris pour la liquidation de l'actif et du passif des émigrés ».

Il est assez vraisemblable — comme Sophie Gay l'avance dans son roman — que Bruxelles ait été la première étape des fugitifs, dans ce monde mobile de l'Émigration : c'est là, on le sait, aux environs du Parc et dans les belles demeures du quartier élégant, qu'une foule piaffante et inconsidérée de Parisiens attendirent, au milieu des caquets et des persiflages qui leur donnaient l'illusion de la patrie, un retour qu'ils croyaient tout proche. Le canon de Jemmapes dissipa cette désinvolture. Auguste de Lamoignon, qui était pour son compte aide de camp du maréchal de Broglie, fit comme beaucoup de ses camarades, et s'empressa de mettre la Manche entre les Sans-Culottes et sa propre sécurité.

*
* *

Nous avons peu de détails sur ce séjour à Londres, mais les certitudes ne font défaut ni pour le début ni pour la fin de ces années d'exil : Mme Lindsay, à qui sont familières les choses d'Angleterre, devait se tirer d'affaire, beaucoup mieux que la plupart de ses sœurs en émigration, au milieu des difficultés de cette épreuve-là. Les livres de compte d'Ellénore, ici, nous manquent tout à fait. Mais, lorsqu'en 1793 le gouvernement britannique procède à un recensement de ces Français fugitifs auxquels sa générosité un peu intéressée fournit des subsides, Mme Lindsay n'hésite pas à s'inscrire sur les listes — sans donner d'ailleurs tous les renseignements demandés. D'abord, elle a la coquetterie de ne pas indiquer son âge, mais son émigration est correctement attribuée à l'année 1792, et sa signature a la même décision, les mêmes crochets au *d* et à l'*s* que lorsqu'il s'agissait, rue Verte et rue Neuve-des-Mathurins, d'avali-

Digitized by Google

ser un papier d'affaires : son fils Charles héritera de cette signature hardie.

Où demeurait-elle? Un répertoire de logis d'émigrés est muet. Mme Gay mentionne Grosvenor Street pour un autre séjour que fera Mme Lindsay, et il est possible que cette adresse vaille déjà pour la période de l'Émigration : il s'agit d'une rue voisine de ce Hyde Park, dont les étendues verdoyantes exerçaient tant d'attrait sur des gens que la complexité du Londres du centre oppressait singulièrement. Enfants et parents ont dû souvent chercher, dans les vastes espaces de Hyde Park, un but de promenade réconfortant et mélancolique. Et puis, c'est là que manœuvre parfois le régiment émigré de Périgord, où servent les trois frères de Lamoignon.

D'ailleurs, c'est assez près de cette adresse que résident les Français que nous ne tardons pas à rencontrer dans ce foyer irrégulier qui, malgré tout, ne laisse point de faire centre. Christian de Lamoignon y vient, comme de juste, et son frère Charles, avant que l'affaire de Quiberon, en 1795, porte le deuil dans cette famille : Christian, grièvement blessé dans la sinistre aventure, est sauvé et ramené à l'arrière par son frère Charles, qui retourne à la bataille et qui est fusillé le 2 août 1795. Auguste lui-même aurait été à Quiberon et n'aurait dû son salut qu'à un « hasard inouï ». La sœur aînée de ces messieurs, Mme d'Aguesseau, consent, dans le désordre de l'Émigration, à faire taire sa réprobation et à fréquenter chez sa belle-sœur de la main gauche. Puis, à mesure que les milieux émigrés s'installent de plus en plus à demeure dans la grande ville, Panat, le « sale » chevalier si connu pour son esprit qui devait faire passer une malpropreté invétérée, le dolent Lally-Tolendal et la princesse de Poix, le rude Montlosier et le sage Malouet gravitent à leur tour aux environs de ce salon que la maîtresse de maison rendait fort attrayant, et qu'animaient d'intarissables conversations sur le passé, le présent et l'avenir. Ceci interrompu, cela va sans dire, par les voyages en France que pouvait risquer la hardie Irlandaise, et qui permettaient à cette royaliste déterminée de voir clair dans les affaires de la Révolution.

Enfin, Chateaubriand lui-même, ayant abandonné son « grenier » et quitté son attitude d'anarchiste sentimental, se laisse

Digitized by Google

conduire dans cette accueillante maison. Christian de Lamoignon devient son ami; et — sauf quand le reprend sa sauvagerie ou que la rédaction de ses travaux l'accapare — il fait sa partie dans la société qui se groupe autour de la belle Irlandaise. On connaît le croquis donné de celle-ci par les *Mémoires d'outre-tombe :*

> Mme Lindsay, Irlandaise d'origine, d'un esprit sec, d'une humeur un peu cassante, élégante de taille, agréable de figure, avait de la noblesse d'âme et de l'élévation de caractère : les émigrés de mérite passaient la soirée au foyer de la dernière des Ninon...

Ce que ne dit pas l'auteur du *Génie du Christianisme*, c'est que ses opinions de ce temps-là étaient soumises, ici même, à la plus rude épreuve; s'il est vrai que, chez la belle Irlandaise, Panat et Montlosier faisaient bonne guerre — c'est Panat qui l'affirmait à Villemain — au jeune émigré philosophe, le salon improvisé de la dernière des Ninon ne compte pas moins, pour la « conversion » de Chateaubriand, que d'autres raisons plus mystiques. Enfin Fontanes, après Fructidor, ne dédaigne pas d'égayer quelques-unes de ses soirées d'exil en s'asseyant à son tour, assez roide et gourmé, dans ce milieu de rencontre. Delille, le fameux poète, y paraît avec son Égérie, la « nièce » dont il se décidera à faire sa femme; on y voit Dupuy-des-Islets, disciple créole du grand descriptif qui se brouillera avec lui; il figurera plus tard parmi les « inconnus » possibles de la pauvre Marceline Desbordes-Valmore. Petit monde déraciné, fidèle aux joies françaises de la conversation, aux prestiges de l'héroïsme et de la loyauté, même inconsidérée; petit monde vaniteux et spirituel, courageux et léger, où l'avenir se heurte au passé, l'égoïsme au désintéressement, la noblesse véritable à la prétention, et où le sceptre de Mme Lindsay, qui a passé la trentaine en 1794, fait aisément la loi, parce qu'il est tenu par des mains fermes dans des temps troublés.

Sans doute pour rendre service à ses relations anglaises, Mme Lindsay rédige alors l'ouvrage qu'elle publiera un peu plus tard. Ellis Cornelia Knight, fille d'un amiral britannique ami de Nelson, a fait paraître avec un certain succès, en 1792, un ouvrage assez médiocre, dans le genre factice et commode de l'abbé Barthélemy : *Flaminius*. C'est ici que les curiosités d'El-

Digitized by Google

lénore et son goût des lettres pourront s'appliquer : le volume de 440 pages in-8° qu'elle confiera aux presses en 1801 a dû être rédigé dans les loisirs forcés de l'Emigration. Cette *Vie privée, politique et militaire des Romains, sous Auguste et sous Tibère, dans une suite de lettres d'un patricien à son ami*, appartient à l'un des genres les plus faux qui soient : la reconstitution d'une société lointaine dans une fiction épistolaire, l'attribution de sentiments, dont il n'est pas facile de garantir la probabilité, à des personnages semi-historiques. Aussi chercherons-nous dans la traduction française de l'ouvrage, non des indices de la familiarité de Mme Lindsay avec le monde romain de la décadence, mais plutôt l'aveu indirect de son talent et de ses dispositions propres. Voici comment elle traduit un passage où les Romains décrivent leur surprise devant la mer septentrionale :

Nous avions au loin devant nous une mer vaste et inconnue; autour de nous, des îles désertes ou des terres ennemies, un ciel plus sombre que n'en eut jamais un habitant de l'Hespérie, un océan dont les montagnes liquides paraissaient un prodige à ceux qui avaient bravé les vagues de la mer Tyrrhénienne. Cette scène imposante aurait pu frapper de terreur des hommes moins enivrés de leurs succès et moins impatients de jouir du fruit de leurs honorables travaux...

D'une Irlandaise, on n'attendra point l'anglomanie absolue qui serait le fait de Mme de Staël. C'est un peu l'écho des réserves que faisait maint Français exilé, installé au foyer d'Albion, que l'on discerne dans cet « avertissement du traducteur » :

Les Anglais, attachés à leur constitution qu'ils regardent comme la source de leur prospérité, y ramènent trop souvent dans leurs ouvrages; l'orgueil national perce même dans les sujets les plus étrangers à leur situation. L'auteur des *Lettres de Flaminius* n'a pas évité ce défaut et fait tenir, dans le Sénat avili de Tibère, des discours qui ne conviendraient qu'aux membres les plus indépendants de la Chambre des Communes...

D'une lectrice de Tacite, on lira sans surprise cette note de rectification, à propos d'un discours de Valerius au Sénat :

L'auteur ne s'est pas bien pénétré de la servilité du Sénat à cette

Digitized by Google

époque, et combien il est invraisemblable qu'on eût osé parler ainsi parmi ces hommes dégradés, et sous l'empire du sombre et farouche Tibère. Il n'y avait plus de liberté dans le Sénat : ce qui restait d'âmes vraiment romaines ne le prouvait que par son silence...

Ainsi s'employait, dans les loisirs forcés de l'Émigration, l'esprit de l'intelligente aventurière : elle achevait de perfectionner à bâtons rompus une éducation de fortune qui, tout de même, la mettra certainement au-dessus de bien des femmes de son époque et, en tout cas, de son monde.

*
* *

Si acclimaté qu'on fût, après quelques années d'exil, dans une grande ville indifférente comme Londres, on y épiait avec une nostalgie aiguë les signes de contre-révolution, ou tout au moins d'apaisement, qui pouvaient faire escompter des chances de retour : Mme Lindsay avait beau se trouver assez à l'aise dans un pays dont elle parlait la langue, elle était trop parisienne pour ne pas espérer, autant que ses amis, le retour à des conditions normales. Quelles relations peut-elle nouer — ou renouer — avec certains personnalités du Directoire? Faut-il chercher du côté de Mme de Condorcet, ou de Fauriel, subordonné de Fouché, ou de ce dernier lui-même? Le dossier d'émigration d'Auguste de Lamoignon renferme les attestations d'un séjour en Hollande, sorte d'*alibi* préparatoire. Mme Lindsay, qui pouvait, comme l'animal de la fable, montrer à son choix ses ailes ou ses pattes et se dire selon les circonstances Française ou Britannique, n'eut-elle qu'à prendre les devants et à préparer les gîtes? Ceux qui l'ont connue, Mme Gay comme Chateaubriand, sont d'accord pour rendre hommage à son dévouement et à son entregent; la première de tout ce groupe, elle était à Paris, et dès avant le début de l'année 1800, et fort active à hâter des autorisations de rentrée ou des permis provisoires. Écoutons encore Chateaubriand, qui rappelle dans les *Mémoires d'outre-tombe* quelle nostalgie s'empara, après Brumaire, de la plupart des émigrés, ne laissant qu'à très peu d' « enragés » le soin de persévérer dans l'irréductible opposition à la France révolutionnée :

Mme Lindsay était partie; elle écrivait à M. de Lamoignon de re-

Digitized by Google

venir; elle invitait aussi Mme d'Aguesseau à passer le détroit... Je me mis en route pour Douvres avec Mme d'Aguesseau : Mme Lindsay nous attendait à Calais, à l'auberge; le lendemain nous partîmes avec elle pour Paris, Mme d'Aguesseau, une jeune personne sa parente et moi... Mme Lindsay demeurait aux Ternes. On me mit à terre sur le chemin de la Révolte, et je gagnai, à travers champs, la maison de mon hôtesse. Je demeurai vingt-quatre heures chez elle... Elle fit prévenir M. de Fontanes de mon arrivée; au bout de quarante-huit heures, il me vint chercher au fond d'une petite chambre que Mme Lindsay m'avait louée, dans une auberge, presque à sa porte...

Comme la « dernière des Ninon », dans ces circonstances où une maladresse pouvait causer les pires désastres, un nouvel exil, la prison, la mort, se montre décidée, entendue, avisée! Était-elle chez elle, à l'auberge de Calais où elle attend Chateaubriand? Et, sinon, quel singulier pèlerinage elle aurait pu faire à l'estaminet paternel, elle à qui il était réservé d'abriter sous son toit d'aventurière une des plus surprenantes personnalités de la nouvelle littérature — avant d'intéresser, à peu de temps de là, un des plus inquiétants esprits du siècle!

Il ne semble pas — et c'était pourtant la grande affaire — que le retour des Lamoignon se soit accompli tout à fait sans encombre. Du moins, pour Christian, une requête qu'il adresse à Bonaparte, le 9 pluviôse de l'an IX, fait-elle allusion, et à la radiation qu'il doit à Fouché, et à la bienveillance que lui a témoignée le Premier Consul, et à une nouvelle menace, « suite d'une mesure générale », qui lui fait redouter son incarcération. Quant à Auguste, objet d'une radiation provisoire dès le 21 avril 1799, c'est en thermidor an VIII — juillet 1800 — que la police s'occupe de lui, mais en vain. Mme Lindsay avait bien pris ses dispositions, car les policiers font buisson creux, ou bien s'arrangent à ne rien savoir, et le préfet de police écrit au ministre de la Police générale :

Citoyen Ministre,

La maison des Thermes que vous m'avez indiquée par note du 7 thermidor pour recéler Auguste de Lamoignon, émigré rentré, est située sur la route bien au delà de la Barrière du Roule.

Je l'ai fait surveiller avec la plus sévère attention jusqu'à présent, mes agents s'y sont introduits par divers moyens et sous différents

Digitized by Google

prétextes; ils se sont assurés qu'il n'existait point dans cette maison d'individu appelé Monsieur Auguste ou Lamoignon.

J'attends les nouveaux renseignements qui peuvent vous être parvenus sur cet émigré.

Salut et respect.

Selon un biographe, d'ailleurs peu sûr, de la famille de Lamoignon[1], le protecteur de Mme Lindsay aurait passé en Angleterre, à partir de 1791, tout le temps de la Révolution *et de l'Empire;* pour la police de Fouché, il était, au contraire, entendu, le 26 thermidor an VIII, que M. de Lamoignon, « connu sous le nom d'Augustin », s'était donné le nom de Caumont et qu'il était « parti depuis peu pour l'Amérique où il doit rester plusieurs années ». Comme si le romanesque émanant de son amie transformait jusqu'à ce personnage, assez quelconque à ce qu'il semble, et portant médiocrement un des plus grands noms de l'ancienne France, Auguste de Lamoignon est peu saisissable, dans ces années de reconstitution du pays et de réadaptation des personnes. Tandis que son frère Christian épouse en 1804 Mlle Molé de Champlâtreux, sa nièce, et va demeurer à Méry-sur-Oise où il accommode au goût anglais l'ancienne résidence du président Molé; tandis que Mme de Lamoignon la mère se retire à Vannes auprès de sa fille Mme Molé, fondatrice de l'Institut des sœurs de la Charité de Saint-Louis et qui y fait profession le 25 mars 1803; que Mme d'Aguesseau voit son mari devenir en 1805 sénateur de l'Empire, Auguste se fixe dans ses terres de Saint-Ciers-la-Lande en Gironde (au témoignage d'Edmond Biré) : il en sortira pour être vaguement attaché, en 1815, à l'armée royale d'Anjou; le 1er mars 1816, il se hâtera de demander la Légion d'honneur à la Légitimité restaurée, et aura l'aplomb de totaliser vingt-trois ans de services militaires dans les rangs de l'Émigration militaire. Son neveu Molé, devenu ministre de la Marine à la fin de 1817, le fera nommer président du collège électoral de Blaye : ce n'est pas, nous le verrons, le seul service que cet important personnage rendra aux Lamoignon.

Mais n'anticipons pas. Les années 1804 et 1805 représentent, pour les enfants du président de Lamoignon, une sorte de re-

1. L. Vian, *Les Lamoignon. Une vieille famille de robe.* Paris, 1896, p. 324.

Digitized by Google

dressement général : c'est une grande famille qui, après la tempête, s'efforce de faire face, de retrouver les eaux calmes, de préciser sa situation sociale, ses renonciations et ses alliances. Un mariage de raison, deux retraites distinguées, une adhésion honorifique à l'ordre nouveau : Mme Lindsay aurait évidemment fait une ombre au tableau. Et si les hasards et les gîtes de l'Émigration avaient permis à ses qualités de maîtresse femme de se déployer pour le bien du groupe, il n'est pas sûr que, désormais, une suffisante gratitude lui garantît dans l'avenir cette situation d'épouse apparente qui avait été longtemps la sienne. Velléitaire, reconnaissant tout ce qu'il devait à sa compagne des mauvais jours, ne se dérobant pas aux charges que lui prescrivait une paternité probable, Auguste a pu songer à régulariser son union : il n'était certainement pas encouragé, à cet égard, par sa sœur Mme d'Aguesseau, que tous les témoignages de ses amis même ne donnent pas précisément comme très indulgente et de commerce facile[1]. Pour une personne de ce genre, « une liaison dès longtemps établie et pour ainsi dire consacrée » ne devait pas préparer une union légitime et l'acceptation de toute une famille.

*
* *

« *J'ai suivi cet homme dans la proscription, j'ai sauvé sa fortune, je l'ai servi dans tous ses intérêts...* » Ainsi parle Ellénore dans *Adolphe*, à propos du comte de P**; ainsi pouvait parler Mme Lindsay dès 1803, quand devait se poser âprement pour elle la question d'une situation régulière. Elle s'était dévouée à Auguste de Lamoignon. Si l'aîné de ses fils, Charles-Alfred, n'était évidemment pas de lui, le second pouvait bien faire envisager à l'ancien magistrat la possibilité d'une adoption; nous savons que la sollicitude de Lamoignon est restée fort généreuse à l'égard de son ancienne compagne et de son fils : irait-il jusqu'à légitimer cette longue liaison?

Benjamin Constant avait pu se trouver en face de Mme Lindsay, comme l'observe M. Monglond, lors d'un de ses voyages

1. Comte de Carné, *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*. Paris, 1872, p. 132. N'oublions pas que Christian, devenu pair de France sous la Restauration, prononcera en 1816 un discours fameux sur l'indissolubilité du mariage.

Digitized by Google

à Paris sous le Directoire; puis il a pu entendre parler de cette belle-sœur de la main gauche à Mme d'Aguesseau, « sèche et impertinente », qu'il avait rencontrée à Genève. Cependant il ne semble pas que ces deux destinées se soient croisées pour de bon avant son arrivée à Paris en 1803. C'est alors, et probablement chez Mme de Condorcet, rue Matignon, ô coïncidence! que Benjamin fait connaissance de la belle aventurière. Il se croit, à ce moment, émancipé de son impérieuse et absorbante amie Mme de Staël : il tient d'autant plus à garder ses distances, à l'égard de celle-ci, que Delphine est veuve depuis quelques mois, et que l'un et l'autre ont également peur de ce qui pourrait créer un lien durable entre eux : le mariage. Laissant la fille de Necker se morfondre en Suisse, il s'installe à sa guise, avec quatre domestiques, deux chevaux et des livres, aux Herbages, près de Luzarches; il y passe le meilleur de son temps et vient à Paris tous les quinze jours pour en employer trois à « se jeter dans le monde ». Le monde, sous le Consulat, c'était le pittoresque coudoiement des ci-devant, des nouveaux riches, des ménages émancipés, des étrangers, des intrigants, des survivantes distinguées de l'ancienne société, comme Mme d'Houdetot, Mme de Condorcet, Mme Suard; Benjamin Constant, qui retrouve à chaque visite un gîte confortable à l'hôtel Vauban, rue Saint-Honoré, évolue dans tous les mondes, demi-monde compris : les frontières sont indiscernables, et son désir d'expériences presque insatiable.

Jusqu'où, entre sa lucide complaisance et l'émotive spontanéité de Mme Lindsay, le *flirt* fut-il poussé cette saison-là? C'est difficile à dire. L'attachement fut sérieux, même du côté de Benjamin, qui n'hésite pas à ranger la séduisante Irlandaise parmi les femmes qu'il aurait pu épouser : car il voit bien que ce serait la plus sûre façon de faire une fin et de maîtriser l'attrait, plus intellectuel et mêlé des plus vives résistances, qu'exerce la personnalité tumultueuse de Mme de Staël. Ellénore n'a rien, pour son compte, de cet exigeant individualisme; mais elle a, note Benjamin, « quarante ans et deux bâtards ». Il restera donc sur la défensive, « amant en titre d'une femme libre que je n'épouse pas » : car cette remarque du *Journal intime*, le 23 juillet 1803, s'applique beaucoup mieux à Mme Lindsay qu'à Mme de Staël, qui ronge encore son frein à Coppet,

Digitized by Google

mais se console en recevant les amis les plus variés et en courant la Suisse avec eux.

Constant reverra en 1805; dans des conditions à peine différentes, cette fois au 15 de la rue Neuve-Sainte-Croix, la belle Irlandaise, quand la mort de Necker lui commande une fois de plus, s'il ne veut pas sauter le pas de Coppet, de se créer un alibi sentimental. Cette fois, la solitude des Herbages lui pèse, et il réside surtout à Paris, s'ennuie aux dîners de Mme Gay, aux soirées de Mme Pourrat, se trouve mieux à son aise chez Mme de Condorcet et Mme Récamier, où la conversation est plus à sa guise. Ellénore le retrouve surtout chez la pauvre Mme Talma, mourante cette année-là, et si apitoyante, et si ferme dans son incrédulité religieuse : l'épouse divorcée du grand tragédien, avec son besoin de s'étourdir et de s'agiter, n'en est pas moins la femme la plus généreuse de Paris, celle en qui Benjamin aurait le plus de confiance. Or, elle fait de Mme Lindsay, à sa mort en 1805, son héritière universelle; et c'est peut-être, chez celle-ci, une manifestation excessive de sens pratique qui, au moment où Mme Talma est à la mort, fait écrire à Constant ces lignes impitoyables du *Journal :*

... Ses prétendus amis s'agitent autour d'elle pour en avoir quelque dépouille. Et leur triste calcul se déguise sous un air d'espérance et de confiance en son rétablissement!

En tout cas, il dîne chez Mme Lindsay; elle lui écrit[1]; elle affirme que les affinités sont grandes entre leurs deux natures. A ces avances peu déguisées, il cède à demi, ne laisse pas tomber la herse, en tout cas, entre elle et lui, fait des réserves de pure sagesse. Le cœur est pris, ou les sens. « Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre! »

Je dîne chez Mme Lindsay avec quelques amis. Soirée agréable et

1. Qui sait si les lettres d'une « femme inconnue » — manifestant une si « étrange admiration » pour Benjamin, que celui-ci les a confiées à la précieuse malle d'où la baronne de Nolde a extrait des lettres de Mme de Staël (*Madame de Staël and Benjamin Constant.* New York, 1907) et qu'elle mentionne sans y rien comprendre — ne sont pas écrites par la romanesque Irlandaise? Souhaitons qu'enfin ces précieuses archives mobiles daignent s'ouvrir aux historiens. La maison Putnam de New York, qui a publié le volume de 1907, me répond en date du 6 juillet 1925 qu'elle ne connaît plus l'adresse actuelle de Mme de Nolde ou de M. de Mahrenholtz.

Il faut noter que, pour préparer sans doute des pièces d'état civil qui pour-

Digitized by Google

conversation douce, mais ma vie n'est pas là... Elle m'écrit qu'au fond nous nous ressemblons d'une manière étonnante. C'est peut-être une raison pour nous convenir d'autant moins. C'est parce que les hommes se ressemblent que le ciel a fait pour eux les femmes qui ne leur ressemblent pas...

Et, d'ailleurs, quelle est cette prétention de la courtisane? Constant sait bien que l'usure de la vie peut faire illusion et donner à croire à Mme Lindsay qu'avec ses quarante-trois ans d'aventures elle est une sceptique bien assortie à son usure d'âme à lui, qui a traversé tant d'idées, de projets, de systèmes, de pays : et n'a-t-il pas aussi son furieux besoin de « déconsidération »? Mais, au fond, ce qui les sépare irrémédiablement, c'est tout de même cette faculté d'analyse qui le met en garde, lui, contre toutes les impulsions. L'histoire de sa vie est là, dans cette incapacité de sentir avec spontanéité, et jamais autant qu'en face de Mme Lindsay il ne l'aura éprouvé avec une sorte de sèche détresse. Il n'est pas mauvais que Mme de Staël, qu'il retrouve en 1806, le sache aussi, et par la voie d'une confession romanesque. Dès le 15 novembre 1806, il met dans la confidence de son entreprise cette autre amie, beaucoup plus voisine de son esprit qu'Ellénore, personnelle aussi et impérieuse, mais d'une autre façon. « Benjamin s'est mis à faire un roman, et il est le plus original et le plus touchant que j'ai lu » : Corinne s'apitoie sur Adolphe le plus sincèrement du monde. Boufflers, Hochet, Fauriel, Mmes Récamier, de Coigny, d'autres encore, entendent des lectures du petit livre incisif et confidentiel, et comprennent plus ou moins le problème psychologique ainsi posé. Le chevalier de Boufflers, homme d'Ancien Régime qui a trouvé une sorte de refuge dans la tendresse de la charmante Mme de Sabran, est le seul à saisir véritablement; le caractère du héros révolte surtout les femmes, pour qui les droits et les devoirs du cœur priment tout. Constant modifiera certaines données initiales, accentuera peut-être la violence de l'héroïne pour mieux justifier, s'il se peut, le héros : et, cette fois, les menaces, les exigences de Mme de Staël, qui vraiment le subjuguent en 1807, l'amèneront à compliquer certains traits d'El-

ront peut-être servir à des fins matrimoniales, Mmes Lindsay fait rectifier, par un jugement du *23 mai 1806*, son nom de jeune fille, mal orthographié dans les registres de la mairie de Calais.

Digitized by Google

lénore, à leur opposer dans sa pensée la douceur de Charlotte de Hardenberg qu'il va épouser le 5 juin 1808, la coquetterie de Mme Récamier, « bizarre personne » qui l'intéresse dès 1807. Il supprime aussi deux passages qui désignaient trop expressément Mme Lindsay en lui attribuant sa première aventure de fille galante et son abandon par son second amant.

*
* *

« *Les deux enfants étaient au fond de la chambre, ne jouant pas, et portant sur leurs visages cet étonnement de l'enfance, lorsqu'elle remarque une agitation dont elle ne soupçonne pas la cause...* » Adolphe, que glace visiblement, dans ses velléités d'amour, l'existence des deux enfants d'Ellénore, les élimine assez vite de son récit, puisque, héritiers de M. de P** qui est leur père et les a reconnus, ils ne sont pas là quand meurt, dans le frémissement et la contrition, la femme qui, tout de même, était leur mère : ils dérangeraient le pathétique de la scène finale. Constant n'a pas été moins gêné dans la réalité par les « deux bâtards » qui témoignaient si cruellement du passé aventureux de Mme Lindsay. Les avait-elle élevés, comme font souvent les femmes de sa condition, avec une inexpérience excessive?

S'il est impossible, les comptes d'Ellénore à la main, de répondre à cette question, ils nous renseignent en tout cas sur la sollicitude qu'elle témoigne à ces deux fils, quand elle est pourtant aussi éloignée que possible d'une carrière de mère de famille. Ses deux fils auront l'un et l'autre une nourrice, « Mme Bernard » et « Jeanne Leblanc », qui coûtera gros, mais que la mère inquiète tient à avoir chez elle, auprès d'elle. Elle s'ingénie aussi à parer ces enfants de l'amour, et l'on voit paraître dans les notes du dossier toutes sortes de gentils articles de layette pour l'un et pour l'autre; âgés de quelques mois, les deux bambins revêtiront les costumes de matelot que la mode prescrivait déjà aux enfants élégants; l'aîné endosse aussi, certain jour, un costume de Polonais, et voilà, involontaire, un accord de plus entre les affaires d'Ellénore et la nationalité que lui attribuera Benjamin.

Quand ils sont malades, ces petits, quelle sollicitude! Quelle hâte à appeler à leur chevet le docteur Parroisse! C'est un assez

Digitized by Google

proche voisin, qui demeure rue des Capucines, à la chaussée d'Antin, et qui multiple les visites : l'érésipèle de Charles en nécessite douze en juillet 1791, et, en août, la coqueluche dont souffrent les deux enfants appelle des soins constants. Mais l'homme de l'art ajoute discrètement sur sa note d'honoraires : « En conséquence, je crois que pour tout ce que j'ai fait vaut deux cents livres, cependant Madame pourra voir si ce n'est pas trop. »

Au maître en chirurgie s'ajoutent le Dr Laubry, qui s'occupe spécialement du cadet, et le pharmacien Godard, dont on peut craindre qu'il ne présente à Mme Lindsay des mémoires d'apothicaire, tant, à de certains moments, le séné et les tisanes, les gargarismes et les onguents se multiplient sur les factures, régulièrement payées. Certainement, ce n'est pas une mauvaise mère que la dernière des Ninon, et on l'imagine fort bien mettant dans ses effusions maternelles tout l'orgueil que lui prête Adolphe, mais éprouvant en même temps une inquiétude secrète devant tout ce que la vie peut réserver à ces deux êtres qu'elle gâte au plus vite, inconsidérément, parce que son instinct l'avertit que la vie leur sera dure.

Hélas! Benjamin Constant n'avait pas tort, le moment venu, de se cabrer à l'idée qu'il pourrait rentrer dans la vie matrimoniale, non seulement par une porte un peu basse, mais avec la perspective de traîner avec lui deux enfants mal élevés qui ne seraient pas de lui. Charles, cependant, fera une assez belle carrière de cavalier; il a quinze ans quand Benjamin est assidu chez sa mère, c'est un blond aux yeux *roux*, au front bas, au nez « rond du bout », au visage marqué de petite vérole. Il se prépare à l'École militaire — où Napoléon faisait entrer de si bonne heure les adolescents de France : le jeune garçon y est reçu le 4 décembre 1805, « interné » le 29 décembre 1805; il en sort sous-lieutenant le 9 novembre 1806, rallie le 10e hussards. Presque aussitôt, il fait campagne en Prusse et en Pologne comme officier d'ordonnance du prince de Neuchâtel; mais c'est à son corps qu'il guerroie ensuite en Espagne et au Portugal de 1807 à 1809 : il passe alors à l'état-major du comte Montbrun et, le 27 juillet 1811, est nommé lieutenant aide de camp de ce général. Il est blessé d'un coup de feu à Toledo le 1er février 1812 et, pendant la campagne de Russie, a deux chevaux tués sous lui. C'est comme aide de camp du général Lefebvre-Des-

Digitized by Google

nouettes qu'il est nommé capitaine, et comme chef d'escadron qu'il sera une première fois mis en réforme le 8 juin 1820. Il va résider alors en Lot-et-Garonne.

Les états de service de son cadet sont beaucoup moins brillants, si sa physionomie était plus plaisante. Lui aussi, ce jeune homme dont Lamoignon pouvait être le père, il semble avoir fait dans la Grande Armée ses premières armes — sans que ses états de service puissent être retrouvés. On s'étonnera moins de cette disparition en ouvrant au tome III, p. 231, les *Mémoires* du comte Molé. Ce grave personnage, qui connaît Mme Lindsay, qui est l'allié des Lamoignon, est appelé, comme ministre de la Marine, à leur rendre un grand service en 1818 :

> Ce jeune homme, d'une figure charmante, était né avec un sang si bouillant qu'il était naturellement porté à tous les excès... Rien ne put l'arracher à l'usage des liqueurs fortes, et à peine en avait-il bu une petite quantité qu'il devenait furieux et capable de tout. Dans cet état, il jouait, perdait, faisait des dettes... Enfin des duels multipliés, des valets assommés, des fautes et des désordres de toute espèce le firent renvoyer du service. J'étais au conseil quand le ministre de la Guerre proposa au Roi sa destitution. ... le jeune homme lui-même vint me voir et se jeta dans mes bras. Il m'avoua ses fautes et me peignit avec originalité et énergie la violence des transports dont il se sentait saisi quelquefois. On eût dit des accès auxquels son organisation le rendait sujet; il déplorait avec une ingénuité touchante cette organisation dont il accusait la nature et me révélait tous les secrets...

Vous l'avez en dormant, Constant, échappé belle!... Car enfin, ce fâcheux jeune cousin, le comte Molé se débarrasse de lui en l'expédiant à Pondichéry, où il rend ses protecteurs « dupes de sa jeunesse, de ses larmes et de son heureuse figure... ». Quelle croix c'eût été pour Benjamin que d'être promu, par un mariage inconsidéré, à la dignité d'éducateur et de protecteur d'un garçon que tout destinait, c'est bien sûr, à si mal tourner! Et si, plus tard, Annabella Henry se retrouve à Londres, en qualité de « rentier », fort capable d'assurer des revenus viagers à son frère et à sa grand'mère, on peut croire que c'est par l'effet d'une libéralité imposée à son père, retiré dans ses propriétés du Midi et redoutant la révélation de cette tache fâcheuse sur le blason de la famille.

Digitized by Google

*
* *

« *J'ai voulu ce qui n'était pas possible. L'amour était toute ma vie : il ne pouvait être la vôtre.* » Cette simple phrase, si poignante dans sa résignation, d'Ellénore à Adolphe, comme elle prend un surcroît de pathétique, si l'on songe à une Lindsay désemparée, vers la quarantaine, mais toujours frémissante, et si l'on imagine en face d'elle, lucide et perspicace, le froid analyste du sentiment, le dissociateur aigu de ses propres idées et de celles des autres! Un mariage entre ces deux êtres, quelle gageure malgré l'attrait qui les avait si fort intéressés l'un à l'autre! La vie a beau les avoir l'un et l'autre galvaudés, ils ont émergé du tumulte fort différents, et ce n'est pas leur goût commun pour les choses de l'esprit qui rapproche vraiment l'ancien élève de Mme de Charrière, ayant fait le tour des sentiments, des utopies et des passions, et l'impulsive Irlandaise, qui a scruté la vilenie des amants et la profondeur de réprobation des familles, mais qui reste un être d'émotion et de sentiment.

Cette irrémédiable différence des natures paraîtrait, rien qu'à la façon dont l'une et l'autre réagit à l'attrait qui les rapproche. De Mme Lindsay, nous connaissons seulement les invites fort directes, une stratégie facile à éventer — et les doléances d'Ellénore. De Constant, nous savons les froides objections, l'attitude hésitante, les approches et les reculs; nous savons surtout que Benjamin, non content de chercher la victoire dans la fuite, la trouva dans le remède par excellence des écrivains qui sortent victorieux d'un coup de passion : il a écrit *Adolphe*, et peut-être en quinze jours.

« Poésie c'est délivrance » : l'auteur a si bien pratiqué cette maxime qu'en 1811 il ne se reconnaît déjà plus autant que naguère, dans un roman fait pour conjurer en lui le « démon de midi » en même temps que pour expliquer à fond son cas. Les circonstances facilitent sa libération passionnelle et achèvent de la rendre absolue, totale, irrévocable : au point qu'en 1814 il est si parfaitement éloigné de ses amours de 1805 qu'un sentiment fort différent, et dont il reste maître, est seul à l'occuper quand il revoit son amie :

Soirée chez Mme Lindsay, écrit-il le 29 octobre. J'ai envie de re-

Digitized by Google

nouer avec celle-là pour remplacer les heures que je ne veux pas passer chez Juliette.

Et, quelques jours plus tard, le 9 novembre, quand Ellénore lui a témoigné qu'elle n'est plus éprise :

Journée passée avec Mme Lindsay. Je suis dans une sotte disposition ; si je me laissais aller, ma tête qui est encore montée pour Juliette se monterait aussi pour Mme Lindsay, par sa résistance. Finissons-en de tous ces travers d'imagination...

Mais non, sa tête ne se montera pas! Dès le lendemain, « lecture chez Mme Lindsay ». Lecture d'*Adolphe*, sans doute? S'il s'agit déjà du manuscrit remanié de l'ouvrage, assez différent de la notation trop directe et trop explicite du début, n'est-ce pas une expérience que fait le subtil narrateur? Dans quelle mesure son héroïne se reconnaîtra-t-elle encore sous les traits « stylisés » d'Ellénore? Protestera-t-elle contre une vivisection déjà moins apparente? Et si celle-là ne se reconnaît pas en récriminant, ne peut-on pas admettre que les déguisements du livre sont assez bien réussis? En tout cas, les choses ne se sont nullement gâtées entre l'auteur et son modèle, qui aura de nouveau Constant à dîner le 24 décembre et le 6 janvier suivants. Si bien que, le roman publié, enfin, en librairie, le cruel romancier se donnera un témoignage qui peut, je le sais, être interprété de diverses façons, mais qui, après tout, s'appliquerait aussi à Mme Lindsay :

Adolphe ne m'a point brouillé avec la personne dont je craignais l'injuste susceptibilité. Elle a vu, au contraire, mon intention d'éviter toute allusion fâcheuse.

Et dans le milieu de Coppet? On y est parfaitement tranquille : il ne manquerait plus que cela, qu'on pût imaginer la moindre analogie entre la « situation » d'Ellénore et celle de la fille de Necker, l'ambassadrice de Suède, la « femme d'État » qui avait tenu tête à Napoléon! Mme de Staël n'a pas l'ombre d'une objection : elle comprend, mieux encore que par la réalité, de quelle sécheresse souffre l'auteur de cette confession. Sa fille Albertine trouve, le 3 juillet 1816, qu'*Adolphe* est un livre bien spirituel, d'autant plus méritoire que son héros est peu sympathique : et c'est pour le cercle de Coppet tout entier qu'elle

Digitized by Google

parle, sans faire d'autre allusion à l'héroïne, qu'on a dû désigner autour d'elle, mais qu'il est peu séant de prétendre connaître. Les premiers confidents de l'auteur, Barante à leur tête, savent bien de qui il retourne, et le sagace Coulmann, dès qu'il fera connaissance de Constant, est mis dans le secret : tradition que recueillera encore Sainte-Beuve. « La plus noble des *déclassées*, mais... d'autant plus déclassée, et elle le sent, et elle en souffre. » Et c'est bien « une madame Lindsay » que le grand critique citait dans son Avant-Propos d'*Adolphe*, comme « la réponse de l'auteur et de ses amis aux questionneurs... ».

Oui, mais la malveillance veille dans les alentours familiaux de Constant. Pour Rosalie, « la fable Lindsay a été inventée à Coppet », alors que cette soupçonneuse cousine ne reconnaissait d'abord Mme de Staël « que pour la violence », ou « sous le rapport de la tyrannie », dans la douloureuse figure d'Ellénore. Charles de Constant a beau protester qu'à Coppet « on m'avait nommé Mme Lindsey (*sic*) avant l'arrivée de Mme de Staël »; Rosalie « ne trouve pas mauvais que Benjamin ait écarté par quelques louanges l'accusation d'avoir voulu peindre celle qui l'a dominé longtemps » : c'est-à-dire la « très célèbre », l' « ambassadrice », à qui l'on fait un tel grief d'avoir, pour ainsi dire, dévoyé à jamais le candide Benjamin! Sismondi, qui peut affirmer qu'il a rencontré Mme Lindsay une fois, chez Mme de Ségur où il l'a trouvée fort spirituelle, vient très particulièrement à la rescousse. Sans doute, « patrie, condition, figure, esprit, circonstances de la vie, circonstances de la personne », n'offrent aucune identité avec la personnalité de Mme de Staël; mais — arrangez cela comme vous pourrez! — « l'impétuosité et l'exigence dans les relations d'amour » suffiraient à l'identification qu'il va défendant et redéfendant. Raisonnement singulier qu'ont repris, ainsi aiguillés, la plupart des commentaires d'*Adolphe* et des biographies de son auteur!

*
* *

« *Faut-il donc que je meure, Adolphe? Eh bien, vous serez content... Elle mourra, cette pauvre créature... Elle mourra, cette importune Ellénore... Elle mourra...* » Par une sorte d'impitoyable justice poétique, peut-être aussi pour s'attendrir lui-même sur une situation que son imagination poussait à l'extrême

Digitized by Google

alors que la réalité n'allait pas si loin, Benjamin a tenu à présenter à Adolphe le spectacle d'une mort dont il était, à sa façon, la cause principale. On a dit que, témoin de la fin de Mme Talma dont il a retracé par ailleurs les derniers instants, il avait transposé dans son roman cette pathétique expérience de 1805. Sans doute; mais l'épouse divorcée du grand tragédien, ne l'avait-il pas vue mourir dans la plus inébranlable indifférence aux consolations religieuses? Au lieu qu'il a tenu à multiplier, autour de la mort d'Ellénore, non seulement les pressentiments, les objurgations et les frémissantes tendresses — tout ce que nous savons du caractère passionné de Mme Lindsay — mais les allusions les plus nettes à sa foi catholique. Elle prie, silencieusement, le triste jour de la dernière promenade que font ensemble les deux amants dans la campagne hivernale; puis, quand elle a lutté en vain contre la maladie, et qu' « un prêtre de sa religion » — Ellénore est Polonaise — l'a avertie de sa fin prochaine :

« Laissez-moi me livrer à présent, me dit-elle, aux devoirs de ma religion. J'ai bien des fautes à expier... » Je la quittai. Je ne rentrai qu'avec tous ses gens pour assister aux dernières et solennelles prières. A genoux dans un coin de sa chambre, tantôt je m'abîmais dans mes pensées, tantôt je contemplais, par une curiosité involontaire, tous ces hommes réunis, la terreur des uns, la distraction des autres, et cet effet singulier de l'habitude, qui introduit l'indifférence dans toute les pratiques prescrites et qui fait regarder les cérémonies les plus augustes et les plus terribles comme des choses convenues et de pure forme... Les paroles funèbres... rendaient du calme à Ellénore : elles l'aidaient à franchir ce pas terrible...

Constant, historien du sentiment religieux, attentif comme personne à la signification variable de la foi chez les individus et chez les peuples, aurait-il commis la maladresse d'imaginer ces *répons* de la domesticité agenouillée, cette initiative d'un prêtre catholique, s'il avait eu dans l'esprit une autre Ellénore que la femme dont il connaissait l'attachement à sa religion? Anne-Suzanne était peut-être d'autant plus dévotement fidèle à des pratiques religieuses qu'elle s'était plus éloignée, par sa vie, des prescriptions de la morale : elle en fera l'aveu au début de son testament. Mais sa sœur Gabrielle qu'elle avait mise au couvent, la tenue catholique qu'en pleine Émigration

Digitized by Google

elle avait donnée à ses réceptions londoniennes, la « bonne guerre » qu'elle y laissait faire à l'impie Chateaubriand de 1796 — tous ces indices de foi latente, sinon persistante, ne faisaient-ils point partie de la psychologie du personnage? Si la mort de Mme Talma eût été seule à l'impressionner, comme on l'a dit, aurait-il déployé autour de la mourante Ellénore un appareil aussi distinctement romain? Irlandaise ou Polonaise, la jeune femme pouvait manifester des élans de piété qu'une Parisienne de 1805 ou une Genevoise de toujours ne fait pas aussi aisément paraître.

*
* *

Quand mourut en réalité Mme Lindsay, en 1820, les choses se passèrent sans doute avec moins de pathétique extérieur. Elle était à Angoulême, malade depuis longtemps, vivant en garni, rue Marengo, tout près de l'hôtel des Messageries, assistée d'une femme de chambre qui fut seule auprès d'elle au moment de sa mort et ne tarda pas à quitter le pays. D'accord avec ses dernières volontés, on vendit au profit des pauvres ses effets personnels, tandis que son installation de la rue Neuve-des-Mathurins, n° 35, était inventoriée soigneusement pour diverses « reprises » où Benjamin Constant ne figure pas; ses « linge et hardes », renfermés dans « une malle couverte en peau de sanglier » sur laquelle le juge de paix apposa ses scellés, rapportèrent aux enchères la médiocre somme de 679 fr. 50. On était loin des élégances et des somptuosités de jadis, des fournitures de Houbigant et des toilettes de 1785!

Par un testament olographe dressé à Paris le 17 mai 1820, Mme Lindsay faisait une part singulière à un officier supérieur de vingt ans plus jeune qu'elle, d'ailleurs encore célibataire, et qui venait d'être nommé au commandement du recrutement à Angoulême :

... Voulant en outre reconnaître les soins et l'affection que m'a témoignés M. le comte Adrien d'A... pendant une longue et douloureuse maladie, je lui donne et lègue tout ce dont la loi me permet de disposer, l'instituant mon légataire universel pour jouir de tout en toute propriété à compter du jour de mon décès. Je donne et lègue également à M. le comte Adrien d'A... tous mes livres.

Digitized by Google

Je nomme pour exécuteur testamentaire M. Chrétien-René-Auguste, marquis de Lamoignon, avec la saisine de droits conformément à la loi.

Dans le cas d'absence ou d'empêchement de M. le marquis de Lamoignon à l'époque de mon décès, je nomme pour le suppléer M. Batardy, notaire à Paris, voulant que ses fonctions cessent aussitôt le retour de M. le marquis de Lamoignon.

Il ne semble pas que Lamoignon — qui ne devait mourir qu'à vingt-cinq ans de là — ait jugé bon de n'être ni absent ni empêché pour s'occuper des affaires d'outre-tombe de son ancienne amie, car c'est bien le notaire susnommé, comme dit la basoche, qui régla la principale à lui tout seul, et en qualité d'exécuteur testamentaire : le transfert de tous les droits de Charles Lindsay et de sa vieille grand'mère maternelle, qui vivait encore à Arcueil, chez son gendre Pariset, à l'autre fils, le raté, « rentier, demeurant ordinairement à Londres, logé en ce moment à Paris, rue de la Paix, n° 5, hôtel des Iles-Britanniques ».

Ellénore, morte le 30 décembre 1820, fut inhumée le 1er janvier 1821 au lointain cimetière d'Angoulême par les soins du curé de Saint-Martial. Surtout ce jour-là, son enterrement devait passer inaperçu. Sa mort de même, et dans les tractations qui suivirent, et où s'entremêlent bizarrement des noms appartenant à l'ancienne France, à l'ère impériale, et à tout un petit monde que l'on sent besogneux, il n'y avait rien de bien propice à la littérature ou à la chronique, même scandaleuse. Je ne connais qu'une oraison funèbre d'Ellénore, et elle est brève; mais elle est de Chateaubriand, alors ministre de France auprès de la cour de Prusse, qui écrit à la comtesse de Pisieux, le 23 janvier 1821[1] :

... on me voit à la suite de toute pompe funèbre; je ne sais rien que pleurer. Je viens d'apprendre la mort de Mde Lindsay, et cela me fait une sensible peine...

Fernand BALDENSPERGER.

1. Car il n'est pas douteux qu'il ne faille corriger ainsi le texte de la *Correspondance générale*, t. II, p. 119.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

VIEUSSEUX ET SES CORRESPONDANTS FRANÇAIS

On ne connaît guère en France Jean-Pierre Vieusseux; il est pourtant quelques livres où l'on trouve son nom, mais sans une note pour dire qu'il fut l'un des artisans les meilleurs — bien que le plus modeste peut-être — du *Risorgimento*. Stendhal le nomme à plusieurs reprises : il le dit « homme d'esprit », éditeur du « meilleur journal d'Italie[1] »; il recommande à ses sœurs d'aller à son cabinet de lecture à Florence, « vis-à-vis Santa Trinità », lire les gazettes; il prie son ami Gonsolin de le remercier des bontés qu'il eut pour lui et il ajoute, un peu cavalièrement, « faites, je vous prie, trois ou quatre phrases sur ce thème et avec quatre dièses à la clé[2] ». Mais beaucoup des lecteurs de la *Correspondance* seraient bien embarrassés de dire, d'un mot, ce que fut cet homme qui joua un rôle de première importance. Vieusseux mérite de n'être pas ignoré : il a aidé l'unité italienne à se faire, — il fut en relations avec ce que l'Italie compte de plus éminent au XIXe siècle, — il a connu plus d'un Français, et non des moindres. Il a tenté de faire connaître l'Italie en France et les Français aux Italiens. Il nous a semblé qu'il méritait une mention dans la *Revue de littérature comparée*. Sa volumineuse correspondance[3] nous permet de lui rendre justice. Nous y avons choisi quelques lettres écrites par lui à des Français ou qu'il reçut, entre 1825 et 1860, d'au delà des Alpes. Elles nous permettront, en disant ce que fut Vieusseux, de montrer ce qu'étaient à cette époque les relations intellectuelles entre gens de France et d'Italie.

1. *Promenades dans Rome*, t. I, p. 139. Cf. t. II, p. 224.

2. *Correspondance*, t. II, p. 473 et 481.

3. Cette correspondance, le *Carteggio Vieusseux A*, est conservée à la Bibliothèque nationale de Florence. Elle est enfermée dans des *cassettes* où les lettres sont numérotées. Pour plus de commodité, nous désignons les cassettes par la lettre *C* que nous faisons suivre de leur numéro et de celui de la lettre en question.

Digitized by Google

*
* *

Vieusseux[1], né à Oneglia dans les États sardes en 1779[2], était venu, après une jeunesse passée à voyager, s'établir à Florence, où il fondait, avec l'autorisation du grand-duc, en 1819-1820, son Cabinet scientifique et littéraire, et publiait, à partir de 1821, l'*Antologia*. Cette revue, ce cabinet de lecture devaient faire sinon sa fortune, du moins sa célébrité : c'est comme éditeur, comme propagateur d'idées, qu'il joua un rôle dans la formation de l'Italie, tandis que son cabinet de lecture attirait chez lui tout ce que Florence possédait alors — Italiens ou étrangers — d'esprits éminents. Appuyé par des hommes comme Gino Capponi[3], Vieusseux parvint, après de modestes débuts, à grouper autour de lui un cercle d'écrivains, de penseurs ou simplement d'amis des lettres qui fut tout de suite apprécié à sa valeur. On peut dire que, dès les débuts du Cabinet littéraire, tous ceux, parmi les étrangers, que leurs études ou leur plaisir attiraient à Florence et qui désiraient se mêler à la vie intellectuelle de l'Italie prirent l'habitude d'aller chez Vieusseux. Ce fut d'abord pour consulter les journaux et les revues qu'il recevait d'Italie et d'Europe, emprunter des livres, se tenir au courant, — petit à petit ce fut par plaisir. Vieusseux comprenait l'intérêt qu'il y avait à faire connaître aux étrangers les idées qu'il cherchait à répandre et l'avantage qu'auraient ses amis italiens à voir ceux qu'attirait à Florence le charme de la Toscane : il faisait mieux connaître l'Italie, il aidait aux progrès de la ville qui fut sa patrie d'adoption, plus que cela, aux progrès mêmes de l'Italie, car dès ses débuts à Florence il fut l'un des apôtres de l'unité italienne[4].

C'est ainsi qu'il vit, pendant quarante ans, passer dans son cabi-

1. On trouvera sur Vieusseux l'essentiel dans les ouvrages suivants : G. Mazzoni, *l'Ottocento*, dans la *Storia letteraria d'Italia*. Milan, 1913, in-8°, p. 965-966 et p. 1426 (bibliographie); A. de Rubertis, *l'Antologia di Gian Pietro Vieusseux*. Foligno, 1922; et surtout P. Prunas, *l'Antologia di Gian Pietro Vieusseux*. Rome-Milan, 1906; nous tenons à dire que nous sommes fort redevables à ce livre. — Consulter aussi G. Rondoni, *G. P. Vieusseux*. Florence, 1913.

2. Les Vieusseux étaient d'origine française : protestants, ils avaient, en 1685, quitté la petite ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). Cf. G. Rondoni, *loc. cit.*, p. 5-6.

3. *Il bon Gino e lui furono il pensiero e l'azione...* G. Rondoni, *loc. cit.*, p. 20. Sur le rôle de Capponi, cf. Prunas, *loc. cit.*, p. 32 et suiv.

4. En 1822, il soumettait à Metternich par l'intermédiaire de Bombelles, et au congrès de Vérone, un mémoire sur la situation de l'Italie et ce qu'elle exigeait. Il publia ces pages en 1848 : *Frammenti sull'Italia nel 1822 e progetto di confederazione*.

Digitized by Google

net à peu près tous les étrangers qui venaient à Florence : il sut nouer avec eux des relations dont beaucoup devinrent vite des amitiés durables et profondes. Chaque jour Vieusseux voyait grossir le nombre de ses visiteurs : ses amis, anciens ou nouveaux, ne manquaient pas de lui adresser celles de leurs connaissances qui allaient en Italie. Et c'est ainsi que, peu à peu, grâce à Stendhal, à Sandeau, à J.-J. Ampère, à G. Libri, à A. Jal — grâce surtout à son intelligence et à son amabilité, Vieusseux put servir la cause de l'Italie auprès de la France et répandre en Italie le goût des lettres et des idées françaises.

On aime à se représenter le Cabinet littéraire sur la place de la Trinité, où il était alors, dans le palais Buondelmonti, au cœur de Florence, aux lisières de la vieille cité médiévale. Il n'est pas dans Florence d'ensemble plus suggestif : le palais Spini le domine de ses bossages et de ses créneaux et rappelle le temps des guerres intérieures et l'exil de Dante, tandis que la façade baroque de la Trinité ramène à des époques moins troublées; à côté du Buondelmonti, d'une austère simplicité, sur la porte du palais Salimbeni on peut lire encore la devise de Baccio d'Agnolo — « Carpere promptius quam imitari » — que Vieusseux dut souvent méditer, et l'on ne peut s'empêcher d'être ému devant ces vieilles pierres roussies par le soleil qui virent Dante et les Médicis, et, tout près de nous, dans l'ombre, modestes mais fervents, ceux qui, six cents ans après l'Alighieri, firent leur tâche et se dévouèrent à l'unité italienne.

Au rez-de-chaussée se trouvait l'imprimerie où Vieusseux éditait sa revue; au premier l'on entrait dans une série de salles garnies de rayons et de tables chargés de livres et de journaux : le Cabinet proprement dit. C'est dans l'une d'elles ou dans sa chambre, au second étage, que, plusieurs fois par semaine, Vieusseux recevait sans aucun luxe, en toute simplicité, parmi ses livres et ses revues. Tantôt il y avait foule, tantôt quelques amis seulement. L'on ne voyait pas de femmes; les hommes, seuls, étaient admis, Florentins ou étrangers, et pourvu qu'ils eussent quelque valeur — être reçu chez Vieusseux était un honneur. L'on y trouvait souvent des étrangers illustres : Cooper, Fauriel, l'historien Reumont. Réunions dépourvues de toute morgue, de toute gêne : on parlait, on s'asseyait, des groupes se formaient au gré des sympathies que l'éditeur savait rapprocher avec un tact, une finesse rares. Il ménageait à tous l'accueil le meilleur, savait recevoir, dirigeait la conversation. On discutait courtoisement de politique ou de littérature. On faisait cercle autour de Capponi, assis toujours à la même place, que liait à Vieusseux une amitié profonde, et qui, la vue très vite malade, écoutait

Digitized by Google

les yeux fermés et parlait de ses espoirs — belle figure de penseur, le front haut, encadrée de favoris, à qui sa cécité donnait un air de gravité, d'austérité souffrante...

C'est là que venaient, à leur passage, tous ceux qu'attirait l'Italie. Tous ont gardé de leur visite le souvenir le plus ému : certains ne font que traverser Florence et semblent n'être pas restés longtemps en relation avec Vieusseux. Ils ne partent pas cependant sans le remercier : « Je suis venu pour vous dire adieu, écrit Sandeau, pour vous dire surtout combien je suis reconnaissant du bienveillant accueil que j'ai reçu de vous. Croyez que j'en conserverai un long et doux souvenir[1]. » D'autres devaient rester les fidèles du palais Buondelmonti, mais ils ne quittent jamais Florence, même s'ils y doivent revenir, sans un mot à Vieusseux; un billet de Stendhal nous en est la preuve :

Mille remerciements, Monsieur et cher ami, de votre obligeant accueil. Je pars penetré de reconnaissance pour les bons habitants du palais Buondelmonti. Remettez, je vous prie, le billet ci-joint chez Mr Micali quand vous passerez vis-à-vis de chez lui. Mille respects à MM. Niccolini, Giordani, Montani, Poerio, Gino Capponi, Salvagnoli[2].

C'est que tous sentent le charme de ces réunions intimes où chacun dit ce qu'il pense, où les idées les plus opposées sont discutées sans acrimonie — et tous, de loin, répètent à Vieusseux combien ils ont pris de plaisir à le voir et combien ils le regrettent; tous lui adressent leurs amis en le priant de leur faire bon accueil.

Il faut croire que la renommée du Cabinet littéraire passait les

1. [illegible] Vieusseux, C. 106, n° 74.

2. [illegible] C. 110, n° 98. Billet reproduit en partie par A. D'Ancona, *Ricordi* [illegible] Florence, 1913. Ce billet porte en marge une [illegible] de Vieusseux presque illisible donnant la date où il le reçut. On peut [illegible] (ou 18/7/22, ou /8/7/22) *cmd a voir* (ou [illegible]). » Il faut écarter l'hypothèse d'une visite de Stendhal à Vieusseux en 1817, bien que Stendhal se soit arrêté peut-être à Florence le [illegible] 1817 (cf. *Rome, Naples et Florence*, t. I, p. 323) ou 1822; [illegible] cf. ci-dessous, p. 119 — porte à croire que c'est en [illegible] que Boyle lui fut présenté. A la lettre, par ailleurs, est joint [illegible] *de la philosophie à Paris en 1827*, qui semble être [illegible] Stendhal. Dans cet article, il cite un numéro [illegible] Comme on trouve dans la *Correspondance*, [illegible] envoyée de Florence le 19 novembre, peut-[illegible] Écrivant à Benci en mai 1824, Stendhal le [illegible] à Vieusseux qu'il *garde le meilleur souvenir de son club du* [illegible] p. [illegible]

mers, puisqu'un jour Charles-Lucien Bonaparte adresse place de la Trinité « le colonel Dyce Sombre, neveu de la Begoun de Sirdanah[1] ». Elle était, en tout cas, solidement établie en France — et dans tous les milieux. L'érudit Jal parle à Vieusseux d'Amaury Duval, « un peintre qui aura beaucoup de talent ». Il ira se présenter à lui : sa maison n'est-elle pas « le temple des arts à Florence »? En 1838, il lui recommande un autre peintre : Martin Dugassan. A qui l'envoyer sinon à celui dont Jal a pu apprécier les manières, la science et le cœur? Cet autre peintre ne dut pas, d'ailleurs, se plaire chez Vieusseux, car, peu de jours après, lui parlant d'un M. Cerfbeer, journaliste, qui va étudier en Italie le régime pénitentiaire, et dont on lui a dit grand bien, Jal ajoute : « Et je suis persuadé que vous ne trouverez pas en lui un homme d'une timidité si sauvage que le paysagiste à qui vous fîtes un si bon accueil et qui n'osa pas ensuite aller vous revoir[2]. » Ce n'est pas Dugassan, pensons-nous, qui se vanta de sa timidité. C'est donc que Vieusseux remarquait les plus modestes de ses hôtes, ses visiteurs d'un jour?

J.-J. Ampère, dans presque toutes ses lettres, dit un mot d'un voyageur qui passera voir son ami : M. Courmon, cousin de l'archéologue Lenormant, est digne de faire partie des cercles du jeudi; en 1852, il lui envoie un ingénieur, sorti le premier de Polytechnique; en 1860, M. Daremberg, qui vient à Florence poursuivre une étude sur l'histoire de la médecine — et M. Legouvé, « qui est un homme de beaucoup de talent et qui a tous les sentiments généreux[3] ». Libri, qui remplissait alors en France d'importantes fonctions, lui recommande le chimiste Payen, Renouvier, qui, dit-il en 1839, « s'occupe fort et avec succès d'études philosophiques », l'industriel Guibal, un bibliothécaire d'Édimbourg, M. de Saint-Priest, le chirurgien Roux. Parfois, les visiteurs annoncés ne venaient pas; l'un d'eux, le naturaliste Blainville, à qui Libri priait Vieusseux de ménager l'accueil le plus chaud, ne daigna pas se déranger, et Vieusseux note : « Il sgr Blainville non si è neppur degnato di portarmi la presente, l'ha importata[4]. » De Potter enfin, l'historien belge, lui annonçait en 1823 la visite de celui qui, parmi ses visiteurs français, devait être le plus illustre : Stendhal[5].

Mon cher Vieusseux, je vous ai envoyé, il n'y a pas long-

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 8, n° 12. Charles-Lucien Bonaparte, fils de Lucien, naturaliste de valeur, 1803-1857.
2. *Ibid.*, C. 46, n°s 5, 8, 9.
3. *Ibid.*, C. 2, n°s 16, 22, 29, 30.
4. *Carteggio Vieusseux*, C. 58, n°s 77, 78, 80, 81, 88, 69, 83.
5. Publié par Prunas, *loc. cit.*, p. 162, n. 2. Prunas cite encore, p. 163 et

Digitized by Google

temps, l'intéressante HISTOIRE DE LA PEINTURE de M. Beyle. C'est M. Beyle lui-même que j'ai l'avantage de vous faire connaître maintenant. Veuillez le recevoir comme vous recevez tous les étrangers distingués; vous savez aussi bien que moi combien il le mérite. Ses opinions et son esprit ne sont plus un secret pour vous : il vous reste seulement à cultiver l'homme aimable, et c'est ce dont je me fais gloire de pouvoir vous procurer l'occasion. Ah! si j'avais pu moi-même vous le présenter et le présenter à tous nos amis de votre charmante réunion hebdomadaire! Mais j'ai encore un triste hiver à passer...

Beyle, à son tour, lui recommandera ses amis : voici une lettre de Civita-Vecchia, le 19 février 1832, qui nous semble inédite et que nous donnons, pour cette raison, intégralement[1] :

Monsieur et cher ami, permettez que je vous présente mon ami M. de Jussieu, membre de l'Institut. M. de Jussieu, fort savant lui-même et point charlatan, désire fort connaître les hommes qui honorent Florence. Vous les rassemblez chez vous et je ne pouvais mieux adresser M. de Jussieu. Avant de retourner en France, M. de Jussieu compte visiter Bologne, Venise et Milan. Vous m'obligerez de lui donner la liste des 3 ou 4 hommes à voir dans chacune de ces villes. Je pense vous voir cet été. J'irai chercher le bon air qui me manque à Sienne, Lucques et Florence. Agréez, Monsieur, les nouvelles assurances de mon très parfait dévouement.

H. BEYLE.

Bien des choses à tous vos amis qui sont aussi un peu les miens.

M. de Jussieu aurait besoin de quelque recommandation pour Vérone et Brescia. Son but est de tout voir en 24 heures. Les amis que j'avais dans ces deux villes sont morts ou absents. Si vous le pouvez, faites adresser M. de Jussieu à quelque

suiv., parmi les visiteurs du Cabinet, C. Delavigne qui aurait promis à Vieusseux un poème sur la chute de Missolonghi, Duvergier de Hauranne, Beugnot, Jaubert, Michelet recommandé par Edwards, le physiologue cité souvent par Stendhal. Nous n'avons pas trouvé dans le *Carteggio* de lettres de ces différents voyageurs. Hortense Allart dut aussi rendre visite à Vieusseux et voir, sinon le cercle, au moins le cabinet. Cf. Prunas, p. 271.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 6, n° 135 *bis*. Cf. Stendhal, *Correspondance*, t. III, p. 63, 73.

Digitized by Google

homme et complaisant qui lui fasse un peu le cicerone. Mme Benzoni me fait écrire le 3 février dernier qu'elle n'a pas reçu le Rouge et le Noir. C'est comme quand je vous adressais des livres de Paris. Si vous vous rapelez (*sic*) le nom de la personne qui s'était chargée de remettre ce roman à Mad. Benzoni, écrivez à ce retardataire. Mille pardons et mille remerciements.

De tous les Français qui passent alors par Florence et qui connaissent Vieusseux, celui qui semble avoir lié avec lui les relations les plus longues c'est J.-J. Ampère, l'éternel voyageur. Ses lettres à Vieusseux nous le montrent partout : dans toute l'Italie d'abord, à Rome, à Ravenne, à Venise, à Pérouse, à Gênes — puis dans le monde entier : tantôt il rentre de Grèce, tantôt il part pour l'Égypte; un jour il débarque des États-Unis et du Mexique; une autre fois il part de Rome rejoindre, par Ancône et Trieste, Alexis de Tocqueville qui l'attend en Allemagne. Mais si toujours il songe à repartir, toujours il espère aussi revenir à Florence. Il n'avait pourtant pas à se féliciter de toutes ces courses : il fut gravement malade en Égypte et faillit, en 1834, couler bas avec le vapeur qui, d'Italie, le ramenait à Marseille[1]. S'il eût, dit-il, prévu pareil contretemps, il fût passé par la route de terre et serait venu à Florence embrasser ses amis. Stendhal, de Civita-Vecchia, « par un soleil superbe », conte la chose à Sainte-Beuve : « Notre ami J.-J. Ampère s'est tiré, leste et pimpant, d'un joli péril bien propre et bien vif[2] » — et Vieusseux se dépêchait d'écrire à son ami pour le féliciter de s'être sauvé[3].

Pareil accident, il est vrai, n'était pas alors plus fréquent qu'aujourd'hui, et l'on pouvait, par contre, prévoir d'heureuses surprises; c'était l'époque où nos meilleurs écrivains séjournaient en Italie : Lamartine était secrétaire d'ambassade à Florence, Chateaubriand ambassadeur à Rome, Musset et G. Sand s'aimaient à Venise et Stendhal s'ennuyait à Civita-Vecchia. On pouvait s'attendre à rencontrer l'un ou l'autre — ou du moins l'espérer. Ampère fut servi par la fortune : « J'ai trouvé M. Beyle à Orvieto, écrit-il à Vieusseux, et suis venu à Rome avec lui. Nous avons parlé de vous, Monsieur, avec l'attachement que nous vous portons tous deux[4]. » L'heureux temps où,

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 13.

2. *Correspondance*, t. III, p. 133.

3. *André Marie et J.-J. Ampère*, correspondance et souvenirs recueillis par Mme H. C. Paris, 1875, 2 vol. in-12, t. II, p. 72-75. Ampère publia ses impressions de naufragé dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1835.

4. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 15, 15 octobre. Rome. — La date à donner à cette lettre est difficile à établir : il n'y a aucune indication d'année et le

Digitized by Google

les yeux fermés et parlait de ses espoirs — belle figure de penseur, le front haut, encadrée de favoris, à qui sa cécité donnait un air de gravité, d'austérité souffrante...

C'est là que venaient, à leur passage, tous ceux qu'attirait l'Italie. Tous ont gardé de leur visite le souvenir le plus ému : certains ne font que traverser Florence et semblent n'être pas restés longtemps en relation avec Vieusseux. Ils ne partent pas cependant sans le remercier : « Je suis venu pour vous dire adieu, écrit Sandeau, pour vous dire surtout combien je suis reconnaissant du bienveillant accueil que j'ai reçu de vous. Croyez que j'en conserverai un long et doux souvenir[1]. » D'autres devaient rester les fidèles du palais Buondelmonti, mais ils ne quittent jamais Florence, même s'ils y doivent revenir, sans un mot à Vieusseux; un billet de Stendhal nous en est la preuve :

Mille remerciements, Monsieur et cher ami, de votre obligeant accueil. Je pars pénétré de reconnaissance pour les bons habitants du palais Buondelmonti. Remettez, je vous prie, le billet ci-joint chez Mr Micali quand vous passerez vis-à-vis de chez lui. Mille respects à MM. Niccolini, Giordani, Montani, Poerio, Gino Capponi, Salvagnoli[2].

C'est que tous sentent le charme de ces réunions intimes où chacun dit ce qu'il pense, où les idées les plus opposées sont discutées sans acrimonie — et tous, de loin, répètent à Vieusseux combien ils ont pris de plaisir à le voir et combien ils le regrettent; tous lui adressent leurs amis en le priant de leur faire bon accueil.

Il faut croire que la renommée du Cabinet littéraire passait les

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 106, n° 74.

2. *Ibid.*, C. 110, n° 98. Billet reproduit en partie par A. D'Ancona, *Ricordi storici del risorgimento italiano*. Florence, 1913. Ce billet porte en marge une note de Vieusseux presque illisible donnant la date où il le reçut. On peut lire : « *Billet de M. Beyle le 1817-22* (ou 18/7 22, ou /8/7 22) *cmd a voir* (ou *ce soir*) *la veille de son départ.* » Il faut écarter l'hypothèse d'une visite de Stendhal à Vieusseux en 1817, bien que Stendhal se soit arrêté peut-être à Florence le 22 janvier 1817 (cf. *Rome, Naples et Florence*, t. I, p. 323) ou 1822; un billet de de Potter — cf. ci-dessous, p. 119 — porte à croire que c'est en 1823 seulement que Beyle lui fut présenté. A la lettre, par ailleurs, est joint un article intitulé : *De l'état de la philosophie à Paris en 1827*, qui semble être le billet auquel fait allusion Stendhal. Dans cet article, il cite un numéro d'octobre 1827 du *Constitutionnel*. Comme on trouve dans la *Correspondance*, t. II, p. 474, une lettre à Mareste envoyée de Florence le 19 novembre, peut-être faut-il lire : 1827, 22 nov. Écrivant à Benci en mai 1824, Stendhal le charge de dire à Vieusseux qu'il *garde le meilleur souvenir de son club du samedi* (Prunas, *loc. cit.*, p. 174).

Digitized by Google

mers, puisqu'un jour Charles-Lucien Bonaparte adresse place de la Trinité « le colonel Dyce Sombre, neveu de la Begoun de Sirdanah[1] ». Elle était, en tout cas, solidement établie en France — et dans tous les milieux. L'érudit Jal parle à Vieusseux d'Amaury Duval, « un peintre qui aura beaucoup de talent ». Il ira se présenter à lui : sa maison n'est-elle pas « le temple des arts à Florence » ? En 1838, il lui recommande un autre peintre : Martin Dugassan. A qui l'envoyer sinon à celui dont Jal a pu apprécier les manières, la science et le cœur? Cet autre peintre ne dut pas, d'ailleurs, se plaire chez Vieusseux, car, peu de jours après, lui parlant d'un M. Cerfbeer, journaliste, qui va étudier en Italie le régime pénitentiaire, et dont on lui a dit grand bien, Jal ajoute : « Et je suis persuadé que vous ne trouverez pas en lui un homme d'une timidité si sauvage que le paysagiste à qui vous fîtes un si bon accueil et qui n'osa pas ensuite aller vous revoir[2]. » Ce n'est pas Dugassan, pensons-nous, qui se vanta de sa timidité. C'est donc que Vieusseux remarquait les plus modestes de ses hôtes, ses visiteurs d'un jour?

J.-J. Ampère, dans presque toutes ses lettres, dit un mot d'un voyageur qui passera voir son ami : M. Courmon, cousin de l'archéologue Lenormant, est digne de faire partie des cercles du jeudi; en 1852, il lui envoie un ingénieur, sorti le premier de Polytechnique; en 1860, M. Daremberg, qui vient à Florence poursuivre une étude sur l'histoire de la médecine — et M. Legouvé, « qui est un homme de beaucoup de talent et qui a tous les sentiments généreux[3] ». Libri, qui remplissait alors en France d'importantes fonctions, lui recommande le chimiste Payen, Renouvier, qui, dit-il en 1839, « s'occupe fort et avec succès d'études philosophiques », l'industriel Guibal, un bibliothécaire d'Édimbourg, M. de Saint-Priest, le chirurgien Roux. Parfois, les visiteurs annoncés ne venaient pas; l'un d'eux, le naturaliste Blainville, à qui Libri priait Vieusseux de ménager l'accueil le plus chaud, ne daigna pas se déranger, et Vieusseux note : « Il sgr Blainville non si è neppur degnato di portarmi la presente, l'ha importata[4]. » De Potter enfin, l'historien belge, lui annonçait en 1823 la visite de celui qui, parmi ses visiteurs français, devait être le plus illustre : Stendhal[5].

Mon cher Vieusseux, je vous ai envoyé, il n'y a pas long-

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 8, n° 12. Charles-Lucien Bonaparte, fils de Lucien, naturaliste de valeur, 1803-1857.
2. *Ibid.*, C. 46, n°s 5, 8, 9.
3. *Ibid.*, C. 2, n°s 16, 22, 29, 30.
4. *Carteggio Vieusseux*, C. 58, n°s 77, 78, 80, 81, 88, 69, 83.
5. Publié par Prunas, *loc. cit.*. p. 162, n. 2. Prunas cite encore, p. 163 et

Digitized by Google

descendant de la diligence, l'on pouvait, à l'improviste, embrasser l'auteur de l'*Amour!* Mais les jours sont-ils si loin où l'on voyait, à Venise, M. de Régnier et ses disciples?

Pour Ampère, il ne se lasse pas de son séjour en Italie : il y revient sans cesse. Il s'y installe. Il l'aime comme une seconde patrie. Il le dit plus d'une fois. Pays, habitants, tout lui plaît : « Traverser un pays intéressant, écrit-il en 1838, avec un aimable compagnon de route est un des plaisirs les plus vifs que je connaisse. Il me manque d'avoir pu décider vous ou M. Capponi à courir avec nous les aventures. » Ce jour-là il a pour se distraire non pas Beyle, mais Capeï qu'il remerciait, dans une autre lettre, de lui avoir fait connaître au Val di Chiana, près d'Arezzo, quelques Italiens qu'il voulait voir. A Paris, en 1839, il regrette les beaux jours passés à Florence, à Lucignano, à Varamiste — la villa de Capponi. « Florence est pour moi une seconde patrie », écrit-il en 1854, et, en 1862, comme il espère s'arrêter à Pise pour y retrouver ses amis : « Je suis, dit-il, tout entier à la joie de vous voir... », car il revivra, de la sorte, de douces heures. « Ce sera un des bons jours de ma vie, un jour comme ceux... de Varamiste, comme la matinée que j'ai passée l'année dernière dans votre charmante villa de Fiesole. » A Rome même, où pourtant il aimait revenir, il regrettait la ville du lis : « Je me sentais plus at home auprès de vous, de M. Capponi, de notre ami Capeï,... rien ne peut valoir pour moi ce que j'ai laissé à Florence. Je regardais autrefois Rome comme ma seconde patrie. Je commence à croire qu'elle n'est plus que la troisième[1]. »

tampon de la poste est illisible. Les bibliothécaires de Florence sur l'inventaire du *carteggio* proposent 1838 : il est impossible d'admettre cette date, Beyle étant alors à Paris. Le texte d'Ampère permet de proposer une date différente. Il demande à Vieusseux de lui envoyer pour son père une brochure de M. Nobili. Ce Nobili était un physicien, et nous trouvons dans les catalogues de la Nationale de Florence un livre de lui intitulé : *Memorie ed osservazioni fisiche colla descrizione ed analisi dei suoi apparati ed istrumenti*, paru en 1834. Dans la lettre de Vieusseux citée p. 121, écrite par lui le 31 décembre 1834 après le naufrage, il est dit : *J'enverrai incessamment par l'occasion de... Montalembert qui est à Pise le livre destiné à M. André Ampère que vous m'avez laissé.* Ne serait-ce pas le livre que demandait son ami? Nous le croyons — et ceci nous permettrait de dater d'octobre 1834 la rencontre d'Orvieto. Ajoutons que dans la *Correspondance*, t. III, p. 129, Beyle écrit de Civita-Vecchia le 1er novembre 1834 à Di Fiore : *M. Ampère fils... qui est à Rome, m'a promis sa voix pour la chaire d'histoire des beaux-arts.* Ne serait-ce pas en allant d'Orvieto à Rome entre le 10 et le 15 octobre que Beyle recueillit cette promesse? Nous croyons pouvoir proposer d'ajouter à l'*Itinéraire de Stendhal* la mention : 10 (?) octobre 1834. Orvieto.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, nos 14, 23, 33, 12. De Paris, 1839, no 16. *Je pense souvent aux bons moments que nous avons passés ensemble à Lucignano,*

Digitized by Google

C'est qu'il laissait à Florence de douces amitiés que rien ne sut rompre. Montalembert, qui s'arrêta chez Vieusseux en 1834, n'a gardé, en grand seigneur, que le souvenir du marquis Capponi[1]; Jal, le fureteur acharné, toujours à la recherche du papier rare et du document curieux, se rappelle le professeur Ciampi qui lui fit visiter « l'ancien corps de garde de l'extrémité de la Via larga[2] ». Ampère a, plus qu'eux, pratiqué les habitués du Cabinet littéraire — mais, avec Vieusseux, il n'en aime que deux : Capeï et Capponi. Leurs noms reviennent sans cesse dans ses lettres; sans cesse, il s'inquiète d'eux : que font-ils? ne l'oublient-ils pas? et, de loin, il leur répète son amitié — mieux : son affection. Tout ce qui les touche l'émeut. Capponi devenait aveugle : Ampère demande comment il va, réclame des détails, propose d'interroger un spécialiste à Paris. En 1844, Capponi perd une fille : Ampère n'a pas le courage de lui écrire, craint de raviver sa douleur, mais charge Vieusseux de dire à leur ami commun toute sa peine. « Que de coups l'ont frappé! » s'écrie-t-il. Et ce sont des projets : s'arrêter à Florence en allant en Égypte, et toujours, comme un refrain, ce même mot : « Pensez quelquefois à moi et parlez-en quand vous êtes ensemble[3]. » Lui n'oubliait pas : il savait aimer.

On pouvait compter sur Vieusseux; on le savait — on en profitait. Il était serviable : on le mettait à l'épreuve. Charles-Lucien Bonaparte, Libri lui demandent de leur trouver des souscriptions pour des livres d'un placement difficile — une iconographie de la faune italienne, une histoire des mathématiques[4]. Ceci encore regardait le libraire, mais on ne peut s'empêcher de sourire quand on voit Bonaparte le prier de lui chercher un secrétaire — « vous seul êtes capable de me déterrer quelque trésor », — Jal le charger de proposer à la reine Caroline de Naples un portrait de Murat par Gros, — Ampère de trouver une villégiature pour une amie malade[5]. Jal, Libri, l'érudit Kerwynn de Lettenhove s'en remettaient à lui de recherches à opérer dans les bibliothèques — sûrs qu'ils étaient de son zèle : Jal demande des dessins à relever dans un manuscrit de la Magliabecchiane, Libri lui indique des recherches que Guizot le prie de faire, Kerwynn de Lettenhove, qui le remercie de son « érudite collaboration », s'intéresse aux manuscrits de G. Chastellain :

à Florence, à Varamiste. Je les regrette au milieu de la vie si vainement et si sottement agitée que l'on mène ici.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 71, n° 8.
2. *Ibid.*, C. 46, n° 5.
3. *Ibid.*, C. 2, n°s 16, 20. *Pensez quelquefois à moi avec amitié*, n° 23.
4. *Ibid.*, C. 8, n° 8; C. 58, n° 71.
5. *Ibid.*, C. 8, n° 10; C. 46, n° 5; C. 2, n° 26.

Digitized by Google

ils touchent l'histoire de la Belgique, et il réclame, minutieusement, des précisions[1].

Et surtout on lui demande des livres. Bombelles réclame « un roman bien terrible » — nous sommes en 1822, au temps où l'on dévorait Anne Radclyffe et ses émules[2], — Montalembert profite de son passage pour se procurer par l'intermédiaire de Vieusseux les *Cantiche di S. Francesco d'Assisi* de Guastalla, le *Boïardo* « ancien texte, antérieur à la refonte de Berni », la *Vie et les œuvres de sainte Catherine de Sienne*[3]. Pour un de ses amis, il demande des ouvrages sur la peinture italienne. En échange, Beyle, Ampère envoient leurs livres quand ils paraissent. En 1823, le premier, qui ne connaissait pas encore Vieusseux, semble-t-il, lui adresse quelques-uns de ses premiers écrits : il désire, il est vrai, les voir critiquer dans l'*Antologia;* d'où cet envoi :

M. Beyle envoye à Monsieur Vieusseux, avec prière de les placer dans son Cabinet littéraire, un exemplaire de l'Histoire de la Peinture en Italie, 2 v., un d° de la Vie de Haydn, Mozart et Métastase, 1 v., deux de la brochure intitulée Racine et Shakespeare, 2 v. S'il convient à Monsieur Vieusseux d'en rendre compte dans l'Antologia, M. B. demande d'être jugé avec toute la sincérité et sévérité possible. La vérité sur tout est le premier des biens[4].

Ampère lui adresse une brochure sur la Chine et, en 1859, son *César*, recueil de scènes historiques, où, sous couleur d'attaquer le destructeur de la république, il s'en prend à Napoléon III[5]. S'ils n'envoient pas toujours leurs dernières productions, ses correspondants tiennent Vieusseux au courant de leurs travaux : ils savent que l'on en parlera dans les réunions du Cabinet[6]. Ils lui confient leurs projets. Tel M. Bergeret qui, dans le silence de son réduit, préparait un *Virgilius Nauticus*, Jal songe à un travail sur la marine dans Virgile : les traducteurs n'y ont rien compris; Virgile parle de la mer en connaisseur, presque en technicien : « Le poète a peint

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 46, n°s 6-7; C. 58, n° 38; C. 46, n°s 76-81.
2. *Ibid.*, C. 7, n° 172.
3. *Ibid.*, C. 71, n°s 4, 5.
4. Prunas publie cette lettre, p. 122, n. 2. Nous avons pu voir chez Vieusseux, grâce à M. A. Jahn Rusconi, l'exemplaire de la *Vie de Haydn* avec la dédicace de Stendhal. Par Vieusseux il fait remettre certains de ses livres à la marquise Bartolomeo. Cf. *Correspondance*, t. III, p. 477.
5. C. 2, n°s 15, 27. La brochure semble être un tirage à part d'articles parus en 1832-1833 dans la *Revue des Deux Mondes*.
6. Jal, C. 46, n° 5, s'excuse d'ennuyer Vieusseux avec ses *élucubrations*, mais il sait l'intérêt qu'il porte à toute étude érudite. L'éditeur savait écouter.

Digitized by Google

la marine d'après nature, comme il a peint les travaux de la campagne... Outre ce mémoire, j'ai préparé les éléments de deux volumes intitulés : *Tableaux et croquis maritimes*, où je veux donner des aperçus animés, pittoresques, dramatiques de la marine à toutes les grandes époques. C'est un livre qui me plaît à faire et que je fais avec quelque passion. Ce sera un prélude à l'Histoire de la marine française que je veux écrire. » Il dut laisser ce projet à l'un de ses successeurs[1]. Ampère, en 1844, rédige ses notes sur la Grèce, se lance dans l'étude des hiéroglyphes avant de partir visiter l'Égypte[2].

On n'oublie pas non plus de mettre au courant de la vie intellectuelle française l'érudit éditeur et ses amis — et ce ne sont pas les parties les moins curieuses de ces lettres : mais elles sont peu nombreuses, et, dans celles d'Ampère au moins, on pourrait s'attendre à voir mentionner les grands livres qui paraissaient alors. Il n'en est pour ainsi dire pas question. On n'ose expliquer ce silence... Jal déclare à Vieusseux qu'il ne lui parlera pas des lettres ni du théâtre qui, « l'Opéra français excepté, sont en grande décadence ». Il écrit ceci en 1836, un an après *Servitude et grandeur militaire*, *Chatterton* et les *Chants du crépuscule*, alors que Musset venait de publier trois des *Nuits*, que Balzac donnait la *Vieille fille* et le *Cabinet des antiques*. Peut-être, il est vrai, avait-il entendu *Marie Tudor*, l'an qui venait de finir? Il reconnaît pourtant que les arts « ont eu une belle exposition[3] ». Ampère, de 1834 à 1860, ne mentionne qu'un seul livre : il a obtenu, dit-il, le plus « magnifique succès » — c'est l'*Ancien Régime et la Révolution* d'Alexis de Tocqueville[4].

Est-ce à dire que Vieusseux ne s'intéressait pas au mouvement des idées et des lettres en France — qu'il ne s'inquiétait, comme pourrait nous le faire croire Jal — que d'érudition? Nous ne le pensons pas : n'écrit-il pas, en 1832, à Chevalier, le directeur du *Globe*, pour lui dire l'intérêt qu'il prend à la lecture de son journal, intérêt que doublent en ce moment les persécutions dont sont victimes les saint-simoniens[5]? Vieusseux et ses amis suivaient de très près ce qui se faisait en France : l'intérêt qu'ils prennent aux journaux français nous en fournit la preuve. Il y a — ou il doit y avoir des lacunes dans la correspondance. On ne peut que les regretter. Il eût été intéressant d'avoir, sur les romantiques et leurs successeurs, l'avis que

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 46, n° 5.
2. *Ibid.*, C. 2, n° 20.
3. *Carteggio Vieusseux*, C. 46, n° 5.
4. *Ibid.*, C. 2, n° 25.
5. *Ibid.*, C. 122, n° 112. Cf. *André Marie et J.-J. Ampère...*, t. II, 72. Il remercie André Ampère de lui avoir adressé son volume sur la philosophie des sciences.

Digitized by Google

donnait à des étrangers un esprit aussi libre et aussi cultivé qu'Ampère.

En revanche, que de détails sur la vie quotidienne des amis de l'*Antologia!* C'est Ampère qui a pris des billets à une loterie florentine et demande s'il a gagné l'un des gros lots : cent mille lires ou une ferme; il prie Vieusseux de lui envoyer des livres qu'il lui avait confiés et qui appartenaient « au pauvre Ozanam ». Le 16 avril 1859, en lui envoyant son *César*, il lui annonce qu'il part pour Cannes retrouver Tocqueville, malade et dont il n'a pas de nouvelles : « L'inquiétude m'a pris », dit-il, et il part. C'était le jour où mourait son ami : il ne put qu'assister aux obsèques[1]. Il donne à Vieusseux un livre écrit par lui sur Mme Récamier à qui l'avait lié une tendre et longue amitié : « J'aime à sentir dans des mains amies ce livre consacré à la mémoire d'une femme bien rare autant par l'esprit et le caractère que par la beauté et dont j'ai eu, pendant trente ans, l'honneur d'être l'ami[2]. » On parle du choléra qui sévissait alors en Italie et en France. Libri se désole à propos d'un incendie qui, chez un libraire, détruit à peu près complètement un de ses ouvrages; en 1836, il corrige des copies au concours général — et déplore ce supplice : « La commissione s'aduna ogni mattina verso le otto, e restiamo chiusi fino alle sei della sera : figuratevi come sono oppresso da questo esame[3]! »

Il a, pour se consoler, ses découvertes : inspecteur général des bibliothèques, il y trouva des trésors, dont il sut profiter. Tous les jours il voit des raretés merveilleuses lui passer entre les mains : un poème d'Alamanni, une chronique sur la conquête de la Sicile par les Normands de Fra Simone da Lentino, du Galilée, du Pétrarque, un recueil de poésies où il a la joie de lire du Dante, enfin — le manuscrit unique! — un traité d'Aristote perdu et dont on niait l'existence, un « libro delle pietre », le plus ancien traité de minéralogie connu[4]. Pourquoi faut-il que Libri n'ait pas su se contenter de publier ses trouvailles, pourquoi prêta-t-il le flanc à des accusations contre lesquelles il ne sut et ne put pas se défendre? Il est assez piquant, après cela, de trouver, dans les papiers Vieusseux, une lettre au ministre Corrini où Libri proteste contre l'attitude qu'ont, à l'égard d'un chargé de mission de Villemain, d'un patriote tel que lui, les bibliothécaires et les employés de la Laurentienne, et les accuse de corruption et de vol. N'a-t-il pas, dit-il pour se faire

1. L'amitié la plus vive liait Ampère et Tocqueville. Cf. ce qu'en dit Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, p. 253.

2. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n°s 23, 27, 28. Il s'agit des *Souvenirs sur l'abbaye au bois*.

3. *Ibid.*, C. 58, n°s 70, 71, 73.

4. *Ibid.*, C. 58, n°s 63, 65, 66.

Digitized by Google

valoir, racheté de ses deniers, à Paris, des lettres volées à l'Archivio Mediceo[1]? Il y a aussi, datée de Londres, 1858, une lettre bien curieuse où le bibliophile fameux annonce à Vieusseux que sa bibliothèque l'encombre et que, des 35,000 volumes qu'il possède, il va se débarrasser des deux tiers[2]. Ce sont ces ventes qui, on le sait, achevèrent de confirmer les soupçons que l'on avait contre Libri. Mais Vieusseux ne savait pas abandonner ses amis, ou les croire coupables. Comme Mérimée, il resta fidèle à Libri.

Pierre JOURDA.

(A suivre.)

LE PROSPECTUS
DE
LA PREMIÈRE TRADUCTION COMPLÈTE
DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO EN ALLEMAGNE

Il nous a paru qu'il n'était pas sans intérêt de copier, pour les lecteurs de cette revue, le prospectus de la première traduction complète des œuvres de Victor Hugo parue en Allemagne, tel que nous l'avons trouvé à la fin du *Rheinisches Taschenbuch auf das Jahr 1836. Herausgegeben von Dr. Adrian. Frankfurt am Main. Verlag von Johann David Sauerländer.* Le voici :

In demselben Verlage sind folgende
empfehlenswerthe Schriften
erschienen
und um beigesetzte Preise durch alle solide Buchhandlungen zu beziehen.

VICTOR HUGO'S
SÄMMTLICHE WERKE
Deutsch
von
Adrian, Beurmann, G. Büchner, E. Duller,
H. Fournier, F. Freiligrath, Ph. H. Külb,
H. Laune, A. Lewald, W. Wagner,
O. L. B. Wolff und Andern.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 58, n° 86.
2. *Ibid.*, C. 58, n° 90.

Digitized by Google

Nebst einleitender Biographie und Charakteristik
von
Dr. Adrian.

Mit dem Bildniss des Verfassers.

Wohlfeile Taschenausgabe in beiläufig 12 Bänden. — Subscriptionspreis per Band 9 ggr. — 36 kr.

Die deutsche Sprache soll einen neuen Triumph feiern! Weltbezwingend, universell sind die Werke des Genies; das Vaterland hat den Stolz eines solchen Besitzthumes, aber den Gewinn der Ideen, die Kunst und das Unvergängliche theilen *alle Nationen*. Shakspeare, Calderon, Byron sind durch klassische Uebertragungen in Deutschland eingebürgert. Noch aber entbehren wir eines Denkmals, das aus Frankreich zu uns herüberverpflanzt, sich jenen Meisterwerken an die Seite stellen darf. Wer verdiente mehr, als *Victor Hugo*, in deutschen Metallauten dem Gedächtnisse der Nachwelt überliefert zu werden? Dieser junge Titan hat den Perrückenparnass der alten französischen Literatur erstürmt. Er hat seiner Nation gezeigt, dass nichts so schön ist, als die Natur, und nichts so erhaben, als die Leidenschaft. Schöpferisch formt er das zähe Material seiner Muttersprache in unsterbliche Gestalten, welche neu gedacht mit gleich kühner Neuerung von ihm belebt wurden. Gothischen Domen gleichen seine Romane, Laokoonsgruppen seine Dramen, östlichen Nächten mit Sterngeflimmer, Palmensäuseln und den tausend Zaubern der Wüste seine lyrischen Ergüsse. Nach Göthe und Byron ist Victor Hugo der einzige jetzt lebende Dichter, der Europäische Anerkennung hat.

Schon lange unser Unternehmen im Stillen vorbereitend, treten wir jetzt damit freudig an das Licht; wir geben keine improvisirte Arbeit der Industrie, sondern das Erzeugniss heiliger Weihestunden.

Victor Hugo selbst hat unserm Unternehmen seine Theilnahme zugesagt; ein kostbarer Stahlstich wird den Dichter physiognomisch, *Adrian's* Einleitung sein Leben und den Geist seiner Schriften biographisch-kritisch zur Anschauung bringen. Nichts ist von uns übergangen worden, um das

Digitized by Google

Ganze in einem geschmackvollen Gewande erscheinen zu lassen.

Von drei Hauptabtheilungen, in welche wir Victor Hugo's sämmtliche Werke scheiden, umfasst die *erste* dessen *Romane :*

Der letzte Tag eines Verurtheilten; — Bug Jargal; — Han von Island; —

Notre Dame in Paris;

die *zweite* dessen *dramatische* Werke :

Cromwell; — Marion de Lorme; — Hernani; — der König amüsirt sich; —

Lucrezia Borgia; — Maria Tudor; — Angelo, der Tyrann von Padua;

die *dritte* dessen *lyrische Poesien* und vermischte Schriften :

Herbstblätter; — Vermischte Gedichte; — Orientalen und Balladen; — zur Literatur und Philosophie.

Der 2te bis 6te Band sind erschienen, und durch alle solide Buchhandlungen zu beziehen; an den folgenden Bänden wird unausgesetzt gearbeitet, sodass dieselben rasch auf einander folgen werden. — Der *erste* Band kann erst später ausgegeben werden, weil demselben die Einleitung des Herrn Dr. *Adrian*, und das in Stahl gestochene Bildniss des Verfassers beigefügt wird.

Zum Schluss erwähnen wir noch, dass wir Victor Hugo's *sämmtliche* Werke geben, und schon deshalb mit den in *Stuttgart* erscheinenden *ausgewählten* Schriften in keinerlei Verwechselung gerathen dürfen, da diese Ausgabe nicht nur in der *äusseren Ausstattung* der unsrigen nachsteht, sondern auch in den bereits ausgegebenen Bändchen sowohl *einzelne Stellen*, als auch *ganze Seiten*, ja sogar *ganze Kapitel des Originals ausgelassen sind.*

A la suite sont annoncés des ouvrages du Dr. Adrian, par exemple un *Handbuch für Reisende nach London* et des *Reise-Scenen aus Amerika;* les œuvres complètes de Byron, publiées par le même Adrian; des livres d'Eduard Duller, un des traducteurs cités ci-dessus, entre autres un poème dramatique sur *Franz von Sickingen;* les *Sämmtliche Werke* de Johanna Schopenhauer; etc.

H. B.-D.

Digitized by Google

CHARLES NODIER ET L'*EUROPE LITTÉRAIRE*

Dans ses admirables études sur Charles Nodier[1], M. Jean Larat a négligé, par je ne sais quel hasard, de faire mention de l'*Europe littéraire*[2], à laquelle Nodier a donné quelques articles, et je suis d'autant plus étonné de l'omission que ce journal luxueux et éphémère comptait parmi ses collaborateurs bien des assidus du salon de l'Arsenal : indice très mince, certes, mais assez précis pour qu'on lui consacre un rapide examen.

Pour rendre hommage à l'exactitude de Nodier en matière bibliographique, et pour combler une de ces lacunes que l'on peut toujours signaler dans une étude de l'étendue de celle de M. Jean Larat, qu'il me soit permis de mettre en lumière les quelques miettes de *Nodierana* que j'ai relevées en dépouillant l'*Europe littéraire*.

Le prospectus-spécimen de l'*Europe littéraire*, du 5 février 1833, reproduisit trente-six lettres, dans lesquelles plusieurs des sommités littéraires du jour donnèrent leurs adhésions motivées au journal, soit comme rédacteurs-actionnaires soit comme collaborateurs éventuels. Parmi ces lettres se trouve la suivante de Charles Nodier :

Messieurs,

Vous avez justement pressenti l'intérêt que je devais prendre à une création littéraire qui a pour objet de resserrer en faisceaux tous les rayons épars de notre civilisation européenne, et de réaliser jusqu'à un certain point la fiction trop longtemps fantastique de la république des lettres. Je serais bien heureux si mes faibles efforts pouvaient concourir à l'accomplissement de ce grand œuvre moral qui n'arrivera pas trop tôt, selon moi, pour contribuer à détourner de nous l'invasion de la barbarie. Malheureusement, je ne puis vous offrir qu'un chaud dévouement et une vive ferveur d'intentions[3] que mes

1. *La Tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844)*. Paris, Champion, 1933, in-8°, 450 p. — *Bibliographie critique des œuvres de Charles Nodier, suivie de documents inédits*. Paris, Champion, 1923, in-8°, 145 p.

2. *L'Europe littéraire, journal de littérature nationale et étrangère*, fondé par Victor Bohain et Alphonse Royer et continué par Capo Feuillide. Paris, 1833-1834, 1 vol. gr. in-fol. et 3 vol. gr. in-8°. Je mets la dernière main à une étude sur ce journal intitulée : *l'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite*.

3. Nodier refusa de faire partie de la société d'actionnaires de l'*Europe littéraire*.

Digitized by Google

forces serviront mal; mais si vous daignez croire qu'elles ne soient pas tout-à-fait impuissantes, vous pouvez en disposer dès aujourd'hui. Je ne connais point de direction plus honorable à donner à ce qui m'en reste, et je les lie avec reconnaissance aux destinées de votre journal.

Charles NODIER.

Les articles suivants de Nodier paraissent dans les colonnes de l'*Europe littéraire* :

La Femme libre, ou l'Émancipation des femmes, 4 mars 1833, n° 2, I, p. 11-12. — *Rêveries psychologiques. De la monomanie réflective*[1], 15 mars 1833, n° 7, I, p. 30-31. — *L'Homme et la fourmi. Apologie primitive*, 1er mai 1833, n° 27, I, p. 111-112. — *Les Morts fiancés. Nouvelle vénitienne*, 31 mai 1833, n° 40, I, p. 163-164. — *Le Dessin de Piranèse*, 26 juin 1833, n° 51, I, p. 206-207. — *Correspondance d'Orient, par M. Michaud, de l'Académie française. Tome second*, 8 septembre 1833, n° 8, I (nouvelle série), p. 169-172.

Enfin, comme ce journal, que Philibert Audebrand a nommé une « sorte de moniteur de la nouvelle École[2] », soutenait avec acharnement la cause des romantiques, il se trouve çà et là des allusions chaleureusement louangeuses à l'égard du père de Trilby et de Jean Sbogar. Les deux échecs que subit Nodier lorsqu'il posa sa candidature à l'Académie française, et vit y passer avant lui Tissot et Thiers, furent l'occasion de deux articles qui soutenaient que l'élection de tout autre que Nodier était un passe-droit. Le troisième et dernier des articles ci-dessous indiqués [3] énumère les qualités de l'écrivain qui doivent le faire admettre à l'Académie.

Académie française. Élection de M. Tissot, ANONYME[4], 11 mars 1833, n° 5, I, p. 22-23. — *Nodier, M. Thiers et l'Académie française*, Y[4], 24 juin 1833, n° 50, I, p. 202-203. — *Œuvres complètes de Charles Nodier*, C. FEUILLIDE, 1er septembre 1833, n° 6, I (nouvelle série), p. 140-144.

Thomas R. PALFREY.

1. Ce récit a été recueilli plus tard dans les *Contes de la veillée*, 1850.

2. Philibert Audebrand, *Léon Gozlan*. Paris, 1887, in-18, p. 181.

3. Quoiqu'elles ne rentrent pas dans le cadre de l'étude de M. Jean Larat, je citerai deux brèves annonces du *Dernier banquet des Girondins*, dictées sans doute par la « camaraderie littéraire » (il n'y avait pas d'annonces payées à l'*Europe littéraire*). 11 mars 1833, n° 5, I, p. 24, et 24 mai, n° 37, I, p. 152. Celle-ci fut suivie d'une liste des œuvres, dites complètes, de Nodier à paraître chez Renduel.

4. Je n'ai pas encore réussi à identifier les auteurs de ces deux articles.

Digitized by Google

BANVILLE INSPIRÉ PAR SHELLEY

Dans le beau recueil des *Exilés,* le poème du *Cher fantôme* fait tache; c'est assurément la pièce la plus faible de tout le volume. Pourtant on est amené à la juger avec un peu plus d'indulgence en s'apercevant qu'elle est simplement un exercice d'imitation, une « étude » d'après l'œuvre d'un devancier et non pas l'expression des sentiments personnels du poète. Le *Cher fantôme* présente en effet avec le début de la *Reine Mab* de Shelley des ressemblances qui ne peuvent pas être l'effet d'une simple rencontre.

Banville revoyant — ou, pour mieux dire, supposant qu'il revoit — dans son souvenir les beautés de sa maîtresse morte, se révolte à la pensée de ce qu'elles sont devenues :

« Quoi! disais-je, cet or, ces roses, ces blancheurs,
Cette chair où couvaient les plus douces fraîcheurs,
Ces noirs sourcils, les cils que la brise querelle,
Sa prunelle où la flamme était surnaturelle,
Son bras pur, ces lueurs fauves qui m'enivraient,
Ces pourpres, ces rougeurs, ces lèvres qui s'ouvraient
Voluptueusement ainsi que des corolles,
Tout cela n'est plus rien désormais; ses paroles
Ne dérouleront plus des notes de cristal!
O douleurs, ô ruine, ô délire fatal!
Quoi! ce chef-d'œuvre entier de formes et de lignes,
Son jeune sein plus blanc que la plume des cygnes,
Et ce vague frisson de rose d'Orient
Où la lumière passe et joue en souriant,
Ces dents où la caresse aimante se mutine,
Cet ensemble de grâce et de force enfantine,
Ce beau type idéal sur la terre jeté
Dans sa perfection et son étrangeté
Va s'endormir sous l'herbe et, dépouille flétrie,
Cet objet merveilleux de mon idolâtrie
Dans la nuit du tombeau, dans l'immuable hiver,
Lambeau meurtri, pâture effroyable du ver,
Sentira donc sur lui ces bouches assassines
Dans la terre gluante où passent les racines! »
. . . . . .

Ainsi Shelley se demande au début de la *Reine Mab* si Ianthe est endormie ou si elle est morte :

« Must then that peerless form

Digitized by Google

Which love and admiration cannot view
Without a beating heart, these azure veins
Which steal like streams along a field of snow,
That lovely outline, which is fair
As breathing marble, perish?
Must putrefaction's breath
Leave nothing of this heavenly sight
But loathsomeness and ruin? »

(I. Lines 12-20.)

Mais voici que la Reine des Fées appelle l'âme d'Ianthe; à sa voix la dormeuse se dédouble pour ainsi dire en deux êtres exactement semblables, dont l'un est pourtant grossier et terrestre, l'autre immatériel et parfait :

« Sudden arose
Ianthe's soul; it stood
All beautiful in naked purity,
The perfect semblance of its bodily frame.
Instinct with inexpressible beauty and grace,
Each stain of earthliness
Had passed away, it reassumed
Its native dignity, and stood
Immortal amid ruin.
Upon the couch the body lay
Wrapped in the depth of slumber :
Its features were fixed and meaningless,
Yet animal life was there,
And every organ yet performed
Its natural functions : 'twas a sight
Of wonder to behold the body and soul.
The self same lineaments, the same
Marks of identity were there :
Yet, oh, how different! »

(I. Lines 130-148.)

Même « identité » entre le corps jadis aimé et le « Cher fantôme » qui reparaît dans les songes de l'amant, ou plutôt l'âme qui revit d'une vie plus intense, plus réelle que la vie de la terre :

« Je la revis, c'était bien elle! dans un rêve
Oh, si belle toujours! Sa chevelure d'Ève
Comme une vapeur d'or voltigeait à l'entour
De son front; son visage étincelait d'amour
Et mes regards, fermés pour les choses profanes,

Digitized by Google

donnait à des étrangers un esprit aussi libre et aussi cultivé qu'Ampère.

En revanche, que de détails sur la vie quotidienne des amis de l'*Antologia!* C'est Ampère qui a pris des billets à une loterie florentine et demande s'il a gagné l'un des gros lots : cent mille lires ou une ferme; il prie Vieusseux de lui envoyer des livres qu'il lui avait confiés et qui appartenaient « au pauvre Ozanam ». Le 16 avril 1859, en lui envoyant son *César*, il lui annonce qu'il part pour Cannes retrouver Tocqueville, malade et dont il n'a pas de nouvelles : « L'inquiétude m'a pris », dit-il, et il part. C'était le jour où mourait son ami : il ne put qu'assister aux obsèques[1]. Il donne à Vieusseux un livre écrit par lui sur Mme Récamier à qui l'avait lié une tendre et longue amitié : « J'aime à sentir dans des mains amies ce livre consacré à la mémoire d'une femme bien rare autant par l'esprit et le caractère que par la beauté et dont j'ai eu, pendant trente ans, l'honneur d'être l'ami[2]. » On parle du choléra qui sévissait alors en Italie et en France. Libri se désole à propos d'un incendie qui, chez un libraire, détruit à peu près complètement un de ses ouvrages; en 1836, il corrige des copies au concours général — et déplore ce supplice : « La commissione s'aduna ogni mattina verso le otto, e restiamo chiusi fino alle sei della sera : figuratevi come sono oppresso da questo esame[3]! »

Il a, pour se consoler, ses découvertes : inspecteur général des bibliothèques, il y trouva des trésors, dont il sut profiter. Tous les jours il voit des raretés merveilleuses lui passer entre les mains : un poème d'Alamanni, une chronique sur la conquête de la Sicile par les Normands de Fra Simone da Lentino, du Galilée, du Pétrarque, un recueil de poésies où il a la joie de lire du Dante, enfin — le manuscrit unique! — un traité d'Aristote perdu et dont on niait l'existence, un « libro delle pietre », le plus ancien traité de minéralogie connu[4]. Pourquoi faut-il que Libri n'ait pas su se contenter de publier ses trouvailles, pourquoi prêta-t-il le flanc à des accusations contre lesquelles il ne sut et ne put pas se défendre? Il est assez piquant, après cela, de trouver, dans les papiers Vieusseux, une lettre au ministre Corrini où Libri proteste contre l'attitude qu'ont, à l'égard d'un chargé de mission de Villemain, d'un patriote tel que lui, les bibliothécaires et les employés de la Laurentienne, et les accuse de corruption et de vol. N'a-t-il pas, dit-il pour se faire

1. L'amitié la plus vive liait Ampère et Tocqueville. Cf. ce qu'en dit Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, p. 253.

2. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n°s 23, 27, 28. Il s'agit des *Souvenirs sur l'abbaye au bois*.

3. *Ibid.*, C. 58, n°s 70, 71, 73.

4. *Ibid.*, C. 58, n°s 63, 65, 66.

Digitized by Google

valoir, racheté de ses deniers, à Paris, des lettres volées à l'Archivio Mediceo[1]? Il y a aussi, datée de Londres, 1858, une lettre bien curieuse où le bibliophile fameux annonce à Vieusseux que sa bibliothèque l'encombre et que, des 35,000 volumes qu'il possède, il va se débarrasser des deux tiers[2]. Ce sont ces ventes qui, on le sait, achevèrent de confirmer les soupçons que l'on avait contre Libri. Mais Vieusseux ne savait pas abandonner ses amis, ou les croire coupables. Comme Mérimée, il resta fidèle à Libri.

Pierre JOURDA.

(A suivre.)

LE PROSPECTUS
DE
LA PREMIÈRE TRADUCTION COMPLÈTE
DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO EN ALLEMAGNE

Il nous a paru qu'il n'était pas sans intérêt de copier, pour les lecteurs de cette revue, le prospectus de la première traduction complète des œuvres de Victor Hugo parue en Allemagne, tel que nous l'avons trouvé à la fin du *Rheinisches Taschenbuch auf das Jahr 1836. Herausgegeben von Dr. Adrian. Frankfurt am Main. Verlag von Johann David Sauerländer.* Le voici :

In demselben Verlage sind folgende
empfehlenswerthe Schriften
erschienen
und um beigesetzte Preise durch alle solide Buchhandlungen zu beziehen.

VICTOR HUGO'S
SÄMMTLICHE WERKE
Deutsch
von
Adrian, Beurmann, G. Büchner, E. Duller,
H. Fournier, F. Freiligrath, Ph. H. Külb,
H. Laune, A. Lewald, W. Wagner,
O. L. B. Wolff und Andern.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 58, n° 86.
2. *Ibid.*, C. 58, n° 90.

Digitized by Google

Voyaient le sang courir dans ses bras diaphanes!
Lumineuse, traînant un long vêtement bleu
Contre la cheminée où brûlait un grand feu,
Elle appuya sa main d'opale radieuse
Et toute son allure était mélodieuse!
. . . . . .
. . . « Je vis telle que tu me vois,
Fraîche comme le lys et la rose trémière,
Mes cheveux fulgurants, effluves de lumière,
Vivent, et ces couleurs, ces formes, ces contours
Que tu nommais jadis mon corps vivent toujours,
Mais beaux, mais rajeunis par une apothéose
Et ma lèvre d'enfant sourit, sanglante et rose! »

Ce corps glorieux voit tout ce qui est caché aux yeux des humains exilés : le spectacle formidable de l'univers, l'harmonie surnaturelle des mondes :

« Mes sens plus compliqués et qui percent les voiles
Perçoivent dans l'éther le parfum des étoiles
Et voient distinctement les formes de l'azur.
La musique des cieux, le chant jadis obscur
Des sphères, dans son rythme arrive à mon oreille;
Les constellations de la voûte vermeille
Pendent à ma portée, et je touche à leurs nœuds
Épars, et dénouant mes cheveux lumineux
Au vent du ciel baigné par le concert des astres,
Je l'écoute appuyée au pied des bleus pilastres
Tandis que tout un chœur au vol démesuré
Accourt au flamboiement de mon vol azuré. »

Ce sont là précisément les merveilles que l'âme d'Ianthe contemplera du palais de la Reine Mab :

« The Fairy and the Spirit
Approached the overhanging battlement.
Below lay stretched the universe!
There, far as the remotest line
That bounds imagination's flight,
Countless and unerring orbs
In mazy motion intermingled,
Yet still fulfilled immutably
Eternal Nature's law.
Above, below, around,

Digitized by Google

The circling systems formed
A wilderness of harmony;
Each with undeviating aim,
In eloquent silence, through the depths of space
Pursued its wondrous way. »

(II. Lines 68-82.)

Comment l'attention de Banville aurait-elle pu être attirée sur Shelley et sur la *Reine Mab* en particulier? Qui put lui suggérer de transposer à sa manière, picturale et flamboyante, la vision panthéiste du poète anglais? Le *Cher fantôme* parut le 31 août 1860 dans la *Revue européenne* qui avait publié déjà le *Laurier de la Turbie* le 15 mars; or, le 1er avril paraissait dans le même recueil (p. 509 et suiv.) un article de L. Étienne, *Shelley, biographie de famille;* c'est un compte-rendu des *Shelley memorials from authentic Sources edited by Lady Shelley. London, 1859.* La *Reine Mab* y était signalée comme une date importante dans la vie du poète et comme une œuvre particulièrement célèbre dans sa patrie : « La *Reine Mab* est devenu un poème populaire ; elle est connue de l'obscur ouvrier démocrate, comme de tout ce qui porte les noms de lord, de révérend et d'honorable » (p. 519). Il est probable que ces indications n'ont pas été sans effet sur Banville; et, d'autre part, supposé qu'il ne fût pas capable de lire Shelley dans le texte, il serait sans doute superflu de chercher ailleurs le traducteur qui lui en fit connaître quelques fragments. Il pourrait même y avoir, dans l'article en question, comme une sorte d'appel auquel Banville aurait répondu : Étienne cite (p. 528) des vers de Shelley à son enfant au moment de son départ pour l'Italie et il les compare à des vers de Simonide. « A-t-on jamais, ajoute-t-il, réussi à traduire les vers de Simonide? Je veux tenter l'aventure avec ceux de Shelley. » Banville ne serait-il pas piqué au jeu, et n'aurait-il pas voulu, lui aussi, « tenter l'aventure » à sa manière?

Toutefois Étienne s'attache surtout à la biographie de Shelley, à l'histoire de ses deux mariages, à ses opinions sur l'union libre, bref à l'homme et au penseur plus qu'à l'artiste. Il en va tout autrement de l'article de Forgues paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1848, à propos de *The life of Percy Bysshe Shelley, by Thomas Medwin. London, 1847.* Si la *Reine Mab* passait au second plan, derrière la *Révolte d'Islam* et l'*Epipsychidion*, par contre son auteur était salué comme « un poète dans toute l'acception du mot », comme un génie proche parent de Lamennais et de George Sand[1],

1. « N'y a-t-il pas, soit dans les *Paroles d'un croyant*, soit dans *Lélia*, bien

Digitized by Google

comme un disciple de la Grèce[1], et surtout comme un « exilé ». Forgues le montrait malheureux à l'école, malheureux à Eton, victime de la dévotion bornée des gens d'Oxford qui, pour « une équipée de philosophe imberbe », pour une « méchante compilation » à peine digne d'un revers de férule, l'expulsaient de l'université et « le jetaient dans le monde avec l'orgueilleux sentiment de sa force agressive ». La vie ne lui était pas plus clémente que le « bourgeois » et mariait ce génie à une maritorne, fille d'un cabaretier. Cette existence, calvaire douloureux et romantique, ce fut celle d'un homme plus grand que Byron, parce que plus généreux, plus compatissant, une manière de Prométhée, de Messie humanitaire[2] dégagé de toute haine, « parlant en frère à ceux-là même qui ont repoussé le dogme de la fraternité ». Ajoutons encore un trait important : ce génie est sans orgueil; s'il conçoit nettement le rôle du poète, il ne se pique pas d'avoir réalisé son idéal. A la fin d'un assez long passage auto-biographique cité par Forgues (préface de *La Révolte de l'Islam*), on lisait : « Jusqu'à quel point trouvera-t-on que je possède le plus essentiel attribut de la poésie, c'est-à-dire le pouvoir d'éveiller dans les autres des sensations semblables à celles qui m'animent moi-même? C'est ce que, pour parler en toute sincérité, je ne sais pas[3]. »

Un pareil homme ne pouvait manquer d'attirer les regards de Banville : il ressemblait trop à l'image idéale du poète telle qu'elle s'ébauche dès les *Cariatides* et va toujours se précisant jusqu'aux *Exilés;* d'autre part il est au moins probable que l'article de Forgues dut contribuer à renforcer chez notre poète la conception du rôle messianique de la poésie. Mais alors comment se fait-il qu'il n'ait pas, dès 1848, songé à s'inspirer d'un homme considéré d'ores et déjà par lui comme un maître? Rappelons-nous que juste à cette époque les nécessités de la vie, les besognes plus rénumératrices du

des pages que l'auteur de la *Révolte d'Islam* et de l'*Epipsychidion* auraient écrites avec bonheur et lues avec reconnaissance? »

1. « Les modèles [sont] hautement avoués. La Grèce avant tout, la grandeur imposante de la tragédie antique, la sérénité majestueuse de Platon et d'Homère. »

2. « Il combattit à côté de lord Byron, mais avec un enthousiasme plus sincère, une foi dans le progrès humain, une sympathie pour la race humaine que n'a jamais connus ce dernier... »

« Tous les poèmes de Shelley... ne présentent à l'esprit... qu'un seul type également sublime, celui d'un homme qui se dévoue, souffre et meurt pour ses semblables, un Christ dépouillé de ses attributs divins, un philosophe martyr, un confesseur de la liberté. »

3. « How far I shall be found to possess that more essential attribute of Poetry, the power of awakening in others sensations like those which animate my own bosom, is that which, to speak sincerely, I know not. »

Digitized by Google

feuilleton, le « petit journal », les tentatives théâtrales, la « dissipation » aussi et la maladie ont éloigné Banville de la poésie sérieuse, à laquelle il ne revient qu'après son séjour à Nice. Cela expliquerait que l'article d'Étienne ait été nécessaire pour réveiller des souvenirs vieux d'une douzaine d'années déjà. Il y a plus : l'article de Forgues signalait au premier plan de l'œuvre de Shelley des œuvres tellement étrangères au génie propre de Banville qu'il ne pouvait guère être tenté de s'en inspirer; au contraire la *Reine Mab*, dont l'article d'Étienne fait grand cas, se prêtait à une tentative de transposition plastique. En renouvelant une admiration déjà ancienne, l'étude parue un peu avant le *Cher fantôme* dans la *Revue européenne* fournissait au poète une occasion et un moyen de manifester cette admiration.

Banville en demeura-t-il là? Je ne le crois pas, bien qu'à vrai dire je n'aie retrouvé nulle part ailleurs une imitation aussi certaine du poète anglais. Mais il imite « en esprit », et peut-être pourrions-nous constater quelques rapprochements qui ne seraient pas complètement fortuits.

A deux reprises, dans la *Reine Mab*, s'esquisse un décor aussi resplendissant que ceux du *Retour des Dieux* ou du *Forgeron;* d'abord le voyage d'Ianthe jusqu'au palais de la reine des fées :

« From the celestial hoofs
The atmosphere in flaming sparkles flew,
And where the burning wheels
Eddied above the mountain's loftiest peak,
Was traced a line of lightning. »

(I. Lines 213-217.)

ensuite la description du palais lui-même :

« As Heaven, low resting on the wave, it spread
Its floors of flashing light,
Its vast and azure dome,
Its fertile golden islands
Floating on a silver sea;
Whilst suns their mingling beamings darted
Through clouds of circumambient darkness,
And pearly battlements around
Looked o'er the immense of Heaven. »

(II. Lines 31-39.)

Mais il y aurait là plutôt analogie de deux imaginations que pa-

Digitized by Google

renté entre deux œuvres. Dans *Socrate et sa femme*, la méditation du philosophe au début de la comédie,

« Le corps hideux et vil subit tous les désastres,
Mais l'âme suit le vol redoutable des astres
Et comme eux plane dans l'univers radieux »

rappelle bien pour le fond un passage du *Phédon* (65, B), mais sa forme ne ferait-elle pas soupçonner encore un souvenir de la *Reine Mab?*

« One aspires to Heaven,
Pants for its sempiternal heritage,
And ever-changing, ever-rising still,
Wantons in endless being.
The other, for a time the unwilling sport
Of circumstance and passion, struggles on;
Fleets through its sad duration rapidly;
Then, like an useless and worn-out machine,
Rots, perishes and passes. »

(I. Lines 148-156.)

Mais c'est surtout dans les passages où murmurent, chez Banville, quelques accents de révolte sociale, qu'on croirait entendre comme un écho, bien affaibli, certes, des rugissements de colère de Shelley. Tels sonnets, la *Blanchisseuse*, le *Mendiant*, le *Pompier*, où le poète des *Rimes dorées* nous montre le douloureux contraste entre les grandeurs et les misères du peuple, ne font-ils pas songer à ceux que ploie « la baguette de fer de la pauvreté », à ces Miltons manqués, à ces vulgaires Catons, à ces Newtons inconnus « étouffant les muets désirs de leurs cœurs dans les soucis et les fatigues d'un labeur sans repos[1] »?

1. Traduction Rabbe, p. 44-45.

« The iron rod of Poverty still compels
Her wretched slave to bow the knee to wealth,
. . . . . .

(V. Lines 127-128.)

How many a rustic Milton has passed by,
Stifling the speechless longings of his heart,
In unremitting drudgery and care!
How many a vulgar Cato has compelled
His energies, no longer tameless then,
To mould a pin, or fabricate a nail!
How many a Newton, to whose passive ken
Those mighty spheres that gem infinity
Were only specks of tinsel, fixed in Heaven

Digitized by Google

Lorsque, dans la polémique des *Occidentales*, Banville dénonce le cléricalisme belliqueux, lorsqu'à l'humanité

« Rêvant du jour où tous les fils
Ne seront plus chair à mitraille, »

il oppose Tartufe qui garde « ses prédilections pour saint Chassepot, pour saint Bonin et pour saint Dreyse », n'est-ce pas encore un anathème de Shelley qu'il transpose, si je puis dire, en ode funambulesque ?

« Man's evil nature, that apology
Which kings who rule, and cowards who crouch, set up
For their unnumbered crimes, sheds not the blood
Which desolates the discord-wasted land.
From kings, and priests, and statesmen, war arose.
(IV. Lines 76-80.)

War is the statesman's game, the priest's delight.
(IV. Line 168.)

Mais Banville se contentait de hausser les épaules au nez de Veuillot en ajoutant : « Le pauvre homme! » Comme il le disait lui-même dans un de ses premiers poèmes, « il ne savait pas maudire ». Aussi ne pouvait-il suivre que de loin le grand révolté anglais; il est vraisemblable néanmoins qu'il l'admira, qu'il subit son influence dans la mesure où deux tempéraments si éloignés l'un de l'autre pouvaient se rencontrer et agir l'un sur l'autre.

M. Fuchs.

A PROPOS DE J. M. DE HEREDIA :
UNE TRADUCTION AMÉRICAINE DES *TROPHÉES*

On n'a pas manqué de rappeler le 17 octobre dernier, en inaugurant le monument de J.-M. de Heredia dans le jardin du Luxembourg, que l'œuvre du poète portait l'empreinte du génie latin. Rien de plus juste, et la frappe des *Trophées* rappellera toujours, aux lecteurs du poète, la belle netteté des médailles antiques. Il est d'autant plus important de signaler que les États-Unis plus qu'aucun

To light the midnights of his native town!
Yet every heart contains perfection's gem. »
(V. Lines 138-147.)

Digitized by Google

pays ont donné, par la traduction, droit de cité aux fameux sonnets. M. M. Ibrovac, dans la méritoire bibliographie qui complète son *José-Maria de Heredia* (Paris, Presses françaises, 1923), cite les traductions de E. D. Taylor et de F. Sewall, mais ne mentionne pas celle qui est due à Henry Johnson et qui parut en 1910 dans la ville qu'habitait le traducteur, Brunswick (Maine), chez F. W. Chandler and Son. Cette heureuse réussite reproduit les *Trophées* en sonnets sans rimes, et dans leur ordre original : un exemple permettra d'apprécier le mérite de ces traductions.

F. B.

REGILLA

Here buried Annia Regilla lies,
Through Ganymede Aphrodite's child,
Aeneas' daughter, whom great Herod loved,
So happy, young, and fair. Pity her, dead.
The Shade, whose body of delight lies here,
Is with that Lower Prince of Happy Isles,
And counts the days, the months, the year, so long!
Since Fate has exiled her so far from home.
Haunted by memories of her charming form,
Her spouse despairs, alone, in sleepless grief
On bed of purple, ivory and gold.
He tarries. He comes not. Her loving soul
Awaits him eagerly, and ever flies
Round the black scepter Rhadamanthus lifts.

Digitized by Google

CHRONIQUE

L'Académie française ayant honoré l'ouvrage de M. F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'Émigration française*, d'un prix Thérouanne de 2,000 francs, l'auteur a été heureux de mettre cette somme à la disposition de l'éditeur de la « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* ». D'autre part, M. Acton Griscom, l'un des premiers « amis » de la *Revue*, a eu la gracieuseté de renouveler sa libéralité de 500 francs en sa faveur.

« **Pro domo.** » — Après cinq années d'une existence bien remplie, et au moment où paraît le vingt-sixième volume de sa « Bibliothèque », la *Revue de littérature comparée* pourrait peut-être se dispenser d'une justification : il semble que la meilleure démonstration du mouvement soit encore et toujours de marcher. Cependant, les deux principales objections qui ont été faites à notre entreprise méritent d'être abordées de front : on y trouve implicitement contenues des conceptions de méthode, des vues sur nos études, qui ne sont pas éloignées de représenter des habitudes d'esprit avec lesquelles il n'est pas inutile de s'expliquer au préalable.

La *Revue* est-elle coupable de ne pas faire une part plus large à l'étude comparée des types, des « motifs », des thèmes? La « Stoffgeschichte », dont elle ne se désintéresse nullement dans ses relevés bibliographiques, doit-elle vraiment quitter des régions où elle avoisine le folklore, l'ethnographie et la mythographie, pour occuper une grande place dans un champ d'études voué, d'après notre programme initial, à l'étude comparée des littératures depuis la Renaissance? Don Juan, le Juif errant, Nektabenos, la matrone d'Éphèse et leurs analogues innombrables, légitimement évoqués au sujet d'œuvres articulées et définies, doivent-ils aussi nous occuper dans leurs délinéations « préartistiques » et crépusculaires? Nous ne le croyons pas, et c'est toute la conception de l'œuvre littéraire selon nos maîtres qui semble nous donner raison. Quand Flaubert dit quelque part que dans toute femme amoureuse il y a de la Didon de

Digitized by Google

Virgile, que dans toute jeune fille il y a de la Juliette de Shakespeare, il entend établir une sorte de chaîne, non pas entre des indices de folklore, mais entre des œuvres définies et « évoluées ». Quand Balzac avance que « les genres appartiennent à tout le monde, et les Allemands n'ont pas plus le privilège de la lune que nous celui du soleil, et l'Écosse celui des brouillards ossianiques », c'est d'une émulation entre écrivains qu'il entend parler, et non d'un droit permanent au syncrétisme primitif. Quand Edgar Quinet proclame qu'il faut « des hommes qui fassent le lien des peuples, comme il faut à la terre des isthmes et des fleuves », c'est à des individualités qu'il pense, et non à des entités insaisissables ou amorphes.

Quant à l'intérêt ou à la valeur que peuvent avoir des recherches instituées pour étudier les diverses utilisations subies par un même « thème », un même personnage, dans diverses littératures — horizon déployé par certains savants devant la curiosité comparatiste — nous persistons à n'attribuer à ces travaux qu'un intérêt modéré. Goethe disait que même les personnages historiques ne devenaient possibles, en littérature, qu'une fois tournés en êtres de légende : et une figure légendaire n'est-elle pas, d'office, imprécise et flottante, mieux faite pour se réincarner docilement que pour demeurer identique à elle-même à travers les temps? C'est en raison de l'irréalité de ces problèmes que M. Benedetto Croce, dans un article de la *Critica* (t. II, p. 483) dont nous entendons nous souvenir, s'élevait contre l'inanité de travaux tels que *Sophonisbe dans la tragédie classique, italienne et française*. De telles études, disait-il, n'existent guère, puisque le problème dont elles prétendent s'occuper ne s'est jamais ainsi posé dans la réalité de l'histoire littéraire; il n'y a jamais eu, parfaitement défini et permanent, un caractère de Sophonisbe dont se soient inspirés également des tragiques anciens, italiens et français : n'est-ce pas un jeu de scolastique que d'inventer un problème dont l'*historicité* est parfaitement illusoire?

Au contraire, les initiatives suscitées par le contact international entre les esprits et les œuvres, les nouvelles directions prises par un génie national sous une inspiration du dehors, ces questions réelles de quatre siècles et plus de littérature ne sauraient intéresser un trop grand nombre d'esprits. Souhaitons, en particulier, que les travaux à venir aident à combler une autre lacune dont on nous tient rigueur dans certains milieux. Les littératures occidentales, objecte-t-on, occupent une place excessive dans nos études : comment en peut-il être autrement, quand il s'agit de retracer des contacts qui, de fait, n'ont guère cessé entre les groupes intellectuels de l'Occident, et qui trouvent sans difficulté des investigateurs bien armés?

Digitized by Google

Le monde musulman, l'Inde et la Chine, dans leurs rencontres assez fantastiques avec les littératures européennes, ont eu lieu de nous occuper : sans doute, la part du monde slave, un peu exiguë jusqu'ici, s'agrandira-t-elle dans nos pages sous l'effet des circonstances et d'une conception plus généralisée des problèmes du passé.

Dans l'enseignement supérieur. — Tandis que M. P. Hazard consacre son premier cours au Collège de France à l'étude du *Romantisme italien dans le romantisme européen*, M. F. Baldensperger aborde dans son cours public de la Sorbonne les questions se rattachant à *Balzac et les littératures étrangères*. Des conférences ont été faites en Angleterre, par l'un et l'autre, sur des problèmes franco-britanniques de la littérature moderne. Ce sont les rapports actuels avec l'Allemagne qu'a surtout abordés M. Vermeil dans la tournée qu'il a faite en novembre dans un certain nombre d'universités anglaises.

M. Van Tieghem fait, à la Sorbonne, un cours libre sur la *Sensibilité et la passion dans le roman européen au XVIIIe siècle*, M. Tronchon, à Strasbourg, un cours public sur l'*Histoire en France au XIXe siècle et les théories étrangères*.

Deux des collaborateurs de la *Revue*, MM. G. Cohen et Edm. Estève, viennent d'être appelés à l'Université de Paris, l'un pour succéder à M. Hazard, l'autre pour suppléer M. Le Breton.

Deux cours sont consacrés cet hiver aux *Lettres belges d'expression française* : par M. F. Strowski à Paris et M. J.-M. Carré à Lyon.

Le « Centre d'études franco-hollandaises » a organisé en novembre sept conférences dont quatre, confiées à M. P. Valkhoff, professeur à Utrecht, traitaient de rapports littéraires entre la France et la Hollande (Constantin Huyghens, homme d'État et poète hollandais, et ses amitiés françaises — Voltaire et la Hollande — Une Hollandaise romancière française : Mme de Charrière — Le réalisme français et la renaissance du roman hollandais vers la fin du XIXe siècle).

A propos de coopération intellectuelle. — L' « Institut international de coopération intellectuelle de la Société des Nations » ayant commencé à fonctionner, dans des conditions signalées par la presse quotidienne, il semble assez indiqué de suggérer ici les initiatives qui pourraient aider cet organisme à échapper au double danger des constructions théoriques et de la routine bureaucratique. Nous recueillerons, chemin faisant, les suggestions; et voici pour commencer.

Reprenant un « vœu » exprimé en 1922 (*Revue*, t. II, p. 137), nous demandons que, dans les pays à change haut, un « dépôt légal » sup-

Digitized by Google

plémentaire aide à fournir les pays à change bas d'ouvrages scientifiques indispensables et coûteux.

La grande traduction d'Ibsen entreprise par M. La Chesnais ne pourrait-elle trouver une aide assez efficace pour lui permettre d'être publiée?

Travaux en cours. — Tandis que M. Michel continue la préparation d'une thèse sur la *Jeunesse et l'évolution morale de Wieland jusqu'en 1772*, M. A. Fuchs aborde l'étude de *Wieland et la civilisation française de 1772 à 1813;* M. V. Pinot met la dernière main à des thèses sur la *Chine et le mouvement philosophique au XVIIIe siècle* de 1685 à 1740 et sur les *Sources de la connaissance de la Chine.* M. M. Beaufils s'occupe du *Mélodrame au XVIIIe siècle* au point de vue musico-littéraire.

Miss M. C. Hewes étudie *George Eliot en France*, miss Holder l'*Interprétation de l'Angleterre par la France entre 1851 et 1867*, miss El. S. Stevenson *Montégut as a critic of English literature*, miss J. Wright *Camille Selden, sa vie et son œuvre.* M. Crabtree aborde *Gibbon et la France*, Mlle Engel, la *Montagne dans les littératures anglaise et française aux XVIIIe et XIXe siècles*, miss D. N. Salmon, *Marcel Schwob et l'Angleterre.*

Mlle Breu, dans un domaine où la linguistique voisine avec l'histoire de la civilisation, s'occupe de l'*Interpénétration du français et de l'allemand dans l'Est de la France.*

Les relations franco-hollandaises dans l'ordre littéraire, qui ont déjà suscité tant d'études de premier ordre, continuent à être un champ fécond d'exploration. A des travaux qu'on trouvera indiqués par ailleurs, il faut ajouter la thèse d'Amsterdam que prépare Mlle Tigler Wibrandi sur l'*Influence française dans Potgieter.*

Publications diverses. — *Dans les sentiers de la Renaissance anglaise :* c'est le titre qu'en 1907 M. Émile Legouis avait donné à des traductions de spécimens du lyrisme anglais entre 1580 et 1660, et l'on est heureux de retrouver sous la même étiquette, dans un joli volume de la Société « les Belles-Lettres », ces vers augmentés d'un sérieux renfort qui les grossit de moitié. Toute la gazouillante volière est là, de Sidney à Herrick, de Spenser à Marvell, de Shakespeare à Waller, et l'on a plaisir à retrouver, dans les vers ingénieux du traducteur, la mélodie si pleine et si juste de ces poètes. Poésie « pure » s'il en fut, pour reprendre un sujet de discussion très actuel; poésie pure puisque des âmes chantantes, à l'unisson desquelles M. Legouis sait bien se mettre, ont exhalé selon la cadence et la rime leur amour, leur tristesse ou leur joie...

Digitized by Google

Tous ceux qui s'intéressent à deux périodes particulièrement actives des relations littéraires anglo-françaises auront plaisir à lire deux petits volumes récemment publiés dans les *World's Classics* (Oxford University Press) : M. Dobrée, dont l'étude sur la *Restauration Comedy* a été signalée ici même, donne un choix de quatre pièces de CONGREVE, précédées d'une excellente introduction et de la lettre à Dennis où l' « humour dans la comédie » réclamait ses droits en 1695; M. Beresford publie, avec une rapide préface, 221 lettres de Thomas GRAY : le public continental prendra un intérêt particulier à celles qui racontent le « grand tour » du poète de 1739 à 1741; il en est trois aussi, adressées à Bonstetten, qui font comprendre ce que le futur bailli de Nyon pouvait recueillir de nouveautés fécondes dans ce voisinage.

En attendant l'étude et l'édition qui ont été annoncées ici même (*Revue*, 1925, p. 690), la connaissance de lord Chesterfield est grandement précisée et augmentée par l'ouvrage de M. Roger COXTON (*Chesterfield and his critics*. London, Routledge, 1925; in-8° de XII-328 pages). Des lettres inédites s'ajoutent à une note bibliographique sur les fameuses correspondances déjà publiées. Un choix d'essais illustre les points de vue principaux de ce gentilhomme cultivé. Peut-être l'ouvrage souffre-t-il malgré tout, dans une certaine fragilité de structure, de ce que l'auteur n'a pas franchement adopté le point de vue « comparatif » qui eût organisé son étude : Chesterfield, prétendant ajouter le bon ton français à des qualités britanniques, se trouve naturellement en conflit avec un certain nationalisme de pensée et de manières, et ses « critiques », sans toujours s'en douter, lui font payer la peine de son exotisme.

La littérature comparée est représentée, dans le tome XI des *Essays and Studies* publiés par l'English Association (Oxford, Clarendon Press), par l'étude de H. V. ROUTH sur l'*Autre monde vu par celui-ci* dans les « visions » médiévales, et par l'exposé de miss Edith BIRKHEAD sur le *Sentiment et la sensibilité dans le roman du XVIIIe siècle*. Cette dernière investigation réunit — sans en tirer toujours l'interprétation psychologique attendue — un nombre important de textes et de dates, et offre de nombreux points de contact et de jonction avec les littératures française et allemande : on y pourrait ajouter plusieurs témoignages de l'importance croissante du réveil religieux (méthodiste et piétiste) dans l'Occident chrétien.

Il est heureux que le comte D'HAUSSONVILLE, dont la perte a été ressentie par tous ceux qui ont eu à s'occuper de la famille Necker et de Mme de Staël, ait eu le temps de préparer pour la presse un volume qui vient d'être publié, *Madame de Staël et M. Necker d'après*

Digitized by Google

leur correspondance inédite (Paris, Calmann-Lévy, 1925; in-8° de 415 pages). Bien que le détail documentaire et la parfaite précision n'aient pas été l'objet principal de l'auteur, l'histoire littéraire lui saura un gré posthume pour la tâche pieuse qu'il aura ainsi accomplie jusqu'au bout.

La « Bibliothèque romantique » de M. Henri Girard vient de s'enrichir de trois volumes intéressants à titre différent : l'*Arthur* de Guttinguer, muni d'une importante et pénétrante introduction de M. l'abbé Bremond, fournit une pièce capitale au dossier du romantisme à forme religieuse; le *Journal intime* de Fontaney, avec les notes et la préface de M. Jasinski, illustre une destinée de troisième plan, mais significative, et donne des précisions de date et de détail sur plus d'un fait des années héroïques du romantisme; dans les *Vies préromantiques*, M. A. Monglond rassemble, sur Jean-Jacques Rousseau, Picqué, conventionnel disciple de celui-ci, Sénancour et *Adolphe*, des pages pleines de vivacité et de savoir.

On trouvera, dans les « Notes et éclaircissements » apportés par M. F. Baldensperger au volume qui, dans l'édition Conard, renferme *Stello* et *Daphné* d'Alfred de Vigny, des indications sur diverses lectures anglaises entreprises par l'écrivain français pour donner un ton humoristique à la première de ces *Consultations*, une substance historique à la seconde.

Au nombre des fascicules constituant les *Vingt-cinq ans de littérature française* que dirige M. Eugène Montfort (Paris, Librairie de France), il en est qui rendront des services signalés à quiconque s'occupe, non seulement de littérature française, mais de littérature générale : tel est, en particulier, le fascicule 7 du tome I, *Bibliographie théâtrale*, où M. Jean Bonnerot a réuni avec le soin le plus attentif les meilleures précisions sur le répertoire dramatique des années 1895 à 1920 : lieu et date de première représentation, éditeur, date et lieu de naissance d'auteurs dont la plupart sont vivants offrent des points assurés aux études qui s'imposeront à ce sujet.

Les Vivants et les Morts. — A l'occasion du 14 novembre, centenaire de la mort de Jean-Paul-Frédéric Richter, M. Edmond Jaloux a consacré dans le numéro des *Nouvelles littéraires* portant la même date un feuilleton très informé à l'écrivain allemand, dont le *Quintus Fixlein* vient d'être traduit en français.

La *New York Evening Post Literary Review* du 31 octobre rappelle à juste titre que, si les séjours de Washington Irving en Espagne ont été l'objet de mainte commémoration, peu de gens se doutent que

Digitized by Google

l'auteur du *Sketch book* a fait à Londres ses débuts diplomatiques et préparé ainsi sa carrière d'auteur — où la France a d'ailleurs sa part.

Les milieux littéraires se sont passionnés en France, à propos d'une lecture académique de M. l'abbé Bremond sur ce sujet, le 24 octobre, pour et contre la *poésie pure*. Edgar Poe dominait le débat à sa manière, avec son fameux essai *The poetic principle*. Il semble, d'ailleurs, que la vraie pensée de l'auteur d'*Ulalume* ait été parfois perdue de vue dans un débat qui confondait quelque peu le « principe » de la poésie, à la française, avec la « genèse » poétique à laquelle songeait surtout Edgar Poe.

Le centenaire de la naissance de Conrad-Ferdinand Meyer, le grand écrivain zurichois, a été célébré en Suisse. Peu d'auteurs du XIXe siècle avaient concilié pour un public de langue allemande, dans une synthèse plus artistique, l'inspiration de la Renaissance italienne et les problèmes germaniques de la vie intérieure.

Le cinquantenaire de la mort de H. Christian Andersen vient d'être commémoré, à la Bibliothèque de l'État prussien, par une exposition qui rassemble des souvenirs personnels et des témoignages plus intellectuels d'admiration.

Des conférences sur le Romantisme, organisées en novembre par le journal *Comoedia*, ont fait la place qui convient aux relations internationales dans l'intérieur de ce vaste mouvement.

La Société des lettres, sciences et arts de Sélestat (Bas-Rhin) propose un prix de 1,500 francs, à décerner le 1er décembre 1927, à l'auteur du meilleur mémoire manuscrit sur le sujet suivant : « Dans quelle mesure le séjour à Paris de certains humanistes alsaciens (et en particulier sélestadiens) a-t-il exercé une influence sur la vie intellectuelle en Alsace? »

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1925 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Ermatinger (Ed.). Die deutsche Literaturwissenschaft der Gegenwart [et ses devoirs actuels] (*Zs. für Deutschkunde*, n° 4).

Körner (J.). Erlebnis-Motiv-Stoff (*Vom Geiste neuer Literaturforschung*. Festschrift Walzel, 1924).

Artigas (M.). Introducción al programa de la literatura española, de don Marcelíno Menéndez y Pelayo (*Boll. de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, janvier-mars 1924).

Luchaire (J.). La coopération intellectuelle (*Vie des Peuples*, octobre).

Pange (Mme de). Coopération intellectuelle [et le précédent de Mme de Staël] (*Gaulois du dimanche*, 24 octobre).

Relations générales.

Praz (M.). Stanley, Sherburne and Ayres as translators and imitators of Italian, Spanish and French poets (*Mod. Lang. Rev.*, juillet et octobre).

Roggero (E.). I viaggi del Montecuccoli (*I libri del giorno*, octobre).

Folkierski (W.). Entre le Classicisme et le Romantisme; étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle. Cracovie, Académie polonaise; Paris, Champion.

Gückel (W.) et Günther (E.). Defoes und Swifts Belesenheit und literarische kritik (*Palaestra*, CXLIX. Berlin, Mayer und Müller).

Cohen (G.). Les relations littéraires de la France et de la Hollande (*Monde nouveau*, 15 juillet).

Digitized by Google

HAFERKORN (R.). Gothik und Ruine in der englischen Dichtung des XVIII Jahrhunderts. Leipzig, Tauchnitz.

RIDDER (A. DE). Le génie du Nord. Anvers, Editions Selection.

JACOB (G.). Geschichte des Schattentheaters im Morgen-und Abendland, 2e umgearb. Auflage. Hannover, Lafaire.

BLANKENAGEL (J. C.). Goethe, Mme de Staël and « Weltliteratur » (*Mod. Lang. Notes*, mars).

PANGE (J. DE). Goethe en Alsace (*Cahiers rhénans*. Paris, « les Belles-Lettres »).

GALLAVRESI (G.). Goethe in Alsazia [sur le précédent ouvrage] (*I libri del giorno*, novembre).

MAYNIAL (E.). Le mouvement des idées dans l'émigration française [sur le livre de F. Baldensperger] (*Chronique des lettres françaises*, mai-juin).

KOHLER (P.). Le mouvement des idées dans l'émigration française [*Idem*] (*Semaine littéraire*. Genève, 17 octobre).

GALLAND (R.). Une nouvelle conception de l'histoire littéraire [Idem] (*Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Est*, juillet-septembre).

ROBERTSON (J. G.). The reconciliation of Classic and Romantic (Presidential Address, Modern Humanities Research Assoc., 1924. Cambridge, Bowes and Bowes).

LAFORET (C.). Wagner, Nietzsche et Bizet (*Mercure de France*, 7 juin).

LEVI (C.). Ancora letteratura drammatica comparata (*Marzocco*, 11 octobre).

LEVI (S.). Essai sur l'humanisme [qui accorderait l'Orient et l'Occident] (*Rev. de Paris*, 1er octobre).

MAURY (L.). Babel [sur l'humiliation de l'intelligence après la guerre et son nécessaire ressaisissement]. Paris, Perrin.

VOSSLER (K.). Die romanischen Kulturen und der deutsche Geist (*Zeitwende*. München, I).

Motifs, thèmes et types.

PANSA (G.). Miti, leggende e superstizioni dell' Abruzzo : studi comparati. Sulmona, Caroselli, 1924.

Digitized by Google

GARDNER (Ed. G.). The holy Graal in Italian literature (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

ROBINSON (D. M.). Sappho and her influence. Boston, Marshall Jones.

KÜCHLER (W.). Esther bei Calderon, Racine und Grillparzer (*Jahrb. für Philologie*, I. München, Hueber).

LEO (U.). Molières Amphitryon und seine Vorgänger (*Zs. für franz. Sprache und Lit.*, XLVII, 7-8).

SAISSET (L. et F.). Un type de l'ancienne comédie : le barbon (*Mercure*, 15 octobre).

GALLETTI (A.). Il mito di Faust [sur le livre de L. Errante] (*Riv. d'Italia*, 15 juillet).

MENÉNDEZ PIDAL (R.). El rey Rodrigo en la literatura española (*suite*) (*Boletin de la R. Academia española*, XI, 1924).

CASTRO (A.). Don Juan en la literatura española. Dans les *Conferencias del año 1923*. Buenos-Ayres, impr. du Jockey-Club, 1924.

HENDRIX (W. S.). Some native comic types in the early Spanish Drama (*The Ohio State University Bulletin*, 15 septembre 1924).

HÉLYS (M.). La révision d'un grand procès : Béatrice Cenci (*Corresp.*, 10 novembre).

BOYER (F.). L'amitié de Beyle et de Mérimée [et l'origine des *Cenci* de Stendhal] (*Supp. litt. du Figaro*, 24 janvier).

KAMPERS (F.). Vom Werdegang der abendländischen Kaisermystik. Leipzig, Teubner, 1924.

MILLÉ Y GIMÉNEZ (J.). La fábula de la lechera al través de las diversas literaturas (*Nosotros*. Buenos-Ayres, XLVIII, 1924).

MARRA (O.). Sulla Fedra del Racine et del d'Annunzio (*Rassegna di studi francesi*, mai-juin).

BAUMAL (F.). Tartuffe et ses avatars, de Montufar à Don Juan. Paris, Nourry.

GAZIN (F.). Locke : l'éducation des gentlemen (*Revue pédagogique*, octobre).

VILLEY (P.). L'aveugle dans le roman contemporain (*Vie des Peuples*, juillet).

SCHMIDT (W.). Der Blinde in der Literatur (*Die Literatur*, juillet).

BAUDIN (M.-C.). Le suicide dans le drame français contemporain (*Philological Quarterly*, III, 2).

Digitized by Google

Influences italiennes.

PAGET TOYNBEE. Some recent Japanese publications on Dante (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

[ANON.]. Dante e Keats (*Marzocco*, 4 octobre).

KING (R. W.). The translator of Dante : the life, work, and friendships of H. F. Cary (1772-1844). London, Martin Secke.

ADDAMIANO (N.). Il Rinascimento in Francia. Pietro Ronsard (1525-1585), Saggio di letteratura comparata. Palermo, Sandron.

SCHIRMER (W. F.). Boccacios Werke als Quelle G. Chaucers (*Germanisch-romanische Monatschrift*, 9-10, 1924).

MASSON (P.-M.). Jacques Mauduit et les hymnes latines de Laurence Strozzi (*Revue de musicologie*, février-mars).

GARGÁNO (G. S.). L'Italia nel dramma inglese [sur le livre de P. Rebora] (*Marzocco*, 9 août).

DOMÍNGUEZ BORDONA (J.). Traduciones castellanas del tratacto *De re militari* de Paris de Puteo (*Rev. de filologia española*, XII, 1).

ADY (C. M.). Italian influences on English history during the period of the Renaissance (*History*, janvier).

BLANCHARD (H. S.). Imitations from Tasso in the *Faerie Queene* (*Studies in Philology*, avril).

JEFFERY (V. M.). La fortuna del dramma pastorale italiano in Inghilterra (*Nuova Antologia*, 1er mars).

COLLISON-MORLEY (L.). Seventeenth century Englishmen in Italy (*Edinb. Rev.*, juillet).

BUSNELLI (M. D.). Diderot et l'Italie. Reflets de vie et de culture italienne dans la pensée de Diderot. Paris, Champion.

KRAPPE (A. H.). The source of Voltaire's *Zadig* [Giraldi] (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

GAGLIARDI (E.). Goldoni e Gallina in Germania (*Marzocco*, 5 juillet).

MANWARING (E. W.). Italian landscape in XVIIIth century England. London, Milford.

PETRACCONE (G.). Impressioni Genovesi di settecenteschi stranieri (*Le opere e i giorni*, 1er août).

ZANIBONI (E.). Goethe e il Cagliostro (*Marzocco*, 1er novembre).

Digitized by Google

Roggero (E.). La fortuna del Casti (*I libri del giorno*, août).

Palmieri (E.). Ciurmeria romantica sul Tasso [sur le succès des *Veillées du Tasse*, de Compagnoni] (*Marzocco*, 23 août).

King (R. W.). Italian influence on English scolarship and literature during the Romantic revival, IV et V (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

[Anon.]. Dostoiewski, le rose di Boboli, e il caldo di Firenze (*Marzocco*, 23 août).

Prior (H.). Balzac à Milan [1837] (*Revue de Paris*, 15 juillet et 1er août).

Adorno (C.). Italy di Samuel Rogers. Florence, Funghi.

Panella (A.). Gli esuli napoletani in Inghilterra (*Marzocco*, 27 septembre).

Cronia (A.). Influssi italiani in Giovanni Kollár : pel primo centenario della *Figlia di Slava* (*Bollettino dell'Ist. di cultura italiana.* Prague, janvier-avril 1924).

Goggio (E.). Italian influences on Longfellows works (*Romanic Rev.*, juillet-septembre).

Titta Rosa (G.). Pascoli in Francia [sur le livre de M. Valentin] (*I libri del giorno*, octobre).

Bedarida (H.). Anatole France et l'Italie (*Revue hebdomadaire*, 10 octobre).

Id. Italy seen through the eyes of Anatole France (*The Italian Mail*, 17 octobre).

Puccini (M.). Italianizzanti all' estero : Enrico Diez Canedo (*Leonardo*, août-septembre).

Cronia (A.). Italianizzanti all' estero : Marco Čar (*Leonardo*, octobre).

Influences espagnoles.

Hirschauer (C.). Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio (*Bulletin hispanique*, octobre-décembre).

Lundeberg (O. K.). The true sources of Robert Dodsley's *The King and the Miller of Mansfield* [Influence de *El Alcalde de Zalamea*] (*Mod. Lang. Notes*, XXXIX, 1924).

De Regoyos (D.). La España nera de Verhaeren. Madrid, Ciudad lineal, 1924.

Digitized by Google

Pitollet (C.). En lisant *Ariel ou la vie de Shelley*. Notes en marge du livre par un hispanisant [Shelley et Calderon] (*Rev. de l'ens. des langues vivantes*, mai 1924).

Id. Lettre sur la version allemande des *Cavaliers de l'Apocalypse* de B. Ibañez. Bruxelles, « Renaissance d'Occident ».

Núñez de Arenas (M.). Nuevos descubridores de España (*Bulletin hispanique*, octobre-décembre).

Influences françaises.

Valkhoff (P.). Ronsard en Nederland (dans : Over Frankrijk's Letterkunde). Amersfoort, Valkhoff.

Hatzfeld (H.). Künstlerische Berührungspunkte zwischen Cervantes und Rabelais (*Jahrb. für Philologie*, I. München, Hueber).

Neri (F.). La fortuna del Rabelais (*Ambrosianó*, 2 juin).

Lambin (G.). Du Bartas et le style de Peele (*Rev. anglo-amér.*, octobre).

[Divers.] Troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites au Canada, 1625-1925 (*Le Canada français*, juin-août).

Pannier (J.). Antonin Bénézet, un quaker français en Amérique. Toulouse, Soc. d'édition.

Lynch (K. M.). D'Urfés L'Astrée and the « Proviso » scenes in Dryden's comedy (*Philol. Quart.*, octobre).

[Anon.]. Honoré d'Urfé and Astrée [en Angleterre, au XVIIe siècle] (*Times literary Supplement*, 25 juin).

Ferrari (L.). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII e XVIII. Saggio bibliografico. Paris, Champion.

Heiss (H.). Deutschland und die klassische Tragödie der Franzosen (*Intern. Monatschrift für Wissenschaft...*, XII, 5).

[G.]. Due traduzioni italiane del Bourgeois gentilhomme (*Marzocco*, 2 août).

Levi (C.). Nuove fortune di Molière (*I libri del giorno*, octobre).

Ibershoff (C. H.). Bodmer's indebtedness to Voltaire (*Mod. Philol.*, août).

Eckhardt (A.). Le *Contrat social* en Hongrie (*Ibid.*).

[Lector.] De Brosses tradotto e ridotto (*Marzocco*, 21 juin).

Digitized by Google

Inklaar (D.). Baculard d'Arnaud, ses imitateurs en Hollande et dans d'autres pays. La Haye, Smits; Paris, Champion.

Soldani (D.). La cultura francese di A. Muratori (*suite*) (*Rassegna di studi francesi*, mai-octobre).

Hedvall (Y.). How Sweden got its opera [Gustave III et les Français] (*American-Scandin. Review*, juillet).

Vretblad (P.). La musique française à Stockholm aux siècles précédents [avec des indications sur le théâtre d'opéra-comique] (*Ménestrel*, 7 août).

Chinard (G.). Jefferson et les idéologues. Johns Hopkins Press et les Presses universitaires de France.

Radó (A.). Un poète hongrois prisonnier en France (*Revue de Hongrie*, 15 août).

Pilot (A.). Gozzi, Goldoni, e i drammi francesi a Venezia un secolo fa (*Marzocco*, 27 septembre).

Nussberger (M.). Eine Quelle zu G. Kellers *Apotheker von Chamounix* [*La Femme de trente ans*, de Balzac, pour la description de Paris] (*Die Literatur*, juillet).

Frierson (W. C.). L'influence du naturalisme français sur les romanciers anglais de 1883 à 1900. Paris, Giard.

Aynard (J.). Le naturalisme français en Angleterre [sur le précécédent] (*Débats*, 22 août).

Škrach (V. K.). Masaryk et Renan (*Rev. franç. de Prague*, 1er mars, 1er mai).

Jean-Aubry (G.). Zola et George Moore (*Comedia*, 17 janvier, et *Bulletin de la Société littéraire des Amis d'Émile Zola*, n° 7).

Tessan (F. de). Loti en Amérique (*Demain*, juin 1924).

Mitchell (Langdon). Misunderstanding Europe [et l'importance de la « pensée claire » de la France] (*Century Mag.*, août).

Curtius (E. R.). Französischer Geist im neuen Europa. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt.

Krämer (Ph.). Deutscher und französischer Geist in ihren literarischen Beziehungen (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXIV, 3).

Becker (Ad.). Frankreich und wir (*Ibid.*).

Lombard (A.). Influence littéraire de la France en Suisse. Dans le Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, t. I, fasc. III, article *France*. Neuchâtel, Attinger.

Digitized by Google

Influences anglaises.

[Anon.]. La littérature anglaise traduite en français. VI : les derniers Victoriens, les Edwardiens et les Georgiens (*Le Navire d'argent*, 1er novembre).

Koszul (A.). English studies in France (*Engl. Studies*, août).

Dubeux (A.). L'art de traduire Shakespeare : traducteurs d'autrefois et traducteurs d'aujourd'hui (*Rev. universitaire*, juillet).

Diamond (W.). Wilhelm Meister's interpretation of Hamlet (*Mod. Philology*, août).

Herford (C. H.). A Russian Shakespearean [Pouchkine] (*Bull. of the John Rylands Library, Manchester*, IX, 2, juillet).

Peers (E. Allison). The influence of Ossian in Spain (*Philol. Quarterly*, avril).

Hecht (H.). Briefe aus Lichtenbergs englischem Freundeskreis. Göttingen, Pellens.

Tronchon (H.). Gibbon en Hongrie : premières traces (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Muncker (F.). Anschauungen vom englischen Staat und Volk in der deutschen Literatur der letzten vier Jahrhunderte. II. Von Pückler-Muskau bis zu den Jungdeutschen (*Sitzungsber. der Bayr. Akad. der Wiss.*, I).

Faggi (A.). Walter Scott e la sua fortuna (*Marzocco*, 28 juin).

Augustin-Thierry (A.). Un salon anglais à Paris : lady Holland et ses amis. III (*Corresp.*, 10 juin).

Spink (G. W.). Freiligrath als Verdeutscher der englischen Poesie. Berlin, Ebering.

Helmecke (C. A.). Buckle's influence on Strindberg (Th. Philadelphia, 1924).

Böhm (K.). Der Humor bei Daudet in den Tartaringeschichten und bei Dickens in den Pickwickiern (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXIV, 2).

Sorani (A.). Anglicisti francesi (*Marzocco*, 9 août).

Fannière (Ed.). Lorsqu'un Français lit Galsworthy (*Rev. de l'enseignement des langues vivantes*, mai).

Digitized by Google

Influences helvétiques.

ZIEHEN (Ed.). Philhelvetism (*Neuere Sprachen*, 4es Beiheft).

AYNARD (J.). Mme de Staël et la France [sur le livre de Larg] (*Débats*, 17 octobre).

KOHLER (P.). [Idem] (*Rev. de Genève*, novembre).

Influences allemandes.

GUDDE (E. G.). Grimmelshausens *Simplicius Simplicissimus* and Defoes *Robinson Crusoe* (*Philolog. Quarterly*, avril).

SCHWARZ (H.). Die Ueberwindung des französischen Rationalismus und des englischen Empirismus durch Kant (*N. Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, I, 4).

CHARLIER (G.). Voltaire à Francfort d'après des lettres inédites (*Rev. belge de philol. et d'histoire*, avril-septembre).

GLASENAPP (O. von). Goethe im Orient (*D. Rundschau*, juin).

CHAPPEY (J.). Maurice Barrès, Goethe et l'Austrasie [cf. *Revue de littérature comparée*, janvier 1925] (*Rev. de Paris*, 15 juillet).

PIEPER (K.). Werther und Jacopo Ortis (*Archiv*, XLVII, 3-4).

SOMMERKAMP (F.). Walter Scotts Kenntnis und Ansicht von deutscher Literatur (*Archiv*, XLVIII, 3-4).

MC KILLOP (A.). A Victorian Faust [le *Festus* de Bailey; ignore J.-M. Carré] (*Pub. of the Mod. Lang. Ass. of America*, XL, 3 septembre).

FRIED (L.). Tegnér's Nattvagtsbarnen [influences allemandes dans cette idylle en hexamètres] (*Edda*, XXIII, 1).

EMMEL (F.). Das deutsche Antlitz Conrad Ferdinand Meyers (*Preuss. Jahrb.*, septembre).

RANDALL (A. W. G.). The decline of Nietzschism (*The Commonweal*, 9 septembre).

BESSELL (G.). Nietzsche und das deutsche Schicksal (*Preuss. Jahrb.*, août).

Influences scandinaves.

STADLER (H.). Paul-Henri Mallet. Lausanne, Impr. commerciale, 1924.

Digitized by Google

Benson (A. B.). American appreciation of Frederika Bremer (*Scandinavian Studies and Notes*, février 1924).

Lundeberg (O. K.). Ibsen in France : a study of the Ibsen drama, its introduction, vogue and influence on the French stage (*Ibid.*, novembre 1924).

Benson (A. B.). The beginning of American interest in Scandinavian literature (*Ibid.*, février).

Benson (A. B.). Bayard Taylor's interest in the Scandinavian North (*Scandinavian Studies and Notes*, mai).

Influences slaves.

Maixner (R.). Charles Nodier en Illyrie (*Rev. des Études slaves*, IV, 3-4, 1924).

Haškovec (P. M.). Byla George Sand v Čechách? Brno, Filos. Fakulta.

Lannes (F.). Gontcharov, Tourguenev et Gustave Flaubert (*Gaz. de Prague*, 29 juillet).

Pollak (R.). Mickiewicz e la Russia (*La Cultura*, 15 juin).

Dukmeyer (F.). Die Einführung Lermontows in Deutschland und des Dichters Persönlichkeit [grâce à Varnhagen et Bodenstedt]. Berlin, Ebering.

Luma. Dostojewski und seine Verkünder (*Der Deutschenspiegel*, 24 avril).

Topass (J.). Les Polonais dans l'œuvre de Balzac (*Monde slave*, avril).

Lirondelle (A.). Le roman russe en France à la fin du XIXe siècle (*Rev. des Cours et Conf.*, 30 juillet).

Influences américaines.

Cestre (Ch.). Comment Tocqueville a vu et prévu le mouvement intellectuel aux États-Unis (*Rev. anglo-amér.*, octobre).

Lemonnier (L.). Edgar Poe et les origines du roman policier en France (*Merc. de France*, 15 octobre).

Tinker (E. L.). Lafcadio Hearn's American days. London, Lane.

Jemolo (A. C.). La Francia e la libertà americana [à propos du livre de B. Faÿ] (*La Cultura*, 15 octobre).

Digitized by Google

Influences orientales.

Palencia (A. G.). La « Divina Comedia » y el Islam (*Rev. de Occidente*, juillet).

Paget Toynbee. Alleged Arab sources of the « Divina Commedia » (*Mod. Lang. Review*, octobre).

Mulertt (W.). Asins Dantebuch (*Islam*, XIV, 1924).

Gowen (H. H.). Immanuel of Rome and the Jew as middleman in literature [à propos des influences orientales dans la *Divine Comédie*] (*Sewanee Review*, juillet-septembre).

Baldwin (E. Ch.). *Paradise lost* and the *Apocalypse of Moses* (*Journal of Engl. and Germanic Philology*, juillet).

Studley (M. H.). Milton and his paraphrases of the Psalms (*Philol. Quart.*, octobre).

Van Roosbroeck (G.). Persian letters before Montesquieu (*Mod. Lang. Review*, octobre).

Maw (B.). Budhist Mysticism; a study based upon a comparison with the mysticism of St. Theresa and Juliana of Norwich. Bordeaux, Thèse de doctorat d'Université, 1924.

Reichwein (Ad.). China and Europe : intellectual and artistic contacts in the eighteenth century [pour les « lumières », les physiocrates, l'âge du sentiment, Goethe]. New York, Knopf.

Teweles (H.). Goethe und die Juden. Hamburg, Gente.

Heiss (H.). Die Pantoums malais. Bemerkungen zu Leconte de Lisles Technik und Verskunst (*Festschrift Walzel*. Potsdam, Athemerian, 1924).

Goichon (A.-M.). Ernest Psichari et ses guides musulmans (*Rev. hebdom.*, 4 juillet).

Saurat (D.). Le judaïsme de Proust (*Les Marges*, 15 octobre).

Schurmann (W.). Ueber Europa und Gandhi (*Kunstwart.*, juillet).

Massis (H.). Défense de l'Occident (*Revue universelle*, 15 octobre).

[Divers.] Nous autres Européens. Dans les *Entretiens d'été de Pontigny, deuxième décade*. Paris, Union pour la Vérité. Société de l'abbaye de Pontigny.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Paul Van Tieghem. **Le Préromantisme; études d'histoire littéraire européenne**. I. Paris, Rieder, 1924. In-8° écu de 300 pages.

— **Précis d'histoire de l'Europe depuis la Renaissance**. Paris, Alcan, 1925. Grand in-16 de 352 pages.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de littérature comparée* qu'il est nécessaire de présenter M. Van Tieghem : l'ampleur de ses investigations, la variété des sujets qu'aborde l'auteur d'*Ossian en France* ont d'autant moins besoin d'être rappelées ici que c'est dans ce périodique même que parut la première des études du volume intitulé *le Préromantisme*. Mais il n'est pas inutile de préciser les points de vue où se place M. Van Tieghem pour revendiquer les droits de la « littérature générale », variété de l'histoire littéraire qu'il tient à distinguer de la « littérature comparée ». Celle-ci, d'accord avec la signification des sciences diverses sur lesquelles s'est modelé ce terme (cf. *Revue*, 1921, p. 14), se préoccupe surtout de déterminer les « articulations » qui font, de l'ensemble des littératures occidentales tout au moins, un tout organique : non sans certaines inégalités de croissance et de développement, les diverses expressions nationales forment une unité relative, dont la littérature comparée fait apparaître les supports.

« Je crois que le moment est venu, écrit M. Van Tieghem, pour un certain nombre tout au moins de ceux qui se consacrent à l'histoire littéraire, de s'engager plus nettement dans la voie de la littérature générale telle que je la comprends... Après tant de travaux particuliers d'histoire littéraire nationale et de littérature comparée, et se servant au fur et à mesure de ceux qui seront encore entrepris, cette discipline cherche à donner une vue d'ensemble de chaque courant ou groupe d'idées ou d'ouvrages. Elle étudie ce qu'il y a eu, à chaque époque, d'éléments communs entre les diverses littératures...

« Pour y arriver, il faut recueillir le plus grand nombre possible de textes et de faits dans le plus grand nombre possible de littéra-

Digitized by Google

tures, à la même période ou dans des périodes voisines. Il faut grouper ces faits et ces textes, non d'après les nations ou les langages, mais d'après leurs affinités intimes, afin de substituer à la carte linguistique des littératures la carte morale et esthétique des tendances et des goûts... »

D'accord avec ce programme, M. Van Tieghem nous donne, dans le premier des volumes en question, outre la *Notion de vraie poésie*, des études sur la *Découverte de la mythologie et de l'ancienne poésie scandinaves* et sur *Ossian et l'ossianisme au XVIIIe siècle;* dans le second, une présentation de la littérature européenne depuis la Renaissance qui, abandonnant franchement la répartition en chapitres nationaux qui servait de plan ordinaire à ces sortes d'ouvrages, adopte des subdivisions telles que le *Drame de la Renaissance*, le *Roman au XVIIIe siècle*, la *Poésie romantique;* et ainsi vingt chapitres, pas un de plus, recueillent l'essentiel des littératures occidentales, de Pétrarque à Hofmannsthal, de Boccace à Selma Lagerlöf.

On voit ce qu'il peut y avoir de satisfaisant pour l'esprit à trouver groupés, selon des affinités déterminantes, des représentants littéraires de l'Occident qui, parfois à leur insu et sans lien ni rattachement aucuns, donnaient une expression à une même tendance de l'âme européenne : grande école de modestie pour certains « génies nationaux », trop enclins à ne guère imaginer de beauté littéraire en dehors de ce que l'idiome et l'usage leur font goûter! Il peut aussi être excellent pour l'enseignement, pour l'apprentissage de la critique littéraire, de pratiquer un ouvrage qui arrive à formuler l'essentiel, sur l'histoire littéraire de l'Europe (et des États-Unis!) depuis la Renaissance, en trois cent cinquante-deux pages et moins de neuf cents noms. A cet égard, et si l'on songe aux juxtapositions de littératures nationales, aux résumés décharnés ou aux indigentes décoctions qui s'offraient à nous sous couleur de « littératures mondiales », il convient de féliciter M. Van Tieghem d'avoir donné ce commode instrument de référence, opportune vue d'ensemble et *memento* essentiel de l'effort littéraire de quatre ou cinq siècles d'Europe.

Une autre particularité heureuse de son livre, c'est que les littératures réputées « secondaires », mais que d'autres destinées nationales, peut-être, auraient pu mettre en un tout autre jour, retrouvent ici une place fraternelle. Symptôme des temps? Scandinavie et Bohême, Portugal et Irlande ne sont pas exclues du concert, et si des susceptibilités devaient s'éveiller à ce sujet, ce seraient plutôt celles des littératures que leur éclat et leur retentissement ont souvent mises, quoi qu'on puisse dire, dans une situation de véritable responsabilité entraînant une distinction spéciale. On peut s'étonner,

Digitized by Google

par exemple, de voir p. 295 Balzac, « fondateur en Europe du roman réaliste », pourvu d'une simple petite page entre Mérimée et George Sand, alors qu'un alinéa indépendant est attribué à de moindres initiateurs.

Il est un point de vue, enfin, où la discussion est plus légitime encore, parce qu'elle concerne l' « historicité », si l'on peut dire, du type de présentation adopté ici. « Tendances et affinités », à défaut de « genres » risquant d'enserrer l'historien dans un réseau trop strict, servent à créer les sous-groupes principaux adoptés par M. Van Tieghem. Or, il peut arriver — et je me rends d'autant mieux compte de la difficulté d'un exposé satisfaisant que j'ai eu à résoudre pour mon compte un problème analogue[1] — que la chronologie reçoive une sorte d'entorse de la part de l'esprit de synthèse, et que, dès lors, un lecteur mal informé risque d'établir de fausses constructions dans son propre esprit : le drame fataliste venant, p. 266, longtemps après que l' « âge moderne » semble avoir banni les revenants, la « poésie classique » définie, p. 122, au lendemain de la comédie au XVIIIe siècle et de Beaumarchais : des interférences de ce genre sont inévitables dès qu'il s'agit de concilier la chronologie et la synthèse; mais ne risquent-elles pas, elles et quelques bizarreries du même ordre — Walter Scott éloigné, p. 282, du romantisme comme Boileau l'avait été, p. 127, du classicisme, Wilde venant *avant* Baudelaire, etc. — de ne pas favoriser, dans l'esprit du lecteur, une image satisfaisante des flots successifs de la littérature moderne? Comme la méthode de M. Van Tieghem n'est pas de celles qui subordonnent à l'excès les œuvres d'art à des nécessités sociales, on peut redouter qu'un détachement excessif à l'égard des *milieux* semble résulter, pour le public sinon pour les initiés, d'une présentation qui juxtapose, rassemble et ramasse, sans beaucoup d'égards pour les différences des individus, des nations, des époques. Autant il est normal de faire aller jusqu'à Milton l'*épopée de la Renaissance*, autant il est périlleux de ne mentionner Calvin ou les traducteurs anglais de la Bible que quarante pages *après* le *Paradis perdu* : on trouverait d'autres exemples d'un tel inconvénient.

Telle est, à mon sens, la principale objection que l'on peut faire à ce *Précis d'histoire littéraire*, qui n'est pas, encore une fois, un abrégé

1. Dans l'*Histoire générale des peuples*, publiée à la librairie Larousse sous la direction de M. Max. Petit, il m'a semblé possible, pour la littérature occidentale des XVIIe et XVIIIe siècles, de fractionner les grandes époques en périodes d'une trentaine d'années environ, où une littérature *donne le ton* et où les dominantes sont, en quelque sorte, imposées aux autres par cette littérature, en même temps que par les dispositions générales communes à tout l'Occident.

Digitized by Google

d'esthétique ou un résumé des genres littéraires. A côté de ce risque d'une rupture dans les « séries » apparentées, les petites chicanes ne sont rien. Pourquoi Nicolaï est-il mentionné trois fois, quand Winckelmann ne l'est pas une seule? Pourquoi Busken Huet et pas Vinet, Faguet et pas R. de Gourmont, F. Jammes et pas Charles Guérin? Pourquoi Herwegh et pas A. Grün, pourquoi Gryphius et pas Kotzebue, pourquoi Beattie et pas A. Ramsay? On pourrait continuer ce petit jeu, protester contre la légende qui fait de G. Keller un romancier « rustique » ou d'A. de Vigny un pessimiste qui « s'enferma dès 1837 dans son triste château de Charente où il passa tout le reste de sa vie dans une fière solitude ». De telles inexactitudes de détail sont inévitables, et bien pardonnables si l'on songe à la variété des lectures, à la difficulté de la « mise en place », au calibrage délicat et au sens des grandes masses que suppose un livre de ce genre. Les services qu'il est appelé à rendre, l'utilité de certaines de ses structures et le rôle excellent « de liaison » qu'elles peuvent avoir à remplir permettent de passer sur la discontinuité historique, si je puis dire, dont des exigences d'un autre ordre seraient tentées de l'accuser.

Fernand BALDENSPERGER.

A. F. B. CLARK. **Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830)**. Paris, Champion, 1925. In-8° de XVIII-534 pages. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*.)

Le travail que M. Clark vient de consacrer à l'influence de Boileau outre-Manche remplit une sérieuse lacune dans l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Angleterre. Que Boileau ait joui vers la fin du XVIIe siècle et dans la première moitié du XVIIIe d'une popularité que ne connut aucun autre écrivain français contemporain, que ses œuvres aient été traduites et imitées, ses préceptes accueillis, répétés, mis en œuvre, qu'enfin son action sur la littérature anglaise soit la manifestation la plus frappante d'une influence française indéniable, voilà sur quoi tout le monde s'accorde maintenant. Il n'en a pas toujours été ainsi. M. Clark rappelle au cours de son ouvrage ce qu'écrivit De Quincey à propos d'un fameux passage de Pope : « Non seulement, disait-il, nous avons le droit d'écarter comme mensonger et indigne de notre attention ce que Pope dit sur ce sujet, mais nous avons le droit de traiter de stupide la prétention qu'il y eut jamais chez nous, à quelque époque que ce

Digitized by Google

fût, ce qu'on pourrait appeler une école française dans aucun genre littéraire. » Ces paroles ont eu plus d'un écho au cours du XIXe siècle; et des critiques anglais, qui faisaient encore autorité naguère, ont pu soutenir que la littérature anglaise que nous appellerons avec M. Clark *néo-classique*, résultat d'une évolution parallèle et indépendante, ne doit rien à l'influence de nos auteurs classiques. Pour résoudre définitivement ce problème, il n'est qu'une méthode, c'est de rechercher systématiquement, scientifiquement, les faits et les grouper, et baser des conclusions sur cette solide documentation. Tel a été le but et telle a été la méthode de M. Clark. Il définit lui-même le rôle d'historien littéraire qu'il s'est proposé avec tant de simplicité, d'honnêteté, de franchise et de modestie, qu'on est désarmé pour le critiquer au moment même où il sollicite la critique. Du reste, le fait que cette étude est consacrée à un de nos classiques, l'hommage qui en est fait à un de nos maîtres les plus respectés et les plus aimés, le tribut rendu à ce qu'il appelle « la brillante et laborieuse école des comparatistes français », le choix qu'il a fait d'une collection française pour y faire paraître son livre, tout cela suffirait pour assurer à M. Clark un accueil cordial et reconnaissant dans les pages de la *Revue de littérature comparée*.

L'ouvrage se divise en quatre livres. Le premier expose l'histoire de la réputation de Boileau en Angleterre de 1660 à 1830; le second porte sur les traductions et les imitations de ses diverses œuvres; le troisième est consacré aux critiques français classiques; le quatrième enfin est une étude de l'influence de Boileau sur la littérature anglaise. Six appendices reproduisent d'intéressants documents d'accès difficile et notamment une traduction du premier chant du *Lutrin*, dont le manuscrit, daté de 1678, a été découvert naguère par M. Babington à la Bodléienne et est attribué par lui à Oldham.

Ce plan n'est pas sans inconvénients. On voit très bien, par exemple, à quelle préoccupation a obéi M. Clark en introduisant entre les livres II et IV une étude sur Le Bossu, Bouhours, Rapin, Dacier, etc..., étude qui n'existait pas encore et qui était indispensable pour déterminer l'apport de Boileau à l'élaboration des idées critiques dont le foisonnement est un des traits caractéristiques de la période qui nous intéresse. Mais il en résulte une fâcheuse impression d'arrêt dans la marche de l'étude. On est de même un peu déçu lorsque, lisant le chapitre qui relate la victoire remportée par le poème héroï-comique sur le poème burlesque, où Boileau joua un rôle si important tant par la théorie (*Préface* du *Lutrin*) que par l'exemple qu'il donnait, on n'y trouve pas l'étude du *Dispensaire* de Garth et de la *Boucle de cheveux dérobée* de Pope; c'est qu'ils ont déjà été étudiés dans leurs rapports avec le *Lutrin* cent cinquante

Digitized by Google

pages plus haut. Assurément, une note de l'auteur nous y renvoie; à défaut de cette note, il aurait suffi de consulter l'*Index* irréprochable qui fait de ce volume un instrument de travail facile à consulter et à manier. Mais il reste que le plan adopté nuit à l'impression d'ensemble et que cette histoire, par ailleurs si remarquable, d'un empire littéraire suivi d'une longue et sûre décadence, n'a pas toute la vigueur d'un exposé où serait menée de front et chronologiquement l'étude de la réputation, des traductions, des imitations, des influences diverses.

C'est pourquoi, nous semble-t-il, le premier livre est celui dont la lecture donne l'impression la plus satisfaisante. Ce sont d'abord les premières allusions à l'œuvre de Boileau, les magnifiques éloges de Dryden : « Je n'aurais qu'à traverser les mers, disait-il dans son *Discours sur la satire*, pour trouver en France un Horace et un Juvénal vivants dans la personne de l'admirable Boileau, dont les vers sont excellents, les expressions nobles, les pensées justes, dont la langue est pure, la satire fine et l'esprit vigoureux. » M. Clark a raison de dire que jamais jugement plus généreux sur Boileau ne fut prononcé en Angleterre. Après avoir consacré une page à Rymer, il aborde Dennis. Aucun critique anglais, nous dit M. Clark, n'a pratiqué Boileau plus que lui. Il était bon que M. Clark apportât, sur cette curieuse figure, ici et dans d'autres chapitres, les lumières que seule une étude comparative pouvait donner. Il complète et corrige la monographie de Paul, dont le grave défaut, à mon sens, était de ne pas tenir suffisamment compte de la place considérable des critiques français dans l'œuvre de Dennis.

On apprécie à cette même époque en Angleterre, en même temps que l'*Art poétique*, le *Lutrin* qui jouit aussitôt d'une vogue extraordinaire, due en grande partie à ce qu'il passe ou peut passer pour une attaque contre le clergé catholique; or, on sait quel rôle jouent alors en Angleterre les passions religieuses. C'est de même la passion politique, et la haine du Roi-Despote, qui inspire les différentes parodies de l'*Ode sur la prise de Namur*, et particulièrement les attaques de Prior. Pourtant, la réputation et l'autorité de Boileau restaient très grandes aux environs de 1700, et M. Clark rapporte les visites, les « pèlerinages » que firent auprès du célèbre poète Maynwaring et Addison. La période suivante commence en 1711 : c'est l'année de la mort de Boileau, de la première édition en anglais de ses œuvres complètes, enfin de l'*Essai sur la critique* de Pope, qui n'est qu'un écho de l'*Art poétique*. Cette période, que M. Clark fait s'étendre jusqu'en 1746, est celle de l'apothéose du poète français. En 1746, la réputation de Boileau arrive à une bifurcation. Autour du Dr Johnson, qui est le dictateur de l'Angleterre georgienne

Digitized by Google

comme Boileau le fut de la France de Louis XIV, se groupent les orthodoxes, ceux qui restent fidèles aux principes et aux œuvres du néo-classicisme. Mais un autre courant se décèle parmi les critiques. C'est Warton, dans son *Essai sur le génie et les œuvres de Pope;* c'est Lyttelton, Kaimes, Blair. On refuse à Boileau le titre de poète et on met au-dessus de lui Pope, comme poète lyrique et didactique autant que comme artiste en vers. Chose curieuse, ces critiques trouvent en Voltaire un allié; on traduit son *Discours de réception à l'Académie* où il constate que Boileau est « incapable peut-être du sublime qui élève l'âme et du sentiment qui attendrit... » et qu'il n'est enfin que « le poète de la raison ». On cite aussi ses vers au roi de Prusse où il met Pope au-dessus de Boileau, sans dire du reste (et M. Clark ne le fait pas remarquer) que c'est Pope *philosophe* que loue Voltaire.

Ce mouvement de révolte à l'égard de Boileau s'accentue encore pendant la période romantique. Assurément, on le lit toujours; M. Clark en donne des preuves abondantes; on le traduit à nouveau, on l'édite même en français à Londres. Mais sur la valeur de ses règles, comme sur ses qualités de poète, il n'y a plus de discussion possible : c'est l'attaque violente de Landor, le mot méprisant de Keats, « *one* Boileau », le silence non moins méprisant de Shelley. Et M. Clark souligne cette étrange inconséquence : Byron alliant une admiration passionnée pour Pope avec un dédain pour Boileau qui s'étend à toute la poésie française, et dont M. Clark exagère peut-être un peu la portée en employant le mot *gallophobie*. Désormais, Boileau n'aura plus d'action, ni même de prestige en Angleterre. Il a été jeté à bas d'un piédestal sur lequel nul ne songera à le replacer.

Le second livre porte sur les traductions et les imitations de Boileau. Les traductions, surtout celles de l'*Art poétique* et du *Lutrin*, méritaient l'étude minutieuse qui leur est consacrée. L'*Art poétique* n'est pas seulement traduit de main de maître (car Dryden y collabora avec Soame), il est adapté au méridien de Londres; partout les poètes anglais remplacent les Français que louait ou critiquait Boileau. Ainsi Villon devient Fairfax; Ronsard, Davenant, et Malherbe, Waller. Un seul auteur français y paraît, c'est Du Bartas dans un passage où Boileau faisait allusion à Saint-Amand :

« Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret... »

M. Clark se demande si les traducteurs « pensaient que Boileau faisait allusion à Du Bartas ou s'ils considéraient que la fameuse traduction par Sylvester avait fait de Du Bartas une propriété anglaise ». Il me semble qu'il n'y a pas de doute à cet égard, et que la se-

Digitized by Google

conde interprétation est la bonne. C'est ce que confirme une note dans l'édition de 1712 : « Du Bartas translated by Sylvester. »

Ainsi donc l'*Art poétique* de Boileau devint un *Art poétique* anglais, et cela seul suffirait à montrer l'influence qu'il devait exercer. Il y a plus. L'exemple de Boileau est suivi par une lignée de critiques-poètes. C'est Mulgrave dans son *Essay upon Poetry*, Roscommon dans son *Essay on translated vere*, en attendant l'*Essay on Criticism* de Pope. M. Clark recherche la part d'influence de Boileau dans ces différents poèmes. Il la trouve jusque dans la traduction par Oldham de l'*Épître aux Pisons*, et ici son étude paraît aussi fine et habile que neuve. La traduction du *Lutrin*, son imitation par Garth dans le *Dispensaire*, tout ce qui est passé de Boileau dans l'œuvre de Pope et de Young complètent cette enquête. Enfin un chapitre sur les traductions et les imitations de Boileau entre 1711 et 1830, où M. Clark a eu bien raison de se contenter d'une énumération rapide, montre combien l'intérêt provoqué par Boileau a longtemps persisté en Angleterre.

Le troisième livre est consacré à l'influence des critiques français autres que Boileau. C'est là une région que bien peu ont songé à parcourir. M. Clark rend hommage aux explorateurs qui l'ont précédé, tels que Ker dans les notes de son édition des *Essais* de Dryden, et M. Spingarn dans ses *Critical Essays of the XVIIIth century*. Il faut le féliciter à son tour d'avoir eu la patience et le courage de dresser la carte de cette contrée du Dryasdust, de ce désert où il y a plus d'ossements blanchis que d'oasis.

Il ne prétend pas du reste avoir fait ici une étude complète, car son livre « n'est pas d'abord une étude de l'influence de ces critiques, mais de Boileau. Leur seul droit à être ici vient de leurs rapports avec lui ». Qu'on étudie Le Bossu, Bonhours, Rapin, leurs fortunes en Angleterre ont suivi à peu près la même courbe. Il semble qu'à un moment donné les esprits aient eu un besoin de règles, de définitions, d'autorité même et que la littérature, après avoir été instinctive, inspirée, ait voulu être raisonnée et raisonneuse. A qui s'adresser pour trouver modèle sinon aux Français, dont chacun reconnaissait avec Dryden qu'ils étaient aussi bons critiques que médiocres poètes? On les traduit, on les cite, on les pille aussi. Quelque nombreux que soient les exemples que M. Clark en a donnés, il n'a pas épuisé la masse et on ne songe pas à lui en faire grief : ce n'était pas son but. Du reste, l'action de ces critiques a été éphémère et peu féconde. C'est en quoi, semble-t-il, elle se sépare de celle de Boileau, chez qui le poète portait le critique et dont les préceptes littéraires repris surtout par Pope ont été appris, discutés et souvent appliqués par des générations de lecteurs. Peut-être

Digitized by Google

M. Clark aurait-il pu insister sur ce point. Cette partie de son ouvrage y aurait gagné en intérêt et se serait mieux justifiée. Quoi qu'il en soit, ces quelques chapitres restent une mine précieuse de faits et un effort de coordination très appréciable.

Le quatrième livre, auquel les autres servent de travaux d'approche, traite des différents aspects de l'influence de Boileau sur la littérature anglaise. La documentation n'y est pas moins riche et minutieuse que dans les livres précédents. Mais c'est naturellement ici que le travail de M. Clark offre le plus matière à discussion.

Voici d'abord le chapitre sur Boileau et l'épopée chrétienne en Angleterre. On nous y montre avec force citations que c'est Boileau qui a donné le coup de grâce à l'épopée anglaise. Les vers fameux de l'*Art poétique* ont été répétés à propos du merveilleux chrétien par tous les critiques anglais, ou à peu près, dans la première moitié du XVIIIe siècle, y compris le Dr Johnson, qui déclare à ce sujet que Boileau se trompe rarement. Mais c'est sans doute dans son sens littéral qu'il faut prendre l'expression « coup de grâce », le coup qui dépêche la victime condamnée et déjà moribonde. Et ici l'action de Boileau serait toute superficielle.

M. Clark, après avoir rappelé la vogue de Scarron et énuméré les poèmes burlesques : Scarronides, Maronides, Hudibras, et combien d'autres, qui se rattachent à la même souche, montre comment du *Lutrin* part une autre lignée, qui comprend le *Dispensaire* de Garth et la *Boucle de cheveux dérobée* et qui se prolonge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Ici, l'influence de Boileau est indéniable; n'est-ce pas lui-même qui a eu l'idée de ce genre burlesque, comme il l'expose dans la *Préface* du *Lutrin?* Mais lorsque, après avoir cité les mots de Courthope : « Un autre symptôme du progrès de l'esprit philosophique dans la société anglaise et du raffinement du goût se trouve dans la popularité rapidement accrue de l'héroï-comique », M. Clark ajoute : « Si cela est vrai, Boileau a eu une influence plus profonde sur la littérature anglaise que ne le suggère la simple création d'un genre nouveau », pouvons-nous le suivre jusque dans cette conclusion? Si l'on comprend bien, cela veut dire que l'importation en Angleterre du genre héroï-comique inventé par Boileau aurait eu pour effet d'y faire progresser l'esprit philosophique et d'y raffiner le goût. N'y a-t-il pas là confusion entre le signe et la chose signifiée? N'y a-t-il pas là le danger (auquel nous sommes tous exposés) de faire comme celui qui, voyant des morceaux de bois se mouvoir sur l'eau, en conclurait non pas que le courant les porte, mais qu'ils créent le courant?

On ne songerait pas un instant à faire les mêmes réserves pour le chapitre sur Boileau et Longin, où M. Clark montre excellemment,

Digitized by Google

d'abord que la traduction de Boileau a inspiré et guidé les traducteurs anglais et attiré sur Longin l'attention des Anglais, ensuite et surtout la part capitale qui revient à Boileau dans la conception et la définition du sublime en Angleterre.

Autre chapitre extrêmement intéressant et où M. Clark s'excuse (avec trop de modestie, semble-t-il) de s'écarter un peu de la route qui lui est familière et d'ajouter aux rapports entre les littératures anglaise et française, qui sont sa spécialité, une étude sur les tendances antiitaliennes en Angleterre du XVIIe siècle au romantisme. Il est certain que la littérature italienne, si goûtée en Angleterre à l'époque élisabéthaine, a subi, devant l'ascendant de la littérature française, une éclipse momentanée. M. Clark a relevé les jugements hostiles au Tasse portés de la fin du XVIIe siècle jusqu'au moment où les poètes italiens reconquièrent l'admiration des lecteurs anglais. Il trouve dans toutes ces critiques des échos de Boileau, plus que des échos, des citations précises, ou mieux : une citation précise; on devine laquelle; et il peut invoquer pour défendre sa thèse le jugement de Hurd qui, dans ses *Letters on Chivalry and Romance*, premier ouvrage qui marque, en 1762, le retour offensif de l'Italie, accuse Boileau d'avoir, avec la phrase magique : *clinquant du Tasse*, « démoli d'un coup la réputation solide et bien établie de la poésie italienne ». Sur quoi il s'écriait : « Telle fut l'adresse des Français et tel leur triomphe sur les pauvres Italiens. » Peut-être y aurait-il lieu, pour arriver à la solution entière de cette question, de tenir compte d'autres éléments; mais, assurément, la contribution qu'y apporte M. Clark est capitale.

M. Clark étudie encore certains aspects de l'influence de Boileau sur la formation des idées critiques de l'Angleterre néo-classique. C'est d'abord l'apologie du bon sens, le culte de la nature et de la raison, l'horreur de la pointe, du « conceit »; c'est ensuite ce que M. Clark appelle l'école du goût, l'affirmation qu'à côté, et au-dessus des règles, il y a un certain bonheur d'expression qui vaut mieux que tous les vers corrects, mais froids :

« *Car* un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer... »

C'est enfin le rôle du critique, le devoir qu'il a de haïr les sots livres et de cribler de ses traits les méchants auteurs, fonction que s'arroge, en s'autorisant de l'exemple de Boileau, tel critique anglais comme Dennis. Enfin, un dernier chapitre aborde d'autres questions fort difficiles, mais dont l'étude s'imposait : l'influence de Boileau sur le vers anglais et sur la satire anglaise.

La première de ces questions est extrêmement délicate. A mesure qu'on avance dans le dernier quart du XVIIe siècle, la poésie anglaise

Digitized by Google

a une tendance marquée à s'exprimer par distiques rimés. Les vers vont deux par deux, comme des boulets ramés, sans enjambement de distique à distique, ni de vers à vers. Dans l'intérieur du vers, et à peu près au milieu, la césure est habituelle. Cette organisation rappelle l'alexandrin français et particulièrement celui de Boileau. Mais y a-t-il eu une influence du vers français sur le vers anglais ? Question mainte fois débattue, et sur laquelle on n'arrivera jamais à s'entendre. M. Clark a eu le courage de l'aborder à son tour. En s'appuyant sur Saintsbury, il voit dans le *Dispensaire* de Garth le premier exemple de la « césure médiane et de l'antithèse s'établissant à la fois dans le vers et le demi-vers comme accompagnement presque constant du distique ». M. Clark continue : « Or, c'est à Garth, on n'en peut guère douter, que Pope a pris le système du distique; il l'a perfectionné et en a fait l'instrument fameux qui devait être copié par tout rimeur pendant un siècle. » Et il ajoute en note : « Le propos de Pope reproduit dans les *Anecdotes* de Spence, où il dit avoir appris la versification entièrement dans les œuvres de Dryden, doit être insincère. »

J'avoue que je dois ici me séparer de M. Clark. Tout au contraire, deux lettres de Pope, l'une à Walsh, l'autre à Cromwell, montrent qu'il a étudié dans le vers de Waller le jeu de la pause, et les observations dont il fait part à ses correspondants sur l'hiatus, l'élision et les vers composés de mots monosyllabiques proviennent à n'en pas douter des *Essais* de Dryden. S'il y a eu influence du vers de Boileau sur celui de Pope, elle a été directe et elle se manifeste tout naturellement pour la première fois dans l'*Essai sur la critique*. Je m'excuse d'insister si longuement sur ces détails. C'est précisément une des grandes qualités du livre de M. Clark que de provoquer la discussion.

Ses dernières remarques portent sur l'action exercée par Boileau sur le développement de la satire anglaise. Comme il le fait très justement remarquer, cette influence, jusqu'ici insuffisamment étudiée, est aussi la plus facile à prouver. Nous ne le suivrons pas dans le détail de son exposé où il montre comment à la satire, telle que la concevaient les Élisabéthains, rude de langue et de rythme comme de pensée, heurtée et hargneuse, succède la satire classique, spirituelle et railleuse, au style clair, au vers coulant. Mais on me saura gré de citer quelques lignes où M. Clark retrace le portrait que Boileau a donné de lui-même dans son œuvre, montrant ainsi à ses imitateurs, et particulièrement à Pope, le modèle d'une satire où l'auteur admet le lecteur dans son intimité et converse familièrement avec lui :

« Quand on lit les vers de Boileau, on voit le poète comme n'ap-

Digitized by Google

paraît peut-être aucun homme de lettres dans la littérature française (sauf Montaigne) avant Rousseau. La juxtaposition de ces noms peut sembler étrange; mais la note de la « confession » dans Boileau est indéniable. Nous apprenons sa passion pour les livres; nous allons à sa maison de campagne; nous rencontrons ses amis fameux; nous entendons parler de son père et de sa mère; nous bavardons avec son jardinier; il nous avoue même qu'il est très peu voluptueux. Par-dessus tout, il a conscience de sa mission de Mentor littéraire de son siècle... Point n'est besoin d'insister sur la différence qu'il y a entre le portrait que trace de soi Boileau et les « confessions » des romantiques; c'est simplement la différence entre le tempérament bohème et un bourgeois posé et respectable, entouré d'amis graves et dignes, qui meurt, comme il a vécu, en odeur de littérature. »

Pour conclure, M. Clark se demande pourquoi Boileau a été plus imité que les auteurs français qui étaient ses contemporains, Molière, Racine, La Fontaine. C'est d'abord qu'il était plus facile à traduire; c'est aussi qu'il n'y avait pas dans son génie de ces nuances et de ces finesses dont l'imitation est à ce point difficile qu'on la peut dire impossible. C'est enfin qu'il apportait, au moment précis où le demandait l'évolution de la littérature anglaise, des modèles du poème critique, du poème héroï-comique, du poème satirique.

Telle est, résumée bien imparfaitement, l'enquête *tout à fait remarquable* menée par M. Clark. Par la masse de faits et d'aperçus nouveaux qu'elle apporte, elle est d'un intérêt capital non seulement pour les comparatistes, mais pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la littérature anglaise[1].

Émile Audra.

V. Jirmounski. **Byron et Pouchkine** [ouvrage en russe]. В. Жирмунский. Байрон и Пушкин, Ленинград, 1924. Leningrad, 1924, édition « Academia », 334 pages. (Tome I d'une collection nouvelle intitulée : *Travaux de l'Institut de recherches scientifiques sur l'histoire comparée des langues et des littératures de l'Occident et de l'Orient.*)

Ce livre est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'histoire de la littérature russe depuis une vingtaine d'années. L'auteur a une

1. Dans un travail aussi considérable et aussi bourré de faits, on pourrait s'attendre à quelques erreurs de détail. Je n'en ai pour ainsi dire pas relevé. Pourtant, il me semble que, p. 87, il eût été bon de rappeler que c'est chez Scudéry et non Mlle de Scudéry que Boileau blâme la prolixité dans les des-

Digitized by Google

méthode ferme qu'il définit dès l'abord et qu'il précise par la suite à plusieurs reprises. Il ne prétend pas rechercher ce qu'il y aurait de byronien dans la sensibilité non plus que dans la pensée de Pouchkine : il ne s'engagera pas dans ces chemins vagues, où d'autres s'égarent trop volontiers. Il veut étudier ce qu'un poète doit à un autre poète, et non pas ce qu'il lui doit accidentellement et qu'un emprunt de-ci de-là suffirait à attester, mais ce qu'il lui doit de permanent et dont on trouve la trace dans toute son œuvre, ou du moins dans une partie importante de cette œuvre. Dans quelle mesure l'art de Pouchkine procède-t-il de celui de Byron? Telle est, en somme, la question que se pose M. Jirmounski, et voilà du même coup le travail souvent mécanique des identifications et la chasse aux parallèles relégués au dernier plan de ses préoccupations : un emprunt n'aura de prix à ses yeux que s'il décèle une influence; c'est l'influence profonde qu'il importe de découvrir. Il s'agit donc de définir les traits caractéristiques de l'art des poèmes de Byron, sujet, composition, manière lyrique, thèmes, style, types et procédés de description, mouvement, coloris, etc., pour examiner ensuite si ces traits ou tels d'entre eux se retrouvent dans la technique poétique de Pouchkine, telle qu'elle apparaît dans les poèmes dits « byroniens » ou « du Sud » (c'est-à-dire ceux que le poète a composés durant son exil en Crimée : le *Prisonnier du Caucase*, les *Frères brigands*, *Vadim*, la *Fontaine de Bakhtchisaraï*, les *Tsiganes*). C'est là considérer le problème dans toute son ampleur en vue d'obtenir des résultats qui n'aient pas simplement une valeur épisodique, mais qui marquent un enrichissement véritable de nos connaissances sur la genèse du romantisme russe.

De fait, M. Jirmounski conduit l'analyse de la technique des deux poètes avec une pénétration, et une netteté, et une sûreté de goût auxquelles il faut rendre hommage. Il ne m'appartient pas de dire ce qu'y gagnera l'étude de Byron, mais je vois combien le gain est grand pour l'intelligence de l'œuvre de Pouchkine. La facture des « poèmes du Sud » se dégage en pleine lumière, jusqu'en ses moindres détails, et la critique de l'auteur sait nous montrer par où elle se rattache à l'art de Byron et en quoi elle en est indépendante. Le byronisme de Pouchkine cesse ainsi d'être pour nous une formule vague : nous en voyons l'étendue — et plus encore les limites. C'est un byronisme modéré où l'on ne reconnaît que quelques-uns des traits caractéristiques du maître anglais, et presque toujours atténués et ramenés à une certaine mesure. Nous y discernons bien su-

criptions. Quant au propos rapporté par Spence sur Régnier, Boileau, et sur les qualités spéciales de la langue française pour la satire (p. 32), il n'est pas de Pope, mais de Lockier.

Digitized by Google

jets, mouvements lyriques, thèmes à la Byron; mais les sujets n'ont plus la forte unité que leur prête la souveraineté (*édinoderjavié*) du héros byronien, mais le lyrisme est plus discret, mais les thèmes ne se multiplient pas avec la même opulence, et encore, dès l'époque de Pouchkine, ces thèmes sont-ils romantiques, au sens large du mot, plutôt que proprement byroniens (les *Frères brigands* sont de la famille du *Corsaire* de Byron comme aussi de celle d'*Ivanhoe* de Walter Scott, des *Brigands* de Schiller, du *Jean Sbogar* de Nodier, etc.). C'est dans la composition que l'influence de Byron s'avère la plus constante sur le poète russe : la démonstration de M. Jirmounski est à cet égard particulièrement instructive, qu'il s'agisse, par exemple, des silences ou des demi-silences (*nédoskazannost*), ou des coupures brusques marquées par des lignes de points, ou de l'autonomie des strophes dont chacune forme un tout complet se suffisant à lui-même et de place variable (les manuscrits de Pouchkine le prouvent de manière évidente). Le style, par contre, est sensiblement différent chez les deux poètes, et l'on s'en convaincra en lisant le chapitre intitulé *Deux styles*, qui est riche d'enseignements.

Ainsi, le Pouchkine des « poèmes du Sud » se montre comme partagé entre la formation classique qu'il a reçue à l'école du XVIIIe siècle français et la grande influence byronienne à laquelle il se prête plutôt qu'il ne s'abandonne. Il prend à Byron le genre du poème lyrique, et il le transplante dans la poésie russe qu'il dote du même coup de ses fleurs les plus merveilleuses. Il adopte ce genre en son ensemble, mais il le modifie dans le détail, soit qu'il lui prête un style plus sobre, soit qu'il l'orne indûment de strophes sur le mode patriotique qu'il tient de l'ode à la française, soit qu'il réduise ou supprime l'intervention lyrique pour lui substituer une chanson d'inspiration populaire qui donne à l'œuvre une note ethnique. Il laisse apercevoir de la sorte, à côté de son romantisme byronien, et ce qu'il a conservé de la pratique de Parny, et ce dont il fera dans *Poltava* un type de poème nouveau, et ce sens de la poésie familière et presque réaliste qui lui inspirera *Eugène Onéguine*.

Ce livre sera précieux pour toute l'histoire du romantisme russe. Scrutée suivant la même méthode, l'œuvre de Lermontov, nous l'entrevoyons, se révélerait plus docile à l'influence de Byron. Mais l'auteur semble avoir réservé la question comme pour en faire l'objet d'une enquête ultérieure. Il nous présente en revanche, dans la deuxième partie de son travail, l'esquisse d'une histoire du poème lyrique byronien chez les poètes *minores*, et nous lui devons un tableau à la fois net et fouillé de la poésie romantique russe durant les années 20 et 30. Son étude du byronisme de Pouchkine tend à devenir celle du byronisme russe.

Digitized by Google

L'exposé est vivant et, malgré la monotonie du plan et le caractère un peu compact de l'impression, ne lasse pas le lecteur; il est soutenu par une analyse alerte des textes et par une érudition qui est sans cesse en éveil, tout en demeurant discrète. On trouvera surprenant, à vrai dire, que M. Jirmounski n'ait pas cru devoir mettre plus en relief les habitudes classiques que Pouchkine devait à l'art du XVIIIe siècle et qui ont comme filtré chez lui les effets du romantisme byronien (l'auteur n'avait-il pas pourtant lui-même, en 1917 et en 1919, indiqué l'importance de l'esprit classique dans la formation de Pouchkine?). On objectera sans doute aussi à M. Jirmounski, et tout en lui concédant que Byron a bien été pour le poète russe « un souverain de ses pensées » (*vlastitel doum*), que ce qu'il impute à l'influence de Lord Byron pourrait être imputé avec autant de fondement à l'influence générale du mouvement romantique, telle que d'autres maîtres étrangers l'avaient, dès les années 20, propagée en Russie. Mais on ne songera guère à restaurer la légende des emprunts à Chateaubriand que M. Sipovski avait inventée avec quelque succès (voir Émile Haumant, *Pouchkine*, Paris, 1911, chapitre VI, dont le premier sous-titre est « La légende du byronisme de Pouchkine », notamment p. 111-112) : M. Jirmounski, à la suite de M. Bem, la ruine définitivement.

Ce sera, en vérité, l'un des contre-coups inattendus — et pourtant logiques — de la révolution russe que d'avoir achevé de ramener l'histoire littéraire à l'étude des œuvres en elles-mêmes et pour elles-mêmes en la détournant de la politique et de la sociologie. Les admirables travailleurs qui se groupent dans la « Maison de Pouchkine », autour de Boris Modzalevski, avaient déjà, sous l'égide du grand poète qui continuait ainsi sa bienfaisante influence sur la littérature russe, amorcé ce retour à l'histoire littéraire proprement dite. Les jeunes travailleurs qui, ces dernières années, en pleine tourmente, se consacrent à l'étude des formes et des genres confirment cette orientation. La « critique philosophique » et la « critique sociale », dont jadis Ivan Kirêevski, d'une part, et Dobroliubov, de l'autre, et, dans des temps plus récents, Ovsianiko-Koulikovski et Ivanov-Razoumnik ont donné l'exemple, ne sont plus à l'ordre du jour, et l'on ne peut que s'en réjouir. Leurs méfaits ont été immenses : elles ont lourdement pesé sur les plus grands des écrivains russes, sur un Tourguénev et sur un Gontcharov; elles ont faussé l'esprit de plusieurs générations de lecteurs; elles ont paralysé ou ralenti le travail des historiens; elles ont dépouillé l'enseignement de la littérature de sa vigueur éducative. M. Jirmounski, à chaque pas, invoque ingénieusement le témoignage des critiques contemporains de Pouchkine, et tels de ceux-ci, comme le prince Viazemski,

Digitized by Google

nous apparaissent singulièrement clairvoyants et sûrs dans le domaine étroit où ils se tiennent, celui des lettres pures. Nous avons parfois, en lisant son livre, l'impression que, par-dessus les décades d'utilitarisme politique et social où sévissait un Pisarev, il renoue à l'époque de Pouchkine la tradition quelque temps brisée de la critique littéraire — et nous lui en savons gré.

Il faut souhaiter que la collection qu'inaugure si heureusement le livre de M. Jirmounski s'accroisse bientôt de nouveaux volumes.

André Mazon.

Ch. Drouhet. **Vasile Alecsandri si scriitorii francezi.** Bucarest, Cultura Nationala, 1924, 310 pages.

M. Charles Drouhet, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest, réunit en volume — avec les retouches et les mises au point de rigueur — six études sur les sources françaises de l'écrivain roumain Basile Alecsandri, publiées dès avant la guerre dans des revues roumaines, à l'exception de la dernière — « les Drames en vers de B. A. » — qui est inédite. Pour des raisons d'ordre très divers, les travaux de ce genre font encore défaut à la littérature critique roumaine. Aussi, l'ouvrage de M. Drouhet revêt-il un caractère de nouveauté très marqué, que les périodiques du pays se sont empressés de signaler. Non pas que le fait qu'Alecsandri ait puisé copieusement aux sources françaises fût une « trouvaille » à lui seul : on s'en était aperçu bien avant M. Drouhet; mais on n'avait pas encore abordé le sujet de propos délibéré et avec la volonté de l'exploiter jusqu'à l'épuisement. Dans sa thèse sur l'*Influence du romantisme français sur la poésie roumaine* (1909), feu N. I. Apostolescu consacre bien une trentaine de pages à Alecsandri; elles sont manifestement insuffisantes.

Des difficultés appréciables rendaient, il est vrai, cette tâche ingrate. Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis : M. Drouhet s'en plaint précisément dans la Préface. Il y déplore l'absence totale des travaux d'approche; à l'heure actuelle encore, il n'existe ni édition critique, ni biographie complète et définitive du poète roumain. On conçoit qu'en l'absence de ces instruments de travail indispensables, les recherches entreprises par M. Drouhet aient comporté des risques faciles à deviner et l'aient obligé à un surcroît de travail dont il est juste de lui faire honneur.

En se constituant partie civile des romantiques français, M. Drouhet a eu la partie belle. C'est, en effet, là qu'il fallait chercher et

Digitized by Google

nulle part ailleurs. Faible humaniste, Basile Alecsandri (1819-1890) ne connaissait bien que la langue et, en partie du moins, la littérature françaises. Ses longs et nombreux séjours en France, ses études, ses amitiés, ses missions politiques, tout nous y ramène. De 1834 à 1839, il prépare son baccalauréat à Paris, après avoir fait ses premières études dans un pensionnat français (Cuénim) de Jassy; il y revint à diverses reprises, notamment comme envoyé extraordinaire auprès de Napoléon III en 1859, plus tard en 1878 et, enfin, après 1880, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il connut personnellement Lamartine, et, de près, Mérimée; couronné, en 1878, par le jury du Félibrige pour son *Chant de la race latine*, Alecsandri se rendra, quatre ans après, en Provence, où ses amis provençaux le fêteront comme un frère de par la latinité commune de leurs origines. Mistral ira jusqu'à traduire en provençal quelques-unes de ses pièces de vers.

La tourmente romantique et ses artifices d'expression le fascinèrent dès le début. Le fait est d'autant plus curieux que son tempérament n'avait rien de très fougueux, ni de très sensible, et que son éducation littéraire plutôt classique n'était guère faite pour contrarier ses instincts d'optimisme souriant et peu profond : les vers légers et clairs dus à sa manière la plus personnelle en font foi. Il aimait la vie large et calme dans son domaine des bords du Séreth moldave. Le romantisme éblouissant de couleur ou tourmenté d'infini ne faisait pas son compte. Alecsandri ne s'en aperçut malheureusement pas; aussi son inspiration romantique vous fait-elle la plupart du temps l'effet d'une décoration factice, laborieusement imaginée pour la circonstance. Si bien qu'en racontant ses souvenirs d'Italie — c'était la première production littéraire qu'il donnât au public (1840) — il trouve moyen d'intercaler, dans sa prose *roumaine*, un fragment en vers *français* qui n'est qu'un pâle reflet de Lamartine, de son *Invocation* entre autres :

« De quel nom te nommer, être incompréhensible
Qui n'as rien de mortel, ...
. . . . . .
Toi qui pour nous charmer abandonnas le ciel?
. . . . . .
De quel nom te nommer? »

Un an après, Alecsandri publiait encore, dans une très curieuse revue bilingue (en français : *le Glaneur moldo-valaque*), son ode *A M. de Lamartine, par un jeune Moldave*, d'allure strictement lamartinienne; le poète français y fait figure de « barde » céleste, mes-

Digitized by Google

sager du Tout-Puissant dont Alecsandri célèbre la magnanimité.

Le « jeune Moldave » n'en reste pas là dans son enthousiasme pour Lamartine; que l'amour vienne, les réminiscences lamartiniennes sont là pour offrir aux épanchements de notre poète des thèmes délicats et pour guider son désespoir dans la voie subtile de la spiritualisation. La passion d'Alecsandri pour son Hélène a beau être douloureusement sincère : Elvire est trop près, resplendissante de beauté et de larmes et déjà divinisée par son chantre. En fait, l'élégie qu'Alecsandri tira de la circonstance (*la Petite étoile*), pour émouvante qu'elle fût, n'en représente pas moins une subtile contamination, dont M. Drouhet s'ingénie à saisir les éléments, entre plusieurs pièces de Lamartine (*les Étoiles*, *le Souvenir*, *Dédicace à M. A. E.*, etc.). Autour de la donnée personnelle, une foule de souvenirs livresques viendront se grouper, qui vont imprégner jusqu'à l'atmosphère de l'élégie roumaine : cette exaltation religieuse, ce vague vaporeux où fondent les arêtes trop vives, cette ambiance spirituelle où plongent les choses réelles, c'est, à n'en pas douter, une réplique fidèle de la métaphysique sentimentale de Lamartine. — Cette orientation une fois prise, Alecsandri ne s'en départira jamais. Dorénavant chanter l'amour ne lui sera plus possible en dehors du cadre et du décor lamartiniens bien connus.

Il y a mieux cependant, ou pire... Le goût d'Alecsandri ne recule pas devant les vieilleries que la muse juvénile de Lamartine était allée chercher chez les Gilbert et les Parny. Il réédite sans broncher, depuis le fameux « flambeau des ombres » jusqu'aux « liquides vallons », toute cette noble phraséologie périmée. Les images plus proprement lamartiniennes et ses comparaisons fluides ne lui échapperont pas non plus; c'est ainsi que « le chœur des astres de la nuit » et la « molle clarté » de la lune des *Méditations* s'étonneront d'éclairer les bords du Séreth pour la plus grande joie de notre poète.

Le chantre de l'amour qui s'est fait entendre dans les *Méditations*, voilà, pour Alecsandri, tout Lamartine. Il le dira expressément plus tard, en rendant compte de son entrevue, en 1859, avec l'illustre vieillard, qui était resté pour lui « le doux poète des cœurs jeunes ». C'est que son peu d'aptitude pour les spéculations philosophiques, son incorrigible « jeunesse » à lui ne concevait pas les élans mystiques des *Harmonies* et moins encore la résignation et le dévouement de *Jocelyn* et des *Recueillements*.

A côté des poésies d'amour d'inspiration lamartinienne, il y a, dans l'œuvre lyrique d'Alecsandri, un certain nombre de pièces à sujets et à paysages exotiques. A la suite d'un voyage dans le Nord-Africain, dans l'Asie Mineure et à Constantinople, il écrivit, en effet, des *Orientales* à la manière de Victor Hugo. Il nous a laissé des

Digitized by Google

impressions de voyage (*Memoranda*), qui trahissent, par endroits, l'artiste avisé et l'observateur éveillé. Cependant, sitôt qu'il est question d'interpréter poétiquement les impressions vécues, le mécanisme des réminiscences joue derechef; la vision poétique qu'il tirera de ce pittoresque ensoleillé sera imprégnée des souvenirs de ses lectures au point de lui rendre impossible la communion directe avec les choses mêmes. Les thèmes et les motifs des *Orientales* françaises s'insinuent jusque dans les poèmes les mieux venus. Le souffle des Djinns, les génies de la nuit, les odalisques romanesques reprennent une vie factice sous la plume de notre voyageur. Hugo fera une fois de plus les frais d'un exotisme de convention.

Les recueils postérieurs de Hugo ont trouvé moins d'écho chez Alecsandri en tant que poète descriptif. M. Drouhet note à peine, par-ci par-là, quelques emprunts plus ou moins caractérisés et directs dus aux *Contemplations* et aux *Chansons des rues et des bois*. C'est que le poète roumain approche de la maturité et que, petit à petit, il s'affranchit de l'imitation trop servile qui offusquait son inspiration de jeunesse.

Il importe de faire remarquer que, tout comme pour Lamartine, Alecsandri puise d'une manière extrêmement arbitraire dans l'œuvre lyrique de Hugo. La « seconde manière » de ce dernier, et la plus caractéristique, ne lui est guère accessible. Son génie facile et serein ne parvient pas à s'assimiler les visions ténébreuses et apocalyptiques de Hugo. Il s'en tient au faste des *Orientales*.

A Lamartine, à Hugo, ajoutons, quoique à un degré beaucoup moindre, Th. Gautier. Alecsandri lui doit le goût passager du pittoresque chinois et, très probablement, le titre même, *Pastels*, de son recueil de poésies descriptives.

Après l'exubérance lyrique, amoureuse et descriptive, voici le poète héroïque, le chantre du passé et de la gloire nationale. Il s'éveilla tard, après la lecture de la première série de la *Légende des siècles*, comme le montre M. Drouhet. N'est-il pas déjà significatif qu'il ait intitulé son recueil de récits épiques précisément *Légendes?* Pour Alecsandri, comme pour Hugo, chanter le passé c'est rendre, par des traits expressifs, pourvus d'une haute puissance représentative, la physionomie du temps jadis. Le procédé est bien connu : modifier l'histoire, altérer la tradition ou simplement créer de toutes pièces un passé de fantaisie. L'optimisme foncier d'Alecsandri, en prêtant à cet échafaudage une unité morale, le fait suivre sans peine les tendances générales de la « philosophie » de Hugo : nous pouvons admirer partout le triomphe final du bien sur le mal. Il en est de même de ses autres opinions en fait de philosophie et de

Digitized by Google

morale : tel poème vient traduire symboliquement la valeur purificatrice de la pitié, etc. Par ailleurs, même point d'honneur guerrier, même code d'honneur.

Nombreux sont, en outre, les thèmes, les situations et les épisodes épiques qu'Alecsandri ira chercher dans la *Légende des siècles* et jusque dans les *Odes et Ballades* et les *Orientales :* imprécations, parades fastueuses, énumération brillante des personnages héroïques (par exemple, les barons de Charlemagne d'*Aymerillot* acquièrent une seconde vie en la personne des magnats polonais de la *Forêt rouge*...), provocations, menaces et injures, orgies, combats singuliers ou merveilleux (à l'exemple de Roland dans le *Petit roi de Galice*) — et autres. Alecsandri ne se fait pas scrupule de transporter dans un coin sauvage de la Moldavie le banquet somptueux du roi Ratbert, vainqueur du marquis Fabrice. Ailleurs, ce sont les *Burgraves* qu'il mettra à contribution : le discours de Barberousse fait merveille sur les lèvres moldaves du prince Étienne le Grand (*la Forêt rouge*)... Avec cette différence que le lyrisme d'Alecsandri n'a rien de prestigieux et que sa fantaisie est bien pauvre — toutes ces belles choses, changeant de destination et comme rabougries, passent dans son œuvre.

Quant aux personnages épiques d'Alecsandri, ils sont infiniment plus conventionnels que ceux de Hugo et ce n'est pas peu dire. Cette foison de détails caractéristiques d'une époque et d'une individualité — parfois réalistes et même burlesques — qui prêtent un semblant de vie et d'authenticité à la *Légende des siècles*, font complètement défaut aux *Légendes* d'Alecsandri. Au lieu de s'en tenir aux données de l'histoire, il leur substitue, en leur prêtant une portée plus générale encore, des traits d'emprunt. Le vieux chevalier Eviradnus et le loyal marquis Fabrice, savamment combinés, se déguisent à la moldave et changent de nom. Ils changent aussi de qualité sociale et nous dirions volontiers de profession : car, enfin, Dan, leur pupille, et Ursan, son double, n'ont rien du chevalier errant en quête d'exploits mirifiques. Avec moins d'amour de l'humanité souffrante, Dan vise moins haut : il défend sa terre et sa foi. En réduisant la sphère d'action des paladins de Hugo, Alecsandri en a fait des héros nationaux. — Ailleurs, c'est au beau milieu d'une légende populaire qu'il fera revivre le type spécifiquement romantique (*Grui-Sângер*); petit-fils de Triboulet et de Lucrèce Borgia (*Angelo, tyran de Padoue*), le personnage d'Alecsandri portera, en outre, la marque de la fatalité : son « satanisme » n'est que l'instrument des puissances infernales; des traits épars dans la *Légende des siècles* (*le Jour des rois, les Lions*) viennent compléter cette étrange physionomie.

Digitized by Google

Après avoir dissocié, pour la commodité de l'analyse, les éléments composant l'ensemble des poèmes, M. Drouhet s'ingénie à nous faire assister au processus même d'élaboration, ce qui nous vaut, concernant une des légendes orientales d'Alecsandri, de belles pages, pénétrantes et justes (p. 84-98). Alecsandri transporte d'abord, de Paris à Constantinople, le thème fondamental de *le Roi s'amuse*. François Ier, avec les retouches de rigueur, devient le sultan Amurad IV. Triboulet et Blanche changent de nom et, un peu, de conditions : celui-ci devient l'ivrogne Becri-Mustapha, et celle-là la belle Feringhis. C'est la *Légende des siècles* (*Zim-Zizimi*) qui lui a suggéré cette transposition, en lui offrant, en outre, les couleurs dont il peindra son Triboulet turc. Le *Sultan Mourad* du même recueil, autant que telle pièce des *Orientales*, auxquels il convient d'ajouter des traits glanés un peu au hasard dans l'œuvre de Hugo, accompliront ce travail délicat d'alchimie littéraire. Sujet, thèmes, épisodes, décor, personnages, tout lui vient, en dernière analyse, de Hugo, en dépit de ses propres souvenirs de voyage et de l'*Histoire ottomane* du prince Cantemir, qu'il a feuilletée avec le profit que l'on devine.

Nous ne suivrons pas M. Drouhet dans l'étude très poussée qu'il donne de la nature et du merveilleux chez Alecsandri. Là encore, la présence permanente de Hugo est attestée par le parti pris de rendre concrètes les fictions les plus caractérisées (tel le pendant roumain du spectre de la Déroute dans l'*Expiation des châtiments*), de personnifier les forces de la nature en les faisant participer aux passions humaines. Nous en dirons autant de la composition : les procédés de Hugo, la symétrie antithétique principalement, auront servi une fois de plus. Par ailleurs, il arrive à Alecsandri d'emprunter, pour une fois, le moule seul, le plan abstrait qu'il destinera à des fins personnelles (tel, en partie, le plan d'*Aymerillot*, le moule de la *Chanson des aventuriers de la mer*). Le style même, l'élocution et la versification ne sont guère exempts de cette empreinte d'un génie fascinant. L'imagination d'Alecsandri fait des efforts laborieux pour transposer dans son œuvre, en dépit des maigres ressources de sa langue maternelle, les métaphores et les contrastes éblouissants de Hugo, les accumulations et les répétitions à effet, et jusqu'aux coupes et enjambements. M. Drouhet nous en donne une riche moisson.

Voici enfin le dramaturge. Depuis les comédies de mœurs, assaisonnées d'éléments de farce et de couplets de vaudeville — que la souplesse d'Alecsandri accommode au goût mal dégrossi d'un public dont il se propose de faire l'éducation théâtrale — à travers des prétentions assez peu fondées de « haute comédie » et jusqu'à de

Digitized by Google

tardifs drames en vers, l'activité d'Alecsandri se dépense avec fougue. Il y a là une trame quasi inextricable d'influences contradictoires que M. Drouhet ne prétend pas avoir complètement démêlée, et pour cause. Il en dit pourtant plus qu'il ne faut pour qu'on puisse saisir les procédés d'Alecsandri et, d'une façon générale, sa part d'originalité.

Les quatre pièces du cycle *Kiritsa* (la première est de 1850; la dernière de 1874) font déjà voir, à la faveur d'une analyse serrée qui met à nu leur ossature, la contamination incroyable entre les formules dramatiques les plus inattendues. La première pièce du cycle (*Kiritsa à Jassy*), se proposant de railler légèrement les ridicules de la provinciale entichée de noblesse et de bon ton, le fera dans le cadre et avec les préoccupations des *Provinciaux à Paris* de Picard, le grand succès de l'an X. La seconde (*Kiritsa en province*) remonte, pour certains de ses éléments les plus importants, jusqu'à la *Comtesse d'Escarbagnas*, sans, du reste, se faire nullement scrupule d'user largement des ruses naïves des *Folies amoureuses* et de tirer parti des travestissements burlesques de telle pièce fin XVIIIe siècle, le *Barbier de Séville*, par exemple.

Cependant, la physionomie définitive de l'héroïne moldave ne sera arrêtée qu'avec le secours du « citoyen » Maillot, l'inventeur de la fameuse Mme Angot qui défraya le rire bénin d'une certaine catégorie de spectateurs jusque très tard dans le XIXe siècle. Les affabulations brodées autour de cette — à l'origine — « poissarde parvenue » par son propre inventeur, ensuite par un des anciens secrétaires de Buffon, Jean d'Aude, et, enfin, par Charles Lecocq, l'auteur de l'opéra bouffe *la Fille de Madame Angot* (1873), vont alimenter copieusement la verve comique de l'écrivain roumain en mal de satire sociale. Rien d'amusant et d'instructif que de suivre, sur les traces de M. Drouhet, les perpétuelles transpositions d'épisodes, de traits, de bons mots dans un milieu social autre que celui d'origine, quoique historiquement analogue (il s'agit, en effet, des deux côtés, d'une phase de transition riche en bouleversements burlesques). Il y a là un phénomène de réfraction, de traduction morale que l'étude d'Alecsandri, au point de vue de la littérature comparée, ne laisse pas d'illustrer abondamment. Car notre *Kiritsa*, avec sa francomanie et son « chic » de banlieue, emporte, malgré elle, dans ses bagages de voyageuse ridicule, la nostalgie des mets abondants du pays et l'inévitable collection d'idiotismes du terroir. Elle a beau être la sœur de lait de Mme Angot : nous avons à considérer néanmoins une Mme Angot naturalisée moldave, et n'oublions pas que c'est la verve incisive d'Alecsandri qui lui a valu ses lettres de naturalisation.

Digitized by Google

Pour les personnages secondaires, la sarabande des traits d'emprunt bat son plein. Voici, pêle-mêle, les Chrysale, Gorgibus et Mme Jourdain de Molière, Picard encore avec la *Petite Ville*, le Gilles et le Jocrisse du Théâtre de la foire, la *Demoiselle à marier* de Scribe et Mélesville... Voici encore — pour les situations, les noms des personnages, la déformation du parler, les jeux de mots, les couplets — l'autorité vaudevillesque des *Petits théâtres*, avec Favart, Désaugiers, Bayard, Théaulon, jusqu'à Scribe.

Kiritsa à part, le répertoire comique d'Alecsandri comprend toute une série d'adaptations tout court. En négligeant les pièces adaptées de Duvert et Lauzanne, Édouard Brisebarre, Bayard et Labiche — signalons, ne serait-ce qu'à un point de vue tout relatif, l'adaptation au roumain du *Gendre de M. Poirier*. Là-dessus, le mérite d'Alecsandri est généralement peu de chose; il lui arrive de traduire trop à la lettre telle expression française qu'on est obligé de retraduire avant de la comprendre. Pour la pièce d'Augier, les choses présentent des inconvénients encore plus graves. Peu psychologue, Alecsandri comprend mal les motifs de l'action et les finesses du dialogue : le correspondant qu'il leur donne est à l'avenant. — Plus méritoire, au contraire, est l'adaptation d'*Un usurier de village* de Charles Bataille et Amédée Rolland, qu'Alecsandri a dû voir jouer à l'Odéon en 1859 et que les plus autorisés des critiques du temps proclamèrent comme un des plus grands succès de la saison. Ses *Sangsues du village* doivent à la pièce française tout au plus le scénario et l'intrigue, et encore : au courant des reproches que les feuilletons de l'époque faisaient à cette dernière, Alecsandri introduira dans sa pièce à lui des modifications en conséquence. Toutefois, c'est surtout dans la physionomie des personnages qu'il mettra de son propre fond : sans parler des autres, quoi de plus vivant, en effet, malgré leur psychologie un peu sommaire, que son cabaretier juif et son fermier grec?

Et la liste ne s'arrête pas là; d'autres comédies encore rappelleraient, à divers titres, les noms de Picard, Scribe, Favart même, qui figurent sans vergogne, dans cet étrange palmarès, à côté du nom vénérable de Molière. Mentionnons enfin les « physiologies » — portraits chargés et à tendance généralement satirique des différentes professions et conditions sociales — qui pullulèrent en France vers 1835 : on en trouvera l'écho dans une foule de chansonnettes comiques d'Alecsandri.

Nous en arrivons à son essai de « haute comédie », comme il se plaît à l'appeler, ses *Seigneurs et Parvenus*. En familier du Théâtre français, Alecsandri n'a pas manqué d'applaudir, en 1862, les *Ef-*

Digitized by Google

frontés et le *Fils de Giboyer*. Avec la conception des premiers et l'intrigue de l'autre, il eût vite fait de dresser l'échafaudage de sa propre pièce qu'il ne réalisera définitivement qu'en 1871. Seulement, chez Alecsandri cela n'allait pas sans complications : la structure solidement classique des pièces d'Augier n'est pas de son goût. Il s'avise de truffer la sienne d'une foule de renseignements sur l'époque et de discussions mal à propos. Mais il y a mieux : oubliant son projet primordial, Alecsandri se tourne imprudemment vers le drame de Hugo. Il n'y avait que lui pour concilier le bon sens d'Augier avec la superbe du drame romantique! Et voilà comment *Ruy Blas*, *Marie Tudor* et *Cromwell* étaient destinés à gâter, pour une fois, le plus sérieux des projets, à notre grande déception.

D'ores et déjà, l'engouement d'Alecsandri pour le drame en vers était facile à prévoir. Nous sommes à l'époque de la recrudescence du drame romantique, après la guerre de 1870. Les artifices romantiques (déguisements, poison, etc.) aidant, Alecsandri fit aboutir le drame historique qu'il rêvait à un pur mélodrame. La couleur locale en fut complètement faussée; de romanesque, le héros de son *Prince Despote* devint vite romantique, et les quelques données de l'histoire s'en trouvèrent insuffisantes pour sauver une pièce historique qui devait se conformer de point en point à la Préface de *Cromwell*. *Marion Delorme*, *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia* et, à un degré plus faible, *Hernani* et *Ruy Blas* sont pour beaucoup dans cette fâcheuse mésaventure. Antithèses et contrastes jouent à nouveau, alternant comme il convient avec les monologues et couplets lyriques. Il y avait de quoi faire tourner mal des intentions autrement fermes que celles d'Alecsandri. Nous en dirions autant de son drame « antique » *Ovide*. Il y a lieu de le regretter d'autant plus que, sitôt qu'il abandonnait la rhétorique boursouflée que la virtuosité de Hugo seule pouvait relever, Alecsandri était de taille à écrire des pages touchantes et claires : telle sa *Fontaine de Blandusie* (1882), le troisième de ses drames en vers, qui met en scène, avec bonheur, l'amour généreux d'Horace pour une esclave.

Cette analyse aura déjà fait deviner les qualités remarquables du livre que nous examinons. Il appartient à cette brève conclusion d'en dégager quelques-unes pour les considérer de plus près.

Les nombreux faits et rapprochements qu'invoque M. Drouhet ne sont jamais censés avoir d'importance en eux-mêmes. Dieu sait cependant combien il est facile de glisser, dans ce genre d'études, aux pires futilités et aux affirmations les plus gratuites! M. Drouhet évite ce danger, lui, grâce à des qualités d'ordre divers et qu'on ne saurait assez louer. La prudence d'abord et le goût de la précision : les analogies apparentes, pour tentantes qu'elles soient, sont reje-

Digitized by Google

tées aussitôt qu'envisagées. Un fait ne devient argument que lorsque tous les moyens de contrôle ont été épuisés; chronologie comparée des réalisations et des éditions, datation exacte et scrupuleusement contrôlée, réunion de tous les indices qui rendent possible et ensuite probable la connaissance du modèle et, à côté de ces précautions d'ordre extérieur, l'analyse intrinsèque du fait, sa confrontation avec les faits semblables, d'une part, avec les virtualités et les prédilections d'Alecsandri, de l'autre. M. Drouhet est toujours à la recherche du détail caractéristique qui, en restreignant le champ des possibilités, lui donne l'assurance qu'il ne se trouve pas devant un pur cliché, mais qu'il doit compter, au contraire, avec une source féconde. On s'achemine de la sorte vers des conclusions de plus en plus générales et s'emboîtant les unes dans les autres que, loin d'escamoter ingénieusement, M. Drouhet tire, toujours strictement, des faits invoqués et préalablement examinés. Ces conclusions atteignent à des degrés de certitude très divers; car l'auteur ne se fait pas scrupule d'avouer, lorsqu'il le faut, ses doutes et ses réserves.

Le livre est animé, en outre, par un certain nombre d'idées générales qui en font comme l'armature. Disséminées dans les conclusions, l'auteur a eu soin de les grouper dans la Préface. La justification d'abord qu'il donne de la recherche des sources : loin d'être une fin, ce n'est à ses yeux qu'un pur moyen d'investigation. Il y voit un intérêt psychologique et littéraire : le fait qu'Alecsandri ait puisé là plutôt qu'ailleurs, qu'il ait totalement négligé, par exemple, les *Nuits* de Musset et les *Destinées* de Vigny en faveur de la sensibilité fluide de Lamartine et du faste brillant de Hugo, est déjà hautement significatif. On conçoit combien cette préoccupation appliquée avec prudence jusqu'aux emprunts les plus menus est féconde. La physionomie d'Alecsandri se dessine au fur et à mesure de l'examen des divers aspects de son œuvre. Car M. Drouhet ne se contente pas d'indiquer les sources; il n'estimera sa tâche remplie que lorsqu'il aura saisi la manière dont Alecsandri assimile ces sources à son propre fond et jusqu'à quel point, en les détournant de leur fin primitive, il réussit à leur donner une destination personnelle. L'originalité d'Alecsandri s'en trouve définie par le fait même d'avoir saisi ses procédés d'assimilation et d'élaboration littéraires.

En outre, ce travail délicat de la création littéraire est intéressant à lui seul. M. Drouhet ne dédaigne pas ce point de vue purement spéculatif; il se plaît à contempler « le jeu toujours intéressant des forces intellectuelles et émotives qui déterminent l'œuvre d'art ».

N'oublions pas enfin que, sans être un très grand poète, ni une

Digitized by Google

morale : tel poème vient traduire symboliquement la valeur purificatrice de la pitié, etc. Par ailleurs, même point d'honneur guerrier, même code d'honneur.

Nombreux sont, en outre, les thèmes, les situations et les épisodes épiques qu'Alecsandri ira chercher dans la *Légende des siècles* et jusque dans les *Odes et Ballades* et les *Orientales :* imprécations, parades fastueuses, énumération brillante des personnages héroïques (par exemple, les barons de Charlemagne d'*Aymerillot* acquièrent une seconde vie en la personne des magnats polonais de la *Forêt rouge*...), provocations, menaces et injures, orgies, combats singuliers ou merveilleux (à l'exemple de Roland dans le *Petit roi de Galice*) — et autres. Alecsandri ne se fait pas scrupule de transporter dans un coin sauvage de la Moldavie le banquet somptueux du roi Ratbert, vainqueur du marquis Fabrice. Ailleurs, ce sont les *Burgraves* qu'il mettra à contribution : le discours de Barberousse fait merveille sur les lèvres moldaves du prince Étienne le Grand (*la Forêt rouge*)... Avec cette différence que le lyrisme d'Alecsandri n'a rien de prestigieux et que sa fantaisie est bien pauvre — toutes ces belles choses, changeant de destination et comme rabougries, passent dans son œuvre.

Quant aux personnages épiques d'Alecsandri, ils sont infiniment plus conventionnels que ceux de Hugo et ce n'est pas peu dire. Cette foison de détails caractéristiques d'une époque et d'une individualité — parfois réalistes et même burlesques — qui prêtent un semblant de vie et d'authenticité à la *Légende des siècles,* font complètement défaut aux *Légendes* d'Alecsandri. Au lieu de s'en tenir aux données de l'histoire, il leur substitue, en leur prêtant une portée plus générale encore, des traits d'emprunt. Le vieux chevalier Eviradnus et le loyal marquis Fabrice, savamment combinés, se déguisent à la moldave et changent de nom. Ils changent aussi de qualité sociale et nous dirions volontiers de profession : car, enfin, Dan, leur pupille, et Ursan, son double, n'ont rien du chevalier errant en quête d'exploits mirifiques. Avec moins d'amour de l'humanité souffrante, Dan vise moins haut : il défend sa terre et sa foi. En réduisant la sphère d'action des paladins de Hugo, Alecsandri en a fait des héros nationaux. — Ailleurs, c'est au beau milieu d'une légende populaire qu'il fera revivre le type spécifiquement romantique (*Grui-Sânger*); petit-fils de Triboulet et de Lucrèce Borgia (*Angelo, tyran de Padoue*), le personnage d'Alecsandri portera, en outre, la marque de la fatalité : son « satanisme » n'est que l'instrument des puissances infernales; des traits épars dans la *Légende des siècles* (*le Jour des rois, les Lions*) viennent compléter cette étrange physionomie.

Digitized by Google

Après avoir dissocié, pour la commodité de l'analyse, les éléments composant l'ensemble des poèmes, M. Drouhet s'ingénie à nous faire assister au processus même d'élaboration, ce qui nous vaut, concernant une des légendes orientales d'Alecsandri, de belles pages, pénétrantes et justes (p. 84-98). Alecsandri transporte d'abord, de Paris à Constantinople, le thème fondamental de *le Roi s'amuse*. François Ier, avec les retouches de rigueur, devient le sultan Amurad IV. Triboulet et Blanche changent de nom et, un peu, de conditions : celui-ci devient l'ivrogne Becri-Mustapha, et celle-là la belle Feringhis. C'est la *Légende des siècles* (*Zim-Zizimi*) qui lui a suggéré cette transposition, en lui offrant, en outre, les couleurs dont il peindra son Triboulet turc. Le *Sultan Mourad* du même recueil, autant que telle pièce des *Orientales*, auxquels il convient d'ajouter des traits glanés un peu au hasard dans l'œuvre de Hugo, accompliront ce travail délicat d'alchimie littéraire. Sujet, thèmes, épisodes, décor, personnages, tout lui vient, en dernière analyse, de Hugo, en dépit de ses propres souvenirs de voyage et de l'*Histoire ottomane* du prince Cantemir, qu'il a feuilletée avec le profit que l'on devine.

Nous ne suivrons pas M. Drouhet dans l'étude très poussée qu'il donne de la nature et du merveilleux chez Alecsandri. Là encore, la présence permanente de Hugo est attestée par le parti pris de rendre concrètes les fictions les plus caractérisées (tel le pendant roumain du spectre de la Déroute dans l'*Expiation des châtiments*), de personnifier les forces de la nature en les faisant participer aux passions humaines. Nous en dirons autant de la composition : les procédés de Hugo, la symétrie antithétique principalement, auront servi une fois de plus. Par ailleurs, il arrive à Alecsandri d'emprunter, pour une fois, le moule seul, le plan abstrait qu'il destinera à des fins personnelles (tel, en partie, le plan d'*Aymerillot*, le moule de la *Chanson des aventuriers de la mer*). Le style même, l'élocution et la versification ne sont guère exempts de cette empreinte d'un génie fascinant. L'imagination d'Alecsandri fait des efforts laborieux pour transposer dans son œuvre, en dépit des maigres ressources de sa langue maternelle, les métaphores et les contrastes éblouissants de Hugo, les accumulations et les répétitions à effet, et jusqu'aux coupes et enjambements. M. Drouhet nous en donne une riche moisson.

Voici enfin le dramaturge. Depuis les comédies de mœurs, assaisonnées d'éléments de farce et de couplets de vaudeville — que la souplesse d'Alecsandri accommode au goût mal dégrossi d'un public dont il se propose de faire l'éducation théâtrale — à travers des prétentions assez peu fondées de « haute comédie » et jusqu'à de

Digitized by Google

personnalité très en relief, Alecsandri a été intimement mêlé à toute la vie sociale, politique et artistique d'un peuple. Il acquiert de ce fait une certaine grandeur que ses contemporains ont été unanimes à reconnaître. Eminesco — un véritable grand poète, celui-là — n'est-il pas allé jusqu'à en faire « le roi de la poésie » ? Il est indéniable que cette position particulière d'Alecsandri augmente encore l'intérêt du livre de M. Drouhet. On saura à quoi s'en tenir sur le vieil adage de Mme de Staël, « la littérature expression de la société », appliqué aux comédies de mœurs de notre écrivain : les amateurs de renseignements historiques les manieront désormais avec infiniment plus de circonspection.

Nous n'avons qu'une chose à ajouter, pour le plus grand éloge de M. Drouhet. Les idées qu'il exprime dans sa Préface ne sont guère de vagues paroles purement ornementales, ni des promesses stériles. Il importait, en effet, d'en tirer parti et de tenir parole. M. Drouhet l'a fait : d'où un livre d'un rare mérite.

B. Munteano.

LES PRÉDÉCESSEURS DE ROUSSEAU ROMANCIER :

M. Daniel Mornet, dans la remarquable étude qui précède son édition de la *Nouvelle Héloïse* dans la collection des *Grands Écrivains de la France* (1925), pose le problème de l'influence anglaise sur l'œuvre de Rousseau. Il le résout en quelques pages dont on ne peut qu'admirer la vigoureuse simplicité; et on souscrit volontiers à sa formule : « La *Nouvelle Héloïse* n'aurait pas été vraisemblablement ce qu'elle est sans la *Clarisse* de Richardson. Mais on chercherait vainement les preuves d'une influence continue et profonde. On a dit, dès le XVIIIe siècle, que Jean-Jacques n'était qu'un plagiaire. On répète aujourd'hui encore dans les pays de langue anglaise que l'*Héloïse* n'est guère qu'une adaptation de la *Clarisse*. Sans aucun doute ce sont, pour une large part, les romans anglais qui ont touché le plus profondément l'opinion française, et jeté notre roman vers des destinées inattendues. Ce sont eux qui ont fait un « enseignement » de ce qui était, avant tout, un divertissement, qui ont parlé de conscience et de vertu sans les discrétions de bonne compagnie et les sécheresses de style qui semblaient trahir l'indifférence ou l'ironie. Par eux les lecteurs français, et Jean-Jacques tout le premier, s'accoutumèrent à des romans qui furent prolixes, moralisateurs et religieux. Ils ont créé, pour une large part, l'atmosphère où Julie et Saint-Preux respirent. Mais les deux amants

Digitized by Google

ne leur doivent ni leur sang, ni leur âme profonde. C'est de Jean-Jacques qu'ils sont nés » (pages 96-97).

On le voit : les fortes affirmations de Joseph Texte, à propos de Jean-Jacques Rousseau et des origines du cosmopolitisme littéraire, ne sont pas contredites, mais elles sont ici très justement nuancées.

L'INITIATEUR DU SCANDINAVISME EN EUROPE :

Précurseur à son insu, offrant les nouveautés un peu rudes de la mythologie scandinave et de l'ancienne histoire du Danemark à des littératures avides de renouveau, *Paul-Henri Mallet* (1730-1807) mérite l'étude que lui consacre Mlle H. Stadler (Lausanne, Imprimerie commerciale, 1924; in-8° de 200 pages) : il représente une influence d'initiation, et comme d'atmosphère, qui ira loin, malgré les insuffisances de ce professeur suisse à l'Université de Copenhague. Peut-être sa biographe n'est-elle pas non plus très renseignée sur les choses scandinaves, à en juger par la transcription de certains titres danois dans la bibliographie; il n'est pas sûr non plus que les *Mémoires sur la littérature du Nord*, qui font pièce dès 1759 au *Mercure danois*, aient été mis dans leur vrai jour; on peut s'étonner d'erreurs comme celle qui (p. 41) confond *Tom Jones* avec un pamphlet de Fielding sur le paupérisme. Mais nous sommes désormais renseignés sur la carrière et les initiatives d'un homme qui, sans être de premier plan, a joué honnêtement son rôle de « courtier intellectuel » entre divers fragments de l'Europe.

L'INDIEN D'AMÉRIQUE DANS LA LITTÉRATURE :

« La littérature du pauvre Indien ou du noble sauvage, bien qu'elle ne nous offre, en anglais, rien de comparable aux *Natchez* et à leur richesse imaginative, est digne d'une soigneuse étude, en raison de son importance philosophique et de ses rapports avec l'exotisme sentimental ou d'autres tendances romantiques. » M. B. Bissell explique ainsi son dessein dans la préface de *The American Indian in English literature of the eighteenth century* (Yale Studies in English, LXVIII, New Haven, University Press, 1925; in-8° de 229 pages); sa conclusion, d'autre part, insiste sur la transformation que subit le « thème » du sauvage entre 1700 et la fin du XVIIIe siècle. Quant à l'ouvrage lui-même, il réunit un total impressionnant de témoignages, mais pourrait établir en plus grand nombre des filiations entre exemples divers du thème en Angleterre et ailleurs : car il est assez curieux que la colonisation anglaise ait eu besoin, bien souvent, d'une incitation étrangère pour s'aviser de l'intérêt humain qui s'attachait à l'Indien.

Digitized by Google

ENTRE DEUX CULTURES :

Problème de littérature comparée s'il en fut, observe M. J. DE PANGE dans son *Gœthe en Alsace* (« Cahiers rhénans », n° IV. Paris, Les Belles-Lettres, 1925; in-8° de 213 pages), que la confrontation inévitable, pour Alsaciens et Rhénans, entre la littérature française du classicisme déclinant et le renouveau « primitiviste » des lettres allemandes : et la troisième partie de ce volume, consacrée aux « idées », situe Herder et son influence au pivot, et comme au tournant, des deux cultures qui s'affrontaient pour le jeune Gœthe à Strasbourg. Le poète était aussi en quête d'autres joies que celles des livres et des pensées, et il va sans dire que ces années merveilleuses s'illustrent de toutes les images suscitées par l'Alsace, s'animent de l'églogue de Sesenheim, s'enchantent de *Volksklied* et d'idylle. M. de Pange fait bonne mesure à tout cela dans son aimable volume, et son point de vue — Gœthe ramené au germanisme dans une cité de plus en plus dégermanisée — semble équitable; mais appellerons-nous « romanisme » l'art concerté de 1770 en France? et ne nous souviendrons-nous pas (p. 166), à propos de la *braune Mädel*, de la *nut-brown maid* de Percy? Il y eut bien de la littérature, quoi qu'on puisse dire, dans ces ferventes années de Gœthe.

LA DETTE ANGLAISE DE CHATEAUBRIAND :

Chateaubriand and English literature : grand sujet, abordé par Mlle M. H. MILLER (The Johns Hopkins Studies in Romance literatures and languages, volume IV; The Johns Hopkins Press et les Presses universitaires de France, 1925). L'auteur étudie d'abord les années de préparation : jusqu'à quel point s'étendaient les connaissances de Chateaubriand en matière de langue et de littérature anglaises? Ses rapports avec Milton (chapitre II) et Ossian (chapitre III) forment le centre du travail. Les jugements exprimés dans l'*Essai sur la littérature anglaise* sont ensuite rapportés (chapitre IV) — et il est singulier que Chatterton ne soit pas cité. La conclusion revient sur l'influence de Milton et d'Ossian. — Après cela, le sujet est-il épuisé? L'action de la littérature anglaise sur la formation intellectuelle de Chateaubriand, si profonde qu'en rentrant à Paris après l'émigration, il se tenait à peine pour un Français; sur sa pensée religieuse, sur le tour de son imagination, sur son style, est-elle déterminée à fond et définitivement? Nous ne le pensons pas. Au moins avons-nous affaire à un utile recueil de matériaux et à la détermination de quelques points essentiels.

Digitized by Google

LA TECHNIQUE FRANÇAISE CHEZ R. DARIO :

Qu'un citoyen des États-Unis, M. Erwin K. Mapes, de l'Université du Minnesota, soit venu présenter à l'Université de Paris une thèse sur un poète né au Nicaragua : c'est sans doute un signe des temps ; rarement on vit un si bel exemple de littérature comparée en action. L'étude en question (*l'Influence française dans l'œuvre de Rubén Darío*. Paris, Champion, 1925) est à la fois moins vaste et plus délicate que le titre ne le fait supposer; elle a pour objet « un des aspects les plus importants de l'art de Dario : son adaptation à l'espagnol des procédés techniques de certains auteurs français de son siècle ». Rien n'est moins aisé, on le sait de reste, que de saisir l'action d'un rythme sur un autre rythme : M. Mapes a abordé ce problème avec une abondance d'informations, et avec une sincérité et une loyauté qui lui font honneur. Il apporte, sur la métrique française et espagnole, des vues qui donnent à penser, et qui doivent faire l'objet de discussions fructueuses. La bibliographie qui termine l'ouvrage est la meilleure que nous possédions sur Rubén Darío.

UN PENSEUR ALSACIEN :

Un indésirable accent schopenhauerien caractérise la partie proprement philosophique des « pensées et fragments » rassemblés par par M. René Martin en attendant qu'il nous donne, de leur auteur, la biographie intellectuelle déjà annoncée ici (*Revue*, 1925, p. 349): mais une vive ardeur de tolérance et d'action émancipatrice s'unit à cette explication du monde par le « désir » et la souffrance, et l'on sait combien furent efficaces certaines initiatives de l'Alsacien parisianisé dont il s'agit (Charles Dollfus, *Au commencement fut le désir*. Paris, Presses universitaires, 1925; in-8° de 310 pages). Aphorismes et impressions, dans le présent volume, sont un peu trop détachés d'un contexte encore inconnu, ou d'une pensée toute contemplative, pour qu'on puisse toujours en apprécier la valeur : les uns et les autres font cependant bien augurer d'une étude d'ensemble consacrée à un homme qui fut le contemporain, et souvent le compagnon d'armes, de Taine et de Renan.

DANS LE SILLAGE DE MAUPASSANT :

Mlle C. Ray Ross nous fait connaître le fameux conteur américain O. Henry, « le Maupassant américain », en se servant de la méthode comparative qui lui paraît indispensable pour cette présentation (*le Conteur américain O. Henry et l'art de Maupassant*. Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise, 1925; in-8° de 175 pages). D'ailleurs

Digitized by Google

c'est un apprentissage *surtout technique*, ce n'est pas une inspiration essentielle et profonde, qui semble représenter un contact que n'affermissaient ni la connaissance de la France et des lettres françaises, ni des affinités d'homme à homme, ni la communauté d'une philosophie implicite. Le présent travail n'en est pas moins intéressant, à cause de l'analyse qui nous est donnée d'une œuvre multiforme, peu connue chez nous et qui mérite de l'être.

CHOIX ANGLAIS DE POÉSIES RUSSES... :

Il s'agit de l'*Oxford Book of Russian Verse*, chosen by the Hon. Maurice Baring (Oxford, Clarendon Press, 1924, xxxix-211 pages). Ce charmant petit volume, d'une impression soignée et élégamment relié, offre au public étranger un choix de chefs-d'œuvre de la poésie russe : il débute par une introduction de M. Maurice Baring et s'achève par des notes du prince D. S. Mirsky. L'introduction se présente sous la forme d'une série de brèves notices contenant l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur les poètes russes; les notes précisent certains points d'histoire littéraire. Ce recueil est destiné à des lecteurs sachant couramment le russe : les textes ne sont pas accentués; les mots et les passages difficiles ne sont accompagnés d'aucune explication. A. M.

... ET DE POÉSIES SCANDINAVES... :

Les mêmes caractéristiques conviennent à l'*Oxford Book of Scandinavian Verse, XVIIth-XXth century*, chosen by sir Edmund Gosse and W. A. Craigie (Oxford, Clarendon Press, 1925, 432 pages) : un lecteur au courant du dano-norvégien, du suédois, de l'islandais, trouvera rassemblés ici des textes lyriques modernes qu'il est bien commode d'avoir ainsi sous la main. Du point de vue de l'histoire littéraire, il eût été intéressant de voir grouper ce Parnasse scandinave en un ensemble homogène, qu'aurait à peine rompu, pour le Danemark et la Suède, la différence des idiomes. Du point de vue de l'agrément poétique, on pouvait souhaiter des citations un peu moins parcimonieuses de J. S. Jacobsen ou de Karlfeldt, alors qu'Œhlenschläger et Tégner sont abondamment représentés. Mais — comme toute la série — l'initiative est excellente et la réalisation si heureuse qu'on la souhaiterait imitée dans tous pays.

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google

MAY 3 0 1926

Sixième Année. — N° 2. Avril-Juin 1926

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

F. C. Roe . *Le voyage de Gray et Walpole en Italie* . . . 189

D. G. Larg. *Une exploratrice malgré elle : le premier départ de Mme de Staël pour l'Allemagne* 207

P. Hazard . *Romantisme italien et romantisme européen* . 224

J. Hankiss . *Jókai et la France* 246

Notes et documents : Voltaire, Rousseau et les Bentinck (M. Paquot). — Une lettre inconnue de Chr. M. Wieland à J. G. Zimmermann (V. Michel). — Holcroft en France (T. V. Benn). — Vieusseux et ses correspondants français (*suite et fin*) (P. Jourda). 293

Chronique 347

Nécrologie : Pietro Toldo (1860-1926) 356

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 358

Comptes-rendus critiques. W. Folkierski. Entre le classicisme et le romantisme : étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle (F. Baldensperger). — B. Faÿ. I. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — II. Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800 (G. Chinard). — A. Marcu. La Spagna ed il Portogalo nella visione dei romantici italiani (G. Le Gentil). 368

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORE CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **3** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin.

I. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).

II-III. H. Giraud. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).

IV. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 . . 16 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr. 80

V. E. Estève. Études de littérature préromantique. 15 fr. Abonnés . . . 12 fr.

VI. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 15 fr. Abonnés. . . . . 12 fr.

VII. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe s. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. 40 fr.
Abonnés . . . . . 30 fr.

VIII. G. Chinard. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . 6 fr.
Abonnés . . . . . 4 fr. 80

IX-X. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier. Les 2 vol. ensemble . . . . . 35 fr.

XI. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe s. 60 fr.

XII. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith. 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XIII. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe. . . . . 40 fr. Abonnés. . . . . 30 fr.

XIV. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 40 fr. Abonnes . . . . . 30 fr.

XV. S. Goulding. Swift en France au XVIIIe siècle. . . 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XVI. D. G. Lang. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800). . . . 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XVII. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 35 fr.
Abonnés . . . . . 28 fr.

XVIII. P. Trahard. Une Revue oubliée : la Revue poétique du XIXe siècle (1835). 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XIX. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830) . . . . . 60 fr. Abonnés. . . . . 48 fr.

XX. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff . . . . . 20 fr. Abonnés. . . . . 16 fr.

XXI. M. Gilman. Othello in French . . . . 15 fr. Abonnés. . . . . 12 fr.

XXII. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XXIII. Erwin K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . 15 fr.
Abonnes . . . . . 12 fr.

XXIV. R. Mubris. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français . . . . . 30 fr. Abonnés. . . . . 24 fr.

XXV. J. Fratsen. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. 45 fr.
Abonnés . . . . . 36 fr.

XXVI. D. Gunnel. Sutton Sharpe et ses correspondants français. 35 fr. Abonnés. 28 fr.

Digitized by Google

LE

VOYAGE DE GRAY ET WALPOLE EN ITALIE[1]

I.

Le 29 mars 1739, deux jeunes étudiants de vingt-deux ans, qui venaient de terminer leurs études à l'Université de Cambridge, Thomas Gray et Horace Walpole, partirent ensemble pour faire le « grand tour », couronnement indispensable aux études d'un gentilhomme de ce temps. Le nom de Walpole était déjà illustre, grâce à son père, le célèbre premier ministre de Georges II. Gray, au contraire, appartenait à une famille modeste de la petite bourgeoisie.

Les deux jeunes gens s'étaient connus au collège d'Eton, où leur goût précoce pour les choses de l'esprit, ainsi que leur physique peu robuste, les avait écartés de la vie rude menée par leurs compagnons. Tandis que les « jeunes barbares » faisaient des expéditions contre les mariniers de la Tamise, les deux enfants chétifs, devenus amis malgré leur caractère très différent, lisaient ou composaient des vers latins. Gray surtout acquit les éléments d'une culture classique peu ordinaire. Comme disait plus tard son camarade, Gray ne fut jamais enfant; dès sa prime jeunesse on nous le montre mélancolique et studieux, déjà moraliste, amateur de livres et de méditation. Walpole, au contraire, était, malgré sa jeunesse, homme du monde et avait l'allure d'un petit-maître de danse. Et comme Gray se plaisait, tout jeune, à se surnommer lui-

1. Pour Gray, voir *Works* (éd. Gosse, 1884), *Letters* (éd. Tovey, 1900-1912), *Correspondence of Gray, Walpole, West, Ashton* (éd. Toynbee, 1915), *Gray and his Friends* (éd. Tovey, 1890). — Pour Walpole, voir *Correspondence* (éd. Paget Toynbee, 16 vol., 1903).

Digitized by Google

même « Il Penseroso »[1], Walpole, par contraste, rappelle invinciblement l'Allegro.

A Cambridge, cette amitié de deux êtres fort différents de tempérament, mais unis par l'amour de l'étude, ne fit que s'accroître. Les études classiques ne suffisant ni à l'un ni à l'autre, Walpole s'adonna en plus aux langues modernes et Gray, influencé sans doute par Milton, s'occupa tout particulièrement de l'italien (1737). Comme Milton, il estimait que cette langue est d'une acquisition très facile pour celui qui sait le latin et le français[2]. C'est pendant son séjour à Cambridge qu'il traduisit en latin une scène du *Pastor Fido* de Guarini et en anglais une partie des quatrième et quatorzième chants de la *Jérusalem délivrée*, qu'il admirait beaucoup. Peut-être pratiquait-il aussi la langue parlée, car son professeur était un Italien, un certain Hieronimo Bartolomeo Piazza, renégat dominicain, paraît-il.

La paix durable résultant de l'administration de Sir Robert Walpole permettait aux Anglais de reprendre la route de la France et de l'Italie. Horace proposa donc d'emmener Gray avec lui pour faire le grand tour[3]. Comme les ressources de Gray n'admettaient pas qu'il se payât le luxe d'un voyage aussi coûteux, Walpole offrit de prendre à sa charge les frais de son ami, tout en lui laissant son entière indépendance.

Ils s'embarquèrent à Douvres et, après avoir essuyé une tempête en mer, arrivèrent à Calais d'où ils gagnèrent Boulogne et ensuite Paris. Nous ne nous attarderons pas dans les salons parisiens où ils rencontrèrent l'abbé Prévost, Marivaux, Crébillon fils et d'autres encore. Le 1er juin, ils partirent pour Reims. Après trois mois passés agréablement parmi la société rémoise, ils se mirent en route pour Dijon, puis pour Lyon, où Walpole, qui projetait de passer l'hiver dans le midi de la France, trouva une lettre de son père lui conseillant d'aller en Italie. De Lyon, Gray et son ami firent une excursion

1. *Letters of Thomas Gray* (éd. Tovey), t. I, p. 8 (septembre 1747).

2. *Works*, t. II, p. 7 et 8; t. III, p. 158. Gray se réjouirait d'adopter la langue italienne, si copieuse et si expressive, en remplacement de l'anglais.

3. Gray n'aimait pas beaucoup se déraciner. Le 20 mars 1738, il avait écrit à Walpole : « Je suis comme les choux; j'aime pousser là où l'on me plante; vous plus que personne seriez à même de m'arracher, mais je n'en vaudrais pas mieux pour être transplanté. »

Digitized by Google

à Genève, en traversant la Savoie pour voir la Grande Chartreuse. La lettre où Gray raconta cette excursion est une des plus intéressantes de toutes celles qu'il écrivit pendant le voyage :

« Nous partîmes il y a quinze jours pour une petite expédition à Genève. Nous prîmes la route la plus longue, celle qui traverse la Savoie, afin de visiter un monastère fameux appelé la Grande Chartreuse, et je n'ai pas lieu de croire que nous ayons perdu notre temps... Partant des Échelles, nous escaladâmes, sur des chevaux accoutumés à ce trajet, la montagne de la Chartreuse. Il y a six milles avant d'arriver au sommet, la route, qui monte en zigzags, a généralement six pieds de large; d'un côté est le roc que surplombent des forêts de sapins, de l'autre un précipice presque perpendiculaire au fond duquel roule un torrent. Tantôt il bouscule des fragments de roche qui y sont tombés, tantôt il se précipite sur de vastes pentes avec un bruit semblable au tonnerre, et l'écho des montagnes redouble ce bruit. Le tout forme une des scènes les plus solennelles, les plus romantiques et les plus étonnantes que j'aie jamais vues. Ajoutez-y l'aspect étrange des fissures et des rocs d'un côté, les cascades qui, dans maint endroit, se précipitent du sommet au fond de la vallée dans la rivière, et maintes autres choses impossibles à décrire, et vous croirez, vous aussi, que nous n'avons pas lieu de nous repentir de notre peine. »

Quelques semaines plus tard, se reposant à Turin, Gray revoit tout cela dans son esprit et il le décrit de nouveau, cette fois pour son ami West :

« J'avoue que je n'ai pas encore rencontré de ces œuvres d'art grandes et simples qui étonnent et qu'il est bon d'avoir vues; mais celles de la nature m'ont étonné au delà de toute expression. Dans notre petit voyage à la Grande Chartreuse, je ne me rappelle pas avoir fait deux pas sans une exclamation que je ne pouvais retenir; il n'y a pas un torrent, pas un rocher qui ne soit plein de religion et de poésie. Il y a des spectacles dont l'aspect terrible rendrait un athée religieux, sans besoin d'autre argument. On n'a pas besoin d'une imagination très fantastique pour y voir des spectres en plein midi... »

Walpole non plus ne manque pas d'enthousiasme, il est

Digitized by Google

tout aussi lyrique, tout aussi « romantique » que son ami. Mais alors que l'imagination de Gray éveille des sentiments philosophiques, celle de Walpole réunit tous les détails d'un ensemble qui fait songer aux gravures de Joseph Vernet :

« Mais la route, West, la route! serpentant autour d'une montagne formidable, entourée d'autres montagnes, toutes hérissées de bois suspendus, assombries par des pins, ou perdues dans les nuages (ici la prose de Walpole est rythmée et forme deux vers octosyllabiques[1] : *others all shagged with hanging woods, obscured with pines or lost in clouds*). En bas, un torrent qui se fraye un chemin parmi les rochers escarpés et dégringole à travers des fragments de roc! Des cascades précipitant impétueusement leurs nappes d'argent dans les creux des gouffres et plongeant dans la rivière tourmentée qui coule au fond! Çà et là une vieille passerelle à rampe brisée, une croix penchée, une chaumière, ou un ermitage en ruines. Cela paraît trop ampoulé et trop romantique à qui ne l'a pas vu, trop froid à celui qui l'a vu. »

Après la visite à cette « scène noble et rugissante » (*noble roaring scene*), comme Walpole l'appelle, les deux amis, peu enchantés de leur séjour à Lyon, se mettent en route pour Turin, par le chemin des Alpes. Le passage du mont Cenis ne les ravit guère. L'hiver étant plus avancé, le temps brumeux rendait la vue moins belle. Gray, excédé de huit jours d'un voyage fatigant, trouve que cette montagne « abuse de la permission qu'ont les montagnes d'être terribles », et qu'il y a trop de danger pour donner le loisir de réfléchir sur les beautés du site. En effet, après avoir emmitouflé les voyageurs, les guides, rendus intrépides par de copieuses libations, les portèrent avec une vitesse inquiétante par de raides sentiers étroits et glacés. Ce fut pendant cette traversée que le petit chien de Walpole fut emporté par un loup comme il trottinait à côté de la chaise. Ce déplorable incident, l'aspect revêche des rochers, la laideur des habitants de cette région alpestre firent souhaiter à Walpole de ne plus jamais la revoir. Notons en passant que Gray, en bon classique, passait ses journées à

1. Cette remarque est faite par West dans sa réponse à Walpole. Voir Toynbee, *Correspondence of Gray, Walpole, West, Ashton*, t. I, p. 251.

Digitized by Google

lire Tite-Live, qu'il devait abandonner pour les vers de Silius Italicus une fois arrivé dans les plaines.

A la vue de Turin les voyageurs soupirent d'aise, et, comme dit le Tasse, cité par Walpole dans cette occasion :

> E l'un a l'altro il mostra, ed intanto oblia
> La noia, e'l mal della passata via[1].

C'est sans doute *il mal della passata via* qui leur fit compter, parmi les beautés de la ville de Turin, la régularité de ses rues, toutes tirées au cordeau. En cela ils reflètent bien le goût du XVIIIe siècle. Le président de Brosses n'en parle pas autrement. Aujourd'hui on reprocherait à Turin d'avoir les allures d'une ville des États-Unis égarée en Italie. Pour Walpole, c'est « une des plus jolies villes qu'il ait vues ». De même Gray admire les routes toutes droites de la Lombardie.

C'est ici que les deux Anglais font la connaissance du drame italien. Après la représentation d'une comédie déclarée « exécrable » tant par Walpole que par Gray, ils assistent à ce que l'un appelle « une sorte de tragédie héroïque » et que l'autre qualifie de « comédie de marionnettes » (*puppet show*). La pièce, intitulée « la Rappresentazione d'un'anima dannata », semble avoir été une espèce de mystère. Une femme, une pécheresse, entre en scène et adresse à la Trinité une prière solennelle. Arrivent Jésus-Christ et la sainte Vierge. Lui, plein de courroux, gronde et sort; quant à elle, elle ne cache pas à la pécheresse que son Fils est très fâché, mais elle verra, elle tentera d'intercéder en sa faveur.

Gray et Walpole durent s'amuser, comme leur ami Spence, de la vénération superstitieuse avec laquelle les Italiens écoutaient les moindres paroles des acteurs de ces farces religieuses. « Malgré l'excellence des acteurs, écrit Spence, ce qui m'intéressait le plus c'était la contenance des gens dans le parterre et les loges. Lorsque les démons paraissaient sur le point d'enlever l'âme damnée tout le monde fut frappé de la plus grande consternation. Quand saint Jean lui parlait obligeamment, ils

1. *Jérusalem délivrée*, chant III, stance 4 :

« E l'uno a l'altro il mostra, e intanto oblia
La noia, e'l mal della passata via. »

(Éd. Barbera, t. II, p. 104.)

Digitized by Google

étaient prêts à crier de joie. Quand la Vierge parut sur la scène, tous les regards exprimèrent le respect; plusieurs fois, à certaines paroles prononcées par les acteurs, les gens se découvrirent et se signèrent. Que penser d'un peuple dont les farces mêmes sont religieuses et sont écoutées si religieusement? C'est d'une pièce semblable, dit-on, appelée *Adam et Ève*, que Milton, lors de son voyage en Italie, prit la première idée de son poème divin, le *Paradis perdu*. Que les commencements des choses les plus grandes sont parfois ingnifiants[1]. »

A Gênes se dévoile aux yeux de Gray la beauté d'une ville italienne avec sa profusion de bâtiments de marbre, palais, églises, portiques, terrasses, d'une magnificence inconnue en Angleterre. Gray est ravi, il n'a rien vu de plus « aimable » : « Figurez-vous, écrit-il, un vaste bassin en demi-cercle plein d'eau bleue, avec des vaisseaux de toutes sortes et de toutes grandeurs, allant, venant ou amarrés; et tout autour, des palais, des églises qui regardent par-dessus les épaules les unes des autres, des jardins, des treilles couvertes de vignes; tout cela s'étage comme le plus grandiose des théâtres. »

Alors la Méditerranée révèle sa beauté à ces hommes du Nord. C'est un moment décisif dans la vie d'un Anglo-Saxon que celui où s'offre à lui la première vision de la splendeur méditerranéenne. Les rivages avec la blancheur éblouissante des rochers se mêlant à la sombre verdure des pins, les îles égrenées en chapelet sur l'azur, cette clarté inconnue dans les pays hyperboréens, et surtout les souvenirs qui planent sur cette rive latine : les civilisations abolies qui y ont succédé les unes aux autres comme les vagues bleues qui viennent mourir sur la plage, l'éclosion d'un art à la mesure et au rythme duquel on s'efforce encore d'atteindre, la naissance d'une philosophie où se trouve en germe tout ce qu'on a découvert ou rêvé depuis. Toutes ces choses font de l'arrivée à Gênes une date inoubliable dans la vie de nos voyageurs.

En même temps qu'il devient amoureux (le mot y est) de la beauté méditerranéenne, Gray découvre la majesté et la pompe des cérémonies catholiques se déroulant dans un décor de fête,

1. *Walpole's Letters*, éd. Bentley (1846), t. I, p. 26, note.

Digitized by Google

entre des murs de marbre et sur des dalles aux vives couleurs. Ce bon protestant est conquis, dans l'église de la Madone des Vignes, par la délicate musique italienne, car, au moment même où la beauté plastique se révèle à ses yeux émerveillés, un monde nouveau, celui des sons, s'ouvre devant lui. Après ces fêtes des yeux et des oreilles, Gray et Walpole passent le reste de la journée à chanter les louanges de l'architecture et de la musique italiennes et à médire de celles de la France[1]. Ils ne craignent qu'une seule chose — que l'Italie n'ait rien de plus beau à leur montrer.

Après y être restés deux jours, ils quittent Gênes et traversent Buchetto, la montagne en marbre vert, et les plaines

Qua Trebiæ glauces salices intersecat unda...

Par Plaisance qui les déçoit, Parme où les tableaux du Corrège les retiennent plus longtemps, Modène où la galerie ducale les occupe pendant deux jours, ils s'acheminent vers Bologne. Ce ne sont pas les « curiosités » qui les attirent; ils négligent les « tours penchées » et les « escaliers énigmatiques », et toute leur attention va aux statues et aux tableaux. Parfois, cependant, ils quittent les jolies arcades ombreuses qui bordent les rues pour la fraîcheur d'un intérieur d'église; les processions, la grand'messe, ce sont autant de fêtes pour les yeux de ces protestants. Ils admirent la beauté des costumes ecclésiastiques et la musique sacrée, tout en se donnant le luxe de détester la « sale moinerie ». Walpole observe d'un œil amusé ce qu'il peut voir des mœurs italiennes, car, ne connaissant personne à Bologne, il n'a pas de distractions mondaines; il voit les dames se traitant d'*illustrissima* et se donnant des baisers (*brown kisses*, écrit-il, mot bizarre, mais qui évoque bien les petites frimousses basanées); il voit aussi le jeune et beau vice-légat dont un Italien, interrogé, dit que ce n'est pas précisément un neveu du cardinal-légat, *ma credo*, ajoute-t-il perfidement, *che gli sia qualche cosa*.

Les amis consacrent douze jours à Bologne avant de tenter la traversée des Apennins dont le mauvais temps les empêche

1. Charles de Brosses, habitué à la musique française, n'a pas d'oreilles pour les cantatrices italiennes (*Lettres d'Italie* (éd. 1836), t. I, p. 114).

Digitized by Google

d'apprécier le charme. Cette vaste chaîne de montagnes a cependant ses beautés, écrit Gray, car on en cultive quelques-unes jusqu'au sommet ou peu s'en faut. En descendant le versant, ils voient devant eux la belle plaine qui s'étend autour de Florence.

Arrivés dans la ville, ils sont accueillis par le résident anglais, Horace Mann, et Walpole, du moins, est content de pouvoir, grâce à lui, reprendre la vie mondaine, car il se dit déjà blasé sur les expériences nouvelles qu'offrent les voyages. Quant aux mœurs, aux caractères, il constate que « les hommes se ressemblent tant partout que l'on s'aperçoit à peine d'un changement de milieu... ». Depuis qu'il est à l'étranger, la chose la plus remarquable qu'il ait observée, c'est, dit-il, qu'il n'y a aucun peuple aussi évidemment fou que les Anglais. Les Français et les Italiens ont de grands défauts, de grandes folies. Mais ces folies et ces défauts sont tellement nationaux qu'on ne les remarque plus, tandis que, en Angleterre, il y a une telle variété dans les tempéraments que les défauts d'un chacun lui sont particuliers. « Je considère, ajoute Walpole, que cette diversité procède en partie de notre climat, en partie de notre gouvernement; le premier est variable et nous rend bizarres; le second permet à nos bizarreries de se développer comme elles veulent. Si on pouvait éviter de contracter cette bizarrerie, il devrait être plus amusant d'habiter en Angleterre qu'ailleurs, car on y trouve une grande variété d'incidents comiques. Les incidents d'une semaine à Londres approvisionneraient toute l'Italie de nouvelles pendant une année. Dans la vie italienne, les deux seules circonstances qui vaillent la peine qu'on en parle sont le mariage et le fait de prendre un sigisbée. »

A Florence, les travestissements font les délices de Walpole. Ayant déjà goûté ces amusements en Angleterre, il apprécie d'autant plus la cordiale gaieté exempte d'arrière-pensée qui les caractérise en Italie. Malgré cette vie mondaine, il trouve le temps de sentir la poésie du paysage italien. « Le petit Arno, écrit-il, ne s'enfle pas et n'est pas couvert de bateaux comme la Tamise, mais il est très joli et, étant italien, il a un je ne sais quoi d'idéal et de poétique. » Gray n'en dit pas long sur Florence. Ces trois mois de salon et de carnaval n'étaient

Digitized by Google

pas pour lui plaire et il a dû passer son temps à visiter les monuments, copier les inscriptions et, comme à Paris, à se divertir de l'aspect des rues et des gens qui s'y promènent. C'était un voyageur consciencieux qui observait et recommandait le précepte de noter toujours sur place les impressions ressenties.

A la fin de mars 1740, lorsque l'hiver fait place aux douceurs du printemps italien, Florence est délaissée pour Rome, où la mort du pape Clément XII va donner lieu à une élection. Passant à travers des collines boisées sur lesquelles la blancheur des villas et des couvents se devine parmi les ormes et les oliviers, les voyageurs voient Sienne, que Gray décrit comme « une vieille ville propre et agréable, de peu de magnificence et d'étendue ». Il observe que la cathédrale, bâtie en marbre blanc et noir, est « travaillée avec une délicatesse gothique dans la vieille manière ». On sait qu'il avait admiré la cathédrale de Reims et qu'il était loin d'employer le mot *gothique*, comme tant de ses prédécesseurs, dans un sens péjoratif. Walpole, tout en rappelant le mot d'Addison[1] à propos du *dôme*, semble peu séduit par l'édifice; mais il copie l'inscription latine gravée sur le portail.

Dans les lettres datées de Rome, c'est de la Rome catholique et de la Rome antique, païenne, qu'il s'agit surtout. La Rome mondaine, malgré les innombrables Anglais, attirés en partie par la cour qu'y tenait Jacques Stuart, le Prétendant, malgré l'affluence de Français et d'Allemands, malgré les essaims de petits abbés qui papillonnaient dans les salons romains, la Rome mondaine présentait peu d'attraits pour les deux voyageurs. Mais la société y offrait matière à mainte observation malicieuse. Walpole s'amuse à noter que les princes ne dépensent que deux ou trois francs par jour pour leur table, et qu'on traite de panier percé le cardinal Albani qui pousse le luxe jusqu'à payer cinq francs un dîner et un souper! Mais cette avarice est rachetée par une générosité princière à d'autres égards. Ainsi le cardinal Ottoboni fait cadeau à lord Carlisle de tous les camées que ce virtuose anglais a admirés dans sa collection. Ces mêmes traits de fruga-

1. *Remarks on several parts of Italy*, 1705.

Digitized by Google

lité et d'ostentation se retrouvent chez les princesses et duchesses descendantes des familles papales : elles mènent une vie misérable dans d'énormes palais éclairés de deux chandelles et se font conduire sur le Corso en carrosses armoriés.

Des assemblées et des *conversazioni* fréquentées par Gray et Walpole il y a peu de souvenirs dans la correspondance de l'un et de l'autre. Gray décrit cependant un concert où les cantatrices et chanteurs les plus renommés — la Diamantina, Giovanni et Pasqualini — « font des merveilles », après quoi Gray médite en absorbant des glaces pendant que son ami danse.

Mais Rome est triste et ses habitants sont malheureux. Les deux protestants attribuent la grande misère à la mainmise de la papauté sur l'administration. Des cardinaux comme Corsini, par leur rapacité, appauvrissent la ville. Si l'on veut des preuves de la toute-puissance de la religion sur le peuple, il faut voir les cérémonies du vendredi saint. Les lettres de Gray et de Walpole témoignent de la forte impression que cette scène avait produite sur leur esprit. Le soir, autour des reliques exposées à la vénération populaire, se déroule un spectacle inoubliable : des flagellants, nus jusqu'à la ceinture, se fouettent avec tant d'ardeur que leur chair en lambeaux semble un pourpoint de velours rouge ; une trentaine de confréries se rendent en procession dans la basilique de Saint-Pierre ; des moines vêtus de noir, de blanc, de rouge, ou en robes bigarrées, ceints d'une corde, portant la cagoule, se frappent la poitrine et baisent les dalles avec une dévotion fanatique. Toute cette scène émouvante et bizarre est éclairée par une immense croix, composée de centaines de petits luminaires, qui paraît être suspendue en l'air auprès du maître-autel.

Gray, comme à Gênes, assiste de temps en temps à la messe et admire le pittoresque de ces fastueux spectacles, mais il garde son attitude méfiante et un peu dédaigneuse de protestant. Walpole raille plus durement les « superstitions » et son esprit ressemble en cela à celui de Voltaire, tandis que Gray fait songer à l'évêque Burnet[1]. Ni l'un ni l'autre ne sont

1. G. Burnet, *Some Letters containing an Account of what seemed Most Remarkable in Switzerland, Italy, etc*, 2 vol., Rotterdam, 1687.

Digitized by Google

pleinement à même de sentir la véritable signification de cette représentation extérieure des mystères de la religion : le besoin de l'âme populaire italienne de concevoir sous une forme plastique les vérités spirituelles.

Un autre aspect du catholicisme se révèle à eux dans le conclave où les cardinaux, enfermés jusqu'à ce qu'ils trouvent un successeur à Clément XII, meurent littéralement de chaleur. Les intrigues de ces hommes d'Église politiciens défraient la conversation mondaine. Walpole, toujours à l'affût du détail amusant, conte qu'un des cardinaux boude l'assemblée parce qu'on ne permet pas de faire entrer chaque jour un porc au conclave, sa mère lui ayant ordonné de baigner régulièrement sa jambe dans le sang d'un porc fraîchement tué.

Pendant que Walpole, qui est riche et peut se payer ses fantaisies, collectionne des médailles, des gravures, des « idoles » et des antiques de toute sorte, son modeste ami, regrettant que le manque d'argent l'empêche d'acquérir « une infinité de belles choses », copie soigneusement des inscriptions. Tous les deux, contemplant les ruines de l'ancienne gloire romaine, voient avec tristesse que les ruines mêmes dépérissent parmi l'incurie générale. « D'ici cent ans, annonce Walpole, Rome ne vaudra pas la peine qu'on la visite. » Ce qui est vrai des ruines de l'antiquité l'est également des villas et des palais, où fresques et tableaux s'effritent.

Lors de leur séjour à Rome, ces humanistes ne manquent pas de faire une excursion aux cascatelles de Tivoli dont Gray a laissé une description d'abord railleuse, ensuite enthousiaste, et à Albano pour voir les ruines de la villa de Pompée. Partout ils cherchent des souvenirs de leurs lectures classiques; le mot de Walpole, que cite son compagnon, est significatif : « Ici nos mémoires voient plus que nos yeux. » Gray ajoute que cela est vrai et que Windsor et Richmond Hill sont infiniment préférables à Albano ou Frascati. Mais après cette boutade il évoque aussitôt, dans la manière romantique, une nuit italienne :

« Voilà une lune! Voilà des étoiles! N'entendez-vous pas la fontaine? Ne sentez-vous pas les fleurs d'oranger? Ce monument-là est le couvent de Saint-Isidore, et cette hauteur, couverte de cyprès et de pins, est le sommet du Quirinal. »

Digitized by Google

Cependant la campagne romaine le laissait indifférent. Dans ses *Notes de voyage*[1], il l'appelle « une plaine stérile et désagréable » qui a besoin de ces monuments de l'antiquité (les aqueducs) pour lui donner quelque beauté.

De Rome, les voyageurs, désespérant de voir la fin du conclave, partent pour Capoue et Naples, à travers « le plus beau pays du monde ». Ils observent que, dès le moment où l'on quitte les domaines du pape, les vastes plaines incultes cèdent la place à des bois d'oliviers, des champs de blé bien labourés entre des lignes d'ormes enguirlandés de vignes. Partout des orangers en fleurs, de vieux figuiers, des myrtes se dressant parmi les haies, ravissent les yeux.

La gaieté napolitaine impressionne fortement le poète mélancolique qui dessine un délicieux petit tableau de la vie du peuple : « Les gens du commun sont des animaux pleins de verve et de gaieté et plus travailleurs que ne le sont la plupart des Italiens; ils travaillent jusqu'au soir; puis ils prennent leur luth ou leur guitare (car ils sont tous musiciens) et se promènent dans la ville ou sur la plage pour prendre le frais. On voit leurs petits enfants bruns sautant tout nus, les plus grands dansant aux sons des castagnettes, tandis que d'autres jouent des cymbales. »

Un jour Gray et Walpole visitent Herculanum, découvert depuis un an environ. Gray en décrit longuement les principales statues et peintures et par ses lettres il laisse entendre que la découverte était encore totalement inconnue en Angleterre.

De retour à Florence, après avoir repassé par Rome, ils reprennent le cours de la vie mondaine avec Horace Mann dans sa villa — la Casa Ambrosio — bâtie sur les bords de l'Arno. Walpole se jette à cœur joie dans un tourbillon de gaieté, Gray écrit des poèmes en latin et observe les mœurs, surtout les mœurs du monde catholique. Il fait une excursion à travers les Apennins et les voit dans la splendeur d'un clair de lune ; mais la plupart du temps il se laisse vivre, se levant à midi et se couchant à deux heures du matin, allant chaque soir passer quelques heures sur le pont pour prendre le frais : car Flo-

1. Voir Tovey, *Gray and his Friends*, p. 223.

Digitized by Google

rence, dit-il, est une ville fertile en sensations délicates. Que de réflexions ont dû assiéger l'esprit de ce poète mélancolique lorsqu'il avait laissé quelque bal ou quelque bruyante assemblée pour contempler, par un clair de lune italien, la cité silencieuse élevant vers le ciel nocturne ses mille flèches et ses frontons de marbre!

Le 24 avril 1741, ils se mettent en route pour Venise, où ils devaient voir la cérémonie des épousailles du doge avec la mer, restant assez longtemps à Bologne pour entendre chanter la Viscontina. A Reggio, une querelle éclate entre les amis et ils se séparent[1]. Gray part seul pour Venise, dont il n'a laissé malheureusement aucune description, et revient en Angleterre en reprenant par Milan, Turin et la Grande Chartreuse, où il écrit une ode latine devenue célèbre. Le 1er septembre, il remet le pied sur le sol anglais après une absence de deux ans et demi. Il s'était italianisé — à l'extérieur en tout cas. Les gamins de Londres riaient, sur son passage, de la largeur de ses manchettes, la dimension de sa perruque et la longueur de son épée, et il se sentait étranger sur une terre étrangère. Walpole, guéri de l'angine qui l'a terrassé à Reggio, revient dix jours plus tard.

II.

Voyons maintenant quels sont les résultats tangibles de ce voyage, important par sa durée, et entrepris à un âge où l'esprit est particulièrement sensible aux influences et aux impressions. Ce fut, d'ailleurs, l'unique voyage de Gray à l'étranger.

Il est impossible, bien entendu, de mesurer avec exactitude l'influence exercée sur ces jeunes gens par le milieu italien, la culture artistique et la vue journalière de tant de chefs-d'œuvre. De temps en temps, cependant, les lettres de l'un et de l'autre laissent pressentir la sourde action de tant de beaux spectacles sur l'âme de Gray, l'homme concentré et intérieur, et sur celle, plus légère, de son compagnon. Leur sens de la beauté s'épanouit sous le ciel méditerranéen et devant l'en-

1. Walpole écrit de cette querelle : « Elle est née de ce que Gray était un compagnon trop sérieux. Gray était tout aux antiquités, moi j'étais sans cesse pour des bals et des spectacles. »

Digitized by Google

chantement des paysages d'Italie; les statues antiques leur révèlent la magnificence du corps humain et la joie harmonieuse qui émane de la beauté plastique. En même temps, le contact d'un peuple qui n'a pas honte de montrer ses émotions n'a pas été sans produire un certain effet sur le caractère plus raide, plus fermé des deux Anglais, habitués à réprimer toute manifestation des sentiments. Et enfin ce voyage en Italie est pour eux la découverte d'un art nouveau, l'art de vivre. La douceur de la vie, l'affabilité gracieuse et coulante des mœurs, ils trouvent tout cela chez un peuple auquel les civilisations antiques ont légué la tradition de l'art et du plaisir, et qui n'est pas troublé dans sa jouissance de la vie par les remords de conscience presque inévitables dans un pays où les puritains ont passé.

Dans leurs comptes-rendus de ce voyage, ce qu'il y a de plus nouveau, c'est sans doute le goût pour les paysages alpestres, goût qui leur a dicté les passages éloquents et émus sur la Savoie, écrits dans un élan de lyrisme qui semble un avant-coureur du romantisme. Pour apprécier l'originalité de ces évocations, on n'a qu'à comparer les récits de quelques prédécesseurs, de quelques successeurs même[1]. Addison, faisant un voyage à Genève en 1700, décrit ainsi son « très ennuyeux voyage » à travers les neiges éternelles : « D'un côté du chemin vous avez une perspective des Alpes qui sont brisées en tant d'escarpements et de précipices qu'elles remplissent l'esprit d'une sorte d'horreur agréable, et qu'elles offrent une des scènes les plus irrégulières et les plus difformes du monde[2]. » Dans la bouche d'un classique l'adjectif *irrégulier* est nettement péjoratif.

Parmi les écrivains qui ont suivi Gray et Walpole on peut citer Richardson qui, dans *Sir Charles Grandison* (1753), décrivant la Savoie, n'y voit que les rochers et la pauvreté, et l'appelle « l'un des pires pays qui existent sous le ciel ». Si Olivier Goldsmith admire les montagnards, il n'a aucun plaisir à regarder les montagnes qu'il trouve tristes et revêches[3].

1. Pour les voyages en Italie, voir C. von Klenze, *The Interpretations of Italy during the last two centuries* (Univ. of Chicago Press, 1907).
2. Lettre écrite à Thonon (1701).
3. *The Traveller :* « Rougher climes... torpid rocks... stormy glooms. »

Digitized by Google

Cet intérêt qui va vers les hommes, les mœurs, la civilisation plutôt que vers la nature, et qui est typique du XVIIIe siècle, se reflète dans un passage de l'historien Édouard Gibbon. Dans son *Autobiographie* (1789), il décrit son voyage en Suisse en 1755 : « La mode de faire des ascensions et d'aller regarder les glaciers n'avait pas encore été introduite par des voyageurs étrangers... mais je contemplais avec plaisir les nouveaux aspects des hommes et des manières[1] ».

Devant les paysages montagneux, Gray et Walpole montrent un peu de cette sensibilité que les œuvres de Jean-Jacques Rousseau allaient rendre contagieuse et générale[2]. Mais, tout comme lui, ils n'apprécient ni les hauts sommets nus ou couverts de neige, ni les glaciers, et ne nous conduisent pas avec plaisir plus haut que la montagne verte. Gray, d'ailleurs, dans sa description de la montagne comme dans ses poésies, ramène toute description à des réflexions philosophiques. En cela il est bien de son siècle, et Lalande, en 1789, ne fera pas autre chose[3].

De même pour les paysages, Gray et Walpole marquent une avance sur la sensibilité classique, sans toutefois atteindre, et cela est naturel, à celle des grands romantiques. Ainsi, tandis que Gray donne de Gênes et aussi des rues grouillantes de Naples une description très moderne par le ton, ni l'un ni l'autre n'ont goûté la poésie mélancolique et la morne grandeur de la campagne romaine que Chateaubriand devait révéler dans des pages pleines de magie.

Tout en étant sensible à la beauté de la nature riante, des collines onduleuses, des golfes scintillant dans la limpidité de la lumière méditerranéenne, Gray ne laisse pas de cataloguer avec ferveur les œuvres d'art, statues et peintures. Son biographe, Sir Edmund Gosse, fait observer qu'il se distingue des autres écrivains de son époque par sa façon purement et

1. *Autobiography* (éd. lord Sheffield, 1827), t. I, p. 84-86.

2. Voir D. Mornet, *le Sentiment de la nature en France*, 1907.

3. « Rien ne prête plus aux réflexions du philosophe que ces lieux solitaires, où il peut méditer sur ce qu'il voit, sans distraction et sans trouble, dans le silence de la nature » (*Voyage en Italie...*). Cf. Goldsmith, *The Traveller* (1764) :

« E'en now where Alpine solitudes ascend,
I sit me down a pensive hour to spend. »

Digitized by Google

simplement artistique de considérer ce qu'il a devant lui, au lieu que tous les autres critiques, jusqu'à Winckelmann, s'occupent d'abstraites définitions esthétiques. Gray, toutefois, ne dit rien des prédécesseurs de Raphaël, de sorte qu'on ne doit pas trop insister sur son originalité comme critique d'art.

Du XVIIIe siècle aussi est l'habitude qu'ont nos voyageurs de ne quitter que rarement leurs livres latins; mais ce trait s'excuse peut-être assez facilement chez deux jeunes gens frais émoulus de l'Université de Cambridge. Dans la haute montagne Gray est capable de sortir son Tite-Live et de lire le passage sur les « nives cælo prope immistæ, etc. ». Si Walpole, quelques années auparavant, avait parodié les *Voyages* d'Addison, lui et Gray, à certains instants, n'étaient pas loin de parodier, à leur insu, sa façon de voyager. Addison, comme Milton avant lui, s'occupait surtout dans son voyage en Italie de retrouver dans les monuments un commentaire perpétuel des auteurs anciens. Gray aussi a quelquefois cette manie de voyager à travers les livres et de voir, dans tout ce qui se présente, un souvenir de ses lectures classiques[1]. Ainsi lui et son ami copient soigneusement les inscriptions et Gray surtout se plaît à ajouter à son érudition accumulée.

Gray et Walpole sont les premiers, paraît-il, à annoncer aux Anglais les merveilles de la ville ensevelie d'Herculanum. Il ne faut pas, toutefois, exagérer l'influence de leurs lettres, publiées longtemps après. Peut-être cette visite à Herculanum a-t-elle encouragé Gray dans ses efforts pour ressusciter les études grecques à Cambridge. Mais l'honneur d'attirer l'attention générale sur les restes de la cité engloutie fut réservé à Charles de Brosses, qui publia en 1750 des *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculée.*

A l'égard des cathédrales et autres monuments gothiques, Gray n'adopte pas l'attitude dédaigneuse d'Addison[2]. Nous l'avons vu admirer la cathédrale « gothique » de Sienne tout comme il avait admiré celle de Reims. S'il laisse percer parfois le goût classique de l'ordre, comme dans ses louanges de

1. Voir surtout les *Notes of Travel*, publiées par Tovey dans *Gray and his Friends*, p. 203-260.

2. Addison, cependant, comme Gray, avait fait ses études dans des collèges « gothiques », Addison à Oxford, Gray à Cambridge.

Digitized by Google

la régularité et de la belle ordonnance de la ville de Turin, ressemblant en cela au président de Brosses, il est loin de dire, avec le président, que : « Qui dit gothique dit presque infailliblement un mauvais ouvrage. »

C'est à Gray que nous devons l'introduction en Angleterre de la musique italienne. De même que Milton avait écouté avec enthousiasme le chant de Leonora Baroni, Gray avait été ravi par la voix de la Diamantina et de la Viscontina. Gray fut peut-être le premier à apprécier la musique italienne comme un élément capital de la culture qu'on peut acquérir par un voyage en Italie. Il s'intéressa surtout à la musique vocale, et collectionna en neuf volumes les compositions de Pergolèse, de Leo, de Bononcini, de Vinci et de Haase. C'est ainsi qu'il éveilla en Angleterre le goût de la musique italienne, goût si passionné qu'il décidait en 1772 le docteur Burney à faire le voyage d'Italie uniquement pour y étudier l'état de la musique.

Si maintenant nous nous tournons vers les œuvres d'imagination de Gray et de Walpole pour y voir les traces de leur séjour en Italie, nous verrons, de Gray, une demi-douzaine de poèmes latins écrits à cette époque, ce qui est beaucoup dans le mince volume de ses poésies. D'abord il y a les vers saphiques (*Horridus tractus...*), dans lesquels il chante le dur passage des monts et la joie de l'arrivée à Gênes, d'où ces vers sont datés. Le terrain où Hannibal remporta sa victoire de la Trébie lui inspira des vers élégiaques (*Qua Trebiæ...*), qu'il envoya de Florence. A Rome il compose son épître *Ad Favonum* (*Mater rosarum...*), et à Rome encore, après le voyage à Naples, il écrit le fragment sur la montagne appelée autrefois le Gaurus (*Nec procul infelix...*). Florence eut l'honneur d'un adieu en vers latins (*O Fæsulæ amœna...*), datés du 21 avril 1741. Mais c'est à la Grande Chartreuse que sont consacrés les vers latins les plus connus, la célèbre ode, en vers alcaïques, commençant *O tu severi religio loci...* Ce dernier poème est intéressant aussi par les deux vers qui le terminent et qui semblent annoncer le sentiment exprimé dans l'*Élégie écrite dans un cimetière de village :*

Tutumque vulgari tumultu
Surripias, hominumque curis.

Digitized by Google

Un autre souvenir de cette excursion à travers les montagnes a été signalé dans le *Progrès de la Poésie :*

> Where each old poetic mountain
> Inspiration breath'd around.

En ce qui concerne Walpole, on cherche en vain quelques réminiscences de son voyage dans le bizarre roman, le *Château d'Otrante*. Malgré le nom italien et quoiqu'il attribue son récit fantastique à un moine italien, l'ouvrage aurait put être écrit par un auteur à qui l'Italie était inconnue. Il se peut bien cependant, comme M. Austin Dobson l'a suggéré, que sa familiarité avec la langue italienne, comme avec la langue française, ait donné à son style épistolaire une vivacité nouvelle. On pourrait mentionner aussi une *Épître* en vers, écrite à Florence et adressée à son ami Thomas Ashton. Le style imite celui de Dryden et il est piquant de constater, chez un homme de la trempe de Walpole, une assez vigoureuse attaque contre les méfaits des rois et des prêtres. Les vers suivants peuvent servir d'échantillon :

> See fair Italia mourn her holy state
> And droop oppress'd beneath a papal weight,
> Where fat celibacy usurps the soil,
> And sacred sloth consumes the peasants' toil.

Somme toute, le résultat le plus clair du voyage est le réveil de la sensibilité chez Gray et Walpole. Parmi tant de traits qui leur sont communs avec leurs contemporains apparaissent des éléments nouveaux. L'enthousiasme pour la montagne, le goût pour les cathédrales gothiques, des aperçus du pittoresque et de la poésie du paysage italien, l'intérêt qu'ils prennent à une résurrection de l'antiquité, rendue possible par la découverte d'Herculanum, toutes ces choses sont nouvelles; nouveau aussi le goût de Gray pour la musique italienne. Ils ont regardé avec plaisir des objets dont leurs prédécesseurs ne firent que s'étonner; chez eux on voit sourdre une sensibilité qui, avant Rousseau, était aussi rare en Angleterre qu'en France.

F. C. ROE.

Digitized by Google

UNE EXPLORATRICE MALGRÉ ELLE

LE PREMIER DÉPART DE Mme DE STAËL POUR L'ALLEMAGNE

Dans chaque ouvrage de Mme de Staël, il y a un élément « stable », qui est son âme, et un élément « instable », qui est l'empreinte des circonstances du moment sur cette âme. Son âme est une âme de femme, c'est-à-dire pieuse et traditionnelle au fond, et un peu impertinente et novatrice à la surface. C'est aussi l'âme d'une femme de génie, — c'est-à-dire riche de contradictions et pleine de quotidienne angoisse. Disons, pour parler simplement, que la femme tout court s'entend mal avec la femme de génie. Le problème que la vie proposa à Mme de Staël fut d'ordre stratégique. Elle devait vivre de façon à ne pas trop décevoir ces deux aspects de son moi.

Or, Mme de Staël a mis un certain temps à prendre conscience de ce subtil et dur dilemme, car c'en était un, et de ceux qu'on n'affronte pas volontiers. Tant que la vie le lui permettait, elle s'esquivait, et trouvait dans les circonstances du moment un succédané de bonheur. Cela dura jusqu'à la Révolution, plus exactement jusqu'à la Terreur, et lui valut quelques années d'activité politique. Mais la Terreur la mit dans un désœuvrement forcé, l'immobilisa. Elle fut obligée de se contempler bien en face, parce qu'elle était malheureuse sans bien comprendre pourquoi. L'examen prit la forme d'un livre, *De l'Influence des passions*, car, étant aussi quelque peu artiste, elle n'éprouvait point le besoin de cacher pudiquement cette opération, dont elle ne comprenait peut-être pas aussi toute la gravité. Le résultat de l'examen fut que Mme de Staël, en

Digitized by Google

vertu de son côté petite fille, qui n'est pas le moins agréable, blâma autrui du malheur qui était en elle. Et, en vertu de son côté Curchod, elle vit bien que sa tête et son cœur s'accordaient mal, et se recommanda à faire un effort pour les remettre d'équilibre. Mais cette dernière conclusion était théorique. La fin de la Terreur lui permit d'avoir de nouveau recours à son stupéfiant habituel, l'action.

A partir de ce moment, la vie ne fait que lui présenter une série de cadres nouveaux pour son malheur. L'activité qu'elle préférait était naturellement celle qui trompe et étourdit le plus l'âme : la politique. Mais justement, aussi, pour la politique, elle avait à la fois trop d'âme et trop d'esprit, deux choses qui n'y ont que faire. La pauvre ne put jamais comprendre que la politique est une affaire de partis et qu'il faut bien appartenir à l'un d'eux, à l'exclusion des autres. Elle ne sut jamais exclure. Et que la politique est une affaire d'actes, que les paroles ne servent qu'à masquer. Car ses paroles à elle étaient la grande affaire de sa vie. On l'écarta donc de la politique, le Directoire d'abord, Bonaparte ensuite. Elle se rabattit sur la littérature et, pour se consoler, chercha à rendre sa littérature aussi « active » que possible.

Une malédiction poursuit cette femme. En littérature aussi, elle a manqué le coche, pour avoir voulu monter au même moment dans plusieurs. Cela est vrai de tous ses livres, excepté de celui qu'elle écrivit sur l'Allemagne. L'Allemagne eut l'honneur de lui fournir le cadre le plus éclatant, le deuil le plus magnifique pour son malheur — grâce à un hasard. En cherchant un amoindrissement de son malheur, elle devint la révélatrice d'un peuple. Tous les révélateurs n'ont pas eu cette chance ; elle-même, quand elle révéla l'Italie ou la Russie (car elle révéla tous les pays que connut son exil et où elle put mettre la main sur du papier et de l'encre), ne reçut point ce titre. Mais, cette fois, les circonstances récompensèrent sa curiosité infatigable. Il se trouva qu'elle révéla, non la vérité, mais quelque chose d'infiniment plus intéressant, l'avenir. De sorte que cet avenir, qui est tout le XIXe siècle, on le porte maintenant en hommage aux pieds de Mme de Staël, comme si elle l'avait créé.

Nous ne dirons pas que la réputation de Mme de Staël repose

Digitized by Google

sur une confusion heureuse. Toute réputation qui est fondée sur une action est, en partie, due au hasard. Mais, pour l'*Allemagne*, il est indispensable de distinguer entre l'action et le livre. Et ce n'est là qu'un commencement. Il faut distinguer aussi, dans le livre, entre les deux parts que nous connaissons, l'âme et la surface. La surface, nous nous excusons de le dire, mais cela nous paraît vrai, est tout ce qui y est d'ordre documentaire, c'est-à-dire tout ce qui fut déposé dans le cerveau et le souvenir de Mme de Staël par les hommes qu'elle a connus ou tout simplement rencontrés, tout ce qu'elle a *appris*. Car apprendre était pour elle une affaire de sentiment, et ses curiosités suivirent étroitement la vie spirituelle des hommes avec lesquels elle était successivement liée. C'est dire que l'âme et la surface ne sont point séparables : le livre, malgré qu'il paraisse disparate, est un tout, non artistique, mais humain. Mais supposez que Mme de Staël n'eût point rencontré Schlegel ou qu'elle eût rencontré un Schlegel fortuné et heureux dans son ménage : il y a tout un côté de son livre qui serait différent. Tenons-nous-en donc à la vieille Mme de Staël, à notre délicieuse et détestable Germaine. Ce qui reste dans son livre est l'ultime *elle*, figée dans un geste dont il est intéressant de voir l'intime origine et de suivre l'intime histoire.

*
* *

Les événements qui sont à l'origine du livre *De l'Allemagne* remontent à l'automne de 1803 et occupent dans la vie de Mme de Staël l'espace d'un mois. Ces événements ont une importance symbolique. Ils auraient pu se produire déjà au printemps de 1800, après la première indiscrétion de Benjamin Constant au Tribunat[1]. Ils ont failli se produire encore au printemps de l'année suivante, alors que Benjamin se permettait de critiquer les mesures disciplinaires prises par Bonaparte après l'attentat de la rue Saint-Nicaise[2]. Le fait est qu'au moment où Bonaparte organisait une France nouvelle, il ne voulait point que cette « faiseuse d'esprit » fût là pour mon-

1. A la séance du 15 nivôse an IX (5 janvier 1800), Constant avait fait allusion à « l'impatience inquiète » de Bonaparte.
2. Voir P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, 1902, p. 68.

Digitized by Google

ter les têtes de ses concitoyens, en répandant comme de l'or nouveau des notions vieilles comme l'Encyclopédie, que le Corse « idéophobe » estimait creuses, et qui, en tout cas, avaient périclité, en tant qu'elles avaient la prétention d'être politiques, avec la Révolution. En août 1802, Necker s'en mêla, en publiant ses *Dernières Vues de politique et de finance*[1], où il discuta avec une entière bonne foi et une superbe maladresse le projet le plus secret du cœur de Bonaparte, celui qu'il réalisa en 1804 en se faisant proclamer empereur des Français. Ce livre du banquier idéologue arracha à Bonaparte des cris de colère. La *Delphine*[2] de la fille, qui le suivit à trois mois de distance, combla la mesure. Bonaparte tempêta si fort qu'à Coppet Mme de Staël trembla et sursit à sa plus chère habitude, qui était de passer ses hivers à Paris. Au début de 1803, elle esquissa un geste de départ. Immédiatement, Bonaparte fit annoncer qu'un agent de police l'attendait à Melun pour la reconduire à la frontière, comme étrangère trop connue par son esprit d'intrigue[3]. Enfin, à la fin de septembre de cette année, sachant Bonaparte fort occupé de ce qu'elle se plaisait à appeler « la farce de la descente », elle se risqua jusqu'à Maffliers, près de Paris. Et, pour ôter à sa démarche toute équivoque, elle commença par en informer Bonaparte lui-même, en lui écrivant candidement qu'elle avait besoin de passer deux mois à proximité de Paris (elle dit à *dix lieues*), pour régler convenablement les affaires de M. de Staël, décédé, au grand embarras de ses nombreux créanciers, en mai 1802[4]. Le prétexte était habilement choisi, car Bonaparte, dans l'idée d'être désagréable à Mme de Staël, s'était autrefois intéressé à ces affaires : et l'on pouvait supposer qu'il s'y intéresserait toujours assez pour faire dépenser de l'argent à la fille d'un homme qui lui réclamait deux millions[5]. Mme de Staël n'ajouta

1. A Genève.

2. Genève, 4 vol. in-12.

3. Welschinger, *la Censure sous le Premier Empire*, 1882, p. 326 et suiv., et Remacle, *Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat*, 1899, p. 216.

4. Divorcée en 1798, Mme de Staël s'était réconciliée avec son mari en 1802. Celui-ci mourut cependant dans la nuit du 8 au 9 mai, à Poligny, alors que Mme de Staël l'emmenait avec elle à Coppet. Voir Blennerhasset, *Mme de Staël et son temps*, édition Dietrich, t. II, p. 479.

5. *Dix années d'exil*, édit. Gautier, p. 28.

Digitized by Google

cependant pas qu'elle avait élu domicile, non à dix lieues, mais à environ six lieues de la capitale, erreur de manœuvre dont elle ne devait pas tarder à se repentir. Ceci fait, « tenant son âme à deux mains », elle attendit les événements.

Or, la maison de Maffliers était humide, et les pluies, cet automne-là, copieuses. Cette dernière circonstance empêcha les gens d'aller visiter Mme de Staël, à l'exception du petit nombre de ses fidèles et de quelques officieux qui prétendaient être bien informés des intentions de Bonaparte. Ces officieux n'étaient guère encourageants, si peu que, le 4 octobre, Mme de Staël écrivait à Joseph Bonaparte, qui l'aimait à cause de l'esprit que son frère détestait, en l'implorant de faire son possible pour abréger le supplice. Que Bonaparte lui accorde Paris, et elle se fera « la personne la plus prudente de la République ». Sinon, elle secouera de ses pieds les boues de Maffliers et s'en ira, tête haute, en Allemagne[1]. Ce régime d'incertitude lui réussit médiocrement. Après trois jours encore, elle en est à pâlir d'angoisse, en entendant ouvrir une porte et à trembler de tout son corps au bruit des sabots d'un cheval[2].

C'est le soir du vendredi 14 vendémiaire, ou 7 octobre 1803, que cette histoire commence à prendre une allure plus précipitée, et, pour Mme de Staël, plus sinistre. Elle attendait ce soir-là un renseignement décisif que devait lui apporter un « homme de ses amis[3] », et, en l'attendant, elle écrivait d'une plume distraite à son père. L'arrivée de l'homme de ses amis lui fit brusquement changer de ton. La nouvelle qu'il apporte est d'une gravité telle qu'elle saisit une feuille blanche et jette sur le papier ces rapides lignes :

Hé bien! mon ami, le plus affreux est arrivé. Mme de Vaines a dit au Premier Consul, à ce qu'on prétend, que Maffliers n'était qu'à six lieues de Paris, et sur cela il a écrit au Grand Juge cette lettre-ci : « Je suis informé que Mme de Staël est arrivée à Maffliers près de Beaumont. Vous aurez à lui faire savoir *par ses amis* et de manière à éviter l'éclat que si, le 15 vendémiaire, elle est encore dans cet endroit, elle sera reconduite par des gendarmes à la frontière. Mon intention est qu'elle ne reste pas en France[4] ».

1. D'Haussonville, *Mme de Staël et M. Necker*, p. 295 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 299.
3. *Ibid.*, p. 300.
4. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 302.

Digitized by Google

Le curieux, c'est que l'ami de Mme de Staël ne se trompa pas d'un mot. On peut s'en assurer en lisant la communication de la police secrète au général Moncey[1]. Et cette exactitude qui va jusqu'à reproduire les paroles mêmes du maître n'est pas à l'honneur du messager, qui fut probablement Regnault de Saint-Jean-d'Angély[2]. Elle explique, au contraire, de façon précise le jeu que jouait Bonaparte, jeu militaire qui consistait à vouloir mettre l'ennemie en fuite par des roulements de tambour. Le billet officiel est, en effet, du *20 vendémiaire ou 13 octobre*, et l'on sait que « le plus littéraire des gendarmes » ne surgit sous les fenêtres de Maffliers que le samedi 22 vendémiaire, soit exactement *une semaine après le jour annoncé pour l'exécution de la menace*. Bonaparte, écrivait Mme de Staël vers 1810, alors qu'elle n'avait plus rien à apprendre sur le compte de son illustre adversaire, « avait l'habitude de dicter ses volontés en conversation afin qu'on le dispensât d'agir, en prévenant ses ordres. S'il avait dit que tel ou tel individu devait se pendre, je crois qu'il trouverait mauvais que le sujet soumis n'eût pas en conséquence fait acheter la corde et préparer la potence[3] ». Regnault de Saint-Jean-d'Angély avait donc pour mission d'apporter de la corde à son amie et de l'engager amicalement à se pendre.

*
* *

Voilà pour Bonaparte. Nous n'avons pas ici le devoir d'expliquer pourquoi, ayant admis en principe que son ennemie séjournât quelque temps près de Paris, il revint brusquement sur cette décision et la chassa : ce fut une affaire de nerfs autant que de politique. Mais Mme de Staël? Quel accueil fit-elle

1. Archives nationales, F7 6331. Reproduit par Welschinger, *op. cit.*, p. 331. Voici les phrases significatives : « L'intention du gouvernement... est que Mme de Staël ne demeure point en France. Je vous invite à charger un officier de gendarmerie de lui faire connaître cette disposition et de veiller à ce qu'elle l'exécute. Dans le cas où elle s'y refuserait, elle devra être accompagnée jusqu'à la frontière par un gendarme. Mme de Staël habite dans une maison de campagne près de Beaumont-sur-Oise... Je vous prie... d'y exécuter la commission sans bruit et sans éclat. »

2. Probablement, mais pas certainement. Voir *Dix années d'exil*, p. 95, note d'Auguste de Staël.

3. *Dix années d'exil*, p. 81.

Digitized by Google

à ces désagréables et pressantes sollicitations? Pour le savoir il devient nécessaire de défaire l'histoire de son exil pour la refaire — en utilisant, du reste, les mêmes matériaux — plus plausible et plus dramatique.

Ce fut d'abord la panique. Au milieu de la nuit, de cette même nuit du vendredi 7 octobre, Mme de Staël s'en fut se cacher dans la maison hospitalière d'une dame qu'elle ne connaissait point. Cela, nous le savons parce qu'elle-même le dit dans *Dix années d'exil*, où Auguste de Staël ajoute en note que la dame en question était une Mme de La Tour[1]. Mme de Staël a dû quitter Maffliers après minuit, car elle y rédigea d'abord le billet qu'on vient de lire et qui porte la date du 8 octobre. Mais il y a mieux. Ce billet n'est que le commencement d'une longue lettre, écrite par Mme de Staël à son père pendant cette fin de semaine, interrompue et recommencée pas moins de quatre fois et dont les deux reprises intermédiaires, qui sont de la nuit du vendredi au samedi et du samedi respectivement, offrent le plus haut intérêt. Ces deux reprises, comme cela arrive fréquemment dans les lettres de notre impétueuse, ne portent pas de date, et c'est pour cette raison qu'on les a classées jusqu'ici selon la version reçue de cet épisode, au lieu de s'en servir pour la contrôler.

Voici, donc, ce qu'écrivit Mme de Staël bientôt après son arrivée chez Mme de La Tour :

Desmarets, le premier commis du Grand Juge, a été chez M. de Montmorency, qui a refusé formellement de se charger de cette commission. *Je viens d'écrire au Consul pour lui demander un passeport pour l'Allemagne, et huit jours à Paris pour avoir le temps d'avoir de l'argent et de faire voir Albertine* (sa fille) *à un médecin;* je lui offre encore de passer l'hiver à Saint-Ouen, que M. Teinat me cède, *et Joseph portera cela ce matin.* J'en attends le résultat sans espoir et j'ai bien de la peine à ne pas perdre la tête de désespoir. — *Pouvais-tu t'attendre que ta fille et ses deux enfants seraient pris par des gendarmes?* J'irai passer l'hiver en Allemagne, mais je te rejoindrai au mois de juin au plus tard. *J'ai écrit au Consul que tu viendrais peut-être toi-même ici demander quel crime a commis ta famille pour être aussi barbarement traitée; je lui ai écrit qu'il me donnait une ligne dans son histoire.* — Cher ami, envoie-moi ta bénédiction : jamais je

1. *Dix années d'exil*, p. 94.

Digitized by Google

n'en eus plus de besoin. *Je suis cachée dans une maison. Auguste* (son fils) *est resté chez moi avec quelques domestiques : ils pleurent, ces pauvres enfants, et ne conçoivent pas quel crime a commis leur mère. Je finirai cette lettre dans quelques heures et je l'enverrai à Paris.*

Les dernières lignes de cette lettre suffisent pour trancher la question de date[1], et les premières pour la rattacher au billet de Maffliers, qui explique de quelle nature fut la commission dont le loyal Mathieu refusa de se charger. Mais ce qui est bien plus intéressant, c'est que cette lettre, ainsi remise à sa place, nous apprend que le premier geste de Mme de Staël, après avoir essuyé les larmes d'Albertine, fut d'ouvrir son encrier et d'écrire sa célèbre lettre au Consul :

Citoyen Consul,

Je vivais en paix à Maffliers, sur l'assurance que vous avez bien voulu me faire donner que j'y pouvais rester, lorsqu'on est venu me dire que des gendarmes devaient m'y prendre avec mes deux enfants. Citoyen Consul, je ne puis le croire, vous me donneriez ainsi une cruelle illustration. J'aurais une ligne dans votre histoire.

Vous perceriez le cœur de mon respectable père qui viendrait, j'en suis sûre, malgré son âge, vous demander quel crime j'ai commis, quel crime a commis sa famille pour éprouver un si barbare traitement. Si vous voulez que je quitte la France, faites-moi donner un passeport pour l'Allemagne et accordez-moi huit jours à Paris pour avoir de l'argent pour mon voyage et faire voir à un médecin ma fille, âgée de six ans, que la route a fatiguée. Dans aucun pays de la terre une telle demande ne serait refusée, » etc.

Un brouillon de cette lettre fut retrouvé par Mme Lenormant dans les papiers de Mme Récamier et publié par elle en 1862 dans son *Coppet et Weimar*[2]. Et c'est probablement pour cette raison qu'on la supposait écrite chez l'amie de Mme de Staël, quatre ou cinq jours après l'alerte. Depuis, elle traîne dans

1. Nous utilisons le texte imprimé, tel que nous l'offre M. d'Haussonville, qui dit que, *le 12 octobre*, Mme de Staël ajouta ces lignes à la lettre qui appartient à cette date. Étant donné le contenu, il ne peut s'agir que d'une reprise non datée. Voir *Mme de Staël et M. Necker*, p. 308 et suiv.

2. P. 28 et suiv. Mme Lenormant affirmait que *l'original* était entre ses mains, mais elle voulait sans doute dire une copie manuscrite.

Digitized by Google

tous les manuels. Mais, décidément, les lettres célèbres sont celles qu'on ne lit pas. Autrement, comment ne pas voir que celle-ci dut être écrite par une femme qui, sous le coup d'une menace immédiate, tombe immédiatement à genoux et implore la clémence? Comment croire que Mme de Staël aurait eu l'impertinence de demander huit jours de sursis et d'ajouter que dans aucun pays de la terre une telle demande ne serait refusée, après s'en être accordé préalablement cinq de son propre chef? Et comment ne pas voir, pour en revenir un instant à Bonaparte, que ce fut la réception même de cette lettre affolée, lettre écrite sur la foi d'insidieux racontars par lui-même inspirés, qui décida le maître à prolonger encore un peu sa tactique d'attente?

Au moment, d'ailleurs, où Mme de Staël écrivait à son père, elle avait déjà pris ses dispositions pour faire parvenir à son adresse la lettre au Consul. Elle dit positivement : « Joseph portera cela ce matin[1] », d'où nous pouvons conclure qu'elle l'envoya, sitôt écrite, à Morfontaine, avec un mot d'explication pour celui-ci. Joseph s'empressa d'abord d'assurer le messager, qui fut probablement Benjamin ou Mathieu de Montmorency, qu'il ferait ce qu'on lui demandait « ce matin ». Ensuite, s'étant rendu plus tard dans la matinée à Saint-Cloud, il écrivit le billet qu'on sait :

Paris, le 15 vend. an 12.

Madame,

J'ai reçu vos lettres (*c'est-à-dire la lettre au Consul et le billet de couverture*); j'ai été ce matin expressément à Saint-Cloud. J'ai fait tous les efforts... mais je ne crois pas avoir réussi. Le Premier Consul a terminé la conversation en me disant : *Je verrai le Grand Juge ce soir*, etc.[2].

Les mots fatidiques « ce matin », qui sont à eux seuls un résumé des angoisses ressenties par Mme de Staël pendant cette cruelle fin de semaine, se retrouvent, cependant, une troisième et dernière fois sous la plume de celle-ci, à savoir dans une lettre à laquelle M. d'Haussonville attribue la date

1. Voir plus haut, p. 213.
2. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 303.

Digitized by Google

du 1er octobre, et dont une partie est sûrement de la matinée du 8[1] :

Il paraît certain qu'il y a un très vif débat entre Joseph et son frère. Le Premier Consul voulait qu'il fût chancelier. Joseph a déclaré qu'il n'accepterait qu'une place qui lui donnerait un pouvoir réel... Il dit beaucoup que le Premier Consul le traite fort mal... Il a de plus eu la bonté de compter, parmi ses raisons d'être mécontent, la manière dont on me traitait... *J'avais donc assez d'espérance et j'en ai encore* [elle n'a pas encore reçu la réponse qu'on vient de lire!], *puisque Joseph a promis de parler*... Mais hier Mme de Vaines ... a dit que le Premier Consul avait paru étonné de ce qu'elle avait dit que j'étais à six lieues de Paris, croyant que c'était dix, et qu'il a déclaré que, si j'avançais davantage, il me ferait prendre par quatre gendarmes et reconduire à Coppet... De plus ... Benjamin a été voir Fouché, qui lui a dit que, *demain samedi 15 vendémiaire*, quatre gendarmes viendraient me prendre ici... Comme il affirmait que cela serait, *le bruit du tambour m'a fait assez mal ce matin*, etc.

Cette fois, « ce matin » est rétrospectif; et ceci est donc la reprise qui fut écrite tandis que Mme de Staël attendait impatiemment la réponse de Joseph. Cette reprise est longue, très décousue, et se termine en queue de poisson par un vague on-dit, à propos de Lebrun et de Cambacérès. Ce fut sans doute l'arrivée de la lettre de Joseph qui y coupa court. Mais, comme on l'a vu, cette lettre n'était guère de caractère à faire cesser l'inquiétude de Mme de Staël, laquelle durait encore, quand, le lundi soir 10 octobre, elle se décida enfin à clore sa longue lettre à son père, en lui envoyant aussi une copie de la lettre au Consul et de la réponse de Joseph :

Ce lundi soir, 10 octobre 1803.

Voilà ma lettre et la réponse de Joseph, mon ami. Le mot : *Je verrai le Grand Juge*, a été suivi de la confirmation de l'ordre, et j'attends d'heure en heure la lettre du Grand Juge... Je supprime les réflexions, nous nous entendons, *mais je suis comblée d'amitiés*

1. *Op. cit.*, p. 281 et suiv. Il est probable que toute la lettre jusqu'à la page 281 est effectivement du 1er. Mais, de nouveau, il y a un faux raccord, qui se place à peu près, peut-être pas exactement, à l'endroit où nous commençons la citation.

Digitized by Google

douces et déchirantes et je me soutiens... Adieu; à jeudi pour ma dernière lettre d'ici, très vraisemblablement[1].

Cette conclusion, pour courte qu'elle soit, ne laisse pas de contenir des précisions précieuses. Malgré la torture de l'attente, Mme de Staël *se soutient!* Elle est même *comblée d'amitiés douces et déchirantes!* Où cela? Chez Mme de La Tour? Mais nous savons très positivement qu'elle s'y ennuyait[2] et que, d'ailleurs, elle se croyait obligée de se cacher. Donc, le lundi, elle ne se cache plus et elle n'est plus chez Mme de La Tour. Au cours de ce jour, elle a fait ses paquets, qui n'étaient pas gros, car elle avait tout laissé à Maffliers, et s'en est allée, avec une nonchalance farouche, chercher « la société la plus agréable » qu'elle sût trouver. Bien entendu, cela veut dire qu'elle descendit chez Mme Récamier, à Saint-Brice, maison que celle-ci avait louée pour être près de Mme de Staël. Là, parmi les ennemis et détracteurs de Bonaparte, ce dut être la détente, les larmes d'abord, puis le récit de la cruelle aventure, avec documents à l'appui : tout cela est résumé dans les deux adjectifs « douces et déchirantes ». Et tandis que Corinne, ses beaux yeux encore pleins de larmes, achevait de lire, devant cet auditoire sympathique, sa dramatique protestation contre l'injustice qui la menaçait, l'admirative Juliette taillait déjà sa plume pour copier le brouillon, trouvé cinquante ans plus tard par sa fille adoptive[3].

*
* *

L'amusant de cette tragi-comédie, c'est que chacun de ses deux acteurs spécule sur la faiblesse de l'autre, Mme de Staël sur le fait que Bonaparte doit reculer et recule en effet devant l'éclat d'un acte prématurément despotique, Bonaparte sur la

1. *Op. cit.*, p. 304.
2. *Dix années d'exil*, p. 95.
3. Mme Lenormant. Il est significatif qu'un des correspondants de Louis XVIII à Paris ait pu citer vaguement certains passages de la lettre au Consul : « ... elle (Mme de Staël) écrivait au Premier Consul une lettre fort touchante... lui disant qu'il ferait une tache à sa gloire...; elle ajoutait que son vénérable père viendrait sûrement lui demander quel était le crime de sa fille... » Et cette communication du correspondant est datée du 26 octobre 1803. Voir Remacle, *op. cit.*, p. 430 et suiv.

Digitized by Google

nervosité féminine de Mme de Staël. Et c'est ainsi que l'inévitable reprise d'hostilités est précédée de quelques jours de trêve armée, pendant lesquels chacun attend de l'autre la solution de leur commun problème.

Mais tous deux se trompent, et Bonaparte un peu plus que Mme de Staël, car, au fond, celle-ci ne se fait pas d'illusions sur la personne de son persécuteur. Celui-ci, au contraire, ne voit pas que c'est la faiblesse de Mme de Staël, sa faiblesse de femme, qui l'empêche de s'en aller. Certes, sa volonté y est pour quelque chose, et surtout aux moments où le danger est moindre. Mais depuis trois ans qu'elle y réfléchit, que ses rêves, suivis de réveils en sueur, n'ont pas d'autre sujet, sa volonté a eu le temps de se convertir en instinct et elle en est maintenant la proie. Dès que la menace devient pressante, la théoricienne de la perfectibilité humaine abdique et l'on voit à sa place une pauvre femme, effondrée, agrippée au sol, et qui lutte sourdement par une inertie de bête blessée contre la ruse active du chasseur.

C'est donc à Bonaparte à en finir. Mme de Staël était revenue à Maffliers le mercredi 12 octobre[1]. Le jeudi, il signifia au Grand Juge que l'heure des hésitations diplomatiques était passée. Celui-ci s'exécuta, d'abord en refaisant le vendredi le coup du tambour[2], qui eut, cette fois, encore moins de succès que la première, ensuite en envoyant le lieutenant Gaudriot, de la gendarmerie de Versailles, sonner à quatre heures du samedi après-midi à la grille de la maison de Maffliers[3].

On avait choisi le lieutenant Gaudriot exprès. Il était père de famille et de disposition paisible : et n'ayant pu, malgré son papier timbré, obtenir que l'illustre victime partît tout de suite pour la frontière, il consentit à monter en voiture

1. Le mercredi, Mme de Staël écrit à son père qu'elle a passé deux jours avec ses amis, pendant lesquels elle a pu se faire un moment illusion sur son sort (D'Haussonville, *op. cit.*, p. 307). D'autre part, l'espion aposté à Maffliers vit la voiture de Mme de Staël partir ce matin même dans la direction de Paris (Welschinger, *op. cit.*, p. 331). Il est donc probable que celle-ci fit un détour par Paris avant de rentrer chez elle. Le ton de sa lettre du 12 indique assez qu'elle est réinstallée à Maffliers.

2. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 315 : « On vient de me dire encore que je recevrai l'ordre demain. »

3. *Dix années d'exil*, p. 98.

Digitized by Google

avec elle pour l'accompagner à Paris. Avant de rentrer chez elle, rue de Lille, Mme de Staël alerta de nouveau Joseph Bonaparte, et, en passant par Saint-Brice, eut la bonne fortune d'y trouver Junot, beau-frère du Consul, qui promit aussi de parler[1]. Une fois descendue dans sa propre maison, qu'elle avait choisie dans le quartier qu'elle aimait, la fugitive succomba à la suggestion des murs, improvisa un salon, invita du monde à dîner, s'abandonna à une folle gaîté de condamnée et sentit soudain jaillir plus haut dans son cœur meurtri la flamme de son invincible et tragique amour pour la France[2]. Elle se résolut à disputer âprement chaque pouce du peu de terrain qui lui restait. Et, très poliment, elle fit éconduire deux fois par jour le respectueux Gaudriot, qui la priait de bien vouloir partir.

Bonaparte, de son côté, en usa de même, à la politesse près, vis-à-vis de Junot et de Joseph. Ce dernier se rendit donc le lundi 17 octobre rue de Lille, afin de présenter à Mme de Staël ses excuses et ses adieux[3]. Elle le renvoya attacher le grelot une troisième fois, se disant prête à accepter, comme tant d'autres en ce moment, un séjour à vingt lieues de Paris. Et, pour son propre compte, elle invoqua un article du Code civil, que les légistes du maître étaient alors en train d'élaborer, pour refuser le passeport dont on s'était empressé de la munir et qui avait le tort de ne pas préciser si, veuve d'un Suédois, elle pouvait réclamer la qualité de Française[4]. Puis,

1. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 137.

2. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 318 et 326.

3. Joseph annonça sa visite par un billet écrit le 16 et qui apprit à Mme de Staël le peu de succès qu'avait eu sa démarche (voir Gautier, *op. cit.*, p. 138). Le 17, celle-ci écrivit le matin à son père et, dans son trouble, mit à sa lettre la date du *24 septembre*. M. d'Haussonville indique en note (*op. cit.*, p. 330) qu'il faut entendre *octobre*. Mais c'est une erreur. Elle voulait écrire le *24 vendémiaire*, ou 17 octobre. Cela est clair, parce qu'elle dit : « C'est avant-hier samedi que l'ordre m'a été apporté », et encore : « Joseph vient chez moi ce matin pour me dire adieu » (p. 332 et suiv.). Le malheur, c'est qu'il existe une lettre, reproduite par M. d'Haussonville, datée du 17 octobre (p. 317 et suiv.), et qui appartient très sûrement aussi à cette date. Cette lettre n'a pas l'air de faire suite à la première. Bien plutôt, elle la double, car le sens, et parfois les mots, sont les mêmes. Sans le manuscrit, il n'est guère possible de résoudre ce problème. L'hypothèse la moins invraisemblable est qu'interrompue par la visite de Joseph, elle oublia complètement la lettre commencée et en écrivit plus tard une nouvelle.

4. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 332.

Digitized by Google

un peu lasse, elle promit à Gaudriot de partir le 19, à neuf heures du matin.

Le mardi 18, elle se dit souffrante, un peu par précaution, mais aussi parce qu'elle l'est réellement. Le jour suivant, elle doit quitter la France. Sa pensée n'ose aller au delà d'une aussi terrible échéance : « Je ne pars que demain à neuf heures », écrit-elle à son père, « et, ce qui prouve l'horreur de ma situation, je ne sais pas encore de quel côté je tourne mes pas; je sais seulement que, deux fois par jour, j'ai la visite de mon gendarme déguisé qui ressemble à la Barbe-Bleue qui criait : descendras-tu tout à l'heure[1]? » Toute son âme n'est en cet instant qu'un refus. Et quand, plus tard, dans cette journée[2], « l'admirable Joseph » arrive inopinément et lui propose de passer quelques jours à Morfontaine, elle accepte cette solution illusoire, certaine, au moins, de faire enrager Bonaparte. Le 19, cette bonne pâte de Gaudriot, voyant la voiture de Mme de Staël partir bon train sur la route de Strasbourg, poussa un soupir de soulagement et s'en fut rapporter à son chef que, « conformément aux intentions du gouvernement », cette dame difficile était enfin bien partie[3].

Mais Mme de Staël paya cher cette plaisanterie. Morfontaine lui porta le coup de grâce. Là, elle vit autour d'elle, dans les créatures du Premier Consul qui peuplaient cette belle maison, un abrégé de la France nouvelle, énigmatique et dangereuse. Elle comprit que c'était son époque qui ne voulait pas d'elle; et sa résistance s'écroula. Il fallut toute l'amabilité de Joseph pour la convaincre qu'elle n'était pas prisonnière[4]. Même ainsi, elle s'en voulait de s'être mise volontairement en surveillance. Quand, enfin, on lui apprit que Bonaparte refu-

1. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 325.

2. M. d'Haussonville a interverti l'ordre des deux lettres écrites par Mme de Staël le 18 octobre. Dans la première (p. 325), elle ignore où elle ira; dans la seconde (p. 320), elle réfléchit sur l'invitation que Joseph vient de lui faire.

3. Welschinger, *op. cit.*, p. 332. L'amusant, c'est que le rapport de Gaudriot a induit en erreur les plus sérieux biographes de Mme de Staël. Gautier, dont les travaux sur Mme de Staël sont d'une admirable exactitude, suppose qu'effectivement celle-ci partit pour Metz le 19 (*op. cit.*, p. 139). Mme de Staël eût certainement été désolée que la postérité ne sût pas de quelle manière se terminèrent ses rapports avec Barbe-Bleue.

4. *Dix années d'exil*, p. 102.

Digitized by Google

sait de la tolérer à vingt lieues, elle monta en voiture comme une somnambule qui croit marcher à la guillotine. Tandis que Joseph allait essuyer une dernière fois les algarades de son cadet, en demandant à celui-ci de reconnaître à « l'étrangère » la qualité de Française, celle-ci fit le tour des murs de son trop cher Paris et se trouva ainsi à l'auberge de Bondy[1]. Là, elle griffonna pour son père un billet éploré, le plus poignant et le plus naïf qui soit jamais tombé de sa plume :

Ce 25 octobre, Bondy.

... Hélas! que devenir!... enfin écris-moi le plus tôt possible à Metz. Donne-moi un conseil, un secours qui me fasse du bien; sans toi je n'aurais pas survécu à ce que je souffre... Que suis-je sans ton appui et j'ai senti plus que jamais que je ne pouvais pas vivre sans cette France. Mon ami, ne te vient-il pas quelque idée? Ah! j'ai bien besoin qu'il t'en vienne, car je n'ai plus la force de me guider moi-même... Si je m'établissais quelque part sans distraction, je sens que je tomberais malade; les femmes ne sont pas faites pour de telles douleurs. Adieu, je monte en voiture à trois lieues de Paris, le voyant, quittant mes amis qui sont là — par force — ah! Dieu[2]!

Un peu plus tard, dans cette même journée, elle partit. Mais ce ne fut qu'à Châlons que « l'étonnante conversation » de l'auteur d'*Adolphe* réussit à la réveiller de la torpeur dans laquelle elle était tombée.

*
* *

Il est naturel qu'on n'ait pas négligé de faire l'historique des curiosités de Mme de Staël vis-à-vis de l'Allemagne et qu'on ait cherché à les faire remonter aussi loin que possible[3]. Il est certain qu'elle en a eu, et même d'assez sincères. Mais il n'est nullement certain que ces curiosités, accrues par le temps, eussent abouti, sans l'intervention de Bonaparte, à un voyage en Allemagne. Pour ce qui est des pays, Mme de Staël est et restera membre de la confrérie des « explorateurs malgré

1. *Dix années d'exil*, p. 104.
2. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 334 et suiv.
3. Voir spécialement Joret, *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar* (*Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, s. d.).

Digitized by Google

eux[1] ». Son éducation ne l'avait préparée à goûter que les aventures qui fussent ou intellectuelles ou sentimentales. La perspective de l'aventure géographique la déprime, et, quand cette dépression se trouve accentuée par d'autres causes, elle fait momentanément disparaître ses habituelles curiosités de tête et de cœur. C'est ce qui lui arrive en octobre 1803. Elle *recule* vers l'Allemagne, comme une armée battue, face à la France. Et son désarroi moral est tel que ce qui y sombre tout d'abord, c'est toute la curiosité qu'elle a pu avoir à l'endroit du pays dont elle va être l'hôte. Car elle n'a pas de choix. Lyon, Bordeaux, Dijon, Genève, autant de cimetières d'ennui; l'Italie sous le joug de Bonaparte, l'Angleterre fermée par la guerre. La nécessité qui la dirige vers l'Allemagne est donc d'ordre topographique. Étant donné qu'elle doit sortir de France, elle ne peut avoir d'autre refuge.

Quand on a devant soi un choix d'horreurs, celle qu'on hait le plus est celle qu'on est obligé d'accepter. Plus il devient évident à Mme de Staël qu'il faudra bien qu'elle finisse par voir l'Allemagne, et moins cette perspective lui paraît agréable. Elle finit par envelopper dans une même détestation l'Allemagne et l'exil, par en vouloir à l'Allemagne de cette insigne humiliation qui lui est échue. Car ce qui fait déborder la coupe d'amertume, c'est que cet exil ne comporte point d'illustration morale. Mme de Staël était déjà suffisamment humiliée de s'être offerte à un homme qui avait repoussé chacune de ses avances avec l'intention manifeste de la blesser. Ne pouvant se justifier devant Bonaparte, elle avait alors tâché, avec *Delphine*, de se faire accorder par le public un verdict qui eût mis le maître dans son tort. Mais le public n'avait rien voulu entendre. A la presque unanimité, les « honnêtes gens », et jusqu'à la tendre Mme de Beaumont elle-même, avaient condamné son « impatience enfantine de jouer à l'opposition ». Pour une femme qui, voici trois ans, élaborait bénévolement le plan des destinées de l'humanité, le coup était dur. Les échantillons d'élite, ses chers Français, et même ceux dont elle avait l'habitude de respecter l'opinion, la rejetaient au rang d'une vulgaire intrigante. C'est cette conjoncture qui fait

1. Fernand Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'Émigration française*, t. I, ch. II.

Digitized by Google

dire à Mme de Staël que la situation lui semble « sans issue » : car elle n'a pas un instant l'idée qu'après avoir vainement cherché à faire changer d'attitude le Consul et la société consulaire, elle pourrait essayer de se changer un peu elle-même. Les deux ont tort de la priver d'estime et de gloire.

L'Allemagne est donc, et d'abord, l'évidence et la réalité de cette humiliation. C'est une temporaire oasis pour sa vie bouleversée. Mais c'est aussi l'avenir, dont elle ne sait rien, excepté qu'elle ne saurait l'accepter médiocre. Oui ou non, ce pays inconnu annulera-t-il le faux jugement de la société consulaire, acceptera-t-il ce cœur qu'elle porte dans ses mains et qu'elle offre à tous ceux qui consentent à l'admirer? Oui ou non, l'Allemagne donnera-t-il à la fille de Necker sa quotidienne ration de gloire? A mesure que Metz approche, cette question se précise, et la Parisienne effrayée cède la place à l'incorrigible Germaine, qui essaie sur Constant son esprit pour être sûre qu'il fascinera Charles de Villers. Armée de tout ce que lui apprit celui-ci, elle avança sur Weimar et prit de haute lutte cette citadelle de l'esprit. Entre Weimar et Berlin, qu'elle visita plus tard, elle cueillit un superbe bouquet de lauriers que, sans la mort de son père, elle eût immédiatement brandi au nez de Bonaparte. Mais Necker mourut en 1804, et le journal de ce premier voyage ne fut jamais publié. Il faut le retrouver à travers les pages touffues du gros répertoire qui s'intitule *De l'Allemagne*, où, sous un amas de matières accumulées pendant des années, il fut peu à peu enterré.

David G. Larg.

Digitized by Google

ROMANTISME ITALIEN

ET

ROMANTISME EUROPÉEN[1]

J'ai pris pour sujet de cours *Le romantisme italien dans ses rapports avec le romantisme européen;* et j'aborderai successivement les questions suivantes : d'abord, quelles sont les influences étrangères subies par l'Italie préromantique et romantique? Quelles sont, en second lieu, les réactions du tempérament national; et quelle est au juste l'originalité du romantisme italien? Peut-on percevoir, enfin, une action en retour du romantisme italien sur l'Europe?

I.

D'abord, les influences européennes qui se sont exercées sur l'Italie.

Si on se représente une nation comme une personne capable d'être modifiée dans son être par les personnes voisines, dont le caractère est plus vigoureux, ou plus riche, ou plus sensible, ou plus évolué, on voit l'Italie du XVIIIe siècle accueillir avec une sorte d'avidité les nouveautés substantielles qui lui viennent du dehors. Et l'on voit, du même coup, la France, l'Angleterre, l'Allemagne faire pression sur elle et lui présenter les exemples les plus propres à la transformer. Tout se passe comme si ces voisines impérieuses estimaient que l'Italie ne doit pas ignorer les troubles de l'imagination et de la sensibilité qui renouvellent l'atmosphère morale de l'Europe et préparent cet état d'esprit particulier qui s'appelle le romantisme; tout se passe comme si l'Italie entendait renoncer à quelques-uns de ses traits psycho-

1. Leçon d'ouverture prononcée au Collège de France, le 4 décembre 1925.

Digitized by Google

logiques les plus avérés, pour s'assimiler une psychologie étrangère. « Nous avons naturellement un goût gréco-latino-italien », écrit en 1783 un des littérateurs qui analysent, à l'occasion d'un concours académique, la conscience de leur pays[1]. Or, voyez quelle invasion menace ces terres latines, avec leur propre complicité[2].

Lorsque l'Angleterre exporta sa littérature mélancolique — l'*Élégie dans un cimetière de campagne* de Gray; les *Tombeaux* de Hervey; et les *Nuits* d'Young, qui semblèrent la production la plus caractéristique du genre — l'Italie en fut surprise; on pourrait même dire, si le mot ne convenait mal à de si lugubres productions, qu'elle en fut amusée. Soliloques au clair de lune; méditations sur des tombeaux; longs discours adressés aux cadavres et aux squelettes : comme tout cela semblait nouveau! comme tout cela semblait beau! Aussi les poètes et les romanciers en mal d'inspiration se hâtèrent-ils d'imiter ces modèles. Ils ne comprenaient pas tout à fait la puissance du pathétique anglais; ils ne mesuraient pas la force de cette sensibilité macabre : mais au moins furent-ils séduits par l'étrangeté des thèmes et du décor. Les pasteurs d'Arcadie, fatigués de leurs bergeries, changèrent d'amusement et se mirent à pleurer, pour se distraire : ils se mirent à composer des vers mélancoliques et des poèmes sépulcraux[3] : préparant ainsi l'avènement d'une génération qui devait chérir les larmes et ne plus voir la beauté que dans la douleur.

Préromantique aussi fut l'immense faveur accordée à Ossian. A partir de 1772, à partir du moment où Cesarotti donne au public, dans une traduction qui devient aussitôt fameuse et qui sera vingt fois rééditée, ses *Poésies d'Ossian*[4], nombre d'auteurs italiens ne jurent que par le barde, abandonnent Homère et renient le soleil. Ils saisissent la harpe, célèbrent les rochers

1. *Dissertazione del Sig. Marchese Ippolito Pindemonte... sul quesito : Qual sia presentemente il gusto delle Belle Lettere in Italia, e come possa restituirsi se in parte depravato.* Milano, 1783, in-4°.

2. P. Hazard, *l'Invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIIIe siècle* (*Revue de littérature comparée*, 1921).

3. P. Van Tieghem, *la Poésie de la Nuit et des Tombeaux en Europe au XVIIIe siècle*. Paris, Rieder, 1921.

4. Voir la réédition donnée par G. Balsamo Crivelli. Torino, Paravia, s. d. [1924].

Digitized by Google

de Calédonie, les brouillards, les tempêtes, exaltent une poésie qui doit ses effets aux paysages, aux croyances, aux superstitions du Nord. Les improvisateurs prennent Ossian pour thème; on met Ossian en tragédie, en opéra; le président de l'Académie des Arcades, à Rome, recevant Cesarotti en grande pompe, ossianise pour lui rendre hommage : « Avec toi je m'avance tremblant dans les forêts de Morven; j'entends le torrent gronder, j'entends rugir les bêtes fauves... » Un disciple fervent distribue par ordre alphabétique les exemples tirés de Fingal, de Temora et des autres poèmes du barde, de façon que les poètes n'aient qu'à puiser dans ce répertoire des noms sonores, des images septentrionales et des thèmes nouveaux. L'enthousiasme gagne de proche en proche : ne cite-t-on pas un garçon perruquier qui, à Bologne, se pâme d'aise en lisant Ossian[1]?

Et Richardson arrive aussi, le maître du pathétique, offrant aux admirations italiennes ses héroïnes trop sensibles, sa Clarisse et sa Pamela; arrive Addison, avec ses moralités britanniques; arrivent tous les auteurs anglais; arrive l'anglomanie[2]. L'Italie se complaisait aux imaginations riantes : elle apprend à connaître une fantaisie toute différente, celle d'Hamlet. Elle détestait la sensiblerie : on lui en donne l'exemple, on l'étale. Elle chérissait par-dessus toutes choses la clarté, la lumière : on lui vante l'obscur. Elle avait le culte de la forme; aucun préjugé n'était plus invétéré chez elle que celui de l'art : on lui dit que seule importe la spontanéité de la nature. Elle respectait les règles classiques, renforcées de quelque dogmatisme français : il n'est point d'autres règles, lui déclare-t-on, que celles du génie[3].

L'influence de l'Allemagne vient renforcer ici l'action de l'Angleterre. Des novateurs zélés[4] proposent de remplacer Théocrite par le Théocrite suisse, Gessner[5]; et Homère par Klops-

1. P. Van Tieghem, *Ossian et l'Ossianisme dans la littérature européenne au XVIIIe siècle*. J. B. Wolters, Groningue et La Haye, 1920.

2. A. Graf, *l'Anglomania e l'influsso inglese in Italia sul secolo XVIII*. Torino, Loescher, 1911.

3. P. Van Tieghem, *la Notion de vraie poésie dans le préromantisme européen* (*Revue de littérature comparée*, 1921).

4. F. Flamini, *Aurelio Bertola e i suoi studi intorno alla letteratura tedesca*, Pisa, 1895.

5. G. Horloch, *l'Opera letteraria di S. Gessner e la sua fortuna in Italia*. Castiglion Fiorentino, 1906. — P. Van Tieghem, *les Idylles de Gessner et le*

Digitized by Google

tock. Mais l'œuvre saisissante, celle qui offre au monde le type même d'une sensibilité nouvelle, c'est *Werther :* et l'Italie adopte *Werther*. Elle lit son histoire dans les traductions et dans les imitations françaises, lesquelles, traduites et imitées en italien, répandent d'un bout à l'autre de la péninsule la renommée du héros qui incarne le mal du siècle. *Werther, œuvre de sentiment du docteur Gœthe, célèbre écrivain allemand*, entre à son tour dans le patrimoine de l'Italie[1]. Tant et tant qu'à l'époque où éclate la Révolution française, les esprits sont inquiets et troublés. Quelle tradition faut-il suivre, l'ancienne ou la nouvelle? Doit-on rester fidèle au génie latin, tel qu'il s'est manifesté pendant des siècles; ou imiter, bien plutôt, le génie du Nord?

La Révolution et l'Empire[2], qui, pour certains pays européens, marquent un arrrêt dans les communications internationales, rendent l'Italie tributaire de la France, au moins à titre provisoire. L'invasion de nos livres redouble avec la conquête. Et qui importons-nous de préférence, sinon les auteurs qui préparent, eux aussi, la révolution des esprits? sinon Rousseau, dont le *Contrat social*, deux fois réimprimé en français à Milan et à Venise, et cinq fois traduit en italien de 1796 à 1799, semble le bréviaire des temps nouveaux; et dont la *Nouvelle Héloïse*, traduite à Livourne en 1813, est un des textes essentiels du préromantisme[3]? sinon Chateaubriand, dont les ouvrages sont traduits en italien, dès qu'ils paraissent en français, dont le *René* prend place à côté de *Werther*, et dont l'exemple est cité dans toutes les discussions romantiques, à propos du merveilleux chrétien, à propos de la prose poétique, à propos du sentiment considéré comme le principe de l'art[4]? — C'est pendant la Révolution et pendant l'Empire, d'autre part, que l'Italie prend le temps d'assimiler cette substance étrangère qui s'est hâtivement accumulée au cours des années précédentes. En

rêve pastoral dans le préromantisme européen (*Revue de littérature comparée*, 1924).

1. C. Fasola, *Goethes Werke in italienischer Uebersetzungen* (*Goethe Jahrbuch*, 1895).

2. Paul Hazard, *la Révolution française et les lettres italiennes*. Paris, Rieder, 1910.

3. M. Schiff, *Éditions et traductions italiennes des œuvres de J.-J. Rousseau*. Paris, Champion, 1908.

4. Rabizzani, *Chateaubriand*. Lanciano, Carabba, 1910.

Digitized by Google

vain Napoléon encourage et récompense les vers que les plus mauvais poètes prodiguent contre la perfide Albion : les effets de l'anglomanie ne cessent pas de se produire et ils semblent agir maintenant en profondeur. Non seulement les réimpressions des auteurs anglais, dans leurs traductions italiennes, se succèdent comme si leur faveur était encore nouvelle : mais deux œuvres paraissent, qui marquent toutes les deux un degré d'assimilation qui n'avait pas encore été atteint. Quand on déclare que les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* sont le *Werther* italien, il faut entendre par là que Foscolo, leur auteur, a subi l'influence allemande sans se laisser dominer par elle; et qu'ayant directement ou indirectement imité l'œuvre de Gœthe, il y a mêlé assez d'éléments personnels, assez d'éléments nationaux, pour recréer l'œuvre au lieu de la copier. Un des traits les plus curieux de son héros est son patriotisme : Jacopo Ortis est poussé au suicide par son désespoir amoureux, sans doute, et par l'excès d'une passion que sa volonté est impuissante à réfréner; mais la cause première de sa souffrance vient de ce que, Bonaparte ayant vendu Venise aux Autrichiens par le traité de Campo Formio, il n'a plus de patrie, et qu'il ne peut supporter ni la chute de ses illusions, ni sa haine contre le conquérant qui a violé ses promesses solennelles, ni sa condition de banni[1]. Dans ses *Sépulcres*, qui paraissent en 1807, Foscolo suit la tradition de la poésie venue de Young, de Hervey, de Gray, et désormais établie : mais les tombeaux qu'il chante sont ceux qui abritent les restes des Italiens illustres dans l'église de Santa Croce, à Florence; et sa poésie, classique de forme, est italienne de sentiment.

Ma più beata chè in un tempio accolte
Serbi l'itale glorie, uniche forse
Da che le mal vietate Alpi e l'alterna
Omnipotenza delle umane sorti
Armi e sostanze t'invadeano ed are
E patria e, tranne la memoria, tutto[2].

1. Les plus récentes études sur la question des rapports entre *Werther* et les *Ultime lettere* sont celles de L. Bianchi, *Werther e Jacopo Ortis*. Melfi. Liccione, 1924; et de K. Pieper, *Werther und Jacopo Ortis* (*Archiv für das Studium d. n. Spr. und Lit.*, juillet 1925).

2. *Dei Sepolcri*, vers 180-185.

Digitized by Google

Après 1815, les influences étrangères s'exercent avec une force accrue[1]. Les auteurs que l'Italie connaît depuis un demi-siècle n'ont pas perdu leur charme, puisqu'on les réédite et les relit toujours. Des retardataires, qui n'avaient guère exercé d'influence pendant la période précédente, réclament leur place : comme Schiller, avec qui le public, les critiques, les auteurs se familiarisent de 1815 à 1830[2]. Des noms nouveaux s'imposent, comme celui de Walter Scott, dont l'œuvre est lue, goûtée, admirée, imitée, pillée, dans la péninsule autant qu'en aucun lieu du monde[3]. « On ne lit plus aujourd'hui que le Solitaire, Ivanhoe et Kenilworth; on ne représente sur nos scènes que le le Solitaire, Ivanhoe et Kenilworth; les belles, dans leur parure, portent les couleurs du Solitaire, d'Ivanhoe et de Kenilworth; le torrent nous menace d'une telle inondation, que nous pouvons croire que, désormais, on ne parlera, on ne pensera, on ne mangera, on ne dormira qu'à la Solitaire, à l'Ivanhoe, à la Kenilworth. » Ainsi s'exprime un article du *Spettatore lombardo* de 1824. Encore cette renommée est-elle moins éclatante que celle de Byron[4]. Toutes les causes qui contribuent à la fortune d'un auteur étranger dans un pays donné sont ici d'accord pour favoriser sa renommée : sa présence dans diverses villes d'Italie, et la curiosité qu'excite sa personne; le scandale qu'il prend plaisir à provoquer; son attitude politique, qui fait de lui le champion de la liberté; son individualité paradoxale; sa mort glorieuse; le caractère excessif de son œuvre qui ne peut pas ne pas frapper les esprits; et cette allure capricieuse de ses vers, cette rebondissante cadence, si sensible qu'on peut la percevoir jusque dans les traductions, et qu'elle frappe l'oreille comme un rythme encore inouï. Ce conquérant à grand fracas s'impose à tous les esprits, aux timides comme aux forts; il n'est guère d'auteur italien qui ne parle de lui, pour le prôner ou pour le critiquer — cette seconde alternative n'étant

1. A. Marasca, *le Origini del romanticismo italiano*. Roma, Loescher, 1909.
2. L. Mazzucchetti, *Schiller in Italia*. Milano, Hoepli, 1913.
3. G. Agnoli, *Gli albori del romanzo storico in Italia e i primi imitatori di Walter Scott*. Piacenza, Stab. di arti grafiche, 1906.
4. C. Zacchetti, *Lord Byron e l'Italia*. Palermo, Sandron, 1919; — A. Porta, *Byronismo italiano*. Milano, Cogliati, 1923; — A. Farinelli, *Byron e il byronismo*. Bologna, Zanichelli, 1924.

Digitized by Google

pas toujours, on le sait de reste, le moindre signe d'influence. Écoutez comment Silvio Pellico parle de lui, en 1816[1] :

Lord Byron, qui se prononce Baïron, est un poète que toute l'Angleterre acclame comme le génie le plus original, le plus créateur qui ait paru depuis Shakespeare. Il a publié divers récits poétiques du genre romanesque et tragique qui font l'impression des drames les plus déchirants. La terrible puissance de ses idées le distingue de tous les écrivains modernes de l'Angleterre. Il a vingt-huit ans, l'aspect et les manières les plus modestes et les plus aimables, un savoir prodigieux, et avec cela paraît-il une malignité d'âme infernale. Mais je crois que le vulgaire connaît mal les grands hommes, et raisonne mal sur leur moralité. Ses crimes ne sont que de galanterie. Mais en admettant même que cet horrible caractère de lord Byron soit une réalité, il me plaît au plus haut degré.

Voilà les paroles d'un admirateur naïf: voici celles d'un admirateur fougueux, Guerrazzi, qui voit apparaître Byron dans son horizon, tandis qu'il est en train de suivre les cours de la très paisible Université de Pise :

Je n'ai pas vu les chutes du Niagara, ni les avalanches des Alpes; et je ne sais ce que c'est qu'un volcan; mais j'ai contemplé de furieuses tempêtes et la foudre a éclaté près de moi : cependant tous les spectacles connus et inconnus n'ont rien d'égal à l'épouvante que produisit en moi la contemplation de cette âme immense... La sagesse antique et moderne, Dieu à côté de Satan et paraissant pâle en comparaison, des douleurs, des angoisses sans nom, des mystères insoupçonnés, d'insondables abîmes du cœur, et des larmes et des rires, tout cela jeté à pleines mains dans ces pages immortelles : voilà la poésie que j'avais rêvée... Pendant de longues années, je n'ai plus vu, je n'ai plus senti qu'à travers Byron.

Le poète, ce n'est plus l'homme aimé des dieux qui chante sur la lyre[2] : c'est le révolté, c'est l'ange déchu, c'est l'esprit satanique qui ne respire bien que dans la tourmente — c'est

1. Cité par G. Muoni, *la Fama del Byron e il byronismo in Italia. Saggio.* Milano, Società editrice libraria, 1913. — Voir, sur l'influence des auteurs romantiques français, anglais, allemands, G. Gambarin, *Per la fortuna di alcuni scrittori stranieri nel Veneto nella prima metà dell' Ottocento Nuovo Archivio Veneto*, t. XXVII, 1914.

2. Chateaubriand, *René*.

Digitized by Google

Byron — « le poète de race le plus authentique qui ait existé de notre temps », comme s'exprime un autre admirateur.

Il importe que ces multiples exemples, pour prendre tout leur sens, soient coordonnés, soutenus, et comme vivifiés par une théorie générale : la voici ; c'est Mme de Staël qui se charge de l'apporter. En cette année 1815, qui est comme une date fatidique (De Sanctis n'a-t-il pas déclaré qu'elle était aussi importante que celle du concile de Trente ?), Mme de Staël descend en Italie, pour conduire à Pise M. de Rocca souffrant. Il s'en faut que sa présence passe inaperçue : elle vient de publier, à Londres et à Paris, le livre de l'*Allemagne* que la censure avait non seulement interdit, mais détruit en 1810 ; et ce livre triomphant est le symbole de sa décisive victoire sur Napoléon déchu[1]. Il est plus qu' « une pamphelete », comme l'appelait Wellington ; il contient, on le sait, la définition de la littérature des temps nouveaux :

> Le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.
>
> On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie moderne comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.
>
> (De l'Allemagne, II, 11, *De la poésie classique et de la poésie romantique.*)

Entre ces deux groupes, entre la littérature du Nord et la littérature du Midi, Mme de Staël a choisi : elle est pour le romantisme, pour les littératures du Nord ; elle va l'affirmer, en Italie même, de la plus éclatante façon.

1. G. Muoni, *Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Mad. di Staël in Italia*. Milano, 1902. — Maria Teresa Porta, *Madame de Staël e l'Italia*. Firenze, Ferrante Gonnelli, 1910.

Digitized by Google

On l'invite, en effet, à donner de sa prose à la revue que le gouvernement autrichien vient de fonder à Milan pour diriger l'opinion, et qui s'appelle la *Biblioteca italiana;* et elle y publie deux articles dont le retentissement dépasse même ses prévisions. Traduisez, dit-elle, les littératures du Nord; mais ne faites pas comme cet homme qui changeait en or tout ce qu'il touchait et qui mourut de faim au milieu de ses richesses. Ne transformez pas dans le sens italien tout ce que vous traduisez : connaissez l'originalité profonde des beautés de la littérature germanique et goûtez-en la saveur. Prenez ce qui vous manque : il vous manque une philosophie : étudiez la philosophie des Anglais et des Allemands, et vous entrerez dans un monde nouveau... — Les lecteurs de la *Biblioteca italiana*, et tous ceux qui s'intéressent au présent et à l'avenir de la culture intellectuelle de leur pays, considèrent ces articles comme une déclaration de guerre à la littérature classique au nom d'une littérature nouvelle, qui s'intitule *romantique;* comme la proclamation de la supériorité des littératures du Nord sur les littératures du Midi, de l'esprit germanique sur l'esprit latin; comme une invitation pressante à se mettre à l'école de l'Allemagne. Ces conseils ont d'autant plus de force, que Mme de Staël amène avec elle en Italie l'apôtre du romantisme allemand, August Wilhelm Schlegel, dont le *Cours de littérature dramatique* sera traduit en italien dès 1817[1].

Aussi un des critiques les plus brillants de l'Italie contemporaine, M. Giovanni Borgese[2], auquel nous devons un livre sur l'*Histoire de la critique romantique* qui est d'un bout à l'autre animé d'une vitalité singulière, n'hésite-t-il pas écrire que le romantisme s'est présenté d'abord à l'Italie comme l'apparente victoire du germanisme. La théorie de la littérature moderne, venue d'Allemagne, s'opposait non seulement aux principes des imitateurs de l'antiquité, mais à l'antiquité elle-même. Par elle, les nations germaniques affirmaient leur droit à l'existence et leur supériorité sur le monde ancien. Elles abandonnaient l'empire du passé au classicisme; elles se réservaient tout l'avenir; et pour per-

1. Par Gherardini. L'*Histoire de la littérature ancienne et moderne*, de F. Schlegel, sera traduite en 1828 par Ambrosoli.

2. G. A. Borgese, *Storia della Critica romantica in Italia*, 2e éd. Milano, Treves, 1920.

Digitized by Google

mettre à l'Italie de revivre, elles l'annexaient. C'était la troisième victoire ; de même que l'unité politique du monde romain avait été détruite par l'invasion barbare ; de même que l'unité spirituelle de l'église romaine avait été détruite par Luther ; de même, en 1815, les philosophes de l'Allemagne détruisaient l'unité intellectuelle de l'Europe moderne. Après Arminius et après Luther, Hegel. Et M. Borgese ne manque pas de rappeler cette renonciation solennelle à la latinité, qu'un Italien publie dans le journal qui enregistre à Milan les premiers débats romantiques, le *Conciliateur*[1] :

Après le mélange des peuples du Nord avec les fils dégénérés des Romains, a commencé une nouvelle génération d'Italiens, dont nous dérivons en droite ligne, et qui ne peut plus se considérer exactement comme une nation d'origine latine[2].

Cette façon dramatique de présenter les choses ne va pas sans quelque paradoxe ; et M. Borgese le sait bien, puisqu'il retire aussitôt à l'invasion nordique tout ou partie de ce qu'il vient de lui attribuer. Retenons en premier lieu l'abondance et la force des influences étrangères qui ont voulu s'exercer sur la formation du romantisme italien. Seulement, nous n'avons vu jusqu'ici que la pression du dehors : et il importe de mesurer, en second lieu, la force de résistance de l'esprit national.

II.

Remarquons d'abord que la théorie romantique ne saurait avoir, en Italie, le caractère impérieux qu'elle a pu prendre dans d'autres pays. Pourquoi? Pour des raisons de psychologie profonde. A cette date de 1815, une nécessité vitale oblige à choisir, entre deux partis extrêmes, un parti qui considère moins les principes théoriques de la querelle, que les nécessités pratiques d'une nation encore en devenir. Le droit de ne prendre que le meilleur dans un système donné est imprescriptible : on mêlera sans scrupule des éléments antagonistes, pourvu qu'ils

1. Cf. *Dal Conciliatore. Introduzione e Commento* di Pier Angelo Menzio. Torino, Unione tip., 1919.

2. Borgese, *ouvr. cité*, chap. VI, *Germanesimo e Latinità nel romanticismo : G. D. Romagnosi*.

Digitized by Google

paraissent également bons. « Il y a dans tout classique un traître au classicisme et dans tout romantique un opposant à tout ou partie du romantisme », a dit un critique, et fort justement[1]. On n'adoptera donc les principes venus de l'étranger ni dans leur entier, ni dans leur rigueur : bien plutôt les assouplira-t-on aux nécessités du pays et aux besoins du moment. Cet opportunisme n'est nulle part mieux marqué que dans un des articles du *Conciliateur*[2], intitulé : *Della poesia considerata rispetto alle diverse età delle Nazioni*, et rédigé par Romagnosi :

— Es-tu romantique ?
— Non.
— Es-tu classique ?
— Non.
— Et qu'es-tu donc ?
— Je suis *ilichiastique*, si tu veux que je te le dise en grec : et cela veut dire adapté aux différentes époques.

La littérature romantique est une littérature adaptée à l'époque contemporaine : voilà tout ce qu'un de ses partisans italiens garde ici de son contenu théorique. Et Romagnosi s'explique :

Vouloir qu'un Italien soit entièrement classique, c'est vouloir un homme exclusivement occupé à copier des parchemins, à dresser des arbres généalogiques, à s'habiller à l'antique, à décrire ou à imiter les restes de médailles, de vases, de pierres et d'armures, et autres antiquailles — tandis qu'il négligerait la culture actuelle de ses terres, l'embellissement moderne de sa demeure, l'éducation de sa famille telle qu'elle doit être comprise aujourd'hui. D'autre part, vouloir qu'il soit entièrement romantique, c'est vouloir qu'il abjure son origine, qu'il répudie l'hérédité de ses ancêtres pour ne s'en tenir qu'à des souvenirs récents, surtout germaniques.

Ainsi ces théories seront volontiers examinées, discutées, réduites à des éléments de valeur variable, rejetées ou adoptées non pas en bloc, mais suivant le caractère pratique, le caractère d'opportunité de chaque idée, de chaque point de vue : et tel sera, devant les offres étrangères, le travail instinctif du bon

1. Julien Luchaire, *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830*. Paris, Hachette, 1906.
2. N° 3.

Digitized by Google

sens italien. Ce travail, tous les pays l'accomplissent sans doute, dans des cas analogues; l'Italie l'accomplit avec plus d'aisance, plus de rapidité, et un plus sûr instinct de son intérêt immédiat[1].

On voit aisément ce qu'elle ne gardera pas, expérience faite. S'il est vrai qu'elle répugne à l'excessif et au trouble, elle n'éprouvera pour les troubles de la sensibilité et les excès de l'imagination qu'une curiosité passagère. Si la liberté individuelle, si le jeu inconditionné de toutes les facultés humaines lui paraissent le plus précieux de tous les biens, elle n'aimera guère la fatalité romantique : les beaux crimes lui paraîtront dépendre de leurs auteurs, et non pas du destin. Si elle chérit la clarté, l'obscur et le ténébreux ne la retiendront pas longtemps. Si elle a toujours eu le goût de la composition élégante et logique et si elle a observé presque jusqu'à l'excès le culte du bien dire, elle n'aimera pas l'incohérent, l'abrupt, le désordonné. Si elle s'attache au spectacle du monde extérieur, de sa beauté, de ses formes; et si elle rend ces formes d'une façon concrète et plastique, elle ne demandera pas aux poètes de recréer un univers de rêve sur le modèle de leur moi. Si son mysticisme a toujours gardé quelque chose de social, de charitable et d'aimable, comme celui de saint François d'Assise, elle ne fera pas de sa littérature un mystère ou une hallucination.

Le romantique italien ne s'en ira point, pâle et les cheveux au vent, au milieu des orages désirés; il ne s'abîmera pas dans la contemplation du mystère, jusqu'à rencontrer la folie; il ne voudra pas se fondre dans l'être universel. Il subira le contact, mais non pas l'empreinte de ces sentiments, qui lui sembleront tout à fait étranges et tout à fait déréglés. Il n'imaginera pas qu'il fait partie du monde des morts, tandis que les morts sont le vrai monde vivant; il ne demandera pas à la magie de transformer en réalités les plus invraisemblables des songes. Son *alto buon senso pratico*[2] le préservera de ces excès. « Si l'on pouvait écrire sans avoir aucun sujet déterminé! », dit Novalis; « la poésie serait alors une musique, c'est-à-dire la plus belle et la plus pure effusion de l'âme! » Pour un Manzoni, au contraire, l'art doit être moral et éducateur.

1. Voir G. Barzellotti, *Dal Rinascimento al Risorgimento*, 2e éd., 1910.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

Mais alors, de ce romantisme étranger dont elle accueille les manifestations avec tant de faveur, que retiendra l'Italie? La conscience accrue de la dignité, de la nécessité d'une littérature nationale. C'est une merveilleuse histoire que celle des idées : en vérité, on a l'illusion de les voir naître timidement, petitement, puis de les voir s'affirmer avec une audace qui grandit; d'assister à leur réalisation complète, qui met quelquefois des siècles à s'achever; et de n'être tout à fait quitte avec elles, que lorsque ayant enfin épuisé toute leur force, et comme lasses d'elles-mêmes, elles se dissolvent en éléments nouveaux. Les plus récents critiques de la littérature italienne conçoivent les choses à peu près comme il suit[1].

Une idée a été conçue par l'Italie du XVIIIe siècle, qui s'est poursuivie jusqu'à l'Italie du romantisme et qui continue à vivre jusqu'à nos jours. L'Italie du XVIIIe siècle s'est aperçue qu'elle devait cesser de défendre la position qu'elle avait soutenue depuis la Renaissance; celle de seule héritière légitime de la Grèce et de Rome et par conséquent de dominatrice des nations. Ses propres productions ne répondaient plus par leur mérite à cette fière attitude, elle le sentait bien; et une autre nation lui disputait, lui ravissait l'hégémonie qui décidément lui échappait : la France, qui étendait son langage et sa culture jusqu'aux limites du monde civilisé. Que faire en cette conjoncture? Continuer à dire, sans trop oser y croire elle-même, qu'elle ne cessait pas de régner sur les peuples, en vertu de son droit d'aînesse? Mieux valait céder au temps, abandonner cette prétention insoutenable, se renouveler décidément et chercher à avoir une littérature moderne, une littérature nationale, qui dût sa valeur non plus à sa noblesse héréditaire, mais à ses qualités vraies. Tel est le principe d'une évolution qui est intérieure, et que les influences étrangères pourront exciter, ou retarder, ou hâter, mais qu'elles ne modifieront pas dans son essence. De même que l'Italie poursuit, avec une constance invincible, la reconstitution de son unité politique : de même elle poursuit la réalisation d'une littérature civique, patriotique, nationale, dont Alfieri et Parini sont les premiers modèles. Ayez une littérature nationale,

1. G. Toffanin, *la Fine dell' umanesimo*. Torino, Bocca, 1920; Id., *l'Eredità del Rinascimento in Arcadia*. Ibid., 1923. P. 300 : « La littérature italienne, d'universelle se prépare à devenir nationale; elle s'établit et prend place parmi les littératures modernes respectées. »

Digitized by Google

comme les Anglais en ont une, comme les Allemands viennent de s'en créer une : tel est le conseil qu'elle retient; et tel est l'exemple qu'elle veut suivre. Quand Mme de Staël l'invite à se mettre à l'école de l'Allemagne, une bonne partie de l'opinion publique voit en elle, à tort d'ailleurs, une de ces Françaises dont l'habitude est de railler, de mépriser l'Italie. Se mettre à l'école de l'Allemagne, non pas; mais faire sortir des consciences italiennes une littérature italienne, comme l'Allemagne a fait sortir des consciences germaniques une littérature allemande — voilà l'œuvre à laquelle elle s'attachera.

Tout est interprété par elle dans le même sens. Elle ne demande pas mieux que de lire les romans historiques anglais, mais pour apprendre la façon dont on écrit un roman historique qui vienne de son propre passé et réponde aux nécessités du présent. Elle ne demande pas mieux que de prendre connaissance du théâtre, tel qu'il a évolué en Europe depuis la fin de la tragédie classique : mais pour chercher la façon de créer ce théâtre national qui reste la plus vive des ambitions. La première explosion de son grand lyrisme a un caractère national : c'est la *Canzone all' Italia* de Leopardi. On lui dit de se soustraire à la tyrannie des Grecs et des Latins, à l'empire des règles pseudo-aristotéliciennes; de renoncer au merveilleux païen pour user du merveilleux chrétien; d'abandonner une mythologie usée pour s'inspirer des croyances du christianisme; de s'adresser non plus à une élite imbue de la culture humaniste, mais à un large public; de ne plus considérer l'art comme un jeu de virtuoses, mais comme la fonction de citoyens désireux de servir au bien public; elle se tourne instinctivement, pour suivre ces avis, vers Dante, vers Pétrarque, vers Boccace : c'est sa tradition première, interrompue par l'humanisme, qu'elle retrouve. Le Tasse lui-même, par une fiction pleine de sens, n'est-il pas représenté comme collaborant au *Conciliatore;* et n'envoie-t-il pas au journal une de ses pages très authentiques, où il condamne l'usage de la mythologie?

Paradoxal romantisme, que ce romantisme italien! Romantisme antiromantique, pour reprendre l'expression de l'un de ses critiques[1]; ou, pour le dire avec un autre, romantisme qui

1. P. Savj-Lopez, *Romanticismo antiromantico*. Napoli, Tipografia della Università, 1913.

Digitized by Google

n'existe pas[1]; romantisme classique! Il refuse de se laisser prendre dans les définitions qu'on propose du romantisme en général, anciennes ou nouvelles : il est vrai que, pour faciliter les choses, on le tient généralement pour nul et non avenu : ce qui dispense de le classer, et préserve la définition.

Ainsi, vers le temps où le préromantisme qui couve depuis un demi-siècle ou à peu près devient romantisme décidé, tous les pays voisins font pression sur l'Italie : la France, qui a l'habitude de faire passer chez elle les nouveautés de Paris et qui continue de plus belle; l'Angleterre, qui expédie vers la Méditerranée et vers l'Adriatique les plus grands de ses poètes, Byron, Keats, Shelley; enfin les pays germaniques, forts de leur jeune orgueil et forts des événements politiques qui, après 1815, mettent la péninsule entière sous la domination directe ou indirecte de l'Autriche, font l'effort le plus considérable pour imposer à la Lombardie d'abord, et ensuite à toute l'Italie, leur nouveau code et leurs nouvelles productions. L'Italie accepte tout, lit tout, imite une bonne part de ces importations. Quelques années se passent; et quand on fait les comptes, on s'aperçoit que ce qui s'est fortifié, rajeuni, vivifié en elle, c'est la littérature nationale. Les auteurs qui, subissant la mode, ont pratiqué à quelque degré le romantisme échevelé, le romantisme éperdu, disparaissent de la scène avec une incroyable rapidité; un demi-siècle suffit pour qu'ils ne subsistent plus qu'à l'état de pièces de collection dans les manuels de littérature. Seuls subsistent ceux qui, par leur contact avec la pensée et l'art de l'Europe, sont devenus plus Italiens : un Manzoni, un Mazzini, un Leopardi.

Quelle puissance a donc l'organisme intellectuel d'une nation, pour qu'il tire sa force des substances étrangères, quand il ne trouve plus d'aliments sur son propre sol, et n'en garde pas moins son caractère spécifique? De quelle vitalité invincible est-il doué? Il semble étouffé quelquefois sous la masse des productions venues du dehors : laissez-le faire, il reparaîtra triomphant. — Et de quelle vitalité, aussi, n'est pas doué ce peuple qui, du milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, suit obstinément la même direction à travers tous les obstacles[2]?

1. G. Martegiani, *Il romanticismo italiano non esiste*. Firenze, Lumachi, 1908.

2. Voir la *Coscienza nazionale in Italia, Voci del tempo presente, raccolte ed ordinate da Paolo Arcari*. Milano, Libreria editrice milanese, 1911.

Digitized by Google

L'essentiel de l'Italie, de 1750 à 1915, c'est le *Risorgimento*.

III.

Mais nous n'aurons pas terminé l'étude du romantisme italien dans ses rapports avec le romantisme européen, si nous négligeons l'influence qu'il a pu avoir à son tour.

Une théorie très hardie, et de nature à bouleverser toutes nos idées reçues, vient d'être émise non pas même par des Italiens, qui pourraient être soupçonnés de partialité en la matière, mais par des critiques anglais : M. Hugh Quigley, en 1921, a attiré l'attention sur l'*Italie et la naissance d'une nouvelle école de critique au XVIIIe siècle*[1]; M. J. G. Robertson, en 1923, dans ses *Études sur la genèse de la théorie romantique au XVIIIe siècle*[2], a développé, renforcé et porté à son achèvement la thèse d'après laquelle les premiers germes du romantisme seraient venus non pas d'Angleterre, non pas d'Allemagne, mais d'Italie. Pour nous, qui étions habitués à croire, avec les romantiques eux-mêmes, avec Mme de Staël, avec Schlegel, que les théories romantiques étaient spécifiquement un produit de la critique allemande, quelle surprise ! La rébellion contre l'autorité des Anciens et contre l'empire d'Aristote; l'idée que la création littéraire n'est pas d'ordre rationnel et dépend des facultés intuitives, parmi lesquelles l'imagination tient la première place; le principe de la relativité du goût — tout cela viendrait de l'Italie du XVIIIe siècle; tout cela aurait passé dans les divers États européens, en France, en Angleterre, en Allemagne. De ce passage même, on nous donne un exemple : l'écrivain qui est à l'origine de la littérature moderne de l'Allemagne, l'écrivain qui s'est opposé aux théories rationalistes de Gottsched pour revendiquer les droits de la libre création et pour hausser le sentiment à la dignité de principe inspirateur des lettres, c'est Bodmer. Or, de qui Bodmer tient-il cette esthétique nouvelle? D'un Italien, le comte Pietro di Calepio, qui l'a catéchisé et qui l'a converti. Gravina, Muratori, Conti, Martelli, Maffei, Calepio, Vico : tels seraient les authentiques ancêtres

1. Munro et Scott, Perth.
2. Cambridge University Press.

Digitized by Google

du romantisme. Bref, « l'Italie, qui fut à la tête de la critique européenne au XVIe siècle, a de nouveau joué, au début du XVIIIe siècle, un rôle de pionnier; la conception de « l'imagina- « tion créatrice », à l'aide de laquelle l'Europe s'est émancipée de l'étreinte du pseudo-classicisme, est virtuellement née en Italie, pour arriver à sa pleine maturité en Angleterre et en Allemagne[1] ».

Cette thèse révolutionnaire, qui présente sous un jour entièrement nouveau l'évolution des idées dans l'Europe préromantique, il faudra l'examiner[2]. Il importera d'examiner, ensuite, l'influence du romantisme italien proprement dit, soit sur tel ou tel romantisme voisin, soit dans ses lointains prolongements.

C'est une chose singulière, en effet, et insuffisamment observée, que l'exemple d'une tragédie romantique ait été proposé à la France par un Italien dès 1820 — sept ans avant la Préface de Cromwell. Dès 1820, l'*Adelchi* de Manzoni a été connu et critiqué chez nous; dès 1820, il a provoqué la vive réaction classique qui s'est traduite par l'article de M. Chauvet dans le *Lycée français*. Et la *Lettre à M. Chauvet sur les unités de temps et de lieu dans la tragédie*, cette pièce essentielle versée par Manzoni dans le grand débat romantique, où donc a-t-elle été pour la première fois publiée? A Paris, en 1823. Et par quels soins? Par les soins de Fauriel[3]. Les principes du romantisme italien introduits en France par un Fauriel, les exemples du romantisme italien préconisés en France par un Fauriel, à une époque où Victor Hugo se défendait encore énergiquement d'appartenir à l'école dite romantique — voilà qui donne à réfléchir; voilà qui incite à rechercher quel rôle a pu jouer l'influence de l'Italie dans l'élaboration française de la doctrine[4] : élaboration particulièrement lente, laborieuse et contradictoire, comme nous savons.

1. Robertson, *Préface*.

2. Voir le compte-rendu donné par G. Maugain dans la *Revue de littérature comparée* de juillet-septembre 1925.

3. *Le Comte de Carmagnola et Adelghis, tragédies d'Al. Manzoni, traduites de l'italien par M. C. Fauriel, suivies d'un article de Goethe et de divers morceaux sur l'art dramatique*. Paris, Bossange frères, 1823. — Voir J.-B. Galley, *Fauriel*. Saint-Étienne, 1909.

4. Voir A. Acerra, *Influenza di Manzoni sopra V. Hugo nelle dottrine drammatiche*. Naples, 1909.

Digitized by Google

Et *Racine et Shakespeare*, qu'est-ce encore, sinon le pur esprit de la doctrine italienne? L'idée de l'adaptation de la littérature aux différentes époques, l'idée essentielle du pamphlet d'Henri Beyle, vient directement de Milan. C'est là qu'il l'avait prise en assistant aux discussions passionnées qui avaient lieu dans la capitale lombarde[1] : il suffit d'ouvrir sa *Correspondance* pour en recueillir le témoignage et pour trouver jusqu'au titre de sa brochure. Et par exemple à la date du 14 avril 1818 :

Je passe une heure ou deux dans la loge de M. Louis Arborio de Brême, fils du Brême qui a 200,000 francs de rente, ami de Mme de Staël, de M. Brougham, homme d'esprit, chef des romantiques italiens. A propos, la guerre des romantiques et des classiques va jusqu'à la fureur à Milan; ce sont les *verts* et les *bleus*. Toutes les semaines, il paraît une brochure piquante; je suis un romantique furieux, c'est-à-dire pour Shakespeare contre Racine, et pour lord Byron contre Boileau.

Aussi bien le dialogue publié par Ermès Visconti dans le *Conciliatore*, sur l'illusion dramatique et sur la notion de vraisemblance au théâtre, qui avait déjà frappé Fauriel, parut si remarquable à Stendhal, qu'il se l'annexa purement et simplement, et qu'il l'insinua dans sa prose, en se contentant de lui apporter ces personnelles et vives retouches dont il avait le secret[2]. Lorsque les Français lurent les premières pages de *Racine et Shakespeare*, et qu'ils y trouvèrent réduite à néant la défense des trois unités par l'idée de la vraisemblance dramatique, ils ne firent que lire de l'italien ingénieusement traduit.

Les exilés italiens, qui arrivent nombreux à Paris après chacun des mouvements insurrectionnels dont leur patrie est le théâtre, fondent en 1832 un « journal de littérature italienne » dont le titre est précisément l'*Exilé*[3] : un de ses soins les plus pressants est de faire connaître Dante à la France. Curieux détail, qui prend toute sa valeur si on le rapporte à un mouvement

1. P. Martino, *le « Del romanticismo nelle arti » de Stendhal* (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1922).

2. Paul Hazard, *les Plagiats de Stendhal* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1921).

3. Paul Hazard, *Dante et l'Exilé* (Dante, *Recueil d'études publiées pour le sixième centenaire du poète*. Paris, Librairie française, 1921).

Digitized by Google

d'ensemble : Dante serait moins offert, s'il n'était demandé; si nos romantiques, désireux de trouver d'illustres parrains, ne se recommandaient à la fois de Shakespeare et de l'Alighieri. En même temps que la faveur du grand poète florentin, en Italie, s'accroît et arrive jusqu'à son plus haut sommet, parce qu'on voit en lui le représentant du génie national : en France, Dante est traduit, lu, commenté, imité, non sans des déformations qui accompagnent d'ordinaire de telles réussites[1]; et sans doute y a-t-il, là encore, l'influence d'un état d'esprit italien sur l'inspiration romantique française : c'est en tout état de cause un phénomène qu'il conviendra d'étudier de près.

Si l'on se tournait ensuite du côté de l'Allemagne, pour rechercher ce que l'Italie a pu lui proposer, en échange de tant d'exemples offerts, de tant de conseils libéralement donnés — il faudrait rappeler, à titre symbolique et pour commencer cette étude, les rapports de Gœthe et de Manzoni. Que de noblesse dans les échanges qui eurent lieu entre ces grands esprits! Que d'estime réciproque! Que d'affectueuse dignité! Manzoni ne manque pas d'offrir à Gœthe ses productions à mesure qu'elles paraissent, avec la plus touchante modestie. Lorsqu'il lui adresse son *Adelchi*, il écrit comme épigraphe une phrase qu'il a eu l'idée d'emprunter à l'*Egmont* et qui dit[2] :

Dù bist mir nicht fremd. Dein Nahme war es, der mir in meiner ersten Jugend gleich einem Stern des Himmels entgegenleuchtete. Wie oft hab ich nach dir gehorscht, gefragt!

Et Gœthe accueille avec bienveillance, avec empressement, les œuvres de son admirateur italien.

Il l'encourage à ses débuts — c'est Fauriel encore qui traduit les articles de Gœthe et les joint à sa traduction du *Comte de Carmagnola* et de l'*Adelchi;* puis il s'occupe des versions, des éditions allemandes de l'œuvre de Manzoni; et il porte sur les *Promessi Sposi* ce jugement si juste et si vrai : « L'esprit et le sentiment du lecteur se trouvent également satis-

1. G. Maugain, *l'Orthodoxie de Dante et la critique française de 1830 à 1860;* Ibid.

2. *Carteggio, a cura di G. Sforza e G. Gallavresi*, vol. IV, parte 2, p. 57. 1822.

Digitized by Google

faits par la plus parfaite harmonie entre l'émotion et l'admiration[1]. »

Mais je m'arrête; car le champ est si vaste que je ne puis indiquer que quelques directions. Quel livre fut plus célèbre à son époque que *Mes Prisons*, de Silvio Pellico[2]? Et quels échos ne trouvèrent pas les chants désespérés de Leopardi[3]? Douce, et mélancolique, et relevée de je ne sais quelle pointe d'humour triste, dans le premier cas; exaltée, et cependant très classique d'expression, dans le second, la sensibilité qui se révèle chez ces auteurs n'est ni la française, ni l'anglaise, ni l'allemande, ni l'espagnole : elle rend un son particulier, dont il appartient à la littérature comparée de mesurer la propagation.

IV

Étudier l'histoire comparée des littératures, ce n'est pas, en dépit d'un nom arrêté avant que ne fût établie la discipline elle-même, et consacré chez nous par l'autorité de Sainte-Beuve, ce n'est pas comparer seulement[4]. Ce n'est pas comparer entre eux les auteurs et les œuvres pour instituer des parallèles et décerner des prix, ainsi qu'on faisait autrefois, quand on se plaisait à balancer longuement les mérites de l'orateur grec ou de l'orateur romain, de la comédie athénienne et de la comédie latine. Mais suivre la genèse des œuvres, en tenant un compte particulier des facteurs étrangers qui entrent dans leur production; considérer la littérature comme un organisme vivant, toujours en devenir; se tenir aux frontières de l'histoire littéraire, pour y surveiller les échanges; mesurer, s'il est possible, les modifications que subissent les sentiments, les images, et leur expression, chaque fois qu'il y a passage d'une nationalité à une autre; suivre les grands courants de pensée qui se forment par moments, et semblent entraîner des générations entières dans leur impulsion; bref, être attentif à tous les effets que pro-

1. Lettre de Cattaneo à Manzoni, septembre 1827. *Carteggio*, vol. IV, parte 2, p. 333.

2. *La Vita, le Mie Prigioni... di Silvio Pellico. Saggio biografico critico di Andrea Gustarelli.* Firenze, Sansoni, 1917.

3. Paul Hazard, *Leopardi*. Paris, Bloud, 1913.

4. F. Baldensperger, *Littérature comparée : le mot et la chose* (*Revue de littérature comparée*, janvier 1921).

Digitized by Google

voquent les pérégrinations des idées et des formes, telle est la tâche de l'histoire comparée des littératures. Tâche qui devient de plus en plus complexe, et aussi de plus en plus nécessaire, à mesure que les liens se multiplient entre les pays, et que toutes les littératures nationales, toutes sans exception, subissent à quelque degré l'influence des littératures étrangères, ou lointaines ou voisines. Y eut-il jamais un moment où l'on a pu légitimement étudier le développement intellectuel d'un peuple, en le supposant isolé du monde, et ne dépendant que de lui-même? Je ne le pense pas; mais ce qui est sûr, c'est que cette idée ne viendrait à personne aujourd'hui. Bien plutôt sommes-nous frappés par le nombre et la variété des rapports internationaux; et la science qui se consacre à l'étude de ces rapports, si elle n'est pas encore partout établie, du moins n'est nulle part contestée. « La discussion philosophique, religieuse, littéraire, n'est plus, comme dans le XVIIIe siècle, renfermée dans le salon de Mme de Tencin ou de Mme du Deffand. Elle s'agite en même temps entre Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg et New-York. La parole vole d'un peuple à l'autre; chacun d'eux a une tâche particulière dont tous les autres ont conscience à la fois. » Ainsi s'exprimait Edgard Quinet dès 1838[1] : ce pressentiment et ce souhait sont devenus la réalité même. Une littérature européenne est en train de se constituer : non point par l'effacement des nationalités, pas plus qu'une littérature nationale ne se constitue par l'effacement des individus qui la composent; mais parce que la rapidité et l'intensité des échanges sont devenues telles, qu'une infinité d'ondes de pensée se croisent dans notre ciel. Encore ce mot d'*Européen*, que quelques-uns des meilleurs esprits de notre temps s'appliquent à définir avec une toute particulière attention, nous apparaît-il comme trop étroit; les provinces intellectuelles d'Europe s'étendent bien au delà de celles que la géographie désigne; l'Europe, c'est l'Occident. Préposée à l'étude de ces relations toujours croissantes; appelée à faire leur part aux principes nationaux, si miraculeusement vivaces,

1. Edgar Quinet, *De l'unité des littératures modernes* (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1838. Repris dans *Allemagne et Italie*, 1839). Voir, avant lui, G. Mazzini, *D'una letteratura europea*, article paru d'abord dans l'*Antologia* de 1829 et recueilli au tome I de l'édition nationale de ses œuvres (*Scritti letterari*, I. Imola, 1906).

Digitized by Google

et aux rapports internationaux, qui sont la condition même de la vie contemporaine; attentive à enregistrer les phénomènes de coopération consciente ou inconsciente qui se sont manifestés dès le début de l'époque moderne, et à en montrer l'efficacité, l'histoire comparée des littératures aurait de quoi s'effrayer de l'ampleur de sa tâche sans cette pointe d'audace, et peut-être de présomption, qui ne manque pas d'ordinaire aux jeunes disciplines. Par bonheur, elle peut se restreindre suivant les connaissances, les goûts, la volonté de chaque travailleur. Elle sera aidée, dans ce cas spécial, par une foule d'excellents travaux que la critique européenne a publiés sur la matière; elle se limitera à l'Europe méridionale, dont l'une des nations prise comme centre fera l'objet du cours de cette année; et à l'Amérique latine, à laquelle je viendrai quelque jour. Heureux si, grâce à ce que j'ai reçu de mes maîtres, auxquels je tiens à adresser en terminant mon plus reconnaissant souvenir; grâce à l'autorité de ce Collège de France qui a bien voulu m'accueillir parmi ses membres; et grâce à l'histoire comparée des littératures, je puis contribuer pour ma part à ce mouvement de pensée qui resserre aujourd'hui les peuples — humble ouvrier de la grande œuvre qui consiste à rendre chaque jour plus consciente la solidarité intellectuelle et morale des nations.

Paul Hazard.

Digitized by Google

JÓKAI ET LA FRANCE[1]

La mort ayant arraché la plume à la main de cet infatigable travailleur, le *Courrier de la presse* et l'*Argus de la presse* envoyèrent à sa famille les articles nécrologiques parus dans les différents journaux français et belges. Ces articles décernaient, d'un commun accord, au grand romancier idéaliste le titre honorifique de *l'Alexandre Dumas de la Hongrie*. Nous aurons l'occasion de montrer que cette étiquette caractérise à peine certains côtés extérieurs de son génie, et que mieux vaudrait le rapprocher de Victor Hugo, s'il était nécessaire de lui chercher un « pendant » préféré, au lieu d'établir que, par le fond même de son talent, Maurice Jókai fut un des meilleurs élèves de l'esprit français à l'étranger. Cette influence n'absorbe point son génie tout entier; aussi faut-il souvent parler de coïncidence, de parenté, d'évolution parallèle plutôt que d'une influence proprement dite. Néanmoins, si toute science a besoin d'étiquettes et de simplifications, on pourra parler en sûreté de conscience des liens nombreux, solides et significatifs qui rattachent à la France l'art et la pensée de Jókai.

Ces liens sautent aux yeux : c'est ce qui nous permet de ne guère insister sur la circonstance, significative en elle-même, que le romancier paraît avoir une préférence marquée pour le « milieu français » afin d'y placer ses héros et héroïnes, et que dans plusieurs de ses grands romans et de ses petites nouvelles le cadre et les personnages, les noms de villes et les noms de personnes sont empruntés à la France. A côté de sa patrie,

1. L'année 1925 a vu se clore la commémoration nationale du grand écrivain hongrois Jókai : M. Hankiss a pris texte de ce centenaire pour rassembler, à l'intention de la *Revue*, les indices qui témoignent, dans son œuvre, de curiosités françaises. Le distingué professeur de l'Université de Debrecen se plaît à rendre hommage, pour les données bibliographiques et les rapprochements contenus dans son étude, à la collaboration de Mme J. Hankiss et de Mlle I. Binder (N. D. L. R.).

Digitized by Google

Jókai localise ses rêves et ses contes vrais en France, puis en Espagne et dans les pays de l'Orient. Cette prédilection foncière et plutôt irréfléchie paraît être déterminée chez lui par des raisons politiques. Les débuts du jeune poète se confondent avec les débuts du patriote, et dans la lutte de la « jeunesse de mars » contre le régime autrichien, les révolutions de 1830 et de 1848, considérées de loin, apparaissent comme de nobles exemples, et cela d'autant plus que les représentants des arts et des belles-lettres y jouent de sublimes rôles de protagonistes idéaux. Petöfi hait dans Goethe le ministre d'un « tyran » et il exalte dans Béranger la victime de la « réaction » ; Jókai lit les *Girondins* de Lamartine en poète et en confrère, en frère et en allié; il sent grandir ses sympathies pour Victor Hugo à travers les propos des émigrés hongrois.

En passant en revue ses « contemporains »[1], Jókai met de côté Bérczy qui imite les Anglais, et Lauka qui se pique d'être spécialiste de l'espagnol. Tous les autres étaient disciples fervents de l'*école française*,

... de cette école française qui, de Lamartine à Victor Hugo et de Dumas à Béranger, réunissait tout ce qu'il y avait de beau comme idée, de hardi comme forme, de touchant comme sentiment, — tout ce qui échauffait le cœur et élevait l'âme. L'enthousiasme noble, la conviction forte et les rêves sublimes des auteurs français (je parle des anciens!) attiraient tous ceux qui avaient de la jeunesse et des idées généreuses. *Nous étions tous Français, nous autres!* Nous ne lisions que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Hugo ou Béranger, et quand nous faisions grâce à un poète anglais ou allemand, c'était un Shelley ou un Heine, reniés par leurs compatriotes et qui, Anglais ou Allemands quant à leur langue seulement, étaient de vrais Français par leur génie.

Chez Petöfi, la « francophilie » devint un véritable culte. Les murs de sa chambre étaient couverts de précieuses lithographies qu'il avait fait venir de Paris et qui représentaient les héros de la Révolution de 89 : Danton, Robespierre, Saint-Just, Marat et une femme : Mme Roland. Il causait journellement avec eux. Et même il portait la barbe à la française et Télfy, Irinyi, Czakó, Lauka, Kecskeméthy suivirent tous son exemple : ils portaient tous la barbe à la française, excepté moi, car je n'en avais pas encore[2].

1. « Az én kortársaim », dans le recueil *De ma vie*.
2. Plus Jókai aime la France, plus il doit regretter que les Français ignorent

Digitized by Google

Cependant la plus grande louange pour moi, c'était lorsque Petőfi me présenta à M. Rayé dans ces termes : *Ce monsieur écrit en hongrois de vrais romans français*[1].

Les tendances politiques de ses romans se cramponnent partout à des analogies françaises et il se plaît à rapporter les points de contact historiques du mouvement politique en France et en Hongrie. Dans un de ses romans les plus suggestifs (*Eppur si muove : Et pourtant, elle se meut!*) les étudiants du fameux collège calviniste de Debrecen travaillent à une chronique mystérieuse où ils inscrivent, entre autres, une tragédie hongroise représentée dans une ville de province par d'autres étudiants, tragédie où le roi Louis XVI fut guillotiné sur la scène, et la tête postiche faillit entraîner dans sa chute la tête vivante de l'acteur.

Les romans consacrés à l'époque de la réaction autrichienne de 1850 et à celle des premiers espoirs d'une renaissance nationale rendent témoignage d'une orientation de l'opinion publique vers la France de Ledru-Rollin et du prince Jérôme[2].

Les jeunes patriotes de 1848 forment à Pest le corps franc

jusqu'aux notions géographiques et historiques les plus élémentaires de son pays. Voici le conseil donné par un Français à Napoléon Zárkány : « Vous avez un compositeur aussi célèbre que notre Rouget de Lisle : je parle du fameux Rákóczi, — *celui qui a composé la marche de Berlioz (!)*. Invitez ce Rákóczi à en composer une autre et, s'il est nécessaire de remplir d'enthousiasme les Hongrois, faites-la distribuer à vos compatriotes par un Robespierre hongrois » (*les Comédiens de la vie*, t. II, p. 137). Au lieu de « la Hongrie », le notaire français écrit : « Lohengrin »!

1. L'éloge se rapportait à une histoire terrifiante, la *Femme fantôme* (*A czifra asszony*), que Jókai finit par jeter au feu sur le conseil d'un censeur bienveillant qui l'engagea dans la carrière de peintre réaliste de la vie populaire. Au lieu de la *Femme fantôme*, il mettra en scène un garçon de village, fin, comique, déluré, capable de berner les sots et digne héritier des procédés de la comédie française classique des Molière et des Beaumarchais.

2. Le héros de *Ceux qui meurent deux fois* (1880) lit dans un journal de New York la nouvelle du débarquement à Trieste de Ledru-Rollin et de deux cent mille Français qui viendraient à l'aide de la Hongrie (t. I, p. 208). Le prince Jérôme, le « prince Napoléon » eut son moment de popularité en Hongrie et il fut élu député à Mike-Bogya. Jókai en parle dans *Mien, tien, sien* (t. II, p. 56 et suiv.). Cf. encore *Façonneur d'âmes*, t. I, p. 42. — Dans ses mémoires (*De ma vie*, t. II, p. 16 et suiv.), Jókai nous rapporte les triomphes du futur Napoléon III auprès de la table de billard du café « Korona » à Budapest, en 1831. Lui aussi, il fut d'abord *un joueur qui gagne* (titre d'un roman de notre auteur dont le héros vit du gain de son jeu forcené dans le Paris de l'Empire).

Digitized by Google

des « Barricadeurs » (« Barrikadörök »). Ils comptent parmi leurs chefs des poètes francophiles, Petöfi et Jókai qui, grâce à une inspiration politico-littéraire, s'affublent des rôles empruntés à l'histoire de la Révolution française. Petöfi s'assimile à Camille Desmoulins; Jókai se méconnaît d'une manière plus fatale encore en s'inspirant de Saint-Just. Ces trop jeunes guerriers étaient armés jusqu'aux dents (l'épée de Petöfi s'appelait « la Guillotine » !), mais ils ne parvinrent jamais à élever des barricades : le danger de la patrie leur demandait d'autres services plus précieux[1]. Le mirage de la Révolution française qui leur était trop familier fut déchiré par la tempête des grands événements de 1848.

Jókai, que sa prodigieuse imagination n'empêche pas d'être doué d'un solide bon sens, aura, le moment venu, un mot de critique et même de réprimande pour les rééditions souvent assez égoïstes de la Révolution française. Il flétrit la mémoire du corps franc dit de « Robespierre », compagnie rouge des poltrons, des hâbleurs, des chercheurs de traîtres. C'est encore une troupe d'imitateurs de la Révolution française, qui récitent des phrases et prennent des poses consacrées par la légende révolutionnaire. Leur *colonel* (c'est le mot français qui figure en plein texte hongrois !), qui se trouve être l'intrigant du roman, se nomme « Robespierre II », le sous-chef de la bande s'appelle « Danton »; madame la colonelle, une aventurière de la pire espèce, se coiffe du bonnet phrygien; et au lieu du chant national des Hongrois on entonne la *Marseillaise* remaniée[2]; enfin, leur salut coutumier, c'est : « Vive la Montagne! » Jókai voit nettement ce qu'il y a de factice, de « dépaysé » dans cette farce mal jouée. Si la Révolution française séduit la jeunesse de cette nation subjuguée par l'Autriche, c'est plutôt dans ses grands contours idéaux que dans le détail de sa doctrine. Les aristocrates hongrois font cause commune avec la bourgeoisie et deviennent les chefs du

1. *Mien, tien, sien*, t. I, p. 134.

2. Voici la traduction de cette curieuse *Marseillaise*, chantée par la jeunesse radicale de la Diète de Pozsony : « Éveille-toi, fier peuple d'Árpád! Tire du fourreau ta fameuse épée! L'ennemi acharné de ton nom Apporte, furieux, ta chaîne (*bis*). Il ne saurait t'astreindre à la servitude. Aux armes, Hongrois, Braves guerriers! Ruons-nous sur les sanguinaires, Coupons-les en morceaux (*bis*). »

Digitized by Google

mouvement national comme dans cette société vénitienne tant vantée par George Sand[1], et aucun écrivain ne s'aviserait de décrier les Églises, porte-étendard de toute initiative intellectuelle et nationale en Hongrie. C'est une raison de plus pour parler d'une influence littéraire plutôt que politique.

Les relations historiques franco-hongroises trouvent dans notre romancier un conteur ayant conscience de sa tâche. Le héros tragique de la guerre de l'Indépendance hongroise de 1703 à 1711[2] apprend le français à sa jeune femme, et il escompte, pour l'heureuse époque de la paix, la possibilité d'un voyage à Versailles[3]. Les coins obscurs et légendaires de l'histoire de France lui inspirent de beaux romans héroïques et tendres : tel surtout le *Château sans nom*, où il raconte la fuite en Hongie d'une princesse de France poursuivie par la police secrète de la Terreur et de Napoléon. La légende de la jeune princesse sauvée par ses fidèles et qui finit par faire la conquête de l'agent secret, Mme Thémire lancée à sa poursuite, fut communiquée à Jókai par deux ouvrages allemands de Bülau et de Temme. Celui qui en sa qualité de jeune Hongrois et d'ami de Petöfi devrait marcher sur les traces de Béranger et de Hugo, c'est-à-dire payer son tribut à la *légende napoléonienne*, ose se montrer ici, en sa qualité de poète et d'âme chevaleresque, partisan de la victime de Napoléon[4]. De plus, la seconde partie du roman est consacrée à l'apologie de l' « insurrection » nobiliaire contre l'invasion française et de

1. Fiamma, dans *Simon*.

2. Ocskay, principal personnage du roman intitulé *Aimé jusqu'à l'échafaud*. Abstraction faite des événements historiques qui servent de base à cette tragédie romanesque, il sera utile de rappeler, à son sujet, le *Cinq-Mars* de Vigny, modèle de tant d'histoires de traitres par faiblesse ou sans le savoir.

3. Ocskay finira sur l'échafaud, et le voyage de Versailles sera réservé au prince de Rákóczi, le malheureux et admirable chef de la guerre de libération trahie par Ocskay.

4. Et pourtant, le culte de Napoléon n'est pas éloigné du cœur des patriotes hongrois. Le héros des *Comédiens de la vie* s'appelle Napoléon Zárkány et le reste de son domaine a nom « Sainte-Hélène » (Szent-Ilona). « Quoique le 15 août on fête chez nous l'Assomption et non l'apparition au monde du grand homme qui passe en revue ses armées au Champ-de-Mars ce jour même, néanmoins il se trouve parfois tel seigneur hongrois qui pousse le bonapartisme au point de faire donner à son nouveau-né le nom de Napoléon au baptême, d'autant plus que, ce nom n'ayant guère son pareil dans le pays, il est plus propre à faire connaître son homme qu'aucun nom de famille, y compris la particule nobiliaire » (t. I, p. 24).

Digitized by Google

cette tragi-comique bataille de Györ (« Raab[1] », 1809) dont la description s'étale au milieu du récit comme celle de la bataille de Waterloo occupe nombre de pages des *Misérables* de Victor Hugo. Pour cette partie de son roman, Jókai s'inspire, au lieu de sources allemandes, du *Moniteur* du 23 juin 1809. Il est curieux de noter que, des deux romans les plus populaires approfondissant les secrets de la Contre-Révolution française, l'un est anglais (le *Red Pimpernel* de la baronne Orczy), l'autre hongrois[2].

Enfin, nous voilà arrivés aux anecdotes historiques se rattachant à la martiale et chevaleresque figure du colonel Simonyi, *le plus brave des hussards*, l'un des chefs les plus doués de l'armée d'occupation de 1814 et 1815. Il prend la forteresse de Montbéliard, mais son cœur est pris, à son tour, par la beauté d'une marquise qui le persuade à user de clémence toutes les fois qu'il devrait sévir contre ses soldats. Et la population française d'exalter et de fêter la victime hongroise arrachée à la fusillade! Aussi le premier des chapitres nouveaux suivant le récit de l'occupation française s'ouvre-t-il par ces regrets : « Adieu, belle France, pays d'hommes vaillants et de jolies femmes! Adieu, champ de la gloire, adieu, journées des exploits! Adieu, vous autres villes heureuses[3] où le Hongrois, quoique réputé ennemi, fut si bien accueilli[4]! Il

1. Il est à regretter qu'on continue en France à se servir de noms de lieu *allemands* pour désigner des villes et des régions de Hongrie. Györ, par exemple, a une population purement hongroise.

2. Dans la première partie de son roman, Jókai s'efforce de faire accepter sa description du Paris de la Révolution en y semant partout des noms de rues (rue des Ours, boulevard Saint-Martin, etc.), des noms à la française M. Cambray, le valet Jocrisse) et des traits d'esprit qui sentent leur *Misanthrope* ou leurs *Misérables*. Après avoir livré sa victime, Amélie, cette Célimène enfant, complice de sa maman, l'agent de police, prend avec une aisance parfaite le rôle de sa mère : « Eh bien, mesdames et messieurs, continuons la médisance. »

3. Surtout Montbéliard et Marcigny. — Sur une anecdote de son séjour à Fontainebleau, voir p. 367-370 du vol. XXXVII de l'édition nationale (« Nouvelles » : *Le plus brave des hussards*).

4. Il est vrai qu'un de leurs hôtes incarne à la perfection les préjugés de la France. Il demande à un officier hongrois : « Qualem religionem habes? *Comedesne suillam?* » (Quelle est votre religion? Mangez-vous du porc?). — Jókai nomme lui-même comme sources de son récit les numéros respectifs de l'*Oesterreichischer Beobachter*, la biographie de Paul Nagy (1819) et les confidences des témoins oculaires.

Digitized by Google

n'y eut jamais entre vos murs de si joyeux festins; les églises n'y étaient jamais si fréquentées que pendant le séjour des hussards hongrois. »

Rien de plus naturel, après tout ce que nous venons d'établir concernant les liens historiques franco-hongrois, que l'intérêt vif et toujours à l'affût dont notre romancier guette et se remémore les événements de l'histoire de France, les légendes qui s'y rattachent et qu'il paraît s'être permis de multiplier à l'infini. S'il parle de Jacques de Molay, il le connaît plus particulièrement par le théâtre hongrois où la tragédie des *Templiers* de Raynouard avait acquis une sorte de popularité. Gabrielle d'Estrées est nommée dans les *Derniers jours des Janissaires*, et l'on cite toute une chanson de son royal adorateur :

Oh! le bon roi Henri,
La, la, lira, larirette,
Aimait à dire : « Que les paysans
Aient chaque dimanche
Une soupe au poulet dans leurs pots! »
N'en riez pas!
La, la, lira, larirette.
Il en est ainsi. Cependant il n'arrive jamais
Que les manants aient quelque chose à manger le [dimanche!
La, la, lira, larirette!

C'est une chanson soi-disant française, faite par le poète hongrois sur un célèbre propos du grand roi et, comme telle, on n'en saurait exagérer l'importance quand on cherche l'ornière où s'engage journellement l'esprit de Jókai. L'histoire et l'histoire littéraire se trouvent intéressées à la fois dans la nouvelle intitulée *l'Amour de Benserade*[1]. Le fameux poète du sonnet sur « Job » y est quelque peu idéalisé. Jókai se plaît à nous le présenter comme un modèle d'amoureux exalté, comme l'auteur de poésies pleines d'une chaleur et d'un charme *orientaux*. Épris de La Vallière, à qui il adresse « la déclaration d'amour la plus délicieuse qui ait jamais quitté le cœur et la plume d'un amant », il court à son appel pour être invité par sa belle à répondre pour elle... à une lettre du roi... Cette fin convient moins à la conception de l'amour précieux du

1. *Décaméron*, t. I.

Digitized by Google

XVIIe siècle qu'à celle de l'amour romantique, effréné, fatal et, si possible, malheureux. Benserade y ressemble à Chatterton, raté sublime et dédaigneux, ou plutôt encore à Aldo le Rimeur[1], le poète « sur-homme » que les femmes ne comprennent pas et ne sauraient aimer selon ses mérites.

Après ce que nous avons dit du *Château sans nom*, on ne s'étonnera pas de rencontrer dans l'œuvre du conteur des *fictions* inspirées par la Révolution française[2] ou par les luttes de Napoléon[3]. Il sera plus utile de relever ici la circonstance que Jókai connaît assez les lois françaises pour faire un ressort romanesque du fait que le stellionat figure dans le Code français, mais non dans le Tripartitum de Werböczy[4].

Paris n'est pas pour Jókai le Paris de la Closerie des Lilas ni du bal Mabille[5]. Si les aristocrates et les aventuriers préfèrent y gaspiller leur argent[6], les artisans y vont également pour voir le monde et pour devenir, en vrais Hongrois, des prodiges dans la connaissance des langues[7]. En vain le pré-

1. Fragment dramatique de George Sand qui déclare avoir devancé *Chatterton*.

2. *Le Dernier rire*, dans le recueil des *Rameaux dénudés*, etc.

3. Sa légion des « démons », recrutée de la lie des criminels, est mentionnée à plusieurs reprises, par exemple dans *Ceux qui meurent deux fois*, t. II, p. 113 et suiv. — La *Gardeuse d'oies* a pour héros Bernadotte refusé par une simple Margot (voir plus loin).

4. *Le Lévite de Barátfalva*.

5. Voici le dithyrambe que lui inspire la Ville-Lumière : « C'est une ville dont les moindres parcelles vivent; qui n'a jamais de nuit; qui (tel un aloès sur le point de fleurir) croît à vue d'œil, et dans lequel tout renaît, tout se développe jusqu'à ce qui est de la pierre. Une ville qui domine et l'ennemi et l'ami; qui, par son esprit, conquiert le monde entier et l'assujettit par son goût. Une ville qui dicte la mode et les sympathies nationales; dont il suffit à une nation d'avoir l'amitié pour qu'elle ressuscite de la mort; et il suffit qu'une nation lui soit inconnue pour qu'elle soit enterrée vivante. Elle est l'école de la gloire, terre classique des idées libres, idéal de tous ceux qui ont du sang jeune dans leurs veines. Et la ville entière n'est qu'un cœur énorme, et si ce cœur se met à battre plus vivement, tous les habitants de la ville sentiront leur sang redoubler de vitesse. — Au moment de notre récit, ce fut une époque de palpitations » (*les Comédiens de la vie*, t. II, p. 132 et suiv.).

6. Tels le baron de Kadarkuthy dans le *Lévite de Barátfalva*, Abellino Kárpáthy dans *Un nabab hongrois* et dans *Zoltán Kárpáthy*, etc.

7. Le menuisier idéal, à la George Sand, dans *Un nabab hongrois*. Un autre menuisier honnête et ingénieux déclare à ses clients qui admirent son chef-d'œuvre de bureau : « Je l'ai fait de mémoire en imitant une des stalles de la cathédrale de *Rouen*, appelées *miséricordes*. »

Digitized by Google

fet du département parle-t-il français pour ne pas être compris du fermier dont il est l'hôte, le paysan de la puszta est homme à lui donner la réplique en français[1].

C'est qu'il est créature de Jókai, dont l'œuvre fourmille de phrases et de mots français et dont les velléités linguistiques se font jour à tout propos. Non content de choisir des formes ou des graphies françaises pour des mots ayant une forme ou une graphie courante différente[2], il se pique de comprendre quelque chose à *l'ancien et au moyen français :* « Le poème espagnol contemporain, dit-il, que nous possédons également dans une vieille traduction française (où l'on écrit encore *s'aimoyent* et *avoyt*), ressemble d'une façon surprenante à notre romance populaire hongroise du type *Szilágyi et Hajmási*[3]. »

Des proverbes français viennent émailler le récit : « Ce fut, dit le Français, plus qu'un crime : ce fut une faute[4]. » « On revient à ses premières amours. » « Avec du pain et du fer on peut aller en Chine », dit l'auteur plus d'une fois[5]. Les noms qu'il donne à ses héros français ébauchent un curieux chapitre sur les influences déterminant le choix de noms de personnes dans les romans en général[6]. *Saint-Creux* rime évidemment avec *Saint-Preux; Ingres*, c'est le nom du célèbre peintre néo-classique; et si un jeune officier intrépide s'appelle *Dumas*, ne serait-ce pas un hommage plus ou moins inconscient rendu à un génie ami[7]?

1. On loue en français sa fille : « *Une beauté rayonnante* », dit le préfet à la duchesse dans sa langue habituelle de conversation. Et là-dessus M. Mathieu Tóth dit : « *Beauté paysanne.* » (Les mots en italique figurent tels quels au milieu du texte hongrois.)

2. Par exemple : *lappón* (au lieu de « lapp ») : Lapon; *akajou* (« mahagóni ») : acajou, etc.

3. *Femmes extraordinaires*, dans le recueil « Contes vrais », p. 230, etc.

4. *Combien sommes-nous encore?* (t. XCIX, p. 169).

5. Par exemple dans le *Lieutenant original*, ou bien dans le *Bain sanglant.*

6. Nous nous réservons la tâche de documenter un jour ce chapitre. Qu'il suffise de rappeler la manière dont Jules Verne paraît avoir aimé à baptiser ses personnages. Un de ses héros les plus populaires s'appelle *Mathias Sandorf*, nom qui n'a rien à faire avec les noms *allemands* en *-dorf*. Verne l'a créé, selon une anecdote hongroise, en cherchant un nom de village sur la carte de la Hongrie où *Sándorfalva* (c'est-à-dire « village d'Alexandre ») est abrégé en *Sándorf*.

7. Le « prologue dramatique » intitulé *les Étoiles terrestres* contient des vers hongrois composés de mots français (tirade de la Comtesse, scène IV). — Jókai a la hardiesse de faire des calembours français et d'affirmer qu'un

Digitized by Google

Tout ce que nous venons de relever et de réunir nous rappelle le faisceau de verges de la fable qui, dans son ensemble, résiste victorieusement à toute force ennemie, mais qui se compose d'éléments plus ou moins faibles et peu significatifs en eux-mêmes[1]. C'est la contexture qui fait la force de notre thèse; c'est la tendance universelle de tous ces détails de l'œuvre et du génie de Jókai qui paraissent tous converger vers le foyer lumineux de la culture intellectuelle française. Mais il y a, à part cela, des rapports *littéraires* proprement dits, plus ou moins faciles à constater et qui, en reliant notre romancier à tel ou tel auteur français, ont contribué, de temps en temps, à l'entraîner sur telle ou telle pente du mouvement littéraire, à la condition pourtant que cette pente convînt à la nature et à l'évolution normale de son génie.

Tout jeune auteur hongrois, débutant vers 1845, devait forcément subir au théâtre et dans le roman l'influence violente du romantisme frénétique. Tandis qu'en Allemagne le romantisme, plus ambitieux et moins populaire, s'envolait vers les cimes brumeuses de la littérature philosophique, esthétique, symbolique, mais surtout grave et inaccessible au vulgaire, le romantisme français ne cessait de coqueter avec les genres littéraires les plus populaires, les plus enfantins,

des « mots » français les plus spirituels est dû à un Hongrois, le baron Eötvös, qui, ayant été consulté par un diplomate français sur la possibilité d'une invasion française en Angleterre, lui répondit : « De la France à l'Angleterre, il n'y a qu'un pas, c'est vrai ; mais c'est le pas de Calais » (*De l'humour populaire en Hongrie*, « De ma vie », t. I). Il y parle de la « fête des Fous », des plaisanteries de Mondor et de Tabarin et des contes de La Fontaine. — Combien de *roses* aux noms français! Le « Palatin », personnage grotesque du roman *les Comédiens de la vie*, donne à sa fameuse rose, provenue du jardin des Tuileries, des noms à la mode, l'appelant tour à tour Wellington, Bem, Garibaldi, Napoléon. La « Maréchal Niel », la « Gloire de Dijon », la « Perle des Blanches » sont mentionnées en compagnie de la « reine de toutes les roses » : « la France » (*le Façonneur d'âmes*, t. II, p. 127). — On nous rappelle à plusieurs reprises la teinte noirâtre de la rose surnommée « Deuil d'Alsace ». « Au moment de notre histoire, dit l'auteur de *Il n'y a pas de diable*, cette espèce de rose n'existait pas encore; les grains en reposaient au fond de la boîte de Pandore que M. Benedetti portait dans sa poche. Oh! que sa poche eût eu un trou, ou bien qu'il eût perdu cette boîte! » (p. 72).

1. De sorte qu'il est extrêmement difficile de le prendre en flagrant délit d'imitation, et l'on doit attribuer les coïncidences que nous allons passer en revue à l'influence générale, radicale d'une époque de la littérature française plutôt qu'à des lectures spéciales.

Digitized by Google

les plus assoiffés d'*action* multiple et extraordinaire et de couleurs criardes. C'est que le drapeau romantique flottait pour tous les novateurs et couvrait amicalement toute tentative littéraire différente de la monotonie classique. La clarté, le bon sens, l'applicabilité universelle, le manque d'action visible dans les ouvrages classiques finit par provoquer la réaction romantique de l'obscurité, la poésie et le pathétique de l'incertitude, l'exaltation des événements et des caractères extraordinaires, uniques, et le culte de l'*action* à tout prix, excessive, singulière, mystérieuse, aboutissant nécessairement au crime et à l'anomalie. C'est pourquoi la « haute littérature », les « grands genres » se confondent avec le mélodrame, avec la chanson et avec le conte horripilant. Cette littérature frénétique a encore la grande séduction de s'associer dans l'esprit à toute libération, à toute tendance de réforme politique ; on la sent plus jeune et plus hardie que sa respectable sœur classique. La jeunesse hongroise d'avant 1848 y vit moins une réforme purement littéraire qu'une préparation salutaire à toute guerre de délivrance : selon elle, la liberté de la parole et de l'imagination ne serait qu'un prélude à la symphonie de la liberté politique, à la liberté de l'action. La situation spéciale de la société hongroise favorisait singulièrement cette illusion. Tandis que les médiévistes français pouvaient passer, aux yeux des radicaux, pour des « réactionnaires », en Hongrie, revoler au moyen âge c'était renouer les traditions purement nationales, y puiser les forces nécessaires à la lutte prochaine en faveur des réformes.

La littérature populaire du crime grandiose et du criminel exceptionnel ne manquait pas de prendre racine dans les livres et surtout dans les feuilletons des périodiques. Et si Jókai appelle « *Macaire* Tête-de-Monstre[1] » un fameux bandit romantique d'une de ses premières nouvelles, c'est qu'il se rappelle Robert-Macaire, à qui le génie de Frédérick Lemaître a prêté une popularité presque mondiale. Rappelons le roman « picaresque » moderne qu'est le récit de Rabau[2] et

1. « Makár, a Csudafö », dans la nouvelle intitulée *le Complice* (t. XXII, « Fleurs de la forêt sauvage »). Jokai citera Robert-Macaire dans son *Façonneur d'âmes* (1888).

2. *Robert-Macaire*, illustrations de Henry Emy. Paris, Laisné, 1841 (Bibl. universitaire de Budapest, Hf. 5229).

Digitized by Google

surtout les propos significatifs où Robert-Macaire, singulier auteur de mémoires, se place insolemment aux côtés de Voltaire et de Napoléon[1] et veut développer « les moyens qui l'ont amené à faire donner à son époque la désignation de *siècle de Robert-Macaire*, comme on dit le siècle de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV[2]... ». Le Macaire de Jókai est un monstre de laideur, condamné par le Destin à se venger par le crime du mépris général. Il est méchant comme Triboulet, comme Franz Moor ou comme ce héros d'Eugène Sue qui tue la femme aimée pour l'arracher à jamais à un rival beau et bien portant[3].

Rares sont les romans ou drames romantiques où le crime et le criminel ne jouent pas un rôle prépondérant. Les romans de Sue, de Dumas père, de Victor Hugo sont fondés sur quelque crime mystérieux et ils coudoient sans scrupules le roman « à détective » avant Gaboriau et avant la traduction française d'Edgar Poe. Et si Anne Radcliffe[4] et ses collègues anglais exercent, eux aussi, une influence assez intense sur les feuilletonistes hongrois du siècle passé, ceux-ci n'ont guère besoin d'avoir recours à ces horreurs populaires d'outre-Manche, ayant sous la main des ouvrages français d'une valeur littéraire incontestée et qui ne manquaient pas non plus de satisfaire aux tendances « noires » de l'opinion littéraire vers 1840[5]. Les débuts de Jókai eurent lieu à une époque où ces créations jouissaient d'une vogue souveraine et obligatoire. Son premier roman est loin de mériter son titre grisâtre et

1. *Robert-Macaire*, p. 7.

2. P. 87. Une déclaration de Robert-Macaire mérite d'être signalée comme appartenant à ce qu'il y a de plus caractéristique pour la doctrine romantique : « Le profond mépris que j'ai toujours eu et que je conserve pour le genre descriptif me servira d'excuse, si je m'abstiens de vous parler du port et de la ville de Cette... » (p. 124). C'est l'action, le récit qui seul importe aux yeux du public des mélodrames et des romans romantiques.

3. Voir le recueil *Coucaratcha* (Paris, 1832). La nouvelle a pour titre : *Crâo*, nom qui reparaîtra chez le romancier hongrois (*A Kraó*, t. LXXXVIII). — Par contre, le marquis de Maillefort, quoique bossu et cynique, a un cœur d'or (Sue, *les Sept péchés capitaux*. I. L'Orgueil). — Dans *Un fameux aventurier*, les crimes du héros fournissent les titres des chapitres (cf. *Sept péchés capitaux*).

4. A. M. Killen, *le Roman terrifiant ou Roman noir*. Paris, Champion, 1923.

5. Voir pour tous les détails notre étude sur la *Littérature du crime en Hongrie*, à paraître prochainement dans *Minerva*.

Digitized by Google

faisant croire à une tendance réaliste : *Jours ouvrables* (1846). Jamais il n'y eut roman moins « quotidien » que cette épopée sanglante où l'on voit un père et un fils dénaturés s'anéantir réciproquement dans un désir effréné de vengeance. Les premières de ses nouvelles, réunies plus tard sous le titre de *Fleurs de la forêt sauvage* (1848), sont conçues dans le même goût. Le *Journal de l'estropié* apprend à un marquis français naturalisé en Hongrie que le vieux marquis qu'il avait considéré comme son père n'était qu'un assassin et un séducteur à qui l'estropié, son véritable père, avait vendu sa femme. Le héros du *Complice*, c'est un faux dépositaire peint dans la manière de Sue ou de Dumas père. Madocsai possède une maison maudite, bâtie sur une source chaude dont les vapeurs étouffent, pendant la nuit de noces, sa bien-aimée et son jeune rival (on dirait Ruy Gomez consentant au mariage de Doña Sol avec Hernani, pour les tuer au seuil de leur bonheur!). Les crimes les plus affreux entassés les uns sur les autres pour satisfaire à un caprice de femme-démon[1], c'est là le germe d'un roman passionné à la *Leone Leoni;* la victime enterrée qui reparaît, vengeresse, le jour même des noces de sa fiancée avec son ennemi bossu, qui subira le châtiment naturel de l'apoplexie[2], nous rappelle le suprême vengeur que fut le comte de Monte-Cristo et l'horreur funeste qu'il inspira à ses adversaires criminels. Roland Hátszegi, principal personnage de *Ces pauvres riches*[3], se dévoile au cours du récit comme identique au fameux bandit surnommé « Visage-Noir », ce qui ne l'empêche pas de soutenir le plus longtemps possible son rôle de « gentleman », comme les cambrioleurs de « salon » de Hornung, de M. Maurice Leblanc, et les brigands-tartuffes de Jules Verne. C'est encore en France qu'on place la terrible histoire du marquis de Valmont qui enterre sa femme encore vivante pour épouser Oliva qui finira par le faire écrouer à *Bicêtre*[4] (!). Que dire de l'énigmatique seigneur Álmay, parricide à toute occasion[5] qui fait garder sa maison par des loups au lieu de chiens, comme l'affreux Han de Vic-

1. *Dix millions de dollars*, dans le recueil *Décaméron*, t. II, p. 226 et suiv.
2. *Thomas Bacsó*.
3. « Szegény gazdagok. »
4. *Ce qui se trouve sous la terre* (*Décaméron*, t. III).
5. *L'Ame diabolique* (« A gonosz lélek »).

Digitized by Google

tor Hugo se fait accompagner d'un ours blanc? Ou bien de l'*Ile Nepean*[1], fourmillant de criminels assortis provenus de Botany-Bay[2]?

Un sous-genre de cette littérature du crime fut mis en circulation par des conteurs français. Eugène Sue n'est certes pas le créateur du roman « marin » : l'existence farouche et romanesque des corsaires en avait déjà inspiré plus d'un aux auteurs espagnols du XVIe et du XVIIe siècle, pour ne point parler des pirates du roman érotique grec. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, un changement significatif s'opère dans ce genre de la littérature populaire. D'ennemi cruel et énigmatique, vu de loin et considéré comme un « fléau » de la nature plutôt que comme individualité, le flibustier devient le héros même du roman; on se place à son point de vue pour juger des événements auxquels il se trouve mêlé, et si ses exploits sont loin d'être excusés, on n'est pas loin de les admirer : Jean Bart peut devenir utile à Louis XIV, et l'engouement du public pour le roman picaresque espagnol, français, allemand, anglais a déjà psychologiquement préparé son avènement dans la littérature moderne[3]. Au seuil du XIXe siècle, nouveau changement dans les rapports de l'écumeur et du public. De héros ayant quelques qualités sympathiques, il se hissera, à l'aide de Byron par exemple, au rang de représentant du mécontentement humain. Ennemi acharné des hommes de ce monde sur la mer où il n'y peut avoir que catastrophe inévitable sans aucune possibilité de compromis ou de clémence partielle, il est facilement identifié avec le misanthrope qui a pour ainsi dire le droit de se venger du genre humain. Une bifurcation de ce type général nous présente tantôt le corsaire des réalistes, morne ou grimaçant, d'un humour bestial, tantôt le flibustier des idéalistes, faux justicier assoiffé d'une vendetta

1. *L'Ile Nepean* (1846), dans les « Fleurs de la forêt sauvage ». Botany-Bay est la terre de prédilection de tout auteur romantique en quête de forçats et de déportés. Cf. l'*Espionne* de Soulié.

2. Le *Façonneur d'âmes* encadre l'histoire d'un crime portant atteinte à l'héritage des Lisblanc, et qui nous vaut un long séjour en France.

3. Le début du *Façonneur d'âmes* met à nu tout ce que le culte du brigand « héroïque » a de faux et de dangereux. On a tort d'amnistier un « betyár » tel que Rózsa Sándor; cependant Cloarek, le magistrat devenu corsaire, ne s'érige-t-il pas, lui aussi, presque en héros national? (Sue, *Sept péchés capitaux*. III. La Colère).

Digitized by Google

grossie outre mesure. L'auteur de *Coucaratcha* et de la *Vigie de Koat-Vën* associe aux écumeurs littéraires toutes sortes de marins ayant le cœur gros de mystères et la mémoire grosse d'histoires terrifiantes — histoires où la mer ne joue qu'un rôle secondaire; mais comme décor, comme « milieu » enveloppant dans sa brume de nouvelles suppositions mystérieuses, elle ne manquait pas de provoquer en France et à l'étranger l'éclosion d'une nouvelle école de conteurs romantiques. Cette vogue du conte *marin* a touché Jókai à son embarquement pour l'île de la Fantaisie. Le *Roi des pirates*[1] s'appelle Roberts-Barthélemy et il est d'origine franco-anglaise, comme pour attester la double origine française et britannique du genre littéraire en question. C'est un surhomme de la piraterie, abhorrant tout massacre inutile et jouant, au milieu d'une bonne famille bourgeoise, le rôle d'un fils honnête et chéri. La *Tour de Dago* est une *vigie* ou peu s'en faut. Son propriétaire, un ancien capitaine de vaisseau russe, menace de là les routes de la mer et prêche dans une église vouée au crime et à l'égoïsme l'extermination du genre humain. C'est que Féodor Ungern fut trahi par son frère qui l'avait fait exiler et qui avait enlevé sa femme. A la fin du récit, les frères ennemis se rencontrent pour s'anéantir, tandis que leurs jeunes fils concluent la paix et abandonnent aux aigles le phare trompeur et fatal[2]. La mer ne cessa plus d'attirer la fantaisie de Jókai, qui connaissait bien l'Adriatique hongroise; néanmoins ses contes maritimes se raréfièrent à mesure que l'autorité de Sue sur la génération romantique allait se diminuant.

Bandit, cambrioleur ou corsaire, le criminel n'absorbe pas tout intérêt dans les contes romantiques ayant le crime pour centre. La société donne la réplique à leurs actes hostiles, et son porte-parole tout-puissant, le *bourreau*, aspire à son tour au rôle de héros. Le romantisme politique remet sur le tapis le type du « tyran » sanguinaire ayant le bourreau pour ami et confident[3]; le romantisme littéraire, de son côté, exploite

1. Dans le recueil *Voix après l'orage*.

2. Cf. *la Russie en 1839*, par le marquis de Custine (lettre 6e).

3. Dans une poésie de Petöfi (*le Roi et le bourreau*), le roi se voit abandonné de tous; seul le bourreau reste à ses côtés : « Nous ne saurions exister l'un sans l'autre », conclut celui-ci pour expliquer son apparente loyauté.

Digitized by Google

tout ce qu'il y a d'étrange, d'extraordinaire, d'émouvant dans la profession de bourreau. D'abord, combien d'*antithèses* séduisantes! Assassiner légalement, vivre de la mort d'autrui, exécuter un arrêt légitime, et pourtant ne pouvoir s'empêcher d'avoir des remords, ne pouvoir empêcher notre âme de se corrompre au contact des brigands et de devenir criminelle malgré tous nos efforts! A côté des bourreaux-marionnettes nés d'un principe poussé à outrance et mus par un seul ressort qui les fait ressembler aux bêtes fauves, il y a des bourreaux profonds, à l'âme déchirée, ballottés entre le devoir et les sentiments humains, où l'*homme* est opposé au *fonctionnaire*, l'individu romantique à la volonté sociale. Nous avions l'occasion de montrer ici même[1] l'influence décisive du *Louis XI* de Casimir Delavigne sur la formation du type international du tyran. Or, l' « ami » du tyran partit également de France pour fonder de fortes colonies littéraires dans les régions les plus différentes de l'Europe civilisée. Contentons-nous ici de rappeler deux échantillons du type du bourreau romanesque : celui de *Han d'Islande*, roman terrifiant par excellence qui, par ses exagérations caractéristiques et ses beautés puériles, était on ne peut plus propre à s'imposer comme modèle, et celui de Balzac, *Un épisode sous la Terreur*, où le bourreau se mêle à ses victimes possibles, se confesse à un prêtre et sauve comme une relique le mouchoir du roi décapité par lui... Les deux types se rencontrent souvent dans l'œuvre romantique de Jókai. Martin Pók (« l'Araignée ») célébrait une fête quand il avait quelqu'un à exécuter[2]; dans la *Famille du bourreau*[3], par contre, on pose des questions pathétiques propres à mettre dans toute sa lumière l'ensemble de tous ces contrastes. Victor Hugo aurait été enchanté de lire ces phrases qui, dans la traduction française, se lisent comme les siennes : « Comment doit être l'intérieur de la maison d'un bourreau? Comment peut bien être l'intérieur du cœur d'un bourreau? » Ce bourreau-là est un « homme triste » qui chante les psaumes du repentir et qui est forcé de faire ce qu'il abhorre et de tuer ce qu'il aime « parce que la loi le lui ordonne ». C'est la voix

1. *Petőfi et les poètes français* (*Revue de littérature comparée*, 1922).
2. *Aimeri Fortunatus* (*Voix après l'orage*).
3. Dans le recueil intitulé *Jours tristes*.

Digitized by Google

de Victor Hugo, c'est son style et, surtout, ce sont ses idées qui précipitent dans la Seine un Javert persécuté par le même dilemme. Pour comble de malheur, le triste bourreau a une femme frivole qui le trompe et qu'il finit par exécuter en bonne et due forme. Cette fois, où il n'est pas « justifié » par la loi, ce « justicier » a la conscience nette! Un de ses confrères, traité par l'auteur d'une manière plutôt comique, est trompé par sa femme et se venge du séducteur (c'est un juge) en le marquant au front du fer chaud. Son cas rappelle divers éléments de la fameuse et tragique aventure de Milady dans les *Trois Mousquetaires* de Dumas.

Néanmoins, le plus parfait de tous les romans romantiques ayant pour problème central les antithèses rattachées à l'existence du bourreau, c'est la *Belle Mikhál* de Jókai[1]. Jamais la théorie vague semée dans la préface de *Cromwell* et dans le théâtre français n'a porté de fruits si parfaits, si nets, si fermes que dans ce drame à la forme de roman. L'héroïne est la fille d'un professeur aux mœurs puritaines, d'un ministre protestant ayant en horreur tout acte sanglant. Sa fille vit enfermée dans un beau jardin et dans les habitudes d'une parfaite et heureuse obéissance. De ses deux prétendants elle choisit, très à contre-cœur, un jeune ministre doux et blond, et elle doit refuser celui qu'elle aime, parce que celui-ci, boucher de sa profession, vit du massacre d'êtres vivants[2]... Or, il se trouve que le père du jeune mari, c'est le terrible souverain de la ville : le bourreau. Le style, caractérisé par des alinéas courts, à effet, touche à celui de Victor Hugo qui, lui aussi, aime à se montrer froid et impersonnel et à expliquer comme chose naturelle ce qui est affreux, prodigieux, impossible à accepter sans se regimber dans un effort douloureux. Telles sont les phrases qui suivent la terrible surprise de la belle Mikhál. Oui, le père de son mari était un seigneur puissant, mais quelle puissance que la sienne!

Ainsi, son père, c'était le *vihodár*. Le bourreau.
L'homme qui travaille dans du sang.

1. « Szép Mikhál » (t. LVII de l'édition complète).

2. Pour briser la résistance de sa fille, le vieux professeur lui demande de tuer de sa propre main ses pigeons chéris. Elle est incapable de remplir cette condition; par conséquent, elle ne pourra épouser un boucher.

Digitized by Google

Non dans le sang de moutons et de bœufs, mais dans le sang d'hommes.

Voici sa maison, sa seigneurie.

Sa maison se trouve en dehors de la ville; la borne de son domaine, c'est la potence.

Ces poteaux à roues le long de la route, ce sont ses milliaires.

Cette bande de brigands, c'est son blé mûr qu'il fauche avec son glaive, qu'il lie en gerbe avec sa corde, qu'il moud avec sa roue.

Il est, en effet, le juge suprême des hommes!

Grand seigneur notable à qui l'on cède le haut du pavé et qu'on salue la tête ôtée...

Le drame ne finit pas sur cette « reconnaissance ». Le bourreau — encore un « justicier » romantique! — se croit obligé d'exécuter son fils, plus criminel, selon lui, que tous les voleurs qu'il avait jamais décapités : alors, en vrai disciple des héroïnes du drame romantique français, c'est la jeune mariée qui demande à son terrible beau-père la grâce de son mari qu'elle n'aime pas. Elle baise la main du bourreau, contraste qui met en présence l'innocence humiliée et le tueur officiel acceptant son hommage. La description de la maison du bourreau, formant le chapitre VII du roman, rappelle une description analogue de *Han d'Islande*. Cependant, la vraie tragédie surgit du fait que le bourreau est blessé à mort par une de ses victimes et que son fils, espèce de Cid difforme, se voit contraint de le venger, ce qui l'entraîne nécessairement dans la carrière de son père[1]. Sa femme finit par déserter sa maison, mais elle ne trouvera plus le bonheur, chassé de son voisinage par l'épouvantail d'un si affreux destin[2].

1. On dirait Lorenzaccio qui fuit en vain cette manière de vie qu'il s'était imposée par des raisons patriotiques; il ne pourra jamais effacer de son front le cachet d'un sort funeste. Henri Kaczenreiter, quoique réfugié dans la sainte profession de ministre, sera forcé d'accepter le joug sanglant de l'office de bourreau. Lorenzino a beau vouloir secouer le joug ignoble de la débauche, il est puni par l'affaiblissement et la corruption définitifs de son caractère, de sa vie passée et du crime qu'il avait commis pour un bon motif.

2. Valentin, le rival du jeune bourreau, deviendra juge supérieur de sa ville. Accusé d'avoir enlevé la femme du bourreau et jeté en prison, il est délivré par le jongleur Simplex sous le déguisement d'un grand cheval de carnaval. Dans les *Écorcheurs* du vicomte d'Arlincourt (Paris, E. Renduel, 1833), le « gabeur » Hilarion Mathieu fait évader le comte de Rieux, caché dans le ventre du grand dragon de saint Marcel.

Digitized by Google

Ce même roman[1] réunit dans son cadre à peu près tous les personnages chéris des auteurs romantiques. A côté du bourreau et de son innocente victime, il y a le jongleur (ou fou de cour) et la sorcière. Le jongleur Simplex se trouve dans la bonne compagnie des Triboulet, des Gringoire, des Cyrano et des Fantasio. Il assiste de ses idées ingénieuses les malheureux privés de défenseur dans la société et il se montre digne de ses collègues français, surtout de l'Hilarion Mathieu du fameux vicomte d'Arlincourt qu'on surnommait « prince des romantiques[2] ». La sorcière Babura Pirka est moins sympathique, n'en déplaise à la théorie de Michelet! Elle trahit le secret des amoureux et son témoignage amène la catastrophe et la mort des protagonistes. En revanche, nous rencontrons une « pieuse sorcière » dans un autre roman de d'Arlincourt : *les Rebelles sous Charles VI;* elle vit pour élever dignement une jeune fille, Yola, bohémienne esméraldesque qui a plus d'un trait de commun avec Saffi, fille d'un riche pacha, élevée par une prétendue sorcière qu'on va brûler et qui se trouve être la femme même du pacha et aussi bonne chrétienne que Saffi, héroïne du *Baron des Tziganes*.

Faut-il ajouter à cette liste la fiancée ayant perdu la raison après avoir perdu son fiancé[3]? Faut-il insister sur le rôle fréquent et important accordé à toutes sortes de « monstres » : « l'affreux prodige » qu'est le Mekipiros de la *Famille du bourreau*, muet vivant d'une vie de bête obéissant à ses seuls instincts, de force prodigieuse, qui finira, en Quasimodo rajeuni, par serrer dans ses bras son bourreau et par se précipiter avec lui dans un abîme[4]?

Nous croyons avoir présenté dans ses traits essentiels le tableau synoptique des héros romantiques. Ils doivent tous leur existence et leurs attitudes favorites à la tendance de leurs auteurs à nouer une action forte, fatale, sortant de l'ornière

1. Tiré du « Simplicissimus hongrois ».

2. L'asile où arrive Valentin ne lui sera pas plus utile qu'il ne l'était à Esméralda. Ayant appris la nouvelle de la mort de sa bien-aimée, il cherchera et trouvera la mort au siège d'Eger.

3. *Mon fiancé n'est pas retourné en poudre*. Voir le *Léo* de Henri de Latouche (nouv. édit. Paris, Calmann-Lévy, 1887) ou le *Meunier d'Angibault* de G. Sand.

4. En tombant, ils s'accrochent pour un moment et ils sont retenus dans leur chute; mais cela ne leur sauve pas la vie. Cf. *Notre-Dame de Paris*.

Digitized by Google

des actions quotidiennes. L'inceste aggravé par une « reconnaissance » tragique, qui figure par exemple dans *Aimeri Fortunatus* ou bien dans les *Rebelles* de d'Arlincourt, pourrait être érigé en type extrême de cette tendance[1].

*
* *

Cependant, il est temps de quitter le domaine des généralités et de descendre au détail. Non content d'avoir mentionné, au cours de nos rapprochements généraux, les noms de plusieurs auteurs français, nous allons passer en revue les liens qui relient Jókai à tel ou tel auteur, afin de juger de la nature et de l'importance des rapports qui existent entre la France littéraire et les auteurs hongrois vers le milieu du XIXe siècle.

Pour des raisons purement pratiques, nous commencerons par les astres secondaires du ciel du romantisme. L'œuvre de Frédéric Soulié, d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas père paraît avoir exercé sur celle de Jókai une influence se composant des éléments déjà mentionnés. L'influence de Soulié, très à la mode dans tous les pays à l'époque en question, a déterminé chez Jókai cette « variante » du roman historique de Walter Scott et de Nicolas de Jósika qui prend forme dans l'*Age d'or de la Transylvanie*, dans les *Turcs en Hongrie* et dans de nombreux recueils de contes historiques. On tarde, en France même, à reconnaître aux *Romans historiques du Languedoc*[2] la place honorable qu'ils méritent d'occuper dans l'évolution littéraire. Leur introduction est, toute proportion gardée, une « préface de Cromwell » plus modeste et appliquée au roman. Le roman historique n'est pas un « genre bâtard » : c'est l'his-

1. Ayant terminé une histoire aux revenants, Jókai la présente au censeur officiel; et quand celui-ci lui reproche de propager des croyances superstitieuses, le jeune poète se réfugie derrière l'autorité de Dumas, auteur des *Mille et un fantômes (!)*. « Sur quoi, monsieur Reseta se leva précipitamment, frappa de la paume de la main les manuscrits qui encombraient sa table : je croyais qu'il allait me dévorer. — Quoi! s'écria-t-il, tu oses t'autoriser de Dumas?... Crois-moi, tourne le dos à ces rêveries maladives, errant dans l'au-delà; laisse ces choses aux romantiques français. Reste sur la terre; ne fréquente ni le ciel ni l'enfer » (*Celui qui se venge après sa mort*).

2. F. Soulié, *Romans historiques du Languedoc*, t. I. Bruxelles, Librairie belge, 1836, introduction. — Les romans de Soulié occupent plusieurs casiers dans les bibliothèques publiques de Budapest.

Digitized by Google

toire nationale coloriée et arrondie à l'usage du peuple par l'imagination divinatrice du poète qui, souvent, complète et devine ce que la sèche raison du savant ressent comme une lacune définitive autant que regrettable. Les romans sont « les mémoires d'une nation ». Cette conception du roman historique lâche la bride à l'imagination du poète en même temps qu'à sa paresse. Soulié et Jókai ne consultent des documents historiques que pour y trouver des faits et des couleurs pittoresques et dramatiques et, sur ce point, ils restent bien au-dessus des chefs-d'œuvre historiques d'un romancier tel que Sigismond de Kemény[1]. Cependant Soulié arbore l'étendard du « provincialisme » du roman historique : pour sa personne, il choisit l'histoire du Languedoc parce que c'est sa province à lui et parce qu'il a l'histoire la plus indépendante, partant la plus intéressante. Encouragé par les succès du Transylvain Jósika, son prédécesseur dans les faveurs des lecteurs de son pays, Jókai débutera dans le roman historique par un roman transylvanien et reconnaîtra évidemment le fait que l'histoire de la Transylvanie, plus indépendante de l'histoire générale des autres parties de la Hongrie, se prête on ne peut mieux à servir de décor à l'imagination prenant son vol vers le passé mystérieux.

Jókai eut, certes, des prédécesseurs plus directs parmi les romanciers historiques de son pays, et ceux-ci s'étaient inspirés surtout de la manière de Walter Scott. Néanmoins il modifia cette « manière » sur le modèle de Soulié qui, dans *Sathaniel*, remplit les vagues cadres de l'histoire réelle de « motifs » et de personnages romanesques et d'ébauches de drames romantiques[2]. Sathaniel, c'est le type modèle de la femme-démon, de l'Orientale passionnée, capable des vengeances les plus diaboliques. Elle ressemble, par plus d'un trait de son caractère et par plus d'un élément de sa situation, à Azraël[3],

1. Kemény est peut-être le seul romancier historique de la littérature universelle dont les romans justifient pleinement leur nom et démontrent la possibilité et l'utilité de ce genre si souvent attaqué.

2. *Romans historiques du Languedoc*, t. III. Paris, Dupont, 1837 (n° 5111 de la Bibliothèque de l'Université de Budapest).

3. Azraël est un des principaux personnages de l'*Age d'or de la Transylvanie* et des *Turcs de Hongrie*. Ces romans se font suite comme les romans de Soulié.

Digitized by Google

la femme fatale qui anéantit le bonheur des familles et achemine vers l'échafaud ceux qui l'aiment. Le Théodoric du même roman de Soulié doit beaucoup à Shakespeare et inspire d'autant ses successeurs. C'est le type de l'homme politique sans scrupules, mais non sans ruses ingénieuses, et ses traits fortement accusés sont de nature à inviter à l'imitation tous les auteurs désireux de façonner les traits d'un personnage historique analogue tombé entre leurs mains.

Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici une opinion formée à la suite de longues lectures consécutives. C'est que l'histoire qu'on fait entrer par force dans le moule du roman historique y prend insensiblement le pli plus ou moins prononcé de ce moule-là, et quand le moule est emprunté à l'étranger, l'histoire nationale, faisant le fond du roman, cherchera à ressembler aux faits historiques de la nation qui a prêté le moule. Qu'on ne nous objecte pas que tel ou tel personnage du roman est emprunté à l'histoire, et qu'il y a le caractère que lui donne l'auteur du roman. Mais figurez-vous la satisfaction de ce même auteur lorsqu'il trouve parmi ses réminiscences — et souvent sans s'en rendre compte — un personnage de roman étranger ayant un caractère ou une destinée tant soit peu pareils à ceux de son héros historique! Sa tâche en deviendra plus facile, mais aussi plus dangereuse, et, pour la plupart des cas, son *point de vue*, très important en matière historique, est déterminé et fixé d'avance. Teleki, grand ministre des princes de Transylvanie, a beau, dans les romans mentionnés, être peint grand comme nature selon les mémoires et chroniques de son temps, dans le roman romantique on ne manquera pas de noircir un peu ses traits grâce à une vague ressemblance avec Richelieu, qui avait comme lui sacrifié la pureté des moyens à un but politique supérieur, qui avait fait décapiter un Montmorency comme Teleki se défait d'un Bánffy et qui, surtout, était éclairé pour le monde entier par le grand réflecteur romantique : le *Cinq-Mars* de Vigny, pour ne point parler des romans de Soulié, de Dumas père ni de la *Marion de Lorme* de Hugo[1]. Une telle influence modificatrice se comprend d'autant

1. Nous allons revenir sur les *Turcs en Hongrie* et ses rapports avec *Marion de Lorme* (cf. notre chapitre sur l'influence de Victor Hugo).

Digitized by Google

plus aisément que nous voyons les mêmes forces agir à l'intérieur de la même littérature nationale[1].

Un recueil de petites nouvelles comme le *Port de Créteil* de Soulié[2] nous fournit mainte ressemblance avec celles de Jókai. *Mademoiselle de La Faille* est enterrée, son ancien adorateur la fait rechercher au tombeau et finit par la ramener à la vie. Cependant le mari découvre la supercherie et sa femme s'empoisonne[3]. Nous connaissons déjà une partie de l'aventure du marquis de Valmont dont la femme, enterrée à moitié vivante, est sauvée par un jeune médecin qui l'aime. Cette fois encore, le mari apprend par hasard que sa femme est en vie; la pauvre Amélie commet un suicide, tandis que le nouveau mari meurt le cœur brisé par la douleur[4]. Dans *Fais le bien!* le mari sans principes et sans caractère trompe sa femme qui trouvera plus tard un appui dans la personne d'un ami de son mari. Le mari criminel revient pour faire chanter son ami honnête et ses intrigues envoient à la mort M. Vigárdy autant que l'héroïne du roman. Ce type de mari froid, méchant, cruel, aux manières élégantes et au tour d'esprit ironique, fait le malheur de la « Trappistine », principal personnage d'un récit faisant partie du *Port de Créteil.*

Nous venons de mentionner les romans du vicomte d'Arlincourt. Outre ses *Rebelles*, il faut rapprocher de Jókai son *Ipsiboé*, type de l'amazone chef d'une conspiration politique, dont les savants projets se trouvent être traversés par son étourdi de fils, épris, contrairement à toute règle diplomatique, de la reine qu'il devrait supplanter. Ce qui nous y intéresse, c'est moins l'insipide histoire rendue piquante par toutes sortes de mystères et de cérémonies franc-maçonniques[5], que

1. Ainsi, le supplice de Cinq-Mars et celui de Montmorency inspirent des romans et des récits ayant avec ces événements de nombreux points de contact. Cf. le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny (1826) avec *Un Montmorency* (nouvelle faisant partie du *Port de Créteil*) de Frédéric Soulié (1833).

2. *Le Port de Créteil.* Paris, Dumont, 1833 (Bibliothèque de l'Université de Budapest, Hf. 5098).

3. *Mademoiselle de La Faille.*

4. *Ce qui se trouve sous la terre,* dans le recueil *Décaméron*, t. III. Cf. encore la seconde partie de *Mathias Sandorf*, roman de J. Verne, ayant un décor et des personnages hongrois (1885).

5. Jókai aime bien, lui aussi, ces réunions nocturnes, ces conspirations souterraines, ces sabbats apparents. Cf. les *Diamants noirs*, *Ces pauvres riches!* etc.

Digitized by Google

le type de la femme forte, impérieuse, dévouée à une grande cause, aux hauts intérêts familiaux et patriotiques. C'est le contraire de la femme douce, faite pour être victime et dont les traits idéalisés viennent d'apparaître au cours de cette étude sur les types romantiques. Toute timide qu'elle est, la belle Mikhál n'en connaît pas moins son devoir et, de son héroïsme passif à l'héroïsme actif des Ipsiboé et des nombreuses amazones de Jókai[1], il n'y a qu'un pas[2].

L'emploi de motifs « surnaturels » découle de la doctrine romantique. Mérimée avait beau être sceptique pendant toute sa vie, il n'en devint pas moins l'amateur passionné d'histoires curieuses aux miracles inexpliqués. C'est que l'époque romantique vit de l'espérance et de la foi en des rapports inconnus, mais forts, existant entre l'univers et l'homme dont ils réduisent par là l'isolement désolant. C'est cette croyance qui inspire à Jókai la nouvelle intitulée *la Blessure invisible*. L'assassin sent une douleur fort aiguë à un point de la main : c'est que le sang de sa victime a touché cet endroit. Il se soumet à plusieurs opérations chirurgicales et se fait enlever une partie de la chair, ce qui lui cause un allégement momentané[3]. Dumas père s'est servi d'un motif analogue en expliquant la singulière demande du sire de Giac, condamné à mort, et qui meurt tranquillement après s'être fait couper la main droite qu'il avait vendue au diable[4]...

1. Toute une série de ses petits romans traite du problème « amazonien »; cependant les amazones titulaires sont reléguées au second plan par les mères et les femmes héroïques, comme la mère des *Fils de l'homme au cœur de pierre*. Notons que le programme politique et social (!) d'Ipsiboé comprend la question de l'émancipation de la femme!

2. Napoléon et Livie, « jeunes premiers » du roman intitulé *les Comédiens de la vie*, finissent par disparaître et l'auteur préfère ne rien dire sur leur sort, voire même il propose à ses lecteurs deux solutions différentes, également possibles. Que chacun des lecteurs choisisse le dénouement qu'il voudra! Cette incertitude voulue où l'auteur se plaît à laisser son public se retrouve à la fin d'*Ipsiboé*, et elle y sert encore à souligner le fait que les deux amoureux ont définitivement rompu avec les hommes et qu'ils ont réussi à se mettre à l'abri de toute curiosité humaine, y compris celle du « lecteur bénévole ».

3. *Décaméron*, t. I, p. 17 et suiv. Le mélange des éléments « surnaturel » et « criminel » a ses spécialistes, tels que Mérimée, Poe, l'Italien Dadone, le Français Allais et beaucoup d'autres.

4. Dans le *Dodécaton*, recueil de petits ouvrages de George Sand, de Méri-

Digitized by Google

Les rapports des deux auteurs sont plus faciles à constater lorsqu'on feuillette la *Liberté sous la neige*[1], roman placé dans le cadre du mouvement révolutionnaire en Russie et dont l'ensemble et les détails rappellent la *Maison de glace*, histoire de la rivalité politique du généreux Walinsky et de l'astucieux Biren. Dans le roman de Jókai, le prince de Ghédimine, membre de la conspiration du « Livre vert » et grand ami du peuple autant que du poète Pouchkine, marche sur les traces de Walinsky, conspirateur à son tour et dénonciateur des cruautés dont se rend coupable le gouverneur Biren, tyran des Petits-Russes. Ces deux héros ne se contentent pas d'avoir les mêmes idéaux politiques. Ghédimine aime Zénéida Ilmerinen, célèbre cantatrice finnoise, comme Walinsky préfère à sa femme la princesse Mariolizza. Et chacune de ces deux femmes, ayant sur l'esprit du souverain un ascendant considérable, fait son possible pour élever au sommet du pouvoir son protégé, ou simplement pour le préserver des funestes suites de la disgrâce. Zénéida sauve la vie à Pouchkine et à Ghédimine, sans pouvoir empêcher ce dernier d'être exilé en Sibérie; Mariolizza, de son côté, épargne à son bien-aimé les conséquences dangereuses d'une grande faute, et si Walinsky succombe et meurt à l'échafaud, ce ne sera qu'après la mort de sa fidèle Mariolizza. Zénéida et Mariolizza, toutes puissantes qu'elles sont, savent s'effacer dans l'ombre et même dans la mort pour assurer le bonheur du héros de la liberté : Mariolizza meurt pour rendre Walinsky à sa femme, tandis que Zénéida, éprise de Pouchkine, travaille à le marier avec Bethsabé, princesse de la Grusie, afin de l'arracher à la dangereuse atmosphère des conspirations. Biren et Araktchéieff, adversaires de nos héros, sont deux ambitieux sans honneur et sans scrupules. Chacun d'eux est secondé par un agent « à tout faire » : Lipman, « grand commissaire de la cour », qui prépare par des moyens sanglants le procès du conspirateur

mée, de Loève-Veimars, de Souvestre, etc. (*la Main droite du sire de Giac*, 1836).

1. *La Liberté sous la neige ou le Livre vert* date de 1879. La guerre russo-turque de 1877 a remis sur le tapis l'actualité des romans traitant des affaires intérieures de la Russie des tzars. — La « Maison de *glace* » et « la Liberté sous la *neige* » sont des titres qui parlent déjà d'une association d'idées et de la possibilité d'un rapprochement des deux romans.

Digitized by Google

Gordenko, ou le chevalier de Galban qui, pour perdre Ghédimine, essaie de prendre possession du fameux « Livre vert » des conspirateurs. Ajoutons à ces parallèles le rapprochement des caractères de Mme Walinsky et de la tzarine. Elles souffrent en silence et avec dignité tant qu'elles voient leurs maris puissants et contents, mais elles quittent cette attitude froide et indifférente, une fois en présence du malheur et de la chute de ces hommes chéris. Serait-il permis d'oublier ici les tziganes qui dansent devant la cour, et le rôle assez important que réserve chacun des deux auteurs à une Bohémienne : Marioulla, respectivement Diabolka[1]? Nous aurions grand tort à passer sous silence un détail très suggestif par son originalité. Dans le roman de Dumas, on déshabille Gordenko, héros populaire, et on l'arrose d'eau froide jusqu'à ce que la pauvre victime se soit transformée en une statue de glace[2]. Jókai, de son côté, raconte les souffrances des martyrs de la liberté, garrottés et attachés à des canons : leurs pieds tracent une voie sanglante dans la neige où ils laissent de petites roses de sang. Walinsky ravit aux meurtriers la statue de glace; Krijanowsky recueille les gouttes de sang dans une coupe et chacun d'eux garde ces reliques comme un mémento sanglant. Dans les deux romans, on a l'idée de précipiter les cadavres dans l'eau par une fente[3] pratiquée dans la glace...

Ce parallèle[4] établi entre deux romans *secondaires* du Dumas français et du soi-disant « Dumas hongrois » contribue pourtant à éclairer une des facettes du talent de Jókai. Ce qui l'intéresse, c'est souvent un « milieu » de troubles politiques où les vies individuelles puissent s'élever et tomber rapidement comme dans une tragédie limitée aux vingt-quatre

1. Cf. la description du commencement de la fête chez les deux auteurs.

2. Dans *Jusqu'au pôle nord*, la fantaisie capricieuse du romancier nous mettra en présence d'êtres humains primitifs conservés dans de la glace.

3. Cette fente joue son rôle dans un autre roman de Jókai, qui commence également par des scènes situées en Russie. Cf. le début des *Fils de l'homme au cœur de pierre*.

4. Nous devons le rapprochement de ces deux romans à Mlle H. Reithoffer qui l'a développé dans une étude lue parmi celles consacrées à « Jókai et la France » par les membres de l'Institut français de l'Université de Debrecen (1924-1925). — Notons que les mœurs russes sont peintes d'après les ouvrages de Custine, de Dupré de Saint-Maure et de F. Lacroix.

Digitized by Google

heures; où tout soit permis et tout doive être cru; où les passions de l'ambition et de l'amour puissent être acceptées sans difficulté comme ressorts des plus grands événements historiques. Cette conception du roman n'est plus celle de Soulié et de ses disciples. La fatalité mystérieuse qui pèse sur les personnages du « premier romantisme » cède ici à une espèce de liberté ou même de libertinage individuels; un d'Artagnan, un Monte-Cristo, un Walinsky dirigent l'histoire au gré de leurs passions ou de leurs ambitions, et le génie de l'auteur, se délivrant de la morne tristesse affectée par les héros de la première manière romantique, se permet de faire briller un humour sain, témoignant du rétablissement de l'équilibre normal dans les rapports de l'écrivain et de la vie[1]. Après les héros exagérés dans le sens du Mal, du Laid ou, au moins, dans celui du Fatal, c'est le tour des extravagants dans le sens du Parfait, du Fort, du Supérieur aux vicissitudes de l'existence de chaque jour. Et c'est surtout par un idéalisme plus pur, plus complet, plus ferme dans son « style » général que Jókai se montre supérieur à Dumas, pour ne point parler de ses qualités d' « artiste de la langue[2] et de poète à l'imagination sublime[3] ».

George Sand est, pour la plupart des lecteurs de romans et de journaux européens, le fameux auteur de *Lélia*. Ce roman était de nature à impressionner notre auteur en faveur des héroïnes passionnées et à l'affermir dans sa conception du roman romanesque. Il rend lui-même compte de la notoriété de *Lélia* à l'étranger dans une nouvelle humoristique[4] où l'un des dandys « se retire dans le bois, se couche sur l'herbe, sort de sa poche *Lélia*, un croissant et un gros morceau de cervelas, et commence à s'en repaître, — pas de *Lélia*, par exemple! Il le pose sous la tête et fait un bon petit somme là-dessus ».

1. Jókai est l'un des plus délicieux humoristes parmi les romanciers européens.

2. Quoique très fécond, le romancier hongrois a d'instinct le souci d'un style expressif, original, évitant facilement le double écueil de la monotonie et de la bizarrerie.

3. Nous avons déjà relevé une réminiscence de *Monte-Cristo*. *Le fugitif* qui se creuse un passage à travers le mur de sa prison pourrait avoir été inspiré par le suggestif exemple d'Edmond Dantès (« Silhouettes »).

4. *Divertissement au vert* (*Décaméron*, t. III, p. 80).

Digitized by Google

Cet humour, qui préserve l'auteur de tant de récits ultra-romanesques de s'embourber dans les genres extrêmes et dans une psychologie insuffisante à la longue, lui permettra plus tard de réagir contre l'*antoninisme*[1] des Dumas et des George Sand autant que contre l'affectation du « byronisme » et du mal du siècle des René. Le type du poète ridicule cherchant à se donner des airs de grandeur par une fausse mélancolie est incarné dans le béjaune Kálmán Sós, un des personnages du petit chef-d'œuvre comique intitulé : *Chère parentèle*. « Ah! Julie, soupire-t-il, ce ne sont pas les années qui font l'âge! Vous êtes une enfant avec vos vingt-huit ans, tandis que moi je suis un vieillard décrépit avec mes vingt-quatre... J'ai déjà eu des souffrances suffisantes pour une existence de cinquante ans. » Plus loin : « Kálmán regarda Julie d'un air pitoyable : son cœur vit avec beaucoup de peine combien l'âme de cette femme devait être inférieure à la sienne, puisqu'elle était incapable d'apprécier l'énorme délice de mourir ensemble, — surtout quand on n'a nulle raison de le faire... Il y a, en effet, peu d'êtres capables de comprendre ce bonheur! »

Ce qui ne veut pas dire que l'âme de Jókai soit inaccessible aux qualités vraies et durables du génie d'un Chateaubriand. Sans commettre l'indélicatesse de songer à une « imitation », contentons-nous de signaler ici la grandiose comparaison des arbres séculaires de Körültáj, colline du Conseil sicule, avec les colonnes d'une église gothique[2]. « Qu'est-ce que le luxe du palais de Balthazar en comparaison de la colline du Conseil des ancêtres sicules? Au plus haut d'une colline ronde, cent tilleuls plantés en cercle, ayant cinq cents ans chacun et qui, de loin, font l'effet d'une église aux voûtes immenses. Les cent colonnes vivantes sont devenues, à la longue, si grosses que les intervalles de deux arbres voisins semblent n'être désormais que des fenêtres; les grosses racines, se répandant au loin et s'entrelaçant au-dessus de la surface du sol, pavent tout l'intérieur du cercle, tandis que les feuillages s'embrassent dans les hauteurs pour y former un plafond que les rayons de soleil ne percent point et que

1. Le mot est de Soulié, qui dépeint la chose dans le *Conseiller d'État* (t. I, p. 101 et suiv.).

2. Dans le roman « Bálványos vár » (*le Château aux idoles*).

Digitized by Google

l'averse ne pénètre jamais. L'arbre sacré de la religion sicule des « Tuhuduns[1] », à l'époque de sa floraison, orne d'or la coupole entière et il remplit de son encens toute la plaine; au-dessus de lui, des milliers de rossignols et d'alouettes chantent leurs cantiques au Seigneur. Le roi Salomon n'eut certes pas de temple plus magnifique[2]! »

Le roman qui nous fournit cette citation mérite un moment d'attention par le fait que, véritable épopée en prose à la manière des *Martyrs*, il nous met en présence de la lutte acharnée de deux civilisations, lutte qui, après des batailles sanglantes et des conseils mouvementés, finit par le triomphe du christianisme. Parallèlement avec la lutte des tribus et des familles, il y a, comme dans les *Martyrs*, la lutte des individus : une histoire d'amour et un enlèvement, un microcosme plus palpable, plus humain dans le macrocosme vague, mystérieux de la rivalité des civilisations. Dans les deux poèmes, la victoire de la civilisation chrétienne est rendue plus précieuse, plus définitive par la circonstance que Chateaubriand et Jókai comprennent parfaitement la valeur très haute de la civilisation vaincue, et qu'aucun d'eux ne fait dépendre ce triomphe de la force, de l'épée ou du glaive : c'est par la douceur et par l'exemple moral que l'individu modèle parvient à faire triompher la cause du christianisme.

La conception poétique de l'histoire est moins profonde, quoique non moins française, dans les contes où les plus grands événements de l'histoire pendent à un misérable petit fil du caprice du hasard. On retombe vers Alexandre Dumas père ou plutôt encore vers le Scribe d'*Un verre d'eau* que les exigences de la « technique » théâtrale avaient forcé, ou peu s'en

1. Il s'appelle « száldok »; c'est le nom du tilleul dans le patois sicule.

2. Le début et la fin du passage cité attire notre attention sur la Bible qui devait avoir inspiré, sur plus d'un point de ses développements analogues, l'auteur du *Génie du christianisme*. V. Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, poussera plus loin que Chateaubriand la vivification de l'église gothique. Et cette église de la nature ne pouvait guère résonner d'hymnes plus magnifiques que celles entonnées par les Chateaubriand, par les Jókai, par les Hugo! — Le splendide début d'*Atala* paraît avoir inspiré à l'auteur du petit roman *Émigrez!* (1851) cette description sommaire de la forêt vierge américaine : « C'est une végétation magnifique, chef-d'œuvre poétique de la nature : des arbres que vous avez le droit d'appeler fleurs, autour desquelles voltigent et bourdonnent des *colibris* diaprés qu'on croirait être issus du croisement d'oiseaux et de papillons. »

Digitized by Google

faut, de la simplifier et de fausser les admirables complications de l'histoire. « Il arrive, dit avec aplomb le tout jeune auteur de la *Maison maudite*, qu'une circonstance minuscule décide d'une existence... Ce fut à cause d'une tranche à l'oignon que Napoléon a perdu la bataille de Waterloo. Ce fut à cause d'un morceau de pomme que le Destin nous a imposé toutes les souffrances de la vie. » La doctrine se tourne aisément à l'application; témoin le remarquable petit ouvrage intitulé : *Un cheveu de femme*[1], qui nous intéresse d'autant plus que l'expériment historique s'y fait avec des personnages français : Marie-Louise de Gonzague et ses filles, l'une desquelles part pour la Pologne après la mort de Cinq-Mars, mais c'est l'autre qui deviendra femme du grand Sobieski et la reine bien-aimée des Polonais[2]. La fin de cette histoire ressemblant à merveille à une partie de cache-cache diplomatique et galante, c'est une leçon en bonne et due forme : « L'influence française échoua ainsi définitivement à Varsovie. Et cela pour des raisons si peu importantes! Parce qu'on omit d'écrire le nom du Duc d'Arquien sans *D* majuscule[3]; parce que la reine de France refusa d'appeler sa « sœur » la fille d'un marquis érigée en reine; parce que le chevalier de Sardis avait de si beaux yeux, et qu'un cheveu de Gonzague fut assez fort pour soutenir le poids d'un paquet de lettres intimes[4]... »

Un vrai historien ayant, à un très haut degré, le sens de l'histoire racontée au public fournit à notre romancier les données et les péripéties les plus essentielles et les plus pit-

1. T. XXXVI de l'édition nationale (*Egy asszonyi hajszál*).

2. L'auteur prétend avoir puisé ses renseignements dans un livre faisant partie de la bibliothèque de la princesse de Montpensier et intitulé : *la Manière d'arpenter brièvement les prairies, par Mme de Nevers*. Le titre fait allusion à la folle course de Mme de Nevers à travers champs dans la mémorable nuit où elle avait enlevé à un couvent la tête de son amant décapité comme conspirateur.

3. Jókai se permet ici de faire des calembours et des jeux de mots français, s'autorisant de sa prétendue source française. Au lieu de « pair et duc », le roi de Pologne écrit « père et duc » (oiseau nocturne). — On nous cite en français une chanson satirique, très suspecte :

« Je fis le roy mon père :
Le roy me fera pair(e). »

4. Nous y avons à notre disposition toute une liste de célèbres noms historiques français : Montmorency, Clèves, Condé, Cinq-Mars, etc.

Digitized by Google

toresques de ses romans aux sujets turcs. C'est Baptistin Poujoulat dont l'*Histoire de l'empire ottoman* fut souvent consultée par Jókai pour les *Derniers jours des Janissaires* autant que pour la *Rose blanche*. C'est un résumé relativement court, mais qui ne s'en arrête pas moins à toute circonstance susceptible d'être utilisée par un poète, et qui trouve moyen de citer tout trait anecdotique, tout mot célèbre propres à exciter l'imagination du romancier[1].

Le « grand poète » de la jeunesse hongroise de 1848, surfait par Petöfi pour des raisons politiques, Béranger, fut un historien populaire à sa manière. Sa chanson intitulée *les Souvenirs du peuple* résonne dans la *Gardeuse d'oies* et, sous le déguisement en prose, elle reste un poème à strophes, à un refrain attribué à Lisette et à Ninon qui écoutent attentivement le récit de leur grand'mère. Et ce récit a pour héros Bernadotte, le général de Napoléon qui devient roi de Suède et auquel la Margot de jadis qui l'avait refusé pense avec une douce tristesse[2].

L'influence française passait aisément en Hongrie par le canal de conceptions analogues de l'idéal héroïque. Les *héros* n'avaient garde de vieillir et de passer de mode, grâce à leur accoutrement romantique; ils ont su se rendre indispensables, sous d'autres habits, aux poètes et aux auteurs dramatiques soi-disant réalistes. Dumas fils était bien le fils de son père : au lieu de réagir contre les excès romantiques, il les confirma en les naturalisant dans la littérature réaliste; en faisant des types extrêmes, ne tirant pas à conséquence, des types idéaux consacrés par l'ensemble de la « vie de chaque jour » auquel ils avaient désormais l'air d'appartenir. Ce n'est pas que Jókai ait formé son idéal héroïque d'après le jeune Dumas : il appartenait lui-même à une époque héroïque remplie de personnages illustres. Cependant l'exemple du drame et de la comé-

1. Relevons, par exemple, ce qu'il dit (sans preuves proprement dites, en romancier plutôt qu'en historien) de la jeunesse d'Ali Tépéléni, poussé par sa mère dans la carrière de bandit; ses rapports avec le mystérieux derviche; les énigmes de ses amours, etc. Il n'y a certes pas loin de cette « histoire » purement descriptive et pleinement pittoresque aux *Orientales* de Victor Hugo! — Le roman *Frère Georges* doit beaucoup à Béchet (*Hist. du ministère du cardinal Martinusius*. Nyon, 1715).

2. *La Gardeuse d'oies* (*racontée par une vieille grand'mère à ses petites-enfants*) (*Décaméron*, t. II, p. 213 et suiv.).

Digitized by Google

die de mœurs pouvait avoir contribué à l'affermir dans cette conception formulée sur la base d'une tradition littéraire hongroise idéaliste et de l'opinion publique même de son pays, — comme l'existence d'un *allié* est propre à nous donner de la confiance et à nous engager dans la voie que nous voudrions suivre de nous-mêmes. Les théâtres hongrois firent profession de jouer à peu près toutes les pièces françaises, et Jókai, en sa qualité d'homme de lettres et de journaliste, ne manquait pas de s'y intéresser. La *Laide incomparable*[1], ayant pour décor la vie parisienne, nous familiarise avec elle grâce à des nouvelles littéraires et théâtrales[2]. On cause de la première de la *Dame aux camélias*, du jeu excellent qu'on attend de Mme Doche, voire même du roman ayant servi de point de départ à la fameuse pièce romantico-réaliste[3]. Et ce n'est pas par hasard que l'aventurière du roman *Mien, tien, sien*, a nom *Césarine*[4] comme la « Femme de Claude ».

Mais c'est surtout la conception de l'homme supérieur qui doit quelque chose aux protagonistes des drames français. Le point d'honneur cornélien[5] renaît à une existence nouvelle et

1. C'est Xin, la petite Chinoise qui, après avoir sauvé la vie à Jacinthe deviendra sa femme, à la douloureuse surprise des Parisiennes qui, ayant chassé jadis cet adorateur qu'elles avaient ruiné, seraient bien aises d'avoir à le ruiner de nouveau. — La scène où la belle Cornélie met à la porte son ami fidèle mais pauvre est un petit chef-d'œuvre d'ironie et d'esprit français et digne d'être rapprochée de maintes scènes de Dumas fils.

2. Vol. XLIX de l'édition nationale (*Vers l'aube*).

3. P. 82 et suiv. — Dans les *Lettres de Kakas Márton*, on trouve la critique assez sévère de la *Dame aux camélias*, qui a de quoi déplaire à la belle santé morale du romancier hongrois.

4. Ce nom fut mis à la mode au milieu du XIXe siècle. Soulié l'applique, comme de raison, à une femme méchante et dangereuse dans le *Conseiller d'État*. Cf. encore le caractère si étrange de la *Césarine Dietrich*, de G. Sand.

5. Nous allons relever, sans y insister, de curieuses coïncidences entre les scènes de Jókai et celles de Corneille. *Cécile Rozgonyi*, héroïne historique (*Des temps héroïques des Hongrois*), femme du brave Étienne Rozgonyi, rencontre celui qu'elle avait aimé jadis : le guerrier polonais Cserni. Les deux rivaux se traitent en amis comme Polyeucte et Sévère; seulement, c'est Sévère qui meurt ici pour conserver la vie de son adversaire. La légende d'Amis et Amiles est très vieille, et je n'ai cité ici Corneille que pour documenter ma thèse de la parenté franco-hongroise dans la conception héroïque. — Dans les *Scènes de batailles*, les deux sœurs ont leurs fiancés dans les deux camps ennemis; cf. les *Horaces*. — L'intrigante du *Façonneur d'âmes* porte le nom significatif d'*Hermione*. On nous y parle de Rachel, et Scilla, la danseuse franco-hongroise, joue avec le héros les principales scènes de la *Phèdre* de Racine.

Digitized by Google

plus exigeante dans les drames de Dumas fils. On y est très honnête, très sympathique, mais surtout très fier; on se bat en duel à tout propos et même hors de propos; on se croit toujours à l'époque des *Trois mousquetaires*[1]! Et puis, dans ces drames comme dans ceux d'Augier, il y a des jeunes premiers versés dans toutes les sciences et dans tous les métiers et (voici ce qu'il faut souligner chez Jókai comme un indice à peu près sûr de l'influence française) ils connaissent à merveille les règles du savoir-vivre, la valeur des scènes à effet et les tours les plus ingénieux de l' « esprit français ». M. Illavay refuse deux fois la main de celle qu'il aime, afin d'être à l'abri de toute calomnie et afin de ne pas être pris pour un coureur de dot[2]; Ivan Berend, ingénieur en chef d'une importante houillère, homme sérieux et spécialiste, pour ainsi dire, dans toutes les connaissances humaines, éblouit le monde par ses manières aisées, par sa supériorité comme écuyer, comme duelliste ou comme diseur de bons mots[3]. Et voici un « tableau » peint d'après ceux encadrés dans les drames de Dumas. Henriette Lapussa a été forcée d'épouser le baron de Hátszegi qui ne l'aime guère et qui, dans ses loisirs, terrifie les parages transylvains sous le masque noir du bandit Fatia-Negra. Il envoie à sa femme un collier volé par lui et Henriette y soupçonne un présent de son ancien fiancé. Invitée à un bal, la pauvre femme se pare de ses bijoux, et figurez-vous sa terreur lorsque la veuve d'un ministre protestant de la contrée reconnaît dans le collier celui qu'on lui avait volé! Son mari « chevaleresque » sauve la situation en déclarant, « d'une voix de tonnerre », que c'est lui qui avait acheté ce collier à Paris : « Si quelqu'un ose jeter sur ma femme un seul regard irrespectueux, dit-il, c'est à moi qu'il aura affaire. » Et, drapé dans sa dignité, il se fraye passage à travers la foule, tandis que sa femme, croyant toujours à un sacrifice de la part de son mari, s'exhorte à le regarder désormais d'un œil plus favorable. Et le rideau de se fermer précipitamment sur cette fin d'acte de beaucoup d'effet[4]...

1. Le duel joue un trop grand rôle dans les romans de Jókai (voir, par exemple, *Kárpáthy Zoltán, les Comédiens de la vie*, etc.).
2. *Ceux qui meurent deux fois.*
3. C'est le héros modèle dans l'œuvre de Jókai (*Diamants noirs*).
4. *Ces pauvres riches!* (voir plus haut).

Digitized by Google

Hâtons-nous d'arriver à celui qui avait incarné, aux yeux de notre romancier, les qualités les plus éminentes du génie français, celles surtout qui se trouvent être le plus près des idéaux humains universels. Ce serait perdre son temps que de vouloir énumérer tous les passages qui, dans l'œuvre de Jókai, contiennent des allusions à Hugo[1]. Dès ses débuts, il se pique de connaître à fond les ouvrages du grand poète romantique, qui (et ce n'était pas sans importance) allait devenir un homme politique. Dans son premier roman cité plus haut (*Jours ouvrables*), il parle de l'auberge « au Jeûne » qui pourrait « servir de séminaire à la corporation géniale des pauvres brigands, s'ils ne veulent pas encourir le triste sort que *Victor de Hugoville*[2] avait prédit aux lazzaroni de Naples, c'est-à-dire que, d'ici en cent ans, on ne les connaîtra plus que par ouï-dire ». Les types favoris de ses drames ne cessent d'être présents à l'imagination de Jókai. « Il comprit, dit le romancier en parlant d'un personnage de son *Eppur si muove*[3], que c'était un genre de prince différent de ce qu'il avait coutume de voir dans *Angelo, tyran de Padoue.* »

Comment, dans ces circonstances-là, aurait-il pu écarter de lui la tentation d'écrire sa « Marion Delorme »? Le démon femelle qui, dans les *Turcs en Hongrie* et dans l'*Age d'or de la Transylvanie*, séduit tant d'honnêtes hommes, finit par s'éprendre du jeune Feriz qui en aime une autre. Ce n'est rien : un amour pur qui ne cause que des souffrances est censé purifier une âme adonnée aux vices. Azraël s'avise d'une bonne action : elle délivre de la prison des Turcs Marie de Sturdza, — action généreuse qu'elle payera de sa vie. Heureuse d'avoir racheté une partie de ses crimes dans l'estime de celui qu'elle aime sans être payée de retour, elle se brûle dans un holocauste romantique...

Le fameux projet de vengeance conçu par Don Saluste pa-

1. La *Légende des siècles* est citée dans le *Façonneur d'âmes* (t. II, p. 37); les *Misérables*, mentionnés dans le même roman, ont fourni à Jókai le fameux « motif » des cloaques de Paris (t. I, p. 234). Ayant l'intention de caractériser une forte dose de méchanceté, il s'écrie : « On eût cru un véritable *Claude Frollo!...* » (*De ma vie*).

2. Ce nom pompeusement comique figure ainsi dans l'original : « Victor de Hugófalva. »

3. *Eppur si muove. Et pourtant, elle se meut!* (t. II, p. 291).

Digitized by Google

raît avoir hanté l'original baron de Kadarkuthy. Il élève à cet effet un jeune homme d'origine bourgeoise, mais vrai « arriviste » de génie. Laurent Gutai répond à ses projets et il fait la conquête du cœur de la belle Herminie, fille d'un aristocrate de vieille roche. Le jour du mariage qui unit une des premières demoiselles du pays à un Ruy Blas moins idéaliste et plus habile, le père de ce jeune escamoteur entre en scène pour démasquer son fils qui se sauvera et qui essayera de se tuer[1]. Le dénouement est moins tragique que chez Hugo : aussi est-ce à un roman que nous avons affaire, et non plus à un drame dont l'auteur se croit obligé de pousser les choses et de ne point renoncer à cette suprême antithèse que lui offre la Mort donnant la réplique à la Vie, au Mouvement, aux Espoirs de bonheur. Le vieux Grégoire de Bethlen, jouant l'émouvant rôle de Triboulet sous les fenêtres de sa fille, aura, à son tour, plus de chance que le père de Blanche; le jeune Apafi renoncera à la couronne de Transylvanie pour épouser sa bien-aimée[2].

Nous venons d'avoir l'occasion de parler des *Derniers jours des Janissaires*, dont la trame est empruntée à un historien français. Cependant les ornements poétiques de la trame et, surtout, la façon légère en même temps que mystérieuse dont l'auteur traite les crimes et les amours du terrible Ali Tépéléni nous fournissent une preuve plus concluante encore de l'influence française[3]. Chose curieuse : un jeune Français qui n'a jamais vu l'Orient a imposé sa manière d'envisager l'Orient poétique à tant de poètes du XIXe siècle et qui, pourtant, étaient

1. *La famille maudite.*

2. *Une couronne pour l'amour* (« Scènes de Transylvanie »). — Ce motif de Triboulet a déjà fourni le principal ressort à un roman de Nicolas de Jósika, prédécesseur de Jókai. Ce roman, placé également dans un milieu historique transylvanien, a pour héros « Dimon », frère naturel de Gabriel de Báthori, « le prince qui s'amuse » (*le Dernier Báthori*). — Auteur dramatique, Jókai se montre fidèle à ses modèles français. Son *Milton*, drame romantique modèle, ressemble au *Cromwell* de V. Hugo par la conception générale du drame et par les procédés techniques autant que par le « milieu » inspirateur. Comme une partie de l'histoire d'Angleterre, *Milton* continue *Cromwell*. Le Lambert de Jókai est un représentant de la bourgeoisie idéale et fière de sa condition et, par là, il ressemble surtout au Gilbert de Hugo, autre héros anglais de l'auteur de *William Shakespeare*.

3. *Les Derniers jours des Janissaires*, p. 82. Cf. le *Derviche* de V. Hugo (1828).

Digitized by Google

mieux placés que lui pour composer des « orientales »! Mais ce qu'ils voulaient, ce n'était pas d'observer, en réalistes, l'Orient réel : ils préférèrent rester aveugles, heureuses victimes du mirage hugotique. L'histoire s'avisa de devenir leur complice en mettant à sa scène cet auteur attardé, doué de tous les talents des pachas de la légende : amour du luxe et des femmes, cruauté ingénieuse et sournoise, héroïsme formant avec les bas-fonds du caractère une antithèse séduisante. L'Ali du roman c'est surtout Barbe-Bleue, ayant sa chambre secrète, interdite à la belle Eminah. C'est un Richard III plus affable, moins laid et absolument inaccessible à la voix de la conscience. Mais son harem paraît être pénétré d'un souffle occidental, bien qu'on soit encore éloigné du temps des « Désenchantées » de Pierre Loti. Ce que ces femmes demandent à la plume divinatrice de Mahmoud pour la mettre à l'épreuve, c'est de leur traduire en turc, en arabe, en persan les *Orientales* de Victor Hugo! La femme de Mahmoud est Française d'origine; enlevée par des pirates barbaresques, elle fut vendue au sultan :

> Elle eut beau dire : Je me meurs!
> De nonne elle devint sultane,

cite notre auteur d'après Hugo[1], et c'est encore d'après les *Orientales* qu'il raconte le massacre des femmes des fils d'Ali[2], procédé cruel destiné à arracher les jeunes maris efféminés à la paresse et aux plaisirs.

Une *mauresque* du « Décaméron[3] » peut être considérée comme une « orientale » dissoute en prose. Rodrigue ose aimer Almeriza, fille de son général, et cette conquête causera sa mort. Cette romance nous est débitée dans un ton pathétique, exigeant des phrases arrondies, à l'effet musical. On ne saurait s'empêcher d'y reconnaître encore les vagues contours de strophes avec un refrain : « Oh! blanches épaules; oh! boucles de cheveux noirs! »

1. *Les Derniers jours des Janissaires*, p. 150. Il en donne la traduction hongroise. (*Chanson des pirates*, 12 mars 1828.)

2. *Clair de lune* (1828). La sultane rêveuse entend le bruit d'un sac pesant jeté à la mer et des cris désespérés.

3. *Un regard (Mauresque)* (*Décaméron*, t. III, p. 206 et suiv.).

Digitized by Google

Les moyens nous manquent ici de faire voir la ressemblance frappante du tour de la phrase chez Jókai et chez Hugo. Heureusement, rien de plus aisé que de se figurer cette ressemblance significative de l'expression poétique chez deux écrivains pour qui la phrase développe et crée la pensée autant qu'elle en provient et qu'elle l'exprime. La prose rythmique, les refrains ne manquent pas dans les petits récits poétiques de Jókai[1]; dans quelques-unes de ses œuvres de jeunesse il y a profusion d'« épigraphes » à la Hugo[2]; les comparaisons empruntées hardiment à l'histoire naturelle attestent chez les deux auteurs le même intérêt porté à tous les résultats de toutes les sciences, ce qui, pourtant, ne les enrôle pas dans les armées des naturalistes-matérialistes. Si Jókai ou Hugo consultent des ouvrages d'histoire naturelle, c'est pour en tirer des preuves à l'appui de leur doctrine idéaliste et téléologique, et des métaphores nouvelles propres à enrichir le trésor de leur imagination, et non pour permettre à ces livres de modifier le fond de leur pensée, voire même de mettre un frein à leur fantaisie capricieuse. Du rocher des exilés, Victor Hugo a observé, à cet effet, la vie des polypes; le capitaine du « Salamandre[3] » explique à l'héroïne de *Mien, tien, sien*, la vie de l'*Euplecteia aspergillum* pour caractériser par l'analogie la sollicitude affectueuse de la femme.

Mais mieux vaut, là-dessus, céder la parole à Jókai[4] : « *Écrivons de la mythologie*. Racontons, conformément à la vérité, les événements de l'année passée, tout ce qui nous était arrivé; — tout ce qu'il y avait de prodigieux, de surhumain, de magnifique dans ce que nous avons vu et éprouvé, — dans ce dont nous étions témoins oculaires; et alors, — *alors déclarons que tout cela, ce n'est que des contes de fées, car autrement on ne le croira pas.* » La phrase pourrait être de Victor Hugo; l'idée, il pourrait l'adopter comme sienne. Et c'est une réplique concluante et vigoureuse à ceux qui ont coutume de dénigrer les romanciers « idéalistes ». Ce n'est pas la vérité

1. *Le Lendemain de noces* (*Décaméron*, t. II).

2. Surtout dans les *Jours ouvrables*.

3. Ce capitaine parle, du reste, comme un « raisonneur » de comédie de mœurs : il tient à sa tirade, longue, spirituelle, basée sur une curieuse comparaison dégénérée en allégorie.

4. « Scènes de bataille » : *la Fille de bronze*.

Digitized by Google

qu'ils exigent : c'est une « moyenne » quotidienne étroite de la réalité. Et si la mode littéraire refuse aux ouvrages de Hugo et de Jókai le nom de « romans » dans l'acception actuelle du mot; eh bien, soit : de romans ils deviendront des *épopées*, les plus belles et les plus parfaites des épopées modernes. Car Victor Hugo, lui aussi, écrit de la « mythologie »; il distribue à ses personnages des rôles de demi-dieux et il leur fait accomplir des actions héroïques, « invraisemblables », en les plaçant dans un milieu extraordinaire; il adopte un style brillant d'images et de visions et il parle une langue pathétique, sublime, — la langue du *vates* antique. Ce qui, évidemment, ne l'empêche point d'être aussi *vrai* que tel ou tel romancier naturaliste, pourvu qu'on entende par « vérité » la conformité à la réalité *totale* et non partielle[1].

Par d'autres tendances de son génie, Jókai communie avec un précurseur de l' « épopée moderne ». Jules Verne est, au XIXe siècle, l'auteur le plus populaire du monde, et ses ouvrages, traduits dans toutes les langues, figurent au premier rang sur le registre de l'exportation littéraire de la France. On sait que, grâce à un préjugé de théorie littéraire, Jules Verne fut relégué au second plan des valeurs, comme auteur de romans intéressants, faciles et manquant des qualités de forme requises. On n'ignore pas non plus que quelques critiques moins prévenus en faveur de *l'art pour l'art* ou de l'observation microscopique commencent à réhabiliter ce grand inaugurateur de tant de voies littéraires et tâchent de faire comprendre que si Jules Verne n'est pas un psychologue rivalisant avec les médecins spécialistes de névropathie, ni même un partisan de l' « écriture artiste », essayant de peser dans une toile d'araignée des œufs de mouches ou des adjectifs, en revanche il a découvert à la littérature, si pauvre de sujets neufs, des « milieux » ravissants, originaux, riches en beautés poétiques, et rétabli, en vrai poète et en vrai enfant de son siècle, l'heu-

1. Nous devons un coup d'œil au *Lévite de Baràt/alva* qui nous fait souvenir de la scène où Jean Valjean contemple l'évêque de Digne dormant sous les rayons de la lune, tandis que lui-même est préoccupé des pires desseins. — Le baron de Kadarkuthy est sur le point de tuer son généreux hôte; cependant le clair de lune éveille celui-ci, ce qui fait avorter à jamais les mauvaises intentions du baron. — Voir plus haut l'influence du type « Quasimodo ».

Digitized by Google

reux équilibre de l'éducation romanesque et scientifique, celui de l'Imagination et de la Raison. Et, finalement, il a contribué plus que personne à remettre sur leur piédestal la Volonté et l'Énergie, et à leur assurer d'importantes fonctions au premier plan de la littérature idéaliste[1].

Dans un curieux roman intitulé *Jusqu'au pôle nord*, on a voulu voir une parodie des romans de Verne, d'autant plus qu'il a paru dans un journal satirique[2]. Cependant, il en est de cette parodie comme de *Don Quichotte :* l'auteur se familiarise si bien avec ce qu'il aurait à tourner en ridicule qu'il finit par en prendre le parti et par développer, d'une façon supérieure à celle de son modèle[3], les germes caractéristiques des romans de Verne, — germes qui trouveront dans son génie un sol favorable et fertile. Il est de toute évidence que Jókai se plaît dans le monde des possibilités illimitées et de l'ingéniosité humaine, quoiqu'il n'ait pas besoin d'inspiration étrangère[4] pour mettre en œuvre sa fantaisie divinatrice. Il n'est pas moins versé dans le passé que dans l'avenir, dans la géographie exotique que dans les éléments des sciences physiques et naturelles. Dans le roman en question, un matelot du « Tegethoff » est abandonné dans les régions polaires et il confie le récit de ses aventures et de sa détresse à des chiffres difficiles à lire. Il a fait un voyage souterrain, comme les héros du *Voyage au centre de la terre* (1864) qui partent sur la foi d'un manuscrit énigmatique. Dans les deux romans, il s'agit de nous mener de surprise en surprise à l'aide de l'emploi ingénieux et instructif des résultats de la géologie,

1. Et le triomphe de la littérature de la Volonté n'est-il pas identique au triomphe de la civilisation occidentale sur les forces destructrices de l'amollissement intellectuel ou sentimental? Il faudra, tôt ou tard, introduire dans la critique une nouvelle notion normative : celle de la beauté de l'effort et de l'enthousiasme. Si elle était adoptée, on n'aurait pas tant de peine à concilier des jugements absolument contradictoires sur des auteurs tels que Paul Bourget ou Edmond Rostand.

2. *Üstökös* (*la Comète*), année 1875.

3. Car Jókai réunit aux qualités de Verne l'art irréprochable d'une forme correcte et brillante.

4. Ainsi, il écrit le magnifique prologue des *Diamants noirs* (1870) avant les *Indes noires* de Verne (1877). Cette vision de géologie poétisée est digne de la plume de Hugo autant que du savoir de Verne. Si le prodigieux effet du naphte figure dans *Jusqu'au pôle nord*, c'est longtemps avant *Claudius Bombarnac* qui date de 1892!

Digitized by Google

de la paléontologie et de la préhistoire. Ce voyage à travers les grottes souterraines, — des pierres en pleine formation déclenchée par un caillou jeté dans un lac, — l'incendie d'immenses masses de naphte, finit moins heureusement que chez Verne et, surtout, qu'il ne conviendrait à une parodie! Pierre Galiba, son ourse fidèle et les deux hommes préhistoriques qu'il vient de rappeler à la vie[1], se trouvent, à la fin, dans une petite île qui se meut comme celle des victimes du *Pays des fourrures* (1873). Du reste, ce récit merveilleux a maint point de contact avec l'*Ile mystérieuse*, parue la même année (1875). L'ingéniosité de Pierre Galiba rappelle celle de l'ingénieur Cyrus Smith, et les surprises extraordinaires de son aventure ressemblent à celles provoquées par le capitaine Nemo. La lutte de l'ourse Bábi avec un cachalot sous la surface du lac souterrain et le dénouement de cette lutte nous font souvenir de la lutte du bon chien Top contre un dugong, — lutte acharnée où le capitaine Nemo est obligé d'intervenir en faveur du chien. Le décor polaire serait plutôt dû aux *Aventures du capitaine Hatteras*.

Les autres ouvrages de Jókai offrent autant d'analogies qu'on voudra avec les romans de Verne, — analogies que l'on devra traiter avec autant de discrétion et de réserve que celles déjà mentionnées. Les *Deux Aéronautes*[2], dont l'un perd la raison et l'autre ne réussit à se débarrasser de lui qu'après une lutte acharnée, nous font penser à *Un voyage en ballon*, paru en 1851 dans le « Musée des familles » comme un des premiers ouvrages de Verne[3]. Un récit de notre romancier est consacré à la description d'un volcan, de même que le début du *Voyage au centre de la terre* (1864), et c'est un jeune savant *français* qui descend dans le cratère du volcan « Pelé-Mouna »[4].

1. Ils étaient conservés par le cristal qui les entourait! On trouve en même temps le corps de Caïn qui se décompose sous le baiser de Pierre. Et Caïn « a cessé de porter à son front la malédiction du Seigneur, cette flétrissure qui le faisait connaître à tout le monde » (p. 128-129).

2. *Deux Aéronautes* (poème). Dans le recueil : *Sur terre et sous eau*. Notons que la première publication de Verne dans le *Musée des familles* a pour sous-titre : *Drame sur mer et sur terre* (1851).

3. L'*Etoile du Sud* (1884) est postérieure au *Roi des diamants* (*Décaméron*), récit exploitant un milieu pittoresque analogue.

4. *Quatre heures au fond d'un volcan* (*Décaméron*, t. III). Remarquez que le texte hongrois porte « volcan », forme à la française, au lieu de « vulkán ».

Digitized by Google

Un roman moitié historique, moitié romanesque, est rempli des intrigues d'un brave Sicule sachant faire mille tours et s'avisant d'intimider un brigand en mettant en scène une apparition du démon à l'aide d'une lanterne magique avant la lettre[1]. Jules Verne se servira de la lanterne magique dans un de ses deux romans au décor hongrois[2]. Du reste, les trucs et les jeux techniques causent à Jókai et à Verne un plaisir vif et sain. La « Fatia-Negra », héros de *Ces pauvres riches!* étonne et intimide ses fidèles par les « miracles » de l'électricité, comme le fera plus tard le héros du *Château des Carpathes*. Outre tant de points de contact qui témoignent, chez les deux auteurs, d'une remarquable affinité d'âmes, il y a surtout le caractère « prophétique » de leur œuvre. Verne a deviné, prédit, prophétisé tant d'inventions modernes qu'il mérite d'être mis au même rang que l'auteur du *Roman du siècle prochain*, ce chef-d'œuvre de divination littéraire, cette suprême vision laïque, à placer immédiatement après l'Apocalypse[3]. Dans son roman où, notons-le en passant, l'aéroplane, la tactique du xxe siècle et tant d'inventions modernes sont prévues, Jókai raconte et décrit la guerre mondiale dans tout ce qu'elle a de terrible, de génial et d'écœurant. Ce caractère prophétique de l'œuvre qui tient du « mage » rapproche notre auteur finalement de Victor Hugo en même temps que de Jules Verne, et il le relève, définitivement, au-dessus des romanciers fantaisistes médiocres, dans les hauteurs où planent les poètes de génie, les chantres et les précurseurs de l'Avenir. Et si nous tenons à assigner à Jókai une place éminente parmi les poètes épiques modernes, nous devrons faire de lui un rival supérieur de ce Verne qui, au dire d'Adolphe Brisson, « a su dégager ce que la science contient de pittoresque, d'imprévu et de charmant *sous le rapport esthétique*[4] ».

1. *Les Damokos*. Le principal maître hongrois de notre auteur, Jósika, s'est servi du même stratagème dans ses *Sorciers de Szeged*.

2. *Le Château des Carpathes*. L'autre, c'est *Mathias Sandorf*. Voir, sur le sujet de ce dernier, rapproché du *Prince Zilah* de Claretie, l'étude de Ch. Lemire sur *Jules Verne* (Paris, Berger-Levrault, 1908), p. 96. Cependant, ce n'est pas Claretie que Verne imite dans *Mathias Sandorf* : c'est *Monte-Cristo* où il emprunte la plus grande partie de son intrigue.

3. Sur le « génie prophétique » de Verne, voir l'ouvrage ci-dessus, p. 91.

4. *Op. cit.*, p. 87. — Cf. encore ce passage de Jókai : « Si Lándory critique

Digitized by Google

*
* *

Et l'influence de la *pensée française* ? Les traces en existent; cependant, il est assez difficile d'en apprécier l'importance. *A travers tous les enfers* nous donne, de la décadence des croisades, une peinture tellement étrangère à l'opinion moyenne hongroise concernant ce sublime effort de la société du moyen âge, qu'il paraît indispensable de l'attribuer à l'influence de certains historiens français adversaires de l'Église. Chrétien sincère, Jókai n'adopta cette conception historique que pour des raisons techniques : afin de faire essuyer à son héroïne le maximum de déceptions possible.

Parmi les thèses *moliéresques* il préférait celle de l'*École des femmes :* thèse favorable à l'éducation libre et libérale des des jeunes filles[1]; et celle de *Tartuffe :* il ne résistait pas à la tentation d'attribuer un méchant caractère à ceux de ses personnages qui faisaient étalage d'une fausse dévotion. Il y a un Tartuffe dans son premier roman, les *Jours ouvrables* (1846); le prétendant « exemplaire » sera démasqué comme fils du bourreau, digne de son père, tandis que le « mauvais sujet », aimé de la belle Mikhál, se révélera comme un caractère ferme et noble (1876); entre le Tartuffe criminel et l'athée ridicule d'un roman paru en 1865[2], il y a le dévot idéal qui développe

Renan, Médée ne manquera pas de l'exalter. Un roman de *Jules Verne* a-t-il trouvé grâce auprès de l'un? l'autre y trouvera certainement mille choses à dénigrer. L'un fait un voyage aux étoiles en compagnie de *Flammarion* et l'autre se moque de ce voyage ridicule » (*le Façonneur d'âmes*, t. II, p. 63).

1. Dans la *Fille à un denier* (*Rameaux dénudés*), le vieux Romosz s'éprend de sa fille adoptive et celle-ci n'est sauvée d'un mariage odieux ou d'un crime que par l'entrée en scène de son véritable père. — *Sic vos non vobis* (*la Vie du peuple*) raconte la tragi-comique aventure d'un soi-disant « Anglais » qui, ayant adopté la fille archi-sotte d'un pauvre coiffeur, s'avise de lui parler de « la grande et noble vocation du sexe féminin » et des « secrets désirs du cœur humain » dont « l'amour est la source » (p. 186-187). Il plaide sa propre cause, ce qui n'empêche pas cette Agnès, très ressemblante à son modèle, d'avoir mis en pratique la leçon avant de l'avoir entendue. Elle ne tarde pas à amener devant son Arnolphe un Horace digne d'elle, et monsieur Samuel s'en ira les mains vides. — Il est à remarquer que cette Agnès avait dû quitter son simple nom de « Suzanne » pour *Isabelle*, évidente réminiscence de l'*École des maris*.

2. *Jusqu'à ce que nous ayons vieilli* (ou bien : *Quand nous serons vieux*) consacre un chapitre entier au contraste de l'*Athée et le Bigot* (chap. IV). Là, comme dans Molière, le *faux* dévot est un imposteur de grande envergure,

Digitized by Google

l'argument astronomique de l'existence de Dieu. *La fin du monde*[1] nous présente un étudiant calviniste réputé « incrédule », c'est-à-dire n'ajoutant pas foi à tous les préjugés de sa ville de province; mais il croit en Dieu et ne s'effraie pas de la prétendue « fin du monde » qui, du reste, lui assure l'amour de sa bien-aimée. Il « se promenait tranquillement dans son petit jardin en lisant... son *Rousseau*, jusqu'à ce que sa tranquillité *philosophique* fût troublée par un phénomène très agréable » (par l'amour). Dans ces romans-là il y a déjà une distinction entre la vraie dévotion et la tartufferie, — distinction faite par une espèce de « raisonneur » à la Molière[2].

Et puis, il faut tenir compte d'un couvent modèle : c'est l'*abbaye de Thélème* appliquée à la communauté des Cisterciens hongrois par l'auteur de *Mien, tien, sien*. C'est l'abbaye de Thélème sans les mollesses ni les frivolités de Rabelais. Un couvent « sans poésie », dit ironiquement l'auteur en faisant allusion aux prétendus « mystères » des cloîtres romantiques; un couvent « dont les membres ne sont liés les uns aux autres que par la seule amitié » et dont l'abbé n'est qu'un « vieillard au visage doux, à l'humeur agréable : une tête de Socrate moins la barbe », — l'incarnation de l'Alma Mater. Ce n'est donc pas vers le libertinage que s'envolent les désirs de l'auteur de cette utopie : c'est vers « le progrès, le libéralisme,

ne connaissant pas de pitié. Tartuffe essaie de chasser son bienfaiteur de sa propre maison; le Tartuffe de Jókai ne fait pas grâce à son adversaire dans un duel à l'américaine. Il se peut qu'Eugène Sue ait servi d'intermédiaire entre Molière et Jókai (cf. son notaire Jacques Ferrand dans les *Mystères de Paris*). — L'athée ne l'est que par affectation et (circonstance curieuse et significative pour la conception romantique de la réalité transformée en littérature!) *par réaction :* son ennemi jouant le rôle de dévot, il s'imposera celui d'un athée par esprit de contradiction. Il est assoiffé de scandales. Accusé d'avoir fait orner ses chambres, anciennes salles d'un couvent, de peintures aux sujets lubriques, il s'excuse tant bien que mal : « Mais je vous demande pardon, Monsieur, les sujets en sont empruntés à la littérature classique : ce sont des illustrations aux poésies de *Béranger* et de *La Fontaine!* » (p. 82).

1. Dans la *Vie du peuple* (1856).

2. Arsinoé, riche héritière, dégoûtée de ses prétendants égoïstes ou criminels, se fait déporter au Canada où elle épousera quelque « Tom » simple, aux bras forts et au cœur droit. Ce récit témoignant d'un « naturalisme » à la Rousseau ou à la Voltaire a pour titre : *Un concours de fiancés* (dans le recueil *Tournesols*).

Digitized by Google

le patriotisme » qui, en Hongrie, s'accommodent très bien avec l'esprit monastique.

Ce Thélème[1] nous dispense d'insister longuement sur le fait que Jókai ne pouvait devenir ni voltairien, ni matérialiste. Il tâtait quelquefois du métier de « philosophe » à la française, mais c'était bien tout. L'envolée de Victor Hugo idéaliste a dû l'emporter aux yeux du poète et du Hongrois sur le terre-à-terre de Voltaire réaliste[2]. Même dans le domaine politique où la jeunesse hongroise de 1848 se montrait partisan fervent de la jeunesse française, Jókai s'était réservé le droit de critiquer les excès du socialisme français dans la délicieuse parodie de l'*Icarie* de Cabet[3] et dans le récit tragi-comique de la Commune de 1871[4]. Il était « polyphile » comme La Fontaine[5], ce qui l'invitait à exalter des idées souvent contradictoires. Mais, d'autre part, il se trouvait dans un pays et à une époque où les idées les plus opposées convergeaient vers le même but central et lointain : l'indépendance et le libre épanouissement d'une Hongrie nécessaire à la civilisation européennne autant qu'aux peuples environnants. Toutes les idées politiques,

1. Cf. surtout le début du roman (t. I, p. 11-12, etc.). *Mien, tien, sien*, date de 1875 : on est donc bien éloigné du temps de l'ivresse romantique.

2. Un des premiers ouvrages de notre auteur (*Perozes*, dans *Fleurs du Midi*) nous met en présence d'un prétendu fou réformé et guéri par l'amour. Le ton satirique nous rappelle impérieusement celui de *Candide* ou de l'*Ingénu*. — La tante d'une des héroïnes des *Jours ouvrables* lit Voltaire à la lumière d'une veilleuse...

3. *Émigrez!* (*Silhouettes*, t. XIV de l'édition nationale, 1851). Le ton du persiflage est celui dont se sert Voltaire pour anéantir des utopies qu'il considère comme impossibles à réaliser.

4. *Le Pain sanglant* (1872), récit d'actualité. Nous avons l'intention de consacrer une étude plus détaillée à ces deux petits romans politiques de Jókai qui témoignent de son bon sens indépendant autant que du vif intérêt qu'il apporte aux péripéties du mouvement politique en France. Il parle de la Commune dans la deuxième partie de son *Façonneur d'âmes*, où il nous présente des communards tels que le « père Croque-mitaine, Martin Crèvecœur, Lidy Carcasse, Raoul Ripaille ». — Du reste, l'époque la plus brillante de la Nation de la gloire, c'est, à en croire Jókai, celle où, après 1871, elle s'est relevée avec tant de courage en faisant preuve d'énergies héroïques (*ibid.*, t. II, p. 46). — Kornél Du Many prend service comme volontaire dans l'armée française du général Douay, ce qui permet à Jókai d'esquisser, dans *Il n'y a pas de diable*, l'histoire de la guerre de 1870. Il y rappelle que la légion des francs-tireurs avait pour chef un volontaire hongrois.

5. Dans *Lequel des neuf?* (1856), Jókai donne une tournure nouvelle au conte international du *Savetier et le Financier*.

Digitized by Google

toutes les tendances littéraires ou sociales pouvaient apporter leur part à cette grande œuvre et tout fut permis au génie sain et fort d'un grand poète[1].

*
* *

Il est temps de faire le bilan de l'influence française sur Jókai. D'abord, sa fécondité et la riche variété de son talent rehaussent l'importance de toute influence qu'il devait subir. « Immense écho » de son époque comme Hugo, l'influence française trouvait en lui un porte-parole on ne peut plus puissant et se répandait, grâce à lui, sur toute la littérature de son temps. Il préférait les « décors » français; il avait un faible pour la langue française; il connaissait et appréciait en connaisseur les événements de l'histoire de France. Nous l'avons vu disciple du « premier romantisme » romanesque, et nous avons essayé de dégager de son œuvre les différents genres romantiques propagés par les romantiques français. Ensuite, nous avons montré les rapports qu'on peut établir entre ce romancier à mille facettes et les auteurs français les plus différents. S'il est permis de tirer de tout cela une conclusion plus précise, la voici : Jókai se montrait accessible aux influences les plus diverses, provenant de sources d'une valeur inégale; mais, par ce qu'il tirait de ces influences, il s'est placé au rang des plus grands et des plus nobles de ses prédécesseurs français. Enfin, plusieurs de nos rapprochements ont prouvé qu'au lieu d'influences, il serait souvent plus prudent de parler d'affinité de génies, de parenté d'esprits. Et nous sommes convaincu qu'en déclarant par là nos résultats immédiats plus modestes, moins palpables, ils n'en sont devenus que plus significatifs et d'une application plus large au mouvement littéraire et intellectuel européen du XIXe siècle.

1. Nos rapprochements ne sont que des *échantillons* pris parmi bien d'autres. Les limites de cette étude et la richesse exubérante des cent dix volumes de Jókai nous ont interdit jusqu'à l'intention de « tout dire ». Nous renvoyons les spécialistes désireux d'apprécier notre auteur ou de connaître les détails de ses rapports avec la France au magistral ouvrage de *M. F. Zsigmond* (*Jókai*, éd. de l'Académie hongroise, 1925) et à un livre à venir sur *Jókai et la France*.

Digitized by Google

APPENDICE

Ouvrages de Jókai cités au cours de cette étude[1].

Age d'or de la Transylvanie (l') (Erdély aranykora, I); *Aimeri Fortunatus* (Fortunatus Imre, XXI); *Aimé jusqu'à l'échafaud* (Szeretve mind a vérpadig, LXVII-LXVIII); *Ame diabolique (l')* (A gonosz lélek, XXII); *A travers tous les enfers* (Minden poklokon keresztül, LXXXIV).

Baron des Tziganes (le) (A czigánybáró, LXXXIV); *Belle Mikhál (la)* (Szép Mikhál, LVII); *Blessure invisible (la)* (A láthatatlan seb, XI).

Celui qui se venge après sa mort (A ki holta után áll bosszut, LXXXV); *Cécile Rozgonyi* (Rozgonyi Czeczilia, XXXVI); *Ce qui se trouve sous la terre* (Mi van a föld alatt?, XIII); *Ces pauvres Riches!* (Szegény gazdagok, XV); *Ceux qui meurent deux fois* (A kik kétszer halnak meg, LXII-LXIII); *Château aux Idoles (le)* (Bálványos vár, LX); *Château sans nom (le)* (Névtelen vár, XXXII-XXXIII); *Chère parentèle* (Kedves atyafiak, XVI); *Combien sommes-nous encore?* (Hányan vagyunk még?, XCIV); *Comédiens de la vie (les)* (Az élet komédiásai, LIV-LV); *Complice (le)* (A büntárs, XXXII); *Contes vrais* (Megtörtént regék, LXI); *Crâo (le)* (A Kraó, LXXXVIII).

Damokos (les) (A Damokosok, LVI); *Décaméron* (Dekameron, XI-XIII); *Derniers jours des Janissaires* (A janicsárok végnapjai, VII); *Des temps héroïques des Hongrois* (A magyar elöidökből, XXXVI); *Deux aéronautes* (Két léghajós, L); *Diamants noirs* (Fekete gyémántok, XLII); *Dix millions de dollars* (Tiz millió dollár, XII).

Émigrez! (Vándoroljatok ki!, XIV); *Eppur si muove! Et pourtant, elle se meut!* (És mégis mozog a föld!, XLIII-XLIV); *Étoiles terrestres* (A földön járó csillagok, XL).

Façonneur d'âmes (le) (A lélekidomár, LXXVII-LXXVIII); *Fais le bien!* (Tégy jót!, LXXXIX); *Famille maudite (la)* (Az elátkozott család, XXXI); *Fille à un denier (la)* (Az egy huszasos leány, LVIII); *Fils de l'Homme au cœur de pierre (les)* (A kőszivü ember fiai, XXIX-XXX); *Fin du monde (la)* (A világ vége, XVI); *Fleurs de la forêt sauvage* (Vadon virágai, XXII); *Fleurs du Midi* (Délvirágok, XX); *Frère Georges* (Frater György, LXXXI-LXXXII); *Fugitif (le)* (A szökevény, XIV).

1. Les numéros suivant les titres hongrois se rapportent à la tomaison de l'*édition nationale* des œuvres de Jókai en cent volumes (Budapest, Ráth, 1898).

Digitized by Google

Ile Nepean (l') (A Nepean-sziget, XXII); *Il n'y a pas de diable* (Nincsen ördög, LXXXV).

Journal de l'estropié (A nyomorék naplója, XXII); *Jours ouvrables* (Hétköznapok, VIII); *Jours tristes* (Szomoru napok, XVIII); *Jusqu'à ce que nous ayons vieilli* (Mire megvénülünk, XXVIII); *Jusqu'au pôle nord* (Egész az északi polusig, LIX).

Laide incomparable (la) (A rútak-rútja, XLIX); *Lendemain des noces (le)* (Menyegző utáni nap, XII); *Lequel des neuf?* (Melyiket a kilencz közül?, XI); *Lettres de Kakas Márton* (Kakas Márton levelei, XCVII); *Lévite de Barátfalva (le)* (A barátfalvi lévita, XCIV); *Liberté sous la neige* (Szabadság a hó alatt, LXVI); *Lieutenant original (le)* (A fránya hadnagy, XLIX).

Maison maudite (la) (Az átkozott ház, XXII); *Milton* (Milton, XXXIX); *Mon fiancé n'a pas retourné en poudre* (Az én galambom nem vált porrá, XII); *Mien, tien, sien* (Enyém, tied, övé, XLVII-XLVIII).

Pain sanglant (le) (A véres kenyér, L); *Perozes* (Perozes, XX); *Plus brave des hussards (le)* (A legvitézebb huszár, XXXVII).

Quatre heures au fond d'un volcan (Négy óra egy volcán fenekén, XIII).

Rameaux dénudés (Targallyak, LVIII); *Roi des diamants (le)* (Gyémántkirály, XII); *Roi des pirates (le)* (A kalóz-király, XXI); *Roman du siècle prochain (le)* (A jövő század regénye, LII-LIII); *Rose blanche (la)* (A fehér rózsa, VII).

Scènes de batailles (Csataképek, X); *Silhouettes* (Árnyképek, XIV).

Thomas Bacsó (Bacsó Tamás, XXXVI); *Tour de Dago (la)* (A dagói torony, LVIII); *Tournesols* (Napraforgók, XCI); *Trois têtes de marbre* (Három márványfej, LXXIII); *Turcs en Hongrie (les)* (Törökvilág Magyarországon, II-III).

Un cheveu de femme (Egy asszonyi hajszál, XXXVI); *Un joueur qui gagne* (Egy játékos, a ki nyer, LXX); *Une couronne pour l'amour* (Koronát szerelemért, XXIII); *Un concours de fiancés* (Vőlegényverseny, XCI); *Un fameux aventurier du XVIIe siècle* (Egy hirhedett kalandor a tizenhetedik századból, LXV); *Un nabab hongrois* (Egy magyar nábob, IV-V); *Un regard* (Egy tekintet, XIII).

Vers l'aube (Virradóra, XLIX); *Vie du Peuple (la)* (Népvilág, XVI); *Voix après l'orage* (Hangok a vihar után, XXI).

Zoltán Kárpáthy (Kárpáthy Zoltán, VI).

Jean HANKISS.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

VOLTAIRE, ROUSSEAU ET LES BENTINCK

« N'oubliez pas la spirituelle, l'éloquente, la sucrée, la romanesque, la bavarde, la précieuse, la bégueule comtesse de Bentinck, quand vous voudrez savoir au juste tous les rogatons de Vienne », écrivait Voltaire, en mai 1759, au comte de Choiseul qui, nommé ambassadeur auprès de Marie-Thérèse, se préparait à rejoindre son poste. Et le mois d'après, interrogeant le comte d'Argental sur la date de ce départ, Voltaire répétait : « Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé. » Quel était ce personnage ainsi présenté comme une comtesse de comédie, où et comment Voltaire l'avait-il connu ? Quelles relations entretinrent-ils ?

Charlotte-Sophie (1715-1800), comtesse de Bentinck, était l'unique enfant né du mariage d'Anthony II, dernier comte d'Aldenburg, et de Wilhelmine-Marie de Hesse-Hombourg. Par sa grand'mère, Charlotte-Amélie de la Trémouille, femme d'Anthony Ier d'Aldenburg, elle descendait du prince de Tarente, Henri-Charles, qui fut mêlé à la Fronde.

Charlotte-Sophie épousa, en 1733, le comte William Bentinck, l'aîné des fils issus du second mariage de John-William Bentinck, comte de Portland[1].

En dépit de la naissance de deux enfants, des désaccords graves surgirent entre Charlotte-Sophie et son époux. Elle le quitta en 1738. Le comte William revendiqua alors, en qualité de tuteur de ses fils, l'administration des biens familiaux, mais ce droit lui fut contesté par sa femme et, devant le Conseil aulique, ils engagèrent un long procès[2].

1. L'ami du roi d'Angleterre Guillaume III.

2. Merzdorf résume ainsi cette affaire : « Charlotte Sophie brachte ihrem Gatten den ganzen oldenburgischen Allodialnachlass und das Familienfideicommiss, darunter die Herrschaften Kniphausen und Varel zu, aus welchem Grunde, da erstere in gewisser Weise reichsunmittelbar war, der Freiherr Bentinck in den Reichsgrafenstand erhoben wurde... Die Unzufriedenheit und Missstimmung, in der sie mit ihrem Gatten lebte, veranlasste sie, die Re-

Digitized by Google

On vit dès lors la comtesse de Bentinck, soucieuse de s'assurer de puissantes amitiés et de déjouer les intrigues de la partie adverse, courir, d'une capitale à l'autre, à travers la moitié de l'Europe, si bien que Voltaire pouvait lui écrire, le 13 décembre 1763 : « Marphise et Bradamante n'auront jamais été des héroïnes plus voyageantes que vous ». Son intelligence vive et nourrie de bonnes lettres, son esprit et l'agrément de son commerce lui permirent de nouer d'amicales relations avec Kaunitz, Mercy d'Argenteuil, Voltaire, Gottsched, Frédéric II, Marie-Thérèse et le roi Stanislas.

Le roi de Prusse avait aimablement accueilli la plaideuse. Même il conçut le projet de faire annuler le mariage de Charlotte-Sophie et de l'unir à son frère, le prince Henry. Mais « la signora errante ed amabile », qui semble bien avoir chéri son indépendance par-dessus toute chose, déclina cette invitation à devenir la belle-sœur du monarque philosophe.

Ce fut sans doute à la cour de Frédéric qu'elle fit la connaissance de Voltaire. Peut-être leur rencontre eut-elle lieu à Berlin, en 1743, lors de la visite que l'écrivain fit au roi. Une lettre de la princesse d'Anhalt-Zerbst[1], datée du 25 mai 1749, fournit en tout cas la preuve qu'avant son établissement définitif auprès du roi de Prusse (juillet 1750), Voltaire se trouvait déjà avec Mme de Bentinck en rapports suffisamment étroits pour qu'elle se permît de lui demander l'envoi à la princesse d'un exemplaire de ses œuvres[2].

La comtesse de Bentinck fut toujours pour Voltaire une amie

gierung ihrer deutschen Besitzung durch ein Vergleich an ihre Soehne, und Namens derselben an deren Vater zu uebertragen, doch weigerte sie sich aus Abneigung gegen ihren Gemahl, diesen Vertrag zu vollziehen, weshalb sie 1757 durch ein Reichshofrathsdecret gezwungen wurde dessen Erfuellung zu vollziehen, worauf bis 1759 der Vater als Vormund, von da aber der aeltere, muendig gewordene Sohn die Gueter verwaltete, welche spaeter zu dem beruehmten sogenannten Bentinck'schen Processe den Gegenstand bildeten » (*Allgemeine deutsche Biographie*, II, 343-344).

1. Jeanne-Élisabeth de Holstein, qui épousa le prince d'Anhalt-Zerbst et donna le jour à la future impératrice Catherine II.

2. Il n'est pas inutile de rappeler le début de cette lettre de la princesse d'Anhalt-Zerbst à Voltaire et l'on voudra bien y revenir quand il s'agira tantôt de l'admiration de cette même personne pour Rousseau :

« Monsieur, je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger Mme la comtesse de Bentinck, et trop véritablement reconnaissante pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remerciements au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez peut-être pas senti, Monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothèque pour soutenir la réputation de femme lettrée que votre présent me donne; il y attirera les savants et les personnes de

Digitized by Google

sûre et très franche, plus empressée à lui dire la vérité qu'à lui plaire en le flattant. Lorsque l'écrivain se fut disputé avec le roi de Prusse, elle eut beaucoup de peine à l'empêcher de prendre, comme elle dit, « quelque parti désespéré » qui aurait achevé d'irriter le monarque, et elle ne cessa de l'engager au calme[1]. Elle intervint aussi en pacificatrice dans le différend Voltaire-Maupertuis et, par deux fois, obligea La Beaumelle à brûler son indigne ouvrage[2]. De son côté, Voltaire s'intéressait au procès de son amie. Il essuya même à ce propos la mauvaise humeur du roi de Prusse : « Vous vous êtes mêlé des affaires de Mme de Bentinck sans que ce fût certainement de votre département », lui écrivit Frédéric le 24 février 1751. Voltaire s'en excusa pour la forme : « Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de Mme de Bentinck, répondit-il au roi. Je ne vous en présenterai plus. » Mais il n'en continua pas moins à servir de son mieux la cause de son amie. Le 25 décembre 1751, il écrivait de Potsdam au comte d'Argental : « Je me trouve dans le cas d'avoir presque forcé Mme de Bentinck à prendre milord Tyrconnell pour son arbitre, conjointement avec le secrétaire d'État des affaires étrangères de Prusse. Elle aurait des reproches éternels à me faire si ces arbitres la sacrifiaient. Je présume qu'ils lui rendront justice, qu'ils ne prendront pas le parti du comte de Bentinck, dont la France et la Prusse doivent être également mécontentes[3], et j'at-

goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de Virgile ou de Cicéron.

« Comptez cependant, Monsieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothèque d'un savant, n'en est pas moins entre les mains d'une personne qui a toujours su admirer les productions de votre plume, et qui saura conserver ce morceau inestimable comme un monument aussi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre siècle. »

1. Dans son ouvrage *Charlotte Sophie Countess Bentinck* (London, Hutchinson, 1912), Mrs Aubrey Le Blond cite à ce sujet, dans leur traduction anglaise, une lettre de la comtesse et une lettre de Voltaire (p. 50-58) dont je n'ai pu obtenir le texte original.

2. L'édition contrefaite du *Siècle de Louis XIV*. Cf. lettre de Voltaire à Roques du 30 avril 1753.

3. William Bentinck, seigneur de Rhoon et Pendrecht, que son mariage avec Charlotte-Sophie d'Aldenbourg avait fait élever à la dignité de comte d'Empire, tint une place considérable dans la politique des Pays-Bas. Il fut un de ceux qui prônèrent l'intervention de son pays en faveur de Marie-Thérèse dans la guerre de Succession d'Autriche. En 1747, lorsque les troupes françaises s'emparèrent des forteresses de la Flandre zélandaise, il alla négocier à Londres la coopération de l'Angleterre et des Pays-Bas contre la France. C'était un chaleureux défenseur de la maison d'Orange; il joua un grand rôle dans le rétablissement du stathoudérat héréditaire en faveur de Guillaume IV. En 1753, il devint président du conseil des États de Hollande et de Westfrise. L'influence croissante du duc de Brunswick l'éloigna ensuite

Digitized by Google

tends tout de leur équité. » Néanmoins, Voltaire sollicite d'Argental d'obtenir de son ami M. de Courteilles, auquel a été adressé un mémoire du procès, que « M. de Saint-Contest écrive à milord Tyrconnell une lettre un peu pressante en faveur de la comtesse Bentinck ». Les interventions de Voltaire ne se bornèrent point à celles-là. Au mois d'août 1759 — l'affaire n'était pas encore définitivement jugée! — il écrivait à son amie : « Votre avocat doit être très content de moi. »

La rupture de Voltaire avec Frédéric II, au début de 1753, fut suivie de près par la brouille du roi et de la comtesse. Il est possible que l'humeur un peu libre de Charlotte-Sophie l'ait amenée à s'occuper de questions (politiques?) qui ne la regardaient point et à tenir sur le compte du roi des propos assez vifs — ce dont Frédéric lui fit grief — mais il n'est pas interdit de croire que le monarque s'offusqua de voir la comtesse rester en relations avec Voltaire après qu'il eut quitté Berlin[1]. Ces relations furent d'ailleurs étroites et les archives de la famille Bentinck contiennent de nombreuses lettres adressées par l'écrivain à Charlotte-Sophie[2]. Il y est question du procès, de la mésaventure de Voltaire à Francfort, des événements de la guerre de Sept ans et du projet qu'avait fait la comtesse de s'établir sur les bords du lac de Genève. La lettre inédite que voici touche à ces deux derniers points :

A Schwetzingen, 4 août 1758.

Je ne suis pas plus jaloux, madame, de Mr Haller que de Marie-Thérèse, l'une mérite des adorations et l'autre la plus grande estime. Mais s'il reste encor un petit coin dans votre cœur, je vais le demander et je retiens place. Le roi de Prusse a délogé de Koniggrats la nuit du 25 au 26 juillet avec beaucoup de précipitation et a abandonné treize gros canons et des munitions. Il a perdu quelques automates de six pieds de haut.

de la direction des affaires. Depuis 1748, il était curateur de l'Université de Leyde.

1. Cf. la lettre de Frédéric II à la comtesse de Bentinck, datée du 20 avril 1753, que cite Mrs Aubrey Le Blond, *op. cit.*, I, 48.

2. Trente-neuf lettres de Voltaire à la comtesse de Bentinck sont conservées à Middachten, près d'Arnheim (Gueldre); la plupart ont été publiées par M. Ph. Godet dans la *Revue de Paris* (15 septembre 1896). D'autres se trouvent à Indio, près de Bover-Tracy (Devonshire). Leur propriétaire, M. H. Aldenburg-Bentinck, a consenti à nous communiquer celle que nous publions. C'est à son obligeance et à celle de Mrs Aubrey Le Blond que nous devons aussi d'avoir pu copier les lettres de Rousseau et de la comtesse Bentinck qu'on lira dans la suite de cette étude.

Digitized by Google

On prétend que c'est Mr de Dawn qui le fait fuir, mais ceux qui ont le nez plus fin prétendent qu'il va attaquer, et probablement battre les Russes qui sont dans ses états et qui ont passé l'Oder le 22 juillet. On s'attend à de grands événements avant la fin de la campagne. Vous serez bientôt, madame, à la source de ces nouvelles intéressantes. Vous serez à Vienne[1]. Je vois bien que vous n'êtes pas faite pour notre vie simple et rustique, mais si vous avez la fantaisie, la cruauté, la rage de partir avant que j'arrive à Lausanne[2], informez-vous du moins en chemin du plus maigre des Suisses. Je passerai par Bâle, par Soleure ou je m'arrêterai nécessairement deux jours chez l'ambassadeur de France, enfin par Berne où peut-être je verrai ce grand Haller. C'est vôtre route en allant à Vienne, mais il vaudrait mieux assurément que j'eusse l'honneur de vous voir à Lausanne.

Je vous donne encor ma parole d'y être le premier ou le second Septembre au plus tard et de faire tous mes efforts pour y être plus tôt. Vous ne doutez pas, je crois, de mon empressement. J'ai quelques affaires à Strasbourg qui m'y retiendront trois ou quatre jours. Vous voyez avec quelle exactitude je vous rends compte de mes marches. Vous sentez bien, madame, que si mon goût décidait de ma conduitte je serais déjà auprès de vous. J'ai plus d'une chose à vous dire, et la plus importante pour moi est de vous convaincre que c'est à vous seule que je voudrais faire ma cour.

Vous trouverez Monrion trop petit. Il est très grand pour le prix; et avec cent écus de dépense, il y a de quoi loger vingt personnes. Vous ne trouverez peut-être pas en Europe un pa-

1. La comtesse avait quitté Berlin pour s'établir à Vienne, auprès de Marie-Thérèse qui manifestait des dispositions bienveillantes à la défense de ses intérêts. De là, elle renseignait Voltaire sur les événements de la guerre. « Je m'intéresse bien vivement à cette pièce, écrit celui-ci à d'Argental le 22 décembre 1759. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de Kaunitz dit à Mme de Bentinck : « Écrivez vite cela à votre ami. » Dès que *Luc* [Frédéric II] a le moindre succès, il me mande : « J'ai frotté les oppresseurs « du genre humain. »

2. Ayant dû se rendre au château de l'Électeur palatin, à Schwetzingen, d'où est écrite cette lettre, Voltaire craignait d'arriver trop tard aux Délices pour y rencontrer la comtesse qui, au retour d'un voyage en Italie, avait décidé tout à coup de s'arrêter à Lausanne et de faire visite à son ami avant de regagner Vienne.

Digitized by Google

reil marché, quoi que vous en disiez. Si vous voulez ne vous pas ruiner, il faut que vôtre monde reste là. Songez que rien n'est plus cher que les déplacements, mais nous parlerons de ces arrangements, à loisir, du moins j'espère.

Attendez moi, je vous en conjure, et souvenez-vous que jamais ni Autrichien ni même Westphalien ne vous sera plus attaché que le Suisse

V.

Les deux amis se rencontrèrent au début de septembre 1758, comme le prouve une lettre adressée par Voltaire, le 2 de ce mois, à Algarotti : « Ritorno dalle sponde del Reno alle mie Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile... La signora di Bentinck è, come il re di Prussia, condannata dal Consiglio aulico, e questa provera Marfisa non è seguita da un esercito per difendersi. Cette pauvre milady Blakaker, ou comtesse de Pimbesche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse. »

Au début d'octobre, la comtesse quitta les bords du lac de Genève pour se rendre à Vienne. Les paysages de la Suisse l'avaient peu touchée et Voltaire s'en trouva piqué au point de tourner en ridicule sa fidèle amie[1]. Mais ce ne fut qu'un mouvement d'humeur bientôt oublié et, jusqu'à la veille de sa mort[2], l'écrivain resta en correspondance très intime avec la comtesse.

***

Le nom de Bentinck revient assez souvent dans les lettres qu'écrivit Rousseau à son éditeur de Hollande, Marc-Michel Rey. Ce nom désigne-t-il chaque fois William, le mari de la correspondante de Voltaire, comme l'ont cru J. Bosscha et d'autres historiens après lui? C'est ce que nous allons rechercher.

Lorsque l'*Émile* fut condamné en Hollande, un comte de Bentinck pria Rey de témoigner à Rousseau son approbation pour cet ouvrage. L'écrivain fut sensible à la démarche et répondit, le 28 décembre 1763, à son éditeur :

« Je vous prie de faire une visite de remerciement à M. le comte de Binting et de lui dire que l'approbation des hommes qui pensent

1. Cf. une lettre de Voltaire au pasteur Bertrand du 28 octobre 1758 où il est dit : « Mme de Bentinck, qui se croit grande Autrichienne parce qu'elle plaide à Vienne, est fort contente de Berne et peu de votre Helvétie. »

2. La dernière lettre connue que lui adressa Voltaire est du 6 novembre 1777; cf. *Revue de Paris* (15 septembre 1896).

Digitized by Google

comme lui me console de bien des disgrâces. Je ne pense pas qu'il eût eu besoin de mes avis pour bien élever sa famille, il est de ceux qui savent trouver les règles en eux-mêmes. »

En publiant cette lettre, Bosscha suspendit au nom de Binting[1] la note suivante :

« Dans la haute société des Pays-Bas, plusieurs esprits étaient disposés à prêter l'oreille aux idées nouvelles de Rousseau et de son temps. De ce nombre étaient William, comte de Bentinck, seigneur de Rhoon et Pendrecht, et son frère Charles... L'aîné, William, a contribué puissamment à l'élévation de la maison d'Orange en 1748 et se distingua comme homme d'État et diplomate. C'est lui dont parle Rousseau dans cette lettre[2]. »

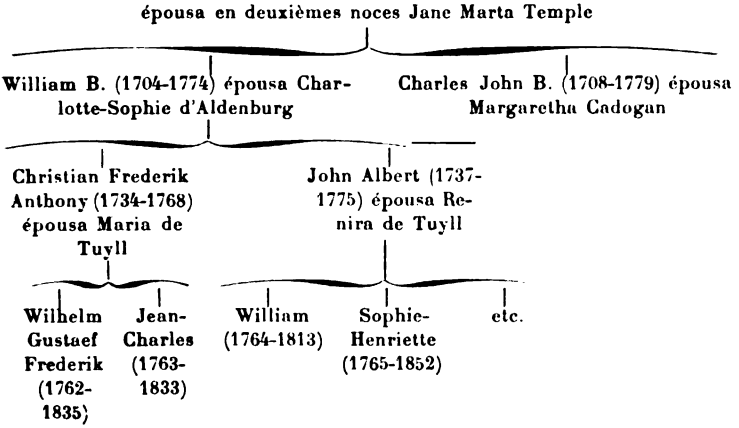
Bosscha aurait dû, je pense, expliquer cette attribution. Faut-il admettre sans preuve qu'un ancien président du Conseil des États ait encouragé de façon aussi indiscrète un auteur condamné par les juges de son pays? Cependant seul le comte William[3] a pu formuler le regret que les avis de Rousseau sur l'éducation lui aient manqué lorsqu'il dut élever sa famille[4].

Il ne peut, en effet, être ici question de Charles-John, frère de William, bien qu'il se soit montré l'un des plus zélés défenseurs de

1. Il arrivera souvent à Rousseau de mal orthographier ce nom.

2. J. Bosscha, *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à Marc-Michel Rey (1858)*, n° 110.

3. Le tableau suivant aidera le lecteur à nous suivre :



4. J'ai dit plus haut que sa femme l'avait quitté en 1738 en lui laissant le soin d'élever ses deux fils.

Digitized by Google

l'*Émile* en Hollande[1]. Charles-John n'était pas comte[2], il était *heer* <seigneur> van Nyenhuis, et sa femme ne lui donna point d'enfants[3].

Charles-John éliminé, il n'est plus que deux Bentinck à envisager, les fils de William. Tous deux étaient comtes, les cadets de cette famille ayant droit au titre, nous enseigne l'*Almanach de Gotha*. L'aîné, Christian-Frederik-Anthony (1734-1768), avait épousé Maria de Tuyll de Serooskerken et, à l'époque où Rousseau écrit, il était père de deux enfants : Wilhelm-Gustaef-Frederik (1762-1835) et Jean-Charles (1763-1833). Le second, John-Albert de Bentinck (1737-1775), avait épousé Renira de Tuyll de Serooskerken[4]. Elle lui donna neuf enfants dont le premier, William, naquit le 17 juin 1764. Ni l'un ni l'autre ne fut donc privé des avis de Rousseau pour élever sa famille, bien au contraire : l'*Émile* (1762) parut au moment propice pour les éclairer et ce livre fut leur bréviaire.

L'attribution de Bosscha est donc exacte : c'est le comte William que Rousseau chargeait Rey d'aller remercier.

Quant à l'éloge : « il est de ceux qui savent trouver les règles en eux-mêmes », comment l'expliquer? L'écrivain connaissait-il, autrement que par le message de Rey, celui à qui il l'adressa? Rien ne l'indique. Si des relations eussent existé entre eux, Rey ne leur aurait point servi de truchement, l'un et l'autre eussent taillé leur plume. Aussi ne vois-je dans cette phrase qu'un compliment gratuit adressé à un admirateur influent. Il semblerait, en effet, bien étrange que Rey eût omis de renseigner Rousseau sur la personnalité de son admirateur qui était l'un des hommes les plus considérables des Pays-Bas. L'examen d'un autre document va fortifier cette supposition.

En septembre 1764, Rousseau, qui avait confié à Rey l'impression

1. Cf. sa lettre à Bonnet du 20 septembre 1763 : « Quoique votre magistrat ait chassé J.-J. Rousseau pour avoir fait ce que tous ceux qui l'ont pu lire de sang-froid et sans prévention, et qui osent en dire leur avis, appellent un bon livre, permettez-moi de vous demander si vous croyez que cet honnête homme, cet homme bon, ou son élève, prononçassent jamais ce nom adorable [le nom de Dieu] sans le plus profond respect? Je puis vous assurer que, pour ma part, je suis persuadé que non » (*Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XI (1916-1917), étude de M. E. Ritter sur *Rousseau et Charles Bonnet*, p. 179).

2. Et Rousseau le savait; quand il parlera de lui à Rey, il l'appellera *M. Charles de Bentinck*. Cf. lettre du 18 octobre 1765.

3. Cf. l'article que lui consacre le *Nieuw Nederlansch Biografisch Woordenboek* de Molhuysen et Blok, t. I, col. 298 : « Zyn huwelyk met Margaretha Cadogan, in 1739, bleef kinderloos. »

4. La sœur de Maria qui avait épousé le comte Christian.

Digitized by Google

des *Lettres écrites de la montagne*, s'inquiéta soudain de l'ignorance où le tenait son éditeur de la marche du travail. Il craignit que les paquets d'épreuves ne fussent interceptés et que son ouvrage ne tombât « entre les mains de ses oppresseurs ». Le 9, il écrivit à Rey :

« S'il arrivoit, du reste, qu'en conséquence de la découverte qu'ils auront faite de notre besogne, ils fissent jouer des machines dans votre gouvernement pour en empêcher la publication, je crois que vous trouveriez une protection sûre à leur opposer dans Messieurs les comtes de Bintink que je sais être bien intentionnés pour moi[1]. »

Il ne peut s'agir ici que du comte William et de son frère auquel Rousseau accorde gracieusement le titre de comte. Tous deux, en effet, avaient approuvé l'*Émile* et tous deux jouissaient en Hollande d'une influence politique propre à servir le projet de Rousseau[2].

Rey fit-il une démarche auprès des Bentinck? C'est peu probable, car il n'avait aucune raison de partager les appréhensions de Rousseau : si les paquets d'épreuves n'arrivaient pas, c'est que l'édition n'avançait guère et qu'il n'envoyait rien. Tout de même, l'ouvrage parut à la fin d'octobre 1764; mais, le 21 janvier 1765, la Cour de Hollande le condamnait comme impie et scandaleux et, le lendemain, il était brûlé à La Haye. Rousseau apprit ces événements par des lettres de Rey du 23 janvier et du 5 février[3]. Le 7 du même mois, communiquant ces nouvelles à Du Peyrou, il écrivait :

« Cette affaire s'est tramée avec beaucoup de secret et de diligence; car le comte de B..., qui m'écrivit peu de jours auparavant, n'en savoit rien. Vous me direz : Pourquoi ne l'a-t-il pas empêché au moment de l'exécution? Monsieur, j'ai partout des amis puissants, illustres, et qui, j'en suis très sûr, m'aiment de tout leur cœur; mais ce sont tous gens droits, bons, doux, pacifiques, qui dédaignent toute voie oblique. Au contraire, mes ennemis sont ardents, adroits, intrigants, rusés, infatigables pour nuire, et qui manœuvrent toujours sous terre, comme des taupes[4]. »

1. Édit. Bosscha, n° 120. L'éditeur n'a pas annoté cette lettre. M. Schinz la cite de façon inexacte, ce qui le dispense de l'interpréter : « Le 9 septembre 1764, écrit-il, quand Rey *a des difficultés avec le gouvernement* à propos des *Lettres de la montagne*, Rousseau lui conseille de demander l'appui *du* comte » (*J.-J. Rousseau et le libraire-imprimeur Marc-Michel Rey* dans le t. X des *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, p. 93, note 1).

2. Voir plus loin la note consacrée au rôle politique joué en Hollande par Charles John Bentinck.

3. Édit. Bosscha, n° 131.

4. Il est curieux de constater les sautes d'humeur de Rousseau quant à l'attitude de ses amis de Hollande. Neuf jours après avoir écrit à Du Peyrou la lettre qu'on vient de lire, il mande à Rey sur le même sujet : « Beaucoup de gens, même en place, me veulent du bien et blâment le mal qu'on me

Digitized by Google

Ce comte, qui de La Haye écrivit à cette époque au philosophe, et que toutes les éditions de Rousseau désignent par la seule initiale B..., est John-Albert Bentinck[1]. Voici sa lettre[2] :

A J. J. Rousseau, citoyen de Genève,

La Haye, ce Vendredi 28 Decembre 1764.

Peut etre, monsieur, serez vous surpris de recevoir une lettre d'une inconnu, peut etre le serez vous encore davantage d'en voir le sujet : J'ai lu vos ecrits, et si je ne vous rends justice, vous avez assurement bien du merite; mais comme je scais que vous n'aimez pas les compliments, je n'en ferai point.

Sachez donc, Monsieur, que je suis dans la flotte de Sa Majesté Brittannique. J'ai 27. ans, et ne me suis jamais conduit de facon a empecher mes amis de m'avancer au rang de Capitaine de Haut bord, poste que j'ai l'honneur de remplir depuis plus de 6. ans, a ce que j'espere, sans honte et sans reproche[3]. Je ne vous dis mon age que pour vous porter a lire avec patience cette lettre, outre qu'il est necessaire que vous sachiez en gros mon

fait, je le veux croire; mais que m'importe tout cela, je vous prie? puisque de tant d'honnêtes gens il ne s'en trouve jamais un seul qui me défende contre aucun outrage et qui me préserve d'aucune iniquité..... Si mes ennemis se contentoient de parler, mes amis pourroient s'en contenter aussi. Mais tandis que les uns sont actifs et infatigables, les autres ne sont que beaux parleurs... » (édit. Bosscha, n° 131, du 16 février 1765).

1. Second fils du comte William et de Charlotte-Sophie d'Aldenburg. Il entra dès l'âge de quinze ans dans la marine de guerre britannique. Au cours de la guerre de Sept ans, il se distingua comme capitaine de frégate, réussissant d'audacieux coups de main contre des bateaux français. Il quitta son commandement à la conclusion de la paix et resta sans commission jusqu'en 1766. Aux élections générales de 1761, il fut élu au Parlement et y garda son siège jusqu'à la dissolution de 1768. Il reprit ensuite du service dans la marine anglaise. Ce fut un bon ingénieur naval et un habile manœuvrier.

2. Le brouillon en est conservé à Indio. Je donne le texte de l'original de Neuchâtel.

3. Ce passage me paraît faire allusion à un événement que je trouve ainsi rapporté dans le *Dictionary of National Biography* : « He was then for some time [1758] stationed with his sloop (H. M. sloop Fly) off Emdem, and while there he became involved in an unfortunate misunderstanding, in the course of which the took the extreme step of placing a Captain Angell, his superior officer, under arrest. The affair, however, was cleared up, the accusations against Captain Angell which had prompted his arrest were fully whithdrawn, and on 17 Oct. 1758 Bentinck was promoted to be captain of the Dover frigate » (II, 285).

Digitized by Google

histoire, pour que je puisse vous faire comprendre ce que je desire de vous.

Apres la guerre je me suis marié, et je veus me plaindre a vous de ma femme; vous pouvez nous etre utile a touts deux, et je ne puis croire que vous me le refuserez; Voici donc son histoire, et mes Griefs, peut etre ne sont ils pas communs, mais cependant ils sont vrais. Ma femme a 21. ans, Elle est assez grande, pas du tout Laide, bien faitte, douce, Gaye, Tendre, Sage et vertueuse, en un mot Elle est faitte pour la societé conjugale; Elle a des Talents pour la musique, le Dessein, le Tour[1], et autres ouvrages d'addresse, qu'Elle a cultivé avec assez de succes, et qui la guardent chez Elle au point qu'elle ne sort que rarement. Elle sort pourtant, plus par raison que par Choix, et n'est jamais si contente, qu'au moment qu'Elle rentre chez Elle; Elle a beaucoup de connoissances, quelques amies, et l'estime de tout le monde. Elle a un fils, qu'elle aime comme les femmes de cet age aiment leurs enfants; Elle a lu votre Émile avec un plaisir et des attendrissements qui montrent la bonté de son cœur, et Elle en a profité plus que je n'avois esperé, vu son age et sa sensibilité, et surtout Elle admire Sophie. Je dis ceci pour vous prouver que vous avez beaucoup d'influence sur son Esprit, et vous engager par la a vous en prevaloir. Mais, dirrez vous, Quel sujet de plainte peut vous donner une personne telle que vous venez de me depeindre? Les voici.

Premierement je ne puis jamais reussir a la convaincre qu'elle fait bien ce qu'elle fait; Elle croit toujours qu'une autre le fait mieu, et cela est cause qu'Elle le fait avec embarras, et moins bien qu'elle ne peut en effet.

2°. Elle a (je ne dirai pas un amour, comme nous avons etes marier un an et demi, mais) une amitié si demesurée pour moy, qu'elle ne porte que mal la plus courte separation. Elle scait que j'aime le service, et que j'y ai des vues, de facon que l'idée d'une guerre, est pour son Esprit un fardeau insupportable. Parlez en, et tout est perdu! Elle pense en grand, et a merveille quand elle veut, sur touts les sujects, mais pour celui là, je n'ose y toucher, aussi ne le fais je que rarement, ou pour la punir de quelque plaisanterie qu'elle peut m'avoir fait. Un

1. Rouet?

Digitized by Google

Exemple vous transportera mieu chez moi que 100. pages. Elle aime beaucoup a monter a cheval, et elle scait que j'aime a la mener en biroche; Il s'agissoit donc l'eté passé de scavoir comment nous irions a une partie qui devoit avoir lieu le lendemain. Elle veut absolument aller en Chaise, et moy tout aussi absolument a Cheval; Apres une longue dispute je lui ordonnai finalement de dire d'abord ce qu'Elle Elle aimoit le mieu faire, et cela devoit decider sans appel. Je croyois etre le maitre chez moy, Elle dit « Nous irons en chaise », Je n'avois rien a dire, et la vengeance etoit d'autant plus complette que je suis sur qu'Elle m'a obeï. Vous devez a present voir, monsieur, ou j'en veus venir; Vous avez donné bien des bonnes leçons a ceux qui ne scavent pas etre bons, mais vous n'avez encore rien dit pour le bonheur et l'agrement de ceux qui le sont trop. Il y en a si peu, dirrez vous, que cela ne m'est encore pas venu dans l'esprit, cela se peut, mais dès qu'il y en a, la petittesse du nombre ne fait que rendre la tâche plus digne de vous.

Si vous aviez une heure de loisir que vous voulussier sacrifier a me repondre et m'obliger, Vous lui dirriez, dans se stile qui vous est tout a fait particulier, que les Jeunes femmes scavantes et effrontees n'en imposent qu'a des gents dont le mepris, meme la haine, est un honneur. Vous Lui dirriez, que le merite solide n'est point offusque par une grimaçe, que l'apparition d'une coquette ne fait qu'en relever l'eclat; Vous pourriez encore lui faire voir que son bonheur et son contentement sont a l'epreuve des evenements, et que meme dans cette absence qu'Elle craint tant Il y a des correspondances regulieres, des petits services, des recontres imprevues, mille autres satisfactions, plus douces qu'une vie entiere passée ensemble dans la mollesse, qui dedomagent amplement de touttes les inquietudes passées, mais qui ne sont que pour les ames sensibles qui scavent penser.

Vous avez la un sujet bien vaste pour exercer votre Eloquence; Elle viendra d'autant plus a propos, que Ma Femme attribue tout ce que je lui dis la dessus a la partialité dont elle m'accuse pour Elle.

Je ne veus plus vous ennuier. J'ajouterai simplement qu'Elle compte accoucher dans 5. ou 6. moys, et je scais qu'Elle souhaitte autant que moy que Vous voulussiez etre parain de l'enfant, Elle ignore pourtant que je vous écris sur son sujet.

Digitized by Google

Si Vous deigner vous etendre autant sur ce sujet que je le souhaitterois, non seulement vous me procureriez un grand plaisir, mais, vu la partialité qu'elle a pour Vous, Vous me rendriez un vrai service. En attendant permettez moy de vous prier de ne regarder, en tout cas, la peine que je vous donne que comme un hommage que rend a la Vertu un de ses plus fideles et zéléz sectateurs et tributaires; Jugez par la des sentiments avec lesquels je suis Monsieur

Votre tres humble
et tres obeissant serviteur et ami,
J. Bentinck.

P. S. Au cas que ce soit une Fille, Je souhaitterois fort qu'Elle s'appellat Sophie, et encore plus qu'Elle Lui ressemblat.

Rousseau, à qui cette lettre avait été transmise par Rey, lui écrivit le 28 janvier 1765 :

« Voici, mon cher compère, la réponse à la lettre que vous m'avez envoyée au commencement de ce mois. Je sais qu'il y a deux comtes de Bentinck et qu'ils m'honorent l'un et l'autre de leurs bontés; mais je ne sais comment distinguer l'un de l'autre par l'adresse des lettres. Vous m'obligeriez de m'envoyer ces adresses bien distinguées. »

Bosscha, qui ignorait l'existence de relations entre John-Albert et Rousseau, a cru qu'il s'agissait ici du comte William et de son frère Charles-John[1]. Il résulte de notre exposé que c'est William et son second fils que Rousseau craignait de confondre. Mais revenons à la réponse de Rousseau. Elle consiste en deux lettres : l'une adressée au comte John-Albert, l'autre à sa femme[2]. En voici le texte :

A Motiers-Travers, le 27 Janv^r. 1765.

Je suis pénétré, Monsieur, des témoignages d'estime et de confiance dont vous m'honorez : mais comme vous dites fort bien, laissons les complimens, et s'il se peut, allons à l'utile.

1. Édit. Bosscha, note à la lettre n° 110.

2. Les brouillons de ces deux lettres sont à Neuchâtel. Ils figurent sur une même feuille et sont pareillement datés du 26 janvier 1765. La lettre à la comtesse y précède l'autre qui porte en tête : « A M. le comte de Bintink. » Les éditions de Rousseau ont reproduit ces brouillons sans désigner les destinataires autrement que par l'initiale B. Je donne le texte des originaux conservés à Indio. M. Fransen n'en a connu qu'une copie fautive (*Rousseau, directeur de conscience d'une comtesse Bentinck*, dans la *Revue de Hol-*

Digitized by Google

Je ne crois pas que ce que vous desirez de moi se puisse exécuter avec succés, d'emblée, et dans une seule Lettre que Madame la Comtesse sentira d'abord être vôtre ouvrage. Il vaut mieux, ce me semble, puisque vous m'assurez qu'elle est portée à bien penser de moi, que je fasse avec elle les avances d'une correspondance qui fera naitre aisément les sujets dont il s'agit, et sur lesquels je pourrai lui présenter mes réfléxions de moi-même, à mesure qu'elle m'en fournira l'occasion. Car il arrivera de deux choses l'une; ou m'accordant quelque confiance elle épanchera quelquefois son honnête et vertueux cœur en m'écrivant, et alors la liberté que je prendrai de lui dire mon sentiment autorisée par elle-même ne pourra lui déplaire; ou elle restera dans une réserve qui doit me servir de règle, et alors n'ayant point l'honneur d'être connu d'elle, de quel droit m'ingérer à lui donner des avis? La lettre ci-jointe est écrite dans cette vue et prépare les matiéres que nous aurons à traiter si ce texte lui agrée. Disposez [f° 2] de cette lettre, je vous supplie, pour la donner ou la supprimer selon qu'il vous paroitra plus convenable.

En vérité, Monsieur, je suis enchanté de vous et de vôtre digne épouse. Qu'aimable et tendre doit être un mari qui peint sa femme sous des traits si charmans! Elle peut vous aimer trop pour vôtre repos, mais jamais trop pour vôtre mérite, ni vous l'aimer jamais assez pour le sien. Je ne connois rien de plus interessant que le tableau de votre union, et tracé par vous-même. Toutefois voyez que, sans y songer, vous n'ayez donné peut-être à sa délicatesse quelque raison particulière de craindre vôtre éloignement. Monsieur, les cœurs sensibles sont faciles à blesser, tout les allarme, et ils sont d'un si grand prix qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter. Les soins amoureux des nouveaux époux bientôt se relâchent : les marques d'un attachement durable fondé sur l'estime et sur la vertu sont

lande, juin 1916). Th. Dufour n'a connu que les brouillons (*Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau, suivies de l'Inventaire des papiers de Rousseau conservés à la bibliothèque de Neuchâtel*, 1925, t. II, p. 220). M. Courtois signale le texte publié par M. Fransen, mais omet de s'étonner de la singulière orthographe qui y est attribuée à Rousseau et ne signale point les variantes entre ce texte et les brouillons (*Chronologie critique de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, dans le t. XV, p. 202-203, des *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 1923).

Digitized by Google

moins frivoles et font plus d'effet. Laissez à vôtre femme le plaisir de sacrifier quelquefois ses goûts aux vôtres, mais qu'elle voye toujours que vous cherchez vôtre bonheur dans le sien et que vous la distinguez des autres femmes par des sentimens à l'épreuve du tems. Quand une fois elle sera bien convaincue de la solidité de vôtre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui [f° 3] soyez enlevé par des folles. Pardon, Monsieur; vous demandez des avis pour Madame la Comtesse et c'est à vous que j'ose en donner. Mais vous m'inspirez un intérêt si vif pour vôtre union, qu'en vous parlant de tout ce qui me semble propre à l'affermir je crois déjà me mêler de mes affaires.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

J. J. Rousseau.

A Motiers-Travers, le 26. Janv^r^ 1765.

J'apprens, Madame, que vous êtes une femme aussi vertueuse qu'aimable, que vous avez pour vôtre mari autant de tendresse qu'il en a pour vous, et que c'est à tous égards dire autant qu'il est possible. On ajoûte que vous m'honorez de vôtre estime, et que vous m'en préparez même un témoignage qui me donnera l'honneur d'appartenir à vôtre sang par des devoirs.

En voila plus qu'il ne faut, Madame, pour m'attacher par le plus vif intérest au bonheur d'un si digne couple, et bien assez, j'espère, pour m'autoriser à vous marquer ma reconnoissance pour la part qui me vient de vous des bontés qu'a pour moi Monsieur le Comte de Bentinck. J'ai pensé que l'heureux événement qui s'approche pouvoit selon vos arrangemens me mettre avec vous en correspondance, et pour un objet si respectable je sens du plaisir à la prévenir.

Une autre idée me fait livrer à mon zèle avec confiance. Les devoirs de Monsieur le Comte de Bentinck l'appelleront quelquefois loin de vous. Je rends trop de justice à vos sentimens nobles pour douter que si le charme de vôtre présence lui faisoit oublier ces devoirs, vous ne les lui [f° 2] rappelassiez vous-même avec courage. Comme un amour fondé sur la vertu peut sans danger braver l'absence, il n'a rien de la molesse du vice, il se renforce par les sacrifices qui lui coûtent et dont il s'honore à ses propres yeux. Que vous êtes heureuse, Madame, d'avoir

Digitized by Google

un mérite qui vous met au dessus des craintes, et un époux qui sait si bien en sentir le prix! Plus il aura de comparaisons à faire, plus il s'applaudira de son bonheur; [et plus il aura][1] desirez qu'il ait bien vu le frivole éclat des folles, quand il reviendra près de vous.

Dans ces intervalles vous passerez un tems très doux à vous occuper de lui, des chers gages de sa tendresse, à lui en parler dans vos lettres, à en parler à ceux qui prennent part à vôtre union. Dans ce nombre oserai-je, Madame, me compter auprès de vous pour quelque chose? J'en ai le droit par mes sentimens : essayez si j'entends les vôtres, si je sens vos inquietudes, si quelquefois je puis les calmer. Je ne me flatte pas d'adoucir vos peines, mais c'est quelque chose que les partager, et voila ce que je ferai de tout mon cœur.

Recevez, Madame, je voue supplie, les assurances de mon respect.

J. J. Rousseau.

Le 18 mars, Rousseau s'enquit de l'arrivée de ses lettres à bon port : « Vous ne m'avez point marqué, dit-il à Rey, si vous aviez receu la réponse à M. le comte G. de Bentinck que je vous ai envoyée et si vous la lui aviez fait tenir[2]. »

Le comte G. de Bentinck? Quel est ce G.? Bosscha explique : « G. = Guillaume ou William », et voilà comment William Bentinck devient correspondant de Rousseau! Mais si nous nous reportons à la signature de la lettre adressée par John-Albert au philosophe, car il est clair qu'il s'agit de celle-là, l'erreur de Bosscha s'explique. Le J de la signature est devenu un G : ou bien sous la plume de Rousseau, par suite d'une faute de mémoire, ou bien sous la plume de Bosscha qui, ignorant l'existence de rapports entre John-Albert et le philosophe, a cru qu'il ne pouvait s'agir là que de William. Seul l'examen de la lettre originale en pourrait décider et ce moyen de contrôle nous fait défaut.

Peu après, Rousseau reçut une nouvelle missive de Bentinck, ainsi que nous l'apprend ce billet du 13 juin adressé à Rey :

« J'ai receu avec votre lettre du 31 May celle de M. le comte G. de Bentinck. J'en renvoie la réponse au retour des montagnes où je vais passer quelques jours[3]. »

1. Mots biffés.
2. Édit. Bosscha, n° 132.
3. Édit. Bosscha, n° 134.

Digitized by Google

Encore G. de Bentinck? Faut-il admettre, cette fois aussi, que Rousseau se soit mal souvenu de la signature de son correspondant? C'est peu probable. Au reste, voici la lettre, ou plutôt les lettres, car le comte John-Albert et sa femme écrivirent à Rousseau chacun de son côté[1] :

Londres, ce Mardi 7. May 1765.
[parti le 10]

Apres la facon obligeante dont vous avez pris ma derniere lettre, monsieur, je suis reellment honteu d'avoir si longtemps trainé a vous en remercier, mais j'ai depuis quelque temps eu des affaires qui m'ont donné baucoup d'occupation, et j'ai voulu vous ecrire a loisir.

J'ai remis a ma femme votre lettre aussi tot qu'elle m'est parvenue, Elle l'a lue avec un plaisir indicible, Vous avez sa reponse ci jointe.

Permettez moy de vous dire que vous n'avez pas bien deviné son caractere; Vous supposez donc que si l'agrement de sa société me faisoit oublier mes devoirs, Elle me les r'appelleroit, Jusqu'a un certain point vous lui rendez Justice, Elle honnore ce sentiment, Elle l'admireroit pratiqué par une autre, mais on n'agit pas toujours comme on raisonne, et je doutte fort de son courrage dans ce cas la : Elle m'a meme avoué que sa plus grande satisfaction seroit de me voir quitter le service, et tout ce qu'Elle a pû gagner sur Elle a eté de n'en pas parler la premiere. J'ignore au reste d'ou vous avez pu soubçonner que mon eloignement put jamais lui faire craindre pour notre attachement, et que c'etoit cela qui lui en rendoit l'idée insupportable : Non Monsieur, Je vous assure que ce n'est qu'exces d'amitié, ce n'est que l'effet de sa grande Trendresse, peut etre un peu de manque de reflection; Elle voudroit vivre et mourir avec ce qu'Elle aime; mais pour la jalousie, c'est la derniere passion qui troublera jamais son bonheur, c'est la derniere a laquelle je lui donnerai jamais lieu : Elle voit trop comment je regarde les folles, pour qu'Elles lui donnent la moindre inquiettude. Nous les meprisons touts deux trop pour les craindre. Eh! Monsieur, pourquoi demander pardon du plus beau passage de votre

1. Seul le brouillon de la lettre du comte est conservé à Indio. Je donne le texte des originaux de Neuchâtel.

Digitized by Google

lettre? cet avis que vous deignez me donner m'est d'autant plus agreable que je ne vous en avois pas encore demandé pour moy meme, et qu'il me prouve plus que toute autre chose, la part que vous prenez en ce qui me regarde.

Je dois encore ajouter quelque chose sur le sujet de ma femme, c'est de ne pas juger de ces sentiments pour Vous, par la reserve que vous croiriez appercevoir dans sa lettre : Je n'ai pas lu l'incluse, ainsi je n'en juge que par ce que je connois de son tour d'esprit; ce que je scais c'est qu'Elle cherche la Vertu et la verité, et vous scavez, Monsieur, les mettre dans un point de vue si touchant, que ce que vous lui dirrez ne pourra que lui etre agreable et utile. Je dis au reste ceci pour moy aussi bien que pour Elle, et quoi que j'ose encore me plaindre d'Elle, et vous prier de l'exhorter a se mieu conduire, si aux leçons que vous lui donnerez vous voulez bien ajouter quelques mots pour moy, soyez assuré Monsieur, que je le regarderai comme la marque la moins equivoque de vos sentiments en ma faveur.

Comme parain d'un de mes enfants, je m'envais vous regarder, Monsieur, comme une vieille connoissance; Je vous avoue meme que c'est un des avantages qui m'ont porté a vous offrir cet engagement. Peut etre donc n'attendrai je pas votre reponse pour vous ecrire encore, quand j'aurai l'esprit plus tranquille que je ne l'ai a present : et quoi que nous serons touts deux charmer si vous en voulez faire autant avec nous, cependant nous n'exigeons de vous que ce qui ne vous derangera en aucune façon. Jusqu'à present je n'ai fait qu'entamer une correspondance assurement bien agreable et bien flateuse pour moy, mais doresnavant je toucherai des autres cordes, a mesure qu'elles me viendront dans l'Esprit, et reellement si vous entrez dans mes idées comme vous avez fait cidevant, je ne scaurai que penser de vous. Ce que je scais pour sur c'est que je merite quelque bonté de votre part en vertu des sentiments d'estime, et de l'attachement respecteu avec le quel je suis pour toujours

Monsieur Votre tres humble et tres
obeissant serviteur.

J. Bentinck.

Digitized by Google

Londres ce 10 May
1765.

Monsieur,

Il y a bien du tems que je me suis proposée de vous repondre, mais j'ai remis de jour en jour ayant eté beaucoup dissipée tout cet hiver; Monsieur Bentinck me montra la Copie de la lettre qu'il avoit eu L'honneur de vous ecrire pendent son sejour en Hollande a son retour ici, je crains qu'il ne vous ait parlé trop avantageusement de moi, je ne puis me flater de meriter la maniere dont il s'explique sur mon sujet. Monsieur Bentinck vous mande que j'ai lu Emile et que je L'ai gouté, je compte le lire et le relire a mesure que mes Enfants grandirons, et le suivre autant que je pourai, car je serai charmée de voir mes enfants aussi heureux qu'Emile et Sophie paroissent L'etre on dira que c'est presque imposible, il est sur que je ne puis leur souhoiter rien de mieu que de les voir jouir du meme bonheur que Moi, et cela n'est pas imposible puisque le cas est et je vous assure qu'il egale tant celui de vos jeunes gens que je n'ai jamais souhoité de L'etre autant que je suis.

Vous voulés bien me permettre Monsieur de vous communiquer mes chagrins et vous offrir pour les partager, il est sur que dans les absences que Monsieur Bentinck sera obligé de faire j'aurois souvent besoin de bon conseils, et de raisonement sur son absence, je serai charmée de recevoir des lettres de vous Monsieur sur ce sujet, vous me dites qu'il-y-a bien des occasions dans ces tems de se rendre des petits servisses qui donnent de la satisfaction, j'en convein, et ferai Mon etude de les saisir, et il est sur que le plaisir qu'on a de se revoir apres quelque tems d'absence vaut bien les travers qu'on usent pendent ce tems; Il y a une chose de bien desagreable dans les voyages en Mer qui sont les peux d'occasion qu'on a de recevoir des lettres, et l'incertitude qu'il y a d'en avoir.

Je compte etre en couche dans une couple de Mois, Monsieur Bentinck vous comuniquera dabord de quoi vous etes le parain, Il vous ecrit par cette poste Mais ne veut me montrer sa lettre qu'apres que la miene soit fermée, Il me dit qu'il se plaint de moi, et que je le gronderai, si ces plaintes sont dans le meme

Digitized by Google

gout que dans sa precedente il seroit impossible de le faire quand on en auroit envie.

J'ai L'honneur d'être

Monsieur Votre tres humble

et tres obeisante servante

R. Bentinck.

« Je renvoie la réponse au retour des montagnes où je vais passer quelques jours », avait dit Rousseau[1]. Répondit-il? On l'ignore. De son côté, Bentinck avisa-t-il Rousseau de la naissance, le 21 juin 1765, de sa fille Sophie-Henriette, dont le philosophe avait accepté le parrainage? On l'ignore aussi. Peut-être Rousseau, pour qui les événements malheureux allaient se précipiter pendant le dernier semestre de 1765, oublia-t-il son correspondant, et sans doute Bentinck, qui avait obtenu de sa femme de reprendre un commandement dans la marine anglaise, jugea-t-il superflu de solliciter à nouveau les conseils du philosophe.

Mais à ce moment même apparaît dans la correspondance de Rousseau le nom d'un autre Bentinck. Le 18 octobre 1765, l'écrivain annonce à son éditeur que, forcé de quitter l'île Saint-Pierre, il va chercher une retraite en Hollande ou en Angleterre. S'il se rend en Hollande, comme des amis l'en pressent, il tient, dit-il, à y vivre indépendant :

« J'ai toute la considération possible pour M. Charles de Bentinck, mais je veux être logé chez moi[2]. »

Celui qui avait chargé Rey d'offrir le gîte à Rousseau était, nous l'avons dit, le frère du comte William. Comme lui, il avait joué un rôle politique important aux Pays-Bas[3]. C'était un esprit avancé. Avec son ami, le naturaliste Allamand, qui était recteur de l'Université de Leyde, il compta parmi les défenseurs de Rousseau lors du conflit passionné que soulevèrent les *Lettres écrites de la montagne*. « Je n'ai pu voir sans douleur que l'on abuzait ici de vôtre nom et de celui de M. de Bentinck pour étayer des sophismes mons-

1. Il était de retour à Motiers le 27 juin. Cf. Courtois, *op. cit.*, p. 169.

2. Édit. Bosscha, n° 136.

3. Charles-John Bentinck, seigneur de Nyenhuis, prit du service dans l'armée de la république; arrivé au grade de colonel, il donna sa démission. C'était un zélé défenseur de la maison d'Orange. En 1747, il fut envoyé aux États généraux. Le stadhouder Guillaume IV le fit membre de son conseil intime. En 1748, il fut nommé drossart de Twente, puis en 1752 de Daalhem, charge qu'il cumula avec celle de directeur général de la monnaie à partir de 1757.

Digitized by Google

trueux[1] », écrivait à ce propos, de Genève, Ch. Bonnet à Allamand.

On sait que Rousseau partit pour l'Angleterre au début de janvier 1766. Il n'y eut aucun rapport avec son correspondant John-Albert qui commandait alors un navire à Portsmouth; mais il y fit la connaissance, à Calwich, au mois de juillet, de Margaret Cavendish Harley (1715-1785), l'épouse du deuxième duc de Portland, William Bentinck[2]. Les relations de la duchesse et de celui qui se plaisait à s'appeler son « herboriste » sont bien connues[3] et je n'ai aucune contribution à y apporter.

Rousseau revint d'Angleterre en France, malade et désabusé, dans le courant de mai 1767. Il s'établit à Fleury-sous-Meudon, chez le marquis de Mirabeau, puis au château de Trye, chez le prince de Conti. C'est là qu'il reçut, par l'intermédiaire de Rey, une offre d'asile de la part d'amis hollandais. Il la déclina en ces termes, le 28 septembre :

« Je vous prie de faire agréer mes vifs remercîmens à ces généreux seigneurs qui veulent bien m'offrir un asile[4]. »

Ces généreux seigneurs étaient-ils des Bentinck, comme le pense Bosscha? C'est possible, mais on n'en a aucune preuve.

*
* *

Depuis le jour où elle avait quitté son mari, la comtesse Charlotte-Sophie n'avait jamais revu ses fils et elle ne connaissait aucun de ses petits-enfants. C'est seulement en 1790 que se rencontrèrent à Spa, Sophie-Henriette, la filleule de Rousseau, et sa voyageante aïeule qui, après avoir déplu à l'impératrice Marie-Thérèse, avait quitté Vienne pour se retirer en Oost-Frise, puis à Hambourg[5]. La vieille comtesse conçut pour sa petite-fille une affection très vive et une importante correspondance s'établit entre elles. La jeune femme[6] ayant un jour confié à sa grand'mère qu'elle avait eu le philosophe

1. Cité par E. Rod, *l'Affaire J.-J. Rousseau*, p. 255. Charles Bentinck avait déjà défendu l'*Émile*, comme on l'a vu plus haut.

2. De son premier mariage avec Anna Villiers, John-William Bentinck (1649-1709), comte de Portland, eut un fils Henry († 1726), qui fut élevé à la dignité de duc. William (1708-1762), son fils, recueillit le titre et le transmit à ses descendants.

3. Cf. notamment l'ouvrage de M. L. Courtois, *le Séjour de J.-J. Rousseau en Angleterre*, p. 66 et 101.

4. Édit. Bosscha, n° 145.

5. Elle y mourut en 1800.

6. Sophie-Henriette avait épousé en 1791 James Hawkins-Whitshed, qui fit une longue et glorieuse carrière dans la marine britannique où il devint amiral.

Digitized by Google

genevois pour parrain, l'amie de Voltaire lui écrivit une lettre curieuse qui me paraît constituer un épilogue de choix à l'étude des relations qu'entretint la famille cosmopolite des Bentinck avec les deux grands écrivains français de son temps :

Le 2 Dec. 1794.

Vous estes la plus aimable, et la plus sinculiere petite creature du monde, ma chere petite chatte, votre agreable gazouillage du 11e Nov. m'a d'abor effrayee par la crainte d'une fausse couche; et puis amusee et revergaillardie, par la naivete de vos jolies idees, et tout votre tripot avec J. J. Rousseau. Jaurois plutot deviné le grand Mogol, pour votre parain, que cet Apotre de la Revolution francoise. Vous me faites des questions auqu'elles je vous repondray aussi franchement que mes lumieres; tres bornees; me le permettent, et qui ne puis avoir des opignions en philosophie, netent qu'une pauvre vieille femme, qui peut dire qu'elle connoit tel ou tel *fait*, mais non juger des principes, au dessus de son Genie, et de ses Lumieres. La matiere a tent été rebattue par des personnes éclairees que chacun peut y puiser des arguments, pour et contre les idées de cet homme extraordinaire, qui a joué un si grand Role *apres sa mort*. Je ne lay pas conu personnellement, mais jay lu chaque ouvrage sorti de sa plume, a mesure qu'ils ont paru; j'ay beaucoup entendu parler de Luy, a des personnes de Suisse, et de Neuchatel, et a des francois, qui le connoissoient particulierement; et nommement a Mr de Voltaire. Jay meme entendu celuy cy, rendre conte au R. de Prusse :*: a souper ches Sa Sœur Me la Margrave de Bareith :*: de ses idees, sur ce celebre original, sur son carractere et ses ouvrages; et nous avons en sus parlé de Luy plus de cinquante fois ensemble. Je vous rendray conte de tout cela; et puis vous conclueres, sur *les resultats*.

La premiere personne qui cest engouée du stile et des idées de J. Jacques, cetoit feu la princesse Danhald Zerbst; qui depuis notre pre jeunesse me faisoit l'honneur detre mon amie. Cette Dame joignoit a beaucoup de Talends, et de Lumières, un esprit asses juste, et un genie quelque fois hardi, et se plaisent au Sublime, et un peu a la singularité. Cetoit une biblioteque vivente qui ne devent qua Elle meme, et a son travail,

Digitized by Google

les connoissances dont Elle avoit orné son Esprit supérieur; les avoit reçues, sans metode, et sans cet ordre, que la science y a mis; et qui est si necessaire a leur perfection. Son genie y supploit[1] souvent. Souvent aussi il lemportoit. Le premier ouvrage de J. J. eut cet effect. Elle s'en entousiasma; au point qu'elle me dit : « que ce jeune auteur sil continuoit ainsi seroit un jour le Haller de la France, c. a. d. quil effaceroit et Voltaire et Montesquiou et votre Illustre Pope. » Elle n'avoit lu alors que son ouvrage sur *le danger des Lumieres ches les hommes*. Elle me disoit, de jetter, de bruler touts mes livres, de Moralle, et de Logique, et de laisser place dans ma biblioteque, et dans ma tete, pour ce philosophe; qui seul developeroit tout ce que lhumanité pouvoit developer; c. a. d. que *nous ne scavons Rien*.

Je vis dabor quelle estoit enivrée, et que la propre fougue de son imagination brillante l'emportoit : je neus pas grand peur, qu'un Esprit aussi sence et aussi reflechi que le sien, segarat longtemps, et jetois bien sure qu'elle ne tarderoit pas a revenir, de ce petit ecart! mais je sentis, des lors le danger de ce stile enchanteur; puisquil faisoit des impressions si profondes sur une si bonne tete, et je me mis a munir la mienne, bien plus facile a seduire, contre son assendent vainqueur. J. Jaque Luy meme m'aida a fournir des armes contre sa philosophie. Son *Contrat Social*, ouvrage qui a fait tent de mal en France me paru meriter lattention des plus habiles instituteurs des nations; mais absolument au dessus de mes connaissances. J'entendis dicuter ces matieres élevees, par les personnes suceptibles den juger, par connoissance de cause. Je m'appercus que ces jugements avoient le sort de presque touts ceux de lhumanité, scavoir quils different entre eux, et ne sont jamais daccort; /: a paine en mathematique, jamais en moralle; et uniquement en arithmétique :/:

Rousseau resta donc createur dun code, admiré des uns; censuré des autres; et son merite indecis.

Son *Heloise* fit une espece de Revolution, que son *Emile* a achevée.

La meme difference de jugements fut porte sur la premiere,

1. Lisez : *suppléoit*.

Digitized by Google

et ce Roman, est encore la pome de discorde, entre les gens de goût, et les moralistes un peu severes. C'est une controverse qui, je crois, ne sera jamais bien decidee et que tres heureusement, selon moy, on a mise a coté, pour soccuper d'un ouvrage encore plus dangereux a juger : y ayent un tel melange de bon, de mauvais, de pernitieux, et d'excelent; que feu Salomon Luy meme; sil ressucitoit pour l'appretier; y seroit furieusement embarassé. Je parle de son *Emille*, de ce croquis d'éducation que sa temeraire hardiesse, a ose presenter a la frivolité de la France; et de ces voisins; quelle a livres a la meme Epidemie.

Ce memorable ouvrage, qui a fait une Revolution dans les esprits :/; avent que son code en ait fait une dans l'Europe; /: fixa pendent quelque temps les yeux de touts ceux qui lisent; et occasionna très promtement, des changements surprenents et precipités :/: sans asses de reflection peut etre :/: dans limportent objet de *lEducation* particuliere et meme en quelques endroits, publique.

Tout ce que je puis ajouter, ma Chère Sophie, ces que ces deux ouvrages *Heloise* et *Emille* en nous inspirent en plusieurs egards de ladmiration, et de lagrement; nous guerirent, cependent *radicalement*, la princesse de Zerbs de l'*Entousiasme*, et moy, du doute qui me restoit sur le fonds du caractère de l'auteur. Les funestes effects que ce malheureux code a occasionnes, légarement des Esprits, la perte des mœurs, la destruction de la Religion; de lordre et des Loix, l'oubli total de lhumanite meme, l'affreuse anarchie, qui en a ete la suite, en France :/: et le sera peut-estre par tout le reste de la chrestienté :/: decidera peutestre du merite, et du danger de ces ouvrages; dont l'intention au moins, parroit avoir ete pure; dont l'auteur ne scauroit etre sence dirrectement coupable des abus que l'on a fait de ces idées, souvent, mal saisies falcifiées, exagerees, suceptibles peutetre de faire naitre des idées heureuses, a des Esprits *Sages*, mais devenues des poisons entre les perfides mains qui s'en sont servis, et en ont abusé, pour perdre lordre, la Religion, la moralle, et le bonheur.

Je vous ay dit, ou du moins jay essaye de vous dire, ma chere Sophie, ce que je pense de votre celebre parain. Je ne vous dis pas que ce soit comme cela qu'il faut penser; car en verite la matiere absorbe mes Lumieres. Mais ce que je vous

Digitized by Google

ay dit, est le resultat de mes reflections, et de ce que jay digere dans ma tete, pendent une 30 taine dannée; mais a quoi je nay guerre plus pense depuis 3. ou 4. ans; et mon age et mes infirmitees et mille objects plus prochains, ayent affoibli ma memoire; et toutes mes facultés; du depuis; il ne m'en est plus reste des idées bien suivies; et je nen ay conserve qu'a paine les *resultats* que je vous soubmets; et qui me font juger, que ce fameux Jean Jaque; a dit et imprimé bien de bonnes et excellentes choses; mais bien aussi de dangereuses, et de hazardees; et levenement prouve malheureusement; qu'eustil eu les meilleures intentions du monde; il a pourtent fait *beaucoup plus de mal que de bien*, et que son imprudent flambeau a alume la terre, au lieu de léclairer.

Pour ce qui est de Mr de Voltaire, jay cru remarquer quil ne laimoit n'y ne le haissoit. Il avoit quelque fois contre luy, la petite jalousie de metier usitée; mais je lay toujours vu rendre justice a son esprit, a son stile; sans meme craindre den etre eclipse. Je lay entendu a Geneve le deffendre vivement; mais sans passion :/: comme il avoit[1] contre la Baumelle et Freron :/: Il ma dit un jour, que je me rappelle fort bien, « que les chapitres dans Heloise sur le duel et sur le suicide, estoient des chefs dœuvres de bon sens et de verite, apres lesquels il ne restoit rien a ajouter ». Mais il badinoit lidée entiere *du Roman* comme Roman, et je pense qu'il na pas eu tort[2]; raison pour laquelle je serois bien fachee, si le vœu de votre pere, que vous ressemblassies a son Heroine, *Heloise* :/: passe pour

1. Lisez : *comme il avoit fait.*

2. Quoique la comtesse Bentinck juge les principaux ouvrages de Rousseau avec un recul de plus de trente années et après la Révolution, — ce qui explique plus d'une de ses vues, — il me paraît utile d'inviter le lecteur à confronter les jugements de la comtesse avec ceux qu'a recueillis M. D. Mornet dans son étude sur les *Admirateurs inconnus de la Nouvelle Héloïse* (*Revue du mois*, 1909, t. VII). Ceux qui comprirent l'œuvre furent ceux qui n'écoutèrent que leur instinct et le trouble de leur cœur, montre M. Mornet. Charlotte-Sophie ne pouvait être de ceux-là; c'était une tête raisonnable, un esprit clair et habitué à tenir compte des réalités. Comment s'étonner qu'elle n'ait ni partagé les extases des lectrices sensibles de Rousseau, ni cru à la vertu de Julie, au compromis de la vie à trois, et à Rousseau apôtre du sentiment du devoir? Notons cependant que, si elle n'a pas aperçu que la *Nouvelle Héloïse* révélait une nouvelle manière de sentir, elle a subi, comme les plus fervents admirateurs de l'œuvre, les grâces du « stile enchanteur » de Jean-Jacques.

Digitized by Google

sa supperficelle Sophie *:/:* se fust exausé, car cette Heloïse, estoit, sauf votre respect; une franche catin; et Sophie promettoit de le devenir. Je ne me soucie donc nullement que votre parain ait formé *vos mœurs;* et je benis Dieu que cest votre digne mere, et votre propre bon esprit, qui se sont charges de cette besogne moralle, qui grace au Ciel, a très bien reussi, telle quelle est; a quoi jespere que vous vous tiendres, sans faire de vos filles ny des *Heloises* ny des *Sophies* a la Rousseau, mais bien a la *tete blanche*, et au cœur *blanc* et pur sans chercher midy a 14. heures et voulent comme ce sublime Rousseau etre toujours plus sence, ou du moins toujours *different* du reste du monde, facon de voir qui donnent dans le gout national anglois y seroit encore plus dangereux quen France.

Ses principes, si bien ornes par les graces de son stile et de son esprit, menent a des *exces* dont on ne se doute pas, et il se pourroit fort bien que la maudite moralle qu'il a debitee, sur le vice le plus dangereux de touts, sans exception par ses effects; ay beaucoup trop pris deja en Angleterre. Je veux dire *livrognerie*. Cette affreuse passion est au moment, ma chère petite chatte, de faire perdre a langleterre toute sa preponderance nationnale en fait de genie, de principes desprit et de mœurs. Jean Jaques en a este le reprehencible apotre[1], et ne fust ce

1. Cette accusation, que Mme de Bentinck n'est pas seule à avoir portée contre Rousseau, résulte d'une interprétation tendancieuse de ce passage de la *Lettre à M. d'Alembert :* « Laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis. Toute intempérance est vicieuse, et surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un temps, et l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime; il en fait rarement commettre; il rend l'homme stupide et non pas méchant... Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidèles, braves et honnêtes gens à leur défaut près. En ose-t-on dire autant des vices que l'on substitue à celui-là? Ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts et retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance; le fourbe l'est par fausseté.

« Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Partout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse, elle est presque en estime; à Naples, elle est en horreur; mais au fond laquelle est le plus à craindre, de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien?

« Je le répète, il vaudroit mieux être sobre et vrai, non seulement pour soi,

Digitized by Google

que cette erreur seule il auroit bien des reproches a faire[1].

Songes ma chere fille que lallemagne estoit encore entichee de ce furieux et detestable vice. Elle etoit abrutie, elle estoit le mepris des autres Nations. Il y a 50 ou 60. ans cest a dire 3. generations qu'elle c'est corrigee, guerrie de cet exces habituel; elle en a peu a peu senti les dangereuses, et méprisables suites. Ce nest que depuis cet heureux effort que les Almands de brutes quils estoient; et netent bons qua faire des meurtriers et des conquerants; ils sont devenus des hommes dignes de ce nom, des etres polices et sociables capables destre vertueux, eclaires, laborieux; et de tenir leur soin daspirer a une primeaute dans la societé des Peuples. Voudries vous mes chers et jadis si exemplaires Anglois vous que la nature et votre constitution et votre heureux local mettent au dessus de presque toutes les nations voudries vous vous aneantir vous avilir en vous livrent au vice que nous venons dabjurer. Voudres vous dessendre du pinacle de lhumanite a letat abject au dessous de la brute, qui ne noye point son instinct dans aucune boisson enivrante. Y voules vous noyer vous meme votre pretieuse raison, et dessendre des plus grands aventages de la nature a son plus vil detterriorement. Sentes au nom de Dieu les dangers de l'habitude a laquelle vous commences a vous livrer. Peut etre ce qui se passe aujourdhuy en Hollande et dans vos propres entrailles en est il deja une fatale suite. Quels conseils tenus apres des banquets habituels peuvent offrir des mesures bien prises par des esprits jadis supperieurs mais abbatardis par des liqueurs enivrantes ou par des quantités exagerees de vins spiritueux. Quel chef peut a la tete dune armee ou former un bon plan, ou le bien executer quand sa tete et celle de ses officiers est

même pour la société, car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel, le magistrat ne voit que les conséquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme, où l'homme n'atteint point; l'autre, que le bien de l'État autant qu'il y peut atteindre : ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les lois. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. » (Édit. Hachette, t. I, p. 251-252.) Si Rousseau avait besoin d'être défendu contre l'accusation d'avoir prôné l'ivrognerie, un passage de l'*Émile* y suffirait (t. II, p. 122-123).

1. Lisez : *et ne fût-ce qu'à cause de cette erreur, il y auroit bien des reproches à lui faire.*

Digitized by Google

echauffee et egaree par un tost repete! Quel respect des domestiques qui ont emporte plus dune fois un ministre ivre, ou des soldats qui ont rendu le meme honteux service a un general ou a des officiers auquels il doivent obeir, quils doivent estimer, quel respect dis je peuvent ils inspirer a des témoins de leurs exces et de quel frond leur peuvetils precher l'ordre et la subordination? Je radote? Adieu.

Les seize pages écrites par la comtesse sont si bien remplies qu'elle n'a pu trouver de place pour signer.

Marcel PAQUOT.

UNE LETTRE INCONNUE

DE

CHR. M. WIELAND A J. GEORG ZIMMERMANN

Le roman sentimental de Wieland à Biberach, à la suite de son séjour en Suisse, n'est bien connu que par la publication de ses lettres confidentielles à Sophie La Roche[1], qui contiennent la confession pathétique, et somme toute sincère, de cette triste aventure, dont l'héroïne, Christine Hagel, surnommée Bibi, était une jeune fille d'humble condition, de religion catholique. Associée pendant trois ans à la vie du poète, elle fut sa maîtresse à partir du début de 1763 et serait devenue sans doute sa femme, lorsque Wieland eut l'espoir d'une paternité prochaine, sans les difficultés matérielles et morales d'une union mixte, difficultés qu'il n'eut pas le courage d'affronter. Il finit par consentir à la séparation imposée par la famille Hagel et le clergé catholique de Biberach, et ne tarda pas à oublier la mère de sa propre fille, si tant est que celle-ci survécut.

La lettre qui suit est un historique succinct de cette affaire, jusqu'au moment de la séparation de fait, à l'adresse de J. G. Zimmermann, le célèbre docteur-philosophe de Brugg, avec qui Wieland entretenait des relations d'amitié ombrageuse parfois, mais très ou-

1. R. Hassencamp, *Neue Briefe Chr. M. Wielands, vornehmlich an Sophie von La Roche*, 1894. Cf., du même auteur, *Nord und Süd*, 1892, Bd. 61 : *Ein Liebesroman des Dichters C. M. Wieland.* Christine accoucha en mars 1764 d'une fille, qui a disparu sans laisser de trace. Elle-même, après un règlement amiable avec Wieland, se maria par la suite à un militaire qu'elle suivit en Bohême.

Digitized by Google

verte. Motivée par une consultation médicale relative à l'état de « Bibi », elle ne fut pourtant pas expédiée en son temps, peut-être par crainte d'indiscrétion[1]. D'après une allusion, dans une lettre au même du 12 avril 1764[2], elle ne lui parvint qu'après cette date, vraisemblablement fin avril, à un moment où elle ne pouvait plus servir qu'à renseigner Zimmermann sur les circonstances « de son passage du monde qui n'existe pas à celui où nous vivons ». Le post-scriptum la fait remonter cinq ou six mois plus tôt. De fait, grâce aux indications qu'elle fournit, on peut la dater exactement du 25 ou du 26 novembre 1763, immédiatement après celle écrite à Sophie, le 22 novembre[3], qu'elle recoupe exactement.

Elle se trouve conservée dans les archives de Bodmer, à la Bibliothèque régionale de Zurich (liasse V. 518), dans une copie prise apparemment, avec celle des autres lettres de Wieland à Zimmermann, pour l'édition des « lettres choisies » de Wieland, par son gendre, l'éditeur H. Gessner, qui a dû l'écarter ensuite, la jugeant trop délicate pour être livrée au public. Soigneusement écrite sur trois doubles feuilles, sans indication de lieu ni de destinataire et sans signature, elle semble reproduire fidèlement l'original. Nous la publions exactement, avec ses bizarreries d'écriture, en remerciant la direction de la Bibliothèque régionale de Zurich, en particulier le Dr Bruno Hirzel, de l'aimable empressement avec lequel elle a été mise à notre disposition et photographiée à cet effet.

V. Michel.

« Naturam expellas furca. » Vous souvenez vous de cette sage observation d'Horace, mon cher Zimmermann? N'est pas sage ni Epicurien, qui veut, par exemple Vous, que Mselle B***[4] m'avait assuré il y a longtems être radicalement gueri de cette forwardness of Spirit, qui caracterisa votre jeunesse; vous en aves encore, croyez moi, de beaux restes; et moi, depuis quelque tems Epicuri de grege — vous scavez bien quoi? — je me trouve aussi essentiellement Enthousiaste que jamais. Voulez-vous des preuves? en voici que je crois décisives. Avant

1. Crainte justifiée, mais inutile, car Sophie La Roche elle-même se chargeait de divulguer en Suisse les tribulations de son cousin. Cf. les lettres à Julie Bondeli, dans Bodemann, *Julie Bondeli und ihr Freundeskreis*. Hannover, 1874.

2. *Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland*. Zurich, 1815, II, 227.

3. Hassencamp, *Neue Briefe*, p. 76 et suiv.

4. Bondeli (Julie Bondeli, la spirituelle amie de Rousseau, avec qui Wieland s'était fiancé à Berne).

Digitized by Google

que d'entrer en matière il faut que je vous dise que la peur que j'ai de l'indiscretion de nôtre maitre de poste, m'oblige à vous écrire en françois, langage qui lui est si inconnu, qu'à moi celui des bêtes. Je dis donc, mon cherissime docteur, que les mariages de conscience, quoique très propres pour l'epargne du Guajacum, ne sont pas en tous égards aussi avantageux que vous imaginez peut-être. J'en fais actuellement l'experience. Ne riez pas, mon cher ami, ou vous finirez par en pleurer d'avantage; car la chose a l'air de devenir assez tragique. J'aime depuis trois ans, moins deux mois, une jeune fille qui ne ressemble à celles, qui avoient autrefois l'honneur de commander mon cœur, que par tout ce qu'elle tient de la nature; car pour de l'éducation, elle n'en a point eu, excepté qu'on lui a appris a couder (*sic*) et à broder de toutes les manieres. Sans une demi douzaine de si et de mais, elle seroit fort jolie, elle est petite, bien faite avec cela et elle a ce je ne sais quoi qui est si dangereux pour des sages comme Vous et moi. Joignez à cela une voix mélodieuse et touchante; un air de candeur et d'innocence, un visage qui exprime tout ce qu'elle sent; une ame vraie, simple, droite, honête; un cœur fait pour la tendresse et le veritable amour, un cœur tel qu'il faut avoir pour trouver son unique bonheur dans le plaisir d'être aimé et pour faire éprouver un amant tous les délices dont la nature humaine est capable; une humeur gaÿe, douce, égale, assaisonnée d'un petit grain de caprice passager; des dispositions naturelles et fortifiées pour toutes les vertus sociales, et une virginité parfaite et d'ame et de corps; voilà mon ami ma fille, voilà à quoi malgré tous les efforts de ma raison, il m'a été impossible de resister. Il a fallu ceder à une sympathie ou plutôt à une espece de charme, que selon toutes les apparences rien pourra dissiper, si ce ne sera peut etre une possession trop tranquille; car deja il a triomphé de tout ce qui met ordinairement la fin à tous les amours éternels qu'il y a par ci par là dans le monde. Je vous ai parlé de cette chere creature il y a un an[1], et je vous ai dit une partie du bien qu'elle me faisoit alors; mais je n'osois encore vous en parler serieusement et vous aviez sujet de prendre mon gout pour elle

1. 20 décembre 1762. *Ausgewählte Briefe Wielands*, II, 204.

Digitized by Google

pour toute autre chose que pour affaire decisive. Sachez donc, mon cher ami, que quoique absolument revenu des Visions Platoniques, des Anges et des Seraphins, je n'ai jamais aimé si tendrement, si cordialement et avec tant de verité, que j'aimois cette petite innocente, qui ne savoit pas ce que c'est que l'amour, et qui n'avoit pas la moindre idée ou vûe d'en donner à qui que ce soit. Pendant plus d'un an il n'y avoit que son air, sa voix et quelques étincelles de sensibilité de cœur, qui me persuaderent qu'il y avoit une ame cachée dans cette petite statue. Cent fois j'étois pret à abandonner la pénible entreprise de me faire aimer d'un enfant, à qui une timidité presque insurmontable interdisait la moindre petite expression de ce qui se passa dans son ame; mais toujours maitrisé par un penchant trop doux pour qu'on y resiste sincerement, l'esperance me ramena et me fit faire de nouveaux efforts. J'avois eu horreur de surprendre du côté des sens son innocence naïve et accompagnée d'une confiance que mes procédés lui devoient inspirer; je l'aimois avec trop de sentiment et de verité pour ne pas souhaiter de la devoir uniquement à son cœur, et les delices que j'imaginois que je gouterois quand je l'aurois insensiblement amenée au moment où vaincuë par la toute puissance du sentiment, elle s'evanouiroit dans mes bras, renouvella de tems en tems mon ardeur ralentie. Enfin vint un de ces momens pour lesquels un homme comme W. ou Z.[1] (ne vous déplaise) donneroit sa vie. La passion la plus tendre, la plus vive, la plus vraie, exprimée avec l'éloquence de l'auteur d'Agathon, l'emporta quelques momens sur cette pudeur, cette timidité enfantine et cette reserve glacée, qui m'avoit tant de fois desesperé, mais qui la rendit si charmante à mes yeux. Je vis, au lieu de ce *je vous aime*, que je voulois lui arracher, ses yeux remplis d'amour et de sensibilité, remplis de cet amour vrai et innocent, tel qu'il se developpe dans une ame qui pour ainsi dire ne vient que de naître dans ce même moment; Je les vis inondés ces yeux de ces larmes délicieuses, chargés de cette volupté pure et divine, que le premier sentiment de l'amour repand sur notre Etre — enfin je vis que j'étois aimé et que ce n'étoit que par une trop grande sensi-

1. Wieland ou Zimmermann.

Digitized by Google

bilité qu'elle ne savoit pas trouver des mots pour rendre des sentimens inconnus et éprouvés pour la premiere fois. Vous allez croire, que je profitai en bon Disciple d'Epicure de cette Victoire. Non, mon Ami, je n'y pensois même pas; son innocence, sa candeur, l'honneteté de son ami, peintes dans ses regards, dans tous ses traits, dans ses moindres mouvemens m'inspiroient de la retenu et du respect; je l'accablois des plus tendres baisers, mais comme j'apperçus que le feu de mes expressions ne fit que l'intimider de nouveau, et qu'elle se debarassa de moi avec des soupirs bien differens de ceux qui invitent à des entreprises, [riez tant qu'il vous plaira de ma sottise] je croyois être obligé en conscience à faire grace à son innocence. ah! si vous l'auriez vue; il falloit la voir; le langage et la plume ne font que barbouiller des scenes comme celle-là. Mais je suis sur, Monseigneur, qu'à ma place vous en auriez fait autant. Il faudroit écrire un Volume entier pour vous rendre compte de toutes les gradations, par où il falloit arriver enfin au moment où l'amour se rendit entierement maître de sa timidité. Mais quoique depuis cette derniere periode elle commença à me rendre infiniment heureux et plus heureux qu'aucune autre fille ni femme ne m'avoit jamais rendu, j'étois cependant bien éloigné encore de ce que Monsieur St Horace appelle quintam partem Nectaris amoris. Cette petite personne s'etoit bien promise à garder sa virginité et quoique fort éloignée de la pruderie de Pamela, son ignorance absolue sur tout ce qui regarde les mystères de l'amour, la persuada qu'il n'y avoit aucun plaisir au dessus de celui de recevoir mes baisers et d'en donner les plus doux, les plus capables de faire expirer de plaisir, que jamais j'ai reçus. Combattant toujours contre mon cœur, qui m'entraina à l'aimer dans des vues tout à fait honêtes mais condamnées par la prudence, je voulois de tems en tems me séduire moi-même d'en faire une Maitresse. Mais hormis l'horreur que sa parfaite confiance dans ma probité m'inspira pour cette idée, je vis que je l'aimois trop pour la pouvoir voir dans un pareil état et que si jamais je serois pere, il me seroit impossible de ne pas avouer mon enfant. Malgré tout cela, un certain soir, entraîné par la passion et croyant entendre sonner l'heure du Berger, je fis avec bien de l'art (NB) et suivant les regles de St Evre-

Digitized by Google

mont, un essai sur sa virginité, qui derangea beaucoup mes affaires; elle sçut se tirer si bien de mes filets, qu'il falloit la respecter; cependant l'effort qu'elle faisoit sur elle même et la douleur que lui causoient mes plaintes, la firent fondre en larmes, et elle me conjura avec tant de verité de l'epargner, que je resolus de lui laisser ce thresor, à la verité le seul qu'elle avoit. Avouez, mon ami, qu'une fille veritablement vierge est un être bien touchant. Cependant comme il faut que tout finisse, finirent enfin et les cruels efforts que j'étois obligé de faire sur moi-même et sa resistance. L'amour et la nature triomphoient enfin de tout ce que la Sagesse et la vertu leur pouvoient opposer.

Il y avait trois mois qu'elle vivoit dans ma maison, nous nous aimions avec tant de tendresse, elle etoit toute ame, toute sensibilité, son haleine sembloit exhaler de l'amour, la volupté la plus seduisante animoit enfin ces yeux, qui autrefois n'avoient exprimés (*sic*) que la pureté d'une ame qui vient de naître, en un mot, mon cher Zimmermann, je vous avoue et je soutiens qu'il etoit impossible, physiquement et moralement, de ne pas ceder à la voix et au plus doux attrait de la nature. Nous avions épuisé tout ce que l'amour a de sentimens et d'expressions, et son extrême sensibilité lui donnait quelque fois des charmes si séduisans, repandoient un air si enchanteur sur son visage » — En un mot : Monseigneur, à notre place, vous en auriez fait autant. Ah! mon ami, quelles ames monstrueuses et denaturées etoient-ce qui oserent deshonorer et noter d'infamie les mysteres de l'amour, dignes des autels, que les anciens leur ont élevés; la source de notre Etre, le seul bien capable de faire le contrepoids de tous les maux dont dont la nature humaine est accablée, et la seule chose qui nous peut donner l'idée d'un état de béatitude et de félicité parfaite. Mais ne profanons pas des Mystères que la nature elle même paroit avoir couvert d'un voile sacré. Je n'ajouterai, mon ami, que ce que votre ame honête et elevée au dessus de la corruption et des prejugés du vulgaire devinera d'elle-même. C'est que depuis le moment, ou elle s'est rendu enfin à tant d'amour et à l'amour d'un homme qu'elle connoissoit veritablement honet-homme par toutes ses autres actions, je l'ai regardée comme mon epouse.

Digitized by Google

Je vous jure que même les assurances les plus solemnelles, que je l'avouerois pour telle dès que je le pourrois sans ruiner ma fortune avec la sienne, pas même la douce violence des desirs inconnus dont je la vis animée de la manière la plus capable à en donner même a Mr le vieil Epoux de l'Aurore, n'étoient pas assez forts pour la déterminer à sacrifier sa chere virginité; c'etoit à mes larmes, à ma douleur, à mes conjurations trop touchantes, pour qu'aucune autre amante dans le monde y auroit pu resister, qu'elle se rendit. — En un mot, mon ami, ce moment l'a rendu digne à mes yeux d'être mon épouse, et elle la sera ou il faudra m'oter la vie. Qu'une possession de plusieurs mois me l'a rendue chere! chere au delà de tout ce qu'on peut exprimer. Que tous ces sentimens metaphysiques et alambiqués dont j'illusionois mes pauvres Déesses du tems jadis et moi-meme, me paroissent fades et faibles auprès ce sentiment ineffaçable que la nature m'inspire pour la moitié de moi même! Concevez, vous qui connoissez mon cœur, mon ame, ma sensibilité, concevez ce que je dois sentir pour elle, depuis qu'elle me donne l'esperance de me rendre pere! Il me semble que j'ai une nouvelle vie depuis ce tems-là; Je ne connois d'autre plaisirs que ceux dont ces rapports délicieux d'Epoux et de Pere sont l'objet et la source. — mais que doit être mon état, me voyant éloigné de tout ce que j'ai de plus cher et environné de toute part de difficultés qui à tout autre que moi oteroient jusqu'à l'idée de possibilité de jouir jamais tranquillement de ces deux titres, dont le seul nom me transporte — Ici, cher ami se commence l'histoire de nos souffrances; cette instance très inutilement ajoutée à tant d'autres, *qu'il n'y a point de bonheur pur dans cette vie*. Voyez l'autre coté de mon bonheur et plaignez votre pauvre et malheureux ami. Cette aimable creature, cette moitié cherie de mon Etre, unie à moi par une infinité de rapports et de sentimens, qui semblent la déclarer pour celle que la nature a créé pour faire le charme de ma vie, cette chere petite fille a par la fatalité de son destin et du mien trois defauts, dont elle est aussi innocente qu'un enfant qui vient de naitre, et qui cependant nous rendent plus malheureux que si c'etoient des crimes. Elle est ce qu'on appelle içi de basse extraction, son pere étant artisan et sa mere coëffeuse; elle n'a rien, et pour comble

Digitized by Google

de malheur elle est Papiste. Trouvez vous, mon ami, que cela suffit pour me juger duement atteint et convaincu de folie et de sottise de ne pas rougir d'un semblable amour. Epouser, vouloir epouser une petite grisette! Quel dessein! et cela dans sa patrie, où des filles nobles et qui ont du bien, n'attendent que le signal de se jetter entre les bras du premier Épouseur! Une fille catholique à la barbe d'un pere, qui est Chef des Ministres Lutheriens dans nôtre republique! Quelles horreurs! Cependant, mon cher Zimmermann, cette fille de basse extraction a l'ame noble, cette pauvre fille a le secret de m'enrichir de tout ce qu'une ame sensible peut ressentir de plaisirs, et cette papiste, a un cœur, dont la superstition n'a jamais sçu offusquer la candeur et la bonté, elle n'adore que l'Etre qui l'a créée, et croit ne pouvoir le servir qu'en nourrissant dans son ame une bienveillance générale pour toute l'humanité! Mais tout cela n'est rien aux yeux du public et de ceux, auxquels la nature a donné le droit de me donner des loix. Comme il vous est aisé d'imaginer une infinité de desagremens qui devoient naturellement naître d'une pareille liaison, qu'il etoit impossible de tenir tout a fait cachée, je passe sous silence une grande partie de mon roman, parce qu'il faudroit vous écrire un volume, pour vous detailler tout ce que j'ai souffert et tous les moyens qu'il a fallu employer pour lever peu a peu les obstacles et pour preparer mes amis et le Public au denouement. La circonstance de l'état où mon amour indiscret l'avoit mis depuis quatre ou cinq mois environ, derangea tout le plan que j'avais formé pour celà de concert avec une amie respectable[1], qui s'interessa pour l'innocence et le bien-etre de la pauvre petite Bibi, que j'avois mise en pension dans un Couvent à Cz.[2] et qu'il falloit retirer. Je ne voyois point d'autre moyen pour nous tirer honnetement d'affaire, que de l'épouser en secret, et de la mettre quelque part en lieu de sureté, jusqu'à ce que je la pourrois produire en qualité de ma femme. Mais içi la Religion fit naître des difficultés. Sa mere, devote a toute outrance et intimement persuadée que tous les protestans sont damnés sans exception,

1. Sophie La Roche.

2. Constanz. Il s'agit, en réalité, du couvent des Dames anglaises, à Augsbourg.

Digitized by Google

commença tout d'un coup à faire la scrupuleuse; elle consulta ses prêtres, et fut si allarmée par tout ce qu'ils lui disoient du danger que l'ame de sa fille couroit par l'union avec un heretique, qu'elle resolut de sacrifier l'honneur, le repos, le cœur, et s'il falloit la vie même de son enfant au salut de son ame. Je poussais la condescendance aussi loin qu'on peut, j'offris des conditions que je ne croyois pas pouvoir etre refusées; mais la malheureuse étoile qui me domine, l'emporta. Les indiscretions de la mere, agitée par les furies d'une conscience abbrutie par la Bigotterie la plus effrenée, avoient rendu assez public le dessein ou j'étois d'épouser la jeune fille.

Notre parti catholique d'içi commença à s'y mêler, et on me fit comprendre qu'on etoit déterminé de ne point souffrir un mariage d'un Protestant avec une fille catholique. En même tems les Prêtres conseillerent à la mere d'éloigner promptement sa fille, de la soustraire entiérement à mon pouvoir et même à ma connoissance et d'employer tout pour la détacher absolument de moi. Ce conseil qui fut executé à la lettre, sauva l'honneur de la pauvre Bibi, mais aux depens de son cœur et du mien.

Il seroit impossible de vous peindre ce que j'ai souffert pendant ces entrefaites. Mon procès encore pendant a Vienne[1], et où les Catholiques d'içi employent tout pour faire casser mon election, m'obligea à prendre un parti bien opposé à mon cœur et à mes intentions; il falloit faire semblant d'abandonner le dessein d'épouser la petite Bibi, et peu à peu l'orage prêt à éclater, se calma par les soins de quelques amis qui firent de leur mieux pour en imposer au Public. Notez, mon cher ami, que tout cela se passoit inter privatos, qu'il n'y avoit dans la ville que des rumeurs vagues, sourds et se détruisans eux mêmes par leurs contradictions; en un mot l'affaire fut conduite avec assez de dexterité et de bonheur, que mon Pere n'en sait pas le mot, et qu'actuellement tout est tranquille, hormis les deux partis interessés. Pour abreger mon recit, il m'a fallu omettre beaucoup de circonstances attendrissantes; mais vous n'en aves plus besoin, j'en suis sur, pour compatir avec ma situation et avec celle de ma pauvre

1. Au sujet du poste de chancelier à Biberach, auquel il avait été nommé par le parti évangélique, et dont le parti catholique refusait de l'investir.

Digitized by Google

petite amie. Il y a quinze jours qu'on l'a amenée loin d'içi, et ce n'est que depuis trois jours que j'ai enfin deterré le lieu où elle est[1]. Je ne dis pas trop en vous disant que j'ai failli perdre la tête et la vie pendant cet intervalle. Mon cœur n'ecoute et n'ecoutera jamais que la voix de la nature. Si même je n'aimois pas mon aimable Bibi comme je n'ai jamais aimé, la mere de mon enfant est mon épouse, et je suis bien la dessus de l'avis de Lubin dans le conte de Marmontel[2]. Il n'y a point de loi qui tienne contre. Je suis donc bien loin d'abandonner le dessein de l'épouser un jour publiquement; mais comme l'execution de ce dessein depend de deux évenemens qui la doivent preceder, et dont l'un est la decision favorable de mon Procès a Vienne, il ne s'agit à present que de la conservation de ce que j'aime.

Vous sentes mon digne et cher ami, qu'on ne fait de pareilles confidences qu'a un ami comme vous. Je vous offenserois en vous recommendant le secret; Je l'ai repandu dans votre ame, et je suis sur que vous le garderez pour vous et pour M^e^ votre Epouse, la seule personne qui est en droit de participer à vos secrets et à laquelle j'ose confier les miens. Vous sentes aussi, que ce n'est pas pour rien que je vous ai fait cette confidence. Cher ami, la conservation de la vie de mon amie est celle de la mienne. Ce n'est pas là le langage outré de la passion. Vous etes honnet-homme, vous etes sensible; mettez vous à ma place et vous sentirez que je parle vrai. Si je perdrois ma Bibi, je ne perdrois pas seulement le charme de ma vie et la moitié de mon Etre; j'aurois à me reprocher sa mort, la destruction d'un etre innocent et digne de n'inspirer que les sentimens les plus purs à un homme vertueux; en un mot, si je la perds, la vie n'est rien pour moi, et ne me doit plus être quelque chose.

Je vous conjure donc, mon ami, de me conseiller sur tout ce qui est du ressort de l'art divin que vous exercés avec tant d'habilité et de succès et qui concerne la conservation phy-

1. Bibi avait été conduite, le 6 novembre, dans une localité distante de dix-sept lieues, chez un vitrier, et accoucha dans cette maison, isolée et loin de sa famille.

2. Cf. lettre à Sophie de La Roche, 22 novembre 1763 (Hassencamp, p. 78), où Wieland fait également allusion à *Annette et Lubin*.

Digitized by Google

sique de mon Epouse et de mon enfant. Voilà à peu près l'idée que je vous puis donner de sa constitution. Je vous ai dit, qu'elle est très bien faite; de moyenne stature, quoique plus petite que grande, et n'ayant ni trop ni trop peu d'embonpoint. Quoique agée de vingt ans, ce n'est que depuis sa dix-neuvième année, qu'elle est ce qu'on appelle nubile. Elle s'est toujours bien portée depuis que je la connois, et des maux de dents et de tête, asses rares et dont les derniers ne sont (*sic*) jamais été violens, sont tout ce qu'elle a eu à souffrir quelquefois. Elle est naturellement gaye, alerte, un peu étourdie, très sensible à la douleur, mais très peu disposée à la mélancholie : une lueur d'esperance lui suffit pour lui conserver de la tranquilité au milieu des plus rudes épreuves. Cependant tout ce qu'elle a souffert depuis les 3 semaines qu'on l'a retiré du couvent et soustrait à ma connoissance, a beaucoup attaqué sa constitution, et elle m'apprend qu'elle souffre de maux de tête continuels, qu'elle prend, avec raison je crois, pour l'effet naturel de l'agitation de son ame, des efforts continuels et épuisans à chercher des expediens; des insomnies, que cela lui donne etc. Elle est enceinte au 5me mois à ce que j'ai lieu de croire[1]. Si cela suffit, mon ami, pour vous mettre au fait de sa constitution, de son temperament, et de l'état actuel de sa machine, ayez la bonté de m'indiquer quelle diète il faut qu'elle observe et quels moyens il faut employer pour préparer et faciliter son accouchement.

*Je ne pense pas à ce moment dangereux sans de transes mortelles.

NB. Tout cela est ecrit il y a cinq à six mois.

*Malgré tout cela elle accoucha dans les regles, avec des douleurs très supportables, en moins d'une heure, et d'un enfant sain, bien fait et plein de vie. Voyez donc les medecins qui disent toujours, telles et telles causes *doivent* produire tels effets!

1. Le 16 février 1764, Wieland écrit à Sophie que le terme est plus proche d'un mois qu'il n'avait cru (Hassencamp, p. 93).

Digitized by Google

HOLCROFT EN FRANCE

I.

Thomas Holcroft (1745-1809) fit trois séjours en France : le premier en 1783 (avril-octobre); puis en 1784 il y passa une quinzaine; enfin il s'y rendit de Hambourg à la fin de 1799, pour demeurer à Paris jusqu'en octobre 1802. Il avait constamment pour but avoué de trouver les nouveautés intéressantes et de les faire passer en Angleterre traduites ou adaptées. A défaut de contrat spécial, on gagnait à cette époque une guinée et demie par feuille — même quelquefois deux et demie — pour de telles traductions[1].

Ces expéditions à la recherche de l'inconnu n'étaient pas rares en ce temps-là et il fallait à tout prix devancer de nombreux concurrents[2]. On a récemment remarqué qu'à l'époque où Holcroft partit pour la France, Londres était très peu au courant des nouveautés de Paris[3]. C'était donc à juste raison que Holcroft s'y rendait et il ne perdit pas son temps : entre 1784 et 1786 il publia une dizaine de traductions de longue haleine[4].

On connaît fort bien les motifs de son second voyage : avec l'aide de son ami Bonneville il s'appropria le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, et l'adaptation qu'il en tira parut à Londres deux mois après son voyage avec un succès que dépassait seul celui de l'original.

De son dernier séjour Holcroft a donné lui-même un récit plein d'intérêt. Il s'efforce toujours de faire main basse sur les ouvrages importants. « I still do my utmost to procure books », dit-il en 1802[5].

Un des résultats très appréciables dus à son ardeur est l'introduction en Angleterre du mélodrame. En 1800, on présentait au public parisien le *Cœlina* de Guilbert de Pixerécourt, qui fit fureur; Holcroft adapta promptement cette nouveauté, qui parut à l'affiche dès août 1802 et fut jouée le 13 octobre à Drury Lane[6].

1. Robinson, *Diary*, I, 227.

2. Par exemple, Michael Kelly fit un séjour à Paris en 1792 : « To see, dit-il, what I could pick up in the way of dramatic novelty for Drury Lane » (*Reminiscences*, II, 22. Voir aussi II, 177, 205). Godwin, en 1797, essayait par l'intermédiaire de Holcroft et de Pougens de mettre la main sur les épreuves des *Voyages* de Volney (C. K. Paul, *Godwin*, I, 349).

3. A. C. Hunter, *J.-B.-A. Suard*, citation d'une lettre du chevalier d'Éon.

4. E. Colby, *Bibliography of Thomas Holcroft* (1922); *Memoirs of Thomas Holcroft*, II, 38.

5. C. K. Paul, *Godwin*, II, 109-111. Lettre du 1er janvier 1802.

6. Colby, *Bibliography*, 83. Lettre de Harris du 2 août 1802. L'adaptation

Digitized by Google

II.

Les diverses connaissances faites par Holcroft pendant ces séjours eurent une importance réelle. On peut signaler, entre autres, ses relations avec Bonneville, les frères Mercier, le comte de Catuelan, Mme de Genlis, Berquin, un certain « M. Floscel », Pougens, Mme de Staël et Léonor Mérimée[1].

En 1783 et 1784, Holcroft logeait chez Bonneville et même il lui dut une subvention qui le tira de l'embarras causé par la négligence de Rivington, son libraire[2]. Bonneville avait été jadis un traducteur à gages, lui aussi; son libraire publiait alors le *Nouveau Théâtre allemand*. On remarquera que Holcroft ne parlait pas encore allemand; il est donc très probable que son goût pour la littérature allemande remonte à ses relations avec Bonneville et son groupe. « You know, écrit Holcroft à son ami Dugald Stewart en 1784[3], how deeply I am interested in whatever concerns Monsieur de Bonneville. » Holcroft avait, d'ailleurs, un autre motif de reconnaissance envers son ami. « I have the happiness of a friend in Paris, dit-il, who is so good as to transmit to me everything that is curious which comes out in that great city[4]. » Aussi, en ami fidèle, profite-t-il de la première occasion pour rendre un service à Bonneville. En septembre ce dernier avait suivi avec lui pendant une quinzaine chaque représentation du *Mariage de Figaro*, afin d'apprendre par cœur le texte de ce drame si jalousement gardé. Holcroft reçut, pour les représentations à Londres de son adaptation, 600 livres sterling. Sur cette somme il envoya, quelques jours après la première représentation, 480 livres à Bonneville pour sa part dans l'entreprise[5].

C'est également en 1784 ou au commencement de 1785[6] que Bonneville se retira pendant plusieurs mois à Évreux, de sorte qu'il ne reçut jamais les lettres de Holcroft. On peut s'imaginer l'allégresse avec laquelle ce dernier communique à Stewart la nouvelle du re-

parut la même année : *A tale of mystery, a melodrama...* By Thomas Holcroft (London, Phillips, 1802). J'ai remarqué aussi *Cœlina, a play*, par J. Wallace. Holcroft adapta enfin, pendant le même séjour, l'*Abbé de l'Épée* de Bouilly (voir Boaden, *Life of Mrs Jordan*, II, 81-82).

1. *Memoirs of Thomas Holcroft*, II, 39-44, 61. Je n'ai pu identifier « M. Floscel ». Pour Léonor Mérimée, voir la *Revue de littérature comparée*, II, 396. Pour Pougens, voir C. K. Paul, *Godwin*, I, 349.

2. *Memoirs*, II, 44.

3. *Ibid.*, III, 279.

4. *Wit's Magazine*, avril 1784; cité par Colby, *Bibliography*, 43.

5. *Memoirs*, II, 60.

6. *Ibid.*, III, 279.

Digitized by Google

tour de leur ami commun à Paris. On a constaté cependant que très peu de temps après, en 1786, l'amitié si heureusement commencée se termina brusquement, à l'occasion du voyage de Bonneville en Angleterre[1].

En 1783 aussi, Holcroft fit connaissance avec Charles-André Mercier, frère cadet de Séb. Mercier. Il était amateur de tableaux et graveur habile. Or, Holcroft conservait toujours l'illusion que la vente de ses tableaux lui apporterait la fortune. C'est là sans doute l'origine de sa liaison avec Mercier, amateur et cosmopolite comme lui; il le rencontra d'ailleurs probablement chez Bonneville. Holcroft garda de cette première rencontre un souvenir heureux. « Tell M. and Madame Mercier, dit-il dans une lettre du 28 décembre 1784[2], that though I do not write, I remember them as they would wish to be remembered, that is, I remember their virtue and their friendship, and shall do while I live. » Plus tard leur amitié fut renforcée par de fréquentes rencontres à Londres, et en 1799 Holcroft épousa Louisa, fille d'André Mercier.

Holcroft raconte dans ses *Travels* qu'en 1800, dès son arrivée à Paris, il alla chercher son beau-père, qui se chargea aussitôt de lui trouver une chambre meublée. « It is the foible of Mercier, dit Holcroft, to think he excells at making a bargain. First he is too impatient : next he is too proud. He cannot condescend to believe that a man, of whom he knows no ill, will in the same breath both swear and lie. » Mercier trouva une chambre enfin, et Holcroft fut installé

1. *Memoirs*, II, 40. Ces faits seraient à ajouter à l'étude de M. Le Harivel, *N. de Bonneville* (1923). A propos de l'influence de Bonneville sur Holcroft, M. Colby, dans sa *Bibliography*, a attiré l'attention sur un point délicat. Il affirme que Holcroft a traduit certains ouvrages allemands, non pas de l'original allemand, mais plutôt d'une traduction française, et sans toujours l'avouer. On sait cependant que ce procédé n'était pas rare : comparer les traductions anglaises de l'ouvrage de Zimmermann, *Uber Einsamkeit*, de 1792 et de 1797). M. Colby cite à l'appui *The Life of Baron Frederic Trenk* (1788), les *Essays on Physiognomy* (1789) et plusieurs pièces de théâtre. Je n'ai pu me rendre compte de l'exactitude de la constatation de M. Colby en ce qui concerne la *Vie de Trenk* et quelques-unes des pièces. Je suis persuadé, cependant, que les *Essays* de Lavater, qui parurent en trois volumes en 1789, suivent le texte allemand, celui de 1783. Holcroft reproduit des passages parus seulement en 1783; il suit le texte allemand de plus près; et enfin il constate lui-même dans son *Avertissement* qu'il a rendu (d'après l'édition donnée par Armbruster en 1783) aussi fidèlement que possible le style énergique et nerveux de Lavater, hérissé de « compound words, and epithets linked in endless chains ». Et on ne saurait mettre en doute la bonne foi de Holcroft.

La traduction des mêmes *Essais*, commencée en 1789 par John Hunter, suit cependant l'édition française (O. Guinaudeau, *Études sur J.-G. Lavater* (1924), p. 435, 702).

2. *Memoirs*, II, 61.

Digitized by Google

rue Honoré, chez Mme du P., laitière. Plus tard il rencontra son oncle, Séb. Mercier. « By Mercier, dit Holcroft, ... I was introduced to *M. Clos*, a friend of Voltaire, who was present when he died, lives still in the same hotel, and preserves the cane and the bust of the poet in a glass-case. Be it superstition, folly, due respect, or what it may, when *M. Clos* put the cane in my hand, I kissed it in reverence[1]. »

Le passage des *Memoirs* de Holcroft, écrit par Hazlitt après sa mort, qui s'étend sur l'amitié du défunt avec Mercier, nous désigne celui-ci comme « the celebrated author of the Dramas, and *The Year* 2,500[2] ». Or, l'auteur de ces ouvrages est Séb. Mercier. Sans nul doute, cependant, Hazlitt avait lancé cette phrase au hasard, car S. Mercier se trouvait à Neuchâtel lors des deux premiers séjours de Holcroft à Paris[3].

Une liaison d'un autre genre rapprochait Holcroft et Mme de Genlis, et, plus tard, Mme de Staël. Holcroft avait au commencement de 1785 publié une traduction des *Veillées du château* de Mme de Genlis[4]. Il en envoya un exemplaire à l'auteur. Elle en témoigna sa satisfaction par une lettre du 22 février 1785, et dans celle-ci elle lui promit un exemplaire de la nouvelle édition du *Théâtre d'éducation*, dont Holcroft avait déjà traduit la première édition[5]. C'est ainsi qu'ils se connurent, probablement en 1785, lors d'un séjour de Mme de Genlis en Angleterre, et qu'une correspondance suivie s'établit entre eux. La liaison subsistait encore en 1802. Holcroft a traduit de Mme de Genlis les *Veillées du château* (5 vol., 1785) et le *Théâtre d'éducation* (1785), et en 1802 il envoie à son ami Godwin un autre ouvrage, le *Voyageur* (*Manuel du Voyageur*); « but I think, dit-il, for Mme de Genlis, it is sad trash[6] ».

Avec Mme de Staël ses relations n'étaient pas si heureuses. A la fin de 1801 il rapporte à Godwin un entretien qu'il a eu chez elle au sujet de *Delphine*, dont on attendait déjà la publication. Holcroft tâcha d'obtenir le privilège de recevoir le texte de ce roman le plus tôt possible, pour le passer à son ami, le traducteur Marshal. Mme de Staël, cependant, essaya momentanément de se dérober, de sorte que Holcroft, contrarié, observa dans sa lettre : « I would by no

1. *Travels from Hamburg* (1804), I, 154-161; II, 425.
2. *Memoirs*, II, 40.
3. La nouvelle édition des *Memoirs* de Holcroft, que publie M. Colby, renseignera sans doute sur ce point. Si l'on ajoute foi aux conclusions de Béclard, *S. Mercier* (1903), 649, ce serait en 1781 que Séb. Mercier a connu Holcroft en Angleterre.
4. Colby, *Bibliography*, 46.
5. *Memoirs*, III, 318-320.
6. C. K. Paul, *Godwin*, II, 109-111.

Digitized by Google

means libel a nation : but the habits and manners of the people are such, that a promise is frequently here nothing better than warm breath. I have had a quarrel on the subject [de *Delphine*], still I am not without hopes. When I say a quarrel, you know with what caution, ajoute-t-il..., I conduct my quarrels. » Grâce, sans doute, à ce tact admirable, Mme de Staël promit les volumes de *Delphine*, après force discussions, au fur et à mesure de leur impression; mais « she... asked more questions than I can answer concerning the former translations of Mr. Marshal. I dare not cite *the Ruins* because Volney complains much of his English dress. » Satisfaite ensuite au sujet du malheureux M. Marshal, elle exige, pendant un dîner où assistait Holcroft vers la fin d'avril 1802, « that no person except the translator should read it [*Delphine*] in this partial manner », livre par livre[1]. Je n'ai pu découvrir si cette convention si péniblement établie fut respectée, ou si même Marshal donna la traduction de *Delphine* qui ne tarda pas à paraître en Angleterre.

III.

Louisa Mercier, épouse de Holcroft, et ensuite, à la mort de celui-ci, du dramatiste Kenney, exerçait une influence toute particulière comme intermédiaire entre la France et l'Angleterre. Elle mériterait donc une mention à côté de Holcroft.

Elle se maria le 4 mars 1799 avec lui. Elle était très jeune, vivace et spirituelle; élevée dans un milieu littéraire — à Anspach, chez la margravine Lady Craven — à Paris et à Londres; elle était la fille d'un cosmopolite qui était aussi artiste, et nièce d'un auteur qui jouissait alors d'une réputation européenne, Séb. Mercier. De bonne heure elle s'était établie à Londres dans le monde littéraire fréquenté par Holcroft[2].

Peu après son mariage, en juillet 1799, elle partit avec son mari pour voyager en Allemagne et en France. De retour à Londres à la fin de 1802, Holcroft s'engagea dans une de ses entreprises malheureuses. Il s'associa avec son beau-frère, André Mercier, déjà établi à Londres depuis une dizaine d'années, pour fonder une imprimerie, qui fut établie, avec l'aide des épargnes de Holcroft, au no. 6, Northumberland Court, Strand, sous le nom de Mercier and Co. On y publia en 1805-1806, pour Holcroft, le *Theatrical Recor-*

1. C. K. Paul, *Godwin*, II, 116.

2. *Memoirs*, III, 150. L'annonce du mariage (*Gentleman's Magazine*, août 1800) dit que Louisa Mercier avait dix-sept ans. Le même périodique cependant annonce en 1853 (II, 323) qu'elle mourut à l'âge de soixante-quinze ans, cette même année.

Digitized by Google

der, Hermann and Dorothea (1805), *The Vindictive Man* (1806) et *The Deserted Daughter* (éd. de 1806). On apprend cependant, dans une lettre de Charles Lamb, que Holcroft ne s'enrichissait guère de ce « no very flourishing business[1] ». Ensuite, selon les *Memoirs* de Holcroft, celui-ci, se trouvant dans une situation embarrassée, dut bientôt retirer son argent[2]. Mais le jeune Mercier n'abandonna pas sa carrière, car en 1810 il fit paraître un périodique, *The Artist*, « Printed by Mercier and Chervet, No. 32, Little Bartholomew Close », qui renferme d'ailleurs un article de Holcroft[3].

Pendant ce temps Louisa Holcroft avait groupé à Londres un petit cercle de littérateurs, Lamb et sa sœur, les Robinson, Godwin, Hazlitt, Leigh Hunt et autres. En 1809, le 23 mars, son mari mourut, et la laissa avec quatre enfants en bas âge. Mais un don généreux d'argent, auquel contribuèrent Lamb, Godwin et Mme Inchbald, entre autres, la tira d'embarras et l'aida à établir une petite école de jeunes filles. Malheureusement, pendant l'hiver 1809-1810, toutes les pensionnaires furent atteintes de la rougeole, et la maîtresse elle-même, à ce que nous apprend Lamb, excédée de fatigues, fut terrassée à son tour[4].

Vers la même époque, elle était très occupée à suivre la rédaction des *Memoirs of the late Thomas Holcroft*, par Hazlitt; et, soit dit en passant, à les retarder, de sorte qu'on les appelât, selon le mot de Lamb, « the Life Everlasting ». Quoique achevés en 1810, ces *Memoirs* ne parurent qu'en 1816[5].

On apprend un petit incident relatif à cette époque (1810) qui montre suffisamment le rôle que la fille du cosmopolite Mercier aimait à se prêter. Le trait est renfermé dans une longue lettre de Hazlitt à Crabb Robinson[6] :

« Mrs Holcroft, when I was there the other day, was shewing me and praising a work called the Martyrs by the famous Chateau Briand, which I believe has not been translated. It was published in 1809. It is in three vols and is as far as I understand from her account and what I read a sort of poetical romance (in prose) founded on the persecutions against the Christian Religion, something in the style of the Death of Abel, or more properly in his own style, if you are acquainted with it. I was thinking that a translation might

1. *Letters of Charles Lamb*, publ. par E.-V. Lucas, 383.
2. *Memoirs*, III, 172.
3. Le nom de Chervet paraît dans Boyle, *Court Guide*, 1803, et dans *Kent's Directory*, 1805.
4. *Letters of Charles Lamb*, 416, 420.
5. *Ibid.*, 450; *Memoirs of Mrs Inchbald* (éd. par J. Boaden), II, 167.
6. P. P. Howe, *Life of William Hazlitt* (1922), 124. Lettre du 26 février 1810.

Digitized by Google

sell, and that it would possibly be in Tipper's [the publisher's] way to engage in such a work. The subject is orthodox, & the style as fine as can be... »

En 1812, elle quitta son pensionnat pour se marier avec James Kenney, auteur dramatique qui s'intéressait, lui aussi, à la littérature française. Il avait déjà traduit, en 1804, l'*Adolphe et Claire* de Marsollier. Nous avons de lui, postérieures à 1812, au moins cinq pièces de théâtre adaptées du français. On peut bien s'imaginer que son mariage facilita ses enquêtes à travers les nouveautés parisiennes.

Après son mariage Kenney habitait tour à tour Londres et Paris. D'abord, en 1814, il passa en France et établit son ménage à Saint-Valéry. Il se trouvait à Londres en 1815 et en 1818. Il demeurait en 1821 à Bellevue et en 1822, jusqu'en 1826, à Versailles.

Depuis 1806 une amitié des plus étroites avait lié sa femme et Mary Lamb — à côté de la liaison de Lamb, Holcroft et Kenney[1]. On connait les goûts insulaires de Lamb. Il fallait une amitié comme celle des Kenney pour l'attirer en France. Ce séjour que Lamb s'était vaguement promis depuis 1802 s'accomplit enfin en 1822. Ce fut le 18 juin 1822 que Lamb, sa sœur, une garde-malade et un certain Guichy[2] firent la traversée de Brighton à Dieppe. A Amiens, cependant, Mary Lamb fut frappée par son ancienne maladie, et Lamb dut se rendre seul chez Kenney, qui habitait alors une jolie maison à Versailles. Le 18 août sa sœur, enfin rétablie, arriva à Paris, où elle passa une semaine de visites et de promenades sous la protection de la femme de Kenney, J.-H. Payne et Crabb Robinson, car Lamb était déjà de retour à Londres, rappelé par son emploi à la East India Company. Il paraît que Mary Lamb resta en France jusqu'au commencement de septembre[3]. Pour comprendre la reconnaissance des Lamb envers Kenney et sa femme, il faut lire une lettre charmante de décembre 1822 de Mary Lamb à Louisa Kenney. Enfin, en 1826, Lamb invite celle-ci à passer quelques jours chez lui, à Enfield. Il a une chambre, dit-il, « pretty cheap, only two smiles a week[4] ». La correspondance, dont il ne reste que des traces, demeura intime jusqu'à la fin. Louisa Kenney mourut à Paris, le 17 juillet 1853, âgée de soixante-quinze ans.

T. Vincent Benn.

1. *Letters of Charles Lamb*, 350, 357, 373, etc.
2. E. V. Lucas, *Life of Charles Lamb*, II, 89-90, avec renvoi à H. Angelo, *Pic-Nic*, II, 89.
3. *Letters*, 616.
4. *Ibid.*, 754.

Digitized by Google

VIEUSSEUX ET SES CORRESPONDANTS FRANÇAIS[1]

Si les amis de Vieusseux profitaient de lui, il entendait aussi, en retour, les employer au succès de son œuvre, de cette *Antologia* où il servait la cause de l'Italie et qui était toute sa vie[2]. On a dit ses efforts pour répandre son journal, pour lui donner tout le succès désirable, pour en faire ce qu'il voulait : l'organe des patriotes, un moyen de culture[3], la grande revue italienne. A cette œuvre, tous devaient concourir. De fait, certains de ses correspondants ne sont jamais à court de copie et peuvent, au premier signal, envoyer un ou plusieurs articles. Charles-Lucien Bonaparte, Libri sont de ceux-là[4]. Mais Vieusseux avait assez de collaborateurs et ne manquait pas de matière : ce qu'il voulait, c'était une propagande qui pût lui servir, non peut-être à augmenter ses ressources, mais, en le faisant connaître, en lui donnant un nom, à tenir son rang en Italie et à ne plus craindre les trop nombreuses vexations du gouvernement[5] : une publicité bien faite à l'étranger ne pouvait qu'assurer sa situation.

Aussi ne cesse-t-il de harceler Ampère pour obtenir de lui des articles dans la *Revue des Deux Mondes*. L'*Antologia*, poursuivie par la haine des souverains absolus, a disparu ; il a créé pour la remplacer l'*Archivio storico*. Ampère ne pourrait-il en parler? Celui-ci pendant longtemps remit cette tâche : il veut, dit-il en 1844, rédiger un article étudié, mais son voyage en Égypte l'en empêche. Un peu plus tard il écrit à Vieusseux pour lui dire qu'il a fini enfin un article dont il ne précise pas la nature et il ajoute : « Je finirai aussi par parler de l'*Archivio*. C'est une dette de reconnaissance et de justice ». En 1855, nouveau contretemps : il a besoin de se documenter. Enfin, en 1856, Vieusseux obtient satisfaction : « J'ose enfin vous écrire tête levée. L'article sur l'*Archivio* est fait et imprimé[6] ». Il va paraître dans le prochain numéro de la *Revue*, mais qu'il a coûté de travail!

1. *Suite et fin*. Voir la *Revue* de janvier-mars 1926.

2. *Posso dire che non vivo più se non per essa...*, écrivait-il. Cf. Prunas, *loc. cit.*, p. 67.

3. On sait que primitivement l'*Antologia* était surtout une revue consacrée aux choses de l'étranger. Tout en en faisant un organe purement italien, Vieusseux lui conserva son caractère primitif : l'*Antologia* parlait de l'étranger autant que de l'Italie.

4. *Carteggio Vieusseux*, C. 8, nos 4, 6, 15, 16; C. 58, nos 40, 41, 57.

5. Dès 1821-1822, la *Revue encyclopédique* signalait l'*Antologia* à ses lecteurs. Prunas, *loc. cit.*, p. 64.

6. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, nos 20, 23, 24, 25. Cf. *Revue des Deux Mondes*,

Digitized by Google

Vieusseux poursuivait une œuvre qui supposait la collaboration ardente et continue de tous ses amis. Sans doute il avait les qualités du chef qui sait, le moment venu, prendre une décision, engager sa responsabilité; mais il savait aussi écouter les conseils, les provoquer au besoin. L'avis de ceux qui l'entouraient et dont il connaissait la valeur était apprécié comme il le méritait. En 1832, sentant l'*Antologia* menacée, il songeait à publier des *Annales des sciences* et demandait à Charles Bonaparte son avis et son appui. Le projet échoue : « Personne, écrit Vieusseux, ne veut rendre hommage à l'esprit d'association qui, seul en Italie, pourrait créer et soutenir avec succès un journal scientifique bien fait[1] ». Le grand duc de Toscane d'ailleurs est hostile à ce projet. Mais Vieusseux ne se décourage pas : sans cesse il songe à du nouveau. En 1836, il publie un autre journal qui est attaqué, avant même d'avoir paru, par la *Voce di Modena*, publication acharnée contre Vieusseux, ses amis et ses idées. Il accueillait les critiques, il les provoquait au besoin, mais savait se défendre. En 1825, il proteste avec indignation contre certains reproches de Botta que lui avait transmis Libri. On l'accusait — lui qui eut tant à se plaindre d'elle! — d'obéir aux suggestions de la censure. « Mai e poi mai, répond-il à Libri, nessuna potenza al mondo potrebbe farmi inserire nell' Antologia cose contrarie alle dottrine ch'io tengo ad onore di professare, dottrine conformi ai lumi ed ai bisogni del secolo, ed in particolar modo ai bisogni dell' Italia[2] ». En 1845, il soumettait à Libri l'idée de créer à Paris un journal politique italien, idée que venait d'avoir Charles Bonaparte. Libri l'en dissuada, parlant de difficultés d'exécution : le prince n'a-t-il pas envoyé son futur rédacteur en chef sans un sou? Et Libri ajoute : « Io avea raccomandato il nerbo della guerra, cioè il danaro, come la base d'ogni tentativo di tal fatto[3] ». Il fallait déjà des capitaux pour fonder un journal! Et l'on ne peut qu'admirer l'énergie tenace — et la réussite de Vieusseux qui, avec un nombre infime d'abonnés, put faire vivre ses publications et leur faire rendre toute leur influence.

Cet effort, cette énergie que rien ne fit plier faisait l'admiration de tous ses amis. Ils ne tarissent pas d'éloges sur l'homme et sur sa volonté. C'est pour cela qu'Ampère tient à faire connaître en France l'*Archivio storico*. « Je tiens à rendre hommage... au beau monument historique que vous élevez ». Il veut faire savoir que les publications

1er septembre 1856. Stendhal, de son côté, parlait de Vieusseux en termes élogieux et louait son *Giornale agrario* dans les *Promenades dans Rome*, t. II, p. 224.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 8, n° 7.
2. *Ibid.*, C. 58, n° 39. Cf. Prunas, *loc. cit.*, p. 100, n. 2.
3. *Ibid.*, C. 58, n° 86.

Digitized by Google

de Vieusseux seules sont capables « de répandre dans le public français une juste appréciation des affaires d'Italie ». Il admire l'œuvre, les écrits de Capponi qui resteront « pour témoigner de ce que dans ce temps il subsiste encore d'élevé dans l'esprit et le caractère de quelques hommes en Italie[1] ». Libri, dès 1832, écrivait à son ami : « Allegai sempre il vostro esempio a chi mi dicea in mille occasioni diverse : « In Italia, non si può »; vedete il Vieusseux, rispondeva io, e la sua Antologia ». Et quand l'*Antologia* disparaît en 1833, Libri le déplore en pensant au vide qu'elle laissera, à l'effet désastreux que sa suppression produit à l'étranger où l'on croyait que la Toscane échappait à l'absolutisme; il propose à Vieusseux, si on le chasse (« Lo che sarebbe un gran danno pel mio paese ») de l'accueillir à Paris[2] — où l'Institut est prêt à favoriser son entreprise.

Vieusseux ne négligeait rien pour assurer le succès de ses publications. Il savait la valeur de la presse française et qu'elle pouvait beaucoup pour lui. Aussi le voit-on sans cesse préoccupé d'entrer en relations avec les grands journaux de l'époque. Il fait des échanges avec le *Globe :* « Votre feuille, écrit-il en 1831, est lue avec le plus vif intérêt en Italie, même par ceux qui ne partagent pas toutes vos opinions ». A Chevalier il demande en 1832 de lui envoyer un second exemplaire de son journal[3]. Même prière à Buloz, en 1832, pour la *Revue des Deux Mondes* : « Votre excellent recueil, qui acquiert tous les jours un nouveau degré d'intérêt, est devenu surtout extrêmement intéressant pour les Italiens depuis que M. Libri l'enrichit de ses articles sur l'état scientifique et littéraire de l'Italie : articles qui me fournissent l'occasion de parler de la *Revue des Deux Mondes* en donnant des extraits que les ciseaux de notre censure réduisent considérablement, mais qui par cela même excitent au plus haut point le désir de recourir à l'original[4] ».

L'échange des journaux ne lui suffit pas. Il voudrait des échanges d'articles : en 1825, le directeur de la *Revue Encyclopédique*, Jullien, lui faisait proposer par Libri une collaboration réciproque : chaque revue, tous les mois, publierait un article envoyé par l'autre : « Si tratterebbe sopra tutto di far conoscere a ciascuna delle due nazioni lo stato e l'indole della letteratura dell' altra[5] ». Vieusseux

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 21.

2. *Ibid.*, C. 58, n°s 63 et 67. Libri chercha à empêcher les journaux de Paris de parler de cette suppression pour éviter des ennuis à Vieusseux. Il n'y parvint pas, et la *Revue des Deux Mondes* (2e série, t. XII, p. 338) publia un article très dur contre le grand-duc. Cf. Prunas, *loc. cit.*, p. 337.

3. *Ibid.*, C. 122, n°s 61, 112.

4. *Ibid.*, C. 123, n° 72.

5. *Ibid.*, C. 58, n° 38.

Digitized by Google

fait place dans ses colonnes aux choses de France : Benci, par exemple, rend compte de la *Vie de Rossini* et de l'*Amour*, et l'on a vu que Stendhal sollicitait les critiques dans l'*Antologia*[1]. Vieusseux signalait au *Globe* des articles, qu'allait publier sa revue, sur Saint-Simon : « Vous voudrez bien vous ressouvenir qu'ils s'impriment dans un pays catholique soumis à la censure ». Il veut faire des extraits du *Globe* comme il en fait de la *Revue des Deux Mondes*. En même temps il cherche à se faire connaître en France : il signale, dans le numéro de janvier 1832 de l'*Antologia*, un discours de Lambruschini et il ajoute avec une fierté bien naturelle : « Vous verrez que nous aussi nous commençons à nous occuper sérieusement du sort des classes inférieures[2] ». A Buloz il fait ses compliments de s'être attaché un collaborateur comme Libri. Il profite de ce que l'on dit de lui dans les journaux français : il communique, le 2 juin 1823, à Aurelio Puccini, président du « Buon Governo », un extrait de la *Revue encyclopédique* : « Les progrès de ce journal donnent une idée de ceux de la nation qu'il représente[3] », et il remarque combien ces éloges sont flatteurs pour la Toscane.

Ses efforts pour créer une coopération littéraire franco-italienne ne réussissent pas. En 1844, Ampère lui écrit au nom de Tocqueville. Celui-ci et « quelques amis de la jeune gauche inspirés par un véritable amour de la liberté ont eu l'idée de faire un journal. Ils ont

1. Dans une autre lettre, du 22 juillet 1830, que Prunas publie en partie, *loc. cit.*, p. 83, et que nous n'avons pu retrouver, il demande le même service : « Avez-vous reçu mes deux volumes sur Rome? Je voudrais bien que M. Montani en rendit compte dans l'*Antologia*, et je voudrais que... sans compliments il dise la vérité. »

2. *Carteggio Vieusseux*, C. 122, nos 61, 112.

3. A. de Rubertis, *loc. cit.*, p. 179-180. Prunas, *loc. cit.*, p. 55, note que la *Revue encyclopédique* fut prise pour modèle par Vieusseux au début de sa publication de l'*Antologia*. La revue florentine ne devait être, d'ailleurs, primitivement composée que de traductions d'articles étrangers : le premier numéro contenait des vers de Lamartine à Byron, le second une notice sur Volney empruntée à la *Revue encyclopédique*. Dès le troisième numéro commençaient les articles originaux qui, rapidement, donnèrent au journal son caractère définitif. Cela n'empêcha pas Vieusseux d'accueillir dans ses fascicules des œuvres étrangères : en 1827, le tome XXV de l'*Antologia* contenait des vers de Lamartine : *La perte de l'Anio*, que Vieusseux faisait suivre d'une note flatteuse pour le poète. Ce dont ce dernier le remercie dans une lettre du 20 août 1827, publiée par Prunas, p. 206, n. 1, où il dit notamment : « Je serai enchanté que l'expression des sentiments que j'ai cherché à rendre dans mes vers, multipliée par votre excellent journal, serve à dissiper les préventions très injustes que quelques lignes mal interprétées avaient élevées... (il s'agit de l'indignation provoquée à Florence par les vers sur l'Italie du *Pèlerinage d'Harold*). Croyez que pour ne pas aimer votre belle patrie il faudrait fermer les yeux ou perdre la mémoire. »

Digitized by Google

choisi le *Commerce*... Ils tiennent beaucoup à avoir de bons correspondants à l'étranger, et s'estimeraient fort heureux que vous voulussiez bien être leur correspondant pour l'Italie. Peut-être aimerez-vous cette manière d'avoir un pied dans la presse parisienne ? » Vieusseux refuse : ses occupations lui interdisent d'accepter — et il n'est pas assez compétent pour écrire. Il s'agirait, disait Ampère, « de répandre dans le public français une juste appréciation des affaires d'Italie ». Son ami répond : « Malheureusement l'expérience nous a prouvé que les intérêts de l'Italie n'ont jamais pu être bien représentés dans la presse française. » Il ajoute, avec un peu d'amertume, qu'elle a refusé d'excellents articles sous un prétexte ou sous un autre, « mais en définitive parce que ces Messieurs sont fondés à croire que le public français ne s'en soucie pas. Peut-être aussi parce qu'ils craignent que de fréquents articles, et véridiques, sur cette pauvre Italie, ne fussent un motif d'interdiction dans les états où ils ont le plus de souscripteurs ». Et il fait à la presse d'alors le grave reproche de légèreté : « Je n'ai jamais compris comment il se fait que parmi trente-deux millions de Français il ne se trouve pas assez de souscripteurs pour monter un journal qui serait pour la France ce que l'*Allgemeine Zeitung* est pour l'Allemagne d'abord et ensuite pour le reste de l'Europe... Il me semble qu'un journal qui suivrait à peu près le même plan et qui consacrerait aux nouvelles étrangères la moitié de ses colonnes devrait finir par être apprécié... Mais il faudrait avoir le courage de renoncer aux nouvelles diverses de Paris qui remplissent la moitié des colonnes de vos feuilles quotidiennes. » — Renoncer aux faits divers, aux compte-rendus des procès à effet : alors on trouverait des correspondants. Il ajoute, pour tempérer un peu sa critique : « Au reste, il y aurait manière de dire beaucoup de bonnes vérités aux Italiens et à leurs gouvernements respectifs sans s'exposer à faire défendre la feuille qui les imprimerait[1] ».

Cette censure à laquelle Vieusseux fait allusion était en effet alors la pire ennemie de la presse : elle retardait les envois par la poste, égarait les paquets de journaux, mutilait les articles ou les interdisait. Elle gênait toute propagande, toute publicité — parfois même elle supprimait les journaux : « On vient de nous priver de la lecture de tout journal ultramontain[2] », écrit en 1832 Charles Bonaparte. Et Ampère, à une date qu'il est à peu près impossible de pré-

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 21. Libri, en 1832, avait eu l'idée d'une *Revue italienne*. Cf. C. 58, n° 65. « Io mi sono proposto da un lato di vendicare l'onore italiano presso gli stranieri, e d'ell' altro di dire la verità agl' Italiani. »

2. *Ibid.*, C. 8, n° 7.

Digitized by Google

ciser, craint des démêlés avec elle : « J'avais bien raison de ne pas publier l'article sous mon nom; bien que très modéré et très anti-révolutionnaire, tout le monde me dit qu'un mot de politique dans un journal français, dans l'état d'inquiétude où sont maintenant les Italiens, me fermerait tous les accès qui sans cela sont déjà si difficiles. On m'a même envoyé de Paris une lettre toute épouvantée... Je songe aux moyens d'avoir recours à l'anonyme. Mais cela offre des difficultés ».

Si encore, à défaut d'écrire l'on eût pu parler! Mais la chose n'était possible que dans un petit cercle, au cabinet littéraire par exemple. La police pénétrait partout, savait tout. Ampère adressant un de ses amis à Vieusseux lui dit : « Il sera bien agréable pour deux hommes tels que vous et lui de pouvoir se parler à cœur ouvert dans un pays où la chose ne se trouve pas tous les jours[1] ».

C'est que les gouvernements absolus, qui se sentaient directement menacés par les idées libérales nées de la Révolution française, prenaient toutes précautions pour les étouffer. Est-il nécessaire de dire que la politique tient dans ces lettres la place la plus large? Italiens et amis de l'Italie vivaient dans l'espoir de l'unité future — et c'est, avant tout, le grand sujet qu'ils aiment à développer. Ils suivent avec anxiété tout ce qui peut les faire espérer davantage, ils notent les progrès que fait l'idée nationale, et tout ce qui, dans les pays voisins, peut la favoriser. Jal est, des correspondants réguliers de Vieusseux, le seul qui se désintéresse de la politique : ses recherches lui suffisent. Il vit dans ses archives loin du monde, tel un ermite dans sa cellule : ses travaux l'absorbent tout entier[2]. Libri, tout mathématicien qu'il est, suit au contraire le mouvement politique. Le 20 août 1830, il propose à Vieusseux un article sur les « trois glorieuses » dont il vient d'être témoin :

« Io ho veduto coi miei occhi molti di quelli avvenimenti e vi dirò quello che ho saputo di più certo. Questo governo qui sta ritto per convenzione più che potenza(?) propria — il timore dell' anarchia riunisce intorno al re Filippo tutti i ricchi moderni, ma i repubblicani sono assai numerosi, i realisti si legano con loro sperando di fare tornare il Duca di Bordeaux, e la plebe con parte dell' esercito è napoleonica : ora vedete il bel pasticcio! La camera attuale è screditata, e se ne viene un' altra il governo ha molto da temere... il ministero attuale sembra dovere cadere (almeno in parte) prima che passino tre mesi. Ditemi un poco quale impressione hanno fatto

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n°s 12, 11. G. Giusti, dans ses *Poesie* (*Il « Delenda Carthago »*), 1846, proteste contre l'espionnage policier, et l'on sait que Stendhal eut maintes fois à s'en plaindre.

2. *Ibid.*, C. 46, n° 5.

Digitized by Google

gli avvenimenti parigini in Italia, e ditemi se i governi prendono misure rigorose[1]... » En janvier 1832 : « Molti pensano a una terza ristorazione » (*sic*). En août 1840, alerte sérieuse, il s'agit cette fois de politique extérieure : « Qui si parla di guerra, ma io non vi credo. Tutti ne hanno da temere, e la Francia non meno delle altre potenze. Penso adunque che si accomoderanno[2]... » Ampère, peu de mois avant, écrivait : « Il y a, dans ce pays, une atonie morale et politique qui paralyse tout, avec de grands semblants d'ardeur et d'activité et rien au bout[3] ».

L'empire, après la monarchie d'Orléans, ne satisfait pas ce dernier : « Pour les affaires du gouvernement elles ne sont pas brillantes, dit-il en mai 1855, pendant la guerre de Crimée, voilà l'Autriche qui nous plante là... » Le gouvernement perd son temps en brimades inutiles : « On a fait un décret contre l'Institut. L'Institut réclame. Qui reculera[4] ? » Son libéralisme est choqué des procédés de l'empire. Il fait de l'ironie sur l'assujétissement de la France à Napoléon III. Un jour qu'il est juré, il écrit à Vieusseux qu' « il est un peu dur de n'avoir des institutions des peuples libres que celles qui sont une corvée[5] ». De Rome, où il est en 1858, il suit les nouvelles de France. Il ne sait rien de nouveau « sinon qu'on est sous la cloche pneumatique. Cependant le gouvernement, malgré les plus excessives compressions, ne parvient pas à inspirer un sentiment de sécurité, le seul bien qu'on pourrait attendre de lui pour prix de tout le reste[6]... » Il explique l'attitude de la France, qui s'est jetée dans les bras de l'empereur par la peur de la révolution : « La pauvre France n'est pas encore revenue de sa stupeur en apercevant les fantômes du socialisme. Si elle redevient elle-même, ce que j'espère, elle rira de ce croquemitaine dont la peur folle, elle, la plus vaillante nation sur les champs de bataille, lui a fait renoncer sans hésiter à tout ce qui ressemble à une liberté sans gagner, je crois, beaucoup en sécurité. » Elle est aux mains d'un homme d'affaires[7]. Ampère prévoyait, semble-t-il, les désastres où nous courions.

Il se consolait en pensant que, grâce à l'empereur, l'Italie, sa patrie d'adoption, réaliserait enfin le rêve formé depuis vingt ans par

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 58, n° 57.
2. *Ibid.*, C. 58, n°s 63, 81.
3. *Ibid.*, C. 2, n° 16.
4. *Ibid.*, C. 2, n° 24. Il y a ici une allusion aux tergiversations diplomatiques de l'Autriche au moment de la guerre de Crimée et, croyons-nous, aux mesures prises par Fortoul contre l'Institut.
5. *Ibid.*, C. 2, n° 25. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 247, le traite de « républicain de salon ».
6. *Ibid.*, C. 2, n° 26.
7. *Ibid.*, C. 2, n° 30.

Digitized by Google

ses amis. De loin il affirmait sa communion d'idées avec le cercle que présidaient Vieusseux et Capponi, suivait les progrès que faisait dans l'opinion le principe de l'unité, applaudissait aux résultats. Il les avait préparés en parlant aux Français de l'Italie, il les voyait se réaliser. Il écrivait en 1860, de Rome, en février, avant l'expédition des Mille :

Où en sommes-nous? L'unité italienne pourra-t-elle s'accomplir? Vous savez que je reste fidèle à la cause de l'Italie. Je l'ai soutenue à Paris contre ce qui reste de vrais libéraux qui ne la comprennent point, et malgré l'appui que lui donnent les démocrates que je crois de très grands ennemis de la liberté. Je déteste, de tout mon amour de la liberté, la démocratie et la révolution représentée par le pouvoir absolu[1]. Mais cela ne m'empêche point de m'intéresser vivement à un peuple qui a renversé des gouvernements qui, pour n'être ni révolutionnaires ni démocratiques n'en étaient pas moins absolus, et qui veut échapper à la dictature révolutionnaire par le gouvernement constitutionnel. Mais le pourra-t-il? La fondation de ce gouvernement se réalisera-t-elle avec la vieille Europe pour adversaire, les divisions qui sont dans l'unanimité du moment et des alliés dont l'Angleterre, à qui je me fie médiocrement, ne me paraît pas le plus dangereux[2]? Espérons que, malgré tous les obstacles, vous aurez après une vie si noblement consacrée à préparer la résurrection de l'Italie, régénération dont vous avez déjà salué les signes, vous aurez la joie de saluer aussi l'établissement complet d'un bon gouvernement de la patrie italienne[3].

Le 9 septembre, de Paris, deux jours après l'entrée de Garibaldi à Naples :

Mon cœur bat très vivement pour notre chère Italie. Je voudrais bien savoir comment finira cette partie si résolument et si brillamment engagée. La nouvelle d'aujourd'hui, l'intervention du Piémont[4], me paraît désirable dans l'intérêt du pays

1. Attaque, nous semble-t-il, contre le pouvoir impérial issu du plébiscite.
2. Il y a peut-être ici une allusion à l'attitude de la Prusse qui déclara au Piémont ne pas approuver sa politique dans l'Italie péninsulaire.
3. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 29.
4. Le 7 septembre, le Piémont informait le pape que, s'il ne licenciait pas les troupes pontificales, il occuperait les Marches.

Digitized by Google

italien et commandée au Piémont par la nécessité. Il prévient peut-être des malheurs et il conserve au roi une place dans le grand mouvement où il doit en avoir une; et comme il n'y a pour lui que la première, il ne faut pas qu'il s'efface et s'expose à ne plus compter. Je pense qu'il y a toujours la même union dans les esprits à Florence et que le parti mazzinien qui, ailleurs montre le bout des dents, ne parviendra à croquer personne.

Et, tout à sa joie, il forme le projet de venir à Florence revoir son ami « et deviser encore France Italie, ou plutôt Italie, Italie[1] ! »

*
* *

Il eut, comme Vieusseux et Capeï, la joie d'entendre proclamer le royaume d'Italie, mais Capponi seul put assister à l'unification totale. Vieusseux mourait en 1863, Capeï, Ampère le suivaient quelques années après. Ils pouvaient s'endormir en paix, leur œuvre faite, les révolutions qu'annonçait Stendhal achevées. La propagande faite par le livre et par le journal à laquelle Vieusseux avait consacré le meilleur de sa vie et qu'avaient favorisée, parmi les Français étrangers à la politique, quelques esprits éminents, avait porté ses fruits. L'unité pouvait se faire : Vieusseux et ses amis n'étaient pas ceux qui l'avaient le moins préparée[2].

Pierre JOURDA.

1. *Carteggio Vieusseux*, C. 2, n° 30.

2. Beyle fut en 1839 en relations d'affaires très suivies avec Vieusseux lors de l'édition du livre du peintre Constantin, *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres*, dont M. Arbelet a montré dans le *Bulletin du bibliophile* d'avril 1923 qu'il était en grande partie l'œuvre de Stendhal. M. Art. Jahn Rusconi a publié dans le *Marzocco* du 16 septembre 1923 des fragments de la correspondance échangée à cette occasion entre Florence et Civita-Vecchia. Il compte, nous dit-il, publier intégralement ces textes.

Nous tenons à remercier ici les bibliothécaires de la Nationale de Florence pour l'amabilité avec laquelle ils nous ont libéralement ouvert leurs dossiers.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Le classicisme français à l'étranger. — La *Revue* a déjà signalé à plusieurs reprises (cf. en particulier 1924, p. 684) des travaux qui reprennent ou éclairent du dehors certains aspects du classicisme français : il n'est pas sans intérêt, en effet, de noter au passage les indices qui témoignent d'une estime durable pour une époque de la littérature française que seuls des esprits superficiels jugeraient démodée et surannée. Fermeté de doctrine, équilibre des facultés, souci de civilisation joint à la notion la plus haute de l'art : est-ce là ce qui maintient dans une déférence si flatteuse des connaisseurs étrangers des lettres françaises ? Des manuels se succèdent ; des recherches de détail se poursuivent. Nous voyons de lointains maîtres, comme MM. Ashton, B. Clark, Folkierski, se vouer des années durant à de patientes exégèses : double mérite, puisqu'ils n'ont point, comme tels intellectuels plus voisins de Paris, la ressource de voyages faciles et fréquents, de studieuses vacances dans les bibliothèques...

M. P. Kohler mérite à peine d'être compté au nombre de ceux qui, en s'occupant du classicisme français, seraient obligés d' « arbitrer » en eux-mêmes des dispositions divergentes : son beau livre sur *Mme de Staël et la Suisse* montrait déjà combien il est éloigné, non seulement d'étroitesse « cantonale », mais de tout helvétisme irréconciliable. Un important volume consacré à l'*Esprit classique et la Comédie, Autour de Molière* (Paris, Payot, 1925 ; in-8° de 250 pages), situe l'œuvre du grand comique au point de rencontre de trois lignes, plutôt divergentes par essence, et qui, en somme, ont eu le bonheur de se croiser en un homme de génie : l'esprit comique au théâtre, la vieille tradition gauloise de la farce, ranimée par les curiosités de la Renaissance pour l'intrigue à l'italienne, enfin la faculté, chez un grand artiste, de conférer à son œuvre un certain degré d'impersonnalité. Cela permet à M. Kohler de suivre des traditions ou de rappeler des lois, parfois même de se jouer avec quelque humour aux environs de son sujet. Sans méconnaître l' « envers du grand siècle », il évoque — mais sans donner beaucoup à la sociologie — les milieux qu'eut à satisfaire le comique français :

Digitized by Google

et c'est ainsi, par une série de « jours » obliques, l'œuvre et l'art de Molière qui se trouvent l'un et l'autre éclairés.

Un gros livre de M. W. L. Van Beekon, *De la formation intellectuelle et morale de la femme d'après Molière* (Paris, Librairie littéraire et médicale Louis Arnette, 1923; in-8° de 309 pages), nous rappellerait de même, s'il en était besoin, que la Hollande n'a pas cessé de s'intéresser à ce qui fut véritablement le « siècle d'or » pour elle. Un souci assez vain de retracer toute la question de l'éducation des femmes, en ne se référant qu'à des témoignages *littéraires*, explique la première partie de l'ouvrage; la seconde, réellement consacrée à Molière, se place également sur un terrain où la documentation est surtout littéraire, mais sait tenir compte à l'occasion des données des légistes, des économistes, des statisticiens. Et le besoin de « vérité » du grand comique ressort évidemment de cette étude un peu lente.

Plus rapide et directe est la manière de M. Mario Fubini, qui étudie (*Jean Racine e la critica delle sue tragedie;* Torino, Sten editrice, 1925; in-16 de 291 pages) les objections faites au répertoire racinien par classiques et romantiques, en France et hors de France. Comme l'auteur le dit dans sa préface, rien n'aide mieux à faire connaître, et Racine, et ses adversaires, que cette confrontation suivie : c'est, en plus étendu, la reprise d'un livre jadis utile de Deltour, *les Ennemis de Racine au XVIIe siècle*.

Dans la floraison de traductions que les nouveaux programmes d'enseignement suscitent en Italie, les textes de Molière tiennent une place d'honneur. Laissons la parole à M. Francesco Picco, qui vient de nous donner une excellente version des *Femmes savantes* (*Le Saccenti;* versione col testo a fronte, introduzione e commento di Francesco Picco. Firenze, Sansoni, s. d.; [1926]). « Au premier abord, on peut trouver singulière la large diffusion à l'étranger de comédies spécifiquement françaises, où abonde la caricature des étrangetés verbales qui étaient alors en vogue, ainsi qu'il arrive dans les *Précieuses ridicules*, où elle est répandue à pleines mains, non moins que dans les *Femmes savantes*, où l'on jette le ridicule sur des affectations de langage qui ne sont pas seulement littéraires, mais philosophiques, mais scientifiques, dans une terminologie hétérogène, désagréable aux oreilles étrangères, et ardue, quelquefois même impossible à traduire en d'autres idiomes. Ni l'attitude mentale des sottes Précieuses, ni celle des Pédantes vaniteuses ne sembleraient de nature à leur gagner la faveur publique, ou du moins d'éveiller l'attention des spectateurs hors de la société dans laquelle ces femmes ont vécu. La chose s'explique cependant, si l'on pense qu'il y a dans ces deux comédies une satire qui appartient à tous les temps et à

Digitized by Google

tous les lieux ; à savoir, la satire des fausses tendances littéraires des prétendues « intellectuelles » ; la satire de l'insincérité qui est au fond des actes, des paroles, et même des pensées cachées de ces soi-disant « intellectuelles » ; la satire, en un mot, d'une des nombreuses formes d'hypocrisie que, sous des aspects divers, Molière ne cesse de poursuivre et de mettre au pilori. Par ce côté universel, non caduc, qui confère à la production moliéresque un intérêt qui n'est pas seulement français, qui n'appartient pas seulement au XVIIe siècle, mais qui est largement humain : les *Femmes savantes*, elles aussi, ont droit de cité dans les théâtres et dans les bibliothèques de tous les pays » (*Introduzione*, p. XXIII-XXIV).

Signalons de nouvelles traductions partielles de La Fontaine en anglais par MM. Edward MARSH et W. O. CARTER, et souhaitons que cette pierre de touche excellente, l'intelligence des *Fables*, serve à de multiples épreuves outre-Manche.

On serait parfois tenté de croire que l'Allemagne intellectuelle, en ces matières, en est restée au point de Lessing et d'A. W. Schlegel. Elle a multiplié, ces dernières années, les fins de non-recevoir bien plus que les tentatives d'approche, et des efforts comme ceux de MM. KLEMPERER, VOSSLER ou autres se comptent sur les doigts, alors que se multipliaient — voir nos bibliographies — les revendications de persistant antagonisme. Peut-être la cause, au lieu de paraître entendue, devrait-elle être reprise sur nouveaux frais ; mais il faudrait pour cela faire abstraction, et du médiévisme et du romantisme sacrosaints, se placer enfin sur le terrain de l'équilibre « apollinien » plutôt que du tumulte « dionysiaque ». Il faudrait aussi une information moins unilatérale. Rien de caractéristique, à ce sujet, comme le prospectus qui annonce le *Jean Racine* de ce dernier, ou comme la chronique récente de M. Otto GRAUTOFF dans la *Revue de Genève* de décembre dernier. Il y a là de louables efforts pour comprendre, au moins du dehors, une disposition aussi bien morale qu'esthétique (« confesser sa foi au romantisme allemand n'équivaut point du tout à déclarer la guerre au classicisme ») ; mais ce lecteur exclusif de la *Nouvelle Revue française*, et qui y voit l'expression absolue de l'esprit français, laisse passer une singulière partialité quand il écrit : « *A chaque fois que la France jouit de la sérénité classique, elle ressent, du même coup, les glaciales, les soporifiques influences de l'idéal réalisé...* » N'est-ce pas confondre certains aspects de l'académisme avec la vivante formule des Racine et des Molière ? et ignorer surtout la part d'abnégation que comporte, chez les classiques qui ne sont pas de simples épigones, la soumission à une norme d'équilibre et d'impersonnalité relative ?

Digitized by Google

Dans la mesure enfin où il convient de voir, en Voltaire, un remueur d'idées qui s'est servi, en les modifiant parfois, des formes littéraires créées par le classicisme, c'est encore aux mêmes curiosités que répond un volume comme celui de M. George R. Havens, *Selections from Voltaire* (New York and London, The *Century* Co, 1925) : et c'est de l'Ohio, cette fois, que nous vient ce volume de plus de quatre cents pages, ingénieusement illustré et qui enchâsse dans un exposé continu des échantillons de tout ce qui compte dans l'œuvre et la correspondance de cet esprit protéen. Conclusion : « Une grande partie de l'effort de Voltaire en faveur de la tolérance, de la liberté de penser, du rationalisme, du sens commun, a été réalisée ou dépassée; une autre partie, cependant, n'a encore atteint qu'une minorité sociale et reste d'une application possible — non sans les corrections et les additions nécessitées par le temps. »

Dans les Universités. — M. A. Farinelli fait, à la « Societa di Cultura » de Turin, vingt conférences sur ce sujet : *le Romantisme dans le monde latin*. Deux volumes — à paraître en mai — donneront la forme du livre à cette importante série d'études.

M. F. Baldensperger a fait à l'Université de Londres une conférence sur l'*Angleterre et les Anglais chez Balzac*, et aux Universités de Birmingham et de Sheffield des exposés sur divers points d'histoire littéraire ou de littérature comparée.

M. D. Saurat vient d'être proposé comme professeur de littérature française à l'Université de Londres (King's College).

M. J. Walch a donné le 25 janvier, à l'Association Hollande-France, une conférence sur l'*Influence des lettres françaises sur la littérature néerlandaise au cours des siècles*.

The Stagecraft of Shakespeare : c'est le titre d'une conférence faite à la Sorbonne, le 26 janvier, devant un nombreux public, par M. H. Granville-Barker, qui collaborait à Paris à la troupe des *English Players*.

Travaux en cours. — Le « groupe » spécialisé, dans la *Modern Language Association of America*, dans l'étude des relations anglo-françaises du XVIIIe siècle, annonce un certain nombre de recherches entreprises par plusieurs de ses membres : *la Primauté de Voltaire dans le début de l'influence anglaise* (E. P. Dargan); *Notes et suggestions sur la vogue de Voltaire en Angleterre* (R. S. Crane); « *Mérope* » *chez Jeffreys et chez Voltaire; Histoires d'îles désertes dans la littérature française du XVIIIe siècle* (Rovillain); *la « Suite de Zénéide », manuscrit inédit d'A. Hamilton* (Van Roosbroeck).

M. R. Palgen s'attache à l'étude de *Gutzkow, la Jeune Allemagne*

Digitized by Google

et la France, Mlle Treille au détail de l'*Influence shakespearienne en France de 1823 à 1830*. M. R. Schiltz se réserve de déterminer ce qui a passé, dans la littérature française de 1810 à 1845, de l'*Épopée familière allemande*. *Burke et la Révolution française* occupe M. F. W. Tomlinson.

M. O. S. Groves a entrepris une étude comparée des *Arrière-plans anglais et français de la pensée de T. Jefferson*, tandis que M. H. M. Jones se documente sur l'*Influence française dans les débuts de la littérature américaine* et que Mme J. Butler nous renseignera sur *Washington Irving et la France*.

M. Floris Delattre, professeur à la Faculté des lettres de Lille, a pris l'initiative de célébrer la mémoire d'Auguste Angellier, non seulement par des réunions amicales, mais par la publication de *Cahiers Angellier* (Paris, Didier). Le cahier de 1925 contient, entre autres morceaux, une explication inédite de *Henri V*, par le maître; vingt de ses lettres, dont plusieurs traitent avec vigueur d'importantes questions de littérature anglaise, française, européenne; des souvenirs d'Henri Bernès; la traduction d'un article de M. Ferdinando Neri; une étude d'E. Audra sur un manuscrit d'Angellier; le fragment d'un livre que M. Floris Delattre tient en préparation sur le *Bergsonisme et l'Angleterre*. Ce dernier, outre le travail d'ensemble sur l'influence française en Angleterre qui a été signalé dans le premier numéro de la *Revue* (1921, p. 161), a consacré d'autres recherches à *Dickens et la France* — sujets de conférences qu'on souhaite voir prendre la forme d'articles.

On sait l'importance qu'il faut attribuer, dans les relations intellectuelles internationales, aux initiatives de personnalités dont l'œuvre est peut-être d'une valeur esthétique secondaire, mais dont l'office de médiation a été d'autant plus efficace. A des travaux de cet ordre signalés antérieurement, ajoutons le *Sismondi* que prépare M. de Salis, une thèse en train de miss Smith sur *Madame Mohl*, une nouvelle biographie de *Daniel Stern* (*Mme d'Agoult*) entreprise par Mme O. Monod, un *Muralt* de M. E. Brock.

A la Faculté des Lettres de Strasbourg, les sujets suivants sont traités dans les mémoires du diplôme d'études supérieures : miss Crosier, *l'Espagne dans l'œuvre de Musset;* M. Mc. Laughry, *Lamartine critique des littératures étrangères* (avec *Index du cours familier de littérature*); Mlle Héchinger, *Réminiscences germaniques dans les essais romanesques de Renan;* miss Millray, *Chateaubriand critique littéraire;* Mlle Willanowska, *Florian en Pologne;* M. Walgenwitz, *la Jeunesse de Herder et les lettres françaises*.

Publications diverses. — Comment n'être pas frappé par l'éten-

Digitized by Google

due du travail que représentent les trois gros volumes récemment publiés par Caroline F. E. Spurgeon, professeur de littérature anglaise à l'Université de Londres (*Five hundred Years of Chaucer criticism and allusion (1357-1900)*. Cambridge, University Press, 1925)? On y trouve, recensés avec une conscience admirable, et disposés année par année, tous les témoignages anglais sur Chaucer. Deux appendices, contenus dans le tome III, fournissent de même les témoignages français, les témoignages allemands. On ne voit guère, dans toute l'histoire de la critique, d'exemple d'une documentation plus poussée; même l'aspect matériel indique le soin apporté par l'auteur à son travail : la qualité de la présentation répond à la richesse des faits qui sont ici accumulés.

Ces faits eux-mêmes — et c'est le second mérite de ce bel ouvrage — sont interprétés dans une copieuse introduction. L'érudition sert la psychologie, qui fait valoir toutes les conséquences qu'on peut tirer des matériaux une fois recueillis. La courbe de l'influence de Chaucer s'y dessine avec netteté. Et Chaucer lui-même est dépassé : c'est l'évolution de la mode littéraire, du goût, de la critique, qui se trouve ici mesurée par un témoignage précis.

Deux recueils de lettres viennent, parallèlement, ajouter à la connaissance documentaire d'une époque riche entre toutes en « expériences » intellectuelles. M. J. Körner vient de réunir et de commenter (*Briefe von und an Friedrich und Dorothea Schlegel;* Berlin, Askanischer Verlag, 1926; in-8° de VII-727 pages, avec des fac-simile et des portraits) plus de 230 lettres concernant les années 1794 à 1840. M. J. Mistler nous donne de son côté soixante-dix-neuf lettres écrites de 1805 à 1810 par *Mme de Staël* au comte *Maurice O'Donnell* et les accompagne d'un commentaire discret (Paris, Calmann-Lévy, 1926; in-8° de 333 pages).

M. A. Farinelli publie, par les soins de l'Istituto Cristoforo Colombo, deux volumes d'*Ensayos y discursos de critica literaria hispano-europea* (Roma, Fratelli Treves, 1925). Précédés d'une lettre de M. Menéndez Pidal, qui marque son admiration pour la science et pour les qualités émotives de l'auteur; écrits dans la langue espagnole, que M. Farinelli possède avec une rare perfection, ces deux volumes rassemblent des conférences, des comptes-rendus, des essais, qui embrassent les études les plus variées, et dont l'unité constante se trouve dans les relations intellectuelles de l'Espagne avec les diverses nations européennes. Ce sont : *Dante a través de los siglos — España y su literatura en el extranjero — El último sueño romantico de Cervantes — Guillermo de Humboldt y el País Basco — Marcelino Menendez y Pelayo — Consideraciones sobre los carác-*

Digitized by Google

teres fundamentales de la literatura española. Au tome II : *España y Francia — España y Flander (Holanda) — La comedia española en Holanda y Alemania — John Lyly, Guevara y el Euphuismo en Inglaterra — Gracián y la literatura de Corte en Alemania — Cartas de F. A. Wolf, H. Luden, y Fr. Jacobs a Alvar Augustin de Liaño — Calderon y la musica en Alemania — Don Juan y la literatura donjuanesca del porvenir.* Une copieuse bibliographie met chaque fois au courant du jour ceux des travaux anciens qui sont repris ici.

La seule hypothèse de littérature comparée qui se pose, au sujet de Léon Dierx, concerne le *Lazare* du poète français et l'*Épître de Karshish* de Browning, traduite dans la *Revue contemporaine* en août-septembre 1856. Il est facile à Mlle E. Noulet de ne point s'y arrêter dans le livre très attentif qu'elle consacre à ce Parnassien discret (*Léon Dierx;* in-16 de 253 pages. Paris, Presses universitaires, 1925) : plus encore qu'elle ne l'indique, cette pièce significative semble être la réalisation de données tout intérieures d'inquiétude.

C'est un charmant petit volume que le *Florilège de George Meredith,* « cueilli » par M. Ch.-M. Garnier dans les romans et les poèmes du maître (Paris, Claude Aveline, 1925; petit in-16 de XI-104 pages). En attribuant un chapitre spécial à « l'esprit comique », l'ingénieux auteur du recueil a, du coup, permis à son lecteur de se placer au point où une philosophie de la vie touche à une œuvre littéraire : l'initiation à Meredith, dès lors, s'en trouve comme activée, et le florilège se distingue des commodes collections d'aphorismes ou de paradoxes que représentent trop souvent les ouvrages de ce type.

Très médiocres sont les deux contributions apportées, par M. Georges Bonneau, à la connaissance d'Albert Samain, et leurs sous-titres, qui pourraient être des formules de modestie, « essai d'esthétique », « essai de bibliographie », correspondent à la plus douloureuse vérité (Paris, imprimerie D'Arthez, 1925; in-8° de 216 et 36 pages). De maigre substance, avec des blancs fallacieux et des faux-titres, des « belles pages » qui font gagner de la place, ces deux ébauches que l'Université de Strasbourg, il y a peu d'années, n'avait pu admettre à l'impression, semblent avoir procuré à leur auteur le titre de docteur en Sorbonne! L'auteur aime et goûte les vers, et c'est assurément quelque chose; mais il semble incapable d'aller, pour l'élucidation de son charmant auteur, au-delà d'une formule bien connue, et pour laquelle il devrait remercier bien des prédécesseurs comme M. Tancrède de Visan dans l'*Attitude du lyrisme contemporain :* « Faire d'un aspect du moi le reflet d'un aspect

Digitized by Google

des choses... » L'auteur, qui ne se lasse pas d'appeler Samain « le poète flamand », nous doit encore l'indication de ce que cette origine même de l'écrivain pouvait en effet comporter de possibilités particulières. On trouvera, par contre, d'intéressants témoignages et une bonne bibliographie d'Albert Samain dans le numéro spécial du *Mercure de Flandre* (août 1925) consacré à ce poète.

L'éditeur de *Barrett Wendell and his Letters*, M. M. A. De Wolfe Howe (London, Humphrey Milford, Oxford University Press), remarque avec justesse qu'un âge de « lettres dictées », comme celui où l'Amérique est entrée, ne connaîtra plus guère de belles collections épistolaires comme celle-ci. Le grand humaniste, l'aristocrate intellectuel qu'était Barrett Wendell s'y montre avec ses meilleures qualités, sa réserve, sa bonté, sa vénération pour les « valeurs » éprouvées de l'esprit et de l'art. Le rayonnement d'une carrière de grand universitaire américain s'y laisse mesurer : moins éclatant peut-être que les rayons plus apparents d'autres foyers, ce n'en est pas moins une source de lumière dont ces lettres permettent d'apprécier la calme irradiation. La bibliographie qui termine le volume n'est pas complète : il y faut ajouter, entre autres, plusieurs numéros concernant les relations de Barrett Wendell avec la France intellectuelle.

Les Vivants et les Morts. — W. G. C. Byvanck, le lettré hollandais dont la presse a annoncé la mort et salué la mémoire, avait joué un rôle particulièrement efficace, vers 1890, comme révélateur de la nouvelle littérature française.

M. Paget Toynbee a découvert le journal des visites faites à Paris par Horace Walpole et en prépare la publication. C'est également d'Angleterre que vient l'heureuse nouvelle de la découverte de vingt-deux lettres de Descartes à C. Huyghens, qui vont être imprimées et données à la France.

Mme Charles Dejob, veuve d'un italianisant de la première heure dont le souvenir n'est pas éteint, vient de léguer, à la Sorbonne, l'importante bibliothèque italienne qu'avait formée son mari.

Le centenaire du romancier hongrois Maurice Jókai a été célébré, le 2 janvier, par une allocution de M. J. Tharaud et une conférence de M. Jean Mistler, sous les auspices de l'Association des étudiants hongrois de Paris.

Bien que John Kirkpatrick, professeur *émérite* de droit à l'Université d'Édimbourg, se soit peu occupé de littérature proprement dite, la mort récente, à quatre-vingt-dix ans, de cet Écossais éminent sera ressentie par tous ceux qui savaient combien il avait fait

Digitized by Google

pour la mutuelle intelligence de son pays et de la France en particulier.

Sir Sidney Lee, qui est mort à Londres, le 3 mars, à l'âge de soixante-six ans, était venu à nos études par une sorte d'extension de sa ferveur shakespearienne et de sa conscience d'historien. Appartenant à un groupe de jeunes connaisseurs de la littérature élizabéthaine que leur ancien maître, Abbott, animait de son zèle, il s'était de bonne heure préoccupé de tout ce que cette époque avait comporté de relations avec le Continent : son beau livre, *French Renaissance in England*, fut, en 1910, le plus connu de ses travaux en la matière, mais de nombreux articles touchent à des sujets voisins. Chez cet érudit courtois et galant homme, le biographe — il laisse inachevée une ample *Vie du roi Édouard VII* — l'avait d'ailleurs emporté sur le tard sur l'historien littéraire.

Notre collaborateur M. Bernard Faÿ a reçu la médaille d'or de l'American Historical Association pour ses deux volumes sur l'*Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis*.

Deux écrivains allemands distingués, MM. Alfred Kerr et Thomas Mann, ont été, en janvier dernier, appelés à prendre la parole à Paris.

Dans une interview publiée par les *Nouvelles littéraires* du 20 février, M. Giraudoux a cité une lettre de Charles-Louis Philippe recommandant — en date du 30 novembre 1898 — la lecture intensive de Dostoïevsky.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

PIETRO TOLDO (1860-1926)

Pietro Toldo vient de mourir à Bologne : aucun de ceux qui s'intéressent à la littérature française et à la littérature comparée n'ignorent son nom. Notre *Revue* tient à s'associer au deuil de sa famille, de ses collègues, de ses étudiants et du monde savant. Celui qui écrit ces lignes l'a vu pour la dernière fois à Bologne même, lors des fêtes littéraires qu'il avait organisées pour la célébration du troisième centenaire de la naissance de Molière : il se rappelle sa cordialité grande, sa bonhomie, son entrain; Pietro Toldo portait en lui cette sympathie qui humanise la science.

On lira, sur l'homme et sur l'œuvre, le bel article que M. Henri Bedarida lui a consacré dans le *Marzocco* (28 février 1926). Nous extrayons de la liste contenue dans le *Ricordo delle onoranze a Pietro Toldo nel XXXV anno del suo magistero* (Firenze, l'Arte della Stampa, 1922) l'indication de ses principales études en matière de littérature comparée :

Figaro et ses origines. Milan, Dumolard, 1893.

Ce que Scarron doit aux auteurs burlesques d'Italie. Pavie, Fusi, 1893, p. 38.

Due articoli letterari : Il poema della Creazione del Du Bartas e quello di Torquato Tasso. La democrazia di Molière. Roma, E. Lœscher, 1894, p. 82.

Contributo allo studio della Novella francese del XV e del XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana... Roma, E. Lœscher, 1895, p. 155.

Se il Diderot abbia imitato il Goldoni (*Giornale Stor. d. lett. it.*, XXVI, 1895, p. 350-376).

Tre Commedie francesi inedite del Goldoni (*Ibid.*, XXIX, 1897, p. 377-391).

Due leggende tragiche ed alcuni riscontri col teatro dello Schiller (*Zeitsch. f. romanische Philologie*, XXII, 1898, p. 331-359).

L'arte italiana nell'opera di Francesco Rabelais (*Archiv f. das St. der neueren Sprachen u. Literaturen*, C, 1898, p. 103-148).

Attinenze fra il teatro comico di Voltaire e quello del Goldoni (*Giorn. st. d. Lett. it.*, XXXI, 1898, p. 343-360).

Il sentimento nazionale nel Teatro francese (*Prolusione al corso di*

Digitized by Google

letteratura francese nella R. Università di Torino). Imola, Ignazio Galeati e F., 1900, p. 27.

Le Courtisan dans la littérature française et ses rapports avec l'œuvre de Castiglione (*Arch. f. das St. d. neueren Sprachen u. Litter.*, CIV, 1900, et CV, 1900).

Quelques sources italiennes du théâtre comique de Houdar de la Motte (*Bull. it.*, I, 1901, p. 8).

Études sur le Théâtre comique français du moyen âge et sur le rôle de la nouvelle dans les farces et dans les comédies. Turin, Lœscher, 1902, p. 189.

Sulla fortuna dell'Ariosto in Francia (*Studi romanzi*, I, 1903, p. 23).

Quelques notes pour servir à l'histoire de l'influence du « Furioso » dans la littérature française (*Bull. it.*, IV, 1904, p. 52).

Le théâtre de Regnard. Sources du comique (*Rev. d'hist. litt. de la France*, XII, 1905, p. 424-452).

Due tragedie dello Shakespeare nelle tradizioni popolari francesi (*Nuova Ant.*, 16 giugno 1905) [Hamlet et le roi Lear].

« El Amante liberal » et « la belle Provençale » (*Rev. d'hist. litt. de la France*, XIII, 1906, p. 337-341).

Les voyages merveilleux de Cyrano de Bergerac et de Swift, et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais (*Rev. des Études rabelaisiennes*, IV, V, 1906-1907, p. 60).

Di alcuni scenari inediti della Commedia dell'arte e delle loro relazioni col teatro del Molière. Nota (*Atti dell' Acc. d. Sc. di Torino*, XLII, 1907).

Diderot e il « Burbero benefico » (*Ateneo Veneto*, I, 1907, p. 10).

Le « Basalisco di Bernagasso » et le « Tartuffe » (*Bullet. it.*, VII, 1907, p. 135-150).

L' « Avare fastueux » (*Giorn. st. d. lett. it.*, LIII, 1909, p. 330-339) [de Goldoni].

L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie. Turin, Lœscher, 1910, p. 578, in-8°.

Come il La Fontaine s'ispirasse al Boccaccio. In *Studi pubblicati in onore di Francesco Torraca*. Napoli, Perrella, 1912, p. 15.

Fonti e propaggini italiane delle Favole del La Fontaine (*Giorn. st. d. lett. it.*, LIX, 1912, p. 1-46; 249-311).

Quello che la Signora di Sévigné scrive delle cose nostre. In Scritti varii di erudizione e di critica in onore di R. Renier. Torino, 1912, p. 21-33.

L'Algarotti oltr'Alpe (*Giorn. st. d. lett. it.*, LXXI, 1918, p. 1-48).

Un rapporto a Benedetto XIV contro la « Pucelle » del Voltaire (*Memorie d. R. Acc. d. sc. di Bologna*. Classe di sc. morali, série II, vol. V, 1920-1921).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1925 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Schœll (F. L.). « Littérature comparée » et « littérature générale » aux États-Unis (*Études françaises*, 15 novembre).

Teggart (F. J.). Theory of History [les chapitres II et VIII intéressants aussi pour l'histoire littéraire]. New Haven, Yale University Press.

Richards (J. A.). Principles of literary criticism. London, Kegan Paul.

Tronchon (H.). L'Institut de littératures modernes comparées de l'Université de Strasbourg (*Bull. de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 1er janvier 1926).

Reed (A. W.). Literary research in London (*Edinb. Rev.*, janvier 1926).

Relations générales.

Farinelli (A.). Ensayos y discursos de critica literaria hispano-europea. Roma, Fratelli Treves.

Herford (C. H.). Shakespeare and Descartes [représentant deux tendances adverses à l'égard de la tradition et de la vie de l'esprit] (*Hibbert Journal*, octobre).

Pottle (F. A.). The part played by Horace Walpole and James Boswell in the quarrel between Rousseau and Hume (*Philol. Quart.*, octobre).

Kušar (J.). Poeti jugoslavi del Rinascimento I : Serbi II e III : Croati e Sloveni [et diverses influences européennes]. Trieste, Libreria Treves Zanichelli.

Digitized by Google

Medina (J. T.). Biblioteca Chilena de traductores (*Anales de la Universidad de Chile*, 3e trimestre).

Orsini (G.). Chi fu il vero riformatore del dramma musicale? Cristoforo Gluck e Ranieri Calzabigi [Calzabigi à Weimar et à Paris] (*La Fiera letteraria*, 14 février).

Strohl (H.). La société littéraire de Colmar, 1760-1820 [et divers points de contact franco-allemands] (*Études et documents divers*, publ. par le Comité des Travaux historiques et scientifiques, fasc. XI).

Robertson (J. G.). Gœthe and Byron (*Publications of the English Gœthe Society*, new series, II). London, A. Moring.

Klemperer (V.). Romantik und französische Romantik (dans : *Romanische Sonderart*. München, Hueber).

Masson-Oursel (P.). Orient-Occident (*Nouvelle Revue française*, 1er mars 1926).

« Periscope ». Anglo-Indian fiction [l'Orient contaminé par l'Occident] (*Edinb. Rev.*, octobre).

Motifs, thèmes et types.

Sydow (C. W. von). Folksagan såsom indoeuropeisk tradition (*Arkiv för nordisk Filol.*. XLII).

Williams (Ch. A.). Oriental affinities of the legend of the Hairy Anchorite : the theme of the Hairy Anchorite in its early form (*Univ. of Illinois Studies in Language and Literature*, X, 2).

Bondurant (A. L.). The *Amphitruo* of Plautus, Molière's *Amphitryon* and the *Amphitryon* of Dryden (*Sewanee Review*, octobre-décembre).

Krappe (A. H.). The Valkyries (*Mod. Lang. Rev.*, janvier 1926).

Entwistle (W. J.). The Arthurian legend in the literatures of the Spanish peninsula. London, Dent.

Vinaver (Eug.). Le roman de Tristan et Iseut dans l'œuvre de Thomas Malory. Paris, Champion.

Beonio-Brocchieri (V.). Tristano e Isotta. Dalla leggenda medioevale alla tragedia germanica (*Nuova Antologia*, 1er novembre).

Pietsch (K.). Spanish Grail fragments. II. Commentary (*Mod. Philol. Monographs*, II. Chicago).

Digitized by Google

Hofer (S.). Der Folklore des Mittelalters im französischen Volksepos (*Zs. für franz. Spr. u. Lit.*, XLVII, 7-8).

Kelso (R.). The 16th century definition of the gentleman in England (*Journ. of Engl. and Germ. Philol.*, LXXIV, 3).

Chevalley (A.). Le roman corporatif au temps de Shakespeare (*Le Navire d'argent*, 1er février 1926).

Mc Intyre (C. F.). The later career of the Elizabethan villain-hero (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XL, 4).

Cardazo (J. L.). The contemporary Jew in the Elizabethan drama. Amsterdam, Paris.

Landa (M. J.). The Jew in drama. London, King.

Whipple (T. K.). Martial and the English epigram for sir Th. Wyatt to Ben Jonson (*Univ. of California Publ. in mod. Philol.*, X, 4).

De Lorenzo (G.). Roma nelle tragedie di Shakespeare. Napoli, Casella, 1924.

Ponti (E.). Roma. Visioni storiche di un secolo fa. Roma, Maglione e Strini.

Weber (A.). Don Juan en Hongrie (*Rev. des Ét. hongroises*, 1-2).

Le Cour (P.). A la recherche d'un monde perdu : l'Atlantide et ses traditions (*Mercure de France*, 1er décembre).

Pons (E.). Le « voyage » genre littéraire au XVIIIe siècle : indications bibliographiques et critiques (*Bull. de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 1er janvier, 1er février 1926).

Jan (Ed.). Der französische Freimaurerroman im 18. Jahrhundert (*Germ.-Rom. Monatschrift*, septembre-octobre).

Krammer (M.). Deutschland als Prophetie (*Preuss. Jahrbücher*, novembre).

Michels (R.). Zur Soziologie von Paris [avec diverses applications dans la littérature] (*Zs. für Völkerpsychologie und Soziologie*, I, 3-4).

Muret (M.). Napoléon raconté par un Allemand [Em. Ludwig] (*Débats*, 11 décembre).

Valentin (B.). Napoléon und die Deutschen. Berlin, Bondi.

Vittorini (Dom). Il Grottesco nel teatro moderno e contemporaneo (*Mod. Lang. Journal*, octobre).

Digitized by Google

Influences italiennes.

Renzulli (M.). Dante nella letteratura inglese. Firenze, La Via.

Gargáno (G. S.). Dante, la sua fortuna e il suo influsso in Inghilterra [à propos du livre précédent] (*Marzocco*, 27 novembre).

Klemperer (V.). Der fremde Dante (dans : *Romanische Sonderart*. München, Hueber).

Olivero (F.). Ruskin e Dante (*Giornale dantesco*, janvier-mars).

Garcés (T.). Angiolo Poliziano i el Renaixement (*Revista de Catalunya*, octobre).

Angeli (D.). Roma britannica (*Marzocco*, 3 et 17 janvier, 14 février 1926).

Gargáno (G. S.). Il Collegio inglese di Roma e la sua cronaca (*Marzocco*, 21 février 1926).

An. Italian lyrics in English [sur l'anthologie de miss R. Rendel] (*Times liter. Suppl.*, 7 janvier 1926).

Spellanzon (G.). Uno scenario italiano ed una commedia de Lope de Vega (*Rev. fil. españ.*, XII, 3).

Angeli (D.). L'amore romano di Milton (*Giornale d'Italia*, 2 septembre).

Spekke (A.). Ludovico Ariosto jelgava [le théâtre de l'Arioste dans les collèges des Jésuites en Lettonie] (*Izglitibas Ministrijas Menesraksts.*, novembre).

Mazzoni (G.). Un' ape d'alveare italiano in Francia [influence du Tasse] (*Marzocco*, 15 novembre).

Pollak (R.). Uwagi o seicentyzmie [influences italiennes sur les écrivains polonais au XVIIe siècle] (*Przeglad Wspolczesny*, novembre).

Tarchiani (N.). Firenze e la Toscana nella descrizione degli stranieri; *suite* (*Marzocco*, 29 novembre et 27 décembre).

Collison Morley (L.). Seventeenth Century Englishmen in Italy (*Edinburgh Review*, juillet).

Scott (C. K.). Smollett in Pisa [lettre apportant quelques précisions] (*Times literary Suppl.*, 3 décembre).

Foresi (M.). L'amicizia passionale della Staël per Vincenzo Monti (*Nuova Antologia*, 1er décembre).

Digitized by Google

Durry (M. J.). Chateaubriand ambassadeur à Rome, d'après des documents inédits (*Rev. d'hist. litt.*, octobre).

King (R. W.). Italian influence on English scholarship and literature during the Romantic revival. VI (*Mod. Lang. Rev.*, janvier 1926).

Buzzichini (M.). Swinburne e l'Italia (*I libri del giorno*, mars 1926).

Panella (A.). Lamennais e l'Italia (*Marzocco*, 24 janvier 1926).

Augustin-Thierry (A.). La princesse Belgiojoso et Augustin Thierry (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre).

Marani Toro (J.). Dickens e l'Italia (*Rivista di Cultura*, janvier-août).

Bedarida (H.). Italianizzanti all' estero : Pierre de Nolhac (*Leonardo*, novembre).

Lenoir (Y.-M.). Un critique d'art et l'Italie : C. Mauclair (*Études italiennes*, juillet-septembre).

Pènev (B.). [Les influences italiennes sur la littérature bulgare] (*Slatorog*, mai-juin).

[Anon.]. La letteratura italiana in Romania (*Rass. culturale della Romania*, août).

Marcu (A.). Recenti segni di italianità in Romania (*Rass. culturale della Romania*, octobre).

[G. B.]. Papini in Danimarca (*I libri del giorno*, mars 1926).

Influences espagnoles.

De Maetzu (R.). Don Quijote, Don Juan y La Celestina. Ensayos en simpatia. Madrid, Colecion contemporanea Calve, 1926.

Dechamps (J.). Stendhal et l'Espagne (*Bulletin hispanique*, janvier-mars 1926).

Klemperer (V.). Die Weltstellung der spanischen Sprache und Literatur (dans : *Romanische Sonderart*. München, Hueber).

Influences portugaises.

Oliveira Lima. O Pe Corrêa da Serra nos Estados Unidos (*Portugalia*, n° 1, octobre).

Le Gentil (G.). Os estudos portugueses em França (*Vasco de Gama*, n° 1, octobre-décembre).

Digitized by Google

Influences françaises.

Fischer (W.). Die französischen Sprachkenntnisse von Chaucers Priorin (*Probleme der engl. Sprache und Kultur, Festschrift Hoops*).

Taylor (G. C.). Shakespeare's debt to Montaigne. Harvard University Press. London, Milford.

Benoît (F.). La société avignonaise au XVIe siècle. Correspondance de Garganello. Vaison, Macabet frères.

Hoepffner (E.). Les influences littéraires de la France sur les lettres en Alsace (*Bull. de la Soc. des Amis de l'Univ. de Strasbourg*, décembre).

Valkhoff (P.). Constantin Huyghens, poète et diplomate hollandais, et ses amitiés françaises [cf. *Revue*, 1926, p. 143] (*Gazette de Hollande*, 25 décembre 1925, 1er janvier 1926).

[Anon.]. Boileau in England [sur le livre de A. F. B. Clark] (*Times liter. Suppl.*, 7 janvier 1926).

Ridenti (L.). Un Molierista italiano : Cesare Levi (*Il secolo XX*, décembre).

Piksanov (N. K.). Griboïedov i Molière : pereotsênka traditsii. Gosizdat, 1922.

Ruffini (F.). Il « masso » del Natale Manzoniano e il Giansenismo (*Rivista d'Italia*, 15 octobre).

Le Gresley (O.). L'enseignement du français en Acadie (1604-1926). Mamers, Enault; Bathurst, Collège du Sacré-Cœur.

Chinard (G.). Les réfugiés huguenots en Amérique. Paris, « les Belles-Lettres ».

Raĉz (L.). L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (*Rev. des Ét. hongroises*, 1-2).

Cherel (A.). Un aventurier religieux au XVIIe siècle : André-Michel Ramsay [et l'influence de Fénelon]. Paris, Perrin.

Dijkshorn (J. A.). L'influence française dans les mœurs et les salons des Provinces-Unies (thèse de Groningue). Paris, L. Arnette.

Cesario (M.). L'illuminismo francese in Italia e l'influsso del Rousseau nel pensiero pedagogico italiano (*Rass. di studi francesi*, novembre-décembre).

Deledda (S.). Motivi antifrancesi in Sardegna nel secolo XVIII (*Rivista d'Italia*, 15 septembre).

Digitized by Google

Rêzanov (V. I.). K voprosou o vlianii Voltaira na Pouchkina (*Pouchkin i ago sovremenniki*, fasc. XXXVI, 1923).

Bugge (Al.). Goethe og Voltaire : et bidrag til forstaaelsen av *Faust* (*Atlantis*, V, dernière livraison).

Barzilai Gentilli (E.). Jean François Regnard e il suo teatro, e di alcune analogie con quello di C. Goldoni (*Nuova Antologia*, 1er mai).

Manfredi (G.). Contributo alla biografia del Casti. Ivrea, Viassone.

Valkhoff (P.). Une Hollandaise romancière française : Mme de Charrière (*Gaz. de Hollande*, 15-29 janvier, 5 février 1926).

Geld (G. G.). Po povodou stikhotvorenia Pouchkina « Iz A. Chénier » (1825) (*Pouchkina i ego sovremenniki*, fasc. XXXVI, 1923).

Nuñez de Arenas (M.). Notas acerca de Chateaubriand en España (*Rev. de filol. española*, T. XII, Cuaderno 3).

Tomachevski (B. V.). Lamêtki o Pouchkinê. I. K Pouchkinskim sioujetam. II. « Kinjal » i Mme de Staël (*Pouchkin i ego sovremenniki*, fasc. XXXVI, 1923).

Yperlaan (J. C.). Les traductions hollandaises des poésies lyriques de Victor Hugo jusqu'en 1885 [thèse d'Amsterdam]. Bussum, C. A. J. Van Dishoeck.

Estève (E.). Longfellow et la France. Conférence... publiée par Bowdoin College. Brunswick, Maine.

Piksanov (N. K.). Scribe i ego ousvoenié rousskim teatrom (*Ostrovski i literatourno-teatralny seminarii*. Ivano, Voznesensk, 1923).

Turner (A. M.). Another source for *The Cloister and the Hearth* [de Charles Reade : l'*Histoire des Hôtelleries* de F. Michel et Ed. Fournier] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XL, 4).

Yvon (P.). Diane sur la « Côte de nacre » ou une héroïne de Meredith sur une plage du Calvados. Caen, impr. Olivier, 1926.

[Anon.]. Lafcadio Hearns translations [du français surtout] (*Times liter. Suppl.*, 25 juin).

Munteano (B.). Un chapitre de l'influence des lettres françaises en Roumanie [sur le livre de Drouhet] (*Rev. bleue*, 21 novembre, 5 décembre).

S[ouday] (P.). Un Hollandais à Paris [W. G. C. Byvanck] (*Temps*, 28 décembre).

Darré (H.). La littérature française en Italie (*Études italiennes*, juillet-octobre).

Digitized by Google

AYNARD (J.). La France et les Français jugés par un Anglais [Sisley Huddleston] (*Débats*, 12 décembre).

HAUFF (von). Der französische Unterricht in Südamerika (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXIV, 4).

ROUSSEL (L.). La littérature qui se fait en Grèce (*Libre* [périodique publié à Montpellier], 8 juillet et 8 août).

AUDRA (Em.). Ruskin et la France (*Rev. des cours et conférences*, 15 janvier 1926).

MURRAY (J.). Marcel Proust [et son enthousiasme ruskinien du début] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier 1926).

Influences anglaises.

BONNARD (G.). Chaucer in French [note rectificative au numéro du 17 septembre] (*Times liter. Suppl.*, 12 novembre).

FONTAINAS (A.). How English writers have influenced French literature (*Fortn. Rev.*, octobre).

YATES (F. A.). English actors in Paris during Shakespeare's lifetime (*Rev. Engl. Stud.*, I, 4).

MOLIN (N.). Till våra äldsta Shakespeare översettningars historia (*Minneskrift Filol. Samfundet i Göteborg*).

[ANON.] An Italian critic on Donne and Crashaw [sur le livre de M. Praz] (*Times liter. Suppl.*, 17 décembre).

MAZZONI (G.). Alfieri ossianesco. Dans : *Abati Soldati Autori Attori del Settecento*. Bologna, Zanichelli.

FAGGI (A.). I poemi d'Ossian e il Leopardi (*Marzocco*, 27 décembre).

BRUEL (A.). Un romancier oublié : Henri Mackenzie [l'homme sensible] (*La Meuse*, 29 octobre).

IBERSHOFF (C. H.). Bodmer and Thomson's Seasons (*Mod. Lang. Notes*, janvier 1926).

IAKOVLEV (N. N.). Ostrovski perevodtchik Antonia i Kleopatry Shekspira (*Sbornik i Ostrovski i Novye Materialy*. Leningrad, 1924).

KARRIK (V.). O proïskhojdenii odnoygo stêkhotvorenia Pouchkina, « Vorotilsia Notchiou melnik » [Sur la manière dont Pouchkine a pu connaître la vieille chanson écossaise « Our Gudeman Came Hame »] (*Pouchkin i ego sovremenniki*, fasc. XXXVI, 1923).

Digitized by Google

Jakovlev (N. V.). K voprosou ob angliiskikh istotchnikakh stikhotvoreniia Pouchkina « Tsygany » (Nad bêsistymi bregami) [Influence de Wordsworth et de Bowles] (*Pouchkin i ego sovremenniki*, fasc. XXXVI, 1923).

Mustacchia (N.). Shelley e la sua fortuna in Italia. Catania, Muglia.

Vizetelly (E. A.). L'exil de Zola en Angleterre (*Bull. Soc. des amis d'É. Zola*, n° 8, 1916).

Praz (M.). English Studies in Italy (*Engl. Studies*, février 1926).

Influences helvétiques.

Ziehen (Ed.). Die deutsche Schweizerbegeisterung in den Jahren 1750-1815. Frankfurt a. M., Diesterweg (*Deutsche Forschungen*, VIII).

Influences allemandes.

Robef (E.). Leibniz et Maine de Biran [thèse de la Sorbonne]. Paris, Jouve.

Marcus (H.). Goldsmith über Deutschland. I (*Archiv*, CXLIX, 1-2).

Levi (G. A.). Alfieri e Kant (*Giornale storico lett. ital.*, vol. 86, fasc. 3).

Carritt (E. F.). The sources and effects in England of Kant's philosophy of beauty (*The Monist*, avril).

Henriot (E.). Stendhal à Iena et à Brunswick (*Le Temps*, 7 avril).

Minot (J.-M.). Deux critiques d'Hoffmann : W. Scott et Th. Gautier (*Figaro*, 23 janvier 1926).

Bidou (H.). Schopenhauer et H. Bataille (*Débats*, 1er février 1926).

Lassus (J. de). L'influence wagnérienne sur le symbolisme français (*Vie des Peuples*, décembre).

Strecker (K.). Nietzsche und Strindberg. München, G. Müller.

Levy (O.). Mussolini and Nietzsche [à propos d'un article dans le numéro du 19 mars] (*Times liter. Suppl.*, 9 avril).

Influences scandinaves.

Wihan (J.). Henrik Ibsen und das deutsche Geistesleben (*Prager deutsche Studien*, XXXVI). Reichenberg, Sudeten-deutscher Verlag.

Digitized by Google

Ascoli (G.). Le théâtre d'Ibsen en France (*Revue des cours et conférences*, 15 février 1926).

Influences slaves.

Kachin (N. P.). Otnochenie k Ostrovskomy. Zapadnykh stzen i naoutchnoï literatoury. 1923.

Shestov (L.). Tolstoï und Nietzsche. München, Marcan.

Influences hongroises.

Tóth (B.). Un apôtre français de Petöfi : Thalès Bernard (*Rev. des Ét. hongroises*, 1-2).

Schöpflin (Al.). Le centenaire de Maurice Jókai (*Rev. des Ét. hongroises*, 1 et 2).

Influences américaines.

[X.]. Bibliographie : la littérature américaine traduite en français (*Le Navire d'argent*, décembre 1925, janvier et mars 1926).

Larocque Tinker (E.). Lafcadio Hearns American days. London, J. Lane.

Influences orientales.

Levi (S.). L'Inde et le monde. Paris, Champion, 1926.

Bordeaux (P.-H.). Le poète chez la sorcière [Lamartine en Orient et lady Stanhope] (*Correspondant*, 10 janvier 1926).

Baldensperger (F.). A propos de l'influence récente de la poésie japonaise en France (*La Femme du Médecin*, novembre).

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Wladyslas Folkierski. **Entre le classicisme et le romantisme : étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle.** Cracovie, Académie polonaise ; Paris, Champion. Gr. in-8° de 604 pages.

« Qui dit préromantisme ne dit pas toujours romantisme. Le classicisme du grand siècle finissait que le romantisme, même dans son germe, n'était pas né. » Cette observation si juste de l'*Avant-Propos* de M. Folkierski mérite d'être mise en relief, en un temps où des confusions esthétiques, dues sans doute à une sorte d'intempérance et de simplification où la passion politique et l'indiscrimination historique ont leur part de responsabilités, risquent de brouiller d'utiles frontières[1]. Remercions donc le distingué maître de l'Université de Cracovie d'avoir consacré de patientes études et un savant volume à la « pensée propre du XVIIIe siècle » en matière d'art, et spécialement d'art littéraire, et d'avoir tenu, en quelque sorte, à « isoler » les tendances postclassiques pour les mieux définir : un second volume, que nous appelons de nos vœux, serait consacré à l'esthétique spéciale du préromantisme, et ainsi serait heureusement comblée une lacune véritable qui a fait croire à beaucoup de nos contemporains que c'est au classicisme authentique qu'avait succédé le romantisme,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal...

Les *théories* sont seules en jeu dans les six cents pages de M. Folkierski : d'où une certaine aridité, inhérente à la matière, et qui n'est pas sans rappeler, à sa façon, le « genre » de l'exposé d'esthétique, tel que le pratiquaient volontiers des abbés académiciens de

1. Il est assez significatif de constater qu'un *memento* semblable inspire les recherches méthodiques instituées, au sein de la *Modern Language Association of America*, par le groupe qui s'occupe du XVIIIe siècle. « Se garder de croire que le romantisme réside dans le « primitivisme », ou dans un idéal démocratique, ou dans l'opposition aux doctrines classiques » : ce sont trois des préceptes auxquels ce groupe se tient pour éviter le danger d'une discussion qui partirait d'un principe erroné. L'exemple est bon à suivre.

Digitized by Google

la première moitié du XVIIIe siècle. De fait, d'anciens élèves d'Émile Grucker, qui, ancien secrétaire de Victor Cousin, enseigna la littérature étrangère à l'Université de Nancy et entretenait l'Académie de Stanislas de ses patients travaux, seraient peut-être les plus aptes à entrer de plain-pied dans les régions où nous convie un auteur qui, à bien des égards, reprend avec plus d'information l'*Histoire des doctrines esthétiques*.

Cette histoire ne se joue pas, au XVIIIe siècle, comme on aurait pu le croire, entre la France et l'Allemagne seules, mais entre ces deux pays étayés par une Italie défiante du prétendu « classicisme absolu » de la France, par une Angleterre amie des droits du *génie;* et peut-être, dans la seconde moitié du siècle, faudrait-il chercher dans les pays scandinaves et slaves le point de départ de ces séductions nouvelles, le *vaste*, la « grandeur orientale », le *vide*, qui ont leur part dans la préparation du romantisme. Mais il s'agirait là du versant qui mène à cette phase nouvelle, alors que le présent ouvrage nous entretient avant tout de la période déclinante du classicisme. Par un scrupule qui pourra paraître excessif, c'est seulement dans la note de la page 145 qu'une esthétique de Vico, résumée, devra être cherchée, alors que les vues du philosophe napolitain sur l'écriture, exposées dans le corps de l'ouvrage, le sont par ricochet, à travers les analogies de Warburton[1].

Ceux qui ont pratiqué ces zones intéressantes du XVIIIe siècle ne regretteront-ils pas que toute la première subdivision du livre ne s'intitule pas franchement *la désintégration du classicisme?* Que ce soit à travers les justifications intellectualistes des « règles », ou du

1. Que M. Folkierski, assez singulièrement, appelle toujours Warburthon. La liste des *errata* de la p. 598 n'épuise point, par malheur, le nombre des fautes d'impression : écrire Gessner *passim*, Smollett p. 241 et 596, Weisse p. 668, 572 et 696, Desnoiresterres p. 586 et 591, Addisson p. 587, Fortia de Piles p. 590. Il est curieux que, dans l'*Index* d'un ouvrage traitant du XVIIIe siècle, Locke ne figure pas, alors que Descartes y est représenté. Ne faut-il pas lire, p. 566, ligne 23, Carlyle au lieu de Lessing (cf. l'épigraphe du chapitre)? C'est aussi faire à M. Folkierski le plus grand compliment qui se puisse que de regretter chez un auteur polonais, qui écrit avec tant de facilité notre langue, des *lapsus* tels que ceux-ci : « s'y voyait avec Leclerc » (p. 11), « défavorables à la connaissance de Vico » (p. 126), « de là des types comme le comte de Caylus » (p. 187), « le fait du signalement des langues orientales pour leur énergie poétique » (p. 210), « l'histoire plus qu'illicite » (p. 451), « grand artiste, il n'en possédait que l'énergie » (p. 515), « le rire ainsi que *le pleur* » (p. 532). Quelques interprétations devront être rectifiées : Bouhours (p. 13), Dubos et son « esprit démocratique » (p. 53), le XVIIIe siècle « essentiellement intellectuel » (p. 234). L'ignorance de Diderot en fait de langue allemande n'empêcherait pas sa dépendance à l'égard de Lessing, dès qu'un intermédiaire se trouvait à point pour le mettre au courant (p. 494, note 2).

Digitized by Google

genre de l'idylle par Fontenelle, à travers les appels à la notion de relativité esthétique chez Voltaire, à travers les tentatives d'innovations dramatiques, prosodiques, linguistiques des demi-novateurs, à travers les « traités de morale et de logique » qui se donnaient pour des « essais sur le beau » (p. 77, note 3), les principes mêmes de l'art classique sont mis en cause, à leur insu le plus souvent, par des gens qui s'imaginent leur rester fidèles, mais qui, les discutant, les justifiant, les assouplissant, en ruinent les fondements véritables. L'extraordinaire importance de Shaftesbury pour le mouvement des idées aurait ensuite à exiger tout un chapitre, sinon une division de l'ouvrage, pour l'auteur des *Characteristics* : il y a bien chez lui un des « ponts tournants » du siècle, et ce n'est pas sans raison que la simple numération de l'*Index* lui attribue un chiffre de citations, à travers tout l'ouvrage, que dépasse le seul Diderot : même Condillac, auquel sont consacrées ici des analyses importantes, mais qui n'a pas affecté au même titre la *création* littéraire, n'a pas l'importance d'un penseur qui offrait, d'une part, aux artistes le symbole encourageant de Prométhée et qui, d'autre part, faisait une engageante jonction entre le Beau et le Bien. Diderot, Lessing, Wieland n'auraient pas eu, sans doute, leur liberté de mouvement respective sans un précurseur qui attend encore une présentation d'ensemble digne de lui.

Avec l'auteur des *Salons*, dont la « forte individualité » remplit toute la deuxième partie; avec l'auteur du *Laocoon*, dont l' « esprit de système » occupe toute la troisième, M. Folkierski se retrouve sur des terrains copieusement jalonnés, mais dont il importait de montrer la nature non plus absolue, mais relative, essentielle pour l'acheminement de l'Occident vers des formes d'art nouvelles. L' « expression » préférée au « style » après les batailles livrées par le premier, la ruine à peu près évidente de l'*ut pictura poesis* à la suite de l'initiative du second, tels sont les deux résultats acquis par Diderot et par Lessing, à l'heure où l' « esthétique » acquérait une dignité indépendante et une appellation spéciale. Il convient de remercier M. Folkierski d'avoir en quelque sorte « intégré », dans une histoire plus générale, des initiatives connues en elles-mêmes, mais auxquelles manquait le plus souvent, dans la présentation qui en était faite, la connaissance des contacts et des contrastes, des aboutissements et des points de friction. Tout cela complique assurément, mais explique aussi, les épisodes de ce vaste conflit. On peut se demander, à l'issue où nous conduit ici un guide bien informé, quoique parfois absorbé dans sa matière même au point de ne point prendre de recul à son égard, si un nouveau classicisme n'était pas possible vers 1767 et si la « veine de romantisme » si-

Digitized by Google

gnalée déjà par Sainte-Beuve et abondamment repérée par de nombreux prospecteurs était une sorte de nécessité inéluctable. Au prochain volume de M. Folkierski de nous le dire : souhaitons qu'il le fasse avec une abondance de textes bien choisis et une connaissance de la complexité des questions qui égalent les meilleures qualités du présent ouvrage.

Fernand BALDENSPERGER.

Bernard FAŸ. I. **L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle.** In-8° de 378 pages. — II. **Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800.** In-8° de 108 pages. (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, VII.)

Le travail de M. Bernard Faÿ représente un effort de synthèse que tous les historiens des relations franco-américaines lui seront reconnaissants d'avoir entrepris et mené à bien. La période qui s'étend de 1770 à 1800 peut, en effet, être considérée comme *the crucial period* de l'histoire des États-Unis. C'est là que l'on vit se manifester pour la première fois, au grand jour, quelques-unes des tendances qui devaient dominer le développement de la nouvelle nation. C'est alors qu'ont été formulés, éclaircis et éprouvés les principes qui, cent cinquante ans après, constituent encore sous une forme à peine modifiée ce que l'on peut appeler la doctrine de l'américanisme. Paraissant au moment où les États-Unis vont célébrer le cent cinquantième anniversaire de leur indépendance, le livre de M. Faÿ vient à son heure; il est éminemment d'actualité.

Il fallait un courage réel et des plus louables pour aborder l'étude de ces trente années fiévreuses et tumultueuses, où les doctrines se sont entre-choquées et où la mêlée fut telle que bien souvent il devint impossible de distinguer ses amis de ses adversaires. Les documents abondent. Ils sont en France, au ministère des Affaires étrangères et à la Nationale, à Boston, à Philadelphie, à New York, à Baltimore, à Richmond, dans les archives gouvernementales de Washington, dans des collections privées et dans des bibliothèques historiques disséminées sur un énorme territoire. La complexité et le volume même des matériaux rendaient toute étude d'ensemble une tâche des plus ardues. Il semble bien cependant que M. Faÿ n'ait au total négligé aucun document important, tout en réussissant à coordonner, dans une présentation claire et de dimensions maniables, une énorme accumulation de faits et de données précises.

Digitized by Google

L'histoire des relations entre les deux pays pendant ces trente années décisives est « avant tout un mirage, une histoire d'amour », nous dit M. Faÿ dans sa conclusion. C'est aussi, pour reprendre une comparaison moins ingénieuse et plus usée peut-être, un drame en cinq actes nettement définis, où l'action passe à tout instant d'un continent à l'autre. C'est bien plus encore un phénomène de psychologie internationale des plus curieux, dont on peut tracer la courbe rapidement ascendante et qui revient, à la fin du XVIIIe siècle, presque à son point de départ.

L'auteur, assez arbitrairement à mon avis, établit son point de départ à 1770 : c'est là, semble-t-il, une des principales critiques que l'on puisse lui adresser. Il a indiqué, il est vrai, dans son premier chapitre, le revirement d'opinion qui semble s'être produit dans l'opinion américaine à l'égard de la France entre 1763 et 1770. Il insiste sur le fait que, le traité de Paris ayant mis fin à la lutte pour la suprématie du Nouveau Monde, les colons anglais n'avaient plus de motifs de haine contre la France et les Français. C'est ce dont je suis loin d'être convaincu. Pendant cent cinquante ans de guerres coloniales, des alluvions de haine et de méfiance s'étaient superposées en couches profondes. Les accusations « d'atrocités » lancées contre les Indiens « disciples des Jésuites », le souvenir des massacres de fermiers, des enlèvements d'enfants, des persécutions dirigées contre les huguenots, et dont les protestants réfugiés étaient un vivant témoignage, tout cela ne pouvait s'effacer en un jour. En fait, il en subsista des germes d'hostilité et de rancune qui n'ont pas encore perdu toute nocivité, comme on peut le constater en lisant les historiens américains modernes.

Aussi me semble-t-il difficile d'accepter sans réserves les conclusions de M. Faÿ sur cette première partie de son travail, qui va jusqu'à la Déclaration d'indépendance. C'est de beaucoup, d'ailleurs, la période sur laquelle il est le plus difficile de se renseigner. Il se peut que l'influence française se soit fortement manifestée dès la naissance de « l'esprit révolutionnaire ». Après en avoir été fermement persuadé, j'en suis aujourd'hui beaucoup moins certain; même après avoir lu le livre de M. Faÿ, je m'avoue encore, en toute humilité, incapable d'avoir sur la matière une opinion bien définie. Avec M. Faÿ on reconnaîtra que la Déclaration d'indépendance semble avoir un accent français. On y trouvera une netteté dans les formules, une passion frémissante qui semblent venir tout droit de Rousseau. Par malheur, je ne crois pas qu'on puisse donner la moindre preuve que Jefferson connût Rousseau à cette date. Le Rousseau que l'on connaît aux États-Unis jusque vers 1780 est le Rousseau de la *Nouvelle Héloïse* et celui de l'*Émile*, et non pas le

Digitized by Google

Rousseau du *Discours sur l'inégalité* ou du *Contrat social*. Le seul auteur français qui à cette date fût vraiment connu, cité et utilisé, était Montesquieu — qui était loin d'être un révolutionnaire. Jusqu'à plus ample informé, je croirais plutôt que le mouvement révolutionnaire américain est né des conditions mêmes qui existaient dans les colonies anglaises, qu'il s'est nourri d'abord des écrits des premiers « radicaux » anglais, et que la France a contribué fort peu à sa formation.

J'aurai moins de réserves sur la seconde partie du travail de M. Faÿ. Sans vouloir faire œuvre de controverse, il a très utilement et définitivement détruit la théorie selon laquelle l'intervention de la France aurait été due uniquement à des motifs de politique réaliste. La France découvrit l'Amérique bien avant que l'Amérique ne découvrît la France. Dès 1776, les États-Unis sont déjà l'espoir des libéraux et tous étaient prêts à répéter avec Linguet : « En ne défendant que leurs intérêts personnels, c'est notre cause qu'ils plaident réellement. » Combien de cet enthousiasme était dû à l'action d'un seul homme, « le vénérable docteur Franklin », est une question qui mériterait d'être étudiée à part et que M. Faÿ nous expliquera sans doute dans son prochain livre. Mais le fait est indéniable : la ferveur des volontaires français ne peut être mise en doute, et c'est bien en réalité de 1776 à 1783, pendant les années où le sort des États-Unis restait incertain, que l'opinion française attendit dans une fièvre extraordinaire l'issue d'un conflit dont dépendait, pensait-on, le sort de la liberté dans le monde[1]. Sur ce point, M. Bernard Faÿ a apporté les précisions les plus indiscutables : personne encore n'avait indiqué comme il l'a fait la *mystique* des partisans des États-Unis en France et l'auréole extraordinaire dont l'opinion publique des deux pays entoura la figure juvénile de Lafayette.

Et, cependant, « la paix éloigna plutôt qu'elle ne rapprocha les deux pays » : car ce fut au total une « paix séparée », et du côté des États-Unis au moins se manifesta aussitôt un refroidissement marqué. Il aurait été intéressant d'en rechercher les causes et d'établir les raisons de cet éloignement plus nettement que ne l'a fait l'auteur. Il semble en faire retomber en grande partie la responsabilité sur John Jay qui, descendant de huguenots réfugiés, aurait conservé à l'égard de la France monarchique et catholique une animosité discrètement active. Faut-il y voir une des réactions soudaines de l'opinion publique auxquelles nous sommes accoutumés

1. Il y aurait, on l'a remarqué, un parti plus caractéristique à tirer à ce sujet des derniers écrits de Diderot et de Condorcet.

Digitized by Google

et que nous avons vues se reproduire? Y a-t-il au contraire des motifs plus précis, comme je serais tenté de le croire, et comme je l'indiquerai plus loin? Toujours est-il que ce refroidissement n'empêcha pas l'infiltration de l'influence française, que l'on vit le français mis aux programmes des « colleges », que les livres français furent de plus en plus lus, et que les théories de Montesquieu jouèrent un rôle des plus importants dans les débats sur la Constitution de 1787.

Chose curieuse, l'enthousiasme pour l'Amérique ne fit qu'augmenter en France et se manifesta bien souvent de façon fort peu intelligente et fort peu éclairée dans les années qui précédèrent immédiatement la Révolution. Lafayette fut un agent volontaire et bénévole des États-Unis; il fut aussi un apôtre de cette religion nouvelle qui avait pour saints, pour reprendre une expression du temps, Washington, Franklin et Jefferson. La nouvelle religion ne manqua pas de dévots : Michelet avait déjà signalé combien la Révolution française devait à la Révolution américaine. M. Faÿ a précisé ce que l'on soupçonnait, il a apporté de nouveaux documents, de nouvelles confirmations; et sans aucun doute on pourra, même après lui, en trouver de non moins significatifs. Sur un point seulement je suis nettement en désaccord avec lui. La mission de Moustier fut un désastre. Jefferson, qui avait poussé à sa nomination, l'appréciait ainsi dans une lettre à James Madison du 8 octobre 1787 : « De Moustier is remarkably communicative. With adroitness he may be pumped of anything... An intimacy with him may on this account be politically valuable. » Là-dessus, il lui donnait des lettres d'introduction pour tous ses amis! Moustier déplut dès le début à Hamilton, à Jay, à Madison; plus encore que lui, sa belle-sœur, Mme de Bréhant, fit scandale.

A partir de cette date, le malentendu allait s'aggraver. D'une part, on constate que l'Amérique continue à être représentée en France comme « un idéal religieux ». D'autre part, le refus de l'Amérique de soutenir la jeune République contre ses ennemis, les maladresses de Genet et de nos partisans aux États-Unis finissent par déchaîner une violente croisade contre la France. Fort justement, M. Faÿ fait remarquer qu'au moment où l'on constate en France une véritable adulation de l'Amérique, l'opinion américaine, après s'être d'abord enthousiasmée dans le Sud pour Genet, ne tarde pas à devenir indifférente au sort de la France. Ni les malheurs de Lafayette, ni les exécutions de Louis XVI et de Marie-Antoinette n'arrivèrent à la soulever. « Cette indifférence était de la stupeur », dit M. Faÿ. Ce n'est point certain. Faisant œuvre d'historien moral et d'historien psychologue, M. Faÿ n'avait pas à entrer dans le détail des considérations matérielles. On peut cependant se demander

Digitized by Google

si à ce moment les considérations matérielles ne jouèrent pas un rôle encore mal défini, mais puissant. Il vaudrait la peine d'étudier en détail l'influence du règlement de la dette américaine sur les relations des deux pays après 1783. Jefferson, qui nous aimait et qui voulait voir se continuer l'entente et la communion intellectuelle entre les deux pays, avait senti qu'il y avait là un gros danger et une source d'irritation continuelle, et pour cette raison voulait transférer la dette française à la Hollande (voir lettre à John Adams, 17 juillet 1787, de Paris). Ce fut là le plus gros de ses soucis pendant toute sa mission à Paris, et ce le fut également quand Genet, plus tard, réclama des paiements anticipés. De plus, certains envoyés de la France avaient pu se montrer maladroits. C'est ce que semble indiquer une note curieuse du *Journal* de Claude Blanchard : « Nous devons toujours nous souvenir de montrer la plus grande prudence dans nos rapports avec les Américains. Nous devons avant tout éviter de les traiter avec un air de supériorité : ce peuple est pauvre et épuisé par les efforts qu'il a faits pour défendre sa liberté. Les Français sont allés les aider, mais ils ne doivent pas les traiter avec orgueil et condescendance. » On comprendra facilement pourquoi je ne peux guère insister davantage. Enfin, des faits précis vinrent blesser la fierté nationale américaine; on craignit une alliance avec un peuple fort et nombreux, et dès cette date les États-Unis inclinèrent nettement vers la politique d'isolement qui devait être proclamée par Washington dans sa *Farewell Address*, et plus encore par le « disciple des philosophes », Thomas Jefferson lui-même.

Il ne saurait être question ici de reprendre le travail de M. Faÿ dans le détail, ni même d'en donner un résumé qui risquerait de fausser dangereusement son exposé et de trop accentuer ce qu'il a volontairement indiqué de façon discrète. Il faut cependant conclure, établir un bilan de la situation à la fin du siècle, et l'on peut se demander ce que les deux pays se sont donné l'un à l'autre pendant cette amitié orageuse de vingt-cinq années. Du côté américain, on trouve à la fois plus et moins que l'on ne croirait tout d'abord. La France a fourni à l'Amérique des théoriciens du droit comme Montesquieu et Vattel, des livres français qui n'ont pas modifié de façon marquante la littérature américaine à son berceau : car M. Faÿ est bien forcé d'arriver à cette conclusion un peu décourageante — et qu'il voudrait tout autre. J'avoue qu'après avoir lu le bel article qu'il a publié ici même sur l'*Amérique et l'esprit scientifique en France à la fin du XVIIIe siècle*, j'ai été un peu déçu de ne pas trouver dans son livre un chapitre correspondant sur la « science française en Amérique » pendant la même période. Si l'influence de notre littérature est mince et au total à peine mesurable, on ne sau-

Digitized by Google

rait trop insister sur la diffusion des ouvrages écrits par des médecins français, des mathématiciens français, des physiciens français, et sur la vogue de l'*Histoire naturelle* de Buffon et de ses collaborateurs. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une mode passagère, mais d'une influence durable qui se continuera loin dans le XIXe siècle. Par contre, M. Faÿ a indiqué comment le catholicisme s'était introduit aux États-Unis par l'intermédiaire de prêtres français. Surtout il a montré comment, grâce à la France, un certain idéal démocratique et égalitaire qu'on ne voulait pas aller chercher chez les « radicaux anglais » a pu s'infiltrer dans la masse du peuple. Mais les effets ne s'en feront sentir que plus tard, sous l'administration de Jefferson et plus encore sous celle de Jackson.

D'autre part, du côté français, on peut constater la naissance d'un courant « mystique » qui traverse toute notre histoire nationale de 1775 à 1800 et se prolonge bien au delà jusqu'aux libéraux de 1830. C'est à cause du succès de l'expérience américaine que la France n'a point perdu toute foi dans la cause de la liberté et de la démocratie[1]. Il valait la peine d'entreprendre de le démontrer, et même si des travaux ultérieurs apportent quelques correctifs et quelques additions au tableau qu'a tracé M. Faÿ, son ouvrage n'en restera pas moins un précieux recueil de documents, de faits et d'idées pour les historiens qui voudront reprendre plus en détail quelque épisode particulier des relations intellectuelles entre les deux pays.

Gilbert CHINARD.

Alexandre MARCU. **La Spagna ed il Portogallo nella visione dei romantici italiani.** Roma, Libreria di scienze e lettere, 1924. In-8° de 156 pages.

M. A. Marcu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, annuaire de l'École roumaine de Rome, vient d'apporter à l'histoire comparée des littératures méridionales une contribution importante. Son livre continue à certains égards, et devance à d'autres, les travaux de M. Farinelli, qui avait publié sur la même période plusieurs monographies et qui annonce une histoire du romantisme dans les pays latins. Mais le modèle que s'est proposé l'auteur de la *Spagna ed il*

1. Pour ceux qui savent le rôle joué, avant 1870, par les sympathies pour les États-Unis dans les efforts de l'opposition républicaine (Laboulaye, Jean Macé, Hippeau, etc.), la constatation faite ci-dessus mérite d'être étendue bien au-delà du libéralisme de 1830 : ce sera pour l'avenir un chapitre intéressant de la favorable « légende » de l'Amérique en France (F. B.).

Digitized by Google

Portogalo nella visione dei romantici italiani, c'est l'*Espagne et le romantisme français* de M. Martinenche. Il existe d'ailleurs entre ces deux ouvrages quelques différences essentielles. M. Marcu accorde plus de place à l'érudition proprement dite, aux recherches bibliographiques, au dépouillement des revues. Par contre, il s'est moins attaché à déterminer les sources des œuvres importantes, à établir une hiérarchie entre les auteurs, à confronter la vision des poètes ou des prosateurs italiens avec les réalités espagnoles ou portugaises. Lui-même, en arrivant au terme de son enquête, s'est rendu compte qu'il n'avait pas entièrement satisfait la curiosité du lecteur. Il nous promet une suite où, de ce vaste répertoire de faits bien classés, il tirerait des conclusions esthétiques. Ces conclusions, à vrai dire, bien qu'il n'ait pas souvent pris la peine de les formuler, se dégagent de son exposé net et précis.

L'Italie du XVIIIe siècle n'admirait pas l'Espagne. Elle gardait un mauvais souvenir de l'occupation étrangère. L'attention des lettrés, que gagnait le mouvement philosophique, se tournait vers la France et vers l'Angleterre. La Castille elle-même semblait donner raison à ses détracteurs. Elle venait de se convertir au classicisme et de subir, assez fortement, l'empreinte de l'Arcadie. Pour que l'idée lui vînt de réhabiliter Calderón, elle avait besoin d'être rassurée par la critique allemande. Il n'en est pas moins certain que des échanges, de plus en plus fréquents à mesure qu'on approche de la fin du siècle, s'établirent entre les écrivains de l'Espagne et de l'Italie, d'abord par l'intermédiaire des Jésuites expulsés de Madrid et de Lisbonne, ensuite grâce aux voyageurs dont certains, comme Baretti et Signorelli, avaient acquis une réelle compétence. Il ne semble pas qu'Alfieri ait beaucoup profité du voyage qu'il fit à cheval, dans des conditions pittoresques, à travers la Péninsule tout entière. Une enquête sur le *Don Juan* de Goldoni ne permet pas d'établir qu'il a connu l'original de Tirso. Mais Conti publiait entre 1782 et 1790 un choix de poésies espagnoles en quatre volumes. Et Métastase, qui entretint une correspondance avec le fabuliste Iriarte, avait rassemblé une riche collection d'auteurs castillans et composa plusieurs pièces pour les théâtres de Madrid, notamment le *Demofoonte*.

Les bouleversements politiques, qui marquèrent, pour l'Europe méridionale, la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, devaient donner à ces relations un caractère essentiellement précaire. Il se trouva bien, dans les armées de Napoléon qui opéraient en Espagne, des Italiens appelés à se faire un nom comme poètes. D'autre part, le mouvement libéral issu des Cortès de Cadix ne pouvait manquer de séduire un pays où le romantisme fut associé, dès l'origine, à l'idée de *risorgimento*. Mais nous ne constatons plus

Digitized by Google

qu'à de rares intervalles, sans doute pour des raisons qui tiennent à la situation intérieure de chaque nation, de rapports directs ou suivis entre les auteurs. Quand on s'intéresse aux mœurs, à l'histoire ou à la littérature de la Péninsule ibérique, c'est parce qu'on a lu Herder, Creuzé de Lesser, Byron ou Southey. L'érudition qui s'étale dans les revues est le plus souvent d'origine française et de qualité fort médiocre. Les fervents de couleur locale vont puiser dans les compilations de Giulio Ferrario (1817-1834) et de Lodovico Menin (1833-1843), où sont décrites les coutumes de tous les peuples. Mais c'est principalement dans les publications périodiques, l'*Omnibus* de Naples, le *Spettatore*, le *Conciliatore* et le *Raccoglitore* de Milan qu'on peut saisir les étapes d'un espagnolisme qui atteint son apogée vers 1840. M. Marcu en a tiré le plus heureux parti. Si, vers 1820, on admire Calderón, c'est de confiance et sur la foi de Schlegel. Par contre les articles de Battaglia, quinze ans plus tard, témoignent d'une information large et d'un critérium sûr. A juger le mouvement dans son ensemble, il est étrange de constater combien la connaissance de la littérature espagnole fut, chez les romantiques italiens, restreinte et surtout retardataire. L'attention paraît se concentrer sur le théâtre, mais il est d'usage, à Milan comme chez nous, d'écorcher le nom de Lope de Vega. La production contemporaine reste, le plus souvent, lettre morte. Il se trouve encore, vers 1833, des poètes pour traduire Meléndez Valdés dont le goût n'a guère dépassé l'Arcadie. On s'imagine volontiers que l'esprit moderne est représenté par Quintana. On fait un sort à son ode sur la bataille de Trafalgar. On traduit son *Pelayo* en 1841, on le joue en 1846. Il se trouve néanmoins un critique averti, Battaglia, pour constater que le pseudo-classicisme du grand patriote est souvent déclamatoire. On en vient enfin à découvrir en 1844 qu'il existe un précurseur du romantisme en Espagne, Martínez de la Rosa, et l'on suggère qu'il a pu s'inspirer d'Alfieri. Le nom du duc de Rivas, romantique de la première heure, n'apparaît qu'en 1846. Il est vrai que Secco Suardo publie, cette même année, une traduction des *Romances historiques*. Mais l'information de la critique italienne en reste aux attardés, aux précurseurs. Ce qui fait l'essence même du romantisme espagnol, l'exaltation d'un Espronceda, la couleur, le lyrisme débordant d'un Zorrilla, paraît lui échapper. De Gil y Zárate, de Bretón, d'Hartzenbusch, nul écho. Cette ignorance, qu'il ne faudrait pas confondre avec l'ostracisme, comporte au moins une exception. M. Marcu aurait dû la relever, car elle prouve qu'il ne s'agit point d'opposer deux esthétiques. Le célèbre *Trovador* de Gutiérrez, symbole de la passion telle qu'on la concevait en 1837, a inspiré l'opéra de Verdi. N'empêche que le *Choix du théâtre espa-*

Digitized by Google

gnol ancien et moderne que Giovanni La Cecilia publie de 1857 à 1859 s'arrête à Quintana. La curiosité du public italien, pour des raisons qui n'apparaissent pas nettement dans le livre de M. Marcu, s'était détournée de la jeune Espagne. Et dix ans plus tard Carducci, alors anticatholique et antimonarchiste, allait s'attaquer à Calderón, l'idole du premier romantisme.

Quelques monographies permettent de mesurer l'influence de l'Espagne sur les écrivains de premier plan. M. Ortiz a montré que Leopardi fut surtout attiré par le mouvement politique de 1820. De la controverse entre MM. D'Ovidio et Rôndani au sujet des *Fiancés*, il résulte que l'hispanisme de Manzoni et de son imitateur D'Azeglio se ramène à quelques touches de couleur locale. M. Marcu — et c'est la partie la plus attrayante de son livre — exhume une Espagne de convention, celle des poètes, qui, pour l'exagération dans la fantaisie, peut rivaliser avec les *Mémoires de l'apothicaire* ou le *Théâtre de Clara Gazul*. Ceroni, ancien combattant du siège de Tarragone, exploite le thème, cher aux Portugais, de l'amour des religieuses (1803). Luigi Carrer nous représente un roi d'Espagne promettant la main de sa fille Isabelle à l'aventurier qui domptera le cheval fantastique de l'Estrémadure (1854). Enfin Giovanni Prati humilie Don Pèdre, le monarque justicier, aux pieds de la danseuse Paquita, peint le suicide de la gitane Nura qui se poignarde par amour sous un amandier en fleurs et fait sortir de sa tombe le Cid lui-même pour venger la réputation d'une dame compromise par un amant indiscret (1878). A cette Espagne de contrebande, où le merveilleux détonne, il n'est que trop juste d'opposer la sérieuse documentation de Cantù, dans les appendices de son *Histoire universelle*, et le patient et respectueux travail des traducteurs, au premier rang desquels il convient de placer Berchet dont les romances, publiées à Bruxelles en 1837, eurent un grand retentissement.

Le Portugal, toutes propositions gardées, nous semble avoir été mieux compris que l'Esgagne par les Italiens. Au XVIIIe siècle, les relations entre les deux pays manquèrent parfois d'aménité. Une démarche de l'ambassadeur portugais à Milan fit interrompre, sans doute pour des scrupules exagérés, la publication du voyage de Baretti en 1760. De même Alfieri, quoique lié intimement avec José da Cunha, ministre à La Haye, ne semble avoir rapporté de Lisbonne que des impressions défavorables (M. Marcu aurait pu citer à ce propos le travail de M. Fernandes Costa, *Alfieri em Lisboa*, Coimbra, 1918). Mais on voit apparaître de bonne heure des traductions de Camoëns : Gazano, 1772; comte de S. Rafaele, 1772; Antonio Nervi, 1814 — il y eut deux réimpressions en 1821 et 1851 — Briccolani, 1826. Nous avons pu constater que cette dernière est

Digitized by Google

d'une remarquable exactitude. Cependant Zanella donne la préférence à celle de Bellotti, publiée après sa mort, en 1862. Il y eut entre les deux pays quelques rapports directs (voyage de Pecchio en 1822). Un certain nombre de soldats piémontais servirent contre D. Miguel. On vit la critique signaler, avec un retard presque insignifiant, les travaux importants d'érudition, notamment la célèbre édition des *Lusiades* de Souza Botelho. L'épisode universellement connu d'Inès de Castro inspira plusieurs pièces, dont l'une au moins, la tragédie de Davide Bertolotti en 1826, ne manque pas de vigueur. L'époque de Camoëns fut exploitée par les librettistes de Mercadante et de Donizetti. Cependant les Italiens ne possédaient en 1840 ni grammaire ni dictionnaire portugais. Et la tentative intéressante de Ruscalla qui traduisit en 1852 le *Luiz de Souza*, chef-d'œuvre du romantisme portugais, fut accueillie avec une complète indifférence. Si l'on songe que le même Ruscalla voulait transporter sur la scène d'autres drames de Garrett, l'*Auto de Gil Vicente* et l'*Armurier de Santarem*, et qu'il a donné une version agréable de la *Marilia de Dirceu*, perle du lyrisme brésilien, force nous est de constater que l'insuccès du mouvement lusophile est imputable au public, non aux informateurs, qui savaient choisir.

On voit que l'enquête de M. Marcu, poussée jusqu'en 1878, mène à une conclusion négative. L'Italie a résisté à l'ascendant du génie ibérique. Nous chercherions vainement, à travers le premier ou le second romantisme, l'équivalent de *Ruy Blas*, de *Carmen* ou du voyage de Gautier. Outre les causes fortuites, absence de relations politiques régulières, peu d'affinité qui existait entre les écrivains de premier plan et le tempérament espagnol, il semble qu'on en puisse donner cette raison générale — M. Marcu ne l'a pas formulée explicitement — c'est que le romantisme, dans les pays latins autres que la France, quoique tributaire des littératures septentrionales, a pris de bonne heure un caractère de nationalisme accentué. De là vient que cette Espagne qui parlait au cœur et à l'imagination de Hugo est restée, pour la grande majorité des Italiens, un simple magasin d'accessoires.

G. Le Gentil.

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google

AUG 9 1926

Sixième Année. — N° 3. Juillet-Septembre 1926

MEDICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

		Pages
V. Bouillier . .	*Baltasar Gracián et Nietzsche*	381
G. Cohen	*Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1672)* (suite et fin)	402
P. Van Tieghem.	*La sensibilité et la passion dans le roman européen au XVIIIe siècle*	424
H. Tronchon . .	*Ernest Renan comparatiste*	434
J.-M. Carré . . .	*Maeterlinck et les littératures étrangères* .	449

Notes et documents : Une lettre et un billet inconnus de Ramler (F. B.). — Le *Dernier Abencerage* en Italie (A. Bédé). — Note sur un projet de traduction allemande du *Stello* d'Alfred de Vigny (F. Baldensperger). — Robert Browning et Gobineau (A. H. Rowbotham). — Un chapitre des *Frères Karamazov* et les *Raisons du Saint-Père* de Leconte de Lisle (P. Clarac) . . . 502

Chronique 518

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 526

Comptes-rendus critiques : P. Ronzy. Un humaniste italianisant : Papire Masson (J. Pasquier). — G. C. Taylor. Shakespeare's Debt to Montaigne (E. Legouis). — J. Vodoz. « La Fée aux Miettes ». Essai sur le rôle du subconscient dans l'œuvre de Charles Nodier (J. Larat). — Ouvrages divers 536

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **3** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « AMIS DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin.

I. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).

II-III. H. GIRARD. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).

IV. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 . . 16 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr. 80

V. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique. 15 fr. Abonnés . . . 12 fr.

VI. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

VII. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII° s. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. 40 fr.
Abonnés . . . . . 30 fr.

VIII. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . 6 fr.
Abonnés . . . . . 4 fr. 80

IX-X. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier. Les 2 vol. ensemble . . . . . 35 fr.

XI. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII° et XVIII° s. 60 fr.

XII. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith. 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XIII. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII°. . . . . 40 fr. Abonnés. . . . . 30 fr.

XIV. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 40 fr. Abonnés . . . . . 30 fr.

XV. S. GOULDING. Swift en France au XVIII° siècle. . . 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XVI. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800). . . . 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XVII. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 35 fr.
Abonnés . . . . . 28 fr.

XVIII. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX° siècle » (1835). 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XIX. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830) . . . . . 60 fr. Abonnés. . . . . 48 fr.

XX. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff . . . . . 20 fr. Abonnés. . . . . 16 fr.

XXI. M. GILMAN. Othello in French . . . . 15 fr. Abonnés. . . . . 12 fr.

XXII. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XXIII. ERWIN K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XXIV. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII° et au XVIII° siècle vus par les Français . . . . . 30 fr. Abonnés. . . . . 24 fr.

XXV. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII° et au XVIII° siècle. 45 fr.
Abonnés . . . . . 36 fr.

XXVI. D. GUNNEL. Sutton Sharpe et ses correspondants français. 35 fr. Abonnés. 28 fr.

Digitized by Google

BALTASAR GRACIÁN ET NIETZSCHE

Quand on traite de Gracián, il convient de ne pas oublier son précepte : *Nunca exagerar!* Aussi, disons dès le début que nous ne prétendons pas revendiquer pour le jésuite aragonais du XVIIe siècle une part importante dans la genèse du prestigieux « immoraliste » et « antichrétien ». Notre comparaison tendra simplement à établir que Nietzsche a connu et apprécié Gracián ; qu'il lui doit quelques réminiscences, et, qui mieux est, certaines incitations; enfin que, malgré toutes leurs différences, ces deux génies présentent des affinités curieuses, soit dans la forme, soit dans les idées. Ce qui confirme que ce rapprochement n'est point fantaisiste, à la condition de le maintenir dans de justes limites, c'est qu'il a déjà été fait à diverses reprises, quoique toujours d'une manière sommaire ou surtout intuitive.

Azorin en a la priorité. Admirateur de Gracián, et l'un des principaux artisans de sa renaissance en Espagne, il publiait sur lui, en 1902, dans le journal *El Globo*, deux articles intitulés : *Un Nietzsche español*. Nous n'avons pu nous procurer ces articles, qui n'ont pas été recueillis en volume, mais nous savons de bonne source que leur génial et séduisant auteur y donnait surtout une impression première, sans procéder à une confrontation en règle. D'ailleurs, en 1902, Nietzsche n'était encore connu en Espagne que d'une manière indirecte, principalement par le livre d'H. Lichtenberger. Notons aussi qu'Azorin, bien qu'il soit revenu fréquemment sur Gracián par la suite, n'a pas évoqué de nouveau Nietzsche à son propos, sauf dans cette brève parenthèse : « L'esprit de Gracián (qui a, par rapport à la morale, beaucoup de points de contact avec Nietzsche)...[1]. »

1. *Lecturas españolas* (Paris, Nelson, 1912), dans un article sur l'Aragonais Mor de Fuentes, où Gracián ne figure que très incidemment.

Digitized by Google

En 1910, dans son livre sur *Nietzsche als Künstler*, Erich Eckertz, sans connaître son devancier espagnol, émettait avec justesse l'opinion que Nietzsche avait pu recevoir de Gracián quelques suggestions, tant au point de vue du style qu'à celui de l'observation psychologique. Mais, comme démonstration, il se bornait à trois ou quatre petits rapprochements (trop incertains, à notre avis, pour être retenus), dont il concluait spécialement à la supériorité de Nietzsche comme styliste.

Qu'il nous soit permis de mentionner que, presque simultanément avec Eckertz, et tout en ignorant son précédent comme celui d'Azorin, nous signalions brièvement, mais avec exemples à l'appui, « une parenté lointaine » entre Nietzsche et Gracián, particulièrement dans le style, en nous résumant ainsi : « Le conceptisme peut réclamer Nietzsche comme son héritier le plus illustre[1]. »

Dans une période plus récente, on trouve fréquemment le nom de Nietzsche sous la plume de ceux qui, soit en Espagne, soit en France, se sont occupés de Gracián. Mais nous ne voyons que M. Adolphe Coster, et surtout M. André Rouveyre, qui aient dépassé les limites d'une courte et vague mention. Dans sa vaste et solide étude sur Gracián (*Revue hispanique*, 1913), M. Coster, rapprochant exclusivement le *Criticón* et *Zarathustra*, y relève plusieurs détails qui lui paraissent avoir quelque conformité. Mais, comme nous le montrerons tout à l'heure, ce n'est qu'une hypothèse peu vraisemblable. Plus récemment, M. André Rouveyre revendiquait formellement pour Gracián le titre de prédécesseur et d' « émulateur » de Nietzsche[2]. La thèse, soutenue avec une vigueur singulière, est originale, brillante, mais de caractère surtout intuitif, et elle excède les conclusions qui peuvent se dégager d'un examen strictement méthodique.

Ces divers précédents ont donc posé la question Nietzsche-Gracián. Aussi, quels que soient les résultats à obtenir, semble-t-il opportun de la soumettre à une analyse rigoureuse, qui a fait défaut jusqu'ici.

1 *Notes sur l'Oraculo Manual* (*Bulletin hispanique*, juillet-septembre 1911).

2 *Baltasar Gracián* (*Pages caractéristiques*. Étude critique par A. Rouveyre; traductions et notices par V. Bouillier. Paris, *Mercure*, 1925).

Digitized by Google

I.

Que Nietzsche ait pris contact avec Gracián, ce serait hors de doute, même en l'absence de preuve directe. Comment n'aurait-il pas été frappé par les nombreux passages où Schopenhauer, au cours de ses œuvres, parle de son « cher Gracián », et parfois le cite longuement? Comment aurait-il négligé de lire sa traduction de l'*Oraculo*, lui qui a dit : « Je suis de ces lecteurs de Schopenhauer qui, lorsqu'ils ont lu la première page, savent avec certitude qu'ils liront toutes les autres et qu'ils écouteront absolument toutes les paroles qu'il aura pu dire » (*Schopenhauer als Erzieher*[1])? Mais il y a preuve certaine : si le nom de Gracián ne figure pas dans les œuvres proprement dites de Nietzsche, en revanche il se trouve à six reprises dans ses fragments posthumes et dans sa correspondance. Reproduisons ces mentions, autant que possible par ordre chronologique :

1° Dans des notes de 1873 pour une *Considération intempestive* restée à l'état d'ébauche très incomplète (*Die Philosophie in Bedrängniss*), Nietzsche, se plaignant que notre époque n'ait plus de moralistes à la fois raffinés et pratiques, ajoute : « Gracián montre dans l'expérience de la vie une sagesse et une perspicacité auxquelles il n'est rien de comparable aujourd'hui[2]. »

2° *Welches Erstaunen macht mir Marc Aurel, und welches Grazian!* (sic)[3]. On ne trouve aucun commentaire explicatif de cette exclamation dans les notes qui la précèdent ou qui la suivent; on y voit seulement que Nietzsche se livrait alors à diverses lectures se rapportant aux questions de morale : Sophocle, Rousseau, Moses Mendelssohn, Spinoza. Sans doute a-t-il voulu exprimer que Marc-Aurèle et Gracián lui inspiraient le même étonnement admiratif, malgré leur contraste manifeste; en effet, bien que Gracián ait exécuté de

1. D'après le catalogue inséré dans *Bücher und Wege zu Büchern*, par Arthur Berthold (1900), Nietzsche avait, dans sa bibliothèque, la première édition du *Balthasar Gracian's Hand-Orakel* (1862).

2. *Werke*, t. X, p. 244 (Leipzig, Naumann, 1896 et suiv.).

3. *Werke*, t. XII, p. 149. Notes de 1881-1882 pour *Die fröhliche Wissenschaft*.

Digitized by Google

nombreuses variations sur ce thème favori de Marc-Aurèle : regarder au dedans des hommes et des choses, il existe une différence fondamentale entre ses leçons de prudence mondaine, si hautes qu'elles soient, et les *Pensées* de l'empereur romain, ce « manuel de la vie résignée », ce « véritable évangile éternel », comme les qualifie Renan.

3°, 4° et 5°. Dans le tome XIV des Œuvres de Nietzsche (fragments posthumes), on lit trois mentions appartenant à la période 1882-1883, dite de « la transmutation des valeurs ». Page 108 : « Impression générale : une certaine superficialité de la psychologie (contemporaine) en comparaison avec Shakespeare, Dante et Gœthe, avec tous les Français depuis Montaigne jusqu'à Balzac, avec Gracián (*Die Christliche Skepsis*). » Pour comprendre cette parenthèse, il faut se reporter au § 122 de la *Fröhliche Wissenschaft*, où Nietzsche dit que le christianisme a enseigné le scepticisme moral en anéantissant la foi de l'homme dans ses propres vertus. Toutefois, on ne discerne pas en quoi ceci pourrait s'appliquer à Gracián, qui n'a point fait œuvre de théologie, ni même de morale religieuse, du moins dans les écrits que Nietzsche a pu connaître. — Page 112 : « Chaque mot de Baltasar Gracián, de La Rochefoucauld ou de Pascal a le goût des Grecs tout entier contre lui. » Nietzsche prétend que les Grecs, hommes d'instinct, considéraient comme peu noble de se scruter, de s'analyser soi-même ; d'ailleurs, l'âme grecque était, selon lui, beaucoup moins compliquée que l'âme moderne. — Page 346 : Mention de Baltasar Gracián dans une longue énumération, purement nominative, des grands *Moral-Philosophen* de tous les temps, depuis Platon et Épicure jusqu'à Renan et aux Goncourt, en passant par Machiavel, Galiani, Napoléon, George Eliot, etc.

6° Lettre à Peter Gast, du 20 septembre 1884 (*Gesammelte Briefe*, IV) : « Sur Balthasar Gracián, j'ai le même sentiment que vous : l'Europe n'a rien produit de plus fin et de plus compliqué en matière de subtilité morale (*Moralisterei*). Toujours est-il qu'auprès de mon *Zarathustra*, il fait une impression de *rococo* et de sublime tarabiscotage (*Sublime Verschnörkelung*). » — Peter Gast, éditeur de ce volume de la correspondance, ne donne pas sa propre lettre ; il dit seule-

Digitized by Google

ment, dans une note, que la traduction Schopenhauer venait de lui tomber de nouveau entre les mains.

Si le contact de Nietzsche avec Gracián est certain, il s'est toutefois borné, selon la plus grande vraisemblance, à ce qui avait été traduit par Schopenhauer, c'est-à-dire l'*Oraculo*, et, *passim*, quelques citations des autres ouvrages. D'abord, rien ne révèle chez Nietzsche une initiation plus étendue. Puis il ignorait l'espagnol, et ne s'est même préoccupé que très rarement de l'Espagne et de sa littérature. Dira-t-on qu'il aurait pu lire le *Discreto* et le *Criticón* dans des traductions? Ce n'est guère probable. Ces deux ouvrages ont bien été l'objet de traductions allemandes au XVIIIe siècle, mais peu répandues, et dépourvues de toute valeur, faites d'après des versions françaises qui étaient elles-mêmes délayées et adultérées[1]. Quant à celles-ci, il est encore plus improbable que Nietzsche ait pris la peine de les lire, alors surtout que, sauf peut-être dans la dernière partie de sa vie, il ne possédait pas une maîtrise complète de la langue française, même imprimée. Du reste, à travers Courbeville et Maunory, la lecture de Gracián lui aurait été aussi peu profitable que peu attrayante.

II.

Si l'on cherche des rapprochements verbaux entre Nietzsche et Gracián, il sera difficile d'en trouver qui aient une précision indiscutable. Mais, ce qui frappe tout d'abord, c'est que l'habitude nietzschéenne de mettre des titres brefs et significatifs en tête de chaque aphorisme est rigoureusement conforme à la pratique de l'*Oraculo*. Plusieurs de ces titres donnent même une impression de réminiscences gracianesques, ceux-ci entre autres :

Das verbindliche Gedächtniss. (La Mémoire obligeante. Morgenröthe, § 278. — Comparer avec *Oraculo*, 188 : *Traer que alabar.* Schopenhauer : *Löbliches zu berichten haben.)*

Seine Umstände Kennen. (Connaître ses circonstances. Ibid.,

1. *El Criticon*, traduit par G. Gottschling, d'après Maunory et son continuateur (1er vol., Francfort, 1702; 2e et 3e, Halle, 1721). — *Der vollkommene Mensch* (Augsbourg, 1729), d'après la version du *Discreto* donnée par le P. de Courbeville sous le titre de l'*Homme universel.*

Digitized by Google

§ 326. — *Or.*. 36 : *Tener tanteada su fortuna*, et 196 : *Conocer su estrella.* Schop. : *Sein Glück erwogen haben; — Seinen Glückstern kennen.)*

Seine Einzelheit kennen. (Connaître sa particularité. Ibid., § 381. — *Or.*, 34 : *Conocer su realce rey.* Schop. : *Seine vorherrschende Fähigkeit kennen.)*

Nichts gemein haben. (*N'avoir rien de commun. Jenseits von Gut und Böse*, § 287. — *Or.*, 28 : *En nada vulgar.* Schop. : *In nichts gemein.* — Il est vrai que l'expression a un sens plus ou moins différent chez Nietzsche, qui veut dire : n'avoir rien de commun avec les autres hommes en général. Néanmoins, il subsiste un rapport verbal assez frappant, et d'ailleurs les deux maximes ne manquent pas d'une certaine concordance au fond.)

Fleiss und Genie. (Titre d'une courte poésie, dans les esquisses pour *Zarathustra*. — *Or.*, 18 : *Aplicación y Minerva.* Schop. : *Fleiss und Talent.*)

Du reste, à part leurs titres, ces aphorismes et cette poésie ne présentent que peu ou point d'analogies avec Gracián. Ce qui est plus essentiel à noter, c'est que diverses pensées de Nietzsche, tout en ne prêtant pas à un rapprochement de mots, portent assez nettement l'empreinte gracianesque :

« *Au besoin s'arrêter.* Quand les masses commencent à se déchaîner (*zu wüthen beginnen*) et que la raison s'obscurcit, on fait bien — si l'on n'est pas absolument sûr de la santé de son âme — de se mettre à l'abri sous une porte cochère et d'observer l'état du ciel » (*Vermischte Meinungen und Sprüche*, § 303). Ceci évoque la maxime 138 de l'*Oraculo* : « *L'art de laisser aller les choses*, surtout quand la mer est orageuse (*je wüthender die Wellen toben*, Schop.). Il y a des tempêtes dans la vie humaine; c'est prudence de se retirer au port pour les laisser passer... Ce sera donc le moyen de calmer les bourrasques populaires que de se tenir en repos... Il n'y a point de meilleur remède à de certains désordres que de les laisser passer. Car, à la fin, ils s'arrêtent d'eux-mêmes[1]. »

1. Pour l'*Oraculo*, nous empruntons la traduction Amelot de la Houssaie, intitulée l'*Homme de Cour*, sauf retouches destinées notamment à la faire mieux concorder avec la traduction Schopenhauer, qui paraît avoir été le seul texte connu de Nietzsche, et qui, d'ailleurs, est plus constamment fidèle. —

Digitized by Google

« *La colère comme espion.* La colère fait que l'âme se dégorge jusqu'à projeter sa lie à la lumière. C'est pourquoi, si l'on ne peut arriver à voir clair d'une autre façon, il faut s'entendre à mettre en colère ceux qui vous entourent, vos partisans et vos adversaires, pour apprendre tout ce qu'au fond ils trament contre vous » (*Verm. Mein.*, § 54). C'est là un artifice que Gracián a plusieurs fois recommandé : « Les pièges qu'on tend à la discrétion sont de contredire pour tirer une explication et de lancer des traits piquants pour vous faire sortir de vos gonds... Savoir contredire, c'est une excellente ruse pour sonder, l'unique tour de vis pour faire saillir au jour les passions... » (*Or.*, 179 et 213. Cf. aussi 279).

En ce qui concerne les rapprochements que M. Coster a signalés comme possibles entre *Zarathustra* et le *Criticón*, nous avons déjà indiqué notre objection préjudicielle : il n'est pas vraisemblable que Nietzsche ait lu le grand roman allégorique de Gracián, à part la scène du *Charlatan*, traduite par Schopenhauer dans sa préface aux *Deux Problèmes fondamentaux de la Morale*. Or, M. Coster n'a rien excipé de cette scène. Si l'objection ne suffisait pas, il resterait que ces rapprochements — proposés d'ailleurs avec réserve — n'ont pour eux qu'une apparence fallacieuse ou extrêmement vague. Prenons le premier et relativement le plus précis d'entre eux : « Le début de *Zarathustra*, dit M. Coster, nous montre un danseur de corde, au-dessus d'une foule passionnée, qui rappelle celui du *Criticón* sur la place Navona. » Il est vrai que Nietzsche a pris lui aussi, pour acteur de son apologue, un danseur de corde (et même deux, tandis qu'il n'y en a qu'un seul dans le *Criticón*), mais le sens et les péripéties de l'apologue sont absolument autres chez lui que chez Gracián. Au surplus, sa sœur et biographe nous apprend qu'il s'est inspiré d'un spectacle de cirque, qui l'avait vivement frappé dans son enfance [1].

En définitive, nos constatations préliminaires aboutissent

Pour les œuvres proprement dites de Nietzsche, nous donnons la traduction H. Albert, avec quelques modifications. Quant à ses fragments posthumes (autres que la *Volonté de puissance*) et à ses lettres, on sait qu'il n'en existe pas de traduction.

1. Elisabeth Förster-Nietzsche, *Das Leben Friedrich Nietzsches*, t. I, p. 48 et suiv. (Leipzig, 1895).

Digitized by Google

simplement au résultat suivant : Nietzsche a dû lire et relire l'*Oraculo* dans la traduction Schopenhauer et, pendant la plus grande partie de sa carrière, il en a eu le souvenir présent à l'esprit. — Arrivons maintenant à la question principale, celle de déterminer les traits par lesquels il ressemble à Gracián, soit dans le style, soit dans les idées générales.

III.

Les analogies de style ne sont pas les moins remarquables. Nietzsche est, comme Gracián, un maître de l'aphorisme. Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il ait adopté cette forme par imitation de son devancier espagnol, sauf à lui devoir probablement la modalité des en-têtes. Nietzsche avait une vocation naturelle pour l'aphorisme ; son génie primesautier, tourmenté, sollicité par des aspirations complexes, n'était pas fait pour s'assujettir à l'exposition patiente et méthodique ; il lançait des éclairs plutôt qu'il n'alimentait une flamme constante et régulière. Cette tendance d'esprit fut corroborée par des raisons physiques : ses yeux et sa santé ne lui permettant pas de longues séances au pupitre, c'était au cours de ses excursions dans la montagne ou sur les bords de la mer qu'il ruminait et condensait sa pensée, pour la jeter ensuite sur le papier, assez souvent par la dictée, aussi brièvement que possible. Du reste, Nietzsche en était bientôt venu à se persuader que la forme aphoristique était la plus excellente de toutes, et, non sans raison, qu'il y excellait : « L'aphorisme, la sentence, où, moi le premier en Allemagne, je suis maître, sont les formes de l'éternité ; mon ambition est de dire en dix phrases ce que tout autre dit en un livre, — ce que tout autre ne dit pas en un livre » (*Götzendämmerung*, *Streifzüge*, § 51). En maint autre endroit, il a fait encore l'apologie de l'aphorisme, en termes presque dithyrambiques. Bornons-nous à cette autre citation : « *Éloge de la sentence.* Une bonne sentence est trop dure pour la dent du temps, et des milliers d'années ne l'épuisent pas, bien qu'elle serve de nourriture à chaque génération ; elle est ainsi le grand paradoxe dans la littérature, l'impérissable au milieu du changement, l'aliment qui demeure toujours estimé comme le sel, et

Digitized by Google

qui jamais ne perd sa saveur comme lui » (*Verm. Mein.*, 168). — La même idée avait été exprimée par Gracián, d'une manière encore plus concise et plus brillante : *Perecieron grandes tesoros de monarcas, mas conservanse sus sentencias en el guarda-joyas de la fama.* Nietzsche se serait-il inspiré, très librement d'ailleurs, de ces lignes du *Héros* (ch. 3)? Connaissait-il ce traité, non traduit en allemand, et mal traduit en français par Gervaise (1645) et par Courbeville (1725)? Ce n'est pas probable. Connaissait-il au moins la traduction de l'*Oraculo* par Amelot, dans laquelle ce passage est relaté en note à la maxime 56? Rien ne le fait supposer. Peu importe : l'essentiel dans le rapprochement de ces deux aphorismes, c'est qu'ils donnent l'impression d'appartenir à la même école littéraire, c'est-à-dire au *conceptisme* dont Gracián a laissé un parfait modèle dans l'*Oraculo*.

On sait que le conceptisme a pour caractère essentiel la recherche des *conceptos*, des pensées fines, subtiles, brillantes, exprimées sous une forme sentencieuse et concise, qui va parfois jusqu'au laconisme et même jusqu'à une sorte d'obscurité oraculaire. A cet effet, le conceptisme recourt volontiers aux figures de rhétorique, telles que métaphores, antithèses, équivoques. Il se plaît à l'allégorie, lorsque le sujet comporte des développements.

Quant à son congénère, le *Cultisme*, qui a surtout des poètes pour adeptes, c'est plus particulièrement dans la forme qu'il recherche l'affectation. Il prodigue davantage les figures, y compris l'hyperbole, les *pointes* (*agudezas*), les jeux de mots. En outre, et tel est son signe le plus apparent, tandis que les conceptistes se satisfont généralement avec la langue ordinaire, il s'efforce de renouveler et d'enrichir le vocabulaire avec des latinismes ou des néologismes, et la syntaxe avec des tournures latines.

Nietzsche pourrait être rattaché à ces deux écoles, mais surtout à la première. Dans les ouvrages de sa période intermédiaire (*Menschliches*, *Wanderer*, *Morgenröthe*, *Fröhliche Wissenschaft*), il révèle des affinités singulières avec le conceptisme. Assurément la cause principale en est dans son génie naturel, dans son *astre;* elle est aussi dans ses contacts favoris avec des auteurs anciens qui sont comme des ancêtres

Digitized by Google

du conceptisme : Thucydide, Salluste, Sénèque, Tacite (ces deux derniers, très cultivés par Gracián). Il célèbre Thucydide, qu'il faut « tourner et retourner ligne par ligne pour lire clairement sa pensée de derrière » ; il déclare sa propre ambition d'atteindre « le style romain, l'*ære perennius* dans le style[1] ». Mais n'a-t-il pas retiré quelque profit subsidiaire, quelque incitation de Gracián, dont la traduction Schopenhauer réussit le plus souvent à reproduire le style, autant que le permet la différence des langues? Toujours est-il que l'on rencontre chez lui des sentences qui n'auraient qu'à être translatées telles quelles en espagnol pour paraître attribuables à Gracián. Ajoutons les exemples suivants à ceux déjà donnés :

« *S'obscurcir*. Il faut savoir s'obscurcir pour se débarrasser de cette nuée de moucherons, les admirateurs trop importuns » (*Verm. Mein.*, 368).

« *Sur la question de la compréhensivité*. On ne veut pas seulement être compris, lorsqu'on écrit, mais certainement aussi on veut *ne pas* être compris... ; peut-être rentrait-il dans l'intention de l'auteur de ne pas être compris par n'importe qui » (*Fröhl. Wiss.*, § 381).

Ces aphorismes pourraient être signés par Gracián, qui a formulé si fréquemment le précepte conceptiste qu'il ne faut pas *se rendre trop intelligible*, que *parfois l'obscurité sied bien pour ne pas être vulgaire*, et qu'on doit *fuir avec dégoût les applaudissements de la foule* (*Or.*, 253, 216, 28, 281).

Nietzsche s'accorde aussi avec Gracián pour faire l'éloge de la concision :

« *Contre ceux qui blâment la brièveté*. Quelque chose qui est dit brièvement peut être le fruit, la moisson de nombreuses et longues méditations » (*Verm. Mein.* 127). — Gracián, joignant l'exemple au précepte, dit : *Lo bueno, si breve, dos veces bueno* (*Or.*, 105).

Il serait aisé d'étendre beaucoup la liste des passages où Nietzsche proclame des principes de style entièrement conformes à l'orthodoxie conceptiste.

Nous nous arrêterons moins à ses affinités avec le cultisme,

1. *Götzendg. Was ich den Alten verdanke.*

Digitized by Google

Gracián ne pouvant être mis en cause sur ce point. En effet, l'*Oraculo* se maintient, en son ensemble, dans la manière strictement conceptiste ; et, comme nous l'avons dit, Nietzsche n'a pas connu, ou, dans tous les cas, il n'a pu connaître utilement d'autres ouvrages où Gracián a plus ou moins versé dans le cultisme, tels que le traité de l'*Agudeza*, qui n'a jamais été traduit, et le *Criticón*, dont les particularités de style disparaissaient dans les traductions existantes. Remarquons seulement que Nietzsche a eu, comme Gracián, différentes manières de style. Ainsi, en 1879, il écrit :

« *Contre les novateurs du langage*. Faire des néologismes ou des archaïsmes dans le langage, préférer le rare et l'étrange, viser à la richesse en mots plutôt qu'à la restriction, c'est toujours le signe d'un goût qui n'est pas encore mûri, ou qui est déjà corrompu » (*Wanderer*, § 127). C'est là une déclaration sagement conceptiste, à laquelle peut avoir contribué la lecture de La Rochefoucauld. Mais Nietzsche est loin de s'y conformer dans les ouvrages de sa dernière période, où, comme l'a dit Alois Riehl, « sa manière d'écrire tombe dans le baroque ; l'ornement trop luxueux surcharge la pensée[1] ». Il suffit de prendre quelques pages de *Zarathustra* pour constater que le style biblique y est parsemé de nombreux traits cultistes : innovations dans le vocabulaire, préciosité, jeux de mots selon des formules variées.

IV.

Il reste à examiner ce que Gracián et Nietzsche ont de commun dans le domaine des idées morales ; ici, plus encore que dans celui de la forme, il conviendra d'attribuer le rôle essentiel à la parenté des génies, plutôt qu'à une influence bien caractérisée du devancier.

Tandis que Nietzsche s'est attaqué aux grands problèmes philosophiques, Gracián s'est confiné, en général, dans la psychologie pratique et dans la morale mondaine. Toutefois, par la question du pessimisme, il a incidemment touché à la métaphysique. Ce n'est pas que son pessimisme, si fervent soit-il, ait principalement un caractère philosophique. Au fond,

1. Alois Riehl, *Fr. Nietzsche* (Stuttgart, 1897).

Digitized by Google

Gracián est surtout un pessimiste instinctif, un homme prédisposé par sa nature, par sa médiocre santé, par des déboires d'ambition, par erreur de vocation peut-être, à voir la vie et les hommes sous des couleurs sombres. Le plus souvent, il ne manifeste ces tendances que dans les limites du pessimisme relatif des chrétiens, qui peut se traduire ainsi : le monde est mauvais, mais la faute en est à l'homme et non au Créateur ; du reste, l'épreuve passagère d'ici-bas sera compensée, pour les justes, par le bonheur éternel. Cependant, Gracián se laisse quelquefois entraîner jusqu'à franchir, inconsciemment sans doute, les bornes de l'orthodoxie religieuse en la question, et à tomber dans le pessimisme absolu qui aboutit à proclamer que mieux vaudrait ne pas être. C'est ce qu'il fait, par exemple, dans un morceau du *Criticón* (I, 5), que Schopenhauer a dû envier :

« La nature a procédé avec adresse, sinon avec tromperie, à l'égard de l'homme au moment où il vient au monde, en disposant qu'il y entrerait sans aucune espèce de connaissance, afin qu'il n'éprouvât point d'hésitations... La nature a bien su ce qu'elle faisait, et l'homme bien mal ce qu'il acceptait... Un commun présage des misères qui l'attendent, c'est que l'homme pleure en naissant. Le plus heureux lui-même n'entre en possession que d'un triste bonheur... Que peut être une vie commencée entre les cris de la mère qui la donne et les pleurs de l'enfant qui la reçoit ? »

Abstraction faite de sa période de début, pendant laquelle Nietzsche était encore pleinement sous l'influence de Schopenhauer, on ne trouvera entre son pessimisme et celui de Gracián qu'un rapport indirect. (Et quand nous disons : le pessimisme de Nietzsche, c'est surtout pour la commodité du langage, en n'oubliant pas qu'il a déclaré, non sans raison, s'être placé « par delà le pessimisme et l'optimisme ».) Le pessimisme de Gracián ne prêche pas, comme celui de Schopenhauer, la résignation, l'ascétisme, la négation de la vie ; c'est, comme celui de Nietzsche, le pessimisme des natures énergiques, qui, prenant la vie telle qu'elle est, emploient toutes leurs ressources à en tirer le meilleur parti possible. Bien que Gracián n'ait pas formulé expressément cette conception, elle ressort de son œuvre avec évidence, puisque,

Digitized by Google

malgré les condamnations qu'il prononce sur le monde, il consacre ses talents à enseigner l'art d'y faire fortune. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une ressemblance incomplète avec Nietzsche, qui n'affirme point la vie sous la forme d'ambitions pratiques, mais sous celle d'aspirations vagues à tout ce qui peut la rendre plus noble, plus intense, plus héroïque, plus *dionysienne*.

Pour comparer nos deux penseurs en matière de psychologie, il faut prendre ce dernier mot simplement dans le sens d'observation des caractères individuels, de connaissance pratique des hommes, Gracián n'ayant pas traité de la psychologie théorique, générale. Bien que Nietzsche, au contraire, ait fait la place principale à celle-ci, il n'a pourtant pas dédaigné la psychologie concrète et pratique. Il s'est même flatté de posséder un don tout spécial pour scruter les humains :

« Je suis doué d'une impressionnabilité absolument inquiétante du sens de la propreté, qui me fait percevoir physiologiquement l'approche — que dis-je ? — le fond le plus secret, les « entrailles » de l'âme que j'ai devant moi; je la *flaire*. Grâce à cette impressionnabilité, j'ai comme des antennes psychologiques avec lesquelles je puis tâter et palper toute sorte de mystères : toute la pourriture *cachée* qui croupit au fond de certaines natures, je la perçois presque toujours dès le premier contact. »

Ces lignes sont extraites, il est vrai, de l'*Ecce Homo* (I, § 8), ce suprême ouvrage souvent empreint d'exaltation maladive. Ici, on dirait que Nietzsche s'est attribué à peu près les qualités de ce personnage fantastique du *Criticón*, le *Zahori* ou devin, qui possède la vertu de découvrir tout ce qui est caché, même sous terre, et spécialement de voir dans les cœurs et dans les cerveaux aussi bien que s'ils étaient sous un verre transparent.

Tout en se montrant plus modeste que Nietzsche, au moins en apparence, car il évite toujours de parler de sa personne, Gracián devait avoir, lui aussi, une haute idée de ses facultés d'observation. Il a tant de fois célébré les hommes judicieux et pénétrants, qui ont des yeux de lynx ou de faucon, ou même les cent yeux d'Argus, et qui, pour regarder dans les cœurs,

Digitized by Google

n'ont nul besoin de la petite fenêtre qu'y souhaitait Momus. On ne saurait douter qu'il ne se soit un peu considéré lui-même comme étant un de ces sujets exceptionnels. Son ambition serait, d'ailleurs, plus justifiée que celle de Nietzsche. Celui-ci a pratiqué l'introspection plutôt que l'observation externe. « C'est lui-même qui est l'objet presque exclusif de ses analyses psychologiques, éthiques, esthétiques[1]. » Sans rechercher les causes innées de cette tendance, il suffit de rappeler que Nietzsche, à part ses années de Bâle, a vécu surtout en solitaire. Gracián, lui, s'est uniquement attaché à nous communiquer ses observations sur les autres hommes ; et les champs d'expérience ne lui ont pas manqué, à la Cour, à la ville, et dans son ministère sacerdotal. A sa propre science du monde, il pouvait joindre celle acquise plus activement par les personnages d'importance et de mérite qui s'intéressaient à lui et à son œuvre, tels que son ami et Mécène Juan de Lastanosa.

Quant à l'observation intérieure, certes, Gracián est loin de l'avoir négligée : un de ses thèmes favoris, c'est qu'il faut commencer la science par celle de soi-même. Mais il s'est gardé de nous révéler les résultats que lui a donnés l'étude de son propre moi. Cette abstention ne s'explique pas seulement par la réserve à laquelle le Religieux était enclin et tenu ; elle est en concordance avec le but de l'auteur : il n'écrivait pas, du moins en principe, pour les dilettantes de la contemplation, les amateurs d'auto-vivisection morale, les *héautontimorumènes*, comme les appelait Gœthe, mais il visait à fournir des leçons aux hommes d'action, à ceux qui veulent faire leur chemin dans le monde. Aussi procède-t-il, non par aphorismes purs et simples, mais par préceptes objectifs et pratiques, impératifs même. En prônant le γνῶτι σέαυτον, il entend par là que l'on doit connaître exactement son fort et son faible, afin d'acquérir la maîtrise de soi et de se rendre mieux apte à la défense et au succès dans la mêlée humaine : « Pour être maître de soi, il est besoin de réfléchir sur soi » (*Or.*, 225).

Malgré ces différences ou contrastes, il reste que Nietzsche a fait plus d'une excursion dans le domaine de la psychologie

1. Raoul Richter, *Fr. Nietzsche, sein Leben und seine Werke*, p. 76 (Leipzig, 1903).

Digitized by Google

mondaine, et qu'à cet égard il a pu devoir à Gracián des suggestions, ainsi qu'un raffinement de son sens d'observation. Ainsi, il a tout un chapitre : *L'homme dans le commerce de la vie* (*Der Mensch im Verkehr*, *Menschl.*, I), composé de réflexions et de préceptes sur l'art de vivre. On y retrouve, traités différemment ou d'une façon originale, plusieurs thèmes de l'*Oraculo*. Il se plaît, comme Gracián, à analyser les conditions dans lesquelles la conversation peut être agréable et fructueuse, et il témoigne, d'une manière générale, qu'il estime avec lui que, « dans toutes les actions de l'homme, rien ne demande plus de circonspection » (*Or.*, 148). Par exemple, il recommande de fournir à l'interlocuteur toutes les occasions de faire briller son esprit et son amabilité (*Menschl.*, I, § 369. *Tactique de la conversation*) ; il estime que la conversation à deux est la plus parfaite, soit parce qu'elle est plus intime et plus sincère, soit parce que chacun ne s'y préoccupe que de son partenaire (*Ibid.*, § 374. *Conversation en tête à tête*). Peut-être a-t-il eu quelque réminiscence de Gracián dans l'aphorisme suivant, qui n'est, en somme, qu'une règle vulgaire de prudence et de politesse : « *Dissimulation bienveillante.* Dans le commerce des hommes une dissimulation bienveillante est souvent nécessaire, comme si nous ne pénétrions pas les motifs de leur conduite » (*Ibid.*, § 293. Cf avec *Or.*, 3 : « Dans la conversation il ne faut pas toujours parler à cœur ouvert »). Nietzsche reviendra encore sur l'art de la conversation dans d'autres de ses ouvrages, notamment dans *Jenseits von Gut und Böse* (§ 138) : « *Conversation à deux.* L'un cherche un accoucheur pour ses pensées, l'autre cherche quelqu'un à qui il puisse venir en aide ; c'est ainsi que naît une bonne conversation. » On dirait que Nietzsche a repris, sous une forme plus condensée et plus vive, l'idée exprimée par Gracián : « *Traiter avec ceux de qui l'on peut apprendre...* Entre les gens d'esprit, la jouissance est réciproque. Ceux qui parlent sont payés par l'applaudissement donné à ce qu'ils disent, et ceux qui écoutent, par le profit qu'ils en reçoivent » (*Or.*, 11).

Sur l'amitié, Nietzsche s'est livré, comme Gracián, à des réflexions assez nombreuses, mais plus subtiles et surtout plus défiantes. Leur point central, c'est qu'en raison de la

Digitized by Google

différence des opinions, des sentiments, des caractères, il ne peut y avoir d'amitiés vraiment sincères et durables : « Il y a des amis, mais c'est l'erreur, l'illusion sur toi, qui les a conduits vers toi... Qu'il est peu stable le sol sur lequel reposent toutes nos liaisons et amitiés, combien proches les froides averses ou les mauvais temps ! Que tout homme est isolé ! » (*Menschl.*, I, § 376).

Gracián, au contraire, malgré son inclination générale au pessimisme, tient sur l'amitié un langage ému : « Elle supplée à tout... Avoir des amis, c'est un second être, tout ami est bon à son ami ; entre amis, tout est agréable » (*Or.*, 112, 111). Mais il ne parle ainsi que des « amitiés légitimes », et non des « amitiés bâtardes » ; il considère donc le choix des amis comme « le point le plus important de la vie, et celui où l'on apporte le moins de soin » (*Or.*, 156).

En revanche, Gracián et Nietzsche s'accordent mieux sur le chapitre de la reconnaissance et de l'ingratitude : « L'engagement ne doit jamais surpasser le pouvoir... Il ne faut pas imposer une charge trop lourde à la reconnaissance, car celui qui se verra dans l'impossibilité d'y satisfaire se retirera de vous » (*Or.*, 258). « *Prévoir l'ingratitude.* Celui qui donne quelque chose de grand ne trouve pas de reconnaissance ; car le gratifié, rien qu'en le recevant, a déjà trop lourd à porter » (*Menschl.*, I, § 323). Il est vrai qu'ici La Rochefoucauld a pu servir d'intermédiaire : « Il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes (obligations) » (*Max.*, 229).

En matière de morale, il n'y a pas de rapport fondamental à chercher entre Gracián et Nietzsche, même en ne considérant que la morale pratique, la seule dont relève le premier. En effet, Nietzsche — est-il besoin de le rappeler ? — s'efforce de démolir la morale chrétienne, ainsi que toutes les morales accréditées avant lui. Il les condamne comme *morale d'esclaves*, et il entreprend de leur substituer une morale plus noble, plus fière, celle des *maîtres*, sauf à demeurer, comme d'habitude, imprécis et incertain dans ses tentatives de reconstruction. Quant à Gracián, il ne songe pas à discuter la morale chrétienne ; il se permet seulement, à l'occasion, sinon de l'oublier, du moins de l'interpréter avec une large casuistique. Dès lors, on ne trouve entre lui et le célèbre *Immora-*

Digitized by Google

liste que des rencontres accidentelles, provenant de ce que l'un et l'autre ont une nature aristocratique, hautaine, avec des instincts (ou peut-être de simples rêveries) d'énergie et de domination.

Ainsi, tous deux s'entendent pour mésestimer la pitié et pour mépriser les faibles. Mais leurs considérants diffèrent. Ceux de Gracián sont d'ordre purement pratique :

« Il ne faut jamais perdre les bonnes grâces de celui qui est heureux pour prendre pitié d'un malheureux... Connaître les gens heureux pour s'en servir, et les malheureux pour s'en écarter... Ne pas se perdre avec autrui ; sache que celui qui est dans le bourbier ne t'appelle que pour se consoler à tes dépens quand tu seras embourbé avec lui... Il faut bien aviser à ne pas se noyer en voulant secourir ceux qui se noient » (*Or.*, 163, 31, 285).

Ces maximes, si peu évangéliques, peuvent étonner dans la bouche d'un prêtre, alors même qu'il ne parle pas du haut de la chaire. Mais il est juste de donner acte à Gracián de ce que ses préceptes s'appliquent beaucoup moins à la vie privée (dans le *Criticón*, II, 10, il censure ceux qui ne font pas l'aumône) qu'à la vie politique dont la morale a toujours été particulièrement attentive aux résultats. Du reste, Gracián considère les malheureux comme étant généralement coupables eux-mêmes de leur mauvaise fortune, par imprudence ou par sottise :

« Le bonheur et le malheur ne sont autre chose que la prudence et l'imprudence... D'ordinaire, le malheur est un effet de la sottise... Nul n'est si misérable qu'il n'ait son étoile, et, s'il est malheureux, c'est qu'il ne la connaît pas... Quelques-uns s'aident si peu dans leurs peines qu'ils les augmentent, faute de savoir les porter avec courage » (*Or.*, 21, 196, 267).

Nietzsche prend la question de plus haut, et c'est en philosophe, en sociologue, qu'il fait le procès de la pitié et de ceux qui l'inspirent ou qui la sollicitent. Si intarissable qu'il soit dans ses griefs, qui remplissent son œuvre depuis la 2e partie de *Menschliches Allzumenschliches*, on peut aisément les résumer. D'abord, la pitié ou compassion n'est, en elle-même, qu'un sentiment de médiocre aloi. C'est un égoïsme inconscient, un « sentiment de nos propres maux dans les maux

Digitized by Google

d'autrui », comme dit La Rochefoucauld. C'est aussi une manifestation, point très noble, de l'instinct de puissance : en plaignant et secourant les malheureux, nous leur faisons sentir notre supériorité. Ici encore, Nietzsche a été précédé par La Rochefoucauld[1]. Enfin, et là il est plus original, il juge que la pitié est nuisible en ses effets : elle attriste, déprime et affaiblit celui qui la ressent : « Les malades sont le plus grand danger pour l'homme qui se porte bien » (*Genealogie der Moral*, III, § 14). Surtout elle est préjudiciable à l'intérêt général de l'humanité, car elle favorise et perpétue « des faibles et des ratés que l'on devrait plutôt aider à disparaître » (*Anticrist*, § 2). En somme, elle « augmente la souffrance dans le monde » (*Morgenröthe*, § 134).

Comme on voit, Nietzsche n'a pas emprunté ses arguments à Gracián, et tout ce qu'on peut conclure de leur accord contre la pitié, c'est que tous deux appartiennent, au moins en théorie, à l'école de la force, de l'énergie morale poussée au besoin jusqu'à la rudesse. Ils n'y appartiennent, toutefois, qu'avec une différence de degré et de modalités. Dans son exaltation des instincts de puissance, Nietzsche met tout l'absolu du théoricien, et aussi une outrance dans laquelle il faut peut-être voir l'effort d'un homme cherchant à surmonter sa propre nature, plus douce ou plus timide que sa doctrine. Gracián se montre plus pratique et plus pondéré. Pourtant il a certaines maximes qui rentrent bien dans la morale des *maîtres*, en ce qu'elle a de plus contestable :

« Quand on ne peut revêtir la peau du lion, revêtir celle du renard... Celui qui vient à bout de son dessein ne perd jamais sa réputation. A défaut de la force, l'adresse. On doit arriver par l'un ou l'autre chemin, soit par la route royale du courage, soit par la voie détournée de l'artifice » (*Or.*, 220).

A la décharge de Gracián, on peut plaider que, comme il n'a fait qu'emprunter et développer le mot attribué par Plutarque au Lacédémonien Lysandre, il y a lieu d'accorder chez lui une part à l'élément livresque, ici comme en tel ou tel autre endroit. Quoi qu'il en soit, c'est une maxime à laquelle

1. « Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion » (*Max.*, 463).

Digitized by Google

Nietzsche a souscrit implicitement, par l'admiration qu'il témoigne pour Machiavel et César Borgia.

Bien que Nietzsche fasse volontiers l'apologie de la passion, alors que Gracián insiste souvent sur la nécessité de tenir en bride « cette ennemie jurée de la prudence », ils ne sont, en réalité, séparés sur ce point que par des nuances. « En résumé, dit Nietzsche, il faut dominer les passions, et non les affaiblir ou les extirper. Plus grande est la maîtrise de la volonté, plus on peut accorder de liberté aux passions » (*Wille zur Macht*, § 474). De son côté, Gracián déclare que les « insensibles » tiennent peu du véritable homme, et que « se ressentir quand il faut », c'est une marque de personnalité (*Or.*, 266).

Comme conséquence, l'un et l'autre réprouvent l'excès de bonté. Gracián dit : « *N'être pas méchant d'être trop bon;* celui-là l'est, qui ne se fâche jamais » (*Or.*, 266), et Nietzsche : « *L'homme bon, ou l'hémiplégie de la vertu...* On est bon, à condition que l'on sache aussi être méchant » (*W. z. M.*, § 223).

L'*Übermensch* ou *Surhomme*, dans lequel Nietzsche a personnifié son idéal, a-t-il quelque rapport avec le *Héros* de Gracián ? Aucun, ce nous semble. D'après les définitions assez nébuleuses de son inventeur, le *Surhomme* — qui doit être à l'homme ce que l'homme est au singe — serait le type d'une espèce future, d'une aristocratie idéale, qui mènera une vie forte et joyeuse, au delà du bien et du mal, sans autre loi que celle de ses instincts de puissance, épurés il est vrai. Au-dessous de cette élite, les castes inférieures continueront à être soumises aux disciplines traditionnelles, à la « morale de troupeau », et accompliront les tâches vulgaires qu'exige l'organisme social.

Le héros de Gracián n'est point une abstraction, un type imaginaire. C'est le grand homme, et plus spécialement le grand politique, le prince accompli, tel que le monde a pu déjà en connaître quelques-uns. Gracián lui-même en a donné la personnification historique, la plus parfaite à son avis, dans Ferdinand d'Aragon, « le Roi très catholique, qui fut valeureux, grand, politique, sage, aimé, défenseur de la justice, heureux, héros universel ». Le mot *heureux* est à remar-

Digitized by Google

quer : Gracián présuppose toujours le succès chez son héros ; même quand il exalte les vertus et les perfections, il ne renonce pas à la morale des résultats. Il lui arrive même de classer parmi ses héros des personnages dont les titres sont fort discutables, comme Philippe IV et le comte-duc d'Olivarès (avant sa disgrâce). Il faut noter à ce propos que *El Heroe* et *El Politico*, les deux premiers ouvrages de Gracián, ne montrent pas dans toutes leurs pages le caractère d'une inspiration purement didactique et désintéressée ; probablement l'auteur, à cette époque, avait-il conçu l'ambition — qui ne fut pas réalisée — de devenir précepteur du jeune prince Baltasar Carlos, héritier présomptif de la couronne.

En définitive, les conclusions suivantes semblent justifiées. Ce n'est pas sans un double profit que Nietzsche a connu l'*Oraculo* par la traduction Schopenhauer, à la fois si littéraire, et (à part quelques détails) si fidèle. D'abord, il y a pris des exemples de forme. Si l'on examine de près ses aphorismes (seul élément de son œuvre à considérer ici), on verra qu'ils rappellent la manière de Gracián plus fréquemment que celle de La Rochefoucauld ou de Lichtenberg, ses autres modèles. En effet, le génie de La Rochefoucauld est trop sobre, trop précis, trop classique pour s'accorder très naturellement avec celui de Nietzsche. Quant à Lichtenberg, son influence n'est visible que dans un petit nombre d'aphorismes où Nietzsche a voulu imiter, en ne réussissant pas toujours à l'égaler, son esprit de saillie, son *Witz* ingénieux et comique. Moins pur, moins irréprochable que le style de La Rochefoucauld, celui de Gracián a plus de figures et de couleur (sans excès, du moins dans l'*Oraculo*) ; il se plaît parfois à une demi-obscurité mystérieuse, sibylline ; enfin, sa concision réside dans les mots plus que dans l'idée qui souvent se développe ou se dissocie en plusieurs phrases ou bouts de phrase, tandis que chez La Rochefoucauld elle est plus constamment ramassée, émise d'un seul jet. Ce sont là des caractères dont la libre imitation devait tenter Nietzsche à certaines heures. On sait combien il s'est préoccupé de l'art d'écrire, et combien il l'a étudié, d'après ses propres dires, chez divers maîtres anciens ou modernes — non seulement

Digitized by Google

sans préjudice, mais avec un heureux appoint pour sa puissante originalité de styliste.

En second lieu, la psychologie subtile et impitoyable de l'*Oraculo* n'a pas été sans exercer sur Nietzsche une certaine action, particulièrement révélée dans les observations pratiques et mondaines qui forment une part secondaire, mais intéressante, de ses aphorismes sur l'homme et la société. Les rapprochements donnés plus haut suffisent, croyons-nous, pour établir que cette assertion n'a rien de téméraire.

Enfin, si Gracián ne peut être considéré que dans une mesure assez restreinte comme un inspirateur de Nietzsche, il a plus de titres pour être classé parmi ses précurseurs. Par un caprice singulier de la destinée, il y avait chez ce jésuite une âme nietzschéenne à maints égards : tendance aristocratique à penser et à s'exprimer au rebours du vulgaire; complaisances morales pour l'instinct de puissance; mépris de l'humanité en général, et spécialement des faibles, des malheureux (présumés tels par leur faute); mésestime de la pitié; pessimisme profond, mais celui d'une nature forte, qui réagit; et, au surplus, le souci passionné d'un style rare, ayant le poli et la solidité du métal.

Selon H. Lichtenberger, si l'influence de Nietzsche peut être nuisible pour des natures chez lesquelles les instincts égoïstes sont déjà développés outre mesure, « elle peut aussi, inversement, aider d'autres natures à arriver à l'harmonie en les prémunissant contre certains excès et certains dangers que présentent les diverses formes de la morale humanitaire, démocratique ou ascétique ». Ne pourrait-on pas dire que l'influence de Gracián, tout en étant plus exempte d'éléments toxiques, fournit un antidote aussi efficace?

Victor Bouillier.

Digitized by Google

LE

SÉJOUR DE SAINT-ÉVREMOND EN HOLLANDE

(1665-1672)

(Suite et fin[1]*)*

XII.

Le départ pour l'Angleterre.

Saint-Évremond entra-t-il pour quelque chose dans la préparation de l'entrevue projetée entre Spinoza et Condé, qui nous a si longtemps retenus et qui aurait dû avoir lieu en juillet 1673, à Utrecht? A cette question on serait tenté de répondre négativement, si l'on se bornait à la documentation imprimée qui est à notre disposition.

Le fidèle biographe Des Maizeaux, tout d'abord, est formel[2]:

M. de St-Evremond ne songeoit qu'à passer tranquillement le reste de sa vie en Hollande, lorsque (1670) le Chevalier Temple lui rendit des lettres du Comte d'Arlington, Secretaire d'Etat, qui lui apprenoient que ses amis et le Roi Charles même souhaitoient fort qu'il retournât en Angleterre. Il repassa la mer sur ces avis, et le Roi lui donna une pension de trois cens livres sterling.

Une lettre du comte d'Arlington[3] du 29 avril 1670 confirme

1. Voir la *Revue de littérature comparée*, n^os^ de juillet-septembre 1925 et de janvier-mars 1926.

2. *La Vie de Monsieur de Saint-Evremond*, en tête des *Œuvres* (1725), t. I, p. CXXX.

3. *Letters of the Earl of Arlington to Sir W. Temple*, vol. I, p. 433; citées par W. M. Daniels dans son *Saint-Évremond en Angleterre*, p. 24. Sur le premier, voir le livre de Violet Barbour, *Henry Bennet, Earl of Arlington, secretary of State to Charles II*, Washington, 1914, in-12.

Digitized by Google

en effet ces instances; quant à la pension, on ne sait si elle se justifie déjà par la charge peu absorbante de gouverneur de l'île des Canards dans le Parc de Saint-James, à lui conférée plus tard par Charles II[1].

D'ailleurs spontanément l'écrivain, entendant, dans le monde diplomatique où il vivait, les bruits avant-coureurs d'une guerre où, cette fois, l'Angleterre allait se trouver aux côtés de la France pour se venger des défaites que les marins hollandais avaient infligées à sa flotte, songe au voyage. N'écrit-il pas, dès le 10 avril, à d'Hervart[2] :

Je pense m'en aller en Angleterre vers la fin de ce mois, j'irai avec M. le Prince d'Orange, s'il y va, comme il en est convié fort obligeamment[3], ou avec M. l'Ambassadeur de Portugal[4]; quelque compagnie que je puisse avoir, la mer est toujours à passer, et je n'aurai pas de peine à vous persuader le désagrément du passage. Pour vous montrer que je ne suis pas dur, je vous dirai que j'ai compassion des matelots mêmes, quand ils s'embarquent, mais plutôt par le souvenir de mes peines quand j'ai été en mer que par l'intérêt que je prends aux leurs, puisqu'il faut dire la vérité.

Choisissant donc avec soin sa route et sa saison, par crainte du terrible mal, notre épicurien, s'étant vu refuser, aux termes d'une lettre inédite que je publie en appendice, le passage plus court par Dunkerque, s'achemine le 17 mai vers Anvers pour s'embarquer à Nieuport, puisqu'il écrit la veille à Lord Arlington[5] :

Nous partons demain, Monsieur l'Ambassadeur de Portugal et moi, pour Anvers et de là nous irons passer à Nieuport. J'espere avoir l'honneur de vous voir à Douvres...

Le fait est que l'ambassadeur hollandais à Londres, Jean Boreel, annonce à J. de Witt, le 24 mai 1670, que Colbert de Croissy s'est beaucoup réjoui de l'arrivée de Saint-Évre-

1. Cf. Daniels, *op. cit.*, p. 148.

2. Dans une lettre publiée par M. Chaponnière, *les Premières années d'exil de Saint-Évremond*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1922, p. 401.

3. Par le roi Charles II, mais le Prince ne se rendit à cette invitation qu'en automne. Il arriva en Angleterre le 11 novembre 1670 et la quitta le 25 février 1671. Cf. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, t. II, p. 103-104.

4. Don Francisco de Melos.

5. Je donne en appendice la lettre entière sous le n° IV.

Digitized by Google

mond, qui a établi son quartier général chez Lord Arlington[1].

La lettre publiée par M. Chaponnière et commençant par les mots : « Depuis que je suis en Angleterre », est datée, au crayon il est vrai, de Londres 1670, mais peut l'être avec plus de précision du milieu de l'été par l'allusion à la conversion du prince de Tarente[2].

Une autre, de même date sans doute, adressée au comte de Lionne et figurant dans les *Œuvres*[3], n'est pas moins convaincante :

Je suis revenu dans une cour, après avoir été quatre ans dans une république sans plaisir, ni douceur; car je croi que La Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens, mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif; et quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les courtisans françois et les bourguemestres de Hollande. Jusqu'ici je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois : car je ne me trouve gueres plus avancé vers la France que j'étois.

La France! Éternelle nostalgie amoureuse du Français qui est loin d'elle! Aussi, que de sollicitations pour y rentrer,

1. Voici le texte hollandais que M. N. Japikse a bien voulu copier pour moi au Rijksarchief (Holland, 2816) : « Monsieur Colbert devulgeert alhier met blijdschap de overkompste von den herr Saint-Evremont uyt den Haegh. dewelcke ten huyse van den Lord Arlington gemeenlijck sijn verblijf houdt alhier. » La lettre est analysée dans les *Brieven aan Johan de Witt*, t. II (1660-1672), publiées par R. Fruin et N. Japikse, Amsterdam, J. Müller, 1922, in-8°, p. 468. Je profite de l'occasion pour dire que je ne saurais accepter l'attribution à Saint-Évremond du rapport sur une bataille navale (26 juin 1665), publié p. 221-222. Outre que le style, très gauche, n'est pas celui de notre écrivain, il n'a été avancé nulle part qu'il ait servi sur la flotte hollandaise. Qu'auraient fait les États de ce volontaire de cinquante ans qui n'avait pas le pied marin? La confrontation que j'ai faite de l'écriture avec les autographes de Londres, publiés ici en appendice, est plus décisive encore pour lui refuser la paternité de ce document.

2. M. Chaponnière (*Rev. d'Hist. litt.*, 1922, p. 402) met en note, bien à tort : « Lire vraisemblablement : Le prince de Toscane ». Le prince de Tarente, dont nous avons parlé plus haut, s'était démis de toutes les charges importantes qu'il occupait aux Pays-Bas, alléguant sa conversion au catholicisme. J. de Witt lui en exprime ses regrets dans une lettre, du 4 septembre 1670, reproduite en partie par Lefèvre-Pontalis, t. II, p. 194. Cf. aussi les *Brieven aan de Witt*, citées à la note précédente et où l'on trouvera au t. II, p. 529, la lettre de démission du prince de Tarente, écrite de Paris, le 22 août 1670.

3. Au t. III, p. 5-6 de l'édition de 1725.

Digitized by Google

auprès de Colbert de Croissy, ambassadeur de France en Angleterre et frère du ministre, par l'influence duquel, conjuguée avec celle du marquis de Lionne, il espère encore toujours rentrer en grâce. Mais, à la requête de Croissy, le grand Colbert répond, le 4 juillet 1670[1] :

A l'égard du retour de M. de Saint-Évremond, cette affaire n'estant pas de mon département, je ne puis en parler au Roy ; mais si, dans la suite, je pouvois quelque chose à sa satisfaction, non seulement je ne m'y opposerois pas, mais même je tascherois d'y contribuer tout ce qui dépendroit de moy.

Au printemps suivant, Saint-Evremond semble toujours là-bas, puisque Constantin Huygens, écrivant de Londres à « Ninon de l'Enclos », le 14 mai 1671, parle de lui comme d'une personne présente qui apprécie, autant que lui-même, le talent musical de « Mme Killigrew, dame de la chambre privée de la Reine de la Grande-Bretagne »[2] :

M. de St-Évremond — c'est tout dire — en est ravy comme moy.

XIII.

Troisième séjour à La Haye.

Jusqu'ici tout va bien, et ces citations ne troublent en rien ce que l'on savait déjà et qu'ont raconté à l'envi les biographes anciens et modernes, mais voici un document inédit que j'ai retrouvé, caché dans le tome XCII de la *Correspondance* de nos ambassadeurs en Hollande et qui prouve, sans contestation possible, la présence de notre écrivain à La Haye à la fin de janvier 1672.

Il ne s'agit pas d'une lettre du marquis de Pomponne, qui, comme son prédécesseur le comte d'Estrades, a toujours évité de parler de l'exilé. Au surplus, rappelé par Louis XIV le 8 juin 1671, Pomponne avait fait un court séjour en Suède et était rentré à Paris en septembre suivant[3] pour reprendre la

1. *Lettres de Colbert*, t. II, p. 533; déjà cité par W. M. Daniels, p. 26.
2. *Briefwisseling* van Constantijn Huygens, édit. Worp, t. VI, p. 287, lettre n° 6796.
3. Cf. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt*, t. II, p. 119 à 122.

Digitized by Google

succession, comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères, du marquis de Lionne, décédé le 1er dudit mois. Il n'était demeuré à La Haye qu'un chargé d'affaires, d'ailleurs hollandais, Bernarts ou Bernard, et, parmi d'autres Français, un certain capitaine Daunoy ou d'Aunoy que Pomponne avait demandé à Lionne de lui accorder à lui-même, comme collaborateur, dès le 28 février 1669[1].

Or, ce « bon et veritable François », comme il se qualifie lui-même, « et passioné pour la gloire et pour les interets de Sa Majesté », « assés suspect » par là dans la Résidence, où l'on sent planer la terrible menace du Roi, non plus *amicus*, non plus *vicinus*, mais déjà *hostis*, mande à Paris, à la date du 24 janvier 1672, ceci[2] :

Luy [van Beuningen], St-Evremont et moy eusmes *hier* sur cette matière une grande conversation dans ma chambre, où ils estoient fort élognés de convenir sur ce qui se pouvoit juger des demarches que feroit l'Angleterre [en faveur du Prince d'Orange], que St-Evremont cognoist asseurément mieux que l'autre.

Un témoignage aussi précis et aussi peu suspect n'a pas à être discuté quant à la matérialité du fait qu'il prouve, mais il reste à déterminer la cause et à préciser l'occasion de ce retour inattendu de notre écrivain à La Haye. Je n'en vois pas d'autres que l'ambassade extraordinaire de Downing, qui y avait déjà représenté son pays en 1665. C'est, écrit à ce propos, de Londres, Colbert de Croissy à Louvois, le 10 décembre 1671[3], « le plus grand querelleur des diplomates de son temps » et « il semble n'avoir d'autre mission », mande de son côté, de Paris, Pierre de Groot à J. de Witt, le 22 janvier 1672, « que celle de chercher un prétexte de rupture, au lieu d'un moyen d'accommodement ». Aussi, obéissant à son tempérament violent et sans se laisser ébranler par les conditions humiliantes acceptées par le Grand Pensionnaire sur la question du salut du pavillon, et qui reconnaissait à l'An-

1. *Corr. Holl.*, t. LXXXIX, fol. 68 v°, 117 r° et v°.

2. *Corr. Holl.*, t. XCII, fol. 52 r°. Un post-scriptum porte : « Si vous juges à propos de me répondre par la mesme voye, vous addresserez vostre lettre à M. de Ravigny, Lieutenant d'Infanterie de la Compagnie du Cappitaine d'Aunoye à Mastricht. Il aura soin de me la faire tenir et c'est un homme seur. »

3. Cf. Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. II, p. 136.

Digitized by Google

gleterre la maîtrise des mers[1], quitte-t-il brusquement La Haye, à la mi-février, pour Londres, où le Roi, sous couleur de le désavouer, le fit emprisonner et le priva de sa charge.

Saint-Évremond l'accompagnait-il à son retour, comme j'ai pu supposer qu'il l'avait fait à l'aller, je l'ignore. Toujours est-il que, vers le 15 février 1672, il est encore à La Haye, puisque, écrivant de Bruxelles, à cette date, à Cosme de Médicis, le jeune Rhingrave, Charles-Florentin, promet de transmettre les compliments de l'Italien au prince d'Orange et à Saint-Évremond[2].

Ou bien serait-il resté là plus longtemps, chargé ou non d'une mission secrète de médiation entre les trois nations qu'il connaissait désormais également bien et dont le conflit allait, dès le printemps suivant (je rappelle que la déclaration de guerre de Louis XIV est du 6 avril 1672), mettre aux prises la plus grande puissance maritime et la plus grande puissance continentale d'une part et, de l'autre, les héroïques marins, paysans et bourgeois de Néerlande, qui, à l'invasion des hommes, allaient opposer l'invasion des eaux?

Dans cette hypothèse, il aurait pu avoir part à la préparation de l'autre mission secrète, celle de Spinoza, mais il faut se borner, sur ce point et le précédent, à poser les questions, sans tenter, pour le moment, de les résoudre.

La seule chose certaine, c'est que, écrivant de La Haye, le 7 octobre 1674, à don Francisco de Melos à Londres, pour lui recommander un Israélite porteur d'une maquette du Temple de Salomon, Constantin Huygens ajoute en post-scriptum : « Groet den heer de St-Evremond », compliments à M. de Saint-Évremond.

XIV.

Retour à Londres : Relations hollandaises de Saint-Évremond en Angleterre.

Son retour à Londres ne marque pas pour lui la fin des influences et des relations néerlandaises. Isaac Vossius, d'abord,

1. Cf. Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. II, p. 140.

2. Werken uitgeg. door het Historisch Genootschap te Utrecht, IIIe série, t. XLI, 1919, p. 387.

Digitized by Google

le bon « ami de lettres », et ajoutons aussi d'incrédulité libertine, est parti en même temps que lui de Hollande en 1670 et est devenu chanoine de Windsor. Il reste le fidèle compagnon du gentilhomme français, dont il essuie les boutades et reçoit patiemment les brocards. Il fera un des ornements de la petite cour de cette « guenippe », qui s'appelle la duchesse de Mazarin. Le couple franco-hollandais que forment à eux deux le philologue et l'amateur d'humanités n'est pas beaucoup plus disparate que celui qu'avait fait le même philologue avec le philosophe Descartes à la cour de Christine, vingt ans plus tôt.

Saint-Évremond reste lié avec ce van Beuningen, dont nous avons parlé déjà, et qu'ayant connu à La Haye, il revoit à Londres, ambassadeur extraordinaire de 1675 à 1678, en 1682 et en 1684[1], avant cette disgrâce où l'entraîna son hostilité à la politique belliqueuse et antifrançaise du prince d'Orange, avant aussi sa conversion au mysticisme de Poiret et des illuminés de Rijnsburg, et la fin misérable qu'il trouva, le 20 octobre 1693. A ce moment, il est encore dans la fleur de son incrédulité, témoin ces stances de Saint-Évremond à la duchesse de Mazarin[2] :

Sans vous, mû d'un esprit divin,
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raison qu'en génie,
J'irois dans la philosophie
Chercher cette immortalité,
Qu'il prouve par la volonté.

Autres amitiés de là-bas, qui se prolongent en Angleterre : les filles de M. van Beverweert, bâtard de Maurice de Nassau : Isabelle, devenue, nous l'avons vu, Lady Arlington; Émilie, devenue comtesse d'Osseri; Mauritia, comtesse de Balcanes; Charlotte, à qui Guillaume III donnera le rang de fille de comte[3] et qui, devenue dame du lit de la princesse Anne, mourra le 4 décembre 1702, un an avant son vénérable partenaire de jeu. A ses relations avec Charlotte, pas de motifs philosophiques, pas de raisons amoureuses non plus, si tant est

1. Cf. Lefèvre-Pontalis, *J. de Witt*, t. II, p. 82-83.

2. *Œuvres* (1725), t. V, p. 93. La rime prouve que les Français ont toujours prononcé les noms étrangers à leur mode.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 33, n. 1.

Digitized by Google

qu'on puisse appeler celles-ci raisons, mais une amitié un peu bourrue, un peu bougonne, un peu jalouse aussi, car la Hollandaise (dont le prénom a subi une de ces amputations inharmonieuses, qui sont de règle là-bas) entreprend sur la Mazarine ce qu'elle défend à son rival Saint-Évremond[1] :

« Au secours, Lot, à ma défense ! »
Lot, qui veille en dragon, s'avance,
Et me dit, la severe Lot :
« Mangez vos barbes de turbot ».

« Vraiment il sied bien à vôtre âge
D'être touché d'un beau visage ;
Allez, allez, c'est bien à vous
D'aimer des gorges et des cous ».

Cependant la severe baise
Les yeux et la bouche à son aise ;
Et collée à vos doux appas,
Demande en soûpirant, si vous ne l'aimez pas.

Il nous a laissé d'elle un croquis assez ironique[2] :

Pour l'illustre Mademoiselle,
Vertueuse et spirituelle
(Concert que l'on voit rarement),
Elle fait mon étonnement.
Son jeu n'est pas une faiblesse :
Par le moyen du paroli,
Elle sauve son cœur d'une folle tendresse,
Dont il pourroit être rempli
Et l'âme de l'ennui d'une longue sagesse.

Peut-être a-t-elle, plus jeune, fourni certains traits au portrait de la femme idéale[3] : « Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'Émilie n'est pas fort au goût des dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu hollandoise : son enbonpoint me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la biere, et sa dévotion, qu'elle porte sa bible sous son bras tous les dimanches ».

De l'esprit, elle cherchait à en montrer dans les vers qu'elle

1. *Œuvres* (1725), t. V, p. 94.
2. *Ibid.*, t. V, p. 65.
3. *Ibid.*, t. II, p. 273.

Digitized by Google

envoyait au critique[1] et qui devaient être bien médiocres, puisqu'il ne les égale pas à ceux de Sapho, mais il estimait davantage les qualités dont elle faisait preuve dans les relations quotidiennes[2], « cet esprit si vif, si juste, cette humeur si libre avec une conduite si réglée ». Il lui reprochait, par contre, de n'avoir guère de cœur, du moins de cœur sensible à la vraie passion. « Une femme fort spirituelle, écrit-il[3], me disoit un jour qu'elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs de son esprit et le prioit, tous les matins, de la préserver des sottises de son cœur. O Lot, ô Lot, que vous avez peu à craindre de ces sottises! Rendez grâces à Dieu de vos lumières, et reposez-vous sur vous-même de vos mouvemens ».

Sur un seul sujet son cœur s'amollissait, vibrant à l'unisson de l'amoureux impénitent : Hortense Mancini, duchesse de Mazarin; et, quand celle-ci projeta un instant, dans la grande contagion de conversion qui se manifestait alors, d'entrer au couvent, ils mêlèrent leurs larmes pour la pleurer d'avance et leurs efforts pour la détourner de ce fâcheux dessein[4] : « Mademoiselle de Beverweert et moi avons déjà eu les coups mortels, la pensée de vos maux a fait les nôtres, et je me trouve aujourd'hui le plus miserable de tous les hommes, parce que vous allez vous rendre la plus malheureuse de toutes les femmes. Quand je la vais voir les matins, nous nous regardons un quart d'heure sans parler, et ce triste silence est toujours accompagné de nos larmes. Ayez pitié de nous, Madame, si vous n'en avez pas de vous-même. »

Il nous reste une dernière relation hollandaise de Saint-Évremond à examiner et qui n'est rien de moins que le stathouder Guillaume d'Orange, devenu roi d'Angleterre en 1689. Nous avons vu que, dès son second séjour à La Haye, en 1666, Saint-Évremond s'était senti attiré par le jeune Prince, dont il semblait déjà pressentir les hautes destinées. En 1670, il avait failli faire la traversée à sa suite, puis, dans la décade suivante, le gentilhomme ne paraît plus songer à

1. *Œuvres*, t. IV, p. 42.
2. *Œuvres*, t. IV, p. 34.
3. *Œuvres*, t. III, p. 289. Ce mot célèbre est de Ninon, qui reste en relations épistolaires suivies avec son vieil ami, exilé en Angleterre. Ils s'exhortent l'un l'autre à jouir de la vie et à rester fidèles à l'Évangile selon Épicure.
4. *Ibid.*, t. IV, p. 167.

Digitized by Google

lui, non plus d'ailleurs qu'à son autre ami, Jean de Witt, dont le lâche assassinat par la populace en délire, le 20 août 1672, ne lui a pas même arraché, comme au pacifique Spinoza[1], un manifeste contre les « ultimi barbarorum ».

Serait-ce que J. de Witt était devenu pour lui un chef d'État, ennemi de la France, ou ne serait-ce pas plutôt, on le craint, désir de ne pas s'aliéner un Prince plein d'avenir, qu'on soupçonnait un peu d'avoir sinon soudoyé, du moins laissé faire, les assassins qui travaillaient pour lui? Le rôle naturel dévolu à un gentilhomme ou à un gentil « honnête homme » était, à ses yeux, de servir fidèlement un Prince, d'en recevoir une pension, de la payer en menus offices et louanges, sans aller jusqu'à l'avilissement. Conception monarchique qui continue directement le vasselage chevaleresque. Le poste de courtisan est, dans l'esprit de la plupart des gens de qualité du XVIIe siècle (voilà pourquoi un Descartes est si différent), une fonction de l'État, une fonction comme une autre, impliquant des devoirs et des droits.

Privé par une disgrâce d'être courtisan à Versailles, Saint-Évremond le sera à Saint-James, qui est presque aussi français, acceptant la pension que lui offre, en 1670, Charles II, qu'en 1685 lui continuera Jacques II, et qu'en 1685 n'interrompra point l'usurpateur Guillaume III, heureux, semble-t-il, de retrouver encore en vie celui qui, à La Haye, avait su adorer la pâle étoile qui se levait à l'horizon politique.

Dans le cas de Charles II et Jacques II, alliés et amis de son propre souverain, rien d'anormal. Mais dans le cas du stathouder, qui amarre la barque-Hollande à la frégate-Angleterre, unissant les deux plus fortes marines du temps, adversaire indomptable de Luxembourg, acharné à tenir en échec, sur mer comme sur terre, l'ambition du grand Roi, l'étonnement s'impose et il fera place à une indignation que l'historien le plus impartial ne saurait toujours maîtriser, quand on verra ledit courtisan exalter la gloire, les vertus et la victoire de l'ennemi de son pays. Condé passant à l'Espagnol pour satisfaire des rancunes personnelles et le conduisant à l'assaut de Dunkerque, Saint-Évremond flattant un Guillaume pour toucher ses quartiers de pension, il faut avouer que certains de

1. Au témoignage de Leibnitz; cf. Meinsma, *Spinoza en zijn Kring*, p. 358, n. 1.

Digitized by Google

ces gentilshommes en prenaient aussi à l'aise avec leur pays qu'avec Dieu.

Qu'il attribue à son maitre toutes les vertus, même celles de l' « honnête homme », lesquelles, pour Saint-Évremond, les résument toutes, passe encore[1] :

> On reconnoît sans besoin qu'on le nomme,
> Le grand héros, le bon roi, l'honnête homme...

ou ailleurs[2] :

> Mais ce qu'on dit du Roi, vertu, valeur extrême,
> Et justice et bonté, tout se trouve en lui-même...
> D'autres sont parvenus aux suprêmes grandeurs
> Par de puissans appuis et de longues faveurs ;
> Mais un destin opiniâtre,
> Dont il éprouva les rigueurs,
> Lui donna toûjours à combattre
> Des ennemis et des malheurs.

Des ennemis? Les Français surtout, naturellement, mais au moins nous a-t-il épargné le « nos ». Cependant, voici qui est plus suspect, quand il s'adresse au Roi [Guillaume III] après la paix de Ryswick (1697)[3] :

> Des périls il passe aux affaires
> A *nôtre* repos nécessaires ;
> Chaque jour ce sont nouveaux soins,
> Qui sur le brillant de sa gloire,
> Laissent emporter la victoire,
> A l'interêt de *nos* besoins.

La formule est encore assez vague pour être décente, mais que dire de ceci, écrit après la mort de la reine Marie II[4], survenue le 18 octobre 1695[5] :

> Cependant il faut vaincre un si cruel malheur :
> Opposons, opposons la gloire à la douleur.

1. *Œuvres*, t. V, p. 488.
2. *Ibid.*, p. 489.
3. *Ibid.*, p. 421.
4. Cette princesse a laissé des *Lettres et Mémoires* en français, publiés par le comte Bentinck, La Haye, 1880, 1 vol. in-12; cf. F.-L.-L. Krämer, *Maria II Stuart*... Utrecht, 1860.
5. *Œuvres*, t. V, p. 305.

Digitized by Google

Voici venir le tems destiné pour les armes ;
Le sang des ennemis nous doit payer nos larmes.

Il est vrai qu'en tête de la pièce sont gravés ces mots : *On fait parler le Roi*, mais, en 1690, quand ce dernier a été blessé à la bataille de la Boyne et que le bruit de sa mort fait allumer, dans Paris et à Versailles, des feux de joie, le flatteur tremble et se lamente, non plus par personne interposée, mais pour lui-même[1] :

Si d'un faux accident la fâcheuse nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos esprits,
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de transports et de joye à Paris :
Quand vous courez hazard, vos dangers sont les nôtres ;
Devant nos propres maux, nous ressentons les vôtres :
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Évidemment, il faut nous garder de transposer arbitrairement dans le passé des sentiments d'aujourd'hui, mais les contemporains eux-mêmes furent choqués de cette attitude, comme le Bayle de l'*Avis aux Réfugiés* l'est de celle d'un Jurieu. Aussi Érard, l'avocat du duc de Mazarin, frappe-t-il juste, quand, plaidant contre la duchesse et attaquant pardessus la tête de celle-ci le milieu où elle vit, il stigmatise la flatterie dont elle use à l'endroit de Guillaume III et dont Saint-Évremond est le porte-parole[2]. Il faut rendre au vieillard cette justice que, le roi Guillaume étant mort à Hampton-Court le 19 mars 1702, il traça de lui un dernier portrait[3], qui se termine par un éloge non moins vif de la reine Anne, la fille de Jacques II. Il avait le culte de la fonction encore plus que de la personne :

Élisabeth, ta gloire est effacée
Depuis le jour qu'Anne au trône est placée.
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

Le vers devient plus faible; cela est permis chez une Muse

1. *Œuvres*, t. V, p. 126; voir encore l'Éloge du Roi, p. 337-338.
2. *Ibid.*, p. 357 et 358.
3. *Ibid.*, t. V, p. 508-509.

Digitized by Google

de quatre-vingt-six ans. Mais comme l'esprit est encore lucide! Il fait ses délices du *Dictionnaire historique et critique*, dont le jeune réfugié Des Maizeaux lui a prêté la seconde édition. Il y voit, accumulées dans trois massifs in-folio, une partie des pensées érudites, critiques et ironiques qu'il n'a pas eu, lui, le temps de condenser et qu'il a vues s'éparpiller aux quatre vents de la conversation comme la mousse pétillante de son cher vin des Côteaux[1] :

Je suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le livre de M. Bayle... Je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. Il donne un tour si agréable à sa profonde érudition, que l'on n'en est jamais dégoûté... Quel charme seroit la lecture, si tous les savans avoient autant de délicatesse et de justesse d'esprit que lui.

Et reprenant une fois de plus la lyre, dont ce prosateur né jouait si maladroitement, il ajoute[2] :

Qu'on admire le grand savoir,
L'érudition infinie,
Où l'on ne voit sens ni génie,
Je ne saurois le concevoir :
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choisir
L'instruction ou le plaisir.

Ainsi, par Des Maizeaux, intermédiaire officieux entre le premier des Encyclopédistes et leur précurseur mondain, futur biographe de l'un et de l'autre, les rapports entre Saint-Évremond et la Hollande se poursuivaient jusqu'aux bords de la tombe solennelle de Westminster, où le sceptique impénitent devait entrer, sans avoir communié[3], le 9 septembre 1703[4].

1. *Œuvres*, t. V, p. 509.

2. *Ibid.*, p. 510.

3. Au prêtre qui lui demandait à son lit de mort *s'il ne voulait pas se réconcilier*. — « De tout mon cœur, répondit le malade. Je voudrais me réconcilier avec l'appétit, car mon estomac ne fait plus ses fonctions accoutumées » (lettre de Bayle à Mathieu Marais, citée par A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger... Dix-septième siècle*, t. II, p. 274, n 1). Cf. aussi *Une Lettre inédite sur la mort de Saint-Évremond* par P. B[onnefon], dans la *Rev. d'Hist. litt.*, t. XIII, 1906, p. 322-325.

4. *La Vie de Monsieur de Saint-Evremond*, au t. I des *Œuvres*, p. CCXLVIII

Digitized by Google

L'exilé insouciant et résigné de Londres garde les yeux fixés sur le Réfugié tumultueux de Rotterdam, et celui-ci ne s'intéresse pas moins à celui-là, puisqu'il demandait à Des Maizeaux de retracer la *Vie*, qui figure en tête des *Œuvres*. L'un et l'autre sentaient la ressemblance de leurs caractères : ce n'était pas la voix du sang, c'était la voix de l'esprit, qui, lui aussi, a ses parentés et ses affinités électives. Tempéraments de destructeurs, de rongeurs de dogmes à fines dents aiguisées d'ironie, l'un, Saint-Évremond, avec plus de grâce, de falbalas et de dentelles; l'autre, avec plus d'application, d'érudition, de confusion et de lourdeur; l'un représentant la noblesse libertine de France, l'autre le protestantisme émancipé allant jusqu'au bout du libre examen proclamé par les « religionnaires » au XVIe siècle. Non moins que de religions et de superstitions, ces deux frondeurs ont été préoccupés de politique et, précédés par un Sorbière, ont été lecteurs de Hobbes, approuvant un absolutisme fondé sur les besoins de l'homme et non sur le droit divin des rois. Passionnés, tous deux aussi, de cette tolérance dont avait besoin l'indépendance de leur pensée et de leurs écrits, ils ont aimé à cause d'elle leur commun séjour de Hollande.

Ce n'est pas, je le répète, que les quelque six années qu'y passa Saint-Évremond de 1666 à 1672 puissent balancer les quelque vingt ans qu'y passa Descartes, lequel est, peut-être à son esprit défendant, de leur lignée, ou les quelque vingt-six ans qu'y vécut Bayle; mais, néanmoins, ce temps relativement court a été celui de la meilleure et de la plus solide production critique et a suffi à établir un contact décisif et essentiel. Bien que la rencontre de Saint-Évremond et de Spinoza n'ait laissé dans les *Œuvres* que peu de traces apparentes, il n'en demeure pas moins qu'il a été le premier agent transmetteur de l'influence du grand philosophe néerlandais chez nous, et qu'il a eu une part directe ou indirecte à la fameuse entrevue d'Utrecht, ménagée pour juillet 1673, par le colonel Stouppe, auteur de la *Religion des Hollandais*, entre Spinoza et Condé. Dans l'humble et méditatif solitaire de Rijnsburg et du Stille Veerkade, le libertinage français qui n'est encore que velléité de libération, impatience de la règle et révolte contre le dogme, en un mot fronde spirituelle, cherche

Digitized by Google

et pense avoir trouvé le théoricien de son impiété, le métaphysicien qui en fonde en raison et traduit en doctrine la tendance la plus profonde. Bayle pénétrera plus avant dans l'œuvre, qu'il répandra sous prétexte de la réfuter, mais on peut, sans faire violence à la chronologie ni aux trop indigentes données de l'histoire, dater du séjour de Saint-Évremond dans « le plus grand village de l'Europe », l'entrée du philosophe dans l'orbite de la pensée française. Rencontres fugitives et durables effets, car par les personnes, plus encore que par les livres, surtout dans le cas du causeur impénitent qui nous a si longtemps occupés, s'aiguisent les attentions, s'éveillent les sympathies ou les antipathies, s'organisent les actions et réactions dont est faite l'histoire des idées.

Gustave COHEN.

APPENDICE

Je publie ici en appendice plusieurs lettres autographes et inédites de Saint-Évremond dont la présence au Record Office m'a été signalée non par le *Calendar of State Papers*, qui n'en mentionne qu'une seule, celle de 1666 publiée déjà par Melville Daniels[1], mais par l'historien hollandais Japikse. Ma transcription est faite sur les photographies que j'ai sous les yeux. Le correspondant auquel notre auteur s'adresse est, dans I-IV, Lord Arlington.

I.

[1er février 1668][2].

A Monsieur
Monsieur le conte d'Harlinton,
premier Secrétaire d'Estat de la Grande Bretagne
à Londre

Monsieur,

J'avois leu dans les gazetes et entendu dire à tout le monde que

1. Dont j'ai rectifié la lecture dans mon second article, numéro de janvier de la *Revue de littérature comparée*, p. 29. Je respecterai, ici aussi, l'orthographe de l'auteur, n'ajoutant que çà et là un signe de ponctuation, une apostrophe, une majuscule, un accent sur l'*e* final tonique, et distinguant l'*i* du *j*, l'*u* du *v*.

2. La date du 1er février est celle qu'a insérée Saint-Évremond lui-même

Digitized by Google

monsieur le Chancelier n'estoit plus en Angleterre : Mais le traité que monsieur Temple vient de faire par vos instructions avec les Estats m'en persuade bien plus que tout ce que j'avois leu et ce qu'on m'avoit dit. Jamais afaire n'a esté mieux menée et en si peu de tems.

Aparemment vous allés donner la paix à toute l'Europe avec la satisfaction de la France et le salut de l'Espagne, qui sur ma parole n'estoit pas en estat de se sauver par elle mesme.

Le roi vostre maistre, qui n'est jamais bien content, si les autres ne le sont avecque lui, se trouvera bien heureux de trouver une ocasion à pouvoir faire le bonheur de tout le monde. J'y trouveré le mien dans une félicité si generale, si vous conservés pour moi quelque sentiment d'amitié et que vous me croiés plus qu'homme que vous connoissiés, Monsieur,

ce 1 fevrier.

Votre tres humble et tres obeissant serviteur,

ST-EVREMOND.

Je vous suplie, Monsieur, d'assurer Madame vostre femme de mes tres humbles services.

II.

Ce 5 iuillet [1668][1], de la Haie.

Au Milor
Milor Harlington,
Secretaire d'Estat de
la Grande Bretagne
A Londres.

Monsieur,

J'ai retrouvé[2] à la Haie le repos dont j'avois joui auparavant, mais je n'y trouve pas les agremens qui se rencontrent dans vostre maison. De vous dire, Monsieur, qu'on n'y voit point un si honnête homme que vous et une femme si raisonnable que Madame d'Harlinton[3], ce seroit plutot vous ofencer que de vous donner une

dans sa finale. Un résumé en anglais rédigé par le destinataire ou plutôt par un secrétaire mentionne en outre l'année, qu'on déduirait d'ailleurs aisément de l'allusion à la Triple-Alliance.

1. Année inscrite par le correspondant ou par son secrétaire qui a ajouté : *ans.* [répondu].

2. Aurait-il assisté au Congrès d'Aix-la-Chapelle, où la paix avait été signée le 2 mai ?

3. Née Van Beverweert; cf. numéro de janvier de la *Revue de littérature comparée*, p. 28.

Digitized by Google

louange, car je suis persuadé qu'il n'en est point de ce merite là dans les nations les plus polies. Où trouver aussi ces maistres de la Crestienté qui ont assujeti tant de monde par le ridicule [1]? En quel autre païs que le vostre rencontrer un duc de Bouquinquan [2] et une Madame Hervé [3]. J'atens avec impatience ce qu'ilz auront fait de cette table, dont la disposition est si belle, où l'apareil de l'ocupation est si grand et où il ne manque rien que les afaires [1].

Les choses de cette nature là m'ocupent aujourd'huy tellement; il me souvient si fort du tour d'esprit de Mademoiselle Lot [4], de la conversation de Monsieur de Montaigu [5] et de celle de Monsieur Houaller [6], que j'ai besoin de relire Tite Live plus de six fois pour rentrer dans le genre des republiques. J'aurai bien de la peine à reprendre Papirius Cursor et Curius Dentatus. Tout cela est bien farouche au prix des bestes que par parentese je ne nommerois pas encor de ce nom là si la mer n'estoit entre elles et moi presentement [1].

J'espere que Monsieur Temple m'en dira bientôt des nouvelles. On l'atend icy impatiemment et vous ne sçauriés croire la joie que donne l'assurance de son retour. S'il venoit sans equipage par le paquebot, je croi qu'il ne seroit pas mal. Monsieur de l'Estrades sera icy dans huit jours pour l'asemblée de Holande.

La femme de Monsieur le Pensionnaire mourut il y a cinc ou six jours, on devoit l'enterrer aujourd'huy. Il a esté touché sensiblement : toute sa douceur estoit dans son domestique après les grandes ocupations.

La Holande est la mieux intentionnée du monde pour entretenir ses liaisons avec l'Angleterre, à ce qui me paroît. Je me suis aquité de tout ce que Madame d'Harlinton et vous m'aviés ordonné : je me donneré l'honneur d'escrire plus particulierement par Mademoiselle Calleva [7]. Cepandant, Monsieur, je vous assureré qu'on ne peut estre plus reconnaissant que je suis de toutes les obligations que je vous ai ni plus vostre tres humble et tres obeissant serviteur

SAINT-[EVREMOND] [8].

1. Les allusions contenues dans cette phrase m'échappent.
2. Georges Villiers, duc de Buckingham.
3. Élisabeth Montagu, sœur de Ralph, devenue Lady Harvey.
4. Charlotte van Beverweet, sœur de Mme Arlington. Cf. plus haut, p. 408.
5. Ralph Montagu († 1709), qui fut ambassadeur d'Angleterre à Paris. Cf. S. Lee, *Dictionary of National Biography*, t. XXXVIII, p. 263-266, et Violet Barbour, *Henry Bennet, Earl of Arlington*, Washington, 1914.
6. Le poète Waller; cf. Legouis et Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, Hachette, 1924, in-12, p. 554-555.
7. Je ne connais pas ce personnage.
8. ST, seul lisible sur la photographie.

Digitized by Google

III.

Monsieur,

J'ai bien des remerciemens tres humbles a vous faire de ce qu'au millieu de toutes vos ocupations vous me faites l'honneur de vous souvenir de moi. Vous ajoutés, Monsieur, à vostre souvenir l'ofre du plus agreable apartement qu'on puisse voir et la commodité de pouvoir jouir plus souvent de vostre conversation qui me seroit le plaisir le plus cher du monde.

J'en ai, Monsieur, toute la reconnoissance que je dois et bien du chagrin contre Monsieur de Lallec[1] qui, à force de diferer, me mene jusqu'à une saison ou je serois contraint pour aller et revenir de passer deux fois une grande mer en fort peu de tems.

C'est une foible raison en vostre païs, où le peril le plus proche du naufrage n'est pas compté pour grand'chose : mais j'ai peur des ventz sur quelque eau que ce puisse estre, jusqu'à m'imaginer de la tempeste sur le Canal de la Haie à Amstredam, quand il y a un peu d'orage. J'avois cru pouvoir acourcir ce trajet en Angleterre par Dunquerque et Monsieur d'Estrades ayant sceu le dessein que nous avions d'y aller[2], Monsieur de Lallec et moi, nous avoit conviés de passer par sa ville avec de pressantes civilités. Neanmoins pour plus grande seureté sur mon sujet, il escrivit à la Cour, et la reponce qu'il a eue c'est qu'on ne vouloit point que je meisses le pied en aucune[3] reille[4] que ce pust estre qui dependist de la France. En quelque part que ce soit, Monsieur, je conserveré eternellement la reconnoissance que je vous dois et les sentimens d'estime et de respect les plus veritables qu'on puisse avoir, car il n'y a personnne qui soit plus que moi, Monsieur, vostre tres humble et tres obeissant serviteur

ST. EVREMOND.

Ce 19 juillet [1669].

Je vous suplie d'assurer Madame d'Harlington de mes tres humbles services; j'ai une grande joie que Mademoiselle Lot ne soit point marquée[5].

1. Willem van Nassau-Odijk, heer van De Leck, fils de van Beverweert et beau-frère, par conséquent, de Lord Arlington (note de M. Japikse).
2. En surcharge sur *passer*, barré.
3. En surcharge sur *quelque*, barré.
4. Poutre; cf. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, v° *reille*.
5. De la petite vérole. Ce post-scriptum figure entre Monsieur et la formule « vostre tres humble, etc. ».

Digitized by Google

IV.

Monsieur,

J'avois desja pris la resolution de passer en Angleterre et quand je n'en eusses pas fait le dessein, j'irois exprès pour vous rendre graces tres humbles de l'honneur que vous me faites. Il faut avouer, Monsieur, que personne au monde n'est si obligeant que vous et c'est une chose estonnante que les grandes afaires et les longues absences ne diminuent rien de l'amitié que vous faites l'honneur de prometre à vos amis. Je verré Goringhauts[1] avec une grande joie qui sera meslée de beaucoup de tristesse, si Madame d'Harlinton est malade encore.

Nous partons demain, Monsieur l'Ambassadeur de Portugal[2] et moi, pour Anvers et de là nous irons passer à Nieuport. J'espere avoir l'honneur de vous voir à Douvre et de vous assurer auparavant que d'estre à Londre que personne au monde n'est plus que moi, Monsieur, vostre tres humble et tres obeissant serviteur.

Ce 16 may [1670][3], de la Haie.

ST. EVREMOND.

V.

[A Isaac Vossius.]

Burmannorum Codex, folio, n° 11[II], fol. 130[v]-139[r].

N° 789. — Jussu reginae meae, imo et tuae serenissimae Masarinae, ad te scribo, ut certiores nos facias, quid te detineat in editissimo illo loco, ubi corpora omnia friguore percita videntur nobis exanimari. Si calescis studiorum ardore, cave ne vis major friguoris extinguat et hunc ardorem, et te simul litteris tuis nimium inhaerentem. Calent studia in urbe; ruri friget scientia; et bibliotheca tua ventis omnibus obnoxia non admittit studiosum nisi cum magno valetudinis periculo. Regina nostra forma et ingenio juxta praestantissima duas horas post prandium eruditioni destinatas libentissime tibi offert et offerret plures, si ad arbitrium diis liceret uti. Sed non sunt suae sunt bacetae[4], nec tempus Morini aliud patitur tem-

1. Goring House, maison de Arlington à Londres; cf. Bennet, *Arlington*, p. 103, qui fait allusion à cette phrase.

2. Don Francisco de Melos.

3. Pour la date, voir plus haut, p. 403.

4. Il s'agit du jeu de la bassette, à laquelle elle accorde tout son temps et que lui a enseigné Morin, dont il sera question plus loin.

Digitized by Google

pus. Morinus noster, de quo loquor, non est Judaeis, ut ille quem novisti, infensus; vultum enim prae se fert satis judaicum; nec versionem Septuaginta nec textum hebraicum curat. Doctissimus primusque omnium rabinorum in textu bassetico, dici potest. Oblivio latinitatis non sinit sermonem longius progredi, et apprime familiaris epistolarum finis adhiberi debet. Vale, nullum enim votum amantius voto valetudinis hoc tempore, in quo omnes fere aegrotant. Vale iterum, et ad nos te conferas cito. Regina ejusque subditi etiam atque etiam rogant. EVREMOND, qui sibi non videtur dignus docta terminatione, Evremundus, die 3 Febr.

VI.

[A Isaac Vossius.]

N° 790. — Quotidianis disputationibus agitamur, Vir Eruditissime, sublimioribusque quaestionibus impedimur, quas communi opinione unus es qui possis solvere, his de causis has tibi scribo litteras, quae primum ubi te salutaverint meo nomine, rogabunt ut (ne intemperati aeris humore subito occuperis) te in hanc urbem cito citius conferas; qui possis esse tot exterarum, quae hactenus frigoris causa incognitae fuerunt, novitatum particeps, qui possis disputantibus animis quasi nubum caligine involutis lucem ferre, factus tot discriminum arbiter, qui possis denique haerentibus animis satisfacere, quid plura, ita mihi videor te audire nostras disputationes solventem, ut prius audeam laetari quam veneris; quam grata, quam jucunda erit illa dies qua te possidebo, jam nunc mihi gratulor laetabundus, titillantur aures meae sub illa spe adventus tui, exultat animus et, quod maxime constat, jam nunc omnes gaudent solliciti; rogat quae salutem tibi fert hilari animo illa nobilis Hortensia, rogat te princeps ille prudentior[1], rogat denique hic scientiae tuae cultor humillimus. EVREMOND.

ADDENDA

Il n'y a rien à tirer du *Evremond und Spinoza*, publié par Ernst Altkirch dans *Nord und Süd*, 1919, t. 168 et 169, d'ailleurs spirituel, mais qui appartient au domaine de la fantaisie pure.

N° de juillet 1925, p. 434, n. 3, lire : Aÿ, Hautvillers (en

1. Charlotte van Beverweert.

Digitized by Google

face d'Aÿ). Avenay, un peu au nord d'Aÿ, fait partie de la Montagne de Reims. C'est là que dom Perignon, cellérier de l'abbaye d'Hautvillers, traitait le champagne, dont le gourmet Saint-Évremond, en prônant les vins de ce cru, apparaît comme un précurseur. Je remercie un bon Champenois et fin lettré, le Dr Mignon, qui m'a aidé à établir ce curieux rapprochement.

Ibid., p. 435, l. 23, lire : qui ne devait pas même prendre fin avec la vie.

Ibid., p. 439. Il semble résulter du texte de Des Maizeaux, malgré un certain flottement sur la date du départ de Saint-Évremond pour la Hollande, que l'écrivain se trouve dans ce pays en novembre 1665, un peu avant la mort de M. d'Aubigny. Il y est en tout cas le 13 décembre 1665, comme en fait foi la lettre anonyme publiée par Jal dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, 2e éd., vo Évremont :

> Depuis quelque temps, j'ay veü passer par cette ville des gens qui m'ont tesmoignay avoir esté fort surpris d'avoir ouy parler à la Haye M. de St. Evremon sur les grandes forces maritimes de Sa Majesté britannique.

L'auteur de la lettre estime qu'il faudrait éloigner Saint-Évremond de ce centre, où ses propos font mauvais effet, et lui permettre de gagner le Midi, où il aurait le désir d'aller, par exemple, Avignon. Le reste de la notice est à rectifier.

Ibid., p. 439, 7e ligne du bas, lire : *Relations, Lettres et.*

Ibid., p. 453, n. 6, lire : p. 450, n. 8.

No de janvier 1926, p. 53, l. 20 : artistique, lire : aristocratique.

Ibid., p. 73, l. 5 d'en bas, lire : Menno Simonsz.

No de juillet 1926, p. 404, n. 1, M. Colenbrander a aussi attribué à Saint-Évremond ladite lettre à de Witt, ce que la comparaison des écritures ne permet pas plus que le fond (*Bescheiden uit vreemde Archieven omtrent de groote nederlandsche Zeeoorlogen, 1652-1676*, verzameld door Dr H. T. Colenbrander, Eerste Deel, 1652-1667, La Haye, Nijhoff, 1919, p. xxi, n. 3). Par contre, cet historien nous apporte, p. 477, une mention de notre écrivain, laquelle paraît souligner son rôle politique, peut-être comme agent de l'Angleterre. Un in-

Digitized by Google

formateur anonyme du gouvernement français dit, en effet, dans une lettre de La Haye, 26 avril 1666, à midi :

Je me vais presentement à Amsterdam parce que j'apprens que M. DE ST. EVREMOND est icy qu'il ne faut pas que je voye.

Voici encore deux mentions hollandaises qui se rapportent à une époque bien postérieure à celle que j'étudie et que j'extrais du *Journaal* van Const. Huygens den Zoon, *van 21 oct. 1688 tot 2 sept. 1696*, t. I (WERKEN VAN HET HISTORISCH GENOOTSCHAP GEVESTIGD TE UTRECHT, nieuwe Serie, n° 23, Utrecht, 1876, in-8°). A la p. 356, jeudi 9 novembre 1690, le chroniqueur rencontre au Parc Mme de Mazarin et Saint-Évremond se suivant en « chaise » ; p. 366, lundi 27 novembre 1690, il trouve notre écrivain chez Mylord Montaigu.

Enfin je signalerai l'article récent de Ernst-Robert Curtius sur *Saint-Évremond*, dans *Neue Schweizer Rundschau*, mars 1926, p. 288-300, et celui de F. T. Marzials dans le *Dictionary of National Biography*, t. L (1897).

Digitized by Google

LA SENSIBILITÉ ET LA PASSION

DANS LE ROMAN EUROPÉEN AU XVIIIe SIÈCLE[1]

Si l'on veut mettre un peu d'ordre dans l'ensemble, au premier abord assez confus, des phénomènes dont se compose le préromantisme européen, on est amené à distinguer deux groupes principaux. On peut ranger dans le premier les sources nouvelles et les nouveaux modèles qui viennent rafraîchir ou remplacer les Grecs et les Latins désormais un peu usés. Parmi les sources nouvelles, il y en a trois principales, et toutes trois viennent du nord de l'Europe : Ossian, les légendes scandinaves, les ballades anglaises ; Macpherson, Mallet, Percy jouent un rôle inégal, mais toujours important, et ces révélations ou pseudo-révélations datent de 1755 à 1765. Un peu plus tard apparaît la poésie des troubadours ; quant à la poésie épique du moyen âge et à la poésie orientale, elles n'interviendront qu'en plein romantisme. Parmi les modèles nouveaux, il faut citer Milton et surtout Shakespeare, puis les drames bourgeois anglais et les romans de Richardson ; on voit quelle place privilégiée occupe l'Angleterre dans ce renouvellement littéraire des années 1725 à 1780. Sources ou modèles, on peut les réunir sous le nom de *préromantisme externe*.

L'autre groupe est tout différent : il ne s'agit pas ici de garnir un nouveau rayon de sa bibliothèque, mais de laisser parler de nouvelles voix dans son âme. Ces voix nouvelles ont des timbres divers. Tantôt c'est l'appel du passé, le regret de l'âge d'or, le primitivisme optimiste : il se nourrit des relations des navigateurs, des assertions de Rousseau ; il nimbe d'une auréole les noms de Juan Fernandez et d'Otaïti. Tantôt c'est le rêve d'une vie simple et vertueuse, tendre et ingénue, rêve irréali-

1. Leçon d'ouverture d'un cours libre professé sur ce sujet à la Faculté des lettres de l'Université de Paris pendant l'année 1925-1926.

Digitized by Google

sable, on le sait, mais dont les bergers de Gessner offrent d'idéales peintures. Tantôt c'est le sentiment de la campagne, de la nature pittoresque et même sauvage, sentiment en partie nouveau, en partie dormant dans les âmes, qui se réveille et prend en deux ou trois générations une place de premier ordre dans la littérature : Rousseau est le premier magicien qui le crée ou l'évoque et le déchaîne. Ou bien c'est une rêverie devant la nuit, la lune, les tombeaux, où se fondent l'émotion poétique et la méditation philosophique et morale : c'est l'école anglaise des cimetières, dont Young est le maître. Ou bien encore c'est la sensibilité qui se fait, au détriment de la raison et de la volonté, une place de plus en plus large : sensibilité, sentiment, passion. Ces diverses tendances de l'âme constituent ce qu'on peut appeler le *préromantisme interne*.

Nulle part, mieux que dans le dernier aspect cité, on ne sent s'annoncer, dès le troisième quart du XVIIIe siècle, le romantisme de l'âge suivant. Car si l'on a donné et si l'on donne encore tous les jours, de ce romantisme si discuté et souvent si partialement ou si incomplètement compris, des définitions innombrables et contradictoires, on ne peut se refuser à lui reconnaître un caractère constant et indubitable : l'importance, la prédominance du sentiment. Expansion du sentiment en réaction contre le culte de la raison gouvernant la volonté, idéal de l'âge classique, méprisé désormais comme propre aux âmes bourgeoises, médiocres et étiolées; revendication des droits de la passion, considérée non plus comme une faiblesse, un malheur ou un égarement, mais comme le privilège des âmes les plus belles, comme un titre suffisant à justifier une conduite opposée à celle que dictaient les usages et les lois; ce sont là des attitudes essentiellement romantiques. Sans doute, ce sentiment se présentera sous des aspects bien différents : tendresse suave, extase mystique et petite fleur bleue, amour qui prend à témoin la nature et Dieu, rêve coloré d'exotisme, sentiment teinté d'ironie, flamme qui consume ou purifie, passion égoïste, hautaine et provocante, délire frénétique, tels que l'exprimeront en même temps ou l'un après l'autre Chateaubriand, Byron, Shelley, Lamartine, Atterbom, Novalis, George Sand, Musset, Heine, Stagnelius, Espronceda. Mais pour tous ces romantiques, l'homme ne vit pas pour faire son salut, ni pour agir, ni pour

Digitized by Google

connaître ou créer; leur idéal n'est ni le saint, ni l'homme d'action, ni le savant ou l'inventeur; il vit pour sentir, pour aimer. Ils diraient tous comme le Hugo des *Promenades dans les rochers :*

> Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème!
> Moi, je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps!

Et, en effet, la plupart de ceux que je viens d'énumérer ont eu très peu de temps. Cette prédominance de la vie affective, qui marque d'un trait si net la littérature romantique, a-t-elle eu des antécédents au XVIIIe siècle? Oui, sans doute, et c'est cet aspect du préromantisme européen que je me propose cette fois d'étudier.

Mais une fois posé cet objet général de notre investigation, quel domaine choisirons-nous d'explorer pour saisir sur le vif et le plus complètement possible les manifestations de la sensibilité et de la passion? — Nous nous garderons bien, tout d'abord, de rompre le contact avec la vie, et de nous cantonner dans la littérature d'imagination. D'abord, les limites de celle-ci et de la vie réelle sont impossibles à tracer avec précision, quand il s'agit de roman autobiographique par exemple. Puis nous savons bien que les livres — surtout ceux qui comptent — ne se font pas avec des livres, mais avec la vie; à condition, bien entendu, qu'on entende par ce dernier terme non seulement la vie extérieure et concrète, les gestes et les actions, mais encore la vie intérieure, le monde immense de l'imagination, de l'évocation et du rêve. Nous nous empresserons donc — toutes les fois que, par les témoignages contemporains, les correspondances, les mémoires, nous serons assez informés du milieu social, moral, sentimental où ont vécu les auteurs et leurs lecteurs — de noter quelle était dans la société anglaise, allemande, française du XVIIIe siècle la part sincère, ou à demi sincère, ou feinte, de la sensibilité et de l'émotion. Avant les passions grandiloquentes ou frénétiques des romantiques aux longs cheveux, embossés dans l'ample manteau à collet de velours, penchés mélodramatiquement au bord d'un précipice, avant les grâces indolentes de leurs maîtresses coiffées en anglaises et drapées dans les longs plis du châle de l'Inde à fleurettes ou à palmes, il y avait force sentiment et force passion du

Digitized by Google

temps des cheveux poudrés à blanc, des perruques à marteaux, et plus d'un cœur sensible battait bien fort sous le corps baleiné d'une robe à paniers. Nous verrons que certains sentiments réels ont provoqué certaines expressions littéraires, que l'attitude sentimentale qu'imposait la mode a été pour beaucoup dans la manie sentimentale de la littérature. — Mais, disons-le tout de suite, nous nous bornerons aux traits indispensables. D'abord, parce que trop souvent les documents nous manqueront. Il s'en faut qu'on ait étudié de manière satisfaisante un assez grand nombre de milieux sentimentaux, et, par exemple, l'histoire sociale des débuts de l'ère sensible, vers 1730, est encore dans l'ombre. Ensuite, parce que malgré tout la littérature n'est pas la vie : elle en offre une image volontairement ou inconsciemment déformée; elle est soumise à des influences purement littéraires, elle en exerce à son tour; on ne peut conclure de l'une à l'autre.

Revenons donc à la littérature comme à notre principal objet. Dans quel genre ferons-nous la plus abondante moisson de faits intéressants? — Dans la poésie? Ce n'est pas là que nous trouverions les textes les plus nombreux ni les plus décisifs. On sait assez combien, au XVIIIe siècle, la poésie personnelle et sentimentale est dans la plupart des pays en retard sur la prose. Elle garde plus longtemps et plus nettement la marque classique : elle est plus asservie à la tradition, moins souple, moins audacieuse. En Angleterre même, des deux générations de poètes préromantiques qu'on y peut distinguer, la seconde, celle de Cowper et de Blake, offre une poésie sentimentale, sinon passionnée — la passion se trouverait plutôt dans Burns — mais l'expression du sentiment et même sa place dans l'édifice mental sont bien moins significatives que dans les romanciers *sensibles*, leurs contemporains. En Allemagne, la poésie est souvent sentimentale et passionnée, soit dans le cénacle du *Bund* de Göttingen, soit plus près du Rhin dans le groupe du *Sturm und Drang*. Mais la même période voit, surtout après 1770, éclore des romans dans lesquels l'attitude sentimentale est infiniment plus marquée. Plus que dans la poésie, c'est dans le drame et le roman que les plus hardis *Stürmer*, un Lenz, un Klinger, mettent leurs audaces.

Le théâtre, lui, offrirait un tableau bien intéressant et ins-

Digitized by Google

tructif. L'histoire du drame sensible en Europe au XVIIIe siècle, non pas dans telle nation particulière, mais dans l'ensemble de son développement et dans les connexions et les influences qui unissent étroitement les principales littératures à cet égard, n'est pas faite. Les travaux remarquables de MM. Bernbaum et Nicoll pour l'Angleterre, Gaiffe pour la France, offrent de précieux matériaux pour une étude d'ensemble qui est encore à écrire, et que ne font qu'annoncer les essais de synthèse de MM. Eloesser et E.-F. Jourdain. La sensibilité se déploie, on le sait, dans le drame bourgeois du XVIIIe siècle; elle y est larmoyante ou prêcheuse comme dans le roman; mais la passion s'y déploie et s'y exprime avec moins de liberté. Le théâtre était de tous les genres littéraires le plus soumis aux règles, aux traditions et aux usages plus asservissants que les règles; l'élément technique y est fort important; les convenances, la censure au besoin, arrêtent les sentiments trop vifs et les théories trop audacieuses. Souvent, d'ailleurs, le théâtre sensible ne fait que refléter le roman sensible. Décidément, c'est vers le roman que nous nous tournerons.

Le roman, on le sait, a brusquement conquis dans la première moitié du XVIIIe siècle une importance et un crédit que nul n'aurait osé lui prédire à la fin du siècle précédent; il entre dans la littérature sérieuse; il remplace décidément l'épopée; il commence à prendre la place dominante qu'il occupera au XIXe siècle. Cependant il ne constitue pas un genre littéraire aussi net, aussi bien défini que la comédie ou la tragédie, que la satire ou l'élégie. Il manque de titres de noblesse : si, de l'office et de l'antichambre où il était confiné, on l'a laissé entrer au salon et pénétrer dans l'alcôve, il n'a guère accès dans le cabinet des doctes. Ceux-ci avaient bien essayé en France, dans le second quart du XVIIe siècle, de lui imposer des *règles* tirées de celles de l'épopée. Par bonheur, ils n'y ont pas réussi, et le roman est toujours libre. Cette liberté lui permet d'être infiniment varié de longueur, de cadre, de forme, d'essayer sans cesse des sujets ou des tons nouveaux; car s'il n'a point de règles, il n'a guère de traditions non plus, ou ces traditions n'engagent à rien. Cette souplesse du roman le rend, plus qu'aucune autre forme d'art à cette époque, vivant et intéressant, en dépit de ses longueurs, de ses gaucheries, de ses invraisemblances, de son style peu

Digitized by Google

naturel, de son ton ou froidement libertin, ou superficiellement mondain, ou larmoyant, prêcheur et déclamatoire. On y peut, mieux qu'ailleurs, suivre les vicissitudes du sentiment et de la passion dans leur expression littéraire.

De plus, aucun genre ne se prête mieux que le roman à être étudié du point de vue européen, qui est le nôtre ici. Les romans sont traduits plus que tous les autres livres, parce que l'intérêt qu'ils offrent subsiste en grande partie dans les traductions. Ils perdent moins à être mal traduits, ce qui leur arrive le plus souvent. Ce sont donc des objets d'échange, des biens essentiellement internationaux. Au XVIIIe siècle, il arrive souvent que l'original, anglais par exemple, la traduction française, l'adaptation et la simple imitation se mêlent et se brouillent si bien que le lecteur était incapable de dire ce que, sous des noms anglais, il avait réellement devant les yeux. Cela lui était d'ailleurs fort égal, pourvu que l'intrigue et les sentiments eussent de quoi le captiver, et il laissait volontiers à quelques critiques pointilleux, comme Fréron dans l'*Année littéraire*, et à l'érudite postérité le soin de débrouiller ce chaos. La forme originale de l'ouvrage, la valeur artistique du texte — quand il en possède une, ce qui n'est pas fréquent — passaient le plus souvent inaperçues. Par suite, nulle part les influences réciproques, d'une littérature à une autre, ne sont aussi marquées que dans le roman : la différence des langues, qui, ailleurs, est un fort obstacle, ici n'a que peu d'importance. Quantité de romans médiocres sont traduits et circulent à l'étranger. De plus, certains auteurs anglais ou français ont été lus en Hollande, en Suède, en Italie, dans leur langue originale. Donc, l'interpénétration des œuvres, condition essentielle aux études d'histoire littéraire générale, existe pour le roman à un degré exceptionnel.

Ce caractère international du roman du XVIIIe siècle le prédisposait à devenir le champ que cultiveraient de prédilection les premiers savants qui aient consacré à la littérature comparée des travaux de grande valeur; je fais allusion particulièrement à Erich Schmidt et à Joseph Texte. Le second a étudié très en détail l'influence du roman anglais sur Rousseau, et par lui sur la France de la seconde moitié du siècle. Quelles que soient les réserves qu'il convient de faire sur la thèse essen-

Digitized by Google

tielle de l'auteur, sur l'anglicisme de Rousseau et son importance d'après lui primordiale, la partie qui concerne notre sujet était neuve en 1895 et est restée fort utile : on y trouve la marque d'un maître, enlevé trop jeune à la science. L'ouvrage de Erich Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, bien plus ancien (1875), couvre une partie essentielle de notre programme; nous aurons à le discuter sur certains points, et surtout à le compléter, mais il offre du moins un des premiers exemples de l'étude précise d'influences et de filiations littéraires intéressant plus de deux nations. Depuis, de nombreux livres, dissertations, articles ont été consacrés, dans les pays les plus divers, aux romanciers du XVIIIe siècle et à leurs influences réciproques; quantité de contacts, de sources ont été signalés; plusieurs assertions dues aux premiers pionniers qui avaient défriché ce vaste territoire ont été soumises à la discussion. Il y a, sans doute, énormément à faire encore sur beaucoup de points, notamment en ce qui concerne les petites littératures qui, sauf la hollandaise et la suédoise, ont été peu étudiées à cet égard. Mais enfin, on peut dès maintenant procéder à une synthèse, provisoire bien entendu, mais déjà solide : à la connaissance directe et intime des principaux foyers de rayonnement, une *Clarissa*, une *Julie*, un *Werther*, et quelques autres moins célèbres, on peut joindre l'étude des principales directions dans lesquelles leur influence s'est exercée; on peut, en un mot, tenter de faire l'histoire du roman sentimental, dans l'esprit et avec les méthodes de la littérature générale, telle que je l'ai appliquée en ces dernières années à plusieurs autres éléments du préromantisme européen. Nous recueillerons le plus grand nombre possible de faits littéraires empruntés aux diverses nations de l'Europe; nous essaierons d'en déduire le jeu des influences réciproques qui expliquent et conditionnent le développement du roman sentimental, et nous étudierons ainsi le rôle grandissant qu'y jouent la sensibilité et la passion.

A vrai dire, les littératures de certaines nations nous fourniront bien peu de chose. Le roman sentimental est presque inexistant à cette époque en Espagne, en Portugal, en Pologne, en Danemark; il ne paraît qu'à la fin du siècle en Italie, en Suède, en Russie. Il est plus important en Hollande; mais c'est l'Angleterre, la France et l'Allemagne qui restent au premier

Digitized by Google

plan. Nous devrons beaucoup à quantité de monographies, de thèses, d'ouvrages généraux et d'articles de revues : la bibliographie du sujet est d'ores et déjà très étendue. Nous tiendrons soigneusement compte de ces travaux, presque tous utiles, et dont plusieurs nous seront précieux; nous les citerons, tout en discutant parfois leur méthode ou leurs conclusions. Trop souvent des chercheurs, même récents, se sont plu à ignorer les résultats obtenus par leurs devanciers, à travailler isolément, sans s'informer de ce qui était déjà acquis à la science : comme si l'histoire littéraire était affaire d'impressions individuelles et d'hypothèses incontrôlables. De là tant de points de vue trop étroits, d'efforts dépensés en pure perte, de redites et d'à peu près. Certains travaux s'imposent par l'ampleur de l'investigation ou la précision des résultats obtenus; mais des plus médiocres même il y a presque toujours quelque chose à tirer, du moment qu'ils étudient avec netteté un problème, fût-il de mince portée. En histoire littéraire comme dans les autres sciences, il ne peut y avoir progrès que grâce à une succession d'efforts dont chacun profite de ceux qui l'ont précédé, en vue d'arriver méthodiquement à des vérités plus précises et plus certaines. Nous ne nommerons ces nombreux travaux qu'au fur et à mesure des questions que nous aborderons; mais je puis dire tout de suite combien je serai redevable à certains ouvrages généraux, pleins de faits et de textes peu connus. Ainsi, pour le roman anglais, ceux de Saintsbury et de Charlotte Morgan; pour le roman français, ceux de Max von Waldberg, de Daniel Mornet et de Servais Étienne; pour le roman allemand et la sensibilité en Allemagne, ceux de Christine Touaillon et de Tornius; pour le roman hollandais, ceux de Menne, de J. Prinsen, de Mlles Moquette et Ghijsen; pour le roman suédois, celui de Böök. Comme études d'ensemble de la question ou d'une partie importante de la question, on ne peut guère citer, avec Erich Schmidt et Joseph Texte déjà signalés tout à l'heure, que le livre médiocre de Jan Ten Brink sur le *Roman par lettres* (1889), et celui, tout à fait général, de J. Prinsen sur le *Roman au XVIIIe siècle dans l'Europe occidentale* (1925), tous deux en langue hollandaise.

Pour étudier la sensibilité et la passion dans le roman au XVIIIe siècle, nous laisserons de côté, bien entendu, les romans

Digitized by Google

d'aventures proprement dits, les romans réalistes et satiriques. Ces deux genres éliminés, nous chercherons des faits dans cette foule de romans qui, avec ou sans aventures surprenantes, mais toujours avec une certaine vraisemblance, sans ironie, sans grossièreté, dans un monde qui est généralement celui de la bonne compagnie et souvent celui de l'aristocratie, étudient avec complaisance des sentiments et des états d'âme. Nous insisterons sur ceux qui font une grande part à la sensibilité ou à la passion.

Nous commencerons par examiner rapidement les précurseurs du roman sentimental jusque vers 1740, c'est-à-dire avant les débuts de Richardson, en France à la fin du règne de Louis XIV et surtout avec Marivaux et Prévost, en Angleterre avec certains ouvrages récemment exhumés de l'oubli. Dans les uns et les autres commencent à se marquer quelques-uns des traits qui caractériseront le roman sentimental dans la seconde moitié du siècle : délicatesse de la psychologie, prédominance des états affectifs du cœur, cadre bourgeois, intrigue moins romanesque et plus vraisemblable. Nous consacrerons ensuite plusieurs leçons aux trois fameux romans de Richardson, *Pamela*, *Clarissa* et *Grandison* (1740-1754). Nous examinerons sous quelles influences, beaucoup moins littéraires que morales et religieuses, Richardson est sur le tard devenu romancier; le contenu et les caractères de ses romans; la place qu'y occupent la peinture des mœurs bourgeoises ou aristocratiques, la psychologie, et surtout celle de la femme, le sentiment, la prédication morale. A ce propos, et puisqu'il est en Europe à peu près le fondateur du roman par lettres, il y aura lieu de parler de cette forme épistolaire, que sous son influence a si souvent prise le roman pendant la période dont nous nous occupons, et qui éclipse pour un temps les deux autres formes du genre, le roman narratif impersonnel et le roman autobiographique ou personnel, avec lequel le roman épistolaire se fond parfois. Nous passerons rapidement en revue les principaux romans publiés entre *Pamela* et la *Nouvelle Héloïse* (1740-1761), parmi lesquels les romans français de Mme Riccoboni et la *Comtesse suédoise* de l'Allemand Gellert retiendront notre attention. Arrivés à la seconde grande date du roman sentimental avec l'apparition du roman de Rousseau, nous aurons à étudier ce

Digitized by Google

roman dans sa genèse ; dans ses deux moitiés si différentes d'inspiration et de tendances ; dans sa valeur psychologique, sentimentale, morale ; dans son succès européen, qui fut immense, et dans l'influence qu'il a exercée sur les destinées du roman. A ce propos, nous pourrons interrompre un instant notre exposé historique pour préciser ces notions un peu vagues de *sentiment*, de *sentimentalité ;* pour caractériser cette ère *sensible* où les larmes jouent un si grand rôle. Nous trouverons, en Allemagne surtout, un bon choix d'exemples ; et nous verrons la sensibilité volontiers prêcheuse ou du moins bénisseuse et un peu fade s'accentuer en passion parfois audacieuse et révoltée contre les mœurs et les lois, ou assez cyniquement épicurienne. Comment ce changement s'est opéré ; s'il fut progressif et tel qu'on en puisse distinguer les étapes, ou brusque et irrégulier selon les tempéraments des auteurs et les possibilités d'acceptation de la part des lecteurs — c'est ce que la suite de notre enquête nous dira peut-être.

Nous verrons en effet les influences combinées de Richardson et de Rousseau s'exercer sur des œuvres comme *Mlle de Sternheim* de Sophie La Roche en Allemagne et d'autres en divers pays ; Goldsmith, par son *Ministre de Wakefield*, ouvrir la longue série des romans de presbytère de campagne (*Landpfarrhausromane*), si appréciés, notamment en Suède, où une douce sensibilité se teinte d'une légère ironie et de quelque réalisme rural ; Sterne, dans son *Tristram Shandy* et son *Voyage sentimental*, inventer une harmonie toute nouvelle, la sentimentalité larmoyante jointe à l'humour, et provoquer de nombreux imitateurs, parmi lesquels Mackenzie, « l'homme du sentiment », mérite une place à part, ne serait-ce que par l'outrance avec laquelle il semble faire sans s'en apercevoir la caricature du genre. Le succès des *Contes moraux* de Marmontel, les attitudes devant la vie et l'amour que juxtapose et discute l'*Agathon* de Wieland, appartiennent encore à la même période, celle qui sépare la *Nouvelle Héloïse* du *Werther* de Goethe (1761-1774). *Werther*, autre étoile de première grandeur au firmament sentimental, offre un type nouveau de roman psychologique-lyrique, dont nous rappellerons les éléments réels, la genèse, les caractères principaux, et dont nous suivrons le succès et l'influence, qui fut, on le sait, profonde sur diverses lit-

Digitized by Google

tératures. Les werthériades allemandes, dont la plus importante est le *Siegwart* de Miller, à son tour prototype d'autres romans où la sentimentalité se fait monacale, françaises, hollandaises avec Feith, russes avec Karamzine, etc..., nous retiendront quelque temps. Nous aurons à enregistrer à la même époque la réaction contre la sentimentalité pleurarde que marquent *Sara Burgerhart* et les autres romans hollandais de l'heureuse collaboration Élisabeth Wolf-Agathe Deken. Avec Jacobi en Allemagne, avec Loaisel de Tréogate en France, le roman se fait plus philosophique ou hardi, la passion y est parfois plus révoltée. Certains, en France surtout, plaident contre l'autorité des parents, les conventions, le préjugé de caste, même pour l'union libre et, en bref, pour le droit au plaisir. On se plaît à opposer les mœurs des sauvages, heureux et libres, aux étroites traditions hiérarchisées des sociétés européennes. Cette période, qui va de *Werther* à la Révolution française (1774-1795), apporte donc des éléments assez nouveaux.

Le *mal du siècle* apparaît sur plusieurs points dès cette époque; mais les secousses que provoque la Révolution française le rendent plus général et plus aigu. En Italie, le werthérisme s'unit au patriotisme exalté dans les *Dernières lettres de Jacopo Ortis* de Foscolo. Bientôt ce sera le *René* de Chateaubriand et l'*Obermann* de Senancour. L'élément nettement personnel de ces romans se voile à peine en reprenant la forme épistolaire dans *Delphine* de Mme de Staël. L'influence de Richardson, de Rousseau, de Goethe est encore très visible dans toute cette dernière période (1795-1805). Mais alors commence pour le roman européen une autre ère, au seuil de laquelle nous nous arrêterons.

Au cours de cette longue enquête, si nous avons le temps de la mener jusqu'à sa fin, nous aurons vu successivement les origines religieuses, moralisantes et même éducatives du roman sentimental; le sentiment d'abord utilisé comme adjuvant de la morale, comme expression de la vertu; puis cultivé pour lui-même, choyé comme signe des belles âmes; puis l'égoïsme sentimental, bientôt la passion; la morale jetée par-dessus bord comme un poids gênant; le roman posant des problèmes sociaux et moraux et s'enhardissant parfois jusqu'à exalter des solutions passionnelles, opposées à la morale traditionnelle, ou reflé-

Digitized by Google

tant l'ennui d'âmes désolées et orgueilleuses. De ce roman sentimental, aux formes et aux expressions souvent désuètes aujourd'hui, devait sortir le roman moderne, celui de la famille ou de l'individu, psychologique et social, consacré souvent à l'étude d'un cas de conscience ou d'un conflit moral. — Deux constatations résulteront pour nous de cette étude. D'une part, c'est le roman psychologique-sentimental du XVIIIe siècle qui, en se dégageant du roman d'aventures, du roman héroïque-galant tout conventionnel et du roman réaliste-bourgeois, a fait la voie libre pour le roman moderne et lui a permis de s'avancer vers ses brillantes destinées. D'autre part, l'élément sentimental qu'il contenait, bientôt démodé sous la forme larmoyante ou emphatique qu'il y revêtait, a frayé le chemin à la passion romantique d'abord, puis à tout ce que le roman moderne peut offrir de tendresse, d'émotion, de pathétique, à tout ce qu'on y retrouve encore, sous de nouvelles formes, de *sensibilité* et de *passion*.

P. Van Tieghem.

Digitized by Google

ERNEST RENAN COMPARATISTE

Renan est l'un des nôtres, j'entends l'un de nos maitres. On ne l'a pas assez remarqué : nul peut-être en France n'a fait plus que lui pour accréditer définitivement dans les esprits cette notion de littérature comparée dont les origines sont lointaines, et qui fut lente à s'organiser et à produire.

I.

Dès ses débuts personnels dans la vie intellectuelle, Renan est un comparatiste déclaré. En avril 1847 il indique à Henriette les divers sujets de thèses qui s'offrent à lui, sans qu'aucun retienne encore son choix : De la philosophie rationnelle chez les Sémites ou chez les Hébreux. Histoire littéraire et philosophique de Babylone, son influence sur le développement intellectuel de l'Orient et du monde. Comparaison de l'ancien génie poétique des Grecs et des Hébreux. Du commerce intellectuel et mythique des Grecs et des Sémites. « Etc. », ajoute-t-il. Et même pour la simple thèse latine : Influence de la langue et de la littérature grecques sur la langue et la littérature syriaques. Il a tout juste vingt-quatre ans. Un peu plus tôt, ses *Cahiers de Jeunesse* le montrent occupé des poésies primitives, de leur ressemblance, de leur forme, épique chez les seuls Grecs, lyrique ailleurs : chants primitifs hébreux, troubadours, Ossian. Quel beau sujet de thèse encore, que ces poésies primitives comparées! Elles se ressemblent toutes; mais ce n'est qu'apparence. « Hébreux, Francs, Germains, Grecs, Scandinaves, Indiens, etc., etc. Les Romains sont plus pauvres[1]... »

A chaque étape de son développement, on relèverait des in-

1. Renan, *Nouvelles Lettres intimes*, p. 70. — *Cahiers de jeunesse*, p. 124.

Digitized by Google

dications ou intentions de comparaison. Dans l'*Avenir de la Science*, entre le Cantique des Cantiques, Anacréon et le persan Hafiz; dans l'*Étude sur le Livre de Job*, entre Israël, l'Inde et l'Islam, entre Israël, la Grèce et l'Inde, ou Rome, entre Job et le *credo* des peuples orientaux voisins; dans les *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, le Livre des Rois, de Firdousi, lui paraît « d'un intérêt hors ligne pour l'histoire comparée des littératures[1] ». Et bien d'autres rapprochements encore, d'objet profane ou sacré, antique ou moderne.

On a pu appeler ses *Origines du Christianisme* une étude de psychologie raciale comparative. L'*Histoire des Langues sémitiques*, les *Nouvelles Études d'histoire religieuse*, *Job* encore, les *Questions contemporaines*, les *Mélanges religieux et historiques*, les *Évangiles* et jusqu'à l'*Histoire d'Israël* louent sans cesse le sûr instrument d'analyse qu'est la philologie comparée ou comparative, telle que l'ont créée Frédéric Schlegel, Bopp et Burnouf. Elle a donné assez de preuves de sa valeur pour qu'on doive n'en plus douter. Guide excellent dans la science des mythes, elle est une science sœur de la mythologie comparée. On a fait des progrès « surprenants » quand on s'est avisé enfin de comparer entre eux les mythes, pour étudier beaucoup moins comment chacun s'est formé, que les diverses catégories de formation. La méthode comparative assure à la philologie européenne une incontestable supériorité. Elle entraîne souvent des exagérations avec elle. On l'a bien vu en philologie sémitique, et Renan juge avec Ewald qu'en ce domaine l'heure est venue où il faut retenir l'audace plutôt que la provoquer. Mais quand il retourne aux grammairiens arabes, voire à la traduction grecque du Pentateuque, leur faiblesse lui apparaît : la méthode comparative et historique leur manquait absolument. De même les anciens traducteurs de Job ou des poèmes hébreux, à qui faisait défaut le secours de la philologie comparée. On n'avait pas les immenses ressources que la science moderne a depuis entassées; — on procédait par à peu près, et en se guidant sur des analogies superficielles. Toute l'histoire ancienne a été renouvelée par « un grand mouvement d'études comparatives ». La science nouvelle qui

1. Renan, *Avenir de la science*, p. 273; *Job*, p. XXVI-XXVIII, LXI-LXVI, LXXI-LXXII; *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 137.

Digitized by Google

s'est appelée mythologie comparée est une science capitale[1].

A travers toutes les sciences de comparaison, anatomie comparée, psychologie comparée, ethnographie comparée, dès la jeunesse l'esprit de Renan, admirable déjà de vigueur compréhensive, retrouve les mêmes lois. Tantôt il rêve d'une classification psychologique des hommes historiques, comme on le fait en histoire naturelle; la base de la classification serait malaisée à découvrir, mais prêterait à l'expression « d'une foule de lois belles et profondes de l'histoire littéraire surtout... : je ferai ce travail pour moi, ce sera fort compréhensif ». Et tantôt ce sont les miracles qu'il compare entre eux : « Comme les nations se peignent bien par la couleur de leurs miracles! » fleuris et sensuels dans la mythologie grecque, grands et divins chez les Hébreux, bienfaisants dans l'Évangile, plats, communs, vulgaires et de couleur bizarre chez les rabbins ou dans les apocryphes, ternes et sans poésie dans le monde byzantin, mais, à travers l'Occident chrétien, pleins de douceur et d'idéal. Aux légendes des Pères du désert il compare encore les couleurs différentes de la légende syriaque, indienne ou espagnole[2].

II.

Dès lors aussi, Renan recommande d' « admirer les littératures les uns des autres ». Non sans proscrire la copie routinière de modèles traditionnels. Chacun chez soi! dit-il très nettement. L'imitation des traditions d'un peuple par un autre lui semble une insupportable sottise. Chaque peuple a ses traditions à lui, ses aïeux, et doit disposer d'une forme traditionnelle ou mythique propre, revêtant le fonds esthétique et moral qui est le même pour tous les peuples et tous les temps. Les littératures ont chacune sa valeur, qu'il faut connaître. Le tout est de restreindre l'imitation au fonds commun, en réservant « la forme mythique spéciale à chaque région ».

C'est peu après que Renan donne ce conseil précieux et

1. Parigot, *Renan*, p. 226. — Renan, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. 17, 31, 36, 175; *Questions contemporaines*, p. 254, 171; *Mélanges religieux et historiques*, p. 249; *Évangiles*, p. IV; *Langues sémitiques*, p. XII, XIII, 381. *Israël*, t. IV, p. 229; *Job*, p. IX; *Chaire d'Hébreu*, p. IX.

2. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 200, 193, 198.

Digitized by Google

d'application malaisée : couper les littératures non par peuples, mais par développements complets. Chez les anciens peuples, il n'y a qu'une littérature pour chacun ; les peuples modernes, bien plus féconds, peuvent fournir deux et trois vies. Il faut concevoir le développement littéraire « tout en dehors du temps et de la nation » : dès l'antiquité, d'ailleurs, la littérature des Pères de l'Église n'en offre-t-elle pas un exemple? Et puis, ajoute la finesse de Renan, alors pourtant à l'âge des opinions tranchées et des jugements arrêtés, « et puis éviter les coupes dures ; tout cela est un mélange nuancé par dégradation insensible à toute époque ».

A propos des romans bretons et kymriques, ce bon disciple de Mme de Staël parlera volontiers de littérature européenne. « La littérature comparée », telle que l'ont créée en France, dit-il, Fauriel et « son légitime héritier » Ozanam, lui apparaît comme une nécessité[1]. Fauriel, Ozanam, avec Burnouf, c'est bien à eux que revient l'honneur d'avoir éveillé un tel disciple. Il les dépasse et ne les oublie pas.

Sans avoir été un grand critique, dit-il, sans avoir guère eu le don de la production artistique, Fauriel a exercé sur la *littérature productive* elle-même une influence que peu d'autres écrivains ont connue. C'est lui en effet qui vers la fin de 1830 a inauguré en France l'enseignement des littératures étrangères ; l'ancienne Université de Paris n'avait rien vu de pareil, rappelle Ozanam. Fauriel a devancé presque en tous points les investigations de la critique moderne, bien que le public n'en ait trop rien su. Type de philologue-philosophe, du même ordre que Humboldt ou Lessing, il est « l'homme qui a le plus contribué à répandre les idées vraies sur la nature de l'épopée ». Renan loue en lui surtout son profond sentiment des origines, sa vive intelligence de la littérature populaire et son « goût pour les problèmes difficiles de l'histoire littéraire ». Fauriel n'était plus quand Renan quitta Saint-Sulpice. Mais plus d'une fois les *Cahiers de jeunesse* notent l'accord parfait de ses idées avec celles de Fauriel ; c'est, dit-il, un de ses « types » ; et *Saint-Paul* renverra encore à lui[2].

1. Renan, *Cahiers*, p. 161 ; *Nouveaux cahiers*, p. 273-274, 293-294 ; *Essais de morale et de critique*, p. 411, 425.

2. Ozanam, *Mélanges*, t. II (*Œuvres*, t. VIII), p. 106. — Renan, *Avenir de*

Digitized by Google

Bientôt Burnouf gagnera au sanscrit le jeune sémitisant déjà lauréat de l'Institut. Et les travaux de cet « excellent esprit », un homme de génie, dit Renan, une des gloires de la France, lui fourniront plus de « choses philosophiques » que toute la collection de Descartes et son école. Les *Souvenirs d'enfance* exalteront encore en Burnouf la supériorité de science et de critique. Au point que les malveillants accusent ce Breton d'avoir emprunté à Burnouf sa théorie de la poésie des races celtiques; les linguistes ont cru voir dans son intention de faire pour les langues sémitiques ce que Bopp avait fait pour les langues indo-européennes, une suite de l'exemple donné par Burnouf[1].

En attendant, il suit en Sorbonne les cours d'Ozanam. Telle leçon sur la littérature irlandaise lui paraît incomparable. Ozanam est quelqu'un de vivant, qui « sent le poétique »; son originalité d'esprit ne redoute pas la « solitude d'idées », et à l'occasion fait tête contre tous. Quoique Renan ait dit adieu à l'orthodoxie, il n'aime pas, il n'aimera guère « les hommes positifs et durs qui ne comprennent pas le catholicisme ». Ozanam a justement touché sa corde. Quand l'étroitesse de certains esprits, en politique ou en critique, apparaît à Renan et l'irrite, il pense à la manière dont Ozanam traite les choses. Le cycle d'idées d'Ozanam répond au *type* d'idées du Renan d'alors, bien mieux que « ce qu'on spécifie du nom particulier de philosophie ». Il lui arrivera de le juger avec quelque rudesse — M. J. Pommier a cité le passage — mais il note en rentrant d'un de ses cours : « Mon Dieu! que j'aimerais cet Ozanam s'il n'était pas si dur orthodoxe, et s'il ne faisait pas cause commune avec toute la coterie de l'Université, et s'il n'en prenait pas le ton! Je ne sors jamais de sa leçon sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de la vie de l'avenir ». Comment s'étonner qu'Ozanam mort depuis un quart de siècle, le Renan de 1875 songe encore à celui qui eut quelque

la science, p. 296, 141; *Mélanges religieux et historiques*, p. 315; *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 136, 472; *Cahiers de jeunesse*, p. 127, 341, cf. 375; *Saint Paul*, p. 208.

1. Renan, *Langues sémitiques*, p. 454; *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. 48, 47; *Souvenirs*, p. 58. — Parigot, *Renan*, p. 316. — Bréal, *Renan et la philologie indo-européenne*, p. 3.

Digitized by Google

temps sur lui tant d'action? « Je suppose, de nos jours, dans le parti catholique, un homme du mérite d'Ozanam[1]... »

Au regard de ceux-là, d'autres qui font alors, eux aussi, plus ou moins, œuvre ou figure de comparatistes, l'attirent peu ou lui déplaisent. Il est déjà trop bon juge, il a trop étudié par lui-même, pour n'avoir pas le sens et l'instinct de cette haute probité qui va ou tâche d'aller au fond des choses. Même Villemain, dont il loue parfois telle vue très fine, n'est guère pour lui en 1848 qu'un curieux de littérature; comme Cousin, qu'il admire encore « presque autant que ses disciples », est un simple curieux de philosophie. « La grande et profonde inspiration, la conviction élevée leur manque. Ce sont des surfaces qui se superposent, en se reflétant la lumière par mille jeux divers et agréables. » L'aimable Géruzez parle de poèmes arturiens, de chansons de geste, de nos vieilles légendes héroïques, germe d'une vraie poésie nationale. Et Renan de noter, sans regret, la vogue dont jouissent alors dans l'enseignement universitaire et la critique, même auprès de Patin et de Nisard, les périodes non classiques en littérature, antérieures ou postérieures à l'âge classique; et de trouver Géruzez agréable, pour dire bientôt : « Il m'est tiède[2] ».

Saint-Marc Girardin, lui, ne connaît même pas de sa part ce début de sympathie. « Ce diable spirituel », Renan ne l'aime pas. « Il rit, il veut faire le fin; ah! la sotte engeance que celle de ces gens à demi-mot, qui ne prennent jamais la vie à plein, parce qu'ils ne sont ni assez forts ni assez vrais! » Il est de ceux qui présentent la littérature comme un amusement plus durable que d'autres : « Horreur! » Que recouvrent ses airs d'homme libre et d'universitaire « sage pour la forme », à qui un texte polisson ne fait point peur? Un fonds d'amour-propre et d'égoïsme. Il est un de ceux que Renan appelle « les intéressants ». Ce « petit ton mondain » lui paraît souverainement imphilosophique, comme il écrit en son jargon d'alors, et sans vérité. Saint-Marc Girardin se fait pédant, il affecte de l'être. « Machine à prendre les gens, oh! que j'ai horreur

1. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 284, 294, 256; *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 521. — J. Pommier, *Ernest Renan*, p. 55.

2. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 374, cf. 126; 127, 219, 118, 139, 383; *Nouveaux cahiers*, p. 52.

Digitized by Google

de cette manière de prendre les choses; vrai! vrai! vrai! » Et voici le professeur-député-académicien traité d'imbécile, tout court; il ne dit que sottises en voulant faire le beau; Renan déclare : « C'est bien l'être le plus nauséabond que je connaisse. Je rage contre eux tous. O Allemagne! Allemagne[1]! »

Ce n'est pas ici le lieu de voir en détail ce que le jeune Renan peut déjà devoir à l'exemple de la critique allemande, depuis Herder grande conseillère de comparaison, ni ce qu'il en gardera. Mais on sent bien que la littérature comparée ira, dans son esprit, presque de pair avec l'étude ou l'histoire comparée des religions.

III.

La seconde sera sa chose, de plus en plus. L'*Avenir de la science*, *Averroès* la recommanderont avec insistance, comme devant former le plus beau chapitre de l'histoire de l'esprit humain, entre l'histoire des mythes et l'histoire des philosophies. De même que les philosophies ou les mythologies, les religions répondent aux besoins spéculatifs de l'humanité, mais aussi, pour une large part, au jeu spontané, irréfléchi de nos facultés. Elles sont ainsi le meilleur moyen de connaître l'humanité qui y a pris demeure, comme une cathédrale gothique, où des générations ont habité en esprit, est le meilleur témoin du moyen âge. D'ailleurs l'idée des religions comparées ne conduit-elle pas sûrement à ce qui sera désormais l'attitude et la conviction de toute cette vie : « Indifférence » (c'est-à-dire impartialité), naturalisme[2]?

Mais M. J. Pommier a justement loué Renan d'avoir fourni, jusqu'au bout, double carrière. En critique aussi, en critique littéraire, la comparaison lui apparaît comme l'instrument par excellence. « Je crois avoir puisé dans l'étude comparée des littératures, écrit-il dès 1848, une idée beaucoup plus large de la nature humaine que celle qu'on se forme d'ordinaire ». La comparaison des littératures lui semble indispensable à la

1. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 171, 334, 207, 310; *Nouveaux cahiers*, p. 292, 294, 191, 81, 111.

2. Renan, *Avenir de la science*, p. 272; *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 115; *Averroès*, p. 282.

Digitized by Google

haute critique. Aux plus belles disquisitions cartésiennes, il préfère la théorie de la poésie primitive et de l'épopée nationale, telle que Wolf l'avait entrevue et que l'a définitivement arrêtée l'étude comparée des littératures. C'est elle qui nous a montré dans Homère autre chose qu'un poète individuel, en révélant les faits si délicats du mythisme, de la légende primitive, de l'apocryphisme. Problème important s'il en fut, que le problème des commencements de l'humanité. Résolu, il fournirait des données capitales sur tout le sens de notre vie. Parmi les questions diverses auxquelles Renan pense pouvoir le réduire, et dont chacune ressortit à une science différente, la question psychologique relève surtout de la psychologie *spontanée*, et réclame la connaissance des races et des littératures primitives, du génie comparé des peuples, de la littérature comparée. Pourquoi les anciens n'ont-ils pu s'élever plus haut en critique esthétique? parce qu'ils n'avaient pas l'expérience d'un assez grand nombre de révolutions littéraires : « Ils ne pouvaient comparer assez de littératures ». De même en linguistique : « Pour comparer, il faut connaître; or les Grecs, dont le génie a créé la plupart des sciences, ne connaissaient guère que leur propre langue, et de cette langue ils ne connaissaient que l'âge moderne, qu'ils parlaient ». En 1857 l'essai sur les *Historiens critiques de Jésus* associera, pour l'esprit initié aux procédés de la critique, l'étude comparée des religions et des littératures. En 1884, l'essai sur le *Paganisme* confirme que seule l'étude comparée des langues, des littératures et des religions, en élargissant le cercle des idées reçues, fait comprendre « sous combien d'aspects différents le monde a été et peut être envisagé[1] ».

Soit qu'il étudie, en deux articles demeurés célèbres, la *Métaphysique et son avenir*, ou la *Part des peuples sémitiques dans le développement de la civilisation*, son conseil reste le même : faire de près l'étude comparée des institutions, des mœurs, des religions. Il faut apprendre d'elle ce que la préface d'*Israël* appelle fort bien le sens de la différence des temps, et comment tirer parfois une ligne de démarcation,

1. J. Pommier, *Ernest Renan*, p. 93. — Renan, *Avenir de la Science*, p. 296, 176, 142, 265, 297, 161-162, 144; *Mélanges de religion et d'histoire*, p. 221; *Études d'histoire religieuse*, p. 200; *Nouvelles études*, p. 26.

Digitized by Google

comment « se placer au point de vue d'une comparaison délicate », et ne pas tout voir de même. Il répète « à ceux qu'anime encore la noble curiosité » : Disséquez toute vie, analysez toute substance, apprenez toute langue, comparez toute littérature[1].

Il a prêché d'exemple, et fait œuvre de comparatiste sa vie durant. Et M. Paul Bourget évoque en une belle page cet aspect capital de son activité. Renan a servi de théâtre à l'un de ces chaotiques mélanges d'idées, à l'un de ces conflits « des rêves de l'univers élaborés par les diverses races », qui sont une des lois de notre époque; en toute sincérité il a conté l'issue particulière d'un de ces conflits. Étudiant les solutions diverses que l'humanité a données « aux problèmes de la recherche religieuse et de l'inquiétude morale, ... il a pu ainsi agenouiller son imagination devant plusieurs autels, respirer l'arôme de bien des encens, répéter les prières de plusieurs liturgies et participer à la ferveur de plusieurs cultes ». Il a promené son infatigable curiosité « de Bretagne en Italie, et d'Angleterre en Orient, avec le même intérêt passionné ». Il a prolongé son enquête « de l'alexandrinisme à l'Islam et d'Averroès à Luther », appris à découvrir sous tous les symboles, grossiers ou subtils, l' « âme de vérité » qui s'y cache, à ne méconnaître ou sacrifier « l'âme respectable » d'aucun d'entre eux. Pénétrant ainsi le sens mystérieux des théologies les plus opposées, il a étudié « cinq ou six littératures, autant de philosophies, toutes sortes de mœurs et de coutumes; car la critique de nos jours, qui conclut à la dépendance des manifestations d'une époque, nous oblige à les connaître toutes pour nous en expliquer une seule[2] ».

Cette critique, s'il ne l'a pas fondée en France, il a beaucoup aidé à lui ouvrir les intelligences, à la transmettre des spécialistes, philologues, critiques ou autres, aux gens de goût et aux esprits curieux qui sont le vrai public. Et tous nous y avons gagné grandement, grâce à lui. Qu'y a-t-il gagné lui-même?

1. Renan, *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 7; *Fragments philosophiques*, p. 313.
2. P. Bourget, *Essais de pyschologie contemporaine*, t. I, p. 62-63.

Digitized by Google

IV.

Trop habitué à voir les différents côtés des choses pour croire à des solutions absolues : tel était Renan bien avant la *Réforme intellectuelle et morale* où il s'est plu à se caractériser ainsi. De nature et comme de naissance? Peut-être. Il faudrait tout un livre pour nous le dire. Mais l'éducation critique qu'il a reçue de quelques maîtres, qu'il s'est donnée, surtout, en quelques mois d'admirable labeur, dès qu'il eut accès à la vie libre de l'esprit, favorisa prodigieusement l'éclosion des tendances spontanées, « primitives », qui préparaient sa destinée. Où s'arrête la cause? Où commence l'effet? Ceux en qui la cause agit et devient principe vital ne sont-ils pas ceux-là chez qui les effets premiers poussent assez profond pour que par eux la cause recrée pour ainsi dire et multiplie sa valeur d'énergie?

Pour Gabriel Monod, qui l'a bien connu, qui l'a aimé, nul cerveau, pas même celui de Voltaire, n'a été plus universel et plus compréhensif que celui de Renan. « La Chine, l'Inde, l'antiquité classique, le moyen âge, les temps modernes avec leurs perspectives infinies sur l'avenir, toutes les civilisations, toutes les philosophies, toutes les religions, il a tout connu, tout compris[1]. »

Tout compris? Du moins il l'a essayé, en tout comparant. Et, quand on l'a suivi à travers sa vie de travail, on admire la merveille de cet enrichissement intellectuel dont il est un exemple. Son désir persévérant de pénétrer ce qui n'est pas soi, de s'initier à des civilisations, des régimes d'idées, des habitudes de croyance autres que les siennes propres et que celles du monde au sein duquel il vit, aurait dû le préserver contre l'imputation d'orgueil, qui ne lui a pas été ménagée. On a cité déjà ce beau cri émouvant des *Cahiers de Jeunesse :* « Ah! pourquoi n'ai-je qu'une vie! Que ne puis-je tout embrasser! Quand je pense qu'il faudra dire pour certaines formes : jamais! jamais! » Dès lors, ou presque, la curiosité

1. Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, p. 82. — G. Monod, *Les maîtres de l'Histoire*, p. 48.

Digitized by Google

philosophique lui apparaissait comme le plus noble et le plus sûr emploi de la pensée. Quand tout le reste serait vanité, disait-il, il semble que la curiosité ne le serait pas; et quand même elle le serait, cette façon d'écouler la vie aura toujours été la plus douce manière d'exister. *Patrice* lui-même nous l'a confié, sa curiosité lui fait prendre goût à l'existence. Il trouve le monde trop curieux pour ne pas aimer à le contempler. Il ne connaît point le dégoût ni l'ennui. La curiosité lui est une raison de vivre et de croire à l'idéal, même parmi les angoisses et les ruines morales. En Patrice, victime tardive du mal du siècle, l'intelligence, nourrie, tonifiée, a sauvé le cœur des suprêmes défaillances. Bien guéri du « marasme » où l'aura plongé encore, lui aussi, le mécompte que fut la cote mal taillée de 1848, assuré sur ce qu'il appelait auparavant d'un mot un peu lourd la *polymathie*, « condition de la haute intelligence esthétique, morale, religieuse, poétique », il lui arrivera de désavouer, partiellement, même son cher Ecclésiaste. L'Ecclésiaste ne dirait plus, de nos jours : rien de nouveau sous le soleil. Il n'avait vu « qu'un point bien réduit de l'universalité des choses ». Il ignorait l'histoire. Il avait des idées fausses sur le monde. S'il avait senti, peut-être, tout ce que le cœur de l'homme est capable de sentir, « il ne se doutait pas de tout ce qu'il est permis à l'homme de savoir. L'esprit humain, de son temps, débordait la science; la science, de nos jours, déborde l'esprit humain ». Chez ce disciple lointain du vieux sage, le sentiment moral, qui survit dans les natures nobles à toutes les déceptions, se renforce de la curiosité, de ce « penchant qui fait que, même désabusé, on s'attache à ce monde et on le trouve digne d'étude et d'attention[1] ».

A la base de ce Renanisme tant décrié, souplesse fuyante, dilettantisme ironique, scepticisme souriant, qu'y a-t-il, sinon peut-être l'ardeur ancienne d'un enthousiasme sincère qui, après avoir changé de foi sans faiblir, se couvre, pour durer, avec plus d'une reprise et d'une flambée? Sinon, aussi, une sorte d'hygiène, assez dangereuse au commun des

1. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 285, 286 (cité par J. Pommier, *Ernest Renan*, p. 276); *Essais de morale et de critique*, p. 330; *Patrice*, p. 92; *Avenir de la science*, p. 153; *Études d'histoire religieuse*, p. 332.

Digitized by Google

hommes, par laquelle une âme forte s'assure contre le retour d'émotions poignantes que sa ferveur a dues jadis à une suite de déceptions?

Sans aucun doute, le plus sûr moyen de garder sa foi totale à un idéal toujours le même, c'est de ne le soumettre à nulle comparaison. Comparer, c'est commencer d'être dilettante. Ne pas trop voir, disait déjà Patrice, est la condition nécessaire de l'exercice énergique des facultés humaines. « L'homme trop savant devient impuissant. Mais si c'est là un mal, c'est un mal incurable : le seul remède serait de n'avoir pas pensé. Tel est mon sort. »

Renan eut le goût, l'amour des comparaisons, diverses et incessantes. Il le pensait dès 1846 : « Quand on a ainsi successivement admiré tous les grands hommes, on est plus ou moins porté à trouver du vrai dans tous, à les faire tous s'embrasser, comme on les aime tous, et cela n'est-ce pas l'éclectisme pur? » Et ailleurs : « Soyez donc bons éclectiques, et prenez tout[1]. »

Le vrai responsable de ce dilettantisme, serait-ce donc le grave et grandiloquent Victor Cousin? Mais non, l'histoire mène Renan aux mêmes conclusions, peu après son retour d'Italie : « Comment espérer d'avoir absolument raison quand, depuis l'origine de l'humanité, aucun parti ni aucune cause n'a eu ce privilège? »

L'indulgence souriante qu'il a pour les autres et leurs faiblesses, et que des gens moroses lui ont reprochée, oubliant qu'il ne l'eut guère par lui-même, c'est elle peut-être qui montre le mieux combien son esprit a gagné au commerce de tant d'esprits si divers. Et, par l'esprit, le cœur. Où est-il, le Renan de 1849, catégorique, affirmatif et tranchant? Sans une page de *Patrice*, eût-on seulement su qu'il avait existé? En parlant de saint François d'Assise, il admirera « la suprême indulgence, la joie perpétuelle du grand artiste, de tous les êtres le plus près de Dieu ». Le désir de conciliation date de loin chez Renan, de la prime jeunesse, où il avouait l'esprit spiritualiste comme évidemment vrai, seul digne de l'homme, mais la science matérialiste comme vraie elle aussi, ajoutant :

1. Renan, *Patrice*, p. 85; *Cahiers de jeunesse*, p. 264.

Digitized by Google

« Tout cela, je le jurerais, sera concilié ». Désir grandissant en lui, qu'ont traduit souvent des termes exquis. Pas d'arrêts exclusifs, dit-il, de peur d'envelopper dans notre condamnation quelque atome de beauté. Nulle « assiette commode » à la vie, si l'on ne prend ce parti général, que toute créature humaine « doit jusqu'à preuve du contraire être tenue pour bonne et traitée avec bienveillance[1] ».

Ainsi un fonds d'énergie s'est comme voilé, par pudeur, par honnêteté, sous une douceur voulue. Effort persévérant pour détendre en un sourire, en un peu de grâce, selon la loi de bonté, ce que l'énergie avait, en cet esprit, de naturellement rigide. Effort généreux, humain, et louable même s'il a passé le but.

Effort que seule a rendu possible et heureux une longue habitude, une passion experte de l'opposition et de la comparaison, un besoin inné de surprendre les aspects divers et parfois heurtés de la vérité ou des faits.

Gens précieux, dignes de respect, un peu redoutables, ceux qui savent une seule chose et la savent trop bien. Tel le vieux M. Havet, « ce pauvre M. Havet qui ne songeait qu'à bien faire, toute sa vie son cours de littérature latine[2] ». Ceux qui, en apparence plus ambitieux, plus modestes peut-être en réalité, pensent que le moyen le moins décevant d'approcher le vrai des choses littéraires est encore de les prendre d'abord de biais, en rapport avec d'autres, pour les dégager s'il se peut de tout ce qui a pu jouer ou peser sur elles et en modifier la nature ou seulement la forme, ceux-là s'exposent aux critiques des maîtres en chaque partie de la critique ou de la science. Mais il arrive que, sans connaître aussi bien qu'eux leur domaine propre, il nous aident et les aident à y voir tout à fait clair.

Henri TRONCHON.

1. Renan, *Patrice*, p. 88; *Nouvelles études d'histoire religieuse*, p. 333; *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 108; *Études d'histoire religieuse*, p. 430; *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 356.

2. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 237.

Digitized by Google

MAETERLINCK

ET LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Maurice Maeterlinck, ce Flamand qui est devenu un grand écrivain de langue française, a été placé par la destinée à mi-chemin entre le monde germanique et le monde latin. Sa connaissance parfaite de l'anglais et de l'allemand lui a ouvert très tôt des sources d'inspiration multiples, et l'évolution même de sa pensée l'a entraîné d'un horizon nébuleux, assombri et tragique, vers les pays harmonieux et ensoleillés. Quand on suit de près sa carrière dramatique, depuis *la Princesse Maleine* ou *Pelléas et Mélisande* jusqu'à *Monna Vanna* ou *Marie-Madeleine*, on passe non seulement du Nord au Midi, du décor septentrional aux ciels de Toscane et de Judée, mais aussi des royaumes du pessimisme et de la fatalité à l'empire de la liberté et de la lumière. Son style, d'abord haletant, trébuchant, obscur, s'est peu à peu assoupli, étoffé, fortifié; sa prose hachée est devenue abondante et plastique. Rien de surprenant si cet esprit merveilleusement ouvert à toutes les influences, sensible aux clartés laiteuses et aux nuances argentées du Nord, au dessin vigoureux et au rythme d'or du Midi, a été apparenté avec la terre entière.

Dramaturge, on l'a, non sans raison, rapproché des Élizabéthains, des Anglais Marlowe, John Ford, Shakespeare et même Webster; on l'a comparé également à Ibsen. Poète lyrique, on lui a trouvé des ressemblances avec Edgar Poe, Baudelaire et Jules Laforgue. Penseur, on l'a affilié à Plotin, Marc-Aurèle, Swedenborg, Novalis, Carlyle, Emerson. Il fit le tour des idées, lut Platon, Porphyre, Spinoza, Schopenhauer, Amiel. « Il m'est arrivé, dit-il dans sa préface aux *Noces spirituelles* de Ruysbroeck l'Admirable, de lire des œuvres qui passent pour fort abstruses : les *Disciples à Saïs*

Digitized by Google

et les *Fragments* de Novalis par exemple, les *Biographia Literaria* (*sic*) et l'*Ami* de Samuel Taylor Coleridge, le *Timée* de Platon, les *Ennéades* de Plotin, les *Noms divins* de Saint Denys l'Aréopagite, l'*Aurora* du grand mystique allemand Jacob Boehme. » Mais il ne s'en tint pas à des lectures : ces œuvres, il les repensa, les revécut au fond de lui-même, les incorpora à sa trame spirituelle par un long travail d'incubation et de traduction. En 1891 parurent, dégagées du vieux flamand du XIVe siècle, les *Noces spirituelles* de Ruysbroeck[1]; en 1895, l'adaptation, sous le titre d'*Anabella*, de la pièce de John Ford : *'Tis Pity she's a Whore* et la version des *Disciples à Saïs* et des *Fragments* de Novalis. Entre temps (1894), Maeterlinck écrivit sa préface aux *Sept Essais* d'Emerson.

Ainsi ce solitaire est un Européen. Il a même manifesté plus d'une fois son cosmopolitisme avec une certaine affectation. Sa comédie : *le Miracle de saint Antoine*, a été donnée à Genève en 1903 et, jusqu'en 1921, n'a été publiée qu'en allemand. *L'Oiseau bleu* a été joué pour la première fois à Moscou en 1908 et publié ensuite en anglais en 1909. Les Français ne le connurent qu'en 1911. Les premières représentations de *Marie-Madeleine* furent réservées aux théâtres de Berlin, de Hambourg et de Leipzig. *La Mort* a paru en anglais en 1911, deux ans avant son édition française. Il semble que, par un mouvement naturel de sa pensée, l'auteur soit entraîné à chercher, soit des inspirations, soit des suffrages, au delà des frontières de la Belgique et de la France. Ni sa patrie d'origine ni sa patrie d'adoption ne lui suffisent : il fait appel au monde.

I.

Dans l'ombre de Shakespeare.

Le premier drame de Maeterlinck, *la Princesse Maleine*, que Mirbeau, dans un article retentissant, proclama si nouveau et si personnel, pose déjà un curieux problème d'influences. L'auteur emprunte, en partie, son sujet aux *Kinder-*

1. Maeterlinck avait lu tout jeune, à Gand, Ruysbroeck (dans l'édition des Bibliophiles flamands) et le vieux chroniqueur gantois Marcus van Waernewyk.

Digitized by Google

und Hausmärchen des frères Grimm et son atmosphère au drame de Shakespeare.

Le récit des frères Grimm lui fournit le nom de son héroïne et les principaux éléments de l'action :

Es war einmal ein König, der hatte einen Sohn, der warb um die Tochter eines mächtigen Königs, die hiess Jungfrau Maleen und war wunderschön. Weil ihr Vater sie einem Andern geben wollte, so ward sie ihm versagt. Da sich aber beide von Herzen liebten, so wollten sie nicht von einander lassen, und die Jungfrau Maleen sprach zu ihrem Vater : « Ich kann und will keinem Andern zu meinem Gemahl nehmen. » Da gerieth der Vater in Zorn und liess einen finstern Thurm bauen, in den kein Strahl von Sonne oder Mond fiel. Als er fertig war, sprach er : « Darin sollst du sieben Jahre lang sitzen, dann will ich kommen und sehen ob dein trotziger Sinn gebrochen ist ». Für die sieben Jahre ward Speise und Trank in den Thurm getragen, dann ward sie und ihre Kammerjungfer hineingeführt und eingemauert, und also von Himmel und Erde geschieden.

Ce début du conte constitue, à vrai dire, l'exposition même du drame. Maeterlinck place la scène en Hollande et donne des noms aux personnages. « Tu ne renonces pas encore à Hjalmar? s'écrie, à la fin de la deuxième scène, le père de Maleine, le roi Marcellus. Et si je vous y oblige, moi? et si je vous enferme? et si je vous sépare à jamais de votre Hjalmar à face de petite fille...? » La menace s'exécute : pendant que la guerre se déchaîne entre les deux rois, Maleine est incarcérée avec sa nourrice dans une tour solitaire.

Le texte allemand reprend plus loin :

Sie nahm das Brotmesser, grub und bohrte an dem Mörtel eines Steins, und wenn sie müd' war, so löste sie die Kammerjungfer ab. Nach langer Arbeit gelang es ihnen einen Stein herauszunehmen, dann einen zweiten und dritten, und nach drei Tagen fiel der erste Lichtstrahl in ihre Dunkelheit, und endlich war die Oeffnung so gross, dass sie hinaus schauen konnte. Der Himmel war blau, und eine frische Luft wehte ihnen entgegen, aber wie traurig sah rings umher alles aus; das Schloss ihres Vaters lag in Trümmern, die Stadt und die Dörfer waren, so weit man sehen konnte, verbrannt, die Felder weit und breit verheert : keine Menschenseele liess sich erblicken.

Ces quelques lignes ont suggéré au poète la dernière scène

Digitized by Google

du premier acte qui se termine par les cris de stupeur des deux recluses : « Aussi loin qu'on peut voir, tout a brûlé! Toute la ville n'est plus qu'un tas de briques noires. Je ne vois plus que les fossés pleins de pierres du château. Il n'y a plus ni un homme ni une bête dans les champs! Il n'y a plus que les corbeaux dans les prairies! Il ne reste plus que les arbres... »

Au deuxième acte, les fugitives arrivent, à travers mille difficultés, au pays d'Hjalmar, et ceci est encore un souvenir du conte allemand : « Der Sohn des Königs, in dessen Reich sie sich befanden, war aber gerade der Verlobte der Jungfrau Maleen gewesen. » Maleine est engagée au château comme suivante de sa rivale, la princesse Uglyane, tandis qu'elle avait dû se contenter, dans le texte de Grimm, d'être fille de cuisine (« Aschenputtel »). Cependant, à partir du deuxième acte, Maeterlinck s'écarte délibérément de son modèle. Sans doute, vers la fin de la belle scène du parc (VI), Maleine découvre son identité au prince Hjalmar dans les termes mêmes du texte allemand : « Je songe à la princesse Maleine » (« Ich dachte nur an die Jungfrau Maleen »). Mais, dès le troisième acte, l'action tourne brusquement. La mère d'Uglyane, cette odieuse reine Anne qui n'existait pas dans la légende, décide la mort de Maleine. Elle cherche d'abord à l'empoisonner, puis elle l'étrangle, la nuit, sur son lit. Dénouement tragique qui contraste avec la joie ensoleillée du conte primitif, où la princesse Maleine prend la place d'Uglyane à l'église pour épargner à sa laideur les railleries de la foule et revendique dès lors fièrement tous ses droits :

Ich bin die Jungfrau Maleen, die um dich sieben Jahre in der Finsternis gefangen gesessen, Hunger und Durst gelitten und so lange in Noth und Armuth gelebt hat : aber heute bescheint mich die Sonne wieder. Ich bin dir in der Kirche angetraut und bin deine rechtmässige Gemahlin. Dann küssten sie einander und waren glücklich für ihr Lebtag.

Combien différente l'atmosphère de tempête et d'effroi qui enveloppe de ses remous terribles le drame de Maeterlinck! On sent que celui-ci a fréquenté la terrasse d'Elsenör et le château d'Inverness. C'est ici qu'intervient l'influence de Shakespeare.

Digitized by Google

« C'est du Shakespeare pour petites marionnettes, non seulement par les personnages, mais par le cadre où ils se meuvent; car c'est construit exactement comme du Shakespeare. » Maeterlinck eût souscrit sans peine à ce jugement d'Alfred Poizat[1], qui se sert d'ailleurs d'une image saisissante pour souligner son rapprochement : « Cela rappelle Shakespeare, comme le cimetière du Père-Lachaise, avec ses petites maisons de marbre, ses réductions de palais et de temples qui ont l'air d'être bâties pour un peuple de larves, rappelle Paris ou telle grande ville monumentale. » Le poète n'a-t-il pas lui-même, dans un accès de mauvaise humeur et pour protester contre la bruyante renommée que lui apporta sa pièce, traité *la Princesse Maleine* de « shakespeatrerie »?

On sait combien il a pratiqué le grand Will. Il connaît *Hamlet* par cœur et il a donné une magnifique version de *Macbeth* qu'il fit représenter, en 1909, dans le cloître et les jardins de l'abbaye de Sainte-Vandrille. Elle est précédée d'une notice qui révèle un philologue autant qu'un écrivain : il faut l'entendre discuter sur l'authenticité du « Premier Folio » de 1623, les interpolations incontestables, les huit traductions françaises qu'il a consultées. Visiblement, il est ici fort à son aise. N'est-il pas tout à fait naturel que l'ombre de *Hamlet* et de *Macbeth* ait envahi de sa grande épouvante la chronique mutine et enjouée des frères Grimm? « Il se trouve, écrivait Octave Mirbeau en 1890, que les petites plaintes et les petits cris de ces petites âmes sont ce que je connais de plus terrible, de plus profond et de plus délicieux, au delà de la vie et du rêve. C'est en cela que je crois *la Princesse Maleine* supérieure à n'importe lequel des ouvrages immortels de Shakespeare. Plus tragique que *Macbeth*, plus extraordinaire de pensée que *Hamlet*, elle est d'une simplicité, d'une familiarité, si je puis dire, par où M. Maurice Maeterlinck se montre un artiste consommé, sous l'admirable instinctif qu'il est. » S'il est permis de ne pas pousser l'admiration aussi loin et de ne pas mettre *la Princesse Maleine* au-dessus des drames shakespeariens, je ne crois pas inutile, ne fût-ce que pour éclairer un problème d'histoire littéraire, de la placer tout à côté.

1. *Correspondant*, 25 novembre 1919.

Digitized by Google

D'abord, nous sommes frappés par des ressemblances extérieures. Des noms et des situations.

Des noms : Angus et Marcellus viennent, l'un de *Macbeth*, l'autre d'*Hamlet*. Vanox est un cousin germain du Lenox de Shakespeare. Des situations : il y a une analogie évidente entre la première scène de *la Princesse Maleine* et la première scène d'*Hamlet*. Dans les deux cas, des officiers apparaissent, à minuit, dans les jardins d'un château, s'informent de l'heure et nous communiquent un sentiment d'inquiétude. Ici surgit un fantôme, là jaillit une comète. « Elle a l'air de verser du sang sur le château... On dit que les étoiles à longues chevelures annoncent la mort des princesses. » Maeterlinck s'est, sans doute, souvenu de la réponse d'Horatio[1] :

> ... Stars with trains of fire and dews of blood,
> Disasters in the sun; and the moist star,
> Upon whose influence Neptune's empire stands,
> Was sick almost to doomsday with eclipse...

Autres situations comparables : la scène du banquet de *Macbeth*, au troisième acte, et celle de la chapelle, au cinquième acte de *la Princesse Maleine*. Les rois coupables, en proie aux hallucinations, laissent échapper, devant leurs courtisans, l'aveu délirant de leur crime et le secret de la nuit tragique. On peut dire que la comète, la pluie d'étoiles, le banquet, la tempête, les coups frappés à la porte, le chien noir, les fossés du château, le fou, tout cela vient plus ou moins de Shakespeare.

Ceci m'amène à analyser, chez les deux écrivains, l'atmosphère même du drame.

D'abord, dans *Macbeth*, dans *Jules César* comme dans *la Princesse Maleine*, le dénouement est accompagné d'une révolte générale de la nature. Une tourmente effroyable jette l'épouvante dans les âmes et les courbe sous d'horribles pressentiments. Qu'on se rappelle ce que dit Lenox lorsqu'il arrive le matin, avec Macduff, pour réveiller le roi Duncan :

> The night has been unruly : where we lay,
> Our chimneys were blown down : and, as they say,

1. *Hamlet*, acte I, scène 1.

Digitized by Google

Lamentings heard i' the air; strange screams of death;
And prophesying, with accents terrible,
Of dire combustion, and confus'd events,
New hatch'd to the woful time. The obscure bird
Clamour'd the live long night : some say, the earth
Was feverous, and did shake[1].

De même, dans *la Princesse Maleine*, le ciel, traversé au début par la chevelure sanglante de la comète, s'embrase à la fin en un orage tragique. Un pont et une tour s'écroulent. Les murailles du château tremblent aussi « comme si elles avaient la fièvre ».

Mais déjà ici apparaissent les différences. Il n'y a dans Shakespeare qu'une mystérieuse sympathie, un accord général entre la nature et la vie. Le hibou de *Macbeth* se lamente à l'heure du crime et dans la Rome de *Jules César* errent des fantômes lugubres. « Ces dernières éclipses de soleil et de lune, dit Gloucester dans *le Roi Lear*, ne nous présagent rien de bon[2]. » Mais, dans le théâtre de Maeterlinck, il y a plus que cela. Il y a de constantes et subtiles correspondances, d'extraordinaires rapports entre les âmes et les astres; il y a, entre les êtres et les choses, un absolu parallélisme qui autorise la fréquence extrême des pressentiments. Qu'on examine de près une scène quelconque : tout s'y ramène à une lente progression (fondée sur l'interprétation des phénomènes extérieurs) d'une incertitude à un pressentiment, d'un pressentiment à une inquiétude, d'une inquiétude à une effrayante et précise conviction. Les personnages savent la valeur et la portée symboliques des choses de la nature. Dans *Macbeth*, bien que Blanco soit assailli, au début du deuxième acte, de sombres pensées, il ne s'enquiert auprès de Fléance de l'état du ciel que pour savoir l'heure. Au contraire, dans *la Princesse Maleine*, les officiers qui veillent dans la cour ne parlent guère que pour interpréter les signes de la nuit. C'est justement là ce qui constitue l'atmosphère si particulière des premiers drames de Maeterlinck. Tout y est intériorisé par le symbole. On y rencontre — sauf les esprits et les fantômes — les mêmes phénomènes qui produisent l'horreur shakespea-

1. *Macbeth*, acte II, scène 3.
2. *King Lear*, acte I, scène 2.

Digitized by Google

rienne, mais la valeur symbolique du décor nous fait déjà pressentir la subtile élaboration du paysage de *Pelléas et Mélisande*.

Quelle est maintenant l'importance dramatique de cette atmosphère? D'abord, beaucoup plus nuancée que dans Shakespeare, elle éclaire l'action et la psychologie des personnages; ensuite, elle reflète la fatalité obscure qui enveloppe les êtres et conduit le drame.

Dans *la Princesse Maleine*, la nature est comme un miroir où s'ébauche peu à peu la pathétique histoire des âmes. Nous pouvons suivre les péripéties de l'action en regardant le ciel. Les incertitudes, les appréhensions, les accalmies, toutes les fluctuations intérieures s'expriment en des jeux mouvants d'atmosphère. Entrons dans la cour du château de Maleine. Le ciel devient très noir, la comète tournoie, la lune est étrangement rouge. Et voici que les vitres volent en éclats aux fenêtres illuminées; les deux rois, le père de Maleine et le père de Hjalmar, en viennent aux insultes dans le brouhaha du banquet. Les fiançailles sont interrompues et la guerre commence. Maintenant pénétrons dans la tour où Maleine est enfermée avec sa nourrice. La pierre de la muraille oscille : il semble qu'une nouvelle porte s'ouvre sur la vie, sur la liberté. Le soleil entre dans la chambre. La nourrice exulte. « Il y en a sur mes mains. Il y en a sur votre visage. Il y en a partout. Oui, oui, c'est le soleil. Mais voyez donc, c'est de l'argent et des perles sur ma robe, et c'est chaud comme du lait sur mes mains. » La pierre tombe, la lumière s'irrue, violente, comme une barre d'or dans la nuit. Et c'en est fait de la joie enfantine, de la surprise rieuse. C'est l'effarement morne, la question anxieuse et répétée, lorsque le regard ne s'étend plus au loin que sur des ruines. La guerre a tout détruit. C'est le premier choc avec la réalité impitoyable. Mais les voici toutes deux dans la forêt. La rencontre des trois mendiants, en apparence insignifiante, est lourde de symbolisme. Avec le loqueteux impudent et lubrique surgit, devant Maleine, toute la brutalité, toute la vulgarité de la vie. Lorsque les exilées arrivent au pays d'Hjalmar, elles sont de nouveau en butte à la grossièreté du vacher, et, sinistre présage, les buveurs s'égorgent sous leurs yeux. Mais voici

Digitized by Google

l'étrange scène d'amour dans le parc. Hjalmar attend Uglyane (Ugly, la laide), sa fiancée. Et il est inquiet. « Je n'ai jamais vu ce bois plus étrange que ce soir. Je ne distingue plus mes mains. » L'obscurité de son destin l'effraie. De noirs pressentiments traversent son cerveau et les yeux des hiboux mettent de funèbres lueurs dans les branches. Il les chasse et leur jette de la terre. Mais l'obsession ne s'envole pas avec les lourds oiseaux de nuit : elle reste là, dans sa pensée. « Voilà que j'ai des mains de fossoyeur, à présent. » Une femme paraît : Uglyane? Non pas. Cette femme avoue son secret : « Je suis la princesse Maleine », et sur toute la scène plane une force inconnue qui peut-être est l'amour, mais qui est aussi la mort. Maleine frissonne : elle a peur. Les hiboux sont revenus, le vent pleure, le jet d'eau sanglote et meurt. La mort sommeille au fond de l'amour, l'ennemi est dans la place. « J'ai peur. — Mais, répond Hjalmar, nous sommes dans le parc. — Y a-t-il des murs et des fossés autour du parc? — Mais oui, il y a des murs et des fossés autour du parc. — Et personne ne peut entrer? — Non, mais il y a bien des choses inconnues qui entrent malgré nous. » Au fond, Hjalmar le sent, une force hostile, jalouse, épie la vie. La mort, du fond de toutes choses, guette l'amour. Lorsqu'on les regarde, les choses se tiennent tranquilles comme des enfants sages et ne semblent pas étranges ni bizarres, mais, dès qu'on leur tourne le dos, elles vous font la grimace et vous jouent de vilains tours. Dans *Macbeth*, le premier acte n'est pas achevé que les deux criminels ont pris leur résolution : nous n'attendons plus que le meurtre. Ici, à la fin du deuxième acte, rien ne s'est encore passé. Mais, avant que la reine Anne ne nous révèle ses criminels desseins, les astres, la tour, la forêt, le parc, tout ce qui constitue le décor et l'atmosphère, nous montrent, envahissant de plus en plus l'âme de la petite princesse, la menace de la vie et l'approche de la mort. Ceci est le prélude.

Avec le troisième acte, les avertissements des choses et des êtres se précipitent et se précisent. Le fou va toutes les nuits creuser des fosses dans les vergers et fait le signe de la croix en apercevant Maleine et Hjalmar. Les sept béguines arrivent, dans le brouillard, du côté du cimetière. Les feux follets

Digitized by Google

flottent, comme des âmes, sur les marais, autour du château « vénéneux », et les corbeaux croassent au-dessus des fiancés. Tout ceci nous achemine à la révélation du médecin : la reine Anne lui a demandé du poison pour Maleine. Et, comme le poison n'agit pas assez vite, il faut prendre une décision subite. Le crime est imminent, l'atmosphère s'assombrit, l'éclair déchire le ciel. Après le prélude éclate une pathétique symphonie. Maleine est étendue sur son lit et son grand chien noir, Pluton, tremble dans l'obscurité; la mort vient : quelqu'un n'est-il pas entré dans la chambre? — Non, c'est le vent dans les rideaux, ce sont les ombres sur le mur, c'est le blanc vêtement qui frissonne sur le prie-Dieu, c'est le murmure des cyprès devant les fenêtres. Les béguines passent dans le corridor comme un chœur de pleureuses et leurs litanies expirent dans la nuit. La porte s'ouvre. Quelque chose sort : c'est Pluton, la seule défense de l'enfant. Quelqu'un entre : c'est la reine Anne, c'est le crime. Et lorsque la petite princesse, étranglée par la reine, se meurt sur le plancher, le lacet au cou, la fenêtre s'ouvre violemment, et un vase posé sur l'appui, un vase qui contenait une tige de lis, tombe avec fracas dans la chambre. La mort, qui a rôdé si longtemps autour du château, est entrée.

Maintenant voici l'expiation. La grêle frappe aux vitres comme avec des milliers de doigts accusateurs. Le cyclone se déchaîne. Un grand navire noir arrive dans le port. Il n'a pas d'équipage, tel le vaisseau fantôme. La lune se voile dans le crêpe d'une éclipse, la croix de la chapelle tombe. Les cygnes s'envolent, mais il y en a un qui a du sang sur les ailes et flotte à la renverse. Que va-t-il arriver? L'orage lui-même nous répond. Les éclairs dénonciateurs entrent dans la chapelle : une grande clarté rouge, provenue des vitraux et de l'illumination du tabernacle, inonde subitement le roi et la reine. Ils sont là, baignés d'une splendeur sanglante, devant les courtisans. Dès lors, l'issue est certaine et, lorsque Hjalmar poignarde la reine Anne, aux yeux de son père hébété, il nous semble l'instrument naturel des vengeances du ciel.

On voit la richesse suggestive du décor, la puissance symbolique de l'atmosphère au sens habituel du mot. Nous avons à peine entendu la voix des personnages, mais nous avons inter-

Digitized by Google

prêté le silence et le bruit des choses. Le drame intérieur nous a été révélé par les frissons de la nature et, par là, Maeterlinck dépasse de beaucoup les données de Shakespeare.

Mais il donne à l'atmosphère dramatique une signification plus profonde. Elle n'est pas seulement le miroir de la tragédie actuelle et momentanée, elle exprime encore « l'idée que le poète se fait de l'inconnu dans lequel flottent les êtres et les choses ». Or, dans *la Princesse Maleine*, Maeterlinck croit à un inéluctable déterminisme, à des puissances aveugles et invisibles qui écrasent les hommes sans raison apparente. Le fatum antique s'acharnait sur les orgueilleux, les révoltés, les demi-dieux. La fatalité moderne pèse sur l'innocence frêle et sur la jeunesse souriante.

« Où se trouve, écrit Maeterlinck dans *la Sagesse et la Destinée*, la fatalité dans *Hamlet*, le *Roi Lear* et *Macbeth*? Son trône n'est-il pas assis au centre même de la déraison du vieux roi, sur les marches inférieures de l'imagination du jeune prince et sur la cime des désirs maladifs du thane de Cawdor? » Fatalité tout intérieure, analogue à celle qui broie, sous la violence de l'amour coupable, la Phèdre de Racine? La conviction de Maeterlinck ne paraît pas toujours aussi assurée, et il semble avoir un avis différent dans *l'Intelligence des fleurs*[1]. « *Hamlet*, *Macbeth*, *Prométhée*, *l'Orestie*, *Œdipe*... se déroulent sur une sorte de montagne sacrée entourée d'un certain mystère. Or, si l'on examine de quoi est formée cette montagne, on se rend compte que les éléments qui la composent sont empruntés à un surnaturel variable et arbitraire ; c'est de « l'au-delà », sous une espèce et une apparence contestables, religieuses ou superstitieuses... » Et le poète voit précisément la supériorité du *Roi Lear* sur les autres pièces de Shakespeare dans le fait que c'est un drame purement humain et qu'on n'y trouve pas de place pour le surnaturel proprement dit. « Les cieux, les habitants des grands mondes imaginaires, écrit-il, ne se mêlent pas à l'action », la fatalité même y est toute psychologique, elle n'est que « de la passion affolée », etc. Quelle que soit, en son fond, la conception tragique de Shakespeare, que cette fatalité soit inté-

1. « A propos du *Roi Lear*. »

Digitized by Google

rieure et jaillisse des infirmités mêmes du cœur humain, ou qu'elle se rattache, par un fil invisible, au sombre réseau du déterminisme universel, peu nous importe ici : nous ne nous occupons que de sa transcription dramatique, et il est indiscutable qu'elle est très différente dans *Macbeth* et dans *la Princesse Maleine*. Là cette fatalité s'exprime, se révèle d'un geste bien dessiné, par une intervention extérieure; ici elle s'insinue partout, enveloppe tout comme un brouillard impalpable et mortel.

Dans *Macbeth*, en effet, le caractère du héros se détermine une fois pour toutes par un crime, et ce crime est le premier anneau d'une longue chaîne sanglante. En tuant Duncan, il semble s'ouvrir l'horizon et il jette sur lui-même un filet de fatalités. Mais, si Macbeth se trouve pris dans un engrenage, cet engrenage a été mis en mouvement sur un premier signe du Destin. Au fond, sans la réalisation inattendue de la première prédiction des sorcières, celle qui assure à Macbeth le titre de thane de Cawdor, qui sait s'il eût été plus loin? Le choc initial est extérieur. De plus, Shakespeare donne à cette fatalité une expression définie, vivante, plastique, dans le trio des sorcières. Elles m'apparaissent une personnification du fatum, elles ont la valeur symbolique des Parques et des Nornes. Au contraire, la fatalité de *la Princesse Maleine* est à la fois plus intérieure et plus fugitive, plus profonde et plus insaisissable. Elle est l'atmosphère même de la pièce. Toutes les actions, qu'elles soient préméditées comme celle de la reine, instinctives comme celle d'Hjalmar et de Maleine, baignent dans la région inconsciente des âmes où règne l'inexorable loi. Cette fatalité s'exprime par des touches étranges et des allusions passagères qui, toutes, concourent à donner une impression tragique : la menace, bien plus, la présence immédiate et constante de la mort. La petite princesse aux cils pâles et à la face verte est déjà, dès le début, la victime prédestinée. Et les béguines qui tissent la toile pour Maleine font, nous le savons, un voile de fiancée qui sera un linceul de morte.

Telle est la signification philosophique de cette atmosphère.

Examinons maintenant comment s'y présentent les personnages. On a souvent répété qu'ils ne sont pas vivants, qu'ils

Digitized by Google

se ressemblent tous et parlent la même langue. Comparons-les donc à ceux de Shakespeare.

Il est certain que les caractères de *Macbeth* sont beaucoup plus complexes. Ils ont toute la curiosité psychologique de leur auteur et ils nous révèlent, en se disséquant eux-mêmes, les abîmes de leur pensée. Comme la décision de Lady Macbeth est préparée, annoncée, expliquée par elle-même ; comme elle nous confie ses incertitudes et sa volonté criminelle ! Et aussi quelle sombre éloquence, comparée aux brèves phrases de la reine Anne !

> Come, come, you spirits
> That tend on mortal thoughts, unsex me here ;
> And fill me, from the crown to the toe, top-full
> Of direst cruelty ! make thick my blood,
> Stop up the access and passage to remorse ;
> That no compunctious visitings of nature
> Shake my fell purpose, nor keep peace between
> The effect and it ! Come to my woman's breasts,
> And take my milk for gall, you murd'ring ministers,
> Wherever in your sightless substances
> You wait on nature's mischief ! Come, thick night,
> And pall thee in the dunnest smoke of hell !
> That my keen knife see not the wound it makes ;
> Nor heaven peep throught the blanket of the dark,
> To cry : *Hold, hold*[1] !

Et regardez comment Macbeth s'analyse et passe en revue les objections qui surgissent :

> ... He's here in double trust :
> First, as I am his kinsman and his subject,
> Strong both against the deed ; then, as his host,
> Who should against his murderer shut the door,
> Not bear the knife myself. Besides, this Duncan
> Hath borne his faculties so meek, hath been
> So clear in his great office, that his virtues
> Will plead like angels, trompet-tongued, against
> The deep damnation of his taking-of :
> And pity, like a naked new-born babe,
> Striding the blast, or heaven's cherubim, hors'd

1. *Macbeth*, acte I, scène 5.

Digitized by Google

Upon the sightless couriers of the air,
Shall blow the horrid deed in every eye,
That tears shall drown the wind[1].

Combien différents l'impulsivité hésitante et le gâtisme énervé du vieux roi! Ce ne sont, au lieu du lucide monologue, que d'incohérentes paroles, des phrases inachevées, des gestes interrompus. Mais n'avez-vous pas l'impression que la personnalité toute-puissante de Shakespeare envahit, anime, magnifie ces êtres? Je n'irai pas jusqu'à prétendre avec Gérard Harry que ce sont *eux* les marionnettes entre les mains du grand poète. Car des caractères aussi profondément individualisés que Shylock et Iago ont une extraordinaire réalité. Ils déchirent à chaque instant le voile de la fiction pour entrer dans notre vie, presque malgré nous, comme des passants tragiques rencontrés dans la rue. Mais tous n'ont pas cette individualité ou, du moins, ils ne la gardent pas toujours. Souvent ils sont peut-être moins eux-mêmes, à les regarder de près, que les personnages étranges et taciturnes de *la Princesse Maleine*. Ceux-ci ne sont pas hantés de souvenirs mythologiques; ils ne se souviennent pas, comme Macbeth — avec les réminiscences de Shakespeare — de la pâle Hécate et de Tarquin furtif et ravisseur; ils parlent par phrases courtes, entrecoupées, mais, ne nous y trompons pas, ces répons monosyllabiques sont parfois aussi révélateurs que de prolixes analyses. Leur dialogue, comme une floraison de plantes marines, plonge par de multiples racines dans la profondeur inconsciente de leur être : il s'épanouit seulement à la surface de l'âme en quelques fleurs étranges qui semblent sans soutien, sans lien, sans parenté. Mais ces paroles sont lourdes de toutes les songeries obscures, de toutes les pensées qui précèdent et préparent leur éclosion. Si nous concentrons sur elle la lumière de notre attention, nous distinguons, sous la transparence du dialogue, la flore enchevêtrée dont elles sont les pousses les plus hautes, les fleurs visibles.

J'irai même plus loin. La rhétorique de *Macbeth*, toute brodée d'images littéraires, ralentit beaucoup plus la progression tragique que les questions multiples de *la Princesse Ma-*

1. *Macbeth*, acte I, scène 7.

Digitized by Google

leine. Songez à la scène où l'on découvre le meurtre de Duncan :

Macduff.

O horror! horror! horror! Tongue, nor heart
Cannot conceive, nor name thee!

Macbeth and Lenox.

What's the matter?

Macduff.

Confusion now hath made his master-piece!
Most sacrilegious murder hath broke ope
The Lord's anointed temple, and stole thence
The life of the building.

Macbeth.

What is't you say? the life?

Lenox.

Mean you His Majesty?

Macduff.

Approach the chamber, and destroy your sight
With a new Gorgon : — do not bid me speak;
See, and then speak yourselves. Awake! Awake![1]!

Est-ce là vraiment le langage de l'épouvante? L'homme qui est atterré par une telle découverte peut-il réellement employer ces images bibliques ou grecques? Au contraire, les questions et les réponses réitérées, les phrases sourdes de *la Princesse Maleine* assombrissent encore l'atmosphère vaguement effrayante de la pièce. Reportez-vous au dénouement, et vous verrez combien ces paroles hésitantes expriment tour à tour l'obsession, le doute et l'insistance, jusqu'au moment où le cri d'Hjalmar prolonge, comme un écho tragique, l'horreur éparse dans la nuit : « Étranglée! étranglée! étranglée! Maleine! Maleine! Maleine! Étranglée! étranglée! étranglée! » Le drame n'est donc ni morcelé ni ralenti par ce dialogue à la fois concis et suggestif. Je dirai même qu'il y gagne en vérité. *Il n'y a pas de place pour des conversations suivies dans une maison où se prépare un crime*, et les tirades de *Macbeth*

1. *Macbeth*, acte II, scène 3.

Digitized by Google

me semblent moins naturelles que ces chuchotements perdus au fond des corridors.

Si cette langue, en apparence monotone, est aussi riche, aussi nuancée, les personnages qui la parlent ne peuvent être incolores. Ce ne sont pas, comme on l'a dit, des fantômes qui traversent un cauchemar; ce sont des êtres réels. Voyez Maleine. Elle baisse les yeux et croise les mains, elle a le regard d'une de ces vierges de Burne-Jones qui ornaient, à Gand, la chambre d'étudiant du poète. « Et son regard! On était tout à coup dans un grand canal d'eau fraîche. » Sœur d'Ophélie, elle est frêle d'âme et de corps. Malade, elle ne peut même pas tenir une pauvre petite fleur dans ses mains; morte, elle ne pèse pas plus qu'un oiseau. Un souvenir d'Hamlet flotte sur le prince Hjalmar, incertain, fatigué par le poids de sa mélancolie. Lui aussi s'attarde dans les cimetières, mais il n'a pas la force, la complexité et l'intelligence d'Hamlet. Il frémit de révolte contenue aux troublantes provocations de la reine Anne, mais il est paralysé par la timidité. A la fin seulement, il met tout son courage dans un cri, dans un acte : il poignarde la reine Anne et se tue.

La reine Anne rappelle Lady Macbeth par sa cruauté et sa dissimulation. Moins réfléchie, plus instinctive, elle est tout aussi habile; elle attribue le trouble du roi à sa maladie, sait écarter les soupçons de son entourage, ment avec facilité. Mais elle est plus sensuelle, pétrie de vices et de passions. Elle a des yeux de flamme, un corps superbe, une voix câline, elle poursuit le jeune Hjalmar d'une impudente sollicitude et elle tient sous sa domination le roi mordu par le désir sénile. Elle sait mettre le dépit dans le cœur de sa fille Uglyane, l'angoisse dans l'âme de Maleine et « le poison dans son petit corps blanc ». Quant au roi, l'objet des railleries de la cour et de la cuisine, c'est un vieillard impuissant et libidineux, dont la pensée chavire dans le gâtisme. Par faiblesse et par égoïsme, il se fait le complice du crime et y perd la raison. Comme le roi Lear, il est hagard dans la tempête, il balbutie des phrases d'enfant. Il soupçonne sa cour (qu'il provoque) de connaître le crime; puis, comme Macbeth[1], il

1. *Macbeth*, acte III, scène 4.

Digitized by Google

s'excuse de son trouble et se dit malade; enfin, il avoue tout, dénonce la reine, pour se rétracter après coup. Alors c'est la folie lente : devant les trois cadavres, il se sent « un peu triste aujourd'hui » et demande de « la salade à déjeuner ».

Maeterlinck a vainement essayé de brosser quelques scènes populaires à la manière de Shakespeare. Il y est resté très inférieur. Ses domestiques et ses seigneurs, son mendiant, son vacher sont à peine esquissés; ils sont plus ou moins vulgaires, et c'est tout. Ses groupes n'ont ni le trait individuel qui fixe une physionomie ni le brouhaha de vie collective qui se dégage d'une foule. Encore qu'ils s'assassinent avec de longs couteaux de cuisine, ses buveurs et ses paysans restent de grands enfants tapageurs et gauches. Ils n'ont pas la savoureuse réalité des badauds et des bourgeois shakespeariens. Quant aux béguines, ce sont des ombres. Elles font partie de l'atmosphère.

Le style n'est pas dépourvu de naïveté fruste, de fermeté primitive et de verdeur élizabéthaine. Songez à cette image réaliste du roi, torturé par les regards de son entourage : « Leurs yeux vont sauter sur moi comme des grenouilles. » Ce style a de la fluidité, mais aussi de la force. Je pourrais multiplier les exemples. « Le *Dies irae* entre dans la maison... Le cimetière vient manger les jardins du château... Je crois que je suis dans le ciel jusqu'au cœur... Le ciel écrase des éclairs sur ma tête... Les malheurs se promènent cette nuit... Les nuages passent comme des troupeaux d'éléphants noirs au-dessus du château. » Toutes ces images actives surgissent, comme des lueurs, d'un horizon chargé d'orage et dégagent, autour du drame, l'atmosphère que nous avons déjà respirée dans *Macbeth* et *le Roi Lear*.

* * *

Si l'influence de Shakespeare est surtout manifeste dans *la Princesse Maleine*, elle n'est pas moins saisissable dans les œuvres suivantes, mais on n'en peut trouver que des traces éparses et fugitives, et elles ne se laissent pas aussi facilement dépister. A cette époque, d'ailleurs, Maeterlinck fréquente également les autres Élizabéthains, traduit John Ford, lit

Digitized by Google

Beaumont et Fletcher, et il est malaisé de délimiter des influences aussi enchevêtrées, de rendre à César ce qui est à César[1]. Pelléas offre, à certains moments et sous un certain jour, une lointaine ressemblance avec Paolo ou Hamlet, et le géant Golaud rappelle un peu Othello par sa destinée, sa jalousie, sa fureur et son repentir. Dans *Alladine et Palomides*, le vieux roi Ablamore devient fou de douleur comme le roi Lear et, la barbe inculte, les cheveux au vent, s'enfuit dans la campagne « en chantant, tout en larmes ».

Le cortège qui, dans *Intérieur*, escorte le corps de la jeune morte, fait songer également à la procession funéraire qui accompagne le cadavre d'Ophélie. Toutes deux ont été repêchées dans la rivière. « On l'a trouvée ainsi... Elle flottait sur le fleuve et ses mains étaient jointes », dit le vieillard. L'étranger a vu sa chevelure « qui s'était élevée presque en cercle au-dessus de sa tête et qui tournoyait ainsi selon le courant ». On ne peut s'empêcher de penser au tableau célèbre de Millais, à la description de Shakespeare : « Her clothes spread wide, and, mermaid like, a while they bore her up... », à l'image de Rimbaud :

> Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
> La blanche Ophélia flotte comme un grand lys.

On croit entendre encore, dans *Intérieur*, l'écho d'une pensée du *Roi Lear :* « Il vaut mieux ne pas être seul, dit le vieillard. Un malheur qu'on n'apporte pas seul est moins lourd... Il faut qu'on parle un peu autour des malheureux et qu'ils soient entourés. Les plus indifférents portent, sans le savoir, une part de la douleur. » Ceci rappelle la réflexion d'Edgar[2] :

> When we our betters see bearing our woes
> We scarcely think our miseries our foes.
> Who alone suffers, suffers most i'the mind;
> But then the mind much sufferance doth o'erskip,
> When grief hath mates, and bearing fellowship.

1. Avant d'écrire la *Princesse Maleine*, Maeterlinck avait lu bon nombre de drames élizabéthains, entre autres *The Maid's Tragedy* et *Philaster*, mais son admiration allait surtout à John Ford en qui il voyait le premier dramaturge de l'âme féminine. Les héroïnes de Shakespeare (à part Lady Macbeth dont il s'inspira pour modeler sa reine Anne) lui paraissent pâles à côté d'Anabella.

2. *King Lear*, acte III, scène 6.

Digitized by Google

Mais, derrière la grande figure de Shakespeare, on devine aussi, à l'arrière-plan de l'œuvre de Maeterlinck, d'autres personnages du Parnasse anglo-saxon. Des réminiscences d'Edgar Poe semblent flotter sur plus d'une poésie des *Serres chaudes* et, lorsqu'on s'est attardé quelque temps dans les décors mystérieux de *Pelléas et Mélisande*, d'*Alladine et Palomides*, de *la Mort de Tintagiles*, sur tous ces rivages funèbres où gisent, sous un ciel gris, des terrasses lézardées et des ruines moussues, dans ces souterrains glacés d'où monte une odeur de mort et d'eau croupie, on ne peut guère échapper à l'obsédant souvenir du poème d'Edgar Poe : *The City of the Sea*.

There, shrines and palaces and towers
(Time-eaten towers that tremble not)
Resemble nothing that is ours.
Around, by lifting winds forgot,
Resignedly beneath the sky
The melancholy waters lie.

De même, on peut se demander si Maeterlinck, avant d'écrire *l'Intruse*, n'a pas lu le poème de James Thomson : *In the Room*, étonnante évocation de la chambre d'un mort, silencieuse confidence des choses immobiles qui ont été les témoins d'un suicide. Même paix redoutable, même atmosphère mystérieuse et suggestive, même écho profond de la vie intérieure!

Il est enfin une ballade de Rossetti (*An old Song ended*) qui semble bien avoir inspiré l'une des *Douze Chansons*[1]. Que faudra-t-il répondre à l'infidèle, s'il revient et questionne, après la mort de celle qu'il a abandonnée?

How may I, when he shall ask,
Tell him who lies there?
— Nay, but leave my face unveiled
And unbound my hair.

Can you say to me some word
I shall say to him?
— Say I'm looking in his eyes
Though my eyes are dim.

1. Cf. G. L. Van Roosbroeck, *Modern Language Notes*, novembre 1919, p. 439-441.

Digitized by Google

Maeterlinck a repris pour traiter le même sujet, en l'élargissant d'ailleurs et en l'enveloppant d'une imprécision vaporeuse, la même forme dialoguée, le même rythme court et musical, d'une allure à la fois populaire et mélancolique.

Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

II.

La leçon d'Emerson.

A peu près en même temps que les *Douze Chansons* paraissent les premiers essais philosophiques de Maeterlinck : *le Trésor des Humbles* et *la Sagesse et la Destinée* (1895 et 1896). Ici s'affirme une influence d'ordre plus intérieur et plus profond, qui ne se réduit pas uniquement à des réminiscences littéraires et thématiques, mais qui signifie l'emprise d'un esprit sur un autre.

Dans *le Trésor des Humbles*, le chapitre sur Emerson commence par une citation de Novalis : « Une seule chose importe, c'est la recherche de notre « moi » transcendental. » Le chapitre suivant sur Novalis gravite autour d'une citation d'Emerson : « L'âme est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres... » C'est ainsi que le sage américain et le mystique allemand se rencontrent et s'accordent pour renforcer, dans l'esprit de Maeterlinck, l'exigence nostalgique des réalités transcendentales. De ces deux grands étrangers, d'ailleurs, ce n'est pas le poète, c'est le philosophe qui semble exercer le plus d'action sur lui. L'investigation métaphysique de Novalis est brève et fulgurante : c'est une ascension et une descente rapide comme celle d'un oiseau, c'est un essor, un cri; il dit ce qu'il perçoit par delà les nues, et ce sont des éclairs. Emerson, au contraire,

Digitized by Google

est plus didactique, volontiers prédicant, et ses réflexions balancées sont plus propices aux développements oratoires. Il fournit à son disciple belge un certain nombre de thèmes philosophiques.

Aussi Maeterlinck lui accorde-t-il une place d'honneur dans son Panthéon spirituel :

> Les faces de ce « moi » transcendental, dont parle Novalis, sont probablement innombrables, et aucun des moralistes mystiques n'est parvenu à étudier la même. Swedenborg, Pascal, Novalis, Hello et quelques autres examinent nos rapports avec un infini abstrait, subtil et très lointain. Ils nous mènent sur des montagnes dont tous les sommets ne nous semblent pas naturels et habitables et où nous respirons avec peine. Gœthe accompagne notre âme sur les rivages de la mer de la Sérénité. Marc-Aurèle la fait asseoir au penchant des collines humaines de la bonté parfaite et lasse, et sous les feuillages trop lourds de la résignation sans espoir. Carlyle, le frère spirituel d'Emerson, qui en ce siècle nous avertit à l'autre extrémité de la vallée, fait passer comme des éclairs les seuls moments héroïques de notre être sur le fond d'ombre et d'orage d'un inconnu sans cesse monstrueux... Mais, en même temps, voici Emerson, le bon pasteur matinal des prés pâles et verts, d'un optimisme nouveau, naturel et plausible. Il ne nous conduit pas du côté de l'abîme. Il ne nous fait pas sortir de l'humble clos familier, parce que le glacier, la mer, les neiges éternelles, le palais, l'étable, le poêle éteint du pauvre et le lit du malade, tout est situé sous le même ciel, purifié par les mêmes puissances infinies... Il a donné un sens presque acceptable à cette vie qui n'avait plus ses horizons traditionnels, et peut-être a-t-il pu montrer qu'elle est assez étrange, assez profonde et assez grande pour n'avoir besoin d'autre but qu'elle-même. Il n'en sait pas plus que les autres, mais il affirme avec plus de courage et il a confiance dans le mystère. Il faut vivre, vous tous qui traversez des jours et des années sans actions, sans pensées, sans lumière, parce que votre vie, malgré tout, est incompréhensible et divine[1].

Ce chapitre du *Trésor des Humbles* — qui n'est d'ailleurs que la préface à la traduction française des « Sept Essais » d'Emerson — (1894), atteste en plusieurs endroits l'influence dominatrice du philosophe de Concord. On sent que Maeterlinck se soumet, docile et heureux, à ses préceptes, s'aban-

1. *Le Trésor des Humbles*, éd. *Mercure de France*, p. 131-133.

Digitized by Google

donne candidement, simplement, à leur doux rayonnement. A une époque où son esprit s'éclaire et se dégage des sombres brumes du pessimisme, il accepte sans restriction cet enseignement réconfortant. Dans cette pensée américaine où l'effervescence idéaliste de Carlyle[1] s'est calmée, tempérée au contact du réalisme de Gœthe, le poète dolent des *Douze Chansons* découvre une sagesse apaisante. Il n'hésite pas à adopter ces certitudes à la fois exaltées et modestes, à faire siennes ces idées, et certains critiques, comme Edward Thomas, lui ont même reproché de les avoir reprises à son compte sans s'être soucié de leur donner une forme très nouvelle.

A peine en a-t-il, en effet, transposé çà et là l'expression. Son chapitre sur Emerson n'est guère autre chose qu'une suite de variations sur une idée qu'il a trouvée dans l'essai *Spiritual Laws*. Le philosophe américain écrit :

Never was a sincere word utterly lost. Never a magnanimity fell to the ground, but there is some heart to greet and to accept it unexpectedly. A man passes for that he is worth. What he is engraves itself on his face, on his form, on his fortunes, in letters of light. Concealment avails him nothing; boasting nothing. There is a confession in the glances of our eyes; in our smiles; in salutations; and the grasp of hands[2].

A son tour, Maeterlinck développe la même pensée :

Au fond, nous ne vivons que d'âme à âme et nous sommes des dieux qui s'ignorent... En vérité, ce qu'il y a de plus étrange dans l'homme, c'est sa gravité et sa sagesse cachées... De l'autre côté de nos agitations involontaires, nous menons une existence merveilleuse, immobile et très pure et très sûre, à laquelle font sans cesse allusion les mains qui se tendent, les yeux qui s'ouvrent, les regards qui se rencontrent. Tous nos organes sont les complices mystiques d'un être supérieur, et ce n'est jamais un homme, c'est une âme que nous avons connue[3].

De même, Emerson écrit dans son essai *The Over-Soul* :

In my dealing with my child, my Latin and Greek, my accom-

1. Carlyle n'en a pas moins aidé Maeterlinck à dégager sa théorie du « silence » et du « tragique quotidien ».
2. Emerson, *Works*, éd. Bell. I. 67.
3. *Trésor des Humbles*, p. 126-127.

Digitized by Google

plishments and my money stead me nothing; but as much soul as I have avails. If I am wilful, he sets his will against mine, one for one, and leaves me, if I please, the degradation of beating him by my superiority of strength. But if I renounce my will and act for the soul, setting that up as umpire between us two, out of his young eyes looks the same soul; he reveres and loves with me[1].

Et Maeterlinck reprend le même thème de l'enfance clairvoyante à deux endroits différents du *Trésor des Humbles*.

Dans l'essai sur Emerson :

L'enfant qui me rencontre ne sera pas capable de dire à sa mère ce qu'il a vu, et cependant, dès que son œil a touché ma présence, il sait tout ce que je suis, tout ce que j'ai été, tout ce que je serai, aussi bien que mon frère et trois fois mieux que moi-même. Il me connaît immédiatement dans le passé et l'avenir, dans ce monde-ci et dans les autres, et ses yeux à leur tour me révèlent le rôle que je joue dans l'univers et dans l'éternité. Les âmes infaillibles se sont entre-jugées; et, dès que son regard a admis mon regard, mon visage, mon attitude et tout l'infini qui les entoure et dont ils sont les interprètes, il sait à quoi s'en tenir, et, bien qu'il ne distingue pas encore la couronne d'un empereur de la besace d'un mendiant, il m'a connu un moment aussi exactement que Dieu[2].

Dans l'essai sur Novalis :

Mettez dans un plateau de la balance toutes les paroles des grands sages et dans l'autre la sagesse inconsciente de cet enfant qui passe, et vous verrez que ce que Platon, Marc-Aurèle, Schopenhauer et Pascal nous ont révélé ne soulèvera pas d'une ligne les grands trésors de l'inconscience, car l'enfant qui se tait est mille fois plus sage que Marc-Aurèle qui parle[3].

Ailleurs, ce qui frappe, ce sont les analogies de détail. Certaines réflexions sont passées d'un écrivain chez l'autre, et on les y retrouve à peine démarquées. On sent que l'exemple donné par Emerson à l'appui de son idée a séduit Maeterlinck, et qu'il a jugé inutile d'en chercher un autre :

I love and honour Epaminondas, but I do not wish to be Epaminondas. I hold it more just to love the world of this hour, than the

1. Emerson, *Works*, éd. Bell, I, 116-117.
2. *Trésor des Humbles*, p. 121-122.
3. *Ibid.*, p. 143.

Digitized by Google

world of his hour. Nor can you, if I am true, excite me to the least uneasiness by saying. « He acted, and thou sittest still. » I see action to be good, when the need is, and sitting still to be also good. Epaminondas, if he was the man I take him for, would have sat still with joy and peace, if his lot had been mine[1].

Et l'on enregistre, comme un écho, dans Maeterlinck, la phrase suivante :

Il n'y a ni grande ni petite vie, et l'action de Régulus ou de Léonidas n'a aucune importance lorsque je la compare à un moment de l'existence secrète de mon âme[2].

En un autre endroit, c'est une image que le poète s'est appropriée :

We know better than we do. We do not yet possess ourselves, and we know at the same time that we are much more. I feel the same truth how often in my trivial conversation with my neighbours, that somewhat higher in each of us overlooks this by-play, and Jove nods to Jove from behind each of us[3].

Emerson est venu affirmer avec simplicité cette grandeur égale et secrète de notre vie... Il nous a montré toutes les forces du ciel et de la terre, occupées à soutenir le seuil sur lequel deux voisins parlent de l'eau qui tombe ou du vent qui s'élève, et, au-dessus de deux passants qui s'abordent, il nous fait voir le visage d'un Dieu qui sourit au visage d'un Dieu[4].

Le *Trésor des Humbles* nous achemine vers deux œuvres qui manifestent plus clairement encore la transformation de la pensée de Maeterlinck : *Aglavaine et Sélysette* et *la Sagesse et la Destinée* paraissent la même année, en 1896.

Ici, nous arrivons au grand tournant de sa carrière. Son œuvre s'éclaire en même temps que sa vie. Je l'ai montré ailleurs et je n'y reviens pas[5]. Sous l'influence de Mme Georgette Leblanc, à qui il dédie *la Sagesse et la Destinée* et dont il s'inspire pour modeler la figure d'Aglavaine, il se réconcilie avec l'existence et prend congé du pessimisme. En face de l'ins-

1. Emerson, *loc. cit.*, p. 69.
2. *Trésor des Humbles*, p. 134.
3. *Works*, I, 116.
4. *Trésor des Humbles*, p. 137.
5. *Rev. des Cours et conférences*, 31 décembre 1925.

Digitized by Google

tinct aveugle, il dresse la conscience. La fatalité, souveraine dans *Hamlet*, *Macbeth*, *le Roi Lear*, est, dit-il, enfin détrônée. L'aube timide du *Trésor des Humbles* est devenue une rayonnante aurore et tout s'illumine sous la clarté de la conscience. Quoi de plus riche qu'une pensée méditative? Dans les beaux chapitres de *la Sagesse et la Destinée* qu'il consacre à Emily Brontë, il se souvient des réflexions de Carlyle sur le « tragique quotidien », des analyses d'Emerson sur la vie intérieure. Pathétique exemple que la vie de la jeune romancière! Aucun événement ne s'arrêta jamais au seuil de sa demeure et, lorsqu'elle mourut, à vingt-neuf ans, elle descendit doucement dans la tombe, sans avoir connu le moindre frisson d'aventure, de gloire ou d'amour.

Vue du dehors, il n'y a pas de vie plus morne, plus incolore, plus glacée que celle d'Emily Brontë. Mais de quel côté envisager la vie pour découvrir sa vérité, pour la juger, pour l'approuver et pour l'aimer? Si nous détournons un instant les regards du petit presbytère isolé dans la lande pour les reporter sur l'âme de notre héroïne, nous voyons un autre spectacle... Il y a dans *Wuthering Heights*, qui est le tableau des passions, des désirs, des réalisations, des réflexions et de l'idéal de cette âme, sa véritable histoire en un mot, plus d'énergie, plus de passion, plus d'aventures, plus d'ardeur, plus d'amour qu'il n'en faudrait pour animer et pour apaiser tour à tour vingt existences héroïques, vingt destinées heureuses ou malheureuses[1].

Ne croirait-on pas entendre parler Emerson?

Je pourrais encore aligner d'autres exemples empruntés aux ouvrages en prose de Maeterlinck, mais il me faut quitter ce domaine des essais philosophiques pour revenir, avec lui, sur la scène dramatique où l'attire, d'ailleurs, une silhouette aimée. La muse de la tragédie, sous les traits de Mme Georgette Leblanc, l'appelle de nouveau vers elle, et il va essayer de réaliser au théâtre ce « tragique heureux » dont parle M. Strowski. Aussi, après avoir indiqué cette influence spirituelle du penseur américain, dois-je reprendre l'examen des analogies plus extérieures, des ressemblances thématiques qu'offrent avec la littérature étrangère ses œuvres d'imagination.

1. *La Sagesse et la Destinée*, éd. *Mercure de France*, p. 269-270.

Digitized by Google

III.

Vieilles légendes et nouveaux symboles.

Mme Georgette Leblanc m'écrivait en février 1923 : « Vous intéresse-t-il de savoir que le petit drame d'*Ariane* a été d'abord suggéré à Maeterlinck par certaines de mes paroles qu'il avait secrètement notées? Quand son carnet a été rempli, il me l'a montré et nous avons cherché ensemble une idée centrale ; et rien ne s'y est mieux adapté que l'idée fondamentale de mon livre *le Choix de la vie*, paru quelques mois plus tôt, c'est-à-dire la délivrance inutile. »

Ariane et Barbe-Bleue (1901) n'est donc pas qu'une adaptation du conte de Perrault. L'auteur, inspiré par sa compagne, l'a enveloppé d'une atmosphère héroïque et décorative, l'a enrichi de nouveaux motifs, empruntés les uns à ses pièces antérieures, les autres aux légendes grecques et médiévales. Le motif libérateur d'Ariane, victorieuse du mystère du Labyrinthe, et le motif mélancolique des « Filles d'Orlamonde » s'enroulent, comme des guirlandes, autour du thème initial de Barbe-Bleue.

Celui-ci a enfermé ses femmes trop curieuses dans les souterrains de son château. Prisonnières douces et passives, elles résument, à elles seules, la destinée de celles qui ont toujours été des victimes. Il semble qu'elles revivent encore une fois, au delà du drame qui fut leur première existence, pour être délivrées de la fatale emprise. Mais, comme les filles d'Orlamonde, elles hésitent au moment suprême, et lorsqu'on leur ouvre la porte, elles n'osent franchir le seuil,

Ont allumé leurs cinq lampes,
Ont ouvert les tours,
Ont trouvé quatre cents salles
Sans trouver le jour.

Ont ouvert un puits sonore,
Descendent alors
Et sur une porte close
Trouvent une clef d'or,

Voient l'Océan par les fentes,

Digitized by Google

Ont peur de mourir
Et frappent à la porte close...
Sans oser l'ouvrir.

Pourtant Ariane est venue à leur secours. Elle a tout le courage d'Ygraine et la royale beauté d'Aglavaine. Elle défie le destin, car elle se sent forte. Peu lui chaut de savoir ce que cachent les six portes permises. « La clef d'or est interdite. C'est la seule qui importe... Je vais chercher, dit-elle à sa nourrice, la porte défendue. Ouvre les autres si tu veux! Tout ce qui est permis ne nous apprendra rien. » Et, dédaigneuse des trésors de Barbe-Bleue, améthystes, saphirs, perles, émeraudes, rubis qui s'écroulent à ses pieds, à travers les vantaux entre-bâillés, elle ne s'interrompt un instant dans sa recherche que pour se parer des purs diamants. Vierge surhumaine, elle s'enfonce bravement dans la caverne des prisonnières, arrache Barbe-Bleue aux outrages de ses sujets révoltés, et plus grande que le tyran, plus forte que ses douces esclaves, seule, comme toute âme héroïque, elle repart sous les rayons de la lune, dans la campagne violette, vers d'autres missions.

Nous sommes loin du vieux conte de ma mère l'oie. Puisqu'il s'en écarte si délibérément, le poète nous invite à examiner de plus près son invention et ses sources, et j'en profite pour signaler une réminiscence caractéristique de Villiers de l'Isle-Adam.

On sait qu'il fréquenta beaucoup à Paris l'auteur des *Contes cruels*. « La curieuse figure de Villiers de l'Isle-Adam, écrit Mme Georgette Leblanc, produisit sur sa jeunesse une impression qui domine encore ses souvenirs. » Et plus tard, au cours de l'hiver 1888-1889, Villiers fit au Cercle artistique de Gand une conférence qui dut sans doute offrir un nouvel aliment à son admiration. Rien d'étonnant si le motif étincelant des pierreries d'*Axel* se retrouve élargi, transposé, orchestré, au premier acte d'*Ariane et Barbe-Bleue*.

Faut-il rappeler la grande scène du « Monde passionnel » entre Axel et Sara, l'apparition de l'héroïne dans la galerie des sépultures d'Auersperg?

Là, s'étant détournée encore une fois vers l'ensemble de la salle et le séculaire silence des statues, elle demeure pensive pendant

Digitized by Google

quelques instants, puis regarde fixement les étranges armoiries sur la muraille.

Bientôt, posant le pied sur l'exhaussement d'une dalle, elle s'approche de l'écusson, qu'elle semble contempler avec une attention mystérieuse.

Enfin, joignant les mains sur le pommeau de son poignard, elle paraît rassembler toute sa junévile force et appuie la pointe de la lame entre les yeux de l'héraldique tête de mort. « Macte animo! ultima... » Soudain, toute l'épaisseur du pan de mur, se scindant en une large ouverture voûtée, glisse et s'abîme lentement sous terre au-devant de Sara, laissant entrevoir de sombres galeries, aux spacieux arceaux qui s'étendent au plus profond du souterrain.

Et voici que, du sommet de la fissure cintrée de l'ouverture — à mesure que celle-ci s'élargit plus béante — s'échappe d'abord une scintillante averse de pierreries, une bruissante pluie de diamants et, l'instant d'après, un écroulement de gemmes de toutes couleurs, mouillées de lumière, une myriade de brillants aux facettes d'éclairs, de lourds colliers de diamants encore, sans nombre, de bijoux en feu, de perles. — Ce torrentiel ruissellement de lueurs semble inonder brusquement les épaules, les cheveux et les vêtements de Sara : les pierres précieuses et les perles bondissent autour d'elle de toutes parts, tintant sur le marbre des tombes et rejaillissant, en gerbes d'éblouissantes étincelles, jusque sur les blanches statues avec le crépitement d'un incendie[1].

Voici maintenant la scène d'*Ariane et Barbe-Bleue* au cours de laquelle la nourrice ouvre, successivement, les portes mystérieuses du trésor :

« Quelle clef ouvrira la première? — Celle-ci? — Non. — Celle-là? — Pas encore. — Oh! la troisième y entre et entraîne ma main! — Prenez garde! — Fuyez! les deux battants s'animent et glissent comme un voile. — Qu'est ceci? — Prenez garde, c'est une grêle de feu qui s'abat sur mes mains et me meurtrit la face. — Oh! »

La nourrice fait un saut en arrière, car, tandis qu'elle parle encore, les deux vantaux glissent d'eux-mêmes dans les rainures latérales et subitement disparaissent, découvrant un prodigieux amoncellement d'améthystes entassées jusqu'au sommet de l'ouverture. Alors, comme délivrés d'une contrainte séculaire, des joyaux de toutes formes, mais de même substance, colliers, aigrettes, bracelets, bagues, boucles, ceintures, diadèmes, croulent en flammes violettes et rebondissent jusqu'au fond de la salle, cependant qu'à me-

1. IVe partie, scène 4.

Digitized by Google

sure que les premiers se répandent sur le marbre, de toutes les anfractuosités des voûtes réveillées continuent d'en ruisseler d'autres, de plus en plus nombreux et admirables, au milieu d'un bruit de pierreries vivantes qui ne s'arrête plus.

La nourrice, éblouie, affolée, les ramassant à mains pleines... « Elles lapident mes mains, elles criblent mes cheveux! En voilà d'inouïes qui descendent des voûtes comme des violettes de miracle! », etc.

Et tour à tour s'ouvrent les autres portes, et chaque fois c'est une cataracte de gemmes différentes, « l'éblouissement sonore et bleuissant d'une pluie de saphirs, le ruissellement laiteux, plus menu et plus innombrable, d'un déluge de perles », et la rosée des émeraudes plus vertes que le printemps dans les feuilles, et la cascade tragique des rubis, et l'intolérable irradiation des diamants. On voit quelles mélodieuses variations Maeterlinck a su tirer du thème des pierreries d'*Axel*.

* * *

L'autre petit drame publié en même temps, *Sœur Béatrice* (1901), pose également un intéressant problème de littérature comparée. Il se rattache à la vieille légende de la Vierge et de la nonne que conta Gauthier de Coincy et que reprit à son tour John Davidson dans sa *Ballad of a nun;* et il a été plus directement inspiré par le récit de Gottfried Keller : *Die Jungfrau und die Nonne*[1].

Sœur Béatrice s'enfuit du couvent avec le beau prince Bellidor. Elle a lutté jusqu'au bout, elle a demandé à la Vierge de la chapelle de lui faire un seul signe, de la soutenir dans la tentation, de lui dire de rester. La statue est demeurée immobile, impassible. Pourtant, aussitôt après son départ, la Vierge descend de sa niche et revêt, par-dessus sa robe et sa chevelure resplendissantes, le manteau de bure et le voile abandonnés par Béatrice. Elle prend le service de la nonne et distribue aux pauvres des vêtements et des aumônes. Mais entre ses mains les linges s'illuminent, les voiles étincellent, les étoffes se couvrent de pierreries. Les religieuses arrivent

1. *Sieben Legenden* (1872).

Digitized by Google

dans la chapelle : ô sacrilège! l'image sainte a disparu. Sœur Béatrice en avait la garde et l'abbesse éclate en reproches. La Vierge, sœur docile et humble, ne bouge pas, ne dit rien, et sous sa bure rayonne la richesse des vêtements de l'autel. L'abbesse entr'ouvre le manteau et pousse un cri d'horreur. Sœur Béatrice a dépouillé la statue consacrée! Qu'on la traîne dans le chœur et qu'elle soit flagellée! Pourtant, quelle est cette musique ardente et céleste? Les verges de l'expiation se changent en gerbes miraculeuses, de longues palmes d'or enflamment les lanières et les sœurs accourent, bouleversées, ivres de joie, enveloppées de guirlandes, aveuglées sous la pluie de pétales qui ruisselle des voûtes, jusqu'au moment où sœur Béatrice, les yeux baissés, les mains jointes, reparaît elle-même, parmi les jonchées de fleurs. Puis vingt ans se passent : la Vierge continue le service et garde l'apparence de la nonne infidèle. Et un jour celle-ci revient des rivages de la vie, hagarde et exténuée. Elle est couverte de haillons, ses cheveux gris sont épars sur sa face méconnaissable, ses yeux n'ont plus que « le regard immobile et trop vaste de ceux qui vont mourir ». Elle s'en est allée par le monde, et le monde l'a vaincue, l'a meurtrie, l'a souillée. Abandonnée par son amant, elle est passée dans d'autres bras, s'est roulée dans la fange, avec volupté et avec douleur. Mère, elle perdit sa beauté et ses enfants; courtisane, elle perdit sa pudeur. Elle se sent tellement déchue qu'elle n'ose même plus venir mourir dans cette chapelle jadis désertée par elle. Mais comme c'est étrange! la Vierge a repris sa place sur son piédestal : le voile, le manteau et le trousseau de clefs sont accrochés à la grille du chœur, lui rappellent son service. La misérable se revêt machinalement de l'habit monacal, car la neige a fouetté son corps à demi nu et la boue a sali ses pieds, et elle s'abat, mourante, aux marches de l'autel. Alors, comme tous les jours, les sœurs entrent à l'heure de matines. O miracle! la statue est revenue, mais sœur Béatrice (qui, pour elles, est restée la même) est terrassée par un mal soudain et entre en agonie. Et malgré sa confession qui l'étrangle, elles ne croient pas au crime de la pécheresse; elles ne voient, dans cet aveu pathétique, qu'une divagation de mourante, un dernier délire, l'assaut des mauvais anges « aux portes du ciel ».

Digitized by Google

Dès lors, enveloppée de toute cette bonté humaine, pressentant l'intervention divine, sœur Béatrice s'apaise et glisse doucement dans la mort. « Maintenant tout pardonne et tout semble savoir. »

Il faut bien insister, en dépit des réticences du poète[1], sur la portée philosophique et morale d'une telle œuvre. Combien elle nous éloigne de la légende primitive, du conte humoristique et jovial de Gottfried Keller! Il y a, dans le récit allemand, une naïveté prime-sautière et candide, une fruste insouciance, une simplicité de pensée, de sentiments et d'expression qui lui donnent une allure savoureusement archaïque et enfantine. C'est vraiment une histoire du temps des croisades, enluminée de couleurs vives et crues, comme une vieille chronique.

Ici la jeune nonne s'enfuit spontanément, volontairement, de son couvent, et c'est par hasard qu'elle rencontre dans la forêt — bonne aubaine! — le fringant chevalier Wonnebold. Si elle déserte son poste, c'est parce qu'elle est saturée de prières et veut voir le vaste monde. Rien de semblable en elle aux déchirantes incertitudes de sœur Béatrice enlevée presque de force par le prince Bellidor. « Ma Mère, disait celle-ci, vous voyez, je ne puis plus lutter, si vous ne m'aidez pas! » Et de fait la tentation la presse, l'enveloppe, tout l'incite à partir sans délai, tout est prêt, les vêtements somptueux apportés par le page, les chevaux de selle piaffant à la porte, et ce départ n'en est pas moins un arrachement. « Dites-moi! je ne suis pas perdue si vous ne voulez point! » Dans le conte allemand, au contraire, Schwester Beatrix n'éprouve aucune torture : avec une franchise désinvolte, elle redemande à la Vierge sa liberté :

Als sie ihr Verlangen nicht länger bezwingen konnte, stand sie in einer mondhellen Juninacht auf, bekleidete sich mit neuen starken Schuhen und trat vor den Altar, zum Wandern gerüstet : « Ich habe dir nun manches Jahr treu gedient, sagte sie zur Jungfrau Maria, aber jetzt nimm du die Schlüssel zu dir, denn ich vermag die Glut in meinem Herzen nicht länger zu ertragen ». Hierauf legte sie ihren Schlüsselbund auf den Altar und ging aus dem Kloster hinaus.

1. Préface du *Théâtre*.

Digitized by Google

Ce n'est pas plus compliqué. On voit combien Maeterlinck a approfondi la donnée légendaire : il y a lutte intérieure dans son drame, et la Vierge a décidé que la sœur ferait le dur apprentissage de l'amour et de la vie, pour que son pardon prît toute sa valeur et sa signification.

Le poète s'est débarrassé des traits puérils de la légende qui s'accordaient mal avec son tour d'imagination : il n'a pas voulu que sœur Béatrice devînt l'enjeu d'une partie de dés, au cours d'une beuverie entre chevaliers ivres, et c'est d'elle-même qu'elle s'est jetée dans les remous de la passion et de la vie. Par contre, il a créé de toutes pièces le merveilleux second acte, les scènes émouvantes et splendides de la distribution des aumônes et du miracle des fleurs.

Le dénouement, avec lui, s'ennoblit et s'élargit jusqu'au sublime. Dans le récit de Gottfried Keller, Schwester Beatrix revient tranquillement au couvent, après vingt ans de simple et prosaïque bonheur conjugal et huit... maternités!

Als der älteste Sohn achtzehn Jahre zählte, erhob sie sich in einer Herbstnacht von der Seite ihres Wonneboldes, ohne dass er es merkte, legte sorgfältig all ihren weltlichen Staat in die nämlichen Truhen, aus denen er einst genommen worden, und verschloss dieselben, die Schlüssel an die Seite des Schlafenden legend. Dann ging sie mit blossen Füssen vor das Lager ihrer Söhne und küsste leise einen nach dem anderen; und erst jetzt schnitt sie sich das lange Haar vom Haupt, zog das dunkle Nonnengewand wieder an, welches sie sorgfältig aufbewahren hatte, und so verliess sie heimlich die Burg und wanderte durch die brausenden Winde der Herbstnacht und durch das fallende Laub jenem Kloster zu, welchem sie einst entflohen war.

Tout se passe bien paisiblement. Ce départ est méticuleux, tout est rangé et tout est prévu. Schwester Beatrix reprend au monastère sa place et son service, sans que personne s'aperçoive du changement. Et dix ans après, voyant entrer dans la chapelle son mari et ses huit enfants, dûment cuirassés et casqués, prêts à partir pour l'armée, elle confesse son secret et offre à la Vierge ces jeunes guerriers, beaux comme des archanges.

So musste nun jedermann gestehen, dass sie heute der Jungfrau die reichste Gabe dargebracht; und dass dieselbe angenommen

Digitized by Google

wurde, bezeugten acht Kränze von jungen Eichenlaub, welche plötzlich an den Häuptern der Jünglinge zu sehen waren, von der unsichtbaren Hand der Himmelskönigin darauf gedrückt.

Combien cette savoureuse spontanéité dans l'action de grâces diffère des transes et des remords de sœur Béatrice dans le drame de Maeterlinck ! La pauvre pécheresse est écrasée de douleur et de honte, mais la Vierge lui pardonne parce qu'elle a souffert. L'idée du poète s'affirme peu à peu : l'expérience humaine vaut bien la prière angélique, la vie n'est pas inférieure à la contemplation ; la lutte est aussi méritoire que l'extase solitaire, et il y a plus de joie dans le royaume des cieux pour un pécheur repentant que pour cent justes : comme Dieu le Père a permis que Faust fût tenté, la Vierge a voulu que sœur Béatrice connût l'épreuve et la faute, sachant qu'elle se rachèterait par la souffrance et par l'amour :

Il n'est péché qui vive
Quand l'amour a prié ;
Il n'est âme qui meure
Quand l'amour a pleuré...

Et si l'amour s'égare
Aux sentiers d'ici-bas,
Ses larmes me retrouvent
Et ne se perdent pas.

On voit comment Maeterlinck a renouvelé la vieille légende. La critique allemande, qui lui fut généralement favorable, n'a cependant pas dispensé à son interprétation des éloges unanimes. Elle lui a préféré parfois l'humour et la « Gemütlichkeit » du conte de Gottfried Keller : « Dort Schuld und Laster, hier eine in Prüfung gelaüterte Liebe ; dort Verzweiflung und Tod, hier die tiefe Ruhe eines ausgefüllten Lubens ; dort die himmlische Gnade des einzig Versöhnenden, hier die Verklärung der Frauenliebe im Leben selbst. Und wo der Belgier die Töne weihevollen Ernstes braucht, darf der Deutsche (?) die Glanzlichter seines verklärenden Humors spielen lassen. Wo jener ringt in Zwiespalt und Sehnsucht, steht dieser fest in erquickender Ganzheit[1]. » Oppositions très exagérées ! Il est

1. M. Strinz, *Die Frau*, 1904, XI, 10.

Digitized by Google

permis de ne pas se rallier à une appréciation aussi dogmatique et aussi discutable, où s'exprime surtout le plaisir de frapper des formules et d'accentuer des contrastes. Sans doute, ce qui domine dans le récit de Gottfried Keller c'est l'humour; dans le « miracle » de Maeterlinck, c'est le pathétique; mais comme l'écrivain zurichois, le poète flamand a résolu le problème tragique, et d'aucuns pourraient même trouver qu'il l'a résolu un peu trop aisément, avec une facilité que ses premiers drames n'eussent jamais laissé prévoir! Nous sommes loin du monde assombri de *Pelléas et Mélisande* et de *la Mort de Tintagiles*, et sœur Béatrice ne comprend pas « où veulent en venir la bonté et l'amour ».

IV.

De Florence a Jérusalem.

Plus encore que les petits drames précédents, *Monna Vanna* (1902) soulève une suggestive question d'influences étrangères. Le drame offre d'abord une grande analogie de situations avec des œuvres antérieures, en particulier avec la *Salammbo* de Flaubert, certaines tragédies de Hebbel et le drame de Browning : *Luria*.

En effet, Pise est assiégée par Florence, comme Carthage par les mercenaires. La ville est épuisée de privations. Tandis que, dans *Salammbo*, les esclaves et le peuple commencent à murmurer devant l'impuissance d'Hamilcar, ici le commandant de la garnison pisane, Guido Colonna, s'inquiète du mécontentement qui gronde. Les soldats, dit-il, sont « exaspérés et conduits au délire par trois mois de siège, d'héroïsme inutile, de famine et de souffrances telles que peu de villes en ont jusqu'ici supportées ».

Dans les deux récits, c'est une patricienne qui se sacrifie pour sauver la cité. Ici, Salammbo, sur l'ordre du grand prêtre Schahabarim; là, Monna Vanna, sur le conseil de son beau-père, l'humaniste Marco. Mais le prêtre de Tanit n'est qu'un impitoyable fanatique et un piètre sire, le vieux Pisan est un homme clairvoyant et bon qui a lu *Sagesse et Destinée*. Il se souvient des préceptes d'Aglavaine et atteint ce sommet de la sagesse qui est plus haut, selon Maeterlinck, que les cimes de

Digitized by Google

l'intelligence. Il s'élève au-dessus des préjugés qui passent et sait que seules la bonté, la pitié, l'humanité demeurent. Sauver la ville, c'est sauver des milliers de vies. Or, « croyez-moi, rien ne vaut une vie que l'on sauve, et toutes les vertus, tout l'idéal des hommes, tout ce que l'on nomme honneur, fidélité, que sais-je, n'est qu'un jeu puéril en face de cela ».

Comme Salammbo, Monna Vanna se livre donc au chef de l'armée ennemie. Elle se dirige, à travers les lignes, vers le camp des assiégeants. Si le manteau de la Carthaginoise est percé par la flèche d'une sentinelle, une balle effleure l'épaule de Giovanna, mais elle ne se laisse pas davantage émouvoir. Le condottiere qui l'accueille sous sa tente, Prinzivalle, est d'origine « barbare », Basque ou Breton, paraît-il, et c'est le seul trait commun qu'il ait avec Mâtho le Libyen. Il est raffiné comme un Médicis et sa tente est merveilleusement ornée. Il y règne le même désordre que dans celle du chef des mercenaires où les fouets, les cymbales, les grelots, les armes, les colliers s'étalaient pêle-mêle dans des corbeilles de sparterie; mais ce sont ici des tentures de soie et d'or, des coffres débordant de bijoux et d'étoffes resplendissantes, des poignards damasquinés, des tapisseries, et la peau de lion du barbare est remplacée par des amas de fourrures précieuses : « Reposez-vous ici, sur ces peaux d'aurochs et de béliers qui ne savent pas encore combien le corps d'une femme est doux... Mettez sous votre tête cette toison plus moelleuse. C'est une peau de lynx qu'un roi d'Afrique me donna le soir d'une victoire. »

Tandis que Vanna s'asseoit sur le lit de camp, Prinzivalle tombe à genoux devant elle. Il n'a pas la fureur ardente et sombre du Libyen. Celui-ci assouvit à la fois son désir et sa passion; celui-là épargne la femme qui s'est rendue à sa merci, précisément parce qu'il l'aime d'un amour plus noble, plus élevé que l'instinct. Ici s'arrête d'ailleurs l'analogie des situations. Je ne prétends pas que Maeterlinck se soit inspiré consciemment du fameux épisode de Flaubert, mais au-dessus de sa mise en scène somptueuse flotte, semble-t-il, comme un reflet chatoyant, une réminiscence du roman carthaginois.

L'arrivée de Monna Vanna sous la tente du condottiere rappelle également une situation semblable du théâtre de Hebbel. Au troisième acte de *Judith*, les Juifs de Béthulie, assiégés par

Digitized by Google

Holopherne, souffrant de la faim et de la soif, se répandent en lamentations et en disputes impuissantes. Des bruits terribles circulent sur l'adversaire, comme ceux qu'enregistrent avec effroi les Pisans sur Prinzivalle. Alors, pour sauver le peuple, Judith se fait ouvrir les portes et se donne à Holopherne, à qui elle tranche ensuite la gorge.

C'est l'histoire bien connue de l'Ancien Testament qui a inspiré le groupe célèbre de Benvenuto Cellini, à Florence, et dont se souvient nettement son contemporain Guido Colonna. « Lucrèce s'est tuée, s'écrie-t-il, Judith tue Holopherne... Ah! c'est vraiment trop simple et trop silencieux! Vanna ne tue personne dans une tente close, mais elle amène ici l'holocauste vivant, l'holocauste public... » Et il s'imagine que sa femme lui livre astucieusement l'auteur de son déshonneur, alors qu' « elle l'a entraîné dans la ville pour le sauver, le ravir à la vengeance de Florence ».

La critique allemande s'est ingéniée à rapprocher également *Monna Vanna* d'autres drames de Hebbel : *Herodes und Mariamne* et *Gyges und sein Ring*[1]. Monna Vanna se détourne de Guido Colonna, comme Marianne se détache d'Hérode. En elles s'éteint soudain l'amour. Pourquoi? — Parce que leur époux se révèle indigne d'elles, se montre méfiant, jaloux, petitement tyrannique et borné; parce qu'il n'a pas foi en elles : « Du hast in mir die Menschheit geschändet », dit Marianne à Hérode qui l'a condamnée à mourir après lui, pour qu'elle n'appartienne pas à un autre, « und wenn der Mensch in mir so tief durch dich gekränkt ist, sprich, was soll das Weib empfinden? » Si elle proteste aussi âprement, c'est parce qu'elle se sent « zum Ding herabgesetzt ». Il n'y a d'amour possible que dans la compréhension, l'estime et la confiance mutuelles.

De même, dans le drame *Gyges und sein Ring*, le roi Candaule se rend coupable d'un crime analogue. Pour s'affermir dans la certitude enivrante qu'il possède la plus belle femme du monde, il découvre, la nuit, à son ami Gygès, rendu invisible grâce à un anneau magique, l'éblouissante nudité de la reine Rhodope. Mais, ce faisant, il atteint son épouse dans sa

1. O. Wentorf, *Monna Vanna und Herodes und Mariamne : Gegenwart*, 1903, XXXII, 18; G. Reuter, *Rhodope und Monna Vanna : Tag*, 5 april 1903, n° 257.

Digitized by Google

dignité, sa personnalité morale, il la rabaisse au rang de chose, « zur Sache erniedrigt », et c'est pourquoi elle se venge et le fait tuer.

Cependant, si Monna Vanna sent s'écrouler tout d'un coup son amour pour Guido, si elle prend soudain conscience, en un déchirement radieux qui la rejette vers Prinzivalle, de sa personnalité avide et meurtrie, ce n'est point qu'elle ait fréquenté Marianne et Rhodope. Il est possible que Maeterlinck, dont la culture européenne est particulièrement riche et vaste, ait lu ces drames de Hebbel ; mais est-il nécessaire de supposer de telles influences? Non. Le caractère de son héroïne, son culte de la beauté, sa vaillance, sa fierté, sa pensée libre et sa libre morale s'expliquent à la fois par son évolution intérieure et son expérience personnelle : dans le visage merveilleux de Giovanna nous reconnaissons le regard de Mme Georgette Leblanc.

Il est plus vraisemblable que le sujet du drame a été inspiré par un tableau. Non pas, comme on l'a dit, le portrait de la femme de Rubens (par le maître lui-même) dont l'opulente académie se voile à peine d'une écharpe de fourrure, mais une œuvre d'un peintre plus moderne, J. van Lerius, qui se trouve au Musée d'Anvers[1]. La toile représente une jeune femme nue, debout près de sa fenêtre, à travers laquelle on aperçoit la tête d'un cheval qui attend et, à l'arrière-plan, la perspective d'une ville endormie, aux volets soigneusement clos. C'est l'histoire de Lady Godiva, la vieille légende anglaise du XIIIe siècle. D'après une tradition populaire restée très vivante dans le pays, la noble épouse du comte Léofric de Chester consent à traverser, complètement nue, en plein jour, la ville de Conventry, pour la sauver des impôts et des taxes qui l'écrasent. Afin d'éviter à sa pudeur un excès de honte et de reconnaître son sacrifice, ses concitoyens décident de fermer leurs volets sur son passage.

Ce tableau a également frappé le romancier allemand Joseph Lauff. Dans sa nouvelle intitulée *Regina Coeli*, il a légèrement modifié le thème et transporté la scène à Anvers en

1. J. Van Lerius (1823-1876) peignit cette toile en 1870. Elle fut acquise, après sa mort, par le Musée d'Anvers, en 1877, et figure au catalogue sous le n° 1159.

Digitized by Google

l'année 1585. Le général ennemi Alexandre Farnèse a promis de lever le siège si la fille du bourgmestre Philipp van Marnix van Sainte-Aldegonde se soumet à son caprice.

L'épisode de Lady Godiva a donné lieu, au cours du XIXe siècle, à des commémorations populaires en Angleterre et à des variations poétiques curieuses. En particulier, il a inspiré à Walter Savage Landor une de ses plus exquises « Conversations imaginaires » et à Tennyson une « Idylle » qui fut traduite par Freiligrath.

Il n'est pas impossible que Maeterlinck ait connu l'une ou l'autre de ces versions. A moins encore qu'il n'ait vu, comme nous tous, à la *Tate Gallery* de Londres, la toile de Millais qui représente Lady Godiva, vêtue de sa seule chevelure, traversant à cheval la ville menacée. Lui seul peut le dire.

Voilà pour le sujet : la femme qui fait le sacrifice de sa pudeur afin d'arracher son peuple à la ruine. Le poète le transporta ailleurs, loin des créneaux anglais ou des pignons flamands : il lui donna comme décor l'Italie de la Renaissance. Se souvint-il du drame de Browning : *Luria*.? Peut-être. On y voit un général mercenaire à la solde de Florence, assiégeant Pise, surveillé par la soupçonneuse République et s'immolant volontairement pour lui épargner la honte de l'ingratitude: on y respire le même optimisme audacieux, la même foi profonde dans la valeur humaine. Pour le détail, Maeterlinck le trouva ailleurs. D'après ses propres déclarations à son traducteur allemand[1], il puisa sa documentation dans l'*Histoire des Républiques italiennes* de Sismondi.

L'exposé de la situation militaire et politique est, en effet, directement tiré du chapitre XCIX de ce grand ouvrage[2]. L'historien suisse y relate les lenteurs et les incidents du siège de Pise, dirigé en 1499 par Paolo Vitelli, général au service de Florence. Celui-ci s'empara « des passages de la Vernia, de Chiusi et de Montalone, par lesquels l'armée vénitienne pouvait communiquer avec la Romagne; il fortifia Arezzo et tous les débouchés du Casentin ». Grâce à sa tactique, les Vénitiens alliés de Pise demeurèrent « immobiles à Bibbiena et à

1. Von Oppeln-Bronikowski. *Die Quellen von Monna Vanna* (*National Zeitung*, Sonntags-Beil. n° 44, 1904).
2. Éd. 1826, t. XIII, p. 16-34.

Digitized by Google

Elci ». Or, que nous dit Guido Colonna dès la première ligne de la première scène? La même chose, textuellement : « L'extrémité où nous sommes réduits a forcé la Seigneurie à m'avouer des désastres qu'elle nous avait longtemps cachés. Les deux armées que Venise envoyait à notre aide sont elles-mêmes assiégées par les Florentins, l'une à Bibbiena, l'autre à Elci. Les passages de la Vernia, de Chiusi et de Montalone, Arezzo et tous les débouchés du Casentin sont aux mains de l'ennemi. »

A Pise même, la situation est désespérée et les lieutenants de Guido sont bien obligés d'en convenir. Torello avoue : « J'ai lancé avant-hier notre dernier boulet contre les batteries de Santo Antonio et de la tour de Stampacé. » Et Borso d'ajouter que la brèche faite aux remparts par les canons de Prinzivalle a maintenant « cinquante brasses de largeur ». Ces détails viennent également du chapitre xcix de Sismondi. Nous y lisons, en effet, que Vitelli prépare ses attaques « entre Santo Antonio et Stampacé » et veut installer une batterie « sur la tour même de Stampacé » qu'il a emportée d'assaut, pour dominer les ouvrages des assiégés. « L'ouverture qu'avait faite son artillerie avait déjà cinquante brasses de largeur et il n'était pas content encore. » C'est qu'il était très ménager du sang de ses soldats, humanitaire et temporisateur par nature, et Florence, ne comprenant rien à ses tergiversations, suspectait sa loyauté. Ainsi le siège traînait — depuis trois mois comme il est dit dans *Monna Vanna* — de nombreuses maladies se déclaraient dans le camp et les chances de succès diminuaient de jour en jour. Paolo Vitelli se retira à Cascina. Alors la Signoria, convaincue de sa trahison, lui envoya deux commissaires pour le surveiller. Ceux-ci l'arrêtèrent et le ramenèrent à Florence, où il fut exécuté.

Dans *Monna Vanna*, Prinzivalle est, d'ailleurs comme Luria, le héros du drame de Browning, l'objet des soupçons de la République. « Depuis huit jours, raconte le vieux Marco à la scène II, ils le pressent de livrer cet assaut décisif. Jusqu'ici il l'a retardé sous divers prétextes. D'autre part, il a intercepté des lettres où les commissaires, qui épient tous ses gestes, l'accusent de trahison devant la Seigneurie. Pise détruite et la guerre terminée, le jugement, la torture et la

Digitized by Google

mort l'attendent à Florence. » Maeterlinck a changé les noms des commissaires : dans l'histoire de Sismondi, ils s'appelaient Canigiani et Mantelli, ici ils deviennent Trivulzio et Maladura. Trivulzio existait d'ailleurs en réalité : c'était un général à la solde du roi de France, qui lui donna la lieutenance du duché de Milan, « un soldat qui apportait dans une grande ville la rudesse et la férocité des camps ». Maeterlinck le transforme en un « petit scribe chafouin » qui personnifie la puissance occulte de Florence, « un petit homme blême qui n'ose regarder en face ». Quant au nom de Colonna, il est également fourni par l'histoire : c'est celui de la grande famille romaine rivale des Orsini. Enfin, si Marcile Ficin ne paraît pas dans l'ouvrage de Sismondi, il peut, à la rigueur, être rencontré sous la tente de Prinzivalle, puisqu'il mourut en 1499, l'année même du siège de Pise, et que Maeterlinck situe son drame « fin du xve siècle ».

Sismondi dépeint, à plusieurs reprises, la détresse de la ville assiégée, que ce soit en 1406, en 1499 ou en 1509, mais c'est la description de la capitulation de 1509 qui semble avoir retenu surtout l'attention du poète. « Pise était aux abois ; le parti des campagnards qui désirait la paix devenait tous les jours plus nombreux ; les nobles et les citadins, qui avaient défendu l'indépendance de leur patrie avec une constance inébranlable, éclaircis désormais par le fer ennemi, ruinés, vieillis, découragés, n'opposaient plus la même résistance[1]. » Les Florentins avaient alors pris à leur service un corsaire, Bardella, qui réussit à fermer l'embouchure de l'Arno et à bloquer le ravitaillement des Pisans. C'est en vain que les Génois essayèrent d'envoyer aux assiégés un convoi de grains composé de plusieurs galions : après des négociations laborieuses auxquelles participa Machiavel, délégué de Florence, Pise se rendit pour ne pas mourir de faim. On voit ce qui subsiste de ce récit dans *Monna Vanna* : les brigantins génois sont changés « en trois cents chariots de munitions et de vivres » ; mais, tandis que le corsaire Bardella empêche ce ravitaillement de passer, le condottiere Prinzivalle le livre lui-même à la ville investie.

1. Éd. 1826, t. XIII, chap. CIV, p. 405.

Digitized by Google

Ainsi, pour la première fois dans le théâtre de Maeterlinck, l'histoire entre en scène. Nous ne sommes plus au fond d'un pays mystérieux, à une époque indéterminée, aux confins du rêve et du réel, comme dans *Pelléas et Mélisande* et *Aglavaine Sélysette*. Nous sommes jetés dans les tumultueuses années de la fin du xve siècle, dans cette tragique mêlée qui, au début de la Renaissance, met aux prises Florence et Pise. Comme nous voici loin de la vision estompée et des tonalités mineures des *Aveugles* et d'*Intérieur*! C'est que le poète, sous l'influence de Mme Georgette Leblanc, s'est admirablement renouvelé et a pris goût à la tragédie décorative, mouvementée et plastique. L'artiste en lui s'est dégagé du penseur : il aime maintenant ce xve siècle florentin, mélange prodigieux d'art et de vie, de rêve et d'action, de contemplation et d'héroïsme, d'astuce politique et de passions déchaînées; cette époque d'incohérente et superbe fermentation qui produit le réaliste Donatello et le mystique Angelico, le somptueux Lorenzo et l'austère Savonarole, l'humaniste et le chef de bandes, le platonicien et l'empoisonneuse. Et point n'est besoin de comparer longuement *Monna Vanna* aux chapitres probes et incolores de Sismondi pour admirer le parti qu'il en a tiré. Ici l'étude des sources ne fait que souligner son originalité, sa puissance d'invention et sa magnificence créatrice. Sur les récits de l'histoire, si complètement transformés, il a jeté sa poudre d'or.

Je n'insisterai pas sur *Joyzelle* (1903). Dans ce drame, dont le titre résonne comme un cri de joie, on retrouve un souvenir manifeste de la *Tempête* de Shakespeare; Prospero a inspiré le caractère de Merlin et Ariel a fourni le nom et une partie du charme de sa cousine Arielle; il y a là, de plus, une atmosphère de féerie, tout un monde de rayons, de fleurs, d'étoiles, de reflets, de rosée et d'azur qui font songer à certaines scènes du *Midsummer Night's Dream* et au *Riquet à la houppe* de Bainville. Mais il est difficile d'y trouver des emprunts nettement caractérisés, comme le motif des pierreries d'*Ariane et Barbe-Bleue* inspiré par la scène du caveau d'*Axel*. La transfiguration du triste jardin sauvage, sa transformation en un paradis floral et parfumé font pressentir les miraculeuses féeries de *l'Oiseau bleu*, en particulier la scène

Digitized by Google

du cimetière. L'enchanteur Merlin, apparaissant à Lancéor et à Joyzelle au milieu de ce foisonnement magique et désordonné, rappelle à la fois le Klingsor de *Parsival*, éphémère souverain du jardin des filles-fleurs, le Merlin de Tennyson, et le roi Marc, dont le cor interrompt l'extatique effusion de Tristan et Iseult; mais ce sont là des analogies extérieures et fugitives sur lesquelles je m'en voudrais d'appuyer. La pensée profonde de Joyzelle, Maeterlinck ne la doit qu'à lui-même et à son bonheur. Son héroïne, placée devant une alternative tragique, comme Monna Vanna, comme Marie-Madeleine plus tard, subit victorieusement l'épreuve que lui impose le Destin, et Merlin la récompense après l'avoir tentée. Elle se range dans la lignée des femmes énergiques et clairvoyantes. Et tandis que l'amour, dans *Pelléas et Mélisande*, dans *Alladine et Palomides*, recélait toujours le malheur, c'est le contraire ici : le véritable amour intimide le Destin. « Le malheur ne vient pas tant que l'amour l'enchaîne. »

*
* *

C'est entre *Joyzelle* et *l'Oiseau bleu* (1911) que se place, au point de vue chronologique, *Marie-Madeleine*. En effet, la pièce, qui ne parut sur la scène française qu'en 1913, fut représentée en Allemagne dès 1910.

Ses trois actes sont plus ramassés que les cinq actes de *Joyzelle*, sa prose éloquente et rythmée a la fermeté et l'abondance, la couleur et le nombre de celle de *Monna Vanna*. L'ensemble fait plus songer à un triptyque qu'à un drame et l'élément décoratif et plastique l'emporte sur l'action. Nous voyons passer lentement devant nous trois grands tableaux de l'histoire évangélique.

Premier tableau : la campagne de Béthanie, près de Jérusalem. La villa du philosophe romain Annaeus Silanus étend sous nos yeux ses verdures et sa terrasse, où les portiques et les statues de marbre se mêlent aux cyprès et aux orangers. Au fond, une haie de lauriers la sépare du jardin de Simon le Lépreux, le miraculé, celui qu'a guéri le Nazaréen. Paisiblement, dans cet aimable décor, Annaeus Silanus s'entretient avec ses vieux amis, Appius et Coelius, le tribun militaire Vé-

Digitized by Google

rus, et avec sa voisine, l'élégante courtisane Marie de Magdala. Ils parlent de sujets doctes et élevés, de la vie et de la mort, et aussi de cette bande pouilleuse qui, derrière le fils du charpentier, traîne dans les campagnes, toujours en quête de magie, ses gueux et ses estropiés. Et, tout à coup, une rumeur passe sur les jardins; la foule des malades et des disciples, attirée par la présence de Jésus chez Simon le Lépreux, découvre Marie-Madeleine, s'excite, la menace, crève la haie de lauriers, envahit la terrasse, prête à la lapider, lorsque s'élève la voix du Christ invisible. Inouïe, douce et puissante à la fois, lointaine et prenante, elle protège l'adultère : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre! » — Deuxième tableau : l'atrium de la riche villa qu'habite Marie-Madeleine. Vérus parvient à grand'peine à tranquilliser et à reconquérir celle qu'il aime, mais Lazare le ressuscité paraît soudain entre les colonnes de marbre et, de son pas somnambulique, de son geste impératif, vient la chercher pour la conduire au Christ. — Troisième tableau : à Jérusalem, dans la maison voûtée de Joseph d'Arimathie. La foule des aveugles, des malades, des miraculés, se lamente sur l'arrestation de Jésus. Arrive Vérus : il propose à Marie-Madeleine le marché honteux et tragique. Qu'elle se donne à lui et il fera évader le Nazaréen! Mais la pécheresse repentie ne veut pas sauver son Dieu au prix de la perte de son âme. Ce serait lui infliger une souffrance pire que la mort, compromettre le divin projet de la Rédemption : « Si j'obtenais sa vie au prix que tu me dis, il ne survivrait qu'à la mort de tout ce qu'il voulait, de tout ce qu'il aimait. Je ne peux pas plonger la flamme dans la boue pour épargner la lampe... Je ne puis lui donner la seule mort qui soit assez haute pour l'atteindre. » Alors Vérus rejette sur elle toute responsabilité, la dénonce à la foule mécontente des gueux. Au dehors, un piétinement dans la rue : c'est Jésus qu'on traîne au supplice, à la clarté des torches. Ainsi que dans un Rembrandt, un reflet rouge entre dans la salle et vient illuminer Madeleine, brisée, mais debout, perdue dans son extase, au milieu des malades et des mendiants irrités.

Comme on voit, le drame ne se noue et se dénoue qu'au dernier acte. Tout ce qui précède n'est que tableaux ou discours. Au premier acte, éloquence courtoise et mesurée d'Annaeus

Digitized by Google

Silanus qui développe la morale stoïcienne au moment même où la voix du Christ, par un contraste magnifique, égrène lentement les préceptes du Sermon sur la montagne. Au deuxième acte, récits de la résurrection de Lazare, pathétiques et saisissants, placés dans la bouche de Silanus et de son ami Appius; bref, là encore la loquacité romaine, largement étalée avant le coup de théâtre, l'arrivée terrifiante du ressuscité. C'est seulement au troisième acte que l'action possède la scène, que les âmes se dévoilent, qu'un frisson agite l'extraordinaire clair-obscur de la cave grouillante et blafarde de Joseph d'Arimathie.

Cette action, Maeterlinck en a trouvé le ressort dans la pièce de Paul Heyse, *Maria von Magdala*. On se rappelle peut-être la polémique provoquée dans la presse allemande par l'apparition de *Marie-Madeleine* en 1910. On a crié au plagiat et on a accusé le poète flamand de s'être approprié, purement et simplement, l'œuvre du vétéran munichois (1903).

Duns un « Nachwort » de l'édition allemande, un « avertissement » de l'édition française, Maeterlinck précise la nature et les limites de ses obligations :

J'ai emprunté au drame de M. Paul Heyse, *Maria von Magdala*, l'idée de deux situations de ma pièce; c'est, à savoir : à la fin du premier acte, l'intervention du Christ qui arrête la foule déchaînée contre Marie-Madeleine par des paroles prononcées derrière le théâtre : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre »; et, au troisième, l'alternative où se trouve la grande pécheresse de sauver ou perdre le fils de Dieu, selon qu'elle consent ou refuse de se donner à un Romain.

J'avais, avant que de me mettre au travail, demandé au vénérable poète allemand, que je tiens en très haute estime, l'autorisation de développer ces deux situations qui, chez lui, dans un drame incomparablement plus touffu que le mien, n'étaient, pour ainsi dire, qu'esquissées, lui offrant de reconnaître ses droits de la façon qu'il jugerait équitable. A ma respectueuse requête, il ne fut répondu que par un refus, j'ai regret de le dire, peu courtois et presque menaçant.

Dès lors, il me fallut considérer que la parole évangélique citée plus haut appartient à tout le monde et que l'alternative dont je parle est de celles qui se rencontrent plus d'une fois dans la littérature dramatique. Il me parut d'autant plus licite d'en user que je

Digitized by Google

l'avais précisément imaginée, l'année même que fut publiée *Maria von Magdala*, sans pouvoir connaître celle-ci, dans le quatrième acte de *Joyzelle*.

J'ajouterai que, hormis le principe de ces situations, pour tout ce qui concerne le sujet de la pièce, la conduite de l'action, les personnages, les caractères, les péripéties et l'atmosphère, nos deux œuvres n'ont absolument rien de commun, que pas une réplique, pas une phrase de l'une ne se retrouve en l'autre.

Cela dit, je suis heureux de témoigner au vieux maître ma gratitude d'un don spirituel qui, pour être involontaire, n'en est pas moins considérable.

C'est le traducteur allemand de Maeterlinck, Fr. von Oppeln-Bronikowski, qui s'était entremis, en 1908, auprès de Paul Heyse pour obtenir l'assentiment désiré. Par cet intermédiaire, Maeterlinck lui avait même offert une participation à ses droits d'auteur éventuels[1]. Heyse écrit (« Nachwort zu einem Nachwort ») : « Ich erinnere mich, dass ich den beiden Herrn zu bedenken gab, was sie von einem Maler halten würden, der an einem Kollegen das Ansinnen stellte, ihn aus einem grösseren Gemälde drei seiner Figuren *zur Verpflanzung* in eine neue Komposition desselben Vorganges gegen Geld und gute Worte zu überlassen[2]. »

Les choses ne se présentent pas exactement ainsi, Maeterlinck n'a rien « transplanté », il a transposé deux situations dramatiques dans un ton différent, une atmosphère plus fine et plus enveloppante. Il a créé de toutes pièces ce pathétique second acte qui découvre un tombeau et nous remplit d'une épouvante sacrée. Rien de plus saisissant que l'apparition de Lazare entouré de bandelettes dans ces jardins fleuris et ces nobles architectures de marbre. C'est la Mort qui vient chercher la Beauté pour la conduire à Dieu. Du drame « touffu » de Paul Heyse, Maeterlinck a tiré un noble triptyque, harmonieux et aéré, une vision à la fois synthétique et stylisée.

A travers les cinq actes de la tragédie allemande se traîne une action enchevêtrée et souvent peu vraisemblable. La scène se passe à Jérusalem. Judas joue un rôle capital. Il nous apparaît au début comme l'amant de Marie-Madeleine qu'il aban-

1. *Münchener Neueste Nachrichten*, 1910, n° 55.
2. *Ibid.*, n° 42, et *Literarisches Echo*, 1910, XII, 861.

Digitized by Google

donne quelque temps pour suivre Jésus (acte I). Mais quand celle-ci, sauvée des fureurs populaires par la miséricordieuse intervention du Nazaréen dans le jardin de Simon, se convertit à son tour, il cède au démon du doute et de la jalousie et se détache de son maître. Il ne lui pardonne pas sa mansuétude, sa faiblesse à l'égard des autorités romaines, le fameux mot : « Rendez à César ce qui est à César. » C'est à ce moment qu'interviennent les princes des prêtres, Caïphe et Gamaliel. Caïphe a essayé d'exciter contre Jésus le Romain Aulus Flavius, neveu du procurateur Ponce-Pilate (acte II), mais celui-ci, dilettante et amoureux de Marie-Madeleine, se refuse à à être l'instrument de sa haine. Le grand prêtre se rabat alors sur Judas, exploitant son nationalisme, ses sentiments d'orgueil, d'envie et d'avarice (acte III). Quelques jours plus tard, Marie-Madeleine, qui s'est enfermée chez elle pour prier, méditer et faire pénitence, apprend par Flavius l'arrestation du Christ. Le Romain lui offre de délivrer le prisonnier aux conditions que l'on sait. Judas survient ensuite et ne lui laisse pas d'autre choix que la fuite avec lui ou la mort à Jérusalem (acte IV). Alors, tiraillée en sens opposés, affolée, écartelée par toutes ces exigences, abandonnée comme une épave, Marie-Madeleine laisse périr Jésus. Sur le chemin qui descend du Calvaire, après le crucifiement, elle crie aux disciples sa responsabilité et elle va s'offrir au couteau de Judas, lorsqu'on qu'on lui annonce qu'il s'est pendu au figuier de sa maison (acte V).

Cette action, alourdie d'épisodes secondaires et parfaitement inutiles, comme l'histoire des trois jeunes compagnons de fête Joab, Jotham et Hananja, se développe avec une lenteur pénible et s'achève sur un dénouement médiocre. Le dernier acte est très faible. Composé de monologues, de récits et de discussions, il retient encore les spectateurs, après la mort du Christ, sur les sentiers du Golgotha, pour leur apprendre le suicide de Judas et l'annonce de la résurrection. Rien de comparable aux frémissements d'effroi, aux contrastes violents, à la gradation déchirante du troisième acte de Maeterlinck.

Sous sa plume, les deux scènes inspirées par Paul Heyse ont d'ailleurs pris une allure, une grandeur qu'elles n'avaient

Digitized by Google

pas primitivement. Dans le texte allemand, on entendait à peine la voix de Jésus s'élevant du jardin de Simon.

Stimmen.

Sie sterbe! Steinigt sie! Hinaus auf die Gasse!

Eine Stimme (ganz hinten im Haufen).

Still! Der Meister spricht.
(Plötzlich tiefe Stille. Alle stehen wie gebannt und lauschen.)

Ein Mann (ganz vorn).

Was hat der Meister gesagt?

Dieselbe Stimme (aus dem Hintergrund, sehr langsam und nachdrücklich).

Wer unter euch ohne Sünde ist, der werfe den ersten Stein auf sie[1].

On sait combien Maeterlinck a élargi ce motif. Il a su mêler au dialogue, d'une façon émouvante, les préceptes du Sermon sur la montagne. Toute l'âme de Jésus s'exhale dans sa mélodieuse prédication, communique à l'atmosphère même une indicible poésie, une merveilleuse beauté, et chacun de ces versets ne fait qu'accroître notre émotion, exalter notre sensibilité, jusqu'au moment où retentit, avec une force solennelle, l'auguste avertissement : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre! »

De même, lorsqu'on a lu la magnifique scène où Vérus met Marie-Madeleine en face de la terrible alternative, on ne peut s'empêcher de trouver bien médiocre l'entretien parallèle de Flavius et de la pénitente. Il y a chez Vérus une passion longtemps contenue, dévorante, irrésistible, qui exige sa proie et qui l'exige sans délai et sans détour.

Tu n'as donc pas compris que c'est toi que je veux, toi seule et tout entière et depuis des années et que voici mon heure!... Elle n'est pas belle, je sais, et ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée!... Mais je n'en ai pas d'autre et l'on prend ce qu'on peut pour assurer sa vie!... Nous voici face à face avec nos deux folies qui sont plus puissantes que nous et ne peuvent reculer; il s'agit de s'entendre!... Tu veux sa vie, je veux la mienne, et tu l'auras, sa vie, mais moi je t'aurai, toi, avant qu'il échappe à sa mort...

1. Éd. Cotta, 1903, p. 51.

Digitized by Google

Qu'on compare à cela le texte allemand! Il ne reflète pas cette passion sauvage. Nous sommes en présence d'un Romain exilé qui cherche des compensations et, sevré des fêtes de la métropole, trouve une bonne fortune à saisir au passage. Il ne veut que s'amuser :

Flavius.

Ehe ich um Mitternacht zu seinem Kerker gehe, will ich an deine Thür pochen. Wenn du mir dann ein wenig hold und freundlich sein wolltest... (Streichelt ihr den Arm).

Maria (sich hoch aufrichtend).

Entsetzlicher! Du wagst mir anzusinnen...

Flavius (steht ruhig auf).

Nichts, was deinem Sinn widerstrebt. Du selber magst entscheiden, was dir entzetzlicher dünkt : den Heiligen, deinen Seelenfreund, am Kreuz verbluten zu sehen, oder einem minder heiligen Freunde, der ihn retten will, Muth zu dem kühnen Werke zuzutrinken... aus einem Becher, den Eros mit Rosen kränzte[1].

Le ton est tout différent, et, d'ailleurs, Flavius n'est pas pressé d'en finir comme Vérus. Il veut laisser à Marie-Madeleine le temps de réfléchir, d'examiner le pour et le contre :

Ich lasse dir Zeit, zu wählen. Sobald es volle Nacht geworden, hole ich mir die Antwort (Er nickt ihr zu).

Et lorsqu'il revient pour quérir la réponse, il trouve la porte fermée, presque comme dans un vaudeville. Aussi s'éloigne-t-il en fureur, tandis que Madeleine s'effondre sur le seuil, sans force et sans volonté, incertaine du devoir et désespérée de sa propre résistance.

Combien plus grande et plus belle nous apparaît l'héroïne de Maeterlinck, affermie dans son extase, disant simplement à Vérus, d'une voix d'outre-vie, pleine de paix, de clartés et de certitudes divines : « Va-t'en! » Sans doute, elle a bien quelque ressemblance avec celle de Paul Heyse, et le poète flamand ne s'est pas uniquement appuyé sur l'Évangile, où il eût d'ailleurs trouvé assez peu de détails. De Marie-Madeleine, en effet, saint Luc nous dit seulement qu'elle faisait

1. Éd. Cotta, p. 91-92.

Digitized by Google

partie de l'escorte habituelle du Christ et, comme d'autres saintes femmes, prenait soin de lui et des disciples. Heyse lui a donné des traits empruntés à d'autres modèles de l'Écriture : la femme qui baigna de ses larmes les pieds de Jésus et la femme adultère dont parle saint Jean, et Maeterlinck ne les a pas tous négligés. Mais il s'est tout autant inspiré de la vieille tradition chrétienne qui fait de Madeleine le type le plus émouvant de la pécheresse repentie et il l'a ennoblie de grâce et d'intelligence, lui a accordé une allure à la fois aristocratique et visionnaire, une grandeur d'âme et une élévation de pensée qui s'accordaient avec les préférences intimes de Mme Georgette Leblanc. En face des Romains diserts qui représentent la raison oratoire et l'argumentation latine, Madeleine reste, pendant les deux premiers actes, presque muette. Elle est toute en attitudes, en gestes, en regards. A côté de la philosophie, elle affirme silencieusement le progrès insoupçonné de la vie profonde, l'exigence implacable de l'âme, les droits de l'intuition, de l'inspiration, du miracle.

Les autres personnages appartiennent bien en propre à Maeterlinck. Ils gardent avec les figures des drames précédents un indiscutable air de parenté. Vérus rappelle Guido Colonna. C'est un honnête homme qui ne comprend pas d'autre héroïsme que celui des combats et n'a pas de sens pour la vie intérieure. Comme Hérode et Candaule et tant de personnages de Hebbel, il ne pénètre pas dans l'âme de celle qu'il aime, il la rabaisse à l'état de chose et ne s'inquiète pas de sa « personne morale ». Quand il reparaît d'ailleurs, au dernier acte, Madeleine a un moment d'illusion : elle se jette dans ses bras avec confiance, comme Monna Vanna au retour du camp florentin dans les bras de Guido. Mais c'est en vain. Pas plus que Guido, Vérus ne voit le fond de l'âme. Monna Vanna s'écriait : « Regarde-moi si tu ne m'as pas vue jusqu'à cette heure-ci... » Et Marie-Madeleine élève la même supplication : « Regarde-moi donc avec des yeux plus clairs et tu verras peut-être tout ce que j'aperçois sans pouvoir te le dire. » Mais Vérus ne veut pas comprendre : pour lui, Jésus n'est qu'un mage grossier, un agitateur, un rival, et la nostalgie chrétienne n'effleure pas son esprit fermé aux souffles de l'infini. Il n'est qu'un Romain.

Digitized by Google

C'est qu'ici, en effet, se heurtent deux conceptions du monde, celle qui vient du Capitole et celle qui rayonne du mont des Oliviers. Ce n'est pas sans intention que Maeterlinck a transporté aux environs de Jérusalem, en lui donnant l'étrange curiosité de l'antiquité hébraïque et de ses livres sacrés, le philosophe romain Annaeus Silanus. Dans ce personnage qu'il n'a pas inventé, on reconnaît, à peine démarqué, l'ami de Sénèque, Annaeus Serenus[1], et c'est en réalité la philosophie stoïcienne qui parle par sa bouche. En veut-on un exemple typique? Dans la quatrième scène du premier acte, Annaeus Silanus explique l'absence de son ami Longinus par le deuil inconsolable où l'a plongé la mort de sa petite-fille. Douleur excessive, pense-t-il, et qu'on n'eût pas attendue de sa fermeté d'âme : « Quand je perdis, voici plus de vingt ans, un petit garçon qui devait avoir à peu près le même âge que l'enfant qu'il pleure, Longinus entreprit de me consoler. Il m'écrivit une lettre éloquente où, s'appuyant de l'autorité de Métrodore, de Panitius et d'Hermachus, il me prouvait que la douleur est non seulement inutile, mais ingrate. » Cette lettre, dont Silanus nous redit les principaux passages, est largement inspirée par l'épître xcix de Sénèque à Lucilius, où se trouve, en effet, une citation de Métrodore (« Ipsa Metrodori verba subscripsi. Μητροδώρου ἐπιστολῶν πρὸς τὴν ἀδελφήν).

Je cite, côte à côte, un fragment du texte latin[2] et le discours de Silanus qui en est à la fois le résumé, la traduction et la paraphrase.

Solacia expectas? convicia accipe. Molliter tu fers mortem filii : quid faceres si amicum perdidisses? decessit filius incertae spei, parvulus : pusillum temporis periit... Quod damnorum omnium maximum est, si amicum perdidisses, danda opera erat, ut magis gauderes, quod habueras, quam maereres, quod amise-

Vous attendez, me disait-il, des consolations, vous ne recevrez que des reproches. Si vous supportez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez-vous si vous aviez perdu un ami?... Il faudrait vous mettre dans cette disposition d'être plus satisfait de l'avoir eu que fâché de ne l'avoir plus. Mais la

1. Sénèque lui dédia *De tranquillitate animi* et *De constantia sapientis*.

2. *L. Annaei Senecae ad Lucilium epistularum moralium quae supersunt* ed. Otto Heinse. Teubner, 1898, lib. XVI, xcviii-c, p. 455-457.

Digitized by Google

ras, sed plerique non computant quanta perceperint, quantum gavisi sint. Hoc habet inter reliqua mali dolor iste : non supervacuus tantum, sed ingratus est. ergo quod habuisti talem amicum, periit opera? tot annis, tanta conjunctione vitae, tam familiari studiorum societate nil actum est? cum amico effers amicitiam? et quid doles amisisse, si habuisse non prodest? mihi crede, magna pars ex iis, quos amavimus, licet ipsos casus abstulerit, apud nos manet. Nostrum est, quod praeteriit, tempus nec quicquam est loco tutiore quam quod fuit. Ingrati adversus percepta spe futuri sumus, quasi non quod futurum est, si modo successerit nobis, cito in praeterita transiturum sit... Innumerabilia sunt exempla eorum, qui liberos juvenes sine lacrimis extulerint, qui in senatum aut in aliquod publicum officium a rogo redierint et statim aliud egerint. nec immerito : nam primum supervacuum est dolere, si nihil dolendo proficias. deinde iniquum est queri de eo, quod uni accidit, omnibus restat. deinde desiderii stulta conquestio est, ubi minimum interest inter amissum et desiderantem. eo itaque aequiore animo esse debemus, quod, quos amisimus, sequimur. respice celeritatem rapidissimi temporis, cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus, observa hunc comitatum generis humani eodem tendentis minimum plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. Ils mettent l'amitié au tombeau avec leur ami... Je vous assure, ajoutait-il, qu'une bonne partie de ceux que nous avons aimés demeure après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devait pas être bientôt mis au rang des choses passées. Il vous est mort un fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre, si ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Il y a une infinité d'exemples de pères qui ont perdu des enfants en bas âge sans jeter une seule larme, et qui sont rentrés au Sénat après les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison, car, en premier lieu, il est superflu de s'attrister quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne et qui pend encore sur la tête de tous les autres. De plus, c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celui qui est mort et celui qui le regrette. Prenez garde que le genre humain, qui tend à une même fin, n'est séparé que par de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous pensez être per-

Digitized by Google

mis intervallis distinctum, etiam ubi maxima videntur : quem putas perisse, praemissus est. quid autem dementius quam, cum idem tibi iter emetiendum sit, flere eum, qui antecessit? flet aliquis factum, quod non ignoravit futurum? aut si mortem in homine non cogitavit, sibi imposuit. Flet aliquis factum, quod aiebat non posse non fieri? quisquis aliquem queritur (mortuum esse, queritur) hominem fuisse. omnis eadem condicio devinxit : cui nasci contigit, mori restat. intervallis distinguimur, exitu aequemur. hoc quod inter primum diem et ultimum jacet, varium incertumque est : si molestias aestimes, etiam puero longum, si velocitatem, etiam seni angustum.

du est allé seulement devant. Puisque nous avons un même chemin à faire, n'est-il pas indigne à un sage de pleurer celui qui est parti plus tôt que nous? Se plaindre que l'ami ou l'enfant soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Nous sommes tous liés à un même sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir. L'espace peut être différent, mais la fin est toujours égale. Le temps qui court entre le premier jour et le dernier est incertain et variable. Si vous considérez la misère de la vie, il est long, même pour un enfant; si vous regardez la durée, il est court, même pour un vieillard.

Ainsi, avant que nous entendions le texte sacré des *Béatitudes*, l'auteur nous rappelle les préceptes du Portique. A l'impassible philosophie de Sénèque s'oppose l'émouvante et compatissante sagesse de Jésus. La voix lointaine de la raison romaine s'éteint, dominée par l'incomparable voix du Christ invisible. Et, comme Gérard Harry le fit justement remarquer, lors de la représentation française de la pièce, dans un article de la *Grande Revue*, « nous voyons ainsi, se confrontant, les deux morales qui se disputèrent le royaume des imaginations et des cœurs, en la première et dramatique saison de l'ère chrétienne : la morale de Jésus, toute de renoncement et d'aspiration ultra-terrestre, celle de la haute civilisation romaine, à la fois matérialiste et panthéiste, et dont le sensualisme élégant n'allait pas, tout de même, sans une noble idéalité ».

* * *

Cette étude ne prétend pas épuiser, mais esquisser le sujet. Il est immense, comme l'est la culture cosmopolite du poète.

Digitized by Google

Le dernier drame que Maeterlinck ait publié (dans les *Œuvres libres*, décembre 1925), intitulée *le Malheur passe*, a été composé, d'après l'indication qu'il a bien voulu me donner lui-même, il y a plus de dix ans, avant la guerre, et il ne faudrait pas y chercher les signes d'une récente orientation. L'action se passe en 1903, en Finlande, près d'Helsingfors. Comme jadis Sélysette, l'héroïne principale, Tatiana, s'immole pour céder la place à sa rivale, mais elle m'apparaît moins candide et plus complexe. Aurait-elle fréquenté la Rébecca de *Rosmersholm*? Peut-être suis-je dupe du décor nordique, mais je ne puis m'empêcher de songer à certaines figures de la littérature russe ou scandinave. Après son voyage aux pays de la lumière, à son retour de Florence et de Jérusalem, Maeterlinck se serait-il attardé quelque temps dans le fjord ibsénien?

Il ne s'agit pas d'ailleurs de le rattacher, coûte que coûte, à toutes les parties du monde, et de l'écarteler sur l'autel de la littérature comparée! Les rapprochements que j'ai cru pouvoir établir ici entre son œuvre et certaines inspirations étrangères attestent ses vastes lectures et sa prodigieuse documentation, mais ne diminuent en rien sa puissante et douce originalité. Ils mettent au contraire en relief l'inlassable activité de son esprit, son aptitude unique à repenser, à enrichir, au plus profond de la vie intérieure, les motifs et les thèmes que lui apporte la rumeur des pays et des siècles.

Jean-Marie Carré.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE ET UN BILLET INCONNUS DE RAMLER

La première de ces lettres est conservée aux Archives nationales, parmi des « papiers trouvés chez Junius et Emmanuel Frey » (T 1524-1525). Ce patronymique au sens symbolique, ce premier prénom significatif étaient en réalité les faux noms dont s'étaient affublés, au printemps de 1792, les frères Dobruska-Schoenfeld, aventuriers autrichiens dont la figure énigmatique a intéressé M. A. Mathiez[1]. Israélites convertis et informateurs des Habsbourg dans les affaires de la monarchie dualiste, on leur voit jouer un rôle important à Strasbourg, puis à Paris, où des relations puissantes les mettent quelque temps à l'abri. Cependant leurs agissements finissent par inquiéter la Convention, et ils montent à l'échafaud le 5 avril 1793, en même temps que d'autres indésirables étrangers.

Parmi les papiers saisis chez ces mystérieux personnages, sans doute affiliés à l'Illuminisme de Weishaupt, se trouvent entre autres un extrait d'une lettre de Gleim, 23 octobre 1790, cité dans une lettre de Kretschmann, qui écrit de Zittau, 26 novembre 1790; un « monodrame lyrique », *Thusnelda in Banden Roms*, qui appartient au genre des « bardites »; des « Principes généraux de la Cabale »; des notes sur le Maroc : mélange incohérent qui répond bien au pêle-mêle d'affaires, de diplomatie secrète, de surenchère libertaire signalé par M. Mathiez. Le vieux Ramler écrit à l'aîné de ces personnages — Moses Dobruska de son vrai nom, converti et une première fois rebaptisé le 17 décembre 1774 — longtemps avant la Révolution qui les amena en France et les conduisit à l'échafaud : Franz Emmanuel Schoenfeld avait fait paraître en 1788 des poèmes médiocres qui lui avaient permis d'entrer en relations avec l'auteur des traductions d'Anacréon et de Catulle, qui dirige à ce moment le Théâtre royal de Berlin. Ramler semble avoir compris l'espèce d'âpreté que

1. A. Mathiez, *la Révolution et les étrangers*. Paris, 1918, p. 111 et suiv.

Digitized by Google

l'inspiration judaïque pouvait donner à la versification allemande.

Hochwohlgeborener Herr,

Mit inniger Freude habe ich Ihre Davidischen Kriegsgesänge gelesen, und sage Ihnen dafür meinem wärmsten Dank. Ich hatte vor zwey Jahren den Einfall aus einzelnen Versen des königlichen Dichters ein Ganzes zum Lobe des Preussischen Königes zusammenzusetzen. Hier ist die Kantate, von dem Könige in Juda Hebräisch verfertigt, von dem Jüdischen Weltenweisen Moses Mendelssohn ins Deutsche übersetzt, und von dem Jüdischen Virtuosen, dem jungen Wissolky, in Musik gebracht. Sie hätte eben so gut zur Ehre Ihres Kaisers aufgeführt werden können, da derselbe zugleich König von Jerusalem heisst. Ich wünsche, dass der Musikus sie in Partitur herausgeben möchte. In Ansehung der Deklamation ist sie ohne Fehler, und nach dem Zeugniss der Componisten ist sie auch in Ansehung der musikalischen Grammatik ohne Fehler. Der junge Tonkünstler, dem wir jetzt bey dem Berlinischen Nationaltheater zum Musikdirector angenommen haben, hat unter den drey grössten unserer Virtuosen seine Kunst studirt, und weil er zugleich die übrigen Wissenschaften erlernt hat, die zu einem Gelehrten von Profession gehören, so liess ich ihm seinen freyen Willen in Ansehung des Textes, und schrieb nicht vor, was Recitativ, Arie oder Chor werden sollte. Er hat aber nach meinem Sinne alles aufs beste getroffen. Nichts hätte ich hierbey mehr gewünscht, als Ihre Davidischen Gesänge früher gehabt zu haben. Die Arbeit wäre mir dadurch ungemein erleichtert worden. Ihre Psalmen tragen die Melodie schon bey sich, und ich zweifle gar nicht, dass sie einst manchen Componisten in Feuer setzen werden. Bey einer neuen Ausgabe derselben wünschte ich, dass Sie die Kraft und Schönheit des orientalischen Ausdrucks in einigen ganz kurzen Anmerkungen erklärten, wie Sie bereits hin und wieder gethan haben. Den kalten Nordischen Lesern, die nicht mehr den Geist des nordischen Ossians haben, muss alles erst fühlbar gemacht werden. Für einen *Nichtschreiber*, wie Klopstock die faulen Correspondenten nennt, er, der selbst ein berühmter *Nichtschreiber* in diesem Verstande ist, habe ich doch einen nicht allzukurzen Brief geschrieben. Ich muss also ab-

Digitized by Google

brechen und sie versichern, dass ich seyn werde der ich bin

Ihr

Berlin, den 28 Aug. 1788. beständiger Verehrer

RAMLER.

Quant au billet suivant, il fait partie d'une collection de manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut (n° 1988) et n'est intéressant que par l'allusion qu'il renferme à la maladie du prince Henri de Prusse.

Meine theuerste Freundin,

Die vielen Theatergeschäfte und die Besuche bey dem kranken Prinzen Heinrich haben mich so unsichtbar gemacht. Sichtbar aber kann ich den zweyten Feyertag Abend seyn, und ich werde die Ehre haben Ihnen aufzuwarten. B. d. 22ten Aug. 1790.

RAMLER.

F. B.

LE DERNIER ABENCERAGE EN ITALIE

Le 21 septembre 1833, Chateaubriand, se rendant de Padoue à Prague, déjeunait à Conegliano. Il y fut, dit-il, « complimenté par les amis d'une dame, traducteur de l'*Abencerage*, et sans doute ressemblant à Blanca ». Pour « payer sa dette au traducteur de ses rêveries espagnoles », il reproduit, à son intention, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le portrait de Blanca, au jour où elle apparut pour la première fois à Aben-Hamet : « Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes[1]... »

L'anecdote atteste une certaine vogue du *Dernier Abencerage* en Italie. L'œuvre, lorsqu'elle parut en France, n'avait eu qu'un succès modeste : elle avait manqué, comme dit Sainte-Beuve, « son à-propos, son heure de soleil[2] ». Mais, dès 1827, elle fut traduite en italien, et elle ouvre le recueil anonyme des *Opere varie del Visconte Chateaubriand, recate in italiano*[3]. L'éditeur, dans son avertisse-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, VI, p. 330.

2. *Étude sur Chateaubriand*, dans *Œuvres complètes de Chateaubriand* Garnier, I, p. 200.

3. Venezia, Girolamo Tasso, édit. M DCCC XXVII-M DCCC XXX, 12 vol

Digitized by Google

ment, semble avoir pris à tâche de souligner, comme si le doute eût été possible pour le lecteur italien de l'époque, le caractère parfaitement orthodoxe et moral de la nouvelle :

... Il sentimento dell' onore cavalleresco, si dall' una che dall' altra parte, è la base su cui s'innalza l'edifizio di questo breve racconto. È considerabile in questa storia la totale mancanza di personaggi di riprovevol carattere, essendo tutti, qual più qual meno, commendevoli. L'autore ha saputo metter in contrasto diverse specie di virtù, senza ricorrere al vizio. Se v'ha un po' d'imprudenza dal lato di Bianca, un po' di tenacità dal lato di Carlo, se l'Arabo non può guadagnare interamente l'animo d'un lettore cristiano, attesa la sua pertinacia e cecità in fatto di religione, il misero fine di tutti e tre questi personaggi che consumano la vita nella tristezza d'inefficaci desiderj non lascia luogo a dubbio alcuno sulla dottrina morale che da questa storia è insegnata. Mi giova sperare che i lettori accoglieranno favorevolmente l'afferta ch'io fo loro di questo libro che per la prima volta vede la luce sotto veste italiana[1]...

En Italie, berceau du genre, ce chef-d'œuvre de la nouvelle française ne pouvait que prospérer. Il apparut bien vite comme un morceau d'anthologie. En 1838, on le retrouve inséré et traduit dans une collection de nouvelles italiennes et étrangères[2].

Un indice notable de son influence est l'utilisation qu'en fit, après plus de trente ans, pour la scène lyrique, un auteur fécond et obscur : Giovanni Peruzzini[3]. L'ouvrage est médiocre, mais ni plus ni moins que tout autre livret d'opéra. Des scènes de chasse, le duel à la fontaine du Pin, l'épisode de l'épée de Boabdil, tout ce qui est

in-12, 24 tomes. — Vol. I, tome I (1827) : *Avventure dell' Ultimo Abencerragio*, prima traduzione italiana, p. 74.

1. La préface de Chateaubriand est beaucoup plus concise.

2. *Il Novelliere Contemporaneo e straniero*. Venezia, tipi del Gondeliere, 1838. — Dans le douzième et dernier volume : *Avventure dell' Ultimo Abencerragio di Chateaubriand*, in-24, p. 156. — Depuis 1891 ont paru cinq traductions ou éditions : trad. Ugo Fortini, Parme, 1891 ; la même, Rome, 1892 ; trad. Dom. Battaini, Rome, 1901 ; trad. Lor. Morguna, Sassari, Gallizzi, 1907 ; édit. Ugo Donato, Assise, 1906.

3. *L'Ultimo Abencerragio*, dramma lirico in 3 atti di Giovanni Peruzzini, per musica espressamente composta dal maestro Francesco Tessarin, da rappresentarsi nel gran Teatro la Fenice, 1857-58. Venezia, Dalla Tipografia del Commercio.

Digitized by Google

prétexte à grand spectacle s'y trouve amplement développé. Aben-Hamet, pour l'euphonie, s'appelle Selim, et, pour sacrifier aux règles, se tue au dénouement d'un coup de poignard. Lautrec est bien effacé, Bianca est terrorisée par son frère. Seul, Carlos, en partie grâce à la suppression du personnage débonnaire du duc de Santa-Fé, garde toute sa prestance et toute sa rigidité : il est bien celui « qui nourrit dans son cœur contre les infidèles la haine qu'il a héritée du Cid ». L'antithèse des religions s'exaspère dans le drame de Peruzzini au point d'affadir complètement l'histoire d'amour.

L'ouvrage entier est bourré de réminiscences de Chateaubriand : idées isolées, fragments de phrases. L'imitation littérale, au cours d'un développement continu, est au contraire à peu près inexistante : la seule raison est que la forme lyrique du vers libre l'interdisait à l'auteur. Toutes les fois qu'il peut échapper à cette sujétion — dans les indications de décor par exemple — nous retrouvons le texte même de Chateaubriand :

Acte I, 1er tableau :

La valle del Douro. In fondo, su di un florido colle, sorgono i muri dell' Alhambra. A sinistra, tra le quercie e i cipressi, le torri di Granata; a destra, monasteri e romitaggi sulle cime delle roccie e la Sierra Nevada. È l'alba.

CHATEAUBRIAND :

Un jour, il herborisait dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenait sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife... A l'extrémité occidentale de la vallée, on découvrait les clochers de Grenade qui s'élevaient en groupe au milieu des chênes-verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'Orient, l'œil rencontrait sur des pointes de rochers des couvents, des ermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et, dans le lointain, les sommets de la Sierra Nevada.

Acte II :

Luogo remoto. La Fontana del Pino; dai rami di questo, penderanno alcune armi moresche. Varie pietre sepolcrali intorno alla Fontana con iscrizioni mortuarie. È ancora notte.

On voyait encore les débris des armes de ce chevalier maure (Abayados) suspendus aux branches du pin, et l'on apercevait *sur l'écorce de l'arbre* quelques lettres d'une inscription funèbre.

Digitized by Google

Acte III, 1er tableau :

Antica moschea mista d'architettura araba e gotica, mutata in chiesa dei Fedeli. Qualche lampada rischiara debolmente le maestose arcate di essa. A destra, lungo porticato che conduce al chiostro; a sinistra, una cappella.

Il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles... L'architecture légère des Arabes s'était mariée à l'architecture gothique. Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes.

2e tableau :

Sala del Generalato, detta dei Cavalieri. Intorno ad essa staranno sospesi i ritratti dei principi e dei cavalieri vincitori dei Mori : Pelagio, il Cid, Gonzalvo di Cordova, ecc. La spada di Boabdil, ultimo re di Granata, pendera sotto uno di quelli.

Lautrec avait fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne... dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étaient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures : Pelasge, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade était attachée au-dessous de ces portraits.

Tout le monde n'a pas, pour brosser scènes d'intérieur ou paysages, un peintre comme Chateaubriand.

Albert Bédé.

NOTE
SUR
UN PROJET DE TRADUCTION ALLEMANDE DU « STELLO » D'ALFRED DE VIGNY

J'ai signalé récemment, dans l'édition Conard des *Œuvres complètes* de Vigny (*Stello*, 1925 : *Notes et éclaircissements*, p. 448), un projet de traduction de *Stello* en allemand qui ne semble pas avoir été mené à bonne fin, et qui se présente d'une façon assez caractéristique pour mériter d'être commenté avec quelque détail. Voici divers indices complémentaires qui pourraient aider à retrouver quelques traces d'une entreprise qui doit avoir été sérieusement

Digitized by Google

amorcée : elle aurait pu, à sa façon, faire en Allemagne un pendant à la traduction de *Chatterton* qui émut la Jeune-Italie[1].

L'année même où avait paru en volume, en juin, le plaidoyer si véhément de Vigny en faveur des poètes, un auteur allemand, E. F. Ludwig Robert (1778-1832), frère cadet de la fameuse Rahel Levin et qui avait gardé le patronymique initial de la famille, se réfugiait à Baden-Baden pour fuir le choléra qui sévissait dans les grandes villes. Il y rencontrait un diplomate français, Édouard de La Grange, bien connu des historiens du romantisme pour son choix de *Pensées de Jean-Paul* et pour sa correspondance avec Alfred de Vigny (éditée en 1914 par M. Albert de Luppé) : intime ami du poète, il était en mesure, mieux que personne, de faire apprécier le pathétique et la beauté qui se revêtaient d'un humour parfois déconcertant. C'est évidemment à une lettre où Édouard de La Grange signale à l'auteur de *Stello* l'écho rencontré par son livre, que Vigny répond le 3 juin 1832 :

J'ai à Bade, à ce que je vois, un public si ami, que je dois me défier de son indulgence...

Un peu plus tard, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1832 (p. 643), une lettre de La Grange « sur L. Robert de Berlin » nous renseignera sur cet enthousiasme et sur le projet qui s'ensuivit :

Je lui avais fait lire *Stello;* il fut saisi d'un tel enthousiasme pour le talent original et la verve créatrice de ce livre si profondément pensé et animé de couleurs si vives, que, malgré sa répugnance habituelle pour les traductions, il avait entrepris de le faire passer dans l'allemand, croyant ne pouvoir plus richement doter la littérature de son pays qu'en naturalisant un tel ouvrage.

« Répugnance habituelle » ? Louis Robert avait traduit en allemand le *Charles II* d'Alexandre Duval et adapté de très près les *Précieuses ridicules* de Molière; il avait, nous dit La Grange, revêtu plusieurs pièces des *Orientales* d'une forme allemande : une traduction de *Stello* n'eût pas été en de mauvaises mains. Malheureusement, le 10 août 1832, Louis Robert mourait d'une fièvre nerveuse due aux tracas auxquels avait été soumise sa sensibilité très vive, pendant les années agitées des alentours de 1830 : c'est le même jour, de

1. L. F. Benedetto, *Alfred de Vigny e gli esuli della « Giovine Italia »* (*Marzocco*, 19 novembre 1922).

Digitized by Google

Genève, que La Grange renseigne sur lui le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, ce qui prouve à tout le moins qu'il a été singulièrement vite mis au courant de cette mort[1]. Le projet envisagé à Bade avait-il été amorcé? L'inventaire des papiers de Louis Robert signale[2] un « manuscrit, sans feuillet de titre, de soixante-six pages » : il serait curieux de retrouver là une ébauche de traduction, par le frère de Rahel, d'un des livres les plus significatifs du romantisme français.

F. BALDENSPERGER.

ROBERT BROWNING ET GOBINEAU

Le comte de Gobineau a toujours eu une très haute estime pour la nation anglaise. Il admirait dans le tempérament anglais cette énergie, ce courage, ce sens de l'honneur qu'il vante dans le fameux *Essai*. Il serait très difficile de trouver dans la littérature anglaise des personnages plus nobles, plus fiers que ce « fils de roi » des *Pléiades*, Wilfred Nore, ou sa fiancée, Harriet Coxe, dont le romancier a dépeint le caractère avec tant de sympathie et de justesse.

Gobineau comprenait bien la langue anglaise, bien qu'il ne s'en servît que rarement. Pendant sa vie diplomatique il fit connaissance de beaucoup d'Anglais. A Rio-de-Janeiro, il se lia avec le jeune Wilfred Blunt, esprit étincelant et rare. En Grèce, il connaissait l'ami de Byron, le philhellène G. Finley. A Athènes, il avait pour confrère dans le corps diplomatique Edward Robert Bulwer, fils du fameux romancier anglais lord Lytton, lui-même bien connu comme poète sous le pseudonyme d'Owen Meredith. La correspondance entre ces deux amis se poursuivit jusqu'à la mort de Gobineau, et les lettres du poète anglais témoignent d'une admiration profonde pour celui qu'il appelle « très cher grand homme et grand ami ». Ce fut Lytton qui écrivit pour la *Fortnightly Review* l'article très élogieux sur les *Pléiades*.

Plusieurs fois pendant sa vie Gobineau a projeté une visite en Angleterre. En 1870, Lytton lui donna des mots d'introduction auprès d'éminents hommes de lettres anglais, tels que John Morley, Matthew Arnold, G. H. Lewes, F. W. Farrar et John Forster; mais

1. Un billet de La Grange, « Baden, 1832 », deux lettres de recommandation pour La Grange, 1832, sont conservés dans les papiers de L. Robert (*Fonds Varnhagen von Ense* à la Reichsbibliothek de Berlin, *Catalogue*, p. 670).
2. *Ibid.*, p. 671.

Digitized by Google

ces lettres ne furent jamais présentées parce que cette visite, pas plus que le voyage qu'il méditait pendant ses dernières années, ne se réalisa jamais.

Très versé dans la littérature de son temps, aussi bien que dans celle d'autres époques et d'autres pays, Gobineau admirait beaucoup les auteurs anglo-saxons. On sait comme il aimait les romans de Walter Scott; et, en lisant le *Prisonnier chanceux* et surtout ce beau roman historique, l'*Abbaye de Typhaines*, on se rend compte combien il s'était pénétré de l'esprit du grand maître écossais. A la fin de sa vie, aigri par les malheurs, accablé de tristesse et de maladies, il se délassait souvent en relisant les œuvres de Balzac et celles de ce grand enchanteur du Nord, de cet « English gentleman » avec qui il partageait tant d'idées.

A sa première audience comme ministre à Rio-de-Janeiro, l'empereur lui fit faire connaissance avec la *Divine Comédie* de Dante dans la traduction que le poète américain Longfellow venait de publier. Gobineau la lut avec ravissement et ses lettres de cette période en vantent beaucoup les beautés. Sans doute, ce n'est pas la première fois que Gobineau avait lu la *Divine Comédie*, mais c'est évidemment à l'inspiration de cette traduction que nous devons le poème inédit du diplomate français intitulé *le Paradis de Beowulf*, ouvrage étincelant d'idées et d'imagination. Dans ce poème, écrit à Rio, Beowulf, comme le Florentin, rencontre au Paradis les grandes âmes de l'histoire et le poète chante l'immortalité de toutes les œuvres de l'esprit.

Mais il est des preuves encore plus intéressantes du goût de Gobineau pour la littérature anglo-saxonne. Dans sa correspondance, on trouve une lettre de son ami lord Lytton (datée de Londres, le 12 septembre 1865), dans laquelle le poète anglais cite un passage d'une lettre qu'il venait de recevoir de John Forster :

« ... and first let me tell you that Browning had the French translation of the verses from me, was greatly pleased by it and said he would say as much to you (to Lytton) ... »

De quelle traduction est-il ici question?

Parmi les documents de Gobineau conservés à Strasbourg, il y a une feuille où se trouve un poème sans titre, daté du 4 février 1865. Schemann a reproduit ces vers dans ses *Quellen*, mais le gobiniste allemand n'a pas reconnu que le poème est une traduction des vers de Robert Browning intitulés *Confessions* (*Dramatic Lyrics*, London, 1864), qui commencent :

What is he buzzing in my ears?
« Now that I come to die

Digitized by Google

Do I view the world as a vale of tears? »
Ah, reverend sir, not I! »

C'est évidemment là le poème dont parle Forster.

Pendant le XIXe siècle siècle, Robert Browning était moins connu en France que sa femme Élizabeth Barrett Browning, à cause peut-être de l'obscurité trop fréquente de ses vers. Ce poème de Gobineau est sans doute une des premières traductions françaises des œuvres du poète anglais. On se demandera pourquoi Gobineau a choisi ce poème entre toutes les œuvres de Browning : c'est peut-être qu'il se trouve ici cette combinaison de bon sens, d'humour et d'imagination dont on peut trouver beaucoup d'exemples dans les livres de Gobineau lui-même. Par tempérament, ces deux écrivains ne se ressemblaient guère. Rien de plus différent que le pessimisme stoïque de l'auteur des *Pléiades* et l'optimisme un peu facile du poète de *Pippa Passes!* Néanmoins, ils avaient beaucoup de traits communs. Ils étaient, au fond, humanistes. Ils s'intéressaient à une grande diversité de choses et de périodes historiques. Ils étaient tous les deux amateurs de cette « fleur d'or » de l'histoire, la Renaissance; et on peut constater une ressemblance frappante entre la *Renaissance* de Gobineau et les poèmes de Browning sur le même sujet, bien que les poèmes anglais ne soient que des eaux-fortes, tandis que les « scènes historiques » de Gobineau composent une vaste fresque. De plus, Browning était psychologue. Il a dépeint des états d'âme voisins de ceux qui ont intéressé Gobineau dans les *Pléiades* et les œuvres qui traitent de l'Orient.

Sans chercher de dettes plus précises, il est curieux de constater des rapports personnels entre ces deux hommes qui étaient, par leur curiosité et leur sympathie universelle, de la même famille d'esprits. Nous donnons ici la traduction de Gobineau :

« Que marmotte ce prêtre autour de mes oreilles
Maintenant que j'étouffe et que je vais mourir?
— Que valent, ô mon fils, le monde et ses merveilles?
— Non, j'ai toute autre idée au fond du souvenir.

Ce que j'ai vu, Monsieur, et que je vois encore,
Là, parmi les flacons de mon sot médecin,
C'est un petit sentier que la vigne décore,
C'est un mur tout fleuri d'un fouillis de jasmin.

Il s'en va contournant cette verte fiole
Vers la porte entr'ouverte où mon âme aspirait...
Un ciel bleu de mon lit envahit la coupole :
Oui, c'était le printemps et tout mon cœur vibrait.

Digitized by Google

Voyez-vous la maison ?... Je la vois à la place
Où sur un papier blanc je lis le mot : éther...
Je la crois se pencher au bord de la terrassse...
Elle m'entend venir et quels yeux ! Et quel air !

C'était, mon cher monsieur, une fille céleste !
A coup sûr, mes propos sont très inconvenants.
Mais !... là, tout m'abandonne et le peu qui me reste
Me domine et me traîne en arrière du temps.

Je n'y peux rien ! Je tombe où mon rêve m'emporte !
Comme elle descendait lestement l'escalier !...
Je suis de votre avis... mais elle est la plus forte
Et me redit des mots qu'on ne peut oublier.

La voyez-vous ici, plus rose que les roses !...
Nous nous aimions, Monsieur !... Certes, nous étions fous !
Nous aurions dû penser et faire autre chose
Que de nous embrasser... mais comme c'était doux ! »

Arnold H. Rowbotham.

UN CHAPITRE DES « FRÈRES KARAMAZOV »

ET

LES « RAISONS DU SAINT-PÈRE » DE LECONTE DE LISLE

Le poème de Leconte de Lisle, *les Raisons du Saint-Père* (*Derniers Poèmes*), a d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1890. « Il n'est pas douteux, écrit M. Lestel (*Revue d'histoire littéraire*, 1925, p. 127), que dans la plupart des cas la publication n'ait suivi de très près la composition. » Cette fois, le poète s'inspirait d'une lecture récente : c'est en 1888, en effet, qu'Halpérine-Kaminski et Ch. Morice avaient donné à la librairie Plon la première traduction française des *Frères Karamazov* de Dostoïevski : « version procustement mutilée », comme dit M. Gide, mais où du moins figurait, intégralement et vigoureusement rendu, le chapitre intitulé *le Grand Inquisiteur* : c'est de ces pages, croyons-nous, que le poète a tiré l'idée première et plusieurs détails de son poème.

Relisons-les dans la traduction de 1888. Ivan, l'intellectuel athée, expose à son frère, le mystique Aliocha, le plan d'un poème qu'il a rêvé : l'action se passe à Séville au XVIe siècle; le Christ est revenu parmi les hommes. *Le peuple le reconnaît... De ses yeux émanent la*

Digitized by Google

Lumière, la Science et la Force... Soudain paraît le Grand Inquisiteur qui le fait arrêter, mettre en prison, puis le soir va le trouver dans son cachot et, l'ayant considéré longuement, lui dit : « *C'est Toi? Toi?* » Mais il n'attend pas la réponse et se hâte de poursuivre : « *Ne parle pas, tais-toi. D'ailleurs que dirais-tu? Je le sais trop bien, ce que tu dirais. Mais tu n'as pas le droit d'ajouter un seul mot à ce que tu as déjà dit. Pourquoi es-tu venu nous déranger? Car tu nous déranges; tu le sais bien... Qui que tu sois, demain je te condamnerai.* » Et après une pause il reprend, tandis que le Christ muet laisse tomber sur lui un regard plein de douceur : « *N'as-tu pas dit bien souvent : je vous ferai libres. Tu les as vus ces hommes libres! Ah! cela nous a coûté cher... Mais enfin nous avons accompli cette œuvre en ton nom... Jamais les hommes ne se sont crus aussi complètement libres qu'aujourd'hui depuis qu'ils ont déposé leur liberté à nos pieds... L'être humain est naturellement révolté; est-ce que des révoltés peuvent être heureux?... Tu t'es privé du seul moyen réel de donner du bonheur aux hommes, mais tu nous as légué la besogne.* » Et c'est l'évocation du dialogue dans le désert entre Satan et Jésus, des trois tentations rapportées dans l'Évangile de saint Mathieu. En refusant de changer les pierres en pain, le Christ offrait à la foule le pain du ciel, quand elle n'a désir que du pain de la terre, prête à s'incliner devant qui le lui donne. En refusant de se jeter du haut du temple, le Christ n'a pas *voulu asservir l'homme au miracle;* mais *l'homme n'est pas de force à se passer de miracles, il en invente!... Ici comme partout tu te faisais de l'homme une idée trop haute. Nous avons corrigé ton œuvre; nous l'avons fondée sur le miracle, le mystère et l'autorité.* En refusant le glaive de César et l'Empire du monde que Satan lui offrait, le Christ a voulu laisser aux hommes la liberté, mais c'est de paix et d'unité qu'ils ont besoin. L'Église l'a compris : *Nous avons accepté, nous, Rome et le glaive de César... Nous leur donnerons* (aux hommes) *le bonheur qu'il leur faut, fait de paix et d'humilité... Demain je te brûlerai. Dixi.* — Le Christ est demeuré silencieux avec son doux et fixe regard. Il se penche alors vers l'Inquisiteur et baise doucement ses lèvres exsangues; brûlé par ce baiser, le nonagénaire relâche son prisonnier, mais en lui disant : *Ne reviens plus.*

On voit comment, dans cette puissante fiction, Dostoïevski renouvelle le thème banal de l'opposition entre la mystique de l'Évangile et la politique de l'Église; il nous place au cœur de son propre christianisme, si hostile au catholicisme romain : le Christ incarne à ses yeux la liberté, l'Église l'autorité; le Christ a cru à la grandeur de l'homme, l'Église ne croit qu'à sa faiblesse : la voilà donc contrainte, par charité même, à l'imposture : « *Ils nous sont pourtant*

Digitized by Google

chers à nous ces êtres faibles; ils finiront, tout vicieux et révoltés qu'ils sont, par se laisser dompter; ils nous admireront : nous serons leurs dieux, nous qui avons consenti à prendre sur nous le poids de leur liberté et à régner sur eux... et nous nous appellerons disciples de Jésus, nous régnerons en ton nom, — sans te laisser approcher de nous. Cette imposture constituera notre part de souffrance... » — Mais ce mensonge en suppose un autre plus terrible encore. Ce prêtre qui ne voit le salut des hommes que dans leur asservissement, Aliocha le mystique devine aussitôt son secret : « *Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu. — Tu y es enfin..., dit Ivan.* »

On comprend que Leconte de Lisle ait été frappé par ce chapitre facile à détacher du long roman et où il trouvait l'expression d'une haine égale à la sienne pour le catholicisme romain. Il s'était plu lui-même plusieurs fois à dresser en face d'une Église chargée de tous les vices un Christ, faible et doux prêcheur de rêves humanitaires. M. Estève cite cette phrase d'une de ses lettres à Bénézit datée du 31 juillet 1846 — c'était le temps des rêves fouriéristes — : « L'école sociétaire... a donné et donne chaque jour les moyens scientifiques d'organiser sur terre la charité universelle annoncée par le Christ... » Suivait une diatribe enflammée contre le catholicisme, objet d'horreur pour les nations[1]. — Dans l'*Agonie d'un saint*[2] Jésus apparaît au chevet d'un vieil inquisiteur pour lui reprocher ses crimes; inversement, dans la *Bête écarlate*[3] c'est le Christ lui-même qui, au jardin des Oliviers, frémit d'entrevoir dans l'avenir la hideuse figure de son Église.

Le Christ a, dans les *Raisons du Saint-Père*, les traits essentiels que Leconte de Lisle lui prête dans la plupart de ses poèmes antérieurs : ce n'est plus ni le « vil Galiléen » d'*Hypatie*[4] ni le cruel enfant du *Runoïa*[5], mais une figure de douceur et de tristesse sous ses cheveux roux comme dans le *Dies irae*[6]. Pourtant, du roman russe le poète semble retenir ici deux traits : le regard doux et profond (cf. vers 24) et surtout ce silence si émouvant dont on sent mieux la beauté poétique si on le compare aux imprécations maladroites que Leconte de Lisle avait prêtées à Jésus dans l'*Agonie d'un saint*.

Au Grand Inquisiteur anonyme du XVIe siècle, le poète substitue

1. *Revue des Cours*, 23e année, p. 574.
2. *Poèmes barbares*.
3. *Poèmes tragiques*.
4. *Poèmes antiques*.
5. *Poèmes barbares*.
6. *Poèmes antiques*. Ces mêmes *cheveux roux* sont mentionnés encore dans le *Nazaréen* et les *Paraboles de don Guy* (*P. B.*).

Digitized by Google

le grand pape du XIIIe, parce que la figure d'Innocent III lui semble ici d'un plus beau contraste, et sans doute aussi par respect pour le siècle de la Renaissance et par haine des *Siècles maudits*[1]. Ce pape n'est d'ailleurs qu'une réplique du Grégoire VII des *Deux glaives*[2] :

Les Deux glaives.

Un vieux *moine* à l'œil cave, aux lèvres *ascétiques*,
Muet et tel qu'un spectre en ce monde oublié,
Vêtu de laine blanche, en sa stalle ployé,
Tient sa *croix pectorale* entre ses doigts étiques.
Sur la face amaigrie et sur le front blafard...
Un indomptable orgueil dort dans ce *froid regard*.
... il se sent rigide, *dur*, haï.

Raisons du Saint-Père.

... Dans l'oratoire clos, le Pape Innocent trois,
Mains jointes, méditait, *vêtu de blanche laine*
Où se détachait l'or *pectoral* de la *Croix*.
[... Seule une lampe]
Éclairait çà et là le retrait *ascétique*
Et le visage osseux du Saint-Père pensif.
... En face du grand *Moine* immobile *en sa stalle*.
[... Mais le Pape]
Lui dit, la contemplant d'un *regard froid et dur*...

Notons pourtant que le Grand Inquisiteur de Dostoïevski était lui aussi *d'une ascétique maigreur* (cf. vers 7 et 8) avec *des yeux profondément enfoncés dans l'orbite* (cf. vers 10).

Leconte de Lisle ne retient de la fiction d'Ivan Karamazov que la partie centrale, le discours du prêtre au Christ silencieux[3] : ce discours sur les lèvres du Saint-Père devient plus ramassé, plus hautain, perd de sa violence anxieuse. L'idée que l'Église a ramené à l'esclavage les hommes imprudemment affranchis par le Christ, cette idée qui ordonnait tout le développement du Grand Inquisiteur reparaît ici, mais comme durcie, dépouillée de ses riches nuances :

« Les âmes, te sachant trop haut et trop loin d'elles,
Erraient à tous les vents sans guide et sans vertu...

1. *Poèmes tragiques.*
2. *Poèmes barbares.*
3. L'apparition de Jésus dans l'oratoire d'Innocent III est simplement préparée par deux vers (11-12) d'un effet dramatique un peu faible.

Digitized by Google

Pourquoi refusais-tu dans ton orgueil austère
De soustraire le monde aux sinistres hasards?...

Connaissant mieux que toi la vile humanité
Nous avons pris la pourpre et les Clefs et le Glaive... »

D'ailleurs, ce long effort pour asservir le monde, le Grand Inquisiteur l'attribuait à une sincère pitié de l'Église pour l'humaine faiblesse; le Pape de Leconte de Lisle ne nous y fait voir qu'égoïste et jalouse ambition :

« Fallait-il donc, soumis aux promesses dernières
D'un retour triomphal toujours inaccompli,
Tendre le col au joug et le dos aux lanières,
Ramper dans notre fange et finir dans l'oubli? »

Ainsi l'Église n'a travaillé ni pour le Christ ni pour les hommes; le mal contre lequel elle s'acharne, ce n'est pas le tort fait au prochain ni l'offense faite à Dieu, c'est toute résistance à son orgueilleuse autorité; et la fureur du Saint-Père

— « Vois! la nuit se dissipe à nos bûchers en flammes,
La mauvaise action gît au tranchant du fer... » —

ne peut même pas s'expliquer par le délire d'une foi sombre ou d'une cruelle charité[1]. — La figure du Grand Inquisiteur — peut-être aussi suspecte aux yeux de l'historien — avait du moins la profondeur et la vérité dramatiques.

Dans le détail, quelques imitations sont évidentes. Le premier vers du discours d'Innocent III n'est que la reprise, mais sur un ton d'insolence, du « *C'est Toi? Toi?* » que prononce d'abord le Grand Inquisiteur. Les vers 30-36 sont une paraphrase de son incessant reproche : « *Pourquoi es-tu venu nous déranger?* » Les vers 37-40 sont manifestement inspirés de ces lignes du roman russe : « *Tu nous as légué la besogne; tu nous as promis, tu nous as solennellement confié le droit de lier et de délier.* » L'idée maîtresse de l'Inquisiteur apparaît dans la strophe suivante, mais elle fait bientôt place à une évocation des premières hérésies que le roman n'a pas suggérée. Les vers 53-56 sont, nous l'avons vu, en contradiction avec l'esprit même du texte russe; mais les strophes qui suivent sont très évidemment inspirées des étonnantes pages de Dostoïevski sur le dialogue évangélique entre Jésus et Satan : des trois tentations, Leconte

1. Comme celle par exemple de la dame de Meaux (*Poèmes barbares : Un acte de charité*).

Digitized by Google

de Lisle ne retient que la dernière, celle qu'il avait déjà curieusement évoquée dans les *Paraboles de Don Guy;* il laisse d'ailleurs de côté le profond commentaire du romancier et prête à Satan dans les vers 61 et suivants des paroles dont l'accent fait plutôt songer au début de la *Tristesse du Diable*[1] qu'à Dostoïevski ou à saint Mathieu. Par contre, le vers 72 condense les reproches qu'adresse au Christ le Grand Inquisiteur pour avoir refusé le glaive de César. Dans les strophes 73-80 apparaît cette idée bien étrangère au romancier russe, mais chère à Leconte de Lisle[2], que le Christ sur la croix a douté de son œuvre et de sa divinité. On peut rapprocher du vers 100 ces paroles du Grand Inquisiteur : « *Et nous nous appellerons disciples de Jésus; nous régnerons en ton nom.* » Le vers 102 condense l'idée maîtresse du texte de Dostoïevski et le vers 103 reprend le vers 72, mais en serrant de plus près la traduction du texte russe : « *Nous avons accepté, nous, Rome et le glaive de César.* » On retrouve dans la strophe 105-108 ce mouvement du discours de l'Inquisiteur : « *Pourtant notre conquête n'est pas tout à fait achevée...* »; mais la fin est bien personnelle au poète : Dostoïevski laissait seulement deviner l'athéisme intérieur de son prêtre; ici, Innocent III reprend hardiment le thème de la *Paix des dieux*[3] : « Ces spectres d'un jour, c'est toi qui les créais », ou du *Dies irae*[4] :

« ... L'humanité dans ta tombe scellée,
O jeune Essénien, garde son dernier Dieu! »

Pierre CLARAC.

1. *Poèmes barbares.*
2. Cf., par exemple, le *Nazaréen*, où se trouvait déjà l'expression de *fils du charpentier* qu'on retrouve dans les *Raisons du Saint-Père*, au vers 84.
3. *Derniers Poèmes.*
4. *Poèmes antiques.*

Digitized by Google

CHRONIQUE

Victor Hugo et le degré d'universalité de son œuvre. — On sait qu'à propos de l'inauguration, à la Sorbonne, de la « chaire Victor Hugo », des polémiques se sont engagées à ce sujet : l'auteur de la *Légende des siècles* représente-t-il vraiment, par son œuvre, sa pensée, sa personnalité et son art, une valeur éminente et digne d'être comparée à celles qui s'attachent à Dante, Shakespeare et Gœthe? Il va de soi qu'une telle discussion, pour être sincère, doit être exempte de parti pris politique : ce n'est peut-être pas encore « le point de vue de Sirius » qu'ont atteint, à cet égard, quelques-uns des partisans ou des adversaires de Victor Hugo, et il y a là, du coup, un premier élément d'incertitude et de doute à l'égard de ses droits authentiques à cette sorte de canonisation européenne. Sans doute a-t-il fallu, pour ses émules eux-mêmes, une longue période probatoire qui dégageât vraiment leur véritable éminence de toutes les significations contingentes, si l'on peut dire, qui pouvaient l'obscurcir. Ni pour Shakespeare, ni pour Gœthe, ni pour Dante, l'apothéose européenne ne s'est produite au bout d'un demi-siècle : est-il bien prudent de soulever, après un intervalle d'aussi courte durée, une question qui ne peut être résolue que beaucoup plus tard?

C'est ici, d'ailleurs, que la littérature comparée a son mot à dire. S'il est vrai que « la postérité commence aux frontières », et qu'ainsi une anticipation de l'avenir s'inscrit dans la réputation faite par l'étranger à une gloire qui n'appartient pas encore au passé, que voyons-nous dans le cas de Victor Hugo? Créateur verbal incomparable, son prestige, on le sait, s'est exercé sur Swinburne et sur Carducci, sur Freiligrath et sur Zorrilla; un artiste de la qualité de Hoffmansthal a consacré un petit volume à son œuvre antithétique, image de forces en perpétuel conflit. Il est donc bien certain que ce magnifique manieur de mots, pour qui « le verbe, qu'on le sache, est un être vivant », a droit à une place éminente à côté des grands créateurs de valeurs poétiques exprimées par des mots.

D'autre part, la foi révolutionnaire de Victor Hugo lui a concilié ceux des grands écrivains européens pour qui des nécessités du

Digitized by Google

même ordre s'imposèrent au cours d'un siècle. Nous avons donné ici même un article où M. J. Lescoffier rappelait l'enthousiasme dont Bjørnson était saisi, à le trouver « si grand » (1922, p. 60), et publié, grâce à M. Buriot, le prospectus de la grande traduction allemande entreprise, en 1836, par le Dr Adrian de Francfort et un groupe de libéraux (1926, p. 127) : le nom de Freiligrath, en particulier, et celui de G. Büchner signifient des enthousiasmes qu'une commune foi démocratique aidait à animer. Il n'est pas douteux qu'à partir de cette date la renommée du poète français n'ait été en partie déterminée par le sens même de son rôle politique.

Mais cette action porte en elle-même ses limites, et il serait facile d'aligner, en défiance devant elle, bien des témoignages analogues à celui par lequel un auteur appartenant à une authentique démocratie, C.-F. Meyer, s'opposait à une glorification intégrale de Shelley. « Ne soyons pas surpris, écrivait-il en 1884 dans le *Magazin*, qu'un visionnaire chimérique, un poète subjectif ne soit plus notre compagnon quotidien... Quiconque croit en un lent combat, en un progrès difficile de l'humanité et en des buts éloignés qui ne seront jamais réalisés qu'en partie, se trouvera non seulement dans le domaine de la fantaisie, mais même dans celui de l'erreur en lisant ce poète... »

Or, ce qu'on a appelé l' « eschatologie » de Victor Hugo, cette conception mystique du Bien et du Mal qui suppose, à l'origine et à la consommation des Temps, la non-existence du Mal et sa défaite définitive, tout cela se trouve engagé, plus qu'on ne saurait croire, dans l'essentiel de son œuvre : même les *Misérables*, qui ont été longtemps son principal titre de gloire aux États-Unis et en Russie, procèdent de vues de cet ordre. Sont-elles, ces vues, confirmées ou démenties par le déroulement de l'histoire? Tout est là, et pourquoi une gloire qui a profité de la vague optimiste ne serait-elle pas, à son heure, desservie par un certain reflux? Il ne s'agit point ici de la confiance qu'on peut faire, en général, à l'humanité et à son avenir, mais des moyens envisagés comme instruments de progrès, de la conception fondamentale de la destinée, de la psychologie courante, de l'interprétation de la Nature et de l'Histoire; et quand la conclusion d'une enquête sur l'un de ses rivaux de gloire et sa fortune dans un pays voisin (F. Baldensperger, *Goethe en France*, 2e éd., *sub fine*) mettait en présence l' « idéal immanent » de Goethe et l' « idéal transcendant » d'Hugo, ce sont les orientations fondamentales des esprits, leur concordance ou leur divergence avec certaines données de l'expérience humaine, de la science ou de la pensée, qui se trouvent impliquées là.

Semblable discrimination semble résulter d'enquêtes actuelles,

Digitized by Google

comme la *Vie latine*, par exemple, vient d'en commencer une au sujet d'Hugo. Si M. Blasco Ibañez vénère en lui « le plus grand des poètes français » et lui assigne une place incontestable à côté des trois génies auxquels il s'agit de l'égaler (Dante, Shakespeare, Goethe), un professeur polonais de littérature lui refuse cette éminence et ce rang. A scruter les témoignages qui, un peu partout, se font jour, on est tenté de trouver la clientèle la plus enthousiaste de l'auteur d'*Hernani* parmi les jeunes nations latines, pour lesquelles des phases ardentes d'adaptation sociale et de libération philosophique semblent encore nécessaires. Il s'en faut que, même parmi d'autres nations « latines », les orientations présentes soient les mêmes, et l'on se souvient que M. B. Croce, ayant à faire choix d'un poète français qui figure parmi les grands « Européens » du XIXe siècle, a préféré Vigny à Hugo, comme un réalisateur plus grand, quoique plus réticent, de parfaites suggestions poétiques. Un témoignage plus officiel? L'Italie a récemment renouvelé l'esprit et les programmes de son enseignement secondaire : constatons qu'à l'examen d'admission à la première classe ou cours supérieur de l'Institut technique, figure une épreuve de culture générale, où le génie français est représenté par Molière, et non par Victor Hugo.

Et ailleurs? Nul n'a proposé à Washington de placer Victor Hugo, au fronton de la Bibliothèque du Congrès, parmi les bustes immortels qui y figurent. La *Littérature mondiale* que dirigea Gorki à Moscou ne semble pas avoir tenu à diffuser l'œuvre d'un auteur réputé sans doute « bourgeois », malgré tant de gages donnés à son idéal d'émancipation. Il semble de moins en moins probable que Tolstoï ait dû quelque chose aux *Misérables*... C'est dire que M. A. Thibaudet, dans la *Nouvelle Revue française* du 1er mai, semble avoir quelque raison d'alléguer, à l'encontre de certaines assurances trop confiantes, que la cause d'Hugo à l'étranger était loin d'être jugée, et que le secret referendum du monde civilisé n'est pas fait sur ce nom. A notre sens, les puissances de renouvellement, les garanties de variété, de multiplicité, de reprise et de croissance semblent à l'heure présente moins évidentes, dans les pages d'une œuvre pourtant considérable, qu'à cette date du 25 novembre 1885 où Swinburne disait à Victor Hugo (*A Sunset*) :

« All crowns before his crown
Triumphantly bow down,
For pride that one more great than all draws nigh :
All souls applaud, all hearts acclaim
One heart benign, one soul supreme, one conquering name. »

Digitized by Google

Dans les Universités. — M. J. G. Robertson a fait à Burlington House, à Londres, sous les auspices de la « Viking Society », le 16 mars, une conférence sur *Quelques aspects des curiosités septentrionales du XVIIIe siècle*. Huit jours plus tard, le 25 mars, à la Sorbonne, une cérémonie officielle réunissait diverses personnalités danoises et françaises pour la remise à l'Université de la bibliothèque réunie par M. de Jessen, achetée et donnée par M. Viggo Jarl, des *Ouvrages français relatifs au Danemark*. Le 19 avril, M. Kr. Nyrop faisait à la Sorbonne une conférence, riche d'aperçus qui souvent dépassaient les questions de vocabulaire, sur les *Mots scandinaves dans la langue française*.

M. P. Hazard a traité à Rome, le 1er juin, le sujet suivant : *Romantisme italien et romantisme français*, et M. J.-M. Carré a été appelé par l'Université Leland Stanford (Californie) à collaborer à son enseignement pendant le trimestre d'été. M. Tronchon fera en Hongrie un séjour d'études qui s'étendra en Bulgarie, Serbie et Roumanie.

M. Baldensperger, invité par la « Studentenschaft » de l'Université de Zurich, a fait, les 7 et 8 mai, une conférence ouverte sur le *Renouveau de Balzac* et une leçon, réservée aux étudiants, sur ce sujet : *Problèmes actuels de la littérature comparée*.

M. F. Delattre, professeur à l'Université de Lille, a fait le 3 mai, à King's College (Université de Londres), une conférence sur la *Personnalité d'Henri Bergson et l'Angleterre*.

M. S. D. Liljegren, professeur à l'Université de Lund, a fait à la Sorbonne, le 31 mai, une conférence en anglais sur l' « *Oceana* » *de J. Harrington et l'influence de cette utopie politique*.

Un « Comité français des Relations scientifiques avec la Russie » a été fondé sur l'initiative de MM. Sylvain Levi et Paul Langevin : il se propose de « grouper et coordonner les bonnes volontés qui, assurées dès maintenant du concours des services publics français, tendent à rétablir et à développer la collaboration entre les savants de France et ceux de l'Union ».

Société des Nations et organisation intellectuelle. — Présidée par M. Destrée, dans ses séances des 11 et 12 janvier derniers, la Sous-Commission des Lettres et des Arts de l'Institut de coopération intellectuelle (cf. *Revue*, 1923, p. 146, 471; 1924, p. 687; 1925, p. 508) a établi un programme dont nous extrayons deux articles : « publication de cahiers destinés à former collections sur l'histoire des diverses littératures nationales en commençant par les moins connues; enquête auprès des associations littéraires et auprès des

Digitized by Google

éditeurs sur la possibilité de créer un organisme central de traduction. »

Travaux en cours. — Signalons, parmi les communications faites au 59e Congrès des Sociétés savantes, tenu à Poitiers du 6 au 9 avril, quelques lectures qui touchent à l'objet de nos études et signifient vraisemblablement que des publications en sortiront : M. J. Plattard, *le Séjour de J.-J. Scaliger en Poitou (1575-1588)*; M. P. Boissonnade, *les Relations des ducs d'Aquitaine, comtes du Poitou, avec les États chrétiens d'Espagne*; M. J. Sarrailh, *les Espagnols réfugiés en France : le dépôt de Montmorillon (1832-1833)*; M. J. Vivielle, *l'Énigme du voyage de François Leguat à l'île Rodrigues, 1690*; sir G. Fordham, *les Guides routiers français; notes et illustrations supplémentaires, XVIIe et XVIIIe siècles*.

M. T. P. Harrison fait connaître qu'il projette la publication d'études portant sur l'*Influence en Angleterre de la Diana de Montemayor* (Sidney, Shakespeare, Fletcher).

Tandis que miss J. Tarbet reprend le médiocre travail de Telleen en déterminant l'*Influence de Milton sur les romantiques français*, Mlle G. Delbos étudie les *Grands romantiques anglais et l'Italie*. M. Le Breton étudie les *Français à Boston au XVIIIe siècle*, M. Chantree *Godwin en France*.

M. Schiltz a entrepris une recherche aussi importante que délicate : *la Poésie allemande de la vie courante et sa fortune en France entre 1810 et 1840*. M. René Taupin étudie l'*Influence des Symbolistes et des Décadents français sur la poésie américaine de 1910 à 1920*.

Publications récentes. — Du n° d'avril 1926 des *Studies in Philology* est extrait, sous forme d'un tiré à part de 126 pages in-8°, une utile bibliographie couvrant plusieurs années d'information, *Recent Literature of the English Renaissance*, due aux soins de M. Hardin Craig et aux longs efforts de feu Th. Shirley Graves. Un grand nombre de revues dépouillées, des analyses succinctes à la suite des titres importants, deux chapitres sur huit consacrés à l'histoire du théâtre et du drame, et — ce qui devra surtout être relevé ici — un chapitre spécial consacré aux « influences continentales » : telles sont les principales caractéristiques d'un répertoire qu'il faut espérer voir reprendre ainsi de temps en temps et continuer, avec un index des sujets qui achèverait d'en faire un excellent instrument de travail.

Deux instruments bibliographiques ont une exacte périodicité qui ajoute encore à l'importance d'un contenu apprécié depuis longtemps

Digitized by Google

par les travailleurs : *The Year's Work in English Studies*, édité par l'*English Association* (Oxford University Press, 1926) synthétise pour 1924, en treize chapitres, quelque six cents écrits et articles relatifs à la littérature anglaise et permet de mettre au courant de la production récente la documentation des spécialistes; l'*Annual Bibliography of English Language and Literature*, publiée par M. A. C. Paues pour *The modern Humanities Research Association* (Cambridge, Bowes, 1925) donne, pour la même année, 2,274 titres et représente, par conséquent, des dépouillements plus extensifs, même s'ils sont de pure nomenclature. Ainsi que nous l'avons signalé déjà, le chapitre XIV de ce dernier ouvrage, consacré expressément à la « Littérature comparée », comprend à la fois, à notre gré, trop et trop peu de matière, fait accueil à des généralités alors que des études comparatives sont classées ailleurs.

On trouvera nomenclaturées plus loin, dans la *Bibliographie*, plusieurs des études comprises dans les *Studies in German Literature* offertes à M. A. R. Hohlfeld, professeur à l'Université du Wisconsin, par ses élèves et ses collègues à l'occasion de son soixantième anniversaire (University of Wisconsin *Studies in Language and Literature*, number 22; Madison, 1925) : il s'en faut qu'elles épuisent la matière du volume, et on lira avec intérêt, parmi les travaux comparés à la littérature moderne, des études sur *Kleist* par MM. Blankenagel et Bruns, sur *Hauptmann* par M. Cast, sur *Schiller* par M. Roedder. Le *Problème de Clavigo* est éclairé d'un jour nouveau par M. Feise, le *Rythme et la personnalité dans Faust* par M. E. Prokosch.

L'esquisse consacrée par M. L. A. Willoughby au *Classical Age of German Literature* (Oxford University Press, 1926) débute, comme il est naturel, par le tableau de l'influence française au XVIIe siècle, et l'on ne saurait dire que ce soit le point de vue le plus satisfaisant, celui de la civilisation, qui détermine toutes les appréciations de l'auteur. Six chapitres fort condensés permettent de suivre jusqu'à la mort de Schiller le développement de cet « âge classique », auquel il semble par conséquent que l'auteur attribue la date de 1805 pour terme et pour conclusion.

On retrouvera avec plaisir, dans les *Livres du second rayon* de M. Émile Henriot (Paris, « le Livre », 1926; 400 pages in-18 carré), plusieurs vivantes études sur des « irréguliers et libertins » qui représentent tous, à côté de la grande tradition, une fantaisie piaffante ou une singularité désinvolte qui ont leur prix. « L'Histoire de la Littérature secondaire reste toujours à écrire », observe l'avant-propos : oui, parce que l'un des « conservatoires » des lettres du passé,

Digitized by Google

dans un âge démocratique, sera de plus en plus l'école, le collège, la bibliothèque publique, et qu'un certain « conformisme » y est nécessairement de mise. Raison de plus pour ne pas laisser oublier des écrivains *en marge* comme la vingtaine d'auteurs dont M. Henriot nous donne des médaillons agréablement ciselés, et parmi lesquels, de notre point de vue, la Religieuse portugaise, Saint-Évremond et Hamilton, Tilly et le prince de Ligne méritent surtout d'être signalés.

La maison Eugen Rentsch à Erlenbach-Zurich a entrepris une nouvelle édition des œuvres complètes de Gottfried Keller dont M. Jonas Fränkel a assumé le soin. Ces *Sämtliche Werke auf Grund des Nachlasses* comprendront vingt-huit volumes in-8°, et *Henri le Vert*, qui occupe les volumes initiaux (III-VI, *Der grüne Heinrich*; XVI-XIX, *Der grüne Heinrich, Erste Fassung*), fait bien augurer de l'agrément et du mérite de toute l'entreprise. On sait que la première rédaction de ce livre fameux (Braunschweig, Vieweg, 1854-1855) est depuis longtemps épuisée, et qu'elle n'existait plus guère qu'à l'état de simple reproduction photographique; c'est donc une heureuse idée qu'ont eue les éditeurs de donner, en même temps que sa rédaction définitive, cet « enfant de douleur » des débuts littéraires de Gottfried Keller : reconnaissons que le contraste eût été plus savoureux, s'il avait été possible de donner une reproduction en *facsimile* des petits volumes de 1854 et 1855. Pour ne pas gêner la lisibilité, les notes sont réunies à la fin des sixième et dix-neuvième volumes : elles concernent surtout des détails linguistiques, historiques et biographiques et, par un artifice que prescrivait la différence de ces deux types de caractères, le gothique est réservé à tout ce qui est de l'auteur, le romain à tout ce qui est du commentateur.

Les Vivants et les Morts. — Paul Seippel (1858-1926), professeur de littérature française au Polytechnicum de Zurich, a toujours été intéressé par les questions morales et religieuses plus profondément, peut-être, que par les problèmes d'art et de littérature. Un livre connu, mais assez contestable, sur les *Deux France*, des études sur Adèle Kamm, Romain Rolland, Charles Péguy, sa collaboration à divers périodiques de la Suisse romande témoignèrent particulièrement de certains soucis qui animaient une personnalité généreuse, assez éloignée malgré tout du pays qui faisait le principal objet de son enseignement. Il peut être curieux de rappeler que, Vaudois, de très légitimes raisons de nationalité l'avaient fait préférer en 1898 à M. F. Baldensperger, de même que son prédécesseur l'avait emporté sur M. G. Lanson plusieurs années auparavant.

Digitized by Google

Anatole Le Braz (1859-1926) avait fait du monde celtique d'autrefois et d'aujourd'hui son domaine et son centre : il y rayonna pour rapporter, en des investigations qui ne perdaient jamais le contact du concret, des livres comme cet *Au pays d'exil de Chateaubriand*, qui ajouta à notre connaissance des années passées en Angleterre par l'émigré breton. Ce charmant esprit, pour qui les choses de la « Celtide » étaient des réalités toujours vivantes, et non des bibelots de musée, avait plus d'une fois trouvé, aux États-Unis, le plus enthousiaste accueil.

M. S. Freud, qui a désormais attaché son nom à la psychanalyse, a célébré le 6 mai son soixante-dixième anniversaire, et la presse lui a consacré à ce sujet de nombreux articles. Nos lecteurs se rappellent qu'en 1924 (n° 3, p. 449) M. L. Cazamian a consacré ici même un article à la *Psychanalyse et la critique littéraire*.

L'Office central de Librairie et de Bibliographie, à Paris, a réuni, pour une « Exposition Shakespeare » qui a été inaugurée le 10 mai, un certain nombre de raretés qui toutes se trouvaient en France, et qui illustrent de la façon la plus concrète le thème toujours vivant de *Shakespeare en France*. Le lendemain, une exposition de livres scandinaves, du xve siècle à nos jours, s'ouvrait à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. La Bibliothèque nationale a organisé une exposition de livres italiens de la Renaissance.

Un comité s'est formé à Limoges (président : M. Fr. Delage, professeur au lycée) pour commémorer d'une manière appropriée un critique auquel l'esprit français a dû si longtemps d'être informé des choses étrangères dans le domaine de la littérature et de l'art : Émile Montégut (1825-1895).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1926 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Nadler (J.). Forschungsprobleme der Literatur des 19. Jahrhunderts [uniquement des problèmes de *race*] (*Euphorion*, XXVII, 1).

Counson (A.). De Babel à Paris, ou l'universalité de la langue française [qui peut aider à résoudre « l'antinomie de la nation et du monde »] (*Acad. royale de langue et de littérature françaises*, Bulletin, IV, 1).

Unger (R.). Literaturgeschichte und Geistesgeschichte (*D. Vierteljahrsschrift für Literaturwiss. und Geistesgesch.*, IV, 2).

Bouscharain (P.). L'apprentissage de l'internationalisme (*Bibl. univ. et Rev. de Genève*, mars-avril).

Gargano (G. S.). Il sogno di una letteratura mondiale [à propos de l'étude de A. Farinelli] (*Marzocco*, 11 avril).

Ernst (F.). Fernand Baldensperger [et l'organisation de la littérature comparée en France] (*Neue Zürcher Zeitung*, 7 mai).

Relations générales.

Legouis (Em.). A short parallel between French and English versification (Presidential Address 1925 of the *Mod. Humanities Research Association;* Bulletin, n° 9, 1925).

Harrison (T. P.). Bartholomew Yong, translator [de l'espagnol et de l'italien] (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Scot (J. G.). Parallels to three Elizabethan sonnets (*Ibid.*).

Fehr (B.). Empfindsamkeitsliteratur. *Anglica... A. Brandl... überreicht.* Leipzig, Meyer und Müller.

Praz (M.). Approssimazioni : Romantico (*La Cultura*, 15 mars).

Digitized by Google

GOETZ (W.). Orient und Abendland (*Archiv für Kulturgesch.*, XVI, 2, 1925).

STABROWSKI. Europe ou Asie? [étude surtout économique] (*Est européen*, février).

SÉGUR (N.). Le génie européen [recueil d'études sur les contemporains]. Paris, Fasquelle.

MEDINA (J. T.). Biblioteca chilena de traductores [suite] (*Anales de la Universitad de Chile*, 4e trimestre 1925).

MASSIS (H.). Orient et Occident [cf. *Revue*, janvier 1922] (*Rev. des Jeunes*, 10 mai).

Motifs, thèmes et types.

COLLIN (J.). Heinrich von Kleist der Dichter des Todes (*Euphorion*, XXVII, 1).

BEREND (E.). Der Typus des Humoristen. *Die Ernte, F. Muncker überreicht.* Halle, Niemeyer.

WILLIAMS (R. C.). The Merveilleux in the epic. Paris, Champion, 1925.

ALMERAS (H.). La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature. Les mal mariées. Paris, A. Michel.

MERRILL (R. V.). The Platonism of Joachim Du Bellay. Chicago, University Press, 1925.

BILA (C.). La croyance à la magie au XVIIIe siècle en France dans les contes, romans et traités. Paris, Gamber, 1925.

PONS (E.). Le « voyage » genre littéraire au XVIIIe siècle. Bibliographie critique [suite] (*Bull. Fac. des Lettres de Strasbourg*, 1er mars).

FOURET (L.). La *Judith* de Hebbel et la *Judith* de M. Bernstein (*Merc. de France*, 15 mars).

TILLE (V.). Svatopluk et la parabole du Vieillard et de ses enfants (*Rev. des Études slaves*, 1925, 1-2).

DE BARRIO (M.). Temas histórico-literarios. Carlomagno y los doce Pares de Francia (*Humanidades* [de la Plata], 10, 1925).

SPELLANZON (G.). Lo scenario italiano : Il Convitato di pietra (*Revista de filologia española*, cuaderno 4, 1925).

BARGA (C.). Don Juan y los placeres renanos (*Rev. de Occidente*, 9, 1925).

Digitized by Google

González (M. P.). En torno al último Don Juan [*Don Luis Mejía*, de Marquina et Catá, et ses rapports avec la tradition] (*Hispania*, VIII, 1925).

Balsevio (J. A.). Don Juan Tenorio y Don Luis Mejía (*Cuba contemporanea*, 38, 1925).

Klemperer (V.). Jeanne d'Arc als dichterische Gestalt. *Die Ernte, F. Muncker überreicht.* Halle, Niemeyer.

Bittner (K.). Die Faustsage im russischen Schrifttum (*Prager deutsche Studien*, XXXVII. Reichenberg, Krauss).

Lawton (H. W.). Térence en France au xvie siècle : éditions et traductions [et la détermination par elles de certains types comiques]. Paris, Jouve.

Doutrepont (G.). L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française (*Bull. de l'Académie royale de langue et litt. françaises*, décembre 1925).

Delehaye, S. J. (H.). La légende de saint Napoléon (*Mélanges Pirenne*. Bruxelles, Vromant).

Manning (C. A.). Napoleon und Lermontov (*Romanic Rev.*, XVII, 1).

Ortolani (G.). Monache per forza. Nota Manzoniana (*Marzocco*, 21 mars).

Faesi (R.). Der Heilige in der modernen Dichtung (*Zs. für Deutschkunde*, 1).

Baudin (M.). L'Américaine au théâtre [sur la scène française] (*Philol. Quarterly*, avril).

Influences italiennes.

Rava (L.). Roma negli scrittori stranieri (*Nuova Antologia*, 16 avril).

Daffner (H.). Galeotto in einem frühen Schweizer Roman [de L. Meister, 1769] (*Deutsches Dante-Jahrb.*, IX, 1925).

Pizzo (P.). La Divina Commedia nei giudizi dell' Hegel, di F. Th. Vischer e di Francesco de Sanctis. Festschrift Louis Gauchat. Sauerländer, Aarau.

Cochin (H.). Un curé de campagne traducteur de la *Divine Comédie* (*La Vie catholique*, 27 février).

Shaw (J. E.). « Donna angelicata » in *The Ring and the Book* [et l'influence du platonisme dantesque sur R. Browning] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLI, 1).

Digitized by Google

Van Poppel (G.). Die *Fioretti* in deutschem Gewande (*Neophilologus*, XI, 3).

Campbell (O. J.). *Love's labour's lost* re-studied. — *The two gentlemen of Verona* and Italian comedy (*Studies in Shakespeare...* Univ. of Michigan, 1925).

Jeffery (V. M.). Italian influence in Fletcher's *Faithful Shepherdess* (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Maddalena (E.). Diderot e Goldoni [à propos du livre de M. Busnelli] (*Marzocco*, 18 avril).

Durry (M. J.). Chateaubriand ambassadeur à Rome, d'après des documents inédits [suite et fin] (*Rev. d'hist. litt.*, janvier-mars).

Pompeati (A.). Scambi romantici tra Italia e Francia (*Marzocco*, 28 mars).

Tarchiani (N.). Lady Morgan in Italia (*Le Vie d'Italia*, avril).

Contenson (L. de). Lamartine secrétaire de légation (*Rev. d'hist. diplomatique*, juillet-septembre 1925).

Courten (C. de). Milano romantica e la Francia della Restorazione, 1815-1830. Milano, Alpes, 1925.

[Lector]. Jules Janin e il suo *Viaggio in Italia* (*Marzocco*, 11 avril).

C[roce] (B.). Alessandro Dumas a Napoli nei primi anni della nuova Italia [les Garibaldiens] (*Critica*, 20 mars, 20 mai).

Dalrymple Duncan (T.). The place of Florence in English fiction [à propos de *Romola* de George Eliot] (*The Italian Mail*, 27 février).

Id. Florence in English poetry (*The Italian Mail*, 15 mai).

Galimberti (A.). L'Aedo d'Italia : Swinburne. Palermo, Sandron, 1925.

Rébora (P.). Il risveglio della cultura italiana in Inghilterra (*Augustea*, 15 février).

Rebora (P.). Italianizzanti all' estero : G. Macaulay Trevelyan (*Leonardo*, 20 février).

Puccini (M.). Italianizzanti all' estero : Cipriano Rivas Cherif (*Leonardo*, 20 avril).

Lefranc (A.). Le premier voyage de Renan en Italie (*Rev. de Paris*, 15 mai).

Influences espagnoles.

Harrison (T. P. jr). Googe's *Eglogs* and Montemayor's *Diana* (*Texas Studies in English*, 5, 1925).

Digitized by Google

Buceta (E.). La tendencia a identificar el español con el latín. *Homenaje* a Menéndez Pidal. I. Madrid, Hernando, 1924.

Dechamps (J.). Stendhal et l'Espagne (*Bulletin hispanique*, janvier).

Hämel (A.). Arturo Schopenhauer y la literatura española (*Anales de la Facultad di Filosofia y Letras de Granada*, t. II. Granada, Lopez Guevara, 1925).

Terral (J.). L'œuvre de l'Espagne en Amérique [III. La civilisation spirituelle] (*Rev. des Études historiques*, janvier-mars).

Influences portugaises.

Bertrand (J. J. A.). Camões na Allemanha [cf. *Revue*, avril-juin 1925] (*Portugalia*, février).

Influences françaises.

Pompen (Fr. A.). The English versions of the « Ship of Fools ». A contribution to the history of the early French Renaissance in England. London, Longmans, Green, 1925.

Mohl (R.). Compte-rendu du précédent (*Mod. Philology*, février).

Rácz (L.). L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. I (*Rev. des Études hongroises*, III, 1-2, 1925).

Faure (E.). Montaigne et ses trois premiers-nés [Shakespeare, Cervantes, Pascal]. Paris, Crès.

Tonelli (L.). Rabelais in italiano (*Marzocco*, 14 mars).

Valkhoff (P.). Constantin Huygens, poète et homme d'État hollandais, et ses amitiés françaises [cf. *Revue*, 1926, p. 143 et 363]. La Haye, éditions de la *Gazette de Hollande*.

Züno (M.). Echi del Bossuet in Leopardi (*Rassegna crit. d. letteratura ital.*, juillet-décembre 1925).

Golabek. L'influence de Molière dans les comédies scolaires de Bohomolec (*Bull. intern. de l'Acad. polonaise des sciences et des lettres*, 1919-1920, publié en 1925).

Looten (C.). L'*Andronicus* de Michel de Swaen (*Bull. du Comité flamand*, n° 4, 1925).

Digeon (A.). *Gulliver* et La Bruyère (*Rev. anglo-américe.*, février).

Soldani (D.). La cultura francese di L. A. Muratori [suite] (*Rassegna di studi francesi*, mars-avril).

Digitized by Google

Brown (J. E.). Goldsmith's indebtedness to Voltaire and Justus Van Effen (*Mod. Philology*, février).

Bianquis (G.). Étude sur deux fragments d'un poème de Goethe : *Zueignung; Die Geheimnisse* [et la possible influence de Saint-Martin]. Nancy, Berger-Levrault.

Zeydel (E. H.). The German language in the Prussian Academy of Sciences [en opposition au français] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLI, 1).

Valkhoff (P.). Une Hollandaise romancière française : Mme de Charrière. La Haye, éditions de la *Gazette de Hollande*.

Haas (R.). Glück und Durazzo im Burgtheater (die Opera Comique in Wien) [influence du théâtre lyrique français]. Vienne, Amalthea Verlag, s. d. [1925].

Hartig (P.). Chamfort et Schopenhauer (*Zs. für franz. und engl. Unterricht*, XXIV, 5, 1925).

Zadei (D.). L'abate Lamennais e gl' Italiani del suo tempo. Torino, Gobetti, 1925.

Grabowski (Th.). S. Krasiński et le romantisme français (*Rev. de Pologne*, octobre 1925-mars 1926).

San Jurjo (P.). Sobre el romanticismo, paralelo entre Musset y Espronceda (*Hispania*, VIII, 1925).

Zottoli (A.). Intorno alle origini del pensiero Leopardiano (*La Cultura*, 15 avril).

Picco (F.). Simbolismo francese e simbolismo italiano. Paul Verlaine et Giovanni Pascoli (*Nuova Antologia*, 1er mai).

Delattre (F.). A. C. Swinburne et la France (*Rev. des cours et conférences*, 28 février).

Rue (H.). Om inledningen til *Emigrantlitteraturen* [influence de Taine et de Stuart Mill sur la pensée de G. Brandes] (*Edda*, I).

Darbé (H.). La littérature française en Italie [3e article] (*Études italiennes*, janvier-mars).

Mousset (A.). La France vue de l'étranger. Paris, *L'Ile-de-France*.

Influences anglaises.

Angeli (D.). Roma Britannica (*Marzocco*, 20 décembre 1925; à suivre).

Digitized by Google

Derocquigny (J.). *Othello* en français [sur le livre de miss Gilman] (*Rev. anglo-amér.*, avril).

Roz (F.). Shakespeare en France [agréable résumé] (*Suppl. litt. du Figaro*, 22 mai).

Ojetti (U.). Commemorazione di G. Milton a Vallombrosa (*La Parola*, octobre 1925).

Rösler (M.). Congreves *Double Dealer* in deutscher Uebersetzung (*Die neueren Sprachen*, XXXIII, 6, 1925).

Ibershoff (C. H.). Bodmer and Newton (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Blanchard (F. T.). Fielding the novelist [et sa réputation littéraire]. New Haven, Yale University Press.

Price (L. M.). Richardson in the moral weeklies of Germany (*Studies in honor of A. R. Hohlfeld : Univ. of Wisconsin Studies in lang. and lit.*, n° 22, 1925).

Id. On the reception of Richardson in Germany (*Journ. of English and Germanic Philology*, janvier).

Viëtor (K.). Goldsmith und Merck (*Jahrb. des freien D. Hochstiftes*. Frankfurt).

Lednicki (W.). Byron et les grands maîtres du romantisme français (*Rev. de Pologne*, octobre 1925-mars 1926).

Barthou (L.). Victor Hugo et l'Angleterre (*Conferencia*, 15 janvier).

Dekker (G.). Die invloed van Keats en Shelley in Nederland gedurende die negentiende eeu. Groningen, Den Haag, Wolters.

Sée (H.). Taine et l'aristocratie anglaise (*Rev. anglo-amér.*, avril).

Mac Laren (M. S.). Théo Varlet : author, poet and translator [de Stevenson] (*French Quarterly*, mars).

Vizetelly (E. A.). L'exil de Zola en Angleterre (1898-1899) (*Bull. de la Soc. des amis d'Émile Zola*, n° 8).

Influences néerlandaises.

Valkhoff (P.). Voltaire et la Hollande (*Monde nouveau*, 15 avril).

Pienaar (W. J. B.). Edmund Spenser and Junker J. van der Noot (*English Studies*, avril).

Benoît (Ch.). Impressions [françaises] de Hollande (*Gazette de Hollande*, 12 mars).

Digitized by Google

BENOÎT (Ch.). Voltaire et les libraires de Hollande (*Ibid.*, 5 mars).

Influences helvétiques.

ZIEHEN (Ed.). Philhelvetism (*Die neueren Sprachen*, Beiheft 4, 1925).

Influences allemandes.

MONNIER (A.) et PORSON (J.). Bibliographie de la littérature allemande traduite en français. I. Des origines à la fin de la Réforme. II. Le classicisme (*Le Navire d'argent*, avril et mai).

PLESNER (K. F.). Tyskeren i engelsk litteratur (*Edda*, 1).

HUIZINGA (J.). Der Einfluss Deutschlands in der Geschichte der niederländischen Kultur (*Archiv für Kulturgesch.*, XVI, 2, 1925).

MAGON (L.). Eine unbeachtete Fernwirkung von Friedrichs des Grossen « De la littérature ». Beitrag zur Geschichte der geistigen Beziehungen Deutschlands und Schwedens im 18. Jahrhundert. *Festschrift A. Sauer*. Stuttgart, Metzler.

HOWARD (Cl.). Coleridge's idealism in its relation to Kant and to the English Platonists (*Chicago Abstracts of Theses*, I, 1925).

FLAMINI (F.). Goethe ed il Faust [influence sur A. Graf] (*Giornale di politica e di letteratura*, janvier-février).

SPECK (W. A.). George Borrow and Goethe's *Faust* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLI, 1).

HEINRICH (A.). Charles Dickens und die « Faust Outlines » [de Retzsch] (*Anglia*, XLIX).

ARON (A. W.). Anatole France and Goethe (*Studies in German literature in honor of A. R. Hohlfeld : Univ. of Wisconsin Studies in language and literature*, n° 22, 1925).

MORGAN (B. Q.). Three translations of Goethe's *Iphigenie auf Tauris* [Tucker, Swanwick, Dowden] (*Ibid.*).

AFZELIUS (N.). Atterboms Vinet [en partie traduit du *Weinmärchen* de O. von Loeben] (*Samlaren*, 1925).

STURTEVANT (A. M.). Auerbach's *Die feindlichen Brüder* and Björnson's *En glad Gut* (*Scandin. Studies and Notes*, VIII, 1925).

SAURAT (D.). Nietzsche et la place de l'Allemagne (*Les Marges*, 15 mai).

[ANON.]. Maurice Barrès, Pierre Bücher et M. Fernand Baldens-

Digitized by Google

perger [à propos d'*Essais et analyses* d'A. Th[ibaudet] dans le numéro du 29 avril] (*Journ. de Genève*, 6 mai).

Germain (A.). Zwanzig Jahre Deutschenhass (*Die literar. Welt*, 15 janvier).

[Divers]. Das deutsche Theater im Ausland [dans différents pays] (*Der Auslanddeutsche*, IX, 1, janvier).

Influences scandinaves.

Wihan (J.). Henrik Ibsen und das deutsche Geistesleben. Reichenberg, Krauss.

Influences slaves.

Rychner (M.). Dostojewski und der Westen (*Neue Schweizer Rundschau*, mai).

Purin (Ch. M.). Tolstoï und Kröger : eine Darstellung ihrer literarischen Beziehungen (*Studies in German literature in honor of A. R. Hohlfeld : Univ. of Wisconsin Studies*, n° 22, 1925).

Influences hongroises.

Toth (B.). Un apôtre français de Petöfi : Thalès Bernard (*Rev. des Et. hongroises*, n°s 1-2, 1925).

Schöpflin (A.). Le centenaire de Maurice Jókai (*Ibid.*).

Influences américaines.

Steiner (A.). W. H. Prescott and Jakob Wassermann (*Journ. of Eng. and Germ. Phil.*, XXIX, 1925).

Influences roumaines.

Marcu (A.). Romantici italieni şi Romanii. Bucarest, Cultura Nationala, 1925.

Georgescu-Tistu (N.). Émile Picot et ses travaux relatifs aux Roumains (*Mélanges de l'École roumaine en France*, 1925, 1re partie. Paris, Gamber).

Influences grecques modernes.

Malakis (E.). French travellers in Greece, 1770-1820, an early phase of French philhellenism. Philadelphia University, *Series in Romanic languages and literatures*, 1925.

Digitized by Google

Influences orientales.

Gonzalez Palencia (A.). La *Divina Comedia* y el Islam (*Rev. de Occidente*, 9, 1925).

Renaudet (A.). Les influences orientales dans la *Divine Comédie* et dans la peinture toscane [comptes-rendus d'Asin Palacios et de G. Soulier] (*Rev. de synthèse hist.*, XL, 1925).

Baldwin (E. C.). *Paradise lost* and the *Apocalyse of Moses* (*Journ. of Engl. and German. Philology*, XXIV, 1925).

Haskins (Ch. H.). Arabic science in western Europe (*Isis*, VII, 3, 1925).

Loriman (H.). Gérard de Nerval en Syrie (*Le Bon Plaisir*, mars).

Schwartz (W. L.). Bergerat's *Ramouki le casseur de pierres* [et ses éléments japonais] (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Birnkopf (P.). Tolstoj und der Orient. Zürich, Rotapfel-Verlag, 1925.

Moghadam (H.). Omar Khayam et Maurice Barrès (*Messages d'Orient*, Alexandrie, 1).

Bordeaux (H.). Les voyageurs français en Orient (*Rev. des Deux Mondes*, 1er et 15 mai).

Lebel (R.). Le Maroc dans la littérature française. Paris, Larose, 1925 (extrait du *Bulletin de l'enseignement public du gouvernement chérifien*).

Finbert (E. J.). Orient-Occident [et la supériorité du premier] (*Messages d'Orient*, Alexandrie, n° 1).

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Pierre Ronzy. **Un humaniste italianisant : Papire Masson.** Paris, Champion, 1924. In-8° de xxvii-690 pages.

Le livre de M. Ronzy sur Papire Masson ne laisse rien dans l'ombre ni de la vie ni de l'œuvre — aujourd'hui morte — de cet érudit consciencieux et convaincu qui fut au premier rang des grands laborieux du xvie siècle.

La grande idée du livre, c'est que Papire Masson, à qui on reconnaissait déjà le mérite d'avoir eu le premier, en France, la notion d'une histoire méthodique et scientifique, au moins de tendances, fut encore et surtout l'un des grands vulgarisateurs, chez nous, de la civilisation italienne : contribution intéressante, on le voit, à la littérature comparée de la Renaissance.

Un séjour que, de sa dix-neuvième à sa vingt-troisième année, P. Masson fit à Rome au noviciat des Jésuites, puis à Naples comme professeur à leur collège, fut le point de départ de sa curiosité d'érudit et de compilateur, spécialisé dans les documents italiens. A son retour en France, sa sympathie pour l'Italie prit d'abord une forme politique, et M. Ronzy nous donne de bien curieux détails sur cette grande querelle des « italogalles » et des « francogalles », où P. Masson prit avec tant d'ardeur contre Hotman, le champion des « Francs », l'âpre ennemi de Catherine de Médicis, la défense de la civilisation latine, donc italienne. — Achevées ses grandes « Annales Francorum », il revint à l'Italie avec ses « De episcopis urbis Romae », vaste histoire de la papauté. Puis il entreprit une série de biographies italiennes dont celles, faites pour nous intéresser particulièrement, de Laurent de Médicis, de Dante, de Pétrarque et de Boccace. L'information en est puisée aux sources les plus authentiques, c'est-à-dire à l'œuvre même de ceux qu'il étudie, leurs lettres, celles de leurs contemporains.

Du point de vue où M. Ronzy s'est placé, le livre mérite tous éloges. Il est difficile d'ajouter quoi que ce soit à une recherche si parfaitement consciencieuse et si complète, à une étude qui est un modèle du genre. Tout ce qu'on peut faire, si on ne veut pas se réduire à un résumé pur et simple de l'ouvrage, est de suggérer un

Digitized by Google

point de vue différent : non pas à titre de critique, puisque l'ouvrage est excellent comme il est; mais pour indiquer une tendance, qui mériterait peut-être d'être retenue dans les futures études sur l'humanisme. Jusqu'à quel point cet italianisant a-t-il su goûter les qualités des auteurs par lui étudiés ? Avait-il vraiment le goût très vif de l'italien ? Était-il capable de le faire partager à ses contemporains ? Était-il déjà sensible, ce latiniste au style lourd et pédantesque, à ce qui reste à nos yeux le mérite immortel de ces grands noms ?

Certaines phrases de P. Masson, que nous relevons dans l'ouvrage, ne sont-elles pas caractéristiques ? Parlant d'un prédicateur qu'il admirait à Naples, P. Masson l'appelle « homo eloquentissimus, *si eloqui est italice dicere* » (cité page 80); voilà qui ne témoigne pas d'une bien grande estime pour la « langue vulgaire » et rappelle fâcheusement le grand contresens littéraire des néo-latins. Les beautés artistiques de l'Italie ont laissé froid notre savant; mais les beautés littéraires des œuvres qu'il étudie ? La *Divine Comédie* lui paraît surtout une mine de documents historiques (cf. page 468); les vers de Dante ont, dit-il, « du charme et de la grâce » — c'est un poète « nusquam vanus » : quelle timidité dans l'admiration ! Ailleurs, tout en témoignant d'une parfaite connaissance du canzoniere, comment Papire Masson parle-t-il de Pétrarque écrivain ? Il y consacre neuf chapitres, dit M. Ronzy. Soit, mais on y relève ces titres : « De nomine Clausiae vallis » — « De piscandi studio in Petrarcha » (page 479, en note) — et nulle part la moindre trace d'appréciation littéraire, au sens vrai du mot. Pour Boccace, Papire Masson se borne à reproduire, à propos de son style, l'épître de Pétrarque qui sert de dédicace à sa traduction en latin de la nouvelle de Griséli-dis : « Il est évident, dit M. Ronzy, que ce jugement est pleinement partagé par le biographe français... » Peut-être, mais cela risque aussi de ne prouver autre chose que l'aveugle confiance de Papire Masson en son idole, Pétrarque...

M. Ronzy se félicite dans son chapitre de conclusion que le tempérament d'érudit de Papire Masson l'ait fait se défier des « emportements de l'imagination et de la sensibilité », qui sont le péril de la poésie italienne. Cela est bien certain, mais un certain goût artistique, un certain enthousiasme compréhensif n'ont jamais desservi l'historien. Papire Masson a certainement satisfait la curiosité de ses contemporains, avides de renseignements sur les grands auteurs italiens qu'ils admiraient déjà; mais restons-nous d'accord avec M. Ronzy quand nous n'imaginons pas que Papire Masson ait pu contribuer beaucoup à donner aux lecteurs français la première curiosité et le goût intelligent de la littérature italienne ?

J. Pasquier.

Digitized by Google

George Coffin Taylor. **Shakspere's Debt to Montaigne.** Cambridge, Harvard University Press, 1925. In-8° de 66 pages.

La question de la dette de Shakespeare envers Montaigne s'est déjà mainte fois posée. Elle a été résolue de façon différente par les divers spécialistes. Tandis que J. M. Robertson, miss E. R. Hooker, miss Grace Norton et Mme Longworth-Chambrun tenaient pour de nombreux emprunts faits par le poète à l'essayiste, Churton Collins, Sir Walter Raleigh et surtout M. Pierre Villey concluaient nettement dans le sens opposé. Sauf l'indiscutable passage de la *Tempête* qui, d'ailleurs, comme l'a dit Sir Walter Raleigh, ne témoigne nullement d'une parenté d'idée et d'opinion, ces derniers critiques avaient refusé d'admettre les indices tirés de passages dits parallèles, si nombreux que fussent ceux-ci. « Cent zéros additionnés ensemble ne font toujours que zéro », avait déclaré M. Pierre Villey.

M. Taylor, professeur de l'Université de la Caroline du Sud, a repris l'examen du problème. Il a fait un dépouillement des *Essais* beaucoup plus complet qu'aucun de ses prédécesseurs. Comparant le texte de la traduction des *Essais* par Florio avec celui de Shakespeare, il a cru pouvoir établir qu'à partir de la publication de cette traduction, en 1603, les pièces de Shakespeare ont, d'une part, admis un très grand nombre de mots qui se trouvaient dans la traduction et ne figuraient pas dans ses œuvres antérieures et, d'autre part, manifesté l'influence de Montaigne par la reprise d'une multitude d'idées, d'impressions, de tours de style qui ne peuvent être des rencontres accidentelles.

Comme dans toutes les preuves d'influence fondées sur des passages parallèles, il y a chez M. Taylor plus d'un rapprochement qui laissera sceptique, ou plutôt qui paraîtrait insignifiant s'il restait isolé. Mais il se trouve un assez grand nombre d'endroits où pensée et expression — l'une et l'autre ayant d'ailleurs quelque singularité — offrent une ressemblance qui frappe l'esprit. Il est telle pièce, comme le *Roi Lear*, où M. Taylor fait une vingtaine de rapprochements presque tous convaincants et dont l'ensemble établit une sorte de communauté de vue sur la vie et sur la condition humaine à ce moment précis entre le prosateur français et le poète anglais. Celui-ci ne traduit pas, n'a pas le livre sous les yeux, mais il semble bien en effet qu'il ait l'esprit encore plein d'une lecture récente, et que sa mémoire remarquablement active ramène avec la pensée générale quelques-uns des termes les plus frappants de Montaigne-Florio. Shakespeare, d'ordinaire, condense, anime dramatiquement, relève de tours plus brusques ou d'images plus osées tel ou tel pas-

Digitized by Google

sage tranquillement étalé d'un des *Essais*. On ne peut guère douter, par exemple, que la lettre forgée qu'Edmond fait passer pour écrite par son frère Edgar et où celui-ci est supposé récriminer contre la longévité des pères, par quoi les jeunes gens sont privés de liberté et d'argent, s'inspire tout droit de Montaigne (voir Taylor, p. 12-13). Des parallélismes également frappants sont signalés dans *Troïle et Cressida*, dans *Macbeth*, dans *Antoine et Cléopâtre*, etc.

Ceux que M. Taylor relève dans *Hamlet* sont plus troublants, à cause de la date admise de la tragédie, antérieure d'un an ou deux à l'apparition de la traduction de Florio. Il faudrait alors admettre avec Mme Longworth-Chambrun que Shakespeare aurait eu communication de la traduction manuscrite. Mais M. Taylor ne fait pas remonter les emprunts jusqu'aux pièces de la jeunesse comme le fait Mme Longworth-Chambrun.

Quoi qu'il en soit, l'étude très attentive de M. Taylor nous incline à croire que vraiment les *Essais* furent parmi les livres de chevet de Shakespeare, et qu'il s'en reput particulièrement dans cette période de pessimisme et de scepticisme qui va de *Hamlet* à *Coriolan*. Il ne porta pas son doute avec l'aisance souriante du Français. Il le tourna en amertume, en colère et en violence dans ses grandes tragédies de la période sombre. Mais c'est bien en lisant Montaigne, semble-t-il, qu'il amassa alors ses arguments contre la société et la vie.

Émile Legouis.

Jules Vodoz. « **La Fée aux Miettes.** » **Essai sur le rôle du subconscient dans l'œuvre de Charles Nodier.** Paris, Champion, 1925. In-8° de XVI-321 pages.

Depuis quelques années la psychanalyse a connu en France, et en Europe d'ailleurs, une forme de vogue assez dangereuse pour la diffusion de ses résultats scientifiques. Actuellement, le mot de « freudisme » est presque péjoratif et désigne de fâcheux instincts cachés, des mobiles inavoués plutôt qu'une étude froide, lucide et relativement précise du subconscient. Le professeur viennois s'est plaint, dit-on, de l'interprétation superficielle, quasi libertine que les Français ont affichée de sa méthode. Ses livres sont-ils aussi dépourvus qu'on le voudrait de toute complaisance malsaine ? A d'autres d'en juger. En tout cas, l'originalité des méthodes de Freud n'a pas pris au dépourvu le lecteur cultivé de ces dernières années. En 1914 paraissait chez nous un manuel de psychanalyse de MM. Régis et

Digitized by Google

Hesnard (suivi d'une abondante bibliographie). Depuis, M. Léon Daudet — dont l'*Hérédo*, le *Monde des images*, l'*Homme et le poisson* renferment bien des remarques pénétrantes sur le subconscient — entretenait la curiosité d'un public non spécialisé et signalait la filiation que l'on peut établir entre les procédés de recherches de Freud et les méthodes de Charcot[1].

C'est vers 1922, semble-t-il, que l'on parla le plus de Freud chez nous. A ce moment commencent à paraître chez Payot des traductions de Freud. Puis Jules Romains tente une mise au point importante et modérée dans la *Nouvelle Revue française*, et la firme de ce nom donne dans ses *Documents bleus* un des plus utiles et des plus sérieux ouvrages de Freud, les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*. L'œuvre de Proust enfin, bien qu'étudiant d'autres dérivations d'instinct, contribue puissamment à faire de l'étude du subconscient un thème littéraire bien vivant[2].

En Suisse, une école de psychanalyse, orientée par Jung, publie avec régularité des recherches qui sont souvent des interprétations de confessions littéraires. M. Ch.-L. Baudoin, poète lui-même, a ainsi donné en 1924 une belle étude sur le *Symbole chez Verhaeren*. A M. Vodoz nous devions une étude psychanalytique sur *Roland* (qui a été assez discutée). Il nous donne aujourd'hui, sur le subconscient chez Nodier et sur son œuvre la plus révélatrice, une étude entièrement justifiée et d'une méthode excellente.

Celui qui a lu seulement quelques contes de Nodier, le « lecteur moyen » sera difficilement persuadé que cette personnalité mérite qu'on lui consacre livre après livre. Et pourtant on a vu paraître sur Nodier en quelques années un volume de biographie romanesque — une biographie critique — une étude d'histoire littéraire. Fallait-il encore une analyse de son tempérament? Sur l'importance de son rôle littéraire, les historiens de l'époque romantique sont, semble-t-il, unanimes. Sur la valeur de son œuvre, les avis sont partagés. M. Jaloux, par exemple, le place assez haut. Reste la biographie. Le regretté Léonce Pingaud avait passé bien du temps à relever ses gasconnades : était-il si indispensable de dépenser beaucoup de talent pour prouver que le conteur aimable était mauvais historien? M. Vodoz prend la biographie d'un autre biais. La sentimen-

1. Dans le *Rêve éveillé*, dont la publication a commencé dans la *Revue universelle* de janvier 1925, il qualifie d'ailleurs sévèrement Freud.

2. Signalons aussi un important numéro spécial de la revue franco-belge le *Disque vert*, où l'on trouvera des appréciations de MM. Jaloux, Paulhan, etc., et le *Freudisme*, exposé critique par le Dr J. Laumonier (Paris, Alcan, 1925). On a pu lire dans la présente revue une étude de M. Cazamian sur la *Psychanalyse et la critique littéraire* (1924, p. 449).

Digitized by Google

talité de Nodier lui paraît morbide. Il tâche d'expliquer à la fois son caractère et certaines de ses œuvres par cette déviation. Il use habilement de la confession voilée qu'est à cet égard la *Fée aux Miettes*, et, en suivant pas à pas ce livre et la biographie de Nodier, jette un jour nouveau sur sa personnalité[1].

M. Vodoz démontre que Nodier fut conduit au « refoulement » sentimental par l'insuffisante affection de sa mère. Sa correspondance de jeunesse, de fréquents aveux directs ou glissés dans ses contes montrent une sensibilité insatisfaite. En 1831, Nodier écrit la *Fée aux Miettes* sous le coup du chagrin que lui cause le mariage de sa fille. Ce conte très long et très complexe n'est pas autre chose qu'une description voilée des sentiments que le père éprouve pour sa fille, bien plus, une longue confession que l'on pourrait appeler « psycho-analytique » avant la lettre.

Peu d'ouvrages, en effet, se prêtent aussi justement à la méthode de Jung-Vodoz. Nous aurions dans la *Fée aux Miettes* un livre à clé dont on nous détaille aujourd'hui le secret. M. Vodoz ne lui applique pas une hypothèse, mais une explication insistante et curieuse.

Nous ne le suivrons pas point par point. Signalons une page intéressante sur le romantisme examiné du point de vue de Jung (p. 11), ainsi que des indications sur les fous dans l'œuvre de Nodier (p. 19), puis, dans les chapitres III et IV, une démonstration de l'identité du personnage principal (Michel) et de Nodier, et une étude de la correspondance qui existe entre le récit et la vie sentimentale de Nodier.

L'amitié ayant été un thème littéraire romantique, il est bon d'avoir fait place à l'attachement de Nodier pour Girod de Chantrans et pour Luczot (p. 67). A propos du rêve et des types de jeunes filles, si nombreux dans les romans et les contes de Nodier, on aimerait un plus long développement (p. 97). Mariage et sentiment conjugaux prêtent encore, si l'on peut dire, à une explication oblique (p. 105), malgré les preuves d'attachement relevées par M. Vodoz (p. 114). En somme, faute d'avoir été suffisamment aimé de sa mère, Nodier aima d'amour filial et sa femme et sa fille (p. 117). Il est longuement question d'un portrait dans le conte : M. Vodoz en explique le symbole (p. 119). A partir de là nous sommes au cœur de la démonstration, exposée d'ailleurs avec une discrétion qui n'exige nulle part

1. L'essentiel de l'ouvrage consiste dans les chapitres III à VII (p. 51-236). Il va de soi que des interprétations indiscrètes affaiblissent souvent la thèse de l'auteur : il a beau (note de la p. 265) refuser de trouver dans le nom de *Belkiss* le sens « larvé » de *beau baiser*, il insiste sur sa valeur de « symbole érotique », alors que la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot attribuent de toute nécessité, et en toute simplicité, le nom de *Balkis* à la reine de Saba.

Digitized by Google

le recours au latin. Aussitôt après, M. Vodoz éclaire certains chapitres du conte par une bonne fortune de Nodier, de conséquences fâcheuses. Le remords contribua à la « sublimation », sur laquelle se termine cette histoire d'une âme et qui aide à comprendre comment, des « complexes » freudiens, peuvent sortir des sentiments d'une incontestable noblesse.

M. Vodoz conteste certains points de vue littéraires qui ne paraissent point être indéfendables. « Il ne me paraît pas exact de dire, avance-t-il (p. 319), pour expliquer les excès de l'adolescence, que les traditions libertines avaient été conservées, ou d'attribuer la mode des agitations violentes de l'âme à l'influence des romanciers étrangers. » Chez un écrivain qui, comme Nodier, ne parvient pas à secouer les influences régnantes, la plupart des sentiments ne s'expriment que dans les cadres des formules du jour, dans les limites de la mode. Telle période sera marquée par un culte religieux de l'amour, telle autre par la subordination du sentiment à la volonté de puissance, par le respect de la tradition ou par l'instinct des affaires (le *Culte du Moi*, *Lewis et Irène*, etc.). A nier l'existence des modes et des influences littéraires, la psychanalyse ne peut en rien fortifier ses démonstrations.

Enfin, l'analyse de la sensibilité de Nodier et de la nature de sa rêverie nous satisferait plus pleinement si M. Vodoz avait adjoint à son sujet une étude complète de *Franciscus Columna* et des *Sept châteaux du roi de Bohême*.

Les *Sept châteaux* ne sont pas seulement le livre le plus obscur et le plus étrange de Nodier. C'est sans doute l'un des plus personnels, des plus significatifs dans les domaines du rêve, du symbole. Il y a presque autant à en tirer que de la *Fée aux Miettes*. Le très curieux *Manifeste du surréalisme* de M. André Breton peut nous montrer ce qu'il y a de vivant dans les *Sept châteaux*. Il est à souhaiter que M. Vodoz commente maintenant ce livre, ne serait-ce que dans un article, s'il n'a point l'intention de composer un ouvrage de la même étendue, indiscrète malgré tout, que la présente *Fée aux Miettes*.

J. L.

LA GENÈSE DU CONCEPT DE « GÉNIE » :

M. Edgard Zilzel reprend, sur des données extrêmement larges, une enquête qui a souvent occupé, mais partiellement, des investigateurs [cf. *Revue*, 1922, p. 508; 1924, p. 160] : comment s'est pré-

Digitized by Google

cisée, pour la conscience artistique des temps modernes, la notion même de « génie » (*Die Entstehung des Geniebegriffes*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1926; in-8° de VIII-346 pages)? Remontant aux concepts antiques du *genius* et du *daimonion* (pourquoi pas aussi du *prophète* hébraïque inspiré?), il les retrouve, à la Renaissance, confondus avec l'espoir de la vie glorieuse et de la survie. *Ingenium* et *genius* ne tardent pas à s'affronter, dès que la Renaissance est devenue génératrice d'imitations, de formules exemplaires, de prescriptions esthétiques. La conclusion de ce volume — qui pourrait en amorcer d'autres — est assez curieuse : au lieu de rechercher un dévoiement de l'individualisme « génial » de la Renaissance dans les troubles civiques et religieux qui ont marqué le déclin de celle-ci, et un remède fatal dans les abdications de liberté qui s'ensuivirent, l'auteur s'efforce de déterminer les conditions où des « génies » sont favorisés par des formes capitalistes de vie citadine.

LA MODERNE SURVIVANCE DE SAPHO :

C'est un charmant volume, bien fait pour renforcer une collection qui a pour objet de rappeler « notre dette à l'égard de la Grèce et de Rome », que nous donne M. D. M. Robinson sur l'influence de Sapho (*Sapho and her influence*. Boston, Marshall Jones, s. d.; in-12 de XII-272 pages avec 24 planches). Le point de vue de l'auteur n'est pas tout à fait celui de l'historien littéraire, encore moins celui du « comparatiste » : autrement on verrait plus de deux lignes consacrées à la *Sapho* de Mme de Staël; c'est plutôt celui du collectionneur, qui tient à démontrer la variété et le nombre des « objets » à rassembler. Il a parfaitement atteint son but (sauf pour la musique) et l'agrément des illustrations aidera à faire apprécier cet utile petit volume.

UNE TRADUCTION FRANÇAISE DE THOMAS KYD :

M. Joseph de Smet a eu l'originale idée de faire connaître, par une traduction, la *Spanish Tragedy* de Kid, et par une préface le dramaturge lui-même, si étrangement ignoré de la postérité alors qu'il avait connu le plus gros succès de théâtre de son temps. Traduction et préface se lisent avec plaisir, ce qui n'a pas lieu de surprendre de la part d'un écrivain qui a donné des versions françaises de Conrad et de L. Hearn, et qu'ont toujours attiré les personnalités singulières et un peu inquiétantes. L'occasion est d'ailleurs propice à M. de Smet pour quelques lances à rompre au sujet de Shakespeare et Bacon, de Ben Jonson aussi et d'*Hamlet :* de fait, rien mieux que l'exhumation et l'évocation de la prodigieuse poussée dramatique des alentours de 1600 n'aide à comprendre l'atmosphère sha-

Digitized by Google

kespearienne, et le livre de M. de Smet (*Thomas Kyd, l'homme, l'œuvre, le milieu, suivi de la Tragédie espagnole.* Bruxelles, La Renaissance d'Occident, 1925; 296 pages in-16) y contribue en dépit de négligences typographiques ou d'inadvertances, comme son héros qui meurt en 1593, page 27, et en 1594, page 40.

PROSES FRANÇAISES EN DANO-NORVÉGIEN :

Qu'il y ait, dans la meilleure prose française, une qualité esthétique — et presque poétique — dont d'autres langues offrent malaisément la contrepartie, voilà une vérité qui n'a pas toujours été reconnue. Elle semble avoir présidé à l'entreprise de M. R. Œksnevad, qui nous donne deux aimables volumes, *Franske Prosadigte* et *Gamle Franske Kjaerlighetsbreve* (Kristiania, Gyldendal, 1925, 135 et 207 pages), où revit agréablement, sous une forme étrangère, l'art ou la spontanéité de proses de choix. La première de ces anthologies commence à Chateaubriand et s'arrête à Pierre Louys : elle se tient à des « pièces » que leur agencement, concerté ou spontané, a marquées d'une empreinte rare et d'une qualité éminente. La seconde s'arrête en quelque sorte à la date où l'autre commence, puisqu'elle rassemble en traduction des lettres d'amour dont l'*incipit* appartient à Henri IV, le vert galant, et dont la fin est réservée au sémillant chevalier de Boufflers. Destinés à des publics scandinaves, ces petits recueils ne peuvent manquer d'y éveiller la curiosité des textes originaux, habilement amorcés par le traducteur.

SWIFT OU ARBUTHNOT?

Bien que M. H. Teerink, remettant en question l'attribution ordinaire du fameux pamphlet *Law is a bottomless pit* (*The history of John Bull.* Amsterdam, H. J. Paris, 1925; in-8° de 250 pages), ne tire aucun argument, ni de l' « avertissement » du traducteur l'abbé Velly, ni de l'accueil de la *Bibliothèque impartiale* de Leyde ou des *Lettres* de Fréron, et qu'ainsi la littérature comparée ne soit guère impliquée dans son ouvrage, on suivra avec grand intérêt son argumentation, qu'accompagne un facsimile du pamphlet de 1712. Par d'habiles rapprochements, les uns plus convaincants, ainsi qu'il arrive, que les autres, l'auteur rend à Swift l'essentiel de cette satire et ne laisse à Arbuthnot, avec des suggestions de détail, que le plan allégorique tendant à faire, de la guerre qui sévissait alors, une simple cause judiciaire, mais coûteuse et longue.

L'INITIATEUR DU « DRAME SOMBRE » :

L'étrange succès de Baculard d'Arnaud a été étudié dans une partie de son action au dehors par M. D. Inklaar (*François-Thomas de*

Digitized by Google

Baculard d'Arnaud, ses imitateurs en Hollande et dans d'autres pays. La Haye, Smits; Paris, Champion; in-8° de 426 pages). Son étude ne se borne pas à signaler les imitations ou les contrefaçons françaises, néerlandaises, scandinaves, allemandes et anglaises, elle apporte sur ce singulier protégé de Voltaire et de Frédéric les quelques indications que des documents malheureusement raréfiés permettent de rassembler. *Comminge* en 1764 et *Euphémie* en 1768, avec leurs macabres évocations, ont connu, surtout la première de ces pièces, une fortune que seules expliquent des phénomènes comme le mélodrame ou le Grand Guignol; *Fayel* en 1770 et *Mérinval* en 1774 leur ont fait suite, tandis que des romans nombreux flanquaient cette production théâtrale. Parmi les œuvres qui semblent avoir subi l'influence de Baculard, les *Dernières aventures du jeune d'Olban* de Ramond, les *Soirées de Mélancolie* de Loaisel de Tréogate (et non *de la Mélancolie*) créent véritablement une lignée qui se développe en dehors d'une influence proprement werthérienne. Mais le « moisi claustral » et les autres sombres prestiges « darnaudiens » trouvent une survie assez longue hors de France : M. Inklaar la repère avec le plus grand soin, surtout dans les littératures du Nord et en Hollande spécialement, où il détermine, chez Feith en particulier, des éléments de mélancolie que l'influence de Gœthe n'expliquerait point. Et il va sans dire que par le *Monk* de Lewis en particulier, l' « horreur monacale » devait rentrer avec un relief plus saisissant dans la littérature générale.

JEFFERSON ET LES IDÉOLOGUES :

Recueil de documents inédits plutôt qu'exposé doctrinal, le livre publié sous ce titre par M. G. Chinard n'en rendra que plus de services (Baltimore, Johns Hopkins Press; Paris, Presses universitaires, 1925; in-8° de 296 pages), puisque cette correspondance du plus théorique des « Pères de la patrie américaine » avec Destutt de Tracy, Cabanis, J.-B. Say, Auguste Comte, permet de déterminer, sinon la force, du moins la nature des influences qui empêchaient les États-Unis de s'en tenir à un empirisme tout britannique, ou à la doctrine simpliste de Montesquieu. Il faudra sans doute bien des études de détail pour déterminer le « compromis » auquel la Confédération a dû de durer au XIXe siècle : on a ici, pour les débuts de cet équilibre, une contribution qui a son importance.

POUR MIEUX CONNAITRE AMIEL :

M. Léon Bopp marque bien, dans l'Introduction de son *H.-F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère* (Paris, Alcan, 1925; in-8° de XIX-375 pages), le genre de « rattachements » qu'on pourrait faire

Digitized by Google

pour qu'Amiel « ne parût point en quelque sorte suspendu dans le vide ». Son étude est plutôt une synthèse et un exposé systématique — rendus nécessaires par les nouveaux accès à un Amiel plus complet que M. Bouvier a inaugurés. La personnalité fluctuante du rédacteur du *Journal intime* s'enrichit, dans ces pages, de divers éléments biographiques, intellectuels et moraux, et le dilettantisme apparent de l'Amiel de 1882 prend davantage la figure du scrupule ou de l'indécision à base religieuse et métaphysique. Un second volume (Paris, Alcan, 1925; in-8° de 134 pages) nous donne les *Principes généraux de pédagogie* d'Amiel, avec des constructions et des plans du genre de ceux que nous avons publiés ici (1922, p. 120). A ce propos, il est curieux qu'un des rares *errata* de volumes imprimés avec soin concerne (p. 364) la *Revue de littérature comparée*.

LE NATURALISME FRANÇAIS EN ANGLETERRE :

D'où vient que l'enquête, assez consciencieuse pourtant, de M. W. C. Frierson (*l'Influence du naturalisme français sur les romanciers anglais de 1885 à 1900*. Paris, Giard, 1925; in-8° de 293 pages) ne laisse pas une impression de parfaite sécurité? Ne serait-ce point que le vrai titre de son livre devrait être : « la résistance de l'Angleterre au naturalisme français »? De cet angle, les indices qu'il a recueillis et qui, assez contrariés et timides quand il s'agit de les organiser en « influences », s'animeraient et prendraient une vive substance; la documentation plutôt limitée qu'il peut mettre en ligne s'augmenterait de toute une puissante contre-partie, articles de journaux, pétitions, interpellations parlementaires, prédications. Même des détails qui frappaient tous les visiteurs français de l'Angleterre, comme l'emplacement et la nature des magasins où ils voyaient du Zola en montre vers 1895, prendraient tout leur sens. Et le caractère « de contrebande », si l'on peut dire, de la plus grande partie de l'initiation ici présentée apparaîtrait dans son vrai jour. Puis, de certains procédés ayant été acquis, des modifications sociales s'étant produites, le roman anglais reprend son cours, débarrassé des étroitesses victoriennes. Livre manqué, faute de son point de vue authentique.

CHOIX ANGLAIS DE PROSE BRITANNIQUE :

Sir Arthur Quiller-Couch a apposé sa fameuse initiale à un recueil qui appartient à une collection souvent signalée ici, mais que sa matière apparente à un moindre degré à nos études. Cependant ce dense volume de xx-1092 pages, avec sa préface si personnelle et ses échantillons allant, chronologiquement, de John Trevisa, Chaucer et Mandeville à G. L. Strachey, Compton Mackenzie et Rupert

Digitized by Google

Brooke, couvrant ainsi près de six cents ans de prose anglaise, rendra les plus grands services en tous pays (*The Oxford Book of English Prose*, 1925). Même l'équilibre tenu entre époques et genres divers est caractéristique à sa manière; et, par exemple, l'intervalle qui sépare les derniers auteurs du XVIIIe siècle « sensible », comme Fanny Burney, et les premiers auteurs du XIXe siècle « réconcilié », comme Lamb et Scott, pourrait faire quelque place à la fièvre d'un Godwin ou d'une Wollstonecraft, à l'élan d'un Mackintosh ou d'un Sheridan : autant de noms, parmi d'autres, qui pourraient à la rigueur, et à s'en tenir au sens strict du titre, remplacer ceux d'Emerson et de Washington Irving : car, dès lors, pourquoi pas Bret Harte et Mark Twain ?

POUR MIEUX CONNAITRE WELLS :

« On ne comprend pas vraiment la pensée de Wells, et la façon dont elle s'est développée, si on n'a pas scruté son fondement scientifique et philosophique, ou au moins pris connaissance des études et des préoccupations de cet ordre qui sont à son origine » : ce début, si net, de l'*Étude sur la pensée de Wells* de M. G. Connes (Paris, Hachette, 1926; in-8° de VI-500 pages) donne en quelque sorte la note fondamentale de ce patient et utile travail. Sur ces points fondamentaux, les études et les enthousiasmes, les illusions et les apostolats que domine l'observation de la cellule vivante par le futur romancier — les certitudes que nous apporte l'auteur sont de tout premier ordre : elles permettent de saisir ensuite la nature des « variations » et des illustrations multiples que l'œuvre imaginative de Wells comporte chemin faisant, sous des influences en grande partie continentales (qui sont, ici, plutôt disséminées et indiquées à demi que scrutées et déterminées). Le « merveilleux biologique » du grand conteur britannique s'en trouve éclairé — sans que son biographe français manifeste à son endroit les réactions d'humaniste et d'historien que l'on pouvait attendre. Après ce gros volume, et son frère jumeau *A Dictionary of the Characters and Scenes in... Wells :* à quand un travail d'ensemble — fût-il étranger — sur Jules Verne et le « merveilleux physico-mécanique », ou sur les frères Rosny et le « merveilleux extra-humain » ?

UN RÉPERTOIRE DES PARTICULARITÉS DE L'ANGLAIS ACTUEL :

Tenant à la fois du dictionnaire, de la « grammaire du bel usage » et du recueil d'*Ana*, c'est à divers titres qu'un livre comme *A Dictionary of modern English* de M. H. W. Fowler peut rendre des services (Oxford Clarendon Press, 1926; in-16 de 742 pages). Un « com-

Digitized by Google

paratiste y retrouvera, sous des rubriques telles que *French words*, *Sobriquets*, *Love of the long words*, *Revivals*, des phénomènes linguistiques dont le principe est fort voisin de ceux qui dirigent les faits d'échange ou de résistance en littérature. C'est bien, en tout cas, de l'anglais « moderne » qu'il s'agit; toutes les citations sont empruntées à la langue contemporaine des journaux, du Parlement, des théâtres, et l'on peut regretter que nous n'ayons pas, en français, la contre-partie de cet utile répertoire, qui permet de juger, en somme, des « variations » actuelles de l'idiome de nos voisins. On est parfois embarrassé pour chercher tel détail auquel on songe — ou pour le trouver; et, par exemple, *Welsh rabbit* étant donné, p. 664, comme un exemple de fausse étymologie dans l'explication *rarebit*, on se reporte à *rabbit*, p. 482, qui renvoie à *Welsh*, sans que la page 704 vous tire d'embarras...

Le gérant : É. Champion.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google

OCT

ixième Année. — N° 4. Octobre-Décembre 1926

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

F. Ernst . . . . . *La tradition médiatrice de la Suisse aux XVIIIe et XIXe siècles* 549

Ch. Simon . . . . *Le sillage de Stendhal en Allemagne* . . 608

R. Messac . . . . *Bulwer Lytton et Dostoïevski : de Paul Clifford à Raskolnikof* 638

W. L. Schwartz. *L'influence de la poésie japonaise sur la poésie française contemporaine* . . . 654

Notes et documents : Un traducteur français imprévu de Dante (P. H.). — Notes sur Jean Baudoin et sur ses traductions de l'anglais (H. W. Lawton). — Une correspondance de Klopstock à retrouver (F. B.). — Notes sur la fortune du *George Barnwell* de Lillo en France (T. V. Benn). — Edgar Poe et Théodore de Banville (L. Lemonnier) 673

Chronique 691

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 700

Comptes-rendus critiques : J. Prinsen. De Roman in de 18e eeuw (P. Van Tieghem). — A. de Carli. L'influence du théâtre français à Bologne de la fin du XVIIe siècle à la grande Révolution ; L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° (A. Bédé). — G. Bianquis. La poésie autrichienne de Hofmannsthal à R. M. Rilke (F. Baldensperger). — Analyses d'ouvrages 709

Table des matières du tome VI 725

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Digitized by Google

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **3** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « Amis de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin.

Hausse 20 °/₀ sur les prix indiqués des tomes IV à XXVI.

I. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).

II-III. H. Girard. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).

IV. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 . . 16 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr. 80

V. E. Estève. Études de littérature préromantique. 15 fr. Abonnés . . . 12 fr.

VI. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 15 fr. Abonnés . . . . . 12 fr.

VII. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe s. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. 40 fr.
Abonnés . . . . . 30 fr.

VIII. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . 6 fr.
Abonnés . . . . . 4 fr. 80

IX-X. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier. Les 2 vol. ensemble . . . . . 35 fr.

XI. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe s. 60 fr.

XII. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith. 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XIII. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe. . . . . 40 fr. Abonnés. . . . . 30 fr.

XIV. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 40 fr. Abonnés . . . . . 30 fr.

XV. S. Goulding. Swift en France au XVIIIe siècle. . . 15 fr. Abonnés . . 12 fr.

XVI. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800). . . . 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XVII. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 35 fr.
Abonnés . . . . . 28 fr.

XVIII. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIXe siècle » (1835). 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr.

XIX. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830) . . . . . 60 fr. Abonnés. . . . . 48 fr.

XX. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff . . . . . 20 fr. Abonnés. . . . . 16 fr.

XXI. M. Gilman. Othello in French . . . . 15 fr. Abonnés. . . . . 12 fr.

XXII. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr

XXIII. Erwin K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . 15 fr.
Abonnés . . . . . 12 fr

XXIV. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français . . . . . 30 fr. Abonnés. . . . . 24 fr

XXV. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. 45 fr
Abonnés . . . . . 36 fr

XXVI. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français. 35 fr. Abonnés. 28 fr

XXVII. Chateaubriand. Les aventures du dernier Abencerage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . . 35 fr. Abonnés . . . . . 28 fr.

Digitized by Google

LA
TRADITION MÉDIATRICE DE LA SUISSE
AUX XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

L'histoire de la Suisse reflète nécessairement son caractère d' « Europe en miniature ». Dès le début de son existence, ses populations, différentes de langue, eurent à s'entendre et s'entendirent en effet : on a étudié tout récemment avec succès la coexistence des parlers en Suisse — l'on a pu constater qu'au cours de cinq siècles aucune rivalité grave ne s'est dressée entre ses idiomes divers[1]. Seulement, ce trait caractéristique de l'histoire suisse, ce respect traditionnel des langues, n'est, après tout, qu'une qualité passive, une simple tolérance linguistique. Mais l'opinion courante va plus loin. On attribue à ce pays un rôle actif, celui d'un *médiateur*, et il en résulte que cet office paraît nécessaire à l'Europe elle-même. Or, ce rôle de médiateur est plutôt affirmé que démontré. Aussi me proposé-je de l'examiner dans le cadre restreint de l'histoire littéraire des deux derniers siècles. Retraçant à grands traits, pour l'époque indiquée, plusieurs phénomènes importants de communication intellectuelle, verrons-nous jouer à la Suisse un rôle assez considérable pour être cité dans les annales de l'histoire européenne? C'est ce qui fait l'objet des trois chapitres suivants[2].

I.

La découverte de l'Angleterre[3]

A la fin du XVIIe siècle, l'Angleterre était presque entière-

1. Hermann Weilenmann, *Die vielsprachige Schweiz*. Basel, 1925.

2. Je remercie M. F. Baldensperger de m'avoir invité à traiter un sujet qui devait nécessairement me mener au centre des problèmes intimes de mon pays.

3. Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur ce sujet. Il en existe, par contre,

Digitized by Google

ment ignorée des pays du continent. On avait constaté de loin et sans sympathie qu'elle avait passé par deux révolutions, mais celles-ci étaient demeurées incomprises. On connaissait mal dans le public ses institutions et ses théories politiques, sa littérature et sa philosophie. La découverte de l'Angleterre est l'œuvre du XVIIIe siècle — œuvre dans laquelle excellèrent surtout la France et l'Allemagne. Les conséquences en ont été immenses, si l'on considère que ce fut là une des sources, et de la Révolution française, et de la littérature allemande dite classique. Ces conséquences n'auraient jamais atteint pareille importance, si l'on n'avait eu à révéler que le passé mort d'un pays séparé du continent par la mer. Mais les drames de Shakespeare, l'épopée de Milton, les théories de Locke trouvèrent dans leur pays propre une postérité intellectuelle — et une postérité intellectuelle sinon plus profonde, du moins aussi habile. Il serait absurde de prétendre être complet dans l'énumération de celle-ci, mais il ne sera pas inutile de caractériser quelques groupes. On remarque la première apparition des périodiques d'ordre littéraire, comme le *Tatler*, le *Spectator* et le *Guardian*. On voit éclore trois genres de roman avec Defoe, Swift et Richardson. On voit se renouveler un lyrisme longtemps oublié dans les publications de Macpherson et de Percy, et la poésie descriptive chez Thomson. On assiste au scepticisme cultivé de Hume, au doctrinarisme paradoxal de Mandeville, à l'élégance classiciste de Pope, aux plaintes de Young — enfin à l'un des plus riches spectacles littéraires qui se fût jamais présenté en Europe.

Cette littérature immense fut lue, fut dévorée surtout dans trois pays, en Angleterre dans l'original, en France et en Allemagne en traduction. Au commencement, les publics allemand et français recevaient les auteurs anglais avec un retard considérable. Les pièces de Shakespeare attendirent plus d'un siècle une traduction allemande isolée, celle de C. W. von Borcke en 1741, et une traduction française fort douteuse.

plusieurs études locales, telles que *Zürich als Vermittlerin englischer Literatur im achtzehnten Jahrhundert* (Zürich, 1891) par Theodor Vetter, et l'*Etude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre jusqu'à la publication de la Nouvelle Héloïse* (Genève, 1901) par Williamson Up Dike Vreeland. Nous avons tâché d'arriver à des résultats plus précis en changeant de point de départ.

Digitized by Google

celle de La Place de 1745 à 1748. Les Français ne purent lire le majestueux poème de Milton que soixante-deux ans, et les Allemands, passant à côté d'une chance tout à fait extraordinaire, ne le lurent que soixante-cinq ans après la publication de l'original. Mais la situation va changer bientôt. Le pathétique récit de Defoe parut à Londres en 1719, un an plus tard en allemand à Hambourg, et presque aussitôt en français à Amsterdam. Dès ce moment, la France et l'Allemagne suivent pas à pas les hommes et les livres nouveaux de l'Angleterre. Dès 1766, c'est-à-dire dès le *Vicar of Wakefield* de Goldsmith, le génie créateur de l'Angleterre va s'épuiser pour un certain temps. C'est la date à laquelle la France et l'Allemagne atteignent chacune son apogée par deux géants successifs : Rousseau et Gœthe. Rousseau publie ses grands romans — qui sont autant de thèses —, et ses grandes thèses — qui sont autant de romans. Gœthe suivra bientôt avec ses manifestes poétiques, sur la base desquels il construira la pyramide admirable de sa vie artistique. Rousseau et Gœthe marquent tous deux une étape décisive dans l'histoire intellectuelle de leurs pays : or, la France et l'Allemagne venaient d'être pénétrées jusqu'au fond de l'âme par les livres anglais et, ce qui est plus surprenant, *par les mêmes livres anglais*.

On s'est trop habitué à voir marcher au XVIIIe siècle la France et l'Allemagne sur des routes différentes. On n'a qu'à répéter la statistique qu'a entreprise l'auteur de ce travail et dont il se réserve de publier plus tard les matériaux. On n'a qu'à dresser des synchronismes juxtaposant, aux dates des originaux anglais, les premières traductions des deux pays continentaux qui nous occupent ici, et l'on admettra infailliblement ce phénomène d'une symétrie traductrice entre la France et l'Allemagne. Si les deux pays n'eurent pas absolument les mêmes goûts, ils partagèrent la même manie. Il est très rare qu'on observe des attitudes différentes : deux exemples entre autres méritent cependant d'être cités. Mandeville avait publié en 1714 sa fameuse *Fable of the Bees*. Une traduction française, qui eut beaucoup de succès, parut à Amsterdam en 1740. En Allemagne, ni cette œuvre, ni sa traduction française ne restèrent inconnues, mais on ne devait l'incorporer vraiment qu'en 1817 à la littérature nationale : les

Digitized by Google

sociologues étaient moins estimés alors en Allemagne qu'en France. Le second exemple établit une situation inverse. Le choix de poésies anciennes qu'édita en 1765 Thomas Percy fut immédiatement connu en Allemagne et traduit dès l'année suivante, pour offrir dès lors une pièce de résistance aux stylistes les plus réputés. La France ne s'y intéressa guère et n'en traduisit rien. On saisit là facilement l'accent lyrique, plus prononcé en Allemagne qu'en France[1].

Cette réserve faite vis-à-vis du phénomène des correspondances franco-allemandes touchant la lecture des auteurs anglais, il nous reste à la préciser mieux encore. Car ces correspondances n'ont point été des simultanéités. Tantôt la France et tantôt l'Allemagne prenait le pas sur sa voisine. Le public français lut Swift et Pope avant que le public allemand leur accordât son attention. Mais l'Allemagne connut avant la France les romans de Richardson et les poésies d'Young. Parfois nous avons affaire à une simple suite de faits. Parfois nous saisissons sur le vif l'entr'aide prêtée de part et d'autre par delà du Rhin. Young avait publié ses *Night Thoughts* de 1745 à 1751 : cette dernière année, 1751, parut la traduction décisive de J. A. Ebert, l'ami de Klopstock et de Lessing, né hambourgeois et professeur d'anglais à Brunswick. Sept ans plus tard, en avril 1758, on put lire dans le *Journal étranger* de Paris une apostrophe à Ebert, prophète des bardes d'Albion en général, et plus spécialement des « merveilles poétiques répandues dans les ouvrages de Young » — apostrophe empruntée à une poésie allemande[2]. Quatre ans plus tard, en 1762, le même *Journal étranger* publie la première traduction française de la première *Nuit* d'Young, qui conduit successivement à la traduction complète d'Young par Le Tourneur[3]. Le

1. H. F. Wagener, *Das Eindringen von Percy's Reliques in Deutschland*. Diss. Heidelberg, 1897; Wüscher, *Der Einfluss der englischen Balladenpoesie auf die französische Literatur*. Diss. Zürich, 1891, et P. van Tieghem, *Ossian en France*, 1917, p. 189.

2. Le passage entier est reproduit dans l'étude de M. F. Baldensperger : *Young et ses « Nuits » en France* (*Études d'histoire littéraire*, 1907, p. 54). Il s'agit du poème *Die Tageszeiten* (1re éd., 1756; 2e éd., 1757) par F. W. Zachariä, professeur à Brunswick comme Ebert que nous venons de citer, et comme Eschenburg que nous citerons aussitôt. Voir Goedeke, *Grundriss* (2e éd., 1907, t. IV, p. 71.

3. Mary Gertrude Cushing, *Pierre Le Tourneur*. New-York, 1908.

Digitized by Google

nom de Le Tourneur nous mène naturellement à un second exemple analogue. Car c'est le même auteur qui, de 1776 à 1783, fit paraître une traduction de Shakespeare en vingt volumes. Il rendit inutile, par cette publication, l'œuvre par trop arbitraire de La Place, que Voltaire avait accusé de n'avoir « pas traduit un mot de Shakespeare[1] ». Or, Le Tourneur n'avait pas été devancé seulement en France, mais aussi en Allemagne, et il le savait : il accompagna son texte des notes de J. J. Eschenburg, né hambourgeois et professeur à Brunswick comme Ebert, dont il a été question à l'occasion d'Young. Les deux exemples cités prouvent, dans la révélation de l'Angleterre, une antériorité allemande sur la France pour la seconde moitié du XVIIIe siècle, et, par conséquent, des relations intellectuelles franco-allemandes : celles-ci datent justement de cette époque même.

Nous arrivons au phénomène correspondant de l'influence exercée par la France sur l'Allemagne : phénomène plus considérable que le premier et antérieur à celui-ci. Les exemples de Swift, de Pope et de Locke serviront à notre démonstration. Swift fut d'abord connu en Allemagne par la traduction française[2]. Et quand on le posséda en allemand, la version française resta longtemps encore plus répandue que celle-là[3]. Le cas de Pope est plus clair encore. En 1734, dans la vingt-deuxième de ses *Lettres philosophiques*, Voltaire présenta cet artiste consommé comme « le poète le plus élégant, le plus correct et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre ». A cette date, on pouvait lire déjà plusieurs œuvres de Pope en français, mais aucune en allemand[4]. La première traduction allemande de Pope était celle

1. Voltaire au comte d'Argental, le 5 juin 1762 (*Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Garnier, t. XLII, p. 128).

2. Vera Philippovic, *Swift in Deutschland*. Diss. Zürich, 1903, p. 3.

3. Zedler (*Universal-Lexikon*. Halle et Leipzig, 1732 et suiv.) qui cite toujours, en tant qu'il les connaît, les traductions allemandes des œuvres étrangères, note en 1744, t. XLI, p. 520, seulement deux traductions françaises du *Tale of a Tub* de 1704 : l'une parue à La Haye en 1721, l'autre parue à Dublin en 1721. Cependant, en 1744, il y avait déjà quinze ans qu'on possédait du même conte une traduction allemande qui avait paru sans nom d'auteur à Altona en 1729. Sur la fortune de Swift en France, celle du *Conte du tonneau* spécialement, voir Sybil Goulding, *Swift en France* (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*). Paris, 1924, p. 13 et suiv.

4. Zedler, *op. cit.*, ne connaît pas encore Pope en 1741.

Digitized by Google

du *Rape of the Lock* — mais faite d'après un texte français[1]. La femme de Gottsched, vivant dans un milieu très littéraire, entreprit plus tard la même tâche. Ne pouvant trouver l'original malgré des années de recherche, elle commence à traduire d'après la version française. Alors seulement elle reçoit le texte anglais et recommence sa traduction[2]. Mais le cas le plus évident est certainement celui de Locke. Ses quatre traités, philosophique, politique, pédagogique, religieux, parurent dans le court espace de 1690 à 1695. La France en reçut une traduction complète avant la fin du siècle. Les quatre traductions françaises parurent à Amsterdam de 1691 à 1700. Les auteurs en furent deux huguenots, que la révocation de l'Édit de Nantes avait obligés de chercher une existence hors de leur patrie. L'un d'eux, David Mazel, mourut à Londres; l'autre, Pierre Coste, ayant fait en Angleterre connaissance de Locke et gagné son amitié, revint à Paris vers la fin de ses jours. C'est à un troisième, où plutôt à un descendant de huguenots, que l'on doit la première biographie étrangère du philosophe anglais[3]. Dès 1703, en effet, Jean Le Clerc fit paraître à Amsterdam sa *Bibliothèque choisie*, qui informa son public principalement des questions religieuses et historiques. Dans le VIe tome de cette *Bibliothèque*, en 1705, un an après la mort de l'illustre philosophe, Jean Le Clerc publia son *Éloge de feu Mr. Locke*, basé sur la connaissance personnelle du défunt, ainsi que sur les témoignages de ses meilleurs amis. Les soixante-dix pages de cet *Éloge* forment un document qui, par la finesse de l'observation et la discrétion du jugement, a pu servir aux contemporains et plaire à la postérité. Un Allemand, F. Bladov, inconnu du reste, traduisit et commenta cet *Éloge* en 1720[4]. Il en résulta une monographie qui fut la première à renseigner les Allemands sur la vie et,

1. G. Waniek, *Gottsched und die deutsche Litteratur seiner Zeit*. Leipzig, 1897, p. 429.

2. P. Schlenther, *Frau Gottsched und die bürgerliche Komödie*. Berlin, 1886, p. 56.

3. Voir sur Mazel : Haag, *La France protestante*, t. VII, p. 354; sur Coste : *Ibid.*, t. IV, p. 70; sur Le Clerc : *Ibid.*, t. VI, p. 464.

4. *Bericht von des weltberühmten und hochgelahrten Engelländers John Locke Leben und Schrifften aus dem Frantzösischen Johannis Clerici übersetzet und mit unterschiedlichen Anmerkungen erläutert von Friedrich Bladov*. Halle, 1720.

Digitized by Google

en partie, sur l'œuvre de Locke. Mais elle exagérait son caractère de nouveauté. L'Allemagne n'avait pas seulement réimprimé — ce que Bladov savait — la version latine de l'*Essay concerning human understanding*[1] et publié deux versions en allemand des *Thoughts concerning education*; l'Allemagne possédait de plus — ce que Bladov ne savait pas — une traduction du second des deux *Treatises of government*. Il est vrai que cette traduction anonyme avouait, par sa préface, être faite sur les textes anglais et français, ce qui permet de supposer que le texte original joua un rôle plutôt secondaire[2]. Bladov n'était pas seul à être mal informé. En 1723, J. J. Bodmer joignit au n° XV de sa revue littéraire une « Bibliothèque pour Dames[3] » : les livres allemands et français y sont cités d'après l'original, les livres anglais, selon les circonstances, d'après une traduction allemande ou française. Bodmer y cite le traité pédagogique de Locke dans la version française, parce qu'il n'en connaît pas d'allemande — bien qu'on en possédât deux[4] et que Bladov fît allusion au moins à l'une d'elles. Ce n'est que vingt-trois ans plus tard, dans la seconde édition de sa revue, que Bodmer cite en allemand le traité pédagogique de Locke[5].

Cette digression nous semble justifiée par ses résultats. L'analyse de la propagation des livres anglais démontre, une fois de plus, jusqu'à quel point les pays de langue allemande subirent l'hégémonie littéraire de la France au commencement du XVIIIe siècle et comment cette hégémonie se perdait lentement au point de faire place, vers la fin du siècle, au phénomène contraire. Mais la France, ayant connu l'Angle-

1. Selon Bladov, *op. cit.*, p. 73, il s'agit de la version latine faite par Burrigd en 1701, réimprimée à Leipzig en 1709.

2. Cette traduction de 1718 est citée et sévèrement jugée dans la seule édition allemande qu'on fit depuis de ce même traité (Halle, 1906). L'auteur en est Hilmar Wilmans. Voir sa Préface.

3. *Discourse der Mahlern*, t. IV. p. 104.

4. La première parut en 1708, son auteur fut S. G. Starck; la seconde parut en 1710, son auteur fut G. Olearius. Sallwürk, dans son édition allemande de la même œuvre de Locke (3e éd., 1910, p. 69), cite par erreur la traduction d'Olearius comme la toute première. Tant il est facile de se tromper encore aujourd'hui dans cette matière.

5. *Der Mahler der Sitten*, t. II, p. 281. Zürich, 1746.

Digitized by Google

terre avant que ne la connût l'Allemagne, avait à son tour un précurseur. Ce fut la Hollande, destinée à ce rôle par sa situation géographique, par son commerce étendu, par sa religion calviniste et enfin, dès 1688, par une rare intimité politique avec l'île voisine. Il est très intéressant de voir comment se répandit sur le continent un poème anglais du XVIIe siècle destiné à une réputation européenne : les premières traductions française et allemande du *Pilgrim's Progress* parurent toutes deux à Amsterdam et ont toutes deux comme point de départ une version hollandaise[1]. C'est par les Pays-Bas aussi que se répandirent les œuvres de Locke — et cela par des huguenots réfugiés, vengeant étrangement le despotisme religieux de Louis XIV. C'est aux Pays-Bas encore qu'apparaît très tôt une conception positive du style poétique des Anglais : il suffit de se souvenir de la très intelligente *Dissertation sur la Poésie anglaise* que publia en 1714 le *Journal littéraire* de La Haye; l'auteur de cette *Dissertation*, qui fut remarquée en Allemagne comme en Suisse[2], cache son nom, mais point sa nationalité. En parlant du peu de sympathie intellectuelle qu'on observe entre les Français et les Anglais, il ajoute que, « pour juger sainement de cette dispute, il ne faut être ni Français ni Anglais ». C'est une autre façon de dire qu'il est Hollandais.

Nous possédons un aveu très net qu'au commencement du XVIIIe siècle on estimait impossible de lancer le livre anglais autrement qu'en français et par les Pays-Bas. Michel de La Roche[3], huguenot réfugié en Angleterre, avait conçu le plan de divulguer la littérature dont il venait de faire connaissance. Il fonda à cet effet un journal, qui parut dès 1710 à Londres sous le titre de *Memoirs of Literature*. Après quatre ans il dut renoncer à une entreprise dont l'échec était évident. « Quelques-uns de mes amis me proposèrent ensuite d'entreprendre un Journal en françois des livres anglois ou latins qui se publient ici et de le faire imprimer en Hollande, parce que les libraires anglois n'ont que très peu ou point de commerce

1. John Brown, *John Bunyan. His life, time and work*, 1886, p. 467 et 469. Les dates à retenir sont les suivantes : en 1678 parut l'original, en 1685 la traduction française, en 1703 la traduction allemande.

2. Cf. la lettre de J. U. König à J. J. Bodmer, le 15 juin 1726, chez A. Brandl. *B. H. Brockes*. Innsbruck, 1878, p. 157.

3. Haag, *La France protestante*, t. VI, p. 349 (1856).

Digitized by Google

dans les pays étrangers. » Michel de La Roche suivit ce conseil, et le suivit avec succès. Il inséra même le conseil, ainsi que nous l'avons répété, dans l'Avertissement du nouveau journal qui s'appela *Bibliothèque anglaise ou Histoire littéraire de la Grande-Bretagne*, et qui parut à Amsterdam dès 1717. Mais la Hollande ne garda pas longtemps son rôle d'intermédiaire anglo-continental. D'abord la France, puis l'Allemagne s'en rendirent indépendantes. Aux anciens centres de propagation, à La Haye et à Amsterdam, succédèrent de nouveaux centres à Paris et dans l'Allemagne du Nord.

Tel est, dans ses grandes lignes et à travers quelques indices caractéristiques, le phénomène de la propagation de l'esprit anglais sur le continent. Où placer en ceci le rôle médiateur de la Suisse?

En 1725 et en 1732 parurent deux livres, l'un en français, l'autre en allemand, qui renferment tout l'essentiel de ce rôle fameux de la Suisse. Le livre français était de B.-L. de Muralt, de Berne, le livre allemand de J.-J. Bodmer, de Zurich. Nous parlerons d'abord de l'un, puis de l'autre.

La biographie de Muralt est faite, son œuvre est jugée. On n'a qu'à répéter les dates et les jugements[1]. Muralt descendait d'une famille de martyrs. Son aïeul s'est trouvé parmi les cent protestants qui, en 1555, furent exilés de Locarno et se rendirent de là à Zurich. L'aïeul de Muralt y laissa un frère, Johannes a Muralto, qui fonda la branche zurichoise de sa famille. Mais lui-même, Martinus a Muralto, préféra s'installer à Berne, où naquit, en 1665, notre auteur. Selon l'exemple paternel, il prit du service en France dans un régiment suisse stationné près de Versailles. N'y trouvant aucun contentement, il quitta le service et, passant par la Hollande, fit un voyage en Angleterre, en quoi il ne fut pas le premier parmi ses compatriotes. S'il est vrai — ce qui n'est pas entièrement sûr — qu'il se trouva en Angleterre pendant l'hiver de 1694 à 1695, il y aurait atteint sa trentième année. En 1698, après un second séjour en France, nous le retrouvons à Berne,

1. Otto von Greyerz, *Beat Ludwig v. Muralt (1665-1749)*. Frauenfeld, 1888. M. E. Brock, à Fribourg-en-B., est en train d'achever une étude plus détaillée sur Muralt.

Digitized by Google

où il se marie. En 1700, il est exilé de sa ville natale, parce qu'il s'abstint, comme piétiste conséquent, du culte officiel. Il est exilé même de Genève et ne trouve de refuge que chez le roi de Prusse, dans la principauté de Neuchâtel, appartenant depuis 1707 au domaine dynastique des Hohenzollern. C'est à Colombier, au bord du lac de Neuchâtel, que se passe, dans un isolement presque complet, la seconde moitié de sa vie, qui se termine, en 1749, par sa mort.

Ses nombreux ouvrages, de matière surtout religieuse et morale, sont tous écrits en français. Ce Bernois allemand offre le même spectacle qu'offrirent, avant et après lui, le roi de Prusse Frédéric II, l'impératrice russe Catherine II, l'Italien Casanova et le Hollandais Just van Effen. Ici, il ne peut être question que du premier des livres de Muralt, des *Lettres sur les Anglais et les Français* de 1725. Muralt les avait adressées, pendant ses séjours en Angleterre et en France, à un ami qui nous est resté inconnu. Ce qui l'avait poussé à cette tâche fut le besoin de se communiquer, mais nulle envie de briller comme auteur. Il avait écrit des lettres privées, qui, imprimées trente ans plus tard, firent sensation dans les pays de langue française, allemande et anglaise. Elles furent vivement critiquées, rejetées ou approuvées, et finirent par être illustres[1]. Il y a douze lettres, six sur les Anglais et six sur les Français, que nous analyserons dans l'ordre inverse. Muralt loue les Français d'aimer le roi, l'État et la loi. Il loue l'ordre qui en résulte. Il loue la force dont jouit une nation aussi bien organisée. Et il loue le charme de la vie qui émane d'une société vivant pour la société. Mais il n'oublie pas le revers de la médaille. La force de cette société magnifique menace d'écraser les individus. La facilité, et quelquefois la nécessité de briller, tend à rendre superficiels les artistes en conversation. Les classes, qui d'après leur destination doivent ou devraient rester hors de la « société », se dénaturent ou succombent : l'abbé est un gentilhomme masqué, et le

1. Je n'ajoute aux preuves données par M. Greyerz que celle-ci, qui résulte d'une lettre de J. U. König à J. J. Bodmer, datée du 15 juin 1726 (voir A. Brandl, *op. cit.*, p. 153), et l'autre de Johann Georg Zimmermann qui cite Muralt comme « Verfasser jener einst so berühmten Briefe », d'où ressort qu'avant la fin du siècle sa renommée épistolaire va se perdre (voir *Ueber die Einsamkeit*, t. IV, p. 349. Leipzig, 1785).

Digitized by Google

paysan n'est rien du tout. Et ce danger national traîne après soi un danger international. Le penchant de la haute société française à tout s'assujettir se manifeste aussi, tout naturellement, à l'égard de l'extérieur. Il y a des Français qui « méprisent le genre humain parce qu'il n'est pas français ». Et, ce qui est pis, il y a des étrangers qui se laissent entraîner par ce mépris d'eux-mêmes. C'est là le grand mal dont l'Europe commence à souffrir et qui, à ne pas être guéri à temps, la gâterait infailliblement. Car justement « une des beautés de l'univers, c'est la diversité ». L'Europe, mécontente du joug niveleur de la France, devrait se corriger en suivant l'exemple d'un peuple tout à fait indépendant et, par cela, original : les Anglais lui offrent cet exemple. Ils possèdent des qualités fort laides : ils sont féroces, sauvages, sanguinaires; ils boivent comme les vieux Saxons; ils aiment la chasse comme les vieux Danois ; ils se parjurent comme les vieux Normands. Mais, tels qu'ils sont, ils sont libres et heureux. La noblesse est indifférente vis-à-vis de la cour, et la bourgeoisie l'est vis-à-vis de la noblesse. Il y a autant de réputation qu'il y a de mérite, d'où il s'ensuit qu'il ne peut y avoir ni de classe dénaturée ni de classe supprimée. Regardez le prêtre anglais : c'est un prêtre. Regardez le paysan anglais : il travaille son champ pendant la semaine et jouit du fruit de son travail le dimanche. Et cette chance offerte à tous n'existe pas seulement aujourd'hui; elle est garantie par la Constitution la plus ingénieuse. « On dirait que la grande affaire du Parlement est d'observer le roi, et celle du roi d'observer le Parlement; le peuple cependant, qu'on veut ménager de part et d'autre, jouit à souhait d'une grande licence. »

Le livre de Muralt est le premier en date à critiquer la structure sociale de l'Ancien Régime français, le premier à faire paraître à l'horizon cette île bénie, d'où l'on attendra plus tard la sagesse, la guérison et le bonheur. Sainte-Beuve l'a reconnu dans un beau passage qui rend à Muralt cette justice : « Il a dit le premier bien des choses qu'on a répétées depuis avec moins de netteté et de franchise » (*Causeries du lundi*, t. XV, p. 142). Cependant, il manquerait quelque chose à cette estimation, due au plus classique de ses critiques postérieurs, si le plus classique de ses contemporains ne l'avait par-

Digitized by Google

tagée. Heureusement, nous possédons ce témoignage. Voltaire, dans la dix-neuvième de ses *Lettres philosophiques* de 1734, cite son précurseur comme « le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les *Lettres sur les Anglais et sur les Français* ».

Le livre de Muralt fut un premier assaut qui, selon les circonstances, devait se prolonger dans le monde français. S'il touchait, en marge, à des questions littéraires, ce fut plutôt pour s'en servir d'illustration que par intérêt immédiat. Il écrivit un livre politique dans l'acception la plus vaste du mot. Qui, parmi ses compatriotes, l'a suivi? Qui, parmi ses compatriotes, l'a complété? Qui, parmi les Suisses de langue française, a continué l'œuvre de ce Bernois, en tant qu'elle concerne l'interprétation de l'Angleterre et la critique de la France? Quant à l'interprétation et à la critique — personne dans la première, et, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un seul homme : Jean-Jacques Rousseau, de Genève. Rousseau a rendu absolues toutes les formules anglaises localisées et circonstanciées. Il changea en prophétie ce qui avait été doctrine avant lui. La chandelle qu'avait allumée Muralt devint un flambeau dans la main de Rousseau, « le philosophe immortel » de la Révolution française. Mais quand on fut arrivé là, il y avait longtemps que Genève, prévoyant de si funestes conséquences, avait répudié son fils ingrat et fait brûler un livre dont l'auteur s'était cru « citoyen d'un État libre[1] ».

Il reste à citer un groupe d'intermédiaires par excellence, le groupe des traducteurs. Il y en a trois. Le premier fut Jean Bertrand, fils d'une famille huguenote réfugiée dans le pays de Vaud après la révocation de l'Édit de Nantes. Pendant un séjour en Hollande, il traduisit, le premier, la fable paradoxale de Mandeville, le poème sentimental d'Élisabeth Rowe et l'épopée héroïque de Glover[2]. Le second fut Pierre Clément, de famille genevoise, mais bientôt émigré pour vivre en France et en Angleterre. A Paris il traduisit, le premier, le

1. Rousseau, *Contrat social*, livre I.

2. Voici les titres originaux : Mandeville, *The Fable of the Bees*, 1724. Elisabeth Rowe, *Friendship in the death*, 1728; Glover, *Leonidas*, 1737. Les traductions de Jean Bertrand parurent comme suit : *Léonidas*, à La Haye en 1738; *L'amitié après la mort* et la *Fable des abeilles*, à Amsterdam en 1740. Voir article « Bertrand » dans Haag, *La France protestante*, t. II, p. 231 (1847).

Digitized by Google

plus fameux des drames de Lillo, qui joue un rôle décisif dans l'histoire du théâtre[1]. Le troisième fut un Bâlois, J. M. Merian, qui émigra pour vivre à Berlin, comme membre de l'Académie des Sciences. Son président, Maupertuis, l'invita à traduire, le premier, l'important traité philosophique de Hume[2]. Cette liste, terminée très tôt, ne manque pas de surprendre un peu[3].

Telle est, de la part de la Suisse, la contribution de langue française à la découverte de l'Angleterre au XVIIIe siècle.

Nous avons comparé plus haut, quant à la position médiatrice, au livre français de Muralt un livre allemand de J. J. Bodmer. Il s'agit de sa traduction de Milton. L'activité de Bodmer fut immense[4]. Il n'est pas aisé de suivre tous ses pas. Ce grand critique fut un mauvais poète, et, ce qui est pis, un mauvais

1. Cf. plus loin, p. 682, la note de M. T. V. Benn. La version de Clément (1748) servit de base à la première traduction allemande de 1749. Voir Price, *English > German influences*, p. 339 (1920). Sur Clément, voir la notice biographique dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. X, p. 788 (1855).

2. *The Enquiry concerning human Understanding* de Hume parut en 1748, la traduction de Merian en 1758. Voir Quérard, *La France littéraire*, t. IV, p. 165, et Prantl dans la *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XXI, p. 428 (1885).

3. On s'étonnera surtout de la non-intervention de Genève (Pierre Clément, pour la raison citée, ne compte que partiellement). En parcourant l'*Histoire littéraire de Genève*, que publia en 1786 Jean Senebier, on est surpris du grand nombre de Genevois qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, ont visité l'Angleterre : Frédric Spanheim, t. II, p. 191; Ézéchiel Spanheim, t. II, p. 272; Jean Petitot, t. II, p. 233; Benedict Pictet, t. II, p. 249; Jean-Louis Pictet, t. III, p. 178; Jean Alphonse Turretini, t. III, p. 7; Amédée Lullin, t. III, p. 16; Jacob Vernet, t. III, p. 25; Leonard Baulacre, t. III, p. 25; Jean-Edme Romilly, t. III, p. 52; Firmin Abauzit, t. III, p. 63; Jean-Jacques Burlamaqui, t. III, p. 87; Gabriel Cramer, t. III, p. 104; Jean Jalabert, t. III, p. 126; Théodore Tronchin, t. III, p. 133; Jean-Louis Saladin, t. III, p. 280; Jacques-Antoine Arland, t. III, p. 312; Jacques-Antoine Dassier, t. III, p. 315. Et cette liste n'est point complète. Est-ce que j'aurais négligemment diminué le rôle littéraire de Genève? Je ne le pense nullement et j'invoque au contraire deux témoins compétents qui semblent partager la même opinion. L'*Encyclopédie*, dans son article sur Genève (t. XV, p. 929, éd. 1779), déclare cette ville « attachée aux Français par ses alliances et par son commerce, aux Anglais par son commerce et par la religion ». De littérature, pas un mot! Et Sismondi, dans ses *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les États protestants* (Londres, 1814), déclare sa ville natale « en quelque sorte une ville anglaise sur le continent, un poste avancé pour les lumières politiques et les lumières religieuses, une école succursale, enfin, de l'éducation anglaise du genre humain ». De littérature, pas un mot!

4. *Johann Jakob Bodmer, Denkschrift zum CC. Geburtstage*. Zürich, 1900.

Digitized by Google

poète fécond. Il ne manque pas de traits ridicules : on les remarque jusque dans le portrait que fit de lui le plus juste des peintres — jusque dans son portrait par Gœthe[1]. Tout cela est fort dommage. Car Bodmer fut un homme extraordinaire. Il traduisit Homère d'une façon qui mérita l'approbation de Herder[2]. Il eut, à une époque où cela n'avait rien de banal, sa vision originale de Dante et de Cervantes. Il fut un des premiers à s'intéresser aux vieux Minnesänger et le premier à publier un fragment des *Nibelungen*. Il a contribué à renouveler les études historiques dans son pays. Et il conduisit l'Allemagne au centre de l'âme anglaise. Bodmer, né en 1698 dans un bourg près de Zurich, montre durant sa jeunesse le même élément de fronde qu'avait manifesté la jeunesse de Muralt. L'un sortit de son milieu en refusant de rester officier, l'autre en refusant de devenir théologien. Sans lui demander son avis, on destina au commerce l'ex-théologien Bodmer. C'est ainsi qu'il lui arriva de faire un voyage d'apprentissage à Genève et à Lyon : il en rapporta une traduction française du journal de Steele et d'Addison, le *Spectateur*. C'était en 1718. Il avait alors vingt ans[3]. Le jeune commerçant, rentré avec son *Spectateur*, quitta le commerce pour se vouer à la littérature. Il fonda, avec des amis, une revue analogue à celle qui était tombée entre ses mains. Ce sont les *Discours des Peintres*, qui, dans l'original, s'appellent assez étrangement *Discourse der Mahlern*. Ils parurent à Zurich de 1721 à 1723 et n'eurent pas de succès. Bodmer fit mieux : il voulut connaître et faire connaître cette littérature que lui avait laissé deviner le *Spectateur*. Il décida, en automne 1723, de traduire Milton. Ce fut un plan téméraire. Tout ce qu'on pouvait lire alors en allemand de belle littérature anglaise, c'était l'édifiant poème de Bunyan et l'aventureux roman de Defoe. Bodmer, qui ne savait pas encore l'anglais, se procura avec l'original de Milton un dictionnaire anglo-latin et accomplit sa traduction, dans un seul élan en-

1. Gœthe, *Aus meinem Leben. XVIII^te Buch.*

2. Herder, *Vorrede zu den Volksliedern* (*Sämtliche Werke*, t. VIII, p. 73, éd. 1807).

3. Bodmer devait se souvenir de ce moment pendant toute sa vie. Voir *Bodmer's persönliche Anekdoten. Herausgegeben von Theodor Vetter* (*Züricher Taschenbuch*). Zürich, 1892, p. 102.

Digitized by Google

thousiaste, pendant l'année de 1724. Le livre parut à Zurich en 1732 sous le titre de *Johann Miltons Verlust des Paradieses. Ein Heldengedicht.* La préface constata qu'on en possédait déjà des traductions hollandaise, française, italienne et une traduction allemande de 1672, que personne n'avait jamais remarquée[1]. Il faut venir en son temps.

La traduction de Bodmer vint en son temps. Elle ne fut écrite qu'en prose, et en lourde prose, et en lourde prose *sur*année. Elle n'en agit pas moins puissamment. Elle accompagna son auteur avec ses six éditions, toujours un peu plus *mo*dernisées et toujours un peu plus arriérées, jusqu'à sa mort, en 1783. Elle est la clef de sa vie littéraire. Déjà la préface de 1732 avait annoncé son plan de faire suivre sa traduction d'un commentaire explicatif. Mais les circonstances allaient lui demander non pas une explication, mais une défense. Gottsched n'avait pu terminer la lecture du chant premier, sans en être profondément choqué. Il s'était cru obligé, vis-à-vis de son public, de le mettre en garde contre un poète qui menaçait le bon goût et les règles admises. Ne suffisait-il pas de citer la description que fit Milton du palais de Satan? Ne suffisait-il pas de citer cette scène ridicule de la transformation des mauvais génies en pygmées? Y avait-il un moyen plus précaire de placer une armée dans un vestibule? Avait-on jamais vu plus maltraitée toute vraisemblance[2]?... Bodmer fit front contre l'offenseur de son poète favori. Il publia en 1740 son *Traité critique du merveilleux en poésie*[3]. Il y remarqua, d'abord, que la critique de Gottsched était copiée de Voltaire,

1. Son auteur était E. G. von Berge, né à Bernburg en 1649, mort à Berlin en 1722. Il avait voyagé en Russie et en Angleterre. Sa traduction est en vers et se sert, au commencement, d'une traduction encore antérieure par Th. Haacke, venu du Palatinat, mort à Londres en 1690 et qui semble poussé à son entreprise par la connaissance personnelle de Milton. Voir J. Bolte, *Die beiden ältesten Verdeutschungen von Miltons Verlorenem Paradies* (*Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte.* N. F., t. I, p. 426), 1887 et 1888.

2. J. Ch. Gottsched, *Versuch einer Critischen Dichtkunst für die Deutschen*, 2e éd. Leipzig, 1737, p. 202. Le passage inculpé de Milton se trouve vers la fin du premier livre du *Paradise lost.*

3. *Critische Abhandlung von dem Wunderbaren in der Poesie und dessen Verbindung mit dem Wahrscheinlichen. In einer Verteidigung des Gedichtes Joh. Miltons von dem verlohrnen Paradiese.* Zürich, 1740, p. 96 et suiv. La critique de Voltaire se trouve dans son *Essai sur la poésie épique*, chapitre IX.

Digitized by Google

et, ensuite, que Voltaire s'était servi d'arguments ridicules. Voilà, réduite à son point de départ, toute la querelle entre Zurich et Leipzig — querelle aussi significative pour son temps qu'insipide pour nous. Mais un mot, échappé à Bodmer, et qui ne fut que rarement ou jamais remarqué, doit être retenu ici. Ce passage historique se trouve dans la « Préface de l'auteur au monde allemand » qui précède le *Traité critique*. Bodmer y dit : si un lecteur allemand de Milton, auteur reconnu par les Anglais, n'y trouve point de plaisir, il n'en doit jamais chercher l'explication dans une cause primaire et inaltérable, mais secondaire et passagère — « car le cœur est le même chez les Anglais et les Allemands ». C'est la théorie de la correspondance des génies anglais et allemand, répétée et enrichie plus tard par Lessing et Herder[1]. Bodmer vainquit Gottsched, parce que la jeune génération se rangea de son côté, c'est-à-dire qu'il l'emporta par le seul moyen qui compte en littérature. Klopstock avoua plus tard que ce fut Milton, traduit et commenté par Bodmer, qui lui avait inspiré sa *Messiade*.

Comment Bodmer lui-même usa-t-il de sa victoire ? Il crut méritoire d'ajouter à une œuvre éternelle une œuvre passagère, et de traduire ce que tout le monde estimait intraduisible. C'est ainsi qu'il fit connaître, en 1737, les deux premiers chants de *Hudibras*, satire surannée contre les presbytériens du XVIIe siècle[2]. Cela lui procura le compliment « d'avoir fait suivre le séraphique Milton du plaisant Butler » — appréciation aussi flatteuse que dénuée de conséquence[3]. Bodmer fit connaître dix ans plus tard, en 1747, la *Dunciade* de Pope :

1. Lessing, *Briefe, die neueste Literatur betreffend* (17. Brief, 1759) ; Herder, *Aehnlichkeit der mittlern englischen und deutschen Dichtkunst* (1777).

2. *Versuch einer Deutschen Uebersetzung von Samuel Butlers Hudribras*. Frankfurt und Leipzig, 1737.

3. « Nachdem uns nemlich derselbe einen erhabenen Milton in deutscher Sprache geliefert hat, so hat er uns auch einen lustigen Butler gleichsam zur Zugabe schenken wollen » (*Beyträge zur Critischen Historie der Deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit*, 1737, 17. Stück, p. 167). Voltaire, dans la vingt-deuxième de ses *Lettres philosophiques* de 1734 : « Il y a surtout un poëme anglais que je désespérerais de vous faire connaître ; il s'appelle *Hudibras*. » José Cadalso, Espagnol anglisant, mort en 1782, dans la cinquante-deuxième de ses posthumes *Cartas marruecas* : « El poema burlesco de los Ingleses, intitulado Hudibras, no se puede pasar a otra lengua ninguna de continente de Europa. »

Digitized by Google

après la satire théologique une satire littéraire[1]. Mais elle ne lui rapporta pas même l'appréciation flatteuse et dénuée de conséquence de la première. Encore deux ans plus tard, en 1749, il fit connaître un premier fragment d'Young[2] : ce fut une intuition parfaite, mais à laquelle il ne resta pas fidèle. Ebert devint l'interprète d'Young[3]. Enfin, vers la fin de sa vie, en 1780 et 1781, Bodmer publia une traduction de Percy — quinze ans après la découverte de celui-ci par R. E. Raspe. Après Raspe, ce furent Herder, Eschenburg, Lenz, Claudius et d'autres qui traduisirent Percy : ici Bodmer ne fit que suivre. Son choix fut relativement riche, mais absolument antipoétique[4].

On se demande où restèrent les collaborateurs de Bodmer : il n'en manqua pas. En 1756, J. H. Waser, diacre à Winterthur, ami de Bodmer, commença à publier son édition de Swift en huit volumes[5] : à cette date, il y avait juste trente ans qu'on lisait en allemand le satirique conteur anglais. En 1757, J. Tobler, archidiacre à Zurich, élève et ami de Bodmer, publia une traduction du poème champêtre de Thomson : à cette date, il en existait déjà deux autres, sorties de l'Allemagne du Nord. Parmi ceux qui ont ajouté du nouveau, nous ne saurions nommer qu'un seul Suisse, élève et ami de Bodmer comme Tobler, mais qui vécut loin de sa patrie à Berlin. Ce fut J. G. Sulzer, mathématicien et philosophe : dans l'atmosphère de l'Académie de Berlin, il se décida à la première traduction de l'analyse *De l'entendement humain* par David Hume, comme fit, peu après et au même lieu, mais en français, son compatriote J. B. Merian. Sulzer attacha une

1. *Alexander Popens Duncias*. Zürich, 1747.

2. Voir *Neue critische Briefe*, 1749. J'ajoute ce détail à l'étude de M. P. Van Tieghem, *la Poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIIIe siècle*. Paris, 1921.

3. Et le resta pour tout le XVIIIe siècle. Nous avons cité plus haut l'hommage qui fut rendu à cette traduction en 1756 par F. W. Zachariä. En 1794, un poète suisse, J. G. Salis, se souvint encore du même mérite d'Ebert dans son ode de 1794 à ce dernier. Salis l'apostrophe : *Vertrauter Youngs!*

4. *Altenglische Balladen*. Zürich und Winterthur, 1780.

5. *Satyrische und ernsthafte Schriften von Swift*. Hamburg und Leipzig, 1756-1766. C'est Waser aussi qui livra, en 1765, la première traduction complète de *Hudribas*, commencée par Bodmer. Voir Th. Vetter, *Johann Heinrich Waser, ein Vermittler englischer Literatur* (*Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Zürich*), 1898.

Digitized by Google

grande importance à son entreprise, ne voulant pas seulement faire connaître des idées philosophiques, mais aussi les corriger[1]. Il ne s'en tira pas d'une manière qui méritât l'attention de la postérité. Il y trouva cependant un successeur, qui eut moins de connaissance de l'anglais, mais plus de génie que lui. Ce fut Kant, qui a déclaré qu'il dut à Hume d'être réveillé du sommeil dogmatique[2].

Il nous reste à terminer notre étude de la contribution suisse-allemande à la découverte de l'Angleterre, en mentionnant l'hospitalité rendue à des hommes et à des œuvres d'origine allemande. Le premier qui mérite une place ici est K. F. Drollinger, qui fut, à son époque, un poète lyrique estimé et lu[3]. Bodmer put aisément se mettre en relation avec ce Badois qui vivait à Bâle : au début de leur correspondance, Drollinger avait déjà terminé sa traduction de l'*Art poétique* de Pope, intitulé *Essay on criticism*. Les lettres inédites de Drollinger à Bodmer[4] — au nombre de douze, datant toutes de 1740 et 1741 — laissent apercevoir toutes les difficultés que l'entendement de l'original lui avait causées et toute l'importance qu'avait pour lui la traduction française du même opuscule par Du Resnel. Le rôle de Bodmer se restreignit à recevoir avec bienveillance le travail terminé et à l'insérer dans un de ses recueils[5]. La mort prématurée de Drollinger en 1742 empêcha toute autre collaboration.

Le second cas de cet ordre est devenu plus fameux. Bodmer avait invité chez lui le jeune Klopstock, mais l'avait remplacé, puisque celui-ci ne se comporta pas assez saintement, par le jeune Wieland. Ce fut en 1752. Wieland habita chez Bodmer

1. Voir *Hirzel an Gleim über Sulzer den Weltweisen*. Zürich und Winterthur, 1779, t. I, p. 209. La traduction de Sulzer avait paru en 1755 à Hamburg et Leipzig.

2. Kant, *Prolegomena*, 1783 (Préface). Kant nous livre un des exemples fréquents de l'importance des traductions pour l'homme de génie. On a constaté que Kant ne citait que des livres anglais traduits en allemand (Benno Erdmann, *Kant und Hume um 1762*, dans *Archiv für Geschichte der Philosophie*. Bd. I, p. 64. Berlin, 1888).

3. W. Wackernagel, *Drollinger*. Basel, 1841, et Th. Löhlein, *Drollinger* Karlsruhe, 1873.

4. Ces lettres se trouvent à la Zentralbibliothek de Zurich.

5. *Sammlung Critischer, Poetischer, und andrer geistvollen Schriften*. Erstes Stück. Zürich, 1741.

Digitized by Google

pendant vingt mois et exerça pendant cinq ans le métier de précepteur dans une autre maison de Zurich. C'est à cette époque, et avec l'aide de Bodmer, qu'il apprit l'anglais. Pendant un certain temps après son retour en Allemagne, Wieland garda ses éditeurs, Orell, Gessner et Cie, à Zurich. C'est ainsi que parut dans cette ville sa traduction de Shakespeare (1762-1766), contenant vingt-deux drames en huit volumes, merveilleusement imprimés et ornés de vignettes par Salomon Gessner. Lorsque parut ce « Shakespeare zurichois », qui forme l'illustre pendant de l'antérieur « Milton zurichois », on ne possédait en allemand, de l'auteur de *Hamlet*, que deux pièces isolées[1]. Bodmer était renseigné au moins sur l'une d'elles[2]. Bodmer savait donc que Shakespeare était traduisible. Mais trouvait-il bon qu'on traduisit celui qu'il avait présenté autrefois comme le « Sophocle anglais[3] »? Le jeune Wieland pouvait trouver l'original anglais dans la bibliothèque de son hôte. Mais l'y a-t-il trouvé? On ne peut pas répondre à ces questions. Nous ne tenons en main que les huit admirables volumes et ne connaissons que leur effet immense sur le temps. Lessing salua avec enthousiasme l'œuvre qui venait d'être achevée[4]; Gœthe la glorifia dans un magnifique discours funèbre sur le grand ami défunt[5].

1. C. W. von Borcke (1704-1747), diplomate prussien qui avait voyagé en Angleterre, traduisit *Julius Caesar* (Berlin, 1741). Dans la même année, J. E. Schlegel faisait suivre cette traduction d'une *Vergleichung Shakespeare's und Andreas Gryphs* dans les *Beyträge zur Critischen Historie der Deutschen Sprache* de Gottsched, t. VII, p. 540-572 (1741); voir aussi les œuvres de J. G. Schlegel, t. III, p. 27-64 (Kopenhagen et Leipzig, 1761 et suiv.); voir de plus sur Borcke et sa traduction : Eschenburg, *Ueber Shakespeare*, 1789, p. 498, et Wehrmann dans la *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XLVII, p. 112. — En 1758 parut à Bâle une traduction anonyme de *Romeo* (*Neue Probestücke der Englischen Schaubühne, aus der Ursprache übersetzt von einem Liebhaber des guten Geschmacks*). La *Bibliothek der schönen Künste und Wissenschaften* de Leipzig en parle, t. VI, p. 60-74 (1760), en terminant ainsi : « Wir empfehlen hauptsächlich dem Uebersetzer die Shakespearischen Stücke : sie sind die schönsten, aber auch die schwersten; aber um desto eher zu übersetzen, wenn man nützlich sein will. » Voir de plus Eschenburg, *Ueber Shakespeare*, 1787, p. 503.

2. *Briefe der Schweizer Bodmer, Sulzer, Gessner. Aus Gleims litterarischem Nachlass, herausgegeben von Wilhelm Körte.* Zürich, 1804.

3. Préface de sa traduction de Milton de 1732.

4. Lessing, *Hamburgische Dramaturgie*, 15. Stück, 1767.

5. Goethe, *Zum Andenken des edlen Dichters, Bruders und Freundes Martin Wieland*, 1813.

Digitized by Google

Wieland eut, de son vivant, deux successeurs. Le premier fut J. J. Eschenburg, dont la traduction parut à Zurich, de 1775 à 1778, en douze volumes, chez le même éditeur dont il hérita tout simplement. Cette traduction embrassait tous les drames de Shakespeare : différence essentielle vis-à-vis de celle de Wieland. Eschenburg, il est vrai, fut plus exact, mais il ne s'éleva pas plus à la poésie que son prédécesseur. Le sesond, qui suivit l'exemple de Wieland, fut A. W. Schlegel, qui publia un Shakespeare allemand en vers. Cette traduction classique et définitive parut à Berlin de 1797 à 1801. A Zurich, on avait été informé depuis longtemps du plan de Schlegel, mais sans qu'on s'y fût intéressé sincèrement[1].

L'histoire de la propagation de Shakespeare en allemand résume toute une époque de la vie intellectuelle suisse dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Un Allemand, après avoir longuement vécu en Suisse, commence la première traduction de Shakespeare et la publie en Suisse. Un autre Allemand, qui n'a jamais vécu en Suisse, achève ce que le premier a commencé — son œuvre imprimée sort encore de la Suisse. Un troisième Allemand donne la version définitive de Shakespeare — cette fois sans nul rapport avec la Suisse. Le chapitre qui suit tâchera de donner les explications nécessaires.

II.

La découverte de l'Allemagne[2].

Au commencement du XVIIIe siècle, l'Allemagne était aussi inconnue du reste de l'Europe que l'était l'Angleterre au même moment. L'Allemagne représentait une puissance d'un grand nom et de peu de force. On en connaissait quelques savants[3], mais on la croyait incapable de produire une littérature. L'état de dépression morale et artistique dans lequel l'Allemagne

1. Bernhard Seuffert, *Wielands, Eschenburgs und Schlegels Shakespeare-Uebersetzungen* (*Archiv für Literaturgerschichte*, t. XIII, 1885).

2. Je renvoie une fois pour toutes à M. L. Reynaud, *l'Influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle*. Paris, 1922. On verra dans la suite que je ne partage pas complètement son point de vue.

3. En 1699, l'Académie des Sciences à Paris, qui s'était attaché huit membres étrangers, en compta quatre de nationalité allemande. Voir *Christian Wolffs eigene Lebensbeschreibung*. Leipzig, 1841, p. 157 et suiv.

Digitized by Google

était sortie de la guerre de Trente Ans favorisait cette réserve, qui cachait mal un dogme réprobateur. Mais la dépression se guérissait lentement, l'Allemagne se sentait des forces nouvelles, tout en souffrant des vieux préjugés de l'extérieur. Elle réussit assez vite à se faire connaître. C'est qu'elle avait un avocat, dont elle était un peu la cliente : cet avocat fut l'Angleterre, qui avait pénétré de ses idées et de ses formes les pays du continent. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, jusqu'à quel point la France et l'Allemagne s'étaient laissé pénétrer par la littérature anglaise. Ce fut une Allemagne anglicisée qui se présenta à une France anglicisée. C'est ainsi que l'une fut comprise par l'autre. Et le mouvement ne s'arrêta pas là : étant comprise par la France, l'Allemagne devait l'être par toute l'Europe[1].

On ne nous demandera pas de remplir tout le cadre esquissé. Mais on nous permettra de revenir sur le fait d'un enchaînement des diffusions anglaise et allemande : il en existe une preuve qui nous mène à l'origine des deux phénomènes. Nous avons cité en sa place la *Bibliothèque anglaise ou Histoire littéraire de la Grande-Bretagne*, journal d'Amsterdam (1717) fondé par un protestant français vivant à Londres. Nous avons à citer maintenant la *Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord*, journal d'Amsterdam (1720) fondé par un protestant vivant à Berlin. L'analogie ne saurait être plus complète. L'âme de cette seconde entreprise était un excellent homme : dans la *Préface*, les différents collaborateurs s'honorent de « l'avantage de travailler sous la direction de M. Lenfant ». Jacques Lenfant, infatigable prédicateur, traducteur et historien ecclésiastique, huguenot émigré, passa les quarante dernières années de sa vie à Berlin. Il était lié aux huguenots réfugiés dans l'Ile Britannique, qu'il visita en 1707 et où l'on tâcha en vain de le retenir[2]. Son journal avoue dès la première page l'imitation anglaise. « Cette *Bibliothèque germanique* est l'ouvrage de l'émulation. L'applaudissement que le public a donné à la

1. M. P. Van Tieghem vient de nous en donner un exemple éloquent dans les *Idylles de Gessner et le rêve pastoral dans le préromantisme européen* (*Revue de littérature comparée*, t. IV, 1 et 2, 1924).

2. Haag, *la France protestante*, t. VI, p. 549.

Digitized by Google

Bibliothèque anglaise a fait naître l'envie à quelques personnes de lettres de Berlin, et d'autres endroits des États du roi de Prusse, de rendre compte en français d'un grand nombre de pièces importantes et curieuses qui s'impriment journellement en Allemagne et qui ne passent presque point dans les pays étrangers, parce qu'on n'en rend compte qu'en latin ou en allemand, et que quelquefois même il n'en est point fait mention en aucune langue. » Les éditeurs regrettent d'autant plus ces circonstances, défavorables à l'Allemagne, que celle-ci « est aussi féconde qu'aucun pays de l'Europe en bons esprits et en savants ». On promit de se tenir surtout aux sciences, et l'on commença à donner des comptes-rendus des ouvrages théologiques, philosophiques, juridiques. Il ne manqua pas de lecteurs lointains désirant des informations plus amples. L'*Avertissement* du tome III eut la satisfaction d'écrire : « Les Journalistes de Paris ont trouvé à redire qu'on eût exclu du Journal les Mathématiques et la Médecine; on profitera de cet avis avec plaisir. »

Les sciences, tout en remplissant la majorité des pages de la *Bibliothèque germanique*, n'étaient pas son objet unique. Chaque volume se terminait par des « Nouvelles littéraires », c'est-à-dire par des notices concernant les nouveautés de la Muse allemande. On les feuillette avec curiosité, sans en être aucunement récompensé. La poésie allemande n'excellait pas pendant la troisième décade du XVIIIe siècle. Mais le tableau change complètement dans la quatrième décade. Nous relisons avec le plus grand intérêt les notices de l'an 1732 — date à laquelle commence le grand siècle de la poésie allemande, que devait terminer juste cent ans plus tard, en 1832, la mort de Gœthe. La *Bibliothèque germanique* ne nous déçoit en rien. Elle note sous la rubrique de Zurich : « Il parut ici une nouvelle traduction du *Paradis perdu* de Milton. Quoique l'auteur ne se nomme pas, on sait que c'est M. le professeur Bodmer. » Et pour comble d'exactitude, elle poursuit : « On avait déjà, dès l'an 1682, une traduction allemande de ce Poème, faite par un nommé M. de Berg. » L'an 1732 est célèbre, plus encore que par Bodmer, par son compatriote A. v. Haller. Ce savant bernois de réputation européenne publia alors, dans sa ville natale, comme produit de ses

Digitized by Google

heures de loisir, un choix de poésies sous le titre de *Versuch schweizerischer Gedichte* — lourd de forme, profond de conception, d'intention moralisante. Haller y ajouta à ses odes son poème descriptif *Die Alpen*. Lessing qui, en analysant vers par vers ce poème, développa bientôt après la théorie d'une poésie plus raffinée, devait nécessairement le critiquer[1]. Mais Gœthe y reconnut à la fin de sa vie l'aurore d'un nouvel âge poétique[2]. Il est donc compréhensible que nous espérions trouver dans la *Bibliothèque germanique* un mot non seulement sur la traduction de Bodmer, mais aussi sur les poésies originales de Haller. Nous n'y trouvons rien en 1732 ni en 1733. L'an 1734 nous paraît promettre une chance nouvelle, puisque la seconde édition des poésies de Haller date de là. Nouvelle déception. Nous remarquons une seule information de quelque intérêt. C'est l'annonce du *Mercure suisse ou Recueil de nouvelles historiques, littéraires et curieuses*. La notice laconique, sous la rubrique de « Neuchâtel », se termine par ces mots : « C'est un nouveau journal qui paraît ici depuis quelques mois. » Nous avons eu l'idée d'y poursuivre notre recherche et, entres autres articles, nous y trouvons un compte-rendu enthousiaste de la seconde édition des poésies de Haller. Ce compte-rendu ne forme pas moins de quinze pages et contient ces mots : « Comme nous sommes les premiers Journalistes français qui annonçons ces Poésies, et qu'elles sont estimées, nous nous étendrons un peu sur ce que nous avons à en dire. » Le *Mercure suisse* avait été fondé à Neuchâtel en 1733. Il insérait souvent des articles qui nous étonnent aujourd'hui : *Dialogue entre Jules César et Guillaume Tell — Lettre d'une amie à une amie pour la consoler de la perte de ses biens — Controverse sur la question s'il est plus agréable d'aimer ou d'être aimé...* Mais on y marquait aussi des tendances moins embarrassantes. Ces autres tendances étaient surtout protestantes et patriotiques. Quant au patriotisme, une certaine complication s'élevait en tant que la principauté de Neuchâtel, l'alliée des Treize Cantons helvétiques, appartenait d'autre part à la dynastie des Hohenzollern. Notre journal suffisait au double caractère politique de son pays, en

1. Lessing, *Laokoon*, § XVII.
2. Goethe, *Wilhelm Meisters Wanderjahre* (III, XIII).

Digitized by Google

rendant tous les hommages nécessaires à « S. M. le Roy de Prusse notre Souverain » et en fêtant également « la Suisse notre chère Patrie ». Le patriotisme helvétique des Neuchâtelois était aussi sincère que celui du reste des Suisses au XVIIIe siècle. C'était un phénomène qui se déclarait en maints détails. On rêvait un glorieux passé et un grand avenir. Les études historiques florissaient. Les plans pour améliorer la situation du pays sous tous les rapports fourmillaient. Et la jalousie nationale se montrait plus susceptible que jamais. Cette jalousie était fondée, et cela vis-à-vis des Français comme vis-à-vis des Allemands[1]. Muralt se nommait amèrement « un homme grossier, un Suisse[2] ». Bodmer déclarait ne point vouloir se reposer avant d'avoir réfuté le préjugé général « qui ne voit dans les Suisses que du gibier grossier[3] ».

Le *Mercure suisse* partage cette volonté de réhabilitation nationale. Il se récrie contre le P. Bouhours qui avait osé demander « si un Suisse peut être un homme d'esprit[4] »? Il se récrie contre Voltaire qui avait traité les Suisses de « barbares, dont la guerre est l'unique métier[5] ». Et il se récrie contre le marquis d'Argens, qui avait dénoncé les Suisses comme « les plus mauvais poètes de l'univers[6] ». Le *Mercure suisse* cite à chaque occasion les théologiens, les historiens, les juristes d'assez de talent pour démentir de telles allégа-

1. Lessing regrette encore en 1759 que Wieland parût avoir oublié sa bonne langue allemande pendant son séjour en Suisse. Cf. *14ter Literaturbrief* (1759).

2. Muralt, *Lettres sur les Français* (première lettre).

3. *Discourse der Mahlern*, t. IV, p. 69. J'y ajoute deux témoignages de J. G. Zimmermann. Dans sa lettre anonyme *A M. **********, célèbre médecin à Paris, concernant M. le professeur de Haller*, publiée dans le *Journal helvétique* en novembre 1752, il dit : « La Suisse, depuis la Réformation, n'a pas cessé d'avoir des Hommes célèbres. Mais les préjugés des étrangers l'ont presque toujours empêché de la gloire que les Savans qu'elle a produits se sont acquis. » (Zimmermann avoue la paternité de cette lettre dans la préface de son *Leben des Herrn von Haller*. Zürich, 1755.) Et en 1785, dans son livre *Ueber die Einsamkeit* (t. IV, p. 350), il se souvient du temps des *Lettres* de Muralt comme d'une époque, « da man in Frankreich noch immer wähnte, ein Schweizer und ein Vieh seien einerlei ». Sur Zimmermann, voir la biographie récente de M. Auguste Bouvier (Genève, 1925).

4. *Mercure suisse (Journal helvétique)*, janvier 1738.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, novembre 1740. Voir marquis d'Argens, *Lettres chinoises*. Nouv. éd. à La Haye, 1755, t. III, p. 283.

Digitized by Google

gations. Il ne se lasse pas de demander des informations sur toutes les branches dans toutes les régions : « Nous insérons tous les faits qui pourront faire honneur à la nation helvétique et caractériser les grands hommes qu'elle a produits en tous les temps, notre but étant de manifester les événements glorieux à la République des Suisses et rendre justice à cette pépinière d'hommes illustres qui s'y sont si avantageusement distingués » (mai 1737).

Ce qui était plus difficile à prouver, c'était l'existence d'un grand poète suisse. L'apparition des poésies de Haller fut une satisfaction longuement désirée, saluée chaleureusement et profondément sentie. Voici la raison des applaudissements fervents offerts à l'auteur d'un *Essai de poésies suisses* :

> Le Titre de l'Ouvrage — dit le compte-rendu mentionné du *Mercure suisse* dans son numéro de février 1735 — a d'abord quelque chose de Satyrique. On a jusqu'ici envisagé la Suisse comme un Païs peu éclairé et peu propre à produire des Poètes. C'est l'idée qu'en avaient sur tout certains Auteurs François. Chez eux un Suisse qui pense était un Phénomène, non seulement rare, mais incroyable. M. Haller leur apprend, dès le titre, que l'on pense en Suisse, qu'il y a des Poètes, et des Poètes capables de critiquer avec sens les Ouvrages des Auteurs de leur Nation, qui passent pour les plus châtiés.

Le *Mercure suisse* continuait à suivre les pas de Haller poète. Sans doute, la louange de Neuchâtel était loin de faire loi en Europe; mais Haller trouva dans sa propre ville un propagateur, qui lui conquit le public français. C'était V. B. von Tscharner; patricien bernois d'origine; de profession, poète, historien, agronome, homme politique; de caractère, l'incarnation de tout ce que l'ancien régime suisse a produit de noble et de généreux[1]. Sa langue maternelle était l'allemand, ce qui ne l'empêchait pas de manier le français avec aisance. Il jouissait de relations considérables. Il visita Rousseau au Val-Travers, Lessing à Leipzig, Young et Richardson en Angleterre. Il aimait sa patrie et lui souhaitait une réputation hors de ses frontières. Il était né médiateur. De bonne heure

1. Gustav Tobler, *Vincenz Bernhard Tscharner (1728-1778) (Neujahrsblatt der Literarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1896)*. Bern, 1895.

Digitized by Google

il s'enthousiasma de Haller et lui resta fidèle pendant toute sa vie. En 1778, à l'occasion du décès du poète, le gouvernement de Berne désigna Tscharner comme orateur officiel. L'ami survivant accomplit sa tâche d'une manière exemplaire et suivit le défunt au tombeau la même année. Une première ode de Haller, traduite par Tscharner, avait paru à Amsterdam en 1747, dans la *Bibliothèque raisonnée*. Bodmer prédit alors que le poète, muni d'une seconde paire d'ailes, s'envolerait vers des régions où de simples ailes allemandes ne l'auraient pas emporté. Bodmer prédit juste. Cette ode, traduite en français, parut aussitôt en anglais. Tscharner persévérait dans son entreprise. En 1750, il publia à Gœttingue un petit livre bien imprimé sous le titre : *Poésies choisies de M. de Haller. Traduites en prose par M. de T.* On en vit bientôt des réimpressions suisses et françaises. Sous la date du 2 septembre de 1752, Grimm, l'auteur de la *Correspondance*, écrivit à Haller : « Quelque faible et défectueuse, quelque éloignée que soit cette traduction de son original, elle a suffi aux Français pour les convaincre que les éloges que les Allemands donnent à leur poète-philosophe ne sont que trop justes et trop mérités[1]. » Et ce n'est point le seul hommage dont Haller, une fois traduit, fut l'objet en France. Le poète suisse fut même chanté, et chanté en des termes qui étaient convenables au moment historique. Madame Du Boccage, à laquelle l'admiration de son temps avait voué la devise *Forma Venus, arte Minerva*, apostropha Haller de la manière suivante :

Tu fus le premier des Germains,
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Nous appris par tes tons divins,
Que ces fils du Dieu de la Thrace
Cultivent les fleurs du Parnasse[2].

1. La lettre complète est reproduite dans L. Hirzel, *Albrecht von Hallers Gedichte*. Frauenfeld, 1882, p. CCCLXI.

2. Cité d'après la lettre de Zimmermann, *A M. *********, célèbre médecin à Paris, concernant M. le professeur de Haller*, publiée par le *Journal helvétique* en novembre 1752. Dans son *Leben des Herrn von Haller* (Zürich, 1755), Zimmermann rend — voir p. 142 et suiv. — pleine justice aux mérites de Tscharner pour la propagation de Haller. Sur Mme Du Boccage, imitatrice de Milton et Gessner, voir *Nouv. Biogr. gén.*, t. VI, p. 293. J'ajoute enfin une dernière preuve que c'était à la fois la Suisse et Haller qui révé-

Digitized by Google

Il est temps de nous arrêter ici un moment. Quelle conclusion faut-il tirer des faits établis ? Il s'ensuit d'abord que la première propagation de l'intelligence allemande partit des protestants français de tendance internationale vivant en Allemagne. Il s'ensuit de plus que la première propagation de la poésie allemande partit de la Suisse, nation germano-latine, et plus précisément *de la ligne géographique où les deux civilisations se touchent.*

Après 1732, la littérature allemande ne possède plus de date également importante jusqu'en 1748. C'est alors que parurent les trois premiers chants de la *Messiade* de Klopstock. Nous avons dit, dans le chapitre précédent, comment l'origine de ce poème est liée à la tradition médiatrice de la Suisse. Une question se pose : la Suisse, qui le fit naître, l'aida-t-elle aussi à vivre ? Bodmer, dans son enthousiasme, voulut le faire traduire aussitôt en français, en italien et en anglais, pour rompre toute résistance possible soit à l'étranger, soit en Allemagne même. Tscharner semblait se prêter parfaitement au déchaînement de cette campagne. Il mit des extraits de Klopstock à la disposition de Bodmer, et celui-ci les inséra sans tarder dans le numéro de décembre 1748 du *Mercure suisse*, sous le titre d'*Échantillons d'un poème épique allemand, dont le sujet est la Rédemption, ou le Messie, tirés de la lettre d'un gentilhomme allemand.* Bodmer engagea ensuite Tscharner à se mettre à une traduction suivie du poème de Klopstock. Le poète lui-même souhaita qu'on soumît cette version française à son roi Frédéric le Grand, si méfiant pour la littérature de son peuple. Klopstock supposa, non sans raison, qu'une traduction aurait plus de chance qu'un original d'attirer l'attention du monarque. Bodmer envoya les deux premiers chants du manuscrit de Tscharner à Berlin, où il possédait en Sulzer un intermédiaire dévoué. Sulzer s'adresse aux deux principaux conseillers littéraires du roi, à Maupertuis

lèrent la poésie allemande aux Français : Turgot dit en 1761, dans la préface de sa traduction de la *Mort d'Abel :* « Parmi les poètes allemands qui ont honoré ce siècle par les productions de leur génie, les Suisses se sont particulièrement distingués ; et M. Gessner est le second de cette nation qu'on fait connaître en France. Le premier est M. Haller... » (*Œuvres de M. de Turgot*, t. IX, p. 157 et suiv. Paris, 1810).

Digitized by Google

et à Voltaire. Maupertuis ne peut retenir ses doutes : il ne croit pas que ce poète, d'un talent incontestable, « se soutienne dans notre langue[1] ». Voltaire ne va pas même jusqu'à la lecture, affirmant que, pour un sujet aussi élevé, lui, profane, « n'ose pas mettre la main à l'encensoir[2] ». La traduction de Tscharner n'est donc pas présentée au roi. Le roi ne sera pas informé de l'existence de Klopstock; le plan de Bodmer a échoué. Tscharner reprend son manuscrit, qui ne fut jamais imprimé et qui ne semble plus exister.

La Suisse n'intervint plus dans la propagation de Klopstock qu'un demi-siècle plus tard, par la publication posthume de la traduction complète de la *Messiade*, en 1795, sortant de la plume de L. F. Petitpierre, de Neuchâtel[3]. La Suisse n'intervint pas plus dans la propagation décisive de n'importe quel grand auteur allemand de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Après s'être heureusement intéressée à la divulgation de Haller, après avoir honorablement tâché de faire quelque chose pour Klopstock, elle n'agit plus de même ni pour Wieland et Lessing, ni pour Gœthe et Schiller, ni pour Herder et Kant. Une telle « carence » ne peut pas être absolue : nous ne parlons pas d'un manque total d'intervention de la part de la Suisse, mais bien d'interventions tellement insignifiantes qu'elles ne méritent pas d'être comparées, même de loin, à celle de la première moitié du XVIIIe siècle. Après 1750, la Suisse n'a plus créé de réputation étrangère[4]. Et il s'agit d'en trouver la raison. La Suisse allait produire alors plus d'individus extraordinaires qu'elle n'en avait produit auparavant. Mais ces individus extraordinaires — tels que Rousseau, que Lavater, que Gessner — étaient ou des révolutionnaires, ou des rêveurs, ou des talents décoratifs. Ce qui manquait, c'étaient des travailleurs simples et solides. On était arrivé à un point où il fallait moins faire des découvertes inouïes que suivre un développement logique. Pour cela, on aurait eu be-

1. *Hirzel an Gleim über Sulzer den Weltweisen*. Zürich und Winterthur. 1779, t. I, p. 126.

2. Tobler, *op. cit.*, p. 25.

3. Voir Ch. Berthoud, *les Quatre Petitpierre*, 1875.

4. Th. Süpfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich* (Gotha, 1886-1890), qui procède par auteurs, permet de vérifier cette affirmation.

Digitized by Google

soin d'une atmosphère saine et d'une génération vraiment jeune : on ne possédait ni l'un ni l'autre. Nous nous sommes proposé de traiter des questions purement littéraires et nous nous voyons obligé d'élargir notre cadre : la littérature n'est pas un phénomène isolé, elle repose sur une base sociale.

Le XVIIIe siècle fut pour la Suisse une époque d'affaiblissement et de pétrification progressives. La dépopulation était désastreuse. Nous apprenons qu'à Berne le nombre des naissances avait diminué de cinquante pour cent en un siècle[1] et qu'à Zurich l'augmentation des maisons inhabitées s'était élevée de trente pour cent en dix ans[2]. En 1757, l'éminent écrivain bâlois I. Iselin avait publié une brochure alarmante du titre de *Libres pensées sur la dépopulation de notre ville*. Ses conseils ne furent pas écoutés, et les enterrements à Bâle continuaient à dépasser les naissances[3]. Voilà pour ces trois villes dominantes et florissantes. Il y avait à côté d'elles des régions sujettes et moins riches : or, il était impossible de voyager dans le pays de Vaud et dans le Tessin sans s'apercevoir du manque d'hommes et de l'absence de classes entières[4]. L'émigration les absorbait — l'émigration par manque de chance pour des individus distingués. Une nation éprouve un certain orgueil de se voir honorée par ses fils à l'étranger; mais chaque nation doit se garder de prêter à autrui ce dont elle a, ou devrait avoir, besoin elle-même. La Suisse aurait été mieux servie en conservant, pour les faire travailler dans leur patrie, des hommes tels que Müller (qui vivait en Allemagne), tels que Meister (qui vivait en France), tel que Laharpe (qui vivait en Russsie) et tels que Constant

1. Tobler, *op. cit.*, p. 43, et *Abhandlungen und Beobachtungen durch die ökonomische Gesellschaft zu Bern gesammelt.* Préface du tome VI (1764).

2. Leonhard Meister, *Monatsschrift für Helveziens Töchter*, mai 1793 (la différence des maisons inhabitées se réfère à la décade de 1780 à 1790).

3. *Freimüthige Gedanken über die Entvölkerung unserer Vaterstadt*, 1757, et A. von Miakowski, *Isaak Iselin*. Basel, 1875, p. 27 et suiv. Dans la brochure d'Iselin une seule ville suisse est mentionnée comme modèle de politique économique : c'est Genève. Et, en vérité, Genève au XVIIIe siècle nous surprend par une augmentation constante de sa population. Voir Édouard Mallet, *Recherches historiques et statistiques sur la population de Genève (1549-1833)*. Paris, 1837.

4. J. G. Sulzer, *Beobachtungen und Anmerkungen auf einer im J. 1775 und 1776 gethanen Reise, etc.*, 1780.

Digitized by Google

(qui vivait un peu partout). Tout de même, il en restait un nombre considérable au foyer paternel. Mais de quoi est-ce qu'on s'y préoccupait surtout? On s'y rendait la vie dure : on s'y gênait.

Nous n'avons pas dit dans le chapitre précédent, en parlant de Jean Le Clerc, qu'il était né genevois. Car la cité de Calvin, qui avait reçu maternellement les ancêtres français de ce théologien, répudia le petit-fils pour manque d'orthodoxie. Mais nous avons dit comment, à Berne, on traita un homme de talent comme Muralt. On n'en finirait pas d'énumérer des chicanes qu'on ne comprend aujourd'hui que difficilement. A Bâle, il était défendu de lire l'autobiographie piétiste de Jung Stilling, dont tout le pays recherchait les soins d'oculiste. A Zurich, J. H. Waser dut cacher la traduction d'une satire abondamment vieillie et dont on avait connaissance depuis trente ans par une première traduction de Bodmer[1]. Et qu'on ne rende pas uniquement responsables les gouvernements. Neuchâtel en possédait un qui était extrêmement libéral dans Frédéric le Grand : cependant, le monarque omnipotent dans son royaume était incapable de protéger Jean-Jacques contre la stupidité des paysans du Val-Travers[2]. Mais ce qui peine le plus, c'est de voir changer complètement d'attitude des hommes qui autrefois avaient été des initiateurs. Tscharner, qui en 1760 avait donné la première traduction en français d'une ode religieuse ou pseudo-religieuse de Wieland, refusa en 1763 d'imprimer dans son officine le chef-d'œuvre en prose du même écrivain. « J'aurais pu goûter la forme d'*Agathon* — répondit-il — si le fond m'avait plu. Cette morale générale est hors de ce siècle[3] ». Tscharner se trompait. Cette morale n'était pas hors du siècle; il y a une route directe qui de là mène au *Wilhelm Meister* de Gœthe. Bodmer commit une imprudence plus grande encore. Il se plaignit en 1776, deux années avant sa mort, de n'avoir pas eu de chance dans sa vie : « Lorsque je commençai, il n'y avait pas encore de poésie :

1. Th. Vetter, *Johann Heinrich Waser, ein Vermittler englischer Literatur*. Zürich, 1898, p. 20.

2. Gaullieur, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse française*. Genève, 1856, p. 123.

3. G. Tobler, *op. cit.*, p. 52.

Digitized by Google

maintenant que je dois être prêt à m'en aller, il n'y en a plus[1]. » Mais il accusa à tort le temps de l'avoir trompé. C'était lui qui se trompait sur le temps.

Il n'y a pas de vie intellectuelle, et moins encore de tradition intellectuelle, sans une curiosité sérieuse. Or, cette curiosité se perd visiblement en Suisse à mesure qu'on approche de la fin du XVIIIe siècle. On est surpris de rencontrer dans une famille de rang et de relations internationales, comme l'était celle des Sévery à Lausanne, un horizon aussi restreint[2]. Mme de Charrière, fixée à Colombier, Hollandaise d'origine, personnalité fort informée des choses littéraires, auteur dont les qualités furent appréciées beaucoup plus tard par Sainte-Beuve, écrivit en 1798 à une amie : « On ne sent pas, à Neuchâtel, à quel point on est arriéré en fait d'instruction relativement aux autres nations, grandes et petites[3]. » Le voyageur russe N. M. Karamsin, visitant Zurich en 1789, loue les femmes de ce que, dans leurs modestes réunions, elles lisent Klopstock, Thomson « et d'autres auteurs que la pudeur peut approcher sans rougir[4] ». Le malheur voulait qu'en réalité non seulement ces femmes, mais aussi leurs maris, rougissaient de tout ce qui n'était pas vieilli et « classé ».

Il y avait une catégorie de Suisses qui s'apercevaient clairement de ce qui se passait dans leur patrie : c'étaient ceux qui vivaient à l'étranger ou s'apprêtaient à le faire. L'historien de Müller, dans une de ses conférences d'histoire universelle à Genève, s'étonna du peu de respect qu'il y trouva pour Rousseau. Et il apostropha son auditoire : « Tout le monde, excepté ses citoyens, n'est-il pas à ses pieds[5] ? » Et le philosophe Sulzer, poursuivant de Berlin l'affaire de H. Meister qu'on persécutait à Zurich pour avoir répété ce que tous les Encyclopédistes avaient dit avant lui, vit s'annoncer dans sa patrie

1. *Briefe der Schweizer Bodmer, Sulzer, Gessner. Aus Gleims litterarischem Nachlasse, herausgegeben von Wilhelm Körte.* Zürich, 1804, p. 438.

2. M. et Mme de Sévery, *la Vie de société dans le pays de Vaud à la fin du XVIIIe siècle.* Lausanne, 1911, t. I, p. 243 et suiv.

3. Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis.* Genève, 1906, t. II, p. 280; cf., pour des difficultés analogues dans son pays d'origine, les feuilletons de P. Valkhoff dans la *Gazette de Hollande*, 15 janvier 1926 et suivantes.

4. N. M. Karamsin, *Briefe eines reisenden Russen.* Aus dem Russischen von Johann Richter. Rikola Verlag. Wien, 1922, p. 187.

5. Marc-Monnier, *Genève et ses poètes*, 2e éd., 1885, p. 163.

Digitized by Google

la fin prochaine d'une politique aussi bien que d'une mentalité[1]. On répète trop souvent ce que des voyageurs bienveillamment myopes ont vu dans les États helvétiques d'alors : il vaut mieux citer l'avis des étrangers perspicaces. Le 25 octobre 1797, Gœthe écrivait de Zurich à Schiller : « On s'émerveille de rencontrer ici de vieilles constitutions, qui pour but unique se proposent de garantir l'état présent — et cela dans une époque où tout tend au changement. » Mais il est bien difficile, en une pareille époque, de conserver sans changement ce qui existe. Avant que se passât un an, la Révolution française envoya deux divisions qui inaugurèrent une époque d'intenses changements.

C'est là que nous pouvons reprendre le fil du rôle médiateur de la Suisse. Pendant les dernières décades de l'Ancien Régime français, c'étaient surtout des Allemands émigrés en France qui servaient de trait d'union d'une littérature à l'autre. Nous ne citons que Melchior Grimm, Huber, Junker et Friedel. Si la Suisse a secondé ces hommes, elle l'a fait tardivement : le cas de Meister, collaborateur de Grimm et prophète de Gessner, mais second ou troisième prophète seulement, résume d'autres cas. Le rôle de la Suisse va changer par suite de la Révolution française. Une émigration énorme, embrassant surtout les classes distinguées par leur rang social, par la richesse, par le talent, posait et développait de nouveaux problèmes. Nous ne savons que depuis son dernier historien l'importance immense qu'a eue l'émigration pour la transformation de la pensée française[2] : elle contribua à son début, il est vrai, à rendre plus acharné le combat de la France contre l'Europe. Mais d'autre part elle contribua, par les expériences positives de l'exil, à réconcilier plus tard les nations qui avaient cessé d'être ennemies. On ne saurait éliminer les relations d'outre-Rhin d'hommes comme Chênedollé, C. Jordan, Degérando, Duvau, Villers, Constant, et plus grande qu'eux tous, Mme de Staël. C'est leur séjour en Allemagne qui les porta à méditer sur le problème de l'Allemagne ; c'est ce séjour qui détermina le rôle médiateur de ces auteurs littéraires, poli-

1. H. Breintinger, *Studien und Wandertage*, 1890, p. 85.

2. Fernand Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'Émigration française*. Paris, 1924.

Digitized by Google

tiques, philosophiques et religieux. Mais, si pareil est le but qu'ils poursuivent, c'est d'une manière fort différente qu'ils l'atteignirent : Duvau par les articles biographiques sur les poètes allemands qu'il écrivit pour la *Biographie Michaud*[1], Villers par des travaux plus importants sur Luther et sur Kant qui ouvrirent à la philosophie en France une ère nouvelle[2].

Duvau et Villers, tout en appartenant à l'histoire de la découverte de l'Allemagne, semblent être en dehors du rôle joué par la Suisse dans ladite découverte. Duvau était tourangeau, Villers était lorrain. Mais, à leurs côtés et en relations suivies avec eux, vivaient Benjamin Constant et Mme de Staël, que la Suisse est en droit de revendiquer sinon complètement, du moins dans une certaine mesure, puisque l'un était fils d'un officier vaudois, l'autre fille d'un banquier de Genève. Si nous remontons à leurs origines, nous découvrons que, pour leurs deux familles, la Suisse ne fut qu'un pays de passage. L'aïeul paternel de Constant était un huguenot artésien, et celui de Germaine Necker un Allemand du Nord. Pour la famille Constant, la Suisse demeura un asile jusqu'au jour où Benjamin put rentrer en France. Pour la famille Necker, ce fut la dernière étape de son dernier rejeton avant son entrée en France. Nous voyons là encore un élément important de la tradition médiatrice de la Suisse, et c'est ce que ces écrivains eux-mêmes reconnurent avec générosité : Constant, à une heure critique du pays de Vaud, malgré sa réintégration dans la nationalité française, conjura ses anciens concitoyens de demeurer dans la Confédération[3]; Mme de Staël, errant d'un bout de l'Europe à l'autre, s'attribua « deux patries, la Suisse et la France[4] ».

On ne saurait justifier complètement le caractère de Constant, que partout, et non sans raison, l'on surnommait « l'Inconstant[5] ». Mais on ne saurait non plus lui dénier les qualités

1. Charles Joret, *Auguste Duvau, traducteur, critique, biographe et naturaliste (1771-1831)*. Paris, 1921.

2. Louis Wittmer, *Charles de Villers (1765-1816)*. Genève, 1908.

3. *Étrennes d'un habitant du pays de Vaud à ses concitoyens*. Paris, 1798, p. 6.

4. *Dix années d'exil*, 2e partie, chap. VI.

5. Il a fourni lui-même dans son *Journal intime* les meilleures contributions pour toute biographie future (éd. Melegari. Paris, 1895). Dans ce même

Digitized by Google

de ses défauts. Se refusant à prêcher longuement la même vérité, il demeurait vrai à chaque instant. Ne fuyant pas le monde, il voyait le monde s'emparer facilement de lui. Il connut l'Angleterre avant l'Allemagne, et parla l'anglais avant l'allemand : ses premiers essais de traduction se portèrent sur Gillies et sur Gibbon. C'est de Shakespeare qu'il tirera plus tard les exemples qui lui serviront pour rapprocher de l'entendement français le théâtre de Schiller. Nous passerons sous silence sa vie fantasque, ses voyages nombreux et même sa crise religieuse. Nous nous bornerons à citer, parmi toute son œuvre littéraire, le seul *Wallstein*, terminé à Coppet et publié à Genève en 1809. Cette adaptation de la trilogie de Schiller marque une étape dans la conception française de l'Allemagne, et cela non point du fait de l'ouvrage original ou de son auteur, mais uniquement par la haute qualité de la présentation et par l'admirable geste qui l'accompagnait. « L'ouvrage que je présente au public, dit-il, n'est nullement une traduction. Il n'y a pas, dans les trois tragédies de Schiller, une seule scène que j'ai conservée en entier. Il y en a quelques-unes dans ma pièce dont l'idée même n'est pas dans Schiller. Il y a quarante-huit acteurs dans l'original allemand, il n'y en a que douze dans mon ouvrage. L'unité de temps et de lieu, que j'ai voulu observer, quoique Schiller s'en fût écarté suivant l'usage de son pays, m'a forcé à tout bouleverser et à tout refondre. » A la lecture de ces lignes, ne se rappellerait-on pas la présentation, assez analogue, du *Cid* de Guillen de Castro par Corneille ? Malgré un intervalle de deux siècles, la technique de la tragédie française s'était maintenue sans modification fondamentale ; Corneille s'était vu, comme Constant plus tard, obligé de sacrifier, à l'intolérance du goût national, la richesse matérielle des modèles étrangers. Corneille et Constant se virent obligés de simplifier et de concentrer la fable des pièces imitées, pour arriver à une forme que permettrait la tradition française. Mais la grande diffé-

Journal nous voyons dans un cas individuel, mais représentatif, l'atmosphère allemande pénétrer dans l'âme française. Aux travaux sur Constant, généralement cités, j'ajoute une seule étude en rapport direct avec notre problème : Louis Morel, *l'Influence germanique chez Madame de Charrière et chez Benjamin Constant* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1911 et 1912).

Digitized by Google

rence entre Corneille et Constant paraît dans le motif différent qui accompagna le procédé analogue : Corneille agit par conviction dogmatique, Constant sous l'exigence du moment et sans cesser d'admettre la possibilité d'une autre attitude. Corneille ne montre aucune envie d'expliquer le système dramatique des Espagnols. Constant éprouva ce désir et le réalisa dans une préface intitulée *Quelques réflexions sur la tragédie de Wallstein et sur le théâtre allemand :* nous lui avons emprunté les phrases citées plus haut. Certaines de ces réflexions se lisent comme un manifeste romantique en germe ; Constant trouve chez les Allemands la liberté individuelle, garantie par les institutions politiques ; un esprit cosmopolite, fruit d'une curiosité traditionnelle de l'étranger ; enfin une incontestable candeur résultant de la simplicité des mœurs. Il se rend bien compte que, vis-à-vis de la perfection de l'esprit français, les Allemands représentent un type plutôt primitif, mais il se range décidément du côté des primitifs. « Je suis tenté, dit-il, d'avoir du respect pour tout ce qui prend sa source dans la nature. » Il lui paraît qu'on aurait à trouver chez les Allemands encore bien des choses dignes d'être estimées et d'être aimées. Tout en admettant une supériorité française dans certains genres, comme la tragédie, il lui semble absolument nécessaire que la sensibilité poétique des Français s'élargisse : « Le dédain pour les nations voisines, et surtout pour une nation dont on ignore la langue, et qui, plus qu'aucune autre, a dans ses productions poétiques de l'originalité et de la profondeur, me paraît un mauvais calcul. Il y a toujours quelque chose d'étroit dans l'obstination qui se refuse à comprendre l'esprit des nations étrangères. Sentir les beautés partout où elles se trouvent n'est pas une délicatesse de moins, mais une faculté de plus. » En terminant ainsi ses *Réflexions*, Constant était l'annonciateur d'un Messie qui ne tarda pas à venir.

C'est en fugitive que Mme de Staël[1], fille d'un Genevois et d'une Vaudoise, fut rendue au pays de ses parents, où elle

1. Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*. Lausanne, 1916; David Glass Larg, *Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800)*. Paris, 1924; et, du même auteur : *Une exploratrice malgré elle*, dans la *Revue de littérature comparée* d'avril 1926.

Digitized by Google

aimait à retrouver « un peuple qui s'est assuré son indépendance, au milieu de l'Europe, par des efforts héroïques, et qui l'a maintenue pendant cinq siècles par la modération et la sagesse[1] ». Quand elle termina à Coppet, en 1809, son livre sur cette *Allemagne* qu'elle avait vue deux fois, elle était l'auteur reconnu de plusieurs romans ou études historiques qui ne dissimulaient point leur caractère de manifestes.

L'une des études mérite d'être brièvement analysée pour les idées fondamentales qu'on y trouve développées. C'est son ouvrage, paru en 1800, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Mme de Staël était optimiste, comme toute la génération à laquelle elle appartenait : sa vanité comme sa modestie se trouvent motivées par la même croyance. Quelle que soit sa ferveur à faire des prosélytes, elle reste toujours l'instrument d'une bienveillante Providence conduisant victorieusement l'humanité sur son chemin de perfection. C'est par nécessité de système qu'elle remplace l'antithèse des poètes anciens et modernes par une autre antithèse qui menace moins dangereusement le dogme de la perfectibilité de l'homme : sa nouvelle antithèse est la distinction de la poésie du Nord et de la poésie du Midi. L'une comme l'autre possède son caractère propre, chacune se trouve dans la possibilité d'un développement constant, et chacune peut gagner en adoptant les qualités de l'autre. Mme de Staël attribue au Sud plus d'esprit, plus de finesse, plus de clarté : d'autre part, elle reconnaît au Nord plus de philosophie, plus d'originalité, plus de profondeur. Et la philosophie, l'originalité et la profondeur, ainsi qu'elle les entendait, étant ses idoles, elle préférait naturellement le Nord au Sud. « Toutes mes impressions, dit-elle, toutes mes idées me portent de préférence vers la littérature du Nord[2]. » Deux littératures représentaient pour elle le Nord : l'Angleterre et l'Allemagne. Elle prouvait une connaissance assez complète de la première, fort fragmentaire de la seconde. Les quatre chapitres qu'elle

1. *Dix années d'exil*, 1re partie, chap. x.

2. *De la littérature*, 1re partie, chap. xi. Plus tard, dans une lettre du 15 juillet 1806 à Friederike Brun, elle se déclare « Française avec un caractère étranger, avec les goûts et les habitudes françaises et les idées et les sentiments du Nord ». Voir *Briefe von K. V. von Bonstetten an Friederike Brun*. Frankfurt a. M., 1829, t. I, p. 252.

Digitized by Google

consacre à la littérature anglaise répètent pour ainsi dire toute l'anglophilie du XVIIIe siècle. L'unique chapitre qu'elle voue à la littérature allemande trahit déjà par son premier mot son manque d'informations. Car il était certainement fort osé de commencer par cette phrase : « La littérature allemande ne date que de ce siècle[1]. » Mais si elle sait peu de chose de l'Allemagne, il est visible qu'elle en voudrait savoir davantage : c'est à l'avenir qu'elle se réserve une connaissance plus détaillée de ce pays de l'avenir. Elle pouvait croire avec raison que, pour son époque, la découverte de la littérature anglaise était faite, et que, pour une fois, sur ce champ-ci les lauriers étaient coupés. Mais elle pouvait se sentir des forces pour en cueillir d'autres au-delà du Rhin. Elle était, de plus, fort bien préparée à cette récolte, puisque le Nord, relativement uniforme à son gré[2], lui était familier sous la forme de l'Angleterre. Nous voyons se répéter ici un phénomène que nous avons pu remarquer dès le commencement du siècle : c'est que la révélation de la littérature anglaise a non seulement précédé la révélation de la littérature allemande, mais que de plus la première a frayé le chemin de la seconde.

De l'Allemagne est un des plus riches tableaux que la littérature descriptive ait jamais peints. Mme de Staël y donne un très grand nombre de traits nouveaux; surtout, elle a le mérite de les lier en une synthèse générale. Tout ce que Mme de Staël raconte du pays, sa géographie et son histoire, ses institutions et ses mœurs, ses arts et sa science, sa théologie et sa pédagogie, ses romans et ses drames, sa poésie lyrique et épique — tout cela ne doit servir qu'à illustrer une certaine formule de l'Allemagne. C'est l'Allemagne qui représente cette fois uniquement le Nord, comme d'autre part la France représente cette fois uniquement le Sud. Malgré le titre unilatéral du livre, il confronte la France et l'Allemagne. Le livre oppose à la centralisation, à l'étatisme, à l'ordre de la France, le particularisme, l'individualisme et la liberté de l'Allemagne. Il oppose à une nation achevée un peuple inachevé. Il oppose à une langue et à un goût fixés une langue

1. *De la littérature*, 1re partie, chap. XVII.

2. « Le caractère de la littérature est le même dans tous les pays du Nord. » Voir *De la littérature*, 1re partie, chap. XVII.

Digitized by Google

et un goût en plein épanouissement ; il oppose à l'esprit parfait d'une société parfaite une âme solitaire restée en contact religieux avec l'univers : « Celui qui ne s'occupe pas de l'univers, en Allemagne, n'a vraiment rien à faire » (1re partie, chap. XVIII).

La formule pourrait être impartiale. Mais le livre ne l'est point. Tout son enthousiasme se concentre sur ce modèle d'âme métaphysique, source unique de tout enthousiasme vrai. Quiconque arrivera à la conclusion du livre — qui apostrophe la France, « terre de gloire et d'amour », mais la menace d'une fin bien triste « si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur son sol » — verra s'élever une idole qui n'est point méconnaissable pour ne point être citée... L'amour pour une chose rend toujours injuste pour le reste des choses : Mme de Staël n'a pas échappé à cette injustice. Mais le profit qu'elle en pouvait tirer, elle l'acquit authentiquement : son livre, après celui de Muralt, le second grand livre de littérature comparée qu'ait produit la Suisse, est écrit dans un esprit de parti pris comme sont écrites la plupart des comparaisons. C'est cependant la condition de toute action historique qu'elle ne saurait se produire sans le parti pris de son auteur. L'influence du livre de Mme de Staël fut immense. « Il fut, a dit Gœthe, comme un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevée entre l'Allemagne et la France[1] ». Lorsque Gœthe constata avec une satisfaction légitime ce succès de Mme de Staël, il y avait à peu près cent ans que Voltaire avait écrit : « Je n'irai point voyager en Allemagne ; on y devient trop mauvais poète[2]. » Après Mme de Staël, une telle crainte sera sans motif. L'Allemagne poétique était découverte.

III.

La découverte de la Renaissance italienne[3].

Dans les découvertes de l'Angleterre et de l'Allemagne que nous avons examinées, il s'agit au fond, et chaque fois, de deux

1. Albert Sorel, *Madame de Staël*. Paris, 1921, 5e éd., p. 202.

2. Lettre de Voltaire à Thieriot, juin 1723 (*Œuvres complètes de Voltaire*. éd. Garnier, t. XXXIII, p. 91).

3. Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur notre sujet, si l'on ne veut pas

Digitized by Google

phénomènes distincts. Il s'agit d'abord d'un phénomène d'ordre purement intellectuel : la simple notion de livres et de mœurs étrangers. Il s'agit ensuite d'un phénomène d'ordre éminemment moral : ces mêmes livres et mœurs comme objets non plus d'un savoir désintéressé, mais d'une appréciation explicite. Or ces deux phénomènes, dont la nature différente est à retenir du point de vue logique, sont psychologiquement liés d'une manière si étroite qu'il est impossible de les séparer dans le récit des faits. L'histoire de la découverte de l'Angleterre est en même temps l'histoire de l'anglophilie, aussi bien que l'histoire de la découverte de l'Allemagne est en même temps l'histoire de la germanophilie. Il importait d'insister sur ce caractère complexe de nos deux premiers sujets. Il importait d'autant plus que ce même caractère complexe se retrouve au plus haut degré dans notre troisième sujet. Car il n'y a guère eu de découverte à laquelle se soient davantage attachées les espérances d'une transformation de la vie. Dès qu'on connut la Renaissance italienne — et on la connut très tôt — on remarque un mouvement « renaissanciste[1] ». On s'accorde, traditionnellement, à lui voir atteindre son apogée en Suisse, en rattachant au « renaissancisme » J. Burckhardt comme son historien, C. F .Meyer comme son poète et F. Nietzsche comme son prophète[2]. Il nous semble nécessaire, pour juger sainement de leurs mérites, de connaître leurs précurseurs.

Mais, tout d'abord, ce terme de Renaissance, qu'est-ce qu'il signifie ? Et depuis quand est-il en usage dans sa signification ? Cette question ne saurait être exclue de notre étude sans danger pour son résultat. Dans l'usage que nous ferons du terme de « Renaissance », il embrasse l'époque qui va de 1300 jusqu'au delà de 1500, avec ses hommes et ses œuvres. Cette époque, dont il est vrai que les frontières subissent de

revendiquer comme telle le livre de Camillo von Klenze, *The interpretation of Italy*. Chicago, 1907. Mais ce livre, pour embrasser un thème si vaste, ne pouvait renseigner sur tous les détails qui, de notre point de vue, nous devaient intéresser.

1. Nous nous servirons des termes de « renaissancisme » et « renaissanciste », suivant l'exemple de M. F. F. Baumgarten qui a introduit les notions et les mots de « Renaissancismus » et « renaissancistisch » dans son livre *Das Werk Conrad Ferdinand Meyers. Renaissance-Empfinden und Stilkunst*. München, 1917.

2. F. F. Baumgarten, *op. cit.*, p. 5.

Digitized by Google

fréquentes variations, n'est pourtant pas arbitrairement choisie : en la traitant « d'époque », nous suivrons tout simplement son propre exemple. Car elle ne produisit pas seulement un renouvellement des idées religieuses et politiques, elle ne fonda pas seulement à nouveau les arts et les sciences — elle fut de plus consciente de toutes ses innovations. Grâce à des recherches infatigables, nous débrouillons aujourd'hui assez clairement un écheveau compliqué[1]. Toutes les conceptions de soi-même que la Renaissance a mûries n'eurent pas des chances égales : certaines se perdaient, d'autres furent adoptées par la postérité. On a retenu surtout le sens de deux témoignages du XVIe siècle. Machiavel dit dans le livre Ier de ses *Istorie fiorentine* que les contemporains de Cola Rienzi considéraient « la Rome antique comme ressuscitée » — pour eux *Roma era rinata*. Et Vasari, dans la préface de ses *Vite*, se propose de donner les biographies des peintres, sculpteurs et architectes italiens dès la renaissance de ces arts jusqu'au moment où il vit — *della rinascita di queste arti sino al secolo che noi viviamo*.

C'est ici le moment d'introduire, dans l'histoire de la conception de la Renaissance, le rôle de l'Europe. Deux pays s'y distinguent : la France et l'Allemagne. La découverte de la Renaissance italienne est leur œuvre plus que celle d'aucune autre nation. Nous y observons, après la découverte commune de l'Angleterre, pour la seconde fois leur attitude analogue dans une question d'interprétation et de réception. La France et l'Allemagne y ont collaboré de loin, pendant des siècles, sans s'en rendre compte. La force des circonstances leur imposait la même tâche. Un jour, les deux courants d'idées devaient se rencontrer, et c'est en Suisse que cette rencontre eut lieu. C'est la Suisse qui a hérité des deux partis et qui a couronné ainsi un grand mouvement intellectuel. Nous venons d'esquisser un ordre d'idées qu'il nous faut expliquer avec quelque détail.

1. Je renvoie en première ligne à l'étude exemplaire de M. K. Burdach, *Reformation, Renaissance, Humanismus* (Berlin, 1918), qui insiste surtout sur l'origine et le sens religieux de la Renaissance. M. A. Philippi, *Der Begriff der Renaissance* (Leipzig, 1912), intéresse moins par une thèse que par une réunion méritoire de citations.

Digitized by Google

Le rôle de la France ne saurait être plus clair. Charles VIII a conduit les chevaliers français au-delà des Alpes jusqu'au Sud de l'Italie. François Ier a fait venir d'Italie en France des artistes du rang de Léonard de Vinci et de Benvenuto Cellini. Sous le fils de François Ier, le jeune Étienne Jodelle, en imitant l'exemple du cardinal Bibbiena et du Trissin, offre à son pays des modèles de comédie et de tragédie régulières. Et, ces genres ayant persisté, la Renaissance italienne se voit nécessairement attribuer une force inspiratrice. Du point de vue de la littérature classique, la Renaissance italienne est revêtue avec raison de la dignité de « source du bon goût ». Les preuves en sont tellement nombreuses qu'on a de la peine à s'en servir. Mais qu'on relise au moins l'*Essai sur la poésie épique* de Voltaire. Pour lui, fils du pays des chansons de geste et des romans bretons, il n'y a ni *Roland*, ni *Tristan*, ni *Parcival*. On ne lui reprochera donc pas d'ignorer le *Cid* et les *Nibelungen*. Le premier nom qui lui échappe après celui de Lucain est celui de Dante. Le jugement que Voltaire porte dans la question de la poésie épique, il le porte dans tous les genres de poésie et, de plus, dans toutes les branches de la civilisation européenne. Son histoire universelle, l'*Essai sur les mœurs*, le prouve abondamment. Le chapitre LXXXII, traitant des « sciences et beaux-arts aux XIIIe et XIVe siècles », ne laisse aucun doute : ignorance, grossièreté et désordre partout. Et dans cette nuit obscure, une seule lueur éclairant la Toscane. Dante, s'élevant dans « son poème bizarre, mais brillant de beautés naturelles, au-dessus du mauvais goût de son siècle et de son sujet », annonce de loin la perfection de l'Arioste et du Tasse. La poésie lyrique de Pétrarque « fait entrevoir la distance immense qui était alors entre les Italiens et toutes les autres nations ». Boccace avec ses contes est resté « le premier modèle en prose pour l'exactitude et pour la pureté du style[1] ». Ainsi que la littérature, « les beaux-arts

1. Dans l'appréciation de Boccace par Voltaire, on peut très bien remarquer la manière de raisonner du XVIIIe siècle français. Boccace — dit Voltaire — « fixa la langue toscane ». Dorénavant — dit Voltaire — elle « ne reçut plus d'altération, tandis que tous les autres peuples de l'Europe ont changé leur idiome ». Dès 1700 on croyait en France être arrivé à ce même « glorieux point d'immutabilité ». Voir la *Dédicace* du *Dictionnaire de l'Académie* à Louis XIV.

Digitized by Google

sortaient des ruines de la barbarie ». Voltaire cherche à trouver les causes de ce renouvellement étonnant, rejette l'explication qui veut réduire « la renaissance des arts à l'apparition des fugitifs grecs lors de la chute de Constantinople » (« ces Grecs, dit-il, ne purent enseigner aux Italiens que le grec »), et insiste sur le fait que les Toscans « firent tout renaître par leur seul génie, avant que le peu de science qui était resté à Constantinople refluât en Italie ». Si l'on veut, par conséquent, donner un allié à ces générations heureuses, Voltaire reconnaîtra uniquement comme tel leur passé, savoir le passé romain.

Nous nous sommes attardés à analyser la conception de la Renaissance italienne chez Voltaire, bien que cette analyse soit restée fort incomplète. Ce qui importe, c'est l'esprit dans lequel Voltaire interprète le phénomène de la Renaissance. On a ingénieusement remarqué que les productions critiques dépendent du caractère général d'un siècle aussi bien que ses productions originales[1] : or Voltaire, représentant d'un siècle qui adorait les « lumières » et les belles choses, glorifia la Renaissance pour ces mêmes qualités. Mais l'accent intellectuel va changer bientôt. La Révolution française, en décapitant le roi, a couronné le peuple. Et son grand capitaine lui enseigne comment se servir de ses énergies innées. Un souffle vital anime l'Europe : la conception de la Renaissance s'en ressentira aussitôt. Stendhal en témoigne.

Son rôle dans l'élaboration de l'image de la Renaissance a été très grand. On ne lui a pas encore rendu toute justice. En 1800, Stendhal, jeune homme de dix-huit ans à peine, franchit le Saint-Bernard derrière l'armée du Premier Consul : dès ce moment, l'Italie ne cessera de le hanter. Il prolonge de plus en plus ses séjours au delà des Alpes jusqu'à y trouver sa patrie adoptive ; il ordonne qu'on mette sur sa tombe cette inscription : *Arrigo Beyle, Milanese*... Toute son œuvre est empreinte d'impressions italiennes. En tant qu'elles appartiennent au passé, elles se rapportent surtout à la Renaissance, dont Stendhal a connu les peintres et les poètes, les sculpteurs et les architectes, les historiens et les philosophes. Il les a estimés au point d'avancer que « pour l'histoire de l'esprit

1. Ranke, *Weltgeschichte*. Fünfter Theil. Zweite Abteilung. Leipzig, 1884. p. 306.

Digitized by Google

humain l'Italie sera toujours la moitié de l'Europe[1] ». C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Psychologue, Stendhal n'a pas envisagé son objet en historien. Racontant son achat de cent cinquante volumes d'historiens du moyen âge italien, il indique comme but principal de ses lectures : connaître « le cœur de l'homme[2] ». C'est en psychologue qu'il a envisagé son pays et son époque préférés. « L'Italie morale — dit-il — est un des pays les plus inconnus : les voyageurs n'ont vu que les beaux-arts et n'étaient pas faits pour sentir que les chefs-d'œuvre viennent du cœur[3]. » Stendhal va donc analyser ce cœur. C'est un cœur passionné qui peut pécher, mais qui ne peut être lâche. Les Italiens de la grande époque étaient quelquefois scélérats, mais jamais faibles. Stendhal ne craint pas de vanter « l'immortel » pape Alexandre VI pour avoir été « sur la terre la moins imparfaite incarnation du diable[4] ». Tous les Italiens n'allaient pas si loin, mais tous représentaient l'homme à un très haut niveau. L'incarnation la plus parfaite de cette époque-là, c'était Laurent de Médicis, aussi grand comme politique que comme homme privé. « Il aima le jeune Michel-Ange, le logea dans son palais et l'admit à sa table. Souvent il le faisait appeler pour jouir de son enthousiasme et lui voir admirer les statues antiques et les médailles qui lui arrivaient de la Grèce et de la Calabre. Cette première éducation explique la hauteur de caractère que l'on remarque dans la vie et dans les ouvrages de Michel-Ange. »

Inversement, au gré de Stendhal, le XIXe siècle manque d'énergie. « L'on n'est pas plus vertueux qu'en 1500, mais moins énergique pour le mal comme pour le bien[5]. » Si les scandales font moins de bruit, c'est que « la mode est pour les vertus négatives[6] ». La civilisation, en protégeant la société,

1. *Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 408.

2. *Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 149. De même, il parle dans une des premières pages de son *Journal*, sous la date du 12 juillet 1801, de « ces grandes masses de caractères et de passions qui font mon étude continuelle » (éd. Champion, t. I, p. 23).

3. *Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 408.

4. *Promenades dans Rome*, éd. Calmann-Lévy, t. II, p. 190.

5. *Histoire de la peinture en Italie*, éd. Champion, t. I, p. 51. De même, il nomme dans les *Promenades, etc.* (éd. cit., t. I, p. 209), l'énergie « la qualité qui manque le plus au XIXe siècle ».

6. *Histoire de la peinture, etc.*, éd. cit., t. I, p. 52.

Digitized by Google

a fini par avilir les individus : « La civilisation a étiolé les âmes[1] ». Qu'on en fasse la preuve en comparant les Italiens, nation moins civilisée que les Français, avec les Français, nation plus civilisée que les Italiens : « ce qui frappe surtout, lorsqu'on revient de Rome à Paris, c'est l'extrême politesse et les yeux éteints de toutes les personnes qu'on rencontre[2] ». Ce n'est pas un hasard que le « seul grand homme des temps modernes », Napoléon, était Italien[3]. Or le monde, qui serait peut-être prêt à se passer d'un autre Napoléon, ne pourra jamais se passer de toute grandeur. Mais l'âme humaine reste « impuissante quand elle est sans passions, c'est-à-dire sans vices ni vertus[4] ». L'art surtout est le fruit d'une surabondance d'énergie[5]. Nous aurons donc autant de grands artistes que nous aurons de grands hommes. Seulement la chance est très mince d'aboutir aux uns comme aux autres[6]. Et voici notre situation : « Personne ne sait vouloir, notre éducation nous désapprend cette grande science[7]. » Heureusement, on n'est pas obligé de ne chercher ses maîtres que dans son propre temps : il y a, pour nous les fournir, l'Italie — « la terre du génie[8] ».

C'est ainsi que la Renaissance italienne, modèle ancien des artistes et des humanistes, se vit attribuer un rôle éthique. On ne pouvait guère aller plus loin. Dorénavant, on répétera ou l'on abandonnera la théorie de Stendhal — en général sans la connaître. Mais, la connaissant ou l'ignorant, jamais on ne la surpassera. On complétera le tableau qu'il a esquissé, ou

1. *Promenades, etc.*, éd. cit., t. II, p. 17.
2. *Ibid.*
3. Stendhal insiste à diverses reprises sur l'origine italienne de Napoléon, par exemple *Promenades, etc.*, t. II, p. 125 (sur la question en elle-même, cf. Frédéric Masson, *Napoléon dans sa jeunesse* (édition définitive de 1922), p. 1 et suiv.). L'empereur français possédait, selon Stendhal, un précurseur du temps de la Renaissance. C'était Castruccio-Castracani, « le Napoléon du moyen âge ». Voir *Racine et Shakespeare*, éd. Calmann-Lévy, p. 282.
4. *Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 210.
5. *Promenades*, etc., éd. Calmann-Lévy, t. II, p. 272.
6. Cf. le passage de *Lucien Leuwen*, où Stendhal (p. 325 de l'éd. Bibliothèque Charpentier) décrit ainsi le père du héros : « A son œil noir, à ses brusques changements de physionomie, on l'eût pris plutôt pour un peintre, pour un homme de génie (comme il n'y en a plus) que pour un banquier célèbre. »
7. *Promenades, etc.*, éd. Calmann-Lévy, t. I, p. 210.
8. *Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 424.

Digitized by Google

bien, en le simplifiant, on tâchera d'exceller par une terminologie heureuse. C'est ce qu'a fait Michelet : il rendit populaire l'expression de *Renaissance* qui, jusque-là, n'apparaissait que sporadiquement[1]. Il la mit — en 1855 — sur le titre du septième volume de son *Histoire de France*. Il y parle du XVIe siècle français, mais en insistant sur ses origines italiennes. L'*Introduction* trahit en même temps tradition et innovation dans sa manière de voir, quand elle commence ainsi : « L'aimable mot de Renaissance... » Mais elle renonce très vite à ce style flottant. Et au bas de la deuxième page elle ose prononcer la phrase capitale : « L'homme s'y est retrouvé lui-même. »

Il y a juste cent années entre les deux analyses françaises de la Renaissance italienne par Voltaire et par Michelet. Pendant ce siècle, les problèmes offerts aux historiens furent vigoureusement poussés vers une solution évidente. Dès le commencement, la description de la Renaissance dans toutes ses manifestations reçut un coefficient éminent ; même la synthèse biologique de ces manifestations eut son théoricien spirituel ; leur caractère symptomatique dans l'ensemble de l'histoire européenne fut affirmé de façon marquante. L'Allemagne a secondé ce mouvement constant et logique. On ne s'étonnera pas qu'elle y ait plutôt suivi que devancé la France, étant moins voisine de l'Italie que la France, ne se sentant pas attirée vers l'Italie des XVe et XVIe siècles par des souvenirs guerriers aussi populaires que sont ceux que choyait longtemps la France. Ce qui importe le plus, ni les formes littéraires ni les formes architecturales de l'Italie ne furent aussi promptement accueillies en Allemagne qu'elles le furent en France. Les Allemands, pour arriver à Rome, avaient à parcourir un chemin plus long que les Français : l'image de la Renaissance italienne se dessinait plus tardivement au-delà du Rhin qu'en deçà. Il n'y a pas d'historien allemand du XVIIIe siècle qui en eût une vision aussi claire que Voltaire. Heinse, par son roman *Ardinghello*, et Tieck, par son roman *Vittoria Acco-*

1. Stendhal, sans limiter conséquemment la période, parle de « l'aurore de la civilisation renaissante » (*Histoire de la peinture*, éd. Charpentier, t. I, p. 11), ou bien des « mœurs grandioses des républiques du moyen âge » (*Rome, Naples et Florence*, éd. Calmann-Lévy, p. 10), ou bien des « talents des Italiens de la Renaissance » (*Promenades, etc.*, éd. Calmann-Lévy, t. II, p. 206).

Digitized by Google

rombona, n'égalent pas la synthèse riche et profonde de Stendhal[1]. Et, si l'on veut attribuer à l'Allemagne quelque chose que la France ne possédait pas et ne pouvait posséder, ce sera cette fameuse « nostalgie de l'Italie », telle qu'elle fut éprouvée et décrite par Gœthe pour se prolonger dans les générations suivantes[2]. L'historien Ranke en a hérité. On verra par son exemple jusqu'où l'on était arrivé à la fin de ces cent ans dont nous venons de parler. Il ne sera pas inutile de fixer en Allemagne la même date que celle qui en France est caractérisée par la publication citée de Michelet.

Ranke joignit, à une imagination qui embrassait l'Europe, l'œil d'un psychologue et la langue d'un poète. Plus sa mort recule pour ceux qui continuent à vivre, plus on reconnaît la grandeur de son œuvre. L'Allemagne, et peut-être le monde, n'a pas eu de génie plus puissant pour collaborer à cette épopée moderne qui est l'histoire universelle. Ranke sentait l'unité de notre civilisation, mais il n'oubliait pas les traits distinctifs des époques et des nations différentes. Il ne pouvait refuser de prêter son attention spéciale à ce moment illustre où le moyen âge se transformait en une ère nouvelle. Nous en possédons la preuve classique dans un de ses discours à l'Académie des Sciences de Berlin. Il s'agit de ses *Contributions à l'histoire de la poésie italienne*, prononcées en 1835 et publiées deux ans plus tard dans les *Mémoires* de ladite Académie[3]. L'éminent historien politique s'y montre non moins éminent historien littéraire, doué d'un instinct esthétique vraiment raffiné : se proposant d'examiner la production épique en Italie des débuts au XVIe siècle, il commence par les *Reali di Francia*, « qui illustrent plus qu'aucun autre livre

1. Walther Rehm, *Das Werden des Renaissancebildes in der deutschen Dichtung*. München, 1924, et Oskar Weibel, *Tiecks Renaissancedichtung in ihrem Verhältnis zu Heinse und C. F. Meyer*. Bern, 1925.

2. Il faut ajouter que ce qui attirait Gœthe vers l'Italie, c'était d'abord l'antiquité. Von Klenze, *op. cit.*, p. 67, dit très bien que « Goethe pre-eminently belongs to the *Romam quaero* pilgrims ». Mais il ne manquait point de sympathie profonde pour la Renaissance — il donna à l'Allemagne son *Benvenuto Cellini*. Voir Ludwig Geiger, *Goethe und die Renaissance*, dans *Vorträge und Versuche*. Dresden, 1890.

3. *Zur Geschichte der italienischen Poesie (Gelesen in der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin am 5 November 1835 und in deren 1837 erschienenen historischen und philologischen Abhandlungen zuerst veröffentlicht)*. Réimprimé dans *Sämtliche Werke. LI und LII. Band*.

Digitized by Google

la mentalité et la technique poétique du moyen âge ». En suivant les traces des légendes carolingiennes il s'arrête spécialement aux deux *Orlando* de Boiardo et de l'Arioste, qu'il confronte, compare et distingue, et termine son discours par une analyse de la *Jérusalem délivrée* qui est un modèle. En voici l'essentiel : cette épopée représente pour la première fois le style classique dans toute sa pureté ; elle est régulière, mesurée, vraisemblable, naturelle et bienséante. C'est la naissance de la parfaite « poésie moderne ». Ranke a voulu donner un exemple de la manière de traiter cette transformation complète « qui sépare le moyen âge des temps modernes ». Pour son compte, il s'est contenté de labourer une seule parcelle. Qui défrichera tout le terrain immense ? En devinant le disciple qui achèvera ce qu'il a commencé en maître, son ton s'élève aux paroles ailées. « Qui osera décrire ce développement? Qui voudra remonter jusqu'à sa source le fleuve de notre vie spirituelle? Cette digne entreprise promet de la gloire, mais elle est d'autant plus immense et difficile à accomplir. » Vingt ans plus tard Ranke se vit obligé de revenir sur ce thème. En 1854, le roi Maximilien II de Bavière l'invita à le renseigner sur les époques historiques de l'Europe. Ces « leçons particulières », vraiment royales, embrassèrent dix-neuf leçons et furent sauvées de l'oubli par l'admission d'un sténographe. Dans la cinquième période, qui traite du XIVe et du XVe siècle, Ranke esquisse, en passant, ces centres italiens « d'où sortaient de nouveaux rayons de civilisation ». Et, résumant dans le paragraphe suivant ce « renouvellement de la civilisation », il laisse tomber un mot longuement attendu : le mot de « Renaissance[1] ».

Il importait à notre dessein de rappeler quelle fortune avait trouvée, dans l'Occident européen, la notion de la Renaissance italienne. Nous n'avons mentionné jusqu'ici aucune intervention de la Suisse : omission volontaire, qui doit mettre en meilleure lumière une œuvre considérable. En 1807, une vaste *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge* com-

1. Ranke, *Ueber die Epochen der neueren Geschichte. Neunzehn Vorträge vor König Maximilian von Bayern.* München und Leipzig, 1917, p. 82. Voici l'expression exacte de Ranke : « Die sogenannte Renaissance. »

Digitized by Google

mença à paraître à Zurich. Sa publication, qui se faisait en même temps en langue française et allemande, devait durer plus de dix ans. Le 16e et dernier volume du texte original parut en 1818 à Paris, le 16e et dernier volume de la traduction en 1824 à Zurich. L'auteur de cet ouvrage immense était Charles de Sismondi[1], descendant d'une famille ancienne qui, au cours des temps, avait erré par l'Europe. Selon la tradition, cette famille d'origine allemande se serait établie avant l'an 1000 à Pise. De là, elle se serait enfuie au XIVe siècle, pour motif politique, en France et, au XVIIe siècle, pour motif religieux, à Genève. Dans l'œuvre de Charles de Sismondi se manifeste également le fils exilé de l'Italie et le fils du cosmopolitisme philosophique de son temps. Il joint à la nostalgie de la patrie l'atmosphère de la civilisation française et l'intuition de la science allemande. Il désigne comme sujet de son livre « l'histoire de l'Italie dans le moyen âge, l'histoire de ces temps que le plus grand historien de nos jours a appelés les siècles du mérite ignoré ». Au bas de la page, il cite expressément ce « plus grand historien de nos jours » : c'est Jean de Müller, de Schaffhouse, qui vécut en Allemagne dès sa vingt-deuxième année[2]. Étrange et grande à la fois est ainsi la part de la Suisse à l'ouvrage de Sismondi. Quant à l'ouvrage lui-même, il s'y agit non pas d'une vision spécialement originale ou profonde de ce prétendu « mérite ignoré », mais du cadre *politique* minutieusement reconstitué de cette époque fameuse. Il s'agit là des annales historiques des siècles de la Renaissance, et plus encore d'un plaidoyer pour le libé-

1. A. M., *Vie et travaux de Charles de Sismondi* (*Introduction* anonyme de *J. C. S. de Sismondi. Fragments de son journal et correspondance*, 1857).

2. Cf. l'Introduction de Sismondi. Quant à l'affirmation imputée à Müller, je n'ai pu la trouver dans aucun de ses livres. Le biographe du grand historien suisse, M. K. Henking à Schaffhouse, auquel je me suis adressé, a bien voulu me communiquer sa conjecture, selon laquelle Sismondi aurait fait allusion à un mot tombé dans une conversation ou se trouvant dans une lettre. C'est en 1804 que Sismondi et Müller se virent, et en 1806 qu'ils s'écrivirent. En tout cas, il n'y a aucun doute que Sismondi ne rendît exactement l'opinion de Müller. Nous possédons un moyen de contrôle sûr dans le compte-rendu que Müller fit du tome Ier de Sismondi. On trouve dans ce compte-rendu une appréciation mémorable des documents et mémoires de la Renaissance. « Rec. hat selbst sich einige Folianten daraus zusammengeschrieben : aber in Einem lesbaren Buch für das Publikum findet man das Resultat noch nicht beisammen » (*Johannes von Müllers sämtliche Werke*, hgg von Johann Georg Müller, t. XXVII, p. 265. Stuttgart, 1834).

Digitized by Google

ralisme, « la liberté dans l'ordre légal, » tel que l'entendaient les libéraux autour de Mme de Staël : la Renaissance y est considérée comme un fruit de l'anarchie domptée, comme la victime de la liberté perdue. Par là, ne dirait-on pas que, d'accord avec une des tendances de l'*helvétisme*[1], un souci d'utilisation « civique », d'application à la vie collective, se surajoute chez Sismondi à une interprétation de la Renaissance qui, chez d'autres, restait tout humaine ou purement individuelle? Les « républiques italiennes », et non plus l'*uomo singolare*, intéressent l'historien. C'est sur l'avenir que repose l'accent principal de son livre qui se termine par les phrases suivantes : « Sans doute ces Italiens, auxquels nous avons consacré une si longue étude, sont aujourd'hui un peuple malheureux et dégradé ; mais qu'on les remette dans des circonstances ordinaires, qu'on leur laisse courir les chances que courent toutes les autres nations, alors l'on verra qu'ils n'ont pas perdu le germe des grandes choses et qu'ils sont dignes de se mesurer encore dans cette carrière qu'ils ont parcourue deux fois avec tant de gloire. »

On peut dire que le livre de Sismondi avait eu Voltaire et Gœthe pour prédécesseurs, Stendhal et Ranke pour successeurs. Il fut suivi surtout par J. Burckhardt, ou plutôt complété et achevé par lui. Le livre de Sismondi est une des bases du livre de J. Burckhardt. C'est à lui que nous allons passer. J. Burckhardt, vrai savant, n'a pas vécu, pourrait-on dire, en dehors de son œuvre[2]. Sa carrière académique ne s'arrêta dans sa ville natale que parce qu'il le voulait ainsi : il mourut à Bâle en 1897, à l'âge de quatre-vingts ans. Il a été un des grands maîtres de la parole; il a été un des meilleurs professeurs dont son pays eut jamais à se vanter. Sa sagesse égalait son érudition. Dans la lutte du contenu et de la forme, il y a chez lui deux vainqueurs. Un jour la littérature allemande le revendiquera comme un de ses écrivains classiques. La « nostalgie de l'Italie » s'était manifestée très tôt chez lui — il n'avait pas lu en vain la chanson de Mignon[3]. La nouvelle méthode his-

1. Cf. F. Baldensperger, chapitre sur l'*Helvétisme*, dans *Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1899.

2. Hans Trog, *Jakob Burckhardt, Eine biographische Skizze*. Basel, 1898. On aimerait voir réimprimée cette première et authentique biographie.

3. Trog, *op. cit.*, p. 4.

Digitized by Google

torique du XIXe siècle ne lui avait pas échappé : il était le disciple de Ranke. Il poursuivait à sa manière l'universalité organique enseignée par son maître. Son introduction à l'étude historique, publiée après sa mort, est certainement le fruit le plus mûr de l'historicisme de son temps[1]. Ce qui l'occupait cependant plus encore, c'était de fixer les époques de transition. Il en avait peint une première en 1852, dans le *Siècle de Constantin le Grand*[2]. Il en allait peindre une seconde, en 1860, dans la *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*[3]. Brunetière a caractérisé le livre de « mal fait, plus mal traduit encore ». Nous laisserons de côté la question de la traduction. Nous ne nous tiendrons qu'à l'original. Cet original est un chef-d'œuvre. Burckhardt a donné plus tard à ses étudiants le conseil de ne jamais écrire une biographie sans se souvenir des trente pages immortelles consacrées par Tacite à son beau-père, de ne jamais oublier combien pour la postérité la qualité l'emporte sur la quantité[4]. On admirera toujours la richesse d'information que Burckhardt a su réunir dans un nombre restreint de pages. Il avait écouté attentivement son époque de prédilection dans ses nouvellistes, poètes, chroniqueurs, historiens, philosophes, moralistes, prophètes, dans ses anecdotes, ses lettres familières et ses relations de voyage, enfin dans la totalité de ses manifestations intellectuelles : il avait trouvé la formule générale qui réunissait leur essence commune. Cette formule générale consiste en deux thèses, dont chacune suppose et explique l'autre. L'une de ces deux thèses est d'ordre généalogique, l'autre d'ordre psychologique. La thèse généalogique consiste dans la démonstration de l'idée que l'*Italien de la Renaissance est le fils aîné de l'ère moderne*. Il n'y a pas d'adjectif plus souvent répété par Burckhardt que l'adjectif « moderne ». Cet adjectif se trouve appliqué à la manière des Italiens d'alors de gouverner leur ville, de diriger les forces de l'État, d'être ensemble et

1. *Weltgeschichtliche Betrachtungen*, Herausgegeben von Jakob Oeri. Dritte Auflage. Stuttgart, 1918.

2. *Die Zeit Konstantins des Grossen*. Basel, 1852.

3. *Die Kultur der Renaissance in Italien. Ein Versuch von Jakob Burckhardt* J'ai adopté la forme française du titre employé par Brunetière dans *l'Evolution de la critique*, 6e éd., 1914, p. 39.

4. *Weltgeschichtliche Betrachtungen*, éd. cit., p. 16.

Digitized by Google

d'être seul, de sentir l'art et la nature, de concevoir l'homme et Dieu, enfin à toute leur manière d'être. Cette première thèse implique nécessairement la seconde : *une conception déterminée de l'homme moderne*. Quel est son caractère ? Quels sont ses traits distinctifs ? Cet homme moderne est un instrument précieux et fin, aux ressources inépuisables, adonné aux idées et à l'art, assoiffé de vie, d'autorité et de beauté. Cet homme moderne est, de plus, complètement conscient de lui-même. Cet homme moderne poursuit explicitement des buts concrets. Il assujettit la forme de la société et de l'État à ces mêmes buts. Il est le souverain de lui-même ; par contre, il n'est le sujet de personne, pas même de Dieu... Pour avoir donné le premier et le plus riche exemple de cet « homme moderne », la Renaissance italienne est destinée à rester « le génie directeur de notre âge mondial ». C'est le dernier mot du livre.

On a attribué à Burckhardt l'idée qu'il avait découvert une époque décisive de l'histoire européenne[1]. Que telle ait été ou non son opinion, elle est insoutenable. Sans parler de la justesse ou de l'arbitraire de ses thèses historiques, il n'était point, en tout cas, le premier à les développer. Il a dogmatisé des conceptions existant dès le XVIe siècle. Il a amplifié un tableau qu'on avait commencé à esquisser depuis cent ans. Il y a mis la dernière main, il l'a signé et l'a fait sien. Qu'il en soit redevable à d'autres, ce n'est pas un sort commun, mais l'effet de son talent personnel : car le grand talent que peut perfectionner l'homme civilisé, c'est justement d'être redevable aux autres. Contentons-nous de citer ceux que Burckhardt cite lui-même. Il cite Ranke, qui a eu l'intuition du plan que le disciple a réalisé. Il cite Sismondi, qui lui a livré le cadre politique des phénomènes psychiques qu'il pensait analyser. Il cite Michelet, auquel il emprunte une partie essentielle de la terminologie. Et il cite Stendhal, avec lequel il s'est trouvé d'acccord dans la conception du caractère italien. Avec tout cela, il a écrit un livre qui n'existait pas encore et qui dorénavant existera toujours. Tel qu'il est, ce livre est le résultat de la fusion de deux fleuves majestueux : la pensée allemande et

1. Carl Neumann, *Jakob Burckhardt, Deutschland und die Schweiz*. Gotha, 1919, p. 61.

Digitized by Google

la pensée française se rencontrant dans le cœur d'un écrivain suisse.

Ce fait capital qui, pour le « Renaissancisme », s'est accusé pour la première fois dans le livre de Sismondi, ne s'arrêtera pas là. Il se répétera dans les deux auteurs qui continueront l'historien bâlois. L'un des deux est un poète zurichois vivant à Zurich, l'autre un philosophe allemand passant par Bâle. Nous parlerons d'eux dans l'ordre cité. C. F. Meyer a vécu longuement[1], mais c'est seulement de 1871 à 1891 qu'il a produit ce qu'il nous a laissé de durable. La langue et la littérature françaises qui avaient contribué à le former[2], le ciel et l'art de l'Italie qui l'avaient profondément enchanté, ne l'empêchaient pas de rester Suisse, Zurichois et protestant. La partie de son œuvre qui, par son contenu spécifique, doit nous intéresser ici, nous en convaincra facilement. La « Chronique » de la présente *Revue* a remarqué, lors du centenaire de la naissance du poète, la synthèse artistique dans laquelle apparaissent chez lui « l'inspiration de la Renaissance italienne et les problèmes germaniques de la vie intérieure[3] ». Voilà, de fait, le problème qu'il nous pose. Il nous reste à préciser au mieux la solution qu'il lui a donnée[4].

Nous serons obligés de parler séparément de ses poésies et de ses nouvelles, puisque le même sujet y est envisagé de ma-

1. M. K. E. Lusser vient d'annoncer le projet d'une bibliographie complète de Meyer. Les deux biographes, qui par des relations intimes, pouvaient nous renseigner d'une manière authentique étaient Betsy Meyer (*C. F. M. in der Erinnerung seiner Schwester*. Berlin, 1903) et Adolf Frey (*C. F. M. Sein Leben und seine Werke*, 2e éd. Berlin, 1909). A peu près dès le livre cité de M. F. F. Baumgarten (1917), C. F. Meyer est l'objet de critiques moins positives qu'il ne l'était auparavant. On trouve une appréciation actuelle et équitable du poète dans M. Eduard Korrodi, *Zürcher Rede auf C. F. M. Zum 100. Geburtstag*. Zürich, 1925.

2. Cf. F. Baldensperger, *C. F. Meyer et ses rapports avec la Suisse romande et la France* (*Bibl. univ. et Revue suisse*, décembre 1909). Helene von Lerber, *Der Einfluss der französischen Sprache und Literatur auf C. F. M. und seine Dichtung*. Bern, 1924.

3. *Revue de littérature comparée*, 1926, p. 149.

4. Otto Blaser, *C. F. Meyers Renaissancenovellen*. Bern, 1905; Erwin Kalischer, *C. F. M. in seinem Verhältnis zur italienischen Renaissance*. Berlin, 1907. L'analyse philologique la plus pénétrante qu'on ait faite d'une nouvelle de Meyer est de M. Ernst Walser (*Die Entstehung von C. F. Meyers Novelle : Plautus im Nonnenkloster*, dans *Wissen und Leben*, t. XV, p. 253 et suiv. Zürich 1921).

Digitized by Google

nière différente. Dans les poésies, la Renaissance est traitée d'un point de vue plutôt esthétique : dans un cadre serré, avec un minimum de mots choisis, en un style visant l'épigramme, ces vers donnent des impressions d'art, comme le *Pensieroso* de Michel-Ange ; des situations poignantes, comme César Borgia défaillant ; des caractères héroïques, comme Jules II récapitulant la tragédie de sa vie. Dans toutes ces poésies, le poète peint plutôt qu'il ne juge : il est heureux de peindre, puisqu'il est aussi satisfait de ce que l'art de cette époque a déployé de vivant, qu'il l'est de ce que la vie de la même époque a déployé d'artistique.

Mais il reste la question plus importante du jugement moral. Elle est traitée dans les *Nouvelles*. Il y en a quatre, publiées entre 1881 et 1891, qui ont développé peu à peu ce jugement moral[1]. La première, *Plaute parmi les nonnes*, mêle d'après un penchant du romancier deux thèmes : le Pogge, en arrachant à l'oubli un auteur latin, arrache en même temps une jeune fille au couvent où elle avait failli perdre la vie, à laquelle elle aspirait de corps et d'âme. Voici donc deux tendances attribuées traditionnellement à la Renaissance et se croisant dans notre nouvelle : l'amour de l'antiquité et l'amour de la terre. Et ces deux tendances ne se retrouvent pas seulement dans notre nouvelle, mais elles y sont visiblement approuvées, et cela d'abord par le public fictif auquel elle s'adresse, à savoir les hôtes de Cosme de Médicis. Malgré des réserves qui ne manquent pas, *Plaute* est, ce que dit son dernier mot : un hommage à « la grandeur du siècle ».

Plaute, jouant avec une forme littéraire rendue célèbre par le Pogge, se donne lui-même pour une « facétie inédite ». Les facéties étaient des contes anecdotiques très gais et très libres. L'auteur n'y était pas tenu de rester implacable. Il y pouvait tolérer des choses incompatibles avec des situations et des personnes plus élevées, avec une conception de la vie plus pathétique. La nouvelle *les Noces du moine* le prouvera. Cette fois, ce n'est pas une religieuse, mais un moine qui cherche à se frayer un chemin dans la vie. Et ce n'est pas l'instinct qui le lui ordonne, mais un devoir prétendu. Il ne sait pas

1. *Plautus im Nonnenkloster*, 1881 ; *Die Hochzeit des Mönchs*, 1884 ; *Die Versuchung des Pescara*, 1887 ; *Angela Borgia*, 1891.

Digitized by Google

s'en acquitter et meurt, comme dit son épitaphe, *monachus Astorre cum uxore Antiope*... C'est Dante qui, dans la nouvelle, raconte à Cangrande l'histoire tragique, et non pas pour plaire et distraire, mais pour rappeler à une société licencieuse combien les lois éternelles l'emportent sur les devoirs séculiers. Les *Noces du moine* sont, quant au fond, la première nouvelle « anti-renaissanciste » de C. F. Meyer : il ne tarda pas à rendre impossible toute erreur d'interprétation.

Pendant qu'il écrivait la *Tentation de Pescaire*, il avoua à un visiteur qu'il sentait de plus en plus la grandeur morale, et qu'il voulait la proclamer avec éclat dans son nouveau livre[1]. De fait, « la grandeur éthique » est son centre et son point vital. Il peint l'Italie du XVIe siècle, son égoïsme indiscipliné, son ambition désordonnée, son immoralisme sans frein. Et il peint la conséquence inévitable de tout cela : la ruine d'un peuple et d'une civilisation. Toute la Renaissance, avec ce qu'elle a produit de plus étonnant et de plus brillant, se transforme en une seule grande tentation que Pescaire rejette avec ces paroles : « Rien ne t'est resté, pas même l'honneur et la pudeur, si ce n'est l'égoïsme nu. De quoi es-tu capable? De séduction, de trahison, d'assassinat. Sur quoi comptes-tu? Sur la faveur du moment, les dés du hasard, le jeu de la politique. Ce n'est pas ainsi que se fonde, que se renouvelle une nation... »

Après les cours de Florence, de Vérone et de Milan, C. F. Meyer a jeté un dernier coup d'œil sur la cour de Ferrare. Il l'a fait dans *Angela Borgia*. Cette nouvelle, elle aussi, opère par un contraste : elle oppose à Lucrèce Borgia, libertine, sa cousine Angela Borgia, chrétienne. Elle oppose aux trois frères de la dynastie d'Este, magnifiques, égoïstes, jaloux et cruels, un quatrième qui devient le contraire d'eux tous — mais seulement après avoir perdu ses yeux, symboles de la Renaissance. C'est ainsi que parle Giulio aveugle : « Voyant, j'ai dissipé mes richesses comme un fou. Aveugle et pauvre entre les pauvres, je respecte ce qui m'est resté comme une aumône précieuse. J'ai quitté ceux qui ont tout, pour m'allier à ceux qui n'ont rien. Je suis tombé, mais je me

1. Adolf Frey, *op. cit.*, p. 239.

Digitized by Google

suis relevé, pour atteindre le bord opposé de l'abîme qui sépare ceux qui jouissent et se nourrissent de ceux qui ont la faim et la soif du Seigneur »... *Angela Borgia* est le dernier livre de l'écrivain zurichois. S'il avait gardé sa force créatrice, il n'en aurait pas moins abandonné le problème de la Renaissance. Il l'avait résolu à sa manière. Un des plans les plus chers que la maladie l'empêcha d'exécuter était un roman dont l'action se serait passée à l'ombre du réformateur de sa ville natale.

L'art « historisant » de C. F. Meyer n'a jamais voulu être de l'archéologie. Lui aussi, il prenait son bien où il le trouvait. Il ne connaissait pas ce qu'on appelle les sources. Il connaissait de la Renaissance italienne la scène, l'art, plusieurs poètes, mais guère les historiens et les philosophes[1] : on ne peut donc dire qu'il ait étudié la Renaissance, mais bien qu'il l'a devinée. Il l'a devinée surtout par J. Burckhardt. Il n'a jamais vu l'historien, il ne lui a jamais écrit. Il se servit une seule fois d'un messager fidèle pour remercier l'auteur de la *Civilisation en Italie* de tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que la postérité fut renseignée sur un rapport intellectuel de premier ordre dans notre histoire littéraire[2]. Mais cette dette de Meyer envers Burckhardt, en quoi consistait-elle précisément? Le poète a emprunté à l'historien, sans les détails qu'on ne saura jamais exactement, la synthèse de l'époque qu'il a interprétée à sa manière. Il a aimé le fruit qu'elle a mûri et qu'il voyait dans son art. Mais il a dédaigné le prix qu'on avait payé pour lui et qui ne lui semblait ni permis ni nécessaire.

De la première grande interprétation artistique dont la *Civilisation en Italie* était l'objet, nous passons à la seconde, qui était philosophique. Son auteur est F. Nietzsche : Allemand de naissance, Européen de goût, il n'a pas dédaigné de s'helvétiser pendant un certain temps. C'est ainsi que cet écrivain supérieur, dans l'œuvre duquel la philosophie et la poésie re-

1. F. F. Baumgarten, *op. cit.*, p. 273 et suiv.

2. C'est par M. Hans Trog que C. F. Meyer remercia J. Burckhardt. Cf. *Briefe Conrad Ferdinand Meyers*, Herausgegeben von Adolf Frey. Leipzig, 1908, t. I, p. 465. M. Hans Trog a bien voulu me permettre de reproduire ici la réponse — muette — de l'historien. J. Burckhardt avait été empêché, à la fois par son impassibilité générale à l'égard de son succès littéraire et par son aversion spéciale contre le roman historique, de s'intéresser, même superficiellement, à l'œuvre de son compatriote.

Digitized by Google

trouvèrent leur ancienne unité, entre dans le cadre de l'histoire de la Suisse[1]. En 1869, brillant étudiant de vingt-cinq ans, il fut nommé professeur de philologie classique à l'Université de Bâle. Pendant les dix ans qu'il y exerçait ses fonctions, il était le collègue de Burckhardt. Il lisait ses livres, il suivait ses cours, il jouissait de son intimité personnelle. Le philosophe avoua plus tard, dans une lettre du 22 septembre 1886 à l'historien, ne connaître personne qui partageât tant d'idées analogues aux siennes. Cette constatation de parallélisme intellectuel pèche seulement en tant qu'elle oublie la dette du plus jeune envers l'aîné. Il ne s'agit aucunement de douter de leurs emprunts mutuels que l'on a prouvés. Il ne s'agit aucunement de douter que le feu ardent qui s'approchait d'une vieillesse commençante ne l'ait réchauffée pendant des heures et peut-être pendant des années. Mais bien s'agit-il de parler de ce qui, dans l'histoire des idées, était décisif. Nietzsche a pu enrichir et différencier sa vision de l'antiquité par la fréquentation de Burckhardt, et il en reçut de plus l'entendement de la Renaissance italienne. Dans la suite, le disciple tira des deux époques des conséquences qui obligèrent le maître à le renier. Si Nietzsche n'a voué de livre ni à l'ensemble de l'antiquité classique, ni à l'ensemble de la Renaissance italienne, tout ce qu'il a écrit, par contre, en est nourri. Toute son éthique à la chasse du surhomme en est empreinte. Il est vrai, il s'agit d'un long chemin conséquent et douloureux. Nietzche n'a pas toujours eu les mêmes prédilections. Nous nous en tiendrons aux dernières, qui sont définitives. Quand il parle d'Athènes, il pense surtout à Alcibiade qui viola les statues des dieux et mourut couvert de pourpre. Quand il parle de Rome, il pense surtout à César, le grand immoraliste, l'inexplicable enchanteur, le dompteur d'une nation de dompteurs. Et il demande pourquoi Athènes après Alcibiade, et Rome après César ne produisirent plus d'hommes comparables à ceux-ci? Il en rend responsables les idéalistes, les falsificateurs de la vie, qui, en transposant le vrai monde dans l'au-delà, ont trahi le seul

1. De la littérature immense sur Nietzsche je cite seulement, comme œuvre d'ensemble : Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée* (Paris, 4 vol. dès 1920, 2 vol. en préparation), et, comme étude spéciale : Carl Albrecht Bernoulli, *Nietzsche und die Schweiz*. Leipzig, 1922 (t. V de la collection *Die Schweiz im deutschen Geistesleben*).

Digitized by Google

monde qui existe. Il en rend responsables Platon et le Christ. Nietzsche ne reconnaît qu'une seule époque qui soit digne d'être citée après l'antiquité gréco-romaine : c'est la Renaissance italienne. Autant cette dernière est nécessairement stylisée chez Burckhardt, autant elle est arbitrairement simplifiée chez Nietzsche. Ce qu'il daigne voir en elle, c'est de plus en plus la puissance et rien que la puissance : la puissance du Dante, la puissance de Michel-Ange, la puissance de Machiavel, la puissance de César Borgia. Le moment où le fils du pape allait s'emparer du trône des papes lui paraît comme un des moments les plus magnifiques de l'histoire. La vie elle-même semblait alors vouloir commencer son règne — lorsque la réforme vint créer un nouveau christianisme et assassiner la Renaissance[1]. Après, l'Europe n'a produit qu'un seul « homme », et ce seul était fils légitime de la Renaissance italienne. C'est Napoléon. Autrefois, Nietzsche avait formé la triade étonnante : Alcibiade, César, Léonard[2]. Maintenant, il va copier de Taine l'autre, non moins étonnante triade : Dante, Michel-Ange, Napoléon. Taine avait renvoyé le lecteur à Stendhal et à Burckhardt — avec plus de raison au premier qu'au second[3]. Pour Burckhardt, c'était un sacrilège que de déclarer parents les héros de l'éternelle beauté et le héros de la pure force : il détestait Napoléon[4]. Nietzsche, en se rangeant du côté de Stendhal, avait abandonné ses années d'apprentissage de Bâle. Mais il avait en même temps gagné une terre nouvelle, « haute de six mille pieds sur mer et beaucoup plus haute au-dessus de toutes les choses humaines[5] ». C'est là qu'il avait rencontré l'ombre de Zarathoustra.

1. Cf. Nietzsche, *l'Antéchrist*, § 61. On a déjà voulu voir dans cette philippique, une des plus belles qu'il nous ait laissées, une sorte de folie : voir Alois Riehl, *Friedrich Nietzsche*. Stuttgart, 1920, 6e éd., p. 153. Il vaut la peine de confronter ladite philippique avec le chapitre I, X (*Das Papsttum und seine Gefahren*) de Burckhardt — on sera étonné des coïncidences matérielles des deux auteurs.

2. Cf. Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, § 200.

3. Taine, *le Régime moderne*, fin du chapitre Ier. Nietzsche avait lu ce chapitre lors de sa première publication dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1887. Cf. *Der Wille zur Macht*, § 1018.

4. Hans Trog, *op. cit.*, p. 160.

5. Voir la lettre écrite à Sils-Maria le 3 septembre 1883 et adressée à Peter Gast.

Digitized by Google

IV.

Conclusion.

Nous venons de parcourir deux siècles. Nous les avons parcourus pour connaître la légendaire tradition médiatrice de la Suisse. Cette tradition médiatrice, nous avons pu la constater. Tout en étant considérable, elle a subi de graves intermittences. La découverte de la littérature anglaise, fondée visiblement sur la sympathie protestante, s'arrêta net au moment où il fallait d'autres impulsions. La découverte de la littérature allemande, fondée visiblement sur l'intérêt national, s'arrêta net au moment où celui-ci ne suffisait plus. Dans ces deux découvertes, commencées avec succès, la Suisse peu à peu s'essoufflait. Plus l'initiative de la Suisse aurait exigé d'elle un développement intellectuel tenant le pas avec ses voisins, moins elle était capable d'une telle allure. Plus on avance dans le XVIIIe siècle suisse, plus on voit son sang se raréfier, sa sensibilité s'appauvrir et son cœur se renfermer. Dans l'ordre des temps a succédé à la découverte de l'Angleterre celle de l'Allemagne. D'après de telles conditions, on s'attend à ce que la seconde intervention ait été plus modeste que la première. Elle l'a été, et le serait même à un degré pénible sans un sort heureux qui répara mainte occasion perdue : j'appelle heureux le destin qui voulut qu'une fille adoptive de la Suisse, errant par le monde, seconde Latone trouvant une seconde Délos, y déposât son enfant qui devait illustrer un lieu, une époque et un mouvement.

Au XIXe siècle, la Suisse va renouveler sa population, fonder à nouveau son état politique, rétablir ses sciences et ses arts. Consciente de sa propre dignité, elle reprend son ancienne attitude sympathique et féconde vis-à-vis de l'étranger. Bien préparée de la sorte pour une heureuse participation à la découverte de la Renaissance, elle y préluda par la rencontre mémorable de Sismondi et de Jean de Müller ; elle atteignit plus tard un point culminant par Burckhardt, C. F. Meyer et Nietzsche. Dans leurs confessions historique, poétique et philosophique, la Suisse atteignit l'apogée de sa mission réceptive et médiatrice.

Digitized by Google

Il est tout naturel de se demander si la Suisse, pour accomplir cette mission, a créé un genre littéraire qui lui soit spécialement propre. Je revendique comme tel ses interprétations de nations étrangères, interprétations dont elle nous a fourni plusieurs exemples. Ce sont, dans l'ordre chronologique, les lettres *Sur les Anglais et les Français* de Muralt, suivies par l'*Allemagne* de Mme de Staël et *la Civilisation en Italie* de Burckhardt — trois analyses pénétrantes, trois formules historiques, trois chefs-d'œuvre. Pour ces trois livres, parus au cours de deux siècles, il est permis d'attribuer à la Suisse, comme son trait caractéristique, le génie de la compréhension créatrice.

Fritz Ernst.

Digitized by Google

LE

SILLAGE DE STENDHAL

EN ALLEMAGNE

La postérité a été plus favorable à Stendhal que son propre temps. Quand il se plaisait à regarder ses ouvrages comme des billets à la loterie, estimant n'être réimprimé qu'en 1900, il ne soupçonnait pas que les cent lecteurs pour lesquels il croyait écrire deviendraient légion et que, dans le pays où il avait fait la guerre et pris à la fois la particule et son pseudonyme, il serait lu un jour plus encore qu'en France, et analysé en de doctes dissertations.

En effet, Stendhal est aujourd'hui très répandu en Allemagne; avec Balzac, Flaubert, Dostoïevski, il figure au premier rang des auteurs étrangers auxquels vont les préférences des lecteurs d'outre-Rhin. Le succès de Zola est épuisé; la popularité de M. Romain Rolland a été fortement entamée, nous dit-on, par son pacifisme. Alors qu'en France l'auteur de la *Chartreuse* n'a pour lui qu'une élite fervente mais limitée, comme il l'avait désirée, ses ouvrages ont une multitude de lecteurs en Allemagne et c'est toute une littérature stendhalienne qu'on découvre dans ce pays. La vente de ses écrits a dépassé le chiffre de 300,000, nous apprenait récemment un de ses traducteurs qui est bien informé. Stendhal est en vogue — comme Napoléon : on s'arrache le livre que M. Émile Ludwig vient de publier sur le conquérant; Julien Sorel et Bonaparte se disputent la faveur des lecteurs allemands.

Le fait est curieux et mérite d'être signalé, non seulement pour la plus grande gloire de Beyle, mais aussi parce qu'il suscite des questions qui dépassent le domaine littéraire : à quoi tient la vogue de Stendhal en Allemagne? Que signifie-

Digitized by Google

t-elle? Serait-elle l'indice d'une nouvelle orientation des esprits? Il nous a semblé intéressant de consacrer une rapide étude à ce sujet; nous la commencerons par un coup d'œil rétrospectif sur l'accueil que les œuvres de Stendhal trouvèrent en Allemagne, depuis l'époque de leur publication jusqu'à nos jours, et nous passerons en revue leurs commentateurs et traducteurs. Hâtons-nous d'ajouter qu'on trouvera dans cette étude des particularités déjà connues : nous nous excusons auprès des lecteurs avertis, mais nous avons pensé que l'histoire des œuvres de Stendhal serait utilement complétée par un aperçu intégral et exact de leur répercussion en Allemagne.

I.

Ab Jove principium : le premier Allemand qui découvrit Stendhal (comme il découvrit aussi Balzac et Mérimée) et le seul qui, avant Nietzsche, le pénétra et le comprit en homme d'esprit, fut Gœthe. On sait que le poète a connu *Rome, Naples et Florence*, *Racine et Shakespeare*[1] et *le Rouge et le Noir*. Il possédait une reproduction du médaillon de Beyle par David d'Angers, que le sculpteur lui avait apportée en 1829 et qu'on peut encore voir à Weimar. Beyle lui envoya, ainsi qu'à Alexandre de Humboldt, un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie :* nous ignorons si le poète en prit connaissance, mais nous savons qu'il lut en deux jours, en janvier 1818, *Rome, Naples et Florence*. Dans une lettre à son ami Zelter, souvent citée, il en parle de façon singulièrement pénétrante et vive, goûtant la manière libre et impertinente (« frei und frech ») de l'auteur. « Il attire et repousse, dit-il, intéresse et irrite, et ainsi on ne peut se détacher de lui; on le relit toujours avec un plaisir nouveau et on voudrait en apprendre par cœur certains passages. »

Voilà une parole qui fait de Gœthe le premier stendhalien. Onze ans plus tard, en 1829, il s'entretenait de Stendhal avec David d'Angers et raillait en souriant les larcins dont Beyle s'était rendu coupable à son endroit en composant

1. Il note dans son *Journal* qu'il a lu *Racine et Shakespeare* et en parle dans une lettre du 26 juillet 1823 à son fils.

Digitized by Google

Rome, Naples et Florence. Ces propos nous ont été conservés par Victor Pavie, qui avait accompagné le sculpteur et a laissé dans ses *Souvenirs d'un voyage à Weimar* un portrait saisissant du poète octogénaire :

Je m'applaudis d'avoir écrit mes mémoires, dit Gœthe à David d'Angers avec une nuance d'ironie, puisqu'ils ont été de quelque secours à M. Beyle, qui a daigné s'emparer de plusieurs traits que j'avais racontés et qu'il a reproduits comme s'ils avaient été son œuvre.

Gœthe se procura *le Rouge et le Noir* dès que parut ce roman ; il le lut en moins d'une semaine. Il en parla à son ami le chancelier Müller et au Genevois Frédéric Soret, précepteur du grand-duc héritier.

Le 17 janvier 1831, note Soret dans son journal, nous avons parlé de *Rouge et Noir*. Gœthe l'estime comme étant le meilleur ouvrage de Stendhal ; il trouve cependant quelques caractères de femmes (Mathilde, p. ex.) un peu trop extraordinaires, mais ils sont frappants et tous renferment de grandes preuves d'observations psychologiques aussi justes que profondes, elles (*sic !*) font pardonner bien des extravagances ou improbabilités dans les détails.

De Gœthe, il nous faut faire une enjambée jusqu'à Nietzsche pour retrouver en Allemagne un esprit d'envergure épris de Beyle. Les ouvrages et les mémoires des romantiques allemands sont muets à son égard : Varnhagen von Ense, Rahel, le prince de Pückler-Muskau ne le mentionnent pas, non plus que Henri Heine qui pourtant a pu le connaître, car il était lié avec le fameux docteur Koreff dont on sait les rapports avec Beyle. D'autre part, on ne trouve pas trace de Heine dans les souvenirs et la correspondance de Stendhal. Le poète[1] a certainement connu le livre *De l'Amour*, puisqu'il a mis en vers[2] la touchante histoire de Geoffroy Rudel, prince de Blaye, amoureux de la princesse de Tripoli[3], et que les fragments du « Divan de l'Amour[4] » lui ont inspiré la poésie *Der Asra*.

1. Arthur Schurig. *Heine und Stendhal*, 1902.
2. *Geoffroy Rudel und Melisande von Tripoli* (*Romancero : Historien*).
3. *De l'Amour*. Fragments divers, LXIII.
4. *De l'Amour*, p. 177 et suiv.

Digitized by Google

Schopenhauer, très averti des littératures étrangères, ne nomme pas Stendhal qui, depuis la mort de Gœthe jusqu'à l'avènement de Nietzsche, paraît n'avoir retenu que l'attention d'esprits de troisième ou quatrième ordre. Il commence à être connu en Allemagne vers la fin du siècle seulement : l'aube de sa célébrité ne se lèvera qu'après 1900.

Pourtant, Stendhal eut de bonne heure des traducteurs. En 1824 déjà, un de ses ouvrages, la *Vie de Rossini*, était mis en allemand par un professeur de philosophie de Leipzig[1]; mais c'est à la popularité de Rossini et non pas à la renommée littéraire de son biographe qu'est dû ce travail pédantesque qui voulait perfectionner l'œuvre de Stendhal en la réduisant et la corrigeant.

D'autres traductions suivirent; les *Promenades dans Rome*, qui avaient paru en 1829, trouvèrent bientôt un interprète : Fr. W. Carové en publia des fragments[2]. « Ce livre, dit-il, est parmi les ouvrages les plus impartiaux et les meilleurs publiés dans ces derniers temps sur l'Italie et notamment sur Rome. »

Les *Mémoires d'un Touriste* furent traduits en partie dès 1839, une deuxième édition parut en 1846. L'auteur de cette traduction est resté inconnu[3].

La *Chartreuse de Parme* fut recomposée en allemand en 1845 (six ans après avoir paru en France, trois ans après la mort de Stendhal) par un auteur anonyme qui affubla du titre grotesque *Geôle et Église*[4] une adaptation ultra-romanesque d'un goût douteux qu'on pourrait prendre pour une parodie. La comtesse Hahn-Hahn ne fit guère mieux en s'inspirant de la *Chartreuse* pour son roman *Clélia Conti* qu'elle publia en 1846. Enfin, Tieck semble avoir puisé dans la nouvelle de Stendhal parue dans la *Revue des Deux Mondes* en 1837 le sujet de son roman *Vittoria Accoramboni*.

1. J. A. Wendt, *Rossini's Leben und Treiben vornehmlich nach den Nachrichten des Herrn von Stendhal geschildert*. Leipzig, 1824.

2. *Ueber Frankreich, Italien und Spanien von Fiévée, Stendhal und Rotalde, mitgetheilt durch W. Carové*. Leipzig, 1831.

3. *Memoiren eines Touristen oder Schilderung einer Reise durch Frankreich von Fontainebleau nach Lyon*. Von dem Verfasser von *Rouge et Noir*. Aus dem Franzosischen. Cassel, 1839.

4. *Kerker und Kirche, freie deutsche Nacherzählung. Ein Roman frei nach H. von Stendahl's* (sic) *Chartreuse de Parme*. Dresde et Leipzig, 1845.

Digitized by Google

La célèbre plaquette H. B., l'hommage posthume de Prosper Mérimée à son ami, imprimée pour la première fois à quinze exemplaires en 1850, fut publiée en traduction par la revue *Die Grenzboten* en 1853, donc avant la réimpression de Poulet-Malassis 1856.

II.

Disons un mot maintenant des jugements qui furent émis en Allemagne sur Stendhal au milieu du siècle dernier.

Alfred von Reumont, secrétaire de l'ambassade de Prusse à Rome et à Florence, l'historien de la comtesse d'Albany, avait connu Stendhal et en parle dans ses *Lettres romaines*[1] :

> Beyle, dit-il, était un homme d'une intelligence aiguë, d'une grande vivacité et d'une liberté d'esprit presque sans bornes : bien des gens se refusaient à le trouver « aimable », mais il faut reconnaître qu'en société il était un animateur.

Les jugements de Reumont sur les ouvrages de Beyle sont sévères, mais ne méritent pas qu'on s'y arrête : Reumont n'était pas de taille à juger Stendhal. Trente ans plus tard, nous voyons Hermann Grimm lui rendre pleine justice dans sa *Vie de Raphaël* et mettre les *Promenades dans Rome* même au-dessus du *Voyage en Italie* de Taine; il préfère les jugements artistiques de Stendhal et sa façon de comprendre l'Italie et il reconnaît que l'auteur des *Promenades* et de l'*Histoire de la peinture* a été le premier à situer Raphaël et Michel-Ange dans leur siècle et à les voir dans leur milieu.

C'est en Allemagne qu'échut à Beyle l'honneur de figurer pour la première fois, et encore de son vivant, dans un manuel de littérature. Le Dr Karl Mager, qui avait été professeur de langues à Bordeaux, publia en 1839, à Berlin, une histoire de la littérature française en plusieurs volumes[2] et y consacra un chapitre à « M. de Stendhal (Louis-Alexandre-César Beyle) ». L'en-tête de ce chapitre énumère tous les ouvrages de Beyle jusqu'aux *Mémoires d'un touriste*, sauf *Armance*; quant à son

1. *Römische Briefe von einem Florentiner*, 1840.

2. Dr Karl W. E. Mager, *Versuch einer Geschichte und Characteristik der französischen National-Litteratur nebst zahlreichen Schriftproben*. Berlin, 1839. t. III, 1, p. 355-357.

Digitized by Google

contenu, c'est une reproduction, en allemand et sans référence, de l'article que Duvergier de Hauranne avait publié sur les *Promenades dans Rome* dans le *Globe* du 24 octobre 1829 — plagiat, à propos de Stendhal, fait pour amuser les stendhaliens et illustrer la différence entre un vulgaire démarquage et un emprunt spirituel et original, si l'on peut dire, à la Beyle. Le plagiaire de Duvergier de Hauranne avait été impressionné par les majestueux prénoms de Bombet au point de les donner à Beyle lui-même.

Julian Schmidt a également consacré à Beyle un chapitre (qui est bien de son cru) de sa *Geschichte der französischen Literatur seit der Revolution* qui parut en 1858. Il lui accorde de l'esprit, mais blâme lourdement son immoralité. Stendhal eût bien ri, s'il avait eu connaissance des réflexions ampoulées d'un pédant dépourvu d'antennes psychologiques, il y eût trouvé la confirmation de son jugement sur les Allemands. Le résumé que Schmidt donne de la *Chartreuse de Parme* frise le grotesque ; on y changerait les noms des personnages et des lieux que personne ne reconnaîtrait l'histoire de Fabrice, de la Sanseverina et de Clélia.

Après le manuel de Julian Schmidt, dont nous ignorons s'il valut des lecteurs à Stendhal, silence complet autour de lui en Allemagne jusqu'à Nietzsche, silence que seule — à part les considérations de Grimm limitées à l'histoire de l'art — interrompit l'étude qu'en 1877 l'Alsacien Louis Spach consacra en langue allemande au *Rouge et Noir* et à son auteur dans ses *Essais sur la littérature française moderne*[1] destinés aux lecteurs d'outre-Rhin. Nous avons traduit une partie de cette étude, intéressante par les souvenirs personnels de Spach, et l'avons commentée dans une plaquette du Stendhal-Club[2].

III.

Enfin Nietzsche vint...

Ses rapports spirituels avec Stendhal ont été souvent rele-

1. *Zur Geschichte der modernen französischen Literatur*, Essays von Ludwig Spach. Strasbourg. 1877.

2. *Les Souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal*. Éditions du Stendhal-Club, n° 9.

Digitized by Google

vés; ils font l'objet d'un chapitre remarquable du grand ouvrage de M. Andler; ils ont été consciencieusement et intelligemment étudiés par une jeune Allemande qui leur a consacré la partie la plus importante de sa thèse de doctorat, *Stendhal und Deutschland*, présentée à la Faculté de philosophie de Munich en 1924. Cette très intéressante thèse traite aussi des séjours de Stendhal en Allemagne et de ses jugements sur les Allemands[1]. Il est regrettable qu'elle n'ait pas été imprimée. Nous devons une copie du manuscrit à la gracieuse obligeance de l'auteur, Mlle Else Berkholz, de Francfort-sur-le-Mein, aujourd'hui Mme Roehl. Il nous plaît de rendre hommage à ce beau travail qui nous a aidé à nous documenter, et de réitérer notre gratitude à la sagace et aimable doctoresse ès beylisme, collègue de miss Doris Gunnell.

On sait que Nietzsche se félicitait de la découverte de Stendhal qui avait été un des hasards les plus fortunés de sa vie : « Un instinct, écrit-il, m'a dit tout à coup : j'ai rencontré un parent. » Et Stendhal a trouvé en Nietzsche le lecteur posthume selon son cœur : « De ces êtres malheureux, dit-il[2], aimables, charmants, point hypocrites, point « moraux », auxquels je voudrais plaire, j'en connais à peine un ou deux. » Leur parenté spirituelle les prédestinait à se rencontrer. Nietzsche en a témoigné par d'enthousiastes exclamations, par de nombreux passages de ses ouvrages et de ses lettres, par de fréquentes citations, par le tour et le suc de maint aphorisme. Et il a subi son influence.

Extraordinaire Allemand que Nietzsche! Stendhal n'aurait pu dire de lui ce qu'il disait de ses compatriotes : « Ils deviennent comme fous à la vue de ce qu'ils appellent l'ironie française. » Inactuel — *unzeitgemäss* — en désaccord avec son temps, un déraciné comme fut Stendhal et, comme lui, une âme « différente » qui osa demeurer elle-même — il n'était pas dans l'alignement, son originalité déconcertait et offensait et il avait, lui aussi, de l'avenir dans l'esprit, fautes plus graves en Allemagne qu'en France et qui devaient faire le vide autour de lui.

1. Reprenant ainsi la thèse latine consacrée par M. Kontz, en 1898, à ces questions.

2. Deuxième préface au livre *De l'Amour*.

Digitized by Google

Nietzsche fit connaissance de bonne heure, alors qu'il professait à Bâle, avec les écrits de Stendhal : il n'ignora aucun de ceux qui avaient paru de son temps[1]. Il s'en entretenait avec Jakob Burckhardt dont on sait l'estime pour les ouvrages de Beyle, son ancien dans la découverte et la compréhension de la Renaissance italienne.

La passion psychologique de Nietzsche, son penchant pour les moralistes français dont il tient son goût de l'aphorisme, devaient l'incliner, lui, le premier moraliste allemand, vers Stendhal, « ce psychologue à l'œil pénétrant et aux doigts effilés... cet homme à points d'interrogation... cet esprit curieux, ce génie anticipant... cet artiste » qui était à ses yeux « l'expression la plus réussie de l'esprit vraiment français, inventif en frissons délicats ». Il admire en lui l'homme de bonne compagnie qui avait encore un pied dans le XVIIIe siècle et que distinguait à ses yeux la sûreté du goût et l'aisance du maintien, fruits d'une ancienne culture, et le dédain de l'écriture de métier. Il est séduit par l'enthousiaste pour qui le besoin de « voir clair dans ce qui est » était devenu une condition d'existence et qui avait l'horreur de toute hypocrisie autant que du vulgaire. Il aime son don d'oser, sa liberté d'esprit, son humeur combative, sa spontanéité; la phosphorescence de son esprit l'enchante, elle fait éclater « le divin imprévu »; il subit le charme d'une « âme mélancolique et folle » qui savait couvrir du voile de l'ironie la pudeur de la passion vraie. Enfin Nietzsche sent la musique, adore l'Italie et les âmes passionnées de la Renaissance, admire Napoléon — comme faisait Stendhal. Pour tout dire : il s'aime en lui, et comme il se sent à l'unisson avec lui dans son jugement sur l'Allemagne, « le pays des mauvais penseurs »! Ce que Nietzsche reproche aux Allemands, leur lourdeur, leur obscurité, leur manque de goût et de psychologie, leur fumeuse métaphysique, concorde parfois jusqu'aux termes mêmes[2] avec ce

1. Un article de Mme Foerster-Nietzsche, publié dans la *Zukunft* du 18 mars 1899, décrit les rapports spirituels de son frère avec Stendhal et reproduit un essai inachevé de Nietzsche sur les *Français et la littérature française*, essai plein de vues originales et profondes qui montre quels dons de critique à la française avait l'auteur de *Zarathoustra*.

2. Pour ne citer qu'un exemple : Nietzsche trouve « une âme de domestique » aux Allemands dont Stendhal disait qu'ils étaient « à genoux devant leurs maîtres » et qu'il appelait « la nation née à genoux ».

Digitized by Google

qu'en dit Stendhal, alors qu'il découvre en lui tout ce dont il souffrait de voir dépourvus ses compatriotes.

Nous touchons ici à la grande douleur de la vie de l'auteur d'*Ecce Homo*.

Nietzsche — *flagello de' Tedeschi*, comme nous sommes tenté de l'appeler, et leur victime : il a osé éclairer sur eux-mêmes les Allemands, égarés par leurs victoires et transformés par l'impérialisme prussien, et il leur a dit des vérités cruelles. Il a vu clair et a jugé impitoyablement les sujets du « Reich » et la « deutsche Kultur » (*contradictio in adjecto*, disait-il). La parole de son défunt ami peut s'appliquer à lui comme à Beyle : « Le philosophe qui a le malheur de connaître les hommes méprise davantage le pays où il a appris à les connaître. Cela rend des âmes généreuses injustes envers leur patrie... on pourrait les croire haineuses, mais elles ne haïssent que par excès d'amour. » Comme Stendhal, l'auteur de « Zarathoustra » a voulu enseigner la grandeur du caractère et le bonheur de la beauté; il a rêvé d'une « humanité plus haute et plus lumineuse » et tenté de concevoir un idéal « qui double la force d'un homme de génie et tue les faibles[1] ». Il sera « puni de sa grandeur par la solitude de l'âme », selon la parole de Stendhal, et il succombera dans son exil, victime de sa pensée trop haute et de sa souffrance. L'*Ecce Homo*, son testament, témoigne encore de façon émouvante de son amour de Stendhal; c'est à lui qu'il pense en se disant « né posthume ».

Après sa mort spirituelle, les Allemands lui érigèrent des autels et des archives, mais l'ont-ils compris?

L'influence de Beyle sur Nietzsche est considérable, les leçons stendhaliennes complètent l'enseignement que l'auteur de la « Généalogie de la morale » tenait des moralistes français du XVIIe et XVIIIe siècle. Cette influence a été marquée par M. Ernest Seillière[2] qui met sur le compte de Stendhal une bonne part de « l'immoralisme » de Nietzsche et de sa tendresse pour les criminels, et elle a été magistralement expo-

1. On pourrait croire que cette parole est de Nietzsche, alors qu'elle est de Stendhal (*Rome, Naples et Florence*, p. 133); elle montre à quel point parfois leur pensée se confond.

2. Ernest Seillière, *Étude critique sur Fr. Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste*. Paris, 1905. *Apollon ou Dionysos*, t. II, p. 3. Ce livre a été traduit en allemand par Th. Schmidt. Berlin, 1906.

Digitized by Google

sée par M. Andler[1] : « Le dessin théorique du beylisme, conclut-il, concorde dans plus d'une de ses lignes générales avec la dernière philosophie de Nietzsche. » C'était déjà l'avis de M. Léon Blum, qui pense qu'en dépit de toutes les différences, le beylisme repose sur une vue analogue à celle de Nietzsche[2]. Stendhal a aiguisé la psychologie de son disciple, il a élargi sa connaissance des hommes et sa compréhension de la femme, il l'a dégermanisé sans lui ôter de son âme et il a répandu le pollen de ses idées sur l'esprit créateur de Nietzsche. La conception du « surhomme » tient à la fois des grands caractères de la Renaissance et de Napoléon, mais elle reflète aussi l'âme rebelle et singulière de Julien Sorel.

Nietzsche a payé de retour son précepteur; c'est à lui qu'est dû l'essor de la renommée de Stendhal en Allemagne. Un traducteur auquel on doit également, comme nous le verrons, d'importants travaux stendhaliens, M. von Oppeln-Bronikowski, constatait en 1907 que les louanges enthousiastes de Nietzsche ont attiré l'attention du public sur Stendhal; il lui sait gré lui-même de le lui avoir fait connaître. Et on lit dans la thèse de Mlle Berkholz : « La rencontre de Nietzsche avec Stendhal a été le signal d'une nouvelle réceptivité de l'esprit allemand. La célébrité de Stendhal, qui commence après 1900, est inconcevable sans l'intermédiaire de Nietzsche. » C'est bien l'opinion générale.

IV.

Avant de voir quelle est la place occupée par Stendhal dans l'Allemagne actuelle, mentionnons en passant les adaptations dramatiques de quelques-unes de ses *Nouvelles italiennes*.

En France, où tant de romans ont été mis en scène, le feu de la rampe a été épargné aux œuvres de Stendhal, exception faite d'une seule et pitoyable tentative. Ne le regrettons pas. En Allemagne, le romancier-poète Paul Heyse composa une tragédie en quatre actes et en vers, *Vanina Vanini*, tirée de la nouvelle portant le même titre dont il avait déjà publié, en

1. *Les Précurseurs de Nietzsche*, chap. VI, « Stendhal », 3e édition. Paris, 1920.

2. *Stendhal et le beylisme*, p. 163.

Digitized by Google

1875, dans son *Novellenschatz des Auslands*, une traduction due à Mme Isolde Kurz qui a traduit également *San Francisco a Ripa*. Nous n'avons pas eu le courage de lire cette tragédie et n'en faisons état qu'à titre documentaire. Le baron Max de Münchhausen, à son tour, tira une tragédie, en trois actes et en prose, d'une autre nouvelle de Stendhal, *Beatrice Cenci*, et M. H. Lilienfein fit un drame de la *Duchesse de Palliano*. Tous ces indices convergents d'une notoriété qu'aimante le vieil attrait de l'Italie pour les septentrionaux témoignent de curiosités stendhaliennes qui se manifestent de plus en plus vers 1900 et après cette date.

Le xxe siècle voit une éclosion de travaux stendhaliens en Allemagne; leur nombre est considérable, leur valeur inégale : ce sont des articles de revues et de journaux, des thèses de philologues, des préfaces, des essais et de grands ouvrages. Il en est, comme nous allons le voir, qui ont du mérite et sont dignes de remarque; d'autres nous ont apporté d'intéressantes découvertes.

M. Henri Cordier a cité certains de ces travaux dans sa *Bibliographie stendhalienne* (1914). Depuis, leur nombre s'est accru et nous ne pouvons les énumérer tous.

Le manuel de littérature française de Suchier et Birch-Hirschfeld[1], paru en 1900, donne à Stendhal une sorte de consécration officielle, confirmée l'an suivant par le *Konversations-Lexikon* de Brockhaus : Stendhal figure dans le manuel de Suchier comme défenseur des romantiques et « maître du roman de mœurs moderne » à côté de Balzac, la *Chartreuse de Parme* est qualifiée de « roman politique ». Il a sa place également dans l'histoire de la littérature française d'Ed. Engel[2].

La science philologique allemande est représentée par un nombre respectable de thèses de doctorat consacrées à Stendhal[3]. De celles que nous connaissons, trois datent d'avant la guerre, deux d'après. M. C. Körver[4] a étudié le style de Sten-

1. *Geschichte der französischen Litteratur*. Leipzig et Vienne, 1900.
2. *Geschichte der französischen Litteratur*. Leipzig, 1912.
3. Au sujet des thèses soutenues en Sorbonne, voir Jean Mélia, *Stendhal et ses commentateurs*.
4. Carl Körver, *Stendhal und sein Stil*. Université de Halle, 1911.

Digitized by Google

dhal et l'expression des mouvements de l'âme dans ses œuvres, M. J. Burger[1] ses rapports avec le romantisme français, et M. R. Kühnau[2] les sources de ses ouvrages de jeunesse (*Vie de Haydn; Vie de Mozart; Rome, Naples et Florence*).

La thèse de M. Kühnau est un travail fort intéressant. Les fameux plagiats de Louis-Alexandre-César Bombet y sont analysés avec la minutie d'un philologue allemand, à la loupe; mais l'auteur fait aussi ressortir, avec la même conscience, les améliorations apportées par Beyle au texte de Carpani, les additions et les passages qui sont bien de son cru et donnent une valeur propre à son ouvrage. Et il le justifie de manière ingénieuse et persuasive. Il étudie avec la même application et détermine avec plus d'exactitude que ne fit Stryienski ce que, dans la *Vie de Mozart*, Beyle a pris de Schlichtegroll et ce qu'il a emprunté aux *Anecdotes sur Mozart traduites de l'allemand* par Cramer qui, lui-même, les tenait d'un ouvrage de Fr. Rochlitz qu'il ne cite pas. M. Kühnau donne ensuite l'étude la plus complète des plagiats dont Stendhal émailla *Rome, Naples et Florence*[3] au détriment de l'*Edinburgh Review*. Il juxtapose tous les textes et il révèle plusieurs plagiats qui n'avaient pas encore été éventés. Il énumère aussi les additions de Stendhal et, ce qui est plus intéressant encore, il établit que ses jugements méprisants sur la littérature allemande et notamment sur les souvenirs de la vie de Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, lui avaient été suggérés par un article de cette *Revue*, paru en 1816 (26e volume). Enfin, M. Kühnau a mis la main sur les passages du *Voyage en Italie* dont la reproduction dans *Rome, Naples et Florence* avait fait sourire Goethe; il termine son travail sur une réflexion qui nous paraît judicieuse : Stendhal, dit-il, se gardait de

1. Jakob Burger, *Stendhal-Beyle und die französische Romantik*. Université de Marbourg, 1913.

2. Richard Kühnau, *Quellen-Untersuchungen zu Stendhal-Beyle's Jugendwerken*. Université de Marbourg, 1908.

3. Stendhal, il sied de le dire, ne cachait pas ces plagiats à ses amis : le 1er décembre 1817, il écrivait au baron de Mareste : « Le manque d'esprit d'Alfieri est de moi, tout le reste de l'*Edinburg Review*. Idem pour le Paris d'autrefois, c'est vous qui me l'avez indiqué. Le morceau sur l'Italien est de Bombet. »

Digitized by Google

chercher une expression personnelle à sa pensée lorsqu'il la trouvait bien formulée ailleurs.

M. H. Koller[1] étudie *le Rouge et le Noir* et *les Misérables* comme types du roman social. Enfin, Mlle Berkholz a consacré à *Stendhal et l'Allemagne* la remarquable thèse dont nous avons parlé.

Mentionnons encore un travail en langue française, mais bien allemand, du professeur R. Arndt, qui est une sorte de dissertation et s'intitule : *Essai de philosophie : le « Rouge et le Noir » et le « Disciple » de Paul Bourget*[2]. L'auteur expose l'empire de Beyle sur Nietzsche et le juge plus considérable que ne l'a vu M. Ernest Seillière.

V.

Dans le maquis des publications allemandes sur Stendhal, il faut distinguer les écrits de trois hommes auxquels on doit des ouvrages de valeur formant les assises mêmes de la connaissance de la personne et des œuvres de Stendhal en Allemagne. Il s'agit de M. W. Weigand et de MM. Arthur Schurig et Fr. von Oppeln-Bronikowski qui sont à la fois ses meilleurs traducteurs.

M. Weigand a tenté de donner une synthèse de Beyle et son bel effort est digne de remarque.

Zola avait raison de dire : « On n'a écrit sur Stendhal rien de définitif. » L'ouvrage de Chuquet, malgré ses mérites, n'aurait pas changé son avis et il est probable que le livre définitif ne sera pas écrit de sitôt. Stendhal est comme un air de Mozart, on n'en finit pas de le connaître ; on a beau y revenir, on ne l'épuise pas et on n'en fait pas le tour, toujours on le découvre encore, on trouve du nouveau en lui et il garde l'attrait singulier de l'inachevé, auquel chacun ajoute selon sa rêverie. « Il faut le lire lentement ou plutôt le relire, écrivait Taine... les idées profondes arrivent coup sur coup, en fusillade. Elles échappent à la première lecture, parce qu'elles

1. Hans Koller, *Stendhal's « Rouge et Noir » und « les Misérables » von Victor Hugo, zwei Typen des socialen Romans*. Université de Münster, 1922.
2. Langendreer, 1907.

Digitized by Google

sont partout et jamais en saillie. A la deuxième, elles fourmillent et, on aura beau relire, on en trouvera toujours de nouvelles. »

Il en est de même de sa personne. Pour comprendre pleinement une nature si originale, si riche, si complexe et si profonde, il faut le recul du temps, l'aide des générations, la contribution des impressions et des réflexions de ceux qui l'ont fréquentée avec amour et intelligence.

Et puis, ne découvre-t-on pas toujours encore de l'inédit et du nouveau sur Beyle lui-même : dans les liasses de la bibliothèque de Grenoble, sur les marges des livres qu'il a annotés et jusque dans les archives policières et diplomatiques? Les « Stendhaliana » continuent à s'amasser. L'édition complète et intacte de *Lucien Leuwen* que nous attendons avec impatience nous vaudra peut-être des traits nouveaux, puisque l'auteur s'est peint dans le héros de ce roman.

Le livre de M. Weigand ne pouvait donc être définitif et, quoique l'exemple de Nietzsche eût déjà montré à quel point un cerveau allemand sut pénétrer et comprendre Beyle, seul un Français qui aura autant de cœur que d'esprit avec une sensibilité d'artiste pourra nous donner un *Stendhal* complet, définitif.

L'entreprise de M. Weigand n'en a pas moins de mérite et de valeur; son livre, qui traite plus de l'homme que de l'œuvre, a de la profondeur et doit être classé parmi les études les plus compréhensives de la nature de Beyle.

Poète et romancier, auteur de remarquables essais sur Rabelais, sur l'époque de Louis XIV, sur l'abbé Galiani, sur Balzac, sur Nietzsche, M. Weigand compte parmi les plus anciens stendhaliens allemands; il découvrit les romans de Beyle dans sa prime jeunesse, en 1882, et fut saisi par la grandeur du psychologue et sa compréhension de l'âme italienne. Stendhal, nous dit-il, le garda du mouvement naturaliste et fit de lui un solitaire. La première étude, d'une quarantaine de pages, qu'il publia, d'abord dans les cahiers de l'*Insel* en 1901, puis, en 1903, dans les *Moderne Essays* édités par le Dr Landsberg à Berlin, renferme déjà le suc et la moëlle de ses ouvrages ultérieurs, on n'y trouve que sa propre pensée, non influencée par la littérature stendhalienne; cet essai,

Digitized by Google

élargi dans la suite, tient 200 pages de son livre *Stendhal und Balzac* qui parut en 1911[1]. Enfin, il donna, en 1923, un *Stendhal* de 326 pages[2] qui est sa maîtresse œuvre.

M. Weigand a bien compris l'homme et tout à fait l'amoureux et le romancier de génie; il comprend moins, nous semble-t-il, l'homme d'esprit, l'excitateur d'idées (comme disait Sainte-Beuve), paradoxal, ironique, fantaisiste, qui laissait aller sa pensée comme un hanneton au bout d'un fil; l'alliage de cérébralité et de sensualité le déconcerte, il prend trop au sérieux des boutades, et ainsi Beyle l'attire et le repousse à la fois, suivant le mot de Gœthe, mais sa chaude sympathie garde le dessus. La difficulté de la compréhension intégrale, entre Allemands et Français, se vérifie dans son ouvrage comme dans les écrits de Stendhal, pourtant il arrivait à Stendhal de juger sans s'être donné la peine de connaître.

Le mot de M. Weigand sur la double nature de Werther et de Don Juan, propre à Beyle, est d'une belle frappe. Non moins juste sa remarque sur l'amoureux de Métilde qui mettait plus haut le sentiment werthérien, puisqu'il révèle à l'âme le sens de la beauté. L'amour, dit-il, donnait à Beyle une double jouissance : en lui promettant, comme la beauté, du bonheur et en lui permettant de s'observer jusque sur le champ clos du combat passionnel; s'il était naïf comme amoureux, il ne l'était pas comme artiste. M. Weigand voit très bien la polarité stendhalienne : passion — intelligence; sentiment — clairvoyance; enthousiasme — ironie; et il observe avec finesse que Beyle, quand il se montre paradoxal, dévoile une contradiction dans sa nature. Il salue en lui le dernier idéologue au sens du XVIIIe siècle et le premier cosmopolite parmi les Français[3], le bon Européen; il met à part et au-dessus des romantiques le penseur et le psychologue. Nous le suivons quand il juge que le talent de Beyle n'était pas à la hauteur de son génie créateur et quand il l'admire d'atteindre à une si belle intensité de vie, malgré la nudité voulue de son style.

1. *Stendhal und Balzac*. Essays von Wilhelm Weigand. Insel-Verlag. Leipzig, 1911.

2. « *Stendhal* » *in* « *Stendhals Gesammelte Werke* », herausgegeben von Franz Blei und Wilhelm Weigand. Georg Müller. Munich, 1923.

3. Sur ce point, il est indispensable de rectifier une assertion que dément une longue tradition de Français excellents que l'étranger a trouvés curieux et avertis (N. D. L. R.).

Digitized by Google

M. Weigand a pleinement pénétré la nature de Beyle, plus complexe et plus compliquée que celle d'aucun de ses contemporains (à qui peut-on le comparer?) et, pour tout dire, il l'a comprise avec son cœur autant et plus encore qu'avec son esprit. Cela distingue son ouvrage des travaux français où le cerveau prédomine trop, ne laissant point ou peu de place au sentiment, sans lequel la compréhension de Beyle ne saurait être complète[1].

Les deux autres stendhaliens allemands de marque dont nous allons parler, MM. Arthur Schurig et Fr. von Oppeln-Bronikowski, sont d'anciens officiers, l'un saxon, l'autre prussien : le premier, arrière-petit-fils d'un officier d'ordonnance de Napoléon, quitta de bonne heure le service pour se vouer entièrement à des travaux littéraires, la connaissance de Stendhal lui ayant révélé sa vocation; le second est attaché à l'Office des Affaires étrangères à Berlin.

L'œuvre de M. Schurig est considérable et ne se borne pas à Stendhal; il est romancier, il a donné des essais historiques et littéraires, il a traduit des romans de Balzac, de Th. Gautier, de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly, les principaux ouvrages et la correspondance de Mérimée, une partie des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, et il a écrit une *Vie de Mozart*, œuvre remarquable qui a paru en français, traduite par M. J.-G. Prod'homme.

M. Schurig n'est pas un inconnu en France. Il a fourni autrefois la matière d'un feuilleton sur Stendhal au *Journal des Débats* et donné un article à la *Revue bleue*[2]. Paupe et M. Henri Cordier le citent, M. Ernest Seillière l'a associé à l'hommage qu'il a rendu à M. von Oppeln-Bronikowski, avec lequel M. Schurig, dit-il, rivalise de dévouement à la cause stendhalienne[3]. Le *Figaro*, dans un article du 18 août 1923 sur *Stendhal et l'Allemagne*, a fait l'éloge de son grand ouvrage biographique.

Les mérites de M. Schurig sont multiples : il est le meilleur traducteur de Stendhal, il a exhumé les mémoires du

1. Il sied de rendre hommage à deux ouvrages tout récents : la pénétrante préface au volume *De l'Amour* de l'édition Champion et l'étude si délicate et compréhensive de M. Abel Bonnard, *La vie amoureuse d'Henri Beyle*.

2. *Une amie allemande de Stendhal* (15 août 1905).

3. *Un commentateur allemand de Stendhal* (*Revue bleue* du 1er juin 1912).

Digitized by Google

baron de Strombeck[1], découvert les lettres[2] de Beyle à cet ami et nous a renseignés sur le milieu brunswickois dans lequel le « commissaire des guerres de Beyle » vécut si heureux : notamment Mlle de Griesheim, la « noble Wilhelmine » que Beyle a aimée et peinte dans la délicate et touchante figure de Clélia Conti, et Mlle de Bülow, la « céleste Philippine ». Enfin, M. Schurig a donné de nombreux articles sur l'auteur de la *Chartreuse* à des journaux et revues, il a étudié le développement de Beyle dans une préface à sa traduction de la *Correspondance*[3], il a élargi un essai ancien sur la vie de Stendhal d'après ses souvenirs autobiographiques[4] et en a fait *Friedrich von Stendhal-Henry Beyle. Das Leben eines Sonderlings*, volume de 806 pages, qui est son œuvre capitale[5].

Ce grand ouvrage, composé avec intelligence et amour, est une biographie de Beyle tirée de ses œuvres, du *Journal*, des souvenirs et des lettres dont des parties importantes, notamment de la *Vie de Henri Brulard* et des *Souvenirs d'égotisme*, sont reproduites en traduction et reliées par un texte qui les commente, les complète et en fait un ensemble bien enchainé. L'homme et l'œuvre sont ainsi présentés de la façon la plus attrayante avec un remarquable relief. L'introduction contient une étude sur Beyle très pénétrante et que distinguent à la fois une grande largeur de vues et le sentiment le plus compréhensif de sa nature si profonde et pleine de contrastes. M. Schurig entend à merveille l'original, l'artiste, l'amoureux, l'homme de société, et non moins le penseur qui jetait des idées à foison. Il voit en lui « un descendant de Plutarque et d'Épicure, de Machiavel et de Montaigne, un petit-fils de Bandello, de Montesquieu et de Choderlos de Laclos, un filleul de Destutt de Tracy, un cousin de Byron et de Mérimée ». Il donne de l' « égotisme » stendhalien une définition très juste

1. Voir les *Souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal*, déjà cités.

2. *Correspondance de Stendhal*, t. III, p. 288 et suiv. On trouvera une quatrième lettre dans les *Souvenirs du baron de Strombeck*.

3. Arthur Schurig, *Henri Beyle's Entwicklung. Einleitung zu : Ausgewählte Briefe Stendhal's*. München. 1910.

4. *Stendhal-Henri Beyle. Bekenntnisse eines Egotisten*. Diederichs, Jéna, 1905

5. Insel-Verlag. Leipzig, 1921 ; nouvelle édition, 1924.

Digitized by Google

et, pour parler des héroïnes des romans de Beyle, il trouve de beaux accents.

Une bibliographie et une iconographie terminent ce livre dont il est permis de dire que, considéré dans son ensemble, il n'a pas son pendant en France.

La première traduction allemande du livre *De l'Amour* est due à M. Schurig; elle parut en 1903[1], bientôt après la première traduction du *Rouge et Noir* par M. von Oppeln-Bronikowski. M. Schurig a aussi procuré une édition du texte français du livre *De l'Amour*[2]. En 1906, il publiait la première traduction de la *Chartreuse*[3], il fit paraître ensuite des *Nouvelles italiennes* (*Römerinnen*) qui eurent un grand succès, puis *le Rouge et le Noir*[4], *Lamiel* et un choix de *Lettres*[5] avec une préface, enfin un *Itinéraire* de la vie de Beyle que l'auteur estime plus complet et plus exact que celui qu'a donné M. Henry Martineau. Ces traductions ont eu plusieurs éditions. Elles sont pourvues d'introductions et d'un appareil de notes. Plus de 100,000 exemplaires en étaient déjà vendus en 1924.

Après l'essayiste, après le biographe, le chartiste : M. von Oppeln-Bronikowski. Ses travaux stendhaliens sont considérables; il a fait tout à la fois œuvre de traducteur, de commentateur et de chercheur et il a le mérite d'avoir fondé et de diriger la grande édition allemande des œuvres complètes de Stendhal, le pendant de l'édition Champion, que publie aujourd'hui le « Propyläen-Verlag[6] » de Berlin. Le 10e volume, l'*Histoire de la peinture en Italie* traduite par M. von Oppeln, a paru en 1924 avec une remarquable préface de M. H. Wölfflin, le célèbre historien de Dürer, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Zurich, qui, en quelques pages, commente magistralement l'ouvrage de Beyle. « Il y avait, conclut-il, de l'avenir dans les deux volumes de l'*Histoire de la peinture*. Le besoin d'émotion passionnelle tourmentait le jeune

1. Chez Diederichs à Leipzig; nouvelle édition, Insel-Verlag. Leipzig, 1920.
2. Insel-Verlag, 1920 et 1923.
3. Chez Diederichs à Jéna; nouvelle édition Propyläen-Verlag. Berlin, 1921.
4. Insel-Verlag, 1913; nouvelle édition, 1922.
5. Georg Müller. Munich, 1910, et Propyläen-Verlag, 1924.
6. *Henri Beyle* (*de Stendhal*), *Gesammelte Werke*, herausgegeben von Friedrich von Oppeln-Bronikowski.

Digitized by Google

siècle; Stendhal demandait de l'émotion à l'art, l'événement a répondu à son appel : cinq ans après la publication de son *Histoire*, Delacroix exposait la *Barque du Dante*. »

L'édition allemande de l'*Histoire de la peinture* est précédée d'une introduction signée de M. von Oppeln; elle est ornée de belles reproductions des tableaux dont traite l'ouvrage et du titre de l'exemplaire de la bibliothèque de Berlin qui est un des rarissimes tirages de l'édition originale portant le nom de Beyle avec les vers tirés du *Manfredi* de Monti.

M. von Oppeln, dans son introduction, examine aussi la question des plagiats et la juge avec beaucoup de bon sens. Déjà, dans un excellent essai sur Stendhal que publia, en 1907, la revue *Nord und Süd*[1], il s'était élevé contre ceux qui s'érigent en justiciers et sont incapables de comprendre l'artiste.

En dehors de cet essai et de substantielles introductions aux ouvrages publiés dans la grande édition allemande et tous, sauf deux, traduits par lui, on doit à M. von Oppeln une étude sur la jeunesse de Beyle[2], un *Selbstbildniss Henry Beyle's*[3] et un volume intitulé *Beyle-Stendhal's Lebens-Roman* (Berlin, 1922). Ces études contiennent des vues originales, elles nous révèlent les affinités stendhaliennes d'un Allemand du Nord qui se plaît surtout à voir en Beyle une personnalité volontaire et forte, insouciante de l'opinion, « le premier grand individualiste moderne », l'Européen « réunissant en soi plusieurs patries ». Le psychologue raffiné l'attire moins que le peintre de milieux sociaux, le découvreur de la Renaissance, l'historien de l'art et le penseur. Il est séduit par « quest'anima che adorava Mozart, Shakespeare e Cimarosa » et qui sentait le charme des femmes allemandes; il partage son amour pour l'Italie, son goût des voyages et il subit l'attrait de sa vie mouvementée et de son naturel spontané et dépourvu d'artifice.

Enfin, M. von Oppeln a bien mérité des recherches stendhaliennes par l'examen critique des sources des *Nouvelles italiennes* et des *Chroniques*. Il fit paraître en 1908 une pre-

1. *Henry Beyle (de Stendhal), Ein Kämpfer gegen seine Zeit.*
2. *Mittheilungen der literarhistorischen Gesellschaft Bonn*, Heft 3.
3. *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*. Münich, 4e trimestre 1905.

Digitized by Google

mière étude : *Die Quellen zu Stendhal's Renaissance-Novellen*[1], indépendamment de Stryienski qui, la même année, dans la deuxième série des *Soirées du Stendhal-Club*, donnait un chapitre intitulé *Source des Chroniques italiennes*.

Stryienski avait fait, comme il dit, une visite au « laboratoire italien », constitué par les vieilles chroniques réunies par Stendhal et acquises après sa mort par la Bibliothèque nationale, pour en tirer les récits insérés dans le deuxième volume des *Soirées*, avec les introductions et notes dont Stendhal les avait pourvus. M. von Oppeln, de son côté, a recopié une grande partie de ces chroniques et a étudié la manière dont procédait Stendhal pour les convertir en *Nouvelles*. En 1908, il donnait sa première édition des *Chroniken aus der italienischen Renaissance*. Il élargit dans la suite son étude sur les sources des *Nouvelles* et la publia en 1910, dans la 2e édition du volume *Die Aebtissin von Castro, Renaissancenovellen;* enfin, il l'incorpora, encore augmentée et complétée, au 3e volume de la grande édition allemande qui contient sa traduction des *Nouvelles et Chroniques italiennes*[2]. C'est un travail minutieux et approfondi, très instructif, tel qu'il n'en a pas été fait en France et qui, croyons-nous, n'a pas encore été signalé comme il le mérite.

M. von Oppeln a découvert et publié pour la première fois (*Revue de Paris* des 15 décembre 1912 et 1er janvier 1913) la nouvelle *Trop de faveur tue*[3], que Stendhal avait également tirée d'une vieille chronique, qu'il laissa inachevée et qui fut terminée par M. Marcel Prévost. La même source (la Chronique du couvent Sant'Arcangelo a Baiano) avait fourni à Stendhal la sombre histoire du noble couvent de Catanzara, insérée dans les *Promenades dans Rome* à la date du 29 mai 1828. Une deuxième nouvelle, découverte par M. von Oppeln sans qu'il ait pu en trouver la source, *le Chevalier de Saint-Ismier*, fut publiée dans la *Revue bleue* du 14 décembre 1912. Enfin, M. von Oppeln a donné le premier, en 1911 (traduit en

1. *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht.* Berlin, 1908, t. VII, p. 1.

2. Henri Beyle (de Stendhal), *Gesammelte Werke*, dritter Band *Italienische Novellen und Chroniken*, Propyläen-Verlag. Berlin, 1921.

3. M. von Oppeln préfère l'intituler *Trop de faveur nuit*, cette leçon se trouvant également dans le manuscrit et répondant mieux au dénouement.

Digitized by Google

allemand), *Suora Scolastica*, dont Stryienski avait publié à peine le tiers dans le premier volume des *Soirées du Stendhal-Club*, en déclarant que c'était « tout ce qui nous est parvenu de cette histoire ». M. Henry Debraye a procuré l'édition parue en 1921 chez André Coq et lui a donné un avant-propos substantiel et précis; il a repris l'œuvre incomplète et fragmentée telle que l'avait laissée Stendhal et a rajusté les deux rédactions qui en existent. Cela explique les différences, notamment au début et à la fin, entre le texte de M. Debraye et celui donné par M. von Oppeln en 1911[1]. Ce dernier en a tenu compte et a complété son texte dans la 4e édition des *Nouvelles et Chroniques italiennes*. Il observe que M. Debraye n'a pas fait état de sa découverte de la source de cette *Nouvelle*, la *Cronaca del Convento di Sant'Arcangelo a Bajano*, qu'il a traduite et publiée en 1922 avec un commentaire et des notes[2].

Ces trois « Nouvelles » figurent au 3e volume de la grande édition allemande, avec les autres et avec des annotations de Stendhal qui étaient restées inédites. Et M. von Oppeln y a ajouté dix-huit récits tirés de la collection des *Chroniques*, avec le texte intégral des préfaces explicatives de Stendhal. Une partie de ces récits est plus ou moins identique avec les fragments donnés par M. Stryienski, les autres n'ont pas été publiés en français.

Si la belle édition française de *Suora Scolastica* a heureusement rattrapé la publication par laquelle M. von Oppeln avait pris les devants, il n'en est pas de même pour *Minna Wanghen*, car nous ne connaissons jusqu'à présent que les trois premiers chapitres donnés en traduction par M. von Oppeln-Bronikowski dans le 9e volume (*Romane und Novellen*) de la grande édition allemande qui a paru en 1923.

M. von Oppeln a découvert dans le folio R 291 de la bibliothèque de Grenoble les trois nouvelles mentionnées ci-dessus et une autre nouvelle, qui paraît également être inachevée, intitulée *Minna Wanghen*. Il ne put en terminer le déchiffrement

[1] Sa traduction parut le 24 décembre 1911 dans la *Neue Freie Presse* de Vienne *Nachgelassene Novelle von Stendhal (Henri Beyle). Aus dem Manuskript zum ersten Mal veröffentlicht*, et a été reproduite au troisième volume de la grande édition (1921 et 1924).

[2] *Die Chronik des Klosters Sant Arcangelo*. Dresde, Carl Reissner.

Digitized by Google

avant la guerre et il en publie le commencement, dit-il, à cause de son attrait particulier pour les Allemands, la scène étant à Kœnigsberg, où Stendhal avait passé à son retour de la campagne de Russie, et aussi pour engager les stendhaliens français à reprendre et achever son travail.

Ce roman est une transformation de *Minna de Wangel;* le manuscrit porte plusieurs dates de l'an 1837, dont l'une de Nantes. Stendhal a hésité sur le choix du titre, il a écarté *Rose et Vert, Amaranthe et Noir* — « titres prétentieux et plats, note-t-il, *to take perhaps* tout simplement *Minna Wanghen* » — et s'en est tenu au nom de l'héroïne. L'aristocratique fille du général de Wangel devient l'héritière d'un banquier de Kœnigsberg et les brèves pages relatant le passage de Minna à C[oethen] sont remplacées par un récit de sa vie à Kœnigsberg auquel Stendhal a mêlé des réminiscences de son séjour à Brunswick. Ces trois chapitres sont tout à fait charmants, spirituels et fins, de la meilleure manière de l'auteur de la *Chartreuse.* On est désolé de ne pas les connaître dans l'original et d'être privé de la suite; il faut espérer que l'édition Champion nous donnera bientôt satifaction.

VI.

Stendhal a eu d'autres traducteurs que MM. Schurig et von Oppeln-Bronikowski, qui cependant gardent le premier rang. Si M. Schurig doit être considéré comme le meilleur interprète des romans, M. von Oppeln a le mérite d'avoir fort bien rendu *Rome, Naples et Florence,* l'*Histoire de la peinture en Italie* et les *Promenades dans Rome.* Il faut citer ensuite le baron von Taube qui a aussi traduit la *Chartreuse* et donnera une traduction de *Lucien Leuwen* quand aura paru l'édition complète de ce roman. Mais il en est bien d'autres encore, toute une cohorte de traducteurs que nous allons faire connaître pour montrer à quel point, de nos jours, Stendhal est à la mode en Allemagne.

Nous avons vu qu'en 1875 Mme Isolde Kurz donnait une traduction de plusieurs *Nouvelles.* Puis, plus rien jusqu'au début du nouveau siècle qui apporta aux Allemands *le Rouge et le Noir* et le livre *De l'Amour.* En 1904, le baron von Münch-

Digitized by Google

hausen traduit quatre *Nouvelles;* en 1906, M. Schurig publie la première traduction de la *Chartreuse*, il donne également, après M. von Oppeln, *le Rouge et le Noir*, qui trouve un troisième traducteur en M. R. Lewy, un quatrième en M. Otto Flake et un cinquième en M. K. Federn (1925). Nous avons déjà mentionné d'autres traductions dues à MM. Schurig et von Oppeln. Les *Nouvelles* ont une dizaine d'interprètes. *Armance* est traduite une deuxième fois par M. A. Elsaesser, la *Chartreuse* une troisième fois par M. E. Rieger, la *Vie de Henri Brulard* par M. Ad. Schirmer, la *Vie de Napoléon* par M. S. Adler et par M. G. Hecht, *Lucien Leuwen* par M. von Oppeln, par M. Edgar Byk et par M. J. von der Goltz. Il est intéressant de noter que Mlle Berkholz dit de ce roman, dont la première traduction parut en 1921, que les tableaux de corruption politique qu'il contient firent l'effet d'une satire politique à l'adresse de l'Allemagne contemporaine : M. Franz Blei n'y voit-il pas « le roman de la situation actuelle de l'Allemagne »? M. von Oppeln avait déjà noté ce caractère d'actualité et réclamé la clef des portraits politiques de *Lucien Leuwen*. Nous espérons la trouver dans l'édition Champion.

Le *Journal*, les *Souvenirs d'égotisme* figurent en grande partie, avec la *Vie de Henri Brulard*, dans le grand ouvrage de M. Schurig (*Das Leben eines Sonderlings*) dont nous avons déjà parlé. La *Vie de Haydn* a également trouvé un traducteur.

Voilà donc presque « tout Stendhal » traduit, et en partie plusieurs fois ! Il ne manque au tableau que *Racine et Shakespeare*, avec quelques parties de tels autres ouvrages. Est-il un auteur français ayant à son actif autant de traductions allemandes que Stendhal?

Que valent ces traductions? Nous avouons notre hésitation à juger celles qui nous sont connues et nous ne cacherons pas notre sentiment tout personnel, que voici : Nietzsche, traduit en français, se lit avec plaisir; nous trouvons même que la traduction, de qualité exceptionnelle, qu'on doit à Henri Albert lui donne une saveur particulière qui ne diminue pas la jouissance de l'esprit. Du français traduit en allemand, c'est autre chose, et nous devons confesser que les meilleures transpositions des romans de Stendhal « dans la langue d'*ya* », comme il

Digitized by Google

disait, nous font l'effet d'un quatuor à cordes exécuté par des instruments à vent. Soit dit sans intention critique, car nous rendons pleinement et sincèrement hommage à des traducteurs tels que MM. Schurig et von Oppeln et nous doutons qu'il soit possible de faire mieux qu'ils n'ont fait. Il faudrait changer la langue allemande, si belle, mais si rebelle à rendre le français et justement le français le plus clair, le plus dépouillé d'artifice, « la petite phrase nette et, quoique pleine, preste et concise » de Stendhal, selon le mot si joli et si juste d'Auguste Bussière. « Ce qui se rend le plus mal d'une langue à l'autre, a dit Nietzsche, c'est le *mouvement* (*das tempo*) de son style, car il a sa raison dans le caractère de la race... l'Allemand est presque incapable du *presto* dans sa langue[1]. » Et puis, il y a la sonorité... et le duvet léger de l'ironie : mais la cause n'est-elle pas jugée par l'éclatant succès des traductions de Stendhal?

Il sied de dire encore un mot des éditions. Il en est trois grandes : la première (chez Diederichs, Leipzig-Iéna), restée incomplète en huit volumes, remonte à 1902 et est due à l'initiative et au concours de M. von Oppeln-Bronikowski et de M. Schurig qui fournirent les traductions, elle est épuisée depuis 1917 ; c'est d'elle que date le succès de Stendhal en Allemagne. La deuxième, due à MM. Blei et Weigand, vit le jour de 1921 à 1924 (chez Georg Müller, Munich); elle comprend quatorze volumes, plus l'ouvrage de M. Weigand dont nous avons parlé. Elle ne sera pas continuée. La troisième est celle du Propyläen-Verlag de Berlin que dirige M. von Oppeln-Bronikowski; nous avons déjà eu l'occasion de la citer et d'en faire le cas qu'elle mérite. Dix volumes ont été publiés de 1921 à 1924, la plupart ont eu plusieurs éditions. L'Insel-Verlag (Leipzig) donne des œuvres choisies en sept volumes. Enfin on édite des ouvrages isolés un peu partout : dans la « Bibliothèque universelle de Reclam », dans les « Éditions à deux mark », dans la collection des « Romans classiques », etc., etc. Les traducteurs affluent, les éditions fourmillent, les libraires font de la réclame, le grand public achète : ainsi un tableau que nous tenons de bonne source, donnant le détail

1. Voir tout le § 28 de *Jenseits von Gut und Böse* sur les traductions.

Digitized by Google

par édition, accuse une vente de 300,000 exemplaires allemands à ce jour; les *Nouvelles* tiennent la tête, suivies par les deux grands romans.

N'oublions pas, pour être complet, une somptueuse édition, en grand format, du texte original d'*Armance*, illustrée de quatre-vingt-huit lithographies par Ottomar Starke, parue en 1920 à Francfort-sur-le-Mein chez Tiedemann et Uzielli.

VII.

Il n'est pas possible, nous l'avons dit, d'énumérer tous les travaux et articles, très nombreux et d'ailleurs d'un intérêt inégal, qui ont paru en Allemagne depuis le commencement du siècle. Il convient pourtant de citer encore M. Paul Wiegler, puisque, avec MM. Weigand, von Oppeln-Bronikowski et Schurig, il est un des premiers qui, à la suite de Nietzsche, attirèrent l'attention du public allemand sur Stendhal. M. Wiegler a publié en 1903 un petit essai, *Das Beispiel Stendhal's*[1], et a consacré au créateur de la figure de Julien Sorel un chapitre de ses *Französische Rebellen*[2], dont le titre fait pressentir le contenu. C'est de la littérature genre *Sturm und Drang* qui ne supporte plus la lecture. Mentionnons aussi l'ouvrage de M. Benno Rüttenauer que le premier essai de M. Weigand avait incité à tirer des œuvres de Stendhal deux volumes d'aphorismes : *Ueber Schönheit, Kunst und Kultur*, publiés avec une introduction en 1901 et 1904[3].

Nous ne saurions passer sous silence M. A. Bettelheim, qui a fourni une précieuse contribution à l'histoire stendhalienne : il a déterré dans les Archives d'État à Vienne et publie, en 1911, l'ensemble des documents si curieux qui constituent l'histoire des démêlés de Stendhal avec la censure et la police de l'Autriche[4]. Nous avons donné la traduction de ces docu-

1. *Magazin für Literatur*, 1903.

2. *Französische Rebellen, Geschichte des Enthusiasmus in Frankreich*. Berlin, 1903.

3. *Aphorismen aus Stendhal*. Strassburg, Heitz u. Mündel, 1901-1904.

4. *Stendhal-Beyle's Triester Konsulat. Oesterreichische Polizei-und Zensur-Acten* (*Süddeutsche Monatshefte*, mars 1911). Cet article a été inséré dans *Biographenwege. Reden und Aufsätze*, von Anton Bettelheim. Berlin, Gebr. Paetel, 1913.

Digitized by Google

ments (numéro de juillet-septembre 1923 de la présente revue). Nous les avions pris dans l'ouvrage de M. Schurig qui date d'après la guerre et ignorions que le mérite de leur découverte revînt à M. Bettelheim; nous sommes heureux de lui rendre ce qui lui appartient. Ces rapports policiers sont encadrés d'un bel article sur le consulat de Beyle à Trieste et sur Beyle lui-même. M. Bettelheim a droit aussi à la gratitude des balzaciens : il a donné de curieuses révélations sur la rencontre de Balzac avec le prince de Metternich qui figurent également dans ses *Biographenwege*.

Citons enfin un article que nous avons trouvé dans le feuilleton de la *Frankfurter Zeitung* (27 mai 1924) et qui illustre curieusement l'actualité de Stendhal. Cet article, intitulé *Stendhal et les chefs d'industrie*, établit un parallèle entre la situation présente de l'Allemagne et celle de la France pendant la Restauration : comme alors l'industrialisme, profiteur de la guerre et de l'après-guerre aux dépens du pays, s'efforce d'étendre et d'assurer sa puissance en s'asservissant la presse et la politique. Et l'auteur de l'article s'empare du fameux pamphlet *D'un nouveau complot contre les Industriels;* il le résume et loue Stendhal de s'être élevé contre ces tendances et d'avoir ridiculisé les prétentions des industriels de son temps. Mais, dit-il, les chefs actuels de l'industrie allemande sont d'une autre trempe : ils ne sont pas ridicules, ils sont dangereux; ils constituent un vrai fléau contre lequel il importe de mettre en garde le peuple allemand.

VIII.

Nous voici au terme de notre aperçu; il nous reste à répondre aux questions posées au commencement de cette étude. à quoi tient le succès de Stendhal en Allemagne? Que signifie-t-il? Serait-il l'indice d'une orientation nouvelle des esprits? Nous allons nous y efforcer sans parti pris, de bonne foi : il faut voir clair dans *ce qui est*, dit Stendhal, et la première condition n'est-elle pas de connaître l'actuelle Allemagne?

Il convient de distinguer plusieurs catégories de lecteurs. d'abord ceux qui méritent d'être appelés des « stendhaliens »,

Digitized by Google

qui comprennent avec l'esprit et le cœur, qui participent de l'esprit « beylique », qui sont des lecteurs selon le désir de l'auteur du livre *De l'Amour*. De ces authentiques stendhaliens qu'il convient d'appeler, avec M. Jean Rodes, des beylistes, il en existe partout, nous en savons aussi en Allemagne : on les a reconnus parmi les commentateurs de Beyle dont nous avons parlé, mais ils ne nous ont pas révélé « l'Église stendhalienne » dont M. Sénéchal[1] annonçait libéralement la naissance. Il en est certainement dans le silence et l'ombre, de même qu'il existe toujours une élite européenne en Allemagne, mais il y en a infiniment moins qu'en France.

Il importe de ne pas perdre de vue que la pleine compréhension de Stendhal, le « beylisme », est fonction de ce qu'on appelle aujourd'hui « la culture ». Un des beylistes allemands, qui mérite entièrement cette épithète et dont l'esprit est singulièrement averti et pénétrant, ne nous a laissé aucune illusion : ce qui fut n'est plus, comme le constatait déjà Nietzsche, et encore moins aujourd'hui que de son temps — « le phylloxéra impérial, écrivait-il, a accompli son ravage dans le vignoble allemand » — et nous entendons encore le soupir de notre interlocuteur : *Keine Kultur!* N'est-il pas vrai que ce ne sont pas des sommets, si hauts soient-ils, tels que Kant, Gœthe, Beethoven, qui constituent une « culture », ni les sciences, ni l'industrie, ni les conquêtes de la technique moderne, mais une tradition éducatrice de la vie quotidienne, du goût, des manières et du parler, du sens de finesse et de l'esprit, d'une humanité supérieure en un mot, sensible à l'élégance et à la beauté, dont chacun peut participer pour l'enrichissement de son existence? Cette tradition, ce fluide, on le chercherait en vain dans l'Allemagne du « Reich » qui a subi l'empreinte de Bismarck et qui, pendant trente ans, a été aux pieds de Guillaume II. Comment cette Allemagne, sauf de rares élus, sentirait-elle Stendhal, « une des plus exquises jouissances de l'esprit que donne l'art français — de plus purement française, je n'en connais point », écrivait Romain Rolland? Et ainsi, nous dit un des stendhaliens les plus autorisés, les Allemands qui lisent Stendhal ne se rendent pas

1. *Tentatives*, janvier 1924.

Digitized by Google

compte « de ce qu'il signifie ». Ils le lisent comme ils lisent Balzac, Flaubert, Dostoïevski...

Revenons à la distinction qu'il convient d'établir : en dehors des stendhaliens clairsemés, en dehors des érudits, il y a les intellectuels instruits ou avides de s'instruire, que l'œuvre de Stendhal plus que sa personne intéresse, qui ont lu Burckhardt et Nietzsche, que l'histoire de l'art attire et qui voient en Stendhal des parties d'historien de l'époque napoléonienne, de la Restauration, du Juste-Milieu de Louis-Philippe; il y a les lecteurs qui se tournent vers les littératures étrangères, pour lesquelles les Allemands ont toujours eu du penchant, qui ont le goût des voyages et qu'attire l'Italie. Ils sont nombreux, leur préférence va à *Rome, Naples et Florence*, à l'*Histoire de la peinture*, aux *Promenades dans Rome* (qui, en 1923, comptaient quinze éditions dans les *Gesammelte Werke* du Propyläen-Verlag), aux *Nouvelles italiennes*. Il en est aussi qui sont curieux du singulier pays qu'est à leurs yeux la France. Le polymorphisme de Beyle satisfait de multiples curiosités. Il faut retenir d'ailleurs que Stendhal est très peu lu dans l'original et que la connaissance de la langue française va en diminuant : ne nous signalait-on pas un mouvement en faveur de la suppression de l'enseignement du français? Flaubert a exercé une influence littéraire en Allemagne, Stendhal point — ni en France d'ailleurs — et cela ne saurait surprendre : il n'est pas un chef d'école, n'a-t-il pas écrit « pour lui-même »?

Tirons à part la jeunesse allemande qui a l'imagination « romantique », qui rêve d'une vie d'action et de succès d'amour et dont Julien Sorel, à l'instar de Bonaparte, allume l'imagination. « Stendhal, a observé M. Léon Blum, contient tous les éveils et toutes les promesses... il est l'homme des moments confus, des mélanges sociaux, des périodes désordonnées... chaque fois que... les sensibilités pourront s'aiguiser sans contrepoids et les ambitions s'exalter sans objet et sans discipline, les classes sociales se trouveront brouillées à leur surface et séparées dans leurs fondements, de larges catégories de jeunes gens occuperont vis-à-vis du monde le même poste équivoque... » On dirait que ces lignes, qui datent de 1914, ont été écrites pour la jeunesse allemande d'après-guerre. Mais on s'abuserait singulièrement en croyant

Digitized by Google

que cette jeunesse est en passe de devenir stendhalienne: un abîme la sépare de la sensibilité et de la pensée de l'auteur de son roman préféré, *le Rouge et le Noir*.

Que conclure?

L'Allemagne actuelle a une tête de Janus : quelle sera la face de l'avenir? A la jeunesse de nous l'apprendre. Or, l'enseignement primaire, secondaire, universitaire, plus ou moins, selon les régions, demeure nationaliste. Les générations nouvelles s'en émanciperont-elles? La jeunesse actuelle ne paraît point animée d'esprit « européen », elle rêve d'une Allemagne qui reconquerra son ancienne puissance dans le monde.

Les jeunes qui lisent Stendhal, et ils sont nombreux, ne sont plus attirés par son cosmopolitisme qui séduisait autrefois, nous l'avons vu, ses lecteurs allemands; ce qui les enthousiasme, c'est l'âme de Julien Sorel : donner sa vie à une idée, à une ambition, « lui rester fidèle jusqu'au crime » comme disait un jeune étudiant), tel est l'idéal que leur offre le héros du *Rouge et Noir*. Ils ne sauraient d'ailleurs comprendre Stendhal et le *beylisme*, ils sont aux antipodes du « parfait européen » dans lequel M. Hermann Bahr s'imagine que « les Allemands voient leur espoir[1] » et que M. Sénéchal, à la fin de son étude désinvolte et généreuse, d'un si joli tour littéraire, appelle « le champion de l'Occident » et « l'un des médecins de l'élite intellectuelle et morale allemande[2] ». Que de choses pour le coin ironique de la bouche, eût pensé notre ami! Un stendhalien allemand voyait plus juste lorsqu'il écrivait à M. Sénéchal : « L'aspiration profonde de la nouvelle Allemagne consiste à vouloir, par la conscience qu'elle reprend d'elle-même, parvenir à l'influence et à la puissance et reprendre son rôle de guide spirituel[3]. »

Admettons pourtant une influence de Stendhal sur la véritable élite allemande : la verra-t-on, cette élite, exercer une action sur les destinées de son pays?

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons apercevoir l'indice d'une orientation nouvelle des esprits dans le grand succès de Sten-

1. *Tentatives*, janvier 1924.
2. *Ibid.*
3. *Ibid*

Digitized by Google

dhal en Allemagne. Négligeons la masse des lecteurs — attirée par la réclame des éditeurs et des libraires, vaguement curieuse de l'étranger — qui le lit comme elle lit d'autres romanciers, sans discernement ni compréhension vraie, et ne retenons que le succès de bon aloi qu'il trouve auprès des esprits cultivés, des érudits et des stendhaliens nés : ne faut-il pas se réjouir de tout rayonnement de l'esprit de France? Nous n'en saurions tirer des conclusions justifiant la moindre illusion. N'avons-nous pas vu que la pensée « européenne » de Nietzsche, qui avait paru se répandre après sa mort, est restée vaine? Une autre idéologie, le « Wille zur Macht » dans l'ordre matériel, le « Deutschtum » expansionniste, s'oppose âprement à celle-là et paraît devoir régir l'avenir de la nouvelle Allemagne.

Charles Simon.

Digitized by Google

BULWER LYTTON ET DOSTOÏEVSKI :

DE PAUL CLIFFORD A RASKOLNIKOF

L'exaltation de l'individu, des droits de l'individu, fut de bonne heure un thème romantique. Là, comme souvent lorsque l'on parle de romantisme, c'est aux formes poétiques que nous songeons tout d'abord et la fatale figure de Byron s'impose à notre pensée. Les Lara, les Manfred, déjà au-dessus des lois, sont des ennemis des lois; le crime, loin de leur répugner, est leur élément naturel. Cependant ils vivent dans une atmosphère si peu réelle qu'il leur est difficile d'entrer en conflit avec de véritables lois : c'est plutôt à des principes qu'ils livrent bataille, et malgré toute la violence dépensée on ne sort jamais, avec eux, du domaine idéal de l'imagination. Les procédés du roman, au contraire, et les exigences du récit en prose, aussi bien que les facilités qu'il accorde, devaient amener les romanciers à formuler des critiques plus précises, et faire passer leurs héros de l'affirmation vague et générale de leurs droits à des paroles et à des actes nettement illégaux, puis du besoin de révolte au désir des réformes, et l'on peut voir là une des origines du roman social[1].

Mais la question particulière du meurtre, de l'assassinat, devait préoccuper une foule d'auteurs et une grande partie du public pendant tout le XIXe siècle, car l'attention allait désormais être rappelée constamment sur elle par l'actualité. Grâce au développement croissant de la presse, le crime devient fait divers; et, à propos du fait divers, le journaliste et ses

1. Cf. le chapitre II de Louis Cazamian, *le Roman social en Angleterre : le roman utilitaire*. Il faut noter cependant que M. Cazamian considère surtout l'individualisme comme une doctrine économique, tandis que nous avons essayé d'insister sur le côté moral.

Digitized by Google

lecteurs succomberont constamment à la tentation de moraliser et de discuter à perte de vue le problème des droits de l'individu, et spécialement le droit qu'il peut avoir de supprimer d'autres individus. Ainsi le type du beau criminel, de l'homme fatal, descendra des hauteurs de la poésie pour captiver, grâce au roman, genre éminemment populaire, jusqu'aux lecteurs des feuilletons. Le romantisme lui fournira l'excuse, soit de la passion, soit du génie, et ces deux notions se trouveront ainsi vulgarisées au point de provoquer un peu plus tard une violente réaction dans les milieux littéraires : l'héroïne du premier grand roman réaliste, Mme Bovary, sera une pauvre criminelle sans passion ni génie, et sa propre victime.

Sans avoir la prétention de donner ici une étude complète de ce mouvement, l'on voudrait marquer quelques-unes des ressemblances qui jalonnent la série des œuvres fondées en tout ou en partie sur l'hypothèse des droits du génie, de l'homme exceptionnel, à une morale d'exception.

*
* *

Les problèmes de cette nature ont été formulés de bonne heure par le roman anglais. Dans le *Caleb Williams* de Godwin, le squire Falkland ressemble déjà par bien des points au criminel romantique. Doué de tous les talents, presque de toutes les perfections, il met son orgueil au-dessus de tout, et, lorsqu'il est publiquement insulté, n'hésite pas à tuer par orgueil. Ce qui est remarquable, c'est que le récit est disposé de telle sorte qu'une grande partie de notre sympathie reste jusqu'au bout acquise au criminel. Caleb Williams lui-même, le narrateur, qui souffre des maux innombrables par la faute de Falkland, manifeste toujours la plus haute estime pour son persécuteur. A la fin du roman, lorsque, poussé à bout, il se résout à le dénoncer, il ne peut se consoler d'avoir amené la ruine de son ancien bienfaiteur, et le livre se ferme sur ses cris de regret.

Malgré tout, ce n'est là qu'une esquisse. Falkland est souvent relégué au second plan, et il semble que Godwin devait être tenté de reprendre le sujet avec un nouveau personnage.

Digitized by Google

Telles étaient bien, en effet, ses intentions, s'il faut en croire Bulwer Lytton :

Ce que je regrette... ce n'est pas d'avoir choisi un sujet indigne de la haute littérature, mais le fait qu'un tel sujet n'ait pas rencontré un homme capable de le traiter comme il convenait; et je n'ai jamais éprouvé si vivement ce regret que lorsque feu M. Godwin, dans une conversation qu'il eut avec moi après la publication de ce roman, remarqua qu'il avait toujours considéré l'histoire d'Eugène Aram comme particulièrement propre à inspirer un auteur, et qu'il avait plus d'une fois caressé l'idée d'en faire le sujet d'un roman (*Eugène Aram*, préface de 1840).

Eugène Aram était un maître d'école qui avait été compromis et condamné à mort dans une affaire de vol et d'assassinat en 1759. L'affaire fit grand bruit, d'autant plus qu'Aram s'était fait connaître par des recherches qui étaient alors d'un genre tout à fait nouveau : il passe pour avoir été l'un des précurseurs de la grammaire comparée des langues indo-européennes. A la vérité, Bulwer paraît avoir considérablement exagéré les mérites du personnage lui-même aussi bien que de son œuvre; mais il n'importe : la réalité fournissait ici à la littérature au moins un point de départ, et Eugène Aram offrait déjà quelques-uns des traits caractéristiques du criminel d'exception, sinon du criminel de génie. Ce que la mort ou les circonstances n'avaient pas permis à Godwin de réaliser, Bulwer va donc tenter de le faire.

D'ailleurs, lui aussi s'était déjà familiarisé avec de tels sujets. Dans un roman publié peu de temps avant *Eugène Aram*, *Paul Clifford*, il avait choisi comme héros un personnage qui marque la transition entre le héros byronien et l'assassin, à la cervelle bourrée de théories, qui devait reparaître dans tant de romans et qui fait pressentir le surhomme des médiocres interprètes de Nietzsche :

Bien qu'il ne fût pas un Corsaire romantique et invraisemblable, ni une ombre ossianesque d'autant plus vaste qu'elle a moins de substance; bien qu'il ne fût pas un démenti grandiose infligé aux justes proportions de l'humaine nature, mais un pauvre homme égaré dans un monde bien banal et bien terre à terre, Clifford alliait pourtant une certaine générosité et un esprit chevaleresque et

Digitized by Google

entreprenant aux pratiques de sa profession (*Paul Clifford*, t. I, ch. XIX).

Cette profession est celle de voleur de grand chemin. Bulwer Lytton a senti la nécessité de rabattre un tant soit peu de l'emphase byronienne pour se plier aux nécessités du genre romanesque et éviter l'invraisemblance. Il n'y est d'ailleurs pas complètement arrivé. Son Paul Clifford reste irréel, impossible à concevoir en dehors des pages d'un livre. Cela n'empêche pas qu'il ne nous offre un intéressant exemple des premiers efforts tentés pour ramener aux dimensions de l'expérience quotidienne la conception romantique de l'individu roi :

Sans amis, sans famille, sans nom — orphelin et pis qu'orphelin — fils d'une catin, ignorant jusqu'au nom de mon père! Et pourtant doué par une malédiction d'ambitions et d'inquiétudes prématurées et de quelques lueurs de savoir, passionnément épris de tout ce qui pouvait ressembler à une aventure — est-il étonnant que je me sois résolu à tout, plutôt que d'endurer un travail monotone et des humiliations continuelles? Après tout, c'est la faute du hasard et de la société, non la mienne (*Ibid.*, ch. XX).

« After all, the fault is in fortune and the world, not me! » Remplacez *fortune* par *God*, et vous aurez exactement le raisonnement de Caïn dans Byron. Mais il s'agit d'un Caïn bien édulcoré, dont on s'est efforcé de préciser et de localiser les entours familiers. Ce n'est plus une figure mythique ruminant des griefs symboliques. Ce qu'il reproche à Dieu ou au monde, c'est de l'avoir fait orphelin et fils de catin, de l'avoir privé de la fortune nécessaire à l'assouvissement de ses désirs. Sa révolte, elle consistera non pas à tuer son frère Abel, mais à puiser dans la poche des autres fils d'Adam cet argent qui lui manque. En effet, Clifford est voleur, mais non pas assassin, et le problème est esquivé aussitôt que posé. Bulwer l'a peut-être senti, car s'il n'était pas un écrivain créateur il ne manquait pourtant pas d'intelligence. Il reprit donc la question à propos d'un autre cas, son imagination ayant été mise en branle non seulement par l'histoire d'Aram, mais aussi par un de ces faits divers dont nous avons signalé déjà l'influence sur l'esprit du public et des écrivains. L'auteur

Digitized by Google

lui-même a résumé l'histoire pour l'édification de ses lecteurs :

Dans l'ensemble... le mobile (d'Eugène Aram) n'était pas très différent de celui qui causa récemment en Espagne une extraordinaire affaire de meurtre. Un prêtre de ce pays, complètement absorbé par de savantes études, et menant à ce qu'il semble une vie exemplaire, avoua qu'empêché par la misère de poursuivre des recherches qui étaient devenues la seule passion de son existence, il s'était persuadé, à force de raisonnements, qu'il lui serait permis de voler un homme tout à fait indigne et débauché, s'il employait les sommes ainsi obtenues à l'acquisition d'un savoir auquel il lui serait impossible d'atteindre par d'autres moyens, et qui eût été, il l'affirmait, profitable à l'humanité tout entière. Malheureusement, le riche débauché ne voulut pas consentir à se laisser voler en faveur d'un projet si louable : il était armé et résista; une lutte s'ensuivit, et le crime d'homicide fut ajouté au crime de vol (*Eugène Aram*, préface de 1840).

Il est curieux de voir comment l'imagination en travail d'un romancier absorbe et transforme tout ce qui peut être utile à son objet. En fait, à considérer froidement les choses, et même si l'on s'en tient au récit tel qu'il nous est donné ici, il est difficile de voir dans le raisonnement du prêtre espagnol autre chose qu'un bel échantillon de casuistique. C'est de la « direction d'intention », exposée d'une manière tout à fait conforme aux modèles classiques. Peu importe, au reste, que l'excuse ait été inventée avant ou après le crime; il est bien problable que ce n'était qu'une excuse, et rien ne nous garantit que le prêtre espagnol ait eu réellement les projets grandioses qu'il s'attribue généreusement. L'essentiel, pour nous, reste que ce fait divers a servi d'excitant à Bulwer pour le décider à entamer une nouvelle discussion du problème effleuré déjà dans *Paul Clifford*. Voyons comment il expose lui-même le sujet de son nouveau roman :

Le vol était prémédité; le crime fut accidentel. Mais celui qui voudrait accepter une interprétation analogue du crime d'Aram doit, pour comprendre entièrement la leçon qui se dégage de la peinture si terrible de sa folie et de sa faute, se rappeler aussi les circonstances matérielles et l'état dans lequel se trouvait le criminel au moment du crime : une épuisante maladie, un intense labeur intellectuel, une misère voisine de la disette, un esprit travaillant sur

Digitized by Google

lui-même au delà des limites naturelles de ses forces, méditant des combinaisons et des excuses pour se procurer les moyens d'atteindre un but ardemment désiré. Tout cela dûment considéré, le lecteur peut voir le crime prenant corps et se dégageant des ombres et des chimères d'une épouvantable hallucination — rêve affreux d'une brève et délirante maladie pleine de convulsions. C'est ainsi seulement qu'il est possible d'expliquer une action unique, en violente contradiction avec toute une vie, — une action qui rend, il est vrai, le bonheur à jamais impossible, mais apporte peu de changement dans les goûts et les occupations du personnage. Quiconque a examiné avec soin et réflexion les aspects de la vie et de la nature ne pourra refuser d'admettre que la contemplation d'un pareil spectacle impose à l'attention de grandes et très morales vérités, et les enfonce profondément dans les cœurs. Les complications des raisonnements humains; l'influence des circonstances sur nos actes; le mauvais usage qui peut être fait, par une seule compromission avec le démon, des plus glorieux éléments de notre nature; le travail secret de la conscience qui aboutit à frustrer le criminel de tous les avantages qui étaient le but de son crime et laisse le génie sans espoir, le savoir sans fruit, tue la charité qu'elle transforme en un geste mécanique, souille l'amour lui-même de crainte et de suspicion; telles sont les réflexions... qui se dégagent de la tragique morale que l'histoire d'Eugène Aram (pourvu qu'elle ait été convenablement traitée) ne peut manquer de suggérer.

Lorsqu'on lit ce développement après avoir parcouru le roman lui-même, on ne peut s'empêcher de trouver malheureuse la restriction modeste (?) glissée par l'auteur dans sa dernière phrase. Non vraiment, on ne peut pas dire que l'histoire d'Eugène Aram ait été « convenablement traitée », car elle ne suggère rien de tout cela. Les circonstances dans lesquelles se trouvait Aram au moment du crime, et qui sont si vivement évoquées ici, ne sont nullement détaillées dans le roman, dont l'action commence quinze ans après le crime, et qui nous laisse tout d'abord dans le doute au sujet de la culpabilité du héros. Cette façon de procéder eût été tout indiquée pour un « detective novel », mais *Eugène Aram* ne rentre pas non plus dans cette catégorie, puisque Bulwer repousse dédaigneusement l'idée de spéculer sur la curiosité du lecteur. Son roman appartient donc à un genre hybride, ni roman d'intrigue puisqu'il en méprise les procédés, ni roman à thèse

Digitized by Google

puisqu'il cherche à dissimuler les conséquences de sa thèse. Il est bien vrai que dans la dernière partie nous trouvons une confession d'Aram, où celui-ci entreprend de raconter son crime, mais sur quel ton digne et abstrait! Bien imprécises et bien maigres sont les quelques lignes consacrées à l'analyse de ses angoisses, et il jette volontairement un voile sur les détails les plus horribles, qui seraient aussi les plus émouvants. Nulle part on n'assiste vraiment au spectacle édifiant et terrible du remords rongeant la conscience de l'assassin. Le génial Aram n'est pas sans espoir, puisqu'il pourrait trouver, s'il n'était dénoncé, une sorte de bonheur auprès de Madeline: loin de renoncer à l'étude, il continue à s'entourer de livres: il paraît dériver quelque consolation de la pratique de la charité, et seule une circonstance fortuite l'empêche de tirer profit de son crime.

Le magnifique programme tracé par lui, Bulwer n'a donc pas su le remplir. Et pourtant n'avons-nous pas l'impression, en lisant sa préface, qu'il s'agit d'une œuvre déjà réalisée, laquelle éveille en nous des souvenirs précis? Ce tragique poème du remords, quelqu'un l'a écrit : mais ce n'est pas Bulwer Lytton, c'est Dostoïevski; quelqu'un l'a vécu, mais ce n'est pas Eugène Aram, c'est Raskolnikof. Le héros de *Crime et châtiment* se trouve bien, lui, et cela dès les premières pages du récit, dans toutes les conditions voulues. C'est bien lui qu'on nous montre *épuisé par la maladie, sous le coup d'une intense fatigue intellectuelle, dans une misère voisine de la disette*. C'est bien lui dont l'esprit se ronge sans cesse par un travail intérieur, et qui médite sans fin « les combinaisons et les excuses qui lui permettront d'atteindre le but désiré ». C'est Dostoïevski et non Bulwer qui nous montre « le crime se dégageant des ombres et des chimères d'une épouvantable hallucination ». Les obsessions de l'étudiant russe, ses « rêves délirants et convulsifs », tout cela nous est dépeint avec une énergie, une richesse dans le détail qui laissent bien loin derrière elles la prose élégante mais incolore de l'auteur anglais. Après le crime, Raskolnikof se trouve en proie, beaucoup plus précisément qu'Aram, à tous les tourments décrits dans la préface de Bulwer : c'est bien lui que « le travail secret de la conscience frustre de tous les avantages qui étaient

Digitized by Google

le but de son crime ». Il va cacher son butin sous une grosse pierre et n'y touche plus jamais ; il ne dépensera pas un kopek de ce qu'il a volé à la vieille usurière[1]. C'est lui que le meurtre, une fois accompli, laisse sans espoir, malgré le génie qu'il s'était un moment attribué. C'est à lui que la seule idée des livres et des études donne la nausée, c'est à lui que ni la charité ni l'amour, ni la tendresse de Sonia ni les largesses qu'il prodigue à la famille Marmeladof (sans savoir pourquoi, par un geste mécanique) ne peuvent apporter de soulagement, car la charité et l'amour même sont bien pour lui « souillés de crainte et de suspicion ».

C'est que Bulwer Lytton, chrétien du bout des lèvres et révolutionnaire d'occasion, révolté par mode et par fantaisie de jeunesse, a reculé sans cesse devant les conséquences de ses postulats. Son Aram n'est ni complètement révolté ni totalement repentant. En choisissant un sujet propre à exalter l'individualisme, le jeune aristocrate obéissait à l'influence de Godwin. En exaltant dans une préface la signification morale et la valeur édifiante de son sujet, il faisait des concessions aux convenances et à l'opinion. Il va au-devant de certains reproches, et peut-être de certaines poursuites, mais les arguments qu'il développait ainsi n'avaient sans doute pas plus de valeur à ses yeux que les allocutions prononcées dans les *debating societies*, où l'on soutient indifféremment le pour ou le contre, au hasard des désignations faites par le comité. Pourtant, il lui a bien fallu donner des gages dans le cours du récit, et il en résulte que le personnage principal est, comme le sujet lui-même, singulièrement affaibli. Sans doute aussi se dessinait déjà dans l'esprit de l'auteur cette évolution qui devait prendre place dans sa carrière politique, et qui n'a pas été sans influence sur sa carrière littéraire. Trente ans plus tard, Bulwer, complètement assagi, est lui-même scandalisé par son œuvre de jeunesse et prend au sérieux les concessions qu'il avait faites jadis au bon ton.

1. Aram, au contraire, ne renonce à son butin qu'après avoir fait un héritage, ce qui est bien différent. Et, sans doute, Rodion Romanovitch fait, lui aussi, un héritage (ce qui est une ressemblance extérieure de plus avec Aram), mais beaucoup plus tard, et cet événement n'a aucune influence sur sa décision de laisser intact le fruit de son crime.

Digitized by Google

« Dans cette édition, dit-il dans sa préface de 1862, j'ai fait un changement un peu plus important qu'une simple correction de style. En revoyant avec un jugement plus mûr les témoignagnes sur lesquels Aram fut condamné, je me suis convaincu que, bien qu'il ait été complice du vol de Clarke, il fut cependant innocent, aussi bien de l'intention de tuer que du meurtre lui-même..... et, trouvant ma conviction corroborée par l'avis d'éminents hommes de loi..... j'ai modifié en conséquence la confession adressée à Walter. » On ne peut pas pousser plus loin l'incompréhension de ses propres idées de jeunesse. Qu'importent les témoignages sur lesquels fut condamné le véritable Aram, personnage falot et obscur! Qu'importe l'avis des éminents hommes de loi! Est-ce qu'il s'agit d'histoire et de minuties juridiques, ou bien plutôt d'un problème moral? Est-ce qu'Eugène Aram est autre chose qu'un personnage symbolique, et son histoire autre chose qu'un cas type? Si l'on voulait retoucher le roman, il fallait, tout au rebours, faire du héros non seulement le complice, mais l'auteur principal et même unique du crime. Bien plus, on pouvait aller jusqu'à lui prêter un second meurtre absolument inutile et gratuit : on n'eût fait par là qu'augmenter l'intensité de l'émotion et souligner la gravité du problème.

* * *

Ce raisonnement ne semble-t-il pas être celui que s'est tenu Dostoïevski, si toutefois il s'est directement inspiré d'*Eugène Aram*[1], car il est bien difficile d'apporter des affirmations absolues en pareille circonstance. Si oui, il a dû s'inspirer à peu près uniquement de la préface de 1840, car les indications qu'il pouvait trouver dans le cours du récit étaient bien vagues. Aram est, il est vrai, tout comme l'étudiant russe, un rêveur :

De même qu'en Orient, dit-on, certains hommes restent immobiles pendant des jours entiers, les regards fixés vers le ciel, mon

1. Il y a au moins des probabilités pour qu'il en soit ainsi, car Bulwer Lytton a été non seulement très lu de son vivant, mais traduit de bonne heure en français et en allemand.

Digitized by Google

esprit, absorbé dans la contemplation d'objets qu'il ne pouvait atteindre, n'avait aucune perception de ce qui se passait autour de lui (*Eugène Aram*, V, VII).

Mais tous les rêveurs peuvent en dire autant, et Dostoïevski connaissait assez bien par lui-même ces états contemplatifs pour n'avoir pas besoin d'aller chercher dans l'œuvre d'autrui les éléments de leur description. Quant aux théories individualistes de Raskolnikof, c'est à peine si Aram en fournit le germe :

Les détails de notre existence étaient décrétés avant notre naissance... L'éternel régulateur de l'Univers qui voit tout, la Destinée, ou Dieu, a fixé dès lors l'heure de notre naissance et les bornes de notre vie. Qu'est-ce donc que le crime? — Fatalité! — Qu'est-ce que l'existence? — Résignation! (*Ibid.*, I, IV).

Rien là dedans qui ressemble aux arrogantes prétentions de Raskolnikof voulant faire reconnaître aux hommes supérieurs le droit absolu de supprimer leurs congénères. Rien qui soit essentiellement différent des déclamations byroniennes. Même si l'on pouvait trouver, épars dans diverses parties du récit, l'éloge exalté du génie, on se rapprocherait sans doute des conceptions de Raskolnikof; on ne sortirait pas encore d'un cercle d'idées devenues très banales dès les premières années du romantisme. Le héros de Dostoïevski, dans la longue discussion qu'il a en présence de Razoumikhine avec Porphyre Petrovitch, dans le cabinet de ce dernier, défend, comme on sait, les idées déjà émises par lui dans un article de revue :

Dans la suite de mon article, j'insiste, je m'en souviens, sur cette idée que tous les législateurs et les guides de l'humanité, en commençant par les plus anciens pour continuer par Lycurgue, Solon, Mahomet, Napoléon, etc., que tous, sans exception, ont été des criminels, car, en donnant de nouvelles lois, ils ont par cela même violé les anciennes, observées fidèlement par la société et transmises par les ancêtres; certainement, ils ne reculaient pas non plus devant l'effusion du sang, dès qu'elle pouvait leur être utile.

Il est même à remarquer que presque tous ces bienfaiteurs et ces guides de l'espèce humaine ont été terriblement sanguinaires. En conséquence, non seulement tous les grands hommes, mais tous

Digitized by Google

ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau commun, qui sont capables de dire quelque chose de nouveau, doivent, en vertu de leur nature propre, être nécessairement des criminels — plus ou moins, bien entendu. Autrement, il leur serait difficile de sortir de l'ornière; quant à y rester, ils ne peuvent certainement pas y consentir, et, à mon avis, leur devoir même le leur défend.

En un mot, vous voyez que jusqu'ici il n'y a rien de particulièrement neuf dans mon article. Cela a été dit et imprimé mille fois[1] (*Crime et châtiment*, III, v).

Raskolnikof a raison de dire que tout cela a été dit et imprimé mille fois. Tous les héros romantiques ont proclamé ou vociféré des choses analogues. C'est un raisonnement du même genre qui est au fond des discours de Karl Moor ou d'Antony. Ce sont des idées du même genre qui troublent la tête faible de Lucien de Rubempré :

Le génie ne relevait que de lui-même; il était seul juge de ses moyens, car lui seul connaissait la fin : il devait donc se mettre au-dessus des lois, appelé qu'il était à les refaire; d'ailleurs, qui s'empare de son siècle peut tout prendre, tout risquer, car tout est à lui. Elle citait les commencements de la vie de Bernard Palissy, de Louis XI, de Fox, de Napoléon, de Christophe Colomb, de César... (*les Illusions perdues*).

Et c'est encore ce que répète au poète des *Marguerites* l'abbé Carlos Herrera, le tentateur, à la fin du roman, presque dans les mêmes termes : « Tous les grands hommes sont des monstres », dit-il. Et il approuve Richelieu d'avoir laissé tuer le maréchal d'Ancre : « Le succès est la raison suprême des actions, quelles qu'elles soient. » Et l'on pourrait sans doute trouver aisément d'autres textes semblables.

Raskolnikof restait donc dans les bornes de la prudence lorsqu'il confessait la banalité de ces idées. Il fait très exactement — ou plutôt Dostoïevski fait exactement — le départ de ce qui est original et de ce qui est emprunté dans ses théories. Ce qui est original, c'est d'avoir essayé de formuler et de codifier les droits de l'humanité exceptionnelle, que l'on

1. Je cite d'après la traduction Derély, p. 231-232. Naturellement, il est toujours dangereux de citer d'après une traduction dont on n'est pas en mesure de vérifier l'exactitude. Les commentaires et les rapprochements qui suivent restent donc soumis à l'examen des slavisants.

Digitized by Google

s'était borné jusque-là à proclamer d'une façon plutôt vague. On voit se préciser ainsi la conception qui devait séduire l'imagination de Nietzsche, et après lui — et grâce à lui — de tant d'écrivains.

Bien loin de s'arrêter à mi-chemin comme Bulwer, Dostoïevski et son héros poussent toujours leurs idées jusqu'aux limites extrêmes. Ayant accepté la théorie ultra-individualiste du génie, Raskolnikof en déduit avec une logique implacable les dernières conséquences et n'hésite pas à mettre ses conclusions en pratique : puisque l'homme de génie a le droit de tuer, il tuera. Et après avoir tué il s'efforcera d'échapper au remords aussi bien qu'au châtiment, comme un vrai grand homme. Seulement Dostoïevski, lui, est chrétien, et non chrétien du bout des lèvres, comme Bulwer. Sa foi a toute la violence de la foi des premiers âges. Il faudra donc que le criminel soit touché par le repentir et soumis à l'expiation. Il ne faut pas s'y tromper : Raskolnikof ne fait figure de personnage sympathique que grâce à la fougue créatrice de l'auteur, qui oublie jusqu'à ses idées les plus chères dans l'emportement de la création. Avec tout autre, le personnage eût facilement dégénéré en caricature, car il représente, comme Ivan des *Frères Karamazov*, des idées pour lesquelles Dostoïevski n'a que de la haine; et c'est ce qui explique la minutie vengeresse avec laquelle sont décrites les horreurs du repentir et du châtiment.

* * *

On peut donc rendre hommage à la passion puissante et sincère qui anime ces pages célèbres sans renoncer pour cela à montrer, à la lumière des considérations qui précèdent, ce qu'elles comportent d'art et même d'artifice. On a longtemps exalté la spontanéité des auteurs russes, et notamment celle de Dostoïevski. Certes, il existe des faits qui justifient cette flatteuse créance : dans l'ensemble, Dostoïevski est plus spontané que tel ou tel auteur français. Mais il est bien difficile de vivre en Europe au XIXe siècle et d'échapper à certaines influences. Les primitifs de notre époque ne sont pas exactement semblables aux véritables primitifs, et nos

Digitized by Google

auteurs les plus spontanés sont encore pleins de roueries. Dostoïevski n'échappe pas à la règle. Bien qu'il ait mené une vie très différente de celle d'un rat de bibliothèque, il n'en avait pas moins appris à lire, et c'est toujours là un fait très important dans la vie d'un homme. Il y a dans ses œuvres un côté feuilletonesque que les admirations les plus enthousiastes n'ont jamais complètement réussi à dissimuler. Le prince Mirsky, professeur à l'Université de Londres, a fait observer, dans une récente histoire de la littérature russe, que les romans de Dostoïevski ressemblent à des tragédies ; ils sont soumis à des règles étroites et présentent les choses en les déformant suivant une optique spéciale. Cela est très apparent dans *Crime et châtiment*, qui révèle une composition très solide, une véritable charpente dramatique, malgré des longueurs et des digressions.

Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que l'auteur russe se fût inspiré d'*Eugène Aram*, où Bulwer avait vu d'abord, on le sait, le sujet d'une tragédie. De là, peut-être, certains détails qui ressemblent fort à des gaucheries. Au procès de Raskolnikof, Razoumikhine fait valoir en faveur de l'accusé des « bonnes actions » étrangement banales : il est venu au secours d'un camarade d'études miné par la phtisie ; il a dépensé tout son argent pour le nourrir pendant six mois, et quand cet étudiant est mort, laissant après lui un vieux père dont il était le seul soutien depuis l'âge de treize ans, Raskolnikof fait entrer le vieillard à l'hôpital et subvient aux frais de son enterrement quand il meurt. — Il a sauvé deux petits enfants dans un incendie, etc. Toutes ces belles histoires, qui semblent empruntées à la morale en action ou au catéchisme de persévérance, ne font qu'affaiblir la farouche figure de l'étudiant révolté. Elles ressemblent trop aux inventions des auteurs « à la ligne ». Elles ressemblent aussi à celles de Bulwer Lytton : Eugène Aram, lui aussi, passe son temps à faire des gestes édifiants, et ses journées sont remplies de bonnes actions bien attendrissantes ; lui aussi sauve les petits enfants au péril de sa vie, secourt les malades, catéchise les pauvres, etc. — C'est lui, encore, qui fait remarquer dans sa confession que l'être qu'il a tué était inutile et malfaisant :

N'est-ce pas un état de choses qui vous provoque à prendre vous-

Digitized by Google

même la destinée entre vos mains, que de voir le sort prodiguer ses bienfaits à *un être bas et rampant*, incapable de fréquenter autre chose, même dans les chemins du vice, que les égouts et les impasses? (*Eugène Aram*, V, VII.)

Raskolnikof, avant le crime, se trouve des excuses analogues :

... d'un côté, une vieille femme maladive, bête, stupide, méchante, un être qui n'est utile à personne et qui, au contraire, nuit à tout le monde, qui ne sait pas lui-même pourquoi il vit et qui mourra demain de sa mort naturelle...

... de l'autre côté, des forces jeunes, fraîches, qui s'étiolent, se perdent faute de soutien, et cela par milliers[1]... (I, VI).

Enfin, il n'est pas jusqu'à Paul Clifford dont l'histoire ne présente quelques rapports avec celle de l'amant de Sonia, surtout à la fin. Clifford, arraché à son découragement par une femme, Lucy Brandon, va recommencer une nouvelle vie en Amérique, de même que Raskolnikof espère recommencer la sienne en Sibérie. La présentation même des deux dénouements n'est pas sans analogie :

Et ici, aimable lecteur, nous pourrions baisser le rideau sur la scène finale, si nous ne pensions qu'il est possible de t'intéresser en le laissant levé un moment encore et en te faisant jeter un coup d'œil sur les événements qui prennent place derrière lui (*Clifford*, t. II, ch. XXI).

Sur quoi l'auteur esquisse brièvement l'histoire de la régénération de Clifford.

Cette façon familière de s'adresser au lecteur et d'annoncer son épilogue n'a sans doute rien de bien raffiné : elle deviendra plus tard une habitude parmi les faiseurs de romans-feuilletons. Et pourtant ne fait-elle pas songer aux dernières lignes de *Crime et châtiment*?

Mais ici commence une seconde histoire, l'histoire de la lente rénovation d'un homme, de sa régénération progressive, de son passage graduel d'un monde à un autre. Ce pourrait être la matière

1. A vrai dire, ces paroles ne sont pas prononcées par Raskolnikof : elles sont mises dans la bouche d'un étudiant dont il écoute la conversation au café. Mais il est évident qu'elles correspondent à sa pensée intime.

Digitized by Google

d'un nouveau livre — celui que nous avons voulu offrir au lecteur est terminé.

Si véritablement il est permis de distinguer ici des suggestions puisées chez l'auteur d'*Eugène Aram*, nous nous trouvons en présence d'un phénomène assez curieux. Car le romancier anglais aurait ainsi exercé son influence, à travers l'auteur russe, sur des écrivains par ailleurs bien peu disposés à la subir. Entre autres, le créateur de Lafcadio Wluiki. Le héros des *Caves du Vatican*, lui aussi, bien que beaucoup plus sobre de discours que ses prédécesseurs, se juge au-dessus des lois. Lui aussi commet un crime, un crime d'ailleurs purement gratuit, comme le deuxième crime de Raskolnikof, et destiné simplement à consacrer sa supériorité : « Sa raison de commettre le crime, c'est précisément de le commettre sans raison. » Sans raison? Et, s'il avait lu Dostoïevski jusqu'à s'en obscurcir l'entendement, ne serait-ce pas une raison?

Son créateur l'a lu, en tout cas, et c'est cette influence à coup sûr qui justifie certains détails du récit, difficiles à expliquer autrement de la part d'un écrivain tel qu'André Gide : ces coups de théâtre à la Ponson du Terrail, ce vague relent d'aventures policières...

Et, sans doute, il serait bien délicat, bien téméraire même, de prétendre indiquer à coup sûr les véritables intentions d'un auteur si plein d'ingénieux détours et tout pétri d'arrière-pensées. Cependant, il paraît bien évident que la fin des *Caves du Vatican* est calquée sur celle de *Crime et châtiment :* Geneviève de Baraglioul vient se sacrifier à Lafcadio pour lui donner le courage de vivre, et l'auteur, au début du couplet final, s'écrie, lui aussi :

« Ici commence un nouveau livre. »

Il semble que la hantise de l'œuvre de Dostoïevski soit une des raisons déterminantes de la forme de ce dénouement, car il s'accorde assez mal avec certaines données du récit. Mais, chose curieuse, il y a aussi comme un retour vers la source primitive, et Geneviève de Baraglioul par certains côtés ressemble beaucoup moins à Sonia Marmeladof qu'à Lucy Brandon, de même que Lafcadio Wluiki rappelle vaguement Paul Clifford par instants. Faut-il attribuer cette rencontre

Digitized by Google

uniquement au fait que l'auteur des *Caves* a ramené l'action de son roman dans un milieu plus élégant, et par conséquent plus voisin de ceux que décrivait Bulwer? A peu près vers l'époque où M. André Gide emmagasinait des impressions de jeunesse qui furent chez lui si persistantes, les œuvres de l'auteur des *Derniers jours de Pompeï*, traduites en français et ornées de couvertures couleur tomate, se rencontraient encore souvent sur la table à ouvrage des jeunes filles bien élevées. En modelant la conclusion de l'histoire de Lafcadio Wluiki sur la fin de celle de Raskolnikof, M. André Gide savait-il qu'il rendait un hommage indirect à la mémoire désuète et au talent suranné d'Edward Bulwer, lord Lytton?

Régis Messac.

Digitized by Google

L'INFLUENCE DE LA POÉSIE JAPONAISE

SUR LA POÉSIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Ce fut, sans doute, par opportunité de polémique ou par réaction contre la place prépondérante occupée par les peuples et les dieux de l'antiquité dans les littératures européennes que Métastase, Voltaire, Goldsmith et d'autres choisirent au XVIIIe siècle des Chinois comme porte-paroles. Depuis cette époque, l'Asiatique sut préoccuper l'imagination de bien des Français, de sorte qu'on se demande aujourd'hui si « l'Orient » ne pourrait exercer une véritable influence sur la pensée contemporaine. Afin de trancher en partie cette question, je me propose d'étudier ici la fortune du mouvement japonisant chez les poètes français jusqu'à la fin de l'année 1925.

I.

L'ouverture du Japon au commerce français (traité d'Yédo du baron Gros, 1858) se signala par l'exportation des laques et des porcelaines et de merveilleuses estampes et albums en couleur, les chefs-d'œuvre de la chromoxylographie impressionniste. Depuis 1867, où Zola le premier compara la « peinture simplifiée » de Manet avec « les gravures japonaises » (*Revue du XIXe siècle*, 1er janvier 1867), on a montré à plusieurs reprises l'influence de ces estampes sur les impressionnistes français. On sait moins bien que les écrivains qui les soutenaient connaissaient déjà l'art japonais. En 1861, Baudelaire, l'intime de Manet, fit cadeau des « images d'Épinal du Japon » à Arsène Houssaye; il possédait des meubles japonais (voir sa *Correspondance, 1841-1866, passim*). Les frères de Goncourt connurent les collections japonaises de Bracquemond, Millet et Th. Rousseau, et louèrent l'*imagination du monstre* chez les Japonais en 1866

Digitized by Google

dans *Idées et Sensations* (p. 15), et les « albums japonais » dans *Manette Salomon* (1867[1]). On se demande donc si ces contacts avec l'art japonais n'ont pas stimulé l'imagination française ailleurs que dans les domaines de l'art.

Tout comme certains peintres, comme Whistler et Alfred Stevens, consacrèrent des toiles à la représentation des robes et des bibelots japonais, certains poètes prirent des thèmes japonais. J'ai montré dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, 1925 (*Japan in French Poetry*), qu'un sonnet de Mendès, fondé sur une mythe solaire, semble la première poésie « japonaise » écrite en France. Il parut dans le recueil *Philoméla* dès 1863 :

TEN - SI - O - DAÏ - TSIN

Ten-si-o-daï-tsin, Lumière souveraine,
Tu portes un ruban d'étoiles à ton cou,
Et le rouge soleil qui luit sur Naïkou
N'est qu'un de tes regards, ô prunelle sereine !

Mais tu hantes parfois la Grotte souterraine,
Et le haut ciel revêt, sous le vol du hibou,
La désolation sinistre d'un grand trou
Sans bornes et qu'aucun rayon ne rassérène !

Mon âme sur qui pèse un étrange sommeil,
Mon âme aussi, de l'ombre hôtesse coutumière,
A des nuits sans étoile et des jours sans soleil.

Je voudrais te revoir comme à l'aube première
Et baiser chastement ton sidéral orteil,
Ten-si-o-daï-tsin, souveraine Lumière.

Mendès révélait son ignorance des mœurs japonaises dans le tercet final, car les Japonais ignorent le baiser. Mais pendant une vingtaine d'années ce poème n'eut pas d'écho. Hugo, Gautier, Méry et Bouilhet s'étaient déjà intéressés à la Chine. Le marquis d'Hervey-Saint-Denys venait de publier ses *Poésies de l'époque des Thang* (1862), étude qui plut aux poètes comme il plaît aujourd'hui à M. Francis Jammes (voir les *Caprices du poète*, p. 195). Le lettré Ting-Tun-Ling entra chez Gautier en 1863 comme professeur de ses filles, et Judith publia les traductions

1. *Manette Salomon*, éd. Charpentier, p. 172-174.

Digitized by Google

du *Livre de Jade* en 1867. Même au temps des Parnassiens, on savait donc distinguer les Chinois d'avec les Japonais.

Si négligé qu'il fût des poètes, le Japon occupa beaucoup le Second Empire, et un frère du taïkoun fut l'hôte de la France à l'Exposition de 1867 (T. Delord, *Histoire illustrée du Second Empire*, t. V). Dès 1863 on confiait une chaire de langue et littérature japonaises à Léon de Rosny (1837-1916). Il publia en 1871 une *Anthologie japonaise* à l'usage de son cours : il y traduisait plusieurs chansons populaires et vingt-cinq *tanka*, les courtes odes en trente et une syllabes. Mais le public s'intéressa peu à ces traductions, malgré sa curiosité grandissante pour l'art japonais.

Cette espèce d'engouement pour les choses du Japon, que Philippe Burty surnomma le *japonisme*, se tourna vers le théâtre entre 1872 et 1878[1], et triompha à l'Exposition de 1878. En 1881, Edmond de Goncourt donna aux bibelots japonais une place d'honneur dans sa *Maison d'un Artiste*. Il se mit à la tête d'un groupe de japonisants — Montesquiou, Sarah Bernhardt, Ph. Burty, Heredia, Zola, Cernuschi, M.-Th. Duret et Guimet — qui surchargèrent leurs étagères de bibelots et tapissèrent leurs salons de broderies et de kakémonos.

On sait maintenant que cette profusion est contraire aux préceptes de l'esthétique japonaise[2]. Il faut donc admettre une période (qui finit à la guerre russo-japonaise) où les hommes de lettres français furent incapables de pénétrer l'esprit de la civilisation japonaise, malgré quelques manifestations de l'art japonais qui parlaient éloquemment à leurs yeux. Retenons donc de cette époque seulement les dix *Idylles japonaises* (1880) d'Armand Renaud, les dix beaux poèmes de 1883 intitulés *Cèans* par Robert de Montesquiou dans ses *Hortensias bleus*, et les sonnets *le Samouraï* (1884) et *le Daïmio* (1893) de Heredia[3]. Une « épigramme » dédiée par Verlaine à Edmond de Goncourt

1. La *Princesse jaune* de Saint-Saëns et Louis Gallet, opéra-comique, 1872; la *Belle Saïnara*, un acte en vers d'Ed. d'Hervilly, représenté chez Mme Georges Charpentier le 15 mars 1874; *Kosiki*, livret de Busnach et Liorat, musique de Lecoq, théâtre de la Renaissance, 1876, et *Yedda*, ballet japonais, musique d'O. Métra, livret de Ph. Gille, à l'Opéra, au lendemain de l'Exposition de 1878.

2. Voir Okakura-Kakuzo, *The Book of Tea*, p. 93.

3. Je signale avec empressement la belle « explication » que fit Lafcadio Hearn de ces textes : voir *Interpretations of Literature*, t. II, p. 364-368. « Some

Digitized by Google

(1893) blasonna spirituellement l'art japonais. Les *Poèmes de la Libellule*, rimés par Judith Gautier sur une traduction littérale fournie par le prince Saïonzi (1885), méritent les honneurs d'une réimpression, car l'auteur s'astreignit à la métrique de la *tanka*, grâce au choix adroit qu'elle fit de ses rimes masculines ou féminines. C'est de ces délicates réussites que procèdent les *Outa occidentale* de G. d'Annunzio, qui datent de 1886 au plus tard et sont bien, semble-t-il, la première imitation des techniques japonaises par un Européen. Laurent Tailhade confondit les Japonais et les Chinois dans l'*Aquarelle japonaise* que publia le *Décadent* (février 1889). Brieux, Ary Renan, Chapron de Chateaubriant, E. Blémond, L. Sureau, Mme Burnat-Provins et plus récemment Mlle Hélène Jung (*la Vierge au donateur*, *Estampe japonaise*) donnèrent dans ce japonisme, qui leur fournissait des motifs inédits pour des descriptions ou des développements.

Chez les rares poètes qui visitèrent l'Extrême-Orient avant la guerre de 1904 on ne remarque aucune tentative de renouvellement poétique ni aucune influence formelle de la littérature japonaise. M. Jean de La Jaline se souvient de Loti dans les vers que lui inspirèrent les mousmés. Henry J. M. Levet, vice-consul à Manille, rêva une scène de deuil au port de Nagasaki, tandis que plus tard P.-J. Toulet ne fit que protester dans ses *Contrerimes* contre les « Japs en sucre candiot » du « Feu Loufoquadio » Hearn.

II.

La guerre russo-japonaise attira l'attention de l'Europe sur l'Asie et provoqua une nouvelle curiosité des choses japonaises où entra, cette fois, le sentiment du respect[1]. Pendant son séjour au Japon comme boursier de voyage Albert Kahn, le Dr Couchoud étudia la poésie japonaise dans sa forme la plus brève, le *haïkou*[2]. De retour en France, au cours d'une croi-

Foreign Poems on Japanese Subjects », et le commentaire de M. Ibrovac, *José-Maria de Heredia*, t. I, p. 301 ; t. II, p. 133-135.

1. Je signale au sujet de la poésie japonaise les articles de Noël Péri, *Au Japon, Fleurs de cerisiers* (*Revue de Paris*, 1er septembre 1905), et de Louis Aubert, *Sur le paysage japonais* (*Ibid.*, 15 septembre 1905).

2. M. Couchoud choisit *haïkaï* entre les trois mots qui désignent en japo-

Digitized by Google

sière faite en 1905, M. Couchoud et ses amis s'exercèrent pendant un mois à faire des *haïkaïs* français, sans règle prosodique, à l'imitation des traductions des *haïkas* japonais. Ils réunirent leurs essais dans un mince recueil, *Au fil de l'eau*, qui parut hors commerce en 1905. Voici trois des premiers *haïkaïs* français de M. Couchoud :

Les joncs mêmes tombent de sommeil,
Je rôtis délicieusement.
Midi.

Avec sa petite faucille
Comment pourra-t-elle
Faucher tout le champ?

D'une main elle bat le linge
Et de l'autre rajuste
Ses cheveux sur son front.

« Un haïkaï est une poésie japonaise en trois vers, ou plutôt en trois petits membres de phrase, le premier de cinq syllabes, le second de sept, le troisième de cinq : dix-sept syllabes en tout. C'est le plus élémentaire des genres poétiques. » Telle est la définition du haïkaï que donna M. Couchoud dans un article *les Épigrammes lyriques du Japon*, qui parut en avril 1906 dans les *Lettres* de M. Fernand Gregh[1]. Jusqu'ici les poètes japonisants tels que Montesquiou et Heredia ne faisaient que continuer la tradition poétique française, oratoire ou descriptive, en prenant quelque accessoire matériel japonais comme point de départ. Or M. Couchoud, par cet article sur les épigrammes lyriques du Japon, fit mieux : il offrit à l'imitation européenne un nouveau genre poétique, condensé, visuel et savamment naïf. Car, comme dit M. Maître, l'art pour les Japonais est « moins un moyen d'*expression* qu'un moyen de *suggestion* ».

Des réalisations poétiques par les premiers initiés ne tar-

nais le poème de dix-sept syllabes. Ce sont, dans la transcription employée au Japon, *haïku*, *hokku* et *haïkaï*. M. Elisséev me signale que la terminaison en *-ku* serait peu élégante dans la prononciation française. Voir B.-H. Chamberlain, *Basho and the Japanese Poetical Epigram* (*Trans. Asiatic Soc. of Japan*, 1902); le compte-rendu de cet article par Cl. Maître, *Befeo*, 1903, et M. Revon, *Anthologie de la littérature japonaise des origines au XXe siècle*.

1. Réimprimé dans *Sages et poètes d'Asie*, 1917, et avec préface d'A. France. 1923.

Digitized by Google

dèrent pas à paraître. M. F. Gregh donna douze « Quatrains à la façon des haïkaïs japonais », mais en rimes, à la *Revue de Paris* en 1906. M. Couchoud inspira aussi le premier recueil de M. Albert Neuville : *Haïkaïs et Tankas, Épigrammes à la japonaise*, 1908. Bientôt parut l'*Anthologie de la littérature japonaise* de M. Revon (1910), mine de renseignements exacts à laquelle j'attribue la disparition en France de longs poèmes sur des sujets japonais[1]. C'est dans l'*Anthologie* de M. Revon, dit M. Masson, que M. Paul Fort aura fait, vers 1913, la connaissance « des Haï Kaï en trente-six syllabes » (*sic*), qu'il imita dans les « Pretintailles » à la fin du recueil *Nocturnes*, 1914[2].

Ce fut pendant un voyage en Asie que le comte A. Gilbert de Voisins put s'initier à la poétique japonaise. Il publia dans le *Mercure de France*, 1er septembre 1912, *Vingt-Cinq Quatrains sur un même motif*, suivis de *Cinquante Quatrains dans le goût japonais* (*Mercure*, 1er mars 1914). Vers le même moment M. Fernand Baldensperger traversa le Japon, d'où il rapporta les poèmes *Intérieur*, *Pèlerinage*, *Adieux* et cette *Japonerie* où l'influence de la pensée japonaise se trahit dans les catégories numériques et dans la syntaxe du poète :

Un mont qui domine la grève;
Un portique aux fins madriers;
Un Bouddha perdu dans son rêve;
Un chemin sous les cerisiers...

Trois pins dans une anse abritée;
Trois rocs que la pluie essuya;
Trois lettres au front d'une entrée;
Trois tombes sous un haut thuya...

Deux temples parmi les érables;
Deux papillons d'un bleu nacré;
Deux Archers gardant, redoutables,
Les deux côtés d'un seuil sacré...

1. Je relève comme exception les cinquante-deux vers de M. Bouchor intitulés « le Bon Empereur », *Revue bleue*, 1918, p. 84, consacrés à la légende de l'empereur Nintoku qui régna de 313 à 399 après J.-C.

2. Voir Georges-Armand Masson, *Paul Fort, document pour l'histoire de la littérature française*, p. 21. Les *Pretintailles* sont actuellement épuisées en librairie. D'après un compte-rendu de G. Duhamel (*Mercure de France*, 16 juillet 1914, p. 353), elles étaient « cinquante notules rimées qui tiennent, selon

Digitized by Google

Six nattes garnissant la chambre;
Six rickshaws dans un carrefour;
Six geishas aux yeux d'or et d'ambre;
Six enfants jouant dans la cour...

Quatre soldats en kaki sombre;
Quatre femmes sur leurs coussins;
Quatre corbeaux criant dans l'ombre;
Quatre sampans aux feux éteints...

Sept dieux de la bonne fortune;
Sept cigognes près d'un bassin;
Sept invités au clair de lune;
Sept lanternes dans un jardin[1]...

III.

En 1914, M. Julien Vocance, collaborateur de M. Couchoud pour la première plaquette de haïkaïs, *Au fil de l'eau*, eut l'idée de noter ses impressions de guerre sous cette forme. Ses *Cent Visions de guerre* parurent dans la *Grande Revue* (mai 1916), où elles furent remarquées même à l'étranger : comme le disait M. Émile Vuillermoz dans le *Temps* (28 mai 1916), le peintre véridique de batailles modernes devrait se contenter de pareilles esquisses en perspective verticale. Lorsque M. Couchoud édita en 1917 son article sur les épigrammes lyriques du Japon dans le volume *Sages et Poètes d'Asie*, il lui donna une nouvelle conclusion où il cita dix-sept de ces beaux haïkaïs de guerre :

En plein sur les travailleurs
La lumière du projecteur
Les fait se jeter à terre.

Dans un trou du sol, la nuit,
En face d'une armée immense,
Deux hommes.

Pour arriver jusqu'à ma peau

le cas, de la fable, de la maxime et de l'épigramme », celle que cite Duhamel ne ressemble pas beaucoup au véritable haïkaï.

1. F. Baldenne, *la Croisée des routes*, p. 14-15. J'ignorais ces poèmes ainsi que les *Pretintailles* de P. Fort au moment où j'écrivis mon article précité, « Japan in French Poetry ».

Digitized by Google

Les balles ne pourraient jamais
Se débrouiller dans mes lainages.

Parmi ces débris, ramassez
Ce qui peut être encore utilisé.
Vous laisserez le reste.

Sur son chariot mal graissé
L'obus très haut, pas pressé,
Au-dessus de nous a passé.

La mort dans le cœur,
L'épouvante dans les yeux,
Ils se sont élancés de la tranchée.

A leur table frugale
Un saucisson noir s'est invité...
Il a défoncé trois poitrines.

Occasion unique, ou rare,
De bien mourir, même sans gloire,
Que tu regretteras plus tard.

M. Vocance adressa ce haïkaï à sa femme :

Tu as attaché ta barque à un mauvais navire :
Si tu veux, voguons ensemble
Tout de même.

M. René Maublanc, qui écrivit l'histoire des premières années du haïkaï français[1], signala l'influence décisive de Couchoud et de Vocance sur les premiers adeptes : Jean Paulhan, Georges Sabiron et lui-même. Baptisé français pendant la guerre, l'année du haïkaï fut 1920. La publication des *Fantasques* de Gilbert de Voisins, où se trouvent six *suites* de haïkaïs, provoqua les critiques de M. J. Boulenger, car l'influence japonaise est indiscutable à maint endroit de ce livre. On remarqua les seize pages de haïkaïs présentées par Jean Paulhan dans la *Nouvelle Revue française* du 1er septembre 1920; des haïkaïs de Couchoud, Vocance, Sabiron, P.-A. Birot, J.-R. Bloch, Jean Breton, Paul Éluard, Max Gobin, H. Lefebvre, A. Poncin, R. Maublanc et Paulhan. Le haïkaï atteignit le grand public avec les articles de l'*Ère nouvelle* du 10 novembre 1920, de

1. *Le Haïkaï français*, bibliographie et anthologie, numéro spécial du *Pampre*, 12, rue Chabaud, Reims, octobre 1923.

Digitized by Google

l'*Humanité* du 16 novembre (par Jules Romains) et de J. Valmy-Baysse (*Comœdia*, 26 novembre). Vers ce moment, les petites revues littéraires telles que la *Vie*, la *Gerbe*, les *Écrits nouveaux*, *Pour le Plaisir*, la *Connaissance*, les *Cahiers idéalistes*, la *Gazette des Sept Arts* et le *Pampre* donnèrent plusieurs *suites* de haïkaïs notées pour la plupart dans la bibliographie de M. Maublanc. Les beaux articles de propagande de ce dernier : *Un mouvement japonisant dans la littérature contemporaine*. I. *Les Origines et les principes*. II. *Les Réalisations* (*Grande Revue*, février-mars 1923), ont été signalés dans la *Revue de littérature comparée*. Une nouvelle série de haïkaïs, *Protée ou la Vie d'un homme*, par Vocance, parut dans la *Nouvelle Revue française* du 1er avril 1924. M. B. Crémieux discuta longuement le haïkaï français dans les *Nouvelles littéraires* (29 mars et 12 avril 1924) et son article provoqua des commentaires de la part des Treize de l'*Intransigeant* (16 avril) et de M. G. de Pawlowski dans les *Annales* du 4 mai.

Le but que se proposaient MM. Maublanc et Paulhan en introduisant le lyrisme japonais en France, c'était de « répondre à un certain besoin de la sensibilité contemporaine qui, depuis Verlaine et Mallarmé, se méfie de l'éloquence et cherche à fixer par la poésie la sensation et le sentiment élémentaires ». Ils voulaient aussi « exercer les écrivains — et aussi, peut-être, surtout les amateurs — à sentir poétiquement et à s'exprimer brièvement », car ils souhaitaient « que tout homme cultivé s'exerçât à cet effort, comme au Japon, où le paysan même et l'ouvrier se piquent autant que le lettré de savoir tourner leur haïkaï[1] ».

A partir de 1920 des haïkaïs parurent dans plusieurs recueils de poésie : *Amour et Paysage* par Josep-Maria Junoy, 1920; *Nécessités de la Vie et les conséquences des Rêves* par P. Éluard, et l'édition augmentée des *Épigrammes à la japonaise* de Neuville, 1921; les *Tankas* de Nico-D. Horigoutchi, avec préface de Paul Fort, et les *Poèmes* de René Morand en 1922. Ces plaquettes furent suivies, en 1924, des *Cent Haïkaïs* de Maublanc, des *Gouttelettes* de Baucomont, des *Trois petits tours et puis s'en vont...* de M.-A. Guégan (qui refuse de s'affirmer auteur

1. R. Maublanc, *le Haïkaï français*, p. 5-6.

Digitized by Google

de haïkaï) et les maladroits *Haikaïs d'Occident* d'André Suarès (*Comœdia*, 1924, réimprimés hors commerce). Les tercets d'Emmanuel Lochac publiés en 1925 sous le titre de l'*Oiseau sur la pyramide* se réclament de l'influence japonaise et de Couchoud. Mais M. Maurice Heim, auteur de *Haïkaï d'Occident* (octobre 1925), délaisse le tercet et rime ses quatrains, septains et huitains.

IV.

Voici donc le bilan du haïkaï français dressé avec autant d'exactitude que permet un travail pareil fait à l'étranger[1]. Par le nombre de ces haïkaïs, leur valeur poétique réelle et l'autorité littéraire de leurs auteurs, ce nouveau genre poétique fournit déjà un témoignage imposant sur l'influence féconde de la poésie japonaise sur les poètes français contemporains. En effet, le lyrisme français tend parfois vers la déclamation et l'éloquence creuses que dénoncèrent Verlaine, Mallarmé et les précurseurs de la génération poétique actuelle. Déjà mis en garde contre cette tendance à boursoufler et à développer leurs compositions, et par réaction sans doute contre la rhétorique des Péguy, des Verhaeren et des Rostand, les poètes français d'aujourd'hui durent s'intéresser aux poésies condensées et directes des Japonais qui semblent, à travers les traductions, ne viser qu'à fixer la sensation et le sentiment élémentaires. Voilà pourquoi tant de poètes contemporains s'exercèrent à écrire des poèmes à la japonaise; tous, pendant les cinq dernières années, ont certainement entendu dire du bien ou du mal des haïkaïs. Le manifeste du haïkaï, l'*Art poétique* de Vocance, parut dans la défunte revue *Connaissance* de juin 1921. Ce document, qui intéressera la postérité, peut se passer de commentaire :

ART POÉTIQUE

Le poète japonais
Essuie son couteau :
Cette fois l'éloquence est morte.

1. Je signale aussi l'effort de M. J.-R. Bloch pour la création d'une autre forme poétique fixe, empruntée également aux Japonais, c'est la tanka française. Voir les poèmes qu'il donna dans la revue *Europe*, 1er juillet 1924, et l'article « Pour le haïkaï français », *Ibid.*, 15 juillet.

Digitized by Google

Chaud comme une caille
Qu'on tient dans le creux de la main,
Naissance du haï-kaï.

Après trois foulées sur la pelouse
Applique sur le jarret
De ta muse un coup de maillet.

Dégagé de la chair
Ne conserve
Que l'os médullaire.

Tu me demandes une règle :
Que le mot colle à ta pensée
Comme au cou du buffle le jaguar.

Pour retrouver la plastique du langage,
Lecteur, il te faudra du courage.
Nous allons marcher longtemps...

A l'aube du monde et des langues,
Dans la brousse originelle,
Ébats des voyelles.

Purs de ligne et lourds de nombre,
Zébus, girafes, élans,
E, i, a, o, u, paissants.

A, pharaon, satrape,
Pape paré de bagues et de tiares,
Calme et sage vieillard chargé de palmes.

E, féminin, délicat, névrosé,
Hébreu rêveur du désert,
Pédéraste.

I, viveur raffiné,
Initié des orgies de Byzance,
Enfant prodigue, fils ingrat.

O, bon colosse, obèse et jovial,
O populo, tout rond, tout gros, tout fort,
O, Boubouroche.

U, corps usé,
Déjà mordu de douleurs fulgurantes,
U, lugubre, essuyant sur son front les sueurs.

Lettres, vous avez l'éclat des gemmes!...
Fais crépiter tes *p*, mousser tes *s*,
Fuser tes *f* et tes *r* râler.

Digitized by Google

Au-dessus du vide,
L'orteil au bambou,
Le poète ici s'évente.

Cris, détentes, odeur de rut...
Les consonnes fécondées
Mettent bas tout aussitôt les syllabes vagissantes.

Sous ma caresse brutale qui les fait sourdement gémir
Plient les reins, craquent les os
Des mots.

Diphtongues : déliquescence,
Belles bulles dorées des marais croupissants.
Pourriture d'où naît pourtant la poésie.

Grammaires, apparues à l'âge des scléroses,
Contreforts des parlers branlants,
Béquilles des cerveaux fatigués.

Les Faguet dans la syntaxe
Comme les notaires dans le maquis...
Ici, Lautrec et Cézanne, le ton pur, les raccourcis.

Échanges des arts. Les mots peignent,
J'analyse avec mon pinceau.
Ta musique a dans mon âme mis son odeur de châtaignes.

Petites tailles parallèles,
Ombres où la lumière se joue :
Tout est transparence et velours.

Et soudain le grand éclairage,
Le rayon dans les profondeurs,
Le coup de soleil sur Lazare.

Si tu savais sur les mots projeter des flots de lumière,
Poète, on pourrait vraiment
T'appeler le Rembrandt du verbe.

Haïkaï, qui permets encore
De faire vibrer les verts et les ors,
De planter les mots comme des décors.

Haïkaï, coup de poing sur l'œil,
Tu me fais voir trente-six fusées.
Tu dois être aussi, je pense, coup de poing sur ma pensée.

Évoque, suggère. En trois lignes
Montre-moi ce masque impassible,
Mais toute la douleur par-dessous.

Digitized by Google

Poète, âme et nerfs d'écorché,
Dix mots de toi me font passer
Tous les frissons du vaste monde.

Dans tes yeux je lis mon épouvante,
Je vois ton front qui sue la mort :
Nous pâlissons ensemble.

Le viscère de pélican...
La flamme du chalumeau :
Le cœur du poète.

Ébullition du langage :
Le liquide a fondu dans l'air;
Recueille le suc.

Cette fois l'éloquence est morte :
Essuie ton couteau,
Bourreau candide.

Voici sortir du sanctuaire empli de myrrhe et de santal,
Le doux poète oriental
Qui l'a cousue dans son suaire.

O vous, tous les raseurs, tous les pédants, [odeurs,
Qui répandez, le tartre aux dents, vos propos lourds et vos
Et toi, douce simplicité, ma sœur, aux yeux ardents.

Pour avant de signaler tout à l'heure les poèmes et les recueils récents où je crois distinguer l'influence japonaise dans la facture et l'esthétique du vers, je voudrais par précaution attirer l'attention sur quelques observations émises par des poètes contemporains au sujet de l'art poétique. Dès 1916, dans la préface de son *Cornet à Dés*, Max Jacob écrivit : « Il est difficile d'être longtemps beau. On peut préférer un poème japonais de trois lignes à l'*Ève* de Péguy, qui a trois cents pages. » Voilà une observation qui donne à réfléchir, de la part d'un poète qui ne fit point de haïkaïs que je sache, et qui antidate la formation du haïkaï français. Et dans le « Préambule, Ébauche d'un art poétique », qu'il donna à son *Cap de Bonne-Espérance*, [illegible], Jean Cocteau anticipa le « Cette fois l'éloquence est morte » que Vocance devait donner en 1921 :

Salut
J'écarte l'éloquence
La voile creuse

et la voile grosse
qui font dévier le vaisseau

mon encre encoche
et là

et là

et là

et
là

dort
la profonde poésie[1].

Je désire signaler aussi une conversation significative dans *Anicet ou le Panorama*, roman que publia le poète Louis Aragon en 1921, où son porte-parole Chipre discute les qualités de la poésie moderne. Chipre réduit en quatrain un sixain composé par Anicet, et lui conseille comme Vocance de « tuer la description[2] ».

1. Citation tirée de *Poésie*, 1916-1923, p. 23.

2. P. 67, 68 : « Pauvreté, pureté. La richesse dans l'art s'appelle mauvais goût. Un poème n'est pas une devanture de bijouterie, les créateurs sont ceux qui forment la beauté de matériaux sans valeur. La richesse me paraît encore détestable de ces gens qui, pour dire une chose, trouvent toujours trois mots : Soyons plus pauvres.

« Tel ce sixain, dit-il, charmant, mais qui le serait davantage habillé en quatrain. Comparez — je la transpose à mon idée — grossièrement votre version mieux faite et la mienne plus gauche.

J'en donne un habit de gala.
Beaux sentiments que de chevalerie
Je pose pour la galerie
Dans la gloire d'un col de chinchilla
Que par pure galanterie
Je compare aux bras de Marie.

Beaux sentiments ; mon habit de gala.
Tout pour la galerie.
La gloire : col de chinchilla,
Plus galamment : bras de Marie.

« Vous voyez quelles redondances cela supprime. Après tout, c'est vous qui avez raison, je bafouille et votre poème est délicieux :

Dans la gloire d'un col de chinchilla.

« C'est bien dit, c'est élégant, c'est distingué. Il n'y a que vous pour la distinction : la fine fleur de la poésie moderne. Cela vous plaît-il : la fine fleur de la poésie moderne ; l'œillet du poète et le désespoir du peintre. Croyez-moi cependant et faites vœu de pauvreté. Il faut savoir se garder de tous les

Digitized by Google

Plus récemment M. Gabriel Audisio accorda au haïkaï « le mérite de remettre ceux qui l'auraient perdu sur ce chemin traditionnel de notre concision qui mène si bien d'Horace à M. Paul Valéry » (*Cahiers du Mois*, février 1925 : *les Appels de l'Orient*, p. 107). Et M. Tristan Derême répondit à Henri Rambaud (qui blâmait dans la *Nouvelle Revue française* « la dimension » de ses poèmes) par cette éloge du vers japonais : « Songez à ces tannka et haïkaï du Japon : après trente et une ou dix-sept syllabes, elles sont achevées. En un temps où l'on n'a plus le loisir de lire, encore que l'on achète plus de livres que jamais, cette concision nous devrait être d'un exemple précieux. Combien de recueils de poèmes, en nos saisons, et qui seraient plus riches à n'avoir que trois pages, et combien de poètes qui pourraient heureusement user de cette *imperatoria*, de cette *mikadoria brevitas!*... On pourrait conseiller aux poètes de ne livrer au public que leurs beaux vers[1]. » On attachera moins de poids à la boutade de Jean Sarment, qui répondit le 5 juillet 1925 à une maladroite enquête sur la poésie contemporaine du *Figaro* : « Je vois très bien le maître de la génération poétique de demain dictant des haïkaïs à sa sténographe et livrant l'énigme de son cœur sous la forme de mots en croix. » Tout de même, prononcée par un écrivain connu, cette parole n'est pas dépourvue de signification.

V.

Maintenant, parmi les poètes qui me semblent poursuivre aujourd'hui le même but artistique que les Japonais, je nommerai, outre tous les auteurs de haïkaïs, Tristan Klingsor pour ses *Poèmes de France*, 1912, et ses *Humoresques*, 1921; Max Jacob (*Cornet à Dés*, 1917; *Art Poétique*, 1922), René Chalupt (*Soirées de Pétrograd*, 1916-1917), Louis Aragon (*Feu de Joie*, 1920; *le Libertinage*, 1924), Paul Éluard, A. Gilbert de Voi-

développements faciles, se borner à exprimer une image sans la poursuivre L'abondance nuit. Surtout évitez la description, fastidieuse et trop aisée, richesse de mauvais aloi. Il y a bien longtemps que nous savons tous les arbres verts. Tuez la description. Le souci de briller ne doit pas vous conduire. »

1. Voir Gaston Picard, *Nos écrivains définis par eux-mêmes*, 1925, p. 56, 57.

Digitized by Google

sins, le Jules Romains du *Voyage des Amants*, 1920, André Breton et Ph. Soupault (*les Champs magnétiques*, 1920), Jean Cocteau (*Poésies*, 1920; *Vocabulaire*, 1922), Jean Pellerin, mort en 1921, dont je signale le *Bouquet inutile* et la *Romance du Retour*, Francis Carco (*Petits Airs*, 1921, *la Bohème et mon Cœur*, 1922), Philippe Chabaneix (*Petits Poèmes; les Tendres Amies*, 1922), Marie Laurencin (*Petit Bestiaire*, 1923), Paul Fierens (*Kodak*, 1925), Noël Ruet (*Escarpolette fleurie*, 1925), Pierre-Albert Birot (*la Lune ou le Livre des Poèmes*, 1926).

Depuis le mois de mars 1923, Francis Jammes donna quatre *Livres des Quatrains* qui doivent quelque chose, j'en suis persuadé, à son étude de la poésie chinoise. Mais parfois il lui échappe un accent qui ressemble à merveille à la voix d'un poète japonais. Citons donc :

CONFUSION

Le cri de la grue enrouée
Nous surprend toujours, car ce cri
— L'oiseau comme le ciel est gris —
Semble poussé par la nuée.

Troisième livre des Quatrains, XXXIX, 1924.

LE MISOGYNE

Un Japonais a peint avec art un village
Où serpente un ruisseau que traversent cent ponts
Pour que, sur chacun d'eux, sans cervelle et sans âge,
La femme se promène et change de jupon.

Quatrième livre des Quatrains, XXVIII, 1925.

Et M. Claudel ? Certains poèmes en prose de sa *Connaissance de l'Est* furent écrits au Japon, mais ils ne trahissent aucune influence étrangère. Nous savons aussi que « les arguments... des fauteurs... du poème court » lui « paraissent loin d'être valables ». M. Claudel estime « que les questions musicales paraissent... être devenues étrangères » aux jeunes écrivains les plus intéressants, « qui sont obsédés par des images visuelles qu'ils plaquent l'une à côté de l'autre sur un mur[1] ». Néanmoins, depuis qu'il est ambassadeur à Tokyo, par une complai-

1. P. Claudel, « Réflexions et propositions sur le vers français », *Nouvelle Revue française*, 1er novembre 1925, p. 570.

Digitized by Google

sance de très bon aloi pour ses hôtes, il essaya, à deux reprises au moins, de s'adapter aux techniques des Japonais. Sachant d'ailleurs que la jeune poésie au Japon renonce volontiers aux moules de la tanka et du haïkaï, M. Claudel écrivit en 1922 douze courts poèmes amorphes consacrés à la muraille extérieure du Palais Impérial qui occupe le centre de Tokyo. Ces brèves évocations parurent au Japon en 1923, comme accompagnement à l'édition de luxe de sa *Sainte Geneviève*, écrite en 1918 au Brésil :

2

Comme un homme qui par transparence au soleil interroge une feuille de papier,

Ses yeux voient le texte au recto, mais il devine en même temps le paysage qu'on a peint de l'autre côté,

Ainsi quand au Brésil devant moi Geneviève passait d'une page à l'autre page,

(Cependant que les ponts sur la Marne fondaient et que les obus tombaient sur mon village),

Déjà de l'autre côté du papier où les mots d'avance dessinent une ombre étrange,

Le paysage futur se levait à travers une vapeur blanche.

6

Autour de mon palais, dit le Roi, j'ai mis un anneau de ciel, déjà il me semble que je ne tiens plus à la terre,

L'heure du sommeil est venue, déjà il me semble que ça commence à se plaindre et à souffrir.

Que mes derniers hôtes se hâtent! (je vois deux ou trois petites voitures là-bas avec leurs lampions qui se hâtent à travers le désert de gravier).

Nous allons couper le dernier pont.

12

J'habite l'extérieur d'un anneau.

J'ai appris que ce n'est point dehors, c'est dedans qu'est le mur dont je suis le prisonnier.

J'ai appris que pour aller d'un point à un autre il est possible de passer partout excepté par le centre[1].

1. Je cite le texte publié par la revue *Intentions*, avril-mai 1923, p. 1-12. Ces

Digitized by Google

L'autre expérience, c'est « l'amusette typographique[1] » intitulée *le Vieillard sur le Mont Omi*, que Claudel data du 19 octobre 1924, du village d'Ikao, et publia en hors texte dans le quatrième cahier de *Commerce*, dirigé par P. Valéry, L.-P. Fargue et V. Larbaud (printemps 1925). Sur une feuille épaisse, $0^m34 \times 0^m50$, les textes en majuscules sont distribués dans dix-huit cadres, des rectangles irréguliers, sauf un cartouche en forme de gourde. Pour le lecteur français le rapprochement avec le « Coup de Dés » mallarméen s'impose ainsi, mais je voudrais assimiler cette « amusette typographique » aux amusettes calligraphiques des lettrés sino-japonais, qui couvrent de grandes feuilles ou des rouleaux de soie d'une écriture volontiers irrégulière et cryptique : autographes qui, soigneusement encadrés, se trouvent suspendus sur les murs des plus humbles maisons au Japon. Malheureusement, comme poésie, *le Vieillard sur le Mont Omi* me paraît une expérience technique complètement manquée. Jugeons-en d'après le morceau central :

LA TERRE PURE

... LE VIEILLARD, LES MANCHES RETROUSSÉES, RAPPORTE CHEZ LUI UN SEAU D'EAU CLAIRE QU'IL EST ALLÉ PUISER A LA SOURCE. . . . . .

... IL EST NEUF HEURES DU MATIN. IL FAIT UN TEMPS SUPERBE. LE TALUS EST COUVERT D'UNE HERBE JAUNE, SÈCHE, CHAUDE, BRILLANTE, LUMINEUSE, TOUTE REMPLIE D'ASTERS VIOLETS ET DE CHRYSANTHÈMES SAUVAGES ET DE CHARDONS D'UN ROUGE RÉCONFORTANT. UN GRAND VENT FROID ENTRECOUPÉ DE PAUSES BRULANTES. . . . .

... IL Y A UN ARBRE DÉPOUILLÉ A L'EXCEPTION DE TROIS FEUILLES ET DESSUS UN MONSIEUR-PETIT-OISEAU QUI N'EST PAS A SON AISE ET QUI AIMERAIT AUTANT ÊTRE AILLEURS...

... IL NE CHANTE PAS! EH GREDIN! POURQUOI EST-CE QUE TU NE CHANTES PAS? . . . . . .

... C'EST DROLE! COMME NOUS SOMMES TOUS HEUREUX! IL Y A DE QUOI SE TENIR LES COTES!...

Poèmes japonais viennent de paraître dans l'*Introduction à l'œuvre de Paul Claudel* d'E. Sainte-Marie Perrin, p. 150-159.

1. P. Claudel, « Réflexions et propositions sur le vers français », *Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1925, p. 421.

Digitized by Google

Réflexion supplémentaire

... IL Y A DES MOMENTS OU L'ON A LE SENTIMENT QU'ON A SURPRIS LA NATURE EN PLEINE PRÉPARATION D'UNE DE SES ENORMES PLAISANTERIES ARCHICONNUES ET QU'ELLE EST PETRIFIEE DE CONFUSION. EH GRANDE VACHE!...

VI.

Comme conclusion, j'ajoute que ce mouvement japonisant me paraît d'autant plus notable qu'il a précédé tout ce qu'il y a d'analogue dans les autres littératures occidentales[1]. Il fournit donc une preuve très remarquable de l'ouverture de l'esprit français contemporain. Il ne s'agit plus en France de traductions comme les *Note di Samisen* de Mario Chini ou les versions de Waley, Porter ou Florenz, mais bien d'une influence directe de lettres à lettres. Quoique M. J. Bacot dise qu'il est encore trop tôt pour sentir une influence de ce type (*Cahiers du Mois* : *les Appels de l'Orient*, février 1925, p. 121), la gerbe de documents que nous avons rassemblés témoigne qu'elle agit avec bonheur sur la jeune poésie française depuis 1905.

William L. Schwartz.

1. Je songe à la regrettée Amy Lowell de Boston et à certains poèmes de *Pictures of the floating World* 1919 ou de *What's o'clock* (1925).

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

UN TRADUCTEUR FRANÇAIS IMPRÉVU DE DANTE

M. Henry Cochin signale, dans la *Vie Catholique* du 27 février 1926, le cas très curieux de l'abbé Borné, curé doyen de Palaiseau. Celui-ci — qui, depuis sa naissance jusqu'à sa mort en 1893, n'a jamais quitté le département de Seine-et-Oise — a traduit en vers toute la *Divine Comédie* : l'*Enfer*, de 1883 à 1886; le *Purgatoire*, d'avril 1886 à août 1888; le *Paradis*, du 14 novembre 1888 au 30 janvier 1890. Bien plus! le traducteur a lui-même imprimé, lui-même broché son œuvre rarissime qui ne figure dans aucun catalogue dantesque. Il avait au moins une lectrice parmi ses paroissiennes : Mme Amable Tastu. Celle-ci avait connu ses premiers succès sous l'Empire; elle avait été une manière de poétesse officielle sous la Restauration : Hugo et Lamartine lui avaient adressé des lettres en vers. Elle était venue finir ses jours à Palaiseau. Or, Mme Amable Tastu, disciple de Fauriel et des premiers « italianisants », avait le culte de Dante : c'est elle qui a écrit la préface de la traduction de son curé.

P. H.

NOTES SUR JEAN BAUDOIN
ET SUR SES TRADUCTIONS DE L'ANGLAIS
(1619; 1624-1625; 1626; 1648)

Bien qu'il soit assez ignoré des manuels, le traducteur Jean Baudoin est loin d'être un inconnu : son activité médiatrice lui a valu d'être cité parmi les auteurs qui mériteraient (mieux que beaucoup de rapsodes voués à la sempiternelle redite) une place dans l'histoire intellectuelle au gré de Remy de Gourmont (t. V des *Promenades littéraires*). Cependant on oublie trop souvent — même dans des travaux de littérature comparée — que le XVIIe siècle a pratiqué des échanges intellectuels fort actifs non seulement avec l'Italie et

Digitized by Google

l'Espagne, mais avec l'Angleterre. A ce titre, un examen détaillé de l'activité de Jean Baudoin, traducteur de l'anglais (ses traductions de l'espagnol sont plus connues), peut rendre des services.

*
* *

On ne sait pas exactement quelle année naquit, à Pradelles, Jean Baudoin, un des premiers membres de l'Académie après avoir été lecteur de la reine Marguerite et ensuite au service du malheureux maréchal de Marillac. Malgré ces patronages, il fut forcé de gagner sa vie en maniant une plume facile. Ses écrits lui valent peu de mentions de son vivant. « Nous lui avons l'obligation, dit Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie*, d'avoir mis en notre langue un très grand nombre de bons livres ». Malheureux pendant sa vie, on ne le laisse même pas reposer en paix après sa mort, car certains veulent démontrer, d'après le témoignage peu solide de Tallemant des Réaux, qu'il ne composa pas toutes les traductions qui arborent son nom. Du moins, Paulin Paris nous dit, en suivant Tallemant, qu'il fut prête-nom ou « éditeur responsable » pour la princesse de Conti et Pierre de Boissat entre autres.

Quoi qu'il en soit, il va nous répondre, comme éditeur responsable, de trois traductions d'ouvrages anglais, lesquelles en effet parurent sous son nom.

Sa première traduction de l'anglais fut une version des *Essais* de Francis Bacon. Un examen détaillé de cette traduction, qui parut en 1619, nous permet de dire qu'il traduisit l'ouvrage de Bacon, non pas sur un texte anglais, mais sur une version italienne faite par un Anglais, Sir Thomas Mathew, et publiée à Londres en 1618. L'ordre des essais, quelques fautes de traduction et des omissions se correspondent de si près dans les versions italienne et française que nous sommes forcés d'admettre que Baudoin a trouvé l'italien plus facile à traduire que l'anglais. Aux erreurs du traducteur italien, Baudoin en ajoute de nouvelles; il supprime quelques passages où Bacon s'exprime sur la politique ou sur l'histoire encore récente de France; aussi ménage-t-il l'église romaine, que Bacon n'épargne point.

Malgré la concurrence d'une autre version française des *Essais*, écrite par un Anglais, Sir Arthur Gorges (*sic*), la version de Baudoin a dû plaire au public, car elle fut réimprimée en 1621 et en 1622. Puisque l'on se plaît à dire que Baudoin avait la mauvaise habitude de remanier un peu les versions d'autrui, nous avons examiné de près ces deux versions et voici nos conclusions : il n'y a aucune trace de plagiat. Quant aux mérites des traductions, celle de Gorges est plus serrée et correspond de plus près à l'anglais concis et puis-

Digitized by Google

sant de Bacon; celle de Baudoin est plus coulante, mais manque de vigueur et renferme maintes erreurs que Gorges ne commet pas. Baudoin aurait profité de la version de Gorges, s'il l'avait lu.

En 1626, Baudoin fit publier un volume intitulé : *Les Œuvres morales et politiques de Messire François Bacon*, contenant les *Essais*, le traité sur la *Sagesse mystérieuse des Anciens* et d'autres opuscules. La *Sagesse* avait été traduite du latin en italien en 1618 par Mathew, en anglais par Gorges, en français, sans doute sur l'italien, par Baudoin, en 1619. Les *Essais* ont été soigneusement revus sur le texte anglais de 1625 ou sur un texte latin; non seulement Baudoin corrige la plupart de ses erreurs, mais il traduit les essais ajoutés en 1625; maintenant, au lieu de trente-huit essais, il y en a cinquante-huit. Cependant, les passages que Baudoin avait supprimés, de parti pris, dans son édition de 1619, manquent toujours. Cette édition fut reproduite à plusieurs reprises.

Notre impression générale sur cette traduction est assez favorable, sans que nous soyons plein d'enthousiasme. Baudoin rend à peu près la pensée de Bacon, mais la grande qualité de l'anglais est perdue : sa concision, sa force, sa vigueur épigrammatique.

Après cet effort, Baudoin se dévoua à la traduction de divers ouvrages latins, italiens, espagnols; il laissa tranquille la littérature anglaise jusqu'en 1622, quand il traversa la Manche pour préparer en Angleterre une version de l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke* de Sir Philip Sidney, par ordre de la reine mère. Il y passa deux ans et en 1624, au mois de juin, il publiait à Paris son premier tome de l'*Arcadie;* le tome II suivit en novembre et la troisième partie parut en mars 1625. Ce grand travail lui coûta cher en labeur et en ennuis, car l'anglais lui était difficile, comme il l'avoue dans un de ses « Advertissements », et il se vit bientôt assailli par des rivaux, qui lui en voulaient du succès de son premier tome et désiraient en profiter. Ceux-ci lancèrent une « deuxième partie » de l'*Arcadie* en janvier 1625 et puis, se hâtant pour devancer Baudoin, firent publier leur troisième partie dix-sept jours avant la sienne (le 5 et le 22 mars 1625). Leur première partie ne parut qu'au mois de juillet 1625. Les deuxième et troisième parties furent traduites par Mlle Geneviève Chappelain, le premier tome (le dernier à paraître) le fut par un gentilhomme français, qui avait aidé Baudoin dans la première partie de sa version. De la demoiselle française qui aurait aidé Baudoin selon le dire de ses biographes, et qu'il aurait épousée ensuite, nous n'avons pas trouvé la moindre trace dans les préfaces de notre traducteur, mais ce gentilhomme, irrité peut-être par ce que Baudoin avait dit de son aide — qu'elle ne lui avait pas servi à grand'chose — s'était rangé parmi ses adversaires.

Digitized by Google

La bataille engagée à la manière orthodoxe — par des avis et avertissements — ne fut pas heureuse pour Baudoin, qui semble avoir été condamné (peut-être avec son éditeur) à payer 1,200 livres de dommages-intérêts. Mlle Chappelain, qui avait passé plus de sept ans à la Cour d'Angleterre, avec la suite de la comtesse de Salisbury, jeta un défi à Baudoin : qu'il vînt devant des témoins compétents parler anglais avec elle! Les rivaux se jettent des injures, des accusations réciproques de plagiat. La condamnation de Baudoin nous montre le peu de valeur des privilèges, car celui de Mlle Chappelain date du 1er décembre 1624, tandis que celui de notre traducteur avait été accordé le 4 mars 1623 ! La protection de la reine mère, que Baudoin réclama, ne valait pas beaucoup non plus. Enfin, tous les témoignages semblent nous démontrer que, s'il y avait de la malveillance, elle existait surtout du côté des rivaux de Baudoin.

Nulle trace de plagiat ne se trouve dans les deux versions, mais nous pouvons déclarer hautement que la version de Baudoin est plus correcte, supérieure, à tous égards, à celle de ses rivaux. Tandis que Baudoin traduit les vers de Sidney (dans des vers français qui nous semblent plats et dénués de charme aujourd'hui), Mlle Chappelain ne l'ose pas toujours et, quand elle s'y essaie (elle ou le gentilhomme français), ses versions sont faibles et moins coulantes que celles de Baudoin. Dans la prose, Mlle Chappelain raccourcit le texte et se trompe bien souvent pour une personne qui avait passé sept ans en Angleterre. Elle s'écarte de la signification de l'anglais et fausse souvent le sens. Le lecteur pourra en juger, en comparant les versions de ce passage, choisi au hasard :

« *Sidney :* This Clinias in his youth had bene a scholar so farre, as to learne rather wordes than maners, and of words rather plentie then order; and oft had used to be an actor in Tragedies, where he had learned, besides a slidingnesse of language, acquaintance with many passions, and to frame his face to beare the figure of them...

« *Baudoin :* Ce Clinias dès sa premiere ieunesse auoit affetté plustost d'apprendre de bons mots que de bonnes mœurs. Aussi estoit-ce un grand discoureur, et qui faisoit mestier aux Tragedies de representer diuers personnages sur le théatre. Là formant son esprit à s'estudier à un langage coulant, et à contrefaire maintes passions ausquelles il accommodoit fort bien son visage...

« *Chappelain :* Ce jeune Clinias auoit assez bien estudié. Il parloit elegamment, non pas seulement sa langue maternelle; mais encor quelques langues estrangères, et auoit suiuy les Comediens si bien qu'il estoit assez poly, et auoit l'action belle, se seruant si bien de ses yeux, que chacun faisoit estat de luy... »

Digitized by Google

Y a-t-il besoin de commentaires ? Nous ne le croyons pas. D'ailleurs, la hâte des rivaux à faire paraître leur version avant celle de Baudoin eut des résultats bien fâcheux : entre les premier et deuxième tomes de leur traduction, il y a une lacune de presque sept chapitres entiers ! Cela ne suffit-il pas pour prouver que la version des rivaux de Baudoin est peu soignée ? Elle nous présente un véritable fourmillement d'erreurs de traduction.

L'*Arcadie* de Baudoin n'est pas parfaite, car les mauvaises versions sont nombreuses ; mais nous nous émerveillons qu'il ait pu, lui qui admet qu'il ne sait guère l'anglais, produire une traduction aussi bonne. Il simplifie les métaphores fleuries, souvent ampoulées, de Sidney ; il découpe en phrases plus maniables les périodes quelquefois excessivement longues de l'auteur anglais, mais son style n'en devient pas saccadé ; il ne se perd pas trop dans l'intrigue compliquée de ce roman à tiroirs et il traduit la pensée de Sidney sans trop la déformer.

Cette traduction eut des répercussions en France : elle aidait à populariser ici le genre pastoral, et nous voyons paraître en 1638 une tragi-comédie de Maréchal, intitulée *Lizidor ou la Cour Bergère*, qui nous raconte les amours de Lizidor (Musidore) et Pyroclès pour les deux princesses, filles du roi Basile. Un des récits secondaires du grand roman anglais, les amours contrariées de Phalante et de Philoxène pour Hélène, reine de Corinthe, fournit à La Calprenède le sujet d'une tragédie, *Phalante*, qui parut en 1641.

Les malheurs qui avaient guetté sa traduction de l'*Arcadie* persuadèrent peut-être à Baudoin qu'il ferait mieux de ne pas se mêler de traductions de l'anglais, car son essai suivant date de 1648. Vingt-trois ans avaient endormi ses craintes quand il fit publier sa version de l'*Homme dans la Lune* de Francis Godwin, évêque de l'église anglicane ; cet ouvrage, écrit probablement en 1601 et 1603, ne fut publié à Londres qu'en 1638, après la mort du bon prêtre.

Au fond, ce livre n'est qu'une sorte d'*Utopie*, qui décrit un pays merveilleux découvert dans la lune par un aventurier espagnol, Dominique Gonzalès, qui y alla, enlevé par des oies qu'il avait apprivoisées. Ce qu'il y a de fantastique dans un tel récit se mêle aux détails les plus ordinaires et les plus circonstanciels, de façon que la narration soit à la fois convaincante et baroque. Nous n'avons guère besoin de dire que l'auteur ne laisse pas passer une si belle occasion de moraliser, et ses réflexions sur les mœurs des Lunaires avaient pour but de faire honte et de servir d'exemple à ses lecteurs terrestres.

Baudoin avoue, dans son « Advis du Traducteur », qu'il s'est servi

Digitized by Google

d'une traduction manuscrite faite par un Écossais, Thomas d'Anan ; ce manuscrit, avec le texte anglais, lui avait été communiqué par M. d'Avisson, « médecin, des mieux versés qui soient aujourd'huy dans la connoissance des belles Lettres et surtout de la Philosophie naturelle ». La version de Baudoin est bonne, les erreurs de traduction sont rares, grâce sans doute à ce précieux manuscrit. Il en résulte un volume qui a pu avoir une popularité considérable dans son temps, mais qui nous présente seulement une sorte d'intérêt archéologique. Nous y voyons les idées de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe sur les sciences, idées depuis approuvées ou rejetées par la science moderne; des idées utopiques avec lesquelles nous sommes bien familiers par maints ouvrages littéraires, par maints discours politiques. Les idées morales ne sont que des lieux communs, mais, pour être souvent redites, n'en ont pas moins de vérité. D'ailleurs, dans l'*Homme dans la Lune*, ces idées se présentent d'une manière nouvelle. Seul avant Godwin, Lucien avait entrepris ce voyage merveilleux et satirique; maintenant Godwin le fait, traînant derrière lui Baudoin, qui, à son tour, traîne à sa suite Cyrano de Bergerac.

En 1657, neuf ans après la publication de la version de Baudoin, Le Bret, fidèle ami de Cyrano, fit publier l'*Histoire comique* de celui-ci : dans sa préface, Le Bret cite notre ouvrage. Il donne les noms de divers auteurs qui ont écrit sur la lune et sur la possibilité qu'elle soit habitée : entre Lucien et le Père Mersenne, il nous parle des « Gansars (oies) qui portèrent l'Espagnol dont le livre parut icy il y a douze ou quinze ans ». Dans le texte même de l'*Histoire comique*, Cyrano nous raconte comment il rencontra à la Cour de la Lune un Espagnol, qui lui demanda pourquoi il s'était servi, pour y arriver, d'une telle machine. Cyrano répondit « que c'estoit à cause qu'il avoit emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensois aller », et l'Espagnol sourit de cette raillerie.

Ce n'est pas tout. Toutes sortes d'idées exprimées dans les deux ouvrages coïncident de très près : certes, la plupart de ces coïncidences peuvent s'expliquer par identité de sources, mais nous devons admettre que le livre de Godwin, traduit par Baudoin, offrit à Cyrano une sorte de « somme » de ces notions sous une forme agréable. Godwin et Cyrano envisagent le problème de la gravitation de la même façon, mais Cyrano va plus loin dans ses idées sur le système solaire, en disant que le soleil est le centre de l'univers. Sur la taille des Lunaires, leur longévité, sur le climat toujours doux, éternel printemps, de la lune, les deux auteurs sont d'accord. Godwin nous explique qu'en Chine il existe deux langages : celui

Digitized by Google

du peuple et celui des lettrés; Cyrano raconte la même chose des Lunaires, en combinant avec cette assertion une autre idée de Godwin, que les Lunaires parlent un langage musical. De ce langage, que Bergerac attribue seulement aux nobles de la lune (le menu peuple s'exprimant par des gestes et par des mouvements du corps), les deux auteurs nous offrent quelques exemples. Selon tous deux, les habitants de la lune détestent le mensonge et aiment les lettres, l'érudition; ils ne craignent pas la mort et sont remplis de grandes vertus. Pour les relations sexuelles, divergence : Godwin loue leur chasteté orthodoxe, mais Cyrano nous montre un état où l'amour « libre » est pratiqué et où « tout homme a pouvoir sur toute femme, et une femme tout de même pourroit appeller un homme en justice qui l'avoit refusée ». Ces idées ne sont que l'expression extérieure de systèmes philosophiques que nous n'avons pas besoin d'analyser, car le lecteur les connaît bien. Cependant, l'identité de tant de notions et les deux citations déjà mentionnées nous permettent de dire que Cyrano a connu l'*Homme dans la Lune*, dans la version de Jean Baudoin.

* * *

Voilà trois ouvrages anglais que Baudoin a traduits : Pellisson n'a-t-il pas raison de reconnaître une dette des Français envers ce traducteur ? Baudoin offrit aux Français trois ouvrages dont deux, les *Essais* et l'*Arcadie*, possédaient une grande valeur; même s'il perdit la concision et la force de Bacon, l'élégance et la richesse de Sidney, il conservait pour la plupart leur pensée. Il n'est pas parfait traducteur, car le souci qu'il a du fond entame sérieusement sa recherche de la forme. Il s'occupe quelquefois des mots et se trompe sur les idées secondaires; sur les idées principales, on peut dire qu'il est compétent. Il offre aux Français les réflexions mûres et expérimentées d'un grand homme d'État, l'idéal chevaleresque et noble d'un Bayard anglais, les notions scientifiques et morales d'un bon prélat.

Donc, le pauvre Baudoin qui, de son propre aveu, ne savait guère l'anglais et qui traduisit les *Essais* sur une version italienne, réussit, néanmoins, à mettre en français des ouvrages représentatifs de la pensée anglaise. Il sut choisir ses modèles et, quoique harassé par des rivaux, poursuivi par la maladie et la misère, il employa son temps à introduire en France de ces idées étrangères par l'assimilation desquelles la littérature française s'est toujours rafraîchie et revivifiée. Comment ne pas avouer une plus grande dette envers ce traduc-

Digitized by Google

teur qu'envers maint petit poète plus connu, mais d'inspiration stérile, qui n'a rien ajouté à l'héritage si riche de la littérature française ?

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. — Sur la vie de Baudoin : Niceron, *Mém. des Hommes ill.*, t. XII, p. 200 et suiv.; Baillet, *Jugements*, t. III, p. 126, 127; Paris (P.), *Sur deux romans anecdotiques* (*Bull. du Bibliophile*, juin 1852, p. 812 et suiv.); Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*. Paris, Didier, 1858, t. I, p. 238-241; t. II, p. 515-517; Quérard, *Supercheries*, t. I, p. 469-470; Sauzet, *Notice historique sur J. Baudoin, de l'Académie française* (*Ann. de la Soc. d'agriculture du Puy*, 1836, p. 161-174).

Les Essais de Bacon. — Les Essays politiques et moraux de messire François Bacon... Mis en nostre langue par I. Baudoin. Paris, Fr. Julliot, 1619, in-12. (M. Lanson, *Manuel bibl.*, n° 4042, donne la date de 1611; nous n'avons pas pu trouver un exemplaire de cette date; d'ailleurs, le privilège ne fut accordé qu'en 1619.) Cette édition contient trente-huit essais qui, tout en s'écartant de l'ordre des essais dans les éditions anglaises, suivent exactement celui de la version italienne de Mathew. Ainsi que dans l'édition italienne, l'essai « Of Superstition » est omis; celui « Of Faction » apparaît sous le titre « Des Ligues, ou des Partis differens »; un essai intitulé « Des Seditions et des Troubles », qui n'avait jamais paru dans une édition anglaise, figure dans les traductions italienne et française et l'on a suggéré que Bacon lui-même l'a donné à Sir Thomas Mathew. Baudoin supprime l'essai « Of Religion ». — Reproductions : Paris, Julliot, 1621, in-12; 1622, même édition, titre rafraîchi.

Les Œuvres morales et politiques de messire François Bacon... de la version de I. Baudoin. Paris Rocolet et Targa, 1626, in-8°. Cinquante-huit essais; le titre de l'un (« Des delais ») manque dans la table; un essai (« Des jardins ») manque totalement. Ce volume contient aussi la *Sagesse mystérieuse des Anciens*, le *Traicté des couleurs* et l'*Explication morale de quelques paraboles de Salomon*. — Reproductions : Paris, Rocolet et Targa, 1633, in-8°; *ibid.*, 1636, in-8°. Paris, Bourdon et Périer, 1637, in-8°; Paris, Roger, 1639, in-8°.

Saggi morali del Signore Francesco Bacono... Con un'altro suo Trattato della Sapienza degli Antichi. Tradotti in Italiano. Londres, Bill, 1618, in-12. C'est sur ce texte que Baudoin a travaillé en 1619.

Essays moraux du très-honorable seigneur François Bacon... traduits en françois par le sieur Arthur Georges. Londres, Bill, 1619, in-16. (Je saisis cette occasion pour signaler respectueusement à M. Legouis que l'*Artisan de la Fortune*, qu'il cite (*Hist. de la littérature anglaise*, p. 367) n'est pas une traduction des *Essais*, mais d'un traité latin de Bacon intitulé *Faber Fortunae*, traduit en 1640 par Baudoin.)

L'Arcadie de Sidney. — La traduction de Baudoin : t. I. Paris, Toussainct du Bray, 1624, in-8°; t. II, *ibid.*, 1624, in-8°; t. III, *ibid.*, 1625, in-8°. — La traduction rivale : t. II. Paris, Robert Foüet, 1625, in-8°; t. III, *ibid.*, 1625, in-8°; t. I, *ibid.*, 1625, in-8°.

(*Nota.* La série Y^2. 11339-11341 de la Bibliothèque nationale consiste dans les premier et troisième tomes de la traduction de Baudoin; le deuxième tome est de la traduction de Mlle Chappelain. On trouve la seconde partie de la version de Baudoin à la bibliothèque Sainte-Geneviève, portant la cote 8° Y. 37433 Inv. 6832.) Le texte anglais se consulte facilement dans l'édition suivante : *The Countess of Pembroke's Arcadia*, edited by Albert Feuillerat. Cambridge, University Press, 1912, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

L'Homme dans la Lune de Godwin. — L'Homme dans la Lune... mis en nostre langue par J[ean] B[audoin] [De l']A[cadémie]. Paris, Piot, 1648, in-8°. — Reproductions : Paris, Cochart, 1666, in-16, et, d'après Quérard, Rouen, 1655-1656, 2 vol. in-8°.

Le texte anglais : *The Man in the Moon : or a discourse of a Voyage thither by Domingo Gonzales the Speedy Messenger*. London, Norton, Kirton and Warren, 1638, in-16. Le frontispice de cette édition est reproduit dans les éditions françaises.

Harold W. LAWTON.

UNE CORRESPONDANCE DE KLOPSTOCK A RETROUVER

Sur la liste — qui serait longue — des représentants diplomatiques de la France qui se sont efforcés de comprendre et d'interpréter les productions littéraires de l'étranger dont ils étaient les hôtes, figurerait avec honneur le baron Jean-François de Bourgoing (1748-1811). Avant de se voir confier par Napoléon Ier la légation de Saxe et d'accompagner le roi de Saxe à Erfurt où il fit connaissance de Wieland et de Gœthe, il avait occupé divers postes hors de France. Un des premiers lui valut de séjourner à Hambourg, comme ministre plénipotentiaire auprès des Princes et des États de la Basse-Allemagne, de 1788 à mai 1790, et encore de juin 1791 à janvier 1792[1]. C'est en cette qualité qu'il avait approché Klopstock, alors en pleine apothéose de poète lyrique et religieux. Or, on lit dans les *Épisodes militaires et politiques* de son fils, le baron Paul de Bourgoing (Paris, 1864, p. 90) :

Mon père savait l'allemand comme le français, avait une grande sympathie pour l'Allemagne et une sincère admiration pour la littérature de ce pays. A Hambourg, il avait vu très fréquemment Klopstock, auteur de la *Messiade*. Ce poème, peu lu de nos jours, même en Allemagne, n'est plus que l'objet d'une admiration *traditionnelle et sur parole;* les Allemands accusent même la *Messiade* d'être souvent obscure dans sa métaphysique sublimité... Je puis toutefois certifier que mon père, ayant un jour lu plusieurs de ces strophes accusées d'obscurité nébuleuse, et s'étant adressé directement à l'au-

1. *Listen der in Hamburg residirenden, wie der dasselbe vertretenden Diplomaten und Consuln* (*Zeitschrift des Vereins für hamburgische Geschichte*, t. III, p. 435).

Digitized by Google

teur lui-même pour en avoir l'explication, n'avait obtenu que cette réponse : « Il me serait impossible de donner aujourd'hui, par un commentaire, l'explication de ce que je voulais dire en écrivant ceci... »

Et l'auteur de ces souvenirs ajoute en note :

J'avais trouvé dans les papiers de mon père une correspondance échangée en langue allemande, et sur ce sujet, entre lui et Klopstock. Je l'ai donnée au comte Esterhazy, ambassadeur à Madrid et possesseur d'une grande collection d'autographes...

Il serait intéressant de retrouver ces éclaircissements fournis par le poète de la *Messiade* à un Français de bonne volonté.

F. B.

NOTES SUR LA FORTUNE
DU *GEORGE BARNWELL* DE LILLO EN FRANCE

George Barnwell, or the London Merchant date de 1731. C'est l'histoire d'un jeune apprenti, George Barnwell, qui, agissant sous l'influence de Millwood, sa maîtresse, assassine son oncle, afin de lui dérober de l'argent pour elle. Rempli cependant de remords, il retourne à sa maîtresse les mains vides. Elle le dénonce et il périt par la main du bourreau. Tel est en peu de mots l'intrigue d'une pièce qui était, pour les Français du XVIIIe siècle, le type accompli du « genre noir » d'outre-Manche. Accueillie avec enthousiasme par le public anglais, elle était en France aux prises avec le *bon goût* et la *sensibilité* des gens de lettres, qui la trouvaient détestable. Ce n'est pas qu'on ne tînt pas compte de la force, du pathétique, de la vérité, de la moralité foncière de la pièce anglaise ; on y a trouvé même du génie. Mais ce génie, selon eux, ne pourrait jamais se faire valoir que sur la scène anglaise.

Malgré ses détracteurs, et malgré la timidité de certains de ses défenseurs, le *George Barnwell* prit pied définitivement en France, où il tient une place dans l'histoire du drame. Les notes suivantes ont pour objet d'apporter quelques précisions historiques sur les transformations que la pièce anglaise a subies en France au XVIIIe siècle.

Digitized by Google

I. — 1734. Trois ans après la première représentation anglaise parut, dans le *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, une traduction assez exacte de cinq scènes [1], accompagnées de quelques remarques préliminaires et d'un résumé de la pièce entière [2], le tout très probablement de la main de l'abbé Prévost lui-même. Ce dernier insiste, pour justifier la présentation de ces quelques scènes au public français, sur la popularité soutenue de la pièce en Angleterre.

II. — 1748. *Le Marchand de Londres, ou l'histoire de George Barnwell.* Tragédie bourgeoise, traduite de l'anglois, de M. Lillo, par M. ***, M.DCC. XLVIII. — S. l., in-12, 2 ff.-139 p. (Bibl. nat., 8° Yth. 10870).

Le traducteur, Clément de Genève, reproduit les remarques préliminaires de Prévost et les cinq scènes déjà parues dans le *Pour et Contre* [3] presque mot à mot. Il ne traduit pas cependant les scènes de la potence qui terminent la pièce anglaise [4]. A ce propos il dit (p. 139) : « La plume me tombe de la main. Les scènes suivantes représentent le lieu de l'exécution; on y voit la Potence, le Boureau (*sic*), la Populace, &c. Milvoud meurt en enragée, & Barnwell en saint. Reste à scavoir s'il sera sauvé. » Clément trouve encore autre part de quoi offenser le goût français. Dans le premier dialogue entre Barnwell et Milvoud, où celle-ci parle de l'amour, il a fait, dit-il modestement (p. 19) : « quelques legers changemens pour adoucir ce qu'il y avoit de plus choquant ». Il trouve de mauvais goût les monologues, les vers qui terminent chaque acte, le style élevé employé par une servante. Vers la fin de l'acte III, scène IV, il remarque : « En bonne Police dramatique, Marie [complice de Milvoud] devroit se tuer ici; mais sur le théâtre Anglois ce n'est pas la peine de se tuer soi-même; ce seroit un spectacle trop commun. Il faut quelque bon assassinat à coups redoublés, quelque bon parricide avec tous ses agremens. » Voir sur cette traduction le *Mercure de France*, novembre 1748.

Autre édition : *Le Marchand de Londres, ou l'histoire de George Barnwell*, tragédie bourgeoise, traduite de l'Anglois, de M. Lillo, seconde édition, augmentée de deux Scènes. Le prix est de 30 sols

1. *Le Pour et Contre; ouvrage périodique : par l'abbé Prévost* (Paris, Didot, 1733. etc.), 1734, t. III, p. 345-351 (I, III); p. 351-353 (III, III); p. 354-356 (III, IV); t. IV, p. 18-19 (IV, II); p. 19-23 (IV, III); et p. 23-24 des réflexions sur « l'effet de cette scène ».

2. *Ibid.*, t. III, p. 337-344.

3. Ces scènes deviennent : I, III; III, V; III, VI, avec une partie de VII; IV, V; et IV, VI, respectivement.

4. Il faut avouer qu'en Angleterre aussi ce dénouement était généralement omis à la représentation.

Digitized by Google

A Londres, chez Jean Nourse, M. DCC. LI. — In-12, 156 p. (Bibl. nat., Yf. 4879; Brit. Mus., 164 a. 62.)

En ajoutant les scènes de la potence, Clément les fait précéder de l'avertissement suivant (p. 149, n.) : « C'est ici que la Pièce doit finir, & qu'il faut cesser de lire, à moins qu'on n'aime à voir la Potence, le Bourreau, &c. » On se doute bien que les lecteurs ne se sont pas toujours tenus à ces conseils de sagesse.

Cette « seconde édition » a été lancée à nouveau en 1755, reliée avec trois autres pièces, accompagnées d'une feuille de table et du titre général suivant : « Théâtre bourgeois, ou recueil des meilleures pieces de différents auteurs Qui ont été représentées sur des Théâtres Bourgeois. A Paris, chez Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût. M. DCC. LV. » (Bibl. nat., Yf. 4879).

III. — 1763. *Lettre de Barnevelt, dans sa prison, à Truman son ami, précédée d'une lettre de l'auteur.* A Paris, chez Sébastien Jorry, imprimeur-libraire, rue & vis-à-vis la Comédie-Françoise, au Grand-Monarque & aux Cigognes. M. DCC. LXIII. Avec Approbation. — Pet. in-4°, 37 p., fig. (Bibl. nat., Ye 20447). La Bibliothèque nationale possède aussi deux autres éditions, de 1764 et de 1766. Les deux premières existent sur grand papier.

L'auteur, C.-J. Dorat, dans sa *Lettre* préliminaire, dit qu'il vient de lire le *Marchand de Londres :* « J'étois encore tout brulant de l'impression qu'il m'avoit faite : j'éprouvois le besoin d'écrire; besoin impérieux, lorsqu'il naît de la sensibilité. Tu me conseillas de traiter ce sujet, qui manque à notre Théâtre. Echauffé par tes avis, je m'enfonçois dans le cahos de la Pièce Angloise; car c'est ainsi que j'appelle un Ouvrage ? où rien n'est préparé, motivé, justifié... Je fus effrayé à chaque pas de la difficulté de mon projet. En effet, souffriroit-on sur notre Scène un enchaînement de crimes aussi révoltans... J'entends d'ici le cri d'indignation publique repousser cette furie, & interrompre cet affreux spectacle... » Ces réflexions lui permettent de relever ensuite le contraste qui existe entre les « génies » des deux nations. Au lieu de faire un drame de son modèle, il y choisira « le passage vraiment émouvant » et il en fera une épître.

L'*Almanach des Muses* pour 1764 (p. 151-2) affirme que « cette héroïde est celle qui a fait le plus de sensation dans le public, après l'Héloïse de M. Colardeau[1] ». Voir aussi la *Correspondance littéraire*, t. V, p. 475.

1. C'est Dorat qui s'est avisé le premier de franciser le nom de Barnwell.

Digitized by Google

IV. — 1765. *L'École de la jeunesse, ou le Barnevelt François;* comédie en trois actes et en vers, meslée d'ariettes, par M. Anseaume. La musique est de M. Duny. Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 24 janvier 1765. Sicelides Musæ, paulò majora canamus, Virgile. Le prix est de 30 sols avec la musique. A Paris, chez Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût. M. DCC. LXV. Avec Approbation & Privilege du Roi. — In-8°, 96 p. (Bibl. nat., Yf. 11290).

On peut deviner que, dans la pièce d'Anseaume, il ne subsiste pas grand'chose de la pièce de Lillo. Oronte, oncle de Cléon, s'oppose au mariage d'Hortense avec son neveu. Hortense, blessée dans son amour-propre par cette attitude, incite Cléon à dérober, dans le secrétaire de l'oncle, l'argent nécessaire à leur fuite. Au lieu d'argent, Cléon trouve un testament qui le constitue légataire universel de son oncle. Cléon se repent, confesse la faute qu'il était sur le point de commettre, et il est pardonné.

Cette pièce reparut le 11 octobre 1779, avec des remaniements du compositeur Prati[1].

V. — 1769. *Jenneval, ou le Barnevelt françois*, drame en cinq actes en prose, par M. Mercier. A Paris, chez Le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille. M. DCC. LXIX. — In-8°, 2 ff.-146 p. (Mazarine, 21842. Y.; Brit. Mus., 86. i. 2 (1).) La permission est datée du 23 septembre 1769.

De cette pièce il existe au moins huit éditions françaises. Elle a été traduite en allemand deux fois, six éditions en tout, la première de 1770; en italien, trois éditions; en polonais et en suédois. Elle fut représentée peu après sa publication, à Bruxelles et à Nancy, et

1. *Journal de Paris*, 11 octobre 1779; Grimm, VI, 187; XII, 331; *Mém. secrets*, XVI, 219. — En cette même année 1765, Diderot aurait eu l'idée de fondre en une seule pièce le *George Barnwell*, le *Gamester* de Moore et la *Miss Sara Sampson* de Lessing.

Il convient d'ajouter que cette dernière pièce, elle-même inspirée de Lillo, eut en France un certain succès. Elle fut jouée à Saint-Germain, chez le duc d'Ayen, le 15 décembre 1761 (Texte, *Klopstock, Wieland et Lessing en France au XVIIIe siècle*, dans la *Revue des Cours et Conférences*, 16 avril 1896). Grimm parle (t. VI, p. 141, 1er décembre 1764) d'une adaptation non publiée, jouée avec beaucoup de succès en 1764 sur les scènes privées; elle était de Trudaine de Montigny. Ensuite, elle fut traduite par le baron de Bielfeld, dans son *Progrès des Allemands dans les sciences...* (éditions en deux volumes, 1767 et 1768, vol. II, ch. xv); par Juncker et Liébaut, *Théâtre allemand*, I (1772); par Bonneville dans le *Nouveau théâtre allemand* (12 vol., 1782-1785), X; et par August von Braunschweig-Oels, adaptation restée manuscrite. — Je dois la plupart de ces renseignements à M. Halloran.

Digitized by Google

bientôt partout dans les provinces; en 1776, on la monta à Paris, aux Associés, et aux Italiens, le 13 février 1781. L'orage inouï qu'elle provoqua à cette occasion rappelle la première de *Hernani* (voir les *Mémoires secrets*, t. XVII, p. 67, 14 fév. 1781). C'était la première pièce de théâtre de son auteur.

Son chef de bureau confie une lettre de change à Jenneval, qui la détourne au profit de sa maîtresse. Celle-ci tâche de le persuader de tuer et de voler son oncle, venu de la campagne à la nouvelle du premier méfait. Le jeune homme refuse et arrive à temps pour tuer le complice de sa maîtresse qui était lui-même sur le point d'assassiner l'oncle. Jenneval est pardonné par son oncle[1].

VI. — 1773. *Orphanis*, tragédie, par M. Blin de Sainmore. Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Ordinaires du Roi, le samedi 25 septembre 1773. Prix 36 s. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise. M. DCC. LXXIII. — In-8°, VII + [8]-110 p. + 1 f. (Bibl. nat., Yf. 6612). La Bibliothèque nationale possède six autres éditions ou réimpressions de cette pièce. Au verso du titre de la première édition, l'éditeur en annonce déjà une autre pour février 1774, que je n'ai pas trouvée.

« Je ne dissimulerai point, dit l'auteur (p. III), que la lecture du *Marchand de Londres* m'a fait naître l'idée de cette tragédie. » La pièce anglaise, cependant, pèche contre toutes les règles, et, reprit-il, « un pareil caractere [que Milvoud] exposé sur la scène françoise, feroit fuir d'horreur & et d'indignation tous les spectateurs... pour me conformer à notre goût, j'ai été forcé de prendre une autre route; j'ai changé l'action; j'ai ennobli les caracteres; j'ai surtout adouci les couleurs trop sombres et trop horribles;... On ne sauroit disconvenir que ma Pièce ne soit beaucoup plus régulière que celle de Lillo ». Voyons de quelle manière il *transforme* la pièce de Lillo. Sesostris, roi d'Égypte, accepte pour son neveu Arcès l'offre de la main d'une princesse crétoise. Arcès avait cependant déjà réclamé, sans le nommer, le prix de ses conquêtes et de ses victoires; c'est la main d'Orphanis, dame de la cour, qu'il désire. Apprenant la décision de son oncle, il se déclare, et la dame est jetée en prison. Là, elle persuade son amant que le roi va la mettre à mort; il court tuer son oncle; il le surprend en soliloque; il est attendri par les paroles du vieux roi. Orphanis survient, confesse ses machinations et se tue[2].

1. Grimm, XII, 479 (février 1781), *Mercure de France*, 17 mars 1781, 138.

2. Il existe une *Lettre de Berneval à Julie, son amante, ou le fanatisme de l'amour*, par M. de Saint-Hulet. (Où fuirai-je? le Phantôme est dans mon cœur.

Digitized by Google

VII. — 1778. *Barnevel.* Drame imité de l'anglais, en cinq actes et en vers. Dans : Œuvres de M. de La Harpe... nouvellement recueillies. A Paris, chez Pissot, quai des Augustins, près la rue Git-le-Cœur. — 6 vol. in-8°, t. I (1778), p. [145]-261 (Bibl. nat., Z. 20389). Réimprimé dans : *Œuvres choisies et posthumes* (Paris, Migneret, 1806, 4 vol. in-8°), t. II, en extrait, et dans : *Œuvres* (Paris, 1821, 16 vol. in-8°), t. II.

La Harpe, dans cette pièce, fait encore un effort pour plier le *George Barnwell* aux règles de la tragédie, tout en renonçant expressément à l'épreuve de la représentation. Sa longue préface (I, 146-194) porte pour titre : « Réflexions sur le Drame. Réfutation du Livre intitulé : Esssai sur l'Art dramatique », c'est-à-dire du livre *Du Théâtre* de Mercier.

Dans le dénoûment de la pièce, l'oncle est poignardé par Barnevel sur la scène, mais « l'action se passe entre les arbres qui dérobent au Spectateur l'horreur du coup ». Lucie (la Marie de Lillo) confesse son amour secret pour Barnevel et se tue. Barnevel suit immédiatement son exemple[1].

VIII. — An VII. *Barnwell, traduit de l'anglais.* Par Jean-François André. Tome Premier. (Second. Troisième.) De L'imprimerie de Ducauroy. A Paris, chez H. Nicolle, rue du Boulay, n° 56. L'An VII. — 3 vol. in-12, 2 ff.-VIII-252 p.; 2 ff.-276 p.; 2 ff.-279 p. Chaque vol. est accompagné d'une gravure par Maradan. (Br. Mus., 12808. o. 17).

L'original de cet ouvrage, par Thomas Skinner Surr, est un roman fondé sur la pièce de Lillo. La première édition anglaise est de Londres, 1798, 3 vol. in-12 (London Library). Il existe au moins sept éditions anglaises. Une dédicace à Mrs. Siddons et un prologue en vers sont remplacés dans la traduction par une Préface du traducteur. Le texte est suivi fidèlement.

T. Vincent Benn.

J. J. R.) N. Hel. A Londres. Et se trouve à Paris, Chez Esprit, Libraire de S. A. S. Mgr le Duc de Chartre, au Palais-Royal. M. DCC. LXXVII. In-8°, xx-[21]-71 p. (Bibl. nat., Ye. 32678). Dans cette lettre, Berneval exhale, de la Trappe, ses remords d'avoir frappé son père qui s'opposa à son mariage avec Julie. Le choix du nom de Berneval a peut-être quelque signification.

1. Quérard et Larousse insistent sur le fait que le *Beverley* de Saurin est une adaptation de Lillo. *Beverley* est imité du *Gamester* de Moore (1753).

Digitized by Google

EDGAR POE ET THÉODORE DE BANVILLE

Quand on lit les quelques fragments que Baudelaire et Mallarmé ont consacrés à l'esthétique de la poésie, on rencontre assez souvent accouplés les noms d'Edgar Poe et de Théodore de Banville.

C'est qu'en effet les théories de ces deux derniers poètes présentent des points communs. Dans son *Petit traité de Poésie française*, Banville a exprimé des idées qui doivent quelque chose à Edgar Poe.

Banville ne lut sans doute jamais l'auteur américain dans le texte, et il connut seulement les traductions et les préfaces de Baudelaire; mais elles suffisaient largement à lui donner une vue générale de l'esthétique d'Edgar Poe. Peut-être d'ailleurs Baudelaire, dans ses conversations avec son ami, ajouta-t-il quelques explications orales.

Quoi qu'il en soit, les idées de Banville coïncident sur bien des points avec celles d'Edgar Poe. Celui-ci affirmait, on se le rappelle, que la poésie ne doit point se proposer d'enseigner une vérité quelconque, sociale ou morale, et il s'élevait contre ce qu'il nommait « l'hérésie du didactique ». Banville a écrit, avec la même netteté : « Le Poème didactique... non seulement n'existe plus, mais encore n'exista jamais. »

Sans doute, nous sommes ici en présence de la doctrine de « l'art pour l'art », et ce n'est point à Poe que Banville l'a empruntée. Mais le poète français pense à l'œuvre de l'Américain, puisque, pour montrer que le poème ne doit pas être un récit, il donne ces deux exemples : « Après Balzac et Edgar Poe, le conte en vers n'existe plus. »

Les analogies entre Banville et Poe ne se bornent d'ailleurs pas à ce fonds commun de doctrine. Ayant réduit tous deux la poésie au lyrisme, ils se font la même idée de celui-ci. D'après eux, l'élan poétique peut dédaigner toutes les autres formes de l'activité humaine parce qu'il les dépasse toutes. Edgar Poe a déclaré que, par la poésie, nous avons un aperçu des « joies divines et extatiques ». Banville croit de même que, par le lyrisme, nous pouvons en quelque manière communiquer avec Dieu : « La Poésie... s'adresse à ce qu'il y a de plus noble en nous, à l'Ame, qui peut directement être en contact avec Dieu. »

La poésie n'a ici qu'une rivale, qui est la musique. Nos deux poètes ont la même opinion quant à l'alliance des deux arts divins. Edgar Poe avait dit : « Il ne peut guère y avoir de doute que, dans

Digitized by Google

l'union de la poésie et de la musique au sens populaire, nous trouverons le plus vaste champ pour le développement poétique. Les vieux Bardes et les Minnesinger avaient des avantages que nous ne possédons pas. » Banville est tout aussi catégorique à cet égard : « A proprement parler, il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant. »

Ici encore, certes, Banville ne doit pas tout à Edgar Poe; mais, par le canal de Baudelaire, il subit l'influence de l'Américain, ainsi qu'en témoigne un certain parallélisme dans l'expression. Banville, par exemple, écrit : « Pour que le Poème mérite son nom de poème... » Il y a là comme un écho de la préface des *Nouvelles Histoires extraordinaires* : « Un poème ne mérite son titre qu'autant que... » Et la phrase de Baudelaire n'est à son tour qu'une traduction de celle de Poe : *A poem deserves its title only inasmuch as...* Il ne semble donc pas douteux que, par l'intermédiaire de Baudelaire, l'esthétique de Banville a subi le prestige d'Edgar Poe.

Mais en dehors de cette influence seconde, l'Américain a certainement exercé une influence directe sur Banville. Celui-ci n'a pu lire qu'un seul morceau critique de Poe, le seul traduit par Baudelaire, c'est-à-dire la *Genèse d'un Poème*. On se souvient que, dans ce morceau, Poe a prétendu reconstituer la façon dont il avait écrit son fameux poème du *Corbeau*. Or, dans le quatrième chapitre de son *Petit traité de Poésie française*, Banville s'est livré à un travail analogue; mais plus modeste que Poe, il a choisi comme exemple, non pas un poème de lui, mais les deux vers célèbres de Racine :

> « Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée. »

Dans cette manière de synthèse, Banville a suivi la méthode de Poe. Voulant écrire un poème mélancolique, celui-ci, s'il faut l'en croire, avant même de choisir son sujet, chercha un mot, sonore et triste, pour mettre à la dernière rime de chaque strophe. Il trouva *Nevermore*, jamais plus; et autour de ce mot, il prétend reconstruire son poème, comme par une suite de raisonnements mathématiques.

Banville procède exactement de la même façon : « Je suppose que vous songez à Ariane abandonnée par Thésée... Un mot net, clair, décisif, à la fois familier et tragique, surgira dans votre pensée. » Et c'est à partir de ce mot « laissée », c'est-à-dire à partir de la rime finale, que Banville va reconstituer le distique de Racine.

L'influence de Poe n'est pas ici discutable. Sans doute, Banville n'avait pas attendu Poe pour se rendre compte de l'excitation pro-

Digitized by Google

duite par la rime dans certains cerveaux; il lui suffisait, pour le comprendre, d'observer ce qui se passait en lui. Mais dans le passage visé, Banville s'exprime avec cette apparence de rigueur mathématique ou, si l'on préfère, avec ce charlatanisme scientifique qui est bien la marque particulière d'Edgar Poe.

Ainsi, le poète américain a agi, par sa doctrine, sur le poète français. Trouvant en Poe un adepte de la doctrine de l'art pour l'art, se reconnaissant des affinités avec l'artificieux versificateur américain, Banville lui a emprunté cette théorie qui prête à la rime le premier rôle dans la genèse poétique.

Edgar Poe doit donc compter parmi les maîtres de Banville; et si Français que soit celui-ci, il a, cette fois encore, pris une idée à un auteur étranger.

Léon Lemonnier.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Les directeurs et l'éditeur de la *Revue de littérature comparée* tiennent à remercier l'un des premiers « amis » de cette publication, M. J. E. Spingarn. Un chèque de deux cents dollars, accompagné d'une lettre qui voulait bien faire allusion à « l'éternelle dette de reconnaissance due par le monde à l'intelligence et à l'imagination de la France », est venu témoigner de l'estime de l'auteur de *Literary Criticism in the Renaissance* pour notre effort et les principes qui l'animent.

Quelques concordances de vues sur l'histoire littéraire et la littérature comparée. — On a toujours tenu à signaler ici, dans les aperçus théoriques internationaux où se manifestent les conceptions de l'histoire littéraire, ce qui s'oppose aux idées qui nous guident : il nous sera donc permis de faire état de vues concordantes qui, au même moment et de points de départ différents, marquent une adhésion.

Dans la première des études qu'il a réunies sous le titre *From Goethe to Hauptmann* (New York, The Viking Press, 1926), M. C. von Klenze, bien connu par un livre très utile sur les *Interprétations de l'Italie*, insiste sur l'espèce de nécessité qui confère un sens simplifié et « légendaire » aux grandes individualités et aux ensembles nationaux. Associations d'idées qui s'agglomèrent autour de très grands noms, personnels ou collectifs, significations nettement délimitées — même au rebours du vrai — qui permettent à la mémoire des groupes humains de conserver présents et vivants d'importants débris du passé : il y a là, selon M. von Klenze qui se réfère à nos travaux, des faits dont doit tenir compte tout historien littéraire, s'il veut rendre justice aux initiatives et aux « découvertes » et faire bonne mesure aux mouvements de l'esprit créateur. C'est, en effet, une des conditions reconnues de l'étude comparée des littératures que la détermination de ces « moyennes » du passé, le plus souvent ignorées du présent et condamnées par lui, mais qu'il importe de fixer si l'on veut comprendre dans quel sens allèrent les initiatives.

Digitized by Google

Plus directement relative à la littérature comparée, une étude fort informée de M. E. Partridge — on se rappelle ses patientes enquêtes sur l'information anglaise de nos romantiques et sur le romantisme dans le XVIIIe siècle anglais — termine la série d'essais qu'il intitule *A critical Medley* (Paris, Champion, 1926). Il y a là, sur *The comparative Study of Literature*, près de soixante-dix pages de doctrine qui méritent d'être, pour l'amorce d'un enseignement de cet ordre en pays britannique, l'analogue de ce que furent en France les premiers exposés théoriques de J. Texte. Certains détails appellent de légères rectifications (c'est ainsi que l'effort de l'Université Harvard mériterait, p. 160, d'être rapproché de celui de l'Université Columbia, ou que l'exagération sociologique des travaux de Posnett demanderait des réserves, p. 173); certains rapprochements d'idées pourront surprendre. Mais l'esprit dans lequel sont exposés ici, à la fois, un résumé du passé et un programme d'avenir ne peut que mériter l'approbation de quiconque a songé à ces questions. « Le comparatiste véritable reconnaît que sa spécialité n'est qu'un aspect de l'histoire littéraire; il se rend compte que, malgré tout le sens et toutes les applications qu'il attribue à sa spécialité, il irait trop loin s'il détournait les étudiants de ce qui reste la grande affaire : la jouissance des chefs-d'œuvre, le profit spirituel et intellectuel à tirer de la lecture... » Suit une énumération des qualités désirables chez le « comparatiste », avec un appel, tout à fait insistant et direct à souhait, pour que des créations de chaires en pays britanniques donnent enfin satisfaction à un vœu exprimé dès 1900 par Gregory Smith (pour ne pas remonter jusqu'à Posnett en 1886!). M. Partridge, avec une insistance digne du meilleur sort, trace une sorte de tableau idéal des variétés d'enseignement qui, dans des Universités ralliées au « comparatisme », couvriraient l'ensemble des nécessités envisagées. Puis :

« La fondation d'une section de littérature comparée dans nos Universités est un urgent besoin, et leurs riches bienfaiteurs seraient assurés de la reconnaissance qu'ils recueilleraient s'ils faisaient, de cette branche de recherches si noble et si intéressante, l'objet de leurs fondations généreuses. »

Nous ne pouvons que nous associer à un vœu qui procède — la teneur de l'essai de M. Partridge en est garante — d'une conception des choses telle que nous souhaiterions la voir encouragée et développée. Constatons cependant que, si certaines synthèses, d'origine britannique, étaient entachées de subjectivité, c'est d'Angleterre que nous sont venus des livres significatifs comme les plus récents de M. J. G. Robertson et quelques autres : l'organe n'a pas été indispensable à la fonction.

Digitized by Google

Publications diverses. — C'est à Alexandrie, la métropole égyptienne redevenue ainsi une sorte de médiatrice entre Occident et Orient, que s'édite un périodique nouveau qu'il convient de signaler ici, où l'importance des prestiges asiatiques a toujours été rappelée : les *Messages d'Orient* donnent, dans leur numéro de juillet, un certain nombre d'articles, de documents et d' « appels » dont les auteurs sont des Orientaux ou des Occidentaux plus ou moins qualifiés. Et si le souvenir de la période « alexandrine » de la civilisation antique s'impose aux esprits tentés de croire que l'histoire est un « perpétuel recommencement », encore faudrait-il faire entrer en ligne de compte un élément « occidental » que l'Antiquité — surtout sans *Atlantide* — ne pouvait connaître : la culture des deux Amériques.

On a signalé ici même, à plusieurs reprises, les initiatives étrangères qui rendent à l'histoire de la littérature française le grand service de la présenter, dans le jour le plus équitable, à des publics exotiques. Il convient d'ajouter, aux publications de cet ordre, *The Background of modern French Literature*, par C. H. Wright (Boston, 1926; in-8° de xiv-329 pages illustrées), où un connaisseur excellent de notre classicisme s'attache à donner, de la civilisation française depuis la Révolution, un tableau vivant et animé, propre à mieux faire comprendre sur quelle « toile de fond » se détache une littérature qu'on aborde souvent d'une manière théorique et exsangue. Ici, le concret abonde, l'illustration, artistique ou caricaturale, est prodiguée libéralement; avec quelques statistiques bien choisies, permettant de mettre au point des « grands nombres », de la trame durable et continue, ce qui peut être un accident de surface, on posséderait vraiment, et à fond, cette présentation des *faits de civilisation*, si difficile, si indispensable, si aisément truquée ou tronquée. Les mêmes éditeurs publient un volume qui rentre davantage dans un genre prévu : M. F. Anderson donne un choix de vers empruntés à la poésie française du moyen âge et de la Renaissance (*Illustrations of early French Literature*, 1100-1600; Boston, Ginn, 1926; in- 16 de xiii-129 pages), avec une introduction grammaticale et des notices biographiques qui mettent en valeur chacun des échantillons d'une longue et belle veine de poésie.

Le tome II de l'*Histoire de la Poésie française au XVIe siècle* de M. Henry Guy vient de paraître (Paris, Champion, 1926; in-8° de 339 pages) dans la Nouvelle Série de la « Bibliothèque littéraire de la Renaissance ». Consacré à *Clément Marot et son école*, cet important volume suit de seize années le tome Ier (*l'École des rhétoriqueurs*) qui avait précisé sur tant de points notre connaissance de

Digitized by Google

cette grande époque. Avec François Ier, ses curiosités italiennes et humanistes, la nature de son mécénat, la vogue montante du « cortegiano » ; avec l'exil à Ferrare du poète français et son voyage à Venise, avec sa mort à Turin, enfin, il y a décidément quelque chose de changé dans l'inspiration de la poésie française. M. Guy touche d'une main délicate à des points qui, sans être encore des problèmes d'influence, sont en somme des questions d'atmosphère, et il y a dans son exposé, et même dans le numérotage des paragraphes auquel il reste fidèle, quelque chose de net et de solide qui fera de ce livre un guide excellent.

Le *William Shakespeare* de Mme Longworth-Chambrun (Paris, Plon; in-8°) a l'immense mérite de retracer avec simplicité, et en s'en tenant le plus loyalement du monde aux seuls documents contemporains avérés, la carrière d'un certain acteur et directeur de troupe, nommé William Shakespeare et né à Stratford, qui fit parler de lui en son temps, et que la postérité a quelque peu perdu de vue pour ne considérer qu'un auteur si stupéfiant, « sauvage ivre » ou « génie inspiré », qu'on le dépossède très volontiers de sa propre identité. Nous ne dirons pas que le problème shakespearien total se trouve résolu et que la possibilité de collaborations allant jusqu'au paradoxe soit écartée : de la biographie de Florio — qui donnait ici même des pages sur les influences françaises dans la *Tempête* — c'est, avant tout, un contact avec la pensée de la Renaissance en Italie et en France qui serait impliqué ou suggéré. Mais l'essentiel était de nous remettre avec netteté en face des faits biographiques assurés.

Le *Thomas Deloney* de M. Abel Chevalley (Paris, Gallimard, 1926; in-16 de 254 pages) nous apporte une étude très neuve sur *le roman des métiers au temps de Shakespeare*, et une petite énigme, assez irritante, qui touche à nos curiosités spéciales. L'étude concerne ces récits réalistes par lesquels drapiers et « soyeux » anglais, cardeuses et servantes des alentours de 1600 ont exprimé soucis économiques, curiosités techniques, gaillardises, préoccupations diverses dont M. Chevalley ne se lasse pas de célébrer l'importance et l'intérêt, qui sont grands en effet : « Deloney s'impose comme leur premier organe dans l'une des trois ou quatre grandes époques de l'humanité. » Quant à l'énigme, elle vaudrait d'être reprise par les érudits du continent : Lyonnais ou Wallon d'origine, l'auteur de ces romans artisans, Delaune, Delane ou Delauney, apportait-il avec lui, de ces pays où depuis longtemps battaient vaillamment les métiers et où les travailleurs étaient « conscients » dans la force du terme, une tradition d'expression littéraire? Il serait curieux

Digitized by Google

qu'une main-d'œuvre étrangère ait, du même coup, alimenté l'activité ouvrière des Iles Britanniques et nourri sa veine narrative.

On serait plus à l'aise pour louer ici le *Répertoire général des ouvrages modernes relatifs au XVIIIe siècle français (1715-1789)* de M. Charles Du Peloux (Paris, Grund, 1926; in-8° de 306 pages) si une coïncidence malheureuse ne semblait y limiter, à propos du plus comospolite des siècles, l'information relative à ses rapports avec l'étranger. On ne voit pas bien, en effet, quelles raisons de chronologie ou de méthode ont fait écarter de cette bibliographie l'*Ossian en France* de M. Van Tieghem, le *Suard* de M. Hunter, le *Bonneville* de M. Le Harivel, le *Roman noir* de Mlle Killen, l'*Esthétique du XVIIIe siècle* de M. Folkierski, etc. L'histoire des idées ne mérite-t-elle pas autant que le détail des faits, parfois poussé jusqu'à la minutie anecdotique, de faire partie de l'étude d'un siècle comme le XVIIIe? Ceci dit et si l'on passe sur des inadvertances peu graves, comme la confusion entre F. et A. Lichtenberger (p. 164), le *Mandarin* au lieu du *Mondain*, p. 189, comme l'embarras de la nomenclature devant certains noms tels que D. Glass Larg ou R. Loyalty Cru, Boutet de Monvel ou La Rochefoucauld-Liancourt, on ne saurait que se louer de posséder une nouvelle bibliographie, copieuse et de maniement assez commode, pour une époque aussi complexe et vivante que le XVIIIe siècle.

La faveur avec laquelle ont été accueillies, par le grand public, deux biographies dues à des « comparatistes » que nos lecteurs connaissent bien, MM. P. Hazard et J.-M. Carré, mérite d'être rappelée : il s'agit d'œuvres affranchies par définition de tout appareil érudit ou même d'intention savante, et rien n'en vient diminuer la souplesse et le vivant intérêt : mais les héros de ces livres étant d'une part *Lamartine* (collection « Nobles Vies, Grandes Œuvres »), d'autre part *Rimbaud* (collection « Le Roman des grandes existences »), de parfaites affinités, on le sent, ont joué entre l'auteur de *Graziella*, ami constant des choses italiennes, rattaché aux Flandres par la politique, et son excellent biographe; l'Ardennais fantaisiste, « aventurier du réel », trouvait de même, chez le sien, un esprit parfaitement averti tout ensemble de la poésie la plus rêveuse et des chimères du voyage.

Une heureuse initiative, dont se louera quiconque a apprécié à sa valeur le grand Américain que fut Barrett Wendell, met à la portée du grand public français, grâce à une traduction due à M. A. Brulé, le *Barrett Wendell and his Letters* de M. A. De Wolfe Howe (cf. *Revue*, 1926, p. 354). La *Vie et la Correspondance de Barrett Wendell* (Paris, Payot, 1926; in-8° de 431 pages) comprend, avec un

Digitized by Google

moins grand nombre d' « illustrations », mais avec une répartition identique de la substance biographique, quelques nouveautés, une note de M. J. H. Hyde à qui l'on saura gré de la part qu'il a prise à cette présentation française de Barrett Wendell, et diverses lettres inédites qui aideront surtout à mieux faire comprendre l'attitude d'un Américain éminent à l'égard de la France. Peut-être n'eût-il pas été inutile d'identifier, par des notes incidentes, d'autres personnes ou d'autres détails dont le lecteur français moyen peut n'avoir qu'une idée assez vague.

Une utile entreprise vient d'être menée à bonne fin : la traduction intégrale, approuvée par l'auteur et conforme au texte russe, du *Leonard de Vinci* de M. D. Merejkowsky par M. Dumesnil de Gramont (Paris, Bossard, 3 vol.). Le public français peut désormais pénétrer dans ce vaste ensemble, sorte de fresque où ressuscitent, non seulement les dieux de l'antiquité, mais les hommes et les événements de la Renaissance inspirée par la résurrection de ceux-là.

Une « enquête » menée, ce printemps, par M. H. Poulailler dans la revue *les Images de Paris* sur ce sujet : *Avons-nous une culture internationale?* a suscité les réponses — divergentes comme il est naturel — de personnalités variées. Pour la plupart, il y a bien des rudiments de commune culture, mais les conditions matérielles du monde les empêchent de se développer. Rien de plus curieux, dans cet ordre d'idées, que la publication de la revue italienne rédigée en français qui porte le titre de *Novecento*, sous la direction de M. Massimo Bontempelli.

Travaux en cours. — Le Bulletin de juin 1926 du groupe américain spécialisé dans la *Littérature de la période classique* annonce des travaux dont plusieurs touchent à nos études : un *Steele* de miss Rae Blanchard, un *Garrick* de M. D. M. Little, un *Goldsmith critique* de miss C. F. Tupper, une *Histoire des périodiques critiques de l'Angleterre entre 1740 et 1800* de M. A. L. Hawkins. Les *conceptions de la chevalerie au XVIIIe siècle* intéressent miss E. M. Boot, l'*élégie au XVIIIe siècle* miss M. K. Bragg et M. J. W. Draper. Enfin M. F. B. Kaye, dont on connaît l'importante édition de la *Fable of the Bees* de Mandeville, demande où se trouveraient d'autres manuscrits ou épreuves de l'*Essay on Man* de Pope que les documents du British Museum, la Morgan Library, la Huntington Library, la collection Kern.

M. B. Preziosi se propose d'étudier les influences étrangères dans l'œuvre de *Mario Rapisardi;* M. Fintch de déterminer — en dehors des contacts littéraires proprement dits — les rapports de *Vigny et l'Angleterre*, Mlle Laurenson de reprendre de plus près la question

Digitized by Google

des *Imitations de poètes anglais par Sainte-Beuve*, Mlle Rosenblatt de retracer la fortune de l'*Art pour l'art en Angleterre*.

Parmi les mémoires présentés, pour le diplôme d'études supérieures, à la Faculté des lettres de Paris, signalons : Bédé, *Introduction à une étude sur Carlo Goldoni et la France;* Charmet, *l'* « *Itinéraire de Paris à Jérusalem* » *de Chateaubriand et le* « *Voyage en Orient* » *de Lamartine;* Le Bail, *Un* « *honnête homme* » *anglais du XVIIIe siècle, Lord Chesterfield;* Péron, *La fortune littéraire et l'influence de P. B. Shelley en France;* Champomier, *Oscar Wilde et la France;* Mlle Le Hénaff, *Gérard de Nerval traducteur de* « *Faust* »; Prévost, *Ozanam, son rôle dans la renaissance des études dantesques en France.*

M. William L. Schwartz, de qui nous donnons dans le présent numéro un article significatif par la double qualité de l'auteur, ancien résident au Japon, où ses parents étaient missionnaires, professeur de français à l'Université Leland Stanford (Californie), a commencé l'impression, pour la « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* », d'un important travail sur les *Influences d'Extrême-Orient dans la littérature française moderne.*

M. F. Baldensperger publiera prochainement dans la même collection, sous le titre *Orientations étrangères chez H. de Balzac*, le cours public qu'il a professé à la Sorbonne pendant l'hiver 1925-1926.

Dans les Universités. — M. A. Farinelli, professeur à l'Université de Turin, doit faire au début de l'année prochaine une tournée de conférences en Amérique.

M. A. Valentin a été nommé professeur de littératures italienne et française comparées à l'Université de Grenoble.

L'Université d'Amsterdam a mis au concours pour les étudiants hollandais, qui auraient à déposer leur mémoire avant le 1er mai 1927, la question suivante : « Exposé critique des hypothèses attribuant des influences étrangères à la composition de *Robinson Crusoe* par Defoe. »

Parmi les « propositions » soutenues par M. J. Vles, le 8 juin, à la même Université où il passait son examen de doctorat, il en est deux dont l'intérêt particulier n'échappera pas à nos lecteurs : « Chimène et Rodrigue, dans le *Cid* de Corneille, sont vraiment restés des caractères espagnols, malgré certains éléments caractéristiques de la France du XVIIe siècle »; « l'étude comparée des littératures, en dehors de son aspect technique, a une valeur exceptionnelle pour l'estimation respective des divers peuples. »

Digitized by Google

M. F. Schœnemann, qui vers la fin de la guerre faisait partie de la section germanique à l'Université Harvard, et qui professait récemment à l'Université de Münster en Westphalie, vient d'être chargé d'un enseignement de « civilisation américaine » à l'Université de Berlin.

M. L. M. Price, professeur à l'Université de Californie et auteur d'une *Bibliographie* bien connue, a donné à l'Université Columbia de New York un cours d'été qui — lui-même en fait la remarque — étant consacré à « la littérature allemande dans la première moitié du XVIIIe siècle », était en réalité un cours de littérature comparée.

M. B. Faÿ donnera, au printemps de 1927, un double enseignement à la section d'histoire de l'Université Columbia.

M. Pierre Kohler, l'auteur de *Madame de Staël et la Suisse* et d'*Autour de Molière*, vient d'être nommé professeur de littérature française à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

L'ancien président de l'Université Harvard, Charles W. Eliot, qui vient de mourir, avait bien mérité des relations intellectuelles de l'ordre qui nous intéresse ici, d'abord par la sollicitude avec laquelle il avait suivi le développement de la littérature comparée dans la grande institution qui lui doit tant, puis par la collection de traductions « mondiales » dont il avait pris l'initiative.

M. Édouard Champion, l'éditeur de la *Revue de littérature comparée* et de sa « Bibliothèque », a été invité à faire, sur divers points du mouvement littéraire le plus récent, des conférences qui le conduiront, au cours de l'automne, dans diverses Universités américaines de l'Est, du Centre et de l'Ouest.

Les Vivants et les Morts. — Ladislas Mickiewicz (1838-1926), qui porta si dignement le grand nom de l'auteur de *Conrad Wallenrod*, s'était dévoué à ces deux objets étroitement associés, la mémoire d'Adam Mickiewicz, le messianisme polonais en France. Enfant, son père parle de lui comme d'un « très sympathique petit garçon, aimant et délicat comme une petite fille »; ceux qui l'ont connu vieillard à Paris savent ce que les causes qu'il a défendues doivent à son enthousiasme et à son esprit de suite.

Israël Zangwill (1864-1926), né à Londres d'une famille juive récemment arrivée en Angleterre, journaliste et romancier, laisse une œuvre où se détachent, avec le relief que l'on sait, de saisissantes peintures du « ghetto » et d'autres romans où se manifeste une personnalité amène et forte : encore un des exemples d'une carrière littéraire illustrant un idiome qui n'est pas celui du « subconscient » de l'écrivain.

Digitized by Google

On a pu lire dans la *Revue rhénane* de février, sous la plume de F. Gémier et de H. Lichtenberger, des chroniques consacrées à deux visiteurs intellectuels en France, *Alfred Kerr à Paris* et *la réception de Thomas Mann à la Dotation Carnegie*.

La presse hibérique a consacré des articles nécrologiques à Mme Michaëlis de Vasconcellos (1851-1925), qui, née à Berlin, a de bonne heure été attirée par la langue et la littérature de l'Espagne et du Portugal; elle a enseigné aux Universités de Lisbonne et de Coïmbre et entrepris, entre autres travaux, une édition de Gil Vicente.

On annonce la mort de Cecil Georges Bazile (1891-1926), écrivain et traducteur, à qui sont dues en particulier, sous leur forme française, un grand nombre de proses d'O. Wilde, Th. Hardy, Upton Sinclair, etc.

Un monument, dû à deux artistes espagnols, a été élevé dans un jardin de Madrid, « calle de la Princessa », à la mémoire de la comtesse de Pardo Bozan, qui a joué un rôle médiateur important entre la littérature française et l'Espagne de 1880 à 1920.

Un Institut anglais à Paris, dont il est question depuis quelque temps, semble entrer dans la période des réalisations, ou du moins des échanges pratiques de vues et des évaluations budgétaires.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1926 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Whitmore (Ch. E.). The domain of literary Theory (*Journ. of Engl. and Germ. Philology*, janvier).

Einsiedel (W. von). Gibt es eine Literaturwissenschaft? (*Die schöne Literatur*, XXVII, 3-4).

Partridge (E.). The comparative Study of Literature (dans : *A critical Medley*. Paris, Champion) [voir plus haut, p. 692].

Spingarn (J. E.). Creative Criticism : Essays on the Unity of Genius and Taste. Oxford University Press.

Koischwitz (O.). Die Revolution in der deutschen Literaturwissenschaft. Berlin.

Rohan (prince Ch. de). L'Union intellectuelle (*Le Flambeau*, 31 mars).

Descaves (P.). L'Européanisme; un précurseur : Nietzsche (*Rev. mondiale*, 15 juin).

Keller (Ad.). Kulturelle Zusammenarbeit (*N. Schweiz. Rundschau*, 1er juillet).

Zweig (St.). Internationalisme ou Cosmopolitisme? (*Europe*, 15 juillet).

Relations générales.

Voretzsch. Beziehungen zwischen deutschem und französischem Volkslied (*Verhandl. der 55. Versammlung deutscher Philologen...* Leipzig, Teubner).

Bense (J. F.). Anglo-Dutch relations from the earliest times to the death of William III. La Haye, Nijhoff; London, Milford.

Digitized by Google

Berthelot (R.). La sagesse shakespearienne [et divers croisements d'influences] (*Rev. de métaph. et de morale*, avril-juin).

Vles (J.). Le roman picaresque hollandais des xviie et xviiie siècles et ses modèles espagnols et français (thèse d'Amsterdam). La Haye, Tripplaar.

Liljegren (S. B.). Människorättsförklaringen [la *Déclaration des droits de l'homme*, influences réciproques franco-américaines] (*Tiden*, juin).

Maury (L.). La leçon de l'Émigré [sur l'ouvrage de F. Baldensperger] (*Revue bleue*, 5 juin).

Farinelli (A.). Prolegomeni sullo studio del romanticismo nel mondo latino (*Nuova Antol.*, 16 juin).

Adams (N. B.). Notes on Spanish plays at the beginning of the romantic period [diverses influences européennes] (*Romanic Rev.*, avril).

Thomson (A.). « Liberal » : några anteckningar till ordets historia [influences diverses impliquées dans la fortune de ce mot] (*Festskrifft Hjelmqvist*, 11 avril).

Borgomaneri (T.). Il romanticismo nel teatro di G. B. Niccolini. Milano, Bolla.

Maury (L.). Monde et littérature [sur *Sutton Sharpe et ses amis français*, de miss Gunnell] (*Revue bleue*, 7 août).

Guyot (R.). La première entente cordiale [entre l'Angleterre et la France; avec, aux chapitres i, 2 et 3, vii, 1, des indications et des rappels d'ordre intellectuel]. Paris, Rieder.

Rudwin (M.). Satan et le satanisme dans l'œuvre de V. Hugo (III. Les influences étrangères). Paris, les Belles-Lettres.

Id. Bibliographie de Victor Hugo (III, 16. Les influences étrangères). Ibid.

Motifs, thèmes et types.

Clemen (C.). Der gemeinindogermanische Totenkult (*Verhandl. der 55. Versammlung deutscher Philologen...* Leipzig, Teubner).

Richet (Ch.). Le cœur et le sang dans l'art, les sciences, l'histoire et la littérature (*Æsculape*, numéro spécial, mars).

Strömholm (D.). Försök över Beowulfdikten och Ynglingasagan (*Edda*, 2).

Digitized by Google

Bouvy (Eug.). Une version italienne de la fable *le Meunier, son fils et l'âne* (dans : *A travers cinq siècles de littérature italienne*. Paris, Leroux).

Krappe (A. H.). La leggenda della « bocca della verità » (*Nuovi studi medievali*, II, 1, 1925).

Morley (S. G.). Spanish Ballad problems : the native historical themes (*Univ. of California Publications in modern Philology*, XIII, 2, 1925).

Michelson (H.). The English Jew in early English literature. Amsterdam, Paris.

Gundolf (F.). Caesar im neunzehnten Jahrhundert. Berlin, Bondi.

Barrio (M. de). Temas histórico-literarios. Carlomagno y los doce Pares di Francia (*Humanidades*, X, 1925).

Sauer (W.). Konradin im deutschen Drama. Eine literarische Untersuchung über 94 Konradindramen. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses.

Laserstein (K.). Der Griseldisstoff in der Weltliteratur (*Forsch. zur neueren Literaturgesch.*, LVIII). Weimar, Duncker.

Krappe (A. H.). Shakespeare in Romance folklore. I. Hamlet ; II. King Lear (*Neuphilol. Mitteil.*, XXVII, 3-4).

Frinta (A.). La Saint-Barthélemy dans la littérature tchèque des XVIe et XVIIe siècles (*Bull. de la Soc. de l'hist. du protest. français*, avril-juin).

Spellanzon (G.). Lo scenario italiano *Il convitato di pietra* [avec une courte introduction] (*Rev. de filol. española*, XII, 1925).

Crump (P. E.). The theme of Solitude : an aspect of the « sentiment de la nature » in the XVIIth century (*French Quarterly*, 1925, 3-4).

Partridge (E.). Poetry and Hardship : the roll of poverty-stricken French poets [le thème de *Chatterton*] (dans : *A critical Medley*. Paris, Champion).

Doughty (O.). The English malady of the 18th century [le spleen et son expression littéraire] (*Rev. of Engl. Studies*, juillet).

De Lollis (C.). La Monaca di Monza e Madame Bovary (*Cultura*, 15 mai).

Van Gennep (A.). George Sand folkloriste (*Mercure de France*, 1er juin).

Digitized by Google

Baldensperger (F.). Guérisseurs et biologistes dans l'œuvre de Balzac (*Le Médecin chez lui*, juin).

Vollmer (S. M.). The position of woman in Spain as seen in Spanish literature (*Hispania*, Cal., VIII, 1925).

Liptzin (S.). Chamisso as a social poet (*Philol. Quarterly*, juillet).

Boas (F.). Romance folk-lore among American Indians (*Romanic Rev.*, juillet-septembre 1925).

Dickson (A.). Browning's source for the Pied Piper of Hamelin [Vestegen, etc.] (*Studies in Philology*, juillet).

Liptzin (S.). The Weavers in German literature. Goettingen, Vandenhoeck und Ruprecht (*Hesperia*, XVI).

Influences italiennes.

Gilson (E.). Saint François et la pensée médiévale (*Etudes italiennes*, janvier-mars).

Schneider (F.). Neuere Dante-Literatur. V [avec divers indices d'action dantesque] (*Hist. Zeitschrift*, 134, n° 1).

Henriot (Ém.). Rivarol traducteur de Dante (*Temps*, 31 août).

Bouvy (Eug.). L'italianisme en Angleterre (dans : *A travers cinq siècles de littérature italienne*. Paris, Leroux).

Klenze (C. von). A Renaissance vision : Goethe's Italy (dans : *From Goethe to Hauptmann*. New York, The Viking Press).

Busnelli (D.). Stendhal traducteur de Goldoni, d'après les papiers inédits de la Bibliothèque municipale de Grenoble (*Ann. de l'Université de Grenoble*, 1).

De Lollis (C.). Manzoni e gli storici liberali francesi della Restaurazione. Bari, Laterza.

Id. La Monaca di Monza e Madame Bovary (*Cultura*, 15 mai).

Titta Rosa (G.). Milano romantica [sur le livre de Cl. De Courten] (*I Libri del giorno*, juin).

Panella (A.). I corrispondenti francesi di Vieusseux [d'après P. Jourda dans la *Rev. de litt. comparée*] (*Marzocco*, 6 juin).

Greenfield (K. R.). Mazzini e l'omicidio di Rhodez nel 1833 [procès de tendances contre Mazzini en France] (*Nuova Antol.*, 16 juin).

Minckwitz (M. J.). Zu den *Casa Guidi Windows* der Dichterin E. Barrett Browning (*Anglia*, L, 2).

Digitized by Google

Quirielle (P. de). Renan et l'Italie [sur les articles d'A. Lefranc] (*Débats*, 13 juin).

Faggi (A.). Swinburne aedo d'Italia (*Marzocco*, 16 mai).

Bedarida (H.). Anatole France et l'Italie (*Rev. des cours et conférences*, 15 mai et suiv.).

Rageot (G.). Le Pirandellisme (*Revue bleue*, 19 juin).

Enriques (F.). L'Italia nella collaborazione universale della cultura (*Nuova Antol.*, 16 mai).

Influences espagnoles.

Cossío (J. M. de). El *Amadis* y la *Diana* en portugués de Affonso Lopez Vieira (*Rev. de Occid.*, IX, 1925).

Harrison Jr (T. P.). The probable source of Beaumont and Fletcher's *Philaster* [*Diana* de Montemayor] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. America*, XLI, 2).

Spellanzon (G.). Uno scenario italiano ed una commedia di Lope de Vega (*Rev. de filol. espań.*, XII, 3, 1925).

Bellessort (A.). Revenants d'Espagne et d'Italie [surtout d'Espagne : *Un soir à Cordoue* de G. Grappe] (*Débats*, 16 juin).

Influences françaises.

Martin (H. M.). Corneille's *Andromède* and Calderon's *Las Fortunas de Perseo* (*Mod. Philology*, mai).

Gargano (G. S.). Boileau nei rapporti con l'Inghilterra e con l'Italia [d'après A. F. B. Clark] (*Marzocco*, 6 juin).

Weisl (W.). Molière in Jerusalem [représentation du *Malade imaginaire*] (*Menorah*, 4 avril).

Legouis (P.). Marvell's Maniban [la graphologie pratiquée en France] (*Rev. of Engl. Studies*, juillet).

Raez (L.). L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (*Rev. des Études hongroises*, 1925, 3-4).

Dubosq (Y. Z.). Le livre français et son commerce en Hollande de 1750 à 1780. Amsterdam, Paris.

Sarrailh (J.). La fortune d'*Atala* en Espagne, 1801-1833 (*Homenaje a Menéndez Pidal*. Madrid, Hernando, 1924).

De Arenas (N.). Notas acerca de Chateaubriand en España (*Rev. de filol. espań.*, XII, 3, 1925).

Digitized by Google

Zadei (G.). Il Manzoni e il Saggio sull' indifferenza del Lamennais (*Riv. d'Italia*, 15 juin).

Baldensperger (F.). Le sillage d'Oberlin (*Alsace française*, 22 mai).

Cowell (H. J.). Le « Collège Oberlin » (*Ibid.*, 29 mai).

Bidou (H.). Mrs Trollope à Paris [impressions de 1826 et de 1835] (*Débats*, 29 juillet).

Romer (C.). Matthew Arnold and some French poets [Lamartine, Senancour, Maur. de Guérin, Vigny] (*Ninet. Century*, juin).

San Jurjo (P.). Sobre el romanticismo paralelo entre Musset y Espronceda (*Hispania*, Californie, VIII, 1925).

Bonmariage (S.). Un grand seigneur ami de la France : le prince Louis de Ligne (*Annales Prince de Ligne*, VII, 26).

Darré (Ch.). La littérature française en Italie (*Études italiennes*, janvier-mars).

Pomès (M.). Culture française et écrivains d'Amérique latine (*La Renaissance*, 26 juin).

Puget (Ch.). Comment un Américain nous juge [Cl. C. Washburn] (*Revue bleue*, 3 juillet).

Cru (R. L.). Les Français vus par un Américain [id.] (*Temps*, 10 août).

Influences anglaises.

Feldkeller (P.). Bacon und der moderne Geist (*Deutsche Tageszeitung*, 9 avril).

Schük (M.). Hat Calderon Shakespeare gekannt? Die Quelle von Calderons La Cisma de Ingalaterra (*Shakespeare-Jahrb.*, 1925).

Aynard (J.). *Caliban* [Shakespeare et Renan] (*Débats*, 9 juin).

Sisson (C. J.). Shakespeare in India (*Shakespeare Association*). London, Milford.

Peers (E. A.). Milton in Spain (*Studies in Philol.*, avril).

Richards (A. E.). Milton's popularity in the eighteenth century [simple note de voyage de K. Ph. Moritz] (*Mod. Lang. Notes*, mai).

Coffmann (B. R.). A note on Hagedorns and Hallers German-English literary relations (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Powell (L. F.). Johnson and the *Encyclopédie* [l'article sur la langue anglaise] (*Rev. of Engl. Studies*, juillet).

Digitized by Google

Mac Clintock (L.). Sainte-Beuve and Pope (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. America*, XLI, 2).

Partridge (E.). Deux dettes anglaises de Gautier [Sterne dans *Albertus;* Thomson dans *Mademoiselle de Maupin*] (dans : *A critical Medley*. Paris, Champion).

Britsch (A.). L'anglomanie de Philippe-Égalité (*Correspondant*, 25 avril; voir aussi le volume : La jeunesse de Philippe-Égalité. Paris, Payot).

Firth (C. H.). A story from *Gulliver's Travels* [chez Prévost Paradol] (*Rev. of Engl. Studies*, juillet).

Verlaine (P.). Notes sur l'Angleterre [traduction des *Notes on England, myself as a French master*, parues en Angleterre en 1894] (*Merc. de France*, 15 juin).

Murray (J.). Marcel Proust et John Ruskin (*Merc. de France*, 1er juillet).

Schwarz (F. H.). Deutsche Anleihen bei englischen Dramatikern mit besonderer Berücksichtigung von Beer-Hofmanns *Graf von Bourgoufle* (*Jahrb. des Vereins Schweiz. Gymnasiallehrer*, LIV, 1925).

Influences helvétiques.

Lombard (A.). Un Neuchâtelois illustre : Saint-Preux (*La Suisse libérale*. Neuchâtel, 10 juin).

Influences néerlandaises.

Pienaar (W. J. B.). Edmund Spenser and Jonker Jan van der Noot [cf. *Revue*, 1924, p. 337] (*English Studies*, avril et juin).

Influences allemandes.

Francke (K.). The beginning of Cotton Mather's correspondence with A. H. Francke [le piétisme de Halle] (*Philol. Quarterly*, juillet).

Balk (N.). Ein deutsch-schwedisches Jubiläum. Zu Rydbergs Faust-Uebersetzung (*Deutsch-Schwed. Blätter*, VI, 1).

Stokoe (F. W.). German influence in the English Romantic Period. Cambridge University Press.

Klenze (C. von). A romantic view of art : German predecessors of Ruskin (dans : *From Goethe to Hauptmann*. New York, The Viking Press).

Digitized by Google

Giusti (W.). Dostojevski e il pensiero tedesco : Hoffmann (*Riv. d'Italia*, 15 mai).

Baruzi (J.). Louis de Fourcaud à propos du livre récent de S. Rocheblave [et l'influence wagnérienne] (*Ménestrel*, 18 juin).

Leroy (M.). Les premiers amis français de Wagner. Paris, Albin Michel.

Jullien (Ad.). Les premiers amis français de Wagner [sur l'ouvrage ci-dessus] (*Débats*, 1er août).

Pokrandt (A.). Deutsche Kultureinflusse im Frankreich des 19. Jahrhunderts. Leipzig, Quelle und Meyer, 1925.

Dresch (J.). Benedetto Croce et l'Allemagne (*Rev. bleue*, 17 juillet).

Hoffmeister (K.). Deutschland im Spiegel Frankreichs (*Deutsche Akademikerzeitung*, XVIII).

Busse (A.). Deutsche Literatur auf amerikanischen Hochschulen (*Die Literatur*, juin).

Influences scandinaves.

Ortlieb (Ch.). Les Alsaciens à l'ambassade suédoise de Paris (*La Vie en Alsace*, avril).

Influences slaves.

Seifert (L. J.). Das Abendland und die Slaven (*Abendland*, I, 6, 1er mars).

Froberger (J.). Zur Einschätzung der russischen Literatur (*Die Bücherwelt*, XXIII, 3).

Giusti (W.). Dostojevski e il pensiero tedesco. II. Nietzsche (*Riv. d'Italia*, 15 mai).

Pozner (W.). Autour de Dostojevski : l'âme slave et l'esprit gaulois (*Nouv. littér.*, 26 juin).

Nabokoff (C.). Chekhov on the English stage (*Contempor. Review.*, juin).

Cournos (J.). The first extensive studies in English of Gogol and Pushkin [Lavrin et Mirsky] (*New York Evening Post literary Supplement*, 12 juin).

Influences hongroises.

Tronchon (H.). Les débuts de la littérature hongroise en France (*Rev. des Études hongroises*, 1925, 3-4).

Digitized by Google

ECKHARDT (Al.). Les Français en Hongrie pendant la Révolution (*Ibid.*).

Influences américaines.

CAPITAINE (A.). La situation économique et sociale des États-Unis d'Amérique à la fin du XVIIIe siècle d'après les voyageurs français. Paris, Presses universitaires.

PARTRIDGE (E.). Fenimore Cooper and the French Romantics (dans : *A critical Medley*. Paris, Champion).

[ANON.] *Uncle Tom's Cabin* [et sa fortune en librairie] (*Times liter. Suppl.*, 8 juillet).

[ANON.] La littérature américaine traduite en français : remarques et additions (*Navire d'argent*, mars).

EBERHARDT (F.). Amerika-Literatur. Die wichtigste seit 1900 in deutscher Sprache erschienenen Werke über Amerika. Leipzig, Koehler.

Influences orientales.

BAB (J.). Goethe und die Juden (*Der Morgen*, II, 1 et 2).

SENCOURT (R.). India in English literature. London, Simpkin and Marshall.

DORSENNE (J.). Écrits juifs de Henri Heine [sur la publication faite sous ce titre par L. Laloy chez Rieder] (*Débats*, 23 août).

MURET (M.). Lafcadio Hearn ou les dangers de l'exotisme [japonais] (*Débats*, 15 juin).

MALRAUX (A.). La tentation de l'Occident [et la riposte de l'Orient]. Paris, Grasset.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

J. Prinsen J. Lzn. **De Roman in de 18e eeuw in West-Europa.** Groningen, J. B. Wolters, 1925. In-8° de VIII-540 pages.

Les livres d'histoire littéraire générale ou internationale sont trop rares pour qu'on ne reçoive pas celui-ci avec reconnaissance, avec curiosité, et qu'on ne l'examine pas avec sympathie. M. Prinsen avait déjà étudié, notamment dans la revue *De Gids*, les principaux romans hollandais du XVIIIe siècle. Il consacre cette fois un beau et gros volume à l'histoire du roman européen au XVIIIe siècle. Ce volume est certainement issu d'un cours ou d'une série de cours professés sur ce sujet à l'Université d'Amsterdam. Il a gardé du cours un ton aisé, amical, parfois enjoué, sans rien de pédant ni même de dogmatique ; une allure souple, sinueuse, un peu molle et nonchalante parfois, qui ne se refuse ni les parenthèses ni les retours en arrière; l'analyse circonstanciée des romans même les plus connus et, ce qui est le plus agréable à l'auditeur et reste le plus agréable au lecteur, les longues citations des pages les plus typiques des principaux romans. Ces pages, M. Prinsen nous les donne dans la langue originale : en français ou en anglais, plus rarement en hollandais ou en allemand. Le public cultivé, en Hollande, est volontiers polyglotte; mais il serait à désirer que cet exemple pût être suivi chez nous et que, dans quelque langue qu'ils soient écrits, les ouvrages d'histoire littéraire pussent, sans effaroucher le lecteur, donner dans l'original des textes empruntés aux quatre ou cinq langues principales de l'Europe occidentale moderne.

A la vérité, le volume de M. Prinsen n'est pas tout entier consacré au roman. Une première partie, sous le nom d'*Introduction*, offre en 163 pages un tableau des principaux courants intellectuels qui parcourent l'Europe occidentale au XVIIIe siècle : courants non seulement littéraires, mais aussi, mais plus souvent scientifiques, philosophiques, historiques, esthétiques. Il y est question de l'état social et moral de la France sous Louis XIV, de l'Angleterre sous les Georges; des salons, de la société allemande; du classicisme français et de sa diffusion à l'étranger; de l'état de la science et de la philosophie au début du siècle, et de leur influence sur une

Digitized by Google

société qui se transformait; du sentiment de la nature et de la sentimentalité croissante; de la curiosité pour le passé, les légendes, les contes, du caractère nouveau des études historiques, du retour à l'antique; de l'esthétique nouvelle et de la « découverte de Shakespeare »; enfin du passage du classique au romantique, considéré spécialement dans Bilderdijk. Cette immense matière, si variée et dont tant de points restent encore obscurs, ce n'est rien de moins que l'histoire entière du préromantisme. M. Prinsen ne pouvait en offrir ici qu'un tableau très sommaire; mais ce qu'il en dit est intéressant, personnel, suggestif, et paraît le plus souvent aussi exact que l'état actuel de nos connaissances permet de l'être. Beaucoup de faits, de traits curieux, mais qui ne sont pas toujours les plus significatifs. L'auteur a pris grand soin de s'informer dans les travaux les plus récents : la trame de son exposé leur est empruntée en grande partie, et il faut le féliciter d'avoir utilisé tant d'articles ou d'ouvrages, français en majorité, qui ont depuis quelques années éclairé un peu les origines du romantisme en France et en Europe. Maintenant, il faut ajouter que ce tableau, forcément incomplet sur certains points, et qu'on pourrait par contre alléger de divers détails peu utiles, n'est ici que pour mettre le lecteur au courant des principales tendances morales et littéraires du siècle avant de faire défiler devant lui les romans qu'il a produits. Publié séparément, complété, élagué, précisé, surtout clarifié et mieux ordonné, il offrirait un exposé d'ensemble très utile, et tel que nous n'en possédons aucun jusqu'ici en aucune langue, à ma connaissance du moins.

Venons à la matière même du livre. Nous trouvons d'abord, en vingt pages, une « préhistoire » du roman jusqu'à *Télémaque*, qui remonte un peu loin et n'est pas très utile. Enfin voici, en trois cent cinquante pages, l'histoire promise du roman ouest-européen au XVIIIe siècle. De 1720 à 1816, environ soixante-quinze romanciers sont caractérisés, dont une vingtaine étudiés avec quelque détail: environ la moitié sont anglais, un tiers français, les autres allemands, sauf les deux ou trois noms hollandais qui s'imposent et un nom italien (Foscolo). Le reste ne compte pas aux yeux de l'auteur, et il a presque complètement raison; quelques lignes pour l'Espagne et le Danemark, rien pour le Portugal; mais il aurait pu parler de quelques romans suédois de la fin du siècle. Cette histoire est un dialogue à trois personnages, qui se donnent assidûment la réplique; si l'Angleterre et la France ont les rôles les plus importants, c'est qu'elles entrent en scène ensemble, près de cinquante ans avant l'Allemagne, qui n'intervient de façon intéressante que vers 1766. Ainsi limité géographiquement, le sujet pouvait tenir en trois cent cinquante grandes pages, malgré le grand nombre des ouvrages

Digitized by Google

considérés (environ cent quinze romans cités), si l'auteur s'était imposé une sévère discipline et avait rigoureusement économisé la place. Or, entraîné sans doute par la forme primitive du cours, il se laisse aller à étendre trop sa matière, et cela de plusieurs façons. Les citations sont fort agréables, je l'ai dit, mais elles occupent vraiment beaucoup de pages. Des détails biographiques assez abondants sont donnés sur des auteurs très connus, et pas seulement dans le cas où, comme pour Rousseau et Goethe, ils expliquent directement la genèse du roman. Il est question, et assez longuement, d'ouvrages qui ne sont pas des romans : des *Spectateurs*, des *Lettres persanes*, du *Faust* de Klinger, de l'*Émile*, des *Confessions*, etc... Il est question aussi de livres didactiques et autres qui n'appartiennent pas véritablement à l'histoire du roman. Enfin, même quand il est question d'ouvrages qui appartiennent pleinement à son sujet, l'auteur n'est pas ennemi d'une certaine diffusion : il a tendance à parler un peu de tout sans s'imposer de limites bien nettes. Il arrive en conséquence que le temps qu'il a perdu des quatre ou cinq manières que j'ai indiquées lui manque pour traiter d'œuvres qui mériteraient mieux que les quelques lignes qu'il leur consacre. Cinq pages pour *Mrs Veal* et le *Journal of the Plague year* de Defoe, c'est beaucoup; une page pour *Jacopo Ortis*, une demi-page pour la *Sternheim* de Sophie La Roche, pour l'*Agathon* de Wieland (d'ailleurs mal placé parmi les romans purement didactiques : il est surtout personnel), quelques lignes pour *Corinne*, rien sur *Delphine*, presque rien sur d'Arnaud, sur Restif de la Bretonne, rien sur Loaisel de Tréogate, sur Nodier, c'est trop peu. Il y a là un manque d'équilibre très sensible. Un défaut moins important est un certain désordre dans la composition du détail. Après avoir dit que *Pamela* fit de Fielding un romancier, M. Prinsen ne parle de *Joseph Andrews*, qui est la riposte à *Pamela*, qu'après avoir parlé de *J. Wild*. Il étudie *Gil Blas* avant la biographie de Lesage, et souvent ses détails biographiques paraissent accrochés un peu au hasard.

Le plan suivi est très simple. D'abord *le roman avant 1740*, c'est-à-dire avant l'apparition du genre sentimental-moralisant avec Richardson. Dans cette section figurent surtout Lesage, Defoe, Marivaux, Prévost, Swift et même Voltaire, dont les contes, pourtant tous postérieurs à 1748, sont placés ici comme continuant le genre créé par Swift. Puis vient le roman sentimental, *de Pamela à René*, partie essentielle du sujet, qui doit se contenter de soixante-huit pages : c'est peu pour Richardson, Rousseau, Goethe et Chateaubriand. — Puis le roman réaliste et humoristique, *de Fielding à Jane Austen* (même étendue) : cette partie est une des mieux réussies : Fielding parait être le favori de l'auteur. — Puis les *novels of terror* de

Digitized by Google

la fin du siècle. — Puis, et ceci est tout à fait étonnant, les imitations allemandes, françaises, anglaises des romans sentimentaux ou réalistes étudiés tout à l'heure : Saint-Pierre séparé de Rousseau, Miller de *Werther*, Mackenzie de Sterne ! Enfin le roman didactique depuis 1740, section où il y aurait des suppressions à opérer. — On voit que ce plan, dont plusieurs grandes divisions s'imposent, en offre d'autres moins justifiées. Peut-on faire entrer Sterne et Goldsmith dans le second grand groupe au même titre que Fielding et Smollett ? Sterne et ses imitateurs ne réclamaient-ils pas un chapitre séparé ? Pourquoi d'ailleurs prolonger cette histoire si tard, quand la place paraît manquer ? Il fallait du moins parler de *Delphine* aussi bien que de *Corinne*, et d'*Obermann* aussi bien que de *René*.

En général, M. Prinsen est bien au courant des travaux même les plus récents. Cependant, sur Prévost il n'utilise pas Schrœder ; sur Chateaubriand il ne paraît pas connaître les derniers résultats concernant *Atala ;* sur la question si controversée *Marianne-Pamela* il s'en tient à une vue simplifiée ; sur divers autres il y aurait à compléter sa bibliographie. « Un certain Ballanche » est dur. On relèverait aussi de rares détails inexacts, quelques fautes d'impression, notamment dans les noms propres[1], et aussi quelques idées discutables. Le mal du siècle, tel qu'on le trouve déjà dans certains romans français de la seconde moitié du XVIIIe siècle, n'est pas forcément d'importation anglaise ou allemande (p. 68). Prévost est déjà romantique, mais il n'est pas *le* romantisme (p. 249). On ne peut pas dire que *Werther* est plus intéressant par sa valeur psychologique que *comme roman* (p. 289) : il faut souhaiter à beaucoup de romans d'être aussi intéressants *comme tels* que *Werther !* Il est douteux que Mackenzie reflète tant d'influences diverses, y compris Prévost et Mme de La Fayette (p. 504). On admettra difficilement la supériorité de *Rasselas* sur les contes de Voltaire (p. 522) ; et le passage, d'ailleurs remarquable, où Johnson y évoque la fonction du poète n'est pas si original que M. Prinsen le croit, et ne peut guère être appelé « un des puissants manifestes de la vie nouvelle du siècle » (p. 521).

Toutes ces petites critiques de détail, ces réserves même sur les proportions et le plan de l'ouvrage n'empêchent pas que le livre de M. Prinsen ne fasse grand honneur à sa science, à son goût, à son art d'exposer les faits et les idées. C'est le seul livre d'histoire littéraire générale que nous possédions jusqu'ici sur l'ensemble du sujet.

1. P. 170 : Vaganey ; p. 174 : Körting ; p. 261 : Leslie Stephen ; p. 255 : Bobertag ; p. 412 (note) : Lessing, etc...

Digitized by Google

Ce sujet est extrêmement étendu, et d'une effrayante complexité : il suffit d'en avoir étudié de près même une seule partie pour en être convaincu. Il est bien difficile de démêler avec précision tant de fils qui unissent ces romans les uns aux autres; nulle part le jeu des influences réciproques n'est si certain, ni si compliqué. Ce sera l'honneur de M. Prinsen d'avoir donné le premier un ample et intéressant résumé de cette riche matière.

Paul Van Tieghem.

Antonio De Carli. **L'Influence du théâtre français à Bologne de la fin du XVIIe siècle à la grande Révolution.** Turin, Chiantore, 1925. In-8° de x-201 pages.

Luigi Ferrari. **Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII°.** Saggio bibliografico. Paris, Éd. Champion, 1925. In-8° de xxiii-310 pages. (T. XIII de la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée.*)

Voici deux ouvrages qui ont fait progresser remarquablement l'histoire de l'influence française sur la littérature dramatique italienne au xviiie siècle. Non point qu'une théorie absolument nouvelle s'en dégage. Ils ne sont plutôt, et ne tendent à être, dans leur rigueur scientifique, qu'une confirmation éclatante de ce que nous savions déjà : d'une vogue française tellement générale qu'elle a plié les Italiens aux formes d'art les moins convenables à leur tournure d'esprit (comme était alors la tragédie) et tellement tenace qu'au jour où sursauta leur amour-propre, leur seul recours fut de fourbir contre le vainqueur des armes empruntées à ce vainqueur même : « Un fait s'impose avec clarté et évidence — écrivait en 1901 Emilio Bertana, cité par M. Ferrari lui-même — : ce fait est l'influence directe qu'eut alors la tragédie française sur la nôtre, l'adaptation de notre goût, en ce qui concerne la matière, la technique et l'expression, au goût français...[1] » — Quand les études de Bertana parurent, en une époque d'érudition un peu sèche et superstitieuse, elles figurèrent un retour heureux aux grands aperçus d'ensemble[2]. MM. De Carli et Ferrari ont eu le rare bonheur de

1. *Il Teatro tragico italiano del secolo XVIII° prima dell'Alfieri.* Turin, Loescher, 1901 (Suppl. n° 4 du *Giornale storico della Letteratura italiana*), p. 2.

2. « Il a voulu et su — disait justement M. Dejob, auteur lui-même de travaux similaires (*Études sur la tragédie.* Paris, Colin, s. d. (1897), p. 107-289) — nous faire comprendre la transformation que le genre a subie dans cette

Digitized by Google

maintenir dans l'érudition les avantages de la synthèse et de matérialiser, pour ainsi dire, la seconde par la première.

M. De Carli est un esprit logique. Voilà quelques années déjà, il s'est spécialisé dans l'étude des traductions et imitations du théâtre français à Bologne au XVIIIe siècle. Un premier volume a paru en 1920, qui est la somme de deux articles publiés antérieurement dans l'*Archiginnasio*[1]. Et, dans le choix de ce sujet ingrat, il a été guidé moins par des considérations d'histoire locale que pour des raisons très précises, et quasi abstraites, de méthode. Bologne, le centre le plus cultivé de l'Italie au XVIIe siècle et qui, fort avant dans le XVIIIe, défend sa suprématie, — Bologne lui paraît l'exemple typique destiné à illustrer ce principe qu'il émet dans sa préface : « L'influence des idées est proportionnée à l'endroit et au niveau intellectuel que les esprits ont atteint. » — Nul doute, d'ailleurs, selon lui, que des travaux analogues sur Rome, Modène, Parme, Venise, etc., n'aboutissent aux mêmes conclusions.

Par suite, le développement s'organise en forme de démonstration. L'ordonnance des chapitres est d'une extrême simplicité. M. De Carli étudie les traductions : 1° de tragédies, en prose, puis en vers; 2° de comédies; — ensuite les imitations : 1° de tragédies; 2° de comédies[2]. A chacune de ces analyses, très claires, très complètes, souvent d'une réelle finesse, il marque un point en faveur de sa thèse et, sous l'accumulation des exemples concrets, s'élabore une théorie de la traduction et de l'adaptation au XVIIIe siècle qui est une contribution des plus utiles à la méthodologie littéraire.

Ainsi, pour ne parler que des tragédies, l'ère des traductions en prose — les premières de toutes — est celle des amateurs, plus ou moins au fait de ce qu'ils traduisent et qui écrivent par passe-temps. Quelques figures curieuses : celle d'Antonio Zaniboni, par exemple, ce dilettante qui traduit et joue Pierre et Thomas Corneille et Campistron dans son théâtre privé; — et celle de Gigli, qui transpose *Horace* (1701) en fantaisiste, et qui « vole avec respect et liberté tout à la fois derrière les grands maîtres ». Mais, d'une manière générale, il n'y a pas de milieu entre la plate exactitude ou le sans-gêne. Les deux Corneille, qui sont les rois de la période, au point

période et le bien qui le rattache à la transformation générale des esprits à la veille de la Révolution » (*Bulletin italien*, t. I, 1901, p. 285).

1. *Autour de quelques traductions et imitations du théâtre français publiées à Bologne de 1690 à 1750.* Bologne, Zanichelli, 1920 [dans l'*Archiginnasio*, 1919, p. 105-126, et 1920, p. 24-45].

2. La bibliographie, en fin de volume, est moins claire, à beaucoup près. Pourquoi M. De Carli présente-t-il la nomenclature des œuvres comme un ensemble compact, les titres à la suite les uns des autres sans coupure d'aucune sorte?

Digitized by Google

qu'on leur attribue sans vergogne *Venceslas* ou *Britannicus*, sortent de ces épreuves travestis selon le mauvais goût du temps, mutilés, barbouillés, méconnaissables. Ces petits jeux ont une fin vers 1730. Un doute se fait jour : la traduction ne serait-elle pas l'exercice facile qu'on avait cru? Les amateurs, un peu effrayés de leur audace, se taisent. Les professionnels prennent leur place et s'efforcent moins d'être fidèles (on n'en est point encore là) que de « faire difficile » et d'entasser les obstacles pour avoir le plaisir élégant de les vaincre : c'est la période des traductions en vers. Le défaut général en est la préciosité et le verbiage. Il épargne à peu près le P. Frugoni (*Rhadamiste et Zénobie*, 1724), mais il gâte les traductions du P. Collina (*Athalie*, *Esther*, 1743) et de l'abbé Creponi (*Zaïre* 1757). En 1774, Francesco Gritti, traducteur de l'*Hamlet* de Ducis, donne le ton en écrivant les lignes suivantes : « Quant à ma traduction, elle sera faible, mais non pas servile. J'ai toujours cru et je croirai toujours que pour bien traduire, sans le trahir, un auteur dramatique, il faut conserver l'ensemble de l'action et les caractères des personnages et en user très librement avec le nombre et l'exposition des sentiments, lesquels doivent être habillés selon la mode de la nation qui doit être la spectatrice[1]. »

Les traductions, selon M. De Carli, eurent un double résultat. Elles firent connaître tant bien que mal, plutôt mal que bien, le théâtre français au public italien. Elles secouèrent l'apathie des lettrés, qui tentèrent de relever la scène nationale. Mais la plupart n'avaient ni courage, ni talent. Jusqu'à Alfieri, « ils se traînent péniblement derrière les grands maîtres qu'ils pillent et dénaturent »; ils sont d'autant plus nombreux qu'ils sont obscurs et d'autant plus féconds qu'ils sont médiocres. M. De Carli lui-même en doit abréger la liste pour ménager son lecteur, et ne retient comme dignes de quelque attention que le P. Salvator Riva, Sanseverino, le P. Ringhieri et Savioli, qui présentent non sans adresse, mais rarement de leur propre aveu[2], des pots pourris de Racine et de Corneille.

La monotonie des analyses, l'absence d'artifice dans la composition du livre de M. De Carli ne servent qu'à nous imposer plus puissamment encore les conclusions de l'auteur : on ne peut que se rendre, devant un pareil amoncellement de preuves. Et pourtant, dans cette méthode même, en dépit de ses indéniables résultats, se trouve en germe le défaut le plus sérieux de l'ouvrage : il est abstrait, il n'est à aucun moment une étude de milieu. Il y eut pourtant un milieu bien déterminé où se produisit l'influence française.

1. Cité par M. De Carli, p. 37-38.

2. Une exception doit être faite pour Savioli, qui, dans son *Achille* (1762), imité d'*Andromaque*, avoue l'influence française.

Digitized by Google

Quel était-il? Quels en étaient le genre de vie, la mentalité, les habitudes? Quelles en étaient les limites : autrement dit, dans quelle mesure l'infiltration française a-t-elle touché la masse? Ces choses, M. De Carli ne les ignore sans doute pas, mais il les suppose connues. Il procède par allusions ou courts résumés, et la crainte injustifiée des redites ôte à son livre la vivacité désirable. Sa préface est une courte esquisse de la vie intellectuelle bolonaise vers 1700-1750, pleine d'aperçus excellents, qu'on eût aimé voir prendre leur vraie place et leur vraie valeur au cours même de l'ouvrage. L'Institut des Sciences a perpétué la tradition du vieux « Studio » de Bologne. Les professeurs mènent une vie mondaine et sont répandus dans la société. La correspondance du temps témoigne d'une réelle joie de vivre. Les banquets sont nombreux; nombreuses les réunions chez les éditeurs, Longhi ou Lelio Dalla Volpe. Il y a les salons. La comtesse Graziani de' Bianchi, dont ne parle point M. De Carli, née à Paris d'un père toscan, élevée en France, très versée dans les deux langues française et italienne, a eu une influence certaine sur l'acclimatation française à Bologne. Il y a les académies, en nombre incroyable; il y a les voyageurs, comme Giovanni-Andrea Zanotti, Gian-Giuseppe Orsi ou Pier-Jacopo Martello. D'où il résulte assez nettement que les classes atteintes par l'influence française sont surtout l'aristocratie, qui veut vivre d'une vie intellectuelle et qui prend la France pour modèle; — les professeurs et les savants; — les collèges enfin, comme l'Académie des « Ardenti » au collège du Port, qui fournit les traductions libres du P. Filippo Merelli. — Le peuple, par contre, n'est à peu près pas touché. La masse des traductions et des imitations ne prouve rien à cet égard. Seule, la *représentation*, comme l'a bien montré M. Maugain dans son essai sur les *Débuts de la tragédie française en Italie*[1], est le signe de l'assimilation populaire. Or, les représentations publiques de tragédies ont été rares au XVIIIe siècle en Italie, même à Bologne. — Enfin, il faut toujours tenir compte, dans une étude d'influences, des résistances rencontrées, et il y aurait lieu de faire une place plus large au mouvement de réaction auquel participèrent Pier-Jacopo Martello et le marquis Gorini Corio.

Le livre de M. De Carli n'en constitue pas moins un ensemble solide[2]. La réunion des matériaux, l'obligation que, par surcroît, l'au-

1. Dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XXX (1918), p. 157-168.

2. Je me permets de signaler une inadvertance. Soucieux d'équilibrer les apports français en Italie et les apports italiens en France, M. De Carli, dans sa Préface, attribue au *Bourru bienfaisant* de Goldoni une influence sur le théâtre de Diderot. Or, le *Bourru bienfaisant* ne date que de 1771. M. De Carli fait une confusion avec le *Vero Amico*, du même Goldoni (1750).

Digitized by Google

teur s'impose d'écrire en français, seraient déjà des titres suffisants, mais auxquels s'ajoute un enrichissement certain de nos connaissances.

Nous devons à M. Luigi Ferrari, administrateur de la bibliothèque Saint-Marc à Venise, la bibliographie de toutes les traductions italiennes du théâtre tragique français parues aux XVIIe et XVIIIe siècles, avec les éditions successives. Le classement adopté est l'ordre alphabétique des titres *français*. Un index des auteurs et traducteurs, un index séparé des éditeurs permettent de manier avec toute la rapidité désirable ce substantiel volume de trois cent dix pages in-8°. Les articles, autant qu'il convient, sont accompagnés de notices et de références à des ouvrages de première main, concernant le traducteur, son œuvre, la date, le lieu de l'impression, et, le cas échéant, de la représentation. Dans la préface, en note généralement, sont signalées les traductions restées manuscrites et fournies les indications bibliographiques concernant les traductions introuvables. En appendice, enfin, se trouve le détail des collections qui commencent à paraître dès le XVIIIe siècle (Racine, Voltaire, etc.).

C'est un ouvrage de tout premier ordre. Il représente un labeur d'une minutie et d'une continuité telles qu'il force l'admiration. Il laisse loin derrière lui tous les travaux antérieurs. M. Ferrari rappelle, avec infiniment de raison, la grande misère de son pays, tard venu à l'unité, en fait de répertoires bibliographiques autres que ceux des bibliothèques privées et qui fassent pendant aux catalogues du British Museum ou de la Bibliothèque nationale. Pour la tragédie, nous n'avions jusqu'à ce jour que la *Drammaturgia* d'Allacci (Venise, Pasquali, 1755), pleine d'erreurs et qui s'arrête en 1754; — les additions à Allacci du comte Valmarana (manuscrit de 1842 conservé à la bibliothèque Saint-Marc), de valeur infime; — et la *Bibliografia universale del teatro drammatico italiano* de Giovanni Salvioli (Venise, Ferrari, 1894-1903), dont l'impression s'arrête à la lettre C. Des contributions partielles pouvaient être demandées à la *Bibliographie cornélienne* de Picot, accrue par Le Verdier et Pelay, aux ouvrages bien connus de Meregazzi et De Angelis sur Corneille et Racine, aux études d'Émile Bouvy et d'Achille Neri sur les traductions italiennes de Voltaire. — Désormais, toutes ces indications éparses se trouvent rassemblées et classées en un seul ouvrage, et M. Ferrari nous fait la surprise d'y joindre une récolte imposante d'éditions originales ou de rééditions inconnues de ses prédécesseurs. Ainsi se trouvent complétés les répertoires de Bouvy et de Picot, déjà cités, les indications de M. Maugain dans sa thèse sur l'*Evolution intellectuelle de l'Italie de 1650 à 1757*, et jusqu'à la bi-

Digitized by Google

bliographie de M. De Carli, parue au moment où M. Ferrari corrigeait ses épreuves[1]. Enfin, l'auteur éclaircit quelques biographies obscures et identifie un certain nombre d'auteurs anonymes, ne proposant pas moins de soixante-dix-neuf additions ou corrections au *Dizionario di opere anonime e pseudonime* de Melzi[2]. Il n'est guère possible, en un mot, de fouiller les bibliothèques italiennes avec plus de conscience que ne l'a fait M. Ferrari, et il faut sans doute confier au hasard le soin de combler les lacunes qu'il a dû laisser.

Me permettra-t-il au passage de lui signaler quelques erreurs matérielles dans son livre, par ailleurs présenté avec un soin extrême ?

P. 117. *Amleto*, trad. Gritti, n° 4. Fausse date de 1770 (lire : 1788).

P. 169. *Merope*, trad. Gritti, n° 13. Pour l'édition de Milan, 1803, rétablir la vraie pagination (au lieu de l'indication p. 155-159).

P. 189. *Edipo*, trad. Mazzola dans *Voltaire*[6]. Rétablir la date (1791).

P. 236. *La Semiramide*, trad. Fabri, n° 2. Rétablir la date (1764).

P. 239. *La Semiramide*, trad. Cesarotti, dans *Voltaire*[4]. Lire in-8° (et non in-4°).

P. 252. *Il Tancredi*, trad. Paradisi, dans *Voltaire*[6]. Fausse date de 1783 (pour 1791).

A l'index, article *Crébillon : Theodore* lui est faussement attribuée.

Article *Larghi :* suppléer *Esther* avant le renvoi à la page 101.

Le mérite le plus étonnant du livre de M. Ferrari est, en tout état de cause, de concrétiser, mieux que tous les développements, l'extension immense du théâtre tragique français en Italie à partir de 1750. On traduit partout et à propos de tout. En 1793, on tire de l'oubli la *Sophonisbe* de Mairet. Les auteurs français paraissent par collections entières : Voltaire n'en compte pas moins de huit de 1752 à 1796. Gresset, Guimond de La Touche, Du Belloy, Houdard de La Motte, d'Arnaud, Dubuisson, Lagrange-Chancel, Lemierre trouvent preneurs. Toutes les provinces d'Italie rivalisent de zèle : même Venise, jusqu'alors réfractaire à la tragédie, et Naples, trop éloignée de la France, sont atteintes. Enfin, les traducteurs surgissent de toutes les classes de la société. Il faut en lire l'amusante nomenclature qui tient toute une page de la préface de M. Ferrari. S'y trouvent pêle-mêle des écrivains comme Rolli, Pindemonte ou Cesarotti, des amateurs obscurs, des auteurs de tragédies comme Balbi, de comédies comme Albergati, des librettistes d'opéras, des poètes lyriques ou didactiques, des polygraphes et publicistes, des professeurs d'universités et de séminaires, des

1. Les traductions du P. Filippo Merelli ne sont pas encore identifiées dans le livre de M. De Carli.

2. Milan, Pirola, 1848-1859, 3 vol.

Digitized by Google

femmes, des patriciens, des diplomates, des théologiens, des bibliothécaires et fonctionnaires, et jusqu'à des aventuriers. C'est une vraie frénésie, et qui ne cesse point avec le siècle. On réimprime encore Voltaire en 1803 et 1804; des collections se publient jusqu'en 1835 et 1840.

Même à l'heure de la plus grande vogue de la tragédie, la résistance populaire ne laisse point de se manifester. Elle impose des retouches et des déformations aux pièces françaises données en représentations publiques, et elle institue une échelle de valeurs pour le moins surprenante entre les tragiques français. Ici encore, la bibliographie de M. Ferrari fournit des indices révélateurs. Thomas Corneille et Crébillon sont traduits à l'égal de Racine, et tous trois sont dépassés par Pierre Corneille et surtout par Voltaire, qui est de loin l'auteur le plus goûté. Il faut au peuple des tragédies qui plaisent aux yeux et se rapprochent de l'opéra : *Rhadamiste et Zénobie*, *Hamlet* (de Ducis) sont des succès, mais surtout la *Sémiramis* de Voltaire, traduite treize fois avant 1800 et jouée vingt-deux fois à Venise dans la seule année 1773.

Comme on voit, M. Ferrari a su mener à bonne fin une tâche qui réclamait plus d'obscure patience que d'éclat. Mais, comme le talent et le jugement ne perdent jamais leurs droits, il a trouvé le moyen d'insuffler à un répertoire monotone des mérites littéraires et des qualités de vie. Il a fait mieux que de nous donner des titres et des chiffres; il nous a donné *un livre*. Qu'il en soit remercié.

Albert Bédé.

Geneviève Bianquis. **La Poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke.** Paris, Presses universitaires, 1926; in-8° de VIII-335 pages.

« Une des difficultés de la description que nous avons entreprise est qu'il n'y a pas à proprement parler école ou cénacle, mais groupements assez instables d'artistes et d'écrivains, sans doctrine commune ni vraie cohérence, d'où se dégagent assez vite des personnalités autonomes... » Ce début du deuxième chapitre marque excellemment, et la nature de l'étude menée à bonne fin par Mlle Bianquis, et les difficultés de sa tâche. C'est bien une « description » qu'elle nous donne, presque au sens que Jules Lemaître, dans une profession de foi fameuse, attribuait au passage de Sainte-Beuve qu'il se plaisait à citer : une aimable promenade au hasard d'une rivière sinueuse, avec les notations, aussi sincères que possible, qu'il est possible de prendre chemin faisant. La rivière, c'est

Digitized by Google

ici le plus souvent « le beau Danube bleu », avec tel de ses affluents; et une atmosphère d'insouciance et de charme léger, un rythme « dansant », pour employer un mot favori de l'auteur, nous rappellent que nulle rigueur dogmatique, nulle solidité ethnique, guère de doctrines et point de sûres traditions ne pèseront sur des sensibilités artistiques dont on nous présentera le libre abandon.

L'historien de la littérature trouverait mieux son compte, c'est entendu, à une présentation — déjà possible aujourd'hui — de cette « décadence » viennoise, organisée par Hermann Bahr après que celui-ci eut fait connaissance avec une « fin de siècle » qui acceptait, ailleurs, les épithètes désobligeantes et se bornait à exprimer le plus parfaitement possible son extrême raffinement : en Autriche ainsi qu'à Paris, il semble bien que le fait seul d'avoir une raison d'être verbale, ou poétique, ou rythmique, ait permis à des générations humiliées d'opérer une sorte de « redressement ». Comme dans les *Filles de la Jardinière*, l'un des premiers poèmes connus de Hofmannsthal — pardon! de « Loris » — où l'on dirait que c'est pour garnir les beaux vases de Delft que le jardin a été créé, le souci artiste est devenu une raison de vivre pour les jeunes gens à qui répugnait la « jeune Allemagne » du même temps. Leur esthétisme à eux, rafraîchi aux sources les plus variées, soutenu par la diversité d'origine que supposait l'ancienne monarchie dualiste, ne dirait-on pas qu'il leur a redonné, *du dehors vers le dedans*, de charmantes certitudes qui, peu à peu, se sont muées d'aubier en bois tendre et ont vraiment fini par rendre plus solide une littérature de bien peu de racines jusque-là?

Je passerai bien aisément condamnation sur l'espèce de quiproquo par quoi Mlle Bianquis met côte à côte, sous la couverture de son livre au titre synthétique, des « Autrichiens » de calibres bien divers :

J'en sais qui sont du Nord et qui sont du Midi.

C'est-à-dire qu'on s'épuiserait à chercher une formule commune qui convienne au « Jung-Wien » de son livre I, puis à Hofmannsthal et à Rilke, auxquels un livre entier est respectivement attribué. Mais, puisque l'Autriche d'avant-guerre était le symbole d'une telle diversité, pourquoi en refuser le bénéfice à un livre sur la « poésie autrichienne »? Je souhaiterais plutôt qu'au nom d'un certain humanisme qui ne se refuserait pas à demander aux poètes un indice de « permanence », le caprice aimable, mais assez décousu, de ces esprits qui vont de l'égotisme au catholicisme, ou de l'esthétisme au « baroque », ou de la « décadence » au quiétisme, fût confronté avec les exigences que, sans déroger le moins du monde, peut ma-

Digitized by Google

nifester toute critique familière avec la plus haute tradition, avisée en même temps des raisons de fragilité et de prompt désaveu que l'impressionnisme fait courir à ses dévots. Or, quoi qu'on dise, c'est l'impressionnisme, sous diverses formes et avec des colorations diverses, que l'on retrouve dans le chatoiement de cette jeune poésie autrichienne : et par là se vérifie encore son origine, cette acceptation du « style de décadence » qui, disait P. Bourget dans son *Baudelaire*, « est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot... ».

Ces réserves faites, rien de plus agréable que de se confier à la « description » de Mlle Bianquis pour faire connaissance, ou meilleure connaissance, ou entière connaissance, avec ce Parnasse inquiet, incertain, inconsistant, où tant de morbidesses, de détachements, d'agréments, de mélancolies et de mièvreries, slaves ou welches, germaniques ou juifs, neurologiques ou musicaux, indigènes ou exotiques, s'harmonisent tant bien que mal. Peter Altenberg, « romantique de l'amour », Beer-Hofmann, à l'amer judaïsme, en attendant les figures plus totales de Hofmannsthal et de Rilke, permettent à l'auteur de se faire la main, d'estomper ce qui, tout à l'heure, exigera des contours plus nets. « Si la poésie de Hofmannsthal était une symphonie de la vie, éclatante de sève, de parfum et de couleur, chaude comme une bête vivante et charnue comme un fruit, la poésie de Rilke se meut de préférence dans un monde de rêve virginal ou monastique, de douleur et de larmes, la chair y est meurtrie et le sacrifice exalté; la douleur, la solitude, la pauvreté et la mort y sont les valeurs dominantes. On peut dire, en dehors de tout credo, que, de ces deux sensibilités, la première est païenne, la seconde chrétienne et catholique. Mais il n'est plus, à notre époque, de pur païen ni de parfait chrétien... »

Il y a, dans l'étude de Mlle Bianquis, beaucoup de ces passages où l'impression et l'idée générale à peine appuyée se prêtent mainforte et s'étayent de cette façon et avec cette souplesse dans le talent : le mieux qu'on en puisse dire, avec Sainte-Beuve, c'est qu'une heureuse convenance de l'objet et de la « manière » du critique laisse au lecteur une grande certitude de sécurité et de confiance[1].

F. BALDENSPERGER.

1. Comme les traductions jouent un rôle important dès qu'il s'agit d'une « description » comme celle-ci, on pourra regretter que certains passages cités n'aient pas été transposés en français, et aussi que des nuances contestables empêchent quelquefois d'étendre à tous les exemples traduits l'éloge que la plupart méritent.

Digitized by Google

SAUL ET DAVID AU THÉATRE :

« Avant de suivre son évolution dans la littérature française, comme nous nous proposons de le faire... », dit de son sujet (p. 3) M. A. THIEL, auteur de la *Figure de Saül et sa représentation dans la littérature dramatique française* (Amsterdam, Paris, 1926; in-8° de 138 pages). Est-ce bien d'une « évolution » qu'il s'agit ? Et l' « irréalité » de sujets de ce genre n'est-elle pas éclairée par le fait que les *Saül* de Jean de la Taille et de Du Ryer procèdent d'une inspiration biblique, celui de Nadal d'une inspiration racinienne, celui de Voltaire d'un sarcasme irréligieux, ceux du prince de Ligne, de Millevoye et de Lamartine d'une émulation plus ou moins poussée avec Alfieri ? Cette généalogie interrompue, qui s'applique également aux dramatisations ultérieures, permet-elle vraiment la continuité de présentation que justifierait la seule personnalité du héros biblique (laquelle inspire aussi une pièce de Lacoste en 1763) ?

Ces réserves faites, le travail de M. Thiel est judicieux et assez informé. Il nous aide à nous rendre compte que *Saül* est en réalité un sujet *lyrique*. Il permet de vérifier à quelles présentations divergentes une conception variable du tragique pouvait conduire des auteurs opérant en apparence sur les mêmes données.

UN RECUEIL DE CONTES :

« Étant, l'an passé, en la résidence de Sa Majesté, ce livre du *Comte Lucanor* tomba entre mes mains : lequel, pour ce qu'il est d'auteur tant illustre, je m'attachai à lire, et commençai incontinent à tellement goûter pour la propriété et antiquité de son langage castillan, que je m'en vis obligé à le communiquer aux hommes d'un génie curieux affectionnés aux choses de notre nation, parce que je jugeai chose indigne que l'œuvre d'un prince tant discret et courtois, et du meilleur langage qui fut en ce temps-là, se trouvât en si peu de mains... » Ainsi s'exprimait, en 1575, Gonçalo de Argote de Molina, qui faisait imprimer pour la première fois le *Comte Lucanor*, de Don Juan Manuel. M. Léon OSTROROG vient de traduire en français le même ouvrage (Paris, Champion, 1925, in-8°) sur l'édition princeps qui se trouve au British Museum : facilitant ainsi l'accès de nombreux thèmes de contes, de fables, de nouvelles recueillis au moyen âge par Don Juan Manuel, et exhumés à la Renaissance par le gentilhomme lettré que fut Gonçalo de Argote de Molina.

LE RAYONNEMENT DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE :

Sous le titre « Gluck und Durazzo im Burgtheater (die Opera Comique in Wien) » (Wien, Amalthea-Verlag [1925], in-8°), M. Ro-

Digitized by Google

bert Haas, conservateur de la Section musicale de la Bibliothèque nationale d'Autriche, apporte une utile contribution à l'histoire du théâtre musical français hors de France.

A l'époque de Rameau et de Jean-Jacques Rousseau, de nombreuses cours étrangères, et dans les pays les plus divers, visaient à une réforme de l'opéra dans le sens de l'imitation française. En retraçant l'histoire d'un des deux théâtres impériaux de Vienne, le Burgtheater, de 1752 à 1764, M. Haas nous fournit un nouvel exemple de l'influence du drame lyrique français.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, le répertoire du Burgtheater avait été à peu près exclusivement italien. En 1752, un Italien, le comte Giacomo Durazzo, ancien ambassadeur à Vienne de la République de Gênes, fut chargé par Marie-Thérèse de diriger les deux théâtres impériaux. Pendant douze ans il devait, malgré l'opposition du maître de chapelle de la cour et malgré certaines difficultés financières, faire du Burgtheater une scène presque exclusivement française, consacrée surtout à l'opéra-comique et au ballet. Le gentilhomme italien allait ainsi au delà de la réforme préconisée à la même époque par son compatriote Francesco Algarotti, qui écrivait à Berlin en 1755 son *Saggio sopra l'opera in musica*, mais qui ne devait jamais trouver de compositeur pour son livret *Iphigénie en Aulide*.

M. Haas donne les renseignements les plus détaillés sur les artistes français appelés à Vienne, sur les pièces représentées et les compositions exécutées, sur les relations de Durazzo avec les musiciens français et notamment avec Favart. Quant à Gluck, ce n'était pas encore le chef d'école qui devait être si discuté en France quelque vingt ans après. Le comte Durazzo, qui avait de bonne heure reconnu son talent, avait engagé seulement le « Cavagliere di Musica » pour effectuer des rajustements ou remaniements dans les compositions représentées au Burgtheater, voire pour composer des opéras-comiques sur le modèle français, tels l'*Arbre enchanté*, le *Cadi dupé*, *Cythère assiégée*, le *Festin de pierre*, l'*Isle de Merlin*... Ainsi le critique autrichien vient confirmer indirectement les remarques qui constituent le fond d'un article de M. Camille Bellaigue sur « Gluck et la France », paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1924.

L'ouvrage est accompagné non seulement de textes musicaux, mais encore de nombreux fac-similés de gravures françaises et italiennes. On y trouve notamment un modèle des contrats imprimés en français qui se passaient vers 1760 entre les artistes appelés au Burgtheater et « le Président et le Conseil d'Économie de la Ville de Vienne ».

Comme on le voit, cet ouvrage d'un insigne musicologue intéresse

Digitized by Google

de près l'histoire des relations littéraires. A ce titre, il méritait d'être signalé ici. H. B.

SAINT-MARTIN DANS LA POÉSIE DE GOETHE :

On a vu plus haut (p. 719) le bien qu'il faut penser du livre consacré par Mlle Bianquis à la poésie autrichienne contemporaine. L'auteur est moins bien armé quand il s'agit de manier des conjectures, des textes et des dates : sa thèse complémentaire étudie *Deux fragments d'un poème de Goethe, Zueignung, die Geheimnisse* (Nancy, Berger-Levrault, 1926; in-8° de 58 pages). Ce n'est point l'hypothèse qui en fait le point de départ que l'on jugera aventureuse : une « initiation » se trouve, sans aucun doute, impliquée dans ces deux pièces, utilisées tant bien que mal par Goethe après avoir dû faire partie d'un vaste cycle poétique. Ce qui doit rendre moins docile à l'égard de ces pages, c'est une bibliographie incertaine (des biographies indifférentes citées, alors que ne le sont ni Max Morris, *Goethes Fragment : Die Geheimnisse* (*Goethe-Jahrbuch*, 1906), ni H. Loiseau, *L'évolution morale de Goethe*, Paris, 1911, p. 457-464); une chronologie « illuministe » peu soucieuse de tout ce qu'il est possible de juxtaposer en la matière entre 1780 et 1788; un très singulier *lapsus* qui fait dire avec insistance que c'est en 1806 qu' « en réponse à une lettre venue de Koenigsberg Goethe envoie un canevas en prose de ce qu'aurait été la suite... » En somme : des allusions goethéennes à des sociétés secrètes; un espoir tout humain de religiosité à la Herder; des souvenirs « larvés » de Saint-Martin que Weishaupt interdisait et frappait d'anathème — tout cela peut être légitimement extrait des poèmes en question, mais sans que le commentaire de Mlle Bianquis y conduise avec toute la force qu'on voudrait.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES.

BALDENSPERGER (F.). Dans l'intimité d'Ellénore 79

BOUILLIER (V.). Baltasar Gracián et Nietzsche 381

CARRÉ (J.-M.). Maeterlinck et les littératures étrangères . . 449

COHEN (G.). Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1670); II et III 28, 402

ERNST (F.). La tradition médiatrice de la Suisse aux XVIIIe et XIXe siècles 549

HANKISS (J.). Jókai et la France 246

HAZARD (P.). Romantisme italien et romantisme européen . . 224

LARG (D. G.). Une exploratrice malgré elle : le premier départ de Mme de Staël pour l'Allemagne 207

MESSAC (R.). Bulwer Lytton et Dostoïevski : de Paul Clifford à Raskolnikof 638

MORTIER (A.). Un ancêtre italien de Georges Dandin . . . 16

ROE (F. C.). Le voyage de Gray et Walpole en Italie . . . 189

SAURAT (D.). La « Sapience » de Spenser et la « Schekhina » de la Cabale 5

SCHWARTZ (W. L.). L'influence de la poésie japonaise sur la poésie française contemporaine 654

SIMON (Ch.). Le sillage de Stendhal en Allemagne 608

TRONCHON (H.). Ernest Renan comparatiste 434

VAN TIEGHEM (P.). La sensibilité et la passion dans le roman européen au XVIIIe siècle 424

NOTES ET DOCUMENTS.

BANVILLE (Th. DE) : inspiré par SHELLEY (M. FUCHS) 132

— : inspiré par E. POE (L. LEMONNIER) . . . 688

Digitized by Google

Baudoin (J.) : traducteur d'ouvrages anglais dans la première moitié du XVIIe siècle (H. W. Lawton). 673
Bentinck (Cte et C[sse]) : correspondants de Voltaire et de Rousseau (M. Paquot) 293
Browning (R.) : poème traduit par Gobineau (A. H. Rowbotham) 509
Chateaubriand : le *Dernier Abencerage* en Italie (A. Bédé). . 504
Dante : l'abbé Borné, traducteur en vers (P. H.) 673
Dostoïevski : les *Frères Karamazov* inspirent Leconte de Lisle (P. Clarac) 512
Europe littéraire : Ch. Nodier y adhère (Th. Palfrey) . . . 130
Gobineau : traduit un poème de R. Browning (A. H. Rowbotham) 509
Heredia (J.-M. de) : traduction américaine des *Trophées* (F. B.). 139
Holcroft (Th.) : séjours et relations en France (T. V. Benn) . 331
Hugo (V.) : le prospectus de la première traduction complète de ses œuvres en Allemagne (H. B.-D.) 127
Johnson (H.) : traducteur des *Trophées* de Heredia (F. B.). . 139
Klopstock : ses lettres à J.-F. de Bourgoing (F. B.). . . . 681
Leconte de Lisle : les *Raisons du Saint-Père* inspirées par Dostoïevski (P. Clarac) 512
Lillo : fortune en France de son *George Barnwell* (T. V. Benn). 682
Nodier (Ch.) : sa lettre d'adhésion à l'*Europe littéraire* (Th. R. Palfrey). 130
Poe (E.) : influence sur Banville (L. Lemonnier) 688
Ramler : une lettre et un billet inconnus (F. B.). 502
Rousseau : correspondance avec les Bentinck (M. Paquot). . 293
Shelley : inspire Th. de Banville (M. Fuchs). 132
Vieusseux : ses correspondants français (P. Jourda) . . 115, 338
Vigny : une traduction allemande de *Stello* (F. Baldensperger). 507
Voltaire : correspondance avec les Bentinck (M. Paquot). . 293
Wieland : lettre à J. G. Zimmermann (V. Michel) 320

CHRONIQUE.

« Pro domo », 141. — Le classicisme français à l'étranger,

Digitized by Google

347. — Victor Hugo et le degré d'universalité de son œuvre, 518. — Quelques concordances de vues sur l'histoire littéraire et la littérature comparée, 691.

La littérature comparée et l'Institut international de coopération intellectuelle 143-521

Dans les Universités. 143, 350, 521, 697

Publications diverses 351, 522, 693

Travaux en cours. 144, 351, 521, 696

Les Vivants et les Morts 147, 354, 524, 698

NÉCROLOGIE.

Pietro Toldo (1860-1926) 356

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Bianquis (G.). La poésie autrichienne de Hofmannsthal à R. M. Rilke (F. Baldensperger) 719

Clark (A. F. B.). Boileau and the French Classical Critics in England (E. Audra) 162

De Carli (A.). L'influence du théâtre français à Bologne de la fin du XVIIe siècle à la Grande Révolution (A. Bédé) . 713

Drouhet (Ch.). Vasile Alecsandri si scriitorii francezi (B. Munteano) 174

Faÿ (B.). L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle ; Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800 (G. Chinard) 371

Ferrari (L.). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° (A. Bédé) 713

Folkierski (W.). Entre le classicisme et le romantisme : études sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle (F. Baldensperger) 368

Jirmounski (V.). Byron et Pouchkine (A. Mazon) 170

Marcu (A.). La Spagna ed il Portogallo nella visione dei romantici italiani (G. Le Gentil) 376

Prinsen (J.). De Roman in de 18e eeuw in West-Europa (P. Van Tieghem) 709

Ronzy (P.). Un humaniste italianisant : Papire Masson (J. Pasquier) 536

Digitized by Google

TAYLOR (G. C.). Shakspere's Debt to Montaigne (E. LEGOUIS) . 538
VAN TIEGHEM. Le Préromantisme; études d'histoire littéraire européenne. I (F. BALDENSPERGER) 159
— Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance (ID.) 159
VODOZ (J.). La *Fée aux Miettes*. Essai sur le rôle du subconscient dans l'œuvre de Charles Nodier (J. LARAT) . . 539

ANALYSES D'OUVRAGES.

ANDERSON (F.). Illustrations of early French literature . . . 693
BIANQUIS (G.). Sur deux fragments de Goethe. 724
Bibliothèque romantique publiée par H. Girard 146
BISSELL (B.). The American Indian in English literature . . 185
BONNEAU (G.). Albert Samain 353
BONNEROT (J.). Bibliographie théâtrale 146
BOPP (L.). H. F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère . 545
CHEVALLEY (A.). Thomas Deloney : le roman des métiers au temps de Shakespeare 694
CHINARD (G.). Jefferson et les idéologues 545
CONNES (G.). Étude sur la pensée de Wells. 547
COXTON (R.). Chesterfield and his critics 145
DE WOLFE-HOWE (A.). La vie et la correspondance de Barrett Wendell, trad. A. BRULÉ 695
DOLLFUS (Ch.). Au commencement était le désir, édité par R. MARTIN 187
Essays and Studies, publ. by the English Association . . . 145
FARINELLI (A.). Ensayos y discursos de critica literaria hispano-europea 352
FOWLER (H. W.). A dictionary of modern English 547
Franske Prosadigte, trad. ŒKSNEVAD 544
FRIERSON (W. C.). L'influence du naturalisme français sur les romanciers anglais, 1885-1900 546
FUBINI (M.). Racine e la critica delle sue tragedie 348
Gamle Franske Kjaerlighetsbreve, trad. ŒKSNEVAD 544
GARNIER (Ch.-M.). Le Florilège de G. Meredith 353
GUY (H.). Histoire de la Poésie française au XVIe siècle. . . 693
HAAS (R.). Gluck und Durazzo im Burgtheater (H. B.) . . . 722

Digitized by Google

HAUSSONVILLE (D'). Madame de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite 145
HAVENS (G. R.). Selections from Voltaire 350
HENRIOT (Ém.). Les livres du second rayon 523
INKLAAR (D.). Baculard d'Arnaud 544
KELLER (G.). Sämtliche Werke, hersg. von J. FRÄNKEL . . . 524
KLENZE (C. VON). From Goethe to Haupmann 691
KOHLER (P.). L'esprit classique et la comédie : autour de Molière 347
LEGOUIS (E.). Dans les sentiers de la Renaissance anglaise. . 144
MANUEL (don Juan). Le comte Lucanor, trad. OSTROROG. . . 722
MAPES (E. K.). L'influence française dans l'œuvre de R. Dario. 187
MILLER (M. H.). Chateaubriand and English Literature. . . 186
MORNET (D.). Introduction à la *Nouvelle Héloïse* 184
NOULET (E.). Léon Dierx 353
Oxford Book of Russian verse, chosen by Hon. M. Baring . 188
Oxford Book of Scandinavian verse, chosen by sir Edm. Gosse. 188
Oxford Book of English prose, chosen by sir A. Quiller-Couch. 546
PANGE (J. DE). Gœthe en Alsace 186
PARTRIDGE (E.). A critical medley 692
PICCO (F.). Traduction italienne des *Femmes savantes* . . . 348
Recent Literature of the English Renaissance, by Th. Shirley Graves and H. Craig 522
ROBINSON (D. M.). Sapho and her influence 543
ROSS (C. R.). Le conteur américain O. Henry et l'art de Maupassant 187
SMET (J. DE). Thomas Kyd, suivi de la *Tragédie espagnole* . 544
SPURGEON (C. F. E.). Five hundred years of Chaucer criticism and allusion 352
STADLER (H.). Paul-Henri Mallet 185
Studies in German Literature, in honor of A. R. Hohlfeld. . 523
TEERINK (H.). The history of John Bull 544
THIEL (A.). La figure de Saül et sa représentation dans la littérature dramatique française 722
VAN BEEKON. De la formation intellectuelle et morale de la femme d'après Molière 348
WILLOUGHBY. The classical age of German Literature . . . 523

Digitized by Google

WRIGHT (C. H.). The Background of modern French literature. 693
Year's Work in English Studies 523
ZIBZEL (E.). Die Entstehung des Geniebegriffes 542

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

Livres et articles signalés 148, 358, 526, 700

Le gérant : É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Annuaire de l'École pratique des Hautes-Études. Section des sciences historiques et philologiques (1925-1926). In-8° écu, 136 p. . . . . 5 fr.

Sommaire : Abel LEFRANC. *Le visage de François Rabelais* (18 pages). — A. MEILLET. *Louis Havet.* — Rapport sur les conférences et programmes.

Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de MARIO ROQUES.

N° 51. — **Amadas et Ydoine**, roman du XIIIe siècle édité par JOHN R. REINHARD. In-8°, x-295 p.. . . . . 16 fr.

COUISSIN (PAUL), docteur ès lettres, agrégé de l'Université. **Les armes romaines.** *Essai sur les origines et l'évolution des armes individuelles du légionnaire romain.* Avant-propos de Salomon REINACH, membre de l'Institut. In-8° raisin, XLV-550 p., illustré de 191 fig. et 6 pl.. . . . . 35 fr.

Très importante étude d'ensemble sur l'Histoire de l'armement romain. Ouvrage bien illustré et complété par un index alphabétique de 25 pages.

DURRBACH (FÉLIX), membre libre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Toulouse. **Inscriptions de Délos, comptes des Hiéropes**, n°s 290-371. Magnifique volume in-4° jésus, 36 × 27, 200 p., tiré sur papier Lafuma pur fil; les caractères grecs épigraphiques ont été exécutés spécialement pour cet ouvrage . 160 fr.
Pour l'étranger . . . . . $ 8 — £ 1 : 12 : 0

Cette importante publication, d'une présentation luxueuse, constitue un complément indispensable aux travaux de Th. HOMOLLE sur Délos et sera consultée par tous les épigraphistes et tous les historiens de la Grèce.

JULLIAN (CAMILLE), de l'Académie française. **Ne touchez pas aux noms des rues.** In-16, 30 p. sur vergé d'Arches, au format des *Amis d'Edouard* . . . . . 5 fr.

PAGÈS (AMÉDÉE). **Commentaire des poésies d'Auzias March.** Fascicule 247 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. In-8°, 184 p. . . . . 17 fr. 50

PAUL SPAAK

JEAN LEMAIRE DE BELGES

SA VIE, SON ŒUVRE ET SES MEILLEURES PAGES

In-8°, 280 p. . . . . 25 fr.

CAMILLE SOULA

Professeur agrégé de physiologie à l'Université de Toulouse

LA POÉSIE ET LA PENSÉE DE STÉPHANE MALLARMÉ

I. — ESSAI SUR L'HERMÉTISME MALLARMÉEN

In-12, 100 p., couverture en deux couleurs . . . . . 12 fr.
Il a été tiré 30 exemplaires de luxe . . . . . 35 fr.

II. — ESSAI SUR LE SYMBOLE DE LA CHEVELURE

In-12, 58 p., couverture en deux couleurs. . . . . 12 fr.
Il a été tiré 30 exemplaires sur Lafuma . . . . . 35 fr.

Digitized by Google

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

CHATEAUBRIAND

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE

ÉDITÉES PAR

PAUL HAZARD ET **MARIE-JEANNE DURRY**

(*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XXVII)

In-8°, 130 pages . . . . . 35 fr.
Pour les abonnés à la *Revue de littérature comparée* . . 28 fr.
Il a été tiré 300 exemplaires sur Rives . . . . . 80 fr.

AUGUSTIN COCHIN

(1876-1916)

LES SOCIÉTÉS DE PENSÉE

ET LA

RÉVOLUTION EN BRETAGNE

(1788-1789)

Tome Ier : **Histoire analytique.**
Tome II : **Sources et documents.**

2 vol. in-8° carré, 300 p. . . . . 42 fr.
Couronné par l'Académie française. Grand prix Gobert.

HENRY GUY

Recteur de l'Académie de Grenoble

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE

TOME II

CLÉMENT MAROT ET SON ÉCOLE

In-8° raisin, 340 p. . . . . 54 fr.
Déjà paru : T. I. **L'école des rhétoriqueurs.** In-8°, 1910. 54 fr.

DON JUAN MANUEL

LE COMTE LUCANOR

Traduit du castillan

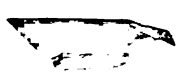
PAR LE **Comte LÉON OSTROROG**

In-8° carré, VII-228 p. sur vélin et 3 fac-similés de l'édition princeps. 36 fr.

Le *Comte Lucanor* est un recueil de contes du XIVe siècle, chef-d'œuvre de grace, d'ironie, de finesse psychologique, un des modèles du roman espagnol. Les récits d'Orient y ont une grande place. Plusieurs thèmes traités ont exercé une grande influence sur d'autres littératures.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google